Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/v2revuedeparis1844vr

REVUE

DE PARIS

XXVII

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS

Nouvelle Série. — Année 1844

TOME VINGT-SEPTIÈME

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS
QUAI MALAQUAIS, 17
1844

FERNANDE.

V.[1]

Fernande était depuis dix minutes immobile et pensive, lorsque M. de Montgiroux ouvrit la porte de sa chambre. Elle était si loin de s'attendre à cette visite, qu'elle tressaillit avec un mouvement qui ressemblait à de l'effroi; et fixant sur le comte ses yeux étonnés :

— Vous, monsieur! s'écria-t-elle; que venez-vous faire ici, et que me voulez-vous à une pareille heure?

Et cependant Fernande, dont l'exclamation que nous venons de rapporter exprimait la terreur instinctive, ignorait qu'au moment où le comte de Montgiroux s'aventurait dans le corridor prudemment armé de sa bougie, Mme de Barthèle, de son côté, ouvrait furtivement la porte de sa chambre, et se hasardait à venir trouver sans lumière le pair de France, auquel elle comptait présenter son ultimatum matrimonial; elle ne fut donc pas médiocrement étonnée de le voir lui-même sortir de sa chambre avec toutes les précautions d'un homme qui veut dérober une démarche hasardeuse. Un instant elle se flatta qu'il allait prendre le chemin de son appartement; mais, après avoir jeté un regard inquiet et scrutateur autour de lui, le pair de France prit au contraire un chemin tout opposé. Mme de Barthèle demeura

(1) Voyez les livraisons des 17, 24, 31 décembre 1843, 7, 14, 21, 28 janvier, 4, 11 et 18 février 1844.

aussitôt convaincue que le comte se rendait chez Fernande. Alors elle rentra chez elle, atteignit par une porte de dégagement un escalier dérobé, descendit cet escalier, remonta par un second escalier de service, et pénétra dans le cabinet de toilette attenant à la chambre de Fernande. Cachée dans ce cabinet, l'oreille collée contre la porte de communication d'où elle pouvait tout entendre, elle écouta donc, frémissante de jalousie, cet entretien que le comte avait sollicité pendant toute la journée sans pouvoir l'obtenir, et qui s'entamait, de la part de Fernande, d'une façon qui indiquait que, si elle était disposée à l'accorder, c'était dans une autre heure et dans un autre lieu.

— Silence, madame, répondit le comte, ou du moins parlez bas, je vous prie ; puisque vous n'avez pas compris pendant toute la journée l'impatience que j'éprouvais d'avoir une explication avec vous, puisque vous m'avez fait attendre inutilement au rendez-vous que je vous avais demandé, ne vous étonnez pas que je profite du moment où la retraite de tout le monde me permet de me trouver seul avec vous pour venir vous demander la clé de tout cet étrange mystère qui depuis ce matin tournoie autour de moi sans que j'y puisse rien comprendre.

— Monsieur, dit Fernande, peut-être eussiez-vous dû attendre qu'un autre moment fût venu et que surtout nous fussions dans une autre maison que celle-ci pour me demander une explication que j'aurais alors provoquée moi-même, mais qu'ici je me contenterai de subir. Interrogez donc, je suis prête à répondre à toutes vos questions. Parlez, j'écoute.

Et en disant ces paroles Fernande, prenant en pitié l'émotion peinte sur le visage de ce vieillard dont le cœur semblait souffrir à l'égal de celui d'un jeune homme, et qui, malgré son habitude de commander à ses sentimens, ne pouvait maîtriser ni ses yeux ni sa voix, Fernande, disons-nous, se leva et, lui montrant un fauteuil à quelques pas d'elle, l'invita à s'asseoir.

M. de Montgiroux posa sa bougie sur un guéridon, et s'assit, subissant l'influence de la femme étrange devant laquelle il se trouvait, et ressentant au fond de son cœur la même émotion que s'il eût été sur le point de monter à la tribune pour se défendre, lui qui cependant venait pour accuser.

Aussi se fit-il un silence de quelques instans.

— Je vous ai dit que je vous écoutais, monsieur, dit Fernande.

— Madame, lui dit le comte, sentant lui-même qu'un plus long silence serait ridicule, vous êtes venue dans cette maison...

— Dites que j'y ai été amenée, monsieur; car vous n'êtes pas à comprendre, je l'espère, que j'ignorais complètement où l'on me conduisait.

— Oui, madame, et je vous crois; ce n'est donc point là le reproche que je puis avoir à vous faire.

— Un reproche à moi, monsieur? dit Fernande; vous avez un reproche à me faire?

— Oui, madame; j'ai à vous reprocher la compagnie dans laquelle vous êtes venue.

— Me reprochez-vous, monsieur, de voir les mêmes personnes que veulent bien recevoir Mme la baronne et Mme Maurice de Barthèle? Il me semble cependant que voir la même société que voient deux femmes du monde n'a rien que d'honorable pour une courtisane.

— Aussi n'ai-je rien à dire contre ces deux messieurs, quoiqu'à mon avis l'un soit un fat et l'autre un écervelé. Seulement, je voulais vous demander si vous croyez que je puisse approuver les soins qu'ils vous rendent.

— Il me semble, monsieur, dit Fernande avec une expression de hauteur infinie, qu'il n'y a que moi qui doive être mon juge en pareille matière.

— Mais cependant, madame, peut-être moi aussi aurais-je le droit...

— Vous oubliez nos conventions, monsieur; je vous ai laissé indépendance entière, comme je me suis réservé liberté absolue. Ce n'est qu'à cette condition, rappelez-vous le bien, monsieur, que nous avons traité...

— Traité! madame, quel mot vous employez là.

— C'est celui qui convient, monsieur. Une femme du monde cède, une courtisane traite; je suis une courtisane, ne me placez pas plus haut que je ne mérite d'être placée, et surtout ne me faites pas meilleure que je ne suis.

— Madame, dit le comte, en vérité je ne vous ai jamais vue ainsi; mais qu'ai-je donc fait qui puisse vous déplaire?

— Rien, monsieur. Seulement, comme vous devez le comprendre, votre visite me semble intempestive.

— Cependant, madame, il me semble à moi qu'au point où nous en sommes....

— Je crois devoir vous prévenir, monsieur, interrompit Fernande, que, tant que je serai dans cette maison, je ne souffrirai pas un mot, pas une parole qui puisse faire la moindre allusion aux relations que j'ai eues avec vous.

— Parlez moins haut, madame, je vous en prie, on pourrait nous écouter.

— Et alors pourquoi m'exposez-vous à dire des choses qui ne peuvent être entendues?

— Parlez moins haut, je vous en conjure, madame; vous voyez que je suis calme. Je viens à vous...

— Est-ce pour m'aider à sortir de la situation fausse où l'on m'a mise? Alors, monsieur, soyez le bien-venu. J'accepte vos services, je les implore même.

— Mais je ne puis rien à cette situation.

— Alors, si vous n'y pouvez rien, monsieur, je ne dois pas, de fausse qu'elle est, la faire méprisable en vous recevant seule à une pareille heure. Songez que l'accueil que l'on m'a fait dans cette maison doit régler la conduite que j'y dois tenir, et la baronne et Mme de Barthèle ont été trop gracieuses et trop convenables envers moi pour que j'oublie que l'une est votre amie depuis vingt-cinq ans et l'autre votre nièce.

— Eh bien! c'est justement parce que Clotilde est ma nièce, s'écria le pair de France, se rattachant à ce mot qui lui permettait de rester en donnant un autre tour à la conversation; c'est justement parce que Clotilde est ma nièce que je puis être alarmé de la funeste passion de mon neveu pour vous.

—Vous ne sauriez me l'imputer à crime. Lorsque M. de Barthèle me fut présenté, il me fut présenté comme libre de son cœur et de sa personne. Du moment où j'ai su qu'il était marié, j'ai rompu avec lui, et vous avez pu vous convaincre d'une chose, monsieur, c'est que je ne l'ai pas revu depuis le jour où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer chez Mme d'Aulnay.

— Mais par quelle combinaison diabolique avez-vous donc été conduite ici? reprit le pair de France; qu'y comptez-vous faire? quels sont vos projets pour l'avenir?

— Quitter cette maison cette nuit même, monsieur, n'y rentrer jamais, et s'il est possible, après avoir rendu M. de Barthèle à la vie, rendre sa femme au bonheur.

— Ainsi donc, c'est bien véritablement que vous avez renoncé à Maurice.

— Oh! oui, bien véritablement, dit Fernande en secouant la tête avec une indéfinissable expression de mélancolie.

— Et pour toujours?

— Et pour toujours.

— Tenez, Fernande, dit le comte, vous êtes un ange.

— Monsieur le comte...

— Oh! dites tout ce que vous voudrez, il faut que vous me laissiez vous exprimer tout ce que j'ai dans le cœur.

— Monsieur le comte...

— Vous me demandez pourquoi je suis venu ici, à cette heure, au milieu de la nuit, pourquoi je n'ai pas attendu à demain dans un autre lieu, dans une autre maison; c'est que mon cœur débordait, Fernande; c'est que, pendant toute cette journée où je vous ai vue tour à tour si simple, si grande, si digne, si calme, si compatissante, si au-dessus de tout ce qui vous entourait enfin, j'ai appris à vous apprécier à votre valeur. Oui, Fernande, oui, cette journée m'a fait descendre plus avant dans votre cœur que les trois mois qui l'ont précédée, et votre cœur, je vous le répète, n'est pas celui d'une femme, c'est celui d'un ange.

Fernande sourit malgré elle à cet enthousiasme d'une ame à qui ce sentiment paraissait si complètement étranger, mais elle reprit aussitôt l'air froid et digne qu'elle s'était imposé.

— Eh bien! monsieur, tout cela ne me dit pas dans quel but vous m'avez fait cette visite, que je vois, je vous l'avoue, avec un sentiment pénible se prolonger si long-temps.

— Comment, reprit le comte, après la promesse que vous m'avez faite de renoncer pour jamais à Maurice, après ce que je viens de vous dire, vous ne devinez pas?

— Non.

— Vous ne devinez pas que je vous aime plus que vous n'avez jamais été aimée, car je vous aime de tous les sentimens qui sont dans le cœur d'un homme de mon âge; vous ne devinez pas que vous êtes devenue nécessaire au bonheur de ma vie, que maintenant que je connais le secret de votre naissance, que maintenant que je connais la noblesse de votre cœur, je n'ai plus qu'un souhait à faire, qu'un désir à former, qu'une espérance à voir s'accomplir, Fernande : c'est de vous attacher à moi par des liens éternels, indissolubles, car toute autre position entre nous qu'une position sanctionnée par les lois et la religion me laisse à tout moment la crainte de vous perdre.

Fernande regarda un instant M. de Montgiroux en silence et avec l'expression d'une affectueuse pitié.

— Comment, monsieur! dit-elle, c'était pour cela que vous étiez venu?

— Oui, c'était pour cela. Je ne pouvais demeurer plus long-temps

dans l'incertitude; je comprenais que les évènemens d'aujourd'hui devaient nous séparer s'ils ne nous réunissaient. Fernande, partagez ma position; Fernande, partagez ma fortune; Fernande, acceptez mon nom.

Fernande leva les yeux au ciel, et avec un accent dont Dieu seul avait le secret :

— Hélas! dit-elle.

— Eh bien! Fernande, dit le comte, vous ne me répondez pas?

— Vous ne sauriez songer sérieusement à ce que vous me proposez là, dit Fernande, essayant de faire croire au comte qu'elle prenait sa proposition pour une plaisanterie.

— A mon âge, madame, reprit le comte, on ne décide rien à la légère; on pèse chaque démarche qu'on fait, chaque parole qu'on dit. Accueillez donc ma demande comme l'expression de mes sentimens les plus intimes et les plus réels.

— Mais, à votre âge, monsieur le comte, un mariage, même dans des conditions d'égalité de naissance, de fortune et de position sociale, est regardé comme une folie.

— A mon âge, au contraire, madame, on a besoin du bonheur calme et pur que donne le mariage, et ce bonheur, rêve de mes derniers jours, vous seule pouvez me le donner.

— Mais votre position sociale?

— Un des avantages de l'homme est de la faire partager à la femme qu'il s'associe.

— Et vous priveriez de votre héritage une nièce et un... neveu que vous aimez comme vos enfans!

— Maurice et Clotilde auront un jour trois millions à eux deux.

— Ce n'est pas une question que je vous adresse, monsieur; c'est un reproche que je vous fais.

— N'est-ce que cela? par mon contrat de mariage même je déclare que sur ma fortune un million doit leur revenir.

— Mais vous oubliez, monsieur, que j'ai appris aujourd'hui que Mme de Barthèle avait des droits antérieurs aux miens.

— Comparez votre âge au sien, comparez votre beauté dans sa fleur à sa beauté flétrie, les charmes d'une intimité nouvelle aux ennuis d'une liaison éteinte.

— Votre honneur, votre repos, votre considération seraient le prix du sacrifice que vous voulez me faire.

— Je vous aime! ce mot répond à tout.

— Vous ne songez qu'à vous; songez au monde.

— Le monde me donnera-t-il le bonheur qui est en vous seule, et qui pour moi n'existe pas sans vous?

— Et vous ne voyez rien qui rende cette union... impossible?

— Rien, que votre refus.

— Réfléchissez bien, monsieur le comte.

— Toutes mes réflexions sont faites.

— Monsieur le comte, je vous remercie de l'offre que vous me faites.

— Mais l'acceptez-vous, Fernande? dites, l acceptez-vous?

— Demain, monsieur le comte, vous connaîtrez ma réponse. Mais ce soir, cette nuit, j'ai besoin d'être seule; laissez-moi donc, je vous en supplie.

— Vous me renvoyez ainsi?

— Demain, à deux heures de l'après-midi, vous pourrez vous présenter chez moi. Adieu, monsieur le comte.

Il y avait dans cet adieu une injonction si réelle de se retirer, que le comte n'osa résister davantage, salua et sortit.

Mme de Barthèle n'avait pas perdu un seul mot de cette conversation; elle comprit aussitôt la nécessité de changer son plan. Puisque le pair de France était aveuglé par la passion au point d'affronter le scandale que causerait infailliblement son mariage avec Fernande, elle prévit que s'adresser à lui serait une démarche inutile. Elle résolut donc de s'adresser au cœur de la femme, de parler à ce cœur dont elle avait pu apprécier le dévouement, au nom de son fils, en usant de toutes les ressources du savoir-vivre et de toute la prudence qu'exigeait la singularité des circonstances. A peine cette idée fut-elle venue à l'esprit de Mme de Barthèle, qu'obéissant comme toujours à son premier sentiment, elle résolut de la mettre à exécution; et, pour ne pas laisser soupçonner qu'elle pût avoir entendu quelque chose, elle reprit l'escalier de service, traversa le salon, et, remontant l'escalier dérobé, rentra dans sa chambre, mais pour en sortir presque aussitôt.

Il y avait dans la résolution que venait de prendre Mme de Barthèle toute l'inconséquence habituelle de son caractère; mais chez les femmes du monde, il semble en général que la faculté de réfléchir a été exclusivement accordée à celles qui veulent faire le mal sans rien perdre de leur bonne renommée. Mme de Barthèle était trop honnête au fond, et, malgré ses quarante-cinq ans, trop étourdie pour être hypocrite. A elle aussi M. de Montgiroux était devenu nécessaire, et elle sacrifiait tout à cette nécessité. L'important d'ailleurs était d'abord d'empêcher le mariage proposé par son infidèle amant à la jeune et belle courtisane, et comme aucune des réponses qu'elle avait entendu faire

par Fernande ne dénotait un enthousiasme bien vif pour ce projet, elle se flattait de trouver en elle une auxiliaire et non une rivale.

— Elle a été touchée, disait-elle, de la situation de Maurice; elle l'aime d'un véritable amour, c'est incontestable. Elle comprendra donc qu'il n'y a pas d'amour sans jalousie, et que la nouvelle de son mariage avec le comte tuerait mon enfant. Je l'attaquerai à ce point de vue; elle a l'esprit juste, le cœur droit; c'est une fille bien née, elle a la conscience de ses fautes. Le sentiment et le respect des usages semblent régler toutes ses actions : elle sentira qu'elle ne doit pas porter le trouble dans une famille honorée. Elle ne peut avoir d'amour pour le comte, et je l'ai bien vu à sa manière de lui parler. D'ailleurs, quand on a aimé Maurice, on ne doit plus en aimer d'autre que lui. Il n'y aurait donc que le désir d'être titrée... Bah! ce désir ne domine plus que les ames vulgaires...; puis ce ne peut être le sien, puisqu'elle a renoncé à son nom. Non, Fernande a un bon et noble cœur, j'attaquerai sa sensibilité; je prierai, j'implorerai; une mère est bien forte quand elle parle au nom de son fils!

Comme on le voit, malgré son étourderie, Mme de Barthèle avait trouvé un biais qui la laissait derrière le paravent; il est vrai que cette ruse ressemblait fort à la vieille histoire de l'autruche qui se cache la tête dans le sable et qui croit qu'on ne la voit pas. Enfin il fallait un prétexte à Mme de Barthèle pour entrer chez Fernande au milieu de la nuit, et elle avait pris celui-là.

Un des grands travers des gens du monde, c'est de se croire le droit d'exiger un dévouement quelconque des personnes qu'ils croient, ou qui se trouvent réellement dans une position sociale inférieure à celle qu'ils occupent, dévouement dont ils ne seraient probablement pas capables eux-mêmes. Leur assurance à cet égard est d'autant plus remarquable que leur formule est plus naïve; ils disent : — Faites cela pour moi, je vous en supplie; ils s'en servent pour les moindres choses comme pour les sacrifices les plus pénibles; puis, lorsqu'on a fait ce qu'ils désirent et que les personnes non intéressées à la chose s'étonnent qu'elle ait tourné ainsi : — Ah! répondent-ils, il ou elle a été enchanté de faire cela pour moi! et tout est dit, le sacrifice est payé. Niais à cœurs dévoués, n'en demandez pas davantage, car on s'étonnerait que vous ne fussiez pas satisfaits et payés par l'honneur que vous avez eu de rendre service à plus grand que vous.

Mme de Barthèle, en arrivant à la porte de Fernande, ne doutait donc pas que la jeune femme ne fût disposée à faire tout ce qu'elle lui demanderait, quand, à son grand étonnement, elle trouva la porte

ouverte, et dans cette chambre, au lieu de Fernande qu'elle y venait chercher, Clotilde seule, dans une attitude qui annonçait la stupeur et l'abattement.

— Clotilde! s'écria-t-elle, Clotilde ici! Et que viens-tu faire dans cette chambre, mon Dieu?

Puis, comprenant la nécessité d'expliquer sa conduite à celle à qui elle demandait une explication :

— Je passais, continua Mme de Barthèle, j'ai vu cette porte entr'ouverte, j'ai craint que Mme Ducoudray ne se fût trouvée indisposée, et, dans cette crainte, je suis entrée.

— Pourquoi n'est-elle pas dans sa chambre? murmura Clotilde les yeux fixés et répondant à ses propres pensées bien plutôt qu'à l'interpellation de sa belle-mère; où peut-elle être, si ce n'est chez Maurice?

— Chez Maurice! s'écria Mme de Barthèle; et qu'irait-elle faire à cette heure chez Maurice?

— Eh! madame, dit Clotilde avec cet accent rauque de la jalousie qui pour la première fois altérait sa voix, ne savez-vous pas qu'ils s'aiment?

Mme de Barthèle était trop préoccupée elle-même de sa propre situation pour remarquer la fixité du regard, la pâleur du visage et la vibration stridente qui avaient accompagné les paroles de Clotilde.

— Ce n'est pas probable, répondit-elle froidement.

— Et moi, madame, dit Clotilde, saisissant le bras de sa belle-mère et le serrant avec force, je vous dis qu'elle est près de Maurice.

Mme de Barthèle regarda avec étonnement Clotilde, toute frémissante aux premières atteintes d'une passion qui jusqu'alors lui avait été inconnue.

— Eh bien! dit-elle, quand elle serait près de Maurice, qu'y aurait-il là-dedans qui puisse vous bouleverser ainsi?

— Mais vous ne comprenez donc pas que j'aime Maurice, moi? vous ne comprenez donc pas que j'en suis jalouse? vous ne comprenez donc pas que je ne veux pas qu'il aime une autre femme ni qu'une autre femme l'aime?

Et Clotilde jeta ces paroles avec cette sorte d'explosion concentrée qui porte la conviction dans l'ame de ceux à qui elle s'adresse.

— Jalouse! s'écria Mme de Barthèle, jalouse! toi, Clotilde, jalouse?

Et Mme de Barthèle, qui savait par expérience ce que c'est que la jalousie, pour en avoir fait dans la journée une longue épreuve, prononça ces paroles avec une terreur involontaire.

— Eh bien! madame, demanda Clotilde en regardant sa belle-mère d'un regard à la fois candide et enflammé, qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que je sois jalouse?

— Mais je ne savais pas...

— Ni moi non plus, dit Clotilde; je ne savais pas que cette femme occupait toute sa pensée, avait tout son cœur; je ne savais pas que son éloignement pouvait le tuer, je ne savais pas que son retour pouvait lui rendre la vie. Eh bien! je sais tout cela, maintenant, et ils sont ensemble!

— Mais non, ma pauvre enfant, dit Mme de Barthèle, tu t'exagères la gravité de la situation. Hier, cependant, tu avais compris la nécessité de recevoir Mme Ducoudray; c'est de ton consentement qu'elle est venue; tu devais bien t'attendre à cela, car tu savais qu'ils s'étaient aimés.

— Oui, sans doute, mais je n'aimais pas, moi, mais je ne savais pas qu'il viendrait un moment où j'attacherais plus de prix à son amour qu'à sa vie. Oh! tenez, tout cela, madame, c'est ma faute. Je n'ai pas aimé Maurice comme j'aurais dû l'aimer; je ne l'ai pas aimé comme elle l'aimait, elle. Ma mère, il faut entrer dans la chambre de Maurice, afin qu'ils ne demeurent pas plus long-temps ensemble.

— Arrête! dit Mme de Barthèle en saisissant Clotilde par le bras, arrête! mon enfant, et souviens-toi que Maurice n'est pas encore hors de danger.

— Le danger n'est plus le même, et c'en est un autre plus grand qui maintenant nous menace, je vous le dis. Ainsi, madame, venez avec moi, je vous prie, et montrons-nous.

— Mon Dieu! mais songe à ce que tu me proposes; c'est blesser toutes les convenances.

— Est-il dans les convenances qu'une étrangère soit chez moi en tête-à-tête avec mon mari, à une pareille heure?

— Mon enfant, crois-moi, j'ai plus d'expérience que toi, dit Mme de Barthèle : crains, avant toute chose, de changer ta situation vis-à-vis de ton mari en rupture ouverte; la première querelle dans un ménage est la porte par laquelle entrent toutes les autres. Cette femme, dont jusqu'à présent nous n'avons pas à nous plaindre; cette femme, à laquelle nous n'avons rien à reprocher, peut, blessée par notre défiance, vouloir se venger à son tour. Songe qu'elle n'est pas venue ici de son propre mouvement, songe qu'on l'y a attirée; rappelle-toi son émotion terrible quand elle a su où elle était, sa prière, ses efforts pour se retirer. C'est nous qui l'avons amenée, c'est nous

qui l'avons retenue. Ce soir encore, elle voulait partir; c'est moi qui lui en ai ôté les moyens, en lui enlevant sa voiture.

— Ils s'aiment, ma mère! ils s'aiment! reprit Clotilde en frappant le parquet du pied; ils s'aiment, et ils sont ensemble!

— Eh bien! dit Mme de Barthèle, de la prudence. Voyons : ils sont ensemble, c'est vrai; mais cette entrevue a peut-être un but innocent, louable même.

Les lèvres de Clotilde se crispèrent sous le sourire du doute.

— Oui, je comprends, continua Mme de Barthèle; mais éclairons-nous sur cette entrevue.

— Et comment cela? demanda Clotilde.

— Pénétrons leurs secrets, afin de savoir quelle conduite nous devons tenir vis-à-vis d'elle.

Clotilde comprit.

— Épier mon mari? épier Maurice? dit-elle avec hésitation.

— Mais sans doute, répondit Mme de Barthèle, à qui cette observation faite était un reproche innocent de la conduite qu'elle venait de tenir elle-même; sans doute, cela ne vaut-il pas mieux qu'une esclandre?

— Et si j'allais acquérir la certitude qu'ils me trompent, ma mère? si j'allais entendre des plans d'avenir? J'aime mieux douter : j'en mourrais.

— Écoute, dit Mme de Barthèle : j'ai meilleure opinion que toi de Mme Ducoudray; viens, suis-moi; je réponds de tout.

— Mais s'ils me trompent, ma mère! s'ils me trompent!

— Eh bien! alors il sera temps pour toi de prendre conseil de ton désespoir.

— Oh! il ne m'a jamais aimée! s'écria Clotilde éclatant en sanglots.

— Viens, mon enfant, viens, dit Mme de Barthèle, qui, avec la bonté inhérente à son caractère, oubliait peu à peu ses propres intérêts pour se laisser prendre de compassion à une douleur véritable, à une passion réelle. Viens; tu sais que nous pouvons tout entendre en nous glissant derrière l'alcôve, et même, comme il y a une porte, nous pouvons tout voir. Mais, en vérité, continua-t-elle en entraînant la jeune femme presque malgré elle, je ne te reconnais plus, Clotilde. Allons, allons, venez; il faut avoir de la force dans les grandes circonstances.

Et bientôt les deux femmes, se tenant par la main, retenant leur haleine, marchant sur la pointe du pied, pénétraient dans l'alcôve,

d'où, comme l'avait dit Mme de Barthèle, elles pouvaient voir et entendre tout ce qui se passait dans la chambre de Maurice.

VI.

En effet, Clotilde ne s'était pas trompée. Aussitôt que le comte de Montgiroux avait quitté sa belle maîtresse, celle-ci, fidèle à son premier projet, avait écouté le bruit de ses pas, attendant que la porte de sa chambre se fermât derrière lui : alors elle était sortie de la sienne, avait marché droit à celle de Maurice, et y était entrée sans crainte, sans hésitation, comprenant qu'elle faisait ce qu'elle devait faire.

Comme elle entrait, la pendule sonnait minuit; une nouvelle journée commençait pour tout le monde; pour Fernande une ère nouvelle devait dater de ce moment.

Une lampe de nuit jetait son jour douteux et tremblottant sur les meubles et les lambris de cette vaste chambre. Maurice, à moitié hors du lit, prêtait l'oreille au moindre bruit, le cœur plein d'anxiété, respirant à peine, car quoiqu'il eût fait redire cinq ou six fois à son valet de chambre la promesse de Fernande et les termes dans lesquels elle l'avait faite, il doutait encore qu'elle vînt, tant il désirait sa venue. Chaque minute de retard lui semblait un siècle perdu dans sa vie, et cette vie, comme si elle eût dépendu entièrement de cette entrevue, vacillait au souffle de l'espérance; on l'eût dit suspendue à la première parole de la femme adorée, soumise à son premier regard. Le moment qui s'approchait avait pour le malade une si grande importance, il s'y mêlait une solennité si vague, une crainte si mystérieuse, tout y imposait si puissamment à ses sens, que, lorsqu'il entendit retentir dans le corridor le pas si connu de Fernande, lorsqu'il la vit pousser sa porte et s'avancer pâle, si pâle qu'on eût dit une statue qui marchait, il n'eut pas la force de faire un geste, pas le courage de proférer une parole; il tressaillit seulement, et demeura muet et immobile, le cœur serré par un triste pressentiment.

Fernande de son côté, quoique partie de chez elle le cœur ferme et le front serein, avait, à mesure qu'elle s'était approchée de la chambre de Maurice, reçu des impressions semblables, impressions si puissantes que de son côté elle resta debout près du lit sans pouvoir parler, sans avoir la force de formuler une seule pensée, comme si tout à coup toutes les facultés qui composaient l'ensemble de cette

organisation si fine, si élégante, si spirituelle et parfois si vigoureuse, se fussent anéanties dans une sorte d'idiotisme. Ce silence eut, si cela pouvait se dire, un écho réciproque d'un cœur à l'autre. Chez les deux jeunes gens le sang, par un phénomène physique, semblait avoir suspendu sa marche; le regard était empreint d'une inquiétude qui rendait leurs yeux également étonnés, et quelqu'un qui les eût vus ainsi eût juré que l'ame incertaine n'animait plus, ou du moins était sur le point de ne plus animer la matière.

Enfin Fernande rompit la première le silence.

— Me voici, dit-elle. Vous m'avez fait demander, Maurice; mais c'était inutile, et je serais venue sans cela.

— Vous avez donc compris le besoin que j'avais de vous voir et de vous parler. Oh! merci, merci! s'écria Maurice.

— C'est que ce même besoin était en moi, mon ami, répondit Fernande; car j'avais bien des choses à entendre sans doute, mais aussi bien des choses à vous dire.

— Eh bien! alors, parlons. Nous sommes seuls, enfin, Fernande : il n'y a plus de regards indiscrets qui nous épient, plus d'oreilles avides qui vous écoutent. Vous avez bien des choses à entendre, dites-vous; moi je n'en ai qu'une à vous dire. Vous n'avez plus voulu me voir, moi je n'ai plus voulu vivre. Vous avez consenti à revenir à moi: que la vie soit la bien-venue, puisqu'elle revient avec vous. Merci, Fernande; car voilà un moment qui me fait oublier tout ce que j'ai souffert.

— Vous avez bien souffert, oui, je n'en doute pas, Maurice; car malheureusement votre faiblesse m'en donne la preuve. Mais au moins vous avez l'isolement et le silence, vous. Moi, j'ai été obligée de vivre au milieu du monde, au milieu des plaisirs; vous pouviez pleurer, je devais sourire. Maurice, ajouta Fernande, je dois avoir encore plus souffert que vous.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria le malade dans une pieuse exaltation, avez-vous enfin pris pitié de nous, et serions-nous donc au bout de nos douleurs?

— Oui, Maurice, je l'espère, dit Fernande avec un sourire triste et en levant son beau et limpide regard vers le ciel où Maurice venait de lever les mains.

— Fernande, dit Maurice, vous dites cela d'un ton qui m'effraie. Pendant notre séparation il est survenu en vous quelque chose d'étrange et d'inconnu que je ne comprends pas.

— Voulez-vous que je vous le dise, ce qui est survenu en moi que vous ne comprenez pas?

— Oh! oui, dites.

— Eh bien! c'est que votre mère, Maurice, m'a pris les deux mains comme elle eût fait à sa fille; c'est que votre femme m'a embrassée comme elle eût fait à sa sœur.

Maurice frissonna.

— C'est, continua Fernande, que j'ai été reçue dans ce château comme quelqu'un qui aurait eu droit de s'y présenter; c'est que, élevée, agrandie, purifiée, j'ai compris ce que je devais à votre mère, à votre femme, à l'hospitalité.

— Mon Dieu! mon Dieu! que me dites-vous là, Fernande? s'écria Maurice en se soulevant sur son lit, et où voulez-vous donc en venir?

— Votre exclamation me prouve que vous m'avez comprise; du courage, Maurice, soyez homme.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria une seconde fois Maurice en se tordant les bras.

— Maurice! Maurice! dit Fernande, n'agissez point ainsi, car ce que vous faites est d'un insensé. Calmez-vous, je vous en supplie. Vous êtes faible encore; ce matin vous étiez mourant. Maurice, votre vie est toujours en danger; la nuit est froide. Si vous voulez que je reste près de vous, il faut non-seulement m'écouter, mais encore il faut m'obéir. Le corps a ses lois indépendantes des émotions de l'ame. Maurice, vos bras sont nus, votre poitrine est exposée à l'air. Laissez-moi vous soigner comme si j'étais votre femme, comme si j'étais votre mère. Maurice, je vous prie en leur nom, c'est par leur volonté que je suis ici; Fernande doit donc, tant qu'elle restera dans ce château, n'être que leur représentant; c'est dans leur intérêt que je vous parle, c'est dans leur intérêt que j'agis. Maurice, vous devez aimer ceux qui vous aiment, et surtout les aimer comme ils vous aiment.

Maurice se tut. Il était dompté par la douceur de cette femme qui venait de substituer à l'exaltation de l'amour les plus tendres soins de l'amitié, et qui imitait, au lieu de l'ardente passion dont il lui donnait l'exemple, la douce prudence de la mère qui gourmande son enfant, de la femme qui gronde son mari, pour lesquelles les scrupules de la pudeur se taisent devant la crainte du danger. En effet, le sentiment qui l'animait à cette heure rendait au cœur de la courtisane quelque chose de sa pureté native, et sanctifiant ce tête-à-tête, leur donnait à tous deux cette chasteté de la douleur qui voile les

sens. Et Maurice, docile comme un enfant, cédant avec étonnement aux exigences de la raison, Maurice oubliait presque qu'une jeune femme, sa maîtresse passée, l'objet de son idolâtrie présente, se penchait sur son lit. Quant à Fernande, elle paraissait avoir complètement oublié le jeune homme, idéale personnification de ses rêves, pour ne voir plus que le malade, que la moindre émotion morale blesse, que la moindre atteinte physique met en danger. La charité passait sa main glacée sur son front brûlant, et une calme et froide espérance semblait se mêler seule au souffle de la pitié.

Et pendant ce temps, Maurice, sans force pour combattre la froideur de Fernande qui se présentait à lui sous cet affectueux aspect, Maurice se laissait aller au charme de ces sensations. Il en résultait un bien-être si suave, si pur, et en même temps si réel pour le corps et l'esprit, pour le cœur et pour l'ame, que la vie revenant à flots ranimer les facultés abattues, semblait leur rendre tout à coup cette intelligence supérieure, cette délicatesse exquise du sentiment qui maintient l'ame dans une de ces sphères élevées qui semblent flottantes au-dessus de la terre.

— Vous le voyez, Fernande, dit le malade appuyé maintenant sur son coude et fixant ses yeux sur elle avec un regard humide d'attendrissement et un soupir de bonheur; vous le voyez, j'obéis comme un pauvre enfant sans force et sans volonté. Oh! mon Dieu! quelle femme ou plutôt quel ange êtes-vous donc? de quelle étoile êtes-vous tombée, et quelle faute, commise par une autre sans doute, venez-vous, esprit de dévouement, expier dans notre monde, qui ne vous connaît pas parce qu'il n'a fait que vous voir passer et qu'il n'a pu vous comprendre.

Fernande sourit.

— Allons, dit-elle, le docteur se trompe en parlant de votre convalescence; il y a encore du délire. Maurice, revenez à vous et regardez les choses de ce monde sous leur véritable aspect.

— Oh! non, non, dit Maurice, et je suis en pleine réalité, Fernande. L'aspect sous lequel j'envisage les choses est bien leur véritable aspect. Depuis que je vous aime, c'est votre volonté seule qui a réglé mes actions. Vous m'avez banni de votre présence, j'ai voulu mourir; vous paraissez, et je renais. C'est vous qui êtes mon ame, ma force, ma vie; c'est vous qui disposez de moi en maîtresse absolue. Ce rôle, dites-moi, est-il celui d'une femme ou celui d'un ange?

— Ah! Maurice, répondit Fernande en secouant la tête, pour com-

bien d'années de ma vie ne voudrais-je pas qu'il en fût de moi comme vous dites, et que j'eusse cette suprême influence sur vous!

Et en effet, comme pour venir à l'appui de ce que disait Maurice, une teinte rosée se répandait sur les joues du jeune homme, ses lèvres se coloraient doucement. Ses yeux brillaient non plus de cette flamme sèche, lueur de fièvre, mais de ce doux reflet de la pensée qui se repose, de cet éclat intelligent, rendu plus vif encore par les larmes du bonheur.

— Car je suis en ce moment près de vous, Maurice, continua Fernande, pour imposer mon autorité, pour exercer mon empire, dans votre intérêt, dans celui de votre femme, dans celui de votre mère; — et elle ajouta en appuyant sur cette dernière phrase : dans celui de toute votre famille, enfin.

— Alors parlez vite, dit Maurice, que je sache ce que je dois craindre et ce que je dois espérer.

Le mouvement d'impatience que venait de manifester Maurice avertit Fernande du danger qu'il y aurait à parler sans ménagement. Ce qu'elle avait à lui dire était d'une telle importance, qu'elle ne put s'empêcher de tressaillir, car elle éprouvait un embarras extrême à la seule idée de troubler cette joie profonde qui avait presque miraculeusement rendu la force à cette jeune organisation affaiblie par la douleur. La santé, la vie, l'avenir de Maurice dépendaient de ce dernier entretien. Fernande perdit sa confiance, un léger frisson l'agita.

— Eh bien! s'écria Maurice, qu'y a-t-il donc? Vous gardez le silence, vous tremblez. Au nom du ciel, expliquez-vous, Fernande; Fernande, parlez, je vous en conjure.

Le courage est un céleste secours que Dieu a placé en nous pour nous soutenir et nous guider dans les occasions suprêmes, et qui vient en aide à la force physique quand elle fléchit. Voilà pourquoi les hommes justes sont ordinairement les hommes courageux. La justice n'est que la fille aînée du courage.

Fernande fit mentalement un appel à Dieu, et elle se sentit le courage de continuer, sans s'écarter de la voie qu'elle s'était prescrite, sans faillir à la mission qu'elle s'était imposée.

Seulement elle puisa des forces dans tout ce qu'elle crut pouvoir lui en donner, réunissant contre son propre cœur tous les moyens, non pas de combattre Maurice, mais de se combattre elle-même.

— Hélas! Maurice, dit-elle en sentant ses genoux trembler sous elle, n'allez pas croire que je sois plus forte que je ne le suis réelle-

ment. Non; quelque puissance qu'on ait sur soi-même, avec quelque volonté qu'on réprime ses instincts, il arrive toujours, dans les grandes catastrophes et à la suite de longues émotions, un moment où la résistance se trouve en défaut, où la fermeté qu'on oppose à la douleur se fatigue et plie, où les ressorts de notre frêle organisation se détendent, et où il semble que tout notre être va se dissoudre. La résolution soutient, mais elle use. Tenez, Maurice, je sens qu'il m'est impossible de rester debout plus long-temps, et je veux m'asseoir.

Maurice étendit le bras vers un fauteuil.

— Non, dit Fernande l'arrêtant, non. Deux fois, ce soir, j'ai vu votre femme, cette belle et chaste Clotilde, assise sur votre lit, tenant vos deux mains dans les siennes, interrogeant vos yeux de ses regards. Eh bien! c'est ainsi que je veux être. Le permettez-vous? Placée où elle était et comme elle était, son souvenir me protégera. Je n'ai ni ses droits ni sa pureté, mais votre cœur m'a élevé un trône, mais vous m'avez dit que je régnais sur vous. Eh bien! je réclame de mon sujet l'obéissance et la soumission.

A ces mots, elle prit les mains de Maurice dans les siennes et les pressa, ainsi qu'elle avait vu Clotilde les presser; puis elle s'assit, elle la maîtresse purifiée, à la place où la femme qui avait failli se perdre s'était assise, et plongea son regard, animé d'une expression toute puissante, dans le regard indécis de son amant.

Alors, appelant à elle la force magnétique du sentiment et de l'attraction, elle lui dit :

— Et maintenant que je suis forte et calme, Maurice, écoutez-moi.

Et Maurice, subissant l'Influence d'une nature supérieure à la sienne, demeura dans une muette attention.

Depuis cinq minutes déjà, les deux femmes, la tête appuyée à la porte de l'alcôve, ne perdaient pas un mot de cet entretien.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite à un prochain n°.)

ÉTUDES

SUR LES

COLONISATIONS FRANÇAISES.

CANADA. — ACADIE. — TERRE-NEUVE. — BAIE D'HUDSON.[1]

Champlain se fortifia le mieux qu'il put à Kebec, et obtint, peu après, par l'intermédiaire du prince de Condé, le privilége du commerce exclusif au bord de la Grande-Rivière, nouvelle qu'il fit publier dans tous les ports, afin de trouver des associés. Pendant ce temps, M. de Poutrincourt continuait ses efforts pour maintenir l'établissement fondé par lui à Port-Royal; malheureusement les marchands qu'il s'était associés reculaient devant toute avance. Des intrigues de cour vinrent augmenter ses embarras. L'édit de Rouen avait rappelé les jésuites; on voulut en envoyer à Port-Royal; mais la mort récente d'Henri IV avait rendu l'ordre odieux. On se rappelait ses doctrines régicides; on répétait tout haut les paroles du père Cotton

(1) Voyez la livraison du 25 février.

recommandant, sur toutes choses, à Ravaillac, au moment où l'on allait l'interroger, *de ne pas accuser les honnêtes gens!* En conséquence, le fils de M. de Poutrincourt, qui achevait, à La Rochelle, le chargement d'un navire pour l'Acadie, refusa de recevoir les deux missionnaires. Ils se retirèrent humblement sans insister, mais quelques jours après le jeune homme les vit revenir. Ils avaient acheté, *avec l'argent des aumônes* (1), le droit des marchands associés, et se trouvaient propriétaires de la meilleure part du navire (2). Force fut de les conduire à Port-Royal.

Ils y signalèrent leur arrivée par toutes sortes de prétentions et de tracasseries; mais ils avaient affaire à un homme que vingt années de traverses avaient accoutumé à la lutte. Quoi qu'ils pussent tenter, M. de Poutrincourt garda toute son autorité, se contentant de répondre aux insinuations, aux récriminations ou aux menaces :

— Montrez-moi le chemin du ciel, mes pères, je vous conduirai bien sur la terre (3).

Les deux missionnaires s'adressèrent alors à la cour. Une dame de Guercheville, qui les avait déjà aidés de sa bourse, se chargea de colporter leurs plaintes de ruelle en ruelle, avec cette ardeur têtue et bruyante qui est le privilége des petits esprits. Secondée par le père Cotton, elle persuada à la reine-mère que l'intérêt de la religion et de la France réclamait en Acadie un nouvel établissement dont les jésuites auraient seuls la direction. Le projet prit faveur à la cour; les dames s'en déclarèrent les protectrices. On fit des quêtes, on arracha aux ministres une commission pour le sieur de la Saussaye, qui avait consenti à être le chef militaire de l'entreprise; la reine fournit de l'argent, des munitions, quatre tentes royales. Restait à prévenir l'opposition que l'on pouvait craindre de la part de M. de Poutrincourt, qui était venu chercher des secours en France et qui allait lever l'ancre. Mme la marquise de Guercheville avait heureusement pris un intérêt dans la société de commerce dont il était le chef; elle se prétendit créancière et fit saisir son navire en garantie.

Pendant ce temps, de la Saussaye mettait à la voile; il arriva à Port-Royal, prit les missionnaires qui y avaient été précédemment envoyés, et alla bâtir, sur la rivière de Pentagoët, un fort auquel il donna le

(1) Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France.*
(2) Charlevoix, vol. I, p. 135.
(3) Lescarbot, ouvrage cité.

nom de Saint-Sauveur. Mais il y reçut bientôt la visite de voisins qu'il n'attendait pas.

Walter Raleigh avait établi dans la Virginie, dès 1584, une colonie qui, comme toutes celles de cette époque, échoua faute de secours. Les tentatives renouvelées en 1587 et en 1590 ne furent point plus heureuses; mais enfin, en 1603, des efforts plus sérieux furent récompensés par un plein succès, et lorsque le sieur de la Saussaye arriva en Acadie, l'établissement de la Virginie avait déjà une certaine importance et employait un grand nombre de navires à la pêche de la morue.

Onze de ces navires, ayant rencontré le flibot de la Saussaye, apprirent son débarquement à Pentagoët. L'Angleterre et la France étaient en paix, aucune hostilité n'avait été commise par les nouveaux venus, rien ne pouvait donc justifier un acte de violence; mais les Anglais avaient, pour attaquer, un motif tout puissant aux yeux de gens habiles, ils étaient les plus forts! Aussi firent-ils voile pour Saint-Sauveur, puis pour Port-Royal, qu'ils pillèrent et détruisirent. Les habitans de ce dernier établissement, qui s'étaient sauvés dans les bois à leur approche, demeurèrent sans abri et sans ressources (1). Leur plainte fut transmise au cabinet de Saint-James, qui répondit « que le roi Jacques Ier avait accordé à ses sujets le droit de s'établir sur toutes les terres qui ne dépassaient pas le quarante-cinquième degré. » La question était de savoir s'il avait pu leur accorder ce droit, et surtout celui de détruire les établissemens déjà existans; on n'y songea point. « La cour de France avait d'abord fait grand bruit de l'entreprise des Anglais, dit l'historien de la Nouvelle-France; mais comme, dans le fond, cette affaire *n'intéressait que des particuliers*, ce premier feu se ralentit bientôt (2).

Sur ces entrefaites, M. de Poutrincourt fut envoyé par le roi pour reprendre Meri-sur-Seine, où M. le prince tenait garnison; il prit effectivement la ville, mais il y fut tué.

Après cette mort, l'Acadie fut oubliée. Le Canada lui-même excitait peu d'intérêt. Champlain revenait en France tous les hivers avec de nouveaux plans pour la prospérité de la colonie; mais les marchands associés ne lui répondaient qu'en demandant le moyen de traiter des fourrures à un moindre prix. Pour eux, Kebec n'était qu'un magasin

(1) Voyez la plainte adressée par eux au juge de l'amirauté de Guyenne au siége de La Rochelle, 14 juillet 1614.

(2) Charlevoix, ouvrage cité, vol I, p. 139.

de pelleteries, et ils laissèrent ce poste tellement dépourvu de défense, qu'en 1622, c'est-à-dire vingt-quatre ans après sa fondation, Kebec n'avait encore que cinquante habitans.

Le comte de Soissons, puis M. le prince de Condé, s'étaient pourtant déclarés les protecteurs de *la Nouvelle-France*. Ce dernier en fut même nommé vice-roi, mais ce titre ressemblait à celui des évêques *in partibus*, qui n'obligeait à rien. Il le vendit peu après à son beau-frère, le maréchal de Montmorency, pour la somme de onze mille écus.

Enfin Richelieu parut, tourna les yeux vers l'Amérique, et comprit que tout l'avenir de notre marine était là. La compagnie des Iles, formée par ses soins, avait déjà commencé à coloniser les Antilles (1); il voulut en créer une seconde plus puissante pour la colonisation de la Nouvelle-France. Ce fut la compagnie des cent associés dont le roi signa les priviléges le 19 avril 1627.

Établie pour quinze ans, elle devait, dans cet espace de temps, faire passer en Amérique seize mille colons *français et catholiques;* le roi lui accordait le droit de bâtir des forts, de fondre des canons, de concéder des terres, et d'y attribuer des titres; il lui faisait en outre présent de deux vaisseaux de guerre et de quatre couleuvrines de fonte verte.

La pêche de la morue et de la baleine restait libre; mais l'exportation des fourrures appartenait exclusivement à la compagnie, et les colons qui en avaient acquis ne pouvaient les vendre qu'à ses facteurs.

Les marchandises venant de la Nouvelle-France et celles qu'on y envoyait étaient déclarées exemptes de droits.

Tout gentilhomme pouvait, sans déroger, faire partie de la compagnie, qui avait même le droit de disposer de douze lettres de noblesse en faveur de douze de ses membres.

La seule redevance au roi était une couronne d'or de huit marcs à chaque nouveau règne.

Mais tandis que l'on préparait ainsi les moyens de fortifier et d'agrandir nos établissemens de la Nouvelle-France, leur situation devenait chaque jour plus désespérée. Ceci demande quelques explications prises de plus haut.

Nous avons déjà dit comment une colonie anglaise avait été fondée dans la Virginie, en 1603, c'est-à-dire cinq ans avant notre arrivée

(1) Voyez les *Études sur les Colonisations* dans la *Revue de Paris* du 9 octobre 1842 et du 15 janvier 1843.

dans le Canada. En 1615, les Hollandais vinrent également s'établir dans la Nouvelle-Belgique (depuis état de New-Yorck), sur les frontières même de nos possessions. Ce voisinage ne manqua point d'amener entre les deux nations une rivalité d'intérêts qui dégénéra bientôt en hostilité.

Suivant le prudent exemple donné par les Espagnols, nous avions jusqu'alors refusé de vendre des armes à feu aux Indiens; le désir de nous nuire fit oublier aux Hollandais leur propre sûreté; ils fournirent des fusils et de la poudre aux *Mingwés* (Irokois), contre lesquels nous avions pris parti.

Mais ce secours ne suffisait point pour sauver les cinq nations. Une sorte de croisade s'était formée contre elles. Obligées de combattre, outre les Hurons, dont nous nous étions fait les alliés, toutes les tribus de la langue leni-lenape, elles devaient infailliblement succomber si elles ne réussissaient à désarmer ces dernières. Ce fut à quoi tendirent tous leurs efforts.

Les Hollandais, qui tenaient d'autant plus à la conservation des *Mingwés*, qu'ils pouvaient en faire à la fois une arme pour nous frapper, et un bouclier pour parer nos coups, les secondèrent de tout leur pouvoir. Ils parvinrent à réunir les principaux chefs de la langue leni-lenape, dans un lieu voisin de celui où fut bâtie, plus tard, la ville d'Albany, et à y ouvrir une conférence dans laquelle les Mingwés furent admis.

Ceux-ci avaient toujours passé, parmi les nations « de la grande île, » pour des hommes durs, violens et uniquement amis de leurs intérêts, mais personne ne niait qu'ils ne sussent voir vite et loin dans les choses. Ils connaissaient la culture des terres, quelques arts grossiers, et la monogamie avait créé chez eux un esprit de famille plus compact que chez les peuples de la langue leni-lenape, où la pluralité des femmes était permise, sinon générale. Au total, leurs cinq villages formaient la nationalité la mieux réglée de l'Amérique du Nord, et, tout en les haïssant, on avait une haute idée de leur intelligence.

Les orateurs qui devaient parler pour eux se présentèrent à l'assemblée avec une gravité triste. Ils commencèrent par un sombre tableau des désastres que la guerre avait déjà causés et de ceux que l'on devait en attendre. Toutes les nations avaient pris le *tomahican* et poussé le cri de mort; il ne restait plus nulle part de chemins ouverts ni de rivières libres; bientôt les mères n'auraient qu'à briser la tête des enfans sur la terre, afin de leur éviter les coups de l'ennemi.

Toutes les nations rouges devaient infailliblement périr dans cette lutte acharnée, et la grande île deviendrait l'héritage des blancs!

Ces raisons firent une grande impression sur les chefs de la langue leni-lenape qui se trouvaient présens; les orateurs mingwés s'en aperçurent, et rappelèrent alors la fonction accordée aux femmes de ramener la paix parmi les tribus ennemies. Ici, la guerre allumée entre les deux grandes races de l'Amérique avait trop d'importance pour pouvoir se terminer par les moyens habituels, mais ils proposèrent un expédient imité de ce qu'avait établi la tradition, et qui consistait *à choisir un peuple puissant pour jouer le rôle de la femme.* Ils désignèrent à cet effet les deux plus importantes tribus de la langue leni-lenape, qui, se trouvant en même temps les plus voisines, étaient les seules dont ils eussent à craindre immédiatement les coups. Ces tribus, connues des Européens sous les noms de *Mohingans* et de *Delawares,* devaient ainsi, disaient-ils, acquérir le droit de s'interposer dans toutes les querelles des autres peuples. Elles deviendraient leurs arbitres, leurs conservateurs, et auraient, sur toute la race indienne, l'autorité accordée aux femmes chez ceux qui faisaient cette proposition (1).

Les *Delawares* et les *Mohingans* se laissèrent séduire par ce rôle honorable; ils acceptèrent. Des cérémonies dont le détail nous a été conservé (2), les investirent de leurs nouvelles fonctions. Ils déposèrent les armes, quittèrent le costume des guerriers, et s'adonnèrent à l'agriculture.

Les Mingwés parurent d'abord respecter le caractère sacré dont ils les avaient revêtus; ils voulaient les laisser prendre au sérieux ce rôle de femme, et se déshabituer de la guerre, afin de pouvoir les exterminer ensuite plus sûrement.

Provisoirement, ils tournèrent leurs armes contre les Hurons et contre les Français.

Pour comble de disgrace, Buckingham réussit à brouiller les cours de Londres et de Versailles. Les Anglais, qui avaient excité les protestans de la Rochelle à se soulever, profitèrent des embarras que nous donnait cette révolte, et ruinèrent partout notre commerce maritime. Une escadre que commandait David Kerth, réfugié huguenot,

(1) Les femmes avaient la principale autorité chez les peuples de la langue *mingwée,* excepté au canton d'*Onnegouth,* où l'autorité était alternative entre les hommes et les femmes. (Charlevoix, *Voyage dans la Nouvelle-France.*)

(2) Heckewelder, ouvrage cité, p. 79.)

rencontra les navires envoyés au Canada par la compagnie des cent associés, les attaqua, les prit, puis, remontant le Saint-Laurent, brûla le comptoir de Tadoussac, et vint mettre le siége devant Kebec.

Champlain manquait de tout, non-seulement pour résister, mais pour vivre. Chacun de ses soldats ne recevait depuis long-temps que sept onces de pain par jour, et l'arsenal renfermait à peine cinq livres de poudre! Il fallut capituler.

Nos armes furent plus heureuses en Acadie. Depuis la destruction de Port-Royal et le départ de M. de Poutrincourt, il ne nous restait plus dans ce pays que trois comptoirs fortifiés appartenant au sieur de La Tour et à son fils. Ils se trouvaient placés au cap Sable et près des rivières Saint-Jean et Pentagoët. De La Tour père, qui était huguenot, ayant appris le siége de La Rochelle, alla proposer au gouvernement anglais de lui livrer l'Acadie.

Son offre fut acceptée, comme on le pense, avec empressement. Afin de se l'attacher plus sûrement, le roi lui fit même épouser une des dames d'honneur de la reine, et lui conféra l'ordre de la Jarretière. De la Tour mit ensuite à la voile avec deux navires et des troupes pour occuper les trois forts; mais lorsqu'il arriva à celui de Pentagoët, son fils refusa de recevoir les soldats anglais. En vain chercha-t-il à le séduire en lui montrant, comme récompense de sa trahison, la commission de gouverneur et le brevet de chevalier de la Jarretière, qu'il apportait pour lui: le jeune homme répondit froidement qu'il servait un maître capable de reconnaître sa fidélité (1), et que, lui vivant, le drapeau de France ne ferait point place à celui d'Angleterre. De La Tour, ne pouvant vaincre cette obstination d'honneur, fit attaquer le fort; mais les Anglais furent si vigoureusement repoussés dans trois assauts, qu'ils refusèrent d'en donner un quatrième, et déclarèrent qu'ils voulaient retourner en Angleterre. De La Tour, désespéré, essaya vainement de les retenir en refusant de les suivre; ils se réembarquèrent dans le plus grand désordre, et le laissèrent, avec sa femme, au pouvoir de la garnison française.

A peine eurent-ils disparu, que le commandant de celle-ci sortit du fort, s'avança vers de La Tour tête nue, et, ayant excusé sa désobéissance de fils par son devoir de sujet, il ajouta que, sauf l'entrée de la citadelle, son père pouvait tout exiger de lui. Pour le prouver, il ordonna sur-le-champ à ses ouvriers de construire une grande case dans laquelle il fit apporter ce qu'il y avait de meilleur au fort, et où

(1) *Description de l'Amérique septentrionale*, par M. Denis.

de La Tour vécut plusieurs années, traité par lui comme un père et comme un hôte.

Pendant que ces faits s'accomplissaient en Amérique, la paix était conclue en Europe. La compagnie des cent associés se prépara à profiter enfin de son privilége pour la colonisation de la Nouvelle-France.

Ce territoire se composait alors de quatre parties distinctes :

D'abord le Canada, limité au sud par les possessions anglaises et par la nouvelle Belgique (depuis New-Yorck), à l'est par le golfe Saint-Laurent et l'Acadie; les limites du nord et de l'ouest n'étaient point connues;

Secondement, l'Acadie, qui comprenait les deux côtés de la baie de Fundi, c'est-à-dire le pays appelé depuis New-Brunswick, et la presqu'île formant aujourd'hui la Nouvelle-Écosse;

Troisièmement, l'île du cap Breton, au nord-est de l'Acadie;

Enfin la grande île de Terre-Neuve, à l'entrée du golfe Saint-Laurent.

Ces deux dernières possessions n'étaient guère mentionnées que pour mémoire. Nous avions bien quelques petites pêcheries au cap Breton, mais sans suite et sans consistance. Celles de Terre-Neuve étaient plus importantes. Les Français avaient formé un établissement en 1504 au cap Raze; puis, plus tard, au Port de Plaisance, tandis que les Anglais se fixaient sur la côte orientale de l'île (en 1608); mais la traite des fourrures, qui était le grand commerce de l'Amérique septentrionale, avait toujours fait tourner les yeux de préférence vers le continent. La compagnie des cent associés suivit l'exemple général; elle ne s'occupa que du Canada et de l'Acadie.

Champlain fut renvoyé à Kebec avec ordre de rétablir les comptoirs de Tadoussac, des Trois-Rivières et de Montréal; quant à l'Acadie, on la partagea entre M. le commandeur de Razilly, qui eut le Port-Royal et tout le pays qui s'étendait jusqu'aux colonies anglaises; le jeune de La Tour, dont la concession allait de Port-Royal à Campsceaux, et M. Denis, à qui appartenait la côte depuis Campsceaux jusqu'à Gaspé. Ces trois gouverneurs se trouvèrent, dès le premier jour, de la meilleure intelligence, et s'accordèrent réciproquement l'autorisation de former des établissemens sur les terrains l'un de l'autre. Sans renoncer au commerce des pelleteries, ils employèrent les engagés qu'ils avaient fait venir de France à défricher les terres et à exploiter les forêts, en attendant qu'ils pussent établir des pêcheries sédentaires.

Ce dernier projet était surtout l'idée favorite du gouverneur Denis.

Il avait calculé que, tout en cultivant une quantité de terre suffisante pour leur nourriture, les colons pourraient se livrer, sans frais et sans péril, à la pêche de la morue, qui abondait sur toute la côte. Une partie des navires basques, normands, bretons (1), qui venaient tous les ans au grand banc de Terre-Neuve, eussent ainsi trouvé, dans les ports de l'Acadie, des chargemens à échanger contre les marchandises d'Europe, et il y eût eu profit pour tout le monde. Ce plan, dont la réussite assurait évidemment la prospérité de la colonie, trouva malheureusement des obstacles dont nous parlerons plus tard.

Le retour de Champlain à Kébec n'avait été signalé par aucun effort de colonisation; tout se bornait, comme par le passé, à un fort, à quelques cabanes, et à une vingtaine d'arpens de terre défrichée. Les autres postes avaient encore moins d'importance. La compagnie le savait et s'en inquiétait peu. Son privilége comprenait deux choses : le commerce exclusif des fourrures, c'était l'avantage; l'obligation de peupler le pays, c'était la charge. Elle fit comme les autres compagnies, elle tâcha de se débarrasser de la charge en profitant de l'avantage.

Malgré tout, le nom français était le plus connu et le plus redouté parmi les Indiens. Nous n'avions, comme la Virginie et la Nouvelle-Belgique, ni villes fondées, ni populations établies, ni terres défrichées; mais nous avions des hommes, et, grace à eux, notre influence gagnait de propre en proche. L'activité suppléait au nombre. On sentait que nous étions là à je ne sais quelle agitation imprimée aux êtres et aux choses. Ces quelques cabanes, que personne n'eût osé appeler une colonie, c'était pourtant la France, faible, pauvre, presque invisible, mais vivante, bien vivante, et l'on en avait deux preuves; la première, c'est que nos puissans voisins ne se trouvaient déjà plus en sûreté près de nos trois hameaux; la seconde, c'est que les jésuites étaient arrivés à Kebec.

Leur premier acte d'établissement fut là, comme partout, la fondation d'une église et d'un collége. Ils avaient espéré y attirer les enfans des Indiens alliés; mais ceux-ci refusèrent de les leur donner, en observant que les *robes noires* pouvaient venir dans leurs cabanes.

Les missionnaires n'hésitèrent pas. La société de Jésus était alors dans toute sa puissance, et cette puissance même exaltait le zèle de ses prêtres. Forts de la confiance que donne le succès, ils s'effor-

(1) Ces navires étaient au nombre de trois cents.

çaient de se surpasser en activité, en courage; rien n'était difficile de ce qui pouvait augmenter le crédit de la compagnie. En échange de leur habileté, de leur patience, de leur vie même, ils ne demandaient qu'une chose : l'autorité! C'était pour eux, non pas un cri de guerre, les jésuites ne poussaient point de cri, mais le mot d'ordre, l'engagement sacré. *Pour la plus grande gloire de Dieu!* avaient-ils écrit sur leurs livres, sur leurs écoles, sur leurs temples, et ils se faisaient les instrumens de cette glorification en traitant l'humanité comme le troupeau que le pasteur veille et conserve pour l'honneur du maître. Curieux spectacle que celui de tant d'hommes martys d'une règle en faveur de laquelle on les voit lutter sans exaltation et mourir humblement! Grand spectacle si le but poursuivi par toutes les voies avec cette ardeur laborieuse n'eût été l'amoindrissement de l'ame humaine!

Nier les services partiels rendus par les jésuites serait aussi injuste qu'inutile. Une association ne peut rester long-temps puissante sans satisfaire à certains besoins. On est fort pour mille motifs, mais on ne dure que parce qu'on est bon à quelque chose. L'intervention des jésuites fut certainement favorable à notre premier établissement dans le Canada. Plus tard, seulement, armés de leur utilité constatée, ils essayèrent de tout envahir, et devinrent un obstacle après avoir été un moyen.

La mort de Champlain laissa le gouvernement de la Nouvelle-France à M. de Montmagny, que les Hurons appelaient dans leur langue *Onontio* (Grande-Montagne), nom qui fut ensuite conservé par eux et les autres Indiens à tous ses successeurs. Mais la colonie faisait peu de progrès. Les Mingwés, fidèles à leur politique, divisaient partout leurs ennemis pour les exterminer plus sûrement. En paix avec la grande cabane huronne, ils attaquaient successivement chacune de ses tribus, sous prétexte de querelles particulières, sans qu'elles songeassent à se réunir pour résister.

Tous nos avertissemens étaient vains. Le hasard nous avait donné pour alliée la nation la plus spirituelle, la plus sympathique, mais, en même temps, la plus inconsistante de toute l'Amérique. C'était l'Athènes du désert, et, par malheur, elle avait aussi, près d'elle, son peuple de Lacédémoniens, patiens dans la mauvaise fortune, implacables dans la bonne, et tirant également profit de la guerre et de la paix. Ainsi, tandis que les Mingwés multipliaient sourdement leurs expéditions isolées, enlevant chaque jour quelques chevelures à leurs ennemis, ceux-ci s'occupaient d'envoyer des ambassadeurs, de faire entendre leurs orateurs.

De loin en loin, pourtant, la rage les prenait à la vue de tant d'injures reçues. Les guerriers s'assemblaient *matachés* (tatoués) pour le combat, et chantaient leur chanson de guerre. On se mettait en marche avec la provision de *pemican* (1), les étendards d'écorce marqués les signes de la nation, et le sac de jonc aux couleurs variées, renfermant les *okkis* des combattans; mais, le soir venu, on s'arrêtait sans avoir envoyé des coureurs reconnaître le pays, on campait derrière un treillis de branches, près duquel étaient placés les *okkis* pour seules sentinelles, et vers le point du jour, au moment où le sommeil était le plus profond, un cri perçant suivi de cent cris horribles retentissait au milieu des guerriers, qui se réveillaient sous le couteau des Mingwés.

Ces échecs, toujours dus à l'imprudence, ne corrigeaient point les vaincus, et fortifiaient la confiance des vainqueurs.

Ceux-ci avaient d'ailleurs deux avantages auxquels leurs ennemis ne pouvaient rien opposer, la réunion des cinq tribus dans cinq villages, qui pouvaient se prêter secours, et les armes à feu, que leur fournissaient en abondance nos voisins de la Virginie et de la Nouvelle-Belgique. Aussi quelques années leur suffirent-elles pour détruire les Algonkins, une des plus puissantes tribus de la langue leni-lenape; un peu après, les *Éries* eurent le même sort. Quant aux *Awondâtes* (Hurons), la plupart quittèrent le pays, afin d'échapper à une ruine totale. Ceux qui s'étaient convertis au christianisme vinrent s'établir à quatre milles de Kebec, sur le bord septentrional du fleuve, dans un village bâti par le commandeur de Sillery. Les Mingwés les y bloquèrent, égorgeant tous ceux qui s'écartaient pour la chasse, et forçant les autres à mourir de faim.

On songea enfin à bâtir un fort sur la rivière dont ils se servaient pour descendre de leurs villages au Saint-Laurent, et que les auteurs du temps appellent tour à tour rivière de Sorel, de Richelieu ou des Irkuois. Mais c'était un faible obstacle pour un pareil fléau.

Un peu auparavant (1640), des particuliers avaient jeté les fondemens de Montréal (2); quelques *Algonkins* échappés au massacre de leur nation, et convertis par les missionnaires, vinrent s'y établir quatre années plus tard.

Plusieurs tentatives de paix avaient été faites avec les Mingwés. Il y

(1) Viande séchée au soleil, pilée, et sur laquelle on a répandu de la graisse fondue; elle se conserve fort long-temps.

(2) Le nom de Montréal lui vient d'une montagne voisine, appelée par Cartier *Mont-Royal*. Les actes les plus anciens appellent Montréal *Ville-Marie*.

eut même, en 1645, puis en 1655, des suspensions d'armes, pendant lesquelles on vit les Irokois, les Algonkins et les Hurons chasser ensemble, comme des guerriers de la même nation; mais ces courtes trèves étaient toujours rompues par une des tribus mingwées, les *Mohaiks* ou *Agniés*, qui avaient un intérêt particulier à entretenir les hostilités. Placés plus près que les autres cantons de la Nouvelle-Belgique, ils leur servaient, en effet, d'intermédiaires pour le commerce avec les Hollandais, avantage qui eût disparu si ces cantons avaient pu traiter directement avec la colonie française; aussi poussaient-ils sans cesse à la guerre, et comme ils étaient les plus nombreux et les mieux armés, les autres tribus se soumettaient à leur influence.

Presque tous les villages hurons furent successessivement détruits par eux sans que nos gouverneurs pussent s'y opposer, et ces malheureux, traqués de toute part, perdirent enfin courage. Eux-mêmes abdiquèrent leur titre de nation. La plupart des familles qui avaient échappé jusqu'alors aux coups des *mohauks* incendièrent leurs cabanes et se dispersèrent, tandis que d'autres consentirent à devenir mingwées. M. de Lauson, qui commandait à l'île d'Orléans, près Kebec, servit d'intermédiaire pour une de ces adoptions. Les députés irokois y traitèrent leurs nouveaux frères, et les Français eux-mêmes, avec une hauteur menaçante.

— Rappelle-toi le passé, mon frère, dit l'un d'eux en s'adressant au chef huron; il y a déjà long-temps que tu m'as tendu les bras pour me prier de te conduire dans mon pays, mais toutes les fois que j'ai voulu le faire, tu t'es retiré! C'est pour te punir de ton inconstance que je t'ai frappé de ma hache; crois-moi, ne me donne plus lieu de te traiter de la sorte. Lève-toi et suis-moi.

Puis, se tournant vers M. de Lauson, il ajouta :

— Onontio, lève tes bras et laisse aller les enfans que tu tiens pressés sur ton sein, car s'ils venaient à faire quelque faute, je pourrais, en voulant les châtier, faire arriver mes coups jusqu'à toi. Voici un collier que je te donne pour élargir tes bras (1).

Le Huron répondit :

(1) Les Indiens de l'Amérique du Nord appuient toujours leurs discours par des présens, soit qu'ils forment une alliance, soit qu'ils sollicitent une grace, soit qu'ils expriment simplement une proposition. Le présent a pour but de rappeler ce qu'ils disent, de donner une expression visible à leurs paroles. Les colliers dont il est ici question sont des bandes de cuir sur lesquelles les Indiens fixaient des morceaux d'un certain coquillage, amenés par le frottement à une forme à peu près sphérique.

— Mon frère, je suis à toi; je me jette les yeux fermés dans tes canots, résolu à tout, même à mourir. Mais je veux d'abord aller seul avec ma cabane, je ne souffrirai pas que d'autres s'embarquent avec moi; il faut qu'on voie auparavant comment tu me traiteras (1).

L'évènement justifia la défiance du chef *awandate*, qui, à peine arrivé dans les villages irokois, fut massacré avec tous les siens. Peut-être aussi avait-on voulu punir son hésitation, car d'autres familles huronnes qui avaient également eu recours à l'adoption furent respectées.

Pendant que la Nouvelle-France languissait ainsi, les colonies anglaises, favorisées par leur position, la richesse des émigrans et la nécessité de cultiver les terres, voyaient croître chaque jour leur prospérité. Après l'établissement dans la Virginie était venu, en 1621, celui des puritains dans l'état de New-Plymouth, depuis Nouvelle-Angleterre. Un peu plus tard, en 1631, les catholiques, persécutés à leur tour, obtinrent, par l'entremise de lord Baltimore, l'autorisation de venir coloniser le Maryland.

L'Acadie elle-même passait insensiblement aux mains des Anglais. M. de Razilly était mort : M. d'Aulnay de Charnizé, son successeur, rompit la bonne harmonie qui avait jusqu'alors fait la force des trois gouverneurs; il profita de l'absence du sieur de La Tour fils pour attaquer son fort de la rivière Saint-Jean. Mme de La Tour le défendit trois jours; mais le quatrième, pendant que la garnison épuisée se reposait, un Suisse, laissé de garde, ouvrit la porte au sieur d'Aulnay, qui fit pendre tous les assiégés, et força Mme de La Tour à voir leur supplice la corde au cou.

Le vainqueur profita peu de sa conquête. Exproprié par arrêt du parlement, il fut obligé de céder la place à un de ses créanciers, nommé Le Borgne, qui débuta par la destruction et le pillage des établissemens du sieur Denis. Celui-ci se plaignit en France, mais les affaires de la compagnie étaient dans un tel état de désordre, qu'elle-même ne savait point de quoi se composait le territoire de ses gouverneurs. On allait jusqu'à lui persuader *que le cap Campsceaux était au cap Saint-Louis!* Le Borgne, débarrassé de Denis qu'il avait renvoyé en France les fers aux pieds, se retourna vers de La Tour fils, dont il voulait également se défaire. Les Anglais ne lui en laissèrent pas le temps. Ils vinrent l'attaquer, et le forcèrent à une capitulation qui

(1) Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, liv. VII, p. 331.

ne fut point respectée, dit un contemporain, « parce que la lâcheté des vaincus autorisait le mépris des victorieux (1). »

Ceux-ci occupèrent ensuite successivement les forts de Saint-Jean de Pentagoët, de Port-Royal, de la Hève, qu'ils gardèrent jusqu'au traité de Breda.

Au milieu de ces désastres, les jésuites continuaient leurs missions et voyaient grandir leur influence. Grace à eux, les Ursulines et les sœurs hospitalières avaient été appelées, dès 1639, à Kebec, où le gouverneur les reçut à la tête des milices et au bruit du canon. Les premières habitèrent la ville même et s'y occupèrent de l'éducation des jeunes filles; les secondes allèrent s'établir à Sillery dans un hôpital tellement dépourvu de tout que « les habitans de Kebec étaient obligés de prêter leurs lits pour que l'on pût coucher les malades. »

Un seul évènement ébranla la domination des jésuites dans le Canada; ce fut la concession de l'île de Montréal aux sulpiciens, qui vinrent y établir un séminaire (1659). La société tâcha de reprendre l'avantage, en faisant créer un évêché à Kebec pour François de Laval, qui lui était tout dévoué (1659). Jusqu'alors les évêques de Rouen, de Nantes, de la Rochelle, avaient prétendu que la Nouvelle-France devait être regardée comme un annexe de leur diocèse. Celui de Rouen y avait même envoyé, en 1657, un grand-vicaire que le clergé canadien refusa de reconnaître.

Le nouveau prélat amena de France avec lui un certain nombre de curés, qui furent distribués dans la colonie, et fonda à Kebec un séminaire pour en former d'autres. Les colons payaient la dîme à ce séminaire, qui faisait ensuite la répartition (2). Les curés du territoire de Montréal étaient soumis à l'autorité sulpicienne, les autres à l'autorité de l'évêque; tous étaient également amovibles, et n'exerçaient leur ministère que parmi les Européens. Les missions chez les Indiens avaient été réservées aux récolets et surtout aux jésuites, qui avaient acquis une véritable importance politique. Eux seuls pouvaient, en effet, par leur position, avertir les gouverneurs des projets de chaque tribu, nous concilier leur amitié, servir d'intermédiaires et d'interprètes pour les alliances.

Malheureusement leurs missions chez les Irokois avaient toujours été sans succès. Les cinq nations semblaient en proie à une fièvre de

(1) Denis, ouvrage cité.

(2) Les dîmes furent d'abord du treizième, puis, sur les réclamations des colons, on les réduisit au vingt-sixième.

destruction. Toujours en campagne, elles allaient de peuplade en peuplade, brûlant, pillant, tuant sans relâche. Les populations terrifiées fuyaient par troupes vers l'ouest, comme des bandes de buffles que poursuivent les chasseurs. Notre voisinage n'était plus une défense. Des Hurons avaient été égorgés sous le canon même de Kebec. Sept cents Irokois tenaient Montréal assiégé. Les Ursulines et les hospitalières quittaient chaque nuit leurs couvens pour venir passer la nuit aux forts. Les rives du fleuve, de Montréal à Tadoussac, étaient parsemées de cadavres, près desquels avaient été déposés des tomahikans, prouvant que les meurtriers appartenaient à l'une des cinq nations (1); les arbres de tous les passages étaient couverts d'inscriptions symboliques taillées dans l'écorce pour rappeler quelques exploits des Mingwés (2) et représentant de grossières figures de guerriers que leur attitude faisait reconnaître pour français (3), les uns sans tête, les autres armés du *chi chi koué* (4) que portent les captifs. Aussi les colons n'osaient-ils s'éloigner des forts pour rentrer la récolte. Il en résulta une disette, puis des maladies. Les *Irokois Onontaywés* avaient paru devant Montréal; le major de la ville sortit à la tête d'une petite troupe de soldats, qui furent surpris et égorgés jusqu'au dernier.

La terre, les eaux, le ciel, étaient également pleins de troubles et de menaces! Une couronne de feu s'était montrée au-dessus de Tadoussac; aux Trois-Rivières on avait entendu des voix sinistres et mystérieuses; pendant l'automne de 1663, on vit une vapeur s'élever sur le Saint-Laurent, et trois soleils en sortir à la fois (5). Enfin, le 5 février de la même année, vers le milieu du jour, les habitans de Kebec entendirent tout à coup comme le bruit d'un torrent de flamme. Ils s'élancèrent dans la rue, effrayés. Presque au même instant la terre chancela sous leurs pieds, des rugissemens profonds retentirent, une

(1) Les guerriers indiens déposent, par bravade, près de l'ennemi qu'ils ont tué un *tomahikan* sur lequel est gravé le signe de leur tribu.

(2) Les Indiens ont une sorte d'écriture en rébus au moyen de laquelle ils constatent leurs actions de chasse ou de guerre.

(3) Ils représentaient les Français par des figures de guerriers, les poings sur les hanches.

(4) Calebasse pleine de cailloux.

(5) « Le 7 janvier 1663, une vapeur s'éleva sur le Saint-Laurent; elle fut frappée des premiers rayons du soleil et devint transparente, mais elle avait assez de corps pour soutenir deux parélies qui parurent à côté de l'astre : ce spectacle dura deux heures. » (Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, vol. I, p. 369.)

poussière épaisse remplit l'air, les maisons se balancèrent comme des arbres que plie le vent, et les cloches des églises se mirent à sonner d'elles-mêmes.

Les colons voulurent fuir dans la campagne; mais partout s'ouvraient des précipices. Les montagnes déracinées roulaient dans les lacs; les glaces brisées par la secousse étaient lancées dans l'air; les eaux des rivières prenaient une couleur de soufre ou de sang; celles du Saint-Laurent devinrent blanches de Tadoussac à Kebec. Des vapeurs lumineuses, semblables à des fantômes, erraient dans l'obscurité; une flamme d'une lieue de long arriva du nord, traversa le fleuve, et alla s'éteindre sur l'île d'Orléans. On entendait mille rumeurs terribles et mélangées; rugissemens de mer furieuse, bruits de chars roulant, éclats de tonnerre. Quelques colons crurent même reconnaître le cri de guerre des Irokois. Du fond des forêts s'élevaient les hurlemens des bêtes fauves, auxquels répondaient, dans le fleuve, le mugissement des marsouins et des vaches marines.

Le bouleversement embrassa une étendue de trois cents lieues de l'est à l'ouest, et de cent cinquante lieues du midi au nord. Il dura six mois. Hors le temps des grandes secousses, on sentait comme un mouvement de pouls intermittent, avec des redoublemens inégaux. L'effroi dépassa tout ce que l'on peut imaginer. On se confessait publiquement et tout haut; les plus endurcis se convertissaient. On entendait des voix crier sans cesse que les siècles étaient consommés, et que Dieu allait juger les vivans et les morts. L'évènement démentit pourtant ces craintes, et ce que la colonie avait regardé comme l'annonce de sa destruction, sembla, au contraire, ouvrir pour elle une époque de force et de prospérité.

La paix de Breda venait d'être conclue. La compagnie des cent associés, qui n'avait rempli aucune des conditions imposées par les lettres patentes, renonça à ses droits sur la Nouvelle-France, et le roi l'ajouta aux concessions que venait d'obtenir la compagnie des Indes occidentales.

M. de Tracy, nommé vice-roi de nos possessions dans l'Amérique, arriva à Kebec avec une partie du régiment de Carignan-Salières, des colons, des engagés, et les premiers chevaux qui eussent été vus dans la Nouvelle-France.

Cette arrivée commence une ère nouvelle pour le Canada. C'est réellement à partir de ce jour que notre établissement devient une colonie. Des concessions de terre furent faites sous le titre de seigneuries; on commença à défricher, à bâtir des villages. L'administration

et la justice furent régulièrement organisées; on confia la première à un intendant, la seconde à un tribunal composé du gouverneur, de l'évêque, de l'intendant, de quatre conseillers révocables, d'un procureur-général et d'un greffier en chef. Il y eut en outre trois tribunaux subalternes. La coutume de Paris servit de code. Les notaires, huissiers et sergens, furent appointés, le casuel ne suffisant pas pour les faire vivre.

Mais pendant que ces changemens avaient lieu dans la colonie, il s'en accomplissait un autre moins heureux sur ses frontières; la Nouvelle-Belgique venait de passer aux mains de l'Angleterre, et avait pris le nom de Nouvelle-Yorck. A l'hostilité molle et vacillante des Hollandais allait donc succéder la rivalité anglaise, énergique, tenace, infatigable. Jusqu'alors nous n'avions eu pour voisins que des concurrens, maintenant nous avions des ennemis.

ÉMILE SOUVESTRE.

O-TAÏTI ET LES MÉTHODISTES.

O-taïti, Histoire et Enquête,

PAR M. HENRI LUTTEROTH.

Il ne tiendrait qu'à nous de nous croire la plus infame nation du globe, comme de bons Français, meilleurs protestans, essaient de nous le démontrer. Ceci est un procès à vider avec messieurs les méthodistes, et une dernière page à ajouter à l'histoire de cette semaine. En attendant, et puisqu'il s'agit d'*enquête,* essayons aussi la nôtre.

Otaïti était à peine connue de l'Europe lorsque des missionnaires anglais allèrent s'y installer. Aperçue par Quiros en 1606, l'année où naquit Corneille, et reconnue depuis par d'autres navigateurs dont le dernier est le commodore Byron (1664), elle ne fut réellement visitée et décrite que cent soixante-un ans après la première découverte, et à une époque toute rapprochée de la notre, par Wallis, autre capitaine anglais, en 1767; par notre aimable Bougainville en 1768; par Cook, pour la première fois, en 1769, l'année même où naquit Châteaubriand, qui chantera plus tard cet oasis de la sauvagerie, et pour la seconde fois en 1773. Quiros l'avait nommée d'abord Sagittaria; Wallis la nomma Ile de George III; Bougainville, qui l'appela aussi la Nouvelle-Cythère, lui restitua son vrai nom de Taïti, qui lui est resté avec une légère corruption tirée du mot dont les naturels le faisaient précéder lorsqu'on leur demandait le nom de leur île : O Taïti (c'est Taïti). Les Anglais ont cru sans doute retrouver dans cet O la particule irlandaise, et d'une petite phrase, l'usage a fait un nom propre. A partir de Bougainville et de

Cook, qui en avait fait son point de relâche et de ravitaillement dans les mers du Sud, Otaïti et son archipel prennent place au rang des parties du monde les mieux connues; la poésie en vers et en prose s'empare des descriptions de ces navigateurs, et vingt ans à peine après le dernier départ de leur ami *Toote* (Cook), la civilisation en habit noir s'empare de ces heureux habitans et de ces heureux climats sous la figure des envoyés de la société des missions de Londres (1797).

A l'arrivée de la Bible dans ces parages, les mœurs abominables de l'âge d'or n'avaient point cessé d'y fleurir. Le tien, le mien, y étaient à peu près inconnus. On n'y disait ni mon champ, ni mon bœuf, ni ma femme. On y dînait du fruit qui pendait aux branches de l'arbre à pain ou du cocotier, et du poisson qu'on pêchait dans la mer à l'aide d'un hameçon en nacre de perle ou en lui jetant une plante dont le suc l'enivrait et l'amenait sans défense entre les mains de son ennemi. On le mangeait volontiers tel qu'on l'avait pris, c'est-à-dire cru, en se bornant, pour tout assaisonnement, à tremper le morceau dans l'eau de la mer. Une cuisine plus succulente et plus savante était pourtant réservée à la table des chefs et aux autres personnages importans. La chair du porc et celle du chien en faisaient tous les frais. Le porc et le chien, tels étaient, en y joignant le rat, les seuls quadrupèdes dont la nature, si prodigue d'ailleurs, eût voulu peupler ces îles. On faisait cuire au four l'animal tout entier, comme au temps d'Homère, et pour qu'il fût cuit au dedans aussi bien qu'au dehors, après lui avoir enlevé les entrailles, on lui tapissait intérieurement le ventre de feuilles aromatiques sur lesquelles on entassait des pierres chauffées comme celles du four. Ce four était tout simplement un trou creusé en terre, puis revêtu sur toutes ses parois de pierres passées au feu. Quand l'animal apprêté comme nous l'avons dit y avait été déposé, on appliquait sur une autre couche de feuilles une autre couche de pierres brûlantes, et l'on recouvrait le tout de terre. Au bout d'un temps donné, on retirait de ce four grossier un rôti admirablement cuit de tout point. Tout cela était quelque peu primitif. Parmi les privilégiés qui usaient de cette cuisine, il y avait une certaine compagnie de gens nommés *arreoys*. C'était un ordre moitié religieux, moitié guerrier, qui, comme nos templiers et nos hospitaliers du moyen-âge, avait pour premier principe de se recruter et de ne point se reproduire. Il paraîtrait que, dans l'origine, ce principe fut interprété comme loi de célibat. Mais peu à peu, cette loi devenant trop dure, des femmes furent affiliées à l'ordre, sans être dévolues à aucun homme en particulier, et l'on crut accomplir le précepte en mettant à mort les rares enfans qui pouvaient provenir de rencontres fortuites et incessamment renouvelées. Une femme arreoy, dont l'enfant n'avait pas été tué, était appelée *whannownow* (qui a fait des enfans) et expulsée, ainsi que le père, de la société, parce qu'ils étaient réputés s'être donnés l'un à l'autre. Le père eût peut-être été difficile à trouver; mais comme la mère se chargeait rarement elle-même de l'exécution, comme il fallait presque toujours employer les prières et même la force pour lui ar-

racher son enfant (1), l'homme qui, en présence de ces usages, consentait à y déroger sous la menace d'expulsion qu'il avait aussi devant lui, manifestait assez qu'il sacrifiait l'honneur d'appartenir à la société des arreoys pour le bonheur d'être le père du nouveau-né et l'amant exclusif de la mère. En temps de paix, ces troupes souvent fort nombreuses d'arreoys se promenaient incessamment d'île en île, recevant partout une hospitalité empressée, chantant des hymnes, donnant des fêtes et des représentations théâtrales nommées *heiva*, où les rois, leurs femmes et leurs filles tenaient à honneur de jouer un rôle. Tout roi, il est vrai, dans ces pays, était ou avait été arreoy et conservait le prestige de cette qualité à peu près comme chez nous tout roi était gentilhomme. Ces pièces, souvent satiriques, étaient souvent aussi des pièces de circonstance et improvisées dans le jour même qui en avait fourni l'évènement. Une femme, qui avait suivi son amant à Otaïti, malgré l'opposition de ses parens, et que Cook ramena à Raïatéa, sa patrie, où elle voulut retourner après la mort de l'homme qu'elle avait aimé, vit le soir même de son arrivée son aventure mise en scène par une troupe d'arreoys qui se trouvait là en passage. Des chants guerriers célébraient la race et les exploits des chefs; des flûtes à trois trous, dans l'un desquels on soufflait par le nez, animaient des danses passablement expressives, entremêlées, à ce qu'il paraît, de sacrifices publics à la Vénus du lieu. Cette Vénus, autant qu'on le peut croire, était la lune, ou du moins O-Héenna, divinité femelle qui a créé cet astre et qui réside dans ses taches ou brouillards noirs. « On a lieu de supposer, dit M. Forster, que pour les Taïtiens la déesse de la lune n'est pas la chaste Diane, mais bien plutôt l'Astarté des Phéniciens. » Les femmes lui chantaient un couplet ainsi conçu :

Te-oowa no te malama,
Te-oowa te heenàrro.

« Ce brouillard en dedans de la lune, ce brouillard j'aime. »

On peut remarquer que ce mot *heenàrro*, qui paraît être une forme du verbe aimer, est aussi, en effet, un composé du nom de la déesse O-Héenna. Quoi qu'il en soit, O-Héenna, déesse de l'amour et patrone de la lune, n'était point pour cela la déesse du mystère.

Dans ce pays, toute maison, quelles qu'en fussent les dimensions, qu'elle fût *matteina* (habitation d'un chef), qu'elle fût *too* (habitation de subalternes), n'avait qu'une pièce, qui suffisait à tous les usages, à tous les besoins d'une famille de huit ou dix personnes, où les diverses générations vivaient confondues. L'idée des cloisons intérieures leur était complètement

(1) Cook, deuxième voyage, t. III, p. 441-42, in-8°; Paris, 1778. Ces détails sont empruntés au récit intercalé de M. Forster. D'après les renseignemens donnés à ce voyageur par O-Maï, Otaïtien, qui était venu à Londres avec l'expédition, et qui était arreoy lui-même, le meurtre de l'enfant devait être secret, faute de quoi le meurtrier eût été massacré. C'est à peu près l'esprit de la loi du vol à Sparte.

étrangère, et comme aucun dogme antérieur n'y avait, ainsi que dans nos sociétés moins vieilles que leurs religions, fait une loi de la pudeur, l'idée de la pudeur n'y avait pu naître, et la loi de la nature y élevait seule la voix. Ceci explique comment la déesse de la lune voyait sans jalousie célébrer son culte en plein soleil. A ce culte se mêlait celui d'un ignoble Bacchus, qui avait donné à ce pays l'*ava* ou racine de poivre. On employait des subalternes à mâcher de cette racine. Ils rassemblaient les produits de cette opération dans un vase qu'ensuite ils remplissaient d'eau, et le nectar était fait. Les dieux mortels de la terre otaïtienne s'en abreuvaient à pleine gorge, et l'ivresse ne tardait pas à sortir de cette coupe de volupté. De là des maladies atroces qui leur couvraient le corps d'ulcères et faisaient tomber en écailles la peau des vieillards qui avaient abusé de l'ava. Je ne dois pas oublier que dans ces îles fortunées, où la religion et les mœurs ont concédé de si grands priviléges aux femmes, celles-ci se voient cependant, par une dérogation bizarre, reléguées bien au-dessous de l'homme. Jamais une femme n'eût pu s'asseoir à la table de l'homme, ni même manger de certains mets, tels que le porc et le chien, exclusivement réservés à l'autre sexe. Bien plus, c'eût été une horrible profanation pour une femme que de préparer son repas dans le lieu où se préparait celui du chef de la maison, ou de se servir des ustensiles qu'avaient touchés les mets destinés à la bouche masculine. La séparation des sexes, si bien effacée partout ailleurs, prenait ici sa revanche et reparaissait armée des prescriptions les plus rigoureuses. J'ajouterai qu'on sacrifiait quelquefois des victimes humaines à Oro, dieu de la guerre; mais ces victimes étaient habituellement, ou des esclaves pris dans les combats, ou des coquins dont on eût fait justice devant les hommes, alors même qu'on n'eût pas eu l'heureuse idée de cumuler, avec le profit purement humain de leur mort, celui d'un sacrifice offert du même coup à la divinité. Si je dis enfin que, devant les produits merveilleux et si nouveaux pour eux de la civilisation, une tentation insurmontable, jointe à la confusion de leurs idées sur la nature et l'étendue du droit de propriété, faisait de ces pauvres sauvages d'effrontés voleurs, j'aurai dit à peu près tout ce qu'il y a d'intéressant et de particulier dans les mœurs d'Otaïti. On voit assez par là combien ce peuple *corrompu* avait besoin, pour se régénérer, des exemples bibliques de l'Angleterre.

Quand le premier vaisseau protestant d'Albion jeta l'ancre sur ces récifs de corail, on y avait une femme pour un clou (il doit aujourd'hui en coûter davantage), et la grandeur du clou demandé était toujours proportionnée à la beauté de la femme offerte; ce qui fait honneur au goût des indigènes. « Les insulaires, dit Wallis, qui venaient nous présenter des filles au bord de la rivière, nous montraient avec un morceau de bois la longueur et la grosseur du clou pour lequel ils nous les céderaient. Si nous consentions au marché, ils nous les envoyaient sur un bateau, car nous ne permettions pas à nos hommes de traverser la rivière. » Ce système d'échanges prospérait si bien, que *le Dauphin* fut bientôt menacé de se voir décousu planche

à planche; et les clous, malgré cette ressource, ne suffisant pas, les matelots en fabriquèrent avec du plomb qu'ils dérobaient également à leur vaisseau. Cette fois, ce furent les indigènes qui, bientôt ravisés, se plaignirent; et, contre ce double dommage qu'il était en train de souffrir et de causer, *le Dauphin* n'eut bientôt d'autre remède qu'un prompt départ. Grace au bon naturel de la déesse O-Héenna, les aimables officiers aussi bien que les galans matelots du *Dauphin* purent croire qu'ils n'avaient rien perdu à quitter les rivages bibliques de la joyeuse Angleterre, *merry England*. L'année d'ensuite (1768), ce fut le tour de Bougainville. Pour celui-ci, même aventure. Il mène un prince d'Europe avec lui; un des chefs du pays, Ereti, se charge de pourvoir aux plaisirs de son altesse le prince de Nassau. « La terre se jonche de feuillage et de fleurs, les musiciens entourent l'hôte et la jeune victime du devoir hospitalier, et chantent aux accords de la flûte un hymne de jouissance. Vénus y est la déesse de l'hospitalité (1). » Mais de Bougainville je ne veux rien dire de plus, attendu qu'il était catholique, c'est-à-dire libertin; car il est écrit dans la Bible que la débauche et le catholicisme se tiennent par la main : l'une fraie les voies à l'autre, comme nous le verrons bien tout à l'heure. Ne nous occupons donc que des *saints*. Environ un an après Bougainville, en 1769, Cook aborda à Otaïti pour la première fois. Cook a écrit ce passage : « Lorsqu'un zélé dévot de l'église romaine voit les Indiens des bords du Gange persuadés qu'ils s'assurent le bonheur d'une vie future en mourant avec la queue d'une vache dans la main, il rit de leur extravagance et de leur superstition; mais ces Indiens riraient à leur tour si on leur disait qu'il y a dans le continent de l'Europe des hommes qui imaginent qu'ils se procurent les mêmes avantages en mourant avec les sandales d'un franciscain. » Cook, qui débite cette histoire sans rire, et qui donne cela pour le catholicisme, est donc un véritable protestant, un saint avéré, un homme qui prononçait schibboleth. Tout ce qu'un tel homme aura fait est digne d'être cité, même devant les gens respectables qui mourraient plutôt que de reconnaître une autre idole que la Bible, et de ne pas faire dix pas de moins par minute le saint jour du dimanche. Or, Cook débuta à Otaïti comme Wallis, comme Bougainville. Il y eut même des histoires piquantes; M. Banks, par exemple, invité à passer la nuit dans la pirogue d'une reine équivoque nommée O-Béréa et y perdant ses habits.

Le premier voyage de Cook avait laissé à Otaïti de si honorables impressions que, lorsqu'il y revint en 1773, le pont de *la Résolution* et celui de *l'Aventure* se virent tout d'abord pris d'assaut par les aimables adoratrices de la déesse O-Héenna. Il n'est pas jusqu'aux petites filles qui cette fois n'eussent voulu lutter de zèle avec leurs aînées. De leur côté, les matelots, qui sans doute n'avaient pas oublié l'histoire de M. Banks, se hâtèrent d'offrir eux-mêmes leurs chemises et leurs habits. Quelques jours après, dans une autre partie de l'île, à Matavaï, où *la Résolution* avait pris son mouillage, les

(1) Bougainville, p. 188, in-4°, Paris.

femmes laissèrent partir leurs compatriotes au coucher du soleil et restèrent à bord : « La soirée, dit M. Forster, fut consacrée à la joie et au plaisir aussi complètement que si on avait été à Spithead. Avant qu'il fût parfaitement nuit, les femmes s'assemblèrent sur le gaillard, et l'une d'elles jouant de la flûte avec son nez, les autres exécutèrent toute sorte de danses du pays, et plusieurs fort indécentes. Comme la simplicité de leur éducation et de leur vêtement donne un caractère d'innocence à des actions qui sont blâmables en Europe, on ne peut pas les accuser de cette licence effrénée qu'on reproche aux femmes publiques des nations policées. Enfin elles se retirèrent sous les ponts... » Eût-il eu toute sa vie les deux pieds fourrés dans les sandales d'un franciscain, le plus zélé dévot de l'église romaine ne saurait montrer plus d'indulgence pour *des actions blâmables en Europe*, ni composer plus ingénument avec l'innocence des mœurs d'Otaïti. Mais le *cant* biblique ne s'accommode pas de cet abominable ton de candeur et d'honnêteté; aussi l'auteur, qui l'a fort bien compris et qui connaît son *cant*, rachète le paragraphe qu'on vient de lire par cette habile conclusion qui en est le trait final : « Nous fûmes révoltés à l'aspect de ces malheureux se livrant à toute la brutalité de leurs passions. » Les matelots profitaient à qui mieux mieux de la complaisance que mettaient ces messieurs à se révolter et à laisser faire, et les mérites dont ils firent preuve auprès des Otaïtiennes durent, en inspirant à celles-ci une haute idée de la Bible, les disposer merveilleusement à la préférer au Tabou. L'équipage de *la Résolution*, mis en fonds d'ardeur par l'éclat de ses débuts à Otaïti, promena dans tous les archipels de l'Océan Pacifique, aux îles des Amis, de Tonga Tabboo, etc., ce prosélytisme particulier dont il était animé. Dans l'île d'Amsterdam, ce qu'ils trouvèrent d'abord, ce fut, ainsi qu'à Otaïti, des troupes de femmes « jouant dans l'eau comme des animaux amphibies. » On les fit bientôt monter toutes nues à bord, et là « se renouvelèrent *à nos yeux* les scènes des temples de Chypre. » Le *cant* ne permet pas à M. Forster de supposer que, parmi ces femmes sauvages qui ouvraient ainsi leurs cœurs et leurs bras aux prémices de la civilisation, il y en eût aucune *mariée!* Ingénieux scrupule! rassurante conjecture! pieux et consolant détour d'une pudeur aux abois et réduite à se révolter sans cesse!

Combien de tels traits étaient faits pour aller droit aux cœur des austères matrones de Piccadilly et de Spithead! Combien ils étaient faits pour réconcilier avec ces tableaux profanes leur conscience effarouchée! Je ne parle point de la sollicitude maternelle qui peut-être en intéressait plus d'une aux circonstances atténuantes que le casuisme heureux de M. Forster avait fait sortir du décalogue conjugal des sauvages; ce décalogue, en effet, plus d'un jeune midshipman avait probablement négligé de s'en enquérir. Dans la Nouvelle-Zélande encore, la Bible montra quels hommes elle sait façonner. La pudeur de l'état-major eut à se révolter autant que jamais, je ne parle que de la pudeur, je devrais dire aussi l'humanité, car ces messieurs s'amusèrent à faire manger par des sauvages une tête d'homme qu'on avait apportée à

bord et dont ils firent apprêter successivement les morceaux par le cuisinier de *la Résolution*. On savourait à petits coups le plaisir de se révolter contre une scène d'anthropophagie, et à mesure que croissaient *l'horreur* et *l'indignation* soulevées par les *détails de cette scène affreuse* (1), on ordonnait au cuisinier de mettre au feu un morceau de plus. OEdidée, sauvage d'Otaïti, qui avait voulu faire partie de l'expédition, ne put supporter ce spectacle. *L'horreur* chez lui était si véritable qu'elle l'avait d'abord pétrifié et comme métamorphosé en statue. Il ne sortit de cet état que pour se précipiter dans la grande chambre où on le retrouva fondant en larmes. Il ne voulut plus jamais permettre qu'un sauvage zélandais le touchât, non plus que l'homme qui avait coupé le morceau. Aujourd'hui OEdidée, élève de la société des missions de Londres et éclairé des divines lumières du *cant*, ne voudrait pas perdre le plaisir *d'être témoin d'un fait que tant de gens révoquent en doute;* il couperait plutôt lui-même le morceau, et ne rentrerait dans sa chambre que pour vouer à l'exécration l'abominable appétit qui s'assouvit sur des chairs humaines et pour anathématiser la férocité des mœurs de son pays où l'on offre l'homme en sacrifice à Dieu. — En quittant la Nouvelle-Zélande, *la Résolution* s'enfonça dans les régions australes. Ce furent six mois de glaces, de scorbut, de navigation pénible, de privations sans nombre, entre lesquelles la moins dure ne fut pas la privation de l'eau. Lorsqu'enfin tant de malheureux arrivèrent à l'île de Pâques, épuisés par les fatigues et par les maladies, il n'y trouvèrent point d'eau, mais ils y retrouvèrent des femmes, et cette même discipline qui laisse faire d'autant plus qu'elle se révolte davantage. « Les matelots renoncèrent à toute pudeur et ils ne rougirent pas de se livrer à la débauche, sans chercher à se couvrir autrement que par l'ombre des statues gigantesques. » Au moins il y avait là l'ombre des statues gigantesques. Voilà un titre d'illustration de plus pour la petite île de Pâques qui, dénuée de tout, séparée par une distance de plus de quatre cents lieues de toute autre terre habitée et à peine habitée elle-même par une chétive population vivant de patates, d'ignames, et d'eau à demi salée, ne se recommandait jusqu'ici que par l'énigme de ses statues gigantesques dont rien ne peut expliquer ni les proportions, ni le nombre en si pauvre lieu.

Avant de rentrer à Otaïti, *la Résolution* alla toucher aux îles Marquises de Mendana tout juste autant qu'il le fallait pour y mettre en aussi haute recommandation que dans le reste de l'Océan Pacifique l'éminente vertu évangélique que le Seigneur avait accordée aux enfans de *Pretane* (la Grande-Bretagne). Là encore, les premières pierres de l'édification biblique furent jetées d'une main vigoureuse par l'équipage convalescent, et de manière à discréditer d'avance tous les papistes qui pourraient survenir. Mais tout rappelait à Otaïti le *royal navy ship* qui venait de fournir une si longue et si

(1) *Voyage de Cook*, p. 485. Ces détails, bien qu'à peine croyables, sont scrupuleusement vrais. Il faut les lire dans l'original.

pénible carrière. Le vaisseau, plus encore que les hommes, avait besoin de se réparer, de se ravitailler, et nulle part on ne devait trouver, pour les uns comme pour l'autre, les ressources que présentait l'île Fortunée de la déesse O-Héenna. Les matelots commençaient à être à bout de chemises, tant ils en avaient semé sur leur route. Les grains de verre même et les clous tiraient à leur fin. Mais on était abondamment pourvu d'un objet nouveau dont on avait fait provision dans les îles des Navigateurs et qui se trouva posséder à Otaïti la même valeur et la même vertu que le diamant en Europe. Pour un clou, on pouvait avoir une femme à Otaïti, mais pour une plume rouge on la rendait folle. Pour une plume rouge, Potatow, homme *d'ailleurs sans tache et dont le caractère avait montré de la grandeur,* offrit sa femme au capitaine Cook. La saint George arriva sur ces entrefaites, et le patron de la Grande-Bretagne fut fêté à outrance, on devine par quelles orgies. Parlez-moi, pour fêter les saints, des dévots raffinés qui en l'honneur de la sainte Bible et en haine du saint-père, ont cru devoir abolir les saints! Que dirai-je? après cette fatigante odyssée *la Résolution* avait besoin d'une longue relâche. Ce fut un mois entier d'orgie. Pendant un mois cent femmes vinrent chaque nuit à bord du royal vaisseau, et cet exploit monumental couronna dignement une campagne si féconde en édifiantes aventures.

Certes, je comprends après cela la sainte pudeur avec laquelle des écrivains non moins bibliques et presque aussi Anglais, quoiqu'enfans de la France, découvrent, en se voilant les yeux, le péché de leur patrie. Je comprends le saint zèle avec lequel ces Français fulminent contre tel ou tel bâtiment français qui, dans ces derniers temps,

> La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense,
> Quelque *exemple* aussi le poussant,

a osé tondre de ce pré britannique la largeur de sa langue, et faire d'une pauvre petite gentillesse protestante une grosse abomination catholique. Je comprends que la Bible, qui a si pieusement inauguré sa prise de possession de la mer du Sud, nous dénonce la débauche comme envahissant ces vastes espaces au nom du catholicisme, à qui elle sert d'éclaireur et de précurseur. Le catholicisme! ah! voilà l'Adamastor qui se dresse au pied de cet autre cap, borne d'un autre hémisphère. Quoi donc? cet hémisphère et sa mer n'étaient-ils pas à la Bible? et ses îles aussi? et aussi les femmes de ces îles? et les péchés de ces femmes également? Autrefois tout cela eût été au pape, qui eût partagé ce monde à sa guise, comme il en avait déjà partagé d'autres. Mais parce que c'était là un droit exorbitant qu'il s'était arrogé, la Bible a renversé le pape et ramassé le droit; et, en vertu de ce droit, elle ne partage pas, elle s'adjuge tout. Le pape, chose horrible à dire! faisait payer des indulgences; la Bible fait payer des amendes, ce qui est une manière bien plus décente de racheter, de compenser le péché. Si le catholicisme s'en mêle, à qui paiera-t-on des amendes, et qui les paiera? Le pape était une idole de sang et d'or au sein de la chrétienté; Dieu ne vivait que de ses restes : la

Bible est un petit fétiche domestique et national, un commode dieu lare qu'on met dans sa poche, et après lequel Dieu lui-même n'a que peu de chose à glaner. Le pape, c'était la chair, la Bible, c'est l'esprit pour qui sait lire, et les sauvages sont faits pour cela. Vous voyez donc bien ce que le monde et les sauvages auraient à gagner à ce que la Bible prévalût sur le pape. Elle était venue se blottir dans ce coin du monde caché entre deux continens : elle l'avait défriché, elle s'y était installée, c'était son Potsdam à elle. De quel droit vient-on l'y troubler? elle s'était déjà insinuée dans le cœur et dans l'esprit des sauvages, elle leur avait fabriqué un alphabet et presque une langue pour tant d'idées que la leur ne connaissait pas, pour tant d'objets nouveaux que la leur n'avait jamais eu à nommer. Déjà, pour leur enseigner que Dieu a en horreur l'infanticide et les sacrifices humains, elle leur faisait lire couramment l'histoire d'Abraham, et celle de Salomon pour leur faire comprendre combien les mœurs des arreoys étaient infames aux yeux de Jehovah. Elle leur apprenait à distinguer le sens littéral du sens anagogique, et à prendre tantôt la lettre, tantôt la figure, et toujours à propos. Grand écueil pour qui veut rester chrétien en lisant les saintes Écritures! Mais, pour les sauvages, ce n'était qu'un jeu, car, au rebours des catholiques qui baptisent à tort et à travers, et croient qu'on peut escamoter pour le paradis une ame aussi ignorante de sa rédemption qu'elle l'est de son péché, la Bible n'accordait le baptême qu'à des ames savantes et dignes de loger dans le corps d'un révérend. Or, ils finissaient tous par être baptisés. A vrai dire, je crois que la Bible ne leur apprenait rien, si ce n'est à se payer de mots, et à lui payer des amendes.

Après quelques années de tribulations, elle commençait à récolter les prémices consolantes de cette moisson spirituelle, lorsque survint le catholicisme ombragé de loin par le pavillon français. Que venait faire là le catholicisme? quelle est son insolence, de vouloir porter sa parole là où elle n'a point encore retenti, et de prétendre se faire des prosélytes aux dépens de croyances établies? Que la Bible, trouvant établi à Otaïti le culte de Taaroa, de son fils Oro, et de la déesse O-Héenna, vienne demander humblement à prendre un pied, rien qu'un petit pied sur la lisière de leur terrain, il lui semblera très juste qu'on ne se hâte pas trop de la jeter à la mer avant qu'elle en ait pris quatre; mais que le catholicisme laisse tomber l'ombre de son orteil sur cette même trace qu'a imprimée le premier pas du protestantisme, voilà un attentat qui ne saurait se tolérer. Que la Bible, affermie sur le pied qu'on lui a concédé, se hasarde à crier entre les roseaux que le dieu Taaroa est un soliveau, son fils Oro un buveur de sang, et la déesse O-Héenna une coquine, c'est là une action légitime, méritoire, une œuvre de pieux dévouement, et les cœurs fondront de tendresse rien qu'à nommer les héros de ces labeurs évangéliques; mais que le catholicisme articule la première syllabe de son *Credo,* halte-là! cela s'appelle de la propagande; et quel puits de sens mystérieux et sinistres que ce mot! Que la Bible enseigne aux adorateurs de Taaroa qu'il n'y a qu'un Dieu, qui est la Bible, ou peu s'en faut; que Jésus-

Christ était calviniste, que la Vierge n'a tout au plus dans le ciel qu'un tabouret, qu'il n'y a de saints qu'à terre, dans la société des missions de Londres, et que le pape est l'antechrist, ce sera là semer le bon grain de la parole; mais que le catholicisme, avant d'exposer son dogme, établisse ses pouvoirs et son autorité, qu'il donne un trône à la Vierge et des tabourets aux saints, qu'il investisse le pape de la succession directe de saint Pierre, oh! oh! ceci devient quelque chose de bien pis que de la propagande, c'est de la controverse. Eh! qu'a donc fait le protestantisme depuis qu'il est au monde? Si l'on en retranche ce qu'il a de commun avec le catholicisme, qu'est-il de la tête aux pieds si ce n'est un tissu de controverses, lui né de la controverse, lui qui ne peut ni articuler un mot de son symbole ni même se nommer sans faire acte de controverse ?

Mais ce n'est pas à moi de vider les querelles du catholicisme. Je voulais seulement faire remarquer ce point : ce qui a été fait par les missionnaires anglais contre le culte de Taaroa, ils trouvent exorbitant qu'on le tente contre le leur. S'attaquer à l'idole d'Oro leur a paru une entreprise conforme au droit des gens, chrétienne et féconde pour le salut; mais s'attaquer à l'idole de la Bible, c'est se faire le suppôt de Satan, c'est se mettre hors la loi divine et humaine. Comme si la Bible était plus vraie pour eux que le symbole catholique pour les catholiques ou le *Tabou* pour les sauvages! On a le droit de troubler les peuples dans leurs croyances, de susciter de longues guerres civiles au sein des nations catholiques, de brûler des idoles chez les idolâtres quand on est protestant; mais quand on est protestant aussi, on possède le droit exclusif de n'être point troublé. Encore une fois c'était bien la peine d'abolir le pape et de ruiner l'orthodoxie de l'église ! Mais ce qui me paraît surtout édifiant et instructif dans ce débat où l'intérêt de la France se trouve à tort ou à raison engagé, c'est que des protestans français croient devoir soutenir contre leur pays une querelle que ceux du dehors n'ont du moins à soutenir que contre le bon sens, contre leur propre logique et contre la pudeur. C'est que ces mêmes Français appellent honteuse une cause que la France a déclaré être sienne; c'est que, pour flétrir cette cause, ils s'amusent à ramasser et à gonfler de leurs déclamations des faits qu'ils savent très communs, très usuels, très humains, très inévitables et très faciles à retourner contre eux; c'est qu'ils s'avancent dans des questions d'état armés contre les grands intérêts nationaux de petites passions de sacristie; c'est qu'ils assouplissent leur piété puritaine à tous les détours d'une rhétorique confite en patelinages bigots; c'est qu'ils fassent tout petit et qu'ils appellent *tache verte* ce qu'ils ont momentanément besoin de montrer petit, pour le grandir soudain et l'appeler *un monde à conquérir* lorsqu'ils voudront effrayer les imaginations sur l'ambition des conquérans qu'ils redoutent; c'est de jeter à la face de la patrie le reproche ingrat d'étouffer la liberté des cultes à l'heure même où l'on tourne l'abus de cette liberté contre la patrie: c'est, lorsque la France se présente sous son pavillon et leur crie : Je suis la France, qu'ils se réfugient derrière une incrédulité plus ou moins sincère

pour s'autoriser à ne la pas reconnaître et à la repousser en lui lançant le nom de *jésuite*. Les jésuites! ils ne viennent pas tous de Rome, et « ce bras de chair sur lequel elle s'appuie et qui lui fait partout payer son concours par d'impurs attouchemens, » ce bras de chair ne serait-t-il pas plutôt celui qui enserre aujourd'hui le globe, portant ici le poison, là la servitude, plus loin la liberté et la philanthropie, partout la Bible, dont il a su faire un poison universel qui lui livre, lui assujétit ou lui prostitue les peuples? Le judicieux et loyal rapprochement à faire entre le catholicisme et l'ivrognerie, parce qu'en même temps qu'un traité assure l'établissement de l'église romaine aux îles Marquises, un autre traité autorise M. Dudoit, négociant non protestant, à y introduire ses eaux-de-vie! Il faut en venir franchement aux noms propres, puisqu'aussi bien je m'attaque à des textes. M. Henri Lutteroth commence par se déclarer hostile à tout privilége pour les cultes, par assurer que la religion manque d'air dans le monopole, qu'il a peur qu'elle n'y étouffe, et qu'il diffère de plusieurs en ceci, qu'il craint plus le privilége pour les privilégiés que pour ceux qui ne le sont pas. Qui croirait, ou plutôt qui ne serait convaincu que c'est là le début d'un homme qui va tout de bon rompre ses meilleures lances en faveur d'un monopole?

C'est, en effet, un stratagème oratoire auquel on doit d'autant plus s'attendre, que la cause à défendre est plus équivoque. La thèse de M. Lutteroth est ainsi posée. On a appelé les îles de la mer du Sud des taches vertes sur l'Océan. Ce n'est ni l'intérêt politique ni l'intérêt commercial qui a pu déterminer la France à une démonstration comme celle de l'occupation de quelques-unes de ces îles, et lui faire accepter les charges considérables qui en sont la conséquence; c'est donc un autre intérêt. Cet intérêt mystérieux qui est introduit à peu près comme un crime, et poursuivi de la même manière tout le long du volume, est tout simplement l'intérêt religieux. Je n'ai jamais pu comprendre quel mal il y avait à être un intérêt religieux, pour se voir ainsi traqué de paragraphe en paragraphe durant trois cents pages. Il demeure donc établi que la France n'a pas le droit de faire valoir un intérêt religieux, attendu que cette arme est formellement réservée à notre magnanime et protestante alliée l'Angleterre. Mais cet intérêt religieux, du moins est-il honnête? Non, car il se réduit en somme à l'intérêt personnel de M. Mœrenhout, un Belge qui pêche des perles, et dans l'intérêt de la *propagande*, qui est la bête de l'Apocalypse. Les missionnaires français sont des jésuites de Picpus, qui veulent s'introduire bon gré mal gré dans la bergerie d'où on les repousse, tandis que les missionnaires anglais sont des hommes évangéliques qui ne sont venus catéchiser les indigènes que parce que ceux-ci étaient consumés d'ardeur pour le protestantisme, qu'ils ne connaissaient pas même de nom. Les Anglais n'ont apporté que des vertus dans l'archipel, tandis que les Français n'y ont apporté que d'infames débauches et des saturnales abominables couvertes du pavillon national sur les vaisseaux *l'Artémise*, *l'Astrolabe* et *la Zélée*. La France n'est donc venue pro-

téger à Otaïti que les orgies de ses matelots, les spéculations de M. Mœrenhout et les intrigues de Picpus, qui voit là un *monde a conquérir!*

Telle est, je crois, dans sa substance, la thèse de M. Henri Lutteroth. Je me permettrai à mon tour de lui demander au nom de quel intérêt français il descend dans cette lice pour se mettre en travers du mouvement expansif de la nationalité vers la mer du Sud. Si les petites taches vertes ont ou peuvent acquérir quelque importance, pourquoi ne pas vouloir souffrir que la France en profite? Si au contraire le *monde à conquérir* n'est qu'un joujou de corail et de verdure, pourquoi faire tant de bruit autour des missionnaires anglais évincés? Au nom de qui interdire à la France de se présenter et d'agir comme puissance catholique? Sur quel fondement restreindre ce titre à l'Espagne, qui, en effet, fut un couvent armé, mais rien de plus, tandis que la France a toujours représenté la puissance communicative, civilisatrice et sociale du catholicisme? Sur quel fondement la déclarer déchue de ce haut titre historique consigné dans les archives et sur la face de vingt peuples? L'Algérie, où l'un des griefs des Arabes contre nous était, disait-on, notre irréligion, notre absence de culte, l'Algérie, sans aller plus loin, montre bien assez qu'alors même que nous ne le voudrions pas, la force des choses ferait de nous, par-delà les limites de l'Europe, une nation catholique. Je dis catholique, car je ne vois pas d'autre religion dont le nom se soit associé au nom de la France. Le protestantisme, faible minorité et nouveauté de quatre siècles, ne demande pas, je suppose, qu'on le compte à l'égal du catholicisme dans notre histoire. Ces petites taches noires dans le grand océan des eaux du baptême catholique en France, n'ont pas, je présume, la prétention de masquer la grande terre et de lui donner leur nom ou de la forcer à partager. Que les protestans y prennent garde. En Irlande, en France, deux pays où ils sont en minorité, là, minorité régnante et oppressive, ici minorité admise à tous les bénéfices d'une égalité libérale, en Irlande et en France les protestans, je veux dire le parti protestant, a rompu ou se montre disposé à rompre, après le faisceau de l'unité religieuse, le faisceau de l'unité nationale. Il serait plaisant que ces petites colonies perdues dans les grandes masses nationales ou plutôt encore ces quelques individualités bruyantes perdues dans le protestantisme lui-même, tinssent à honneur de se séparer de l'œuvre commune par le tapage, sinon par une puissance propre, réelle, distincte, et de se rendre étrangères à toute patrie.

A. Bussière.

LES

CRITIQUES DU CID.

L'envie, la déraison et l'ignorance ne profitent guère des leçons qu'on leur donne; mais il est toujours bon de leur rappeler les méfaits qu'elles ont déjà commis, afin d'être mieux en mesure de leur fermer la bouche quand elles en veulent commettre d'autres. Rien n'est plus propre d'ailleurs à inspirer aux honnêtes gens la modération dans leurs critiques et l'indulgence pour les productions nouvelles que de leur montrer l'exemple des erreurs et des injustices dont les plus grands écrivains ont été victimes. Lorsque vous rencontrez de ces gens qui professent le mépris de leurs contemporains et qui se servent de la gloire des morts pour accabler les vivans, ne manquez jamais de leur répondre que, s'ils avaient vécu du temps de Corneille et de Molière, ces deux hardis novateurs, ils les auraient infailliblement blâmés; qu'ils auraient condamné *le Cid* d'accord avec Scudéry; qu'ils auraient attaqué *l'École des Femmes*, et seraient *sortis au second acte* comme le *vicomte indigné* dont parle Boileau; qu'ils auraient préféré Benserade à Molière, le débit ampoulé de l'hôtel de Bourgogne à celui du Palais-Royal, *le Médecin malgré lui* au *Misanthrope*, et Pradon à Racine.

Les premières pièces de Pierre Corneille, *Mélite*, *Clitandre*, *la Place-Royale*, n'étaient que des essais et ne donnèrent lieu à aucune

contestation; mais en 1636, au moment où le public accueillit *le Cid* avec des transports d'enthousiasme, tous les poètes du jour, tous les pédans de France et de Navarre poussèrent un cri unanime d'effroi et d'indignation. Ils sentirent la nécessité de censurer cet ouvrage, car il fallait nécessairement qu'il fût mauvais pour que les leurs eussent quelque mérite. Des nuages s'amassèrent sur la tête de Corneille pour crever en pluie de grimoire. C'est sans doute en souvenir de cette crise qu'il a dit plus tard dans son *Discours sur la Tragédie*, en parlant d'une pièce italienne de Ghirardeli : « Toute cette pièce est si pleine d'esprit et de beaux sentimens, qu'elle eut assez d'éclat pour obliger à écrire contre son auteur et à la censurer sitôt qu'elle parut. » D'où il faut conclure, à l'éloge de la censure, que les ouvrages excellens n'échappent jamais à ses coups.

De tous les ennemis du *Cid*, le plus puissant fut le cardinal de Richelieu, dont les griefs contre Corneille méritent attention par leur gravité. Son éminence avait des prétentions à la poésie dramatique. Dans ses conférences littéraires avec M. Des-Marets, le ministre fournissait à cet écrivain des sujets de comédies, et souvent même des vers tout faits. De là vient l'intérêt paternel qu'il prit au succès des *Visionnaires*, de *Scipion* et de *Roxane*, dont le public ne se montra pas aussi épris qu'il l'aurait dû. M. le cardinal voulut alors s'adjoindre un renfort de poètes, et il jeta les yeux sur Bois-Robert, Colletet, Corneille, l'Estoile et Rotrou. Des-Marets et son éminence choisissaient le sujet; on donnait à chacun un acte à écrire, et on appelait ces ouvrages les pièces des cinq auteurs. *Les Tuilleries*, *l'Aveugle de Smirne* et *la Grande pastorale*, furent représentées successivement; la dernière contenait plus de cinq cents vers de la façon du ministre, ce qui ne l'empêcha pas d'être médiocrement applaudie.

M. le cardinal n'avait pas autant de génie en poésie qu'en politique. Parmi les vers qu'il voulut introduire dans une des pièces des cinq auteurs, M. de l'Estoile en trouva plusieurs de quinze syllabes. L'Estoile lui fit observer avec ménagemens qu'il serait bon d'ôter les trois pieds superflus; mais le ministre répondit en homme habitué à imposer des édits au parlement : « Ne vous en inquiétez pas, nous les ferons bien passer. » Mme d'Aiguillon recherchait les vers de son oncle et les jetait au feu avec une admirable constance. Un jour elle eut avis d'un plan de comédie écrit de la main du cardinal et confié à Bois-Robert. La duchesse pria instamment le confident de faire en sorte que cet ouvrage ne parût jamais. M. le cardinal ôta le manus-

crit à Bois-Robert et l'envoya chez Chapelain. L'auteur de *la Pucelle* y trouva tant à redire que les marges étaient toutes chargées de ses corrections. Le ministre, effrayé, déchira son travail et n'en parla plus. Tallemant des Réaux dit qu'il n'y avait rien de si ridicule que cette comédie.

Le goût de M. le cardinal marchait de pair avec son génie poétique. Sa pièce de prédilection, le *Thomas Morus* de La Serre, pourrait se jouer d'un bout à l'autre comme une parodie. Lorsque M. Colletet lut à son éminence un passage de la comédie des *Tuilleries*, où il décrivait le bassin de ce jardin, et parlait des gentillesses des canards, M. le cardinal arrêta l'auteur en cet endroit, et lui donna cinquante pistoles en disant que le roi n'était pas assez riche pour payer d'aussi beaux vers. Il se permit seulement une petite observation. M. Colletet avait dit qu'on voyait « la canne s'humecter de la bourbe de l'eau, » et le ministre, usant de son droit de poète et de conseiller, voulait qu'on mît : « La canne barbotter dans la bourbe de l'eau. » Colletet se révolta, l'éminence s'obstina. L'un trouvait que l'expression n'était pas naturelle, l'autre pensa que barbotter tombait dans le trivial. Ils avaient raison tous deux, et, dans cette grande question littéraire, ce fut le plus puissant qui se vit obligé de céder. La canne de M. Colletet s'*humecta* le jour de la représentation.

Quant aux connaissances du ministre en matière de poésie, elles étaient au niveau de son goût et de son talent, si on en juge d'abord par ces syllabes de trop prodiguées avec libéralité dans ses vers, et ensuite par une citation remarquable qu'il fit dans un de ses ouvrages en prose. M. le cardinal avait lu quelque part le nom d'un grammairien appelé Terentianus Maurus; il crut que c'était une pièce de Térence appelée *le More*, et feignant de connaître cette comédie, qui n'existe point, il la cita comme un fort bel ouvrage et difficile à comprendre.

Qu'on se figure Pierre Corneille au milieu de ces beaux-esprits, subissant les plans inventés par Des-Marets, retouchés par le ministre, et mis à exécution en compagnie de Colletet, l'Estoile, Rotrou et Bois-Robert. On le verra avec plaisir dans son cabinet, travaillant sur les belles conceptions de ces messieurs, unissant ses vers à ceux de quinze pieds du cardinal, et ajoutant quelques agrémens aux gentillesses de la canne du bassin des Tuilleries. Sans consulter personne, Corneille pensa cependant pouvoir aussi travailler pour son compte, et il composa *le Cid* dans ses momens perdus. Le pu-

blic se porta en foule à cette pièce et abandonna celles des cinq auteurs. M. le cardinal, comme le disent les mémoires du temps, en eut « une jalousie enragée. » C'est alors que, selon la remarque de Corneille dans son *Discours sur la Tragédie*, on sentit la nécessité d'écrire contre l'auteur et de censurer l'ouvrage aussitôt qu'il parut, de peur que sa réputation ne vînt à s'augmenter.

Scudéry attacha le grelot en homme de courage. Ses comédies de *Ligdamon et Lidias* et du *Trompeur puni* n'ayant pas réussi, il se considéra comme personnellement offensé par le succès du *Cid*. Il entreprit de tirer le public de son erreur en lui montrant les énormes défauts de cette pièce, combien elle blessait les règles de l'art, combien le sujet en était défectueux, les vers mal faits, et la représentation d'un pernicieux exemple. Scudéry ne doutait pas qu'il fût de taille à entreprendre cette besogne mieux que personne. Il savait aussi bien répandre la louange que le blâme, et, dans son éloge de Théophile, il avait défié en style de matamore les détracteurs de ce poète d'oser venir soutenir leur opinion en face de lui. Quant à l'estime qu'il avait de lui-même, il prit soin de la faire connaître par son portrait gravé, en taille-douce, au bas duquel on lisait :

Et poète et guerrier,
Il aura du laurier.

La postérité ne confirma point le pronostic; si Scudéry eut du laurier, il n'en eut guère. Quoi qu'il en soit, il prétendit arracher les lauriers qui poussaient sur la tête de Corneille. Il examina *le Cid* avec une sévérité implacable, et n'y remarqua pas un sentiment ni une pensée, ni une expression qui ne fussent à reprendre, blâmer et condamner. Ses *observations* sur la tragi-comédie du *Cid* étaient adressées à l'Académie française, et il la pria par une lettre d'examiner son factum, disant qu'il s'en remettrait au jugement de cette compagnie lorsque M. Corneille aurait répondu.

L'Académie française, régulièrement constituée depuis deux ans à peine, s'était formée aux réunions littéraires de M. Conrart, dont Scudéry ni Corneille ne faisaient partie. Tous deux y entrèrent plus tard et s'y réconcilièrent. On ne peut pas trouver mauvais que Corneille n'y fût pas admis dès la création, car son éminence, qui en était le fondateur, n'aurait point voulu y introduire son rival en poésie; et pour Scudéry, l'Académie eût été excusable de ne l'admettre jamais dans son sein.

Il faut dire à la louange des premiers académiciens qu'ils se refusèrent long-temps à ce travail de critique pour lequel ils avaient de la répugnance. Ils ne l'auraient même pas entrepris si le ministre ne les y eût forcés. Lorsque M. le cardinal les pria de se prononcer, ils répondirent qu'il leur en coûtait de désobliger les deux partis ou au moins un des deux, et d'exercer un empire, que le public avait déjà de la peine à souffrir, « sur un ouvrage qui avait contenté le plus grand nombre, et gagné l'approbation du peuple; que d'ailleurs, par les statuts de l'Académie et par les lettres de son érection, elle ne pouvait juger un ouvrage que du consentement et à la prière de l'auteur. » Le cardinal, poursuivant son idée, dit à Bois-Robert d'écrire à Corneille pour obtenir son consentement. L'auteur du *Cid* devina d'où partait le coup. Il résista d'abord; mais à la fin, ennuyé sans doute de l'insistance de Bois-Robert, il répondit que, si Monseigneur était bien aise de voir le jugement des académiciens sur *le Cid*, et *que cela dût divertir son éminence, il n'avait plus rien à dire*. Cette permission une fois arrachée de vive force, l'Académie s'assembla le 16 juin 1637. Pour l'examen du fonds de l'ouvrage, on choisit MM. de Bourzeïs, Chapelain et Des-Marets; pour le premier examen des vers, MM. de Cerisy, Gombauld, Baro et l'Estoile; mais leur travail devait être ensuite revu et définitivement achevé par la compagnie entière.

On ne s'effraie pas beaucoup de voir Corneille remis entre les mains de tous ces poètes oubliés, en songeant qu'il s'agissait seulement pour eux de lire *le Cid* et d'en exprimer leur opinion. La répugnance honorable qu'ils avaient témoignée pour ce travail, leur crainte de heurter le goût du public et d'offenser Corneille, l'honnêteté qui soutient d'ordinaire les compagnies assemblées, surtout à leur origine, sont des garanties de la sincérité des critiques de l'Académie française. Une modération évidente dans le choix des termes, et ce cachet de bonne foi qui ne s'imite point, ne permettent pas de douter que les *remarques sur le Cid* n'aient été l'expression véritable du sentiment des premiers académiciens sur cet ouvrage. Il ne paraît pas que l'animosité de l'éminence contre Corneille les ait influencés le moins du monde, ce qui prouve de leur part un courage et une dignité que le tout puissant ministre ne rencontrait pas tous les jours. Le premier jet de ce travail, écrit de la main de Chapelain, fut étudié avec soin par le cardinal, qui ajouta sur les marges des notes où on reconnaît la haine d'un rival. Dans l'introduction, Chapelain disait que la poésie avait beaucoup gagné aux contestations

élevées à propos des ouvrages des plus célèbres auteurs du dernier temps, la *Jérusalem délivrée* du Tasse et le *Pastor Fido* de Guarini. Le ministre écrivit en marge : « L'applaudissement et le blâme du *Cid* n'est qu'entre les doctes et les ignorans, au lieu que les contestations sur les deux autres *pièces* ont été entre les gens d'esprit. » D'après cela, les ignorans seuls pouvaient applaudir *le Cid*, et il semblerait par le mot de *pièces* que son éminence prenait la *Jérusalem* et le *Pastor Fido* pour des ouvrages de théâtre, comme le *More* de Térence. Malgré tout le poids de son argument et l'autorité du fondateur, les académiciens laissèrent la note à la marge du manuscrit et n'en tinrent pas compte. L'un de ces messieurs, l'abbé de Cerizy, étonné de l'animosité du cardinal, quitta la partie et prétexta des affaires pour s'absenter, ce qu'il ne faut pas oublier de dire, afin que son nom ne reste point à côté des autres détracteurs de Corneille. Voyons maintenant si les *remarques sur le Cid* et les *observations* de Scudéry sont conformes au jugement de la postérité.

La première critique de Scudéry est celle-ci : « Dans le sujet du *Cid* on ne trouve aucun nœud ni aucune intrigue, et on en devine la fin aussitôt qu'on en a vu le commencement. » Cet avis n'est pas celui de l'Académie. Selon elle, l'observateur tâche plus de prouver cela qu'il ne le prouve en effet, et « le sujet du *Cid* ne serait pas mauvais malgré cette objection, s'il n'y en avait pas de plus forte à lui faire. »

Malheureusement il y a beaucoup d'autres objections plus fortes, d'où il résulte que le sujet est mauvais, comme on le verra tout à l'heure. La principale de ces objections, ce n'est point que le sujet manque de nœud, mais qu'il est invraisemblable et scandaleux. Sur l'article de l'invraisemblance, l'Académie entre dans une fort belle dissertation pour établir, d'après Aristote, deux sortes de *vray-semsemblables*, le commun et l'extraordinaire, puis elle conclut par dire que *le Cid* blesse également l'un et l'autre. Il blesse le *commun* parce que Chimène, présentée comme une fille vertueuse, dément ses mœurs et son caractère en aimant et en épousant celui qui a tué son père; il blesse l'*extraordinaire* parce que la fortune ne dénoue pas l'intrigue par un évènement imprévu, qui naisse de l'enchaînement naturel des choses. « Au contraire, la fille consent à ce mariage par la seule violence que lui fait son amour, et le dénouement de l'intrigue n'est fondé que sur l'injustice inopinée de Fernand, qui vient ordonner un mariage que par raison il ne devait pas seulement proposer. »

Vainement le spectateur, tant de fois ému des amours de Chimène, répondrait à ces doctes messieurs que Rodrigue est un héros, et que les héros sont aimables; vainement on dirait que l'intérêt de la pièce repose précisément sur le combat entre la passion et le ressentiment de la mort d'un père dans l'ame de cette fille vertueuse. Cela choque non-seulement le vray-semblable commun établi par Aristote, mais encore la bienséance, dont MM. Chapelain, Gombauld et Bourzeïs connaissaient les lois. Quant à cette idée romanesque de Fernand, qui ordonne à Chimène d'épouser le vainqueur du combat, elle ne saurait avoir d'excuse, puisqu'elle amène un mariage inconvenant et qu'elle blesse le vray-semblable extraordinaire. Il en est de cela comme des médecines de M. Purgon. Mieux vaut ennuyer le public selon les règles que de l'amuser sans le consentement d'Aristote et de l'Académie de 1637.

Les doctes messieurs avouent bien que « la vérité de cette aventure combat en faveur du poète, et le rend plus excusable que si c'était un sujet inventé; » mais ils ajoutent que cette vérité n'était pas bonne à mettre au théâtre, et qu'un poète « obligé de traiter une matière historique de cette nature la doit réduire aux termes de la bienséance.... et la doit plutôt changer tout entière que de lui laisser rien qui soit incompatible avec les règles de son art. » M. Purgon n'aurait pas mieux dit. Afin qu'on ne les accuse pas de reprendre les défauts sans indiquer ce qu'il aurait fallu faire, MM. les académiciens de 1637 proposent à Corneille les améliorations suivantes : ou que le comte se trouve à la fin n'avoir pas été le véritable père de Chimène, ou qu'il ne soit pas mort de sa blessure, ou que le salut du roi et du royaume dépende de ce mariage, pour compenser la violence que la nature souffre en cette occasion par le bien que le prince et l'état en recevraient. Ils sentent bien que ces améliorations seraient de faibles remèdes aux défauts d'un sujet aussi vicieux; c'est pourquoi ils terminent ainsi : « Tout cela, disons-nous, aurait été plus pardonnable que de porter sur la scène l'évènement tout pur et tout scandaleux comme l'histoire le fournissait; mais le plus expédient eût été *de n'en point faire de poème dramatique.* » Ainsi Corneille, s'il en eût cru les doctes messieurs, eût jeté son poème au feu, et prié le monde d'oublier qu'il avait existé une pièce appelée *le Cid.*

Après une première remarque aussi décisive, il semblait inutile de poursuivre l'examen de l'ouvrage; cependant les académiciens veulent bien continuer leur tâche. Ils approfondissent l'analyse du

reste du sujet, les caractères des personnages et chaque scène en particulier, tantôt approuvant les blâmes de Scudéry, tantôt les repoussant comme mal fondés, mais blâmant l'ouvrage pour d'autres motifs que ceux allégués par l'observateur. Le caractère espagnol et altier du comte, qui passe aujourd'hui pour un des plus beaux et des plus vrais modèles de vieillards qui soient à la scène, est sévèrement censuré comme orgueilleux et fanfaron. Rodrigue est encore plus sévèrement réprimandé de venir mettre le genou en terre devant Chimène et lui offrir de tuer elle-même le meurtrier du comte, sachant bien que cette jeune fille ne peut pas décemment le faire. Mais Chimène surtout mérite toutes sortes de réprimandes et de malédictions de supporter la vue de Rodrigue, de l'écouter patiemment et de lui laisser entrevoir qu'elle l'aime quoiqu'elle le poursuive et demande vengeance. De sorte qu'il aurait donc fallu ôter au comte son orgueil et sa jactance, empêcher Rodrigue d'oser venir chez sa maîtresse, et enlever à Chimène son amour pour le jeune héros, ce qui eût fait une tragédie infiniment plus simple. Quant aux dissertations des doctes messieurs sur les passions, elles sont d'un enseignement fort utile et prouvent qu'ils connaissaient bien mieux cette matière que Pierre Corneille. Ils l'ont montré tous ensemble en cette occasion, et séparément dans leurs ouvrages. On sait combien Chapelain a été profond dans sa *Pucelle*, Gombauld parfait dans son *Endymion*, Colletet délicat dans *les Amours de la Canne et du Canard*, et les autres plus ou moins ingénieux dans leurs grands et petits vers touchant les faiblesses du cœur!

Sur l'article des bienséances et de la civilité, Scudéry et l'Académie s'accordent volontiers pour accabler Corneille, et, dans leurs nombreux reproches, il y en a de tout-à-fait remarquables, dont on ne se serait jamais avisé aujourd'hui. L'observateur et les académiciens trouvent mauvais, par exemple, que Chimène aille chez le roi et revienne à sa maison sans avoir derrière elle des suivantes; que Rodrigue pénètre jusqu'à l'appartement de sa maîtresse, et ne rencontre pas des valets qui l'arrêtent au passage. Sans prétendre assurer qu'une jeune fille troublée par la mort d'un père doive sortir toute seule dans la rue, on pourrait cependant répondre que la circonstance est grave et de nature à excuser un oubli de ce genre. On pourrait aussi objecter que Rodrigue avait peut-être donné de l'argent au concierge et aux laquais de Chimène afin de s'introduire dans la maison, car pour supposer que la jeune fille eût oublié de se faire céler et de fermer sa porte, la chose ne serait pas admissible.

Je suis persuadé que la consigne était donnée au suisse; mais combien de fois les amans n'ont-ils pas pénétré jusqu'à leur maîtresse malgré toutes les défenses? On devrait donc plutôt reprocher à Corneille de n'avoir point fait dire à Rodrigue qu'il venait d'user de stratagème en forçant le passage, et de n'avoir pas appris au public quelle somme d'argent il en avait coûté pour séduire le concierge.

Mais la plus belle de toutes les critiques est celle où Scudéry trouve mauvais « que don Diègue sorte seul et de nuit pour aller chercher son fils par la ville, laissant force gentilshommes chez lui, et leur manquant de civilité. »

Il semble en effet que dans le train ordinaire de la vie il soit incivil de laisser chez soi la compagnie qu'on a reçue pour s'en aller chercher un fils par la ville. Au premier coup-d'œil, on se demande si Scudéry n'a pas raison, et si don Diègue, quoique vieux, de bonne famille et de la cour, n'est pas un homme mal élevé. C'est ici que l'Académie de 1637 a prouvé son impartialité, sa connaissance du cœur humain et des devoirs de la politesse, en ne partageant pas le sentiment de Scudéry, sans toutefois donner raison à Corneille. Elle remarque avec un rare esprit de justice que les gens dominés par une idée forte ou une passion ne s'embarrassent plus des petites règles de la bienséance extérieure, et qu'on doit avoir assez de charité, lorsqu'on les voit ainsi emportés, pour ne point exiger d'eux une manière d'être qu'ils seraient tenus d'observer dans leur sang-froid. Il y a plus, les amis dont le père était entouré auraient dû l'aider dans sa peine, ne point le laisser sortir seul au milieu de la nuit pour aller chercher son fils. Ils auraient dû venir au secours d'un vieillard inquiet et malheureux. « De sorte, ajoutent les académiciens, qu'on peut dire avec raison que ce n'est pas don Diègue qui manque de civilité envers ces gentilshommes, mais que ce sont eux qui en manquent envers lui. » Voilà ce qui s'appelle entrer dans le fin des choses, mettre le doigt sur le point essentiel d'une question, et montrer du même coup que l'on n'est pas seulement un corps littéraire et érudit, mais aussi une compagnie de gens habitués aux belles manières et qui savent leur monde.

Sur les railleries que fait Scudéry du grand nombre des amis de don Diègue, puisque ce nombre se monte à cinq cents, l'Académie absout entièrement Corneille. Elle ne voit pas pourquoi ce vieillard n'aurait pas chez lui cinq cents amis, qui pouvaient d'ailleurs « n'être pas tous des *gentilshommes;* c'était assez qu'ils fussent soldats pour être compris sous le nom d'*amis.* » Cette approbation parmi tant de

critiques a sans doute été bien douce à Corneille, et lui a prouvé que s'il n'a pas obtenu plus d'éloges, c'est à son peu de talent qu'il doit s'en prendre.

L'Académie a montré encore combien elle s'entendait à la politique, aux affaires d'état, et particulièrement à la défense d'une ville, par les superbes avis touchant le débarquement des Mores, la garde du port, et la victoire de Rodrigue. Scudéry voulait que l'embouchure du fleuve fût fermée par une chaîne; l'Académie, remarquant le trop de largeur du Guadalquivir, pardonne à Corneille l'omission de la chaîne; mais elle réprimande le roi Fernand de ne pas mieux veiller sur ses côtes, au risque d'être surpris à l'improviste dans Séville. Par la suite, lorsque Turenne s'écria en écoutant parler Sertorius : « Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre? » ce grand capitaine aurait dû réserver cette exclamation en faveur de l'Académie et s'étonner qu'elle sût relever Corneille sur des erreurs de stratégie et de plans de campagne.

Je connais quantité de personnes qui aiment extrêmement l'entrevue de Chimène et de Rodrigue au moment du duel avec don Sanche. Il y en a qui la mettent parmi les scènes les plus belles du théâtre. J'ai vu des gens pleurer lorsque cet amant éperdu vient dire à sa maîtresse qu'il veut se laisser tuer sans se défendre, puisqu'il a eu le malheur de l'offenser. J'ai vu des yeux inondés de larmes à ce reproche si plein de passion et de douleur :

> Votre ressentiment choisit la main d'un autre;
> Je ne méritais pas de mourir de la vôtre.

Et quand Chimène, forcée dans ses retranchemens, oublie sa vengeance à ce moment solennel, et s'écrie par un mouvement inattendu :

> Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
> Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche;
> . . . . . .
> Sois vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix;

ce morceau trouve encore à présent de la faveur dans le public, et l'on assure même qu'il est au nombre de ceux dont la poésie française tire le plus d'honneur. Il faut qu'il y ait quelque méprise, car voici ce que l'Académie de 1637 pensait de cette scène. De peur d'en altérer le sens, je cite textuellement ce passage extraordinaire des *remarques sur le Cid :*

« La première scène du cinquième acte nous semble très digne

de censure parce que Rodrigue retourne chez Chimène, non plus de nuit, comme l'autre fois que les ténèbres favorisaient sa témérité, mais en plein jour, avec bien plus de péril et de scandale. Elle nous semble encore digne de répréhension, parce que l'entretien qu'ils y ont ensemble est si ruineux pour l'honneur de Chimène et découvre tellement l'avantage que la passion a pris sur elle, que nous n'estimons pas qu'il y ait guère de chose plus blâmable en toute la pièce. Il est vrai que Rodrigue y fait ce qu'un amant désespéré était obligé de faire, et qu'il y demeure bien plus dans les termes de la bienséance qu'il n'avait fait la première fois. Mais Chimène, au contraire, y abandonne tout ce qui lui restait de pudeur, et oubliant son devoir pour contenter sa passion, persuade clairement à Rodrigue de vaincre celui qui s'exposait volontairement à la mort pour sa querelle, et qu'elle avait accepté pour son défenseur. Et ce qui la rend plus coupable encore est qu'elle ne l'exhorte pas tant à bien combattre, pour la crainte qu'il ne meure, que pour l'espérance de l'épouser s'il ne mourait point... » Voilà comment ces doctes messieurs comprenaient cette passion si généralement admirée dont les combats se terminent à cette grande scène, et dont les évènemens qui suivent n'ont plus qu'à produire l'heureux dénouement par des faits imprévus. Ils avouent bien ensuite que les expressions et les vers de Corneille sont beaux en cet endroit; mais le fond est trop répréhensible pour que les fleurs du langage puissent se porter en ligne de compte.

En résumant toutes ces critiques sur le sujet du *Cid*, on en peut conclure que l'intrigue de la pièce devrait être ceci : Rodrigue et Chimène s'aiment et doivent bientôt se marier. Le comte, homme modeste et sans jactance, se prend néanmoins de querelle avec don Diègue, et lui donne un soufflet pour d'autres raisons que celles imaginées par Corneille. Le Cid se bat et croit tuer le père. Aussitôt Chimène cesse d'aimer Rodrigue et poursuit sa vengeance avec âpreté. Sa porte est fermée à son amant, qui tente vainement de pénétrer auprès d'une maîtresse qui ne l'aime plus. Le vieux don Diègue cherche son fils dans les rues, accompagné de ses amis, gens civils et bien élevés qui font profession d'être ses très humbles serviteurs. Le roi, pour contenter Chimène, veut bien permettre le combat singulier entre Rodrigue et don Sanche; mais lorsqu'il propose que le vainqueur épouse la jeune fille, elle s'y refuse avec indignation. Elle fait des vœux pour que don Sanche tue Rodrigue. Cependant on découvre que le comte, blessé seulement, n'est point mort.

Il pardonne au jeune homme et veut bien lui donner sa fille. Chimène refuse d'abord, parce que son amour a reçu une furieuse atteinte et qu'elle a de la peine à ne plus voir dans Rodrigue le meurtrier de son père; mais un oracle a décidé que l'Espagne serait perdue si ce mariage n'avait pas lieu, et, pour sauver l'état, Chimène consent à donner sa main au Cid.

C'est ainsi que ce grand M. Chapelain eût traité ce sujet; c'est ainsi que M. de Gombauld eût arrangé les choses; c'est ainsi que l'ingénieux M. Des-Marets eût accommodé habilement ensemble les deux *vray-semblables* d'Aristote avec la bienséance, le fin des sentimens et la civilité. Et ils auraient mérité les éloges des doctes messieurs, de Scudéry et de M. le cardinal, qui aurait admiré leur pièce à l'égal de *la Jérusalem délivrée* ou du *More de Térence*, ces deux *comédies* inimitables. Mais je me trompe, MM. Chapelain, Gombauld ou Des-Marets, n'auraient pas accepté ce sujet du *Cid*, et ils auraient senti que « le plus expédient était de n'en point faire de poème dramatique. »

On se tromperait fort si on croyait que, cette critique sévère du sujet une fois achevée, l'exécution, le dialogue et les vers, ont du moins trouvé grace devant l'Académie de 1637. Corneille ne savait pas bien faire parler les gens ni tourner galamment un hémistiche selon le goût de ce temps-là. Parfois il réussit, mais c'est un hasard. Je ne m'amuserai pas à suivre Scudéry ni les doctes messieurs dans l'examen minutieux de chaque vers. Ils n'en reconnaissent presque pas de beaux. Les uns pèchent contre la grammaire, les autres blessent le bon sens, d'autres encore présentent des hyperboles trop fortes, presque tous manquent de goût, sont mal tournés, pleins d'expressions basses, ou obscures ou impropres. Ceux que tout le monde a dans la mémoire figurent parmi les plus condamnables, et lorsque l'Académie en choisit un pour l'admirer, vous ne devineriez pas lequel c'est si on ne vous le disait :

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

« Ce vers est beau, disent les doctes messieurs, et l'*observateur* l'a mal repris pour ce qu'elle (l'infante) ne pouvait rien espérer de plus avantageux pour sa guérison que de voir Rodrigue tellement lié à Chimène qu'elle n'eût plus lieu d'espérer sa possession. » Voilà ce qu'on doit applaudir, une bonne grosse antithèse. Gombauld n'aurait pas mieux dit, et M. Godeau lui-même n'aurait pas désavoué ce vers de Corneille. Lorsque le vieux père de Rodrigue rappelle si bien tous ses longs travaux, ses victoires et les services qu'il a rendus à l'état,

l'Académie trouve que « don Diègue devant son roi devait parler avec plus de modestie. » Cette critique rentre dans celles qui traitent des caractères des personnages. Il paraît que l'orgueil était fort odieux à ces estimables censeurs; les héros de leurs pièces parlaient avec une douceur exemplaire, et les acteurs recevaient l'ordre de prendre un son de voix flûté fort agréable à l'oreille. Pendant que les doctes messieurs en étaient au chapitre de la forfanterie, ils pouvaient se donner le plaisir de rabattre un peu les rodomontades de Scudéry.

M. le cardinal aurait été difficile à contenter si ces critiques n'avaient pas satisfait son animosité contre le père de la tragédie française. Dans le moment où les *Remarques* étaient à l'impression, un inconnu emprunta le nom de Corneille et répandit une lettre dans laquelle il se moquait des censeurs et les renvoyait au tribunal du public. Corneille désavoua cette lettre. Scudéry crut avoir gain de cause et remercia l'Académie de la *justice qu'elle lui avait rendue*. Le bruit courut que Corneille allait publier sa défense. Il fut même sollicité vivement de le faire par ses amis et ses partisans. Les doctes messieurs durent en éprouver un peu d'agitation, car il est impossible qu'ils n'aient pas senti au fond que le poète avait eu ses raisons pour inventer une pièce aussi contraire à la méthode et au goût de MM. Chapelain, Gombauld et compagnie. L'auteur du *Cid* était à Rouen. Il envoya de cette ville une lettre à Bois-Robert pour lui dire que son dessein avait été d'abord de répondre, et qu'en cela « il aurait forcé extrêmement son humeur qui n'était pas d'écrire en ce genre et d'éventer les secrets de plaire qu'il pouvait avoir trouvés dans son art; » mais que, *vu les personnes qui s'en étaient mêlées*, il se décidait à garder le silence à l'égard de l'Académie aussi bien qu'à l'égard de M. Scudéry, et qu'il se tairait « non point par mépris, mais par respect. »

Corneille savait comment les choses s'étaient passées; les personnes qui s'en étaient mêlées étaient fort à craindre pour lui. La lettre désigne clairement le cardinal dont la haine particulière contre *le Cid* n'eût peut-être pas hésité à se tourner contre l'auteur lui-même s'il eût osé répondre à l'Académie comme il pouvait le faire. Bois-Robert l'ayant averti amicalement de prendre garde à lui, Corneille n'eut pas besoin de *forcer son humeur*, ni *d'éventer les secrets de plaire qu'il avait trouvés dans son art*. Ce seul mot signifiait que MM. les académiciens de 1637 ne savaient point ces secrets, et prouvaient, dans leurs *remarques* sur *le Cid*, qu'ils n'étaient pas capables de les deviner. Il n'était pas besoin d'autre réponse que celle-là. Plus tard, lorsque le bruit courut que la tragédie d'*Horace* allait encore être censurée

par l'Académie, Corneille dit à plusieurs personnes : « *Horace* a été condamné par les duumvirs, mais il a été absous par le peuple. » Il entendait par ces duumvirs le cardinal et une autre personne d'un rang *encore plus élevé*.

Tout ceci ne serait qu'un sujet d'amusement s'il était certain que Corneille eût méprisé les critiques, et qu'il n'en eût ressenti ni doute ni chagrin; mais il paraît que, malgré la conscience de son génie soutenu par les applaudissemens de la foule, cet acharnement des pédans et ces chicanes minutieuses des grammairiens lui donnèrent du souci, de l'inquiétude et des hésitations, et qu'il entreprit de refaire quelques scènes de ses meilleurs ouvrages. Il est possible qu'à l'impression les tragédies aient été corrigées, et que nous n'ayons plus aujourd'hui ce premier jet toujours préférable aux choses retouchées et affaiblies par les scrupules d'auteur. Dans ce cas il faudrait remercier l'Académie de 1637 de son intelligent morceau, et M. le cardinal de ses sentimens généreux.

PAUL DE MUSSET.

BULLETIN.

Nous sommes au plus vif des luttes parlementaires, de ces débats qui constituent la vie régulière et forte des gouvernemens constitutionnels. A l'examen de notre organisation électorale et de notre politique intérieure a succédé une grave question de politique étrangère, qui a soulevé dans le pays et dans la chambre des émotions vives. Le scrutin a prononcé, et le ministère a échappé à un péril que pendant vingt-quatre heures on a cru fort grand. Mais nonobstant cette solution accidentelle, la question garde toute son importance, et, loin de finir, elle commence.

C'est un malheur que notre gouvernement débute dans les affaires de la mer du Sud par le désaveu de ses plus honorables agens, et cela reste un malheur malgré le vote de la chambre, à laquelle d'ailleurs le ministère a eu la modestie de déclarer qu'il ne lui demandait pas son approbation. Qu'on se rappelle avec quelle pompe a été annoncé l'année dernière le projet d'un établissement tant à Nuka-Hiva qu'à Otaïti. Le gouvernement avait demandé un crédit considérable que la chambre elle-même a cru devoir réduire. Aux doutes qu'exprimaient quelques hommes politiques sur l'opportunité d'une extension de domination dans des parages aussi lointains, quand nous avions à porter tout le poids de la conquête et de la colonisation africaines, les organes du gouvernement répondaient avec orgueil que la question de l'équilibre du monde s'était déplacée, et qu'elle se posait aujourd'hui dans les mers de la Chine et de l'Océan Pacifique. M. Guizot renvoyait même alors à l'opposition le reproche de politique modeste, et il nous montrait un magnifique avenir pour la grandeur de la France, qui ne devait pas céder à l'Angleterre une prépondérance exclusive dans l'Océan Pacifique.

C'étaient là de belles paroles. N'est-il pas triste que quelques mois après l'époque où elles ont été prononcées, le même ministère désavoue un des plus braves amiraux de notre marine, qui, dans sa loyauté, a fait ce qu'il a a cru devoir faire pour l'honneur et la sûreté de notre pavillon? A-t-on bien réfléchi sur les difficultés et les périls de la position de nos marins à Otaïti? Une station maritime aussi lointaine est exposée à mille dangers, à mille embûches qu'il est impossible d'apprécier et de prévoir quand on n'est pas sur le théâtre même. On a accusé M. l'amiral Dupetit-Thouars de témérité; mais il y a des cas où l'extrême énergie est le seul moyen de salut. A Otaïti, il y a une poignée de Français en présence des indigènes et de la rivalité anglaise : il faut nécessairement que l'ascendant moral vienne suppléer au nombre; autrement, tout est perdu.

D'ailleurs, pourquoi donc un désaveu si prompt? Nous n'ignorons pas qu'on a dit au ministère que, puisqu'il devait désavouer M. l'amiral Dupetit-Thouars, il eût dû le faire sur-le-champ, sans attendre les conversations du parlement britannique. Au point de vue de la dignité de notre gouvernement dans ses relations avec l'Angleterre, l'observation était juste. Quand on veut faire une chose qu'on croit raisonnable, il faut au moins savoir garder le mérite de sa conduite et ne pas paraître agir sous l'intimidation d'autrui. Pour nous, nous ne concevons pas que le ministère ait pu avoir la pensée d'un désaveu, soit huit jours plus tôt, soit huit jours plus tard.

Quel motif plausible pour se presser si fort? En admettant que le ministère n'ait pas été parfaitement édifié par les raisons qui lui étaient données pour expliquer la conduite de M. Dupetit-Thouars, ne devait-il pas se donner le temps de vérifier les faits? Ne pouvait-on envoyer un commissaire extraordinaire, un agent supérieur chargé de constater la situation? Pourquoi se hâter si fort? Qu'avait-on à craindre? Les observations, le mécontentement de l'Angleterre? Ainsi un gouvernement avec lequel nous sommes dans les rapports d'une *entente cordiale* ne nous permettrait pas d'user du temps nécessaire pour prendre une décision en connaissance de cause! L'Angleterre elle-même a-t-elle agi avec cette précipitation dans l'affaire des îles Sandwich? Son gouvernement n'a prononcé qu'après un mûr examen.

Dans l'hypothèse où, après un contrôle scrupuleux des faits, notre gouvernement aurait cru ne pas devoir ratifier tout ce qu'a fait M. Dupetit-Thouars, au moins par l'envoi d'un commissaire extraordinaire, les choses se seraient passées avec lenteur, avec dignité. Il y a de nobles susceptibilités qu'il faut savoir ménager, car elles sont le précieux mobile des vertus militaires de nos marins et de nos soldats. Dans six mois, le gouvernement français, en rendant une décision, aurait pu faire un acte de justice qui n'aurait blessé personne; aujourd'hui il se trouve que, par une précipitation inexplicable, la délicatesse du sentiment national est froissée, et l'avenir compromis.

Les évènemens ne se conforment pas toujours au gré des désirs de ceux

qui gouvernent, et l'habileté politique consiste précisément à mettre la conduite en harmonie avec les faits à mesure qu'ils se produisent. Le ministère a pu être vivement contrarié en recevant les dépêches de M. Dupetit-Thouars : il eût pu désirer que la petite révolution dont Otaïti a été le théâtre survînt dans un autre moment; mais il faut bien prendre les faits comme ils arrivent. Le ministère a beaucoup de négociations, de difficultés à mener à bien, à résoudre avec l'Angleterre; il a vu avec déplaisir qu'un nouvel incident venait compliquer encore une situation déjà fort épineuse, et il a voulu écarter l'obstacle.

Encore une fois c'est un malheur que ce désaveu, et quand on s'y est résolu, on a surtout été frappé des embarras diplomatiques de la situation actuelle, on leur a tout sacrifié. Cependant il y avait d'autres considérations fort graves à poser. Désavouer, c'est reculer, surtout pour les imaginations grossières sur lesquelles nous avons à exercer un ascendant si nouveau. Nous ébranlons nous-mêmes nos établissemens, si faibles et si récens. N'était-il pas clair d'ailleurs que ce protectorat d'Otaïti devait tôt ou tard faire place à une domination complète? Ne devait-on pas prévoir que d'un instant à l'autre on serait mis en demeure par les évènemens de prendre un parti décisif et d'achever ce qui avait été commencé? Si le ministère a été pris au dépourvu par les nouvelles d'Otaïti, c'est qu'il limite trop son horizon et ne fait pas porter assez loin les calculs de sa prévoyance.

Quand le désaveu auquel s'est déterminé le cabinet a été consigné dans *le Moniteur*, il s'est manifesté, tant au sein de la chambre qu'au dehors, une émotion honorable pour notre esprit public. Tout le monde a senti la gravité d'un pareil fait, et dans les rangs de la majorité, aussi bien que dans les rangs de l'opposition, on a compris qu'il y avait à demander des explications solennelles au cabinet. En adressant ses interpellations au ministère, M. de Carné s'est uniquement attaché à poser la question avec clarté. Le premier jour, le débat s'est engagé entre M. Guizot et MM. Billaut et Dufaure. Pas un fait nouveau n'a été porté à la tribune par M. le ministre des affaires étrangères. Il s'est borné à citer les pièces qu'il avait déposées sur le bureau de la chambre, collection fort incomplète, car le document essentiel brillait par son absence, nous voulons dire le rapport de M. Dupetit-Thouars. Avions-nous tort de faire un devoir au ministère d'un examen approfondi des faits? Comme l'a dit M. Thiers, on condamne le contre-amiral sans l'entendre, M. Dupetit-Thouars a dérogé au traité du 9 septembre 1841; c'est un fait constant. Maintenant, les motifs de cette dérogation sont-ils assez graves pour la légitimer? voilà toute la question. Avec quels élémens le ministère l'a-t-il résolue? Il déclare qu'il n'a pas reçu le rapport du contre-amiral, et cependant il prononce.

Sans doute il faut respecter les traités. Tout ce qu'a dit M. le ministre des affaires étrangères sur la foi due aux engagemens pris est plein de justesse; mais nous ignorons toujours si la reine Pomaré n'a pas, de son côté, violé

les engagemens contractés, et si, par cette violation, elle ne nous a pas affranchis nous-mêmes de nos obligations. Le ministère ne devait-il pas profiter de cette incertitude pour répondre aux sollicitations de l'Angleterre, qu'il ne pouvait, sans être vraiment édifié, trancher une question aussi importante? Dans un remarquable discours, M. Billaut a surtout insisté sur les inconvéniens d'une pareille précipitation. Il a fait observer aussi avec beaucoup de justesse que nous avions à demander au gouvernement anglais des explications sur la conduite du missionnaire Pritchard. Cependant, de notre côté, on a négligé ce soin important, et l'on a rejeté tous les moyens qui s'offraient à nous de gagner du temps et d'éviter les inconvéniens d'un désaveu.

La gravité de la question produisait dans les esprits une impression assez vive, quand M. Dufaure est venu achever de passionner la chambre. M. Dufaure ne s'est attaché à mettre en lumière qu'une idée, c'est l'effet déplorable qu'aura le désaveu à Otaïti même, sur le théâtre des évènemens. « Quand la nouvelle du désaveu arrivera, a dit M. Dufaure, le gouverneur résidant dans la maison de la reine devra commencer aux yeux de tous par abattre le pavillon français qu'il avait arboré. Ensuite le capitaine de vaisseau, menant avec lui ses soldats, ses matelots, devra traverser en vaincu toute l'île et regagner le bord des navires en rade. On dit que l'on maintiendra toujours le protectorat; mais ce protectorat était difficile avant le désaveu : après ce qui s'est fait, il est impossible. » Ce langage si net et si précis a vivement ému la chambre, et si l'on avait immédiatement voté, il n'est pas douteux que l'amendement de M. Ducos eût été adopté; mais, sur la demande réitérée de M. Guizot, la chambre s'est décidée à renvoyer le débat au lendemain.

On dit que la nuit porte conseil. Tout le monde avait eu le temps de peser les conséquences politiques de l'amendement de M. Ducos, qui demandait à la chambre de déclarer que, sans approuver la conduite du ministère, elle passait à l'ordre du jour. Cette fois, c'était l'opposition qui demandait à son tour un ordre du jour motivé. On se rappelle le précédent créé en cette matière par Casimir Périer. En 1831, l'énergique président du 13 mars réclama de la chambre, après la chute de Varsovie, une déclaration qui portait que la chambre, satisfaite des explications données par les ministres, et se confiant dans leur sollicitude pour la dignité extérieure de la France, passait à l'ordre du jour. Voilà un grave précédent qui peut, suivant les circonstances, devenir une arme redoutable entre les mains de l'opposition. Aujourd'hui, en demandant à la chambre de passer à l'ordre du jour sans approuver la conduite du ministère, on lui demandait en réalité de la désapprouver. Or fallait-il aller jusque-là? Voulait-on précipiter la chute du cabinet? Ne se jetterait-on pas alors dans de grandes difficultés tant pour l'intérieur que vis-à-vis de l'Angleterre? Toutes ces appréhensions ont évidemment produit une impression assez forte sur des hommes qui voudraient le

bien, mais que la pensée de changemens, de complications possibles, fait souvent reculer. Désormais la question n'était plus la même; on perdait de vue l'intérêt de nos établissemens de la mer du Sud, tout ce qui se rattache à l'honneur et à la force de notre marine, pour ne plus apercevoir que l'imminence d'une crise ministérielle. C'était ouvrir le champ à d'autres considérations, à d'autres calculs.

D'ailleurs, il faut reconnaître que le langage de M. le ministre des affaires étrangères, dans la seconde séance, a été assez modeste, assez habilement mesuré, pour calmer la chambre, et pour lui persuader qu'elle n'avait pas en ce moment à s'expliquer sur la conduite du cabinet. « Nous ne vous demandons pas, a dit M. Guizot, l'approbation de ce que nous avons fait : c'est un acte qui commence; c'est à la chambre à nous laisser notre responsabilité et à rester dans son droit. » On ne saurait accuser ce langage de trop de fierté. Casimir Périer était plus exigeant; il demandait au contraire à la chambre son approbation formelle; aujourd'hui, on se contente de n'être pas désapprouvé expressément.

En somme, sur la question même d'Otaïti et du désaveu de M. Dupetit-Thouars, ni la discussion ni le vote de la chambre n'ont rien changé à la situation que M. Thiers a fort bien caractérisée par ce dilemme : ou le ministère connaît tous les faits, et alors il en devait la communication à la chambre, ou il ne connaît que ceux qu'il a énoncés à la tribune, et il n'y avait pas dans ces faits de raisons suffisantes pour désavouer nos officiers. Nous sommes convaincus que, parmi les députés qui ont voté contre la proposition de M. Ducos, beaucoup ont été déterminés par cette déclaration du ministère, qu'il ne prétendait pas demander à la chambre une approbation. Ce langage aura paru à ces honorables membres mettre leur responsabilité à couvert, et ils ont voté pour le cabinet, par cette raison même qu'ils étaient dispensés de l'approuver.

Nous concevons que les amis les plus dévoués du cabinet se félicitent intérieurement d'un pareil résultat, car, à leurs yeux, l'essentiel est de vivre; mais est-il de bon goût d'entonner bruyamment l'hymne de la victoire quand les choses se sont passées comme nous le savons? La chambre a-t-elle donc donné au ministère un éclatant témoignage de sympathie et de confiance? Non, car il a été bien entendu que le cabinet ne s'élevait pas à l'ambition d'être approuvé par elle. Qu'a donc fait la chambre? Elle s'est abstenue d'un vote qui aurait amené une crise. L'amendement de M. Ducos rendait bien la pensée de la chambre sur la question qui s'agitait, toutefois la chambre n'a pas osé l'adopter; elle a reculé devant les conséquences que pouvait avoir un pareil vote.

Cette timidité de la chambre est la principale force du ministère, et c'est en exploitant ce sentiment qu'il se flatte de durer. On a tout-à-fait repris courage, on croit avoir le secret de la chambre, il suffit de l'effrayer de temps à autre par la menace d'une retraite, et la chambre finira toujours

par céder, la recette est infaillible. Nous avons sous les yeux un singulier spectacle. Dans maintes questions d'administration, dans maintes lois spéciales, le ministère a pour la chambre d'inépuisables complaisances, il ne dirige pas, il est à la suite : mais vienne une grande question politique où la chambre aurait des instincts et des opinions contraires au système pratiqué par le ministère, on la voit au dernier moment faire le sacrifice de ses instincts et de ses opinions, et de guerre lasse souscrire à des actes dont intérieurement elle désapprouve l'esprit.

Cette situation n'est bonne ni pour la force du pouvoir, ni pour l'autorité morale du parlement. Le ministère n'a pas d'indépendance vis-à-vis de la chambre là où il devrait en avoir, et la chambre ne s'élève pas à toute la hauteur de sa mission, en n'osant pas avoir le courage de ses idées politiques. Nous dirions volontiers que ce qui manque jusqu'à présent au parlement de 1842, c'est une personnalité ferme et persévérante. C'est à la législature actuelle d'y songer : dans cette situation, elle engage plus que le présent, elle peut engager, compromettre son avenir et celui du pays.

Dans le parlement britannique, il a été question d'Otaïti avant qu'on en parlât dans notre chambre. Priorité malheureuse ! Les deux ministres anglais, lord Aberdeen et sir Robert Peel, se sont accordés à déplorer ce qui s'était fait à Otaïti, et M. Peel a particulièrement annoncé que le gouvernement britannique s'était mis en communication avec le gouvernement français à ce sujet. Nous regrettons de trouver lord Brougham parmi les membres qui ont interpellé le ministère sur cette question. Puisque lord Brougham se pique d'être l'ami de la nation française, il devrait bien mettre plus de réserve dans tout ce qu'il dit sur nos affaires. Tantôt il se met à caractériser les différens partis qui divisent la France, et fait la part de l'opposition et celle de nos ministres. Aujourd'hui, il déclare que la nation qui a vaincu à Marengo, à Austerlitz, ne doit vouloir rien conquérir dans les îles de la mer du Sud. Toutes ces divagations ne sont vraiment pas dignes d'un homme qui a eu une si brillante renommée et qui a montré de si grandes facultés. En général, les hommes politiques ne sauraient être trop circonspects dans les jugemens qu'ils seraient tentés de porter sur un pays auquel ils sont étrangers. Les esprits les plus distingués peuvent, en se permettant ces excursions, tomber dans les plus lourdes méprises.

Aussitôt que la note du *Moniteur* contenant le désaveu de M. Dupetit-Thouars a été connue en Angleterre, M. Peel s'est empressé de déclarer dans le parlement que le roi des Français et notre gouvernement avaient agi d'une manière tout-à-fait spontanée, et qu'il n'était pas nécessaire que des communications fussent faites par le cabinet britannique. Le ministre anglais, au risque de se mettre en contradiction avec ce qu'il avait dit quelques jours auparavant, a voulu sur-le-champ reconnaître par une politesse la conduite de notre ministère. De son côté, le *Times* a enregistré l'éloge de notre gouvernement et de sa bonne foi en mettant pour correctif une satire fort amère

du caractère de M. Dupetit-Thouars. Tout cela n'est pas fort habile. Quand le *Times* loue nos ministres, il devrait au moins respecter l'honneur de nos marins.

Le débat sur l'Irlande est enfin terminé dans la chambre des communes. La motion de lord John Russell a été écartée par 324 voix contre 225. Vers la fin de la discussion, O'Connell a pris la parole; il s'est exprimé avec une grande modération; il s'est attaché à laisser parler les faits. « Les commissaires de la loi des pauvres, a dit O'Connell, ont rédigé un rapport suivant lequel deux millions trois cent mille Irlandais sont dans un état de dénuement absolu. » Le grand agitateur a rappelé que l'Irlande devait avoir 150 députés, et qu'elle n'en a que 100. Le cens électoral a été porté à 10 livres sterling, et les *freeholders* payant 40 shellings se sont trouvés privés des droits électoraux. Dans sa péroraison, O'Connell a demandé au ministère ce qu'il voulait faire enfin pour remédier aux maux de l'Irlande. Je ne serai pas toujours là, s'est-il écrié, faisant entendre ainsi avec un habile orgueil que c'était à lui qu'on devait le calme de l'Irlande.

Le langage de sir Robert Peel a été conciliant; il n'a rien promis de positif, mais il a dit qu'on devait s'efforcer d'améliorer la condition sociale de l'Irlande; il a protesté qu'il voulait le maintien de l'église protestante, sans toutefois exclure les réformes qui pourraient être utiles. C'est ainsi que, louvoyant entre toutes les solutions tranchées, M. Peel est arrivé à la fin de son discours, qu'il a terminé par un appel pathétique à l'union des cœurs pour la défense de la commune patrie. On voit que le chef des tories s'est encore tiré pour quelques mois des embarras de la question irlandaise. On pense aujourd'hui que le ministère anglais n'a pas l'intention de priver O'Connell de sa liberté. En effet, le grand agitateur est moins à craindre à Londres, à la chambre des communes, qu'à Dublin, au fond d'une prison.

En Espagne, la lutte entre le gouvernement qui siége à Madrid et les mouvemens insurrectionnels qui ont éclaté sur plusieurs points de la Péninsule continue toujours. Alicante et Carthagène sont toujours assiégées. Cependant on se prépare à faire à la reine Marie-Christine une réception solennelle. Marie-Christine reverra sa fille au milieu des crises d'une guerre civile. Pourra-t-elle conclure le mariage d'Isabelle aussi promptement qu'elle le désirait quand elle a quitté Paris? Le mariage de la jeune reine serait l'occasion naturelle d'une convocation nouvelle des cortès et d'un rapprochement entre les différens partis. Puisse Marie-Christine contribuer à mettre fin au régime exceptionnel qui pèse sur l'Espagne!

Il paraît que notre gouvernement s'était trop tôt flatté d'exercer sur le divan une influence tutélaire en faveur des chrétiens et de l'humanité. Les persécutions inspirées par la plus sauvage intolérance recommencent dans les provinces soumises à la Porte. Les Turcs, qui sont opposés aux réformes, quelles qu'elles soient, religieuses, administratives ou politiques, cherchent à se donner de la force en déployant toutes les rigueurs d'un fanatisme im-

pitoyable. La voix des ambassadeurs européens est peu écoutée, et c'est encore au nom de l'indépendance de l'empire ottoman que le divan foule aux pieds toutes les lois de l'humanité.

Cependant au sein de l'assemblée nationale de la Grèce il retentit de temps à autre des paroles imprudentes. Ainsi un député s'est écrié que la Grèce ne serait constituée que lorsque la bannière grecque flotterait sur la coupole de l'église de Sainte-Sophie à Constantinople. Cette sortie a, dit-on, fort déplu aux deux ambassadeurs de France et d'Angleterre. Nous concevons que les représentans des deux premiers états constitutionnels de l'Europe se croient le droit de recommander aux Grecs plus de sagesse et de mesure. Toutefois il faut bien s'attendre à ce que de temps à autre l'imagination et le patriotisme des Hellènes fassent explosion. L'usage si nouveau de la tribune doit avoir pour les Grecs quelque chose d'enivrant, et nous ne saurions exiger d'eux la mesure que donne à des peuples plus calmes une longue pratique parlementaire. C'est à la France et à l'Angleterre de guider la Grèce sans peser sur elle : c'est un rôle noble, utile à l'intérêt général, et qui demande une patience habile. L'Angleterre et la France se créeront des droits à la reconnaissance et à la docilité de la Grèce en amenant la Russie à respecter l'indépendance et les institutions libérales de la race hellénique. C'est au bon sens, à la finesse des Grecs de s'assurer par leur conduite l'appui permanent de l'Europe constitutionnelle.

Le cri de l'opinion pénètre aussi dans les conseils des gouvernemens les plus absolus. L'empereur Nicolas a modifié l'ukase qu'il avait rendu pour transférer les Israélites des frontières dans les provinces intérieures de l'empire. D'après ces modifications, les juifs qui possèdent des maisons de pierre pourront encore rester quatre ans dans leur domicile; on accorde un délai de trois ans à ceux qui n'ont que des maisons de bois. Les juifs seront exempts de l'impôt pendant cinq années, et ceux qui possèdent de grandes fabriques pourront les garder avec une autorisation spéciale du gouvernement. Tout cela est encore bien exceptionnel et bien dur, mais on annonce que ces modifications ne seront pas les dernières. Il est évident que le gouvernement russe a fini par reconnaître que l'ukase primitif était inexécutable.

F. Bonnaire.

FERNANDE.

VII.[1]

— Maurice, dit Fernande, laissez-moi d'abord vous remercier comme on remercie Dieu; les seuls jours heureux de ma vie, je vous les dois. Quand je serai seule, isolée et vieille, je me retournerai vers le passé, et la seule époque lumineuse de mon existence sera celle que votre amour aura éclairée. Quand je serai sur mon lit de mort et que mon repentir aura expié mes fautes, ce que je demanderai à Dieu, c'est un paradis qui ressemble à ces trois mois tombés du ciel.

— Oh! dit Maurice, merci pour ce que vous venez de dire.

Fernande sourit tristement en voyant le jeune homme se tromper si étrangement à ce début.

— Oui, Maurice, reprit-elle; mais ce qui fait que je remercie Dieu de cet amour, c'est que non-seulement il a éveillé mes sens, mais c'est surtout qu'il a retrempé mon ame; c'est qu'il m'avait fait oublier qu'il existait un monde corrupteur et corrompu, c'est qu'il m'inspirait à la fois l'oubli du passé et l'insouciance de l'avenir, c'est que pour la première fois je me sentais heureuse et fière du sentiment que j'éprouvais; c'est que ce sentiment était si pur, qu'il me relevait de mes fautes, si miséricordieux, que je les pardonnais à ceux qui me les

(1) Voyez les livraisons des 17, 24, 31 décembre 1843, 7, 14, 21, 28 janvier, 4, 11, 18 février et 3 mars 1844.

avaient fait commettre. Je ne vivais plus qu'en vous, Maurice; vous étiez l'unique but de mes pensées. Je m'endormais dans de doux rêves, je m'éveillais dans de douces réalités. Mon bonheur était trop grand pour qu'il durât, mais je remercie le ciel de me l'avoir accordé; les regrets me tiendront lieu d'espérances, et je marcherai dans l'avenir les regards tournés vers le passé.

Aussi, quand je découvris que vous m'aviez trompée, Maurice, tout entière à ma douleur, aveuglée par elle, je ne compris pas que c'était pour vous une nécessité d'agir comme vous l'aviez fait. Je sentis que quelque chose se brisait dans ma vie; j'éprouvai l'amer besoin de la souffrance, et cependant la solitude et le silence m'effrayaient, car je me redoutais surtout moi-même. Il me fallait le bruit, l'agitation, la vengeance même. Malheureuse que j'étais, de ne pas songer que, lorsqu'on aime véritablement, c'est toujours sur soi-même qu'on se venge! Je voulus donc élever entre vous et moi une barrière insurmontable. Vous voyez bien, Maurice, que je vous aimais toujours, puisque e doutais ainsi de moi. Je me replongeai dans le désordre de ma vie passée. En votre présence la courtisane avait disparu; mais, je vous l'ai dit, vous étiez mon bon génie, Maurice : votre absence la fit revivre. Oh! je fus bien coupable, écoutez-moi, ou plutôt je fus bien folle. Au-dessus de cette misère qui parfois fait l'excuse des femmes flétries, je discutai avec un nouvel amant le prix de ma personne. — Oh! oui, oui, pleurez, dit Fernande au jeune homme, qui ne pouvait retenir un sanglot, pleurez sur moi; car j'atteignis alors à un degré de honte que je n'avais jamais atteint. Après avoir retrouvé le sentiment de la vertu, j'eus le cynisme du vice, j'affectai le luxe, je jouai la femme impudente, et par conséquent la femme heureuse.

Eh! tenez, hier encore, quand, rieuse et sans remords, vos amis me conduisaient chez vous sans que je susse où j'allais, quand je venais briser mon apparente insouciance à l'angle de votre cercueil, aveugle que j'étais, je croyais encore à la possibilité d'une existence pareille; hier, repoussant le respect des usages que je gardais enfermé dans mon ame, oubliant les pieux enseignemens donnés à ma jeunesse, franchissant, à l'aide de mon incognito, les distances sociales, je suis entrée dans cette demeure la tête haute, Maurice, j'ai vu votre mère, j'ai vu votre femme, je vous ai revu, et toute mon impudence est tombée à mes pieds comme tombe au premier coup une armure mal jointe et mal trempée. Maurice, ce n'est point le hasard qui a conduit tout cela, qui a permis que ces hommes frivoles dont j'étais le jouet m'amenassent ici. Le secret que j'aurais voulu me taire à moi-

même n'aura pas été divulgué inutilement; en vibrant tout haut, le nom de mon père a brisé le lien qui m'attachait à la honte, il a réveillé au fond de mon cœur le sentiment social que j'y avais refoulé, il m'a rendu le désir des actions nobles et la possibilité d'une vie pure. Maurice, j'avais eu le courage de vous cacher que j'étais une pauvre fille de noblesse qu'on avait poussée des hauteurs du monde dans les basses régions de la société. Je ne voulais pas que vous vissiez la distance que j'avais parcourue pour descendre où vous m'aviez trouvée; mais vous, cœur élevé et clairvoyant que vous êtes, vous l'aviez devinée, n'est-ce pas? Je n'avais jamais osé vous dire que mon pauvre père, mort sur un champ de bataille entre les bras d'un fils de France, appartenait à cette vieille noblesse toujours prête à verser son sang, sinon pour son pays, du moins pour son roi. J'ai retrouvé dans votre aristocratique maison mes aïeux, qui avaient le droit d'y être reçus en pairs et en égaux. Maurice, je les appelle à mon aide, je les évoque pour ma défense, et moi, en échange du secours qu'ils m'auront donné contre vous et surtout contre moi-même, oh! je leur promets du fond du cœur de laver avec mes larmes la tache que j'ai faite à leur blason.

Il y avait dans le langage de Fernande un tel mélange de poésie et de réalité, de simplicité et d'exaltation, que Maurice ne cherchait pas même à répondre; il regardait, il écoutait; cette situation de l'ame du jeune homme était trop favorable aux projets de Fernande pour qu'elle ne fît pas un effort sur elle-même pour en profiter. Remplaçant donc par un doux et mélancolique sourire cet éclair d'enthousiasme qui avait jailli de ses yeux en illuminant son visage, elle continua en posant sa main sur le cœur du jeune homme :

— Me comprenez-vous maintenant, Maurice? Ce cœur que je connais si bon et si généreux, ce cœur que j'ai toujours senti battre sous ma main quand il s'est agi d'un de ces sentimens si délicats qu'ils échappent aux autres hommes; ce cœur comprend-il pourquoi Fernande, redevenue pour vous une chaste maîtresse, trompée par vous, s'est refaite courtisane?

— Oh! oui, oui, s'écria Maurice; aussi, Fernande, Dieu m'est témoin que, de tout ce qui s'est passé, je ne veux rien entendre, je ne veux rien savoir; que non-seulement je pardonne, mais encore que j'oublie.

— Oui, Maurice, oui, dit Fernande, j'accepte le pardon, mais je refuse l'oubli.

— Et pourquoi? mon Dieu! pourquoi? demanda Maurice.

— Parce que notre liaison n'était pas de ces liaisons banales, qui se rompent et qui se reprennent. Non, non, Maurice, fermez les yeux du corps, oubliez que vous avez là près de vous, assise sur votre lit, une femme jeune et que l'on dit belle : que votre cœur me regarde et m'entende. Maurice, nous rapprocher l'un de l'autre maintenant, ce serait plus qu'un crime, ce serait une profanation. Croyez-moi, ce que nous avons éprouvé, on ne l'éprouve qu'une fois. Les brûlantes extases se sont glacées pour ne plus renaître. Le délire de la passion, refroidi chez vous et chez moi par nos larmes mêmes, n'aurait plus son excuse. Maurice, soyez homme courageux comme je veux être femme sans reproche.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit Maurice entrevoyant pour la première fois le but véritable de Fernande, qu'il avait inutilement cherché pendant tout ce long discours. Mais savez-vous que ce que vous demandez là, c'est détruire à jamais notre liaison, et par conséquent ma seule, mon unique espérance? Savez-vous, — oui, vous le savez bien, — savez-vous que mon amour, c'est ma vie?

— Je ne suis plus digne de votre amour, Maurice. J'ai voulu, en vous expliquant tout, laver l'ame et non le corps. Mon ame est toujours digne de vous, Maurice, car elle n'a failli que pour vous avoir trop aimé; mais la femme a appartenu à un autre.

— Oh ! que m'importe, puisqu'en cédant à un autre, j'étais le seul que vous aimiez !

— Ne parlez pas ainsi, Maurice, ne parlez pas ainsi, reprit Fernande avec douceur; car je vous dis, moi, que tout rapprochement est impossible.

— Fernande, s'écria Maurice, il n'y a rien d'impossible avec la volonté.

— Maurice, dit Fernande avec un accent de froide résignation, Maurice, l'amant que j'ai pris après vous, savez-vous son nom?

— Oh ! non, non, je ne le sais pas, et je veux toujours l'ignorer.

— Eh bien ! je dois vous le dire, moi; cet amant, c'est M. de Montgiroux.

— Le comte ! s'écria Maurice en joignant les mains, le comte de Montgiroux ! Oh ! madame, l'ai-je bien entendu !

— Le connaissais-je, Maurice ? L'avais-je jamais vu ? répondit Fernande. Savais-je qu'il était votre père ?

— Mon père ! mon père ! s'écria Maurice. Qui donc vous a appris cela ?

— Pardon, Maurice, dit humblement Fernande en joignant les

mains, je ne dénonce ni n'accuse; je ne répète que ce que Mme de Barthèle lui disait à lui-même hier soir.

Il sembla à Fernande qu'elle venait d'entendre un gémissement étouffé; elle regarda autour d'elle, mais comme elle ne vit personne, elle crut s'être trompée.

Alors elle reprit après un instant de morne silence :

— Comprenez-vous, Maurice, tout ce qu'il y a de terrible pour nous dans cette seule parole : M. de Montgiroux est votre père!

Maurice baissa la tête, et, sans qu'il répondît un seul mot, des larmes ruisselèrent sur ses joues pâles.

— Vous le voyez bien, Maurice, continua Fernande, nous n'avons plus qu'à gémir sur le passé; car vous le savez, vous, si je suis une de ces femmes sans scrupule et sans conscience qui se rient des choses les plus saintes. Et cependant, Maurice, il faut que je vous le dise, car je dois vous faire ma confession tout entière, un instant, dans cette maison, malgré la présence de votre femme, mon cœur s'est ouvert à cette idée que les choses pouvaient renaître entre nous comme auparavant. Mais toute mauvaise pensée porte son châtiment avec elle. A peine avais-je rêvé cette trahison, que j'en ai été punie par la révélation du secret fatal. Alors, Maurice, tout a été fini. Et cette volonté irrévocable a été prise en moi-même de ne pas faire un pas de plus en avant, de m'arrêter là où j'étais. Aussi, aussi, Maurice, je vous le jure, tout à l'heure j'ai frissonné jusqu'au plus profond de mon cœur, j'ai tressailli de terreur jusqu'au plus intime de mon être, quand M. de Montgiroux est venu m'offrir sa main, son nom, sa fortune. Comprenez-vous? moi, Maurice, la femme de votre père! moi, Fernande, comtesse de Montgiroux! Et cependant, Maurice, j'ai écouté tout cela, le cœur brisé, mais le visage calme, car je voyais quelque chose de triste et de digne de pitié dans cet amour d'un vieillard dont le monde eût ri peut-être; amour assez grand, assez absolu pour faire franchir à un homme comme le comte, à un homme pour lequel l'opinion du monde a toujours été une invariable boussole, la distance qui le séparait de moi. Oh! mon Dieu! Maurice, je le sais bien, et c'est fâcheux à dire, que pour les gens du monde, si rigides quand il s'agit des lois de l'étiquette, l'inceste n'existe qu'en vertu d'un contrat, qu'à la condition d'une cérémonie civile ou religieuse, tant la loi des conventions sociales remplace en eux la loi de la nature! Mais moi, moi, Maurice, moi, dans ma pudeur, permettez-moi ce mot, je me suis sentie frappée; et vous-même, Maurice, vous-même, tenez, votre abattement me prouve que vous sentez comme

moi. Courbons donc la tête, et commençons, vous, Maurice, un avenir de bonheur, moi un avenir d'expiation. — Ne secouez pas la tête, Maurice, à ce mot de bonheur; à votre âge, le bonheur est une œuvre dont on peut facilement se faire l'artiste, une statue dont tout homme, après l'avoir taillée à sa fantaisie, peut devenir le Pygmalion.

Un soupir sortit de la poitrine oppressée du jeune homme. Son regard était devenu fixe et troublé, un profond abattement avait remplacé la véhémence de la passion. Fernande s'empara de la main qu'il tenait crispée contre son cœur comme pour y comprimer une douleur cuisante, et pensant qu'il fallait le tirer de cet état, fût-ce par une secousse :

— Ainsi donc, Maurice, dit-elle arrivant à son but par un détour, il ne nous est plus permis de fléchir dans la route que nous nous sommes tracée. Dieu a mis un crime derrière nous pour que nous ne repassions plus par le même chemin, et peut-être un jour regarderez-vous comme une preuve de sa bonté ce que vous croyez être aujourd'hui une manifestation de sa colère. Maurice, je vous l'ai dit, de nous deux, et j'en remercie le ciel, vous êtes l'être privilégié; car vous avez près de vous, prêt à renaître, le sentiment qui vous semblait mort à tout jamais dans votre cœur. Oh! mon Dieu! vous ne savez pas encore quelle est la mobilité de notre pauvre cœur humain. Maurice, croyez-en une femme. Clotilde est bien jeune, Clotilde est bien belle, Clotilde est bien faite pour être aimée.

— Oui, s'écria Maurice, oui, je sais tout cela; mais Clotilde est une statue; Clotilde est une enfant sans passions, Clotilde n'aime pas.

Il sembla à Fernande qu'elle entendait un second gémissement. Elle regarda de nouveau autour d'elle; mais comme elle ne vit personne, et que d'ailleurs la situation l'emportait, elle reprit :

— Tout cela était vrai hier, Maurice, tout cela est faux aujourd'hui.

— Que voulez-vous dire? s'écria le jeune homme.

— Que depuis hier la statue s'est animée; que depuis hier l'enfant est devenue femme, et que la femme est devenue jalouse.

— Jalouse! Clotilde, jalouse! reprit Maurice avec un accent qui n'était pas exempt d'amertume, tant l'amour-propre est un sentiment profondément enraciné dans le cœur de l'homme! Certes, si Clotilde est jalouse, ce n'est point de moi.

— Vous vous trompez, Maurice; c'est de vous, et remerciez Dieu que ce sentiment soit né chez elle d'hier seulement; car qui sait, Maurice, si son cœur eût ressenti depuis trois mois ce qu'il éprouve depuis hier, quels malheurs irréparables pouvaient en résulter pour vous?

— Que voulez-vous dire? demanda Maurice; expliquez-vous, Fernande, car je ne vous comprends pas.

— Mon Dieu! dit Fernande, quel étrange aveuglement est celui des hommes! Vous ne comprenez pas, Maurice, qu'une femme jeune, belle et délaissée...

— Fernande, s'écria Maurice, soupçonneriez-vous Clotilde?

— Non, certes, et Dieu m'en garde, répondit la jeune fille; puis, comme Maurice demeurait le sourcil froncé : Écoutez-moi bien, mon ami, dit-elle, ce que j'ai à vous dire touche un point délicat à traiter; mais on m'a fait pénétrer malgré moi dans votre maison, j'y suis pour y apporter le calme, et, si je le puis, le bonheur à tout le monde. Laissez-moi donc entrer jusque dans le sanctuaire de votre famille. Maurice, votre honneur m'est cher; je veux que, comme par le passé, il soit dans l'avenir, sinon à l'abri de toute atteinte, du moins pur de tout soupçon. Eh bien! votre honneur, Maurice, vous l'avez imprudemment exposé, comme un joueur insensé expose sa fortune sur un coup de dé.

Le jeune homme releva la tête à ces paroles, et son regard étincela. Fernande avait visé au cœur et avait touché juste; elle le vit et s'en félicita en elle-même.

— Fernande, dit Maurice, que signifie ce langage? parlez. Aviez-vous quelque chose à m'apprendre? vous parliez de Clotilde; songez-y, vous parliez de la femme qui porte mon nom.

— Oui, je vous parlais d'elle, Maurice, et je me hâte de vous le dire, l'ombre d'une mauvaise pensée n'a pas encore obscurci son front. Mais savez-vous si votre délaissement n'eût pas altéré bientôt la pureté de son ame, si peu à peu ce nuage d'innocence qui l'entoure, comme cette vapeur dont s'enveloppaient les déesses antiques pour se rendre invisibles au regard des hommes, ne se fût pas dissipé au souffle des suggestions intérieures? La jalousie est mauvaise conseillère, Maurice. Justifiée qu'elle était par votre exemple, peut-être eût-elle fini par envisager la vertu comme une duperie, et le crime comme la justice des représailles.

— Oh! de pareilles idées ne seraient jamais venues à Clotilde, s'écria Maurice.

— Oui; mais quand ces idées ne viennent pas aux femmes délaissées trop jeunes pour les concevoir d'elles-mêmes, croyez-moi, Maurice, il y a toujours quelqu'un qui les leur fait venir.

— Fernande! Fernande! s'écria Maurice, prenez garde, je jette en

ce moment les yeux autour de moi, et je cherche l'homme que vous voulez dire.

— Vous vous trompez, Maurice, reprit vivement Fernande, qui craignait que Maurice ne se laissât emporter plus loin qu'elle ne voulait le conduire. Je n'ai eu l'intention de désigner personne, j'ai parlé par hypothèse, j'ai raisonné sur des généralités.

— Oh! reprit Maurice, malheur à celui qui aurait conçu même une espérance! car je vous jure, Fernande, que cette espérance, s'il ne l'avait pas renfermée au plus profond de son cœur, il la paierait de sa vie.

— Mais vous l'oubliez, Maurice, l'homme que vous menacez, c'est vous-même; le coupable, c'est vous et pas un autre. Il en sera donc toujours ainsi, et votre égoïsme, à vous autres hommes, vous empêchera donc toujours de juger sainement les situations que vous faites? Vous si droit, si loyal, Maurice, est-il possible que dans un seul cas vous ne compreniez pas votre injustice? Comment, vous voulez exiger de votre femme l'observation des lois que vous avez enfreintes, des vertus que vous aviez juré solennellement d'avoir, et que vous n'avez pas su conserver, la continuité des forces qui vous manquent? et cela quand sous l'illusion de vos droits prétendus et de votre autorité imaginaire vous marchez libre et abusant de tout! Où le contrat existe, Maurice, le privilége cesse; le lien est fait pour le mari comme pour la femme : celui qui prend sa liberté en le dénouant donne nécessairement la liberté à l'autre. Maurice, remerciez donc le ciel qu'il vous ait accordé une femme telle, que, lorsqu'elle a tout à vous reprocher, vous n'ayez pas l'ombre d'un reproche à lui faire, et que, quand vous avez tout oublié, elle se soit, elle, souvenue de tout. Maurice, vous êtes privilégié en toute chose, car Mme de Barthèle est digne de votre respect comme elle est digne de votre amour.

Maurice s'était soulevé sur son coude, et l'on voyait à son poing crispé, à sa respiration haletante, à ses narines dilatées, que l'impression était profonde. Fernande, heureuse d'avoir produit ce résultat et d'avoir jeté dans le cœur qui prétendait n'être plus bon qu'à mourir un nouveau ferment de vie, un principe de crainte inconnu, commença dès-lors à concevoir réellement des espérances pour l'avenir de celui qu'elle avait tant aimé. Alors, ne songeant plus qu'à la séparation éternelle à laquelle elle voulait arriver, elle continua :

— Hélas! Maurice, je vous ai fait rougir tout à l'heure de votre égoïsme à vous autres hommes, et cependant nous ne sommes pas

meilleures que vous; je vous parle ainsi de votre femme, parce que je l'ai observée avec attention, scrutée avec persévérance. J'avais mes raisons pour cela, car si j'avais eu un tort réel à vous signaler, si j'avais reconnu le moindre indice d'une faute, j'eusse gardé le silence; et peut-être, tant le principe du mal combat victorieusement en nous celui du bien, étouffant en moi de saints scrupules, repoussant de pieuses inspirations, serais-je venue vous dire : Maurice, aimons-nous, ne soyons pas meilleurs que les autres, acceptons notre bonheur dans la corruption générale, par une indulgence réciproque, quoique tacite. J'aurais ajouté, puisqu'un homme grave et haut placé dans l'estime du monde ne croyait pas commettre une faute en m'épousant, puisqu'un faiseur de lois, un architecte social, ne croyait pas commettre un crime en succédant à son fils, j'aurais ajouté : Maurice, nous pouvons mépriser le monde en le trompant; nous pouvons demander à un amour ignoré les délices de l'égoïsme, faire de nos sentimens un abri contre l'orage, et de la volupté un oubli nécessaire; vous pouvez supporter la présence de votre femme, coupable comme vous; moi, celle de tous ces hommes, dont certes pas un n'est sans reproche, le sarcasme à la bouche et le mépris au cœur. Mais, je vous le répète, je m'incline devant celle que vous nommez Clotilde, sa vertu m'impose son exemple, me relève; en la voyant innocente, je me suis rappelé mon innocence; en la voyant honorable, j'ai compris que je pouvais encore être honorée. Maurice, ce n'est pas vous qui viendrez combattre une pareille résolution, je l'espère; ce n'est pas vous qui me repousserez dans l'abîme, quand je me sens la force d'en sortir. Maurice, que je remonte aux hauteurs dont je suis descendue, appuyée sur vous; ne m'écartez pas de la seule gloire qui puisse m'être encore réservée; vous le savez, Dieu le dit : Celui qui se repent est plus grand que celui qui n'a jamais péché.

— Oh! Fernande! Fernande! s'écria Maurice en tendant la main à la courtisane, vous valez mieux que moi cent mille fois; c'est vous qui me relevez avec votre parole, et non pas moi qui vous soutiens avec mon bras.

La pauvre femme saisit avec ses deux mains la main brûlante que le jeune homme lui tendait, et tous deux gardèrent le silence pendant quelques minutes, silence éloquent dans sa muette expression, et pendant lequel leurs deux ames se confondaient dans le sentiment d'une même douleur.

— Eh bien? dit Fernande après quelques momens, en suppléant

par le charme de l'accent et par la puissance du regard au laconisme de la demande.

— Oui, je comprends que c'est nécessaire, répondit Maurice, mais parfois la nécessité est bien cruelle.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! je vous remercie, s'écria Fernande; ce ne sera donc pas inutilement que je serai venue.

— Mais c'est à une condition, Fernande.

— A laquelle?

— C'est que vous me ferez une promesse sacrée.

— Je regarde ainsi toutes les promesses.

— Eh bien! c'est qu'un jour nous nous reverrons.

— Oui, je vous le promets, si je sais que vous êtes heureux.

Maurice sourit tristement.

— Vous éludez ma demande, dit-il.

— Maurice, j'espère vous revoir plus tôt que vous ne le pensez.

— Mais vous? demanda Maurice avec une certaine hésitation.

— Eh bien! moi? dit Fernande en souriant à son tour.

— Vous, qu'allez-vous devenir?

— Écoutez, Maurice, dit Fernande. Oui, je comprends; ceci, c'est le dernier tourment de votre cœur, et je vous en remercie, malgré l'égoïsme qui le cause. Oui, vous êtes tourmenté de cette idée que vous pourriez me voir passer côte à côte avec un autre homme que vous dans une voiture, apercevoir derrière moi une ombre au fond d'une loge, entendre dire que Fernande était aux eaux des Pyrénées, de Baden-Baden ou d'Aix, avec tel prince russe ou tel baron allemand. Voyons, soyez franc, Maurice; n'est-ce pas là le fond de votre pensée lorsque vous me demandez ce que je vais devenir?

— Hélas! Fernande, dit Maurice, il n'y a pas moyen de vous tromper, et vous voyez au plus profond de mon cœur.

— C'est que votre cœur est limpide et transparent comme l'azur du ciel. Eh bien! Maurice, écoutez-moi. Il y a une chose dont je me suis aperçue; c'est que la véritable douleur d'une rupture n'est pas dans la rupture même, mais dans la crainte que cette ame et ce corps qui nous appartenaient n'appartiennent ensuite à un autre. Eh bien! Maurice, rassurez-vous. Par mon amour pour vous, par cette petite chambre virginale où nul n'était entré avant vous, où nul n'est entré depuis, où nul n'entrera jamais, par votre belle et chaste Clotilde, ange du ciel que je laisse pour vous mener, comme une autre Béatrix, à la porte du paradis, Maurice, Fernande n'appartiendra jamais à personne.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Maurice, quelle créature divine vous êtes, Fernande! comme vous savez tout comprendre, tout deviner! Et renoncer à vous pour jamais? oh! c'est impossible.

— Vous me dites cela, Maurice, au moment même où, pour la première fois, vous en concevez au contraire la possibilité.

Maurice se tut, preuve que Fernande avait deviné juste.

— Mais, reprit Maurice après un instant de silence, vous renoncez donc au monde?

— Qu'entendez-vous par le monde, Maurice? Si c'est cette société aristocratique et polie qui fait l'opinion parce qu'en apparence elle vit sans reproches, vous savez bien que je ne puis y prendre ma place. Si ce que vous appelez le monde, au contraire, est la foule où j'ai vécu sans scrupule jusqu'à présent, vous savez bien encore que je ne veux plus en faire partie; il n'y a donc plus de monde pour moi.

— Alors, vous quittez Paris?

— Oui, Maurice.

— Et où allez-vous?

— Oh! ceci est mon secret.

—Comment! je ne saurai pas même où vous êtes? comment! j'ignorerai les lieux où vous respirez? comment! je ne pourrai pas me représenter les objets qui vous entourent?

— Écoutez, dit Fernande, je comprends ce dernier désir; vous recevrez une lettre de moi qui contiendra tous ces détails. Vous pourrez donc me revoir encore avec les yeux de la pensée, jusqu'au moment où vous m'aurez oubliée.

— Oh! pour cela, Fernande, jamais! jamais!

— Bien, je vous crois, ou je fais semblant de vous croire; et maintenant que tout est dit, adieu, Maurice.

Maurice poussa un soupir, mais ses lèvres se refusèrent à prononcer aucune parole; leurs yeux seuls se rencontrèrent humides de pleurs. Ils sentirent tous deux qu'ils ne pouvaient prolonger d'un seul instant cette entrevue. Fernande se leva; Maurice, la tête renversée sur son oreiller, les mains étendues sur son lit, ne chercha pas même à la retenir. Ils échangèrent un dernier signe de tête, et cette séparation, qui devait être éternelle, se fit dans la solennité du calme de la nuit et dans le silence de la résignation.

VIII.

Les sentimens sublimes sont le refuge des ames fortes et la consolation des grandes douleurs. Le cœur s'y trompe et prend la tension de la volonté pour le calme de l'esprit.

Maurice et Fernande s'étaient si puissamment encouragés eux-mêmes par l'effort d'une passion réciproque dégagée de toute influence sensuelle, qu'ils ressentirent de part et d'autre, après la séparation, cette placidité suave qui est la récompense de tout sacrifice terrestre. Le malade demeura le regard fixé vers la porte qui venait de se refermer sur Fernande, comme s'il eût cherché cette trace lumineuse que laissent dans le ciel ces étoiles filantes, qui ne sont peut-être rien autre chose que le passage d'un ange. Quant à la courtisane, elle marcha d'un pas assuré vers sa chambre; mais à peine arrivée au milieu du corridor, elle entendit derrière elle des pas légers et un frôlement de robe. Elle s'arrêta, et au même instant, pressée par une double étreinte, elle entendit la voix de la baronne qui, en l'embrassant sur les deux joues, s'écriait : Merci! cent fois merci! et les lèvres plus timides et plus reconnaissantes encore de Clotilde, qui, en s'imprimant sur la main que Fernande voulait vainement dégager, murmuraient : Soyez bénie.

— Et vous, dit Fernande, soyez heureuses, et que le bonheur que j'aurai laissé dans votre maison me fasse pardonner le trouble que sans le savoir j'y avais porté.

— Vous êtes un ange, murmurèrent les deux voix, et Fernande sentit qu'elle était libre de continuer son chemin.

Elle rentra dans sa chambre, s'agenouilla, récita la prière qu'on lui avait apprise dans son enfance sans que la moindre pensée importune vînt la distraire ou de sa pieuse intention, ou des paroles qu'elle prononçait, ou du sens qu'elle devait y attacher. Les formules générales ont cela de sublime, qu'elles tendent toujours au but évangélique, qu'elles courbent l'orgueil humain sous une discipline générale, qu'elles rappellent des misères communes à tous les enfans du même père, et qu'elles promettent des récompenses célestes indépendantes des distinctions sociales. Tout ce qui ramène à l'égalité fraternelle du christianisme, à ce point de départ de la société moderne, est d'un effet salutaire, quelle que soit d'ailleurs la disposition de l'ame, et dans quelque position mondaine qu'on se trouve. Ce n'est jamais inutile-

ment qu'on s'unit par un acte de foi au grand nombre de ceux qui souffrent, qui croient et qui espèrent, car le bonheur nous doit toujours venir des autres, et l'égoïsme n'est qu'une négation stérile, au point de vue de Dieu, comme au point de vue de l'homme.

Fernande, en finissant sa prière d'autrefois, se releva, comme autrefois, l'esprit libre, l'ame limpide, le cœur sanctifié; elle s'arrêta un instant, regardant autour d'elle avec un doux et mélancolique sourire, s'enveloppa de son châle, prit son chapeau, et descendit d'un pas léger dans le vestibule où son valet de chambre devait l'attendre.

— Eh bien! lui dit-elle en l'apercevant, avez-vous trouvé une voiture?

— Oui, madame, répondit le valet de chambre; elle est là, à quelques pas de la maison. Mais, j'ai honte de le dire à madame, je n'ai pu trouver, au lieu de calèche ou de cabriolet, qu'un abominable coucou. J'ai grand peur que madame n'y soit affreusement mal; cependant, comme elle m'avait dit à toute force qu'elle voulait partir...

— Bien, bien, Germain, dit Fernande, vous avez suivi ponctuellement mes instructions. Vous savez que j'aime qu'on agisse ainsi. Rassurez-vous donc, je serai à merveille.

— Et puis la nuit est froide, reprit le valet de chambre, et madame n'a que son châle, pas de pelisse, pas de coiffe, pas de manteau.

— N'importe, Germain, partons.

Le ton dont Fernande prononça ce mot interdisait au valet de chambre toute observation nouvelle. Aussi se hâta-t-il de marcher devant Fernande en la guidant du vestibule dans la cour et de la cour dans le jardin. Un domestique de Mme de Barthèle tenait ouverte une petite porte située à quelques pas de la maison du jardinier, et qui donnait sur la campagne.

Arrivée au seuil de cette porte, Fernande aperçut le véhicule populaire qui lui était destiné. Le cheval secouait ses grelots, et le cocher battait des mains pour chasser le froid.

Fernande, à la grande honte de Germain, monta dans la voiture, s'accouda dans un coin et, bientôt perdue dans ses réflexions, oublia les cahots incessans, le bruit monotone des grelots et les excitations énergiques du cocher. Un évènement trop grave s'accomplissait à cette heure même dans sa vie pour qu'elle songeât à toutes ces petites misères. Ce travail de la pensée fut, au reste, si actif et si puissant que, pendant tout le temps du trajet, elle oublia jusqu'au froid que craignait Germain, et qu'elle arriva à la porte de la maison qu'elle habi-

tait sans pouvoir se rendre compte ni du temps écoulé ni de la distance parcourue.

On réveilla les femmes de chambre. Fernande refusa de se mettre au lit. Un feu vif et une boisson chaude ramenèrent la chaleur absente; puis, elle fit approcher une table, du papier, une plume et de l'encre, et écrivit à son notaire de s'apprêter à la recevoir immédiatement pour affaire urgente.

Le jour commençait à poindre. Tandis que le valet de chambre portait au notaire la missive de sa maîtresse avec ordre de le réveiller, Fernande prit la robe la plus modeste parmi ses robes, dépouilla celle qu'elle portait, et, cette courte toilette terminée, ordonna à sa femme de chambre de rassembler le linge nécessaire à un voyage de quelques semaines.

— Oh! mon Dieu! s'écria la caméristé étonnée, madame part-elle donc si brusquement?

— A neuf heures, répondit Fernande, je désire avoir quitté Paris.

— Si c'est aux eaux que madame se rend, reprit la femme de chambre, je ferai observer à madame que rien n'est encore terminé pour ses toilettes d'été.

— Ce n'est pas aux eaux que je vais, et je n'ai pas besoin de toilettes.

— Alors c'est donc simplement un séjour d'une semaine ou deux que madame compte faire à la campagne?

— Faites ce que j'ordonne, et ne me questionnez pas, dit Fernande.

— Madame me dira au moins quelles robes et quels chapeaux je dois emballer.

— Je vous demande le linge qui m'est nécessaire, et rien de plus; une malle légère, un sac de voyage même, me suffira.

— Mais madame aurait bien dû me prévenir à l'avance, dit la femme de chambre avec cette ténacité particulière aux valets.

— Et pourquoi cela, mademoiselle, je vous prie? demanda Fernande.

— Parce que je n'ai rien de prêt pour moi-même.

— Vous ne m'accompagnerez pas.

A cette réponse brève et sévère, les larmes jaillirent des yeux de la pauvre fille. Fernande, froide et grave avec les gens de son service, était cependant essentiellement bonne pour eux, et ses domestiques l'adoraient.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, est-ce que j'aurais eu le malheur de déplaire à madame?

— Non, dit Fernande, touchée de l'exclamation douloureuse avec laquelle la pauvre femme de chambre avait prononcé ces paroles; non, Louise; vous êtes une brave et digne fille, au contraire : vous m'avez servie avec zèle et avec dévouement, et je vous remercie de tous vos soins. Soyez tranquille, je ne serai point ingrate; mes derniers ordres vous seront transmis par mon notaire.

— Mais enfin, madame, pardon si je questionne encore, mais il me semble que cette dernière demande est indispensable, quand *monsieur le comte* viendra, que lui dirai-je?

Fernande rougit jusqu'au blanc des yeux; puis, reprenant sa puissance habituelle sur elle-même :

— Vous lui direz, Louise, que j'ai quitté ce matin Paris pour n'y revenir jamais.

La femme de chambre joignit les mains avec un geste désespéré.

— Maintenant, dit Fernande, faites un trousseau de toutes mes clés et donnez-le moi.

La femme de chambre obéit et remit le trousseau à sa maîtresse, qui lui ordonna de la laisser seule.

Elle se retira.

Fernande alors alla ouvrir, avec une petite clé de vermeil qu'elle portait à sa châtelaine, le tiroir d'une charmante table en bois de rose incrustée de porcelaines de Sèvres; elle y prit un petit sachet de satin blanc brodé de perles et fermé par une agrafe, et le mit dans son corset. C'était dans ce sachet qu'étaient renfermées les quelques lettres que Maurice lui avait écrites pendant leur courte liaison; puis elle referma le tiroir, y plaça le trousseau de clés, alla ouvrir un secrétaire, brûla tous les papiers qui s'y trouvaient, prit un petit portefeuille contenant cinq ou six mille francs en billets de banque, et mit dans sa poche une cinquantaine de louis qu'elle retrouva au fond d'un tiroir. Bientôt on vint lui annoncer que sa voiture était prête, elle s'enveloppa d'un grand manteau, descendit, et ordonna de toucher droit chez son notaire.

Il y a des notaires de femmes, comme il y a des médecins de femmes; le notaire de Fernande était un élégant jeune homme de trente à trente-quatre ans, dont le cabinet ressemblait infiniment plus au boudoir d'un petit-maître qu'au sanctuaire d'un légiste; c'était un de ces rares privilégiés qui ont payé leur étude sans avoir eu besoin de spé-

culer sur une dot, de sorte qu'ayant eu le bonheur de rester garçon, il avait conservé le privilége de la galanterie envers ses clientes. Un instant séduit comme tout le monde par le charme invincible qui enveloppait Fernande, il avait essayé de lui plaire, et avait conçu l'espoir de réussir; mais bientôt, s'apercevant de l'inutilité de ses tentatives, il avait pris gaiement son parti de cette défaite, et transformant ses espérances amoureuses en affection sincère, il était devenu non-seulement le confident des intérêts matériels, mais encore l'ami de Fernande.

Elle le trouva donc debout, quoiqu'il fût sept heures du matin à peine, car inquiet de ce message, et surtout de l'heure insolite à laquelle il lui était parvenu, il avait sauté en bas de son lit, et s'était hâté de se mettre en état de recevoir Fernande.

— Que signifie cette visite matinale, ma chère cliente? lui dit-il; hâtez-vous de me rassurer, car vous me voyez on ne peut plus inquiet, surtout si vous êtes déjà levée; si vous n'êtes pas encore couchée, c'est autre chose.

— Eh bien, soyez tranquille, mon cher tabellion, dit Fernande en souriant d'un rire triste, je ne suis pas encore couchée.

— Alors, je suis moins inquiet; maintenant, asseyez-vous et contez-moi l'affaire à laquelle je dois le bonheur d'un si charmant réveil.

Et il approcha d'une cheminée élégamment habillée de velours un grand fauteuil à dossier rembourré, poussa sous les pieds de Fernande un coussin de tapisserie, et s'assit en face de la jeune femme.

— Écoutez-moi, dit Fernande, vous êtes plus que mon conseil, vous êtes mon ami; c'est à vous seul que je puis confier mes projets, car je vous sais discret comme un confesseur. D'ailleurs, je vous préviens que vous seul saurez ce que je vais vous dire. Si je suis trahie, la trahison viendra donc de vous.

— Oh! mon Dieu! mais savez-vous que voilà un début qui me rend à ma terreur première? vous êtes ce matin d'une solennité effrayante.

— C'est que je viens de prendre une grande résolution, mon cher ami, une résolution irrévocable; je commence par vous prévenir de cela afin que vous n'essayiez pas même de la combattre.

— Et laquelle, bon Dieu! entrez-vous aux Carmélites?

— J'en ai d'abord eu l'idée, dit Fernande en souriant; mais vous savez que je suis ennemie de toute exagération. Non, je me contente de quitter Paris pour n'y plus revenir... Pas un mot, cher ami, rien ne saurait être changé à ma détermination. Vous connaîtrez seul le

lieu de ma retraite : je vais habiter le domaine que vous avez acheté pour moi, et dans lequel vous savez que je voulais me retirer quand je serais vieille. J'avance de quelques années une solitude prévue, voilà tout; je pars sans regret. Maintenant, voyons ce que je possède; parlez-moi de mes affaires de fortune. Vous voilà bien surpris, n'est-ce pas? C'est la première fois que je vous tiens ce langage; j'ajouterai que, si je suis riche, c'est à vous que je dois cette position, qui me permet de vivre indépendante : ma reconnaissance vous est donc complètement acquise.

Il y avait tant de calme dans le maintien de Fernande, son langage était si précis et si nettement accentué, que le notaire baissa la tête en signe d'adhésion forcée. Il prévit que devant une pareille résolution il n'y avait pas une observation à faire, et, sans dire un mot, il alla chercher le carton où se trouvaient rassemblés les dossiers relatifs à la fortune de sa cliente; puis, donnant à sa figure une expression grave dans laquelle on eût vainement cherché le moindre reste de galanterie, il prit la parole en notaire, en dépositaire de titres, en confident de transactions financières, sans embarrasser l'explication nécessaire d'une seule observation inutile.

— Ainsi, dit-il, vous voulez savoir positivement ce que vous possédez en biens meubles et immeubles?

— En tout, cher ami.

— *Primo :* le domaine acquis en votre nom depuis déjà deux ans, augmenté des terres récemment achetées.

— Quel est le rapport du tout?

— Vingt mille francs par an; tous les baux ont été renouvelés au mois de novembre dernier.

— Après?

— *Secundo :* reconnaissance d'une somme de cent cinquante mille francs, prêtée sur première hypothèque au taux légal de 5 du 100.

— Ce qui fait par an?

— Sept mille cinq cents francs.

— Mais savez-vous, mon cher ami, que je suis véritablement riche? dit Fernande.

— Attendez donc.

— Comment, ce n'est pas tout?

— *Tertio :* en rentes sur l'état, 3 pour 100 et 5 pour 100, huit coupons s'élevant ensemble à dix mille francs de rentes qui, ajoutés aux vingt mille francs du domaine et aux sept mille cinq cents francs sus-

dits, forment un capital de trente-sept mille cinq cents francs de rentes libres de toutes charges et impôts. Voici, chère amie, l'état exact de votre fortune; êtes-vous contente?

— Je suis émerveillée, elle dépasse de beaucoup ce que je croyais avoir. Maintenant, cher ami, écoutez bien mes dernières instructions. Voici une note des choses que je désire recevoir; vous voyez qu'à part une chambre tout entière que je veux avoir là-bas, lits, tableaux, tenture et meubles, telle qu'elle est enfin, je ne vous demande que mon piano, ma musique, mes livres, ma boîte à couleurs, mon chevalet, mes statuettes et mes esquisses.

— Mais tout le reste, qu'en ferons-nous?

— Attendez; voici la clé de ma petite table de bois de rose, qui faisait toujours votre admiration, et qui de ce moment est à vous; vous trouverez dans le second tiroir mes bijoux et mes diamans, vous les vendrez au plus honnête joaillier que vous connaissez. Je vous dis cela, parce que ce n'est plus moi qu'il volerait, mais les pauvres de ma paroisse, à qui le produit de cette vente est destiné.

Le notaire s'inclina.

— Et les autres meubles? dit-il.

— Vous les vendrez aussi, mais non en vente publique; en bloc, à Montbro ou à Gansberg, chez lesquels je les ai achetés presque tous. Sur ce produit, vous prélèverez pour tous mes domestiques une année entière de gages, que vous leur donnerez en mon nom.

— Très bien, et le reste?

— Le reste, vous le placerez. Quant à ma garde-robe, sans exception aucune, elle appartient à mes femmes de chambre. Je suis désormais morte au monde. La femme que vous avez connue, continua Fernande en voyant le mouvement de surprise du notaire, a cessé de vivre, mais il en existe une autre qui succède à celle-là, qui répudie toutes ses mauvaises pensées, qui hérite de tous ses bons sentimens, et celle-là, croyez-le bien, ne perdra jamais le souvenir de votre bienveillance. Maintenant, n'est-il pas nécessaire que pour tout cela je vous remette une espèce de procuration, un pouvoir, un papier quelconque?

— Certainement, dit le notaire; mais, continua-t-il ne pouvant repousser entièrement le sentiment du doute, vous changerez peut-être d'avis, et il serait prudent d'attendre.

— Vous voulez que je me soumette à un temps d'épreuve, soit, je ne demande pas mieux. Donnez-moi cette procuration en blanc; nous

sommes aujourd'hui le 8 mai, d'aujourd'hui en six semaines vous la recevrez. Êtes-vous content? Maintenant, procurez-moi pour cinq ou six mille francs d'or, envoyez chercher des chevaux de poste avec ce passeport qui n'est pas encore expiré; qu'ils prennent en passant ma calèche de voyage chez mon carrossier, et viennent m'attendre à votre porte.

Le notaire s'apprêtait à faire des objections sur ce prompt départ, Fernande poursuivit :

— A Paris, on a tout ce qu'on veut et quand on le veut : donnez donc des ordres, je vous prie; vous avez assez d'amitié pour moi, je le sais, pour me pardonner d'en agir ainsi avec vous.

Le notaire ne fit plus aucune objection; son valet de chambre, homme discret et intelligent, fut chargé de toutes ces commissions; puis il revint s'asseoir près de sa belle cliente, et la regardant avec une expression de douce pitié :

— Que s'est-il donc passé, pauvre amie? lui demanda-t-il.

— Ce qui s'est passé? reprit Fernande, ce qui devait se passer un jour ou l'autre avec le caractère que vous me connaissez. Une émotion violente a fait naître dans mon ame une résolution forte. Vous savez bien, mon ami, que j'ai toujours aspiré à vivre dans l'indépendance d'une vie régulière; eh bien! le moment est venu. Hier, j'étais encore plongée dans les ténèbres; tout à coup un éclair a lui, illuminant un temps plus heureux; je me suis rappelé qui j'étais et ce que je devais être, ma résolution a été prise et accomplie sans secousse, et quelque étrange, quelque inattendue qu'elle soit, comme elle est irrévocable, je suis calme, vous le voyez, presque heureuse même. Eh bien! si, ce que je ne crois pas, l'ennui se fait sentir, je reviendrai demander à votre grande ville des distractions permises, je me ferai homme, homme mûr et raisonnable, puisque je ne dois goûter ni le bonheur du mariage ni les joies de la maternité; c'est le seul parti qui me reste à prendre : pas un mot à cet égard, mon ami; il se pourrait qu'un homme fût assez fou pour vouloir m'épouser; moi je serai toujours assez prudente pour ne jamais accepter aucune proposition de ce genre; je ne dois pas oublier qu'on pourrait un jour faire rougir le front de mes enfans au souvenir de ce que fut leur mère.

Et de sa main blanche aux doigts déliées, elle alla chercher la main un peu tremblante du notaire.

— Eh bien! mais, dit-elle, encouragez-moi donc dans mes bonnes résolutions; ne m'avez-vous pas entendu plus d'une fois établir cette théorie?

— Oui, reprit-il, mais je n'avais jamais cru vous la voir mettre à exécution.

— Vous étiez hier à l'Opéra? dit Fernande, changeant brusquement non-seulement de sujet de conversation, mais encore de voix et de maintien; qu'y disait-on?

— On y remarquait votre absence.

— En vérité! alors que dira-t-on demain? que je suis partie pour Londres ou Saint-Pétersbourg? Laissez dire, mon ami, et n'oubliez pas que mon secret est confié à votre honneur comme ma fortune à votre probité; laissez dire, et si un jour vous vous ennuyez de l'absence de votre ancienne amie, et que les testamens et les contrats de mariage vous laissent une semaine, venez me voir dans mon ermitage.

— Fernande, Fernande! je crains bien que vous n'éprouviez de tristes déceptions.

— Que voulez-vous? en tout cas il n'y aura pas à s'en dédire, car j'aurai quitté Paris par-devant notaire. Ah! vous souriez enfin, mon cher tabellion; vous êtes tellement mondain que je ne trouverai, je le vois bien, grace de ma raison à vos yeux qu'en vous disant des folies. Qu'à cela ne tienne; j'ai l'esprit assez libre pour vous tenir tête. Il y a plus : comme vous êtes garçon, et que je n'éveillerai, par conséquent, la jalousie de personne, donnez-moi à déjeuner, là, au coin du feu, des côtelettes et du vin de Champagne frappé.

— Non, non, pauvre folle, s'écria le notaire les yeux pleins de larmes à la vue de cette gaieté factice; non : vous vous agitez vainement, je devine ce que vous ne voulez pas dire. Il y a quelque passion bien profonde et bien malheureuse sous votre sourire; quelque infidélité d'un homme que vous aimez, quelque rupture, n'est-il pas vrai? Avouez-moi cela; voyons, je vous en supplie. Vous savez combien je vous suis dévoué; mes conseils viendront du cœur. Ce ton dégagé, ce langage frivole vous sont d'ordinaire si étrangers, qu'ils vous trahissent en ce moment. Vous voulez déguiser quelque chagrin qui vous ronge le cœur; vous essayez de vous punir des perfidies d'un amant. Parlez, parlez, je vous en prie au nom de notre ancienne amitié. Je puis tout réparer peut-être : la vérité, Fernande, la vérité!

— La vérité, répondit Fernande avec cette candeur grave et gracieuse qui n'appartenait qu'à elle : dans toutes les circonstances importantes de ma vie, je vous l'ai dite sans déguisement comme sans effort. Aujourd'hui, je vous la dirais tout entière encore, si mon secret était à moi seule, quoique cette confidence dût être inutile au point de vue où vous l'envisagez, car que pourrait toute votre expé-

rience sur cette matière impalpable qu'on appelle le passé? Croyez-moi, mon ami, je suis sincère; d'ailleurs je n'aurais aucun intérêt à ne pas l'être avec vous : je pars libre, je pars sans y être forcée; je pars repoussée hors de Paris par le dégoût du passé, entraînée par l'espérance de l'avenir. La bonne intention mène aux bonnes œuvres. Maintenant me croyez-vous?

— Il le faut bien, puisque vous ne voulez pas me dire autre chose.

— Eh bien! me refuserez-vous encore à déjeuner?

Le notaire sonna et donna ses ordres. Dix minutes après, une petite table était apportée, toute servie.

Fernande fut charmante pendant ce dernier repas. On eût dit que, par une innocente coquetterie, elle voulait laisser des impressions encore nouvelles à celui qui la connaissait si bien.

A neuf heures, on entendit entrer la voiture dans la cour; un instant après, le valet de chambre parut avec l'or demandé. Tout était prêt. Fernande se leva en souriant.

Le notaire ne pouvait croire encore que tout cela ne fût pas une espèce de songe qui allait s'évanouir.

— Et seule, seule pour un si long voyage! dit-il en voyant Fernande prendre sa mante et son chapeau.

— C'est un nouveau monde que je cherche, dit Fernande; si je le découvre, rien ne doit m'y rappeler le vieux monde que je quitte. Je ne veux humilier personne par mon repentir. — Puis, avec une grace charmante : — Allons, dit-elle, comme c'est la dernière fois que nous nous voyons peut-être, cela vaut bien la peine que vous me conduisiez jusqu'en bas.

Le notaire conduisit Fernande jusqu'à la voiture.

— Vraiment, lui dit-il, si les voisins n'étaient pas aux fenêtres pour nous regarder, je me mettrais à genoux pour baiser le bas de votre robe, tant vous êtes une femme charmante, et tant je suis sûr qu'il y a quelque grand dévouement caché sous votre simplicité.

— Eh bien! dit Fernande, au lieu de baiser le bas de ma robe, embrassez-moi. Voyons; c'est un pis aller que vous accepterez peut-être?

Et elle tendit son front à ce digne ami, qui y posa ses lèvres tremblantes. Cet évènement, en apparence si simple, était une des grandes émotions qu'il eût éprouvées dans sa vie.

— Par où sortons-nous de Paris? demanda le postillon.

— Par la barrière de Fontainebleau, répondit Fernande.

Et comme la voiture commençait à s'ébranler, elle passa une der-

nière fois par la portière sa main, sur laquelle cet homme, qui n'avait jamais rien été qu'un ami, déposa un dernier baiser.

Puis les chevaux partirent de cette course rapide qu'ils conservent tant qu'ils sont dans l'intérieur de la ville, et qu'ils semblent quitter d'eux-mêmes dès qu'ils atteignent les faubourgs.

En même temps que Fernande sortait de Paris par la barrière de Fontainebleau, M. de Montgiroux y rentrait par la barrière du Maine. Il n'avait pas pu attendre l'heure dite et venait demander compte à sa belle maîtresse de sa disparition de la maison de Fontenay-aux-Roses, disparition qui, du reste, n'avait étonné que lui.

Le pair de France, en arrivant chez Fernande, y trouva les domestiques dans tout le loisir des conjectures. Seulement il y avait un point positif, c'est que la femme de chambre avait été chargée par sa maîtresse de dire au comte qu'elle avait quitté Paris pour n'y jamais revenir. Il fallut, au reste, qu'elle répétât cette désespérante nouvelle huit ou dix fois; M. de Montgiroux n'y voulait pas croire.

Dans son désespoir, il courut chez Mme d'Aulnay, et lui raconta tout, c'est-à-dire le peu qu'il savait, lui demandant si elle en savait davantage. Mme d'Aulnay était encore plus ignorante que le comte; mais en sa qualité de femme auteur, elle cria tout d'abord à l'immoralité, promit de s'enquérir, dénatura les faits qu'elle put recueillir relativement à cette étrange disparition, en inventa d'autres pour lui donner avec ses propres idées un lien logique, et le lendemain tous les oisifs du Paris élégant ne s'occupaient au boulevard Tortoni, au foyer de l'Opéra et au jockey-club, que de la disparition de la belle Fernande. On vécut huit jours sur cet évènement.

Au milieu de l'étonnement général, Léon de Vaux et Fabien de Rieulle ne furent pas les moins surpris. Il était évident pour eux que cette absence de Fernande se reliait aux évènemens dans lesquels ils avaient joué un rôle pendant cette journée du 7 mai, journée durant laquelle il s'était passé tant de choses. Mais, comme la première fois qu'ils retournèrent à Fontenay, il leur fut répondu que M. Maurice était encore souffrant, que Mme de Barthèle n'était pas visible, et que la baronne était à Paris, ils furent, comme les autres, forcés de s'en tenir à de simples conjectures.

Mme de Neuilly, perdant l'espoir d'humilier son amie en lui faisant sentir la supériorité que donne une conduite sans reproche, se promettait de se venger sur Mme de Barthèle et sur la baronne. Malheureusement la baronne, avec son fils, faible encore, et avec Clotilde,

radieuse de bonheur, reparut bientôt dans le monde pour y annoncer son mariage prochain avec le comte de Montgiroux, mariage qui eut lieu le 7 juin 1835, c'est-à-dire un mois jour pour jour après la visite de Fernande à Fontenay-aux-Roses.

Trois mois après, comme le lui avait promis Fernande, Maurice reçut la lettre suivante, qui ne pouvait au reste lui offrir aucun renseignement sur le pays qu'elle habitait, l'enveloppe ne portant pas de timbre:

10 août 1835.

« Trois mois sont écoulés depuis que je vous ai quitté, Maurice, et la Providence m'a tenu parole. Le comte de Montgiroux a épousé votre mère; on vous a vu plein de jeunesse et de santé aux dernières courses du Champ-de-Mars, et si vous ne vous avouez pas encore que vous êtes heureux, déjà Clotilde dit tout haut qu'elle est heureuse.

« Dieu soit béni!

« Vous le voyez, Maurice, je ne vis pas si éloignée de vous et si isolée du monde que je vous aie entièrement perdu de vue; il est vrai qu'au milieu du bruit que continue de faire en roulant dans l'espace cet immense univers, je ne tends l'oreille que du côté où je sais que vous êtes.

« Oh! Maurice, que tous les évènemens de cette journée ont été conduits par une main paternelle et miséricordieuse! et que dans mes prières du matin et du soir je remercie Dieu de nous avoir inspiré le courage de faire ce que nous avons fait!

« Maintenant à moi de tenir ma promesse en vous parlant de moi.

« J'habite un vieux château bâti sous Louis XIII, je crois, avec des murs rouges et gris, des toits élancés, couverts d'ardoises et armés de girouettes qui grincent au vent. On arrive à la porte principale par une grande allée d'ormes, aux formes tortueuses et fantastiques, qui le soir, quand par hasard je m'attarde dans quelque village et que je reviens seule, me font presque peur.

« Cela vous étonne, Maurice, que je revienne tard et seule? Je vis au milieu de bonnes gens et je me suis faite campagnarde comme eux.

« Maintenant, suivez-moi.

« En rentrant au château, — il faut bien que je donne à ma demeure le nom sous lequel elle est connue, — en quittant l'allée d'ormes, je franchis une grande porte ornée d'un écusson; si j'étais savante en blason, je vous dirais si le champ est d'azur, de gueules, de sinople ou

de sable, si le lion qui l'orne est issant, passant ou rampant; mais, comme je suis très ignorante en pareille matière, je me contenterai de vous dire que l'écusson est rayé en travers, et que le lion est debout et tient une épée.

« Vous voyez donc ma porte, n'est-ce pas, s'ouvrant au bout de son allée d'ormes et surmontée de son écusson au lion armé?

« Cette porte donne dans une vaste cour pavée autrefois dans toute son étendue, mais au milieu de laquelle j'ai fait planter un massif d'arbres dont tous les pieds sont garnis de fleurs. La voiture peut tourner par des chemins sablés et en longeant des haies de lilas autour de ce massif pour s'arrêter devant un perron composé de quatre marches, et sur la rampe duquel se dressent deux lions pareils à celui de l'écusson et armés comme lui d'une épée.

« Vous connaissez ces vestibules de vieux châteaux, n'est-ce pas? tout en bois de chêne noirci par le temps, et de ce ton chaud et hardi auquel la peinture ne saurait atteindre.

« Le vestibule conduit dans une salle à manger immense, dallée de carreaux noirs et blancs alternant entre eux comme les cases d'un damier. Tous les dessus de portes représentent des chasses aux sangliers, aux cerfs, aux daims et aux renards. Les murs sont tendus de tapisseries à personnages représentant toute l'histoire de Moïse. Il y a un Moïse faisant jaillir l'eau du rocher qui est vraiment d'un beau caractère.

« Il est inutile de vous dire que je ne mange jamais dans cette grande salle, où l'on ne peut raisonnablement dîner qu'à douze ou quinze.

« Près de la salle à manger est un grand salon, rococo, Louis XV, Pompadour, comme vous voudrez, avec des fauteuils, des canapés et des rideaux de satin rouge, brochés blanc. Ce sont des fleurs, des oiseaux et des arabesques à n'en plus finir. C'est le grand salon de réception, et, comme je ne reçois pas, je n'en parle que pour mémoire.

« Montez vingt marches larges et douces, en vous appuyant sur une massive rampe de fer, et vous vous trouverez au premier; c'est là que j'habite.

« En face de l'escalier une grande porte de chêne, une première antichambre lambrissée, donnant sur une seconde antichambre dont j'ai fait ma salle à manger.

« Une petite table ronde, un poêle caché dans une espèce de cheminée gothique dont j'ai fait le dessin et que j'ai à peu près moulée moi-même, un papier vert velouté à grandes fleurs, tous ces char-

mans moines moulés sur ceux des tombeaux des ducs de Berri et posés sur des supports en harmonie avec eux, voilà tout l'ameublement de cette petite pièce.

« A gauche un salon, mon piano, ma harpe, ma musique; *la Somnambule* et *les Puritains*, *Guillaume Tell*, *Moïse* et *le Comte Ory*, tout Weber.

« A droite mon atelier, dans la même position et dans le même jour où il était rue Saint-Nicolas, avec cette différence que, lorsque j'ouvre la fenêtre, au lieu de voir la maison en face, je découvre, à travers les massifs du parc, un admirable paysage, et, si je n'avais pas peur de vous donner des renseignemens trop précis, je dirais la mer à l'horizon;

« La mer, c'est-à-dire l'infini, c'est-à-dire l'immensité, c'est-à-dire la seule chose qui donne complètement l'idée de Dieu.

« Dans cet atelier, Maurice, mon chevalet, mes couleurs, mes esquisses, mes vieilles étoffes de brocard volées aux tableaux de Paul Véronèse et mes statuettes.

« Puis à l'angle de cet atelier, écoutez bien, Maurice, une petite porte cachée que l'on ouvre grace au même secret qui ouvrait l'autre, et qui donne entrée à la petite chambre blanche, à la petite cellule virginale que vous savez; le même lit dans l'alcôve, la même mousseline le long des murs, la même lampe d'albâtre au plafond, les mêmes ornemens sur la cheminée, et en face de mon lit, Maurice, le tableau que j'ai achevé le second jour où je vous ai vu, et qui représente le Christ pardonnant à la Madeleine.

« Ce tableau est toujours le même, seulement j'ai retouché la tête de la femme à genoux.

« Voilà tout, Maurice. Ce premier étage, c'est mon monde, à moi, c'est mon univers, mon passé, mon avenir; mes trésors de joie et de douleur, tout est là.

« Maintenant que vous savez où je vis, regardez-moi vivre.

« A sept heures du matin je me lève, je passe un peignoir, je descends dans le parc; les arbres, les fleurs, les oiseaux, le gazon, le soleil, la brise, tout cela est occupé à saluer le matin et à prier Dieu. J'ai une espèce de petite chapelle comme celle qu'on rencontre sur les chemins en Italie, je m'arrête devant elle, et c'est là que presque toujours je fais ma prière avec tout ce qui prie.

« A neuf heures, je rentre, un déjeuner de fruits et de laitage m'attend dans la petite salle à manger du premier.

« Puis, après le déjeuner, je passe au salon et je cause une heure ou deux avec mon piano; il me dit les meilleures choses des grands maîtres, et je l'écoute toujours comme s'il me parlait pour la première fois.

« A midi, au moment où le jour est dans toute sa pureté, je passe à l'atelier; là je cause avec moi-même, là je reste jusqu'à quatre heures; et presque toujours, tant je suis plongée profondément dans les rêveries auxquelles je donne un corps, on est obligé de me prévenir que le dîner m'attend.

« Après le dîner je sors emportant vingt francs avec moi.

« C'est mon aumône journalière, Maurice, car je suis riche, je la répands tantôt dans un village, tantôt dans un autre, et je recueille des prières, dont je renvoie une moitié à vous et à votre famille.

« Puis, le soir venu, je rentre par cette allée d'ormes dont, je vous l'ai déjà dit, les formes fantastiques et tortueuses me font si grand'peur.

« Le soir, je lis.

« Le dimanche, il se fait quelque changement dans ces habitudes.

« A onze heures, je quitte le château, et vais assister à la messe qu'on dit dans l'église du prochain village. C'est une grand'messe accompagnée d'un orgue que je touche quelquefois dans les grandes solennités.

« Le curé avait proposé de venir dire la messe à la chapelle du château, mais je n'ai pas voulu permettre que l'homme de Dieu se dérangeât pour une pauvre pécheresse comme moi.

« A quatre heures, le parc s'ouvre, et les paysans, précédés de deux musiciens, y viennent danser.

« Il va sans dire que c'est moi qui paie la musique et qui offre les rafraîchissemens.

« Et maintenant, Maurice, que je vous ai décrit le lieu que j'habite, et raconté la vie que j'y mène, vous connaissez l'un et l'autre aussi bien que moi.

« Seulement, à tout ceci, ajoutez le vœu éternel de ma pensée, celui par lequel j'achève ma prière du matin et ma prière du soir, celui enfin par lequel je termine cette longue lettre :

« Maurice, soyez heureux.

« Votre FERNANDE. »

IX.

Trois ans s'étaient écoulés depuis que les évènemens que nous avons racontés s'étaient accomplis.

Chaque journée avait passé pour Fernande pareille à l'autre, et au grand étonnement de son notaire en correspondance suivie avec elle, elle n'avait point reparu à Paris, et semblait disposée à suivre, jusqu'à la fin des jours que Dieu lui avait marqués en ce monde, le plan de conduite qu'elle avait exposé le jour de son départ. Depuis ces trois ans, aucun accident n'était venu jeter l'ombre d'une variété quelconque sur l'existence qu'elle menait dans le vieux château, lorsqu'en revenant un dimanche de la messe, elle trouva son intendant qui l'attendait sur la porte d'un air visiblement préoccupé.

— Eh bien! mon bon Jacques, lui dit-elle, qu'y a-t-il donc, et d'où vous vient ce visage effaré?

— Il y a, madame, répondit le vieux paysan, qu'il s'est passé quelque chose d'étrange pendant votre absence.

— Que s'est-il donc passé, mon ami? demanda Fernande en souriant.

— Je pourrais ne rien dire à madame, et les choses passeraient ainsi, répondit Jacques; mais si j'ai mal fait, mieux vaut que je sois grondé tout de suite et que j'aie la conscience tranquille, au moins.

— Oh! mon Dieu! savez-vous que vous m'effrayez? dit Fernande de sa voix douce, se doutant bien qu'il s'agissait tout simplement de quelque infraction aux règles établies par elle pour la discipline de sa maison.

— Oh! il n'y a rien d'effrayant là-dedans, car c'était un jeune homme bien comme il faut, un ami de MM. de Saveney, les voisins de madame.

— Eh bien! après, Jacques?

— Eh bien! madame, ce jeune homme, qui était en chasse depuis sept heures du matin, ayant perdu, à ce qu'il paraît, ses compagnons, et se trouvant à une lieue du rendez-vous, après avoir regardé avec une grande attention l'allée d'ormes, le château, et surtout les armoiries qui sont au-dessus de la porte, ce jeune homme a demandé à qui appartenait la propriété. Comme madame n'a fait aucune défense de dire son nom, j'ai répondu qu'il appartenait à Mme Ducoudray.

A ce mot de Mme Ducoudray, ce jeune homme a paru fort ému.

— Monsieur connaîtrait-il madame? lui ai-je demandé.

— Oui, m'a-t-il répondu; beaucoup, autrefois.

— Alors je regrette que madame soit à la messe, lui ai-je dit.

— Elle est à la messe? s'est-il écrié; au village voisin, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Écoute, mon ami, a-t-il ajouté : alors tu peux me rendre un service dont je te serai reconnaissant toute ma vie.

— Parlez, monsieur, et si c'est en mon pouvoir, je le ferai avec grand plaisir.

— En l'absence de Mme Ducoudray, je voudrais visiter le château.

— Mais, ai-je dit alors, le château n'est pas à vendre, monsieur.

— Je le sais bien, a-t-il répondu; mais tu ne peux savoir combien ce château renferme de souvenirs.

— Monsieur l'aurait-il habité dans sa jeunesse?

— Non, je n'y suis jamais venu même, et cependant je le connais comme si je l'avais quitté hier.

— Monsieur me permettra de lui dire que cela me semble bien singulier.

— Écoute, mon ami, me dit-il en me prenant les mains : je te le dis, j'ai un grand désir de voir ce château, et je puis te jurer d'avance qu'il ne résultera pour toi aucun reproche de ma visite. Mais faisons un marché : ne me laisse entrer dans chaque chambre que lorsque je t'aurai dit d'avance quels sont les meubles qu'elles renferment et quel est le papier qui les décore.

— Monsieur, répondis-je fort embarrassé, je n'ai pas d'autorisation de faire ce que vous me demandez.

— Mais tu n'as pas non plus d'ordres contraires?

— Non, monsieur, répondis-je.

— Eh bien! encore une fois, je t'en prie, fais ce que je te demande. Si tu n'étais pas au service de Mme Ducoudray, je t'offrirais de l'argent; mais je sais que ceux qui la servent n'ont besoin de rien.

— Alors, repris-je, je vois que monsieur n'a pas menti en disant qu'il connaissait madame.

— Oh! c'est un ange! s'est-il écrié.

— Que voulez-vous, madame? reprit l'intendant; je ne pouvais pas refuser ce qu'il demandait à un homme qui parlait de vous dans ces termes-là.

— Aussi vous avez consenti? demanda Fernande d'une voix dont, malgré toute sa puissance sur elle-même, elle ne pouvait cacher l'altération.

— Oh! mon Dieu! madame, aurais-je mal fait? demanda l'intendant.

— Non, rassurez-vous; ce que vous avait dit ce jeune homme était vrai, et il connaissait ce château aussi bien que moi-même.

— Je m'en aperçus bien vite, madame; car, ainsi qu'il s'y était engagé, il me fit la description de chaque chambre avant même que la porte ne fût ouverte. Mais il passa rapidement sur le rez-de-chaussée, traversant seulement le vestibule, la salle à manger et le salon, en disant : Votre maîtresse ne se tient jamais ici, n'est-ce pas? C'est le premier surtout qu'elle habite, c'est au premier qu'elle mange, qu'elle fait de la musique et qu'elle peint.

— Je vous l'avoue, madame, je n'étais pas du tout rassuré, et si le chasseur avait eu soixante ans au lieu d'en avoir vingt-six ou vingt-huit, je l'aurais pris pour un sorcier; mais, comme on sait, les sorciers sont toujours vieux.

— Continuez, mon ami, continuez, dit Fernande.

— Alors, et de lui-même, il a ouvert la porte qui conduit à l'escalier; je l'ai précédé pour avoir le temps de lui ouvrir.

— Il doit y avoir vingt marches à monter, a-t-il dit, pour arriver au premier?

— Ma foi, répondis-je, je ne les ai jamais comptées. — Effectivement, pour la première fois je les ai comptées, il n'y en avait pas une de plus, pas une de moins. Est-ce que ce n'est pas miraculeux, dites, madame?

— Oui, répondit Fernande, mais continuez.

— Sur le palier, de même qu'il avait fait en bas, il me fit la description de la salle à manger, du salon et de l'atelier. J'ouvris alors les portes, et il entra. — Cette fois, c'était d'autant plus étonnant, que ces trois chambres, c'est madame qui les a fait meubler.

— Oui, c'est fort étonnant, reprit Fernande, mais continuez.

— Le piano de madame était ouvert, il s'assit devant et joua le même air que madame avait joué le matin même. Puis il entra dans l'atelier, s'assit devant le chevalet, prit la palette, et dans le paysage que madame a commencé, fit une petite chapelle surmontée d'une croix, pareille à celle qui est dans le jardin. Enfin, comme j'ai cru qu'il allait sortir, il s'est levé, a marché droit à l'angle de l'atelier, a poussé un ressort, et là, que madame me pardonne, car j'ignorais moi-même qu'il y eût une chambre là, il a ouvert une porte, mais il n'est pas entré; il s'est seulement agenouillé et a baisé le seuil. — Il est resté un instant à genoux, on eût dit qu'il priait. Puis il s'est relevé,

a religieusement fermé la porte, et m'a prié de l'accompagner jusqu'à l'église.

Je n'avais aucun motif de lui refuser cette dernière demande; j'ai marché devant lui. Nous sommes justement arrivés au lever-Dieu.

Madame était à genoux à sa place accoutumée.

Il s'est arrêté à la porte de l'église, appuyé contre une des colonnes, les regards fixés sur madame, qu'il avait reconnue.

Puis, au bout d'un instant de muette contemplation, il est sorti, a déchiré une page de son portefeuille, a écrit dessus quelques mots, et me l'a remise.

— Tiens, mon ami, m'a-t-il dit alors, tu donneras ce papier à Mme Ducoudray.

Alors, me serrant la main une dernière fois, il a tourné derrière l'église et a disparu.

— Et ce papier? demanda Fernande.

— Le voici, dit l'intendant.

Fernande le prit d'une main tremblante, le déplia lentement; puis, après avoir levé les yeux au ciel, elle les ramena vers cette écriture, qu'on eût dit qu'elle craignait de reconnaître.

Le papier ne contenait que ces quelques mots :

« Je suis heureux.

« MAURICE DE BARTHÈLE. »

— Hélas! dit Fernande avec un profond soupir.

Et deux larmes qu'elle ne put retenir roulèrent le long de ses joues!

ALEXANDRE DUMAS.

LES ALPES FRANÇAISES

ET

LA HAUTE-ITALIE.

VI.[1]

VERCEIL ET NOVARRE.

Quatre heures venaient de sonner aux cent dix églises de Turin, et les premiers rayons du soleil levant illuminaient la bizarre étoile de la coupole de Saint-Jean-Baptiste, lorsque j'arrivai dans la grande cour des messageries Bonafoux. Notre lourd équipage était prêt, et le postillon enfourchait son cheval gris de fer. Je n'eus que le temps de me précipiter dans le coupé de la diligence. Un gros conducteur, coiffé d'une peau d'ours entière, et que je reconnus pour Français aux interjections énergiques dont il entremêlait, dans son impatience, son italien du Piémont, ferma brusquement la portière derrière moi; le postillon fit claquer son fouet, et nous partîmes. Un aimable voyageur a dit qu'il avait pour habitude d'être toujours en retard, étant sûr de cette façon de ne jamais attendre. Je suis tout-

(1) Voyez les livraisons des 30 juillet, 6 et 27 août, 15 octobre et 10 décembre 1843.

à-fait de son avis. Que je m'éloigne à regret ou que j'aie hâte de m'enfuir, je ne veux pas avoir le temps de me reconnaître, et je trouve mortelles les minutes qui précèdent un départ. Aujourd'hui j'étais satisfait. Déjà nous avions franchi les portes de Turin, et nous cheminions sur la route de Verceil qu'à peine savais-je comment j'étais parti. Quand ce premier moment d'étourdissement fut passé, je jetai un regard autour de moi et je vis que je n'étais pas seul. Dans l'autre coin du coupé, sous un manteau à grands carreaux verts et noirs surmonté d'un voile qui enveloppait hermétiquement une petite capote de paille d'Italie, je distinguai des formes humaines, ou plutôt l'apparence de formes féminines : j'avais une compagne de voyage.

Avouerai-je qu'aussitôt je relevai machinalement de la main droite les plis de ma cravate, tandis que de la main gauche je lissai ma chevelure, que la précipitation du départ avait pu mettre en désordre. Ce mouvement d'involontaire coquetterie fut tout-à-fait fugitif; il fit place à la curiosité. Quelle pouvait être cette femme qui voyageait ainsi seule?

Appuyée contre le panneau de la voiture, à ma droite, la tête à demi tournée du côté de la portière, elle restait immobile et paraissait dormir. Dormait-elle réellement? je ne le pensai pas. Était-elle jeune? je le présumais. Était-elle jolie? je souhaitais qu'elle le fût; mais le mystère, ou plutôt le manteau qui l'enveloppait, ne permettait à aucun regard de résoudre d'une manière satisfaisante ces intéressantes questions. Ce manteau trahissait une origine ultramontaine, et par sa forme et par sa couleur. Si l'inconnue n'était pas Italienne, quel était donc son pays? Était-elle Française? venait-elle de la Suisse ou de la Savoie? où allait-elle? Ces questions, toutefois, n'étaient que secondaires, et, dans cet interrogatoire mental, je revenais toujours à ces deux points principaux qui, décidés affirmativement, pouvaient seuls donner de l'intérêt à tout le reste : est-elle jeune? est-elle jolie?

De Turin à Settimo je fis tout pour le savoir. Tantôt je baissais brusquement une glace pour réveiller la dormeuse si son sommeil n'était pas simulé; mais sa parfaite immobilité eut bientôt levé tous mes doutes : elle ne dormait pas. Je me penchai alors par la glace ouverte, comme pour mieux examiner le pays, mais en réalité pour déplacer mon point de vue trop oblique. Toutes ces tentatives étaient vaines, le sanctuaire où l'inconnue se renfermait restait impénétrable. On ne se réveillait pas, on ne faisait pas le moindre mouve-

ment, et mon regard ne pouvait pénétrer au-delà du manteau et de la capote. Une tortue est moins bien cachée sous sa carapace à carreaux d'écaille que l'inconnue ne l'était sous son manteau. L'impatience cependant commençait à me gagner, quand tout à coup le fouet du postillon fit silence; le bruit et le mouvement de la voiture cessèrent : nous étions arrêtés au milieu de la grande rue de Settimo.

Ces lourdes voitures ne s'arrêtent pas si brusquement sans qu'il en résulte quelque violente secousse. Cette fois le temps d'arrêt fut si prompt, que ma mystérieuse compagne, obéissant malgré elle à l'impulsion donnée, fut arrachée de sa place et rudement lancée en avant. Je me précipitai pour la retenir ou la relever, mais déjà elle s'était replacée dans son coin, tout d'une pièce. Bien plus, le désordre causé par ce subit déplacement n'avait pas fait à son enveloppe une brèche assez large pour donner passage à un regard. Seulement, une jolie boucle de cheveux s'était échappée de dessous la capote, et, se glissant entre le voile et le manteau, s'était gracieusement déroulée sur son épaule. Ces cheveux étaient d'un blond magnifique. Une femme de la première jeunesse pouvait seule les avoir de cette beauté, et les Anglaises portent d'ordinaire des boucles de cette longueur. Ma compagne était donc jeune et Anglaise.

Telles étaient mes conjectures, et peut-être eût-il fallu attendre long-temps encore pour savoir si elles étaient fondées, si un hasard heureux ne fût venu à mon aide. Jusqu'alors nous avions marché vers le nord, ayant le soleil de côté; mais en approchant de Chivasso, la route fait un coude et tourne à l'est. Le ciel était d'une admirable pureté; le soleil montait lentement sur l'horizon, et ses rayons, qui jusqu'alors avaient glissé obliquement sur les glaces du coupé, tombèrent à plomb sur nous et nous accablèrent sous leur pluie de feu. On pense bien qu'en pareille circonstance un manteau devenait superflu. Aussi, après quelques mouvemens lents et gracieux, pareils à ceux que fait la couleuvre que dégourdit un rayon de soleil, je vis le manteau s'entr'ouvrir, fort peu d'abord, puis davantage; de jolies mains écartèrent le voile, et, sans tourner encore le visage de mon côté, on se pencha en avant comme pour baisser des stores qui malheureusement n'existaient pas. J'avais prévu ce mouvement et préparé un foulard qui, en quelques secondes, fut attaché et mit obstacle à l'entrée des rayons. Ma prévenance fut récompensée. Le manteau fut tout-à-fait rejeté en arrière, et le voile fut écarté; puis on se tourna avec quelque hésitation encore vers moi, et la plus charmante figure, portée par le col le plus souple, le plus long, le plus anglais

que j'eusse jamais admiré, s'inclina lentement de mon côté, tandis que de jolies lèvres murmuraient avec une dignité pleine de grace un délicat : *I thank you.* On m'était obligé, on m'avait vu, je pouvais donc me regarder comme présenté. Je me gardai bien, toutefois, d'abuser de mes avantages; je ne voulais rien devoir à la contrainte, j'aimai mieux laisser naître la conversation que la provoquer ou l'imposer. Je me contentai de rendre le plus respectueusement du monde le salut que l'on m'avait adressé, et nous retombâmes dans le silence. On me sut gré de ma discrétion, car le voile resta levé et le sommeil simulé cessa. Je ne tardai même pas à m'apercevoir que j'étais à mon tour l'objet d'un examen fort attentif. Quel en fut le résultat? je l'ignore. Toutefois la glace était rompue, et sur ces entrefaites le mouvement de la voiture ayant détaché le foulard, comme je le replaçais de mon mieux, l'aimable inconnue profita de l'occasion, et prenant la parole :

— La chaleur est bien forte, me dit-elle.

— Oh! oui, très forte, et si quelque souffle de vent du nord ne nous vient pas des montagnes, je crains que dans peu d'heures elle ne soit insupportable.

— En effet, le voisinage de ces belles montagnes de neige que nous apercevons derrière ces collines, ajouta-t-elle en me montrant les Alpes, devrait rafraîchir l'air.

La conversation était engagée; nous en parcourûmes le cercle obligé. Le chapitre *du temps* nous conduisit sans grand effort de transition à celui *du paysage.* Si ma compagne ne parlait pas un français des plus purs, du moins il était fort intelligible. L'article, le pronom et l'adjectif ne s'accordaient qu'accidentellement avec le substantif, mais, à mon avis du moins, ces petites irrégularités donnent au langage quelque chose d'insolite et de piquant. Changer le genre des mots, c'est comme si l'on changeait le sexe des personnes; c'est prêter à la conversation quelque chose de l'originalité et de l'imprévu d'un bal costumé.

De l'aspect du pays nous passâmes aux usages et aux mœurs de ses habitans, que ma compagne jugea en Anglaise, c'est-à-dire sévèrement. Peu à peu, tout en nous occupant des coutumes et des habitudes italiennes, nous arrivâmes, par voie de comparaison, à parler, elle de l'Angleterre, moi de la France. Ma jolie compagne avait tous les préjugés de son pays. Ces préjugés sont nombreux et souvent de la nature la plus singulière. Aussi, malgré les précautions vraiment anglaises dont elle enveloppait sa pensée, il me sembla

qu'elle avait à peu près aussi mauvaise opinion de nous autres Français que de ces Italiens sur le compte desquels elle s'exprimait, tout à l'heure, avec un mépris des plus sincères. Elle venait de traverser la France; et de Calais au pont de Beauvoisin elle n'avait trouvé qu'à blâmer. Nos auberges étaient de vraies étables; les villages anglais valaient mieux que nos villes. Londres n'eût pas voulu de Paris pour un quartier, et de Lyon pour un faubourg. Je connaissais ces habitudes nationales d'exagération, et je me contentai de sourire d'un air de doute; ne me laissant aller à contredire que par degrés pour animer la conversation et rendre la belle étrangère plus communicative encore. On n'est jamais meilleurs amis qu'après avoir querellé un peu. Aussi, lorsque nous arrivâmes à Brandisso, après nous être dit réciproquement quelques bonnes vérités bien nationales, l'*entente la plus cordiale* s'était-elle établie entre nous. Ceci soit dit sans parler français.

Nous nous arrêtâmes dans ce village où nous attendait un maigre déjeuner. La réunion fut très silencieuse. Une famille italienne occupait l'intérieur de la voiture. Tous les membres, hommes et femmes, étaient en grand deuil, et paraissaient profondément affligés. Aucun d'eux n'ouvrit la bouche. Un commis-voyageur provençal essaya seul, à trois reprises, d'engager la conversation; mais personne ne lui répondant, il se lassa du monologue et se tut.

Ma compagne de voyage parut fort sensible à l'attention que j'avais eue de ne pas lui adresser la parole devant ces étrangers, et lorsque nous remontâmes en voiture, elle était presque arrivée à la confiance. Quelque paradoxale que cette observation puisse paraître, je dois dire ici que le caractère anglais offre parfois de singulières analogies avec le caractère italien. L'extrême méfiance s'y allie à l'extrême confiance. L'inconnue de tout à l'heure, à laquelle vous venez d'être présenté, passe, sans intermédiaire, de la réserve la plus absolue à la plus complète familiarité. J'ai eu souvent occasion de le remarquer, les Italiennes sont Anglaises, moins la hauteur et moins la pudeur. Du côté de l'Anglaise, ce sont les mêmes épanchemens, moins intimes sans doute, mais tout aussi imprévus. Si elles ne s'expriment pas comme les Italiennes, elles sentent comme elles, et leur altière pudeur doit donner à leur amour un charme infini. Les Françaises n'ont ni cette réserve, ni cet abandon; elles sont plus aimables sans doute, mais elles savent moins aimer. Ma compagne ne savait pas encore mon nom, que déjà elle m'avait raconté son petit roman. Elle était fille unique. Son père, d'une constitution dé-

licate, avait quitté l'Angleterre pour se rendre en Italie, où il espérait rétablir sa santé altérée. En partant, il l'avait laissée dans une famille à Londres. Elle y vivait, fort retirée, depuis plusieurs mois, quand elle avait appris que son père était tombé gravement malade à Florence, et se trouvait dans l'isolement le plus complet. Aussitôt, ne tenant compte d'aucune observation, miss V... s'était jetée dans le premier paquebot qui partit pour Boulogne, n'ayant pour compagne qu'une vieille servante. Depuis quinze jours, elle courait les grands chemins de la France, de la Savoie et de l'Italie. Elle avait laissé à Lyon sa compagne morte de fatigue, et elle avait traversé les Alpes seule. A Turin, elle avait visité en passant un banquier, correspondant de sa famille, et avait su par lui que son père était hors de danger. Aussi était-elle plus tranquille. « Je reverrai donc ce bon père dans quatre jours, » me disait-elle, et cette pensée la rendait toute joyeuse. Au calme et à la sérénité de son esprit et à la singulière perfection de toute sa tenue, on aurait pu croire qu'elle n'était en route que de la veille. Une Française qui se rend de Paris à Versailles paraît certainement plus préoccupée et plus fatiguée. Les Anglais sont vraiment faits pour vivre en peuple nomade.

Ma compagne achevait ses confidences comme nous arrivions à Chivasso, jolie ville qui a une belle place et un vieux château sur lequel nous ne pûmes jeter qu'un bien rapide coup d'œil. En montrant à miss V... une vieille tour encore debout au milieu des pans de murs ruinés d'une ancienne forteresse, je lui racontai comment ce donjon avait été autrefois, en 1307, la demeure d'un petit tyran, le marquis Gioanni, qui, malgré ce titre de tyran, était tellement chéri de son peuple, que, pour rendre hommage à sa mémoire et témoigner de leur attachement, ses sujets n'imaginèrent rien de mieux que de manger le médecin coupable de l'avoir, ou fait, ou laissé mourir. Ce malheureux docteur, qui avait nom Manuel de Verceil, avait cependant employé tous les moyens que fournissait la science vers 1300 pour guérir le marquis Gioanni, dont la maladie était incurable. Le prince mourut. Le jour de ses funérailles, l'infortuné Manuel, au lieu de rester prudemment au logis, eut la folle pensée d'accompagner son malade à *sa dernière demeure*. Le peuple crut sans doute voir de l'ironie dans une semblable démarche, car, saisi d'une fureur subite, il se précipita sur le médecin et mit en lambeaux ses vêtemens; quand les vêtemens furent lacérés, il s'attaqua aux membres qu'ils recouvraient. Vingt hommes s'attachent à chaque bras et à chaque jambe comme autant de chevaux furieux,

et en un clin d'œil le malheureux Manuel est mis en pièces. Puis on dépèce ses membres; chacun veut avoir un lambeau de chair. Un des courtisans du marquis a l'affreuse idée de porter ce lambeau à sa bouche et de l'avaler; tous les autres en font autant; le peuple les imite, et en un instant le cadavre est dévoré.

Voilà de belles funérailles pour un prince que l'on représente comme le meilleur et le plus vertueux des hommes! Parfois les hommes sont fous.

Après une courte halte à la sortie de la ville, nous repartîmes. De Chivasso à San-Germano, notre conversation avec miss V... continua sur le même pied d'agréable intimité. L'étude de ce caractère naïf, plein de laisser-aller, et pourtant digne et réservé dans l'occasion, m'intéressait singulièrement. Tout à coup, à la sortie de Capriasco, nous aperçûmes les campanilles des églises de Verceil, qui se détachaient sur la sombre verdure de la plaine comme une broderie d'argent. Ma compagne me demanda quelle était cette jolie ville blanche qui paraissait aussi neuve que si elle eût été bâtie de la veille. Je lui répondis de mon mieux, me gardant bien, toutefois, d'entrer dans aucun détail sur sa prétendue origine; le sujet eût été par trop *choquant*, et d'ailleurs messieurs les étymologistes, qui ne voient dans Verceil, *Vercellæ*, qu'une contraction du nom primitif *Veneris cellæ*, sont-ils bien dans le vrai? « Ces mots, dit gravement Denina, laisseraient supposer que du temps des Romains cette ville renfermait un grand nombre de petits logemens pour les prêtresses de Vénus. » Or, rien ne vient à l'appui d'une pareille conjecture. Quel caprice eût d'ailleurs engagé ces aimables prêtresses à s'établir aux confins de l'Italie, loin des capitales où le culte de la facile déesse est surtout en honneur?

Verceil, florissante sous les empereurs, et saccagée par les barbares, comme nous l'apprend saint Jérôme dans une de ses lettres, ne reprit sa première splendeur qu'à l'époque de la domination des Lombards. Sous les empereurs carlovingiens et leurs successeurs, Saxons ou Franconiens, son importance s'accrut en même temps que sa population. République durant la seconde partie du moyen-âge, Verceil subit de fréquentes révolutions fomentées par deux familles puissantes et rivales, les Avogadri et les Tizzoni, en lutte perpétuelle pour le pouvoir. Affaiblie par de continuelles dissensions, cette ville devint facilement la proie des Visconti, les puissans seigneurs de Milan. Un de ces princes, Philippe-Marie Visconti, échangea au commencement du XVe siècle, par un singulier contrat,

Verceil et sa province contre la main de la fille d'Amée VIII, premier duc de Savoie. Depuis cette époque, cette ville a toujours appartenu à la Savoie.

Si l'on en croyait les médisances de leurs voisins de Milan et de Turin, les Vercellais n'auraient guère l'esprit plus vif que les bons habitans de Bergame, ces Béotiens de l'Italie. Verceil, assurent-ils, aurait fourni plus de saints au calendrier et de braves militaires aux armées piémontaises que de lettrés ou de savans aux académies. Nous n'avons pu nous assurer du plus ou moins de fondement de ces impertinentes assertions.

La cathédrale, dédiée à saint Eusèbe, est la plus remarquable des églises de Verceil; elle est fort ancienne et a un *pronaos* à la manière des temples grecs. Sa façade, en partie moderne, est surchargée d'ornemens. L'intérieur est riche et curieux. On y conserve un exemplaire manuscrit de l'Évangile, qu'on attribue à saint Marc, et qui est d'une très haute antiquité. — Les fidèles n'approchent qu'avec respect de la vénérable relique et en baisent à genoux la précieuse couverture, nous dit Millin, dont le revirement de 1815 avait fait un catholique très fervent. Autrefois cet Évangile était attaché avec un ruban scellé du sceau de l'évêque, qui seul pouvait accorder la permission de l'ouvrir. Aujourd'hui, si vous donnez une *lire* au bedeau, il vous laissera feuilleter à loisir le précieux volume. Le texte du manuscrit est latin, saint Marc l'eût probablement écrit en grec. Les ornemens de la couverture étaient déjà usés du temps de Bérenger qui, vers la fin du IXe siècle, la doubla de lames d'argent ornées de figures et de fleurs que Bianchini de Vérone a fait graver. Les lettres sont majuscules. L'écriture est disposée en deux colonnes sur un parchemin très blanc et très fin.

On montre dans la même église une statue miraculeuse de la Vierge qui a une large tache noire sur une des joues. C'est la marque du soufflet qu'un juif lui donna, nous racontent les dévots, qui ajoutent pieusement que le méchant juif fut brûlé.

Verceil est une ville de reliques : on y montre encore un baptistère antique avec deux siéges, celui du parrain et celui du filleul; des ossemens de martyrs et de saints; mais la plus singulière de toutes ces reliques, c'est le *sacro cingolo*, la ceinture sacrée. Le *sacro cingolo* me valut, de la part du bedeau *cicerone*, une jolie histoire que je ne sais trop comment raconter, et que je me gardai bien surtout de traduire à ma compagne.

Le *sacro cingolo* est un petit présent que le bon Dieu fit à saint

Thomas, son serviteur, et voici à quelle occasion. Saint Thomas dans sa jeunesse, se sentant porté à la vie claustrale, voulut quitter ses frères, qui l'aimaient, pour se jeter dans un couvent. Ces jeunes gens, d'un naturel dissipé, s'efforcèrent de le détourner de ses projets. Leurs raisonnemens se trouvant sans succès, ils eurent recours à un moyen d'ordinaire plus efficace : à la tentation. Un jour que Thomas était seul dans leur maison, ils amenèrent une jeune fille, aussi libre et aussi folâtre que jolie, et l'enfermèrent avec leur frère, qui était fort bien tourné de sa personne, et qui ne déplaisait pas à sa compagne. Celle-ci, restée seule avec le jeune Thomas, usa d'abord de tous ces petits moyens de séduction qu'une femme qui aime sait si bien employer. Mais Thomas, homme saint avant tout, fermait les yeux et se bouchait les oreilles. Voyant l'inutilité de ses agaceries, la compagne de Thomas, piquée au jeu, en vint à des tentatives plus hardies, joignant le geste à la parole; mais la sainteté de Thomas était toujours aussi calme et résistait froidement aux plus lascives entreprises. Alors l'impudique jeune fille, que le feu du démon sans doute embrasait, ne se contraignit plus. Cette fois l'attaque fut si directe que le saint homme chancelait et peut-être allait succomber, quand tout à coup, soutenu par une force surnaturelle, c'est le mot, il saisit un tison dans le foyer et s'avança résolument vers la jeune fille demi-nue. Celle-ci, on le pense bien, n'attendit pas de pied ferme un galant de cette espèce; elle vit qu'il n'y avait rien à espérer avec un pareil homme et s'enfuit. Mais, ô prodige! au moment où Thomas victorieux se jetait à genoux pour rendre grace au ciel de la force qu'il lui avait prêtée, il sentit sur ses reins une ceinture qu'une main invisible, celle de son ange gardien sans doute, venait d'y attacher un peu tardivement. Grace à cette ceinture, Thomas resta pur désormais, sans effort et sans combats.

La ceinture de saint Thomas a trois pieds de long. Elle est large comme une paille à l'endroit qui enceint le corps. Les bouts, où sont quinze nœuds en l'honneur des quinze mystères du rosaire, sont plus amples. Les confrères de la *milice angélique*, si répandus en Italie, portent des ceintures pareilles au *sacro cingolo;* mais on prétend que, bien que munis de ces ceintures, le diable ne perd rien avec eux.

C'est dans l'église Saint-Cristoforo de Verceil qu'on voit les plus belles fresques de Gaudenzio Ferrari. Elles représentent l'histoire de la Vierge, le crucifiement, etc. Ce sont les meilleurs ouvrages de ce

grand artiste que Léonard de Vinci eût avoué pour son élève, et Raphaël pour son émule.

Le pays qui s'étend de Verceil à Novarre est couvert de vastes rizières. Ces rizières, coupées d'innombrables canaux, et journellement inondées comme l'exige la culture du riz, sont impraticables aux cavaliers; aussi servent-elles de refuge aux malfaiteurs et aux bandits, qui savent bien que les carabiniers ne peuvent les rejoindre là. Quand un homme a commis un meurtre ou un vol, il se jette dans la rizière, se juchant la nuit sur quelque vieux saule, ou s'établissant sur un tertre entouré d'eau, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion favorable pour gagner les Alpes de la Suisse italienne. A l'époque où nous traversâmes le Novarrais, le bruit courait que plusieurs de ces bandits s'étaient réfugiés dans les vastes marais de l'Agogna. Le matin même, au déjeuner, le peu de paroles prononcées l'avaient été à leur occasion. Tandis que les carabiniers examinaient nos passeports, le commis voyageur avait raconté l'histoire de voyageurs arrêtés l'avant-veille par ces brigands, et quelques paroles du commandant de la brigade avaient confirmé ce récit. Ce fut entre Verceil et Novarre que nous rencontrâmes les premières plaines de verdure que forme le riz, encore jeune à cette époque de l'année. Ces plaines s'étendent, des deux côtés de l'espèce de digue que suit la route, comme de vastes steppes au milieu desquelles se groupent quelques bouquets de saules ou d'osiers. Nul village, nulle habitation n'apparaissent dans ces solitudes, d'où le mauvais air a chassé l'homme. Tandis que nous traversions ce désert, le cœur de ma jolie compagne, qui sans doute se rappelait quelqu'un des romans d'Anne Radcliffe, battait plus fort que de coutume, et ses regards erraient, avec une inquiétude qu'elle cherchait peu à dissimuler, des deux côtés de la route. Tout à coup son œil s'arrête sur un point noir, et à peine distinct, qui semblait se mouvoir à l'extrémité de la plaine, et elle se rapproche de moi, involontairement sans doute, avec l'idée toutefois de demander protection à son chevalier en cas de déloyale agression. Où je ne voyais qu'un point, elle voyait un homme armé d'un fusil, et son œil ne la trompait pas. L'apparition de ce point noir fut bientôt suivie de celle d'un second, puis d'un troisième, puis d'un quatrième. Tous semblaient sortir d'un grand fossé ou de derrière les bouquets d'osiers qui coupaient la plaine, et se dirigeaient évidemment vers la partie de la rizière que nous devions traverser. Leurs intentions à cet égard ne laissaient aucun doute. Ma compagne

les avait sans doute pénétrées, car elle pâlit beaucoup, et je jugeai à l'altération de sa voix que son cœur devait battre bien fort.

Cependant les inconnus se rapprochaient; je commençais à distinguer parfaitement les canons de fusil luisans au soleil, et je trouvais l'allure de ces étrangers assez suspecte et la manœuvre qu'ils paraissaient opérer vraiment singulière. Ils formaient un demi-cercle de quelques centaines de pas d'étendue, et marchaient rapidement vers la route, comme pour nous couper le chemin et nous envelopper. Je risquais tout au plus de perdre une mince valise; aussi, dans la perspective d'une rencontre, la curiosité l'emportait-elle sur l'inquiétude; mais la terreur de ma jolie compagne, qui, de toutes façons, avait plus à perdre, croissait d'instans en instans. Que faire cependant pour la rassurer? Le postillon avait sans nul doute aperçu ces hommes, et cependant il poussait ses chevaux en avant. Le conducteur était muet sur son impériale. Depuis notre départ de Verceil, le plus profond silence régnait dans l'intérieur de la voiture. Le commis-voyageur lui-même se taisait; la chaleur du jour avait sans doute assoupi ses compagnons. Chaque minute qui s'écoulait rendait la crise plus imminente; armés chacun d'un grand fusil, les inconnus se rapprochaient, et nous semblions courir vers eux. Bientôt ils ne furent plus qu'à une cinquantaine de pas d'un petit pont de bois que nous devions traverser. Là ils firent halte et semblèrent se concerter et préparer leurs armes. De son côté, le postillon se mit à siffler, regardant ces inconnus d'un air sournois, et poussant vivement ses chevaux dans leur direction.

— Postillon, quels sont ces hommes? m'écriai-je en baissant la glace du coupé. Le postillon ne répondit pas et fouetta toujours.

— Arrêtez! arrêtez! postillon, cria avec autorité ma compagne, en se jetant vivement de mon côté et m'enlaçant presque de ses bras.

Dans ce moment, j'oubliai les voleurs.

L'explosion d'un fusil, qui fit tressaillir miss V... et que suivit un cri perçant: — Il est mort! il est mort! mit fin à ma distraction. Au même instant, la voiture s'arrêta, et des applaudissemens, mêlés d'éclats de rire, partirent de l'impériale.

— Bien tiré, ma foi, bien tiré, s'écriait le gros conducteur, en tombant, il a presque décoiffé Giacomo (c'était le postillon). Je tournai les yeux vers un point de la route où courait un de nos bandits supposés, et là je vis à terre un beau canard qui voletait dans les convulsions de l'agonie.

— Ah! *duck, duck!* s'écria ma compagne, qui venait de relever

la tête et qui se replaçait rapidement et avec une certaine honte dans le coin de la voiture, le plus loin possible de son compagnon.

— C'est un beau coup de fusil, s'écria le commis-voyageur; un superbe canard sauvage, ma foi!

— Nous le suivions depuis deux heures, reprit l'un des chasseurs; nous l'avions vu s'abattre près du pont.

Alors je compris leur manœuvre.

— Combien le canard? demandai-je.

— Deux *lires*, signore.

— C'est bien, apportez.

Je donnai les deux lires, et je fis hommage du *duck* à miss V..., qui riait maintenant de sa peur.

— Avouez que vous-même vous n'étiez pas fort rassuré, et que votre cœur a battu un peu? me dit-elle en rougissant.

— Oh! oui! lui répondis-je avec un soupir, pendant un instant mon cœur a battu bien fort.

Miss V... ne parut pas comprendre ces paroles, les dernières que je lui adressai. Dans ce moment, en effet, nous entrions à Novarre. Je devais m'arrêter dans cette ville, tandis que miss V... partait le soir même pour Milan. Nous échangeâmes un adieu bien cordial en nous serrant fraternellement la main. Jamais depuis je ne l'ai revue.

Novarre est une vieille ville, fortement assise sur une éminence, dernier renflement du dernier contrefort des Alpes. Sale, déserte, habitée par une population pauvre, cette ville a bien l'aspect espagnol. L'herbe croît sur les places et dans les rues solitaires que décorent de vastes palais et de riches églises. Du sommet de ses remparts la vue s'étend sur une grande partie du Piémont et de la Lombardie. L'horizon n'est borné que du côté du nord par la magnifique ceinture des Alpes. Novarre est célèbre par maints siéges et maints combats à l'époque des grandes guerres de l'Italie entre les Français, les Suisses, les Italiens et les Espagnols. Ses portes s'ouvrirent bien des fois devant leurs armées victorieuses ou vaincues qui venaient chercher derrière ses murailles un point d'appui ou un refuge. C'est là que se consomma cette trahison des Suisses qui porta une atteinte mortelle à leur réputation de loyauté; c'est là qu'ils livrèrent aux Français leur infortuné général, Louis-le-Maure, qui les avait pris à sa solde, et qui s'échappait, caché dans leurs rangs. Ils l'avaient lâchement vendu, et ils retournèrent dans leurs montagnes se partager le prix du sang. Le vieux château domine encore la ville comme un tyran féodal. Ses meurtrières, per-

cées dans de larges murailles brunes, ressemblent à autant d'yeux vigilans ouverts sur la ville. En avant du château s'étend une place d'armes spacieuse où manœuvraient le soir de mon arrivée des recrues piémontaises dont j'ai admiré l'intelligence, l'air martial et la belle taille. Le théâtre-neuf est bâti à l'un des bouts de cette place; cet édifice ne déparerait pas une ville plus considérable. La place du Château, consacrée d'ordinaire aux exercices militaires, est délaissée par les promeneurs, qui se donnent rendez-vous sur une autre belle place, entourée de portiques, dont j'ai oublié le nom; c'est là que se réunissent tous les soirs les fumeurs, les buveurs de café, en un mot tous les oisifs de la ville.

Quand j'eus fait un assez mauvais dîner à l'hôtel du Poisson d'Or, je me fis conduire au Dôme, qui me parut décoré avec plus de richesse que de goût. De nombreux tableaux tapissent les murailles et les voûtes; les plus remarquables sont encore de Gaudenzio Ferrari. Dans le nombre je distinguai une toile de grande dimension, où le peintre avait représenté des saints en extase, la tête ceinte d'auréoles d'or et portant des vêtemens brochés d'or. Cette peinture n'est que singulière. Les tableaux de la chapelle de Saint-Joseph, du même peintre, mais surtout son *Massacre des Innocens*, sont d'une exécution plus naïve et plus châtiée. Ces ouvrages de Gaudenzio Ferrari sont cependant de sa seconde manière. Ils n'ont ni la précision ni le grand style de la belle *Descente de Croix* de la galerie royale de Turin. *Les Sibylles* et *le Dieu créateur* de Bernardino Lanino, que l'on voit également au Dôme, doivent être aussi classés au nombre des productions les plus remarquables de l'école lombarde. Bernardino Lanino est un digne successeur de Luini et de Léonard de Vinci, un digne émule de Gaudenzio Ferrari.

L'église de Saint-Gaudenzio rivalise avec le Dôme par la variété de ses ornemens et de ses peintures. Sa coupole, qu'Étienne Legnani a décorée de ses compositions, est un des meilleurs ouvrages du XVIIe siècle. La décadence se fait moins sentir dans ces vastes productions des peintres lombards que dans celles des successeurs des Carraches. C'est dans la sacristie de l'église de Saint-Gaudenzio que l'on voit le fameux *saint Jérôme* du Guerchin, qui fit le voyage de Paris, mais qui, dès l'année 1807, grace aux sollicitations du ministre Prina, fut restitué à ses anciens possesseurs. Cet habile et infortuné ministre était originaire de Novarre. On m'a montré la vaste habitation (*palazzo*) qu'il possédait dans cette ville. C'est là qu'il allait se retirer, lorsqu'il fut arrêté par la populace milanaise et

massacré par elle à coups de parapluies, sans qu'elle sût pourquoi, peut-être seulement parce que dans ces temps de troubles la populace a besoin de tuer.

La soirée était magnifique, sa fraîcheur conviait à la promenade. Je montai sur le rempart de la ville, et quand j'eus parcouru la moitié de la circonférence, je m'assis sur un des talus de l'escarpe qui faisait face aux Alpes de la Suisse italienne. Le soleil était déjà couché pour la plaine; le sommet du Monte-Rosa brillait seul à l'horizon comme un brasier. Ces plaines souvent inondées, ces rivières coupées de canaux et voisines de grands lacs, sont couvertes le soir d'une brume violâtre qui ajoute singulièrement à l'effet et à l'harmonie du paysage. A peine pouvais-je distinguer un arbre ou une maison à un quart de lieue dans la vallée, et j'apercevais à l'horizon, à plus de vingt lieues en ligne directe, ces sommets du Monte-Rosa qui se découpaient sur le bleu-lilas du ciel avec une admirable netteté. Je pouvais compter chacun des pétales de la rose gigantesque. Mais bientôt l'ombre de la plaine atteignit les hautes pentes de la montagne; je vis ses sommets passer du rouge cerise au rose pâle, et prendre ensuite la couleur cendrée du fer refroidi; l'ombre monta encore, et tout s'éteignit.

Tandis qu'à l'aide des dernières lueurs du crépuscule j'achevais une rapide esquisse de ce beau paysage, j'entendis plusieurs voix italiennes qui s'entretenaient derrière moi avec vivacité. Je me retournai, et je vis monseigneur de Novarre en redingote brune et en bas violets. Le prélat, en compagnie de quelques abbés de bonne mine, faisait sa promenade du soir et s'était arrêté derrière moi, regardant sans façon le dessin par-dessus l'épaule du dessinateur. Il me salua et entama avec moi, en français, une conversation où il se montra homme de goût. Je vantai ses églises, les peintures de Bernardino Lanino et de Gaudenzio Ferrari qui les décorent, et au bout d'un quart-d'heure je vis que j'étais tout-à-fait dans ses bonnes graces; je crois même qu'en se retirant il me donna sa bénédiction. La nuit était profonde quand je quittai le rempart; les montagnes, la plaine, tout avait disparu. Les rues de cette ville, qui n'est pas peuplée en proportion de son étendue, étaient désertes. Je rentrai à l'hôtel du Poisson d'Or fort content de cette journée, qui avait commencé par un tête-à-tête, et qui venait de finir par une bénédiction. Je fus moins satisfait de la nuit. Si les rues de Novarre sont désertes, en revanche les lits de ses auberges sont singulièrement habités.

Le soir en me quittant mon hôte m'avait promis pour le lendemain un excellentissime équipage qui me conduirait à Milan *postalement*. Le soleil rougissait à peine la croix de Saint-Gaudenzio que j'étais debout et prêt à partir. — La *carossa* est prête, me dit mon hôte d'un air joyeux. Je le suivis avec empressement dans la grande cour de l'hôtel. Le carrosse était prêt en effet, et il avait été bientôt mis en état : il se composait d'une façon de tabouret à dos cintré posé sur deux brancards et porté par deux grandes roues. Une personne seule pouvait se placer sur ce siége roulant, assez justement nommé *sédiole*.

— Et le cocher, et mes bagages? dis-je à l'hôte quand je me fus installé dans la chaise. — Soyez tranquille, *caro signore*, tout trouvera sa place. En effet, au moyen de cordes et de paillassons, malles, cartons et caisses furent attachés sur une espèce de tablette à l'arrière de l'équipage. Un grand garçon brun, au collier de barbe du plus bel ébène, et que Léopold Robert eût choisi pour un de ses modèles, se jucha sur le brancard le fouet à la main; la porte s'ouvrit, et nous partîmes.

Par une belle et radieuse matinée, cette façon de courir les grands chemins a son charme. On jouit complètement du paysage. On savoure la fraîcheur de cet air vif qu'on fend rapidement. Mais quand le soleil a quitté l'horizon et monte au zénith, que les ombres se raccourcissent, que les cigales chantent avec rage et qu'un ciel aride vous couvre de son dais de feu, le ravissement cesse, l'immobilité à laquelle on est condamné devient un intolérable supplice. On se ferait volontiers attacher sous la sédiole pour trouver un peu d'ombre. Si je ne recourus pas à cette dure extrémité, c'est que Cristoforo, mon groom, était plein de ressources. Ma détresse lui fit pitié; il me remit le fouet et les rênes; il détacha mon grand parasol de peintre, se jucha sur les caisses à l'arrière-train et déploya l'immense taffetas sur ma tête : de cette façon la sédiole fut tranformée en une sorte de tente à deux roues. Ce fut dans cet équipage que nous traversâmes le Tessin et que nous arrivâmes en vue de la petite ville de Bufalore.

— Voici la maison de la douane, me dit mon cocher en me montrant de grands hangars et en me regardant d'un air singulier; le seigneur français a un bien gros bagage. — C'est possible, mais je n'ai rien de prohibé. — N'importe, on va tout visiter, ce sera l'affaire de deux petites heures. — Comment, deux petites heures! nous n'arriverons donc à Milan qu'à la nuit?— Oh! alors il faudrait faire un petit cadeau à ces braves gens, me dit-il en me montrant les doua-

niers qui nous attendaient au beau milieu du chemin. — Ils ne le recevront pas. — Ils ne refusent jamais un écu. — Quoi! moyennant un écu je passerai sans être visité? — Je vous le promets. — Va donc pour un écu. — C'est dit. — Et mon cocher fouetta son cheval, qui s'arrêta tout essoufflé à quelques pas du bâtiment de la douane.

Je ne voulais rien perdre de la petite comédie de séduction qui allait se jouer entre mon cocher et les douaniers, je résolus de ne pas quitter la sédiole où j'étais aux premières loges. A peine venions-nous de nous arrêter que deux douaniers et un brigadier s'avancèrent vers la sédiole. — Monsieur n'a rien de prohibé? me dit ce dernier. — Absolument rien. — C'est ce que nous allons voir. Il fit signe à ses deux employés, qui commencèrent aussitôt à dénouer et à détacher les paillassons qui couvraient les malles et les caisses. Le cocher s'approcha d'eux en sifflant. Je suivais de l'œil chacun de ses mouvemens, m'imaginant que la façon d'employer la clé d'or devait être des plus mystérieuses. Les choses se passèrent sans tant de précautions. Mon cocher, en faisant un grand effort pour soulever une caisse, laissa tomber un écu qui résonna sur le pavé. Le brigadier et ses acolytes entendirent le son et lorgnèrent l'écu que le cocher ramassa. L'empressement qu'ils avaient mis à détacher toutes les cordes cessa comme par enchantement. — *Fa caldo,* dit l'un d'eux. — *Caldissimo,* repartit le cocher. Le brigadier vint à moi chapeau bas. — Son *excellence* a sans doute un passeport? — Le voici; et je le lui remis. Il le prit et rentra dans la maison de douane sans plus s'occuper de mon bagage et de ses subalternes. Ceux-ci n'attendaient que sa retraite. L'un d'eux s'approcha discrètement du cocher. Je vis l'écu passer de la main du tentateur dans celle de l'excellent employé. L'argent empoché, celui-ci fit un signe que son compagnon comprit à merveille, et tous deux se remettant à l'ouvrage, replacèrent les bagages sur la tablette, et rattachèrent les cordes et les paillassons. La visite était achevée.

Dans ce moment, le brigadier revenait et me remit mon passeport : — Vous avez tout vu? le seigneur français n'a rien de défendu? dit-il à ses compagnons. — Rien, excellence. — C'est bien. — Il fit un signe au cocher, et nous repartîmes.

La douane de Bufalore ne nous avait pas retenus plus d'un quart d'heure, et quelques années auparavant j'avais dû m'arrêter trois grandes heures à Sesto-Calende pour la visite d'une seule valise; il est vrai qu'alors je croyais à la vertu de la douane lombarde.

La route de Bufalore à Milan était coupée au-delà de la bourgade

de Magenta pour un grand travail de réparation; nous avons dû prendre des chemins de traverse et rejoindre le grand chemin d'Abbiate-Grasso qui longe le *Naviglio grande*. Toute cette partie du Milanais est d'une admirable fertilité et doit toutes ses richesses à l'irrigation.

L'irrigation ailleurs est une industrie, ici c'est à la fois une science et un art. A l'aide des moyens les plus simples, elle a transformé en un des pays les plus fertiles du monde la plaine inculte et marécageuse où se déversaient toutes les eaux des Alpes. Le sol que les Hollandais ont disputé à l'Océan au moyen de digues, les habitans de la Haute-Italie l'ont reconquis sur les torrens dont ils ont réglé le cours et qu'ils ont transformés en canaux.

Vers le milieu du XIIe siècle, les religieux de l'abbaye de Chiaravalle, voisine de Milan et récemment fondée par saint Bernard, eurent l'idée de répandre sur des terrains stériles, qui leur appartenaient, les eaux du *Vettabia*, cet émissaire du canal intérieur de Milan, qu'alimentaient l'Olone, le Seveso et le Nirone, et dont les eaux se partageaient entre les fontaines et les égouts de la ville. De riches moissons, des herbages magnifiques, couvrirent aussitôt les terrains arrosés. Ces religieux avaient montré à la population intelligente de cette partie de l'Italie tout le parti qu'elle pouvait tirer des eaux. L'exemple ne pouvait manquer d'être suivi. Les Milanais reproduisirent, en la reportant sur une plus grande échelle, une expérience que le succès avait couronnée : le grand canal de Tessin, ou *Naviglio grande*, fut creusé.

La nature avait, il est vrai, tout préparé pour assurer la réussite de ces grandes entreprises. De vastes lacs situés au pied des Alpes modèrent la violence des torrens qui descendent de ces montagnes, épurent leurs eaux siliceuses et servent de réservoirs supérieurs à ces vastes terrains d'alluvion qui s'étendent, sous une douce inclinaison et sans contre-pentes, des derniers contre-forts des Alpes aux rives du Pô.

Cette plaine, dont l'étendue est de plus de cent cinquante mille hectares, comprend les territoires de Milan, Pavie et Lodi. Les facilités naturelles que cette partie de l'Italie présente à l'irrigation ont fait comparer le Milanais à une nouvelle Égypte. Le Nil de la contrée, ce sont les canaux qui distribuent journellement et avec une régularité toute mathématique les eaux du Tessin, de l'Oglio, du Serio et de l'Adda, ces émissaires des lacs supérieurs. Quelques-uns de ces canaux, le *Naviglio grande*, le *Langosco* et le *Sforsesca*, par

exemple, régulateurs du Tessin, ne distribuent pas moins de douze cents mètres cubes d'eau par seconde. L'Adda, moins régulier, mais non moins riche, verse dans les grands canaux dérivés de sa rive droite un volume d'eau supérieur peut-être à celui que fournit le Tessin.

Quand le grand canal du Tessin fut ouvert, à la fin du XIIe siècle, il ne s'appliquait qu'à l'irrigation; plus tard, en 1447, on le rendit navigable, et c'est alors qu'il reçut le nom de *Naviglio grande*. Léonard de Vinci, aussi habile ingénieur que grand artiste, apporta de nombreuses améliorations à ce canal déjà existant; il ne le créa pas, comme on l'a souvent répété.

La prise d'eau du *Naviglio grande* est à Tornavento, non loin de la jolie ville d'Ollegio; sa longueur est de 50 kilomètres, sa largeur varie de 20 à 50 mètres, sa profondeur de 1 mètre 30 centimètres à 4 mètres; sa portée est de 1,075 onces d'eau. Cent vingt bouches, qui donnent naissance à un pareil nombre de canaux, servent à la distribution de ses eaux qui arrosent 32,000 hectares de terrain.

L'impulsion une fois donnée, les résultats furent immenses, et les créations du même genre se multiplièrent. Au commencement du XIVe siècle, en 1320, le canal de la Muzza fut dérivé de la rive droite de l'Adda à Cassano. Ce canal, qui n'est que de simple irrigation, est le plus considérable des canaux de la Lombardie après le *Naviglio grande*. Sa longueur est de 58 kilomètres, sa largeur moyenne de 35 mètres; sa portée d'eau est de 1,483 onces, qu'il répand dans les prairies de Milan et de Lodi où il dessert 57,004 hectares de terrain. Le croira-t-on? la location d'eau nécessaire à l'arrosage d'un hectare de terrain n'est que d'un franc par an.

On peut assurément se figurer quelles richesses des travaux de ce genre apportent dans un pays en corrigeant l'absence ou l'excès d'humidité du sol. On a remarqué avec justesse que la plupart de ces grands ouvrages ont été entrepris à la suite des croisades. Les populations chrétiennes de l'Occident auraient donc rapporté de l'Orient les connaissances en mathématiques et en hydraulique nécessaires à l'exécution de ces belles entreprises. Une chose également digne de remarque, c'est que les noms des hardis ingénieurs qui, vers la fin du XIIe et le commencement du XIIIe siècle, ouvrirent ces canaux n'aient pas été conservés (1). Leurs œuvres sont restées,

(1) Le résumé suivant, que nous empruntons au beau travail de M. Nadault de Buffon sur les irrigations, peut donner une idée de l'importance de ces canaux de

et leurs noms sont oubliés comme ceux des grands architectes qui aux mêmes époques élevèrent ces vastes basiliques dont se glorifie l'art chrétien.

Nous avions rejoint la grande route de Milan à Gagiano. Là Cristoforo a pris le ton d'un suppliant. Son *cavallo* n'en pouvait plus; il me conjurait de lui laisser faire la *colazione* chez un brave aubergiste de sa connaissance. Tandis qu'il me parlait, j'apercevais la dentelle d'ivoire du Dôme de Milan qui brillait à travers le feuillage sombre des arbres qui bordent les canaux de la plaine. Je jugeai que nous n'étions plus qu'à trois ou quatre milles de la ville. J'étais donc certain d'y arriver avant la nuit. Je consentis à faire halte à Gagiano. Cristoforo me conduisit à la porte d'une petite auberge si-

l'Italie supérieure, qui, par le seul fait des arrosages, et indépendamment des services rendus à la navigation et à l'industrie, créent annuellement une valeur de plus de 37 millions de francs.

SUPERFICIES ARROSÉES.	DANS LE MILANAIS.		
	En été.		En hiver.
Canal du Tessin.	31,500 hectares.	—	660 hectares.
— de Bereguardo.	3,900	—	84
— de Pavie.	3,600	—	160
— de la Muzza.	56,300	—	750
— de la Martesana.	22,000	—	456
Canaux secondaires, dérivés de l'Adda, du Lambro, de l'Oloniste.	2,280	—	260
Irrigations du Haut-Milanais.	2,000	—	80
Eaux de sources employées, soit directement, soit dans les canaux déjà existans. . .	13,600	—	480
Colatures.	11,000	—	
Irrigations du Milanais. . .	146,180 hectares.	—	3,430 hectares.
	DANS LES AUTRES PROVINCES.		
Provinces de Bergame, Crema et Crémone.	62,000 hectares.	—	900 hectares.
Province de Brescia.	62,800	—	700
Provinces de Mantoue et de Vérone.	44,100	—	
Ensemble. . .	168,900 hectares.	—	1,600 hectares.
Total pour la Lombardie.	315,080 hectares.	—	5,030 hectares.

tuée à la sortie du bourg, où nous nous arrêtâmes. Aussitôt une femme vint à nous. — Soyez les bienvenus, nous dit-elle d'une voix douce. — Ah! c'est vous, la *Morte*, repartit Cristoforo, et Girolamo il n'est donc pas à la maison? — Girolamo est à Milan. Cristoforo parut contrarié, l'absence de son ami le condamnait sans doute à une sobriété inaccoutumée. Il prit néanmoins son parti, fit servir une botte de fourrage à son cheval et demanda un *fiasco* de vin que la *Morte* s'empressa de lui apporter. La *Morte* était une belle jeune femme, à l'ovale plein, aux formes peut-être un peu proéminentes, une de ces *blanches aux yeux noirs*, vrai type de la race lombarde. De grandes épingles d'argent, à la tête en façon de cuiller, telles que les portent les femmes du lac Majeur, retenaient les tresses abondantes de sa noire et magnifique chevelure. Son costume différait peu d'ailleurs de celui des autres femmes de la campagne. La *Morte* faisait son service de maîtresse d'auberge avec un calme qui n'excluait pas l'empressement. Elle ne provoquait pas la conversation, répondait plus volontiers par un sourire que par une parole, et quand elle souriait, son visage prenait une expression de douceur et de grace recueillie qui me rappelait le charmant portrait de la Joconde et qui aurait pu inspirer un autre Léonard de Vinci. Quand je montai dans la sédiole et qu'après avoir payé la dépense je pris congé d'elle, elle me salua par un *grazia della compagnia* qui allait droit au cœur.

Tandis que nous roulions vers Milan en suivant la belle route qui onge le Naviglio Grande : — C'est une brave femme que la *Morte*, me dit Cristoforo.

— Elle a un gracieux visage.

— Et un grand cœur, *signore;* quand elle aime, elle aime bien. *Non e una oca.* (Une oie à Milan, c'est une femme qui ne sait pas aimer.)

— Qu'a-t-elle donc fait de si héroïque?

— Elle aimait un jeune homme de Banicola, et comme son père ne lui permettait pas de l'épouser, elle a été chercher son mari au fond d'un puits.

— Je ne te comprends pas; dans ce pays-ci, les amoureux vivent-ils donc au fond des puits?

— Ils n'y vivent pas, mais ils savent parfois s'y jeter; c'est ce qui est arrivé à la *Morte.* Son père lui ayant déclaré un jour qu'elle n'épouserait jamais Girolamo, la *Morte*, avec l'air doux que vous lui avez vu, prit sa course à travers le village, se dirigea vers le puits qui se trouve au milieu de la place, monta sur la margelle, fit le

signe de la croix, et se jeta bravement dans le trou. Comme elle tombait, elle sentit la corde qui pendait dans le puits; le Christ lui vint sans doute en aide, car elle put la saisir; de sorte qu'elle arriva au fond du puits vivante encore, mais elle n'avait plus ni peau ni chair sur les mains : la corde, le long de laquelle elle avait glissée, avait tout rongé jusqu'à l'os. Comme on l'avait crue morte, quoiqu'elle fût vivante quand on la retira du fond du puits, on l'a depuis appelée *la Morte*. Vous comprenez qu'après cela il a bien fallu que le père lui permît d'épouser Girolamo; et il a bien fait, car Girolamo et sa femme, qui se sont faits aubergistes, ne peuvent manquer de faire fortune; tout le monde les aime. — Les *gens* ne veulent boire que de leur vin, les *cavalli* ne veulent manger que de leur avoine, ajouta Cristoforo en riant et en battant des mains, fort satisfait sans doute du trait d'esprit par lequel il venait de terminer son récit.

Dans ce moment nous arrivions aux barrières de Milan.

F. DE LA FALOISE.

CRITIQUE.

Essai sur le Principe et les Limites de la Philosophie de l'Histoire,

PAR M. FERRARI.[1]

La philosophie de l'histoire est une science dont on a étrangement abusé de notre temps, et souvent ceux qui en parlent avec le plus d'emphase sont aussi étrangers à l'histoire qu'à la philosophie. Pour les esprits superficiels, c'est une spécialité commode où l'on peut se donner à peu de frais des allures de penseur; c'est une voie facile qui peut même conduire à l'Institut, section des sciences morales, ce bienheureux panthéon de plus d'une gloire mystérieuse; pour les esprits vraiment distingués, c'est un terrain dangereux, car dans les grands systèmes on marche toujours au bord des abîmes. Dans l'antiquité païenne, en présence du dogme de la fatalité, on n'avait point à s'occuper de la philosophie de l'histoire : ce n'était pas au passé, mais aux sibylles qu'on demandait la science de l'avenir. Pendant le moyen-âge, les apocalypses remplacent les livres sibyllins, et, tandis que les chroniqueurs racontent sans penser, on trouve, à la place des philosophes, les astrologues qui cherchent dans les astres les mystères des temps futurs. L'homme voyage comme les sorcières du sabbat dans le monde suprà-sensible, et la science sérieuse n'a rien à démêler avec tous ces rêves, qui bâtissent dans les nuages un univers enchanté, revenant sans cesse sur lui-même par le retour des

(1) Un vol. in-8°, 1843; chez Joubert, rue des Grès, 14.

grandes périodes cosmogoniques. Avec Bacon la scène change. Satan rentre dans l'abîme : les rêveries s'évanouissent comme les palais de Morgane aux clartés du soleil. L'alchimie fait place à l'analyse, la science se constitue, et trois écoles se partagent le domaine de la philosophie de l'histoire : — l'école théologique, qui proclame, avec M. de Bonald, la nécessité d'une révélation directe, d'une sorte d'effluve qui descend de Dieu jusqu'à l'homme, et sans laquelle, frêles machines que nous sommes, nous serions inhabiles à penser, à parler, et même à nous reproduire; — l'école Baconienne, qui rend l'homme à l'humanité, mais qui, en s'attachant strictement à la simple observation des faits positifs, en arrive pour ainsi dire à proclamer le vide métaphysique, à nier ce qu'elle ne peut palper, et même à douter de la religion parce qu'elle ne voit pas Dieu, et qu'elle est impuissante à observer l'infini. Comment expliquer le mouvement de l'histoire autrement que par les idées? Nier les idées, s'astreindre scrupuleusement à l'observation des faits, n'est-ce pas supprimer le mobile même de l'activité humaine, et en dernier résultat n'est-ce pas diviniser le hasard? — Vient enfin l'école ontologique, qui a été élevée par Hegel à sa plus haute puissance. Pour cette école, l'histoire n'est plus seulement le mot du drame humain, de ce drame moitié triste, moitié bouffon, qui roule depuis six mille ans sur les données de la tragédie classique, l'ambition et l'amour : c'est une explication complète de Dieu, de la nature et de l'homme, ou plutôt, pour rester dans le vrai, c'est la poursuite hardie et saisissante de cette explication. Par malheur, avec Hegel, l'esprit s'envole au-delà des phénomènes sensibles et intellectuels, au-delà de nos idées. Le penseur allemand explique l'histoire moderne avec le sacrement de l'eucharistie; tout disparaît devant le mystérieux travail de Dieu, qui, ne se comprenant pas, doit se connaître dans l'homme, c'est-à-dire dans notre propre pensée : l'eucharistie, qui consomme la réunion de la double nature divine et humaine, est le dernier résultat de l'histoire. Enfin ce résultat a éclaté le jour où le professeur Hegel a compris qu'il était Dieu, et où Dieu, de son côté, s'est connu dans le professeur Hegel. On le voit, ce n'est pas seulement la sublimité littéraire qui est souvent voisine du ridicule, c'est aussi la profondeur métaphysique. Hegel n'en est pas moins un penseur vraiment effrayant.

Mais, dira-t-on, est-ce vraiment la peine de penser, de s'égarer ainsi dans les grands problèmes, pour se retrouver toujours en face du mystère, et quelquefois même de l'absurde! C'est Dieu qui nous mène; laissons-nous conduire; croyons, ne cherchons pas. Dans cette algèbre de l'histoire, qui pourrait dégager l'inconnue? Passons donc devant le sphinx, sans répondre à l'énigme qu'il nous propose. Nous voudrions passer sans répondre, qu'une curiosité irrésistible nous solliciterait à chercher le mot. Le problème serait insoluble comme celui de la vie, qu'il faudrait encore s'en occuper. L'esprit sort, sinon éclairé sur la solution définitive, du moins plus fort et plus puissant, de la lutte avec les mystères; le sphinx d'ailleurs ne dévore plus ceux qui s'arrêtent à ses questions sans les résoudre, et le plus grand danger qu'il

y ait, c'est de faire un livre, et surtout un livre qu'on ne lise pas, faute de le comprendre. L'obscurité, l'indétermination, tels sont les défauts, inhérens du reste à la nature même du sujet, qui se rencontrent dans la plupart des ouvrages contemporains où il est traité de la philosophie de l'histoire, et en analysant rapidement ici le travail de M. Ferrari, nous devons le féliciter d'abord d'avoir heureusement échappé aux écueils ordinaires du sujet qu'il a choisi. A part la remarquable faculté d'abstraction qui distingue M. Ferrari, cela tient aussi, sans aucun doute, à ce qu'il s'est posé avant d'écrire un but net et précis, et ce but, c'est non pas de donner un nouveau système, mais de chercher pour la philosophie de l'histoire, tout en examinant l'état actuel de la science, un principe qui n'ait rien d'arbitraire. Or, quel est ce principe? Voici le point de départ de l'auteur : — l'esprit humain, qui est vraiment scientifique, tend toujours à créer un système, et le système qu'il a créé ne peut être détruit qu'à la condition d'un système nouveau. En considérant l'histoire dans les faits, on trouve une variabilité infinie, mais en la considérant comme science, on ne rencontre jamais qu'une succession de systèmes : il résulte de là que la science de l'histoire n'est que la science de la succession des systèmes, en un mot l'histoire idéale; tous les peuples ont le même point de départ, ils sont tous sur la même route, ils tendent au même but, ils sont soumis aux mêmes lois, et ces lois forment l'objet de la philosophie de l'histoire; car l'histoire idéale domine tous les faits de l'histoire positive, et il faut toujours l'en distinguer. Dans l'histoire universelle, en tant que série de faits, il n'y a aucune unité : les philosophes ont beau combiner les évènemens, il semble toujours que les peuples se soient combattus au hasard, juxta-posés au hasard. Ici la victoire appartient au plus digne, là au plus méchant : le maître qui règne aujourd'hui détruit l'œuvre de celui qui régnait hier. A vrai dire, il n'y a dans le drame du passé aucune autre unité que celle que la raison y apporte; et cependant l'unité du genre humain, tel est le but que poursuivent toutes les civilisations, toutes les religions, toutes les philosophies. La vieille Rome le poursuit par la conquête : elle admet le monde barbare au droit de cité; Alexandre veut faire de l'Asie une province macédonienne, de la Méditerranée un lac macédonien. Rome moderne à son tour veut rallier le genre humain dans un même bercail, aux genoux d'un même Dieu, sous l'œil d'un même pasteur, *unum ovile, unus pastor,* et quand le successeur de saint Pierre étend la main pour bénir, il bénit le monde tout entier. La philosophie, de son côté, cherche comme son but le plus haut l'uniformité des croyances : on serait donc peut-être autorisé à penser, d'après ces tendances, ces aspirations, que l'unité pourra se réaliser dans l'avenir; mais, en attendant, on peut affirmer qu'elle n'est pas dans le passé.

M. Ferrari, en s'attachant fortement à cette idée neuve et juste en même temps qu'originale, la suit pas à pas dans ses embranchemens divers. Il développe du point de vue critique et du point de vue dogmatique le principe

qu'il a posé, et il examine rapidement les systèmes des penseurs modernes qui se sont occupés de la philosophie de l'histoire depuis Bacon jusqu'à M. Cousin. Il serait trop long de suivre l'auteur dans les jugemens qu'il porte tour à tour sur MM. de Bonald, Lamennais, Schlegel, Rosmini, Hegel, etc. Sans doute, il est quelques-uns de ces jugemens qui peuvent être contestés; mais ceux même des lecteurs qui n'adopteraient point certaines conclusions critiques rendront cette justice à M. Ferrari, qu'il est toujours resté supérieur aux étroites préoccupations des écoles ou des partis. Il y a d'ailleurs dans tout l'ensemble du livre un remarquable mouvement d'idées qui entraîne, et révèle souvent des horizons nouveaux et inattendus. Nous citerons surtout les pages qui concernent les utopies contemporaines, en félicitant M. Ferrari d'avoir eu le premier la pensée de les considérer du point de vue philosophique.

L'histoire, dit en d'autres termes M. Ferrari, étant un mouvement d'idées, comment pourrait-on l'expliquer, si l'on ne cherchait à déterminer le but de ce mouvement? Les peuples sont entraînés par une force qui est la force même des idées, et l'on se demande quelle main mystérieuse les pousse sans cesse à dépasser le but qu'ils veulent atteindre. Pour répondre à cette question, il faut chercher quelle est sur la terre la fin suprême de la destinée humaine, en d'autres termes, quelle est la grande utopie que les nations, sciemment ou à leur insu, se proposent de réaliser. Suivre les utopistes au hasard, c'est se perdre dans la région des rêves; les rejeter en masse, c'est rejeter Platon, c'est retrancher un chapitre entier de l'histoire de l'humanité. Entre ces deux extrêmes, quel parti prendre? Il faut analyser successivement et dans le détail tous les élémens des utopies pour faire la part distincte du rêve et de la réalité, de l'histoire idéale et de l'histoire positive. De là résulte dès l'abord la nécessité d'une classification rigoureuse et précise. Les utopies de tous les temps peuvent se partager, d'après l'opinion de l'auteur, en deux classes distinctes : les unes veulent rendre les hommes heureux par la vertu, les autres veulent les rendre meilleurs à force de bonheur.

Examinons les utopies qui se rattachent à la première classe; que demandent-elles? D'abord la domination des plus dignes, en ce point, les utopies sont d'accord avec le *consensus* universel, car chez tous les peuples et dans tous les temps on a décerné le pouvoir soit à l'aristocratie du courage, soit à l'aristocratie de l'intelligence, soit enfin à l'aristocratie de la race ou de la vertu. Sans doute on s'est trompé souvent, et trop souvent même pour l'honneur de l'humanité, dans l'application de ce principe; mais le principe en lui-même n'en est pas moins incontestable, au point de vue de l'histoire. En effet, dans la France du moyen-âge, les rois sont les fils aînés de l'église; comme les saints que vénèrent les fidèles, ils ont la faculté de guérir par l'imposition des mains; quoique leurs devoirs soient plus grands, leur tâche plus difficile, l'âge de l'émancipation intellectuelle arrive pour eux plus vite

que pour les autres hommes; on les considère comme appartenant à une race supérieure; l'église semble même oublier en leur faveur ses dogmes d'égalité, et l'onction par la sainte ampoule constitue en quelque sorte un huitième sacrement, qui est le mystérieux privilége de la couronne. A la Chine, l'empereur est fils du ciel; les anciens rois du Pérou réglaient à leur gré les saisons; enfin à toutes les époques la société a proclamé ce principe, qu'il fallait obéir au plus digne; elle l'a proclamé par la bouche de Platon, par la bouche de Campanella. Ici le sublime rêveur de Sunium et le hardi penseur calabrais ne sont pas des novateurs; ils sont seulement les interprètes de la sagesse des nations; mais le plus souvent les utopistes se fourvoient; car au lieu de se borner à reconnaître le principe, ils exigent de ceux qu'ils appellent à gouverner une supériorité idéale qui n'est pas dans notre nature. Ils veulent, au lieu d'une perfection relative, une perfection absolue, et ils substituent des abstractions, des maîtres pour ainsi dire impersonnels, des mythes de vertu, aux rois, aux maîtres, plus ou moins dignes, de la grande famille humaine. Par malheur pour les faiseurs de systèmes, les abstractions vagues et indéterminées peuvent rallier quelques adeptes, fonder même une école; elles ne sauraient dans aucun cas triompher de la sagesse des peuples pour élever ceux qu'une secte ou une coterie pourrait honorer. Après avoir réclamé le pouvoir pour les plus dignes, on demande pour les masses la communauté ou le partage des biens, et enfin l'association universelle. A part les impossibilités de toute sorte que ces systèmes doivent rencontrer dans les habitudes, dans les instincts même les plus profonds de la nature humaine, par quel moyen arriverait-on à les appliquer? Serait-ce par la force? Il est peu probable que la philosophie soit jamais assez puissante pour essayer la violence sans s'exposer à un suicide. Serait-ce par la persuasion? Il faudrait pour cela que les philosophies fussent d'accord. Serait-ce enfin par les miracles? C'est là peut-être le seul moyen raisonnable; car pour réaliser l'impossible on est fatalement conduit à invoquer l'impossible.

Du reste, quoi qu'il en soit de la valeur plus ou moins contestable de toutes ces spéculations, elles ne restent pas sans profit pour la société, et si la plupart sont irréalisables dans l'application pratique, elles ont du moins l'avantage de mettre les esprits sérieux sur la voie des améliorations, et de démontrer à ceux qui gouvernent la nécessité de prendre en certains points l'initiative du progrès, afin de prévenir les émeutes métaphysiques tentées par les rêveurs. De notre temps, les saint-simoniens se rattachent à cette première classe d'utopies, et ici une lutte curieuse s'engage entre la critique de M. Ferrari et le nouveau christianisme de Saint-Simon. Quel est le but que poursuivent les disciples du saint-simonisme? C'est de rendre l'homme heureux par la vertu, généreuse pensée sans doute à laquelle on ne peut qu'applaudir. Par malheur, au lieu de réformer l'homme, c'est la vertu que réforment les saint-simoniens, et dans le *nouveau christianisme* ils substi-

tuent à la loi du sacrifice la satisfaction de tous les désirs et de tous les appétits. Leur religion adopte, pour ainsi dire, une papauté à la façon de Pantagruel. L'abstinence est remplacée par la bonne chère; on dresse à la Vénus *volvivaga* des autels desservis par la femme libre, qui partage avec l'homme les fonctions du sacerdoce; car la femme est le véritable prêtre du saint-simonisme, sans avoir toutefois charge d'ames, et sa mission hiératique, qui se bifurque étrangement, consiste, tantôt à calmer les ardeurs inconsidérées de l'intelligence et à modérer les appétits des sens, tantôt à réveiller l'intelligence et à réchauffer les sens engourdis. Étrange morale, qui prêche la vertu et qui réduit tout au plaisir! Il y avait là sans doute de quoi séduire bien des pécheurs endurcis, de quoi donner bien des fidèles à l'église de Ménilmontant; mais le monde est meilleur qu'on ne pense; il se contenta de la vertu du passé, du bonheur incomplet qu'il avait trouvé jusqu'alors dans les vieilles lois, les vieilles habitudes, les affections prosaïques. Le saint-simonisme s'était facilement procuré des dieux; il ne lui manqua que des croyans, et après avoir fonctionné deux ans, ses demiurges donnèrent leur démission. Saint-Simon avait prêché le plaisir, au nom de la vertu; le fouriérisme, à son tour, prêcha le plaisir au nom du plaisir ou du bien-être même.

Mais ici nous touchons à la seconde série des utopies : dans ce nouvel ordre, il faut ranger celles qui cherchent, comme le fouriérisme, à procurer à l'homme le plus de bien-être possible, l'agréable satisfaction de tous ses appétits, et à faire disparaître par le bonheur les imperfections sociales plutôt que les vices. Ainsi le vol est une des plaies de la société. Que faire pour supprimer le vol? enrichir tous les hommes et, s'il se peut, les rendre millionnaires; il est évident que quand on dispose d'un million, on est moins sensible à la tentation du bien d'autrui; et nous connaissons tous des gens, fort considérés d'ailleurs, qui n'ont commencé à être honnêtes que le jour où ils ont eu une grosse fortune, de gros appointemens, un beau domaine ou une belle place. Boehm et Fludd avaient déjà proposé, dans leur mystique optimisme, quelques formules de cette thérapeutique engageante. Il y a là toute une tradition qui fait descendre sur la terre les félicités du ciel, et cette tradition, chose trop peu remarquée, vient aboutir à Fourier en passant par Swedenborg. On s'est étonné, on s'est même permis de rire de certaines billevesées de Fourier; mais ces billevesées sont vieilles comme le mysticisme, c'est-à-dire comme le monde. En bien des points Fourier est un mystique, et un mystique fervent. Ses extatiques amours pour les fleurs, pour la musique, sa passion pour les combinaisons mystérieuses des nombres, ses apocalypses féeriques, ses éditions revues et corrigées du paradis terrestre, ses transfigurations successives de l'humanité à travers les planètes, témoignent suffisamment de la vérité de cette remarque; et l'on trouverait plus d'un point de rapport entre le monde phalanstérisé et les merveilles du millénisme, ou de *la terre du prestre Jehan*. C'est là du reste ce qui fait la grande

originalité de Fourier, car il y a deux hommes en lui, le matérialiste et le mystique, l'industriel et le visionnaire, le statisticien et l'utopiste, le disciple du XVIIIe siècle et l'illuminé. S'agit-il de démontrer la nécessité d'une réforme? il parle comme Bacon; s'agit-il d'en arriver aux applications? il parle comme Fludd; il est résulté de là que ses disciples vivent sur une équivoque, car ils acceptent une utopie mystique dont ils ont écarté le mysticisme pour s'appuyer sur des données matérialistes. Du reste, on doit regretter, pour les gens qui aiment à prendre leurs aises, que la théorie sociétaire ne soit encore qu'à l'état d'embryon, car on donnerait volontiers, quand on tient peu à la routine des préjugés, dix mondes comme le nôtre pour un monde comme celui de Fourier. La pierre philosophale est trouvée, et jamais terre plus riche en merveilles n'est éclose dans l'imagination des conteurs ou des alchimistes. Au sein de cet univers enchanté, la féerie frappe de sa baguette jusqu'aux légumes eux-mêmes; la culture du melon, élevée à sa dernière puissance, produit trois cent soixante variétés savoureuses. Les *chevalières de la Miséricorde* circulent en toute liberté dans les dortoirs du phalanstère; l'adultère n'est plus qu'un *accord en mineur;* l'amour, plus aveugle que dans la mythologie elle-même, ne compte pas avec les années, et les beautés septuagénaires font battre des cœurs de vingt ans. Les industries les plus discréditées s'embellissent d'un charme jusqu'alors inconnu : *Trahit sua quemque voluptas.* Enfin, comme appendice et complément de toutes ces belles choses, l'homme se trouve un beau jour orné d'une queue de vingt-deux pieds, qui lui sert : 1° d'ornement; 2° de parapluie; 3° de valet de chambre. M. Ferrari n'a point insisté, on le conçoit, sur ces détails réjouissans, qui n'ont rien à démêler avec la philosophie. Il s'est attaché à la partie vraiment sérieuse du système; mais par son côté sérieux même, le fouriérisme est-il plus réalisable, plus près du possible? En voyant aujourd'hui combien les disciples se sont éloignés du maître, on se demande si Fourier lui-même se reconnaîtrait dans ses enfans, si l'hérésie n'a point déjà sapé par sa base l'église qu'il a voulu fonder; les plus fervens disciples ont renoncé à la queue de vingt-deux pieds; on commence à douter du phalanstère; douterait-on bientôt du fouriérisme même, tout en se plaçant sous sa bannière?

On le voit, dans le livre de M. Ferrari, les horizons sont variés. Nous sommes partis des apocalypses du passé pour arriver aux apocalypses de l'avenir; et lors même que nous avons rencontré sur la route les utopies contemporaines, nous ne sommes point sortis du sujet, car les utopies ne sont qu'un chapitre de l'histoire idéale de l'humanité. Il est à regretter que M. Ferrari, qui a fait preuve, dans le travail qui nous occupe, d'une remarquable puissance d'abstraction, n'ait point donné plus de développement aux conclusions, et qu'il n'ait point resserré dans les dernières pages les idées qu'il a remuées en grand nombre dans le courant de son livre. Du reste, *l'Essai sur les Principes et les Limites de la Philosophie de l'histoire* ne restera

point stérile pour les esprits sérieux. Les érudits, qui se dispensent trop facilement de penser, n'étudieront pas sans profit l'exposition savante et toujours élevée que l'auteur a donnée des grands systèmes philosophiques. De leur côté, les penseurs, qui sont souvent disposés à faire abstraction des faits pour trouver une unité impossible, adopteront, en bien des points, nous n'en doutons pas, les critiques de M. Ferrari, et ils reconnaîtront qu'il a rendu un véritable service à l'histoire et à la philosophie, en cherchant sur les frontières indécises de ces deux sciences la borne qui les sépare.

CH. LOUANDRE.

REVUE DRAMATIQUE.

Comme on a discuté très sérieusement, à propos de la reprise de *Don Sanche,* le degré d'importance que méritent les reprises, comme certains écrivains des moins tranchans ont prétendu que ces sortes d'études n'offrent pas d'intérêt, nous sommes forcé d'examiner aussi la question pour comprendre tout le bruit qui s'est fait à cette occasion. Peut-être avions-nous d'abord passé trop légèrement sur cette grave querelle, car les reprises nous avaient semblé une conséquence naturelle du mandat que l'opinion publique et leur devoir imposent aux comédiens; l'opinion publique, car on répète à satiété que le Théâtre-Français doit non-seulement asile aux chefs-d'œuvre, mais leur doit la lumière et la mise en œuvre; espèce de visite annuelle ou triennale que les vigilans conservateurs du grand répertoire sont forcés de faire dans le glorieux magasin dramatique afin de sauver quelques pièces curieuses des ténèbres, de la moisissure, de l'oubli enfin qui, malgré tous les efforts, envahit le sanctuaire dans les endroits les moins fréquentés.

Elle sera vraie éternellement, cette fable qui prouve combien il est difficile de contenter tout le monde. *Don Sanche* n'avait pas été joué depuis plusieurs années, c'est une pièce dont on regrettait les allures chevaleresques, la poésie aisée, les passions brillantes; bien des voix avaient réclamé contre l'absence de ce chef-d'œuvre, et réveillé le grand écho banal dont nous parlions tout à l'heure, les *vieilles gloires! Conservez, rendez-nous les vieux maîtres!* L'ouvrage désiré a paru, aussitôt la note change, et l'écho plus sonore que jamais renvoie mille murmures. Ce n'est pas Corneille, c'est M. Mégalbe; ce n'est plus une pièce, c'est un tronçon. M. Mégalbe est M. Planat; ce M. Mégalbe a pris un nom bizarre pour avoir un peu plus le droit de redresser

Corneille, attendu que, s'il avait persisté à s'appeler M. Planat, il ne pouvait oser se faire collaborateur du *vieux Romain*. Et pourquoi pas ? M. Ponsard, nom très simple comme celui de M. Planat, n'aspirait-il point à rivaliser tout bonnement avec Corneille? Or,

Ce que Ponsard a fait, Mégalbe peut le faire !

Nous devons donc à cet arrangeur intrépide (il faut bien du courage pour toucher à ces augustes reliques) d'avoir pu entendre une certaine quantité de beaux vers, de vers de Corneille formant une pièce plus vive dans son allure, il faut le dire, que ne l'eût été la véritable pièce du grand poète livrée à ses cinq actes et à ses développemens capricieux. N'est-ce pas là un service rendu ? Et M. Planat ne mérite-t-il pas qu'on lui pardonne de s'être appelé Mégalbe? Le fait est que bien des gens se sont contentés de lui reprocher la témérité avec laquelle il avait intercalé des vers de sa façon dans les vers de Corneille; juste récompense selon nous d'une tâche effrayante que le premier venu ne remplirait pas de manière à tromper quelquefois l'oreille et la pensée comme l'a fait ce pauvre M. Mégalbe tant persécuté. Si nous voulions entrer dans la discussion avec une chaleur digne des premières impressions, nous pourrions montrer avec quelle sagacité, avec quelle prudence l'arrangeur de Corneille a porté dans un canevas souvent embarrassé, sur des dessins quelque peu vieillis, le ciseau et la plume, rognant ici, retouchant là, ajustant d'un acte à l'autre des scènes qui se suivent parfaitement, bien qu'elles fussent séparées d'abord par des flots de vers, remaniant avec intelligence toutes les pièces éparses de cette marqueterie qu'il a fallu désunir, retailler sur d'autres mesures, absolument comme ces ouvriers flamands toujours obscurs qui d'une vaste toile rongée par les vers, éraillée par le temps, refaisaient un petit chef-d'œuvre frais, poli, reluisant, et auquel rien ne manquait pour la vraisemblance, sinon la signature du maître. Seulement ils ne s'appelaient pas Mégalbe au lieu de Planat, Chrysonidès au lieu de Van-Brecht, et puis on leur savait gré d'avoir ôté les taches et bouché les trous de la toile.

Si nous eussions eu le temps et l'opportunité pour prolonger cet examen, peut-être *Don Sanche*, réduit en trois actes, eût-il conservé, grace à nos remarques, plus de valeur que la critique ne lui en a accordé. Mais d'autres reprises nous appellent. Le *Voyage à Dieppe* et *l'Agiotage* ont réussi, dans des proportions très équitables selon nous. La première de ces deux pièces vaut surtout par la plaisanterie du fond; elle ne se démonétisera pas plus que les excellentes folies de Molière. Ce n'est pas que le style et la forme du *Voyage à Dieppe* soient remarquables; mais ce style est libre et enjoué, cette forme est spirituelle et nullement prétentieuse. Il n'en est pas ainsi de *l'Agiotage* de Picard. Que l'on prenne seulement la peine de réfléchir s'il n'est pas plus aisé de rire en voyant la folie de gens qui admi-

rent la mer rue Charlot qu'en écoutant le jargon de dix fous qui jouent à la hausse et à la baisse, et font une bourse de leur maison? *Les Nuées* d'Aristophane, comédie devant laquelle tout le peuple athénien entrait dans une hilarité frénétique, n'ont conservé aujourd'hui qu'une seule partie comique, celle qui ne faisait pas rire autrefois. Le coin est effacé, le type est perdu; certains de ces types ne sont pas plus incompréhensibles après mille ans qu'après un quart de siècle, et, en beaucoup de circonstances, *l'Agiotage* de Picard, cet élément de comédie dont presque toutes les molécules subsistent encore vivaces, nous a paru avoir vieilli comme l'eût pu faire une pièce du temps de Law, l'agioteur par excellence, l'escamoteur célèbre qui, en échange de leurs écus, avait donné aux Parisiens la rage dans un morceau de papier.

Cette pièce pèche en outre par d'autres endroits : le vice y paraît dans le développement, parce qu'il est dans l'essence. L'auteur, doué d'éminentes qualités comiques, s'est passionné pour la peinture d'un travers qu'il a spirituellement caricaturé, sans voir que par un coin imperceptible cette caricature touche au drame. Il l'a vu, dira-t-on, mais il a craint de tomber dans cet écueil. Néanmoins la pièce court un danger réel. L'agiotage est un jeu, le jeu est une passion sérieuse, et Regnard n'a pas fait rire dans *le Joueur* toutes les fois qu'il y a visé. Un vice n'est pas un ridicule, et la comédie s'envole du théâtre où la faim, le froid et la pâleur, entrent lugubrement. De là cette gêne, ce vide qui donnent un son étrange à la plaisanterie, le son d'un écho rieur dans un désert, au bord d'un abîme. Picard a voulu mettre en garde les agioteurs et leur a présenté l'image d'un danger; mais pour ne pas effrayer le spectateur, il a fait bon marché de ce péril, en sorte que l'esprit, partagé entre ces deux émotions, n'en goûte parfaitement aucune, et que tout le talent du poète, talent incontestable, n'a servi qu'à atténuer les impressions, à produire un ouvrage sans but, c'est-à-dire sans effet. Provost et Régnier ont joué avec une gaieté de bon goût les rôles principaux du *Voyage à Dieppe*. Mlle Garique a moins de succès encore dans la prose comique que dans l'illustre alexandrin de la tragédie. Dans *l'Agiotage*, Geffroy a étudié d'une façon remarquable le rôle difficile de Sainclair.

Pour en finir avec les reprises, n'oublions pas la *Judith* de Mme de Girardin, tragédie jouée avec succès par Mlle Rachel, et dans laquelle Mlle Araldi remplace avantageusement Mlle Maxime.

A l'Odéon, tous les genres sont admis et se sont mêlés avec plus ou moins de bonheur. Avant tout, puisqu'il s'agit de reprises, constatons le succès du *Falstaff* de MM. Vacquerie et Meurice. Ce travail d'arrangement appliqué à l'exubérant Shakspeare, ne saurait rencontrer que des approbateurs. La poésie des traducteurs de *Falstaff* est solide et savante, ils ont fait preuve de hardiesse en supprimant quelques scènes agréables, mais étranges, de la pièce anglaise, et n'ont pas manqué de respect au grand poète en glissant parmi son dialogue une scène charmante de leur invention. Que n'a-t-il aussi

pris sa *Famille Cochois* quelque part, au risque d'y intercaler de l'esprit de contrebande, M. de Longpré, auteur de plusieurs comédies heureuses, qui vient de faire jouer à l'Odéon une pièce refusée au Vaudeville sous l'ancienne direction? Notre souhait est pourtant à moitié accompli. Les aventures du fameux marquis d'Argens sont bien un roman d'où M. de Longpré a cru pouvoir tirer une pièce, mais il s'est trompé : toute chose qui fait sourire un lecteur n'est pas pour le spectateur amusante ou intéressante. Ces comédiens burlesques du livre de Scarron grimacent étrangement sur un théâtre, et nous concevons que les acteurs du Vaudeville aient refusé autrefois de jouer *la Famille Cochois,* non par la raison ridicule qu'ils alléguaient, attendu que le comédien ne se déshonore pas en représentant des personnages dont l'auteur seul a la responsabilité morale, mais par cette raison péremptoire qu'ils étaient sûrs d'être sifflés en jouant la pièce de M. de Longpré, — responsabilité physique. — *La Famille Cochois,* poème infini des douleurs d'un arlequin et des espiègleries d'un marquis, ne manquerait pas d'obtenir beaucoup de succès, si le père Cochois était un vrai Cassandre, le marquis un Léandre, Loulou un vrai arlequin, et Babet une véritable Colombine. Mais alors nous chercherions Pierrot, et la pièce manquerait encore par cet endroit. Quant à cet imbroglio d'un comique glacé, qui se traîne péniblement de scène en scène, poussant par toutes sortes de portes toute sorte de personnages qui franchement pourraient aussi bien entrer ou sortir par les fenêtres, nous n'y avons absolument rien compris, et, qui pis est, nous n'avons pas ri devant cette déraison. Il semble aussi que les acteurs doivent s'ennuyer mortellement à dire ces interminables fadeurs, et qu'ils pourraient se tromper sans risque, le premier acte n'étant pas fort déplacé comme épilogue, et la péripétie pouvant au besoin figurer comme exposition. Cette réflexion nous est venue à un certain moment où, la pièce ne s'éclaircissant pas et n'ayant pas avancé, bien qu'elle fût en marche depuis longtemps, nous nous sommes demandé si par hasard les acteurs n'auraient point passé certaines choses ou ajouté beaucoup d'autres. M. de Longpré, fort heureusement pour sa réputation, a écrit une jolie pièce avant *la Famille Cochois,* car ce dernier ouvrage, s'il eût été le début de l'auteur, ne promettrait ni un dramaturge ingénieux, ni un écrivain adroit, ni un de ces spirituels sagittaires qui décochent victorieusement l'épigramme ou la saillie.

Les femmes de lettres semblent avoir pour l'Odéon un tendre penchant; elles honorent ce théâtre de leurs assiduités, du tribut de leurs méditations. Après Mme Sophie Gay qui s'est fait oublier vite, après Mme Waldor qui va, dit-on, reparaître, et Mme Ségalas qui déroule déjà de gros manuscrits, voici Mme Achille Comte qui vient de fournir ses trois actes, prélude malheureux d'un grand nombre d'autres. Si Mme Ancelot n'avait pas le Vaudeville, nul doute qu'elle n'eût aimé à partager avec ses sœurs les dangers et les triomphes de cet océan très grondeur qu'on appelle le parterre de l'Odéon. Mais elle n'aurait pas la ressource des couplets, cette expression si vraie des sen-

timens d'un condamné à mort, et cette interdiction la gênerait peut-être un peu pour rendre la nature, qu'elle sait si bien prendre sur le fait. Mme Achille Comte, laissant là l'histoire, matière trop facile à exploiter, s'est jetée dans les questions de morale, et, réveillée en sursaut par le succès de *l'École des Jeunes Filles* de Mme Waldor, elle a traité à sa manière un sujet oublié par Berquin, Mme de Genlis et autres instructeurs de la jeunesse qui abhorraient le drame et ne s'élevaient guère dans leurs combinaisons qu'à l'évasion d'un écolier, et dans leurs dénouemens qu'à la mort d'un oiseau ou d'un bichon favoris. Mme Achille Comte a écrit *Lucile* un code à la main, et sa pièce est un cours infiniment subtil des conséquences du mariage en général et du mariage *in extremis* en particulier. On y traite aussi de l'*adoption*, de la *légitimation*, de la *reconnaissance* et du faux en écriture publique, toutes matières qui ne pouvaient manquer d'intéresser un parterre familier avec les questions de droit. Ce genre de morale ressortant du code ressemble trop à la morale restreinte des gens fort peu intègres qui, l'article à la main et observant scrupuleusement la lettre, poursuivent leur action illégitime, contens de ne pas sortir de la légalité écrite. Au théâtre, on ne doit pas entendre ainsi la morale, si ce n'est pour attaquer par un exemple frappant le vice d'une institution et donner avis au législateur. On comprend tout l'avantage que prendrait sur l'auteur de *Lucile* un écrivain paradoxal qui s'attacherait à prouver que l'héroïne sera tout aussi malheureuse en suivant strictement les lois de la société, que Lucile l'est devenue en les méconnaissant. Si Lucile, dira Mme Achille Comte, se fût mariée, elle n'eût pas été abandonnée par son amant : fort bien, mais si Lucile n'eût pas eu d'amant, elle eût encore bien moins redouté l'abandon qui la rend folle. Cette deuxième proposition est de la morale plus solide pour les jeunes filles. L'amant de Lucile est tué par le père de cette jeune femme, et avant de mourir il épouse sa maîtresse, voilà une réparation pour elle, et tout ce qui va arriver n'arrivera plus que de la faute de Mme Achille Comte. En effet, ce père qui vient de tuer un homme pour sauver l'honneur de sa fille pousse la barbarie, quand sa vengeance est satisfaite et l'honneur sauf, jusqu'à empêcher la légitimation de son petit-fils. Assurément ce père n'est pas même prévu par les codes les plus draconiens, et désormais tout le malheur réservé à ce pauvre enfant et à sa mère doit être attribué, non à l'erreur de Lucile, mais à l'incroyable orgueil d'un farouche tyran. Certes un amant qui épouse et qui meurt assassiné par son beau-père doit attendre et réclamer un meilleur avenir pour sa femme et pour son fils, et Mme Achille Comte a étrangement compris l'honneur de la famille et les lois de la société en prolongeant l'agonie de Lucile et la fausse position de son fils pour poser un corollaire impitoyable à son théorème moral.

Le dernier ouvrage représenté à l'Odéon est une comédie en cinq actes, en vers, de M. Buchère. On connaît notre partialité pour ces ouvrages qui demandent un si long travail : la critique leur doit respect et attention. Il y

a dans l'ouvrage dont nous parlons, *la Réparation forcée*, une foule d'intentions comiques, traduites dans un dialogue assez fin; mais peut-être l'intérêt n'est-il pas assez soutenu. Cela vient d'un embarras d'intrigues qui se croisent et se nuisent mutuellement. L'auteur, on ne sait pourquoi, a, dit-on, retiré sa pièce.

Le Vaudeville a obtenu ces jours derniers beaucoup de petits scandales. Ces sortes de choses ne font jamais tort à un académicien directeur. Voici comment les faits se sont passés. *Les Gamins de Paris*, heureuse inspiration grivoise favorisée par M. Ancelot dans un de ses jours de belle humeur, était un vaudeville joué uniquement par des femmes plus ou moins pittoresques quant au costume et quant aux gestes. Les paroles ne comptent pas, dit-on, mais ici elles comptèrent trop. La liberté que plusieurs représentations bruyantes jettent dans les allures de l'actrice, les provocations d'un rire tentateur ont fini par pousser les gamins de Paris hors les barrières du bon goût et de la morale publique. Les danses sont devenues tellement échevelées sur cette scène dont M. Ancelot vante la distinction, que la pièce est disparue un soir, absolument comme disparaissent du milieu d'un bal public certains masques d'une aisance exagérée qui faisaient rougir les sergens de ville. L'autre scandale est une suspension de quelques jours provoquée par les allusions de Mme Ancelot dans sa nouvelle pièce, *Pierre le millionnaire*. On sait que cette dame de lettres s'est servie très souvent du théâtre de son époux pour exhiber ses caricatures : elle a traduit devant la barre de son public M. de Balzac, M. Alphonse Karr, et tous les écrivains ou artistes tombés dans sa disgrace. Tant va la caricature qu'à la fin elle ne va plus; c'est absolument l'histoire des danses dont nous parlions tout à l'heure. Mme Ancelot s'étant lancée, avec l'imperturbable audace qu'on lui connaît, dans la satire, M. Ancelot a dû intervenir en qualité de directeur responsable. *Pierre le millionnaire* a pendant trois jours retiré ses épigrammes pour en émousser quelque peu la pointe. Or, comme on a toujours de l'esprit quand on veut être méchant, et que Mme Ancelot s'était montrée assez méchante, sitôt qu'elle est redevenue bonne, il n'y a plus eu d'esprit dans *Pierre le millionnaire*. C'est à ce point de vue que le public considère l'ouvrage en ce moment, et nous allons en dire quelques mots.

Mme Ancelot a essayé de prouver d'abord que l'argent ne fait pas toujours le bonheur. Une semblable hardiesse ne saurait nous étonner de la part d'un auteur qui a prouvé déjà que dans la révolution française personne n'avait eu tort. Mme Ancelot nous a familiarisés avec ces tours de force. Pierre n'était pas encore millionnaire quand il partit pour les Indes, amoureux fou de la fille du comte de Jonville, dont il était le secrétaire. Vingt ans après, Pierre revint, et cette fois il était réellement millionnaire. Il retrouva la jeune fille qu'il avait aimée, qu'il aimait encore; seulement elle n'était plus jeune, plus riche, mais elle était veuve et toujours comtesse. Son mari, le comte de Valcourt, l'avait ruinée, abandonnée, lui laissant force dettes criardes et une

fille. Pierre, voyant la comtesse dans une mansarde, lui propose le mariage. Elle refuse, parce que sa fille Pauline peut épouser le vicomte de Jonville, son cousin, qui l'aime sans la connaître, et que cet étourdi, fort épris des charmes du blason, ne consentirait jamais à une mésalliance. Ici nous arrêtons Mme Ancelot, et déclarons positivement, s'il s'agit d'une épigramme, ne pas la comprendre. En effet, pourquoi ce jeune homme, entiché de ses parchemins, verrait-il une mésalliance là où tout se réunit pour compléter un mariage assorti? Mlle Pauline n'est pas la fille de M. Pierre Nicou; elle n'en portera jamais le nom, même si la comtesse sa mère épouse ce millionnaire. De pareils scrupules seraient à peine appréciables au temps des tabourets chez la reine et des carrosses du roi; mais aujourd'hui, à côté des plaisanteries de Mme Ancelot contre la garde nationale... Oh! scrupule, que nous veux-tu ?

Mme de Valcour refuse donc la main et les trésors de M. Nicou. Celui-ci désespéré répond qu'il a aussi une fille, adoptive, il est vrai, et il la propose à M. de Jonville avec une dot majestueuse; mais M. de Jonville refuse, ce qui fait croire plus que jamais à Pierre le millionnaire que la fortune ne fait pas le bonheur. Tout à coup la médaille change de face, la comtesse épouse M. Pierre Nicou, M. de Jonville épouse Mlle Pauline, la fille de Pierre épouse un agent de change, et tous ces gens-là, riches comme des crésus, joyeux, honnêtes, et surtout chantans, reconnaissent que l'argent ne fait pas le bonheur au premier acte, mais qu'il y contribue puissamment au dernier.

Cette pièce est écrite comme le sont toutes celles de Mme Ancelot, avec une persévérance d'afféterie qui fatigue au dernier point. Pour se faire dire qu'elle a de l'esprit, Mme Ancelot consent à faire les plus exécrables pièces du monde. Tous ses personnages ne s'occupent qu'à forger et à aligner un phébus digne de Philaminte et de Bélise. Un temps viendra où les affiches du Vaudeville proclameront l'annonce des pièces de Mme Ancelot ainsi rédigée : *Pierre* ou *Hermance,* comédie mêlée de quelques couplets et de beaucoup d'esprit, par Mme Ancelot.

Aux Variétés, *le Sapeur de Mayence* a continué le déplorable système de pièces faites pour les acteurs, véritable fléau qui intervertit l'ordre naturel de la représentation scénique, et expose la personne même de l'acteur à la place du personnage qu'il doit représenter. Ainsi ce n'est plus un sapeur de Mayence que MM. Anicet et Brisebarre offrent aux spectateurs, c'est M. Lepeintre jeune, dont le ventre démesuré, le masque bouffi et l'embarras obèse, doivent défrayer le quart d'une soirée. On joue M. Lepeintre par lui-même au bénéfice de MM. Anicet et Brisebarre. Nous retrouverons tout à l'heure ces inconvéniens, ou plutôt cette inconvenance, au Palais-Royal dans le *Raoul de M. Alcide Tousez.*

Arrêtons-nous un instant au Gymnase pour voir *la Tante Bazu,* de M. Lardenois. Cette parade assez grossière fait rire par l'excès même de son indépendance. Mais comment retrouver dans une semblable pièce l'ombre d'une

intrigue ou les moindres élémens de la comédie? Sans le rang du théâtre qui relève l'ouvrage, sans le jeu des acteurs qui rehausse tous ces détails communs, les deux actes de M. Lardenois eussent paru tirés du répertoire de ces théâtres, je dis les plus infimes, où l'on chante le vaudeville sur le boulevard du Temple. Ce n'était donc pas sans une espèce de raison que l'auteur avait ajouté à son œuvre, au lieu du couplet final, une allocution des plus étranges dans laquelle on exposait et la misère du théâtre, et la guerre soutenue par ce théâtre contre les associations, et la haine des journaux, et leurs injustices, toutes jérémiades enfiellées qui sentaient leur mauvais goût d'une lieue à la ronde, et que nous sommes bien étonné d'avoir vu tolérer par M. Poirson, l'homme intelligent et convenable par excellence. Il paraît que cette allocution a été supprimée après les premières représentations, et nous remercions, dans l'intérêt du théâtre, l'auteur de ce bon conseil. Il est bien bizarre, en effet, et bien déplacé, qu'une administration théâtrale convoque le public pour autre chose que pour une représentation, et le force d'entendre, soit une apologie, soit des attaques auxquelles le spectateur doit et veut toujours ne jamais rien comprendre. Le Gymnase risquait beaucoup à présenter ainsi ses comptes et à s'exposer à l'improbation de plusieurs coups de sifflet. M. Delmas, chargé du rôle de la tante Bazu, est réellement un comédien exercé qui fait plaisir, et dont la souplesse mérite des éloges.

L'ordre habituel de la *revue dramatique* nous a éloignés du Palais-Royal, duquel une transition toute naturelle nous avait rapprochés d'abord. Nous parlions en effet de ces pièces faites pour un acteur, et voici que nous arrivons à une pièce revêtue du nom même de cet acteur. Déjà dans *Mademoiselle Déjazet au sérail* on nous avait initiés à ces tentatives de personnalités dramatiques. Nous ne saurions les approuver, par égard même pour les acteurs qu'on y expose. M. Alcide Tousez, mal accueilli sous le nom de tel ou tel personnage d'invention, n'est après tout qu'un acteur supportant la mauvaise humeur du public par suite de son engagement, et de sa solidarité avec un auteur; mais sous son propre nom, avec ses habits à lui, avec sa véritable voix et son physique non modifié, M. Alcide Tousez est un simple mortel; or on va au Palais-Royal pour voir des acteurs. Ces essais ne réussiront pas. Une pièce de ce genre est toujours mauvaise, parce que l'auteur, comptant sur l'effet que produira l'acteur par lui seul, néglige de lui faire un rôle, et n'ose pousser aussi loin les choses sous le nom de M. Alcide Tousez qu'il les pousserait sous un pseudonyme, Et puis, si faible que soit l'illusion au théâtre, elle existe jusqu'à un certain degré, et la majorité des spectateurs la réclament impérieusement. Ces bizarreries ne conviennent donc qu'à un petit nombre d'habitués, d'adeptes; la masse ne les comprend pas et ne s'en amuse point. Il y a inconvenance et désavantage.

La pièce de MM. Dumanoir et Mélesville, *Carlo et Carlin*, a réussi complètement. Ce n'est ni une idée neuve, ni un travail remarquable, mais c'est

une folie divertissante. Mlle Déjazet joue à ravir l'arlequin et le page, ces deux incarnations de la malice et de l'esprit. Les amours de Carlin et de la duchesse sont dessinés avec beaucoup de grace et de désinvolture. Certains démêlés d'une contrebasse et d'un violon provoquent à bon droit un épanouissement général. N'oublions pas de mentionner le succès d'un petit acte fort spirituel de MM. Lefranc et Labiche, *le Major Cravachon*. C'est l'histoire d'un grognard qui ne voit et ne respire que la guerre au sein de ses foyers. Furieux de trouver dans son futur gendre des dispositions trop pacifiques, il le congédie rudement; mais ce pauvre jeune homme ayant eu le bonheur de prouver au major qu'il l'a battu lui-même et presque tué dans une rencontre nocturne, Cravachon admire, pardonne et marie.

La série des nouveautés est épuisée, à moins toutefois que nous ne prenions acte d'une nouvelle et dernière apparition de *Bohémiens*, lesquels, après avoir été fort à la mode, cessent peu à peu de l'être. D'ailleurs la pièce de la Gaîté n'est qu'une *Bohémienne*. Le succès a été relatif au genre; et, la grammaire à la main, nous déclarons qu'en matière de bohême, le masculin vaut mieux que le féminin; seulement ce féminin ne vaut pas mieux que le neutre. Les auteurs sont MM. Paul de Kock et Lemoine.

A. M.

BULLETIN.

Ordinairement, quand une question politique a été résolue par un vote décisif, elle tombe rapidement dans l'oubli pour faire place à d'autres préoccupations. Pourquoi n'en est-il pas ainsi dans l'affaire de M. Dupetit-Thouars? Depuis le débat et le scrutin parlementaire, cette question n'a pas cessé d'occuper les esprits, la réflexion en a fait voir toute la gravité. Plus on a examiné l'affaire, sa portée, ses conséquences, plus on a été affecté péniblement.

Il y a ici bien autre chose qu'une querelle de portefeuille, car toute la politique extérieure de la France est en jeu. Cette politique a pour pivot l'alliance avec l'Angleterre. Il est remarquable que l'alliance anglaise n'a ni dans les chambres ni dans le pays d'adversaires systématiques. On l'accepte en principe; on la considère comme une conséquence naturelle de la civilisation politique des deux peuples que sépare la Manche. Il n'y a donc pas de difficultés pour le fond : contre l'idée même d'une alliance avec l'Angleterre, il n'y a pas de système rival.

Viennent maintenant les questions d'exécution et de pratique. On se rappelle l'ingénieuse et véridique histoire que M. Thiers a faite à la tribune des différentes phases de l'alliance anglaise. Sa conclusion était que, l'alliance anglaise n'étant ni aussi nécessaire, ni aussi avantageuse qu'elle l'était dans les premières années qui ont suivi 1830, nous devons, vis-à-vis de l'Angleterre, mettre une très grande réserve dans notre conduite. Cette appréciation impartiale, ces sages conseils, sont conformes à la nature des choses. La marche des évènemens, la situation générale de l'Europe, exercent nécessairement sur nos rapports avec l'Angleterre une influence dont il faut tenir compte. Il y a six semaines, dans les débats de l'adresse, personne n'a dit au cabinet de se brouiller avec l'Angleterre, mais tout le monde a été d'ac-

cord pour lui conseiller une attitude plus digne et plus réservée. M. Guizot a si bien reconnu que tel était sur ce point le sentiment non-seulement de l'opposition, mais de la majorité, qu'il a donné une interprétation restrictive aux mots *entente cordiale*. C'était donc la pensée générale qu'il fallait mettre dans nos relations avec l'Angleterre plus de mesure et plus de prévoyance.

Or, dans le désaveu si brusque de M. l'amiral Dupetit-Thouars, y a-t-il de la mesure, de la prévoyance? Il y a deux ans, nous nous établissions aux îles Marquises et à Otaïti. L'an dernier, les chambres votent un crédit pour la consolidation de ces établissemens. Aux îles Marquises, nous avons exercé sur-le-champ tous les droits de la souveraineté; à Otaïti, nous avons commencé par le protectorat. Pour qu'un protectorat ne soit pas illusoire, il faut que le traité qui établit les droits réciproques du protégé et du protecteur soit respecté. Les choses ne se sont pas passées ainsi. Le traité conclu en 1842 n'a pas été fidèlement observé par la reine Pomaré, qui s'est tout-à-fait livrée à l'influence anglaise. Les représentans de la puissance française dans ces parages lointains ont pensé que la violation du traité compromettait gravement nos droits, et que de plus elle mettait au néant le traité même. Ils ont donc changé le protectorat en occupation. Quelques jours après la réception de leurs dépêches par le ministère, ils étaient désavoués.

Quelle est la disposition naturelle de tout gouvernement quand au dehors ses agens agrandissent sa puissance? C'est d'approuver leur conduite et de profiter de ce qu'ils ont fait. On peut dire que l'approbation est la règle, et le désaveu l'exception. Sans doute il ne faut pas que la puissance d'un état s'accroisse par des moyens coupables, qu'elle s'étende indifféremment *per fas et nefas;* mais quand les lois de l'équité ne sont pas violées, il est d'usage qu'un gouvernement s'empresse d'applaudir à tout ce qui étend sa domination.

La reconnaissance de ce qu'avait fait M. Dupetit-Thouars était donc la conduite naturelle. Admettons cependant que le cabinet ne se crût pas suffisamment édifié sur les faits qui avaient changé le protectorat en occupation, et qu'il eût pensé qu'il n'était pas d'une entière prudence de se prononcer immédiatement par une reconnaissance expresse, son attitude était indiquée: c'était un examen approfondi des faits, un envoi sur les lieux d'un agent extraordinaire. Mais ce dont il devait s'abstenir, se garder avant toute chose, c'était le désaveu. Désavouer, c'est tout détruire d'un seul coup, c'est tout mettre au néant. Il est donc dans l'ordre qu'un gouvernement ne se détermine à un aussi pénible sacrifice que lorsqu'il est arrivé, sur la nécessité morale de ce sacrifice, à la plus irrésistible évidence.

Pourquoi donc le cabinet a-t-il agi d'une manière si opposée aux règles ordinaires? Parce qu'il s'est exclusivement préoccupé de ce que penserait et ferait dans cette circonstance le gouvernement anglais. La crainte que l'alliance anglaise, l'*entente cordiale*, ne fussent compromises lui a offusqué

la vue de tout le reste. Il n'a plus eu l'esprit libre, le jugement net, et il s'est précipité dans un parti extrême pour couper court à des difficultés qui l'épouvantaient si fort.

Par une conduite si peu réfléchie, le ministère a porté atteinte non-seulement à notre situation dans la mer du Sud, mais même à nos relations avec l'Angleterre, auxquelles il attache tant de prix. Voulez-vous que cette alliance dont vous désirez faire la base de votre politique extérieure soit vraiment solide, mettez tous vos soins à sauvegarder la dignité du pays. Il n'y a pas en France de parti de la guerre, comme l'a donné à entendre lord Aberdeen dans la chambre des lords; il n'y en a pas plus en France qu'en Angleterre et dans toute autre partie de l'Europe. Tout le monde veut la paix; tout le monde aussi naturellement la veut digne et féconde. Probablement la France ne veut pas sur ce point faire exception.

Rien ne serait plus funeste à nos relations avec l'Angleterre qu'une série de concessions de notre part qui sembleraient être le prix nécessaire du maintien de l'alliance. Cette spontanéité dans le désaveu, dont les ministres anglais ont la courtoisie de chercher à faire un mérite à notre cabinet, est elle-même un irrécusable symptôme de la préoccupation fâcheuse dont nous parlons. On n'a même pas voulu attendre les observations du gouvernement anglais, tant on a craint de voir une nouvelle question s'engager. Cependant M. Guizot n'avait-il pas une réponse toute prête à faire à lord Aberdeen, quand celui-ci lui aurait adressé une note sur ce qui s'était passé à Otaïti? Ne pouvait-il pas lui dire qu'au nom de l'alliance des deux pays, et dans l'intérêt même de la conservation d'un cabinet que le parti tory semblait voir avec plaisir à la tête des affaires en France, il l'adjurait de ne pas le pousser trop vivement, et de lui permettre de procéder avec lenteur dans une affaire si importante et si délicate?

M. le ministre des affaires étrangères a peut-être pensé que, par un prompt désaveu de ce qui s'était fait à Otaïti, il se rendrait l'Angleterre plus favorable dans la question du droit de visite? Pour obtenir quelque chose, c'est un mauvais moyen de tout concéder. Nous concevons que la question du droit de visite préoccupe M. Guizot. Il a pris l'engagement formel devant la chambre de négocier, il a protesté qu'il en avait la ferme intention; c'est sur cette déclaration que la phrase relative au droit de visite a été votée à l'unanimité, M. Billault ayant retiré son amendement. Si M. Guizot a cru que par le désaveu de M. Dupetit-Thouars il déblayait le terrain, à notre sens c'est une erreur, il s'est plutôt désarmé. Plus on a d'affaires à traiter avec une puissance dont on veut obtenir quelque chose, plus on a de prise sur elle. On s'attache d'avance à dissiper toutes les craintes, tous les ombrages que pourrait inspirer à l'Angleterre notre présence dans la mer du Sud : quel motif a-t-elle maintenant d'accueillir nos doléances sur le droit de visite?

Nous avons beau multiplier les avances, les concessions; nous n'obtien-

drons pas que l'Angleterre fasse vers nous un pas de plus qu'elle ne l'a résolu. Elle veut rester en paix avec nous. L'idée d'une guerre avec la France choque son bon sens; elle est persuadée qu'une pareille lutte serait funeste à ses véritables intérêts : l'Angleterre ne fera pas la guerre pour la reine Pomaré, elle ne l'eût même pas faite dans la grande question de Méhémet-Ali; mais, tout en restant en paix avec nous, l'Angleterre n'entend pas nous donner un rang privilégié dans ses affections. C'est ce qu'il serait difficile de ne pas reconnaître quand on lit les paroles qu'a prononcées sir Robert Peel dans le banquet annuel de la compagnie russe à Londres. « J'espère ardemment, a-t-il dit, qu'un sentiment d'intérêt commun et d'estime réciproque ont posé les bases d'une amitié cordiale et permanente entre l'Angleterre et la Russie... Puisse l'empereur de Russie visiter de nouveau l'Angleterre et venir recevoir de nous dans ces murs la démonstration la plus cordiale de respect pour son caractère personnel et la haute position qu'il occupe! » Ne semblerait-il pas que l'Angleterre veut nous faire entendre, par ces paroles, qu'elle n'est pas réduite, comme la France, à n'avoir qu'une seule alliance, mais qu'elle les a toutes, et qu'elle peut se vanter d'entretenir des relations de cordiale entente avec tous les gouvernemens et tous les peuples? Ne profiterons-nous jamais de toutes ces leçons?

Au milieu des impressions pénibles causées par le désaveu de M. Dupetit-Thouars est arrivée la nouvelle de la réélection des cinq députés légitimistes. C'est la dernière conséquence des violens débats de l'adresse. Le principal organe du ministère a demandé en quoi la réélection des cinq députés légitimistes était un échec pour le gouvernement. N'y a-t-il pas toujours eu des députés légitimistes dans la chambre? Sans doute; on dit même que plusieurs fois le ministère du 29 octobre a contribué à les y faire entrer, et aujourd'hui ils reviennent à la chambre malgré lui et contre ses efforts. Voilà l'échec, échec qui retombe, non pas sur les principes même du gouvernement de 1830, mais, il faut le dire, sur le ministère. A-t-il à se féliciter maintenant d'avoir dépassé la mesure dans l'expression d'un blâme qui était dans la pensée de tout le monde? Il pouvait rassembler tous les hommes modérés dans un même vote; il les a divisés. Il a procuré de bruyans triomphes aux principaux champions d'un parti systématiquement hostile à notre gouvernement. Tout cela est-il fort habile? M. Berryer était député; il le sera encore, voilà tout, dit-on au nom du ministère. Il semblerait, à entendre ce langage, que le cabinet n'attachait aucune importance au succès ou à la défaite de M. Berryer, et qu'il est resté pour cette élection dans une neutralité complète. On sait le contraire. De grands efforts ont été tentés. Parlerons-nous de la singulière dépêche citée par les journaux? En face de pareils faits, il est assez étrange de prendre un ton léger, d'affecter la plus complète indifférence, en déclarant sans importance les choses dont on est le plus vivement contrarié.

Nous l'avons déjà remarqué, il est de la destinée du cabinet d'arriver à des

résultats directement contraires à tout ce qu'il se proposait quand il a pris les affaires. A son début, le ministère s'était vanté d'être seul en mesure de rallier au gouvernement de 1830 la majorité du parti légitimiste; il n'avait été avare ni de politesses ni de prévenances; même dans les luttes électorales, il avait préféré des légitimistes à des hommes notoirement dévoués à la révolution de juillet. Aujourd'hui, ces mêmes légitimistes rentrent au parlement sans lui, malgré lui. Aujourd'hui, beaucoup de personnes qui commençaient à se rapprocher de la monarchie de 1830, qui blâmaient même le voyage à Londres, s'éloignent de nouveau, se tiennent à l'écart, blessées qu'elles sont par un mot maladroit, malheureux. Par quelle succession de fautes la situation des légitimistes, qui, de l'aveu de tout le monde, était si mauvaise au début de la session, est-elle aujourd'hui de nature à enfler le cœur de ce parti? Nous savons faire la part des illusions, mais ces illusions même sont dangereuses, car elles peuvent être un jour dans le pays une cause d'agitations et de troubles.

Le ministère s'était aussi flatté d'être un heureux médiateur entre l'église et l'état. Nous savons ce que sont devenues toutes ces espérances. A toutes les avances, à toutes les faveurs dont le clergé a été l'objet, il a répondu par des exigences toujours croissantes, jusqu'à ce qu'enfin il ait entrepris contre l'Université une véritable croisade. Ne parlons plus aujourd'hui des pamphlets violens, des libelles calomnieux lancés par les champions les plus exaltés du clergé; occupons-nous d'une pièce importante à laquelle on a donné ces jours derniers seulement la publicité, bien qu'elle ait été rédigée il y a déjà quelque temps. On n'a pas appris sans surprise que plusieurs évêques s'étaient réunis pour adresser collectivement une lettre au roi. Ce sont MM. de Paris, de Blois, de Versailles, de Meaux et d'Orléans, c'est-à-dire tous les évêques qui composent la *province de Paris,* moins un, celui de Chartres. Il a été remarqué sur-le-champ que la restauration elle-même n'avait jamais reconnu aux évêques le droit de se réunir et de se concerter sans la permission du roi. En 1828, le gouvernement de la restauration rappelait, dans une note insérée au *Moniteur,* que, lorsque saint Louis et Louis XIV accueillaient avec faveur et bonté les justes et légitimes remontrances des prélats français, ces prélats avaient été convoqués ou rassemblés par la volonté même de la royauté. Se figure-t-on, dans l'ordre politique et civil, plusieurs hauts fonctionnaires se réunissant pour adresser une lettre collective au roi sur certains objets d'administration? Pourquoi les évêques auraient-ils un privilége? Dans la rigueur de la règle, l'évêque est tenu de résider en son diocèse; il ne peut en sortir qu'avec la permission du roi. Cette règle fut scrupuleusement observée depuis l'établissement du concordat jusqu'en 1815; dans l'ancienne législation, on la trouve consignée à l'art. 5 de l'ordonnance d'Orléans.

Ce n'est pas dans un esprit de pédantisme étroit que nous insistons sur ces détails; nous voulons seulement montrer que dans l'ordre temporel les

évêques ont été de tout temps soumis à l'autorité politique. Or ici, tout en paraissant honorer la royauté en s'adressant respectueusement à elle, les évêques lui font une espèce de violence par une requête collective rédigée sans autorisation préalable. Si maintenant nous abordons le fond, nous trouvons que le *Mémoire adressé au roi par les évêques de la province de Paris* n'est autre chose qu'un acte d'accusation contre M. le ministre de l'instruction publique et contre l'Université. Voilà bien une autre anomalie. Nous voyons des évêques qui, dans la hiérarchie des fonctionnaires, doivent respect aux représentans responsables de la puissance royale, s'adresser collectivement au roi pour lui dénoncer un de ses ministres. Que pensera d'une pareille conduite M. le garde-des-sceaux, qui, comme ministre des cultes, est le supérieur des évêques dans l'ordre temporel?

Tout cela est fort affligeant. M. le ministre de l'instruction publique doit attendre avec impatience le moment où il pourra, à la tribune de la chambre des pairs, défendre, sinon toutes les dispositions de son projet, du moins l'esprit qui l'a dicté. Nous avons dit notre pensée sur la loi présentée par M. Villemain, et nous n'avons pas dissimulé les critiques qui, selon nous, peuvent lui être adressées; mais s'il y a quelque chose d'évident, ce sont les intentions conciliatrices dont était animé M. le ministre de l'instruction publique quand il a proposé son projet. Évidemment M. Villemain a voulu pousser la condescendance envers l'église aussi loin qu'il le pouvait sans manquer à ses devoirs comme chef de l'Université. Néanmoins, les évêques de la province de Paris ne lui tiennent aucun compte de ces dispositions si ostensiblement bienveillantes. « Que M. le ministre de l'instruction publique, disent en terminant ces prélats, eût agi avec plus de sagesse, et que son dévouement au roi eût été mieux inspiré, si, au lieu d'aggraver depuis trois ans le poids du monopole universitaire, il eût cédé aux réclamations si justes de l'épiscopat! Ce qui eût alors fait la pacification religieuse n'y suffirait plus aujourd'hui; ce qui suffirait aujourd'hui ne suffira pas plus tard. Le roi peut en juger déjà par l'évènement. Il y a quelques mois, l'intérêt qui nous occupe était un point imperceptible, et maintenant c'est une question énorme et pleine de dangers. » Quelle portée faut-il donner à ces paroles? Contiennent-elles une menace pour l'avenir? Quelles seront donc les exigences futures de l'église, si ce qui suffirait aujourd'hui ne doit pas suffire plus tard? Ainsi l'église spécule indéfiniment sur la faiblesse de l'état. A ceux qui pourraient l'oublier, MM. les évêques prennent le soin de le rappeler.

Il nous paraît bien difficile que le ministère, par une note au *Moniteur*, ne nous dise pas ce qu'il pense du mémoire adressé au roi. Ce mémoire est rédigé et signé collectivement, contre tous les usages de l'ancienne monarchie et contre tous les principes de la monarchie constitutionnelle. Plusieurs évêques se sont concertés entre eux sans en avoir reçu l'autorisation royale, et le résultat de ce concert a été une dénonciation de l'Université et du mi-

nistre qui dirige cette grande institution. En 1828, le ministère Martignac blâma dans le *Moniteur* une demande semblable faite par plusieurs membres de l'épiscopat. Le silence absolu du cabinet équivaudrait à une approbation tacite de la conduite des évêques, ce qui serait un nouvel échec pour la puissance temporelle.

On ne sait pas encore si à l'occasion de la discussion sur les fonds secrets il y aura un nouvel engagement général entre l'opposition et le ministère. Dans les bureaux, lorsqu'il s'est agi de nommer les membres de la commission, un grand nombre de membres de l'opposition se sont abstenus de paraître. On annonce que, dans le débat sur les fonds secrets, M. de Lamartine se propose de prendre la parole pour dire toute sa pensée sur l'ensemble de la situation. Nous ne sommes pas étonnés que l'honorable député de Mâcon éprouve le besoin de traiter des questions vraiment actuelles, pour retrouver l'attention de la chambre, qui lui a un peu manqué quand il a voulu encore une fois attaquer à la tribune les fortifications de Paris. M. Arago a donné à la tribune une nouvelle édition de ses lettres sur les fortifications, et la chambre, après l'avoir patiemment écouté, a passé à l'ordre du jour sur les pétitions qui demandaient toutes, à des points de vue différens, la révision de la loi votée avec tant de réflexion il y a trois ans.

La chambre a agi fort sagement en laissant toute latitude au débat qui a été provoqué par plusieurs pétitions sur les fortifications de Paris. Elle n'a empêché personne de reproduire ce qui a été dit mille fois; mais, en vérité, on ne saurait exiger de la chambre qu'elle accorde encore son attention, qu'elle attache une importance politique à une question épuisée, que d'ailleurs les faits tranchent tous les jours. Dans un an, les fortifications de Paris seront presque entièrement terminées.

Dans les questions qu'a soulevées l'élection de M. Charles Lafitte, la position du ministère était singulière. Il était en contradiction avec ce qu'il avait demandé et soutenu il y a six semaines. Alors, dans l'effroi que lui inspirait l'idée d'une enquête, il a voté contre la validité de l'élection de M. Charles Lafitte, et il est parvenu à la faire annuler. C'était, pour échapper à un danger présent, se créer un embarras pour l'avenir. Le ministère a pu reconnaître aujourd'hui les inconvéniens du parti auquel il s'était arrêté il y a six semaines. Il a voulu entraîner la chambre dans une décision contraire à celle qu'il lui avait conseillée alors, mais il a échoué. La chambre n'a pas voulu suivre le cabinet dans ses variations, et elle a encore une fois annulé l'élection de M. Charles Lafitte.

En ce moment, O'Connell s'occupe de persuader aux Irlandais qu'ils ne doivent pas nourrir contre les Anglais de haines implacables. « Les classes moyennes, les classes nourricières de l'Angleterre, a-t-il écrit à ses amis de Dublin, me paraissent fortement convaincues de l'injustice qui nous a été faite. Il y a chez elles une généreuse bonté dont j'ai à chaque instant des preuves, ce qui me fait désirer de travailler activement à la réconciliation

des honnêtes gens des deux pays. » Le libérateur est fêté par l'opposition anglaise, et il a tout-à-fait oublié ses phrases contre le Saxon. Il a été solennellement invité au *meeting* de Birmingham.

Londres vient de voir arriver un nouvel exilé politique, c'est M. Olozaga, que le gouvernement portugais a contraint de quitter Lisbonne, sans doute pour complaire au ministère qui gouverne à Madrid. Il y a peu d'exemples dans l'histoire d'une chute aussi rapide et aussi profonde. Au moins Espartero, que M. Olozoga a retrouvé à Londres, avait joui du pouvoir pendant plus de deux ans, et avant sa régence il avait été long-temps l'idole du soldat.

— Un nouvel ouvrage de M. Prosper Mérimée est à la veille de paraître. Les *Études sur l'histoire romaine* (1) contiendront, avec l'essai sur la *Guerre sociale* publié il y a quelque temps, un autre essai sur la *Conjuration de Catilina*. Il y a dans le talent de M. Mérimée des qualités qui conviennent parfaitement à de pareils travaux. L'auteur de la *Chronique sous Charles IX* a montré plus d'une fois qu'il n'était pas seulement un énergique et spirituel conteur, mais qu'il savait aussi peindre et juger une époque avec une justesse de coup d'œil et une solide érudition qui s'allient rarement à l'imagination du romancier. L'esprit de M. Mérimée n'est pas dépaysé dans l'histoire, il a dû se plier sans peine à ce moule sévère, et c'est avec une pleine confiance que nous le voyons aborder un genre auquel il était appelé par ses études non moins que par son talent.

(1) Deux volumes in-8°, chez Magen, quai des Augustins.

F. Bonnaire.

UN

VOYAGE RÉTROSPECTIF.

L'ESPAGNE SOUS CHARLES II.

L'Espagne est encore de nos jours le pays le plus tranché de l'Europe. L'originalité de ses mœurs a dû cependant s'atténuer sensiblement, depuis deux siècles, par un frottement perpétuel avec les autres nations, et surtout avec la France. Elle devait présenter un spectacle bien autrement curieux à une de ces époques où elle ne s'était encore mise en communication que par la guerre avec le reste du continent. La fin du XVIIe siècle, par exemple, qui offre la dernière période du règne de la maison d'Autriche, et qui précède immédiatement l'avénement de la maison de Bourbon, peut être considérée comme le moment où a fini le développement tout national de l'Espagne et où a commencé l'introduction des idées étrangères.

Or, il existe un document qui peint avec beaucoup de finesse et de vérité la situation de la Péninsule à la fin du XVIIe siècle : c'est la relation d'un voyage qu'y fit en 1679 Mme la comtesse d'Aulnoy, auteur des *Contes de Fées* et d'*Hippolyte comte de Douglas*, et l'une des femmes les plus spirituelles de la cour de Louis XIV. Cette relation, dont la seconde édition est entre nos mains, en trois petits volumes, imprimés à La Haye en 1692,

est restée très peu connue et ne se trouve pas généralement dans le catalogue des œuvres de Mme d'Aulnoy. L'exemplaire auquel nous allons emprunter quelques extraits appartient à la bibliothèque d'un des amateurs les plus éclairés de Paris, M. Ternaux-Compans, qui a réuni une des plus complètes collections de livres qui existent sur l'histoire de l'Espagne et des colonies espagnoles. On connaît déjà, sur cette même année 1679 et sur les deux années suivantes, les lettres si amusantes de Mme de Villars, femme de l'ambassadeur de France à Madrid et mère du maréchal, mais les lettres de Mme de Villars sont peu nombreuses; le récit de Mme d'Aulnoy est au contraire long et complet.

Les relations de voyages sont en général d'excellens renseignemens sur l'état d'un pays à une époque donnée. Les détails matériels de la route, les circonstances du voyage, les aventures arrivées au narrateur, ses observations naturellement plus nombreuses que celles des habitans du pays, puisque tout est nouveau pour lui, les choses même les plus familières, tout contribue à faire de ces relations un tableau plus vivant qu'une histoire et même que des mémoires. La partie des mémoires de Saint-Simon où il raconte son ambassade en Espagne, et qui tient du voyage à certains égards, est une des parties les plus intéressantes et les plus circonstanciées de son livre. La cour de Philippe V s'y montre plus au naturel que dans aucun des documens espagnols qui nous restent.

Il en est de même du récit de Mme d'Aulnoy. L'auteur avait rempli dans ce pays une sorte de mission politique; elle a même écrit des *Mémoires sur la cour d'Espagne* qui sont encore consultés avec fruit par quiconque veut bien connaître l'histoire de Charles II. Mais son voyage a un attrait particulier par la légèreté même du style et l'absence de prétention; c'est la vérité prise sur le fait. Suivant la mauvaise coutume du temps, reproduite du reste dans ce temps-ci, et qui a gâté bien des *Impressions de voyages*, Mme d'Aulnoy mêle à son récit de petites nouvelles romanesques. Quelques-unes de ces nouvelles sont assez jolies, et le lecteur aurait peut-être tort de les passer. Nous les supprimerons cependant dans notre analyse, comme compliquant la relation et mêlant le faux avec le vrai : ce qui reste après cette suppression est encore assez piquant, grace à la singularité de la plupart des observations de Mme d'Aulnoy et à l'enjouement aimable de son esprit.

Le livre est écrit sous forme de lettres familières adressées à une cousine. Mme d'Aulnoy s'y montre un peu frivole, un peu moqueuse, mais toujours spirituelle. Elle arriva à Bayonne au mois de février 1679. La couleur locale se montre dès le début, par la description d'un bal assez extraordinaire. Les dames qui y vinrent, et qui étaient des premières de la ville, avaient toutes un petit cochon de lait sous le bras, avec des colliers de rubans de diverses couleurs. Quand le bal commença, on lâcha dans la chambre ces petits animaux, *qui y firent plus de bruit que des lutins*. Le genre de danse usité alors à Bayonne n'était pas moins bizarre que cette ménagerie de

salon : les cavaliers tenaient à la main de longues cannes, qu'ils jetaient en l'air en dansant et qu'ils rattrapaient avec beaucoup d'adresse, tandis que leurs dames faisaient toute sorte de tours et de sauts en rond. L'orchestre était composé de fifres et de *tabourins;* le tabourin était un instrument de bois fait en triangle et fort long, monté d'une seule corde, qu'on frappait avec un petit bâton.

Après ce tableau d'un bal à Bayonne en 1679, qui ne laisse pas d'avoir quelques rapports avec les danses des pays basques de nos jours, Mme d'Aulnoy s'occupe des préparatifs de son voyage. Elle avait fait venir d'Espagne deux litières; chacune de ces litières était attelée de deux mules, avec un maître ou conducteur qui gardait la gravité d'un sénateur romain, monté sur un mulet, et suivi d'un valet monté sur un autre; il y avait, en outre, quatre mules pour les gens et deux autres pour le bagage, avec deux autres maîtres et deux autres valets, également montés, pour les conduire. «Voyez cette quantité de gens inutiles, dit avec raison la voyageuse, et quelle misère de les payer jusqu'à Madrid et pour en revenir aussi, parce qu'ils comptent leur retour au même prix; mais il faut s'accommoder à leur usage et se ruiner avec eux, car ils traitent les Français ce qu'on appelle de Turc à Maure. » Ne trouvez-vous pas dans cette énumération de mules, de maîtres et de valets quelque chose de la fameuse scène de Scapin, dans *les Fourberies :* « Voulez-vous donc que son valet aille à pied? et ne lui donnerez-vous pas aussi un tout petit mulet pour porter son bagage? » La comédie des *Fourberies* a été représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 4 mai 1671, huit ans à peine avant le voyage dont il s'agit, et le souvenir d'Argante et de Scapin a dû revenir plusieurs fois à Mme d'Aulnoy pendant qu'elle débattait avec ses muletiers espagnols le prix et l'attirail de son voyage.

Enfin, les deux litières, les quatre maîtres, les quatre valets et les dix-huit mules ou mulets, tout est prêt; on part; les tambours, les trompettes, les violons, les flûtes et les tabourins de la ville accompagnent le cortége bien au-delà de la porte d'Espagne, *jouant chacun à leur mode et tous à la fois sans s'accorder*. On arrive à Saint-Jean-de-Luz, puis au bord de la Bidassoa. Ce trajet, qui s'accomplit aujourd'hui en deux ou trois heures, prit à Mme d'Aulnoy toute une journée. Partie de Bayonne de bonne heure, elle n'arriva à la frontière qu'à la nuit. Comme il n'y avait pas de pont sur la rivière à cette époque, elle passa la Bidassoa en bateau; les gens de son escorte mirent leurs mulets à la nage, et, comme il faisait clair de lune, on lui fit remarquer en passant l'île de la Conférence, où s'était fait, vingt ans auparavant, le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne Marie-Thérèse.

Que d'évènemens accomplis dans ces vingt années avaient changé la situation respective des deux pays! La décadence de l'Espagne, déjà écrite dans le traité des Pyrénées de 1659, avait fait depuis cette époque des pas

rapides. Philippe IV était mort, laissant à l'imbécile Charles II une couronne démantelée. Sans marine, sans armée, sans finances, presque sans population, l'Espagne avait tenté de faire encore une guerre à la France; mais la paix de Nimègue venait de consacrer la victoire de Louis XIV. La Franche-Comté conquise en quatorze jours au milieu de l'hiver, était sortie pour jamais de la domination de la maison d'Autriche. La France, au contraire, avait tellement grandi en gloire, en puissance, en génie, que ces vingt années, les premières du règne personnel de Louis XIV, sont assurément les plus belles de notre histoire.

Il ne paraît pas que ces pensées aient beaucoup préoccupé Mme d'Aulnoy quand elle mit le pied sur le territoire espagnol, car elle n'en dit rien dans sa relation. Elle s'attache, en revanche, à faire un portrait assez peu flatté de la toilette d'un banquier de Saint-Sébastien à qui elle était recommandée, et qui était venu l'attendre, avec deux de ses parens, sur l'autre côté de la Bidassoa. « Les uns et les autres, dit-elle, étaient vêtus *à la Schomberg,* — c'est proprement à la manière de France, — mais d'une manière ridicule; les justaucorps sont courts et larges, les manches ne passent pas le coude et sont ouvertes par devant; celles de leurs chemises sont si amples, qu'elles tombent plus bas que le justaucorps. Ils ont des rabats sans avoir des collets de pourpoint, des perruques où il y a plus de cheveux qu'il n'en faut pour en faire quatre autres bien faites, et ces cheveux sont plus frisés que du crin bouilli. L'on ne peut voir des gens plus mal coiffés. »

Ces détails d'une observation toute féminine ont pour nous un certain intérêt, en ce qu'ils prouvent que l'Espagne commençait déjà, en 1679, à imiter les modes de France. Vingt-cinq ans auparavant, c'était la France qui imitait les modes d'Espagne. Ces frivolités ont leur sens pour l'histoire. L'empire de la mode n'est que le reflet de ce qui se passe dans un monde plus sérieux, et les révolutions du costume ne sont pas les signes les moins sûrs des péripéties politiques. On voit par la description de Mme d'Aulnoy que la perruque elle-même, la coiffure à la Louis XIV, avait déjà passé les Pyrénées, et quelle perruque! Comme tous les imitateurs, le banquier de Saint-Sébastien exagérait son modèle. Quand on songe à l'ampleur qu'avaient alors les perruques en France, on ne peut s'empêcher de reconnaître que ces têtes espagnoles, chargées *de plus de cheveux qu'il n'en fallait pour quatre perruques,* devaient avoir un aspect effrayant.

On comprend que Mme d'Aulnoy dut avoir peu d'estime pour des gens ainsi affublés. Aussi ne se gêne-t-elle pas pour exprimer l'effet qu'ils lui firent. Il lui arriva d'ailleurs bientôt après, avec son banquier, une aventure qui ne contribua pas peu à lui donner de l'aversion pour lui.

Le lendemain matin, à Irun, comme elle était sur le point de partir pour Saint-Sébastien, une de ses femmes lui apporta sa montre pour la monter à midi, suivant sa coutume. C'était une montre d'Angleterre, de Tampion, qui rappelait les heures et qui lui coûtait cinquante louis. Le banquier

témoigna quelque envie de la voir, elle la lui présenta avec politesse. C'en fut assez. L'homme se leva, fit une profonde révérence, et après avoir baisé la montre avec dévotion et juré qu'il la garderait toute sa vie, l'enfonça dans sa poche *qui était plus creuse qu'une besace.* « J'ai su depuis, ajoute Mme d'Aulnoy, que c'était la mode en Espagne, lorsque l'on présente quelque chose à quelqu'un, que ce quelqu'un peut l'accepter s'il en a envie. Voilà une plaisante mode, et, comme je ne l'ignore plus, ce sera ma faute si j'y suis rattrapée. »

Heureusement, à cette aventure de la montre succède un charmant épisode, celui des batelières de Fontarabie, qui remit un peu Mme d'Aulnoy en belle humeur; nous recommandons cet épisode aux auteurs de ballets qui cherchent des effets de couleur locale. Comme les montagnes, au sortir d'Irun, étaient hautes, pleines de précipices, et que les chemins y étaient très mauvais, Mme d'Aulnoy prit des bateaux pour descendre la rivière d'Andaye jusqu'à la mer. Or, voici la description qu'elle fait de sa petite flotte.

« Nos bateaux étaient ornés de plusieurs banderoles peintes et dorées; ils étaient conduits par des filles d'une habileté et d'une gentillesse charmantes; il y en a trois à chacun, deux qui rament, et une qui tient le gouvernail. Ces filles sont grandes, leur taille est fine, le teint brun, les dents admirables, les cheveux noirs et lustrés comme du jais; elles les nattent et les laissent tomber sur leurs épaules avec quelques rubans qui les attachent; elles ont sur la tête une espèce de petit voile de mousseline brodée de fleurs d'or et de soie qui voltige et qui couvre la gorge; elles portent des pendans d'oreilles d'or et de perles, et des colliers de corail; elles ont des espèces de justaucorps, comme nos bohémiens, dont les manches sont fort serrées. On me dit que ces filles au pied marin nageaient comme des poissons et qu'elles ne souffraient entre elles ni femmes ni hommes; c'est une espèce de petite république où elles viennent de tous côtés et où leurs parens les envoient jeunes. Je n'ai jamais vu un plus grand air de gaîté que celui qui paraît sur leurs visages; elles ont de petites maisonnettes qui sont le long du rivage, et elles ont toutes de vieilles filles auxquelles elles obéissent comme si elles étaient leurs mères. »

Rien ne manque, comme on voit, à ce joli tableau. Nous ne répondrions pas que l'imagination de Mme d'Aulnoy n'en ait fait les principaux frais, quoique le voisinage des galions du roi d'Espagne, qui arrivaient à Saint-Sébastien chargés des trésors des Indes, puisse donner quelque vraisemblance aux boucles d'oreille de perles et aux colliers de corail. Mais ce n'est pas tout; voici la scène qui va s'animer.

« Un de mes gens, ajoute Mme d'Aulnoy, était assis dans un de nos bateaux, proche d'une jeune Biscayenne qui lui parut très jolie; il ne se contenta pas de le lui dire, il voulut lever son voile et le voulut bien fort; elle n'entendit point de raillerie, et, sans autre compliment, elle lui cassa la tête avec un aviron qui était à ses pieds. Quand elle eut fait cet exploit, la peur

la prit, elle se jeta promptement dans l'eau, quoiqu'il fît un froid extrême, et nagea vers le bord avec beaucoup de vitesse. Plusieurs filles qui étaient sur la grève entrèrent vite dans leurs bateaux pour la secourir. Nous prîmes terre en ce moment, et nous étions à peine débarqués, que nous vîmes cette fille venir à notre rencontre avec plus de cinquante autres, chacune ayant une rame sur l'épaule; elles marchaient sur deux longues files, et il y en avait trois à la tête qui jouaient parfaitement bien du tambour de basque. Celle qui devait porter la parole s'avança, et me murmurant plusieurs fois *Andria*, ce qui veut dire madame, elle me fit entendre qu'elles demandaient réparation. Puis ces belles pirates poussèrent les hauts cris et firent l'exercice de la rame en sautant et dansant avec beaucoup de disposition et de bonne grace. »

Don Antonio (c'était le nom du banquier) arrangea l'affaire avec quelques pièces d'argent; le pauvre battu, qui était tout en sang, en fut pour le coup qu'il avait reçu, et sortie des mains de ces Néréïdes si fières de leur virginité, Mme d'Aulnoy put continuer son voyage.

A Saint-Sébastien, où la garnison lui parut si faible *que des femmes la battraient avec leurs quenouilles,* elle se débarrassa de son officieux banquier, à qui elle gardait rancune, et elle y fit une rencontre plus agréable, celle d'un gentilhomme espagnol, don Fernand de Tolède, neveu du duc d'Albe, qui retournait de Flandres à Madrid, et qui lui demanda la permission de se joindre à elle pour le reste de la route. Elle y consentit après l'avoir vu, car il était bien fait de sa personne, complaisant et agréable, *et ne démentait point la galanterie naturelle aux cavaliers espagnols.* Au sortir de Saint-Sébastien, la caravane se grossit encore de trois chevaliers avec leurs gens, qui revenaient d'une commanderie de Saint-Jacques. Ils étaient deux de l'ordre de Saint-Jacques, portant sur l'épaule leur croix rouge faite en forme d'épée brodée; le troisième était d'Alcantara et portait une croix verte.

Une si grosse troupe n'était pas inutile pour traverser les montagnes d'Alava. Ces montagnes, qui ont été récemment le quartier-général de l'armée de don Carlos, parurent effroyables à Mme d'Aulnoy : elles ne montrent, dit-elle, *que des rochers escarpés, sur lesquels un amant désespéré se tuerait à coup sûr, pour peu qu'il en eût envie.* Les neiges étaient d'ailleurs si hautes qu'il fallait toujours avoir vingt hommes en avant pour déblayer le chemin avec des pelles. Les habitans des villages perdus dans ces régions se relayaient pour remplir cet office, et les cloches des églises sonnaient sans cesse, pour avertir les voyageurs du lieu où ils pourraient faire retraite si le temps devenait trop mauvais.

En approchant de Vittoria, on rencontra les gardes de la douane; mars il paraît que c'était alors comme aujourd'hui. « Nous ne payâmes pas, dit Mme d'Aulnoy, *par une raison toute naturelle, c'est que nous étions les plus forts.* » A Vittoria, notre voyageuse alla à la comédie. On jouait *la Ten-*

tation de saint Antoine. Le diable n'était distingué des autres personnages que par des bas de couleur de feu et une paire de cornes. Toutes les fois que saint Antoine disait son *Confiteor*, tout le public se mettait à genoux et se donnait des *meâ culpâ* si rudes *qu'il y avait de quoi s'enfoncer l'estomac.* Calderon vivait encore à cette époque, mais il avait près de quatre-vingts ans, et le théâtre espagnol était en décadence comme tout le reste.

Un peu plus loin, Mme d'Aulnoy décrit les hôtelleries qu'elle rencontre sur son chemin, et ce qu'elle en dit n'a rien que de très conforme à la réputation traditionnelle des hôtelleries espagnoles, telles que nous les connaissons d'après *Don Quichotte.*

« Lorsqu'on y arrive, fort las et fort fatigué, rôti par le soleil ou glacé par les neiges, car il n'y a guère de tempérament entre ces deux extrémités, l'on n'y trouve ni pot-au-feu ni plats lavés. L'on entre dans l'écurie, et de là l'on monte en haut. Cette écurie est d'ordinaire pleine de mulets et de muletiers qui se font des lits des bâts de leurs mulets pendant la nuit, et le jour ils leur servent de tables. Ils mangent de bonne amitié avec leurs mules, et fréquentent beaucoup ensemble. L'escalier par où l'on monte est fort droit, et ressemble à une méchante échelle. L'on vous fait entrer dans une chambre dont les murailles sont assez blanches, couvertes de mille petits tableaux de dévotion fort mal faits. Les lits sont sans rideaux, les draps grands comme des serviettes, et les serviettes comme de petits mouchoirs de poche. Encore faut-il être dans une grosse ville pour en trouver trois ou quatre, car ailleurs il n'y en a point du tout, non plus que de fourchettes. Il n'y a qu'une tasse dans toute la maison, et si les muletiers la tiennent les premiers, ce qui arrive toujours s'ils le veulent, car on les sert avec plus de respect que ceux qu'ils conduisent, il faut attendre patiemment qu'elle ne leur soit plus nécessaire ou boire dans une cruche. Il est impossible de se chauffer au feu des cuisines sans étouffer; elles n'ont point de cheminées. On fait un trou au haut du plancher, et la fumée sort par là. Le feu est au milieu de la cuisine. L'on met ce que l'on veut faire cuire sur des tuiles par terre. Lorsque c'est de la grosse viande, on l'attache au bout d'une corde suspendue sur le feu, et puis on la fait tourner avec la main; de sorte que la fumée la rend si noire qu'on a peine seulement à la regarder. Sans compter cette fumée horrible qui aveugle et suffoque, ils sont là une douzaine d'hommes et autant de femmes, plus noirs que des diables, puans et sales comme des cochons, et vêtus comme des gueux. Il y en a toujours quelqu'un qui râcle impudemment une méchante guitare, et qui chante comme un chat enroué. Les femmes sont toutes échevelées; on les prendrait pour des bacchantes. Avant toutes choses, la maîtresse de la maison vous amène ses petits enfans. Elle leur fait toucher vos habits, elle leur en frotte les yeux, les joues, la gorge et les mains. Il semble que l'on est devenu relique et que l'on guérit de tous les maux. Ces cérémonies achevées, l'on vous demande si vous voulez manger, et, fût-il minuit, il faut envoyer à la boucherie, au marché, au ca-

baret, chez le boulanger, enfin de tous les côtés de la ville, pour assembler de quoi faire un très méchant repas, etc., etc. »

Ce portrait est encore vrai, à certains égards, de la plupart des *posadas*. Sous ce rapport, l'Espagne a fait peu de progrès. Voici, du reste, à propos d'hôtellerie, ce qui arriva à Burgos à notre élégante et dédaigneuse Parisienne.

« Quand je voulus me coucher, l'on me conduisit dans une galerie pleine de lits, comme on les voit dans les hôpitaux. Je dis que cela était ridicule, et que, n'en ayant besoin que de quatre, il n'était pas nécessaire de m'en donner trente et de me mettre dans une halle où j'allais geler. On me répondit que c'était le lieu le plus propre de la maison, et il fallut en passer par là. Je fis dresser mon lit; mais j'étais à peine couchée que l'on frappa doucement à ma porte. Mes femmes l'ouvrirent, et demeurèrent bien surprises de voir le maître et la maîtresse, suivis d'une demi-douzaine de misérables, si déshabillés qu'ils étaient presque nus. J'ouvris mon rideau au bruit qu'ils faisaient, et j'ouvris encore plus les yeux à la vue de cette noble compagnie. La maîtresse s'approcha de moi et me dit que c'étaient d'honnêtes voyageurs qui allaient coucher dans les lits qui étaient de reste. « Comment, coucher ici! lui dis-je. Je crois que vous avez perdu l'esprit. — Je le perdrais en effet, dit-elle, si je laissais tant de lits inutiles. Il faut, madame, que vous les payiez ou que ces messieurs demeurent. » Je ne puis vous exprimer ma colère. Je tombai d'accord de payer vingt sous pour chacun de ces lits. Ils ne sont guère plus chers à Fontainebleau, quand la cour y est. Ces illustres Espagnols, ou, pour mieux parler, ces manans qui avaient eu l'insolence d'entrer dans la galerie, se retirèrent aussitôt, après m'avoir fait beaucoup de révérences. Le lendemain, je pensai pâmer de rire, bien que ce fût à mes dépens, quand je reconnus l'habileté de mes hôtes pour me ruiner. Ces prétendus voyageurs étaient leurs voisins, et ils sont accoutumés à ce manége quands ils voient des étrangers. Quand je voulus compter les lits pour les payer, on les roula tous au milieu de la galerie, et l'on commença de tirer les ais qui étaient le long de la muraille, et qui cachaient de certains trous pleins de paille qui auraient pu servir à coucher les chiens. Je les payai pourtant aussi chacun vingt sous. Quatre pistoles terminèrent notre dispute. Je n'eus pas la force de m'en fâcher, tant je trouvai la chose singulière. »

Chemin faisant, Mme d'Aulnoy a de longues conversations avec ses compagnons de voyage, tantôt avec don Fernand de Tolède, tantôt avec un des chevaliers de Saint-Jacques ou d'Alcantara, tantôt avec une marquise de Los Rios, qu'elle a rencontrée aussi, et qui lui paraît une des plus aimables personnes du monde. Quand le soir est venu, et que la caravane a trouvé le gîte de la nuit, on se réunit dans une même chambre; les uns jouent à *l'ombre*, le jeu favori des Espagnols et de la plus grande partie de l'Europe à cette époque, le *whist* du XVIIe siècle; les autres causent. Là Mme d'Aulnoy apprend une quantité de détails sur les pays qu'elle traverse; les uns lui

décrivent une des villes de l'intérieur, les autres lui racontent quelque histoire d'amour bien touchante et bien espagnole; celui-ci lui fait le récit des horreurs qui se sont passées à Messine quand le marquis de Las Navas en a repris possession au nom du roi d'Espagne, celui-là lui donne des renseignemens sur la cour de Madrid; cet autre lui présente un aperçu très bien fait de la constitution aragonaise. Tous ces entretiens sont reproduits par elle avec beaucoup de naturel et de goût; c'est le ton de la bonne compagnie de tous les temps, la meilleure école de conversation, quelque chose de sérieux et d'enjoué en même temps, qui occupe l'esprit sans le fatiguer, et qui instruit en amusant.

Nous sommes obligé de passer rapidement sur ces causeries intercalées dans le récit, et où se trouve cependant plus d'un détail précieux d'histoire ou de mœurs. Nous n'y remarquerons qu'un fait : c'est que, toutes les fois qu'il s'agit d'une tradition miraculeuse, comme il y en a beaucoup en Espagne, les interlocuteurs en parlent assez légèrement et en souriant. Déjà à cette époque beaucoup de gens du monde, en Espagne, ne croyaient plus à ce qu'avaient cru leurs pères. Quant à Mme d'Aulnoy, elle est tout-à-fait philosophe, mais d'une philosophie douce et facile, qui se soumet à tout et ne heurte rien.

Une des meilleures rencontres qu'elle fait sur la route est celle d'une vieille comtesse de Lemos qu'elle va voir à Lerma dans un couvent. Fidèle à ses habitudes, elle commence d'abord par décrire le costume de la vieille dame.

« Cette dame vint à peu près vêtue comme les Espagnoles étaient il y a cent ans. Elle avait des *chapins*, qui sont des espèces de sandales où l'on passe le soulier et qui haussent prodigieusement. L'on ne peut marcher avec sans s'appuyer sur deux personnes. Elle s'appuyait aussi sur deux filles du marquis del Carpio. La singularité des habits de la comtesse de Lemos me parut si extraordinaire que je m'en occupai comme d'une nouveauté. Elle avait une espèce de corset de satin noir découpé sur du brocart d'or et boutonné par de gros rubis d'une valeur considérable. Ce corset prenait aussi juste au col qu'un pourpoint; ses manches étaient étroites avec de grands ailerons autour des épaules, et des manches pendantes aussi longues que sa jupe qui s'attachaient au côté avec des roses de diamans. Un affreux vertugadin qui l'empêchait de s'asseoir autrement que par terre soutenait une jupe assez courte de satin noir tailladée en bâtons rompus sur du brocart d'or. Elle portait une fraise et plusieurs chaînes de grosses perles et de diamans avec des enseignes attachées qui tombaient par étages devant son corps; ses cheveux étaient tout blancs; ainsi elle les cachait sous un petit voile avec de la dentelle noire, toute vieille qu'elle était, car elle a plus de soixante-quinze ans. Il me sembla qu'elle devait avoir été extraordinairement belle; son visage n'a pas une ride; ses yeux sont encore brillans; le rouge qu'elle met et qui ranime son teint lui va assez bien; je la regardais comme une belle antiquité. »

Cette grande figure, perchée sur ses *chapins*, appuyée sur deux jeunes filles, entourée d'un énorme vertugadin et couverte de pierreries, présente, ce nous semble, un coup d'œil assez étrange et qui sent bien sa vieille Espagne. La comtesse de Lemos n'était pas seulement remarquable par sa toilette séculaire; elle était encore un fonds inépuisable d'anecdotes sur la cour de Philippe IV, et Mme d'Aulnoy ne se fit faute de la faire parler. Parmi les histoires que notre voyageuse en tira, il en est une très connue, celle du comte de Villamediana, amoureux de la reine, qui avait osé prendre pour devise dans un carrousel plusieurs pièces d'argent ou *réaux* avec ces mots : *Mis amores son reales,* ce qui signifie à la fois *mes amours sont des réaux* ou *mes amours sont royales,* et qui expia ce présomptueux calembourg par une mort tragique. C'est ce même Villamediana qui, ayant une fois donné une comédie chez lui où la reine assistait, fit mettre le feu à la maison pour avoir un prétexte d'emporter sa souveraine dans ses bras.

Ces aventures galantes et magnifiques sont en parfait rapport avec tout ce qu'on sait de l'ancienne cour d'Espagne, mais en voici une qui est beaucoup moins connue, et qui fait un contraste assez frappant avec les idées qu'on se fait de l'honneur castillan et du respect des nobles de ce temps pour leur souverain : c'est toujours la comtesse de Lemos qui parle.

« Une des personnes que le roi Philippe IV a aimées avec le plus de passion, est la duchesse d'Albuquerque. Il ne pouvait trouver un moment pour l'entretenir. Le duc, son mari, faisait bonne garde sur elle, et plus le roi rencontrait d'obstacles, plus ses désirs augmentaient. Un soir qu'il jouait très gros jeu, il feignit de se souvenir qu'il avait une lettre à écrire de la dernière conséquence. Il appela le duc d'Albuquerque, qui était dans la chambre, et lui dit de tenir son jeu. Aussitôt il entra dans son cabinet, prit un manteau, sortit par un degré dérobé, et fut chez la jeune duchesse avec le comte-duc son favori. Le duc d'Albuquerque, qui songeait à ses intérêts domestiques plus qu'au jeu du roi, crut aisément qu'il ne lui en aurait pas donné la conduite sans quelque dessein particulier. Il commença donc de se plaindre d'une colique horrible, et faisant des cris et des grimaces à faire peur, il donna les cartes à un autre, et sans tarder il courut chez lui. Le roi ne faisait que d'y arriver sans aucune suite; il était même encore dans la cour, et, voyant venir le duc, il se cacha; mais il n'y a rien de si clairvoyant qu'un mari jaloux. Celui-ci aperçut le roi, et ne voulant point que l'on apportât des flambeaux, pour n'être pas obligé de le reconnaître, il fut à lui avec une grosse canne qu'il portait ordinairement : Ah! ah! maraud, lui dit-il, tu viens pour voler mes carrosses; et sans autre explication, il le battit de toute sa force. Le comte-duc ne fut pas non plus épargné; et celui-ci, craignant qu'il n'arrivât pis, s'écria plusieurs fois que c'était le roi, afin que le duc arrêtât sa furie. Bien éloigné, il en redoublait ses coups, et sur le prince, et sur le ministre, s'écriant à son tour que c'était là un trait de la dernière insolence, d'employer le nom de sa majesté et de son favori dans cette occasion; qu'il avait envie de les mener au palais, parce qu'assurément le roi les

ferait pendre. A tout ce vacarme, le roi ne disait pas un mot; il se sauva enfin à demi désespéré, et d'avoir reçu tant de coups, et de n'avoir eu aucune faveur de sa maîtresse. Cela n'eut pas de suites fâcheuses pour le duc d'Albuquerque; au contraire, le roi, n'aimant plus la duchesse, en plaisanta au bout de quelque temps. »

Cependant le voyage se prolongeait, et quelquefois avec de singuliers accidens. A son passage dans la ville d'Aranda, notre voyageuse faillit se noyer. Pendant la nuit, le dégel étant venu tout à coup, les rivières qui tombaient des montagnes dont la ville est entourée grossirent et débordèrent si bien que les plus hautes maisons furent à moitié submergées. Mme d'Aulnoy, éveillée en sursaut par l'eau qui entrait dans sa chambre, n'eut que le temps de se réfugier sur le toit avec sa fille. Une autre fois, en sortant d'une ville un matin avec toute sa suite, elle trouva de si mauvais chemins, qu'elle se perdit, et après avoir couru toute la journée sans savoir où on allait, la caravane se retrouva le soir au point d'où elle était partie. Le trajet avait déjà duré près d'un mois, et malgré l'agréable compagnie, les parties d'ombre et les conversations du soir, Mme d'Aulnoy avait hâte d'arriver à Madrid. Enfin elle parvint à Alcoendas, à six lieues de la capitale, où elle reçut le plus aimable accueil chez un vieux gentilhomme, et où une de ses parentes, grande dame espagnole qui habitait Madrid et qui y menait grand train, vint la prendre avec deux magnifiques carrosses attelés de six mules. Nous aurions beaucoup de choses à dire sur ce séjour à Alcoendas et sur l'attirail de voyage de la parente, qui *tenait bien un quart de lieue de pays*, mais nous avons hâte, nous aussi, de nous trouver à Madrid.

Ici l'intérêt du voyage s'élève; il cesse d'être uniquement descriptif, et devient par momens d'une véritable valeur historique. Voici d'abord un tableau de l'aspect matériel de Madrid :

« La ville n'est entourée ni de fossés ni de murailles; les portes, pour ainsi dire, se ferment au loquet. J'en ai déjà vu plusieurs toutes rompues; il n'y a aucun endroit qui paraisse de défense, ni château, ni rien enfin que l'on ne puisse forcer à coups d'oranges et de citrons. Les rues sont longues et droites, d'une fort belle largeur, mais il ne se peut rien de plus mal pavé. Quelque doucement que l'on aille, on est roué des cahots, et il y a des ruisseaux et des boues plus qu'en aucune ville du monde; les chevaux en ont toujours jusqu'aux sangles, les carrosses vont toujours au milieu, de sorte qu'il en rejaillit partout sur vous, et l'on est perdu, à moins que de hausser les glaces. L'eau entre bien souvent dans les carrosses par le bas des portières qui ne sont pas fermées. Il n'y a aucunes portes cochères; du moins sont-elles bien rares, et les maisons où il y en a ne laissent pas d'être sans cour. Pour ce qui est des maisons, elles sont toutes belles, spacieuses et commodes, quoiqu'elles ne soient bâties que de terre et de brique. Le premier étage que l'on élève appartient au roi, et il peut le louer ou le vendre, à moins que le propriétaire ne l'achète, ce qu'il fait presque toujours, et c'est un revenu très considérable pour le roi. Il y a des cuisines publiques presque à

tous les coins de rue; ce sont de grands chaudrons qui bouillent sur des trépieds. On y va acheter toute sorte de méchantes choses. »

On pense bien qu'une fois à Madrid, Mme d'Aulnoy s'en donne à cœur joie sur les ajustemens des femmes, les ameublemens, enfin tous les détails de l'intérieur des maisons riches. Pour rapporter tout ce qu'elle dit d'intéressant sur ce sujet, il faudrait copier des lettres entières. Dès son arrivée, elle eut une occasion admirable de voir les grandes dames de Madrid dans tous leurs atours. La fille de la duchesse de Terranova, petite personne de treize ans, venait d'épouser son cousin, don Nicolo Pignatelli, prince de Monteleone; et suivant l'usage du pays, la nouvelle mariée recevait toute la journée des visites de cérémonie. Mme d'Aulnoy fut présentée chez elle, et assista à ces réceptions, qu'elle décrit dans le plus grand détail.

La jeune princesse de Monteleone, sa mère, sa belle-mère et les dames de leur société, au nombre de soixante environ, se tenaient dans une grande galerie couverte de tapis de pied très riches et ornée de tables d'argent avec de grands miroirs à bordures d'argent enrichies de pierreries. Toutes ces dames étaient assises par terre, les jambes croisées sous elles, et divisées par groupes de cinq ou six. Au milieu de chaque groupe était un petit brasier d'argent plein de noyaux d'olives en charbon, ces sortes de noyaux ayant la réputation de ne pas entêter. Elles étaient toutes fort parées, avec cinq ou six cerceaux de fil d'archal autour du corps, supportant une douzaine de jupes des plus belles étoffes placées les unes sur les autres; chaque femme formait ainsi une pyramide à large base qui se tenait d'elle-même toute droite, quand la personne était assise par terre, ce qui ne lui permettait de faire aucun mouvement. Les unes jouaient à l'ombre, les autres disaient un long chapelet toujours pendu à leur ceinture. Aucune d'elles n'avait de collier, mais elles portaient au haut de leur *corps* ce qu'on appelait des *enseignes* de pierreries, d'où tombaient des chaînes de perles et dix ou douze nœuds de diamans qui se rattachaient à un des côtés du corps. Elles avaient des pendans d'oreilles si pesans, qu'on ne pouvait comprendre qu'elles pussent les porter. Chacune y avait attaché ce qu'elle avait de plus joli; les unes y avaient mis des montres, d'autres des cadenas de pierres précieuses, des clés admirablement travaillées, et jusqu'à des sonnettes. Enfin veut-on savoir quelle était parmi elles la marque suprême de la plus haute distinction? En vérité, nous n'oserions le dire si nous n'avions pas notre autorité sous la main; c'était une énorme paire de lunettes! les dames même les plus élégantes mettaient une coquetterie à en porter. Ici on ne nous croirait pas sur parole; il faut citer textuellement.

« Je demeurai surprise, en entrant chez la princesse de Monteleone, de voir plusieurs dames fort jeunes avec une grande paire de lunettes sur le nez, attachée aux oreilles; et ce qui m'étonnait encore davantage, c'est qu'elles ne faisaient rien où des lunettes leur fussent nécessaires; elles causaient et ne les ôtaient point; l'inquiétude m'en prit, et j'en demandai la raison à la marquise de la Rosa, avec qui j'ai lié une grande amitié; c'est une jolie per-

sonne qui sait vivre, et dont l'esprit est bien tourné; elle est napolitaine. Elle se prit à rire de ma question, et elle me dit que c'était pour la gravité, et que l'on ne les mettait pas par besoin, mais seulement pour s'attirer du respect. Voyez-vous cette dame? me dit-elle en m'en montrant une qui était assez proche de nous, je ne crois pas que depuis dix ans elle les ait quittées que pour se coucher. Sans exagération, elles mangent avec, et vous rencontrerez dans les rues et dans les compagnies beaucoup de femmes et d'hommes qui ont toujours leurs lunettes. Il faut, à ce propos, continua-t-elle, que je vous dise qu'il y a quelque temps que les jacobins avaient un procès de la dernière conséquence, ils en craignaient assez l'évènement pour n'y rien négliger. Un jeune père de leur couvent avait des parens de la première qualité qui sollicitèrent à sa prière très fortement; le prieur l'avait assuré qu'il n'y avait rien qu'il ne dût se promettre de sa reconnaissance, si par son crédit le procès se gagnait. Enfin le procès se gagna; le jeune père, transporté de joie, courut lui en dire la nouvelle, et se préparait à lui demander en même temps une grace qu'il avait fort envie d'obtenir, mais le prieur, après l'avoir embrassé, lui dit d'un ton grave : *Hermano, ponga las ojalas;* cela veut dire : Mon frère, mettez des lunettes. Cette permission combla le jeune moine d'honneur et de joie; il se trouva trop bien payé de ses soins, et il ne demanda rien davantage. Le marquis d'Astorgas, ajouta-t-elle, étant vice-roi de Naples, fit tirer son buste en marbre, et il ne manqua pas d'y faire mettre ses belles lunettes. Il est si commun d'en porter, que j'ai entendu dire qu'il y a des différences dans les lunettes comme dans les rangs; à proportion que l'on élève sa fortune, l'on fait grandir le verre de sa lunette, et on la hausse sur son nez. Les grands d'Espagne en portent de larges comme la main, que l'on appelle *ocales* pour les distinguer. Ils se les font attacher derrière les oreilles, et les quittent aussi peu que leur golille. On sait que la golille était une espèce de hausse-col en carton recouvert d'une étoffe plissée et qui était destiné à retenir la tête droite, raide et immobile. La golille empesée et la gigantesque paire de lunettes étaient en rapport parfait l'une avec l'autre, rien ne devait manquer à l'effet grotesque de ces graves figures ainsi encadrées. Mais revenons chez la princesse de Monteleone.

Quand il arrivait quelque nouvelle visite, une naine affreuse et richement vêtue venait le dire, en mettant un genou en terre devant la maîtresse. Aussitôt toutes les dames se levaient, et la princesse allait la première recevoir jusqu'à la porte la nouvelle venue. Elles ne s'embrassaient pas en se saluant, contrairement à la mode suivie alors en France, mais elles se présentaient la main dégantée; elles se tutoyaient en parlant, et au lieu de se donner leurs titres dans la conversation et de s'appeler *duchesse* ou *marquise*, elles ne se désignaient que par leurs noms de baptême. Cette manière de se parler avec la plus grande familiarité est encore de nos jours usitée parmi les grands d'Espagne, et donne à leur commerce un charme d'intimité parfaitement agréable.

Mme d'Aulnoy fut médiocrement frappée de la beauté de ces femmes de la cour en général. Elle les trouva toutes maigres à faire peur; c'était à leurs yeux un défaut d'être grasses, et bien peu tombaient dans ce malheur-là. C'était aussi une beauté parmi elles de n'avoir point de gorge, et elles prenaient des précautions de bonne heure pour l'empêcher de venir. Lorsque le sein commençait à paraître, elles mettaient dessus de petites plaques de plomb et se serraient comme les enfans qu'on emmaillotte. Elles avaient le teint très brun, ce qui rendait encore leur maigreur plus désagréable. Leur pied était la partie de leur corps qu'elles cachaient le plus soigneusement, quoiqu'elles l'eussent presque toutes extrêmement petit et très bien chaussé. Du reste, leurs traits étaient réguliers et délicats, leurs cheveux noirs et lustrés, et leur plus grand charme était dans leurs yeux. « Mais aussi dans quel pays y a-t-il des yeux semblables aux leurs? Ils sont si vifs, si spirituels, ils parlent un langage si tendre et si intelligible, que quand elles n'auraient que cette seule beauté, elles pourraient passer pour belles et dérober les cœurs. »

Le nombre des domestiques des deux sexes était immense dans les grandes familles. La duchesse d'Osuna avait trois cents filles ou duègnes attachées à son service qui remplissaient toutes les salles de son palais, et elle dit à Mme d'Aulnoy qu'elle en avait eu cinq cents peu auparavant. Les laquais, les gentilshommes et les pages du duc n'étaient pas moins nombreux. Il est vrai qu'on les payait fort mal; un gentilhomme ne coûtait que quinze écus par mois, sur quoi il devait s'entretenir de tout, s'habiller de velours en hiver et de taffetas en été, et se nourrir. Aussi ne vivaient-ils que d'ognons et d'autres viles denrées. Les pages et les autres domestiques étaient si affamés, qu'en servant leurs maîtres à dîner, ils mangeaient la moitié des plats qu'ils apportaient sur la table. Dans quelques maisons, on avait pris le parti de faire faire la soupe dans une marmite d'argent fermée à cadenas; le cuisinier regardait par une espèce de grille si la soupe se faisait bien, et les pages n'en avaient que la fumée. Le plus grand désordre régnait dans ces maisons livrées au pillage. Il y avait souvent dans une écurie cinquante chevaux qui n'avaient ni paille ni avoine et qui mouraient de faim. Le soir, quand le maître était couché, les domestiques emportaient toutes les provisions qui restaient dans la maison, et le lendemain il fallait recommencer à se procurer les choses les plus nécessaires à la vie.

Le peuple mourait littéralement de faim. Tous les romans espagnols du temps roulent sur l'art de supporter la faim ou de la prévenir par toute sorte d'expédiens. « Le pauvre peuple, dit Mme de Villars dans une de ses lettres, paraît ne vivre que de ce qu'on appelle ici *tomar el sol* (prendre le soleil), tant il est maigre, abattu et misérable. » Mme d'Aulnoy n'en parle pas en meilleurs termes.

A côté de ces misères, on voyait des magnificences incroyables et inutiles. A la mort du duc d'Albuquerque, on employa six semaines à faire l'inventaire de la vaisselle d'or et d'argent qu'il laissait. Il y avait entre autres

choses quatre cents douzaines d'assiettes d'argent, cinq cents grands plats et sept cents petits, tout le reste à proportion, et quarante échelles d'argent pour monter jusqu'au haut de son buffet, qui était par gradins. Les grands seigneurs auraient mieux aimé mourir que de marchander quoi que ce soit, et ils mettaient leur amour-propre à donner avec la plus grande libéralité ce qu'ils avaient de plus beau. Il arriva même à ce sujet à Mme d'Aulnoy une aventure qui fait le pendant de celle de sa montre.

« Il y a deux jours que j'allai avec ma parente me promener hors la porte Sainte-Bernardine (c'est où l'on va l'hiver). Don Antoine de Tolède, fils du duc d'Albe, y était avec le duc d'Uzeda et le comte d'Altamire. Il avait un attelage isabelle qui me parut si beau, que je ne pus m'empêcher de lui en parler, lorsque son carrosse approcha du nôtre. Il me dit, selon la coutume, qu'il le mettait à mes pieds; et le soir, quand nous fûmes revenues, l'on me vint dire qu'un gentilhomme me demandait de sa part. Il me fit un compliment, et me dit que les six chevaux de son maître étaient dans mon écurie. Ma parente se prit à rire, et lui répondit pour moi que j'étais si nouvelle débarquée à Madrid, que je ne savais pas encore qu'il ne fallait rien louer de ce qui était à un cavalier aussi galant que don Antoine; mais que ce n'était pas la mode de recevoir des présens de cette conséquence, et qu'elle le priait de les remmener. C'est ce qu'il ne voulut point faire; on les renvoya sur-le-champ. Il les renvoya; on les lui renvoya encore; enfin je vis l'heure que l'on passerait la nuit en allées et en venues. Après tout cela, il fallut lui écrire, et même se fâcher pour lui faire trouver bon qu'on ne les acceptât point. »

Ce faste extravagant était poussé quelquefois à un tel excès, qu'il en devenait ridicule. Mme d'Aulnoy en cite plusieurs exemples, entre autres celui d'un prince de Stillano, qui avait quatre-vingt mille livres de rentes sur le conseil des Indes, et qui dédaignait de les toucher, disant qu'il n'était pas digne d'un gentilhomme comme lui de signer son nom pour si peu de chose. Il n'est pas étonnant que de pareilles folies aient fini par ruiner ceux qui les ont faites, et avec eux le pays tout entier. Le goût de la fausse magnificence passait des grands seigneurs aux simples gentilshommes, et de ceux-ci au peuple lui-même; c'est ainsi que le peuple espagnol est devenu à la fois le plus gueux et le plus glorieux de tous les peuples. L'immensité des trésors qui venaient d'Amérique avait tourné la tête à la nation entière; elle n'admirait plus que l'absurde et l'impossible en tout genre.

Voici à ce sujet une petite anecdote fort bien racontée par Mme d'Aulnoy.

« Nous nous étions arrêtées le matin dans la *Plaza Mayor*. Il y avait une femme qui vendait quelques petits morceaux de saumon qu'elle disait être frais; elle faisait un bruit désespéré avec son saumon, elle appelait tous les passans pour que l'on vînt les lui acheter. Enfin il est venu un cordonnier que j'ai connu tel, parce qu'elle l'a nommé *señor zapatero*. Il lui a demandé une livre de saumon. Vous n'hésitez point sur le marché, lui a-t-elle dit, parce que vous croyez qu'il est à bon prix, mais vous vous trompez, il vaut un écu

la livre. Le cordonnier, indigné du doute où elle était, lui a dit d'un ton de colère : S'il avait été à bon marché, il ne m'en aurait fallu qu'une livre; puisqu'il est cher, j'en veux trois. Aussitôt il lui a donné trois écus, et, enfonçant son petit chapeau (car les gens de métier les portent aussi petits que les personnes de qualités les portent grands) après avoir relevé sa moustache par rodomontade, il a levé aussi la pointe de sa formitable épée jusqu'à son épaule, et nous a regardés fièrement, voyant bien que nous écoutions son colloque et que nous étions étrangers. La beauté de la chose, c'est que peut-être cet homme si glorieux n'a rien au monde que ces trois écus, et que demain lui, sa femme et ses enfans, jeûneront plus rigoureusement qu'au pain et à l'eau. Mais telle est l'humeur de ces gens-ci. Il y en a même plusieurs qui prennent les pieds d'un chapon, et qui les font pendre pardessous leur manteau comme s'ils avaient effectivement un chapon; cependant ils n'en ont que les pieds. »

Une règle assez extraordinaire présidait à la succession des plus orgueilleuses et des plus nobles familles. En l'absence de tout héritier légitime, les enfans naturels étaient aptes à succéder. A défaut d'enfans naturels, c'était le plus ancien des domestiques qui prenait le nom, les armes et les biens de la maison. Ce cas se présentait assez souvent, car les races nobles s'éteignaient vite, et c'est ce qui explique pourquoi tant de cadets de famille s'engageaient comme domestiques chez les grands seigneurs.

Comme Mme d'Aulnoy était arrivée à Madrid au milieu du carême, elle décrit avec grand soin les églises de Madrid, qui étaient presque toutes pleines d'ornemens d'or et d'argent massif. Mais la décoration la plus agréable n'était pas dans cette profusion de métaux précieux; on y pratiquait en outre, au milieu de la nef, des parterres de gazon ornés de fleurs, avec des fontaines jaillissantes dont l'eau retombait dans des bassins, les uns d'argent, les autres de marbre ou de porphyre. Tout autour de ces parterres étaient de gros orangers dans de belles caisses, et tout peuplés d'oiseaux qui remplissaient le saint lieu de leurs chants. Cela devait être délicieux dans la belle saison. La fraîcheur de l'eau, qui est à elle seule un grand plaisir dans ce climat brûlant, rendait le séjour des églises fort désirable en été, tandis que le parfum des orangers et des jasmins en fleurs s'y mariait avec celui de l'encens, et le gazouillement des oiseaux avec l'harmonie des cantiques. Il reste encore des traces de cet usage dans certaines parties de l'Espagne.

« Les femmes qui vont à la messe hors de chez elles, dit Mme d'Aulnoy, en entendent une douzaine, et marquent tant de distraction que l'on voit bien qu'elles sont occupées d'autre chose que de leurs prières. Elles portent des manchons qui ont plus d'une grande demi-aune de long; ils sont de la plus belle marte zibeline que l'on puisse voir, et valent jusqu'à quatre et cinq cents écus. Il faut qu'elles étendent leurs bras tant qu'elles peuvent pour mettre seulement le bout de leurs doigts à l'entrée de leurs manchons. Il me semble que je vous ai déjà dit qu'elles sont extrêmement petites, et

ces manchons ne sont guère moins grands qu'elles. Elles portent toujours un éventail, et soit l'hiver ou l'été, tant que la messe dure, elles s'éventent sans cesse. Elles sont assises dans l'église sur leurs jambes, et prennent du tabac à tous momens sans se barbouiller comme l'on fait d'ordinaire; car elles ont pour cela, aussi bien qu'en toute autre chose, des petites manières propres et adroites. Lorsqu'on lève Notre Seigneur, les femmes et les hommes se donnent chacun une vingtaine de coups de poing dans la poitrine, ce qui fait un tel bruit que, la première fois que je l'entendis, j'eus une grande frayeur, et je crus qu'on se battait. Quant aux cavaliers (je veux parler de ceux qui sont galans de profession, et qui portent un crêpe autour de leur chapeau), lorsque la messe était finie, ils allaient se ranger autour du bénitier; toutes les dames s'y rendaient; ils leur présentaient de l'eau bénite, ils leur disaient en même temps des douceurs : elles y répondaient fort juste en peu de mots; car il faut convenir qu'elles disent précisément ce qu'il faut, et elles n'ont pas la peine de le chercher, leur esprit y fournit sur-le-champ. »

Quand vint la semaine sainte, on vit beaucoup de jeunes et brillans seigneurs se donner publiquement la discipline dans les rues. Mme d'Aulnoy décrit ainsi ces galans pénitens :

« C'est une chose bien désagréable de voir les disciplinans. Le premier que je rencontrai pensa me faire évanouir : je ne m'attendais point à ce beau spectacle, qui n'est capable que d'effrayer; car enfin figurez-vous un homme qui s'approche si près qu'il vous couvre toute de son sang; c'est là un de leurs tours de galanterie. Il y a des règles pour se donner la discipline de bonne grace, et des maîtres en enseignent l'art comme l'on montre à danser et à faire des armes. Ils ont une espèce de jupe de toile de batiste fort fine, qui descend jusque sur le soulier; elle est plissée à petits plis, et si prodigieusement ample qu'ils y emploient cinquante aunes de toile. Ils portent sur la tête un bonnet trois fois plus haut qu'un pain de sucre et fait de même; il est couvert de toile de Hollande. Il tombe de ce bonnet un grand morceau de toile qui couvre tout le visage et le devant du corps; il y a deux petits trous par lesquels ils voient. Ils ont derrière leur camisole deux grands trous sur leurs épaules; ils portent des gants et des souliers blancs, et beaucoup de rubans qui attachent les manches de la camisole et qui pendent sans être noués. Ils en mettent aussi un à leur discipline; c'est d'ordinaire leur maîtresse qui les honore de cette faveur. Il faut, pour s'attirer l'admiration publique, ne point gesticuler du bras, mais seulement que ce soit du poignet et de la main que les coups se donnent sans précipitation, et le sang qui sort ne doit point gâter leur habit. Ils se font des écorchures effroyables sur les épaules, d'où coulent des ruisseaux de sang; ils marchent à pas comptés dans les rues; ils vont devant les fenêtres de leurs maîtresses, où ils se fustigent avec une merveilleuse patience. La dame regarde cette jolie scène au travers des jalousies de sa chambre, et par quelque signe elle

l'encourage à s'écorcher tout vif, et elle lui fait comprendre le gré qu'elle lui sait de cette sorte de galanterie. Quand ils rencontrent une femme bien faite, ils se frappent d'une certaine manière qui fait ruisseler le sang sur elle; c'est là une fort grande honnêteté, et la dame reconnaissante les en remercie. »

Le jour du 1er mai, Mme d'Aulnoy alla à ce qu'on appelait *le Sotillo;* c'était une espèce de Long-Champ hors de la porte de Tolède. Tout Madrid y était. Les hommes du peuple et les bourgeois se tenaient assis près du chemin, les uns dans les blés naissans, les autres sur le bord du Mançanarès, avec leurs femmes, leurs enfans et leurs maîtresses, tous buvant, mangeant et jouant gaiement de la guitare ou de la harpe. Les personnes de qualité se promenaient en voiture, les rideaux ouverts, le mari sur le devant, la dame dans le fond, tous deux droits comme des cierges et se regardant des heures entières sans se dire un seul mot. L'étiquette le voulait ainsi. Il est vrai que, le soir venu, chacun devait se délivrer de cette contrainte. Mme d'Aulnoy ajoute en effet :

« Les plus grandes dames se font un plaisir d'aller à pied au Prado, la nuit; elles mettent sur leurs têtes des mantilles blanches brodées de soie noire, comme en portent les femmes du commun et celles qui cherchent des aventures. Les cavaliers, de leur côté, mettent pied à terre et leur disent mots nouveaux; mais à bien attaqué, bien défendu. Le comte de Berka, envoyé d'Allemagne, m'a conté que, comme il soupait l'autre jour, ses fenêtres fermées à cause du froid, l'on frappa assez fort contre les jalousies de la salle. Il envoya voir qui c'était; l'on trouva trois femmes en mantille blanche qui prièrent qu'on leur ouvrît les fenêtres afin qu'elles pussent le voir. Il leur manda qu'elles seraient plus commodément dans la salle. Elles entrèrent toutes cachées et se mirent dans un coin, se tenant debout tant qu'il fut à table. Il les pria inutilement de s'asseoir et de manger des confitures: elles ne voulurent faire ni l'un ni l'autre, et, après lui avoir dit beaucoup de plaisanteries où la vivacité de leur esprit parut tout entière, elles sortirent. Il avait reconnu que c'étaient les duchesses de Medina-Celi, d'Ossone, et d'Ucéda (il les avait vues chez elles, car les ambassadeurs ont la liberté d'aller quelquefois chez les grandes dames en visite d'audience); mais il en voulut encore avoir une plus forte certitude, et il les fit suivre. On les vit rentrer chez elles par une fausse porte, où quelques-unes de leurs femmes les attendaient. Ces petits déguisemens ne se passent pas toujours avec tant d'innocence. » Mme d'Aulnoy entre ici dans beaucoup de détails sur les habitudes de la société espagnole. A l'apparente sévérité des mœurs, corrigée en secret par une extrême liberté, on reconnaît cette société d'où est sortie la comédie d'intrigue, la comédie de Lope et surtout de Calderon, dont toutes les pièces auraient pu avoir pour titre, au dire de Calderon lui-même : *El escondido y la tapada* (l'homme caché et la femme voilée). Toute réserve poussée à l'excès provoque son contraire; plus le maintien est compassé au

grand jour, plus le mystère protége de folies; le mari jaloux conduit à l'amant caché, et dès qu'un voile couvre le visage, tout est permis à la fantaisie.

Mme d'Aulnoy raconte qu'elle était un jour chez la marquise d'Alcañijas, une des plus grandes et des plus vertueuses dames de la cour. Cette dame lui dit devant plusieurs autres que, si un cavalier avait été une demi-heure en tête-à-tête avec elle *sans lui demander tout ce que l'on peut demander*, elle en aurait un ressentiment si vif qu'elle le poignarderait si elle pouvait. Cette déclaration parut, comme on le pense bien, fort étrange à notre Parisienne. Elle ne fut pas moins étonnée de la facilité avec laquelle on assassinait les gens dans les ruës de Madrid, par jalousie ou par tout autre prétexte. Les hommes qui faisaient métier de tuer pour de l'argent étaient presque tous de Valence et s'appelaient *bandoleros;* ils avaient de l'honneur à leur manière, ainsi que le prouve le trait suivant :

« On m'a dit qu'un homme de qualité, croyant avoir sujet de faire périr un de ses amis, s'adressa à un *bandolero* de Valence et lui donna de l'argent pour l'assassiner; mais ensuite il s'accommoda avec son ennemi, et le premier de ses soins fut d'avertir le bandolero de ce qui se passait, afin qu'il se gardât bien de tuer cet homme. Le bandolero, voyant que l'on n'avait plus besoin de lui, offrit de rendre la somme qu'il avait reçue, et celui qui la lui avait donnée le pria de la garder. — Eh bien! dit-il, j'ai de l'honneur, je garderai votre argent et je tuerai votre homme. — L'autre le pria instamment de n'en rien faire, attendu leur réconciliation. — Tout ce que je puis faire, dit-il, c'est de vous donner le choix que ce soit vous ou lui, car il faut nécessairement que, pour gagner en conscience l'argent que vous m'avez donné, je tue quelqu'un. — Quelque prière que l'autre pût lui faire, il persista dans son dessein et l'exécuta. Ces misérables ont toujours une liste des méchantes actions qu'ils ont commises, dont ils se font honneur. Quand on les emploie, ils vous la montrent, et demandent si l'on veut qu'ils portent des coups qui fassent languir ou qu'ils tuent tout d'un coup. »

Mme d'Aulnoy eut une bonne fortune au *Sotillo;* elle y fut remarquée par le roi. Voici comment elle le raconte elle-même : « Le roi y vint avec don Juan, le duc de Medina-Celi, le connétable de Castille, et le duc de Pastrane. Je vis seulement son carrosse de toile cirée verte, tiré par six chevaux pies les plus beaux de l'univers, tout chargés de petites papillottes d'or et de nœuds de rubans couleur de rose. Les rideaux du carrosse étaient de damas vert avec une frange d'or, mais si bien fermés, que l'on ne pouvait rien remarquer que par les petites glaces des mantelets. C'est la coutume que, lorsque le roi passe, on s'arrête, et par respect on tire les rideaux; mais nous en usâmes à la mode française, et nous laissâmes les nôtres ouverts, nous contentant de faire une profonde révérence. Le roi remarqua que j'avais sur moi une épagneule, que la marquise d'Alvi, qui est une fort aimable dame, m'avait priée de porter à la connétable Colonne; et comme je l'aimais fort, elle me l'en-

voyait de temps en temps. Le roi me la fit demander par le comte de Los Arcos, capitaine de la garde espagnole, lequel marchait à cheval à côté de la portière. Je la donnai aussitôt, et elle eut l'honneur d'être caressée de sa majesté, qui trouva les petites sonnettes qu'elle avait au cou et les boucles de ses oreilles fort à son gré. Il a une chienne qu'il aime fort, et il envoya savoir si je voulais bien qu'il les prît pour Daraxa, c'est ainsi qu'elle s'appelle. Vous jugez bien ce que je répondis. Il me renvoya l'épagneule sans collier et sans boucles, et il chargea le comte de Los Arcos de me donner une boîte d'or tout unie pleine de pastilles, qu'il avait sur lui, souhaitant que je la gardasse. Elle est d'un prix fort médiocre, mais je l'estime infiniment, venant d'une telle main. »

Cette apparition de Charles II nous paraît tout-à-fait caractéristique. L'histoire de l'épagneule convient bien à ce prince maladif, dont la vie fut une longue enfance, et qui n'aimait que la compagnie des nains, des chiens savans et des animaux rares. Il était alors dans la quatorzième année de son règne et dans la dix-huitième de son âge. Il y avait à peine deux ans que, fatigué de l'impérieuse tutelle de sa mère, Marie-Anne d'Autriche, il s'était échappé seul, la nuit, de son palais de Madrid pour se réfugier au *Buen-Retiro*. Incapable de gouverner par lui-même, il avait alors confié les affaires à son frère naturel, le second don Juan d'Autriche, et la reine-mère, disgraciée, avait été reléguée dans un couvent. Les circonstances de cette révolution de palais ont été très bien racontées par M. Mignet, dans son ouvrage sur la succession d'Espagne, dont les quatre volumes parus s'arrêtent précisément en 1678, c'est-à-dire un an avant le voyage de Mme d'Aulnoy.

Don Juan d'Autriche était fils du feu roi Philippe IV et d'une comédienne fameuse par sa beauté, nommée Maria Calderona. Ses partisans disaient que, la reine et la comédienne étant devenues grosses en même temps et étant accouchées toutes deux d'un enfant mâle, la Calderona avait obtenu du roi que son fils serait substitué secrètement à celui de la reine, et réciproquement. D'après cette version, don Juan d'Autriche aurait été le fils légitime; mais il est bien évident que cette histoire avait été inventée pour servir les desseins ambitieux du bâtard royal. Tant que la reine-mère avait été maîtresse du pouvoir, elle avait eu soin de tenir don Juan éloigné de la cour, mais celui-ci n'avait pas tardé à réunir autour de lui assez d'amis pour élever autel contre autel. Une partie de l'Espagne reconnaissait déjà son obéissance quand l'exil de la reine-mère lui livra l'autorité royale.

Dans l'état de faiblesse et de maladie du roi, ce personnage attirait naturellement tous les regards. On se demandait si ce ne serait pas lui qui serait prochainement appelé à succéder à Charles II. Aussi Mme d'Aulnoy raconte-t-elle avec quelque satisfaction d'amour-propre l'entrevue qu'elle eut avec lui, et dont les circonstances furent en effet assez frappantes :

« Un jour, dit-elle, comme j'étais seule dans mon appartement, occupée à peindre un petit ouvrage, je vis entrer un homme que je ne connaissais point,

mais qui me parut d'assez bonne mine pour juger à sa physionomie qu'il était de qualité. Il me dit que, n'ayant pas trouvé ma parente, il avait résolu de l'attendre. Après quelques momens de conversation, il la fit tomber sur don Juan, et il me dit qu'il ne doutait pas que je ne le visse souvent. Je répliquai qu'il était vrai que, depuis mon arrivée, ce prince était venu voir ma parente, mais qu'il ne m'avait pas demandée. — C'est peut-être, ajouta-t-il, que vous étiez malade ce jour-là. — Je n'ai point été malade, répliquai-je, car j'aurais été bien aise de le voir et de l'entendre, parce qu'on m'en a dit du bien et du mal, et que je voudrais démêler si on lui fait tort ou justice. Ma parente, à qui je l'ai témoigné, m'a dit qu'il n'y avait pas moyen, et qu'il est si dévot qu'il ne veut parler à aucune dame. — Serait-il possible, dit-il en souriant, que la dévotion lui eût si fort renversé l'esprit? Pour moi, je me persuade qu'il vous a demandée et qu'on l'a assuré que vous aviez la fièvre. — La fièvre! repris-je, voilà qui est bien positif; hé! de grace, comment le savez-vous? Ma parente arriva dans ce moment. Elle demeura fort surprise de trouver don Juan avec moi, et je ne le fus pas moins qu'elle, car je ne savais point que ce fût lui. Il lui dit plusieurs fois qu'il ne pouvait lui pardonner l'idée qu'elle m'avait donnée de lui, qu'il n'était point un bigot, et qu'il était persuadé que la véritable dévotion ne rendait personne sauvage. Je le trouvai fort bien fait, l'air galant, les manières polies et civiles, extrêmement d'esprit et de vivacité. »

On voit que notre voyageuse ne vivait pas à Madrid en trop petite compagnie. Pour achever sa galerie de personnages historiques, elle désira être présentée à la reine-mère, et fit exprès le voyage de Tolède, où résidait cette fière exilée. Ce jour-là, Mme d'Aulnoy dut s'habiller à l'espagnole, car on ne paraissait pas devant la reine dans un autre costume; elle chaussa donc des chapins qui l'exhaussaient d'un demi-pied, mit un *gardinfant* d'une largeur effroyable, se coiffa à la *melène,* c'est-à-dire les cheveux tout épars sur le cou, et se rendit dans cet équipage à l'Alcazar de Tolède. Elle monta en chaise le rocher haut et escarpé qui supporte l'Alcazar.

« Nous traversâmes une grande galerie et des appartemens si vastes, et dans lesquels il y avait si peu de monde, qu'il ne paraissait pas qu'on dût y trouver la reine-mère d'Espagne. Elle était dans un salon dont toutes les fenêtres étaient ouvertes, qui donnaient sur la plaine et sur la rivière. La tapisserie, les carreaux, les tapis et le dais étaient de drap gris. La reine était debout, appuyée sur un balcon, tenant dans sa main un grand chapelet. Lorsqu'elle nous vit, elle se tourna vers nous, et nous reçut d'un air assez riant. Nous eûmes l'honneur de lui baiser la main, qu'elle a petite, maigre et blanche. Elle est fort pâle, le teint fin, le visage un peu long et plat, les yeux doux, la physionomie agréable, et la taille d'une médiocre grandeur. Elle était vêtue comme toutes les veuves le sont en Espagne, c'est-à-dire en religieuse, sans qu'il paraisse un seul cheveu. Elle s'informa combien il y avait que j'étais partie de France; je lui en rendis compte. Une petite naine, grosse comme un tonneau et plus courte qu'un potiron, toute vêtue de bro-

card d'or et d'argent, avec de longs cheveux qui lui descendaient presque aux pieds, entra, et vint se mettre à genoux devant la reine pour lui demander s'il lui plaisait de souper. Nous voulûmes nous retirer; elle nous dit que nous pouvions la suivre, et elle passa dans une salle toute de marbre. Elle se mit seule à table, et nous étions toutes debout autour d'elle. Les filles d'honneur vinrent la servir; je vis quelques-unes de ces filles qui me parurent fort jolies. Elles nous dirent qu'elles s'ennuyaient horriblement, et qu'elles étaient à Tolède comme dans un désert. »

On ne s'entretenait en ce moment, à la cour et à la ville, que du prochain mariage de Charles II avec Mademoiselle d'Orléans, nièce de Louis XIV. La reine-mère, qui haïssait la France et qui voyait ce mariage avec le plus grand déplaisir, en parla cependant dans de bons termes à Mme d'Aulnoy. Elle lui demanda si la princesse ressemblait à son portrait, et lui fit toute sorte de questions sur sa personne. Mme d'Aulnoy put satisfaire avec détail à cette curiosité, car elle était attachée à la maison d'Orléans; elle avait beaucoup vu Mademoiselle, et, à son retour en France, elle dédia sa relation au duc de Chartres, frère de cette princesse.

A son retour à Madrid, notre voyageuse trouva toute la capitale occupée des préparatifs pour l'arrivée de la jeune reine. Charles II en était devenu éperdument amoureux sur son portrait, et la nation entière s'apprêtait à lui faire une réception qui répondît à la passion de son souverain. C'était là pourtant cette pauvre Louise d'Orléans qui fut si malheureuse, et qui mourut misérablement après dix ans du plus triste mariage. En quittant la France, elle avait le pressentiment du sort qui l'attendait. On sait qu'elle en parla à Louis XIV, qui lui répondit qu'il n'aurait pu faire mieux pour sa fille que de la marier au roi d'Espagne. « Oui, sire, répondit-elle, mais vous auriez pu faire mieux pour votre nièce. » Elle aurait voulu épouser le dauphin.

Au milieu de tout ce mouvement de la cour, don Juan d'Autriche mourut subitement. Mme d'Aulnoy raconte ses derniers momens d'une manière touchante. Dès qu'il fut mort, le roi rappela la reine-mère, et l'homme qui gouvernait en maître quelques jours auparavant tout le royaume d'Espagne fut généralement oublié. Était-il véritablement distingué? Aurait-il été à la hauteur de sa fortune, si la couronne lui était venue? C'est ce que l'histoire ne dit pas avec certitude; il n'eut pas le temps de se montrer assez pour être jugé. Mme d'Aulnoy l'avait trouvé charmant, mais il avait été si aimable pour elle, que ce jugement ne prouve rien. Elle affirme qu'il écrivait et parlait bien en cinq langues, ce qui était rare à cette époque dans toute l'Europe, et surtout en Espagne.

Cependant l'époque des grandes chaleurs était arrivée, et Mme d'Aulnoy dépeint avec son exactitude ordinaire la vie qu'on menait à Madrid pendant l'été. Elle consacre une lettre presque entière à la description d'une course de taureaux qui offre quelques différences avec celles qui ont lieu de nos jours, mais cette lettre est trop longue pour être citée. Nous aimons mieux lui emprunter ce qu'elle dit des promenades du soir dans un lieu où l'on

ne s'attendait guère à trouver des promeneurs, dans le lit même de la rivière qui passe à Madrid, le Mançanarès. Cette rivière, ou plutôt ce torrent, devient, comme on sait, presque complètement à sec en été; le sable y conserve pourtant encore de l'humidité, et on y trouve plus de fraîcheur qu'ailleurs.

« Les carrosses, dit Mme d'Aulnoy, entrent dans le lit de la rivière. Les chevaux souffrent beaucoup de ces promenades-là; rien ne leur use davantage les pieds que les cailloux sur lesquels ils marchent toujours. L'on s'arrête en quelques endroits de cette rivière, et l'on y demeure jusqu'à deux ou trois heures après minuit. Il y a souvent plus de mille carrosses; quelques particuliers y portent à manger, d'autres y chantent et jouent des instrumens. Tout cela est fort agréable pendant une belle nuit; il y a des personnes qui s'y baignent, mais en vérité c'est d'une manière bien désagréable. L'ambassadrice de Danemarck le fait depuis quelques jours; ses gens vont un peu avant qu'elle arrive creuser un grand trou dans le gravier, qui s'emplit d'eau. L'ambassadrice se vient fourrer dedans : voilà un bain, comme vous pouvez juger, fort plaisant; cependant c'est le seul dont on puisse user dans la rivière. »

Voici quelle était, pour les gens comme il faut, la distribution de la journée :

« Le matin, en se levant, on prend de l'eau glacée, et incontinent après, le chocolat. Quand l'heure du dîner est venue, le maître se met à table, sa femme et ses enfans mangent par terre auprès de la table. Le repas est léger, car on mange peu de viande; on ne servira au plus grand seigneur que deux pigeons et quelque ragoût très méchant plein d'ail et de poivre, ensuite du fenouil et un peu de fruit. Quand ce petit dîner est fait, chacun se déshabille dans la maison et se jette sur son lit, où l'on étend des peaux de maroquin bien passées pour avoir plus frais. A deux heures l'hiver et à quatre l'été, on commence à se rhabiller, on mange des confitures, on prend du chocolat ou des eaux glacées, et chacun va où il juge à propos. Enfin l'on se retire à onze heures ou minuit. Alors le mari et la femme se couchent; l'on apporte une grande nappe qui couvre tout le lit, et chacun se l'attache au col. Les nains et les naines servent le souper, qui est aussi frugal que le dîner. Madame boit de l'eau tout son saoul, monsieur ne boit guère de vin; et, le souper fini, chacun dort comme il peut. »

Le jour de la fête du saint-sacrement, Mme d'Aulnoy assista à la procession qui se fit avec grande pompe; le roi y était avec un cierge de cire blanche à la main. Après la procession, on représenta un *auto,* ou comédie pieuse. Mme d'Aulnoy n'eut garde d'y manquer. La représentation avait lieu dans la rue, et, quoiqu'il fît grand jour et grand chaud, on alluma une quantité extraordinaire de flambeaux. Le soleil donnait à plomb sur les comédiens et faisait fondre les bougies comme du beurre. La pièce parut à Mme d'Aulnoy *la plus impertinente qu'elle eût vue de ses jours.* On en jugera par l'analyse qu'elle en donne : « Les chevaliers de Saint-Jacques sont assemblés, et

Notre-Seigneur les vient prier de le recevoir dans leur ordre. Il y en a plusieurs qui le veulent bien, mais les anciens représentent aux autres le tort qu'ils se feraient d'admettre parmi eux une personne née dans la roture; que saint Joseph, son père, est un pauvre menuisier, et que la sainte Vierge travaille en couture. Notre-Seigneur attend avec beaucoup d'inquiétude la résolution que l'on prendra; l'on détermine avec quelque peine de le refuser, mais là-dessus l'on ouvre un avis d'instituer pour lui l'ordre du Christ, et, par cet expédient, tout le monde est satisfait. »

Mme d'Aulnoy ajoute que les *autos* durèrent plus d'un mois; mais elle en fut bientôt si lasse, qu'elle ne voulut plus y aller. On y servait beaucoup de confitures et d'eaux glacées, dont on avait grand besoin, car on y mourait de chaud et on y étouffait de poussière. Aux détails sur les *autos*, elle ajoute quelques renseignemens généraux sur les spectacles de Madrid, et entre autres sur le fameux cordonnier qui s'était fait l'arbitre souverain des pièces de théâtre.

« Il y a, dit-elle, un cordonnier qui les décide et qui s'est acquis un pouvoir si absolu de le faire, que, lorsque les auteurs les ont achevées, ils vont chez lui pour briguer son suffrage; ils lui lisent leurs pièces, le cordonnier prend son air grave, dit cent impertinences qu'il faut pourtant essuyer. Au bout de tout cela, quand il se trouve à la première représentation, tout le monde a les yeux attachés sur le geste et les actions de ce faquin. Les jeunes gens l'imitent, de quelque qualité qu'ils soient; s'il bâille, ils bâillent; s'il rit, ils rient. Enfin l'impatience lui prend quelquefois, il a un petit sifflet, il se met à siffler; au même temps cent autres sifflets font retentir la salle d'un son si aigu qu'ils rompent la tête aux spectateurs. »

Enfin la jeune reine arrive, et le livre finit par une description très circonstanciée de son entrée à Madrid. La plupart des détails qu'on connaît sur les ennuis que causa à cette jeune femme la sévère étiquette de la cour d'Espagne, ont été empruntés soit à Mme de Villars, soit à Mme d'Aulnoy, qui en parle avec beaucoup d'étendue. Nous allons reproduire les moins répétés de ces détails; on nous pardonnera ce que certains passages peuvent avoir d'un peu hasardé, en faveur de leur bizarrerie même.

« Les étiquettes portent, dit Mme d'Aulnoy, que les reines d'Espagne se coucheront à dix heures l'été et à neuf l'hiver. Au commencement que la reine fut arrivée, il lui semblait que l'heure de son coucher devait être réglée par l'envie qu'elle aurait de dormir; mais il arrivait souvent qu'elle soupait encore que, sans lui rien dire, ses femmes commençaient à la décoiffer, d'autres la déchaussaient par-dessous la table, et on la faisait coucher d'une vitesse qui la surprenait fort. Les rois d'Espagne couchent dans leur appartement, et les reines dans le leur. Voici comment il est marqué dans l'étiquette que le roi doit être lorsqu'il vient dans la nuit de sa chambre dans celle de la reine; il a ses souliers en pantoufles, car on ne fait pas de mules, son manteau noir sur ses épaules au lieu d'une robe de chambre, dont personne ne se sert à Madrid; son *broquel* (espèce de bouclier fort léger et qui

avait au milieu une pointe d'acier) passé sous son bras, sa bouteille passée sous l'autre avec un cordon; cette bouteille au moins n'est pas pour boire, elle sert à un usage tout opposé que vous devinerez. Avec tout cela, le roi a encore sa grande épée dans une des mains, et la lanterne sourde dans l'autre. Il faut qu'il aille ainsi tout seul dans la chambre de la reine. »

Une autre étiquette non moins étrange, et dont parle aussi Mme d'Aulnoy, c'est celle qui voulait, quand le roi avait eu une maîtresse, qu'elle se fît de toute nécessité religieuse, s'il venait à la quitter. On raconta à ce sujet, à Mme d'Aulnoy, que le roi Philippe IV, étant devenu amoureux d'une dame du palais, alla un soir frapper doucement à la porte de sa chambre. Comme elle comprit que c'était lui, elle ne voulut pas lui ouvrir, et se contenta de lui dire au travers de la porte : *Baya, baya con Dios, no quiero ser monja;* allez, allez avec Dieu, je n'ai pas envie d'être religieuse. Si cet usage avait été suivi à la cour de France, le sacrifice de Mlle de La Vallière y eût paru moins touchant, puisqu'il eût été commandé, et les royales amours de Louis XIV et de Louis XV eussent peuplé bien des couvens.

Nous terminerons ici l'analyse de cet agréable ouvrage, non qu'il ne s'y trouve encore beaucoup d'observations curieuses et bien exprimées, mais parce que nous croyons en avoir dit assez pour le faire connaître. Outre les détails de mœurs que nous venons de citer, Mme d'Aulnoy donne une foule de renseignemens sur les formes du gouvernement, les titres et les revenus des hauts emplois, tant de l'église que de l'état, l'organisation des colonies, etc. Enfin c'est un tableau complet de l'Espagne sous Charles II, et une des sources les plus riches que l'histoire puisse consulter, le tout écrit de ce style facile, naturel, piquant et poli que tous les gens du monde écrivaient et parlaient dans cet heureux siècle de Louis XIV, qui fut celui de la perfection pour la langue française.

Au moment où finit la relation du voyage de Mme d'Aulnoy commencent ses *Mémoires sur la cour d'Espagne,* qui comprennent les années 1780 et 1781. C'est aussi à ces deux années que se rattachent principalement les lettres de Mme de Villars. Enfin les détails sur la cour de Charles II ont été récemment complétés par un recueil d'extraits de la correspondance d'Alexandre Stanhope, ministre d'Angleterre à Madrid de 1690 à 1699. Ce recueil, qui est intitulé *Spain under Charles the second,* et qui n'a reçu qu'une demi-publicité, a été imprimé par les soins de lord Mahon, héritier de Stanhope, et auteur lui-même d'une *Histoire de la guerre de la succession d'Espagne.* Les dépêches du ministre britannique présentent naturellement un intérêt plus sérieux que les souvenirs de la femme du monde française. Ce n'est pas ici le lieu de les examiner et d'en tirer des conséquences historiques; cette tâche serait trop grave après les détails quelque peu futiles qui précèdent.

Disons seulement que, de toutes ces lettres, de celles de Stanhope comme de celles de Mmes d'Aulnoy et de Villars, il ressort une conclusion commune : c'est que l'Espagne était arrivée, à la fin du XVIIe siècle, au dernier terme

de son abaissement. Ce qui restait de la magnificence des anciens grands seigneurs ne voilait qu'à peine la misère profonde du reste du pays. Toutes les sources de vie et de puissance étaient déjà fermées. On croit assez communément que la décadence a continué encore dans le XVIIIe siècle. L'Espagne, au contraire, a fait de grands efforts pour se relever ou se tromper, de Philippe V à Charles IV, et elle y est parvenue en partie, mais cent ans ne lui ont pas suffi pour sortir complètement de l'état où l'avait jetée le mauvais gouvernement des princes de la maison d'Autriche. Tous les abus, toutes les entraves dont elle travaille encore à se délivrer, datent de Philippe II et de ses successeurs immédiats. Elle n'a jamais été aussi abattue qu'en 1700. La nation semblait s'être éteinte avec la dynastie de Charles-Quint; une autre race de rois était nécessaire.

Un seul fait suffira à montrer ce qu'elle était alors et le chemin qu'elle a fait depuis. La population de la Péninsule, qui dépasse aujourd'hui quinze millions d'ames, n'était, à l'avénement de Philippe V, que de six millions. Quelle succession de fautes avait été nécessaire pour réduire si vite à cette extrémité le peuple qui était, en 1500, le premier de l'Europe, et quelle devait être la situation de ce malheureux pays sous Charles II, quand on songe à ce qu'elle était encore sous Charles IV, après tout un siècle de progrès!

Il y a cette différence historique entre la maison d'Autriche et la maison de Bourbon, que, partout où la maison d'Autriche a porté son autorité, elle a apporté avec elle l'oppression et la mort, tandis que la maison de Bourbon a donné le signal de la résurrection partout où elle a paru. Naples et l'Espagne, écrasées par la première, ont commencé à renaître sous la seconde. Malheureusement, rien n'est lent comme la renaissance des peuples. L'Espagne en aurait encore pour long-temps avant de sortir de son affaissement invétéré, si un nouvel agent n'était venu de nos jours la secouer aussi de fond en comble pour lui rendre la vie. C'est de la France que ce noble pays tenait déjà la maison de Bourbon, c'est de la France aussi qu'il tiendra la liberté constitutionnelle, et, grace à ce double bienfait, il se relèvera tout-à-fait. La liberté achèvera ce que les Bourbons ont commencé.

De L.....

LES

CIMETIÈRES DE PARIS.[1]

Le cimetière Mont-Parnasse occupe au sud la rive gauche de la Seine; celui de Montmartre et l'enclos Mont-Louis s'étendent au nord et à l'est de la rive droite, comme les deux ailes de la mort. Nous allons commencer par l'enclos Mont-Louis, qui est à la fois le plus grand, le plus riche et le plus monumental des cimetières de Paris. L'entrée présente un coup d'œil sévère; deux grandes allées qui se développent symétriquement conduisent à une chapelle dont la façade blanche et nue domine à mi-côte la verte colline. On voyait encore en 1820 une maison de campagne que le père François de Lachaise avait fait construire dans l'enclos envahi maintenant par les tombes; cette maison a été démolie. L'élévation de l'enclos Mont-Louis permet aux tombeaux de se grouper çà et là en amphithéâtre. Les anciens peuples ont toujours recherché les hauteurs pour y établir des lieux de sépulture, soit qu'ils voulussent rapprocher ainsi les morts de la divinité, soit qu'ils aimassent à les entourer des beautés naturelles. Les Celtes choisissaient pour y élever leurs pierres tumulaires des endroits secs et re-

(1) Voyez la livraison du 25 février.

vêtus d'un léger gazon. Ce sentiment vague qui les associait à la destinée des morts, et qui les portait à entourer leurs froides reliques d'horizons faits pour contenter les yeux, s'est conservé chez les modernes. Dernièrement un Français qui avait fait voile pour l'Amérique apprend dans le Nouveau-Monde la mort de son meilleur ami; inquiet sur le sort et sur la dernière demeure du défunt, il repasse les mers; arrivé sur les lieux, il se fait conduire à la sépulture qui contenait l'objet de ses affections. L'endroit lui déplaît, le site lui semble bas et encaissé, la terre humide ne produit que des fleurs marécageuses; décidément son ami n'est pas bien là. Il le fait transporter et choisit lui-même dans un lieu élevé un tombeau plus convenable pour recevoir les restes exhumés. Rassuré désormais sur la position de son ami, content de le savoir en bon air et dans un emplacement agréable, il repart pour l'Amérique, où étaient ses intérêts.

A peine l'enclos Mont-Louis fut-il ouvert aux sépultures que le goût des Parisiens se tourna vers ce cimetière; la mode, qui se mêle à tout, même aux choses qui la regardent le moins, accrut encore la vogue du Père-Lachaise par le luxe qu'elle introduisit dans les monumens funèbres. Cette nouvelle nécropole attira bientôt un nombre considérable de curieux et de visiteurs. Le point de vue est magnifique : du haut de la plate-forme qui entoure l'église on découvre presque tout Paris; deux rangées de tilleuls dessinent les grandes avenues; des massifs de cyprès, de saules pleureurs, d'ifs toujours verts, balancent leurs ombres sur les marbres blancs; le site, la variété des tombeaux, tout contribua à faire de ce cimetière un lieu de promenade. On remarque parmi les visiteurs habituels du Père-Lachaise beaucoup de jeunes gens et peu de vieillards. Ces derniers fuient de tristes lieux qui leur rappellent sans doute leur destinée prochaine : il en est des anciennes attaches avec l'existence comme de ces vieilles amours dont on a tant de mal à se dégager; plus l'homme avance dans la vie, moins il se familiarise avec l'idée de la quitter. Au contraire, les élèves des pensions affectionnent les cimetières pour la promenade du jeudi; c'est que l'enfance s'enrichit des années dont s'appauvrit la vieillesse; à cet âge le terme probable de la vie est trop loin dans l'avenir pour qu'on s'en inquiète; on sourit aux tombeaux comme à des images insignifiantes de la puissance du temps; or, le temps ajoute à l'adolescence et ne lui enlève rien. Outre les visiteurs que l'attrait des lieux ou une douleur légitime appelle habituellement au cimetière, il en est d'autres qui semblent obéir à une influence secrète : l'abîme de notre néant les attire. Le goût de ces promenades peu récréatives, de ce sé-

jour prolongé dans le champ des morts, devient quelquefois dangereux. Un homme, dont la présence journalière parmi les tombeaux étonnait les gardiens de l'enclos Mont-Louis, acheta dans ce cimetière une concession de terrain à perpétuité pour son usage. Une fois propriétaire de sa sépulture à venir, il eut plus de raisons que jamais pour prolonger ses séances dans le voisinage des trépassés. Le soin des moyens qui devaient préparer convenablement sa venue et sa demeure au cimetière occupa toutes ses journées; il fit construire sous ses yeux, et en donnant ses conseils aux ouvriers, le caveau qui devait recevoir ses tristes dépouilles; ensuite il composa lui-même son épitaphe en vers, sema des fleurs autour du monument, et rédigea les lettres de faire-part de son décès. Cela fait, il se crut mort, et voulut habiter définitivement au cimetière avec ses semblables. Quand l'heure de la fermeture eut sonné, il refusa de sortir; les gardiens insistent; alors notre homme exaspéré les menace du courroux céleste : « Vous êtes ici, ajoute-t-il, pour protéger le repos des morts, et non pour le troubler : malheur à vous qui tourmentez mon ombre! » Les gardiens n'eurent pas de peine à reconnaître dans ces paroles le langage de la folie; mais ils furent obligés d'employer la force pour chasser le mort-vivant de son sépulcre : conséquent à la nature de son délire, il se prétendait là *chez lui*, et blasphémait à haute voix contre ceux qui violaient audacieusement sa retraite.

La prédilection des Parisiens pour l'enclos Mont-Louis se manifeste surtout par le grand nombre de sépultures particulières qui y sont réclamées. La situation des quartiers de la ville détermine en général la dernière demeure de leurs habitans; selon que nous logeons ici ou là, nous sommes promis à tel ou tel cimetière. Il s'en faut néanmoins de beaucoup que cette règle soit invariable; le choix des familles dérange souvent ici la pente naturelle des décès, surtout pour les concessions à perpétuité. Jusqu'en 1821, l'enclos du Père-Lachaise avait seul le privilége de recevoir toutes les sépultures notables; l'administration, intimidée alors par la prospérité de ce cimetière, décida que le régime des concessions serait étendu aux trois autres cimetières de Paris. Cette mesure, tout en allégeant l'enclos Mont-Louis d'un assez grand nombre de sépultures particulières, ne put le faire rentrer dans les limites exactes de sa circonscription. D'après le calcul qui a été fait pour l'année 1841, le cimetière de l'est n'aurait dû recevoir que deux cent cinquante concessions perpétuelles, s'il s'en était tenu à la ligne de ses arrondissemens; or, les registres nous apprennent qu'il en a reçu huit cent deux; ce surplus de son contingent a été sous-

trait aux deux autres cimetières de Paris. Parmi les motifs que les familles donnent pour changer l'ordre naturel des localités, il en est qui s'avouent et d'autres qui ne s'avouent pas. Les premiers sont tirés de sentimens pieux, et il est impossible de ne pas s'y rendre; c'est le désir bien légitime des familles de réunir dans une même sépulture leurs membres dispersés çà et là dans la ville. Les seconds, ceux qu'on n'avoue pas, sont le plus souvent des motifs de vanité; on préfère l'enclos Mont-Louis aux autres cimetières parce que les visiteurs y viennent plus nombreux, parce que les grandes tombes y sont plus en vue qu'ailleurs, et que les morts de qualité y font meilleure figure. Quelquefois aussi, quoique bien rarement, des familles pauvres ou moyennes demandent à transporter dans un cimetière autre que celui de la circonscription du domicile, des corps destinés à être inhumés dans des fosses temporaires ou même en fosse commune. L'administration s'empresse de satisfaire à de pareils vœux. L'homme n'est pas toujours indifférent aux lieux qui doivent recevoir sa sépulture. C'est un des mystères de la tombe, et comme un secret témoignage de la persistance de notre être, que ce sentiment qui nous fait attacher de l'intérêt à la place de notre dernière demeure. Les poètes, les hommes d'imagination ont presque toujours cherché à rapprocher leur sommeil de la nature. M. de Châteaubriand a fait choix de son tombeau sur la terre où Dieu a placé sa naissance. M. de Lamennais a horreur de la communauté de notre néant; dans sa Bretagne, il avait marqué au bord de la mer un fossé creusé par une racine d'arbre; c'est là qu'il désirait reposer ses os. Ce sentiment, qui s'associe plus ou moins avec l'amour du pays natal, enlève à nos cimetières de Paris un nombre annuel de sépultures. Pour quelques familles nobles, c'est également un usage de dormir avec leurs ancêtres, à l'ombre séculaire de leurs châteaux.

En vain chercherions-nous, à l'entrée de l'enclos Mont-Louis et des autres cimetières de Paris, ces *salles d'attente* dont la prudente Allemagne a cru devoir se munir. Les exemples d'individus vivans, réputés pour morts et soumis comme tels aux préparatifs de leur convoi, sont très fréquens dans l'antiquité. Plusieurs femmes se réveillèrent à Rome sur leur couche funèbre au moment où on allait mettre le feu au bûcher; d'autres rouvrirent les yeux au milieu des flammes et ne revinrent à la vie que pour assister à leurs funérailles. Dans les temps modernes, des maladies léthargiques, déguisées sous les traits de la mort, ont également attiré à des êtres vivans les funestes honneurs de la sépulture. Dans les caveaux de Saint-Michel,

à Bordeaux, on montre des cadavres conservés par cette industrie naturelle qui laisse si loin en arrière la science des embaumemens; au milieu de ce peuple de morts, tous debout et appuyés contre les parois du souterrain, on distingue à la lueur des flambeaux une créature dans une position violente; sa bouche est horriblement ouverte et contournée; l'un de ses bras, torturé par la souffrance, est jeté au-dessus de sa tête; l'autre est fixé à la cuisse par les ongles qui s'enfoncent dans les chairs avec désespoir. Tout porte à croire qu'enterré vivant, ce malheureux a conservé au sein d'une seconde mort la trace des angoisses horribles de son réveil. On connaît la triste destinée de l'abbé Prévost et ce plaintif soupir lorsque le scalpel toucha le cœur qui avait dicté *Manon Lescaut*. En fouillant un cimetière des bords du Rhin, les ouvriers trouvèrent dernièrement deux ou trois squelettes qui étaient retournés. Ces faits trop nombreux rendent légitimes les précautions dont la vieille Allemagne entoure le dernier sommeil de ses enfans. Les morts qui attendent leur sépulture sont déposés pendant quelques jours dans une salle, espèce d'antichambre du cimetière : au-dessus de leur tête est une sonnette avec ces mots : « Pour ceux qui se réveilleront. » Si vous ne sonnez pas, c'est votre faute, car vous êtes averti. En France, le caractère léger des habitans écarte de semblables mesures; il est pourtant juste de dire que l'autorité compte, pour prévenir les accidens, sur la visite officielle du médecin, sur les vingt-quatre heures de délai entre la déclaration à la mairie du décès présumé et l'inhumation, sur les prescriptions qu'elle fait distribuer par écrit à domicile : mais qui peut savoir si ces formalités suffisent toujours pour assurer le repos des morts? L'habitude où étaient les Romains de brûler le corps des citoyens libres avant de les inhumer avait du moins l'avantage de leur épargner, en cas de réveil, les lentes tortures d'une agonie dont l'idée seule fait frémir. Les Égyptiens atteignaient le même but par l'embaumement; ce moyen était d'autant plus sage, que la mort ne paraissait pas sous leur climat avec ces traits altérés et cette prompte dissolution des formes qui nous éloignent souvent des restes les plus chers. Hérodote rapporte que les femmes remarquables par leur rang et par leur beauté n'étaient pas remises sur-le-champ entre les mains des embaumeurs, mais seulement trois ou quatre jours après leur mort. « On prend cette précaution, ajoute-t-il, dans la crainte que ces hommes n'abusent des corps qui leur sont confiés. »

Le procédé de M. Gannal, auquel ces faits nous ramènent nécessairement, présente sur tous les autres une supériorité notable. L'inci-

cision qu'il pratique à l'artère carotide aurait dans tous les cas pour avantage de rendre éternel le sommeil par lequel la nature chercherait à tromper les yeux de la science. En faisant jouir ses sujets d'une mort assurée, cette méthode leur épargne ces mutilations hideuses et ces travaux dégoûtans dont la main des anciens embaumeurs se servait pour arracher les corps à la destruction. Il lui suffit d'injecter dans les veines du mort quelques litres d'une liqueur mystérieuse, sorte de sang nouveau qui ressemble à ce sang immortel que les dieux et les déesses d'Homère laissent couler de leurs blessures. Il serait téméraire de vouloir fixer la durée d'une conservation obtenue par des moyens si simples; M. Gannal lui-même s'est toujours abstenu de conjectures à cet égard; nous imiterons sa réserve. Avant tout, il convient de lui tenir compte des obstacles par lesquels le climat de nos pays cherche à arrêter les développemens de son industrie. Les momies d'Égypte, transportées sous notre ciel, perdent bien vite ce prestige d'éternité qui les environne sur leur terre natale. Comment une atmosphère qui ronge les métaux les plus durs, qui mange le marbre, qui dévore dans les veines de ses enfans à l'état de vie les principes ferrugineux du sang n'attaquerait-elle pas les substances avec le secours desquelles l'embaumement empêche les corps inanimés de retourner à leur néant naturel? Suspendre le plus longtemps possible les lois de la dissolution est le seul but raisonnable qu'on puisse se proposer d'atteindre dans nos contrées. Or, ce but, M. Gannal paraît l'avoir touché : les cimetières de Paris, notamment celui du Père-Lachaise, sont de temps en temps le théâtre d'exhumations autorisées par les familles. On a ouvert plusieurs cercueils, un an, deux ans, même trois ans après la date du décès, dans l'intention de s'assurer de l'état où étaient les cadavres soumis à l'embaumement; ces derniers ont été jusqu'ici retrouvés intacts; une couleur brune, assez semblable à celle des momies égyptiennes, couvrait leurs traits reconnaissables et semblait les revêtir d'immortalité. Les familles assistaient avec inquiétude à ces exhumations présidées par un agent de l'autorité; quelques-unes ont témoigné dans des certificats leur douleur et leur contentement réunis à la vue des précieux objets qui leur étaient rendus. Une fille de vingt ans reparut à la lumière avec une fraîcheur de conservation telle que les siens purent sans répugnance la baiser sur la joue. On se souvient du jeune Anizat, tué par l'assassin Éliçabide, chez lequel la liqueur, injectée par M. Gannal, avait non-seulement entretenu les formes de l'enfance, mais avait encore eu la propriété d'aviver les blessures. Ce moyen est précieux pour la jus-

tice : si la voix du remords peut atteindre le criminel, c'est surtout lorsqu'elle sort ainsi des plaies de la victime et qu'elle l'accuse hautement par cette bouche saignante, *per la sua herida*. Nous terminerons par un fait extraordinaire : à une exhumation qui eut lieu dans le cimetière du sud, les assistans furent frappés d'étonnement. « La figure du mort parfaitement conservée, dit le rapport officiel, présentait une barbe de plus de six lignes qui avait poussé depuis la mise en terre. »

Le cimetière du Père-Lachaise est un musée de tombeaux. Jamais la main de l'art n'avait lutté si étroitement avec celle de la nature pour unir le faste des monumens aux mâles beautés du paysage. Les noms de nos plus célèbres statuaires se rencontrent sur le marbre des mausolées, à côté des noms non moins célèbres dont ils ont cherché à perpétuer la gloire par le souvenir. Il serait long et superflu d'inscrire sous forme de catalogue tous les morts illustres du cimetière de l'Est et tous les ouvrages remarquables qui signalent leur sépulture. Nous allons en choisir çà et là quelques-uns au hasard, comme ils se sont présentés à nous dans nos promenades à travers les avenues sinueuses de ce labyrinthe, ou pour mieux dire de cette Babel de tombeaux. Voici d'abord la statue en marbre de Géricault exécutée par M. Etex; le peintre étendu sur sa couche funèbre lâche son pinceau d'une main mourante. Cette main nous a semblé lourde; les doigts manquent de la finesse qui caractérise le génie et l'habileté de l'artiste; la figure n'est pas non plus cette tête ravagée par la douleur dont le masque en plâtre nous a conservé l'effrayante image. Sur le devant du socle on a eu l'heureuse idée de placer pour bas-relief le *Naufrage de la Méduse* coulé en bronze. L'inscription est courte, et nous l'en félicitons; il y a des hommes dont le nom suffit à l'éloge : « Géricault, mort à Paris, à l'âge de trente-trois ans. » A gauche de la chapelle s'élève le modeste tombeau d'un autre peintre français; on y lit ces mots : « A la mémoire de Jacques-Louis David, *décédé en exil*. » Ce tombeau de David ne contient que son cœur.

L'homme dont le monument occupe le plus de terrain au cimetière de l'Est, et qui remplit une grande place dans l'histoire de ces dernières années, c'est Casimir Périer. L'ex-ministre de 1830 est représenté tenant la charte dans une main et menaçant de l'autre les factions. Cette attitude nous a paru de mauvais goût; l'artiste a sans doute voulu rendre l'énergie du caractère qui distingue Casimir Périer, mais cette fermeté que l'on admire n'est pas la fermeté brutale du poing. Ce bras tendu, cette force matérielle qui prétend venir au secours de la loi,

en trouble au contraire l'autorité; l'auteur de ce monument aurait dû prendre modèle sur l'Angleterre, où la loi est figurée sous les traits d'un officier public tenant une petite baguette dans la main. Ce signe fragile montre à tous les yeux que la loi est une puissance morale dont la force douce s'impose d'elle-même comme celle du soleil. Nous ajouterons que la statuaire doit, surtout dans les monumens funèbres, se proposer le calme et la majesté; si par hasard le mouvement lui est nécessaire, elle doit au moins le chercher dans la modération. La Justice, l'Éloquence, la Fermeté, sous la figure de trois femmes, entourent la base du monument; elles nous ont semblé courtes et communes. Un des titres de gloire de Casimir Périer est d'avoir contribué à la souscription qui, en 1817, éleva dans l'enclos de Mont-Louis un tombeau à Molière. Il existe à l'Hôtel-de-Ville une lettre adressée au préfet de la Seine, M. Chabrol de Volvic, dans laquelle Casimir Périer, qui n'était encore que négociant, accuse le dépôt d'une somme considérable recueillie par ses mains à l'intention d'inhumer convenablement le premier des écrivains français et la gloire de notre théâtre.

Un même entourage de bois, fort délabré, protège médiocrement les deux tombes réunies de Molière et de La Fontaine. On ne s'arrête pas sans un frémissement de cœur devant ce peu de terre qui contient peut-être tout ce que le grand siècle eut de plus grand. La Fontaine a été, quoique par hasard, heureusement associé à Molière : ces deux écrivains ont puisé la langue aux mêmes sources nationales; l'un et l'autre ont mis en scène, dans des personnages différens, les vices et les ridicules de l'humanité; La Fontaine est une fleur des Gaules, Molière est un monument de l'esprit français. La tombe du fabuliste porte une inscription latine sur laquelle on lui donne les titres assez superflus d'unique dans l'art d'Ésope, d'émule, sinon vainqueur, de Phèdre et de Babrias. Viennent ensuite les dates de sa naissance et de sa mort. On ajoute que M. Chabrol de Volvic, *comes præfectus urbis*, donna ses soins pour que le corps du poète, transféré d'un autre lieu, fût inhumé dans ce monument. Le renard, ce personnage dont le malicieux bonhomme, plus fin qu'on ne pense, aime tant à mettre les mœurs en action, garde le tombeau de celui qui lui a donné tant d'esprit. Le monument du poète comique est petit, triste et nu. Quel contraste avec ces vastes sépultures qui se dressent tout autour de vous dans le cimetière, et où le marbre a été prodigué pour relever le néant de noms splendidement obscurs! Mais ils ont beau faire, leur médiocrité ne se rehausse pas par la grandeur de leur tombeau; les entassemens ne font qu'écraser les mémoires solitaires qu'ils recouvrent;

toutes ces pyramides orgueilleuses par lesquelles la fortune semble vouloir dominer jusque dans la mort, ne valent pas ce simple grand nom, écrit en lettres de pierre brute : MOLIÈRE! Nous avons compté sur le monument tumulaire de notre poète comique trois couronnes d'immortelles, dont l'une tout fraîchement tressée. Quel est ce cœur obscur et perdu dans la foule qui vient apporter à Molière un de ces gages pieux qu'on ne dépose guère que sur les tombeaux de famille?

Nous n'en finirions pas si nous relevions toutes les gloires littéraires, scientifiques, militaires, politiques, théâtrales, dont l'histoire s'écrit au cimetière de l'Est par un nom et un monument. Passons devant les tombes bien connues de Chénier, de Boufflers, de Parny, de Jacques Delille, de Désaugiers, d'Andrieux; arrêtons-nous devant celle de Népomucène Lemercier. La modestie froide et hautaine qui distinguait l'auteur d'*Agamemnon* se retrouve dans son mausolée; le profil en marbre exprime un grand caractère; les titres de ses nombreux ouvrages (seuls titres qu'il ait jamais voulu subir) assurent à son nom une longue mémoire; l'histoire de sa vie est écrite dans ce vers :

Il fut homme de bien et cultiva les lettres.

Ce caveau froid, triste, solitaire, c'est celui de Sieyès, l'égoïste et avare grand homme, dont M. David (d'Angers) suivit presque seul, à pied, le désolé convoi. — *A Duchesnois!* — La tragédie pleure appuyée sur une urne : Rachel l'a consolée. Plus loin gît son camarade Talma; celui-là a été un roi sans successeurs. A chaque pas surgissent de la tombe des noms grands comme la victoire, Kellermann, Masséna, Victor, duc de Bellune, Suchet, duc d'Albuféra, Ney : ce dernier est obscurci d'un crêpe éternel. Le tombeau du maréchal Lefèvre est l'hommage d'un grand sculpteur à un grand militaire; l'inscription nous donne une idée des rapides fortunes de l'empire et de ces fabuleuses étapes de gloire que le génie franchissait au pas de charge :

« *Soldat.* — Fleurus (avant-garde). — *Maréchal.* — Passage du Rhin.
Duc de Dantzick. — Altenkircken, Dantzick.
Pair de France. — Montmirail. »

Ici s'arrête la grandeur et finit l'homme.

Les luttes politiques de la Restauration ont laissé des noms dans le cimetière de l'Est : un peu à l'ombre d'autres sépultures monumentales, voyez-vous cette pierre déjà noircie par l'inclémence de notre ciel? approchez et lisez :

« MANUEL, membre de la représentation nationale,
expulsé par la majorité de 1823. »

Voilà un homme célèbre pour avoir été chassé : la gloire n'est souvent qu'un grand outrage noblement subi. A côté de Manuel repose l'orateur guerrier dans le tombeau que son pays lui a fait :

« Au général Foy ses concitoyens ! »

Tout le monde connaît ce beau monument, l'une des gloires du ciseau de David : la statue représente le général Foy dans le mouvement de l'action oratoire; les bas-reliefs célèbrent les trois grands actes de cette destinée si dramatique : la guerre, la tribune, le convoi national. Nous devons savoir gré à l'artiste d'avoir dépouillé son modèle des formes transitoires du vêtement moderne pour le revêtir des formes éternelles du beau; il a noblement compris qu'une statue n'est pas un portrait, et qu'en revivant sur son monument l'orateur devait prendre le costume antique des héros et des demi-dieux.

Le cimetière du Père-Lachaise est pour les sépultures modernes une exposition d'objets d'art à perpétuité. Le profil de Daunou, exécuté en bronze, relève simplement une tombe déjà célèbre par un beau nom. A quelques pas plus loin est la sépulture de Ludwig Bœrne; la France a donné un peu de terre aux os du noble exilé. Le buste de Bœrne est empreint de mélancolie et d'espérance; il regarde dans l'avenir. Au-dessous, la main du statuaire David a exprimé dans un bas-relief l'idée favorite de l'écrivain : la France et l'Allemagne fiancées par la liberté. Toutes les opinions sont réunies au cimetière : les hommes des partis les plus opposés viennent y prendre, à côté l'un de l'autre, cette place et cette attitude calme que donne la mort aux choses de la vie. Nous avons vu le nom de Casimir Périer, nous allons rencontrer celui de Garnier-Pagès. Voici une belle pensée simplement exprimée dans le marbre : la tribune vide, et au-dessous un cercueil noir avec le nom de l'orateur! Du point où nous sommes, on découvre la colonne érigée en mémoire de la révolution de juillet.

Des constructions colossales portent écrits çà et là des noms diversement célèbres : Cambacérès, Dupuytren, Desèze, Gouvion Saint-Cyr; mais on regrette que tant d'argent ait été dépensé pour des monumens sans style et sans caractère, où la main de l'artiste n'est nulle part, où celle du manœuvre a tout fait. Nous ne dirons rien non plus des sépultures envahis santes d'Élisabeth Demidoff, de Félix de Beaujour et de tant d'autres : à quoi bon tout ce marbre et toute cette pierre pour

n'y écrire que du néant ou de la vanité? Voici bien, sur le tombeau de la comtesse de Duras, une idée religieuse; c'est un ange qui enlève une ame au ciel; mais comment rendre un esprit avec de la pierre? la statuaire repousse les sujets mystiques. A tous ces monumens dispendieux et vides, qui n'ont pour eux que leur masse ou leur intention, combien je préfère le pieux mausolée d'Héloïse et d'Abeilard, ces deux amans endormis côte à côte dans la prière et dans la mort! J'aime cette posture horizontale, ces mains saintement jointes, ce jour austère et recueilli que les piliers en ogive répandent sur les deux figures de pierre; la foi seule pouvait fournir l'idée naïve de ces chastes épousailles de la tombe, et retrouver jusque sous les cendres même de la mort un peu de cette belle flamme qui avait pénétré deux cœurs si bien aimans. Un chien, emblème de la fidélité des souvenirs, veille couché aux pieds d'Abeilard. On sait que ce monument a été transporté du musée des Petits-Augustins au cimetière de l'Est. La destinée d'Héloïse et d'Abeilard a été presque aussi agitée dans la mort que dans le cours de leur vie. Après avoir été unis, séparés, réunis, ils dorment enfin tous les deux dans cette sépulture, à laquelle la tradition, qui grandit les hommes et les choses par la distance, attache une espèce de culte. Au printemps, les *amans malheureux* se rendent en pèlerinage à l'enclos Mont-Louis pour visiter la tombe d'Héloïse et d'Abeilard; ils déposent des couronnes autour du monument, qu'une grille de fer protége contre les dévastations, et se répandent ensuite çà et là dans le cimetière, oubliant au milieu de leurs rêves amoureux qu'ils foulent la terre des morts.

Le cimetière du Père-Lachaise, étant celui de tous qui contient le plus de monumens, présente aussi une foule d'inscriptions ridicules ou inconvenantes. Qui s'attendrait à trouver sur un tombeau des conseils aux jeunes filles à marier?

Filles qui désirez goûter
Tout le plaisir qu'en mariage
Chacune de vous peut trouver,
En bonne mère, en femme sage,
Dans le couple qui gît ici
Vous avez un double modèle:
Cherchez des époux comme lui,
Et soyez épouse comme elle.

Les écoles littéraires de ces derniers temps ont, qui le croirait? laissé des lignes dans nos cimetières; comment, par exemple, ne pas re-

connaître l'influence des écrivains romantiques à la façon du vicomte d'Arlincourt sur l'épitaphe suivante :

« L'ange de la mort veille dans cette enceinte; mortel, respecte
le dernier *asile* de ton semblable! »

Quelques-unes parlent de la faux du sort, du fil de la Parque et d'autres ornemens mythologiques qui sont passés de mode. Il en est qui, à défaut d'autres titres, gravent les titres de livres qui n'ont point vu le jour :

« Les ouvrages que sa modestie l'empêcha de publier sont..... »

Nous respectons *la modestie* et la réserve du mort. A travers toutes ces tombes et toutes ces biographies, qui n'intéressent vraiment que des douleurs privées, il en est cependant dont l'histoire pourrait se servir. En voici une dans la foule :

« Ci-gist E. Lasne,
commissaire préposé à la garde de la Tour du Temple le 31 mars 1795.
Il a vu, malgré ses soins, achever dans ses bras la lente
agonie de Louis XVII, le 8 juin 1795. »

Au milieu des titres fabuleux par le moyen desquels les familles pensent se rehausser elles-mêmes dans la personne du défunt, on ne rencontre pas sans une secrète satisfaction cet humble éloge d'un fabricant célèbre :

« Beauvisage... *Il fut l'ami des ouvriers.* »

Enfin, il y a des tombeaux qui attristent par des rapprochemens de noms : quelques-uns de ceux qui reposent ici sont heureux de n'avoir pas vécu plus long-temps. Sur une assez jolie sépulture, nous avons lu ces mots :

« A la mémoire de Jean-Charles-Marie Capelle,
ancien inspecteur-général des finances. »

On sait la suite.

Un assez grand nombre de tombes affligent par la date d'une mort prématurée. La promenade dans un grand cimetière est une élégie continuelle sur la brièveté de nos jours. Notre existence s'en va comme une fumée; notre voyage sur la terre est le passage d'une ombre;

nous tombons comme la feuille de l'arbre. Toutes ces figures bibliques s'appuient de témoignages, hélas! trop réels :

« Il n'avait que vingt ans! »

« Elle n'a fait qu'ouvrir les yeux à la lumière! »

A la vue de ces monumens de notre fragilité, il est naturel de se demander si l'homme vit à présent plus ou moins long-temps qu'il ne vivait autrefois. Cette question fut soumise par une académie aux philosophes du dernier siècle, et, comme on le pense bien, ceux-ci ne manquèrent pas alors de la résoudre en faveur de l'état de nature. Aujourd'hui que de nouvelles idées ont été apportées à la lumière de la science, il est au contraire possible de se prononcer en faveur de l'état de civilisation. Les élémens d'une statistique en règle nous manquent, il est vrai, pour établir l'évidence dans les esprits mathématiques; mais, à défaut de chiffres, nous avons les faits et les raisons, qui ont bien aussi leur autorité. Nous ne dirons rien de l'âge des patriarches; de même que l'homme semble avoir transporté à son espèce la grandeur colossale des animaux appartenant aux âges antédiluviens, il leur a sans doute emprunté également cette longévité fabuleuse qui s'attache aux noms d'Henoch et de Mathusalem. D'un autre côté, il est probable que ces noms ne représentent pas des hommes, mais des familles. Vous comprenez, en effet, que ces grandes figures nous apparaissent dans un passé nébuleux, où les détails se confondent avec l'ensemble; de loin, on ne voit pas les feuilles, on voit l'arbre. Or, il en est des distances du temps comme de celles de l'espace; elles absorbent les individus dans les races. Nous ne sommes qu'à deux ou trois cents ans du moyen-âge, et déjà les noms de Montmorency, de Rohan, se montrent à nous comme des unités gigantesques dont la vie s'étend sur plusieurs siècles.

Hâtons-nous de quitter le merveilleux pour l'histoire positive. Ici l'hypothèse d'une durée primitivement plus longue de la vie humaine ne peut même se soutenir. L'état de nature a été dans ces derniers temps observé et dévoilé par de nombreux voyageurs; tous ont reconnu que la vie du sauvage est constamment plus courte que celle de l'homme civilisé. Le moyen qu'il en soit autrement? Si nous réfléchissons un instant aux mille causes de maladies plus ou moins mortelles qui environnent le Hottentot et le Caffre dans sa destinée errante, aux intempéries de l'air qui le menacent sous sa cabane mal close, souvent même dans le tronc de l'arbre où il s'est réfugié pour dormir,

aux dangers que cette nature hostile et insoumise dresse partout contre ses jours, à l'ignorance qui compromet sans cesse sa santé dans des luttes imprudentes, à l'absence de toute médecine, ou mieux encore à l'usage de pratiques aveugles et de jongleries, nous ne douterons pas un instant que la durée de son existence ne doive être très bornée. M. Jules Verreaux, qui a séjourné seize ans en Afrique parmi les sauvages, nous a confirmé de vive voix notre supposition; l'habitant de ces vastes solitudes ne fait que paraître à la vie et disparaître. Mais, dit-on, la société a créé des maladies nouvelles. Sans doute; il est juste de reconnaître que l'état de civilisation est pour l'homme la source de quelques causes de mortalité, inconnues dans l'état sauvage; le travail forcé de l'intelligence, les raffinemens du luxe, les délicatesses de la vanité, les plaisirs et les excès de la table, l'abus des amusemens, des bals et des spectacles, amènent bien à leur suite certains désordres; mais ces maux dont la société est la mère ne sauraient entrer en comparaison avec ceux dont elle a délivré ses enfans. La science peut d'ailleurs résoudre entièrement la difficulté par un autre terme de comparaison; tous les animaux domestiques que l'homme soigne et nourrit bien, loin de perdre dans cet état nouveau quelque chose de la durée primitive de leur existence, l'ont ou conservée ou même légèrement augmentée toutes les fois que des travaux exagérés ne sont pas venus prématurément y mettre un terme. Ce qui est vrai des animaux domestiques est vrai de l'homme civilisé. Nous demandons pardon à Jean-Jacques Rousseau et à tous ses disciples de détruire ainsi les rêves d'or de leur imagination; c'est une très ancienne erreur qui prend sa source dans le cœur de l'homme, de reporter toujours l'avantage au passé sur le présent; Nestor, l'harmonieux orateur des Pyliens, trouvait avant Jean-Jacques Rousseau que les Grecs de son temps avaient dégénéré; Horace, Juvénal, mille autres, ont répété ses plaintes. Il entre dans l'éternelle mélancolie de notre nature de préférer à ce qui est les temps et les choses qui ne sont plus. L'humanité regrette l'état de nature comme l'homme regrette son enfance.

Ce n'est pas encore tant l'existence de l'homme comme individu qui intéresse les économistes, c'est la moyenne générale de la vie. La question se présente ici avec des proportions nouvelles, et les statistiques, si imparfaites qu'elles soient, nous fournissent des élémens pour la résoudre. Dans certaines contrées d'Amérique, la moyenne de la vie a pris des accroissemens rapides et s'est presque doublée en moins d'un siècle pour les peuplades qui sortaient de l'état sauvage. Ce progrès, si marqué aujourd'hui dans les états américains, presque

insensible pour les sociétés anciennes, ne s'en accomplit pas moins dans la lente succession des âges. Il serait fastidieux de suivre ces mouvemens séculaires qui ont pour résultat de prolonger la durée de la vie humaine et de détruire peu à peu les causes de mortalité fréquente. L'histoire ne s'explique pas clairement à cet égard, mais son silence n'en est pas moins dominé par les faits. La science nous apprend que les institutions civiles et religieuses ont le pouvoir de déterminer pour les peuples la nature de leurs destinées, de rapprocher ou de reculer le terme général de l'existence, en un mot de faire vivre l'homme ou de le faire mourir. Or l'antiquité, loin de nous apparaître comme une ère de conservation, est au contraire pour l'homme une époque de destruction et de solitude. L'esclavage, la guerre, le droit de la force, entretenaient sur le monde une cause permanente de mortalité. Les combats de gladiateurs, les hécatombes d'esclaves offertes au bon plaisir du peuple-roi ou à l'appétit des murènes, les expositions d'enfans nouveaux-nés au bord des fleuves, la débauche, l'oppression, la misère, tout semble conspirer dans les sociétés anciennes contre les jours de la race humaine. On frémit à voir dans les historiens ces grands coups de faux par lesquels la mort supprime violemment tout un peuple. A la chute de l'empire romain, ce mouvement de destruction redouble; c'est à qui se hâtera d'en finir On fuit la vie comme si la mort était l'état naturel de l'homme. Le christianisme calma un peu cette fièvre du néant; il contribua au respect de la vie humaine et brisa dans les mains de la force ce glaive toujours levé qui dépeuplait les nations. D'un autre côté, il créa lui-même dans les esprits sombres et ascétiques une nouvelle passion qui fut celle de l'éternité. L'ame exilée de son air natal s'efforça d'y retourner par un suicide prolongé; les cloîtres, les solitudes, les lieux de pénitence, ne nous présentent guère dans le commencement que le théâtre étrange de créatures occupées à mourir. Le moyen-âge, avec son fanatisme, ses colères, ses instincts tumultueux et violens, ramena encore la guerre sur le monde, quoique déjà adoucie et comme muselée par la main de la religion. Les causes de mortalité n'en étaient pas moins grandes et nombreuses; la misère, l'ignorance, les maladies épidémiques, sévissaient toujours. Parmi les bienfaits qui ont concouru dans les temps modernes à la durée de la vie, il faut mettre l'assainissement du globe, auquel contribuèrent les confréries chrétiennes par la culture des terres et le desséchement des marais. A mesure que les connaissances de la médecine, le bien-être et l'instruction morale se sont ré-

pandus et ont influé sur les actes de l'administration publique, les grandes mortalités en Europe sont devenues beaucoup plus rares. Plus la civilisation s'est établie, et mieux elle a enlevé ses enfans aux influences délétères de la nature. Les hivers rigoureux, les disettes, les épidémies, le défaut de soins et de remèdes, l'insalubrité des hôpitaux et des habitations, produisaient jadis des effets funestes et rapides qui ont été combattus. Les calculs prouvent que le nombre relatif des décès a constamment diminué en France depuis Colbert. Le chiffre de la mortalité a également acquis une moyenne singulièrement fixe qui lui manquait encore au commencement du dernier siècle; c'est une suite de l'empire lent et insensible que prennent d'âge en âge les institutions régulières sur les destinées d'un peuple. L'inoculation de la vaccine, l'amélioration de la nourriture et des vêtemens pour la masse des citoyens, l'assainissement des quartiers de la ville, a tout dernièrement encore ajouté des années à la moyenne de notre existence; l'homme vit plus long-temps qu'il ne vivait autrefois. Si toutes les classes de la société ne participent pas encore à cette longévité croissante, c'est que plusieurs d'entre elles sont demeurées sous les conditions anciennes de la misère et de l'ignorance qui limitent la durée de leurs jours sur la mesure primitive. En sortant de cet état inférieur, elles sortiront également des causes de mortalité qui les enveloppent. Nous ne partageons par le rêve de Condorcet, nous ne croyons pas avec lui que le jour vienne où l'homme prolongera *indéfiniment* son existence sur la terre; non, l'homme est né mortel, c'est une maladie dont le temps ni les bienfaits de la civilisation ne sauraient jamais le guérir entièrement; mais la vérité est qu'à mesure qu'il avance dans le progrès il avance dans la vie. La mort, en tant qu'anormale et prématurée, reste funeste de la barbarie originelle, la mort s'en va : loin de se précipiter de plus en plus vers sa fin, comme le veut le préjugé vulgaire, l'humanité s'éloigne au contraire de ces ombres funèbres qui ont environné son berceau.

Ne nous alarmons donc plus à la vue de ces épitaphes qui nous montrent la jeunesse brisée dans sa fleur; de tous temps l'homme a été un frêle roseau battu de beaucoup de vent et vivant peu d'années.

Le conservateur du cimetière de l'Est évalue à deux ou trois mille le nombre des tombes oubliées dans l'enclos Mont-Louis; avec le temps, les familles deviennent moins nombreuses et se disséminent; s'il leur arrive par hasard de se souvenir d'un de leurs membres inhumé sur le terrain du Père-Lachaise, elles ont perdu la mémoire des

faits et des lieux : comment retrouver la place où dort leur trépassé? C'est pour faciliter ces recherches et pour donner aux familles les moyens de découvrir des traces qui leur sont chères que l'administration s'occupe d'établir une statistique de nos trois cimetières de Paris. Nous avons assisté à une reconnaissance dans l'enclos Mont-Louis; la famille se souvenait seulement de quatre petits ifs qui avaient dû être plantés et d'un entourage bleu. Le hasard, aidé de la mémoire des gardiens et du titre de propriété, fit retrouver cette sépulture à demi effacée par les herbes. Oh! que les quatre ifs étaient grands! — Si le merveilleux est encore de mise, c'est à coup sûr dans ces lieux mélancoliques où le grand mystère de la mort fait pâlir tous les autres mystères. Voici du reste le fait tel qu'il nous a été raconté près de la tombe même qui lui a donné naissance : Un étranger était depuis quelques mois à Paris; la curiosité le poussa au cimetière du Père-Lachaise; en se promenant çà et là le long des avenues bordées de mausolées, il découvre avec surprise une pierre tumulaire qui porte inscrit son nom. Il s'approche; l'épitaphe, en langue allemande, ne contenait que ces mots : « G...., peintre, mort à vingt-deux ans, le 13 juillet 1809. » Notre étranger avait vingt-un ans, et il était artiste. Ce rapprochement l'inquiète; il revient les jours suivans au cimetière, il y revient long-temps, et finit par y venir l'année suivante pour n'en plus sortir. Soit que son esprit frappé ait hâté lui-même le terme de ses jours, soit par toute autre cause fortuite, le 13 juillet 1840, le cimetière de l'Est renfermaie les tombes de deux peintres du même nom, du même pays, morts au même âge, le même jour, et comme attirés l'un par l'autre dans une irrévocable destinée. Ce serait peut-être l'occasion de parler d'une nouvelle doctrine qui s'est introduite dernièrement dans nos cimetières touchant les destinées futures de l'homme. Nous nous abstiendrons d'un sujet si périlleux; mais nous citerons encore un fait. Il y a près de vingt-six ans, le savant docteur Foville trouva dans la bibliothèque du *British Museum* une gravure publiée à Anvers, l'année 1632, par Theodorus Galleus, et représentant une tête humaine sur laquelle sont tracés des cercles destinés à indiquer le siége distinct des facultés fondamentales de l'esprit. A la gravure sont jointes les définitions de ces facultés telles que les entendait l'auteur. Les idées de cet ancien Galle étaient tombées depuis long-temps dans l'oubli, quand un autre Gall, qui n'avait sans doute pas connaissance des travaux de son prédécesseur, essaya de les ramener à la lumière et d'en achever l'incomplète

ébauche. Ces rapprochemens sont curieux, mais ne prouvent rien, et la renaissance dans l'humanité n'en demeure pas moins un rêve solitaire.

Le cimetière des juifs occupe dans l'intérieur du Père-Lachaise un enclos à part, entouré de murs, et gardé par une porte dont le surveillant tient les clés. Le caractère de ce peuple mystérieux se retrouve dans ses sépultures : de simples pierres avec des inscriptions de quelques lignes en hébreu et en français, quelquefois même en trois langues, *hebraicè, græcè et latinè*, surmontent simplement les fosses recouvertes; il est difficile de rendre l'effet singulier qu'on éprouve dans ce cimetière; sur la plupart des tombes anciennes, les lettres creuses sont remplies par de la mousse, comme si la nature avait voulu y graver avec son doigt des caractères inconnus. Autrefois les juifs enterraient leurs morts sans aucun luxe, mais l'exemple des chrétiens les a gagnés; ils commencent à construire dans leur cimetière quelques monumens considérables; on y rencontre des noms connus dans la banque ou dans le commerce : Javal, Fould, Baruch Weil; l'esprit du peuple israélite se montre dans les inscriptions qui rendent hommage aux vertus industrielles du défunt. Ces monumens neufs sont d'un pauvre goût : nous aimons mieux les vieilles pierres chargées de caractères mystérieux. Ce qui nous a le plus étonné, c'est de ne retrouver sur les tombeaux des juifs aucune sentence religieuse. Ils ont pourtant la Bible entre les mains, mais ce livre des livres est pour eux une lettre morte. Voici la sépulture du grand rabin David Sintzheim; c'était le cas ou jamais de faire entendre la voix des croyances nationales; eh bien! cette tombe est muette comme toutes les autres. Nous avons remarqué une tête de pierre qui tient son doigt sur la bouche; c'est une figure du secret que les juifs attachent au tombeau. Les ténèbres qui environnent la foi du peuple israélite nous paraissent indiquer son indifférence et sa caducité; ce peuple ne vit plus; ce sont, comme déjà au temps de Jésus-Christ, des morts qui enterrent des morts. Leurs inscriptions, surtout les anciennes, étalent moins de promesses que les nôtres à la mémoire des trépassés; en cela elles font preuve de bon goût, car nous avons vu combien peu duraient ces éternités de la tombe. Les sépultures des israélites pauvres sont indiquées par des bâtons noirs avec des numéros; une fois là, l'homme n'est plus qu'un chiffre. Rien n'égale le repos et l'abandon de ce cimetière, qui est encore moins visité que celui des chrétiens; nous étions seuls avec une jardinière qui cultivait des fleurs; elle voulait absolu-

ment que je fusse juif et que j'eusse quelque *connaissance à faire soigner* parmi les habitans de cet enclos.

La main du temps répand seule sur les tombeaux ce caractère triste et solennel qui va si bien à la mort. Rien n'égalait pour le plaisir des yeux l'ancien cimetière Montmartre avant que le travail des reprises ne l'eût rajeuni. Les mouvemens de terrain développaient tour à tour des hauteurs couronnées de blancs tombeaux et des bas-fonds mystérieux où les noirs cyprès entretenaient sur les anciennes sépultures une ombre éternelle. Les vieilles pierres brisées et couvertes de vieilles mousses, les lierres entrelacés autour des croix de bois, les urnes creuses qui servaient de nids aux oiseaux, les noms effacés sur les monumens en ruines par l'herbe et la rouille, tout cela était au déclin du jour d'une mélancolie douce, dans l'épaisseur des ifs plus drus que les arbres au fond des bois. Aujourd'hui ce cimetière est nu et ravagé; le besoin de faire de la place a dicté une sentence de destruction, et la faux de la nécessité, mille fois plus désastreuse que celle de la mort, s'est promenée largement çà et là. Les tombeaux ont aussi leurs destinées, les tombeaux meurent, *habent sua fata*. Le cimetière Montmartre renferme quelques sépultures d'artistes, de musiciens et de poètes, entre autres celles de Carle Vernet, de Greuze, de Fragonard, de Saint-Lambert, de Legouvé, d'Adolphe Nourrit, l'infortuné chanteur, de la duchesse d'Abrantès et de Jenny Colon.

Si l'amour maternel est aveugle, c'est surtout quand son objet lui est ravi; une pierre tumulaire contient l'énumération des vertus d'un enfant de trois ans; il était *bon, sage, et modeste*. Sur la tombe d'un horticulteur, on trouve inscrit le quatrain suivant :

Il consacra toujours, doux objet de nos pleurs,
Son cœur à la vertu, ses mains à la culture,
Et traversa la vie au milieu de ses fleurs,
Simple comme les champs, bon comme la nature.

A l'entrée du cimetière Montmartre s'élève un cèdre, le plus grand qui soit à Paris après celui du Jardin du Roi; cet arbre a été planté sur la tombe de la mère de Mme Récamier. Grace aux ordres de M. Husson, le cèdre du cimetière Montmartre a été respecté; il demeure debout, triste et seul, au milieu d'un terrain vide, occupé naguère par d'autres ombrages et d'autres sépultures abattues. Les gardiens du cimetière du nord ont connaissance d'une fille de vingt ans qui,

pendant six mois, allait prier tous les jours sur la tombe de sa mère; peu à peu ses visites devinrent moins fréquentes. Elle avait juré de porter le deuil toute sa vie, elle le porte encore. Ils ont remarqué aussi une jeune veuve qui venait très fréquemment au déclin du soleil; elle venait seule et s'en retournait au bras d'un consolateur, dont elle avait fait la connaissance dans le cimetière. Un jour, on ne la revit plus, elle était remariée.

Les divers quartiers de Paris impriment leur caractère aux enclos funèbres dont ils sont tributaires. Le cimetière de Mont-Parnasse est triste, noble et froid, comme le faubourg Saint-Germain. Il a de plus le tort d'être neuf et de fatiguer les yeux par la monotonie de ses allées tirées au cordeau. On y rencontre quelques noms aristocratiques, le comte Merlin, le comte de Montmorency-Laval, avec cette devise toute chevaleresque :

« Fidélité à Dieu, à l'honneur et au roi; »

Dominique, baron de Saint-Jacques, dont la vie est écrite dans ces seuls mots :

« Il fut l'ami et le compagnon d'infortune du malheureux duc d'Enghien. »

Cette pierre mélancolique nous reporte involontairement à une autre pierre qu'on voit dans les fossés de Vincennes, et sur laquelle on lit :

« *Hic cecidit* (c'est ici qu'il tomba). »

Plus loin est dans le cimetière du Mont-Parnasse la sépulture de Boulay de la Meurthe, dont la famille a voulu placer la réputation sous l'autorité d'un grand témoignage :

« Boulay est certainement un brave et honnête homme. »

« NAPOLÉON. »

Des caveaux funèbres inscrivent çà et là quelques noms connus : voici celui de Jouffroy et de la famille Dumont-Durville. O mon grand voyageur, pourquoi courir si loin par le monde, quand le port est si près! — Le désastre du 8 mai a encore inscrit dans le cimetière du Sud une trace douloureuse : au milieu des confuses dépouilles qu'on a réunies dans un seul enclos, une tombe renferme les restes de deux

fiancés, reconnus dans la foule des morts; ces deux jeunes victimes, plus heureuses que la famille laborieuse qui leur survit, laissent après elles des parens pauvres et mutilés, les époux Hetzer. Cette horrible catastrophe du 8 mai semble déjà oubliée : il a fallu notre visite dans le cimetière pour en retrouver sur une pierre le dernier souvenir à demi effacé. La mémoire et le cœur se ferment trop vite sur des évènemens qui laissent après eux tant de maux à consoler. — Qu'est-ce que ce tertre vert, autour duquel pleurent des trophées couverts d'un crêpe noir?

« Ici reposent Tolleron, Carbonneau et Plégnier, morts pour la liberté le 27 juillet 1816. — Bories et ses compagnons d'infortune, en 1822. »

On sait que Bories était un des quatre sergens de La Rochelle. Jetons un crèpe sur les souvenirs de cette triste époque; jetons des fleurs sur ces dévouemens dignes de mémoire! Dans l'intérieur du cimetière de Mont-Parnasse, mais séparé par un enclos de murs, s'étend le cimetière des hospices. Voici à cet égard le texte du règlement : « C'est dans ce cimetière que les corps provenant des hôpitaux, et qui ne sont pas réclamés par les familles, sont transportés sans aucun cérémonial par les moyens dont l'administration de ces établissemens dispose. » Nous ne lèverons pas sur ces tristes restes mutilés le voile noir qui les couvre. Le langage des cimetières désigne sous le nom de *falourdes* les paquets de choses sans nom, amènées de grand matin, et hors de la vue du public, dans les mornes voitures des hospices. C'était autrefois le cimetière de Clamart qui était chargé de recevoir ces misérables dépouilles ainsi que celles des condamnés à mort. Le principe étant que tout homme en France a droit à l'inhumation, on exécute vis-à-vis des suppliciés un simulacre d'enterrement : le bourreau doit accompagner sa victime jusqu'au cimetière pour s'assurer qu'on lui rend les derniers devoirs. Les ouvriers jettent sur le mort décapité quelques pelletées de terre, et le bourreau se retire satisfait. A peine a-t-il le dos tourné, qu'on reprend le cadavre et qu'on l'expédie à l'école de Médecine pour être livré aux travaux d'anatomie.

Dans les deux cimetières fermés, languissent, environnées de solitude et d'oubli, deux tombes que la ville de Paris se propose de transférer; l'une est celle de La Harpe, l'autre est celle de Bichat. Il semble que la mort ait voulu se venger sur la sépulture du hardi physiologiste qui a cherché à lever ses voiles et à pénétrer ses mystères.

C'est au milieu du vieux cimetière Sainte-Catherine que reposent, en attendant leur translation, les restes désolés de Bichat, mort à trente-trois ans. Nous formerons le vœu qu'une souscription nationale donne un monument à celui qui en a élevé un si beau à la science dans ses écrits. Ce monument existe : nous l'avons vu dans l'atelier du statuaire David; il ne s'agit plus que de le faire couler en bronze. Le savant est placé entre la Vie et la Mort : la Vie se montre à lui sous les traits d'un jeune enfant dont il interroge avec la main les battemens du cœur; la Mort est une figure voilée et enveloppée, à côté de laquelle veille la lampe symbolique des anciens. A propos de ces translations d'un cimetière dans un autre, nous avons fait rechercher à l'Hôtel-de-Ville les documens et les pièces qui concernent la sépulture de Molière. Les dépouilles de notre poète comique sont-elles ou ne sont-elles pas sous ce frêle monument que la main de ses concitoyens lui a élevé? Rien de concluant n'a été jusqu'ici découvert. On a bien transporté au cimetière de l'Est, en 1817, M. de Chabrol étant préfet de la Seine, des ossemens inscrits au musée des Petits-Augustins sous le nom de Molière. Mais en quelle année ces ossemens avaient-ils été amenés du cimetière Saint-Eustache, où l'ordre du grand roi fit enterrer le grand comédien? Quel titre établissait leur authenticité? Ici les renseignemens écrits manquent; la tradition elle-même se tait. Molière, en sa qualité d'excommunié, a dû être placé dans la partie non bénite du cimetière; lorsque l'on connaît le peu de soin qui présidait alors aux sépultures, on se demande comment un cadavre amené, sans aucun doute, dans le cercueil banal et jeté au hasard en terre, a pu laisser des traces reconnaissables de son gisement. Ce silence, ce doute, les ténèbres qui entourent sur ce point les actes de l'administration, tout me dit que Molière, présent au monde entier par son génie, manque probablement à son tombeau.

Le personnel des cimetières, surtout pour l'enclos Mont-Louis, est considérable : conservateurs, surveillans, concierges, gardiens, toutes ces places sont fort recherchées. Quoique le voisinage des tombes et des corbillards ne soit pas absolument très gai, l'habitude de *vivre dans la chose*, comme disent les croquemorts, finit par rendre insensible au spectacle continuel de notre destruction.

Malgré la vigilance des gardes, il est difficile d'empêcher la main des visiteurs de toucher à certaines tombes; la pierre d'Élisa Mercœur est couverte de sentences et de vers écrits au crayon, comme un volume qui sortirait du cabinet de lecture. On ne peut également réussir à empêcher les suicides; deux individus ont encore terminé le mois

dernier leur existence dans l'enclos Mont-Louis par une balle de pistolet. Sans doute que la mélancolie de ces lieux attire les cœurs fatigués de la vie, et que l'exemple des morts les invite au repos éternel. Un autre motif paraît déterminer la fréquence des suicides dans nos cimetières, c'est l'espoir d'être recueilli et enterré; tout en quittant volontairement la vie, l'homme s'intéresse encore à cette froide dépouille qu'il laisse après lui dans ce monde.

L'administration se propose de faire, cette année, de grands travaux dans nos cimetières : achat de terrains, pavage des allées, construction de chapelles, plantations d'arbres, tout cela ira à près de deux millions. On voit que la mort coûte cher à la ville de Paris; il est vrai qu'elle rapporte environ 500,000 fr. par an. Ces travaux sont devenus nécessaires, par suite des besoins du service. Au moment où nous écrivons, la mortalité redouble. Le changement de saison, les variations de la température, le souffle du vent d'ouest toujours trempé d'eau, répandent des maladies funestes sur la ville. L'entreprise des convois ne sait plus auquel entendre; les cent chevaux noirs qui sont d'obligation dans ses écuries viennent d'être élevés à près de six cents, qui ne suffisent même pas encore à l'ouvrage. Une famille riche, qui réclamait ces jours-ci une paire de chevaux supplémentaires au char de seconde classe, ne put l'obtenir. Les embarras de l'administration ne sont pas moindres. A la vue de cette mortalité qui remplit les cimetières, elle se demande avec effroi ce que seront un jour les abords de nos grandes villes, enveloppées par ces solitudes de tombeaux. Un homme dont le nom est célèbre dans la matière, M. Gannal, ajoute encore à nos inquiétudes. Selon lui, les cimetières exhalent pendant les mois d'été des gaz putrides que les vents, selon leur direction, chassent à grandes bouffées vers la ville. Si le vent vient de l'est, c'est le Père-Lachaise qui souffle; si du nord, c'est le cimetière de Montmartre; si du midi, c'est Mont-Parnasse; si de l'ouest, c'est Vaugirard : Paris reçoit la mort des quatre points cardinaux. Cette opinion, au succès de laquelle M. Gannal est intéressé, ne laisse pas que d'avoir quelque vraisemblance. Il est certain que dans la pratique des embaumemens les anciens peuples d'Égypte obéissaient surtout à des considérations hygiéniques. Hérodote et les autres historiens grecs ne font aucune mention de la peste qui désole aujourd'hui ces contrées. La conservation des corps organisés était une mesure de salubrité publique dans un climat chaud, sous un air pesant et immobile : du jour où cet usage cessa, des maladies inconnues se montrèrent, et n'ont plus quitté cette terre corrompue par les restes de la mort. En est-il de même pour nos con-

trées? Il est permis d'en douter. Toutefois les pestes, les épidémies, les maladies contagieuses qui jouaient un rôle si mortel et si constant au moyen-âge, semblent avoir été contemporaines des inhumations dans les églises et au centre des villes. Nous avons vu que la science avait réclamé au dernier siècle le changement de cet état des sépultures, sa voix a été entendue; les cimetières ont été relégués hors de la ville, et les anciens fléaux ont disparu. M. Gannal ne se montre pas encore satisfait. « Éloigner le foyer d'infection, s'écrie-t-il, ce n'est pas le détruire. » Selon lui, le voisinage des cimetières est envahi pendant l'été par une odeur fade, animale, imperceptible à nos sens vulgaires, mais très reconnaissable pour un odorat exercé comme le sien aux choses de la mort. Va-t-il, par exemple, dans les beaux soirs, se promener et prendre le frais au Jardin du Luxembourg : pour peu que le vent d'ouest souffle, il sent et respire dans l'air le cimetière de Mont-Parnasse, qui l'incommode par son haleine. Nous avons vu nous-même, au mois de juin, autour du cimetière de Montmartre, pendant la nuit, une lumière rougeâtre qui sortait de terre et qui enflammait un coin du ciel comme une aurore boréale. Cette lumière est produite, comme on sait, par un dégagement de gaz qui s'échappent des corps inhumés. M. Gannal attribue aux miasmes que ce travail de décomposition sème dans l'atmosphère, les fièvres typhoïdes et toutes les autres maladies qui ont conservé un caractère pestilentiel. Si cette théorie était fondée, on tremblerait pour les deux prisons de la rue de la Roquette, placées dans le voisinage immédiat du cimetière de l'Est, et d'autant plus dangereuses pour leurs habitans que ceux-ci ne renouvellent pas, comme les individus libres, leur colonne d'air par la marche et par le déplacement continuel dans la ville. M. Gannal signale le mal et propose un remède. En même temps qu'il a découvert des moyens pour conserver les corps, il en a trouvé d'autres pour les dissoudre. La population des cadavres se divise dès-lors à ses yeux en trois grandes classes : 1° ceux qui appartiennent à des familles riches et qui possèdent au cimetière des concessions perpétuelles; 2° ceux qui sont placés dans des fosses temporaires; 3° ceux qui sont inhumés dans la sépulture commune. Eh bien! M. Gannal possède le secret de les contenter tous. Les premiers seront embaumés par ses soins à perpétuité, les seconds seront injectés pour la conservation temporaire, qu'il estime être d'une douzaine d'années; les derniers seront injectés pour la dissolution. On voit qu'il y en a pour tous les goûts et pour toutes les fortunes; si pourtant il se rencontrait encore des esprits assez mal faits pour ne pas vouloir se soumettre

à ces procédés tout-à-fait tentans, M. Gannal a tout prévu; on aurait, à un ou deux myriamètres de la capitale, dans un lieu écarté de toute habitation, comme l'entrée de la forêt de Sénart, un cimetière où l'on enterrerait les cadavres pour la décomposition spontanée. Ces morts, dont la volonté des familles aurait éloigné les mains de l'embaumeur, auraient du moins le bon goût de ne plus incommoder les vivans. Un médecin du dernier siècle, cité par Vicq-d'Azir, avait fait placer sa sépulture dans un endroit solitaire et à distance de la ville, avec cette inscription latine, qui n'est pas celle d'un méchant homme :

« Nulli nocere voluit mortuus, qui vivus omnibus profuerat. »

M. Gannal a bien d'autres projets sur lesquels nous croyons devoir garder le silence. Le moindre de tous serait la conversion de la butte Montmartre en une vaste nécropole, destinée à recevoir tous les cercueils de la ville. Cette spirale immense et monumentale serait dominée à son sommet par le tombeau de Napoléon, autour duquel le soleil pendant le jour, et un vaste foyer de lumière, pendant la nuit, entretiendraient une auréole éternelle. Les autres morts, placés dans des armoires de pierre et embaumés, bien entendu, se comporteraient à peu près comme ceux qui garnissent les hypogées de la vieille Égypte. Ce rêve gigantesque n'est pas près de recevoir son exécution. Tout en croyant utile d'encourager dans leurs recherches ceux que la disposition de leurs idées entraîne vers ces chimères sépulcrales, nous nous demandons d'ailleurs s'il est raisonnable d'attacher tant d'intérêt à nos misérables dépouilles. A quoi bon ces monumens et ces signes durables pour exprimer des sentimens qui durent si peu? Nous avons vu combien vite les morts tombent en oubli dans nos cœurs : pourquoi vouloir conserver encore leur image sous la froide pierre? Il est nécessaire d'ajouter que cet oubli est un des bienfaits de la nature : que serait la vie, cette triste vie, si entourée de pertes et de séparations éternelles, si à côté du temps, qui ouvre toutes nos blessures, la Providence n'avait placé dans nos ames la main du temps qui les guérit! Suivons le fatal courant; ne cherchons pas trop à disputer à la mort ce qu'elle nous ravit pour toujours. Que lui enlèverions-nous? Une vaine et inutile dépouille, la forme déjà changée de ce qui n'est plus, un je ne sais quoi dont la vue n'inspire plus que tristesse. La nature, en revêtant la mort d'un froid sinistre, a bien su ce qu'elle faisait; ces cadavres insensibles et glacés au milieu de nos embrassemens, semblent nous dire : éloignez-vous! Le repos, une pierre anonyme dans l'en-

clos des trépassés, c'est tout ce qui convient de mieux aux restes des humains qui n'ont pas fait de bruit pendant leur vie : nous approuvons fort cette inscription que nous avons lue au cimetière du Nord sur la tombe d'une femme :

« *Hic jacet quæ vixit.*
Ici gît qui vécut. »

Quant à nos cimetières, nous ne voyons véritablement pas de raisons pour les changer; cette verdure, ces fleurs qui reparaissent chaque année conviennent à nos idées de renaissance et de résurrection. La pierre seule ne remplacerait pas les arbres, images de l'humanité qui s'effeuille et qui repousse sans cesse dans ses enfans. La situation à ciel ouvert de l'enclos Mont-Louis et celle des tombeaux de Montmartre est également heureuse. Au milieu de la nature, sur la double colline qui domine Paris, nous aimons à voir la grande ville du haut du cimetière : c'est du point de vue de la mort qu'on découvre mieux la vie.

ALPHONSE ESQUIROS.

LES

REVENANS LITTÉRAIRES.

M. H. DE LATOUCHE.

On s'étonne quelquefois de voir la plupart de nos romans, de nos drames, de nos poèmes, bâtis sur un contraste, une opposition de faits ou de caractères. Il semble, en effet, que les écrivains de l'époque, inférieurs en ce point aux grands industriels, ne puissent parvenir à fabriquer une étoffe sans envers. Le héros de leur choix arrive toujours sur la scène accompagné d'un interlocuteur qui, loin d'imiter l'attitude respectueuse du confident classique, fait profession, au contraire, de donner un démenti perpétuel au premier rôle; si bien qu'une grande partie des ouvrages nouveaux pourraient s'intituler, comme le fameux livre d'Abailard : *Sic et non.*

L'antithèse, cette loi suprême de toute composition littéraire de ce temps-ci, ne se remarque pas seulement dans les productions de l'intelligence. Elle remonte des œuvres aux écrivains, dont les portraits, étudiés avec soin, présentent des types symétriquement contraires. Il y a peu de jours, dans ce recueil même, nous avons essayé de peindre la physionomie de l'écrivain optimiste pour qui le génie est une lumière diffuse, uniformément répandue sur tous les points de l'espace. Celui-là, disions-nous, est arrivé à une sorte de

gloire artificielle par une bienveillance intarissable et une admiration toujours prête. Interprétant à sa manière le *væ soli* de l'Écriture, il s'est entouré d'une petite cour d'amour, dont il est le président par la grace de Dieu et de la politesse française : association homogène et solidaire, où le maître, espèce de suzerain féodal, ne peut dire à ses vassaux : Qui vous a fait comtes ? sans que ceux-ci lui répondent : Qui vous a fait roi ? — Académie indéterminée, flottante, où le moindre versificateur est admis, s'il consent à louer et à être loué.

Aujourd'hui, notre rôle change. En regard de l'optimiste à l'éternel sourire, à la phrase caressante, emmiellée, nous avons à peindre le pessimiste au regard farouche, inquiet, à la parole pleine d'amertume et de colère. A peine avons-nous salué Philinte, que nous voyons apparaître Alceste, mais un Alceste qui, en persifflant les vers d'Oronte, s'abandonne discrètement à la métromanie et publie (toujours discrètement) les inspirations de sa propre muse. Rebuté de la littérature scandaleuse et mercantile de son siècle, notre Alceste a quitté volontairement la sphère de l'action, et s'est retiré du drame, du roman, comme on se retire d'un mauvais lieu; mais comme, après tout, on n'est jamais impunément homme d'esprit, le misanthrope s'est lassé de ne rien faire, et, pour se désennuyer, il a rimé sa misanthropie. D'autres chassent le chevreuil ou fument le cigare. Alceste a poursuivi la rime et *fumé* des alexandrins. Selon lui, la poésie est, dans les arts, le seul endroit écarté

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Je n'entreprendrai pas de réfuter cette opinion, rigoureusement exclusive; mais je demanderai à l'homme d'honneur si un divertissement qu'il compare au plaisir de fumer ou de chasser vaut réellement la peine d'être pris au sérieux. Si la poésie n'a que cette importance mesquine, pourquoi se priver tout à coup des douceurs et des bénéfices du silence? La retraite d'un écrivain ressemble-t-elle donc à celle du comédien qui, après avoir abandonné définitivement la scène, reparaît tout à coup, un beau jour, au moment où on s'y attendait le moins?

M. H. de Latouche est moins misanthrope, en réalité, qu'il ne veut le faire croire. Sous ce levain aigri qui s'enfle à la surface, je distingue un fonds de qualités douces et naturelles. Si l'auteur de tant de romans politiques avait voulu obéir à la pente légère de son esprit, il aurait peut-être pris rang parmi les gracieux versificateurs de l'école descriptive. Mais nous n'avons pas le droit de demander à un écrivain autre chose que ce qu'il lui plaît de nous donner. Aussi exprimons-nous un regret plutôt qu'un désir. Ce n'est pas le moment, d'ailleurs, de chercher à diriger M. de Latouche dans le sens de sa véritable vocation. Un conseil peut être utile au début; mais, lorsque la carrière est remplie, toute observation de ce genre est inutile et même ridicule. Il serait au moins inconvenant d'offrir un guide au voyageur qui a trouvé dans un précipice le terme de ses courses.

Acceptons donc M. de Latouche tel qu'il se présente. Le volume qu'il vient de publier porte le singulier titre d'*Adieux*. C'est une formule bien vague et passablement énigmatique. Comprenez-vous la merveilleuse élasticité de ce mot, qui peut être à la fois un symbole de résignation et une déclaration de guerre? A mes yeux, il n'est rien autre chose que la saillie ironique d'un homme d'esprit. Que diriez-vous, en effet, d'un de vos amis qui, après une absence de cinq ou six ans, reviendrait tout exprès de l'autre monde pour prendre congé de vous? N'auriez-vous pas de bonnes raisons pour croire à une mystification? Il est très probable que M. de Latouche n'a pas vu tout cela dans ce simple mot, écrit à la première page de son livre. Et cependant je n'oserais pas nier le contraire, parce que la théorie littéraire de M. de Latouche consiste surtout à remplir d'incertitudes l'esprit curieux du lecteur.

La préface des *Adieux* est triple. L'auteur l'a d'abord écrite en prose, sous la forme d'une dédicace à un ami de vingt ans; puis il l'a mise en vers sous deux titres différens. *L'Oraison du soir dans la Vallée aux Loups*, et le dialogue intitulé *l'Or et la Rêverie*, reproduisent en d'autres termes les idées exprimées familièrement dans l'avant-propos. M. de Latouche reproche d'abord à son siècle d'être indifférent aux nobles élans de la poésie. Barbares que nous sommes! Nous avons accueilli par des rires béotiens les débuts d'Alfred de Musset, et nous avons laissé mourir à l'hôpital Hégésippe Moreau! C'en est assez pour que M. de Latouche nous déclare *aveugles en peinture, sourds en musique*, et *infirmes à la perception du talent poétique*. En vérité, lorsque nous entendons répéter de pareilles accusations, il nous est impossible de conserver notre gravité de critique. Comment un homme d'esprit peut-il se faire l'écho des plaintes absurdes d'une multitude de poétereaux qui s'étonnent de ce que les mauvais vers ne rapportent rien à leur auteur? Si Hégésippe Moreau est mort à l'hôpital, c'est à lui seul qu'il faut en imputer la faute. Il a eu le tort, comme Chatterton, comme Malfilâtre et tant d'autres poètes incomplets, de ne pas comprendre que la société ne pouvait en aucune façon escompter des espérances douteuses. Le travail seul, manifestant d'une manière visible les heureux dons d'une imagination distinguée, a droit à une solennelle récompense. Tant que le génie garde l'incognito, tant que la paresse étouffe complaisamment les germes plus ou moins précieux de l'intelligence, la société se montre à bon droit indifférente ou moqueuse. Si les incompris, enveloppés d'entraves imaginaires, se laissent envahir par les idées maladives du découragement, s'ils ne se sentent pas au cœur cette impérieuse nécessité de vivre qui soutient les grands esprits, vous aurez beau leur fournir tous les moyens de salut qui seront en votre pouvoir : dédaigneux des grossières ressources que leur offre le monde matériel, ils s'endormiront languissamment sur le sable doré de la rive, sans daigner s'occuper du flot qui monte et qui va les couvrir. Étonnez-vous ensuite du cri de désespoir qu'ils jettent vers le ciel au dernier moment. Ce cri lui-même est pour eux une suprême volupté. Ils n'ignorent pas qu'il sera

entendu, recueilli et répété en chœur par une multitude d'ames naïves et sensibles. Ne les plaignez donc pas de succomber ainsi à une maladie dont ils ont suivi les progrès avec joie : ils sont morts parce qu'ils l'ont voulu, parce qu'ils ont résisté follement à cette universelle loi du travail sans laquelle la vie est impossible. Hégésippe Moreau particulièrement s'est trouvé plusieurs fois dans les conditions les plus favorables à une saine et laborieuse existence. On ne connaît de son histoire que la conclusion, et c'est là dessus qu'on s'appuie pour fulminer à tout propos des anathèmes contre la société, le siècle, le gouvernement, abstractions commodes pour les faiseurs de dithyrambes! Quant à M. Alfred de Musset, n'a-t-il pas de bonne heure atteint et mérité le succès? Si Hégésippe Moreau avait su attendre, peut-être aurait-il reçu, lui aussi, le prix des nobles efforts. Laissons donc en repos ces lieux-communs, et venons à une accusation plus grave, plus importante.

M. de Latouche soutient avec raison que la muse n'existe pas sans la probité littéraire. Il flétrit les succès obtenus par le scandale, condamne impitoyablement cette littérature marchande qui incline la tête pour passer sous la porte basse du feuilleton. Avec une louable franchise, il cite les œuvres et les auteurs au tribunal de la raison et de la morale publiques. Certes, ce n'est pas nous qui protesterons contre ce légitime châtiment imposé aux écrivains industriels et immoraux. Nous avons trop à cœur la dignité du métier des lettres pour ne pas approuver hautement ces exécutions nécessaires. Cependant la généreuse indignation de M. de Latouche ne l'entraîne-t-elle pas au delà des limites de la prudence? Il a le droit, j'en conviens, de traiter brutalement le roman-feuilleton, puisqu'il n'a jamais fait de l'art une industrie; mais peut-il se montrer puritain envers les œuvres « sans portée, sans suite, sans émulation d'exciter au bien? » J'ai bien peur que l'auteur de *Fragoletta* ne désavoue formellement l'auteur des *Adieux*.

M. de Latouche a écrit, on le sait, une assez grande quantité de romans. Qu'est-il resté de toutes ces fictions ralliées tant bien que mal à un système politique composé d'idées girondines? Un titre d'ouvrage, voilà tout. Le nom de M. de Latouche appelle nécessairement celui de *Fragoletta*. Les lecteurs de 1829 se souviennent encore du succès de ce livre. J'ai entendu ces jours derniers un homme d'esprit de ce temps-là établir très consciencieusement, et selon moi avec beaucoup de justesse, la proportion suivante: *Fragoletta* est à M. de Latouche comme *le Solitaire* est à M. d'Arlincourt. Il y a du reste un rapport évident, incontestable, entre les deux romanciers. Tous deux se sont servis du roman comme d'une arme politique : celui-ci au bénéfice de la légitimité, celui-là pour le triomphe des théories républicaines, avec cette différence pourtant que M. d'Arlincourt imposait ses convictions à ses personnages, tandis que M. de Latouche développait les siennes en dehors de l'action romanesque. Le premier glissait la politique sous le roman : le second au contraire faisait aux deux élémens de son livre deux places distinctes. Adresse d'un côté, franchise de l'autre, mais but ana-

logue des deux parts. Les ouvrages de M. d'Arlincourt, quoique très médiocres au point de vue littéraire, méritent plus spécialement le nom de roman que ceux de M. de Latouche, et cependant, si imparfaites que soient les œuvres de M. de Latouche, elles sont de beaucoup supérieures à celles de son rival.

Fragoletta étant le chef-d'œuvre de l'auteur des *Adieux*, j'ai dû choisir ce livre préférablement à *Aymar* ou à *Grangeneuve*, pour me rendre compte du talent de M. de Latouche, considéré comme romancier. C'est encore une consolation pour nous, pauvres critiques, lorsque nous avons affaire à des revenans, de trouver sur la tombe un nom lisible. Il est si ennuyeux et souvent si inutile de feuilleter tout cet amas de papiers sans nom que nos aînés eux-mêmes ont complètement oubliés! Et puis, indépendamment de l'ennui et de l'inutilité de ce travail, ne ressent-on pas une espèce d'hésitation mélancolique et presque religieuse à remuer ces vieilles productions d'il y a dix ans? Pour moi, je ne vois rien de plus respectable au monde que l'erreur d'un homme sincère, et j'éprouve une peine réelle quand je suis forcé de condamner, après l'avoir lu, un livre que je respectais avant de le lire. — De loin, je possède au plus haut degré la religion de la date : de près, il m'arrive souvent de voir s'effacer le prestige du chiffre. Si j'avais connu *Fragoletta* en 1829, j'en aurais conservé peut-être une bonne impression : malheureusement pour moi et pour M. de Latouche, je l'ai lu en 1844.

Fragoletta, toute une génération le sait, est une énigme scandaleuse dont le mot est rejeté à la fin du second volume. Les bonnes énigmes sont toujours courtes. M. de Latouche, qui ne l'ignore pas, a compris toute la difficulté de sa donnée, et il a essayé de distraire le lecteur par des épisodes historiques; mais les artifices de la mise en œuvre lui étant complètement étrangers, au lieu de tenir l'attention en suspens, il l'a détournée de l'objet principal, et cela devait arriver pour deux motifs. Le premier était l'inhabileté de l'auteur en ce qui concerne la combinaison, le jeu des évènemens; le second procédait de son penchant à développer complaisamment le côté politique de son sujet. Une fois lancé dans le récit de l'expédition de Championnet à Naples ou dans la peinture des mœurs du directoire, il ne connaît plus de limites à sa verve républicaine, et il ne se borne pas seulement à faire, dans tous ses détails, le tableau du moment : ses héros à qui il dévoile le spectacle de l'avenir s'abandonnent à des prophéties tellement précises, que M. d'Hauteville, par exemple, nous paraît en 1799 avoir au moins dix ans de plus que le reste du monde. Dans un entretien avec le cardinal Ruffo, l'officier français prédit à l'éminence italienne que les Napolitains auront pour roi un soldat gascon, si jamais la république française est confisquée par un usurpateur. Le cardinal Ruffo est bien maladroit s'il ne devine pas tout de suite que ce soldat gascon s'appellera Murat. C'est par pure discrétion que d'Hauteville n'ajoute pas le nom au signalement. Peut-être aussi est-ce pour ne pas s'écarter de la théorie de M. de Latouche, qui dispose tout en énigme. J'ai reproché à d'Hauteville d'être plus âgé que son époque :

le même reproche peut être adressé à Mme de Staël, qui figure de trois quarts, comme Emma Lyonna, la reine Caroline, Barras, Mme Tallien et beaucoup d'autres, dans ce tableau historique de la fin du XVIIIe siècle. L'illustre fille de Necker appelle en 1799 M. de Chateaubriand l'auteur d'*Atala*. Or, je ne suis pas assez ignorant en bibliographie pour ne pas savoir qu'*Atala* n'a été publié qu'en 1801. M. de Latouche a donc vieilli de deux ou trois ans Mme de Staël : ceci est un manque de galanterie qui ne lui serait point pardonné par Corinne, si elle vivait encore. — Je pourrais signaler une scène assez délicate que notre écrivain a empruntée trait pour trait au crayon philosophique d'Hogarth; mais ce détail n'a pas assez d'importance pour nous arrêter. Je préfère caractériser en peu de mots les qualités et les fautes principales du roman.

La donnée, pour commencer méthodiquement, est d'une immoralité révoltante. Fragoletta est un hermaphrodite qui aime à la fois d'Hauteville et Eugénie, le frère et la sœur. Aux yeux d'Eugénie, il est Philippe; aux yeux de d'Hauteville, il est Camille : l'intérêt du roman sera à son dernier terme lorsque le lecteur devinera que Philippe et Camille ne sont qu'une seule et même personne : Fragoletta! N'est-il pas à la fois puéril et monstrueux de faire reposer deux volumes tout entiers sur la solution de cette énigme? — L'immoralité ne pèse pas seulement sur l'ensemble; il y a dans certaines pages de *Fragoletta* des détails que M. Eugène Sue lui-même ne sauverait pas avec toute sa philanthropie. Je rappelle, pour mémoire seulement, le passage où la reine Caroline et Emma Lyonna s'entretiennent ensemble de l'amiral Nelson. Je pourrais citer aussi la scène qui se dénoue dans la voiture de d'Hauteville par l'évanouissement d'Eugénie. Lorsqu'on a de telles peintures à se reprocher, il est au moins maladroit de se montrer impitoyable pour les œuvres dont le but n'est pas « d'exciter au bien » Parce que *Fragoletta* n'a pas été détaillé en feuilletons, ce n'est pas une raison pour l'absoudre; l'enflure lyrique du style ne saurait non plus excuser de pareilles témérités.

Fragoletta ne vaut pas mieux que les autres romans de M. de Latouche. Je suis convaincu que le succès de cette œuvre est dû en grande partie au raffinement bisexuel de l'hypothèse monstrueuse sur laquelle elle repose. Au reste, il faut rendre à M. de Latouche cette justice, que toutes ses scènes de *volupté* (je devrais peut-être employer un autre mot) sont traitées de main de maître; elles n'en sont que plus dangereuses. La nudité grossièrement accusée est moins attrayante que lorsqu'elle s'offre à l'imagination avec toutes les séductions d'un rêve impossible. Dans le premier cas, elle révolte souvent; dans le second, elle amène la dépravation morale, cent fois pire que la corruption physique. Tant que le tableau du libertinage conserve des proportions réelles, les égaremens qu'il provoque ne sortent pas eux-mêmes de certaines limites; mais la peinture d'un rêve de volupté irréalisable conduit nécessairement les organisations ardentes à se rapprocher de ce plaisir monstrueux en passant par tous les écarts d'une imagination en délire.

Fragoletta n'est pas un ensemble complet où les détails n'empiètent jamais l'un sur l'autre. L'épisode éclipse souvent le poème; je dis poème à cause du ton lyrique de l'ouvrage. M. de Latouche n'entend rien à l'économie de l'action. Il semble ne pas soupçonner qu'il y a dans toute composition dramatique un double mouvement comparable aux mouvemens de révolution et de rotation d'une planète. L'action tourne sur elle-même et autour de l'idée principale, centre du livre. De là, l'intérêt général de l'œuvre et l'intérêt particulier des détails. — *Fragoletta* est un roman à tiroirs, « sans suite, sans portée et sans émulation d'exciter au bien. » Parmi les nombreux compartimens de cette espèce de meuble somptueux, quelques-uns ne manquent ni de richesse ni d'élégance; mais le dessin général est confus, embrouillé, sans caractère.

Le style, quelquefois animé d'un entrain réel, est rarement clair et correct. Le plus grand défaut de M. de Latouche est l'impropriété des termes; il est presque impossible de rencontrer chez lui ce mot précieux, unique, indispensable, qui s'adapte à l'idée, la pénètre, la remplit comme les liquides remplissent les vases; il lui manque cette divination et, si je puis le dire, cette intuition du mot propre, sans laquelle il n'est point de grand écrivain.

Ces défauts saillans sont bien plus sensibles dans la poésie que dans la prose, et cela est facile à concevoir; les exigences de la rime, du mètre, doublent au moins la difficulté. Il en résulte souvent une obscurité si profonde, que l'intelligence se heurte à tous les angles de la phrase, et Dieu sait s'ils sont nombreux, grace au fréquent emploi de l'enjambement romantique! M. de Latouche appartient en poésie aux deux écoles, et à son insu peut-être, il se rattache plutôt à l'ancienne qu'à la nouvelle; il cultive la redondance vide et incolore avec la facilité d'un élève de Ducis. La périphrase l'enveloppe de ses plis flottans et le fait tomber quelquefois entre ses deux rimes sans que l'idée l'ait accompagné dans sa chute. Toujours la théorie de l'énigme! Veut-il dire, par exemple, qu'il a tiré les souliers et les bas de sa maîtresse? Voici comment il s'exprime :

> Devant elle, courbé, j'ai dénoué les lacs
> Du satin, possesseur de ses pieds délicats,
> Et ma main, frémissant d'amour et de victoire,
> Descendait, déroulait sur la jambe d'ivoire
> Ce blanc, ce fin tissu, dont la trame à l'entour
> Va serpenter en fleurs, et s'entr'ouvrir au jour.

On a bien tourmenté le pauvre Ducis pour ce fameux tissu d'*Othello*, qui était un simple mouchoir. Comment traitera-t-on le tissu de M. de Latouche, qui est tout uniment un bas de soie à jour?—M. de Latouche n'a pas le sentiment de l'image, de la figure. Je cite un exemple :

> Cette Corinne en *fleur*, qu'attend le Capitole,
> Renoue un brodequin de sa sœur qui *s'envole*.

Corinne est comparée à une fleur, sa sœur à un oiseau. Peut-on rien voir de plus singulier qu'une fleur qui attache le brodequin d'un oiseau, et cela dans deux vers seulement, sans la plus légère transition établie entre l'oiseau et la fleur? Je ne connais rien de comparable à cette bizarrerie, si ce n'est le vers suivant :

L'œuf si frêle et le gland couvent l'aigle et le chêne.

Il me semble (pardon de cette remarque d'histoire naturelle) que c'est l'aigle qui couve l'œuf et non l'œuf qui couve l'aigle. Quant au gland et au chêne, la métaphore me paraît aussi bien aventurée. Je ne veux pas continuer ces petites querelles dont la source est par malheur intarissable, de peur de m'attirer quelque épithète dans le genre de celle d'*eunuque*, si heureusement appliquée aux critiques par M. de Latouche. Au reste, je prie mes confrères de ne pas garder rancune de cette irrévérence à l'auteur de *Fragoletta*, attendu qu'il traite sans ménagement des gloires de premier ordre. Ainsi, d'après lui, Voltaire est « un esprit énorme, un rimeur fainéant qui a vulgarisé les tours et indigenté la rime. » Je ne parle pas de Dorat et de Bernis, « qui ont énervé l'harmonieux langage, et de la Pompadour fait l'exclusif hommage. » Ces petits poètes ont bien mérité ce reproche; mais devait-il leur être adressé par celui qui s'est inspiré si ingénieusement de leur manière dans ces deux jolis vers, dignes du XVIIIe siècle :

Oui, j'ai su respecter la loi faite entre nous,
Et sans les désunir, baiser ses blancs genoux?

Voilà une délicatesse charmante, et que Dorat ne renierait pas! Puisque j'en suis à citer le joli, le délicat, je ne veux pas oublier le gracieux morceau intitulé : *le Roitelet*. M. de Latouche s'attendrit, dans cette pièce, la meilleure du livre, sur le sort de ce pauvre oiseau à qui on a imposé un *nom réprouvé*. Toi, roi? lui dit-il avec une tendre pitié, un peu exagérée peut-être :

Mais tu n'attristes rien; mais tu ne contrains pas
L'avarice et la peur à marcher sur tes pas!
On peut être petit sans être roi. Tu chantes,
Tu vis de peu, content, *et tes mœurs sont touchantes*,
(Ah! la rime!)
Et ta liste civile est un grain de millet.

Citons encore : car dans ce morceau, il y a de loin en loin des groupes de quatre ou six vers, presque irréprochables au point de vue de la forme et de la clarté. Le poète développe encore l'idée qu'il a déjà effleurée :

Fier de ta majesté qui pèse quinze grains
A travers les carreaux tu guettes nos chagrins;
Si le seuil reste ouvert, d'une marche légère

Tu viens voir au foyer filer la ménagère;
On t'a vu pénétrer, sans prudence et sans peur,
Jusque sous la ramée où veille le pipeur.

Cela dit, il faut fermer le livre, car le reste est trop mauvais pour qu'on le mentionne. La versification est lourde, opaque, énigmatique. Les pièces adressées à Anna et à Valérie (les Elvire de M. de Latouche), pièces qui se succèdent presque sans interruption sous les titres enchaînés de *Convalescence, Absence, Lettre, Amertume, Regrets, Et j'avais cru l'aimer, Minuit, Jalousie, Intimité, Rupture*, rappellent de bien loin les gracieux bouquets de vers qu'André Chénier adresse à Néère ou à Délie. Un mot encore sur un couplet de vingt ou vingt-cinq rimes, dédié à la critique. Ce couplet n'a aucun mérite de facture. Si j'en parle, c'est pour éclaircir en passant un point d'histoire littéraire. M. de Latouche établit entre les classiques latins, grecs ou français, et les romantiques allemands une distinction inadmissible. A l'entendre, « le classique talent voudrait des rois protecteurs, tandis que Schiller, Klopstock, etc., sans Auguste, sans Médicis, sans Mécène, ont inspiré la lyre, agrandi la scène et fait épancher leur Permesse altier loin des cours. » Cela peut produire quelque effet dans une tirade à la fois démocratique et romantique; mais l'histoire littéraire tient un autre langage. A la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, Weimar a été le petit Versailles de la belle école allemande. Goethe, Schiller et Jean-Paul lui-même travaillaient sous les yeux du grand-duc, miniature des Auguste, des Louis XIV et des Médicis. Ainsi s'évanouit cette ambitieuse théorie de la double liberté dans l'art, admise par M. de Latouche avec trop de précipitation. Pour qu'une grande époque littéraire éclate, se produise avec tous les rayonnemens du génie et de la raison, et en même temps avec la belle et simple ordonnance d'une école, il faut un lien puissant, une influence commune qui dirigent vers un même but toutes ces intelligences, si diverses de goût et d'allure lorsqu'elles sont abandonnées à leur penchant. Il n'a peut-être manqué à l'école romantique qu'un Louis XIV ou un Auguste pour l'empêcher de finir, après un grand bruit de destruction, par une sorte d'avortement. On ne forme un corps, un ensemble de doctrines littéraires, qu'à la condition d'avoir un symbole commun de foi religieuse et politique. L'influence fortifiante et vraiment active descend des sommités du pouvoir divin et terrestre, ou, en un seul mot, de l'autorité, sous quelque forme d'ailleurs que ce principe souverain se révèle.

M. de Latouche sera peut-être étonné de nous voir garder le silence sur les principaux, je veux dire les plus longs morceaux de son volume de poésies. *Iñès*, poème sur le juif errant, *le Tasse libre*, *Ariel exilé*, *Phantasus*, *Désillusion*, pièces à grande pompe et à grand fracas, mériteraient peut-être à son avis une mention particulière. L'obscurité a si souvent des airs de profondeur, et l'emphase des semblans de sublime! *Iñès*, tantôt dialogue,

tantôt récit, tantôt songe, réalisera peut-être pour quelques-uns l'idéal du beau désordre; mais, sérieusement, rien n'est si difficile que d'être désordonné sans éparpillement et sans vulgarité. Mieux vaut cent fois, pour un esprit secondaire, marcher dans les routes tracées d'avance, et suivre l'exemple des maîtres.

La carrière littéraire de M. de Latouche a été une double erreur. Les épisodes de ses romans sont presque toujours bien réussis, ce qui prouve que l'auteur de *Fragoletta* aurait bien traité le roman dans un cadre plus modeste, c'est-à-dire la nouvelle. Quant à la poésie, M. de Latouche n'avait pas évidemment l'étincelle divine. Pour être poète, il faut être doué d'une raison supérieure ou d'une fantaisie radieuse. L'écrivain des *Adieux* ne possédait aucun de ces dons inestimables, attribut des natures privilégiées. Avec plus de modestie et plus de correction, il aurait pu être un versificateur élégant, allié direct de Delille, de Dorat, et parfois écho lointain de Voltaire, comme le prouvent la tournure leste, l'air naturel et facile de ce joli extrait de la pièce du *Roitelet*, que nous avons cité à la page précédente. Au reste, M. de Latouche n'est pas, tant s'en faut, un étranger dans les domaines de la poésie. Il a, sur cette terre sacrée, une famille adoptive qui suffirait à sa gloire. N'a-t-il pas obtenu, en effet, selon sa propre expression, la meilleure fortune qu'on puisse envier? N'a-t-il pas rendu un grand service à l'art, en éditant les œuvres d'André Chénier? En supposant que ses *Adieux* ne lui soient pas comptés, la part de M. de Latouche est encore belle. On se console aisément de ne pas être père, lorsqu'on a servi de parrain à une aussi pure renommée.

HIPPOLYTE BABOU.

POÉSIE.

LA MUSE BOCAGÈRE.

Je me souviens toujours de ce premier baiser
Que sur mes blonds cheveux, muse, tu vins poser;
C'était au mois des fleurs : sur ta joue éclatante
Ta main blanche essuyait la rosée odorante.
Une autre fois encor tu daignas me parler,
Et mes yeux éblouis n'osaient te contempler.
C'était lorsque la neige efface dans la plaine
Tout vestige de fleurs et toute trace humaine :
Tes beaux doigts dénouaient une gerbe d'épis
Que de maigres oiseaux emportaient dans leurs nids.
« Je suis, murmuras-tu, la muse bocagère;
J'habite un frais palais de mousse et de fougère.
Le soleil en été, la rosée au printemps,
Y sèment tour à tour l'or et les diamans;
Ces oiseaux, dont, l'hiver, mon amour s'inquiète,
Me ramènent avril et chantent sur ma tête.
Veux-tu m'aimer? veux-tu renfermer tes désirs
Dans le cercle naïf des champêtres plaisirs?
Je deviendrai ta sœur, et mon accent rustique
T'enseignera des airs de muse bucolique :
Théocrite n'a point tari le miel sacré,
Et j'en sais qu'ignora même le doux André. »

COLIBRI.

Pourquoi des poèmes si courts?
— Demandez-moi plutôt la cause
Qui rend si courtes les amours
Et fait si tôt pâlir la rose.

Vous admirez un réseau d'or
Où mainte perle est enchâssée;
Moi j'admire bien plus encor
Une humble goutte de rosée.

L'azur tout ruisselant de feux
M'éblouit plus qu'il ne me charme :
Je rêve devant deux beaux yeux
Où je vois briller une larme.

N. MARTIN.

BULLETIN.

L'agitation du parti légitimiste, les exigences toujours croissantes du clergé, caractérisent et compliquent de plus en plus notre situation intérieure. Le gouvernement de 1830 doit sérieusement songer aux difficultés, aux périls que lui créent de pareils faits. Fermer les yeux n'est plus possible il est temps de reconnaître toute la gravité de la situation et de réparer les fautes commises.

Cette nécessité n'est nulle part plus profondément sentie que dans les rangs des hommes d'ordre et de gouvernement. Ils remarquent avec une sorte d'effroi combien depuis deux ans tout est allé à la dérive, ils déplorent l'absence de toute vue, de toute action d'ensemble. En effet, on s'est contenté de vivre au jour le jour, d'opposer à chaque incident qui survenait un petit expédient; depuis deux ans surtout, on cherche en vain l'influence tutélaire, la main ferme d'un pouvoir sachant vraiment ce qu'il veut, et marchant à son but avec persévérance et mesure.

C'est ce qui a si fort enhardi la partie la plus entreprenante du clergé. L'église n'est dans une situation normale et salutaire pour tous que lorsqu'elle sent elle-même l'autorité morale de l'état. L'église et l'état sont deux puissances dont aucune ne doit être vis-à-vis de l'autre dans un état d'infériorité. L'une a l'administration spirituelle des consciences et des ames, l'autre la direction générale de tous les intérêts politiques, et c'est sous ce rapport qu'il exerce sur le clergé une suprématie temporelle. Cette suprématie n'a rien qui touche aux matières de la foi, elle n'affecte l'église que dans ses relations avec la société. Cette suprématie a été de tout temps la base de notre droit public, et il nous semble que dans l'ancienne monarchie elle ne nuisait pas aux légitimes prospérités de l'église. Toujours, quand la puissance monarchique a été forte, l'église a été florissante : pour preuve

de cette assertion, nous pourrions produire deux témoins célèbres, Louis XIV et Bossuet.

Mais ne parlons pas de ces noms illustres, ne rappelons pas non plus la fermeté si habile de Napoléon, qui sut à la fois relever l'église et la contenir: on pourrait nous répondre, comme le disait spirituellement ces jours passés un célèbre vétéran du monde politique, que *ce sont là des fables*. Revenons au présent, à ce que peut comporter notre époque. Est-ce trop exiger que de demander aux représentans du pouvoir temporel qu'ils se rendent compte au moins d'une manière claire et précise de ce qu'il faut accorder à l'église, et de ce qu'il ne faut jamais lui concéder? C'est précisément pour éviter les aigreurs, les collisions, les hostilités, qu'il importe que le pouvoir temporel n'ait pas d'incertitude et n'en fasse pas éprouver aux autres sur sa ligne et sur sa marche. Quand à un respect affectueux et sincère pour les droits et le ministère de l'église le pouvoir politique joint une fermeté qui s'appuie sur des principes certains, l'église montre de son côté beaucoup de mesure et de discrétion, elle évite de se donner le désavantage de fausses démarches, de tentatives avortées; mais si elle s'aperçoit que les rênes de l'état sont mollement tenues, que dans ses conseils il y a indécision et faiblesse, alors elle s'enhardit, elle exige au-delà des choses convenues, elle entreprend d'usurper. C'est ce que nous voyons aujourd'hui.

Jamais le ministère ne s'est occupé d'embrasser dans son ensemble la question du clergé, et ç'a été un grand tort. M. le ministre des affaires étrangères, qui dirige véritablement le cabinet, n'a pas voulu s'engager dans la question. Peut-être dans le début l'a-t-il dédaignée; mais à coup sûr plus tard il a eu pour elle un sentiment contraire, il l'a redoutée, et, par prudence, il a résolu de s'abstenir. Protestant, chargé en réalité de la responsabilité d'un premier ministre, M. Guizot a préféré ne pas intervenir personnellement dans la question religieuse; il l'a abandonnée à ses collègues.

M. le garde-des-sceaux et M. le ministre de l'instruction publique sont appelés par leurs attributions à être surtout en rapport avec le clergé. M. le garde-des-sceaux est ministre des cultes, et M. le ministre de l'instruction publiques a des relations continuelles avec le clergé pour tout ce qui tient à l'enseignement. Nous rendrons cette justice à M. Villemain, qu'il s'est toujours préoccupé du devoir de défendre tous les principes civils qui nous servent de barrière contre les injustes exigences de l'ambition ecclésiastique. On ne saurait craindre que cette défense l'ait emportée trop loin quand on se rappelle la modération de son caractère. Il y a plus. M. Villemain n'a négligé aucune occasion de témoigner aux membres influens du clergé la plus extrême condescendance. Dans les bureaux du ministère de l'instruction publique, ce ne sont pas les recommandations des évêques qui sont le plus mal accueillies. Nous croyons que M. l'archevêque de Paris, qui dénonce aujourd'hui M. Villemain à la royauté, en sait quelque chose. N'importe : ces témoignages si fréquens de bienveillance, de bonne volonté, n'ont pas satisfait le clergé. Il suffisait qu'il rencontrât parfois des résistances à ses em-

piètemens sur le pouvoir civil pour qu'il vît un adversaire dans M. le ministre de l'instruction publique. Nous n'avons pas besoin d'insister sur ce point, que le mémoire des évêques de la province de Paris n'a que trop mis en lumière.

Cependant, de son côté, M. le ministre des cultes se préoccupait surtout de cette pensée, qu'il était le représentant du clergé et qu'il devait être son défenseur; idée peu exacte. Le ministre des cultes est comme l'intermédiaire entre l'état et l'église; s'il représentait exclusivement quelque chose et quelqu'un, à coup sûr ce serait l'état. Mais disons plutôt qu'il doit être le gardien impartial et ferme des principes et des maximes qui garantissent les droits réciproques de l'état et de l'église. M. le garde-des-sceaux, en se mettant souvent du côté du clergé, avait cru arriver ainsi plus facilement à la conciliation des deux pouvoirs. L'expérience doit le détromper aujourd'hui.

Quand le mémoire adressé au roi par les évêques de la province de Paris eut reçu une aussi inconvenante publicité, il devint évident que le gouvernement ne pouvait, sans se manquer à lui-même, garder le silence. C'est ce que nous avons dit sur-le-champ, et nous sommes heureux d'avoir, dans cette circonstance, prévu le langage du *Moniteur*. Quelques personnes se sont étonnées que le blâme officiel du gouvernement ait été exprimé, non pas dans une note, mais par une lettre de M. le garde-des-sceaux à M. l'archevêque de Paris. Il ne faut pas oublier que les dissentimens de MM. Villemain et Martin du Nord sont connus. Il est fort possible que M. le ministre de l'instruction publique ait vivement désiré, dans cette circonstance, que M. le garde-des-sceaux intervînt lui-même pour censurer le mémoire des évêques, et qu'il ait vu dans une lettre signée par M. Martin du Nord une sorte de satisfaction et de garantie qu'il avait le droit de réclamer. Les collègues de M. Villemain lui ont accordé la réparation qu'il souhaitait : c'était encore là un danger de crise ministérielle qu'il fallait conjurer.

Il y a ici quelque chose de bien autrement grave que la dislocation d'un cabinet : il y a en péril les principes mêmes sur lesquels est basé notre ordre politique. L'église ne s'arrête pas dans ses entreprises. On annonce que plusieurs prélats viennent d'envoyer leur adhésion au mémoire des évêques de la province de Paris. Et cependant M. le garde-des-sceaux a expressément blâmé ce mémoire au nom du gouvernement du roi ! Voilà jusqu'à quel point certains membres du clergé s'enhardissent envers le pouvoir politique. Pourquoi ? Parce qu'ils savent que les représentans de ce pouvoir ne sont pas d'accord entre eux sur la conduite qu'ils devraient tenir. Nous le répétons, il fallait, dès les premiers symptômes d'effervescence dans les rangs du clergé, que le ministère appréciât la portée politique du débat qui commençait, et qu'il précisât l'attitude qu'il entendait prendre lui-même.

Dans le monde politique, il ne faut pas vivre d'illusions; autrement on s'expose à de fâcheux mécomptes. C'est ce qui est encore arrivé au cabinet dans l'affaire des légitimistes. La tendance du cabinet a toujours été de pencher non-seulement vers le centre droit, mais vers la droite; avec la

droite, il s'est toujours proposé de grossir sa majorité; c'est ainsi qu'il comprenait son rôle de pouvoir conservateur. Or, on sait comment dans le pays et dans la chambre les légitimistes ont répondu aux avances du ministère : par le pèlerinage de Londres. Cruellement blessé dans ses espérances, le ministère perdit dans la discussion de l'adresse le sang-froid et la mesure nécessaires; ce qu'il demanda, ce qu'il fit voter à une majorité bien faible, eut plutôt l'air d'une vengeance que d'une juste sévérité. Cinq députés légitimistes crurent devoir donner leur démission. Du côté du ministère, on s'en félicita, on affirma qu'ils ne seraient pas réélus. Les électeurs viennent de renvoyer à la chambre les cinq démissionnaires, et à Marseille M. Berryer est l'objet d'une ovation populaire.

De bonne foi, ne sont-ce pas là de singuliers résultats ? Par quelle succession de méprises et de fautes est-on arrivé à faire de M. Berryer, sous le gouvernement de 1830, un représentant des sympathies populaires? On chante *la Marseillaise*, et on accueille par des *vivat* l'orateur légitimiste, on lui crie, on lui recommande de défendre à la tribune l'honneur national et la liberté; on le traite comme un autre Mirabeau. Comment sommes-nous parvenus à une pareille confusion d'idées? Nous ne sommes pas surpris des tristes préoccupations qui pèsent sur les sincères amis de la monarchie et de la dynastie de 1830; il est permis d'être inquiet quand on voit les choses et les situations ainsi interverties.

Il y a quelques mois, le parti légitimiste était dans l'ombre, et pour ainsi dire sur l'arrière-plan de la scène politique; aujourd'hui il est en évidence et presque en action. On fait des réceptions populaires à ses députés, on leur adresse des harangues auxquelles ils répondent par des déclarations de principes. En quelques mois, le parti dont nous parlons a repris toutes ses illusions, toutes ses espérances, et sur ce point nous ne sommes pas plus avancés que dans les premières années qui ont suivi 1830. Nier que ces résultats fâcheux aient pu être évités, c'est dire qu'il importe peu dans les affaires de se montrer habile ou imprévoyant. Certains organes du ministère s'indignent de voir les légitimistes s'armer des principes de liberté, mais pourquoi leur avoir fourni l'occasion de faire usage de pareilles armes? A Marseille, dans les flots de la population qui se pressait à la rencontre de M. Berryer, on entendait retentir les mots d'Angleterre et d'Otaïti; on y parlait de nos marins, du désaveu de M. Dupetit-Thouars. Dira-t-on aussi qu'on ne pouvait éviter de fournir à l'opposition de pareils griefs ?

Toutes ces questions préoccupaient sensiblement la chambre dans ces derniers jours au moment où elle terminait la discussion de la loi des patentes, et où elle préparait d'autres travaux dans ses bureaux, qui ont autorisé à l'unanimité la lecture de la proposition de MM. de Beaumont, Leyraud et Lacrosse sur la pureté des votes dans les élections. On comprend cette unanimité : aucune partie de la chambre ne veut laisser à l'autre l'honneur de se montrer l'ennemie de la corruption. Il y a plus : il ne serait pas étonnant que la même unanimité se retrouvât pour voter la prise en considéra-

tion. En principe, tout le monde condamne la corruption; cet accord suffit pour renvoyer la proposition à l'examen d'une commission dans laquelle la majorité espère bien exercer sa prépondérance. Alors la majorité modifiera sensiblement la proposition, elle se l'appropriera, et l'offrira ainsi transformée aux votes de l'opposition. Tel est le projet qu'on prête à la majorité: ce serait pour elle comme une sorte de réforme parlementaire au point de vue gouvernemental; elle saisirait ainsi l'occasion d'ajouter à la loi électorale quelques dispositions réglementaires dont l'expérience a pu démontrer la nécessité.

On avait annoncé à tort que la vérification de pouvoirs des députés légitimistes réélus serait l'objet d'orageux débats. Déjà la plupart ont été admis à prêter serment; la seule admission de M. de Larcy a été ajournée. Tout le monde a facilement compris qu'il ne serait de la dignité ni de la chambre ni du gouvernement de faire succéder à de grands débats des chicanes de détail. Les électeurs ont prononcé. Il n'y aurait eu que les violations les plus flagrantes de la loi qui auraient pu déterminer la chambre à demander au corps électoral de nouvelles décisions.

De l'autre côté du détroit, nous assistons à d'importantes démonstrations politiques. Le banquet de Covent-Garden a encore une signification plus éclatante que celui de Birmingham. A Covent-Garden, O'Connell a véritablement signé sa réconciliation avec l'Angleterre. Là le grand agitateur a eu l'habileté de se présenter aux Anglais comme un homme opprimé. Dans sa personne, la loi a été violée; c'est assez pour que l'Angleterre dans sa justice le couvre de sa sympathie. Il était difficile d'expliquer avec plus d'adresse comment, après tant de paroles irritantes lancées contre les Anglais, il pouvait être de leur part l'objet d'une si généreuse hospitalité. C'est au nom du droit que la réconciliation s'est faite.

O'Connell comprend très bien qu'en ce moment il n'a pas d'autre thèse à soutenir que celle du droit. Il n'a pas conspiré, il a été condamné injustement, voilà ce qu'il affirme avec toute l'énergie dont il est doué. Il a fait de la décision rendue contre lui la critique la plus gaie; puis, prenant un accent sévère, il a déclaré que la sentence prononcée par le juge de Dublin était digne des Scroggs et des Jeffries. « Vous voyez, s'est-il écrié, si j'invite ce magistrat à ne rendre contre moi qu'une sentence mitigée. » Dans cette circonstance solennelle, le tribun s'est retrouvé tout entier avec son indomptable audace; il ne veut rien devoir à la clémence de ses adversaires et de ses juges. C'est justice qu'il réclame pour lui et pour l'Irlande. Il a rappelé aux assistans du banquet de Coven-Garden que lui et ses amis avaient toujours voté dans le parlement pour alléger les charges du peuple anglais. « Vous me trouverez toujours prêt, a-t-il ajouté, à me lever avec vous pour la garantie du vote au scrutin et pour l'abréviation de la durée du parlement anglais. » Seulement il demande que l'Irlande ait aussi son parlement, tout en restant unie à l'Angleterre.

Que le grand agitateur gagne en appel son procès ou qu'il le perde en-

core une fois, qu'il entre en prison, oui ou non, il ne recommencera plus une campagne pareille à celle qu'il a faite l'été dernier en Irlande; il ne haranguera plus ces immenses *meetings* qui réunissaient jusqu'à deux ou trois cent mille hommes accourus pour l'entendre. Le procès actuel, quel que soit son dénouement suprême, empêche le retour de ces grandes scènes. O'Connell a donc senti le besoin de chercher de nouveau, en Angleterre, un point d'appui dans une forte situation politique et parlementaire. Il ne s'est pas arrêté devant la crainte de paraître en contradiction avec lui-même; quand on marche toujours au même but, on peut varier sur les moyens.

Après Pâques, O'Connell présentera deux bills à la chambre des communes, l'un tendant à ce que le crime de conspiration soit exactement défini, l'autre ayant pour objet de modifier les lois qui règlent les rapports existans entre les propriétaires et les fermiers. Avec la présentation de ces deux bills, O'Connell pourra traiter toutes les questions qui se rattachent à sa cause. On prévoit fort bien que dans ce débat la majorité ne manquera pas à M. Peel. Toutefois la discussion aura cet intérêt politique de nous montrer les effets de la nouvelle alliance entre les whigs, les radicaux et les Irlandais. Il y a là les élémens d'une très forte opposition.

Nous sommes étonnés que, dans aucun des deux parlemens de France et d'Angleterre, personne n'ait pris la parole pour s'enquérir de ce qui se passe à Constantinople, où le fanatisme turc redouble d'aveuglement et d'excès. On entame souvent dans les chambres des conversations politiques sur des sujets moins importans que celui-là. Il y a quelques semaines, le jeune sultan, haranguant une partie des troupes qui sont à Constantinople, leur dit, après les avoir félicitées sur leur tenue : *D'après la volonté de Dieu et les traditions du prophète, vous devez faire la guerre contre les infidèles.* C'est revenir au plus pur esprit de l'islamisme, et, s'il fallait attacher un sens à ces paroles, il faudrait y voir une déclaration de guerre de la Porte ottomane à la chrétienté. Heureusement, il n'y a là que le témoignage impuissant du stupide fanatisme de Rifaat-Pacha. Le discours du sultan n'a pas reçu de publicité. Le ministère turc n'a pas osé faire cet affront à la diplomatie européenne. C'est sir Stratfort-Canning qui a en ce moment tout l'honneur de la résistance contre Rifaat-Pacha. M. de Bourqueney subordonne entièrement son action à la sienne. La Russie approuve secrètement une politique violente qui affaiblit et déconsidère l'empire ottoman. L'Autriche ne contredit pas la Russie.

En Grèce, la question dynastique vient se compliquer d'un nouvel incident. Le congrès avait voté, dans le cas où le roi Othon n'aurait pas de postérité, le transfert de la couronne à son frère, le prince Luitpold, et à sa descendance; mais le prince Luitpold refuse dès aujourd'hui le bénéfice d'une pareille éventualité. On prétend que son attachement à la religion catholique, qu'il faudrait quftter pour le rite grec, est la cause de ce refus; quelques-uns disent que d'autres motifs encore ont dicté la résolution du frère d'Othon. Il faudra donc se tourner vers d'autres princes pour assurer

dans l'avenir un roi à la Grèce. Dans quelques journaux étrangers, on a déjà demandé pourquoi on n'appellerait pas au trône des Hellènes le jeune duc de Wurtemberg, petit-fils du roi des Français, fils de la princesse Marie.

Par une coïncidence heureuse, au moment où la reine Marie-Christine se réunit à sa fille, le ministère espagnol triomphe de l'insurrection sur plusieurs points. La place d'Alicante et ses châteaux se sont rendus à discrétion. C'est la garnison elle-même qui a décidé de la soumission de la ville; elle a fermé les portes à Pantaléon Bone, qui faisait une sortie avec des volontaires, et qui, une fois en face des troupes du général Roncali, s'est trouvé pris entre deux feux. Il a fallu fuir. Fait prisonnier, Pantaléon Bone a été traduit avec plusieurs de ses partisans devant un conseil de guerre, et un dénouement tragique ne s'est pas fait attendre. Le ministre de la guerre, M. Mazarredo, a écrit au général Roncali qu'il espère bientôt apprendre la reddition de Carthagène. Ayant soumis Alicante, Roncali pourra rejoindre les généraux Cordova et Concha, qui sont depuis quelque temps devant Carthagène sans forces suffisantes. Ces succès permettent au gouvernement espagnol de se montrer clément et modéré. Les deux reines sont réunies. C'est le moment d'une amnistie et d'un retour à la constitution.

Il nous arrive de Berlin des nouvelles littéraires. Après les tragiques grecs vient le tour de Plaute, dont on a représenté sur le théâtre du Cercle dramatique la comédie des *Prisonniers* (*Captivi*). Le roi assistait à cette représentation, un Plaute à la main. Dans les entr'actes, vingt étudians ont chanté trois odes d'Horace avec accompagnement d'orchestre. Ce sont sans doute de nobles délassemens. On peut se demander seulement avec quelque incertitude si des habitans de l'ancienne Rome, revenant à la vie, comprendraient le latin parlé et chanté par des descendans d'Arminius.

Puisque nous avons parlé en passant de littérature et de poésie, félicitons l'Académie française des choix qu'elle vient de faire. Il y a un mois, elle avait donné pour successeur à un versificateur médiocre un homme d'esprit, M. Saint-Marc Girardin, dont les titres comme professeur et comme écrivain sont hautement appréciés par ceux qui aiment la finesse dans le bon sens et une habile sobriété dans l'art d'écrire. Ces jours passés, l'Académie vient d'élire MM. Sainte-Beuve et Mérimée. En appelant dans son sein l'auteur des *Critiques et Portraits* et l'auteur de *Colomba*, l'Académie a témoigné qu'elle était toujours disposée à ouvrir ses rangs aux novateurs ingénieux et sages qui savent donner à leur époque une pensée, une poésie vivante, sans déserter les traditions impérissables des grands maîtres. A ce titre, il est un poète qui ne saurait long-temps encore être arrêté au seuil de l'Institut : c'est M. Alfred de Vigny, un des représentans les plus célèbres et les plus élevés de l'art contemporain.

Nous voici en plein dans le feu des concerts. La musique, au moment de nous quitter pour six mois, rassemble toutes ses forces pour jeter parmi nous,

en un paroxisme suprême, cet éclat convulsif d'une lampe qui va s'éteindre. De tous côtés, ce ne sont que programmes à combiner, dates à fixer, choses fort difficiles par le temps qui court. On ne citerait pas dans la troupe italienne un chanteur en renom qui n'ait d'ici à son départ au moins trois engagemens par soirée. Lablache raconte que, l'année où les *Puritains* firent leur première apparition à Londres, cette fièvre musicale fut si chaude, qu'après avoir répété jusqu'à quinze ou vingt fois le même morceau, il se surprenait la nuit rabachant sa partie de basse pendant son sommeil. Pareil effet de somnambulisme pourrait bien arriver à Ronconi pour le fameux air de *la Calunnia*. Il y aurait cependant un moyen de donner à ces réunions musicales un intérêt dont elles manquent d'ordinaire : ce serait de faire exécuter dans les salons certains fragmens d'opéras qui ne figurent point au répertoire, par exemple le troisième acte du *Torquato Tasso* de Donizetti, quelques scènes du *Nabuchodonosor* de Verdi ou de la *Rosmunda* d'Alary; mais où trouver le temps? Il s'agit avant tout d'arriver à l'heure dite; on se presse, et plutôt que de courir le risque de perdre son tour, on se résigne à ne rien organiser, à s'en remettre au hasard. Or, vous savez quel maître de chapelle est le hasard, et comme il a vite fait de vous servir pour la centième fois tout ce que vous venez d'entendre à satiété! Cet hiver (chose étrange), aucun pianiste nouveau ne s'est révélé. Les illustres eux-mêmes n'ont point paru. Liszt réside à Weimar auprès du grand-duc de Saxe, dont il doit, selon ses engagemens, diriger la musique au moins pendant quatre mois de l'année, et c'est à peine si depuis quelques jours on entend glisser sur le clavier les doigts frémissans de Doehler. Quant à M. Chopin, il s'est évanoui comme une ombre éthérée emportant dans quelque sphère vaporeuse son épinette fantastique. En fait d'instrumentistes, nous ne savons guère qu'un Italien du nom de Piatti qui ait produit cet hiver parmi nous une sensation marquée. Celui-là joue du violoncelle comme Paganini jouait du violon. M. Piatti n'a rien pour lui du regard céleste, de la physionomie raphaélesque de M. Batta; c'est un petit homme fort ordinaire, fort simple, dénué de toute affectation, de tout charlatanisme. A l'exemple de ces cavaliers qui perdent contenance en touchant le sol, pour ressembler à quelque chose, à quelqu'un, il faut qu'il sente son instrument frémir sous sa main. Alors seulement l'inspiration lui monte au visage, ses petits yeux verts étincellent derrière ses lunettes, et vous diriez un personnage d'Hoffmann. M. Piatti semble avoir trouvé dans les profondeurs du violoncelle des accens inconnus jusqu'à lui. La voix humaine n'a pas d'inflexions plus vibrantes, plus pathétiques; par momens aussi vous croiriez entendre le cor de Gallay. Nous recommandons surtout un morceau écrit par lui sur les motifs de la *Sonnambula*, et qu'il exécute à ravir. Quant à l'incroyable aisance qu'il met à se tirer des pas les plus difficiles, des plus inextricables difficultés, Liszt, avant nous, l'avait déjà comparé sur ce point à Paganini : c'est tout dire.

F. Bonnaire.

POUR UN CHEVEU BLOND.

I.

Les bords de la Seine ne voyaient pas, en 1780, aller et revenir comme aujourd'hui des wagons et des bateaux à vapeur devant les magnifiques propriétés qui les décoraient; mais, libres de s'étendre en tous sens, ces châteaux prolongeaient les limites de leurs jardins anglais et de leurs parcs jusqu'à la lisière écumeuse du fleuve, sans se soucier des chemins vicinaux, communaux et départementaux. Le seigneur n'avait rien à démêler avec l'écharpe de M. le maire ni avec la croix d'honneur de M. le sous-préfet. Le fleuve n'avait qu'à se faire étroit, la grand' route n'avait qu'à être petite.

Parmi ces domaines placés aux portes de Paris, et dont la grace, type agonisant de la renaissance, égalait la richesse, celui de la marquise Aimée de Chenevières, situé à Choisi-le-Roi, passait à bon droit pour un des plus beaux. Elle en avait hérité de son père, M. le marquis de Chenevières, mort il y avait peu d'années, et ce n'était là qu'une faible partie des immenses biens dont un jour elle serait seule à jouir; car, fille unique et ayant perdu sa mère de bonne heure, elle attendait que sa minorité fût finie pour entrer en possession. Quel serait l'heureux gentilhomme qui épouserait cette jeune et belle marquise? Dans quel endroit du ciel brillait son étoile?

Je crois qu'il était déjà un peu trouvé, s'il est permis de fonder

quelques conjectures sur la conversation moitié ironique, moitié sérieuse, qui avait lieu entre la duchesse de Roquefeuille et le vicomte de Châtillon, oncle et tuteur d'Aimée de Chenevières, au château même de ce nom, sous les beaux arbres du parc de cette somptueuse propriété.

— Enfin, disait la duchesse de Roquefeuille au vicomte de Châtillon, nous allons cesser d'être ennemis.

— Ce serait à n'y pas croire, en effet, madame la duchesse, si depuis M. de Cagliostro il était permis de douter de quelque chose.

— Nous allons devenir bons parens.

— Nous étions déjà parens, madame.

— Mais bons parens, je vous dis. Il était temps que la guerre finît entre nous. Quand on songe que mon aïeul et le grand-aïeul d'Aimée de Chenevières, votre pupille et votre nièce, se battirent en duel sous Louis XIII pour cette même forêt de Thianges, pour laquelle nous plaidions encore à outrance il y a quelques jours. Le roi Louis XIII exila le vainqueur et garda la forêt.

— Vingt millions. C'est ce qui lui mérita sans doute le surnom de Juste.

— Tout est singulier dans cette éternelle affaire. Le roi Louis XIV, pour dédommager les descendans de la branche spoliée, celle de votre pupille, nomma l'un d'eux gouverneur du Poitou, et il fit en même temps un de mes aïeux gouverneur de l'Angoumois.

— A cette seule fin, reprit le vicomte de Châtillon en raillant, que cette réparation n'eût pas l'air d'un acte de justice.

— Mais voilà, continua la duchesse de Roquefeuille, que, profitant l'un et l'autre du droit d'avoir des canons, puisqu'ils exerçaient la haute et la basse justice, vos descendans et les miens se déclarèrent la guerre, toujours au sujet de cette forêt de Thianges.

— Les entêtés!

— Cette fois le roi leur ôta à tous deux leur gouvernement.

— Permettez-moi, dit à son tour le vicomte de Châtillon, de vous faire souvenir, madame la duchesse, que le roi Louis XV rendit la forêt de Thianges à la mère de Mlle de Chenevières....

— Oui, cher vicomte, mais le Grand-Châtelet annula la dotation comme impossible et fit restitution à ma branche.

— Mais le parlement, sous le roi régnant, Louis seizième du nom, reprit la propriété pour la rendre à l'état, prétendant qu'elle avait été justement expropriée sous Louis XIII.

— Et enfin, s'écria la duchesse de Roquefeuille, vous savez que le

roi a décidé, malgré l'arrêt du parlement, que si les deux familles, au lieu de plaider contre l'état et entre elles, pouvaient s'unir par un mariage, il rendrait aux époux le château et la forêt de Thianges. Le vœu de sa majesté va, grace au ciel, s'accomplir. Mon fils, le duc de Roquefeuille, et votre nièce s'uniront, monsieur le vicomte, et ce bienheureux mariage finira la guerre. Je sais que nous allons unir deux enfans... Ils s'aimeront plus long-temps.

Le vicomte de Châtillon étendit ses deux jambes plus qu'elles n'étaient longues, comme un homme qui vient de suivre au Collége de France un cours d'histoire qu'il n'a pas mérité, et il dit : — C'est là, madame la duchesse, ce que le temps, ce vieux célibataire, décidera.

— Voyons, augurons mieux. Ne les dirait-on pas faits l'un pour l'autre? Mon fils a seize ans.

— Ma nièce quinze ans.

— Lui est duc de Roquefeuille.

— Elle marquise de Chenevières.

— Ma joie est grande, monsieur de Châtillon, mais comme toute joie elle a son ombre. Je ne fais que rêver à cet enlèvement...

— Le diable m'emporte sur ses cornes, répondit le vicomte, si j'y comprends quelque chose! Je sais que j'aimerais infiniment mieux savoir ma nièce au couvent qu'ici sous ma très honorable protection. Je comptais avec raison l'y laisser encore trois grandes années. Bon, on me la ramène un jour toute surprise, toute pâle, tout effrayée, encore tremblante de l'enlèvement auquel elle venait d'échapper par une espèce de prodige. Il a bien fallu la garder.

La duchesse de Roquefeuille ouvrit son éventail à images et le plaça devant ses yeux comme pour les garantir de l'ardeur du soleil; elle riait malicieusement.

— Oui, il a fallu la garder. Terrible mission pour moi, je vous jure, qui suis à peine capable de me garder moi-même. Mais la nature et les lois... Châtillon ne put jamais achever sa phrase de morale.

— Vous n'avez donc rien appris de nouveau au sujet de ce mystérieux enlèvement?

— Pardon, madame la duchesse, j'ai reçu ce matin une lettre du chef de la police.

— Eh bien! a-t-il découvert?...

— Rien. Mais il m'engage, puisque ma nièce est entre mes mains et que son honneur ni sa réputation n'ont souffert, à étouffer cette affaire.

— Je vous engage, monsieur le vicomte, à suivre ce conseil.

— Je le suivrai. Seulement, si je parvenais à connaître celui qui a osé ainsi tenter d'enlever ma nièce, je le tuerais.

— Et vous appelez cela étouffer une affaire! Écoutez-moi, monsieur de Châtillon, je suis aussi intéressée que vous dans cet évènement, puisque mon fils épouse votre nièce. Permettez-moi de vous conseiller le silence. Vous êtes oncle et tuteur; à ces deux titres, il vous est imposé une conduite pleine de circonspection. Savez-vous bien ce que c'est qu'un tuteur? C'est un frère par l'amitié.

Le vicomte ferma un peu les yeux.

— Un père par le devoir.

Le vicomte laissa tomber un bras.

— Un juge par l'équité.

Châtillon laissa tomber l'autre bras.

— Tuteur, c'est là un beau, un noble titre. Il faut le mériter.

— Et que faut-il faire? demanda le vicomte par politesse, mais comme celui qui en s'éveillant demande : — Quelle heure est-il?

— D'abord prêcher d'exemple.

— Prêcher n'est rien, c'est l'exemple qui m'embarrasse.

— Accoutumer son esprit aux idées sérieuses.

— Lui conseiller, par exemple, interrompit Châtillon d'une voix endormie, de ne pas faire des dettes.

— C'est assez inutile. Le conseil serait meilleur à donner à un jeune homme.

— Que lui conseiller alors?

— Dites-lui qu'une femme ne doit jamais aimer qu'un homme dans sa vie, son mari; ne penser qu'à son mari en voyant un homme qui lui plaît.

— Surtout, murmura Châtillon, si son mari ne lui plaît pas. Oui, madame la duchesse, dit-il en se levant pour se secouer, car il sentait que le sommeil le gagnait tout-à-fait, je lui répéterai mot pour mot ce que vous me dites. Au reste, ma tâche de tuteur, qui a été fort aisée tant que ma nièce a été au couvent, ne peut pas se prolonger plus de deux mois, je pense. Nous avons pris trois mois pour que ma nièce et votre fils le duc de Roquefeuille pussent bien se connaître avant de se marier. Ils ont promis en outre, l'un et l'autre, de ne pas franchir les fossés du château pendant ces trois mois. Ces trois mois accomplis, ils répondront l'un de l'autre, ce sera leur affaire.

— Oui, marions-les vite, cher vicomte; mais, avant tout, faisons

des vœux pour que le duc de Roquefeuille et Mlle de Chenevières se conviennent. Quel heureux jour, celui où nous les marierons! Pas de procès!

— Pas de tutèle! dit Châtillon. Voilà, grace au ciel, un grand mois de passé. Un grand mois!

— Plus que deux mois, ajouta la duchesse.

— Encore deux mois, madame.

— Mais voici notre chère petite marquise qui vient de ce côté, sans doute pour son rendez-vous habituel avec le duc. Elle lit en marchant quelque roman nouveau. Laissez-moi quelques minutes avec elle; je veux la questionner sur cet enlèvement..... Peut-être saurai-je...

— Oui, parlez-lui-en, et dites-moi ensuite, je vous prie, ce que vous en aurez appris.

Tandis que le vicomte de Châtillon se perdait dans les vertes charmilles du parc, la duchesse dit à haute voix, car personne n'était là pour l'entendre : — En voilà un déjà qui ne se doute de rien. Mais comment se fait-il que cet enlèvement n'ait pas réussi? il rendait ce mariage sûr, infaillible, tandis qu'à présent..... Qui sait?.... la marquise est si jeune... mon fils si jeune aussi...

Elle était très jeune, en effet, la charmante, la délicieuse marquise de Chenevières, qui accourait en ce moment, fraîche et pimpante, vers la duchesse, en sautant, en jouant, sous son peignoir de soie tout orné de dentelles, à peine serré à la taille avec une cordelière bleue. Elle était blanche et sereine comme la matinée riante qui s'étendait sur ces beaux arbres, sur ces belles eaux du parc. Elle avait, en venant, ramassé toutes les fleurs éparses sur son chemin; elle en avait à son cou, dans ses cheveux, à ses mains. Elle les jetait, elle en reprenait d'autres.

— Arrivez donc, ma petite divinité. Comment vous trouvez-vous ce matin?

— Toujours très bien, madame.

— Pas d'ennui, ma chère parente?

— Point.

— Et le duc mon fils?

— Toujours bon, répondit Aimée en courant après un papillon, toujours charmant, chaque jour plus aimable. Vous savez que c'est aujourd'hui?

— Je ne sais rien, chère bonne.

— Oui, c'est pour aujourd'hui que nous nous sommes promis une

explication franche, formelle. Voilà un mois que nous cherchons à nous connaître.

— Et votre opinion?...

— Ne lui sera pas défavorable, je pense.

— Et si les deux autres examens qui doivent suivre et se succéder de mois en mois lui sont aussi avantageux...

— Permettez, madame la duchesse; je ne connais pas encore son opinion sur moi-même.

— Je suis ravie de vous voir ainsi. Que je vous embrasse, ma petite parente.

— De quoi êtes-vous ravie? demanda naïvement Aimée.

— Je craignais...

— Quoi?

— Que vous m'eussiez caché quelque petite passion. Cet enlèvement...

— Mon Dieu! je n'en sais pas plus que vous sur cet enlèvement. Nous allions processionnellement, la nuit de Pâques Fleuries...

— Racontez-moi cela, oui, racontez.

— Nous allions processionnellement, la nuit de Pâques Fleuries, du couvent des Augustines à l'église de Notre-Dame-des-Anges, lorsqu'à l'entrée de cette église il se fait une confusion. Je me sens entraînée, soulevée, mise dans une voiture, qu'on ferme aussitôt.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu!

— Je crie bien fort. Heureusement, au détour d'une rue, un homme abat les chevaux d'un coup de bâton; la voiture s'arrête. Mon libérateur, c'était Boiroger.

— Comment se trouvait-il là?

— Le hasard..... la Providence, je veux dire, se hâta d'ajouter l'ancienne élève du couvent.

— Il est fâcheux que vous deviez tant de reconnaissance à un homme de rien. Je n'aime pas votre Boiroger.

— Enfin je suis sauvée par lui. Il me ramène chez mon oncle, le vicomte de Châtillon.

— Vous m'avez dit la vérité? Vous n'auriez pas, à votre insu, encouragé la folle passion du ravisseur?

— Je vous jure, madame la duchesse, que je ne l'ai jamais vu.

— Je vous crois, chère parente, dit la duchesse en embrassant de nouveau Aimée. Allons, vous me rassurez. Je vous laisse à votre entrevue avec M. le duc. Adieu, ma fille.

— Adieu, madame la duchesse.

A quelques pas plus loin, la duchesse disait, en marchant sur l'étroite ligne d'ombre projetée par les arbres du parc qui conduisaient au château : Il n'y a plus que ce Boiroger qui m'inquiète.

Une fois seule, la petite marquise se dit, en effeuillant les fleurs qu'elle avait cueillies : Ma future belle-mère n'a pas l'air d'être convaincue. Elle croit que j'ai quelque grande passion, bien mystérieuse, bien profonde, pour quelque beau et jeune seigneur de la cour. Elle croit que je ne vois pas tous les espions qu'elle sème autour de moi; mon oncle, le duc lui-même. Mon mariage seul pourra les rassurer tous... et encore! — Mais elle saluait de la main le jeune duc de Roquefeuille, qui s'avançait vers le banc de gazon où elle s'était assise pour le recevoir.

Bientôt le gracieux couple fut assis au rond-point du parc, devant une pelouse verte émaillée de fleurs, qui courait à la Seine, avec laquelle elle paraissait se confondre. Je ne déteste pas les amours dans les forêts; mais les grands parcs, les gazons anglais, les allées sablées, les points de vue ingénieusement ménagés, ne sont pas un obstacle aux rêveries tendres. D'ailleurs il y a aimer et aimer : il y a l'amour sauvage et l'amour civilisé. Y a-t-il même un amour sauvage?

— Nous voici bien, disait le jeune duc de Roquefeuille, dans l'endroit le plus gracieux de la terre, à dix minutes de Paris, dans l'âge le plus heureux de la vie. Vous avez quinze ans, moi seize ans; vous êtes parfaitement belle, moi je ne vous déplais pas peut-être. Tout cela fait, je l'espère, que vous supporterez avec aussi peu de contrariété que moi la nécessité où nous placent nos affaires de famille. Afin de faire cesser les procès que la forêt de Thianges a suscités entre votre famille et la mienne, nos parens ont trouvé un moyen excellent, celui de nous marier.

— Doucement, monsieur le duc, répondit Aimée, piquée qu'on disposât si cavalièrement de son assentiment, même à propos d'un projet qui ne lui déplaisait pas; doucement, monsieur le duc, cela n'est pas encore fait.

— Sans doute, sans doute, puisque nous passons notre trimestre d'épreuve tête-à-tête, dans ce château, afin de juger si nous sommes l'un et l'autre à notre parfaite convenance. Voilà bien un mois aujourd'hui, le tiers de notre noviciat, que nous sommes dans le paradis terrestre, témoins ma mère, la duchesse de Roquefeuille, votre spirituelle amie, Mlle Bonneval, mon secrétaire Boiroger, celui que vous m'avez engagé à prendre à mon service, et votre tuteur, le vicomte de Châtillon, qui est aussi votre oncle. Oui, ils sont ici

comme témoins de la parfaite sympathie de nos caractères et comme garans des convenances.

— Je vois, dit la jeune marquise, que vous ne reculez pas devant la confession que nous avons promis de nous faire aujourd'hui avant d'entrer dans le second mois de ce que vous appelez spirituellement notre noviciat. Avez-vous aimé, duc?

— Voilà à peine six mois, répondit le jeune duc, que je suis sorti de l'école des pages, où j'étais depuis l'âge de dix ans; qui voulez-vous que j'aie aimé? Et vous, marquise?

— Moi, aimer! et qui donc au couvent? Je n'aimais que les héros des livres que je lisais à la dérobée, mais je les aimais bien. Qu'ils me plaisaient avec leurs grands sacrifices aux dames de leur pensée!

— Vous êtes romanesque, mademoiselle.

— Et vous, monsieur le duc?

— Moi aussi.

— Je ne le crois pas.

— Quel sacrifice faudrait-il faire pour être aimé de vous?

— Vous aimez la chasse, duc?

— Avec passion, avec fureur.

— Eh bien! ne chassez plus.

— J'y renonce dès ce jour.

— Je vous remercie.

— Demandez davantage. Exigez, exigez!

— Vous prenez quelquefois du tabac?

— C'est la mode, je fais semblant. Affaire de contenance; mais je vous sacrifie volontiers ce caprice.

Le duc de Roquefeuille jeta sa tabatière d'or dans un bassin.

— Dites-moi à votre tour, monsieur le duc, reprit Aimée orgueilleuse de la soumission qu'elle inspirait, les sacrifices que je dois vous faire?

— Les mouches vous vont à ravir.

— Eh bien?

— Je désirerais...

— Je vous comprends, dit Aimée en enlevant une mouche qu'elle portait à la tempe gauche...

— Le rouge vous sied à merveille le soir.

— Je n'en mettrai plus.

— Vous jouez du clavecin comme un ange.

— J'exilerai le clavecin de mon salon.

— Vous aimez monter à cheval?

— C'est une passion folle chez moi; mais, soyez-en sûr, je n'irai me promener à Sceaux qu'en calèche.

— Vous aimez aussi les parfums?

— Que mon mouchoir aille rejoindre votre tabatière, dit Aimée en mettant deux pierres dans son mouchoir, qu'elle lança ensuite dans le bassin.

— N'aimez-vous pas un peu le jeu aussi?

— Par contenance, comme vous prenez du tabac. Mes tables de jeu disparaîtront aujourd'hui même de mes salons.

En poussant un cri de triomphe et de joie, le jeune duc baisa une seconde fois la main de la délicieuse marquise qui, partageant cette candide ivresse, dit au duc :

— N'oubliez-vous rien, cher duc? Cherchez encore quelque chose que j'aime, et je ne l'aimerai plus.

— Non, c'est moi qui veux vous sacrifier un goût, une passion.... Parlez.

— M'aimez-vous, monsieur le duc?

— Je puis tout vous sacrifier, excepté mon amour.

— Ce n'est pas pour que vous le sacrifiiez, au contraire, c'est tout simplement pour que vous me l'avouiez. M'aimez-vous, vous ai-je demandé?

— A la folie.

— Sur votre honneur, m'aimez-vous?

— Oui, mais oui. Quelle demande!

— Plus franchement que cela, monsieur le duc. M'aimez-vous d'amour?

Si le duc avait eu trente ans, vingt-cinq ans seulement, il aurait mis tant de chaleur dans ses affirmations, qu'il aurait convaincu la petite marquise; à seize ans, il est plus difficile de jouer avec la pureté du sentiment. Il y eut de fausses notes dans son accent, et la marquise, qui crut les saisir, lui avait dit aussitôt : Plus franchement que cela, monsieur le duc; m'aimez-vous d'amour?

Déjà touché, le duc chancela quand il répondit :

— Je n'ai jamais jusqu'ici aimé de cette manière-là.

— Alors, monsieur, vous ne m'aimez pas d'amour.

— Mais cependant...

— Non, vous dis-je, s'écria sans en paraître trop blessée la délicieuse marquise de Chenevières; non, vous ne m'aimez pas.

— Et vous, m'aimez-vous, mademoiselle?

— Je vous trouve un gentilhomme accompli.

— Mais encore, m'aimez-vous d'amour? vous demanderai-je aussi à mon tour.

— Je n'ai jamais aimé de cette manière-là non plus.

— Vous ne m'aimez donc pas d'amour?

— Eh bien! non, dit la marquise en prenant les deux mains du duc et en riant avec toutes ses jolies petites dents de quinze ans.

— Peu importe, reprit le duc, qui partagea ce rire naïf. Oui, peu importe! Quand nous avons quitté Paris, votre cœur était libre, le mien aussi, cela suffit : pourquoi exiger davantage? Ce serait à désespérer de la jeunesse, de la beauté et de tous les avantages possibles si, dans cette solitude enchantée, nous ne parvenions pas à nous aimer pour tout de bon, nous convenant déjà si fort sous tant de rapports.

— Eh bien! cher duc, dit la marquise, je goûte si fort vos raisons, je partage tellement vos espérances si sensées, que je veux que notre mariage ait lieu dans deux mois. Le premier mois d'épreuve nous a parfaitement réussi.

La fin de cette scène avait été si animée entre les deux acteurs, qu'ils ne virent que lorsqu'il fut tout-à-fait devant eux Boiroger, le secrétaire donné par la marquise à son futur époux le duc de Roquefeuille.

Boiroger était un beau et sérieux jeune homme de vingt ans, d'une taille plus forte, plus virilement soutenue que celle du duc, sur lequel il avait, il est vrai, l'avantage de quatre années. Son front blanc et modeste se parait de cheveux bruns et hardiment plantés au sommet; ses yeux bleus et calmes, quoique pleins de vie, disaient la sérénité et la pureté de ses pensées. Un peu arrondi, son visage pâle indiquait le travail continu de la méditation et l'habitude du silence. Un nez droit, une bouche dont les lèvres grasses et fines à la fois faisaient tomber une ombre tendre sur son menton, complétaient l'ensemble de son visage grave et adolescent. Il était vêtu sans façon; sa culotte de satin violet, son justaucorps sombre et son gilet de gros satin ondulé, le rapprochaient de cette classe effacée, quoique riche déjà, qu'on appelait la bourgeoisie.

— Mon ami, lui dit le duc en lui frappant sur l'épaule, dans deux mois la noce.

— Je vous en félicite, monsieur le duc.

— Et vous ne nous quitterez jamais, mon ami; je vous dois trop. Avoir sauvé Mlle de Chenevières des mains brutales d'un ravisseur! c'est un service dont je me souviendrai long-temps. Je vous re-

mercie, dit ensuite le duc en se tournant vers la marquise, d'avoir placé M. Boiroger auprès de moi en qualité de secrétaire. Il sait tout, il peint, il écrit, il compose, il est bon musicien...

— Monsieur le duc...

— Mais que tenez-vous donc là?

— Un étranger qui n'a pas voulu se nommer a prié qu'on remît cet écrin à mademoiselle.

— Un écrin?

— A moi! Mais qu'est-ce donc? dit Aimée. Voyons.

Boiroger remit à la marquise l'objet qu'il tenait.

— Un portrait! s'écria Aimée; c'est mon portrait! En effet, ajouta-t-elle en regardant expressivement Boiroger, c'est aujourd'hui ma fête, et l'on a voulu m'en faire souvenir. La surprise est charmante...

— Ah! oui, charmante, affirma le duc en rougissant d'avoir été prévenu.

— N'est-ce pas, monsieur le duc, que c'est une attention exquise?

— Exquise, mademoiselle.

— J'en suis ravie.

— Vous avez raison de l'être, dit avec dépit le duc en jetant son gant à terre et en s'éloignant de Boiroger et de la marquise.

— Où allez-vous? mais où allez-vous? lui cria celle-ci.

— A Paris.

— A Paris! qu'y faire?

— Vous le saurez.

La voix du duc se perdit dans la rapidité de sa fuite.

La marquise et Boiroger restèrent seuls.

— Boiroger.

— Plaît-il?

— Vous êtes d'une tristesse...

— C'est mon caractère, vous le savez; c'est un de mes défauts... je voudrais m'en corriger.

— Asseyez-vous près de moi, plus près, et regardez-moi, boudeur. Mon mariage avec M. de Roquefeuille vous contrarierait-il? Quoique je ne vous aie pas placé auprès de lui pour l'espionner, auriez-vous surpris dans sa conduite quelque particularité qui lui aurait fait perdre de votre estime et vous fît craindre pour moi?

— Vous me demandez là...

— Non, je veux que vous parliez.

— Mais cependant...

— N'attendez pas; plus tard il serait trop tard.

— Si vous l'aimez déjà.... je crains.... Puisque vous le voulez..., je crois une chose...

— Quoi donc, Boiroger?

— Que l'auteur de votre enlèvement, c'est lui.

— Lui! mais songez à la gravité de cette accusation.

— Parmi les valets que j'ai battus en vous délivrant, j'ai cru en reconnaître un de la maison du duc.

— Vraiment! mais alors, dit la marquise, chez laquelle l'amour-propre opéra tout à coup une diversion fort naturelle à son âge, mais alors il m'aimerait à la folie. Ce serait l'idéal du roman.

— Si ce n'est l'idéal de l'intrigue, poursuivit Boiroger. Sa mère, Mme la duchesse de Roquefeuille, voulait ce mariage à tout prix, et elle craignait que, pendant les trois années que vous deviez encore passer au couvent, vous ne vinssiez à aimer quelqu'un avant son fils.

— Vous croyez cela?

— J'en suis sûr.

— Vous dépoétisez tout, mon ami.

— J'en suis fâché.

— Mais le duc m'aime.

— En êtes-vous sûre? vous demanderai-je aussi.

— Sûre! sûre! Comme vous êtes positif, pressant... Vous calculez toujours.

— Mais le calculateur, ce n'est pas moi.

— Il m'aimera, du moins j'en suis convaincue. Ah! ne me faites pas revenir, je vous en prie, de cette persuasion. A combien d'espérances ne me faudrait-il pas renoncer, en renonçant à celle-là? D'abord à celle de me marier; et je vous avoue que je veux me marier pour aller à la cour, pour m'habiller comme il me plaît, pour aller où il me plaît; c'est si beau le mariage! Être maîtresse, être reine! recevoir à Paris, ici, voyager! Imitez-moi plutôt, cher Boiroger.

— Moi?

— Oui, vous.

— Est-ce bien sérieusement?...

— Mlle Bonneval est douce, charmante, de votre âge.

— Mlle Bonneval!

— Je ne comprends pas la peine que je puis vous causer avec cette proposition...

— Tenez, je le sens, je ne suis pas encore ce que je devrais être. Je manque de bon sens, de soumission dans les circonstances où je

ferais sagement d'en montrer beaucoup; mais je parviendrai à me vaincre. A vingt ans on n'est pas parfait.

— Ni à quinze, Boiroger.

Il y avait plus que de la bonté, plus que de la générosité dans l'accent d'Aimée, demandant pardon, pour ainsi dire, d'avoir raison contre la mauvaise humeur de Boiroger. Elle reprit :

— Vous n'avez pas de chagrin, mon ami?

— Non.

— Vous ne formez en ce moment aucun désir que l'on puisse satisfaire?

— Aucun, je vous l'assure.

— Votre bibliothèque...

— Elle regorge de livres.

— Votre cabinet de physique est-il complet?

— Ne m'avez-vous pas donné, la semaine passée, trois mille livres pour acheter une machine électrique?

— Cherchez bien, Boiroger; souhaitez-vous quelque chose?

— Non, répondit Boiroger en soupirant.

— Cependant votre cadeau m'a fait trop de plaisir, reprit la marquise, pour que je ne vous prouve pas ma reconnaissance autrement qu'en paroles.

— Chut! dit Boiroger, voici M. de Châtillon, votre oncle; laissons cette conversation.

Châtillon venait en effet en traînant ses pieds dans des pantoufles et en se balançant paresseusement dans sa robe de chambre comme un vaisseau dont le vent n'enfle plus les voiles; Châtillon, qui à vingt-cinq ans n'avait plus rien à connaître des plaisirs de la vie, les ayant singulièrement creusés en tous sens. Il était encore plus paresseux que voluptueux. Si le plaisir ne venait pas le trouver, il restait à sa place avec ses plaisirs par excellence : l'indifférence, la paresse et le sommeil.

— Comment! dit-il, ce diable de duc est parti pour Paris. Il me laisse ici! Non, je n'y tiens plus. C'est à crever d'ennui. Je dors, je dors, mais je ne puis pas toujours dormir. Enfin, je sais maintenant ce que c'est que la campagne. Abomination! des moutons, des rossignols, des lilas; mais je vais bêler. Et quelle soirée! Non, je m'en vais, moi aussi; j'étouffe, il y a trop d'air.

— Je vous en prie, mon bon tuteur, mon cher oncle, restez. Les convenances l'exigent.

— Les convenances exigent que je meure?

— Pour vous être agréable, j'abrégerai d'un mois votre captivité. Nous quitterons Choisi-le-Roi dans un mois, et j'irai me marier à Paris.

— Allons, j'y consens; mais rien qu'un mois. Cette pensée me fera prendre les rossignols en patience.

— Boiroger, dit ensuite la marquise, c'est aujourd'hui ma fête. Allez méditer avec Mlle Bonneval, et composez-moi une romance, air, paroles et accompagnement. Travaillez ensemble. Entendez-vous? je le veux.

Boiroger salua et partit.

Aimée tenait beaucoup, on le voit, à lier Boiroger et Mlle Bonneval, belle, fort belle blonde de vingt à vingt-deux ans, remplissant les très douces et très inutiles fonctions de demoiselle de compagnie dans la maison. Elle offrait admirablement, par ses proportions fortes, majestueuses, ce type de femme hollandaise dont les très jeunes gens raffolent, et qu'ils préfèrent aux jeunes filles délicates, simplement jolies, auxquelles ils reviennent plus tard, quand leur goût est formé. Elle paraissait beaucoup plus âgée qu'elle ne l'était en réalité. Ceci ne lui donnait que plus de droits à être mise au rang des femmes de vingt-huit à trente ans, catégorie adorée des adolescens, répétons-nous, qui n'aiment pas le mieux, mais le plus.

— Tenez, dit Châtillon en se roulant sur l'herbe tiède, vous faites fort bien ou fort mal, ma nièce, en favorisant peut-être une double passion qui peut aboutir à quelque chose de pis.

— Et à quoi donc?

— Au mariage.

— Comme il parle du mariage! pensa la marquise.

— Écoutez-moi, Aimée.

— C'est donc de moi que vous allez m'entretenir?

— Oui, le tour de vos protégés viendra ensuite.

— Vous êtes belle...

— Merci, mon oncle.

— Charmante.

— Merci, mon tuteur.

— Riche.

— Passons.

— Conclusion. Jouissez de la vie. Laissez-vous courtiser, aduler, adorer, faites comme moi. Tout Paris vous encense. Dès que vous serez madame la duchesse de Roquefeuille, vous serez respectée. Le bel avantage!

— Je ne vous comprends pas.

— Vous paraîtrez vingt ans de plus étant mariée; pourquoi, mais pourquoi vous marier? Est-ce pour avoir des revenus plus forts? vous êtes immensément riche. Des titres? vous êtes marquise. Est-ce besoin du cœur? ayez des amis tendres, délicats... qui vous en empêche?

— Mon tuteur! mon oncle! mon tuteur!

— Diable! diable! vous avez raison. Je plaisantais. Qu'ai-je dit? Oui, je suis votre oncle, oui, je suis votre tuteur. Je vous dois de bons conseils, puisqu'on me l'a conseillé. Le duc est un bon choix, un parti très convenable... il vous aimera; cette union est d'ailleurs nécessaire, indispensable, honorable, et puis, s'il faut vous le redire, je ne puis pas demeurer ici deux mois. Vous me faites grace d'un mois. C'est bien, je vous en remercie. Un mois que je suis ici! Depuis un mois, plus d'Opéra, plus de bal à la cour, plus de comédie italienne. Et si vous saviez quel sacrifice plus grand je vous fais!

— Qu'est-ce donc, mon oncle?

— Une passion, une intrigue. J'avais donc une passion. J'en avais deux.

— Que dites-vous?

— J'ose dire que j'en avais trois.

— Oh! mon Dieu!

— Aglaé...

— Qu'est-ce qu'Aglaé?

— Aglaé, ayant appris que j'avais aimé dans le temps la marquise de Javigny et la petite comtesse de Rouvré, s'en va dire, sur une jalousie en l'air, au mari de la comtesse et au mari de la marquise que je les avais l'un et l'autre... trompés.

— Il oublie encore qu'il est mon tuteur.

— Ils m'appellent tous les deux en duel, le même jour. Nous nous rendons au bois de Boulogne.

— Vous vous battez.

— Bath! effrayées pour moi, ou pour leurs maris, ou pour elles, ces deux dames se trouvent là.

— Juste ciel!

— Ma foi! la honte de se trouver si cruellement compromis et face à face prend à la gorge les deux maris, eux les plus méchantes langues de la cour; ils se consultent, et prudens autant que mystifiés, ils conviennent d'arrêter là l'aventure dont ils se promettent de ne rien dire. Ils me saluent, et s'en vont chacun chez soi. C'étaient des

gens d'esprit. Mais, alors, que font les deux infernales femmes pour se venger de moi?

— Mon oncle! mon tuteur!

— Voilà que j'avais encore oublié la tutelle! avouez cette fois, charmante, que vous m'en faites souvenir un peu tard.

— Il me semble, mon oncle, que vous aviez à me parler de Boiroger!

— Oui, et de la blonde Mlle Bonneval, vos deux protégés à vous et au duc. Écoutez-moi donc. J'étais couché ce matin derrière vos exécrables tilleuls, et j'ai vu bien loin dans le petit bois Mlle Bonneval, et quelqu'un qui marchait avec elle. Savez-vous qui marchait très près d'elle? Boiroger, le secrétaire que vous avez donné au duc. Je le jurerais...

— En êtes-vous sûr?

— Et qui donc serait-ce? moi?

— Jusque-là, d'ailleurs, cher tuteur, il n'y a pas de mal. On est à la campagne pour se promener.

— Je suis loin de dire que ce soit mal. Il y a eu un très grand bien peut-être pour tous les deux. Je les ai vus s'asseoir sur le gazon, se prendre les mains...

— Se prendre les mains!

— Je crois même qu'ils se prenaient la tête.

— Mon oncle!

— Je n'ai vu que cela, je vous jure, j'avais oublié ma lorgnette.

Et cachant sa rougeur derrière son éventail, Aimée dit à Châtillon :

— Pardon, mon oncle, mais je suis très inquiète. Le duc est parti en colère; il a dû prendre, pour se rendre plus vite à Paris, son cheval anglais, si méchant et si vif. J'ai peur de quelque accident. Obligez-moi de dire à Louis de monter au belvédère, et de venir me prévenir dès qu'il verra paraître le duc.

— A vos ordres, ma nièce.

Châtillon se retira avec la même lenteur qu'il était venu.

— Quoi? après ce qu'il m'a dit, Boiroger aimerait Mlle Bonneval? Pourquoi me l'avoir caché? Oh! non. Il est trop honnête pour chercher à séduire Mlle Bonneval, lorsque, sur ma demande même, il vient de refuser sa main. Cependant mon oncle n'a pu se tromper... Je m'y perds...

En déroulant ce monologue sur le gazon qu'elle foulait à petits pas, la marquise aperçut et ramassa, avec l'indifférence des gens distraits, un gant de soie qu'elle reconnut tout de suite pour n'être

pas à elle. Elle l'examine; les armes du duc de Roquefeuille y sont brodées. Aimée se dit : Il l'aura laissé ici, dans sa précipitation à se rendre à Paris. Elle poussa un cri d'étonnement : Ah! un cheveu blond engagé dans le bouton du gant; un cheveu de femme... un cheveu blond! Ah! je comprends... Je sais maintenant qui était en tête-à-tête avec Mlle Bonneval. Mon oncle a bien vu la scène, mais il se trompait sur l'un des deux personnages.

Sur son éventail à demi ouvert, la marquise posa le gant incriminé, et d'une marche pensive elle se dirigea vers le château. Du fond de l'allée fort longue où elle entrait, elle aperçut des gens empressés autour d'un cavalier qui mettait pied à terre au bas du perron. Elle ne hâta pas sa marche, quelque signe qu'on lui fît pour lui annoncer le retour du jeune duc.

Enfin elle arrive, entre au salon au milieu de son oncle, de Boiroger, de Mlle Bonneval, de la duchesse. Le duc va à sa rencontre, met un genou à terre devant elle et lui dit :

— Veuillez accepter cette parure de diamans que je vous rapporte de Paris pour la mettre à vos pieds.

— Il est brisé, ce pauvre duc, murmurait Châtillon.

— Il est mourant de fatigue, disait la duchesse de Roquefeuille.

— Ne m'excuserez-vous pas, reprit le duc, d'avoir violé le serment que je vous avais fait de ne pas aller à Paris pendant nos trois mois d'épreuve?

Il ouvrit l'écrin.

Des éclairs illuminèrent les yeux de tous les témoins de cette scène de galanterie. Les diamans étaient magnifiques.

On attendait quelques mots obligeans de la bouche de la petite marquise de Chenevières.

— Vous m'excuserez aussi, dit-elle enfin, de violer la promesse que nous nous étions faite de nous marier dans deux mois : monsieur de Châtillon, mon tuteur, ayant paru désirer qu'on abrégeât le temps de la résidence à Choisi-le-Roi, je lui ai promis d'abord de le réduire à un mois.

— Mais je serai donc heureux dans un mois? s'écria le duc que la marquise laissait toujours à ses pieds et lui tendant l'écrin. O bonheur!

— Nous le serons plus tôt, duc.

— Est-il possible!

— Tout de suite.

— Que dites-vous?

— Oui, tout de suite, monsieur le duc; car notre mariage n'aura pas lieu.

Chacun croyait avoir mal entendu.

La marquise, pour que personne ne restât dans le doute, répéta :

— Notre mariage n'aura pas lieu.

— Mais, mademoiselle, dit avec impétuosité la duchesse de Roquefeuille, pour quel motif?

— Pour un motif, madame.

— Mais lequel?

— Laissez, ma mère, intervint le duc avec dignité; mademoiselle est libre dans ses actions.

— J'ai réfléchi, dit la marquise en relevant le duc avec bonté; nous sommes l'un et l'autre beaucoup trop jeunes pour le mariage.

— Mais quand se fera-t-il, celui qui devait assurer mon bonheur dans deux mois? Dites, j'attendrai...

— Quand, me demandez-vous? Vous ne craignez donc pas de me faire prononcer un mot cruel après une action sévère?

— Oh! ne dites pas jamais, je ne pourrais plus reparaître à Paris après l'essai auquel je me suis soumis. On dirait que vous ne m'avez pas jugé digne de vous.

La vieille duchesse broutait son éventail de rage.

— Je serais ridiculisé, déshonoré. Par pitié, dites-moi quand il sera possible, si vous vous obstinez à me taire les raisons pour lesquelles vous ne voulez plus qu'il se fasse maintenant. Mettez un terme, fixez un délai.

— Un délai? dit la marquise, soit. Dans dix ans.

— Dans dix ans! s'écrièrent ceux qui se trouvaient là.

— Je ne la désapprouve pas, murmura Châtillon.

— Nous allons plaider encore pendant dix ans, réfléchit la duchesse.

Le duc baissa la tête.

— Pas un jour de moins, reprit la marquise. Dans dix ans, nous renouvellerons l'épreuve de Choisi-le-Roi. Nous nous enfermerons encore trois mois, et nous verrons cette fois si nous serons plus heureux. Pourtant vous êtes libre de ne pas attendre, monsieur le duc.

— Ah! j'attendrai! j'attendrai, dit le duc en prenant la main de la marquise; mais, ajouta-t-il tout bas, par grace, par générosité, par pitié, si vous ne voulez pas que je devienne fou pendant ces dix ans, dites-moi le motif de cette rigoureuse détermination.

La marquise se pencha à l'oreille du jeune duc : — Savez-vous, lui dit-elle, à qui appartient ce cheveu blond?

II.

Dix ans sont bien vite passés, surtout pour ceux qui n'ont ni le souci de la veille ni celui du lendemain à évoquer comme date. Ils descendent le fleuve en sommeillant, ainsi que des passagers heureux auxquels se dérobent les fatigues de la manœuvre et les dangers de la route.

Seulement ces dix années écoulées avaient changé l'âge des personnages de cette histoire. En quelques mots, nous pouvons dire ces inévitables modifications. La marquise Aimée de Chenevières avait maintenant vingt-cinq ans, le duc de Roquefeuille vingt-six, Châtillon trente-cinq, et la duchesse soixante.

Qu'était-il arrivé à chacun d'eux pendant ce long intervalle créé par le dépit capricieux de la marquise?

C'est ce que nous allons apprendre.

Tandis que des ouvriers achevaient de décorer un vaste appartement du faubourg Saint-Germain, la marquise, vêtue de petit deuil, disait à Boiroger :

— Ainsi dans vos voyages, dans vos courses, vous n'avez recueilli aucun renseignement sur notre cher duc?

— Non, madame; seulement, comme je crois vous l'avoir déjà dit, M. le duc s'embarqua pour les Indes occidentales, où je ne pus pas le suivre. Je passai alors en Hollande, lieu qui m'avait été assigné pour exil. C'était quelques mois après votre dernier séjour à Choisi-le-Roi. Depuis mon retour en France, depuis un an environ, je ne me suis occupé que du soin de bien remplir l'emploi que vous m'avez confié. Pussé-je vous prouver par-là combien je vous suis reconnaissant d'avoir fait reviser la lettre de cachet qui me condamnait perpétuellement à l'exil!

— Mais pourquoi écrire contre les grands?

— Quelle raison y a-t-il d'écrire contre les petits?

— Enlevez donc, dit tout à coup la marquise s'interrompant pour parler aux tapissiers, enlevez donc ces vilaines tentures noires. Mon grand deuil est fini; le petit doit être gai. — Vous devez voir, dit-

elle à Boiroger, que je fais meubler cet appartement exactement dans le goût de celui que nous occupions lorsque j'étais à Amsterdam, où j'étais allée sous prétexte de me rendre aux eaux de Bade.

— Quel souvenir charmant! Je crus voir la France venir vers moi et s'asseoir dans ma solitude.

— Vous rappelez-vous nos promenades le soir le long des canaux? On nous appelait les deux amans. — Je ne veux pas de ces encoignures, ôtez-les-moi. Mettez-en d'autres en laque et diaboliquement contournées, dit encore la marquise aux ouvriers qui se hâtèrent d'emporter les encoignures. — Vous souvient-il aussi, Boiroger, de l'étonnement de l'aubergiste, quand à sa question : « Faut-il un seul lit? » vous répondîtes : — Non; dressez-en un pour madame et un pour moi. — Alors vous voulez chacun un appartement? — Non, le même et deux chambres. — Je vois encore les deux petits yeux flamands de notre aubergiste curieusement attachés sur nous. — Enlevez donc aussi ce grand tableau, dit de nouveau la marquise aux ouvriers.

— Pourquoi l'enlever? s'écria Boiroger. Il est dans votre famille depuis plus de vingt ans.

— Je n'en savais rien, je vous jure; je ne l'avais jamais remarqué... Mais que représente-t-il donc? on dirait le roi...

— Oui, celui-ci est le roi, et celui-là...

— Et celui-là? demanda la marquise.

— C'est votre père.

— Ah! vous avez eu raison, Boiroger, d'empêcher qu'on emportât ce tableau.

— Oui, c'est votre père qui sort irrité du cabinet du roi Louis XV.

— Et que lui avait fait le roi?

— C'est une histoire qui est toujours restée un peu obscure dans votre famille, et dont je ne sais une partie que parce que votre père, m'ayant fait appeler à son lit de mort, m'en dit quelques mots à voix basse.

— Il y a donc quinze ans de cela?

— Oui, vous en aviez dix, moi seize. Votre excellent père me parla ainsi : « Ayant rendu autrefois un grand, un immense service au roi, j'allai un jour lui demander la faveur fort ordinaire d'obtenir pour le premier fils que j'aurais la survivance d'un emploi qui avait toujours été tenu par un membre de ma famille. Le roi, avec sa grace ordinaire, me répondit que les temps étaient changés et qu'il avait résolu d'abolir les survivances, que ces sortes d'engage-

mens liaient trop la liberté du souverain. » Puisque le souverain se croit dégagé envers moi, répondit votre père, je crois moi et ma famille entièrement dégagés de toute reconnaissance et de tout devoir envers le souverain. Le roi se leva en colère. Votre père se retira en lui disant : « Sire, puisque vous méconnaissez aussi légèrement les services de ma race, ma race ne vous servira plus. Elle finit en moi. » Confus du mouvement de colère qui lui était échappé, le roi dit en souriant à votre père : « Mme la marquise de Chenevières, nous l'espérons, ne sera pas de votre avis. »

C'est cette scène que le peintre a rendue dans ce tableau.

— Oui, je me souviens maintenant, dit la marquise; et quelques minutes après son entrevue avec vous, mon père me faisait appeler à son chevet et me recommandait de vous aimer comme lui-même, de vous obéir de préférence à tout autre, de suivre vos conseils dans les circonstances difficiles où le sort pourrait me placer, de vous accorder tout ce que vous désireriez, sans vous obliger à sortir de la modestie de votre condition, et sans vous demander jamais à quel titre il m'avait imposé en mourant d'avoir cette confiance en vous. Puis mon bon père mourut, dit Aimée en appuyant sa main sur celle de Boiroger.

— Puis il mourut, répéta Boiroger avec un profond soupir.

— Et nous avons tous les deux, reprit la marquise, fidèlement obéi à ses volontés. Vous m'avez conseillée, et toujours sagement conseillée.

— Et vous, interrompit Boiroger, vous n'avez jamais connu un de mes désirs sans vous faire à l'instant même un bonheur de le contenter.

Le lendemain de cette cordiale et mystérieuse explication, la marquise, installée dans son nouvel hôtel, songeait, avec plus de rêverie que de tristesse, aux dix années qui venaient de fuir si vite; tantôt s'arrêtant sur quelques souvenirs heureux, mais en petit nombre, comme tous les souvenirs heureux, tantôt allongeant ses regards et ses pensées sous les voûtes toujours brumeuses de l'avenir, lorsqu'on annonça la duchesse de Roquefeuille.

— C'est singulier ! dit la marquise en se levant pour la recevoir, je pensais à elle.

— C'est moi-même, chère parente, s'écria la duchesse en ouvrant ses bras à la marquise. Embrassons-nous encore une fois.

La duchesse se jeta ensuite dans le plus large fauteuil qu'elle trouva sous sa main, qui était embarrassée d'une ombrelle rose et

bleu-de-ciel, d'un éventail gigantesque, de plusieurs liasses de papier et d'une large tabatière d'or à portrait.

— Ne perdons pas le temps, chère belle, à nous dire combien nous sommes l'une et l'autre changées depuis dix ans que nous ne nous sommes vues : moi, je ne prenais pas de tabac, et j'en prends; vous, ma mignonne, vous étiez jolie, fort jolie, et vous voilà belle, très belle. Mon Dieu, nous savons cela, inutile de nous l'apprendre. J'ai dit que vous êtes belle, mais êtes-vous beaucoup plus sensée? Je l'espère. Du reste, je vais m'en assurer.

— Je ne recule pas devant l'épreuve, chère duchesse.

— Vous n'avez pas voulu épouser mon fils, c'est fort bien; mais il est arrivé ce que nous savions devoir arriver. Le roi, qui a vu que, par notre entêtement, nous ne tenions nul compte de son bon vouloir pour nous, lorsqu'il nous proposait si sagement de nous rendre la forêt de Thianges à la condition que vous épouseriez mon fils, le roi, dis-je, a gardé la forêt, et nous avons perdu depuis dix ans les revenus de vingt millions, c'est-à-dire dix millions. La moitié a été dévorée en procès.

— Je regrette...

— Vous regrettez, c'est fort humain, c'est fort poli de votre part, interrompit la duchesse; mais cet état de choses ne doit pas durer, je vous en avertis, ou je recommence les procès, et je mange jusqu'au dernier baliveau de la forêt.

— Je n'ai pas le droit de m'y opposer, madame. Continuez.

— Ne valait-il pas mieux, petite entêtée, mettre votre petite main blanche dans celle de mon fils?... Quelle mouche vous avait donc piquée? Ce cher duc, qui sait où il est aujourd'hui?

— Est-ce qu'il n'est pas de retour des Indes?

— S'il était de retour, est-ce qu'il ne serait pas chez vous?

— Chez moi!

— Ne vous étiez-vous pas promis qu'au bout de dix ans?...

— Une folie d'enfant... Il n'y songe plus sans doute.

— Vous oubliez facilement peut-être, mais lui...

— Ce serait singulier, je vous l'avoue, de le voir revenir des Indes pour me demander compte de mon engagement.

— Plut au ciel! je n'aurais plus de doute sur son existence.

— Craindriez-vous qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur?

— Elle l'aime encore, pensa la duchesse. La partie n'est pas perdue. Oui, je crains pour sa vie : il a été malade après vous avoir quittée; il est resté trois ans en langueur; ajoutez à cela une tra-

versée des plus longues. Maintenant nous sommes en guerre avec les Anglais : s'il était pris?

— Mais pourquoi ce voyage aux Indes?

— Eh! mon Dieu! pour vous oublier, marquise, puisque votre vanité veut le savoir.... La carrière des honneurs perdue pour lui, sa fortune en désordre, tout cela parce qu'un jour, à Choisi-le-Roi, il vous prend un accès de folie!

— Ah! pardon! madame, pardon!... Oui, j'ai fait son malheur, je le vois, mais je n'avais que quinze ans.

— Que je suis heureuse, continua la duchesse, de votre repentir si sincère, si profond! Il lui sera inutile, mais il me console, il adoucit mes craintes de mère. Quant à cette forêt de Thianges...

— Entendez-vous, dit la marquise en se levant et vraiment émue des reproches de la duchesse, entendez-vous avec mon oncle Châtillon, avec M. Boiroger. Justement le voici.

La duchesse retint un élan de dédaigneuse contrariété. Jamais Boiroger n'avait eu le mérite de lui plaire. Elle avait deux grandes raisons pour ne pas l'aimer : la première, c'est que, par son intervention beaucoup trop officieuse, il avait été un obstacle à l'enlèvement de la marquise, il y avait dix ans; la seconde, c'est que de cette intervention elle concluait qu'il n'était pas étranger à la rupture du mariage de son fils. Cette haine venait de se changer tout à coup en une répulsion des plus profondes pour Boiroger quand elle l'avait retrouvé dans l'hôtel de la marquise. Son esprit alla jusqu'aux limites extrêmes des suppositions. Vieille et duchesse, familiarisée avec les habitudes de la plus dissolue des cours, elle n'hésita pas à expliquer la conduite de la marquise par un indigne amour pour son serviteur. Comble d'audace, la marquise venait de lui dire de s'entendre avec cet homme-là pour terminer le plus grave différend d'intérêts qui se fût jamais élevé entre deux grandes maisons, différend que n'avaient pu arranger ni le Châtelet, ni aucune des cours du royaume, ni le parlement, ni trois rois et un régent.

Elle étouffa sa colère sous le ton d'atroce bonhomie qu'on va lui voir employer en parlant à Boiroger.

— Bonjour, l'ami Boiroutier!

— Madame la duchesse...

— Cela va bien, mon cher Boiterrier?

— Madame la duchesse...

— Vous avez quelque teinture du monde, m'a dit votre maîtresse Mme la marquise.

— Je la remercie, mais je ne vois pas dans quel but...

La marquise flottait entre l'étonnement et le rire pendant ce début assez original de la duchesse.

— Vous savez lire, écrire, calculer, n'est-ce pas, Boifeutrier?

— Je crois, madame, que je puis l'avouer sans trop d'orgueil.

— Vous passez à mon service, cher Boicormier.

— Moi, à votre service? et pourquoi?

— Pour me servir.

La marquise mit son mouchoir sur la bouche.

— La marquise veut bien vous céder. Vous êtes grand, fort, voyons, tournez-vous; assez beau pour un homme de votre condition.

— Mais, madame...

La marquise étouffait.

— Je vous prends en qualité de chasseur : mon dernier a crevé ces jours derniers.

— Mais, madame, madame! s'écria à la fin la marquise, vous n'y songez pas. Votre plaisanterie passe toutes les bornes permises. M. Boiroger n'est ni mon domestique ni mon serviteur, et je ne souffrirai pas que chez moi...

— Vous l'aimez! gardez-le, riposta la duchesse en se levant. Toujours suis-je bien aise de vous avoir rendu humiliation pour humiliation.

Au moment où la dispute menaçait de s'allumer entre la vieille duchesse, écumante de colère, et la jeune marquise, un valet annonça, et cette annonce produisit l'effet d'un toit qui s'écroule sur un incendie : — M. le duc de Roquefeuille.

— Le duc de Roquefeuille! votre fils!

— Oui, mon fils, répondit la duchesse. Il est à Paris depuis trois jours.

— C'est donc, pensa la marquise, une comédie qu'elle jouait avec moi, lorsqu'elle me disait qu'elle le croyait mort. C'était pour savoir si je pensais encore à lui.

— Avant que mon fils ait reçu de vous la faveur de se présenter, reprit la duchesse avec un calme fort extraordinaire après l'éclat qu'elle avait produit, veuillez me permettre de vous dire, madame, que je ne lui apprendrai jamais ce que mes soupçons avaient depuis long-temps deviné. Les femmes peuvent se déprécier, mais elles doivent toujours se soutenir.

Pour toute réponse, la marquise dit au valet :

— Faites entrer.

La duchesse était déjà sortie du salon pour aller se promener dans le jardin de l'hôtel.

— Cher ami, vous m'avez gravement compromise, dit ensuite la marquise en serrant affectueusement la main à Boiroger; achevez de me perdre en vous retirant devant celui qui vient.

Boiroger se retira.

— Je viens de l'autre monde, s'écria le duc en embrassant la marquise; puis, en reculant, il dit : En deuil! rassurez-moi vite.

— Mais oui, en deuil.

— Et de qui?

— Vous ne le devinez pas?

— Comment le devinerais-je? Depuis dix ans nous ne nous sommes vus.

— Je suis en deuil de mon mari.

— De votre mari? de votre mari? Dites-le-moi encore une fois, deux fois, trois fois, et je n'y croirai pas.

— Je suis en deuil de mon mari, ou bien l'homme que j'avais épousé est mort, si vous préférez cette manière un peu naïve de s'exprimer.

— Vous étiez mariée?

— Très mariée.

— Allons, dit le duc avec un grand air de résignation, il faut bien le croire.

— Mais il me semble, fit observer à son tour la marquise, que vous êtes en deuil aussi. Auriez-vous perdu?...

— Oui, j'ai perdu...

— Je ne vous connais pas de frère, pas de parens...

— J'ai perdu ma femme.

— Vous avez perdu votre femme?

— Oui, je suis veuf.

— Vous êtes veuf? Allons, dit la marquise avec le même air de résignation qu'avait pris le duc, il faut le croire.

Il y eut de part et d'autre un bon quart d'heure de silence.

— J'étais dans les Indes, et, dans ce climat, le mariage est ordonné par les médecins.

La marquise dit en souriant : — J'avais seize ans à peine, et mon tuteur, que vous connaissez, négligeait beaucoup mes intérêts..... Un mari m'était devenu indispensable.

— Le temps de mon absence vous a-t-il du moins quelquefois préoccupée, madame?

— En doutez-vous, cher duc? Des amis comme nous!

— En effet, madame, nous nous sommes connus si jeunes.

— Bien jeunes, monsieur le duc.

— J'avais seize ans.

— Moi quinze ans.

— Quel âge charmant! A propos, dit le duc, vous souvenez-vous, madame la marquise, du pèlerinage de Choisi-le-Roi?

— Oui, mais oui, je crois.

— Vous savez?...

— Parfaitement. Laissons cela, duc.

— Pourquoi?

— Pour mille raisons.

— N'êtes-vous pas toujours aussi belle, plus belle cent fois qu'alors?

— Vous me voyez avec les yeux du passé.

— Avec ceux du goût, de la vérité.

— Taisez-vous.

— Quel caprice n'eûtes-vous pas?

— Silence, monsieur le duc; les femmes ne se trompent jamais là-dessus. Avez-vous d'ailleurs du regret de ne m'avoir pas épousée? Feu madame votre épouse devait être une personne accomplie.

— Comme feu votre mari avait assurément de belles qualités.

— Parlez-moi de votre excellente femme, monsieur le duc.

— Elle avait de l'ordre, beaucoup d'ordre. Et votre mari?

— C'était, répondit la marquise, un brave militaire.

— Oui; mais cet ordre, reprit le duc, tournait quelquefois chez elle à l'avarice.

— Sa bravoure, que nul ne conteste, reprit de son côté la marquise, devenait souvent de la brutalité.

— Croiriez-vous, dit le duc, qu'elle me volait?

— Pas possible?

— En vérité.

— Eh bien! croiriez-vous qu'il m'a battue?

— Tenez, à parler franchement, poursuivit le duc, c'était une méchante femme.

— Pour user avec vous de la même franchise, je ne vous cacherai pas que feu mon mari était un monstre.

Ici un nouveau silence fort long sépara ce que s'étaient dit le duc et la marquise de ce qu'ils allaient se dire.

Ce fut le duc qui rompit encore de nouveau la glace.

— Croyez-moi, madame, nous étions faits l'un pour l'autre.

— Mais peut-être, cher duc.

— Mais oui, marquise, je vous l'assure. Vous rappelez-vous notre engagement de dix ans?

— J'en ai quelque vague souvenir...

— Eh bien! qui empêcherait...

— De renouveler l'épreuve de Choisi-le-Roi, n'est-ce pas?

— Eh! mon Dieu! oui, madame. Voyez comme nos propriétés ont souffert de l'inexécution du charmant projet de nous marier? Cette forêt de Thianges qui serait aujourd'hui à nous... Cependant, continua le duc, comme nous sommes beaucoup plus graves, plus sensés qu'il y a dix ans, nous n'aurions pas besoin, pour nous connaître, d'une épreuve de trois mois. Un jour, un seul jour d'observations réciproques exercées par nous-mêmes suffira; il doit suffire.

— Vous êtes toujours persuasif, duc.

— Allons, chère marquise.

— C'est votre désir?...

— C'est mon vœu le plus cher.

— Je cède : prenons un jour d'épreuve, je le veux bien; soit. Ce sera celui-ci.

— Vous êtes adorable.

— Vous me flattez déjà; vous avez peur de l'épreuve.

— J'avoue...

— Avouez-moi tout, car vous savez que l'épreuve doit s'ouvrir, comme à Choisi-le-Roi, par un examen de conscience. Voyons d'abord, duc, quelles sont les infidélités que vous avez faites à votre femme.

— Mon Dieu! j'ai un peu aimé toutes les femmes qui vous ressemblaient; vous comprenez que le nombre a dû en être petit. Et vous, madame, avez-vous beaucoup aimé?

— Moi? — Personne.

— C'est bien peu.

— Personne, je vous l'atteste.

— Pas même feu...

— On doit du respect aux morts.

— Tout étant dit sur ce point délicat, reprit le duc, j'ai besoin de vous rappeler que nos deux fortunes sont réduites de moitié, par le tort immense que nous nous sommes fait en ne nous mariant pas. Nos hommes d'affaires ont plaidé; nous avons perdu tous les deux. Les avocats ont dévoré la moitié de nos revenus.

— Il est charmant, pensait la marquise en écoutant à peine ce que disait le duc, mais en examinant combien dix ans de plus lui avaient donné de la tournure, de la physionomie, de l'expression, de la noblesse.

— Oui, cela est ainsi, dit le duc en tirant sa tabatière.

— Grand Dieu! interrompit la marquise, vous prenez donc du tabac? Vous m'aviez promis, il y a dix ans, à Choisi-le-Roi, que vous n'en prendriez jamais plus?

Étourdi de l'observation, le duc répondit :

— Mon médecin m'a ordonné le tabac pour certaine faiblesse de la vue...

— Ah! vous prenez du tabac...

— Infiniment peu...

— Continuez, monsieur le duc.

— Oui, comme je vous le disais, reprit-il, le reste de nos revenus sera dévoré en procès, si nous ne nous marions pas. Grand Dieu! s'écria le duc au milieu de sa réflexion.

— Qu'avez-vous, monsieur le duc? Ce cri...

— Rien, madame.

— Mais encore.

— Vous mettez des mouches et vous avez du rouge. Cependant vous m'aviez promis à Choisi-le-Roi...

— En effet, balbutia la marquise fort décontenancée, j'ai des mouches et du rouge... mais c'est que mon mari l'exigeait...

— Ah! votre mari l'exigeait?

— Je vous ai dit que c'était un brutal. Poursuivez donc, dit la marquise, dépitée de perdre la supériorité qu'elle avait conquise il n'y avait qu'un instant en découvrant que le duc prenait du tabac.

— Ce n'est pas tout. Nos gens, nos serviteurs, épousant nos querelles, se croient dans l'obligation de se haïr pour nous, de se nuire à notre intention et à nos dépens. Oui, madame, à nos dépens. J'ai vu le mal de mes propres yeux. Un jour que j'étais allé à la chasse dans le Grésivaudan, et que j'avais lancé mes chiens dans ma forêt, qui touche à la vôtre...

— Mais vous chassez donc? Ah! vous chassez, monsieur le duc?

— J'avais encore oublié, pensa le duc, mon engagement de ne plus chasser. Que voulez-vous, madame, ma femme l'exigeait.

— Encore une promesse envolée, murmura la marquise.

— Mais je vous assure....

— Continuez, je vous prie.

— Or, ce jour-là.... Je ne sais plus trop ce que je disais.... Or ce jour-là mes bûcherons incendiaient votre forêt.... Mais quelle est cette musique que j'entends?

— C'est mon clavecin qu'on accorde.

— Votre clavecin!

— Bon! pensa la marquise, c'est mon tour.

— Aimée! Aimée! ne m'aviez-vous pas juré il y a dix ans?...

— Oui, pour vous prouver mon amour, de vous sacrifier mon goût pour la musique, de ne plus en faire... Oui, je l'avais juré... Mais puisque vous chassez et que vous prenez du tabac....

— Mais vous ne le saviez pas.

— Croyez que je ne touche du clavecin que très rarement... par caprice... et afin de regretter de pas en jouer davantage.

Le duc continua.

— Or, tandis que mes bûcherons incendiaient votre forêt, les vôtres mettaient le feu à la mienne. Tous ces malheurs, parce que vous n'avez pas voulu m'épouser.

— Madame la marquise, vint dire un domestique, monsieur le chevalier de Dourville...

— C'est bien! c'est bien! interrompit la marquise.

— Laissez-le parler, madame, je ne veux pas que ma présence...

— M. le chevalier de Dourville, reprit le domestique, vous envoie les cent louis qu'il a perdus contre vous hier soir au lansquenet chez Mme la baronne de Verseuil.

Le domestique déposa les cent louis sur la cheminée. Avant de sortir, il demanda : Madame la marquise montera-t-elle à cheval, aujourd'hui?

— Laissez-nous, lui répondit la marquise en colère.

Il eût été peu généreux au duc d'augmenter la confusion de la marquise en lui faisant deux nouveaux reproches, en l'accusant de deux grosses violations de promesse donnée : celle de ne plus jouer et de ne plus monter à cheval. Pécheur lui-même, il pardonna en riant à la pécheresse, et leur pardon commun se lut dans la même hilarité dont ils furent pris après ce qu'ils avaient appelé leur examen de conscience.

Au moment de cette trève, Boiroger entra au salon.

— Boiroger ici! s'écria le duc, dont l'hilarité cessa complètement.

— Je me le suis attaché l'année où vous avez quitté la France.

— C'est-à-dire, murmura le duc, qu'elle n'a pas perdu de temps.

— Il ne pouvait vous suivre; il se présenta chez moi... Je l'accueillis. Il devint le précepteur de mon fils.

— De votre fils! Vous avez donc un fils?

— Oui, et une fille... Deux jumeaux : Anselme et Amaranthe.

— Ah! vous avez aussi une fille... Après tout, puisque vous avez été mariée, dit le duc en soupirant, il n'est pas très étonnant que vous soyez mère... En dix ans surtout... Votre fille doit être alors, je présume, de l'âge de mon fils Constantin.

— Vous avez un fils, vous!

— Mais oui... comme vous avez deux jumeaux.

— Au fait... puisqu'il était marié, pensa la marquise.

— Un très beau garçon, j'ose dire; charmant cavalier.

— Je veux le voir, s'écria la marquise; je veux le voir. — Elle sonna. — On vint. — Qu'on aille à l'hôtel de M. le duc, et qu'on m'amène ici son fils. — Le domestique se retira. — Je veux qu'il soit l'ami du mien.

Boiroger put dire enfin : — Je viens vous demander, madame la marquise, si c'est M. de Châtillon qui est le précepteur de M. Anselme ou si c'est moi.

— Pourquoi cette question, mon ami?

— C'est que je ne suis pas le maître de votre fils. A chaque instant il s'en empare pour l'enlever à ses études. Tantôt c'est une leçon d'escrime qu'il lui donne, tantôt c'est une partie de paume qu'il fait avec lui. Hier il l'a obligé à laisser ses devoirs pour qu'il allât se promener à cheval au bois de Boulogne. Ce n'est pas tout. Aujourd'hui encore il a voulu qu'il déjeûnât avec lui; et vous savez comment M. de Châtillon déjeune. Votre fils a bu à l'excès du vin de Champagne. L'enfant chante, M. de Châtillon chante. C'est un bruit, un tapage infernal.

Placé derrière Boiroger, le vicomte de Châtillon avait tout entendu.

— Oui, c'est moi, dit-il, qui ai jugé à propos de faire tout ce que monsieur vient de dire. Ne serais-je donc pas libre, par hasard, d'en user comme il me plaît avec mon héritier? Tiens, vous voilà, cher duc; soyez le bien-venu; que je vous embrasse. Soyez notre juge. Je veux savoir où je place ma fortune. J'éprouve mon héritier. Ne lui donnerai-je pas deux cent cinquante mille livres à sa majorité pour qu'on me fasse un philosophe? Il sera un mauvais sujet, soit! Un mauvais sujet ne trouble pas l'état, un mauvais sujet ne ruine personne, un mauvais sujet ne cause le malheur d'aucune femme, car

il ne se marie pas. Voyons, encore une partie de paume aujourd'hui, et je vous l'abandonne. Pauvre enfant, que de choses il saura!

— Madame, répliqua Boiroger, je vous prierais de me permettre de me retirer de votre service, si M. de Châtillon ne renonce pas à exercer son influence sur votre fils.

Boiroger voulut quitter le salon; la marquise le retint avec un serrement de main affectueux.

— Je vous conseillerai, dit tout bas le duc et d'un ton piqué à la marquise, d'accéder au désir de M. Boiroger; de le remercier...

— Vous entendez monsieur le duc? dit Châtillon.

— Vous aussi, monsieur le duc, donneriez-vous la préférence à l'éducation de M. de Châtillon?

— Je ne dis pas cela...

— Je renverrais celui qui veille jour et nuit sur l'éducation, sur la santé de mon fils, sans avoir d'autre motif que la bizarrerie de mon très cher oncle, appuyée de l'assentiment complaisant de M. le duc? Vous ne le voudriez pas. Non, vous avez meilleure opinion l'un et l'autre de ma reconnaissance, de mon amitié... Boiroger, dit-elle à haute voix, je ne fus jamais plus satisfaite de vous. Recevez publiquement mes remerciemens.

Boiroger s'inclina, les yeux pleins de larmes.

La duchesse revenait du jardin; en la voyant, son fils courut vers elle et lui dit : — Madame ma mère, félicitez-moi : Mme la marquise daigne me donner sa main, et cette fois...

— Je suis heureuse, interrompit la duchesse d'une pareille fidélité; elle fait honneur à vos caractères.

— Sauf, dit Châtillon à part, qu'ils se sont mariés dans l'intervalle.

La marquise se disposait à rendre politesse pour politesse à la duchesse, lorsqu'on annonça Mlle Bonneval.

La marquise recula de trois pas, et si vivement, que son fauteuil, allant heurter une table, brisa par la secousse plusieurs pièces de vieux Saxe. — Mlle Bonneval! s'écria-t-elle! Mlle Bonneval! répéta-t-elle tout bas. Puis, comprenant que son émotion l'avait trahie, elle reprit doucement : — Charmante surprise! Mais tous les bonheurs m'arrivent aujourd'hui. Qu'elle m'attende dans l'appartement de mon fils.

— Elle fait dire à monsieur le duc, ajouta le valet, qu'elle a amené avec elle M. Constantin.

— Que les deux enfans, Anselme et Constantin, jouent ensemble en nous attendant, dit la marquise, qui congédia le valet. Quoi!

pensa-t-elle en appelant des moyens plus énergiques encore pour dominer son émotion; Mlle Bonneval est restée depuis dix ans au service de M. le duc de Roquefeuille! Mais vous ne m'aviez pas dit, cher duc, se reprit-elle en souriant, que Mlle Bonneval était allée chez vous après m'avoir quittée.

— Oui, reprit timidement le duc en jouant avec son jabot..... Mlle Bonneval est passée à mon service il y a dix ans... elle a été d'abord dame de compagnie de ma femme. On s'attache aux gens... le temps... les services rendus...

La marquise était silencieuse.

La vieille duchesse sentait un buisson d'épines sous ses pieds.

Le duc continua à s'enferrer.

— Depuis la mort de Mme la duchesse, reprit-il, je l'ai nommée gouvernante de mon fils. C'est tout naturel... je suis satisfait de ses soins... elle a des qualités...

Déconcerté par le silence de la marquise, le duc resta envasé dans ses phrases pâteuses.

— Duc, lui dit-elle tout bas quand elle le vit enfoncé jusqu'au cou, le cheveu blond pris dans le bouton du gant était bien un cheveu de Mlle Bonneval?

— Et le portrait, riposta le duc, par qui fut-il donné, madame la marquise?

— Écoutez, mon cher duc, mettons un terme à cette situation. Je vous demande sèchement, nettement, le renvoi de Mlle Bonneval.

Se souvenant à peu près des expressions employées par la marquise pour ne pas congédier Boiroger, le duc répondit : — Quoi! madame, vous voulez que je remercie, que je renvoie celle qui veille constamment sur mon fils, sans avoir d'autre motif que la bizarrerie du hasard et votre caprice? Vous ne le voudriez pas; non, vous avez meilleure opinion de ma gratitude, de ma conscience...

Les explications, on le voit, avaient pris un beau caractère de franchise.

La marquise dit au duc : — Songez-y. La journée de notre seconde épreuve va finir.

— Je le sais, madame : y songez-vous de votre côté? Renvoyez-vous Boiroger?

— Congédiez-vous Mlle Bonneval?

Les épines que foulait la duchesse lui entraient dans les pieds. Cette nouvelle rupture l'accablait. Elle voyait moins l'immoralité que le danger de la position. Après s'être approchée de Boiroger, elle

lui dit à haute voix : — Monsieur, tantôt j'ai manqué envers vous de générosité. Je dois réparer publiquement une impolitesse, un tort, une injustice.

Chacun écoutait avidement.

— Oui, monsieur, j'ai méconnu votre mérite, votre savoir, votre zèle. Afin de vous prouver la sincérité de mes regrets, je prétends faire quelque chose pour vous. Vous êtes au service de Mme la marquise. Son fils, que je viens d'interroger longuement, m'a satisfaite au-delà de tout ce que je puis dire.

Châtillon interrompit à demi-voix : — L'enfant dort sur son champagne.

— Acceptez, continua la duchesse, une récompense méritée. Je vous donne vingt mille livres, et vous épouserez demain Mlle Bonneval, à qui j'en donnerai autant.

Boiroger, qui n'avait pas attendu la fin de la proposition de la duchesse et son panégyrique intéressé pour voir qu'il était le principal obstacle au mariage du duc de Roquefeuille et de la marquise, répondit : — Puisque vous daignez, madame la duchesse, apprécier les soins que j'apporte à l'éducation du fils de Mme la marquise, permettez-moi de tenir à mon œuvre. Je vous demanderai la faveur de n'offrir ma main à Mlle Bonneval que lorsque j'aurai achevé l'éducation que j'ai, dites-vous, si bien commencée.

La marquise et le duc se regardèrent.

Boiroger ajouta : — C'est un délai de cinq ans que je demande pour me rendre digne de votre bienfait, madame la duchesse.

— Que le diable l'emporte! murmura l'impétueuse duchesse entre ses dents et en chassant tout devant elle pour sortir.

— Ainsi, dit la marquise au duc de Roquefeuille, notre mariage est remis à cinq ans? J'aurai trente ans.

— Et moi trente-un ans, dit le duc en baissant la tête.

— Mais cette fois je vous jure sur l'honneur, monsieur le duc, de ne pas me marier, fût-ce avec un prince du sang.

— Moi de même, s'écria le duc avec héroïsme.

— Fût-ce, interrompit la marquise, avec Mlle Bonneval.

— A cinq ans, madame.

— A cinq ans, monsieur le duc.

LÉON GOZLAN.

(*La fin au prochain numéro*).

UNE ANNÉE EN RUSSIE.

A M. Saint-Marc Girardin.

I. — L'HIVER A SAINT-PÉTERSBOURG.

Mon ami, vous m'avez plus d'une fois reproché obligeamment d'être un touriste bien discret, à une époque où tant d'autres prodiguent leurs confidences. C'est vrai : j'ai visité les contrées les plus favorisées de la poésie, de l'histoire et des arts; j'ai interrogé avec dévotion leur vieux sol remué si avant; mais le courage et la voix m'ont failli pour célébrer ces reines du passé et leurs splendeurs évanouies. A moins d'avoir en main le rameau magique qui éternise tout ce qu'il touche, à moins, comme Byron, d'appendre au front de chaque ruine une strophe plus durable qu'elle, ou, comme Châteaubriand, de faire à ces mortes augustes un linceul de sa prose d'or, ne vaut-il pas mieux, pélerin obscur, s'agenouiller auprès de leur froide dépouille, et contempler en silence ce que le trépas leur laisse d'impérissable beauté? J'ai fait ainsi; mais voilà qu'un jour j'ai abordé à des rivages où les siècles n'ont creusé nulle empreinte profonde; dans une ville si neuve, qu'il lui a fallu, comme à Venise, se bâtir jusqu'au sol où elle pose; devant un peuple plein d'ardeur juvénile, qui porte le présent la tête droite, et marche légèrement à ses destinées, sans que son pied s'embarrasse dans les plis pesans du passé. Ici point de ces graves enseignemens de la tombe, point de ces imposantes grandeurs devant lesquelles toute personnalité s'hu-

milie : c'est une majesté dont on approche sans éblouissemens ni vertiges; c'est une puissance qu'on mesure, une beauté qu'on juge, une noblesse dont on discute hardiment les titres. Ici, j'ai moins de raisons pour me taire, et cependant j'avoue que j'hésite encore à vous écrire, tant j'ai de fois accusé moi-même la légèreté et l'outrecuidance de ces arrêts presque toujours blessans pour ceux qu'ils atteignent, sans grand profit pour la vérité. Au moins n'ai-je pas voulu apprécier les mœurs au débotté, ni les constitutions au vol du bateau à vapeur. J'ai attendu, tout en sachant bien que ce manteau de poésie dont la nouveauté revêt chaque chose, le temps le soulève et le déchire, et que donner son avis sur un pays au moment de repartir, c'est un peu parler d'une femme, la veille d'une rupture, avec la froideur de l'habitude ou la sévérité du désenchantement. Mais ce que les impressions perdent ainsi en fraîcheur, elles le gagnent en conscience, et si, en retour de l'hospitalité, on ne doit pas la flatterie, on doit au moins l'attention, cette politesse du juge.

Avant de visiter avec moi Saint-Pétersbourg, peut-être souhaitez-vous que je vous dise quelques mots du voyage. Sur chacune des deux routes de mer, soit qu'on traverse l'isthme de Danemark ou qu'on tourne par le Sund, il y a un repos précieux. Sans parler de la douceur d'une relâche, même durant la navigation la plus courte, c'est affaiblir la vivacité des émotions que de passer d'un bond, et sans toucher terre, d'une grande capitale à une autre. Entre Paris et Saint-Pétersbourg, entre ces deux drames pompeux, si riches de tableaux, si compliqués d'intrigue, il est bon qu'il y ait un intermède. Or, Hambourg et Copenhague sont parfaitement à propos pour cela, et deux intermèdes d'un caractère bien opposé. Hambourg, c'est le ballet populaire, exécuté, avec un entrain sauvage, par des matelots ivres et des filles de joie; Copenhague a la décence raide et guindée d'un divertissement de cour, dansant gravement le menuet devant des décors fanés, avec des costumes vieillis.

Cette grosse gaieté de Hambourg forme un étrange contraste avec la nature qui l'encadre. A voir cette orgie, chastement voilée de bosquets vert-tendre, on dirait une idylle en belle humeur, chantant des airs à boire d'une voix rauque et les poings sur la hanche. En effet, on ne saurait imaginer une mise en scène d'une plus délicieuse fraîcheur. Une ceinture de jardins enveloppe la ville de toutes parts; la verdure pénètre jusque dans les rues et sur les places en avenues charmantes; elle envahit même les habitations, qui, avec leurs façades vitrées, ressemblent à de vastes serres remplies de fleurs. A l'arrivée, rien de gracieux comme le coteau qui domine l'Elbe, paré de nombreuses maisonnettes, blanches et calmes comme des cygnes endormis sur la rive. Tous ces millionnaires juifs-allemands pouvaient se bâtir de somptueuses villas, et leur mauvais goût s'en fût mieux accommodé sans doute; mais ce paysage simple et riant, timide de lignes, modeste de contours, est d'un influence si pastorale, que le luxe des banquiers lui-même ne

l'abordé qu'en quittant ses grands airs. Bon gré, mal gré, Turcaret s'y fait Tircis, et vient, entre deux additions, respirer les brises du fleuve au pied d'un ormeau, demander au brin d'herbe qui s'agite des nouvelles de ses flottes, et effeuiller des marguerites en songeant à une cargaison bien-aimée qui n'arrive pas. Pendant qu'à jouir à la hâte de ce tableau fuyant on oublie Hambourg qui s'approche, tout à coup apparaît Altona, douce désinence italienne, perdue dans les vapeurs du nord. Que dites-vous de l'impertinence de ces financiers, qui ont à leur porte, comme un suisse dans une antichambre, une ville danoise pour faubourg? — De toutes les places de commerce qui se sont trouvées sur mon chemin, Hambourg est celle, je crois, à laquelle j'ai le plus volontiers pardonné. Les autres, sur le coup de neuf heures, sonnent le couvre-feu, ferment leurs livres et s'endorment pour rêver chiffres, la plume derrière l'oreille. A cette heure-là, Hambourg entre en danse, et, à vrai dire, on ne sait quand il dort. C'est une existence double, travail et plaisir. Dans la matinée, c'est Shylok penché sur une table et comptant son or; puis, le soir venu, quand il se met en marche à la tremblante lueur de ses réverbères discrets, c'est un joyeux fils de famille allant en bonne fortune, couvert d'un manteau couleur muraille, une lanterne sourde à la main. Mais, vraiment, je me reproche de dire : bonne fortune, à propos des faciles voluptés de Hambourg.

Copenhague, au contraire, est tout ce qu'il y a de plus correct et de plus endormi. On remarque bien du côté du port une apparence de mouvement, quelques ombres errant dans le brouillard; mais c'est le mouvement silencieux d'une ville somnambule. Pourtant, un matin de 1807, les Anglais l'ont bien brutalement réveillée : la canonnade finie, l'indolente a réparé quelque peu le désordre de sa toilette et refermé les yeux. Vous y entrez comme dans ces palais enchantés dont les maîtres sont invisibles, sans que nul s'informe qui vous êtes ni d'où vous venez. Chose prodigieuse! la police n'est pas même là pour vous accueillir de son inévitable sourire. En débarquant, vous trouvez sur le quai de vieilles berlines, de forme anté-diluvienne, démesurément hautes sur roues, quelque chose comme les calèches de chasse de Louis XV. Vous éveillez le cocher, qui éveille ses chevaux, et votre équipage s'en va sautillant gravement sur le gazon des faubourgs déserts. Après avoir admiré le Christ et les apôtres de Thorwaldsen, ce qu'on a de mieux à faire à Copenhague, c'est de se rembarquer, si l'on veut échapper à l'action alourdissante d'une prospérité trop monotone, et surtout trop bien nourrie. En cela, l'exemple vient de haut, et l'on voit chaque matin une douzaine de fourgons, à livrée écarlate, allant au marché pour la bouche du roi. Je ne vous dirai pas au juste qui régnait alors dans ce fortuné pays. En fait de dynasties danoises, je suis décidé à m'en tenir à Hamlet.

Avec quelle émotion j'ai vu se dessiner, à travers les brumes du Sund, la noire silhouette du château d'Elseneur, et quelle vivante illustration de Shakspeare! Jamais en aucun lieu, choisi par lui pour scène de ses drames,

sa pensée ne m'avait aussi fortement possédé. Ailleurs on est distrait par les merveilles de l'art ou par les réalités de l'histoire. A Vérone, le mausolée de Juliette disparaît dans la grande ombre de l'amphithéâtre; la douce plainte de Desdemona se perd dans le râlement de Venise, étouffée, elle aussi, par un soldat en colère. Ici la voix du poète s'entend seule, et rien ne vit que les figures animées par lui. Voilà bien sur la plate-forme Horatio et Rosenkrantz attendant le *Ghost;* mais le temps est loin où les sentinelles danoises s'entretenaient de si terribles apprêts contre l'Angleterre. La vie s'est retirée de ces côtes oubliées, et les peuples scandinaves ont depuis long-temps remis l'épée au fourreau. La goutte de sang que nous leur avons jetée par grace s'est aussitôt glacée dans leurs veines appauvries. Ils dorment, et en passant près d'eux le voyageur se surprend à parler bas.

La Baltique, dont je craignais la tristesse, s'est montrée tout hospitalière et charmante; elle avait aplani ses nappes vertes, étendu l'azur pâle de son ciel, attiédi ses brises, étalé la pompe de ses nuits polaires, qui ne sont que des jours adoucis. Mais pour qui a joui de la Méditerranée, coupe inépuisable de poésie et de beauté, comment toutes les séductions de ces mers du Nord la feraient-elles un moment oublier? Il ne faut pas chercher ici la même richesse, ni surtout la même limpidité de souvenirs. Traditions, histoire, tout est pâle, nuageux, indécis, et la poésie n'a visité ces parages qu'en se faisant brouillard. Le sombre génie de l'*Edda* et des *Niebelungen* plane sur cette mer et sur ses bords. Tout se tait; derrière nous, c'est Lubeck, long-temps la Carthage du Nord, qui de son aune insolente s'était fait un sceptre despotique; aujourd'hui, élevant ses clochers sans nombre dans une solitude de nécropole. A droite, c'est l'Allemagne qui rêve, penchée sur ses livres, et dont le calme n'est troublé que par les presses qui gémissent et les écoliers qui chantent. A gauche, de ces côtes basses et ternes s'est élancée la comète folle qui alla heurter contre l'astre naissant de Pierre sa chevelure enflammée, puis fléchir à Pultawa, pour revenir à Friederikshall s'éteindre obscurément dans le sang. Plus loin, le silence redouble, la nature s'affaiblit, les types s'effacent, jusqu'à ce qu'enfin les dernières ondes de la vie sociale aillent, avec les derniers battemens de la vie organique, mourir sur les grèves désolées du cap Nord. Au-delà, plus rien; le pôle, un point dans l'infini de l'espace, inconnu et certain, comme Dieu dans l'infini de la pensée.

Il ne faut pas non plus attendre de la Baltique la variété des aspects, les ravissemens de l'arrivée; ces côtes charmantes qui, pour vous attirer et recevoir, ouvrent leurs golfes gracieusement arrondis et vous tendent leurs caps comme des bras amis; ces villes qui se dressent jusqu'au sommet des collines pour vous saluer des signaux de la vigie, tandis que le soleil fait scintiller à leurs façades embrasées comme des milliers de joyeux regards. Ici on est près de la terre et on la cherche; il semble qu'elle se cache derrière les vagues, humiliée et vaincue : à peine aperçoit-on çà et là une végétation maigre et rare, pareille à des touffes d'algues échouées. Pourtant nous voici à l'entrée du golfe de Finlande, et nous touchons au terme du

voyage. C'est quelque chose de triste et de plat comme l'embouchure de la Tamise, moins ces bourdonnemens confus, ces bouffées ardentes qui annoncent un vaste foyer d'activité; moins cette vie incessante du commerce, et ces innombrables *steamers* qui montent et descendent par groupes, ainsi que de grands oiseaux de mer, battant le flot de leurs ailes noires; mais il y a ici quelque chose de plus : c'est, debout sur une île, une ville pour sentinelle avancée; Cronstadt avec sa belle flotte de guerre, flotte un peu fantastique, qu'on admire avec réserve, tant elle a l'air d'un ornement de perspective; machine poétique au repos qui attend l'épopée inconnue de l'avenir. On se sent pris de compassion pour ces pauvres vaisseaux qui sont là désarmés, nus, découronnés, sans voiles qui frémissent, sans pavillons qui ondoient, immobiles dans l'eau dormante ou captifs dans les glaces, tandis que, plus heureux, leurs frères de Sebastopol, brillans paladins de croisades nouvelles, nagent librement dans des flots de soleil et d'azur. A Cronstadt, le bateau à vapeur, naguère encore roi de la mer, vient se prendre au double filet de la douane et de la police. En voyant, dans le canot qui s'approche, ces hommes à chevelure inculte, à costumes étranges, on se croirait pris à l'abordage par les habitans de quelque terre australe, n'étaient les uniformes et les figures plus civilisées qui s'y trouvent mêlés. Ce premier coup d'œil donne le secret de la société russe, européenne jusqu'à la ceinture, sauvage par le pied. Jamais arrivée en pays étranger n'avait revêtu pour moi un caractère aussi sérieux; lorsque, dans le salon du *steamer*, vous comparaissez devant une sorte de tribunal militaire, vous éprouvez ce froid au cœur qui saisit un prévenu; c'est qu'en effet vous n'êtes guère autre chose, vous qui venez de France. Au ton assuré de politesse familière avec lequel ces hommes vous parlent, vous comprenez qu'ils vous tiennent, que vous êtes à eux, et vous frissonnez malgré vous sous la main dure et froide du pouvoir absolu. Ceux qui viennent avec la pensée d'un long exil jettent un douloureux regard à ce pont de navire qui était encore la patrie, et sur lequel se sont écoulés leurs derniers jours de joie et de liberté. Vous-même, touriste insouciant, vous sentez à ce rude contact tomber quelques plumes de votre aile, et peut-être regrettez-vous déjà d'être venu la froisser contre cette porte de fer, entr'ouverte avec méfiance, qui va se refermer sur vous, sinon devant vous; car vous n'êtes pas sûr d'entrer, et votre procès s'instruit. Après vous avoir demandé ce que vous venez faire, question naïve de toutes les polices, vos juges consultent la liste des noms mis à l'index. J'imagine que les gens à impressions de voyages sont mal notés sur ce livre noir.

Saint-Pétersbourg est bien près de nous, et rien ne l'annonce. C'est toujours la même étendue désolée de côtes basses et nues, le morne silence des eaux qui règnent en souveraines; à grand' peine distingue-t-on en approchant quelques sommets d'édifices qui semblent surnager comme les débris d'une ville submergée. Aussi, quand tout à coup on passe de la solitude d'un marécage aux splendeurs du quai anglais, ce *face à face* subit

avec l'œuvre de Pierre-le-Grand frappe et étourdit; et lorsqu'en débarquant vous vous trouvez au pied de sa statue, vous êtes tenté de toucher respectueusement du front le bloc de granit qui la porte, car c'est lui qui le premier vous apparaît, étendant le bras sur cette plage par lui fécondée; comme au jour où il dit, lui aussi : Que la lumière se fasse! C'est lui qui vous accueille de sa figure noble et ouverte, et vous présente fièrement sa ville bien-aimée. En ce moment, je me suis senti son sujet, par l'éternelle autorité du génie, et jamais nul de ses hôtes, jamais peut-être aucun de ses enfans au retour ne s'est incliné devant lui avec une plus humble et plus profonde émotion. — J'arrivais par une belle matinée d'été : le monde élégant était aux îles de la Néva ou dormait encore. Quais, places, rues, tout était désert, et je ne rencontrai qu'un flot de moujiks allant au travail. En voyant cette architecture tout italienne se déployant avec largeur sous un ciel d'un bleu ardent, et, pour animer cette royale solitude, rien que ces hommes au poil fauve, aux yeux couleur de mer, vêtus de sayons de peau, chaussés de sandales d'écorce, je songeais à Rome prise par les barbares. Pour un dilettante de voyages, rien ne vaut le saisissement de l'arrivée, surtout d'une arrivée par eau, lorsque nulle dégradation de nuances intermédiaires n'a affaibli la surprise. Il y a chez lui des désirs de voir, long-temps comprimés, qui en viennent à prendre tous les caractères de la passion avec ses anxiétés, ses ardeurs impatientes, et, quand il tient sa conquête, sa joie a la fatuité triomphante d'une première possession. Cette ville qui si souvent lui est apparue dans ses rêves à travers les nuages du lointain et de l'avenir, elle est là devant lui, elle est à lui, il la touche, il l'embrasse de ses avides regards. Or aucune ville ne donne ces joies de l'arrivée avec autant de plénitude et de soudaineté que Saint-Pétersbourg. Pour l'admirer et presque pour le connaître, il suffit d'un coup d'œil. Ce n'est pas une de ces villes aux mille détails, aux facettes infinies, que les siècles, ces patiens artistes, ont, l'un après l'autre, ciselées pierre à pierre avec amour. C'est une décoration de théâtre dressée d'hier, et dont les plus riches effets sont ménagés pour la loge impériale. Les Russes l'ont si bien entendu ainsi, qu'ils ont donné à leurs rues le nom de *perspectives*.

Si d'une décoration Saint-Pétersbourg a le grandiose factice, les points de vue étudiés, les larges coups de pinceau qui demandent à être jugés à distance et au demi-jour, par malheur il en a aussi la fragilité. Que le vent d'ouest fasse retentir son terrible coup de sifflet, et toutes ces merveilles vont s'abîmer sous les eaux. A chaque pas on voit, tracés sur les murailles, la date et le niveau de l'inondation dernière, et le souvenir de ce déluge, dont nul arc-en-ciel ne conjure le retour, a pour le passant la tristesse philosophique de ce salut du cloître : Frère, il faut mourir! Aussi à l'admiration excitée par cette ville magnifique se mêle toujours un peu de l'intérêt pénible qui s'attache à toute beauté menacée, à toute jeunesse sans lendemain; et si l'on parvient à oublier que ce fleuve, sa parure et son orgueil, peut, au premier moment, s'enfler pour l'engloutir, on regrette encore que la

noblesse de la matière ne réponde pas à celle des formes architecturales. Ces colonnades imposantes sont de briques recrépies et parfois de bois peint; mais, par une belle nuit transparente, si, appelant l'imagination à son aide, on se figure que tous ces palais sont de marbre, alors on a devant soi une ville de rois. Aujourd'hui, je ne pourrais déjà plus rendre assez vivement ces impressions du premier jour : ma promenade, le soir, sur ces quais immenses qui encaissent le fleuve dans des blocs de granit; les reflets du soleil couchant sur la Néva, belle et calme comme un lac, et, le lendemain, de délicieuses flaneries sans guide et sans but; le bazar avec ses marchands à longue barbe et en caftan, debout à leur porte, la tasse de thé à la main, répétant si patiemment à l'étranger leurs offres incomprises; la perspective Nefski, grande artère où toute la vie afflue, laissant les extrémités froides; hippodrome sans repos où mille chars, lancés à pleine carrière, semblent se disputer le prix; la nouveauté des costumes, la variété des équipages et leur luxe un peu débraillé, comme les fortunes de leurs maîtres; ces vastes carrosses à deux paires de chevaux si démesurément espacées, que, voyageant en Allemagne, ils couvriraient trois duchés; le *droschki-fauteuil* qui emporte rapidement, sur le parquet des rues, un brillant officier aux plumes flottantes, ou une femme aux riches couleurs, traîné par deux chevaux dont l'un, appelé le *Furieux*, est attelé de façon à piaffer coquettement en tournant la tête et en balayant le sol de sa longue crinière; enfin le vrai droschki national, simple banquette de drap bleu montée sur quatre roues basses, et, sur ce curieux véhicule, un pope en robe de soie verte ou violette, avec son chapeau à larges bords, sa chevelure ondoyante, sa haute canne à pomme d'or, tenant par la taille sa femme ou sa fille, assise près de lui, en sens inverse; ou bien une de ces belles nourrices au diadème brodé d'or et de perles, au sarafane écarlate, avec un enfant dans ses bras. Chaque école a ses madones; je m'étonne qu'un peintre russe n'ait pas imaginé la Vierge au droschki.

S'il ne s'agissait que de connaître Saint-Pétersbourg, je vous l'ai dit, un coup d'œil suffirait, et beaucoup s'en contentent. Je n'entends pas ainsi les voyages. Il y a en tout pays la langue à étudier, la vie à observer sous ses faces diverses, et pour cela je prends mon temps. Il est des gens qui, pour apprécier la beauté d'une femme, s'empressent gauchement autour d'elle et la regardent indiscrètement dans les yeux : l'homme de goût choisit dans un coin du salon une place commode, cherche son point de vue, et, attendant qu'elle se tourne, jouit à loisir de la grace de ses mouvemens. Je trouve qu'il faut en agir ainsi avec une société étrangère, s'établir à l'aise, et laisser l'année dérouler, comme un panorama mobile, les aspects, les usages, et les fêtes de chaque saison. Lors de mon arrivée, le soleil était d'une ardeur incommode. Souffrir de la chaleur en Russie, cela impatiente comme une déception de programme. L'automne même se traînait avec une molle tiédeur, et je commençais à soupçonner les hivers du Nord d'être aussi menteurs que les éternels printemps d'Italie. Pourtant une nuit, comme je sortais du

théâtre, je sentis l'air qui mordait mes joues avec une âcreté inaccoutumée; les dalles retentissaient, les ruisseaux criaient sous les roues, l'atmosphère était d'une transparence inouie, les dômes étincelaient; en passant devant le palais de Paul, je remarquai son aiguille d'or qui flamboyait, comme une épée, au-dessus de la chambre où ce prince mourut brusquement une nuit. C'était l'hiver qui me saluait de son premier souffle, et moi, son hôte, venu de si loin pour me confier à lui, je reçus ses âpres caresses avec une sorte de volupté cuisante. En ce moment, je pressentis ses rigueurs et ses beautés, la Néva peuplée comme une rue, les traîneaux rapides, les fourrures chatoyantes, tant de variétés imprévues d'aspects et de plaisirs. C'était bien l'hiver; dans la nuit il étendit sur la ville un manteau d'hermine, et le matin au réveil elle était charmante à voir dans cette toilette virginale. Bientôt le fleuve ralentit sa marche embarrassée, puis tout à coup s'arrêta, comme un voyageur transi qui tombe sur la neige. Il y a quelque chose de solennel dans cette crise soudaine et violente, dans cet adieu de la terre qui se voile pour six mois, dans ce défi porté par la nature à l'homme qui l'accepte sans crainte, car il connaît son ennemi, ennemi loyal qui n'a ni faux sourires, ni perfides haleines, et dont les attaques prévues se peuvent soutenir et repousser. Il l'attend de pied ferme, il le désire, car il en sait aussi les avantages et les bienfaits. Pour tous la vie devient plus facile, les ressources sont doublées; les routes, aplanies, glissent comme des canaux et, des extrémités de l'empire, apportent d'abondantes provisions. Le paysan suspend au croc son bétail gelé, qui le nourrira sans qu'il ait lui-même à en prendre soin. Il revêt sa *touloupe* de mouton, qu'il ne quittera plus; il allume son vaste poêle, qui ne doit plus s'éteindre, soleil qui n'a pas de caprices, et l'enveloppera d'une chaleur toujours égale, à l'heure où peut-être le Napolitain tremblera sous les rayons pâlis du sien. Dans l'espace d'une nuit tout a changé, scènes de la vie, divertissemens, costumes. Les cochers, si beaux avec leurs figures d'apôtres et leurs robes persanes, remplacent le chapeau à forme basse par le riche bonnet moscovite; les gracieuses laitières d'Okta, en casaquin garni de fourrure blanche et en jupon court, arrivent par volées, ayant, attaché à leur ceinture, leur bagage qui glisse derrière elles. A la place des voitures qui allaient criant sur un pavé inégal, paraissent les traîneaux qui vous emportent sans secousse et sans bruit; nuit et jour les rues en sont couvertes : ceux des seigneurs sont garnis de belles peaux d'ours à griffes d'argent et d'élégans filets de soie destinés à écarter la neige lancée par les chevaux. Il y en a, pour la campagne, qui ont la forme longue, évasée, et, au lieu de filet, une toile blanche que le vent enfle comme une voile, si bien qu'à les voir suivre les ondulations de la route profondément sillonnée, on dirait une chaloupe voguant sur une mer houleuse. De toutes parts la ville s'anime; long-temps assoupie aux îles dans les langueurs de la pastorale, la société s'éveille avec fougue aux agitations de la vie d'hiver : pour auxiliaire contre la sévérité du climat, il lui faut l'ardente réaction du plaisir.

J'aime la vie à l'étranger. Là, le *farniente* dont on jouissait chez soi avec un certain scrupule se trouve anobli et utilisé par une observation incessante. Se promener, en regardant autour de soi, instruit; demander ses pantoufles, même dans la plus modeste prose, est un exercice philologique; causer sur la chose la plus indifférente devient un travail attachant; tel sot qui vous ennuierait en français a au moins l'intérêt et le mérite d'une traduction en regard. Il y a mieux, s'amuser est un devoir, un dévouement de profession; la rue, le théâtre, le bal, sont autant d'écoles. Or, nulle part les réunions publiques ne sont aussi précieuses qu'en Russie, car nulle part les salons n'apprennent aussi peu. Hors de France, et ici surtout, il ne faut pas chercher, comme élément régulier, ce moyen monde, cette bourgeoisie décente, instruite, sachant parler de toutes choses en bon langage, entendant le comfort et l'élégance. Des régions basses et vulgaires on arrive, à peu près sans transition, aux hauteurs de l'aristocratie. J'aimais à visiter le pauvre hidalgo de Séville ou de Grenade, sauf à manger ma part de son modeste *gaspacho,* quand il y en avait pour deux; il m'offrait parfois un type curieux, et toujours son idiome sonore. Le gentilhomme anglais, chassant le renard dans son comté, est encore aujourd'hui une étude intéressante. Mais avec l'aristocratie moscovite, médaille plus qu'à demi effacée, il n'y a rien à apprendre, pas même le russe, qu'elle parle rarement et mal, tandis qu'il y a risque de se gâter son français. Cela vous étonne, et je dois m'expliquer. Lorsqu'en arrivant nous les voyons manier si facilement notre langue, soulevant pour nous le voile de la leur, qu'aucune analogie n'aiderait à deviner, nous éprouvons une surprise reconnaissante; mais bientôt on s'aperçoit que c'est un Français de convention, dont souvent les expressions et les tournures sont calquées sur la langue nationale, et, à la longue, on se laisse aller à l'imiter. Ainsi on s'habitue à dîner à *la restauration,* à demeurer au *bel étage,* à mettre dans sa bourse du *petit argent,* et, ce qui est plus grave, à mourir pour avoir *reçu un froid.* Une jeune personne, pour demander son manteau, prononce un mot chez nous déshonoré; une femme vous dit, de l'air le plus naturel, qu'elle va partir pour les eaux aussitôt que son mari sera *en canicule,* c'est-à-dire en vacances. J'ai rencontré quelques vieillards qui parlent le français avec une pureté parfaite. Leur éducation remonte à une époque où les Russes acceptaient franchement notre influence; aujourd'hui ils sont en révolte contre elle, et parfois ils en sont punis. Imaginez où beaucoup de familles vont chercher des précepteurs? à Genève et à Lausanne. Chose bouffonne! trouvant notre souffle trop vif pour ses aiglons délicats, l'aigle impériale nous les retire, à nous, après tout, gens de monarchie, pour les confier à des républicains. Je veux bien qu'ils apportent de leurs chalets un parfum de bergerie et des trésors d'innocence que nous n'avons pas à offrir, mais je vous laisse à penser quelle sorte de français pastoral ces naïfs montagnards peuvent enseigner. Il y eut un temps où nous voulions, nous aussi, avoir chacun notre Suisse; mais ce n'était pas pour élever nos enfans. L'aris-

tocratie russe, somptueuse, prévenante, hospitalière, est parfaite pour ceux qui, venant ici passer un mois, n'ont que le temps de jeter un coup d'œil à cette surface élégante. Leur place est marquée à toutes les tables, à toutes les fêtes; la dissipation s'empare d'eux et ne les laisse pas respirer. Pour moi, qui voulais prolonger mon séjour et le mieux mettre à profit, je ne me suis pas laissé prendre à l'amorce emmiellée de cette hospitalité captivante. Me bornant à quelques relations intimes, j'ai compté surtout, pour mon instruction, sur les scènes de la vie publique, ouvertes à tous, et qui n'engagent en rien l'indépendance, ni au moment où l'on en jouit, ni plus tard quand il plaira de les juger.

La première chose dont on est frappé à Saint-Pétersbourg, c'est la physionomie tranchée des divers élémens de sa population. Outre les nationaux, divisés en classes si distinctes, il y a une masse flottante d'étrangers, assez nombreuse pour former des colonies qu'on peut réduire à trois. Les Anglais, retirés dans une île, livrés exclusivement au haut commerce, qui ne les oblige qu'à des rapports très restreints, vivent à l'écart, complètement inaperçus, là comme partout, charmant l'exil par les mille détails portatifs du bonheur anglais, *capital Cork salt beef and butter, — capital fish sauces*, etc., etc. Je gage qu'ils vont jusqu'à préférer le thé avarié de la compagnie au thé si authentique des caravanes, venu avec le cachet de la douane d'Orembourg.

Les Allemands, exerçant de modestes industries avec une probité proverbiale, sont là ce qu'ils sont toujours à l'étranger, humbles, effacés, souples et malléables à merci, faisant bon marché de leur nationalité douteuse, remplaçant volontiers la patrie par la famille, facilement heureux pourvu qu'ils aient un piano dans leur arrière-boutique, une pipe en porcelaine peinte, de la bière à boire et des *lieder* à chanter. L'été, on les reconnaît à la simplicité bucolique de leurs amusemens; on les rencontre allant en bateau avec leur *samovar* prendre le thé sur le gazon des îles. L'hiver, on les distingue dans les bals à la coupe inouie de leurs toilettes, à l'intrépidité de leurs valses sans fin; dans les concerts, à leur attention courageuse, à leur inaltérable résignation dans les ennuis du plaisir.

Les Français (je ne parle ici que de la colonie enseignante) sont ceux qui prennent le moins leur parti de l'émigration. En contact continuel avec l'aristocratie, et non sur ce pied d'égalité qui fait seul le charme des relations, respirant mal dans ce milieu social où ils vivent à contre-cœur et dont ils ont trop à souffrir pour l'apprécier avec calme et indulgence, toujours gênés dans l'expression de leur pensée, mécontens, irritables, sans cesse occupés à redresser les plis de leur dignité froissée, ils sont exactement dans la position de ces jeunes Athéniens exilés à Rome, et que les fiers patriciens, subissant avec répugnance leur supériorité intellectuelle et l'autorité de leur belle langue, appelaient dédaigneusement *Græculi*.

C'est au théâtre surtout qu'il faut observer ces élémens si divers. Au

théâtre français, fréquenté par la haute noblesse, on pourrait se croire à nos bouffes. C'est le même luxe de bon goût, la même distinction de beauté, sauf la ligne souvent irrégulière et tourmentée des profils. Au théâtre allemand, on se trouve transporté dans quelque résidence de grand-duché. Voilà bien ces joyeuses et bienveillantes figures, d'une fraîcheur un peu commune, encadrées de boucles pendantes, ces modes d'un autre âge, cette ferme résolution de s'amuser de toutes choses et de rire à bon marché. Si l'on ne voit pas tricoter ces honnêtes ménagères, comme à Hambourg, à coup sûr c'est un sacrifice pénible à l'étiquette impériale. — Ma première visite au théâtre russe m'a laissé surtout un vif souvenir; on jouait une traduction d'*Hamlet*. Sur la scène ces acteurs inconnus qui étaient si bien pour moi les personnages de Shakspeare; dans la salle ces marchands à barbe jaune, avec leurs fourrures renversées sur le dossier de leurs siéges, et exhalant de légères émanations de ménagerie; cette langue mystérieuse qui voilait pour moi la pensée si connue du poète; jusqu'à cette sauvage nature qui sévissait au dehors, en si parfaite harmonie avec le drame; le vent et la neige qui fouettaient le théâtre, comme pour compléter la décoration de ces rudes scènes scandinaves, tout cela, joint à l'admirable talent du tragédien Caratighine, produisait en moi une intensité d'illusion que je ne dus jamais aux plus belles soirées de Hay-Market et de Covent-Garden.

Mais à certaines nuits le théâtre prend une forme bien autrement curieuse et instructive. Alors le mouvement et l'intrigue sont dans la salle; le public devient le poète et l'acteur. Me pardonnerez-vous, vous homme sérieux, de vous conduire au bal masqué? Soyez sans inquiétude; ces fêtes n'ont pas ici l'atmosphère ardente des nôtres; de toutes les contre-épreuves de la gaieté française, il n'en est pas d'aussi pâle. Rien de plus calme et de plus rassurant. Les mères de famille y conduisent leurs filles et les exposent en loge sans prendre la peine de les voiler. C'est, quant à la gravité, quelque chose comme nos anciens bals d'Opéra; seulement il y a de plus ici cette quantité d'uniformes, européens et asiatiques, qui produisent, à défaut d'autre, une vive animation de couleurs et le bariolage capricieux d'un bal costumé. On y voit même parfois la figure cuivrée de quelque pauvre reine géorgienne que l'on console de sa chute et de l'exil par des honneurs, à laquelle, en retour de son trône perdu, on donne un fauteuil dans la loge impériale et le droit de présider, diadème en tête, à la mascarade dont elle n'est pas le moins étrange ornement. Mais il y a de moins qu'à nos bals d'autrefois la science de l'intrigue qui est ici dans l'enfance et ne fera jamais de grands progrès. Malgré ses vastes proportions, Saint-Pétersbourg est singulièrement petite ville. Toute la société se connaît; il ne faut que voir ces larges rues si bien alignées dans lesquelles chacun est sûr d'être aperçu, qui, à une demi-lieue de distance, trahissent une livrée; ces appartemens si ouverts qu'on embrasse d'un coup-d'œil, n'ayant pour la causerie intime ni réduits, ni sanctuaires : on comprend tout de suite que la vie doit manquer

ici de ces mille secrets élégans qui alimentent le bal masqué. Dans ce monde à jour, le mystère devient trop vite scandale. Ces gens, qui se sont vus la veille, le matin peut-être, n'ont rien de bien piquant à se dire à l'oreille: il ne faut pas chercher ces figures animées d'une anxiété si divertissante, ces OEdipes à la torture entre deux sphinx en taffetas noir. Après quelques efforts d'imagination pour reconnaître la voix, puis pour se rappeler dans quelle maison on a pris le thé ou dansé ensemble, cavaliers et dominos vivent dans la meilleure intelligence et pourraient fort bien retirer leurs masques. Pourtant, tels qu'ils sont, ces bals présentent à l'étranger une précieuse ressource d'observation, et c'est pour lui que l'intrigue fait le plus de frais. Il est si rare de voir un touriste s'oublier ici après les neiges, que le plus inconnu ne peut manquer d'attirer l'attention. On veut à toute force savoir qui il est, quel est le but de son voyage; c'était la première question de chaque domino, souvent même sans nulle préparation oratoire, et je ne pouvais leur faire comprendre que c'était à eux à me dire ce qu'ils savaient ou devinaient. Se rendant une justice par trop sévère, les Russes ne veulent pas croire qu'on reste chez eux, l'hiver, sans un intérêt puissant, un livre à faire, du champagne à vendre, une mission à remplir. La diplomatie est la conjecture qui les affriande le plus, et vous ne sauriez imaginer de quelles missions fabuleuses j'ai dû me laisser affubler.

Malgré cette ignorance totale des formes parlementaires, ou peut-être grace à cette innocence du premier age, j'ai dû à ces bals plus de révélations piquantes que la société ne m'en eût offert. J'ai confessé tous les corps de l'état en domino; chez elle, j'aurais trouvé l'aristocratie défiante et prude, posant avec raideur, ou bien forte sur son terrain, insolente peut-être; j'ai mieux aimé me rencontrer avec elle en terrain neutre et à armes égales. Là, quand je lui voyais quelque velléité d'impertinence, je me donnais le plaisir de la traiter en baronne de fraîche date qui veut faire la Montmorency et qu'on persifle malgré ses grands airs. Elle le mérite bien, je vous jure; mais aussi, parfois, je l'ai vue bonne et modeste, épanchant avec joie ses souvenirs de France, puis, bien bas, l'humble aveu de ses tristesses et de ses ennuis, les regrets du passé, et, plus bas encore, quelques vagues aspirations vers l'avenir. Malheureusement, en dépit de toutes ces missions fantastiques auxquelles elle s'obstinait à croire, mes instructions ne m'autorisaient pas à lui donner de l'espoir. Quant à cette liberté si vantée d'aborder l'empereur, ne croyez pas qu'elle en use pour risquer certaines vérités. Hélas! cette pauvre aristocratie n'a plus même le courage du masque, ou du moins ce n'est pas la politique qu'elle en couvre. Si, dans ces nuits, elle prend le bras du maître, ce n'est jamais en créancière frustrée qui réclame et qui menace. Elle sait bien, d'ailleurs, que pour de telles hardiesses le masque la protegerait mal; ici, le bal lui-même a perdu ses franchises, et l'espionnage ne reconnaît ni ne respecte cette trève de Dieu.

A propos d'intrigues, j'allais oublier la seule qui mérite ce nom, la plus

piquante de toutes, car c'est une intrigue à visage découvert, je veux dire mon entrevue avec la police. Partout ailleurs un pareil tête à tête est fort désagréable et compromettant. La police habite, d'ordinaire, quelque sale réduit dans un quartier mal famé, et si elle vous appelle, vous y allez honteusement, le long des murailles, comme chez une tireuse de cartes ou quelque chose de pis. A sa porte, on croise des hommes à figures sinistres et des femmes à mine souriante. Pour arriver à la maîtresse du logis, il faut braver l'atmosphère infecte d'antichambres mal peuplées; on entre la main sur la poche, on sort le mouchoir sur les yeux, et si l'on est reconnu, on s'excuse. A Saint-Pétersbourg, il n'en est pas ainsi. La police a pour demeure un palais, pour pages de jeunes officiers des plus grands noms. C'est une existence de sultane favorite, somptueuse, inquiète, enviée, tremblante entre les capricieuses tendresses et les terribles colères du maître, toujours attendant quelque faveur nouvelle ou le cordon des muets. Aussi, quand on vient vous dire un matin qu'elle vous a distingué et désire vous voir, vous vous élancez en traîneau avec le trouble charmant d'un premier rendez-vous. Arrivé à l'hôtel, un laquais vous reçoit discrètement, et vous conduit, foulant de moelleux tapis, jusqu'au boudoir dont la portière retombe sur vous. La police vous tend la main en souriant, vous offre une cigarette, et, au bout d'une demi-heure, tout en causant France, Russie, littérature, tabac turc, maryland, Taglioni, elle vous a confessé avec une insouciance adorable. C'est l'inquisition en peignoir rose, la question extraordinaire en gants parfumés. Si elle vous voit disposé à passer l'hiver, elle vous fait observer qu'un hiver russe est une rude épreuve pour les poitrines délicates; elle vous en fait un tableau effrayant; puis, en regard, vous montrant dans le lointain la France et son climat débonnaire, elle vous attendrit par les touchantes images de la patrie et du foyer. Si vous résistez, elle se fait humble : elle craint que les plaisirs de Saint-Pétersbourg ne paraissent bien fades à l'étranger qui arrive ayant aux lèvres l'excitante saveur de la vie parisienne, à l'oreille les accens de Rubini et de la Grisi. Naturellement, en homme bien appris, vous vous inscrivez en faux contre tant de modestie; vous vous récriez sur le charme que vous promet l'étude de la société russe; puis, pour un pauvre Français, encore tout meurtri de l'émeute, encore tout étourdi de l'aigre cliquetis de la politique, quelle douceur de se reposer un moment à l'ombre d'une protection bienveillante, d'apprendre à si bonne école la science du bonheur dans le calme, et d'en rapporter les salutaires leçons à ses compatriotes qui en ont tant besoin! Elle écoute tout cela, comme vous le dites, le plus sérieusement possible, et vous remercie d'un sourire encore plus équivoque que le premier. Puis elle vous tend de nouveau la main, et la comédie est jouée. Qu'on me le dise, en quel pays la police a-t-elle ces formes exquises de politesse et d'élégance?

Mais partout, et quelles que soient ses manières d'agir, je l'ai trouvée bien ingénue de faire des questions, elle qui doit tout savoir; bien indiscrète

surtout de vous demander quel intérêt vous pouvez avoir à prolonger votre séjour. Outre que la parole a été donnée au voyageur pour ne pas répondre à la police, n'y a-t-il pas des raisons intimes qu'on ne saurait trahir? Ainsi, quand les sbires du saint-siége demandent à Byron pourquoi il s'oublie plusieurs années à Rimini, où il s'ennuie si royalement, faudra-t-il qu'il leur livre un nom cher et sacré? faudra-t-il qu'il confie à ceux de l'Autriche un secret bien autrement grave pour lui que l'honneur de vingt femmes, à savoir qu'il boite, qu'à Venise on ne marche pas, et que, renversé sur les coussins de sa gondole, et drapé avec goût, il est toujours beau? Cette conjecture m'est venue un soir en sortant du palais Moncenigo, et je l'abandonne aux biographes du poète.

Je n'avais, moi, pour me taire, ni ces sérieux scrupules de conscience, ni ces frivoles réserves d'amour-propre; mais je n'ai jamais osé dire ma véritable raison, tant j'étais sûr d'exciter un rire d'incrédulité. Comment convenir qu'on passe l'hiver à Saint-Pétersbourg pour apprendre le russe? A d'autres, on n'est pas si dupe que de croire de pareils contes. Les Russes sont les gens du monde qui parlent le plus de langues et les étudient le moins. Leurs travaux de linguistique sont à peu près terminés en nourrice. — Quel âge a votre élève? demandais-je à une gouvernante anglaise. — Onze mois, me répondit-elle fort sérieusement. Ils en viennent, tout enfans, à parler assez bien trois ou quatre langues, voire même le russe, ce qui est moins exigé par la mode; mais, encore une fois, apprendre, dans le noble sens du mot, par l'étude et l'analyse, est pour eux chose inconnue, et la preuve, c'est que sur les langues anciennes que leur valet de chambre n'a pu leur enseigner en jouant, ils sont d'une extrême faiblesse ou d'une entière ignorance; auss comment admettraient-ils qu'un étranger vienne faire de la philologie par 25 degrés de froid? Vous le comprendrez sans peine, vous qui savez qu'avec un dictionnaire, le kamschatka ne m'effraierait pas. Quel livre en effet vaut celui-là pour l'infini des ressources, et à lui seul ne les remplace-t-il pas tous? Le parcourir, n'est-ce pas promener sa pensée distraite sur un clavier immense dont chaque touche éveille quelque idée nouvelle, quelque intime souvenir? Quand on s'est fatigué à suivre la pensée dans sa marche inégale, tantôt fille du ciel au vol brusque, ambitieux, tantôt lourde pédante au pas embarrassé, n'est-il pas bon de se reposer avec un mot, modeste chrysalide où le monde moral dort en germe, humble anachorète dont la solitude féconde fait réfléchir? Puis dans cette lecture, en apparence si aride, combien d'utiles enseignemens? Étudier les dictionnaires dans leur ordre chronologique, n'est-ce pas, comme Cuvier, remonter une à une les couches superposées de la civilisation et de l'histoire? Ainsi, le premier gisement arabe rencontré dans la langue espagnole donne la date de l'invasion plus sûrement que Mariana; le dépôt tartare, laissé dans la langue russe, pourrait suppléer à Karamzine. Il y a tel mot qui fait connaître le caractère d'une nation, ses habitudes, ses tendances intellectuelles. Ainsi, nous autres, peuple d'avant-

garde, nous avons pris aux Allemands *halte!* mot de plomb qu'il était utile d'attacher à notre aile, et nous leur avons donné *marche!* aiguillon que leur lenteur n'eût pas su trouver. Il y a des étymologies lumineuses qui éclairent toute une constitution sociale. En russe, le mot *kniaz* (prince) vient de la même source que le mot *knout*.

En vivant dans la société des mots, on en vient à trouver à chacun sa physionomie, à se sentir pour eux de l'estime et de l'aversion. Il y en a de nouvellement créés, enfans dont nul contact n'a altéré encore la pureté; il y en a qui n'ont servi qu'aux poètes, et qui, après trois mille ans, conservent une naïve senteur d'Arcadie; et près d'eux en voilà d'autres coupables, déshonorés, rouges de sang : groupés en phrases ardentes, ils ont blasphémé Dieu, soulevé le monde, égaré tout un siècle, et vous les retrouvez là, comme de vieux criminels dans un pénitentiaire, isolés, farouches, désarmés. Puis qu'un jour le cerveau s'échauffe; que l'imagination souffle sur tous ces mots et les anime : alors ils se lèvent et marchent; ce sont autant de mystérieux voyageurs, et quel plaisir de les suivre aux plateaux de l'Asie, aux versans du Caucase et de l'Himalaya, pour recommencer avec eux leurs migrations lointaines! Ils défilent devant vous, un à un, vous parlant de choses étranges, de sociétés évanouies : il y en a qui nous sont venus tout droit avec les croisades, pieux pèlerins brunis par le soleil d'Orient; d'autres à travers l'Espagne, armet en tête, avec Abderame, ou, bohémiens honteux, avec les Morisques. Il en est qui ont pris de plus longs détours, et vous avez peine à les reconnaître, tant ils ont, en chemin, bariolé leur costume, altéré leur accent, effacé leurs couleurs. A quelques-uns, on s'étonne de voir le plaid écossais avec les babouches turques, le béret basque avec la robe traînante du bonze; d'autres, partis du Pinde et égarés à la suite des caravanes, nous présentent le pur profil grec surmonté de la tiare persane ou du turban. Enfin, il y en a qu'on interroge en vain sur leur origine, énigmes impénétrables devant lesquelles la science découragée s'arrête, le doigt au front. A Nodier seul a été donné de faire comprendre et de prouver par l'exemple tout ce que dans un dictionnaire on peut trouver de science, d'esprit, de fantaisie et de cœur. Pour moi, je puis dire seulement tout ce qu'une bonne étymologie apporte de consolations à l'exil.

Vraiment, les Russes sont trop modestes. Leur belle langue mérite bien à elle seule qu'on s'oublie chez eux; unissant la majesté orientale à la clarté européenne, elle a, pour composer ses mots, l'aisance et la richesse de l'allemand, sans en avoir la complexité pesante, les contorsions laborieuses; comme l'Espagnol, elle possède des notes gutturales, tempérée par des terminaisons d'une mollesse ionienne, et elle s'unit au chant avec une énergique douceur. La poésie lyrique se meut avec noblesse dans l'ampleur de ses formes, et la tragédie se taillerait un manteau digne d'elle dans ses larges plis. Pour la littérature légère, et surtout pour la conversation, pour un échange d'idées fines et délicates, elle manque de souplesse, de nuances et

de tours rapides. Cela s'explique sans peine. Quand la Russie entama l'œuvre de sa régénération, elle prit pour instrument une langue étrangère; elle voulait que l'Europe l'aidât à ce travail, et elle ne pouvait se passer d'interprète. La civilisation des idées a marché vite; la langue négligée n'a pu suivre, et souvent le contraste entre la naïveté primitive de ses allures et la pompe de ses mots rappelle la gravité charmante d'un bel enfant sérieux; mais si, à être laissée ainsi en arrière, elle a perdu en raffinemens, elle y a gagné le rare avantage de rester populaire, intelligible pour tous dans son style le plus élevé. Au lieu de se diviser en deux familles, dont l'une, anoblie, dédaigne l'autre, demeurée roturière, elle a conservé son unité. Grands et petits la parlent de même, et s'il y a une différence, elle n'est pas en faveur du beau monde, forcé, à chaque pas, de recourir, faute de ressources suffisantes, à des locutions françaises. Aussi, pour apprendre le russe dans sa pureté, on vous conseille d'aller vous établir dans un village de l'intérieur.

Pour s'habituer à une langue il est deux moyens pratiques, commodes et précieux : les journaux et le théâtre. Je n'ai pas besoin de vous dire que, de toutes les formes littéraires, le journal est celle qui a dû prendre ici le moins de développement. Tout ce qui ressemble à une tribune est nivelé au sol, et en rappelant ce fait, il ne serait pas généreux de vouloir humilier la presse russe née d'hier, quand sa voisine allemande, vieille raisonneuse qui a tant à dire, ronge son bâillon avec une patience si exemplaire. Un journal en Russie est donc ce qu'était la *Gazette de France* sous Louis XIV, un recueil d'ordonnances, de promotions, de nouvelles de cour. Mais comme si, par une loi fatale, le génie de la discussion devait avoir sa part de la main même de ceux qui le redoutent le plus, au-dessous de ce monde officiel, comme dans un cabaret au-dessous d'un salon, on permet aux gens de lettres de s'attabler dans un coin, et là de jaser, railler, médire assez à l'aise, surtout de se frotter l'un l'autre en toute liberté. Lorsque si près de cette noble compagnie, couverte de rubans et de pierreries, si calme et si digne, si contente de soi et de toutes choses, qui toujours bénit et approuve, ne parle que de prospérité, de faveurs et de fêtes, on voit le feuilleton, prolétaire à la tenue négligée, le fouet en main, le cigare à la bouche, riant d'un rire triste et amer, froissant tout ce qu'on lui livre, et faute de mieux se moquant de lui-même, se débattant dans les entraves qui le gênent, sous les ciseaux qui le mutilent, s'efforçant d'élargir sa place, de monter et d'envahir; on trouve parfois qu'il ressemble d'une façon effrayante au ferment populaire s'agitant sous les couches paisible et polies qui le compriment : et alors le feuilleton ne fait pas rire, il inquiète, car on se rappelle comment, en tout pays, l'esprit d'examen prélude, et l'avenir s'éclaire des lueurs prophétiques du passé.

Quant à la politique, vous imaginez aisément ce qu'on en fait ici. C'est l'histoire contemporaine traitée comme Horace par les jésuites, c'est-à-dire expurgée de tout ce qui pourrait offenser la candeur et éveiller l'imagination d'un jeune peuple bien élevé. En gouvernante sévère et prude, la censure

étend son éventail pour cacher à cet innocent pupille les écarts de ses aînés. Chargée de l'entretenir dans la croyance de l'âge d'or, elle lui présente les faits sagement adoucis et sous une forme décente; si bien que le bulletin graveleux de l'Europe constitutionnelle devient entre ses mains la plus édifiante morale en action. Si elle osait, elle lui offrirait le tableau attendrissant de nations désenchantées et repentantes, revenant déposer aux pieds de leurs rois ces chartes funestes dont elles ont reconnu l'abus. Mais les mots de *charte, révolution, république,* et autres aussi mal sonnans, sont retranchés de son vocabulaire, et tel honnête bourgeois de Wladimir ou de Kieff peut fort bien mourir avec l'illusion fortunée que c'est un roi qui trône à Washington. Moi qui ne lis jamais que les journaux du pays où je me trouve, je ne puis assez vanter l'excellence de mon régime actuel pour rafraîchir le sang et calmer les nerfs. Je le conseille à tout radical attaqué d'inflammation aiguë et abandonné des médecins; à coup sûr cela lui vaudra mieux qu'un pèlerinage au mont Saint-Michel.

L'office de censeur n'est pas ici d'une médiocre difficulté; c'est une sentinelle placée à la porte du palais, avec défense de laisser passer aucune figure désagréable. Y eut-il jamais consigne plus vague et plus embarrassante? Aussi imaginez ce que la presse française causerait ici d'émoi et de scandale si elle arrivait tout droit avec son déshabillé léger et ses libres allures. Par bonheur, sur sa route se trouve Berlin, douane sévère où elle est visitée, lazaret où elle se purifie, limbe d'expiation où elle se prépare avant de pénétrer jusqu'aux régions bienheureuses de l'absolu. Parfois c'est une pensée républicaine qui s'est élancée de Paris, le bonnet phrygien en tête, coudoyant peuples et rois, allant sans doute consoler quelque sœur prisonnière dans le Nord. Arrivée à Berlin, on la fouille, on la désarme; à la place de la cocarde rouge on lui met au front une couronne virginale; puis, vêtue de blanc, elle vient, les yeux baissés, faire révérence à la censure russe qui, trompée à ses airs de rosière, l'accueille et lui sourit. Ou bien c'est une plaisanterie, à la plume légère, qui va tomber aux mains maladroites d'un traducteur prussien. Le bourreau saisit brutalement la pauvre sylphide, flétrit et arrache ses ailes diaprées, déchire sa tunique de gaze et la laisse aller, chargée des lourdes draperies de la langue allemande. Figurez-vous Fanny Essler obligée de danser avec le manteau d'un margrave : aussi la pauvre plaisanterie arrive se traînant sans grace, si défigurée que moi-même je ne reconnais plus cette compagne d'exil.

Au théâtre l'embarras de la censure n'est pas moindre. Par exemple, qu'il s'agisse de monter l'opéra de *Gustave,* elle y consentira de grand cœur, à la seule condition d'un léger changement; il suffirait de remplacer le coup de pistolet de la fin par toute autre marque d'obéissance et de respect. Quant aux ressources littéraires, les œuvres originales d'une véritable valeur sont rares. Les Russes vivent d'emprunts. et nous aurions mauvaise grace à le leur reprocher, d'autant plus qu'ils en conviennent franchement, au moins

sur l'affiche; plus honnêtes gens en cela que nos voisins d'outre Manche, qui nous volent sans vergogne, et signent notre bien de leur nom. Mais si le théâtre russe est peu riche en pièces d'une haute portée, il a des esquisses de mœurs nationales d'un comique parfait; genre plus facile et dont on trouve dans les littératures les moins fécondes d'heureuses expressions. Pour avoir la caricature d'un peuple, on n'a rien de mieux à faire que de la lui demander à lui-même; on l'aura plus ressemblante, et à coup sûr le procédé sera de meilleur goût. Il y a la même chose à dire de l'exécution dramatique; nos vaudevilles et surtout les farces indigènes sont fort bien joués. Pour le drame et la tragédie ils n'ont qu'un acteur, mais un de ces hommes qui valent à eux seuls une armée, l'illustre Caratighine. J'ai admiré les célébrités d'Angleterre et d'Allemagne, et je crois fermement que si notre Talma a laissé un héritier en Europe, il est aujourd'hui à Saint-Pétersbourg.

Dans les autres branches de littérature, les Russes ont des richesses originales, des noms qu'ils chérissent et révèrent à juste titre, mais pour nous presque ignorés. Il y a peu d'années ils ont perdu, de mort violente, leur Pouschkine, qui, si l'on prend en considération la différence des conditions locales, peut se placer sans désavantage à côté de lord Byron. C'est également la sublimité du génie tempérée par toutes les graces de l'esprit; c'est la même verve railleuse qui n'eût demandé qu'espace et liberté; surtout c'est le même dédain amer pour les misères et les chaînes sociales, la même aspiration vers une vie errante et sans foyer; mais lui, ce n'est pas l'Océan qui l'attire, ce sont les steppes sans bornes; ce n'est pas le corsaire jetant à la tempête, comme un défi, son chant révolté, c'est le Tsigane promenant sur les bords du Don sa tente déchirée. Eh bien! ce poète d'une vraie puissance, l'Europe ne le connaît pas. Sa gloire n'a pas plus d'écho que le sifflement de la balle qui l'a frappé.

En tête de la littérature militante, ils ont Nicolas Gretsh, qui, par les formes multiples du talent, le charme du style, par l'alliance si rare de l'imagination la plus fraîche à une profonde érudition philologique, surtout par sa vieille autorité hautement reconnue et la vénération affectueuse dont l'entoure la jeune école, rappelle, et c'est là un grand éloge, notre patriarche de l'Arsenal. Par malheur, cet esprit si riche et si varié, Allemand par la conscience, Français par la grace, n'est connu chez nous que de quelques salons, qui ont pu admirer sa vivacité et ses saillies. Si par hasard il a passé la frontière en forme de journal ou de volume, il nous est arrivé couvert d'un voile impénétrable, et je puis vous dire combien nous y perdons.

Ils ont aussi des romanciers ingénieux et féconds, deux aujourd'hui vivans, Boulgarine et Zagoskine, qui excellent à peindre les mœurs populaires et à tracer les scènes d'histoire nationale. On a essayé de nous les faire connaître, mais sans parvenir à nous y attacher; sous l'enveloppe russe, leurs figures n'offrent pas cette réalité profondément humaine qui anime celles de Fielding et de Lesage, et fait qu'en elles c'est nous-mêmes que nous regardons

vivre et agir. De plus, pour que nous la suivions avec intérêt dans ses détails, la société russe ressemble trop à la nôtre en ce qu'elle copie, et s'en écarte trop dans ce qui a résisté à la transformation. Elle n'est plus assez primitive pour nous captiver par l'étrangeté seule, comme celle que peint Cooper, et elle n'a pas encore, pour s'imposer à l'attention du monde, l'autorité de l'âge et l'éclat des services; elle n'a ni les graces naïves de l'enfance, ni ces rides fécondes que creuse la science de la vie, et qui donnent à la vieillesse le droit de se faire écouter. L'histoire des Russes nous touche bien moins encore. Avant Pierre-le-Grand elle n'est pour nous, et souvent pour eux-mêmes, qu'une collection de momies informes, de portraits pâlis, de figures mutilées, et à grand'peine en emportons-nous le souvenir précis d'un fait ou d'un nom. Quant aux romans intimes, aux délicates analyses de cœur, il se passera bien du temps sans doute avant qu'ils aient à nous offrir un diamant comme *René* ou comme *Adolphe*, si même ils doivent le tailler jamais. Les femmes qui, seules, pourraient le leur fournir, n'ont pas chez eux une place assez haute ni assez d'influence. L'Asie, qui a pesé deux siècles sur ce pays, a laissé, comme stigmate de la conquête, l'empreinte de ses mœurs aussi bien que de son langage; or, dans les littératures orientales, la femme ne paraît que pour jeter de son balcon des fleurs symboliques, ou pour être lancée à la mer cousue dans un sac. Les classes inférieures de la population russe ont surtout conservé cette empreinte. C'est pour les femmes la même vie à l'écart dans les soins du gynécée ou les causeries oisives du bain mauresque, tandis que le mari trône seul au bazar, seul parfois à la salle du festin. Même dans les classes élevées, les femmes doivent se résigner à un *a parte* humiliant. Dans les repas on les parque toutes ensemble à une extrémité de la table, et, à la fin, les hommes aiment bien mieux rester seuls à boire et à fumer, en s'abandonnant à de libres propos, selon la mode anglaise; or qu'attendre, je vous prie, de gens qui renvoient les femmes au dessert, comme si le frein salutaire de leur présence n'était pas pour l'esprit, pour la forme des idées, la seule garantie de délicatesse et de distinction? A bien examiner, nous qui préférons à tout le charme de leur causerie, nous sommes les seuls pour qui elles soient un élément littéraire aussi fécond. Voilà pourquoi un portrait de femme, daté de Paris, a la même valeur en Europe qu'avait autrefois une savante ciselure de Benvenuto Cellini.

Ainsi la littérature russe, qui n'est pas sans richesses, n'a pas jusqu'ici de retentissement au dehors. Assise au milieu des neiges, la *balalaïka* en main, la muse slave chante à l'écart, et c'est à peine si nous saisissons quelques notes confuses. Elle se console de l'indifférence du monde en mesurant les vastes domaines où sa voix s'étend, en comptant les millions de sujets qui l'écoutent. Mais hélas! la gloire se fait-elle en famille et sans échos lointains? La pauvre muse sait d'ailleurs, et c'est là sa grande tristesse, que de hautes sympathies lui manquent, que la politique et la guerre sont des rivales pre-

férées. La Russie n'attache guère d'importance qu'aux chefs-d'œuvre signés par ses diplomates et s'occupe peu de ses poètes. Qu'elle y prenne garde pourtant, cette insouciance porte malheur; ce sont les poètes qui donnent la gloire, et ils se vengent assez par le silence. Il se peut qu'elle soit appelée à la première place dans les congrès, mais à ce banquet des intelligences que notre siècle prépare à l'avenir, il est à craindre que sa part ne soit faible et ses représentans inaperçus.

Dans les arts, la détresse menace d'être bien autrement grande. Dès qu'un peuple commence à balbutier sa langue, il chante, et parfois ses premiers essais restent et sont admirés à toujours; mais les arts s'apprennent et se forment par une lente étude et de patiens efforts. Les Russes possèdent ce qu'ont pu leur donner, presque en un jour, l'or et la volonté de leurs souverains, de riches collections rapportées d'Italie et de Hollande; ils entretiennent libéralement des élèves à Rome, et l'imitation a produit quelques talens isolés. Ils ont un peintre, Brulof, dont le pinceau fantasque a des éclairs; un sculpteur, le baron Clodt, qui, pour les chevaux surtout, rivaliserait avec Marochetti. Ils ont des palais bâtis par des architectes étrangers, et pour lesquels ils prodiguent les colonnades avec aussi peu de mesure que les Anglais, si fiers de leurs tristes portiques en fer creux, tout près de se croire artistes parce qu'ils sont fondeurs. Les églises byzantines sont les seuls monumens qui aient conservé du caractère; leur cinq coupoles, quelquefois fond vert ou bleu, semé d'étoiles d'or, sont d'un bel effet de perspective. Par malheur, elles manquent absolument de variété, tant, pour la décoration, l'art est gêné par les exigences du dogme. En ce moment, ils en construisent une qui promet d'être fort remarquable, au moins par le grandiose, la richesse, et, ce qui est plus rare ici, la solidité. Ce n'est que marbre, bronze et granit; mais au moment où j'écris, elle est encore à demi cachée par les échafaudages, et il en est des édifices qui se voilent pour se bâtir comme de ces génies espérés qui s'enferment pour travailler à un grand ouvrage. Les amis annoncent des merveilles; le public s'en tient à une espérance méfiante, et dit comme Alceste : nous verrons bien.

En musique, les Russes ont des chants nationaux empreints de mélancolie; car toujours les mélodies des sociétés naissantes sont plaintives, comme pour ressembler à des vagissemens. Depuis quelque temps ils s'essaient à l'opéra. *La Vie pour le Czar*, de Glineka, est d'une originalité précieuse, leur première œuvre d'art peut-être qui n'ait rien imité. La science y revêt une forme si naïve et populaire, c'est, comme poème et musique, un résumé si fidèle de tout ce que la Russie a souffert et chanté, elle y retrouve si bien ses haines et ses amours, ses larmes et ses joies, sa nuit profonde et son aurore radieuse; c'est d'abord une si douloureuse plainte, puis une hymne de rédemption si fière et triomphante, que le dernier paysan, transporté de son *izba* au théâtre, serait touché jusqu'au fond du cœur. C'est plus qu'un opéra, c'est une épopée nationale, c'est le drame lyrique rendu à la noblesse

de sa destination primitive, alors qu'il n'était pas un amusement frivole, mais une solennité patriotique et religieuse. Je n'ai jamais assisté à ce spectacle sans une profonde et sympathique émotion.

Il ne faut donc, en fait d'arts, demander aux Russes que des succès épars, mais rien qui ressemble à une école; en auront-ils jamais? Il est permis d'en douter. Pour toutes choses leur aptitude est très vive, mais ils sont peu faits pour des études persévérantes. Puis les arts, aussi bien que les lettres, souffrent de préoccupations rivales. Comme ces cadets de famille lancés de bonne heure dans le monde avant leur éducation terminée, et qui, se trouvant trop gentilshommes pour devenir marchands ou artistes, prennent la cape et l'épée, le peuple russe s'est fait militaire. Ici la caserne s'élève au faîte de l'édifice social; le commandement de la manœuvre couvre les voix de l'école et le chant des poètes. La Russie dirait volontiers comme l'ancienne Rome : Aux autres les arts énervans de la paix! à moi la domination des armes! Rome pouvait prendre cette devise, qui du reste trahissait encore plus de jalousie que d'orgueil; le chaos des sociétés nouvelles ne pouvait se débrouiller que par le glaive, et ce travail voulait un long avenir; mais de nos jours, devenue vieille et amie du repos, l'Europe craint d'exposer aux rudes secousses de la guerre sa constitution fatiguée. Elle s'est livrée, corps et ame, à la diplomatie, empirique accommodante, aux élégantes manières, à la parole mielleuse, qui guérit tout sans employer ni le fer ni le feu. Que les fils de la politique s'embarrassent, elle approche, lente et boiteuse, comme les Prières d'Homère, relève ses manchettes de dentelle, et, de ses doigts blancs et déliés, dévide patiemment l'écheveau mêlé; que deux peuples se soufflettent, ne craignez rien : conciliatrice prudente, elle dit n'avoir rien vu ni entendu, qu'après tout il n'y a pas de quoi se couper la gorge; puis, au lieu d'armes, présentant aux adversaires deux plumes croisées, les oblige à signer que l'honneur est satisfait. Depuis que son règne est établi, la guerre n'est-elle pas un peu devenue comme ces tonnerres d'opéra qui dorment dans la coulisse jusqu'à la scène à fracas? Qu'on s'y prépare comme à l'éventualité d'un duel, soit; qu'on tienne ses pistolets en état, que l'on casse de temps en temps un fleuret pour s'entretenir la main, à la bonne heure! c'est assez pour la prudence et la dignité; mais, dans le siècle où nous sommes, croire à l'épaulette comme position sociale en Europe, ne marcher qu'au son du tambour, et, quand les autres peuples ont pris le frac et la robe de chambre, vivre seul cuirassé, éperonné, armé jusqu'aux dents, n'est-ce pas rappeler cet honnête chevalier de la Manche, parcourant, la lance au poing, les routes paisibles de l'Espagne, et faisant gravement la veille des armes dans la cour endormie de la *venta?*

Au reste, je n'en veux à ces goûts soldatesques que pour le tort qu'ils font à de plus nobles tendances; car, à cet appareil militaire, la vie de chaque jour doit un éclat, un air gaillard et cavalier dont nous n'avons plus idée depuis que l'habit noir donne à nos fêtes même un aspect si lugubre et si

bourgeois. D'ailleurs la Russie répondrait sans doute, si elle en prenait la peine, que si elle se tient ainsi en armes, fronçant le sourcil et brandissant son grand sabre, ce n'est pas l'Europe qu'elle regarde, mais qu'elle a du côté de l'Asie des intérêts et des vues qui demandent cette attitude menaçante et ces airs guerroyans. Après tout, au point où en est la civilisation intellectuelle de ce pays, ses ressources sont déjà bien suffisantes pour défrayer quelques mois de séjour, surtout si, par une sage entente de ses plaisirs autant que par justice, on ne gâte pas les jouissances présentes par le perfide souvenir de décourageantes perfections. C'est le tort qu'ont d'ordinaire les rares touristes qui se hasardent de ce côté; ils touchent du bout des lèvres à une civilisation encore jeune, et, parce qu'ils ne lui trouvent pas le haut goût de la nôtre, ils rejettent la coupe avec dédain. Toute différence les révolte, comme si, en voyage, il n'y avait rien de curieux que les différences, comme si, passé la frontière, il ne fallait pas remercier les gens qui veulent bien ne pas nous ressembler. Ils s'agitent un mois dans les dissipations du grand monde, à ces hauteurs d'où les détails et les causes échappent, dans ces régions parfumées où l'on n'a guère à étudier que la coupe des uniformes et le dessin des mazourkes. Ils se laissent combler de politesses et parfois d'honneurs, imprudence où ne tombe pas celui qui veut garder décemment sa complète indépendance d'expression. Le grand point, c'est qu'ils puissent dire : J'ai été à la cour! sa majesté m'a dit..... etc.; comme si, dans ces conversations officielles, il y avait rien à apprendre; comme si, dans la vie de même qu'au théâtre, pour bien voir et bien écouter, il y avait rien de mieux qu'une place au parterre. Puis ils courent la poste, leurs tablettes en main, sans savoir un mot de la langue, pour demander raison de ce qui les choque et surprend. Revenus chez eux, ils publient hardiment autant de volumes que leur voyage a duré de semaines, tranchant sans façon les questions les plus délicates. Quant à passer un hiver dans ce pays, ils s'en gardent bien. Pour moi qui n'écris pas de volumes, et qui, bien honnête homme par le temps qui court, vous donne en quelques pages la récolte d'une année entière, j'entends autrement les devoirs de la profession, et j'en suis récompensé par de vifs plaisirs. L'hiver que j'ai passé à Saint-Pétersbourg a été un de mes plus agréables et plus utilement remplis. Je n'ai point, je vous jure, regretté ceux de Naples, dont la tiède oisiveté est fatale à la vie de l'esprit; fort incomfortables d'ailleurs, gueux à la mode, n'ayant que leur rayon de midi, grelottant soir et matin les pieds sur un brasier, dans un maigre manteau, et qui, faute d'un peu de bien-être intérieur propice à l'étude, vous jettent au soleil des places, lazzarone en gants blancs. Ici, loin de se plaindre du froid, on l'aime et bénit; car le froid, c'est la lumière, le mouvement et la vie; c'est la rue animée d'équipages, de riches étoffes, de visages frais et rosés. S'il diminue et menace du dégel, on s'inquiète, on le rappelle; au moment où, sombres et maussades, Paris et Londres se morfondent tristement, les pieds dans la

fange, la tête dans le brouillard, il faut voir comme Saint-Pétersbourg est charmant d'éclat et de gaieté. Il est difficile de concevoir, sans l'avoir goûtée, toute la douceur d'une course en traîneau. On va faire des piqueniques dans les villages voisins, entendre, au wauxhall de Pavloski, les Tsiganes, sauvages et mystérieux chanteurs dont le chef, à la figure expressive et mobile, debout, la guitare en main, le corps penché, la respiration haletante, semble les fasciner de son regard fixe et profond. On va aux îles faire l'essai des montagnes de glace, ou assister aux courses de rennes sur la Néva. La nuit, c'est encore un plaisir de parcourir la ville, surtout quand la neige étincelle sous la lune et que le fer des traîneaux y laisse en fuyant des traces lumineuses qui se croisent en tout sens comme des rubans de feu; en allant au bal, on rencontre une foule d'équipages découverts, revenant du théâtre, et, suivi d'une escorte intéressée, l'omnibus du conservatoire qui ramène au sérail les jeunes sujets du chant et de la danse. On voit autour d'un feu de bivouac un groupe de cochers, la barbe poudrée à frimas, qui se chauffent, les bras tendus, et, se dessinant sur la flamme, l'élégant profil d'un cheval qui piaffe et secoue sa crinière glacée. A travers les fenêtres que souvent rien ne voile, si ce n'est un rideau de verdure et de fleurs, on surprend au vol quelque scène intime, une famille prenant le thé, une femme au piano, ou bien tout le luxe d'une fête qui brille et retentit. Partout ailleurs la vie privée cache ses joies egoïstes derrière un double rempart de volets et de tentures. Ici, elle les livre à tous; elle jette au passant le reflet de ses lustres, les enivremens de sa musique; elle le peut sans scrupule, car elle sait qu'il n'y a pas, rôdant autour de son seuil, ces misères affamées et envieuses qui, rentrant le soir sans pain, lancent un regard de colère et de menace à la fête qui les insulte. « On ne meurt pas de faim en Russie » est un proverbe dont il est permis d'être fier.

Puis, de temps en temps, c'est une solennité religieuse. Le 6 janvier la population s'assemble sur le fleuve pour la bénédiction des eaux. Un petit temple circulaire, à colonnes, s'élève en face du palais. Le prêtre y monte, livrant au vent sa longue chevelure, et commence la cérémonie, à laquelle, malgré l'intensité du froid, tous, empereur et peuple, assistent tête nue. Enfin Pâques vient clore l'hiver par un dernier transport. A minuit le canon gronde dans la ville illuminée; la foule inonde les temples. Ce n'est point la piété recueillie de nos églises; c'est une ivresse bruyante, exaltée, telle qu'il la faut peut-être pour saluer un dieu retrouvé. Notre clergé, avec sa tenue modeste, ses mouvemens réservés, ses prières à voix basse, serait là fort mal à sa place; mais le pope a des allures mâles et cavalières, un développement de formes et de taille, une vigueur de poumons, une pompe hardie, qui ne craignent pas cette jubilation désordonnée et la dominent. *Christos voscress!* Le Christ est ressuscité! Ce cri retentit au même instant dans tout l'empire. Tout autre bruit s'éteint, toute autre pensée s'arrête, le même mouvement rapproche toutes les mains et toutes les lèvres; esclaves et sei-

gneurs s'embrassent, non pas de ce baiser dédaigneux et timide, tel que l'échangent, d'ordinaire, le gentilhomme qui s'humanise et le pauvre qui ose à peine le prendre; c'est un baiser franc, sonore, d'une égalité toute chrétienne. Vous avez aussi, vous, étranger, votre part de ces pieuses caresses. Telle dame que vous connaissez à peine, pendant que vous portez sa main à votre bouche, vous baise à la joue, suivant la mode russe. Que refuser ce jour-là à l'homme qui se présente avec l'œuf de Pâques, peint ou doré? Pendant huit jours les divertissemens sont en permanence sur la place du palais, et le peuple s'y livre avec une joie d'enfant que le nôtre, dès long-temps blasé, ne connaît plus. Au reste ce sont à peu près les mêmes jeux et les mêmes spectacles. Je me rappelle une parade de pauvres Mexicains, en tricot rose, dont le costume, par le froid qui durait encore, était bien la concession la plus rigoureuse que l'art eût jamais faite aux exigences de la couleur locale. Pour moi, j'ai rempli mon rôle de touriste avec une constance dont les Russes m'ont dit avoir vu peu d'exemples. Représentant de la France à des fêtes quelque peu primitives, le souvenir des nôtres ne m'a rendu ni indifférent ni sévère pour ces naïfs essais. J'ai encouragé le saltimbanque slave, applaudi le cheval savant de l'Ukraine, et répandu les copeks dans le petit commerce en plein vent. J'ai mangé avec estime le *craquelin* de Vibourg, et, comme un vrai croyant, rendu mes devoirs au *blini* sacramentel. Mais ce que j'ai vu de plus curieux peut-être, c'est, à une boutique de jouets, la charge si connue du plus fécond de nos romanciers, apportée sans doute par quelque princesse enthousiaste, et imitée en bois par un artiste de village, qui ne savait pas, certes, à quelle gloire il s'attaquait. Si jamais l'original voyage de ce côté, voilà une surprise de vanité à laquelle il ne s'attend pas. Pendant toute cette semaine, comme aussi pendant celle qui précède le carême, je me suis tenu en faction sur la place, ne la quittant que pour aller, vers deux heures, au théâtre, qui lui-même est en permanence et a ses représentations de jour et de nuit. Je me suis multiplié, et jamais voyageur n'a fait un service plus rude et plus consciencieux. Je ne le regrette pas, car mon dévouement, j'ose le dire, a été apprécié par les indigènes, et ne peut que resserrer les relations affectueuses des deux pays. Il y a bien des notes diplomatiques qui n'en pourraient pas dire autant.

Vous le voyez, l'hiver russe n'est pas si terrible qu'on se le figure; pour moi, j'en aime l'âpre franchise et les austères beautés. C'est avec regret que je l'ai vu finir, et il m'en coûte de le quitter encore pour vous parler de cette saison pâle et douteuse que, par ces latitudes, on appelle l'été.

Moscou, 1840.

HENRI MÉRIMÉE.

(*La fin à un prochain numéro.*)

LES

MYSTÈRES DE LONDRES

RENOUVELÉS.

La Taverne flottante. — Maman Creswell. — L'Oraison funèbre d'une dame de maison. — Dick le Désossé. — Macheath-le-Beau. — Les Rats d'eau — Les Délassemens de Ketch le sentimental. — Robert Macaire en 1727. — Titus-le-Chapelain.

En ce temps-là, c'est-à-dire il y a plus d'un siècle, *Chourineur*, *Goualeuse*, *Maître-d'École*, étaient fort à la mode en Angleterre. Les romanciers faisaient absolument, pour les menus plaisirs du bourgeois de Londres, ce que M. Eugène Sue a fait pour nos menus plaisirs. On retrouvait ces personnages du ruisseau et de la taverne sur le théâtre et dans les romans; on avait un goût très vif pour les histoires *encanaillées*. J'ai toujours cultivé cette inutile et séduisante science des curiosités anciennes, et je ferais frémir le lecteur, si je dépouillais pour l'amuser le *Calendrier de Newgate*, et l'*Histoire de Colly-le-Rossignol* (une véritable Goualeuse), et surtout les *Grandes Annales des voleurs de mer et de rivière*.

On ne pouvait pratiquer cette espèce de brigandage qu'à Londres, sur les bords de la Tamise. Pour cette piraterie en grand, dont la métropole était la proie et à laquelle les vastes flots de la Tamise servaient d'asile et de théâtre, on avait inventé des bateaux à recel, et la plus considérable de ces admi-

nistrations fluviales était une taverne flottante, ou plutôt un fort beau café, destiné à cet usage. On dressait des enfans à nager entre deux eaux, traînant après eux les objets volés, que l'on renfermait dans des outres huilées. Il y avait une hiérarchie et un service parfaitement organisés, une marine aux ordres des pirates, et des distinctions honorables pour les voleurs à succès. Comme dans tous les pays commerciaux et avides, on ne se faisait pas faute de détruire la propriété d'autrui pour s'attribuer un très petit bénéfice. Avec une vrille, on perforait de grands vaisseaux, et, par de légères saignées multipliées, on parvenait à les couler bas; quand ils faisaient eau de toutes parts et que les ballots flottaient sur la Tamise, ils devenaient la proie des *water-rats*, qui avaient des bateaux tout prêts.

Les grands romanciers, Walter Scott, De Foe, Fielding, ont exploité ces vieux mystères de Londres, mais ils en ont dédaigné la partie infecte. Aussi reste-t-il beaucoup de cette matière première, non la portion la plus exquise, sans doute, — mais la plus bizarre.

Que dirait le lecteur si je mettais sous ses yeux *la Vie et les Actes de Maman Creswell*, dont je n'ose pas trop indiquer la profession, bien que M. Parent-Duchâtelet soit moins modeste que moi, et que sa majesté Charles II en personne l'honorât de sa présence et daignât inspecter la maison qu'elle dirigeait? C'était une époque florissante pour ces dames; les beaux esprits du temps ont écrit la vie et les anecdotes de neuf d'entre elles : mère Ross, mère Bennett, mère Moseley, etc., mais surtout mère Betty Beaulie, qui accusa devant la justice Charles-Maurice Tellier, archevêque de Reims, de lui avoir fait des commandes et de ne l'avoir pas payée. L'archevêque était venu à Londres avec le duc de Créqui pour négocier le mariage du dauphin de France avec la fille du duc d'York. C'est un historien grave, Wood, auteur de la curieuse *Histoire d'Oxford*, qui raconte ce fait. — Dans la vie de cette femme, imprimée en 1710, on voit qu'elle avait fondé une véritable administration et qu'elle couvrait d'un réseau d'émissaires et d'espions l'Angleterre et même la France. Elle mourut riche et commanda d'avance son oraison funèbre, dont elle déposa l'argent chez un notaire, sous la condition expresse que le prédicateur ne dirait d'elle que du *bien*. *Well*, la dernière syllabe de son nom, veut dire *bien*, comme chacun sait. Je copie le sermon qui fut prononcé : « Par la volonté de la défunte, je ne dois faire mention d'elle que *bien* (*well*). Voici tout ce que je vais en dire. Elle est née *well*, elle a vécu *well*, et elle est morte *well*, car elle a reçu à sa naissance le nom de *Creswell*, elle a vécu à *Clerkenwell*, elle est morte à *Bridewell*. »

Nous ne voyons plus de ces choses, nous n'écoutons plus de tels sermons; la société moderne est devenue moins hétéroclite et moins poétique; mais l'association des haïsseurs de la société est la même chez nous qu'alors, et tous les personnages de M. Sue, même Rigolette, se représentent chez l'auteur de *Robinson* et ses contemporains. Les ouvrages du genre des *Mystères de Paris* qui se publièrent ou se représentèrent à Londres entre 1727 et

1750 sont en grand nombre. Les bohémiens de la capitale anglaise se retrouvent tout entiers dans *l'Opéra du Gueux, — Beggar's Opera.*

L'auteur, petit homme aimable et spirituel à qui la cour avait promis une position qui se fit attendre toujours et ne vint jamais, se vengea des mœurs et des habitudes des gens avec lesquels il avait vécu en faisant rire le public à leurs dépens; il trouva un assentiment universel. Le coup était hardi; il réussit merveilleusement bien à John Gay, c'était son nom. La bourgeoisie venait de s'emparer des affaires; elle ne voulait pas être opprimée par la noblesse. Elle trouvait avec raison que messieurs les gens de cour avaient de mauvaises mœurs, et que leur mépris pour les humbles n'était pas trop justifié. Quel coup de maître que de confondre la canaille dorée avec la canaille des carrefours! Les séducteurs à talons rouges, les hommes à la mode, les marquis débraillés que la France estimait fort à la même époque et qui dominèrent toute la régence, se trouvaient ainsi traînés aux gémonies du théâtre. C'était une fort grande affaire. L'élément populaire se vengeait, il annonçait son pouvoir et ne voulait pas que l'on se trompât sur la position que lui avait faite la révolution de 1688. La France, au contraire, aimait l'orgie, elle s'amusait avec *Turcaret* et *Gilblas; Turcaret* est une protestation contre la finance, comme *l'Opéra du Gueux* est une protestation contre les mœurs de la noblesse. La société française, endettée par Louis XIV, et qui allait faire trois fois banqueroute, sentait sa plaie, comme la société anglaise sentait la sienne, qui était l'aristocratie vicieuse et triomphante. Aujourd'hui, nous touchons du doigt la nôtre : c'est la spéculation impudente et l'avidité commerciale.

Le cadre de l'œuvre de Gay est hardi et ingénieux. Au lieu d'un poète de cour mettant en scène des hommes de cour et les raillant, il s'agit d'un mauvais drôle qui habite la rue aux Fèves de Londres, le quartier Saint-Gilles, peuplé comme on le sait d'Irlandais affamés et de femelles à figure humaine. Le *Beggar,* joueur d'orgue et chanteur de ballades, habitué à réjouir de ses compositions les habitans de sa paroisse natale, apprenant qu'un directeur de théâtre a besoin d'une pièce, vient lui offrir ses services que l'on accepte, faute de mieux. C'est la première scène. L'œuvre du *Gueux,* que l'on représente ensuite, se déroule avec la même netteté et la même rapidité. C'est fort joli, plein d'une verve incisive et excellente. Rien de plus original, de plus vif et de plus fin. On est chez un certain *Peachum,* à la fois recéleur, agent de police, prêteur sur gage, moraliste et homme d'ordre. L'admirable tenue de ses registres émerveille. Il est impossible de ne pas rendre hommage à tant de régularité. C'est le commerçant du monde le plus exact et le plus loyal. Cette excellente satire de l'esprit de lucre, qui se croit vertueux quand il a supputé ses gains, n'a été osée sur aucun théâtre moderne de France, quoique ce soit une des choses les plus remarquables du monde actuel de confondre la régularité de l'industrie avec le dévouement de la vertu; aujourd'hui, l'on ferait presque un mérite de la

précision dans le vol. Il faut voir avec quel scrupule le recéleur fait pendre ses confrères les uns après les autres, mettant de côté pour sa vieillesse, et recommandant à sa femme l'économie. Certes, si les caisses d'épargne eussent été inventées alors, Gay n'aurait pas manqué de jeter en scène ce moyen offert aux domestiques pour voler leurs maîtres en sûreté de conscience et mettre à l'abri les produits de leur pillage.

Au centre de cette jolie satire de l'élément bourgeois contre lui-même, paraît Robert Macaire, le capitaine Macheath, qui occupe et remplit tout le reste du drame. Il est beau, il est galant, il ne manque ni d'esprit, ni d'audace, ni de grace; son ascendant subjugue toutes les femmes, il les raille, les mène, les domine à son gré. Il a des mots, des traits, des saillies. Il est charmant; c'est le Bolingbroke, le Lauzun ou le Richelieu du ruisseau; Robert Macaire; — à cette exception près que ce n'est pas la prudence du banquier qui l'anime, mais l'indifférence spirituelle et moqueuse du gentilhomme séducteur.

Vous devinez quel profond dédain il a pour le mariage. Il se marie tous les jours; les femmes ne l'en aiment que mieux, et toutes le veulent. Il est tendre, il est généreux, il est riant. Il faut le voir entouré de son sérail, distribuant ses faveurs, jetant le mouchoir et passant du grand chemin à la taverne, de la taverne à la prison, avec une aisance qui charme les yeux et l'esprit. Il se fait aimer; bien entendu que le mariage n'a pas de séduction pour lui et qu'il accable de son dédain cette manière d'en finir avec l'amour. Peachum et ses acolytes sont absolument de la même opinion, et c'est là, sans contredit, la partie la plus originale de la pièce. Néricault Destouches a pris à Gay son *Philosophe marié*, mauvais ouvrage, faux, louche et pâle, qui développe sérieusement une plaisanterie leste, pimpante et vive, et la détruit en la parodiant. Ce Destouches n'a fait qu'imiter le théâtre anglais, et l'a toujours mal imité. C'est dans un très petit cercle seulement, quoi que Destouches en ait dit, et non dans le cercle des gentilshommes et des philosophes, que l'on a eu honte d'être marié.

Ainsi, les *mystères* de Londres et de Paris ne sont pas nouveaux. Nous sommes toujours tentés de croire que le monde commence avec nous; égoïsme singulier. Les bizarreries de notre époque nous frappent et nous émerveillent. Il nous semble que personne n'a jamais agi, pensé, marché, joui ou souffert comme nous agissons et souffrons.

On s'est fort étonné récemment de ce plaisir singulier qu'a trouvé la France à fouiller dans les profondeurs de ses crimes. Il y a aujourd'hui une manie de *mystères;* on veut savoir tout ce que recèle de monstres la vieille société, tous les animalcules contenus dans la goutte d'eau corrompue, les singularités microscopiques; — ce qui se fait dans la réunion des voleurs, ce qui se dit dans les bouges et les estaminets borgnes; — les curiosités de la police secrète; — la vie intime des pauvres créatures qui n'ont pas eu l'esprit de faire du vice élégant.

Il y a long-temps déjà que cette manie nous a pris, et ce n'est pas un

auteur qui l'a créée; le public a trouvé cette veine nouvelle de l'art, si du moins il s'agit d'art.

Robert Macaire a commencé; un admirable type, une très belle création, dont on n'a pas écrit l'histoire. Nous ne sommes pas méchans, peut-être un peu plats et un peu vils tout au plus, avec les qualités et les vices de la boutique, les graces et les tricheries du comptoir, les folies et les bassesses du commis-voyageur. Mais les gros vices nous répugnent; cela ne nous va pas. Si le siècle était somnambule, il n'effacerait point, comme lady Macbeth, la tache de sang de ses mains, mais la tache de boue. Les aïeux tuaient, les pères faisaient l'orgie, les petits-fils volent. On peut faire son choix entre ces diverses manières d'être; moi, je n'ai pas d'opinion, ou plutôt, si j'en avais une, je me garderais bien de la dire; — ce temps-ci ne veut pas qu'on le regarde de travers.

Peut-être préférerais-je les vices chevaleresques, les meurtres féodaux, les rapines violentes et courageuses, enfin le rouge et ardent soleil qui se levait sur le moyen-âge et l'éclairait d'une lueur sanglante, à ce pâle météore qui projette son rayon maladif sur les temps industriels et commerciaux.

Toutes les époques ont leurs monstres; un archevêque féodal, la masse d'armes pointue à la main, de peur d'ensanglanter son caractère chrétien, est un monstre bien conditionné; mais il a de la vie, du nerf, de la force, et tous les archevêques ne sont pas tenus d'assommer pieusement les Sarrasins. A côté des grands-inquisiteurs, il y avait des saint Bernard et des saint Bonaventure. Dans les époques de commerce et de luxe, le crime ne tourne plus à l'inhumanité, à la cruauté, mais à l'escroquerie. Un poète, voué à l'idéal par le fond même de ses idées, se met à calculer s'il peut réimprimer douze fois son poème, y jeter beaucoup de blancs et attraper le public. Un romancier dont l'observation des mœurs est le devoir ouvre boutique d'horreurs. Le Parnasse, comme on disait autrefois, devient une vaste foire de petits détaillans, et c'est à qui empochera le plus lestement l'argent du public.

Les grands types de la comédie moderne ont très bien saisi cela. Et voulez-vous savoir quels sont ces grands types? Je vais vous étonner; vous allez rire du docteur et de ses prétentions; vous direz que le critique est devenu fou. Comme on voudra. Dans un temps où presque tout le monde a le courage des opinions qu'il n'a pas, il faut que quelqu'un professe celui des opinions qu'il a. A mes yeux, les grandes créations comiques du temps n'ont été jetées sur la scène par aucun des grands poètes ordinaires du public; ce n'a été ni cet esprit fin qui s'est appliqué à la poésie et qui s'appelait Casimir Delavigne, ni cet autre esprit d'architecte subtil et ingénieux qui s'appelle Scribe, ni aucune des grandes flammes ou des étoiles littéraires de cette époque qui ont fourni les types caractéristiques de la comédie du temps. Ces types sont tout simplement Robert Macaire, qui n'a été fait par personne, mais qui s'est fait tout seul, qui est né de lui-même. Ce sont les sublimes *Saltimbanques*, évidemment de la même famille que nos vieux

amis de *l'Ours et le Pacha*. Le charlatanisme, l'avidité industrielle, la ruse commerciale, n'ont jamais été plus naïvement, plus admirablement représentés; et tous ces types flottaient dans l'esprit du public bien plus que dans le jeu des acteurs et dans l'imagination des auteurs.

Cette naissance de l'étude des monstres sociaux est tout-à-fait intéressante. Nous avons vécu d'abord sur la joie que nous a causée le dialogue de ces deux braves montreurs d'ours que le tyran Schaabaam avait à sa cour. L'admirable Gringalet et le sublime Odry des *Saltimbanques* leur ont succédé. Avec quel bonheur entend-on encore aujourd'hui ces paroles retentir : *Je sauve la caisse!* C'est le cri de l'époque, c'est le mot d'ordre universel : sauver la caisse! Qui a sauvé la caisse a tout sauvé; qui a perdu la caisse a tout perdu.

Après *les Saltimbanques*, qui sont un vrai chef-d'œuvre, est venu le célèbre *Robert Macaire*, le grand symbole. Celui-ci, c'est le crime agréable, le haillon qui se drape, la plus cruelle moquerie contre l'élégance et la prétention supérieure du vice. On sait comment le chef-d'œuvre est éclos : c'est un fait curieux dans l'histoire de nos mœurs. Deux jeunes auteurs qui vivaient de crime en fort bons garçons, avaient inventé pour la dix millième fois un forfait commis dans une auberge. Le scélérat sérieux qui commettait le crime n'amusa point le public. Le parterre se mit à rire au nez de l'assassin; l'assassin était Frédérick-Lemaître, ce grand homme que vous savez. Se voyant moqué, comme il est homme d'esprit, il se prit à rire avec le public. Il fit crier sa tabatière; les spectateurs éclatèrent. Il se campa sur ses hanches, carrément, et prit des airs de foyer de l'Opéra; on rit plus fort. Voilà donc l'acteur et le public riant de concert à qui mieux mieux, et de l'auteur et du mélodrame, et du crime et du criminel, et de la tabatière et de ce bon M. Dormeuil aux bas gris, mais surtout riant de la jambe tendue avec élégance et des airs de gentilhomme que se donne à loisir le gibier de potence. Ici le point comique était trouvé, la source jaillissait; ce qui faisait rire, c'était précisément ce qui avait charmé dans *les Saltimbanques : Je vous donnerai ma signature*. Dieu sait ce que valait cette signature du directeur de la troupe nomade! De même la belle assurance de Frédérick, l'élégance fashionable avec laquelle il jetait sur le coin de son oreille cette gelée informe qu'il appelait son chapeau, sa conviction profonde qu'il n'y a dans le crime qu'une spéculation mercantile, une affaire plus ou moins bien faite, le noble laisser-aller de ses bretelles, l'heureux sans-façon de ses poses, le prestige dominateur de sa parole, émurent pendant long-temps le public charmé. Que ne reconnaissait-on pas là?

A travers les phases et les plis sanglans de notre histoire récente, on revoyait ce fantôme perpétuel, le Charlatanisme; — terroriste, royaliste, directorial, impérial, restaurateur, jésuite, anti-jésuite, chemin de fer, machine à vapeur, et enfin *Dieu*. Aujourd'hui il est épicier et n'en a la parole ni moins haute ni moins ricaneuse. Il est essentiellement éloquent. Ce qu'il méprise le plus profondément, c'est la vérité; ce qu'il estime le plus, c'est la parole escortée du geste, armée de la pose. Il est un peu Napoléon, beaucoup Tal-

leyrand, quelques nuances de Talma; il n'a foi qu'à l'apparence; il est théâtral; il est sceptique et croit en lui-même. C'est Panurge, Sancho, Falstaff, surchargé de tous les Scapins de la comédie et de tous les Figaros; — mais à force d'avoir vécu et joui, parvenu à la théorie complète du lucre et de l'assassinat, s'en faisant gloire et en riant.

Pourquoi nos écrivains ont-ils si peu d'audace? pourquoi notre époque a-t-elle si peu de courage? Ce grand type, créé par le peuple, est resté à l'état de nuage populaire, suspendu à l'horizon. Pas un homme de talent qui ait osé s'en emparer et en faire la critique du siècle. On ne critique plus, on ne s'en aime pas davantage, peut-être même s'en donne-t-on à cœur joie de se mépriser. Et pourquoi faire de la comédie? Elle blesse toujours quelqu'un. Qui sait? Mon bonnetier s'y reconnaîtra peut-être, il n'est pas impossible que mon sergent ne croie que j'ai voulu l'attaquer. J'aurai peut-être besoin quelque jour de ce monsieur qui est susceptible, et qui se croira peint symboliquement par Robert Macaire. Ne touchons à rien, n'effrayons personne. Tout le monde dépend de tout le monde, l'art et la comédie deviendront ce qu'ils pourront.

« Oh! (me disait un vieux misanthrope, dont je ne pouvais pas refroidir la bile, ni suspendre le courroux,) époque couarde, éminemment lâche et sans cœur! où le duel est aboli, et où l'on se réfugie dans la savate! Époque qui réunit par la queue les bassesses de la monarchie expirée, et ce que la démocratie nouvelle a de plus mauvais! Frivole comme le marquis de Pézay, envieuse comme Marat, mais frivole sans grace, et envieuse sans énergie! Époque pour laquelle il n'y a pas assez de mépris, car le mépris, s'il se transformait en colère, deviendrait trop énergique pour quelque chose d'aussi faible et d'aussi puéril que toi! Résidu qui soulève le cœur; mélange des orgueils, des injustices, des tyrannies monarchiques, et des prétentions, des avidités démocratiques! Ah! si, tout au contraire, on avait su prendre des deux élémens, du passé et de l'avenir, la portion la plus noble et supérieure! Si l'on avait joint au sentiment de l'honneur et du dévouement l'élément sympathique et populaire! Mais c'est le contraire; on est bas et on est haut; on est dur et on est faible; — on n'aime personne et on craint tout le monde; c'est un tempérament de valet. Voilà pourquoi le courage s'est exilé de la sphère littéraire; c'est par le fait de cette étrange situation que personne n'écrit plus ni critique ni satire. Voilà pourquoi l'excellent type dont nous avons parlé, Robert Macaire, l'expression de ce temps-ci, n'a trouvé ni un Molière ni un Beaumarchais.

« On aime mieux remuer les immondices sociales. Il s'en exhale une saveur nouvelle, étrange, et qui réveille le cerveau. La philologie de l'argot s'enrichit. On acquiert une science nouvelle et assurément fort embarassante. On sait ce que disent les voleurs, et comment vivent les filles.

— « Il faudrait être aveugle (répondais-je à mon misanthrope, qui répandait ce torrent d'invectives) pour nier le talent d'observation et de peinture si remarquable qui signale l'œuvre récente dans laquelle ce goût a été exploité;

colossale encyclopédie des débris parisiens, dans laquelle des populations entières se sont plongées avec délices. Il n'y a pas d'écrivain amoureux de la gloire qui ne fasse aujourd'hui son petit *mystère*, à l'instar des *Mystères de Paris*, comme il n'y a pas de grisette qui n'aspire à sa nuit d'orgie dans laquelle elle puisse à son tour déployer les ressources de sa pudeur et danser son petit *fandango*. »

L'œuvre de M. Sue est pleine de talent, et du talent le plus vif, quoi qu'on en ait dit. Pour la nouveauté, c'est autre chose. La généalogie de ce roman se laisse suivre à la piste. Il y a beau temps que le public est devenu amoureux de ces tombereaux remplis de toutes sortes de rognures sociales. *Les Mystères de Paris* relèvent directement de cet étrange livre d'un brave magistrat qui a passé sa vie à visiter honnêtement et à décrire moralement les taudis des demoiselles de Paris; de l'ouvrage curieux de M. Frégier, sur les classes dangereuses de la population parisienne; — et enfin de trois ou quatre articles, intitulés : *Fabrique de Vices et de Crimes*, publiés, il y a quelques années, dans la *Revue Britannique* et dans la *Revue de Paris;* l'un sur la généalogie du crime à Londres, l'autre sur sa nature spéciale et sa filiation à Paris. Le premier symptôme de cette curiosité avide de remuer les bas-fonds du marais social se fit sentir quand les *Mémoires de Vidocq* obtinrent tant de succès. L'œuvre avait bien le cachet de sa naissance. Là se trouvait l'argot, là rêvaient les bandits dans leur gloire. Il y manquait l'encadrement, le vernis et la mise en scène. C'était trop vrai, cela faisait peur. Il fallut ensuite que plusieurs écrivains, parmi lesquels M. de Balzac ne fut pas des derniers, jetassent sur cette eau verdâtre si long-temps stagnante dans nos égouts parisiens un reflet du soleil de leur talent et de leur art.

Une question reste. D'où vient ce goût? Pourquoi tant d'ardeur à solliciter des plaies purulentes.? Ni le XVIIIe ni le XVIIe siècle en France ne s'étaient amusés à cela. Desrues, Cartouche et la Brinvilliers n'avaient pas fait leurs mémoires. Mais nous, nous avons la vie de Lacenaire peint par lui-même, et la vie de Mme Lafarge par elle-même. Pourquoi?

La même chose a eu lieu dans un autre temps. L'Angleterre, entre 1688 et 1750, nous ressemble, je ne dirai pas horriblement. Elle était dans la même situation que nous; elle avait eu des rois légitimes qui l'avaient compromise et qu'elle avait chassés. Son roi nouveau et bourgeois la dominait avec grand'peine; enfin elle commençait une dynastie et mettait l'élément bourgeois sur le trône. C'est nous-mêmes. Aussi fit-elle beaucoup de choses qui nous ressemblent; j'espère que nous aurons une Inde à prendre et d'aussi puissantes destinées à parcourir. Je n'aime point les parallèles de rhétorique; mais ce qui nous rapproche le plus de nos voisins, c'est que nous avons souffert comme eux ces révolutions, changemens, catastrophes, qui brisent et amollissent le caractère d'une nation, comme une vie mal passée le caractère d'une femme. On avait prêté bien des sermens là-bas comme chez nous; litière de paroles; — pas un mot qui n'eût reçu un nouveau sens; — toutes les expressions torturées et détournées. Les Anglais avaient aussi besoin de

tout mépriser, de tout dénigrer et de ne rien attaquer. Le seul homme satirique de cette époque mourut idiot; on avait peur de lui; il avait fait le vide autour de son ironie. C'était Swift qui, après avoir écrit Lilliput, retomba dans son fauteuil, et y resta trois ans comme un bloc de pierre avant de mourir.

On eut alors la même envie qui nous possède de connaître les mystères du ruisseau et d'analyser les matières fétides de la société. L'auteur de *Robinson Crusoé* exécuta dans ce sens deux ou trois romans qui sont des chefs-d'œuvre : l'un, l'histoire de *Moll-Flanders*, fille entretenue de Londres à cette époque, puis les *Aventures de Singleton et de Carleton*, l'un capitaine de cavalerie, l'autre voleur de son métier. Le dernier ouvrage dans ce genre que fit ce même auteur, ce fut son *Histoire de la Peste*, autopsie curieuse de l'humanité dans ses terribles catastrophes. Il y avait un grand sérieux dans ces peintures, diverses et nues, des infirmités humaines. Un autre homme d'esprit long-temps attaché à la cour, John Gay, prit la chose plus gaiement. Il mit sur le théâtre les vices des hommes à la mode, leurs graces et leurs prétentions; son Robert-Macaire eut le plus grand succès sous le titre de *l'Opéra du Gueux* dont j'ai parlé plus haut.

Mais les gueux triomphans n'étaient pas seulement sur la scène. L'histoire de Titus Oatès ne serait pas la moins piquante au milieu de cette galerie de coquins. Cet inventeur de conspirations en fabriqua une sous Charles II avec tant d'habileté et de succès, qu'il envoya d'un coup cent cinquante ou deux cents personnes innocentes à l'échafaud. Comme il servait la passion populaire et générale, il fut à peu près canonisé par les protestans. Le roi catholique Jacques lui fit donner le fouet à la queue d'une charrette cinq fois par année, et le condamna à la prison perpétuelle. Quand ce dernier des Stuarts régnans fut expulsé, Titus quitta sa prison, alla vivre dans le palais du nouveau roi par ordre spécial du parlement, et toucha 4,000 livres sterling de rente pour avoir sauvé l'état. C'était Marat pensionné.

Il parut sous Jacques II, sous le titre de *Gémissemens de Jack Ketch*, une histoire complète de cet excellent Titus, par un de ses anciens amis; ouvrage où tous les bas-fonds de la société anglaise à cette époque se révèlent étrangement. On suit notre homme chez les anabaptistes, c'était la communion de son père; — sur le pont des navires, il avait été chapelain de vaisseau; — au collége des jésuites de Douai, il y avait été novice; — enfin, dans son logement de Little-Britain, faubourg indécent, gueuserie immonde de Londres.

Ce livre est rare. On ne sera pas fâché de lire ici quelques fragmens de cette vie trempée de vin, de politique, de religion et de fange. Aujourd'hui nous ne sommes plus aussi poétiques que cela. Nos vices sont administrés régulièrement, nous faisons la police de nos crimes, nous avons pour nos immondices sociales des tombereaux bien organisés. Mais tout était mêlé alors; de profondes ténèbres remplissaient les repaires, au fond desquels grouillaient inexplorés les reptiles et les monstres; tout à coup, de leur re-

traite, ils s'élançaient jusque sur le trône; et rien n'est curieux comme la scène suivante, où l'on voit Titus, encore ivre de la mauvaise bière de sa taverne borgne, et tout imprégné des senteurs de ce bouge, apparaître rayonnant devant le roi et ses ministres.

« Il demeurait dans *Ned-Alley*, d'où l'on apercevait la Tamise, et qui était une espèce de rue, ou plutôt de boyau fangeux, conduisant par une pente marécageuse jusqu'à ce fleuve, semblable à une mer. Dans le flux, on avait de l'eau jusqu'à mi-jambe dans les caves; c'était la terreur des hommes de justice que ces parages, où ils ne s'aventuraient guère. Les habitans de la ruelle, aussi sauvages que les indigènes des côtes d'Afrique, avaient creusé des puits dans ces caves mêmes, et tout agent qui leur résistait ou leur déplaisait était conduit là pour y périr. Titus, qui vivait dans un de ces domiciles à demi aquatiques, était appelé dans le quartier le *chapelain*. Il avait pour son service personnel un jeune mousse qu'il rossait toute la journée, et qui jouissait de la plus mauvaise réputation. C'était Titus qui rédigeait les lettres des contrebandiers, les comptes des voleurs, et qui tenait leurs livres de recel. Tantôt il était payé, tantôt il ne l'était pas, ce qui lui constituait une vie peu profitable, et faisait retentir le taudis de querelles fréquentes. Une de ses pratiques les plus habituelles était Dick le désossé, qui possédait vingt ou trente métiers différens, tous dignes du gibet. Il était contrebandier de terre et de mer, mendiant, voleur, et avait été aide-bourreau. Cet homme jouissait de la faculté singulière de démonter à loisir sa charpente osseuse, et d'assumer ainsi pour son compte toutes les espèces d'infirmités. Il se faisait bossu dans toutes les directions, rendait ses jambes cagneuses ou arquées, enfonçait sa tête dans ses épaules, devenait cul-de-jatte, et pétrissait son propre corps comme un pâtissier pétrit sa pâte. A la flexibilité des jointures il unissait la souplesse incroyable des chairs et des parties molles, de manière à se transformer rapidement en boule, en fuseau, etc., et à se jeter pour ainsi dire dans tous les moules. Il n'y avait pas de signalement possible à donner de ce Protée humain. Il échappait à toutes les poursuites et à toutes les accusations. Son incroyable agilité lui servait à s'évader de toutes les prisons, et, une fois sorti, il changeait de figure, de taille et de bosse. Il habitait de l'autre côté de la Tamise, dans un mauvais *hovel* ruiné, d'où il pouvait diriger les mouvemens de ses petits bateaux, qui servaient aux déprédations nocturnes de sa bande.

« L'ami de Dick le désossé, Titus, qui passait pour un savant homme, et qui dans ces parages avait le renom de hanter bonne compagnie, avait indiqué à ce même Dick quelques bons coups à faire. Toute une cargaison de tabac avait été dévalisée au détriment du doyen de Westminster, qui avait dû recevoir ce cadeau d'un ministre hollandais de ses amis. Dick, conseillé par le chapelain Titus, escamota la cargaison et enivra le pilote hollandais. Mais il ne payait jamais la part qui revenait naturellement à Titus. Ce Dick, dans sa jeunesse, avait été valet d'un catholique, et Titus, le faisant parler après boire, avait obtenu de lui beaucoup de renseignemens sur les intentions se-

crètes et sur les plans vagues de cette partie sacrifiée et conspiratrice de la population anglaise. Il en tira un grand parti pour perdre à la fois tous ses ennemis, et spécialement Dick.

« Le matin même du jour où il alla faire sa première déposition contre les prétendus conspirateurs, Dick le désossé lui avait joué un tour abominable. Titus était sensuel et ami de toutes les voluptés de son corps. Il prenait une quantité considérable de tabac, auquel Dick eut soin de mêler cette poudre alors connue sous le nom singulier de *bewitching-powder,* et dont l'effet était de plonger dans la léthargie la plus profonde ceux à qui on l'administrait. Le méchant Dick, après de copieuses libations de *blue-devil* (eau-de-vie de grains) et des prises non moins fréquentes administrées au chapelain, avait fait signer à ce dernier, dont il avait dirigé la main engourdie, un reçu total et définitif des sommes dues à lui, Titus, par Dick le désossé. On retrouva le chapelain ivre sur les dernières marches de sa cave, les pieds pendans et baignés dans l'eau qui en couvrait le sol à sept pouces d'élévation. Sans doute Dick avait poussé la complaisance jusqu'à le porter là..... »

Le soir du même jour, à cinq heures, le grand-conseil étant assemblé autour de la table couverte de velours noir, on amena Titus devant les ministres et le roi Charles II.

— Voilà, dit le monarque, qui aimait à rire, une figure qui n'est pas un visage; c'est un menton.

En effet, le menton de Titus usurpait presque toute sa physionomie. Ce menton avait près de trois pouces, et s'étalait insolemment au-dessous d'un nez qui n'avait pas un demi-pouce, et d'un front étroit qui fuyait : ce n'était pas une tête humaine.

— Titus, que j'ai vu ce matin (ainsi s'exprime l'auteur de la biographie), avait mis ses plus beaux habits; il était tout en noir, avec un chapeau à la calviniste. Il y avait en lui un mélange d'argot, de Bible, de ton militaire, de jargon maritime, le tout recouvert d'une épaisse couche d'hypocrisie grossière. Sa trame de prétendue conspiration se déroula devant le conseil et fit sourire le monarque. Milord Shaftsbury la trouva fort vraisemblable; le fait est qu'il avait intérêt à la trouver telle. Ce ministre, chef populaire, n'eut pas besoin de s'entendre avec le chapelain bandit pour qu'ils marchassent d'accord. Titus fit entrer dans son complot factice, et signala au gibet, tous ceux qui lui déplaisaient : les jésuites de Douai qui l'avaient chassé, le capitaine de vaisseau qui l'avait expulsé, le pauvre Dick comme espion des jésuites, les épiciers auxquels il devait de l'argent, les bourgeois qui avaient refusé de croire à sa sainteté; — et tout cela fut pendu.

PHILARÈTE CHASLES.

BULLETIN.

Il est visible que l'épiscopat se considère comme engagé dans une lutte avec le gouvernement, et qu'il n'entend pas céder. Les lettres des évêques se succèdent, tant sur la question de l'enseignement que sur le procès et la condamnation de l'abbé Combalot. Nous n'avions pas voulu parler des poursuites dirigées contre cet ecclésiastique, du verdict du jury et de l'arrêt de la cour. Par une réserve que nos lecteurs comprendront, nous avions pensé qu'il fallait s'abstenir de censurer moralement une conduite que la justice du pays avait condamnée; mais aujourd'hui il y a bien nécessité de s'occuper de l'abbé Combalot, puisque des membres de l'épiscopat le glorifient à cause même de la condamnation dont il a été l'objet. M. l'évêque de Châlons regrette que le pamphlet condamné par la cour d'assises ne soit pas l'ouvrage d'un membre de l'épiscopat : cela seul manque à la gloire du haut clergé de France. M. l'évêque de Valence écrit à l'abbé Combalot qu'il a été confondu par la justice humaine avec des hommes d'iniquité; *cum iniquis reputatus es*. Vous ne serez pas fâché sans doute, ajoute-t-il, d'avoir cette ressemblance avec notre divin modèle. Condamné à quinze jours de prison, voilà l'abbé Combalot comparé à Jésus-Christ. Et par qui? par un évêque!

On est péniblement surpris de voir ainsi MM. de Châlons et de Valence oublier, dans la vivacité de leur opposition, les devoirs les plus élémentaires du christianisme. L'obéissance aux lois politiques de la société dans laquelle vit le chrétien n'est-elle pas une des obligations sur lesquelles insiste le plus l'Évangile? Sous les empereurs païens, les chrétiens observaient les lois civiles, ils respectaient le pouvoir : dans ce pouvoir, dans ces lois, ils voyaient une image de l'ordre établi par Dieu lui-même au milieu des sociétés humaines. Les lois d'une société chrétienne doivent-elles être moins respecta-

bles aujourd'hui pour des chrétiens, pour des évêques? Que pouvait-il arriver de plus triste et de plus effrayant pour l'avenir que cette opposition dans laquelle on place la religion avec la justice sociale?

L'étonnement, les appréhensions que nous exprimons ici, ont été vivement ressentis par la chambre. On a pu s'en apercevoir quand, au milieu de la discussion sur les fonds secrets, M. Isambert a demandé la parole pour traiter, a-t-il dit, des questions qui préoccupent tous les esprits. La chambre a voulu consacrer une séance à l'incident relatif au clergé. On a pu voir qu'elle désirait à la fois entendre les explications du gouvernement sur la marche qu'il suivait, et lui prêter la force dont il pouvait avoir besoin pour résister à d'injustes entreprises.

En répondant aux interpellations que M. Isambert avait pris soin d'écrire, M. le garde-des-sceaux, il faut le reconnaître, n'a pas cherché à nier les fautes du clergé; il a déclaré n'avoir jamais manqué de l'avertir des écarts où il tombait. Il a rappelé la déclaration d'abus prononcée par le conseil d'état contre M. l'évêque de Châlons; quant à la lettre que ce prélat vient d'écrire à M. Combalot, M. le garde-des-sceaux a dit expressément : « Avant tout, on doit obéissance et respect aux lois et aux décisions de la justice, et M. l'évêque de Châlons, en suivant l'exemple donné maintes fois par les factions qui ont si souvent adressé des félicitations à des condamnés, a commis un acte blâmable, très blâmable. » Évidemment M. le garde-des-sceaux cherchait l'approbation de la chambre; il sentait qu'il ne pouvait la conquérir que par la condamnation formelle des excès qu'un membre de l'opposition dénonçait à la tribune.

Au désir qu'éprouvait la chambre d'entendre, sur la question du clergé, des paroles fermes et précises, M. Dupin est venu donner pleine et entière satisfaction. Il a montré clairement la portée politique du conflit qui inquiète aujourd'hui le pays. En rédigeant en commun le mémoire qu'ils ont adressé au roi, les évêques de la province de Paris ont violé une des lois organiques de l'état, la loi de germinal an x. Or, a dit M. Dupin, mettre ainsi nos libertés politiques en opposition avec nos libertés religieuses est une situation fausse, et qui demande à être tranchée nettement. En parlant ainsi, M. Dupin exprimait bien la pensée de la chambre; il y a une situation fausse, et il faut en sortir. La lettre si blâmable de M. l'évêque de Châlons à l'abbé Combalot a été l'objet d'un éloquente censure de l'orateur, où il a noblement parlé des devoirs de l'épiscopat. « J'appelle la nation entière à réfléchir à tout cela, s'est écrié M. Dupin; et pour nous, si nous sommes désarmés, n'oublions pas que nous sommes législateurs. » Parole grave, car pour la première fois on laissait entrevoir au sein du parlement l'impuissance de la législation actuelle.

Ce discours a eu le rare avantage de plaire à tout le monde; la majorité y a applaudi aussi bien que l'opposition; ce que voyant, le ministère a pris le parti d'approuver aussi l'orateur qui descendait de la tribune : adhésion silencieuse qui a donné encore une bien autre importance à la harangue de

M. Dupin. Les sincères convictions qui animent l'honorable M. de Carné ne lui ont pas permis de se taire, et il a été écouté par la chambre avec une attention impartiale qui doit l'enhardir à donner un jour à la tribune plus de développement à sa pensée sur un si grand sujet.

Après ce débat, quelle était la situation respective du ministère et de la chambre dans la question du clergé? Le ministère, s'apercevant que la chambre désirait de la fermeté, s'est attaché à en mettre un peu, sinon dans ses actes, du moins dans ses paroles; la chambre a trouvé un interprète de ses sentimens dans M. Dupin, qui, plus énergique que M. Martin du Nord, a indiqué au gouvernement ce qu'il devait faire. L'approbation de la majorité et l'adhésion du cabinet ont fait de ce discours un acte important. On regrette maintenant au sein du cabinet d'avoir applaudi sans réserve aux paroles de l'honorable procureur-général à la cour de cassation; on se trouve ainsi lancé au-delà de la ligne de circonspection extrême qu'on eût voulu continuer de suivre.

Cependant, dans cette lutte du clergé et du gouvernement, le clergé vient encore de faire un pas de plus. M. l'archevêque de Paris a répondu à M. le garde-des-sceaux. L'habile prélat semble avoir pris pour règle de conduite l'adage : *Fortiter in re, suaviter in modo.* Sous des formes insinuantes et polies, avec l'apparence des intentions les plus conciliatrices, M. l'archevêque finit toujours par avouer, au nom de l'église, d'énormes prétentions. Ainsi, dans ses *Observations* sur la question de l'enseignement, M. Affre ne craignait pas d'affirmer que l'église a seule le droit d'enseigner la morale et d'élever la jeunesse. Aujourd'hui, il demande ouvertement le changement d'une des lois fondamentales de l'état.

L'article 4 de la loi du 18 germinal an x porte : « Aucun concile national ou métropolitain, aucun synode diocésain, aucune assemblée délibérante ne peut avoir lieu sans la permission expresse du gouvernement. » Cet article est-il une innovation dont on puisse accuser le despotisme révolutionnaire? Non, car il n'est autre chose que la reproduction des principes qui ont toujours gouverné les sociétés chrétiennes. Dans les premiers siècles de l'église, quand les évêques voulaient se réunir pour fixer les points principaux de la foi, ils ne s'assemblaient jamais qu'avec la permission des empereurs, qui souvent ont présidé les conciles. Loin de vouloir braver le gouvernement civil, ils l'invoquaient; ils y trouvaient un appui tutélaire.

Aujourd'hui, M. l'archevêque de Paris dit dans sa lettre à M. le garde-des-sceaux : « Cet article est contraire à la liberté de l'église, à ses lois, à son esprit surtout. L'esprit de l'église est un esprit de concert; nulle part la volonté absolue et arbitraire n'est plus sévèrement interdite, alors même qu'elle émane d'un pouvoir supérieur et sans contrôle. Cet article n'est pas en harmonie avec la situation présente du clergé. » Si l'église croyait devoir réformer quelques points de sa discipline intérieure, nous comprendrions qu'elle s'adressât au gouvernement pour avoir l'autorisation de tenir un concile ou un synode; mais il est étrange qu'on émette en son nom la pré-

tention que des conciles, des assemblées du clergé, peuvent et doivent être tenus sans l'autorisation du gouvernement. Dans l'ancienne monarchie, le clergé formait le premier ordre dans l'état, et cependant il ne pouvait tenir aucune assemblée sans la permission du pouvoir politique. Pourquoi faut-il être obligé de rappeler ces faits et ces maximes aux successeurs des prélats illustres qui, dans les siècles précédens, ont fait la gloire de l'église de France?

Jamais opposition de vues et de tendances ne fut plus complète qu'aujourd'hui entre les représentans du pouvoir civil et ceux du pouvoir spirituel. M. Dupin, au sein de la chambre des députés, fait pressentir qu'une loi pourra devenir nécessaire pour réprimer d'une manière efficace les écarts du clergé, et de son côté M. l'archevêque de Paris demande l'abrogation de l'art. 4 de la loi du 18 germinal an x. Placé entre deux vœux aussi contradictoires, que pense le ministère?

On se le demande, et voilà qui est fâcheux. Il faudrait que les chambres, le pays, pussent lire clairement dans la pensée du gouvernement; mais dans l'incertitude où l'on est, où il est lui-même de ses tendances, le cabinet se trouve impuissant à calmer les esprits, à ramener à l'ordre ceux qui s'en écartent. Cette situation mauvaise n'est pas d'hier, et le cabinet peut dire : *Mon mal vient de plus loin.* C'est dès le principe qu'il fallait se rendre compte de la conduite qu'on voulait tenir envers l'église. Était-il donc si difficile de prévoir que le clergé, rassuré, enhardi par la tranquillité profonde qui régnait autour de lui, enflerait son courage et ses espérances, et qu'il voudrait marcher à la conquête de ce qu'il regrette toujours, l'influence politique? Pour répondre à ces exigences, pour faire face à cette situation nouvelle, il fallait être prêt, résolu, savoir nettement ce qu'on voulait, ce qu'on ne voulait pas. Mais non, on a fermé les yeux, on a nourri l'espoir de désarmer, de se concilier le clergé par des concessions multipliées; on n'a fait qu'augmenter sa confiance, on n'a pas diminué ses prétentions. Aujourd'hui, la position est mauvaise et tout-à-fait compromise : ce ne serait pas chose facile que d'indiquer un remède, surtout avec le peu d'accord qui se trahit sur cette question dans le cabinet. M. l'archevêque de Paris a pu dire dans sa lettre à M. le garde-des-sceaux : « Je demeure convaincu que votre improbation a été une nécessité politique et non un acte spontané de votre conscience. » C'est cette conviction des divisions intestines du gouvernement qui enhardit les évêques et multiplie leurs lettres et leurs *mémoires*.

Le vote des fonds secrets n'a pas été l'occasion d'un débat sérieux entre l'opposition et le ministère. Ni d'un côté ni de l'autre les principaux chefs n'ont donné. M. de Lamartine est sans doute un orateur parfois brillant, mais en vérité nous ne pouvons plus le placer dans les rangs de l'opposition. Il n'est pas dans ceux de la majorité. Où est-il donc? C'est ce qu'on se demande encore même après, surtout après son dernier discours. En commençant, M. de Lamartine n'a pas annoncé moins de quatre points à examiner. Il s'est d'abord demandé pourquoi les ministres, qui paraissaient

d'abord si chancelans, si mal affermis, se sont maintenus aux affaires, sans cependant gagner en autorité dans le pays? Cette question, qui pouvait fournir des développemens piquans, n'a pas été traitée par M. de Lamartine; il s'est contenté de la poser, ainsi que cette autre : Pourquoi des hommes éminens et qui avaient d'anciens liens avec la majorité n'ont-ils pu rallier à eux cette majorité? Ou M. de Lamartine a perdu un peu à la tribune le fil de ses idées, ou il a pensé qu'il était plus sage de ne pas aller au fond des choses qu'il avait indiquées.

Venait enfin le tour de l'opposition. Pourquoi, a dit M. de Lamartine, l'opposition, si patiente, si persévérante, a-t-elle perdu quelque chose en popularité, en crédit? Ici encore l'orateur, après avoir posé une pareille question, a senti l'impossibilité de l'aborder de front. Il n'a point examiné ce qu'avait fait l'opposition. Il lui a donné quelques conseils sur ce qu'elle doit faire dans l'avenir. « L'opposition, a dit l'orateur, ne donnera pas légèrement son concours; avant de l'accorder, elle demandera plus que des paroles, elle demandera des gages. » Voilà pour l'avenir. Pour le présent, M. de Lamartine ne veut pas qu'on épuise les forces de l'opposition dans mille réformes insignifiantes, quand on a besoin de toute son énergie pour réformer un mauvais système. Ainsi point de petites réformes; que le centre gauche et la gauche constitutionnelle le tiennent pour entendu, M. de Lamartine n'y donnera pas les mains. L'extrême gauche a reçu aussi sa leçon, car le député de Mâcon ne veut pas non plus qu'on exagère aucune vérité jusqu'à la rendre inacceptable à force de la vouloir complète. Encore une fois, que prétend M. de Lamartine? Écoutons, voici la conclusion : « Je ne veux pas accabler le peuple de liberté, je ne veux pas charger le pays de restrictions inutiles; c'est entre ces deux politiques que j'entends me placer. » Malgré ces paroles, personne n'a pu encore trouver la place de M. de Lamartine.

En saurons-nous davantage par l'énumération des conditions que M. de Lamartine impose à tout cabinet qui voudra avoir son concours? M. de Lamartine demande la révision des lois de septembre, surtout en ce qui concerne la presse, la révision de la loi sur les fortifications, un changement dans les conditions de l'électorat et une indemnité pour les députés. Si l'honorable député de Macon s'imagine qu'avec ces idées il aura plus d'action que le centre gauche et la gauche constitutionnelle sur l'opinion, les chambres et le gouvernement, il vit dans une étrange illusion. Il est difficile de plus s'éloigner des choses pratiques et possibles. Comment M. de Lamartine ne comprend-il pas qu'avec une pareille allure il n'est ni un adversaire à craindre pour le ministère, ni un auxiliaire utile pour l'opposition? M. Guizot s'est contenté de répondre quelques mots de sa place et de rappeler que, pendant deux ans, M. de Lamartine avait soutenu le cabinet. Quant à l'opposition, quelle sympathie véritable peut-elle avoir pour l'honorable député de Macon, qui n'a lui-même pour ses différentes nuances que

des paroles de censure et de blâme? Le centre gauche, la gauche constitutionnelle, l'extrême gauche, sont également l'objet de réprimandes portées à la tribune par M. de Lamartine; mais ces trois partis n'abandonneront pas leur marche pour adopter les réformes que l'honorable député de Macon proclame être seules salutaires. Encore une fois, où est la place de M. de Lamartine?

En Angleterre, un incident parlementaire n'a pas laissé que de produire une sensation assez vive. Le ministère de M. Peel a perdu un moment la majorité. Voilà déjà quelque chose d'assez grave, car si ce fait se reproduisait, le cabinet tory pourrait se trouver ébranlé. Mais un autre intérêt se rattache encore à l'incident dont nous parlons, car il a mis à nu la situation manufacturière de l'Angleterre. Il faut bien en croire le témoignage de M. Peel, l'Angleterre ne peut diminuer, si peu que ce soit, le travail de ses producteurs sans s'exposer aux plus graves dangers. Or, voici de quoi il s'agissait. Sir James Graham, ministre de l'intérieur, a proposé un bill sur le travail des enfans et des femmes dans les manufactures. Une des clauses du bill limitait à douze heures le travail de chacun. Lord Ashley, le chef des philantropes, des *saints* dans la chambre des communes, a proposé une résolution réduisant à dix heures la durée légale du travail fixée par le bill. Cette résolution a rencontré, de la part du gouvernement, la plus vive opposition, et cette fois le ministère a eu pour auxiliaires tous les whigs qui font autorité en matière commerciale. M. Peel a parlé longuement contre la proposition de lord Ashley; il a démontré qu'elle équivalait à un retranchement de sept semaines de travail sur l'année, et il a déclaré que l'Angleterre ne pouvait supporter une diminution aussi sensible dans la production. Cependant cent soixante-dix-neuf membres de la chambre des communes contre cent soixante-dix ont adopté la motion de lord Ashley. Il ne faut pas voir dans ce résultat une opposition préméditée contre le cabinet; nous y reconnaîtrions plutôt l'effet d'une espèce de honte qu'aura éprouvée la chambre des communes en entendant dire que l'Angleterre ne pouvait, sous peine de périr, accorder quelque chose à l'humanité.

Mais l'intérêt commercial et manufacturier n'est pas si délicat. Il crie tout haut qu'il a besoin de douze heures de travail par jour. C'est un *minimum* sur lequel il ne peut transiger. Aussitôt que la motion de lord Ashley a été adoptée par la chambre, sir James Graham s'est levé pour dire qu'il avait des objections invincibles contre une pareille mesure. « Cependant, a-t-il ajouté, je ne crois pourtant pas devoir encore laisser tomber le bill. A la huitième clause, il se présentera une nouvelle occasion de revenir sur la question, et on pourra consulter la chambre d'une manière plus précise qu'on ne vient de le faire. » Il faut une conviction bien profonde de la part des ministres anglais pour faire une pareille résistance sur une disposition de détail. Comme ils connaissent mieux que personne la situation économique de la Grande-Bretagne, ils appréhendent le moindre changement dans la

somme de la production. La concurrence est un champ de bataille sur lequel ils aiment mieux sacrifier la vie des hommes que de reculer. La pacifique industrie a aussi ses cruautés et son machiavélisme.

Il a été déposé sur le bureau de la chambre des communes des papiers qui ne sont pas indignes de l'attention des hommes politiques. Quand on lit ce que lord Aberdeen écrivait au consul Pritchard en 1843, on n'est pas bien convaincu de l'entier acquiescement du gouvernement britannique à notre protectorat sur Otaïti. Le cabinet anglais ne veut élever aujourd'hui aucune question, mais il regrette ce qui s'est passé : il recommande à M. Pritchard de surveiller avec la plus grande attention les procédés des Français vis-à-vis des missionnaires anglais, et de rapporter minutieusement au gouvernement britannique toutes les circonstances qui sur ce point paraîtraient dignes d'attention. Pourquoi cette surveillance attentive, pourquoi ces rapports minutieux, si ce n'est pour trouver un jour l'occasion d'élever ces mêmes questions sur lesquelles on consent à se taire aujourd'hui?

En face de toutes ces arrière-pensées, en face d'une reconnaissance aussi incertaine, aussi intentionnellement restrictive, de notre protectorat, il ne fallait donc pas se hâter si fort de désavouer l'amiral Dupetit-Thouars. A quoi bon cette précipitation? Pour tout ce qui concerne Otaïti, rien n'est terminé entre l'Angleterre et nous. Par le désaveu de nos officiers, nous avons perdu un terrain qu'il nous sera peut-être impossible de reconquérir.

Pendant qu'à Otaïti le prosélytisme religieux est une cause de division entre l'Angleterre et la France, ces deux puissances se réunissent en Orient pour défendre les intérêts du christianisme contre le fanatisme musulman. Le gouvernement turc s'entête à vouloir punir de mort les musulmans qui se font chrétiens. Cette opiniâtreté blesse vivement l'Angleterre et la France, qui demandent au divan de modifier sa législation. Le divan répond que cette législation est puisée dans la doctrine la plus pure du Coran. S'il faut en croire les feuilles allemandes, il aurait demandé la médiation de l'Autriche pour mieux résister aux instances des deux gouvernemens de France et d'Angleterre. Le gouvernement du sultan invoque sans doute l'indépendance qui doit appartenir à tout état dans les questions d'ordre intérieur; mais ici la situation est exceptionnelle. Si l'empire ottoman existe encore, à qui le doit-il, si ce n'est à l'Europe, qui l'a pris en tutelle? Il doit surtout son salut à la France et à l'Angleterre. Si ces deux puissances l'eussent laissé à lui-même, à ses propres forces, en face de la Russie, de l'Égypte et de la Grèce, que serait-il advenu?

Jusqu'à présent, les représentans de la France et de la Grande-Bretagne semblent à Athènes agir de concert. L'assemblée nationale est arrivée à la fin de ses débats sur la constitution qui a été solennellement offerte à l'acceptation du roi Othon. Il est permis de se féliciter de la manière dont les choses se sont passées. Sans doute des fautes de détail ont été commises; comment n'y aurait-il pas des actes de légèreté, d'imprudence, à reprocher

à un peuple qui débute dans la vie publique? Mais enfin il n'y a pas eu de ces erreurs graves qui auraient pu aliéner à la Grèce la bienveillance et l'estime des deux grands états constitutionnels de l'Europe. C'est beaucoup. On peut dire sans déclamation et sans emphase que l'avenir appartient à la Grèce. Il y a quelques semaines, des soldats grecs, en présentant au nom de l'armée au roi Othon les présens d'usage auprès des colonnes encore debout du temple de Jupiter Olympien, lui disaient : « Le présent que nous fondons au roi est petit comme notre royaume, mais le sentiment qui nous inspire est grand comme l'avenir de notre patrie. » Cette conscience de l'avenir est un garant de la moralité du peuple qu'elle anime.

Le gouvernement espagnol a-t-il outrepassé, dans sa répression des révoltes d'Alicante et de Carthagène, ce qu'autorisait le soin d'une légitime défense? C'est ce qu'il est difficile de décider loin du théâtre des évènemens; mais ce qu'il est permis d'affirmer, ce qui est dans la pensée de tous ceux qui portent à l'Espagne un intérêt sincère, c'est qu'il est temps d'arriver à des mesures réparatrices. Ces mesures sont faciles pour un pouvoir qui est parvenu à vaincre ses adversaires; elles affermissent, elles honorent un gouvernement. S'il est vrai que le Portugal ait demandé à l'Espagne un corps de six mille hommes pour réprimer la révolte de Coïmbre, il est douteux que le gouvernement de Madrid ait été en mesure de prêter au ministère portugais un pareil secours. Il n'avait pas assez de troupes pour réduire en même temps Alicante et Carthagène.

La Suède a perdu son vieux roi, qui a su, dans le cours de sa longue carrière, se montrer un politique consommé après avoir été un des guerriers remarquables de la révolution et de l'empire. L'histoire jugera la conduite de Charles XIV envers Napoléon et envers la France dans des temps difficiles; quel que soit son arrêt sur ce point délicat, elle ne pourra méconnaître les hautes qualités d'un Français mourant, après trente-six ans passés sur le trône, roi de Suède et de Norvége. De pareilles destinées ne tombent pas en partage à des hommes médiocres.

Les vieux soldats s'en vont aussi. Deux des plus brillans officiers de la grande armée, le colonel Bricqueville et le général Pajol, viennent de disparaître. L'âge avancé dans lequel ils se sont éteints n'a rien diminué des regrets dont ils sont dignes par leur vie militaire.

F. Bonnaire.

POUR UN CHEVEU BLOND.

III.[1]

On était alors en 1795, triste et fatale date. Les beaux châteaux sur la Seine et la Loire tombaient sous les coups redoublés du marteau révolutionnaire; celui de la marquise avait eu sa part de dévastation comme les autres. La proscription des personnes avait suivi la ruine et la spoliation des biens. On exilait comme on avait tué. Les nobles qui avaient eu le courage ou plutôt la témérité de rester en France, traînaient une existence précaire et, si l'on peut s'exprimer ainsi, effarée. Sous des habits d'emprunt, sous des noms déguisés, en affectant des professions obscures, ils parvenaient à se faire oublier sans obtenir souvent, au prix de ces ruses, la paix de la journée, le sommeil tranquille d'une nuit.

— Mon Dieu! disait Amaranthe, la fille de la marquise, mon Dieu! ma mère ne revient pas. J'ai vu passer des canons sous nos croisées ce matin, j'ai entendu sonner le tocsin; qu'y a-t-il dans Paris? Je suis toujours en peine pour elle quand elle est si longtemps absente. Si on allait la reconnaître malgré son costume! Que les temps où nous vivons sont tristes et qu'ils sont lents à finir! On n'entend parler que de meurtres, de pillages. Le moindre retard de la part de ceux qu'on aime suffit pour alarmer. Et comme ceux qui

(1) Voyez la livraison du 24 mars.

s'aiment, s'aiment davantage dans ces jours de malheur! Oui, pour nous surtout ce sont des temps de malheur. Ma bonne mère obligée, elle, pour déguiser sa naissance et son rang, de paraître sous des habits de servante dans une maison où elle était autrefois servie par vingt valets! Mais qu'elle tarde à venir!

Amaranthe poussa un cri de joie : sa mère entrait au salon. Elle resta plusieurs minutes sans pouvoir parler, émotion qui se renouvelait chaque fois que la marquise rentrait après une absence un peu prolongée.

—Ma chère fille, lui dit la marquise habillée en servante du temps, aussi belle que dans ses jours heureux, je reviens du marché, et voici ce que j'apporte.

— Votre panier est bien léger, maman.

— C'est que je reviens d'un singulier marché, va! je te jure. D'abord il n'y avait pas de fruits, mais on y lisait les bulletins de l'armée de Sambre-et-Meuse; il n'y avait pas de légumes, mais en revanche il y était question de la dissolution des sociétés populaires; il n'y avait pas non plus de gibier, mais beaucoup de gens qui attendaient à la porte du boulanger leur ration de pain noir. Aussi voici ce que j'apporte du marché, — un pain noir.

— Chère maman, dit Amaranthe en se jetant une seconde fois au cou de sa mère; vous devez bien souffrir, vous qui avez été si riche autrefois...

— Eh! mon Dieu, ma chère enfant, je ne me suis jamais si bien portée que depuis que je suis servante. Je ne pouvais pas marcher dix minutes sur le pavé autrefois; maintenant je trotte des journées entières, comme un batteur d'estrade, sans me fatiguer. Il me fallait de bons fauteuils, de chauds édredons, les trois quarts du temps pour mal dormir; à présent je m'endors sitôt la nuit venue...

— Maman! maman! je vous entends souvent soupirer la nuit.

— On soupire en dormant. Voyons, essuyez cette larme, riez, petite fille, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

— Est-ce qu'il y a encore de bonnes nouvelles?

— Oui, il y en a encore. Écoute. Tu connais le fils de M. le duc de Roquefeuille, le jeune Constantin? il arrive aujourd'hui...

Amaranthe cherchait dans sa mémoire.

— Tu te souviens sans doute des journées charmantes que vous passiez ensemble il y a cinq ans?

— Il y a cinq ans, dites-vous?

— Mais oui...

— Non, maman, je ne me souviens pas.

— Comment, cet excellent jeune homme...

— Ah! oui, oui... celui qui, une fois, me mena à Versailles dans sa voiture à quatre chevaux et me fit voir le roi, la reine, la cour, les gardes du corps... ah! oui, je m'en souviens.

— Étourdie! tu confonds. C'est le père de Constantin qui te conduisit à Versailles. Constantin jouait à la course, au volant avec toi... tu sais...

— Parfaitement. Si bien qu'un jour je lui lançai le volant dans l'œil...

— Tu parles toujours du père de Constantin, oublieuse. Dans quelques instans tu verras que la mémoire de Constantin n'est pas aussi ingrate que la tienne. Lui et son père viennent tous deux de Rennes par deux routes différentes. Juge s'ils nous aiment! Risquer ainsi leur vie pour nous voir! car, tu le sais, ils sont censés émigrés, ils sont encore sous le coup de la loi qui les déclare ennemis de l'état pour n'être pas rentrés en France avant le 18 janvier 1791. S'ils sont découverts, s'ils sont pris, on les jugera tous les deux..... Horrible pensée!

— Pourquoi s'exposer ainsi?

— Chère enfant, ils nous aiment. Nous éprouvons les mêmes souffrances; comme nous ils ont été obligés de prendre une profession pour se cacher et pour vivre. La duchesse de Roquefeuille est morte sur l'échafaud, Mlle de Bonneval a fini ses jours dans l'exil. Je n'ai jamais tant aimé ce cher duc que depuis ses nombreux malheurs. Mais soyons tout à l'espoir de les revoir, de les embrasser aujourd'hui, sans oublier, ajouta la marquise, qu'ils arriveront peut-être mourant de faim. Va donc, chère Amaranthe, préparer à déjeuner. Ils ne seront pas difficiles.

— Ils nous embarrasseraient beaucoup s'ils l'étaient. D'abord ils auront des œufs et du pain noir; et puis... du pain noir et des œufs.

— Et vive la république! ajouta la marquise en donnant une petite tape sur la joue d'Amaranthe.

Amaranthe se retira.

— Si je n'affectais pas cette gaieté et cette indifférence, ma pauvre Amaranthe mourrait de trissesse. Je suis trop heureuse quand cette hypocrisie réussit auprès d'elle; elle n'est pas toujours dupe de ma fausse joie. Aujourd'hui j'ai lu dans ses yeux qu'elle en doutait; elle a raison d'en douter. Savoir le duc et son fils tous les deux sur la route de Rennes infestée de brigands! Franchement ils ne m'ont ja-

mais inspiré tant d'intérêt... La marquise ne put retenir ses larmes, mais elle essuya vite ses yeux, on venait..... Pleurer devant Amaranthe!

Ce n'était pas Amaranthe.

Vêtu en postillon, le chapeau ciré sur l'oreille, le fouet à la main, un jeune homme couvert de poussière entra en demandant mademoiselle Catherine.

— J'ai à lui remettre cette lettre de la part de Louis le marin.

La marquise avait reconnu Constantin, le fils du duc.

— Donnez.

La marquise prend la lettre, la décachète brusquement.

— Que faites-vous? s'écrie Constantin.

— Mon brave postillon, la marquise, Catherine ou moi, c'est la même chose, répond-elle en dévorant la lettre avec émotion. Le duc lui annonçait qu'il était en route pour Paris, et que s'il n'arrivait pas quelques heures après son fils, c'est qu'il aurait été arrêté.

— Ah! je comprends, dit Constantin, vous êtes la fille de madame la marquise. Eh! bien, mademoiselle, moi je suis le fils du duc de Roquefeuille.

— Il me prend pour Amaranthe; erreur excessivement flatteuse. Mais comme il est bien! c'est tout le visage de son père.

— Mon père ne me trompait pas en me disant que vous deviez avoir une grande ressemblance avec madame la marquise votre mère, et par conséquent, être très gracieuse, très jolie, très...

— Assez, monsieur, je vous prie, répliqua la marquise, au fond ravie du quiproquo, ma mère n'aime pas les complimens, et sous ce rapport-là je lui ressemble beaucoup aussi. Cependant votre franchise me plaît...

— Vous auriez tort de la repousser, mademoiselle, car en venant j'ai formé le projet de vous dire moi-même, si l'occasion se présentait, ce que mon père avait l'intention de dire à ma place à madame votre mère. L'occasion se présente.....

— Faites-m'en profiter, dites-moi vite ce que votre père n'aura plus qu'à répéter à ma mère. Il s'agit de moi, naturellement...

— Sans doute; et de moi aussi.

— Et de vous?

— Rien que de nous deux, mademoiselle.

— Alors qu'attendez-vous?...

— Les parens disposent parfois, vous le savez, de la volonté de leurs enfans, parfois à tort...

— Parfois à raison...

— Mon père a disposé de la mienne...

— A tort, monsieur?

— Non, mademoiselle.

— Mais, dans quel but, vous ne le me dites pas, a-t-il disposé de votre volonté?

— Il m'a dit qu'il avait toujours pensé à demander pour moi votre main à madame la marquise votre mère.

— Ah! mon Dieu! pensa la marquise, c'est non-seulement une déclaration d'amour, mais une proposition de mariage. Mais, dit-elle à haute voix, vous voudriez donc épouser...

— Vous-même, mademoiselle.

— Moi! s'écria la marquise en baissant les yeux, mais avec un sentiment de l'ame pourtant qui tenait autant de la comédie que de la sincérité, sentiment double, railleur en apparence, naïf en réalité, et comme ceux qu'a parfois si excellemment analysés l'admirable Marivaux. Moi! répéta-t-elle.

— Mon Dieu! oui, répondit Constantin, fâché maintenant d'avoir joué son va-tout au lieu d'attendre son père, qui eût plus adroitement ménagé la demande et qui l'eût faite d'ailleurs, pensait-il, à la marquise elle-même.

Voyant son embarras, la marquise, qui ne se dissimulait pas non plus le sien, dit à Constantin : Votre proposition est inattendue... je sais que votre père et ma mère avaient le projet de... mais le temps change les idées les mieux arrêtées... Ce projet, vous comprenez, monsieur...

Constantin attendait avidement qu'une réponse se dégageât de ce nuage d'ambiguités.

— Mais cette proposition, reprit la marquise, quand M. le duc votre père me la fera...

— Quand il la fera à Mme votre mère, vous voulez dire.

— A ma mère, veux-je dire... cette proposition, je le pense, ne sera pas dédaignée par elle...

— Et par vous! mademoiselle, et par vous sera-t-elle favorablement écoutée?

— Souffrez, monsieur, répondit la marquise en saluant avec modestie, que j'aille prévenir ma mère de votre arrivée.

—Vraiment! se dit Constantin quand il fut seul, mon père doit avoir tout-à-fait oublié Mlle Amaranthe, la fille de Mme la marquise, car il ne me l'a jamais présentée telle que je viens de la voir. Ni la couleur

de ses cheveux, ni celle de ses yeux n'ont de rapport avec les traits sous lesquels il me l'avait dépeinte. Je ne perds, certes, rien à l'erreur de mon père ; je n'ai jamais vu de plus intéressant visage ; mais comment a-t-il pu se tromper à ce point?

Au milieu de ses réflexions, Constantin fut surpris par l'arrivée de son père qu'il n'attendait que beaucoup plus tard dans la journée.

Le duc était habillé en matelot.

Son fils l'embrassa avec bonheur, ravi de la pensée qu'il ne courait plus de danger; car, depuis quelques mois, les visites domiciliaires ne se pratiquaient presque plus à Paris.

— Eh bien! cher Constantin, lui dit le duc, as-tu remis ma lettre à la marquise?

— A peu près; je l'ai donnée à sa fille.

— Tant mieux! tu auras eu une occasion toute naturelle de la connaître sans passer par l'ennui des préliminaires. Ton avis?

— Belle! très-belle! étonnante surtout d'esprit et d'usage.

— Les malheurs forment si vite.

— Elle m'a ravi.

— En vérité?

— Oui, mon père, et si, dans votre pensée, c'est toujours elle que vous me destinez pour femme, insistez, je vous en prie, auprès de Mme la marquise pour qu'elle accorde son consentement. Elle ne peut nous le refuser, n'est-ce pas?

— Mais celui de sa fille?

— Tenez, mon père, sans fatuité, je crois ne pas lui être indifférent.

— Prenez garde, Constantin, j'en connais plus d'un qui s'est laissé duper par cette flatteuse illusion...

— Ne m'ôtez pas la mienne.

Le duc sourit, et il se dit en lui-même : Il faudrait, pour que la comédie fût complète, que la fille de la duchesse et mon fils eussent reproduit sans le savoir la scène de Choisi-le-Roi. Puisqu'il en est ainsi, reprit le duc à haute voix, je parlerai aujourd'hui même à Mme la marquise.

Constantin serra avec effusion les mains de son père.

Après une minute de silence, le duc mit son bras sous celui de son fils et lui dit : Puisque te voilà, mon cher Constantin, quoique bien jeune encore, décidé à prendre une résolution sérieuse, tu dois entendre une confidence que je ne pouvais te faire plus tôt.

— Parlez, mon père; ma discrétion...

— Écoute. J'ai beaucoup connu autrefois Mme la marquise, la mère de cette Amaranthe que tu trouves si jolie.

— Que j'aime tant.

— J'ai beaucoup aimé sa mère aussi.

— Ah! vous l'avez aimée!

— Les fils sont toujours prodigieusement étonnés que les pères aient aimé! — Des circonstances que je déplore m'ont empêché deux fois d'obtenir la main qui m'était promise, assurée...

— Quel malheur!

— Pas si grand, étourdi, puisque, si je fusse devenu le mari de la marquise, tu ne me demanderais pas aujourd'hui d'épouser sa fille.

— Vous avez raison.

— Cette alliance, si elle se fût faite, aurait mis fin à nos éternels procès avec les Chénevières. Le sort ne l'a pas voulu. J'ai sans doute des torts à me reprocher; la marquise en a aussi de son côté. Laissons le passé. Voici les réparations que nous offre le présent. Je suis veuf, la marquise est veuve; malheureux tous les deux, nous n'avons plus de folles raisons pour éloigner une alliance si utile, si convenable.

— Mais sans doute, mon père, s'écria Constantin, qui prévoyait déjà la conclusion de cette confidence.

— Je te dirai même, continua le duc, que la marquise, au moment où elle me refusait pour la seconde fois sa main, prenait de son plein gré l'engagement de me l'accorder au bout de cinq ans. Les cinq ans sont écoulés, et je viens en homme qui tient à l'accomplissement d'une si heureuse promesse la lui rappeler aujourd'hui. Si je ne me fais point illusion, le même jour verrait se célébrer notre mariage et le tien.

— Mon bonheur serait double, dit Constantin; vous me donneriez le même jour une femme et une mère.

Amaranthe parut au salon.

Le duc et son fils se turent; ni l'un ni l'autre n'avaient reconnu la fille de la marquise.

— La personne qui a porté tantôt une lettre, dit Amaranthe avec circonspection, est priée de passer dans la pièce voisine.

— La fille de Mme la marquise, ne vous sachant pas arrivé, dit tout bas Constantin à son père, me fait sans doute appeler pour me présenter à sa mère. Je vais vous annoncer à l'une et à l'autre.

Constantin s'en alla et laissa son père avec Amaranthe.

— Monsieur le duc de Roquefeuille ne me remet donc pas? demanda celle-ci dès que Constantin se fut retiré.

— Quoi! vous seriez?...

— Je suis la fille...

— De la marquise?

— Elle-même!

— Chère enfant!

— Je n'ai pas voulu vous reconnaître devant cet étranger, de peur de commettre quelque imprudence. Je ne vous ai pas oublié, moi; je me souviens surtout du jour où vous me conduisîtes à la cour de Versailles, il y a cinq ou six ans. Vous rappelez-vous?

— Oui, je crois me souvenir...

— Vous me présentâtes au roi, à la reine, qui était déjà bien triste. Elle m'embrassa. Ah! monsieur le duc, comment vous aurais-je oublié?

— Mon oubli serait impardonnable, s'écria le duc, si vous n'aviez pris soin vous-même de m'excuser un peu en devenant une si grande et belle personne, d'enfant que vous étiez il y a cinq ans.

Amaranthe rougit et pâlit au même instant, et elle balbutia plutôt qu'elle ne dit au duc, en allant ouvrir une armoire : — Voici, monsieur, un dessin que j'ai fait de mémoire, et où tout ce que j'ai vu le jour où vous me menâtes à Versailles est représenté avec le plus de soin et d'habileté que j'ai pu en mettre.

— Que c'est beau! s'écria tout à coup le duc. C'est admirable!

— Par grace, monsieur, je vous en supplie, n'en dites rien à ma mère!

— Pourquoi ce mystère?

— Pour rien, pour rien; oh! pour rien, monsieur.

Le dessin d'Amaranthe était un véritable chef-d'œuvre, un pastel fait avec l'ame de Roqueplan, et cette effrayante supériorité que la douleur, le regret et l'amour, donnent au génie : c'était quelque chose de prodigieux comme ces ouvrages que créent les prisonniers avec leurs doigts enchaînés, leur ame captive, et dans l'éternelle nuit de leur résignation. Ce dessin adorable représentait un salon de Versailles doré du haut en bas, avec ses tapis aux riches arabesques, ses statues dans chaque coin, ses tableaux de sainteté, et plein et mouvant de personnages de cour. La charmante enfant avait choisi le moment où la reine se penchait pour l'embrasser.

— Mon portrait! s'écria le duc, dont l'enthousiasme s'était jus-

que-là concentré avec attendrissement sur la figure du roi. Oui, c'est moi.

Amaranthe baissa la tête.

Le duc tremblant tomba à genoux :

— Temps d'honneur et de dévouement! dit-il... Les larmes le suffoquaient... Oh! je vous remercie! je vous remercie!... Il prenait, il baisait avec une chaude vénération la main d'Amaranthe. — Je voudrais avoir une couronne pour la poser sur votre front, de l'or pour vous donner du moins un souvenir digne de vous, mais je ne suis plus qu'un pauvre marin des côtes de la Bretagne... Que vous donnerais-je, mon Dieu? Ah! vous êtes une noble fille! et je remercie Dieu de m'avoir fait connaître le malheur au prix de la joie que j'éprouve en ce moment.

— Relevez-vous, s'écria Amaranthe, qui s'efforçait de cacher le dessin. On vient, c'est ma mère.

En effet, la marquise entrait suivie de Constantin.

— Mon père! s'écria Constantin.

— Monsieur le duc aux pieds de ma fille!

— Sa fille! dit Constantin dans un second cri.

— Que tenez-vous-là? que cachez-vous... un dessin?

— Oui, ma mère, un pastel que j'ai fait à votre insu, de peur que vous ne vinssiez à dire que je perdais un temps nécessaire au travail qui nous aide à vivre.

— Chère enfant!

— La gronderez-vous encore?

— Non, cher duc, oh! non.

— Et vous étonnerez-vous que je sois tombé aux pieds de cette divine enfant, après avoir vu le témoignage d'un si beau talent joint à une si pure modestie?

Amaranthe était dans les bras de la marquise, et l'on eût dit en ce moment une sœur cadette qu'une sœur aînée embrassait tendrement pour lui faire oublier un injuste reproche.

— Permettez maintenant, dit le duc à Amaranthe, que je vous présente mon fils, le marquis de Roquefeuille.

Les deux jeunes gens se saluèrent avec plus de politesse et d'étonnement que de cordialité.

— Madame la marquise, reprit le duc, mon fils, le marquis de Roquefeuille, m'a instamment prié, il n'y a encore que quelques instans, de vous demander pour lui, comme une grace, comme une

faveur insigne, la main de votre charmante fille. Je vous prie de le croire digne, à tous les titres, de l'honneur qu'il sollicite, en demandant d'entrer dans votre famille.

— M. le marquis de Roquefeuille était sûr, répondit la marquise, d'un consentement désiré par vous, monsieur le duc, et si bien mérité par lui-même.

— Vous consolerez, si vous le voulez, et vous le voudrez, continua le duc en s'adressant à son fils et à Amaranthe, vos bons parens, qui attendent de vous un bonheur qu'ils n'ont pas encore eu eux-mêmes.

Le duc fut si simple dans ces paroles pourtant si expressives, que la marquise sentit pour lui en ce moment quelque chose de plus fort que la reconnaissance et que l'amour. Le regret ajoutait son poids à tant de noble gravité.

Mais les deux jeunes gens restaient toujours muets.

La pensée de chacun ne se manifestait que par des regards abaissés et des regards inquiets.

— La volonté de ma mère, dit enfin Amaranthe, sera la mienne.

— Je n'ai qu'à obéir aux ordres de mon père, dit de son côté Constantin avec une dignité froide et en ne détournant pas ses regards du visage de la marquise.

Au XVIIIe siècle, temps d'autorité paternelle, ces réponses n'avaient pas le sens qu'elles offriraient aujourd'hui. Obéir n'était pas absolument consentir par force; c'était tout simplement consentir par devoir, et surtout par habitude.

Cependant Amaranthe sortit un peu des conditions réglées de la soumission filiale en se penchant à l'oreille de sa mère, qui entendit ces mots : Ma mère, j'ai besoin de vous entretenir deux minutes en secret.

Constantin avait déjà dit à son père : Je vous demande la faveur de ne rien décider sans m'avoir entendu.

Tout à coup et d'un même mouvement spontané, les quatre personnages de cette scène se portèrent vers la croisée pour écouter la voix du crieur public, dont les accens, toujours sinistres dans ces temps-là, avaient déjà depuis quelques minutes arrêté leur attention.

Le crieur disait fort distinctement :

« Voici l'arrêt qui condamne à la peine de mort l'ex-vicomte de Châtillon pour être rentré en France. Son jugement, son exécution. A un sou, le voilà! »

— Mon oncle a été tué! s'écria la marquise épouvantée.

— Oh! c'est affreux! dit le duc avec terreur et en serrant son fils contre lui.

Les lamentations sur la mort du malheureux vicomte retentissaient dans l'appartement, quand on frappa à la porte.

Amaranthe courut ouvrir. Elle ouvre, et que voit-elle? qui reconnaît-elle dans l'ombre du palier?..... Châtillon!.... Elle ne peut que dire : Maman!... maman!... la surprise a paralysé sa langue. La marquise reste foudroyée, muette, en voyant son oncle. Une espèce d'hébétement d'effroi et de bonheur a pétrifié le visage de chacun d'eux.

— Mais vous n'êtes donc pas mort? dit enfin la marquise.

— Il y a encore de l'espoir, comme vous voyez, ma nièce.

— Mais cet arrêt?

— Le voici.

— Mais ce crieur?

— Ce crieur, c'est moi.

— Vous?

— Moi-même. C'est un pari que j'ai fait à Coblentz.

— Un pari?

— Oui, le pari, quoique émigré, quoique condamné à mort, de venir vous chercher à Paris et de vous ramener à Coblentz avec moi. Pour le gagner j'ai dû chercher le moyen de traverser la moitié de la France sans être reconnu, sans être arrêté. A quel prétexte recourir, quel mensonge inventer, quel déguisement prendre afin de tromper tant de soldats, tant d'espions, tant de délateurs? Je n'ai rien trouvé de mieux que de me déguiser en crieur public et de colporter de ville en village, et de village en hameau, ma propre condamnation à mort, comme si elle avait déjà eu lieu. Aussitôt j'ai acheté ce sarrau de toile grise, et je me suis mis à proclamer à tue-tête, depuis les frontières jusqu'à Paris, mon arrêt, celui que vous m'avez entendu si éloquemment crier sous vos croisées.

Et Châtillon, pour prouver qu'il avait fait son métier en conscience, se mit à crier devant sa nièce, sa petite nièce, le duc et Constantin, toujours aussi effrayés que surpris, cet épouvantable refrain :

« Voici l'arrêt qui condamne à la peine de mort l'ex-vicomte de Châtillon, pour être rentré en France. »

Il ajouta les commentaires dont il accompagnait son cri quand il voulait un peu grossir la vente et échauffer les acheteurs. « Allons, prends-moi çà, citoyen, tu ne regretteras pas ton sou. Un fier bri-

gand que ce Châtillon, ce chacal, ce chat-tigre, ce chat-huant. Il faut voir comme on l'a fait éternuer dans le panier. Ah! mais c'est que c'était un monstre à troils poils, un blanc, un Autrichien, un Vendéen... quoi! Rien qu'un sou. Ses dernières paroles sur l'échafaud valent au moins çà!»

—Mais pour aujourd'hui j'en ai assez du métier, dit Châtillon en jetant dans un coin son sarrau et les deux ou trois cents exemplaires qu'il avait sous le bras.

— Vous serez donc toujours fou, mon cher oncle?

— Ma chère nièce, un sage eût été guillotiné à ma place. J'ai donc gagné déjà la moitié de mon pari.

— Vous avez gagné l'échafaud, dit quelqu'un en poussant la porte du salon.

On pâlit à ces premières paroles de Boiroger, car c'était lui.

— Oui, l'échafaud. Vous avez été reconnu dans Paris, à votre entrée, et la police vous a fait suivre pour savoir la maison où vous alliez.

— Après tout, qu'est-ce que cela vous fait? repartit Châtillon. Permettez-moi de vous dire, mon cher monsieur Boiroger, que vous êtes un singulier personnage, fort singulier. Vous étiez, il y a quinze ans, secrétaire ou domestique dans la maison de ma nièce, et vous viviez à ses dépens soit à Paris, soit à Choisi-le-Roi. J'ai eu longtemps assez de prudhomie pour ne pas demander compte à ma nièce de sa faiblesse envers un homme tel que vous; mais il me semble que ce mystère doit avoir un terme. Il me plairait fort, je vous l'avoue, avant de monter sur l'échafaud, de savoir au juste qui vous êtes, vous qui savez ce qui se passe à la police.

— Une pareille question en un pareil moment...

— Mais le moment, je vous le répète, est excellent. Si on me coupe la tête demain, je ne serai guère plus à temps de savoir après-demain ce que je désire tant connaître.

— Mon oncle, songez plutôt à vous cacher.

— Non, je veux savoir comment M. Boiroger, autrefois ce grand philosophe, aujourd'hui ce républicain...

— Mais c'est lui qui nous protége, mon oncle, c'est lui qui peut encore vous sauver, c'est lui...

— Qu'il parle alors.

— Parlez, dit la marquise, je vous l'ordonne.

Boiroger alla donner un tour de clé à la porte, revint, invita d'un signe à s'asseoir et dit en regardant Châtillon:

— Je suis le frère de Mme la marquise.

— Son frère!

— Oui, monsieur de Châtillon, son frère.

— Et mon bon frère, ajouta la marquise; il me l'a prouvé.

—Vous n'ignorez pas, monsieur de Châtillon, reprit Boiroger, combien le marquis de Chenevières crut avoir à se plaindre de Louis XV, au sujet d'un emploi dont il avait demandé la survivance pour le premier fils qu'il aurait. Fort des longs services de sa race, des siens, il ne s'attendait pas à tant de sévérité de la part du roi, qui refusa cette survivance. La blessure fut mortelle au cœur du marquis; sa vengeance aurait pu porter, dans tout autre siècle moins près d'une révolution, et si elle eût trouvé des imitateurs, un coup dangereux à la stabilité de la monarchie. Le marquis jura de n'avoir pas de successeur, pas d'héritier de son nom, c'est-à-dire qu'il privait à jamais la monarchie de l'appui de ses descendans. Cette menace, il la fit devant Louis XV lui-même, qui, tournant sa colère en raillerie, lui répondit que la jeune marquise de Chenevières serait probablement d'un autre avis. Quelques années après cette explication, la marquise donna un fils à M. de Chenevières, comme pour le mettre au défi de tenir sa promesse. Mais l'évènement trouva un homme décidé. Ce fils, c'était moi. Mon père fit croire à la marquise que j'étais mort, et je disparus. Emporté par un vieux serviteur, je passai les premières années de l'enfance loin de Paris. On m'éleva comme un fils de la bourgeoisie. Je serais probablement toujours resté dans l'ignorance de ma haute condition, si ma mère ne fût morte quelques mois après la naissance du second enfant qu'elle eut, Aimée de Chenevières, ma sœur. Cette naissance et cette mort ne changèrent rien à la détermination de mon père, réduit à ne plus compter sur un héritier du nom, à moins qu'il ne me rappelât pour m'avouer comme son fils. Il me rappela, mais ce fut pour me recommander à son lit d'agonie, en me révélant son secret, de ne jamais trahir sa vengeance, c'est-à-dire de ne jamais dire, à moins de circonstances extraordinaires, que j'étais son fils. Il me laissa libre toutefois de ne pas user de la même discrétion envers ma sœur, si je la jugeais digne de ma confiance. Puis il mourut. J'attendis pour me dévoiler à ma sœur que la bonté de son cœur me fût connue. L'épreuve ne fut ni longue ni douteuse. Aimée reçut ma confidence, promit de la respecter, et depuis ce moment elle cherche à adoucir la tristesse de ma position. Ne m'interrompez pas, ma sœur, je vous dois bien d'autres éloges. Il me reste à prouver à M. de Châtillon, mon oncle, pour l'honneur de la mémoire de notre

père, que son projet a été récompensé du ciel. Prévoyant la marche, les progrès et le caractère dévastateur de la révolution, j'achetai tous les biens de ma sœur, ou plutôt je feignis de les acheter. Dès que j'en fus en possession, je fus tranquille pour son avenir. Appartenant à l'opinion démocratique, j'ai facilement éludé, à l'aide de quelques sacrifices, la spoliation qui n'eût pas manqué d'atteindre ma sœur.

— Vous êtes un digne neveu, ma foi! s'écria Châtillon en embrassant Boiroger.

— Je ne me croirai vraiment digne d'être de votre famille, répondit Boiroger, que le jour où je rendrai à ma sœur ces biens qu'une vente simulée a mis entre mes mains. Quand viendra ce jour?

A ce moment un bruit formidable se fit dans la rue; on entendait bruire dans l'éloignement les mots de décrets, d'émigrés, de proscrits.

— Ah! nous sommes perdus, dit le duc de Roquefeuille; c'est le peuple qui vient nous assaillir; dans une heure nous n'existerons plus. Vicomte, vous nous avez perdus.

— Mon oncle! qu'avez-vous fait? dit Aimée.

— Mes chers, mes bons amis, c'est pour vous seuls que je déplore mon imprudence.

— Défendons-nous du moins, dit Constantin.

— Nous défendre! dit tristement Boiroger.

— Madame, dit le duc en se découvrant et en saluant la marquise, avant de mourir, je veux vous laisser la conviction qu'après mon roi vous êtes la personne pour laquelle j'aurais voulu perdre la vie.

Les bruits de la rue redoublèrent, et du milieu de ces mille bruits, la voix d'un crieur s'éleva encore. Elle disait :

« Amnistie générale en faveur de tous les émigrés français. »

— Amnistie! amnistie! cria la marquise en courant ouvrir la fenêtre, comme pour laisser entrer la vie et la liberté. Amnistie! amnistie! Nous sommes sauvés.

Aimée embrassait Boiroger, le duc et son fils s'embrassaient, Châtillon embrassait tout le monde.

— Croyez-vous, dit Boiroger au duc et à la marquise quand le calme fut revenu, que le malheur vous ait assez éprouvés l'un et l'autre pour que vous vous unissiez sans hésiter?

— Madame, dit Constantin à la marquise en entendant la proposition de Boiroger; madame, je n'aime pas votre fille, songez-y bien.

Sans donner à sa sœur le temps de lui répondre, Boiroger lui dit, ainsi qu'au duc : Cette fois, c'est à moi à vous indiquer le délai qui

vous sépare d'un mariage assez long-temps désiré. Ce délai ne sera ni dix ans, ni cinq ans, mais vingt-quatre heures. A demain votre mariage, à Choisi-le-Roi.

— Et le vôtre, dit la marquise en regardant sa fille Amaranthe et Constantin.

IV.

Le cours des évènemens nous ramène au même endroit où commença, il y a quinze ans, l'histoire du duc de Roquefeuille et de la marquise de Chenevières; la seule différence à noter, c'est que celui-ci avait maintenant trente-un ans, celle-là trente ans; c'est-à-dire qu'ils n'avaient jamais été plus réellement beaux, plus réellement pleins des graces de l'esprit et du corps. A quoi bon se plaindre du sort, qui a peut-être aussi sa logique lorsqu'il répare ses torts et les répare si spirituellement, remettant chaque chose à sa place : le soleil au point de l'horizon où il brillait il y a quinze ans, le splendide château au fond de sa perspective, et les amans sous les antiques arbres du parc, qui penche vers la Seine? Il a été même plus généreux cette fois qu'il ne l'est ordinairement; il ne nous devait qu'un mariage, il se prête avec complaisance à deux mariages, l'un issu de l'autre, comme on voit quelquefois une fleur s'épanouir au-dessus du calice d'une autre fleur; ce que les naturalistes du Jardin des Plantes, ces ingénieux observateurs, appellent des monstres parce que c'est excentriquement beau.

Donc tout était à la fête à Choisi-le-Roi, au château de Chenevières. Il n'y avait pas assez de place pour tant de bonheur. On se coudoyait dans les salons si long-temps déserts du château, on s'appelait d'un bout d'une allée à l'autre, on riait, on s'étonnait, on s'affirmait réciproquement qu'on était bien où l'on était il y avait quinze ans. D'anciens domestiques, d'anciens vassaux, d'anciens paysans, détachés du grand navire féodal par la tempête, revenaient à flot et reparaissaient au château pour reprendre, non leurs vieux liens de servitude, mais leurs liens de gratitude et d'affection. On se reconnaissait, on se prenait les mains, on regardait le ciel, et l'on recommençait à vivre.

Et tandis que cette résurrection s'opérait dans les vieux murs du château, assis sur cette riche pelouse tracée des limites du parc à la Seine, et où son père s'entretenait autrefois si amoureusement avec a marquise, Constantin, seul, et habillé déjà pour la cérémonie du

mariage, lisait une proclamation de Bonaparte. Bonaparte partait pour l'Italie avec le titre de commandant en chef. Ce morceau d'éloquence militaire électrisait le jeune homme, jaloux de la gloire de cet autre jeune homme. Il frémissait, il pleurait d'envie. Oh! pourquoi ne pouvait-il suivre Bonaparte en Italie, marcher dans son sentier, s'enivrer à la même source de salpêtre et de feu? Tant de motifs l'engageaient à risquer sa vie..... Il entendit du bruit derrière lui : il froissa la proclamation et la cacha sur son cœur. C'était la marquise.

Elle accourut vers Constantin et s'assit près de lui, moitié triste, moitié souriante, pâle, mais de cette pâleur passionnée dont les jeunes gens ne devinent pas la signification.

— C'est charmant, n'est-ce pas, mon ami? lui dit-elle, de voir deux noces se célébrer le même jour.

— Oui, madame, je le pense comme vous, c'est charmant.

— Cela se voit rarement, la mère et la fille, le père et le fils mariés à la fois.

— Très rarement, madame.

— Je ne sais, mais il me semble que c'est une double garantie de bonheur.

— De bonheur, murmura machinalement Constantin.

— Vous êtes exact dans vos réponses, repartit la marquise, comme l'écho de notre vallée, mais vous êtes aussi triste que lui.

— Moi triste! vous vous trompez : n'ai-je pas mes habits de noce? le notaire n'est-il pas au salon? l'église ne m'attend-elle pas? Ma tristesse ne se comprendrait point. Moi triste! mais regardez, madame, la joie est sur tous mes traits; elle brille dans mes yeux, elle m'emplit le cœur... Mon Dieu! faites-moi mourir, s'écria Constantin en tombant de douleur aux pieds de la marquise.

Elle se hâta de le relever, d'essuyer son visage, baigné de larmes, éteint, décoloré, encore agité par l'ironie dont il l'avait contracté.

— Cher enfant!... mais qu'avez-vous?... Si l'on venait!... Dites-moi tout... Voyons, je vous écoute. Soyez raisonnable, Constantin.

— Votre fille, put dire enfin Constantin, est belle, oui, très belle, pleine de nobles qualités....

— Mais vous ne l'aimez pas.

— Non, madame.

— Oh! mon Dieu! murmura la marquise. Pauvre Amaranthe!

— Je ne sens rien pour elle. Si je n'avais pas vu une autre femme,

peut-être n'éprouverais-je pas pour votre fille cette mortelle indifférence. Mais je vous ai vue, et c'est vous que j'aime.

— Mon ami, je ne puis, je ne dois pas vous écouter... Taisez-vous! ah! taisez-vous!

— Pourquoi me taire?

— Vous le demandez?

— Ai-je mesuré l'abîme avant d'y tomber? J'y suis maintenant.

— Constantin!

— Vous êtes la première femme que j'aime.

— Toujours moi! toujours son amour.

— J'ai admiré, mais c'est vous que j'aime.

— Enfant!

— Vous me dédaignez. Je ne suis plus rien; je n'ai plus de titres, plus de rang... Mais je puis avoir un nom. Aimez-moi, et j'irai demander au jeune homme pâle qui part demain pour l'Italie de m'emmener avec lui.

— Que dites-vous? nous quitter!

— Oui, je pars avec ou sans votre amour. Si je ne reviens pas, souriez, car je serai mort avec gloire; si je reviens, aimez-moi! aimez-moi!

— Il parle de mourir!

— Donnez-moi ce mouchoir.

— Que faites-vous?

— Je le garde... là, sur mon cœur. Je vous le rapporterai teint de mon sang, ou je veux mourir de honte au retour en passant devant le portrait de mes aïeux. Où voulez-vous que je sois blessé, madame?

— Constantin! vous me rendez folle! vous me rendez malheureuse! Mais vous me rendez!...

Et folle en effet, la marquise prit entre ses mains la tête ardente du jeune homme mourant d'amour à ses pieds, et elle lui dit avec passion : Non! non! je ne vous aime pas. Mais prenez garde! voici votre père... Il arrive par cette allée. Regardez! Allons! du bon sens, mon ami, du courage; je serai près de vous pour vous en donner.

— Mon père! dit Constantin, tant mieux! il va m'entendre.

Quand le duc fut près de son fils, celui-ci se leva, le salua avec respect, et quoique vivement ému encore, il lui dit avec assez de calme :

— Je me félicite, mon père, de la présence de Mme la marquise au milieu de nous. Elle entendra ce que je vais vous dire; par là vous

serez dispensé de lui rapporter la pénible confidence que je vous dois.

— Quelle est cette pénible confidence, mon cher Constantin? Les choses pénibles à entendre n'auraient-elles pas pu être remises à demain? Un jour de noces! Vous n'y avez pas réfléchi...

— Pardon, mon père.

— Soit : parlez.

— Je ne puis épouser Mlle Amaranthe, la fille de Mme la marquise.

— Vous ne pouvez... J'ai mal entendu, sans doute.

— Vous n'avez pas mal entendu.

— Et pourquoi ne pouvez-vous l'épouser?

— Je ne l'aime pas.

— Serait-ce qu'elle n'est pas assez belle, mon cher Constantin? reprit le duc avec une ironie qu'il exagéra à dessein, sachant qu'il parlait devant celle dont on refusait la fille. Peu, fort peu seraient de votre avis en France, et l'avis de tout le monde, le mien compris, vaut bien le vôtre, permettez-moi de vous le dire.

— J'en conviens, répondit Constantin; mais cette beauté serait profanée en tombant en partage à qui en connaît le mérite sans se sentir capable de lui rendre le culte de vénération qu'elle inspire à tout le monde.

— Est-il un gentilhomme qui ne fût jaloux, poursuivit le duc avec le même entraînement, de mettre aux pieds de cette jeune fille sa fortune, son titre, son nom? Belle, noble, accomplie, que vous faut-il de plus? De quelle autre qu'elle attendez-vous le bonheur en vous mariant? Croyez-vous qu'une aussi belle occasion s'offrira deux fois dans votre vie? Ne le croyez pas. Allez! je suis peut-être le seul exemple d'un homme qui épouse la femme qu'il a eu le malheur de laisser échapper une fois. Cet exemple ne se reverra pas.

— Je regrette de ne pas être à votre place, mon père, pour avoir le droit de soutenir si chaleureusement cette honorable demoiselle : je l'aimerais du moins.

A ces paroles si involontairement directes de Constantin, le duc s'aperçut qu'il avait défendu, avec une passion peut-être trop peu contenue, la fille de la marquise.

— Mais, se reprit-il avec plus de majesté, que direz-vous à cette noble enfant pour lui faire comprendre, je ne dis pas pardonner, votre refus?

— Je pars, voilà ma réponse.

— Vous partez! vous partez!

— Oui, mon père, je pars. Ma détermination lui donnera la mesure de ma confusion, de mes regrets, de ma douleur.

Le duc se leva.

— Un vrai gentilhomme n'agit pas ainsi, monsieur. Vous ne partirez pas, vous resterez, et vous l'épouserez. Entendez-vous? Sa mère a ma parole.

— Mais, mon père....

— Obéissez.

— Je ne vous obéirai pas.

Après ces mots terribles, Constantin se retira d'un pas rapide, laissant dans le plus complet anéantissement le duc et la marquise.

La marquise rompit la première le silence.

— Cela est bien, cela est digne de votre part, monsieur le duc; vous vous deviez, par respect pour moi, pour ma fille, de parler ainsi, je vous en remercie; mais voyons, vous le savez maintenant et de manière à n'en pas douter, votre fils Constantin n'aime pas ma fille Amaranthe.

— J'en conviens, mais...

— Faut-il le forcer à l'épouser?

— Oui.

— Prenez garde, duc, nous allons risquer le bonheur de l'un et de l'autre.

— C'est vous qui parlez ainsi.

— Moi-même.

— Si vous pardonnez à mon fils son étrange action, madame, je n'ai plus rien à dire.

— On ne s'emporte pas ainsi, on raisonne.

— Raisonnons, soit.

— Nous sommes la preuve vivante, cher duc, qu'on ne doit pas donner la main sans le cœur.

— Ensuite?

— Si une autre femme avait le cœur de votre fils?

— C'est impossible!

— Vous dites cela et vous avez à peine trente ans!

— Mais qui donc, reprit le duc, est assez instruit pour m'opposer cette raison, que le cœur de mon fils n'est pas libre?

— Tout le monde peut se croire assez instruit sur ce point.

— Vous plus particulièrement, peut-être...

— Qui sait, en effet?

— Mon fils vous aimerait-il?

— Pourquoi pas?

— L'aimeriez-vous?

— Si cela était, si je l'aimais, répondit la marquise, dont l'ironie triomphait mal du frémissement nerveux qui l'agitait, croyez-vous, duc, que ce serait user de maladresse que de le faire épouser par ma fille?

— Toutes vos subtilités m'échappent en ce moment, répondit le duc; si j'avais une question à vous adresser, si j'avais ce droit..

— Prenez-le.

— Je ne le demande pas.

— Je vous l'accorde. Si vous aviez une question à m'adresser...

— Je vous demanderais tout simplement si c'est lui ou moi que vous aimez maintenant.

— Il me semble, mon cher duc, dit la marquise avec ce sourire faux dont elle avait masqué son visage, que nous nous occupons beaucoup plus de nous que de nos enfans.

— J'en conviens, répondit le duc, mais...

— Mais voici Amaranthe, et elle pourra trancher la question bien autrement que nous. Si elle n'aime pas votre fils, que direz-vous?

— Et vous, madame?

— Toujours nous!

Amaranthe, en habits de noces, fut bientôt entre sa mère et le duc. C'était bien le plus beau lys de la prairie : souliers blancs, robe de mousseline, ceinture argentée et tout ce que la grace de la modestie répand sur un visage de quinze ans.

— Ma bonne amie, lui dit sa mère, je te trouve triste. Un jour de mariage pourtant...

— Un peu étonnée, peut-être.

— Voyons, ma mignonne, tout le monde veut ton bonheur, ici.

— Il n'entre dans la pensée de personne de vous forcer à un mariage qui ne serait pas de votre goût, ajouta le duc.

— Oh! monsieur!...

— Il est encore temps de te prononcer, ma fille. Cela est si vrai, que M. Constantin, qui ne voudrait pas se marier avec toi contre ton gré, m'a chargée ce matin, il n'y a qu'un instant, de te demander un dernier consentement.

— Il vous a chargée de cela? Il est donc bien méfiant?

— Non, il est consciencieux.

— Permettez qu'à mon tour...

— Ne m'interrompez pas, monsieur le duc. Il comprendrait que je retirasse la parole que je lui ai donnée pour toi, si tu ne lui confirmais pas ton sincère désir d'être à lui.

Amaranthe ne répondit pas.

— Non pas, reprit la marquise, que je t'engage à revenir sur ta détermination. M. Constantin est un jeune homme charmant, bon, dévoué, que je serais heureuse d'appeler mon fils.

— Ma mère, je l'épouserai.

— Tu le rendras heureux?

— Oui, ma mère.

— Tu ne me reprocheras jamais d'avoir influencé ta volonté?

— Non, ma mère.

— C'est que, dit promptement le duc, mon fils est vif, brusque parfois, songez-y.

— Ne l'en blâmez pas trop, monsieur, repartit Amaranthe; c'est le défaut de la jeunesse.

— Je ne réponds pas trop de sa fidélité, poursuivit le duc; il faudra le tenir par des liens nombreux.

— Je le surveillerai de mon affection.

— Il vous échappera encore.

— Duc, dit tout bas la marquise, vous ne prenez pas, il me semble, le bon chemin pour arriver. Tantôt vous teniez singulièrement à ce mariage, et maintenant qu'il est sur le point de se faire...

Feignant de ne pas entendre la marquise, le duc continua :

— Il est temps de vous dire avec la plus entière franchise, mademoiselle, que mon fils veut rompre son mariage avec vous; oui, il veut le rompre malgré mes avis, mes remontrances, mes menaces...

— A la fin, que voulez-vous à votre tour, monsieur le duc? demanda tout bas la marquise.

— Je veux, répondit le duc à haute voix, que mademoiselle dise, pour que nous croyions à la liberté, à la sincérité de ses sentimens : Constantin est l'homme que je préfère à tous les hommes, et c'est pour cela que je l'épouse.

Amaranthe, qui dans ce dialogue si difficile pour chacun avait fait, ainsi que sa mère, parfaitement son devoir sans trahir ce qui se passait au fond de son ame, répondit :

— Je ne puis préférer l'homme qui ne veut pas de moi. Puisque M. Constantin veut rompre, j'y consens. On lui rend sa parole.

— Êtes-vous content, monsieur le duc? demanda la marquise.

— Moi?.. mais pourquoi serais-je content?... cette question... Et vous, madame? vous demanderai-je aussi.

— Je suis contente de tout le monde, répondit tout bas la marquise, excepté de nous, mon cher duc.

Ce fut au milieu d'un silence général qu'on vit revenir Constantin.

S'adressant au duc :

— Mon père, lui dit-il, je vous ai manqué de respect il n'y a qu'un instant, et je viens à genoux vous prier de me pardonner. Pour mériter davantage le pardon que je vous demande, je vous supplie, vous, mon père, ainsi que vous, madame la marquise, de regarder comme inconsidéré, comme non avenu mon refus d'accepter la main de mademoiselle Amaranthe.

Aucune nouvelle sensation ne marqua son passage sur les traits de la marquise, entendant Constantin demander à renouer un mariage qu'elle croyait brisé.

Le duc fut moins impassible, et son étonnement n'était pas tout à fait celui du bonheur.

Constantin poursuivit :

— J'ai réfléchi, j'ai eu peur de ma désobéissance, j'ai eu honte de retirer ma parole; j'ai consulté notre ami, M. de Châtillon; il m'a bien conseillé, et je viens, si mademoiselle m'en croit encore digne, lui redemander sa main.

— Elle est libre, répondit avec une magnifique froideur la fille de la marquise, et elle restera libre.

Amaranthe salua pour partir.

Chacun des quatre acteurs de cette scène de famille se disposait à quitter un endroit où aucun d'eux ne s'était senti un seul instant à l'aise, lorsque Châtillon, hâtant le pas, sans doute pour la première fois de sa vie, arriva en leur présence.

On s'arrêta pour l'écouter.

— J'ai amusé le notaire tant que j'ai pu, mais je suis à bout d'amusemens. Il veut partir; il a, prétend-il, d'autres contrats à dresser dans le voisinage. Faut-il qu'il s'en aille? Soyons justes : depuis huit heures il est au château, il va être bientôt trois heures, et vous ne cessez pas de vous confesser dans tous les coins du parc. Votre intention est-elle de ne pas vous marier aujourd'hui?

Personne ne répondit.

— C'est singulier, pensa Châtillon.

— Votre intention, alors, est-elle de ne vous marier que demain?

Le même silence accueillit sa seconde question.

— Je m'y perds, se dit Châtillon.

— Sacrebleu! s'écria-t-il, moitié fâché, moitié riant, votre intention est-elle de ne pas vous marier du tout? Vous avez plutôt l'air, tous les quatre, de revenir d'un enterrement que d'aller à la noce.

Il ne manquait plus que Boiroger à cette scène pour en augmenter la confusion.

Boiroger, qui s'était impatienté aussi de toutes ces conversations mystérieuses, était venu pour y mettre un terme.

Il arriva juste pour entendre la dernière question de Châtillon.

Après sa dernière sommation, Châtillon, qui ne voulait pas que la journée se passât sans mariage et sans dîner de noces, dit : Ma foi! il me vient une idée bouffonne, très bouffonne. C'est peut-être un moyen d'en finir.

Il prend le bras d'Amaranthe et le glisse sous celui du duc, et il met ensuite le bras de Constantin sous celui de la marquise.

— Ceci vous convient-il mieux? Est-ce de cette manière-là que vous voulez être mariés?

Les deux couples se regardèrent en souriant.

— Aurais-je deviné? Je le crains...

C'est à lui maintenant que les quatre personnages qu'il avait si bizarrement assemblés sourirent.

— Venez donc, alors! s'écria-t-il. Venez vous marier; nous nous étonnerons ensuite.

— Arrêtez! dit Boiroger; je m'oppose à ce qui va se faire.

La terre parut trembler sous les pieds de chacun.

— La loi, vous le savez, m'a créé dispensateur unique de vos biens, ma sœur, et vous, ma nièce, et je jure que je ne m'en dessaisirai qu'autant que ma volonté sera faite.

Et ma volonté est qu'Amaranthe n'épousera M. le duc de Roquefeuille, et que la marquise ma sœur n'épousera Constantin, que lorsque M. Constantin et Amaranthe auront atteint leur majorité.

— C'est encore cinq ans à attendre, s'écria Constantin en pressant la main de la marquise.

— Oui, cinq ans qu'Amaranthe, répondit Boiroger, passera dans une maison d'éducation loin de Paris.

— En ce cas, je vais congédier le notaire, dit Châtillon.

— Adieu, tout le monde! dit Constantin en s'éloignant. Je vous écrirai de l'armée d'Italie.

V.

C'est encore au château de Choisi-le-Roi que se rencontrèrent, en 1800, les personnages dont nous avons raconté les mille vicissitudes de cœur et de position. Il faut croire que la joie était enfin revenue dans l'intérieur de ces deux familles si désireuses et si empêchées de se réunir en une seule, toujours séparées par l'épaisseur de ce maudit cheveu blond qu'accrocha un jour le bouton d'un gant. Le duc et la fille de la marquise, tous deux habillés pour le bal, attendaient le moment de partir, jetant de temps en temps les yeux sur le cadran de la pendule. Comme si elle eût déjà entendu les premières mesures des quadrilles, Amaranthe pétillait d'impatience. Elle allait et venait sans but, se levait, s'asseyait, se levait encore, retouchait à sa délicieuse toilette, qui n'exigeait pas le moindre soin; elle se livrait enfin à tous les mouvemens de cette inutile stratégie qu'inspire l'inquiétude de se rendre où le plaisir appelle. Le duc, infiniment plus contenu dans ses désirs de se rendre au bal des Tuileries, ne remuait pas du fond de son fauteuil à la Voltaire; il aurait bien plutôt servi, comme étude, à représenter le retour du bal que le départ. De loin en loin, et ceci ajoute à la vérité de la remarque, il reposait ses regards avec complaisance sur un petit tableau flamand où se voyait le coucher d'un vieux célibataire, qui, en chemise et accroupi devant le bon feu de sa cheminée, tourne sa tête vers un lit prêt à le recevoir.

— J'espère, dit le duc en faisant un effort sur lui-même et en terminant par un sourire affecté ce qui avait commencé par une petite contraction de douleur, j'espère, ma chère Amaranthe, que voilà une charmante sortie de pension.

— On ne peut pas plus agréable, monsieur le duc; en sortir pour aller au bal! J'aurais choisi, que je n'aurais pas trouvé mieux.

— Mon intention avait été d'abord de vous servir de cavalier, mais...

— Mais quoi? demanda Amaranthe, qui d'un bond revint du bout du salon se placer devant le fauteuil du duc; mais quoi donc?

— Mais je dis que j'aurais voulu vous servir de cavalier...

— Est-ce que par hasard vous ne viendriez pas avec nous? Oh! vous plaisantez... Et sur quel autre que vous ai-je compté pour me conduire à cette fête que donne le général en chef? Ma mère ne vous

le pardonnera jamais, ni moi non plus, je vous l'assure. Elle va descendre, gardez-vous de lui dire que vous ne nous accompagnerez pas; d'ailleurs, cela ne servirait de rien... N'ai-je pas compté sur vous pour tout voir, tout connaître, et surtout pour danser jusqu'au jour?

— Voyons comment il s'en tirera, dit Châtillon, qui en entrant avait entendu les derniers mots de sa nièce.

— Que dirait, reprit Amaranthe, M. votre fils, le colonel?

— J'ai vu mon fils ce matin à la grande revue du Carrousel, reprit le duc, et j'ai déjà eu le bonheur de l'embrasser.

— Mais ce n'est pas encore là une raison pour ne pas nous accompagner.

— Mon cher duc, ajouta Châtillon, écho ironique de sa petite nièce, ce n'est pas là une raison.

— Bon, pensa le duc, si Châtillon se met de la partie...

— D'ailleurs, poursuivit Amaranthe, qui nous ramènera du bal, cette nuit ou demain matin?

— Mais mon fils.

— Soit... mais donnez-nous du moins un motif pour ne pas nous accompagner, afin que nous puissions à notre tour, maman et moi, le répéter à ceux qui s'inquiéteront de votre absence. Je vous défie d'en imaginer un quelque peu sensé, continua Amaranthe d'un air boudeur; c'est mal! Vous qui, autrefois, étiez fou de la danse, vous qui passiez vos nuits au bal; c'est très mal. Puisque vous devez être mon mari, et cela dans trois jours, commencez, monsieur, par être complaisant.

— Comment va-t-il se tirer de là? pensa une seconde fois Châtillon.

— Mon Dieu! répondit le duc avec soumission, j'ai vécu en Angleterre, comme vous le savez, pendant l'émigration. Le climat de cette contrée est si humide, si malsain surtout pour les étrangers, que j'y ai contracté des douleurs dont je ressens des atteintes chaque hiver. Je souffre un peu aujourd'hui.

— Voyons, interrompit Châtillon, dites tout simplement que vous avez la goutte.

— La goutte! s'écria Amaranthe effrayée.

— Non, pas la goutte..... ce diable de Châtillon a toujours des idées... mais un faible rhumatisme.

— Je n'irai donc jamais au bal avec vous, quand je serai votre femme? car si cette goutte ou ce rhumatisme vous reprend chaque hiver précisément à l'époque des bals...

— Vous irez au bal, vous danserez, ma chère Amaranthe; mais

moi, quelquefois, je ne danserai pas autant que je le désirerais. Puis, vous savez, la gravité des positions... Mais je serai toujours heureux, croyez-le bien, du plaisir que vous aurez à aller au bal, à y briller de tout votre éclat, de toutes vos graces, comme ce soir. Ce soir vous irez sans moi, et vous vous amuserez bien toutes les deux, votre mère et vous, en souvenir de moi. Ramenez-nous Constantin.

Amaranthe ne se décidait pas encore.

— Enfin aimez-vous mieux, dit-elle, que je reste près de vous, puisque vous êtes malade?

— Ceci vous achève, murmura Châtillon à l'oreille du duc : la résignation et la pitié. Elle tourne à l'Antigone... bon!

— Tant de dévouement! répondit le duc, tant de sacrifices! Non, je ne le souffrirai pas.

— Puisque vous ne voulez pas vous habituer à m'accompagner, répliqua Amaranthe, ne faut-il pas que je m'habitue à rester avec vous? Je vous avoue, ajouta-t-elle en souriant, que ce n'est là pour moi ni un dévouement, ni un sacrifice, mais un bonheur.

Le duc lui baisa la main.

— Ainsi, termina Amaranthe, c'est dit, nous restons.

— Rester! s'écria la marquise en entrant toute parée au salon; rester! n'est-ce pas déjà trop que de se trouver en retard de deux grandes heures? Que dira Constantin, qui doit nous chercher de tous côtés? Allons, partons. Les Tuileries ne sont pas au bout de l'avenue.

— Mais, ma mère, M. le duc ne peut véritablement pas nous accompagner ce soir.

— Un caprice...

— Non, ma mère, une indisposition.

— Doit-on en éprouver un jour de bal?

— Madame a raison, repartit, piqué de tous ces assauts, le duc de Roquefeuille en se levant, mais non sans peine, et en offrant le bras à Amaranthe.

— C'est moi maintenant qui veux que vous restiez, dit celle-ci, qui repoussa avec douceur le duc jusqu'à son fauteuil.

— En ce cas, dit la marquise, nous prendrons du plaisir sans vous, mon futur gendre. Viens, Amaranthe. Adieu, mon oncle; ce cher Constantin doit brûler d'impatience. Hâtons-nous. Ah! monsieur le duc! priez Dieu dans votre fauteuil pour que votre fils ait prodigieusement d'amabilité, car nous ne vous pardonnerons jamais, ma fille et moi, de nous avoir privées de la vôtre pendant une pareille soirée.

Amaranthe et la marquise sa mère partirent pour le bal.

— Êtes-vous fou, mon cher Châtillon, de dire à Amaranthe que j'ai la goutte? à une jeune personne que j'épouse dans trois jours.

— Je l'ai bien deux fois par an, moi.

— Vous, vous, c'est différent. D'abord, permettez-moi de vous le dire, vous êtes plus âgé que moi...

— Quatre ans de différence; vous trente-six, moi quarante.

— Ensuite, mon cher Châtillon, vous ne vous mariez pas, vous. Me faire passer pour un vieux à trente-six ans!...

— On est vieux, mon cher duc, et l'on est jeune relativement. Vous êtes jeune, par exemple, pour la duchesse de Neuville, qui a quarante-deux ans; vous êtes vieux pour la belle marquise de Saint-Phal, qui n'en a que dix-sept. Vous êtes jeune, suffisamment jeune, pour ma nièce Aimée, qui a bientôt trente-cinq ans, mais vous ne l'êtes pas pour Amaranthe...

— Cependant voyons, mon cher vicomte, Amaranthe a eu le temps de réfléchir pendant ces cinq dernières années passées en pension; et quand elle me veut, m'accepte pour mari...

— Vous vous trompez, mon cher duc, si vous croyez que j'ai prétendu vous faire passer pour indigne de la main d'Amaranthe en dressant ce petit tableau comparatif des âges. N'en parlons plus. Vos affaires ne sont pas les miennes. Mais, puisque nous voilà seuls, voulez-vous que nous passions comme autrefois le reste de la nuit à boire du champagne et du tokai?

— Vous savez que je ne bois plus que de l'eau.

— Bon! vous ne dansez plus, vous buvez de l'eau, et vous... Puisque vous êtes si fort, mon cher duc, faites-moi l'amitié d'aller vous coucher. Ce serait une véritable cruauté de vous tenir plus longtemps sur ce fauteuil. — Châtillon sonna. Un valet de chambre parut. — Bassinez le lit de monsieur, lui dit-il, et rebassinez-le.

— C'est trop fort, s'écria le duc, et je me retire, car vous avez juré, Châtillon, de me taquiner jusqu'au jour.

En traînant la jambe, le duc, qui ne demandait pas mieux, alla se coucher.

Il était jour quand la marquise, revenue du bal, entra dans le même salon, et se jeta consternée dans le fauteuil qu'avait occupé le duc. Sa figure était bouleversée, sa riche toilette en désordre. Elle arracha les fleurs de ses cheveux, ses gants; sa pelisse était froissée à ses pieds. — Quelle fête! dit-elle en cachant sa figure dans ses mains émues, quelle fête! oh! quelle fête! Je l'ai vu; il était

beau! jeune! qu'il est jeune et beau! Entouré, flatté, on ne parlait que de lui autour de moi, — de sa bravoure tout haut, de ses graces tout bas. Et moi, j'ai été à peine remarquée, moi autrefois la reine des soirées. A peine quelques sourires jetés comme une aumône, à peine quelques saluts. Un désert autour de moi. J'avais beau chercher à attirer son attention, me placer devant lui : il ne me voyait pas. Une jeune personne, une seule occupait l'attention de Constantin, absorbait ses pensées, méritait tous ses empressemens, dont elle paraissait heureuse et fière. Oui, elle était heureuse; et moi!... Un torrent de larmes coula des yeux de la marquise. La première heure de ce triste retour si redouté des femmes sonnait pour elle; heure plus affligeante peut-être que celle de la mort, qui du moins emporte tout, l'ame et le corps, tandis que cette première mort leur laisse le cœur vivant et jeune au milieu des ruines du corps. Ses pleurs furent bien amers.

Elle entendit venir, et précipitamment elle étouffa ses sanglots, et épongea ses larmes avec tout ce qu'elle trouva sous sa main, ses dentelles, sa mantille... On entrait. C'était Amaranthe. La joie et le bonheur avaient formé comme une auréole visible autour de son visage, aussi doux que celui de sa mère était pâle. Son premier mot passa par la blessure qui s'était ouverte dans le cœur de sa mère.

— Comment m'avez-vous trouvée, maman?

— Oh! oui, tu étais belle, très belle, mon enfant; j'en étais heureuse, j'en étais fière pour toi, j'en étais jalouse.

— Jalouse!

La marquise laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Le cri de sa douleur lui était échappé.

— Jalouse! répéta Amaranthe. Ah! ma mère! pourquoi m'avoir conduite à ce bal? Mais c'est vous qui étiez la plus belle, la plus admirée, je vous jure.

— Tais-toi; fais-moi rougir...

— Ma mère...

— Chère enfant, pardonne-moi ce reste de vanité, cet éclair mourant d'une gloire qui n'a pas su comprendre qu'elle s'éteignait, qu'elle était finie.

— Je ne veux pas croire, ma mère, à vos regrets; ils sont injustes pour vous, pour moi, pour tous ceux qui vous ont vue à ce bal.

— Flatteuse enfant, viens sur mon cœur, et communique-lui la bonne, l'heureuse ingénuité du tien.

— Voyez, chère amie, murmurait Amaranthe en appuyant ses

joues sur celles de sa mère; toutes les femmes regardaient avec admiration M. Constantin, et lui n'avait des yeux que pour vous.

— Crois-tu? s'écria la marquise.

— J'en suis sûre.

— Sans doute il m'a promenée dans le bal, sans doute il m'a fait danser, sans doute il m'a souvent adressé la parole, mais on le voyait, c'était par complaisance.

— Pourquoi interpréter ainsi ces hommages?

— Parce qu'ils n'étaient qu'un acte de politesse.

— Oh! que vous vous trompez! Il ne me parlait que de vous lorsqu'il cherchait à me faire revenir de l'évanouissement que j'ai éprouvé à cause de la chaleur du petit salon.

— Oui, en effet, chère enfant, tu t'es trouvée mal... je l'avais oublié... mais tu es bien maintenant.

— C'est M. Constantin, comme je vous le disais, qui m'a donné ses soins. Je ne sais comment cela s'est fait, mais en reprenant mes sens, j'ai trouvé dans ma main ce mouchoir que quelqu'un aura sans doute oublié.

La marquise saisit le mouchoir. Après l'avoir brusquement examiné, elle dit, changeant de ton : Il est à moi, donne, donne!

— Du sang, dit avec effroi Amaranthe.

— Le mien... mon mouchoir!..

— Le vôtre, dites-vous? Ce mouchoir est à vous? Comment est-il à vous?

— Et il avait promis, pensa la marquise en étouffant le mouchoir entre ses doigts crispés, de me le rapporter teint de son sang, s'il était blessé; et je le retrouve dans les mains de ma fille! Ah! le hasard est presque aussi ingrat que le cœur.

— Mais qu'éprouvez-vous, ma mère?... comme vous me regardez...

— Rien, rien, ma fille, prends ce mouchoir, garde-le, — je te le donne; — non, il est à toi, — je te le rends.

— A moi? Vous me le rendez! Mais vous m'effrayez. Oh! comme vous m'effrayez, ma mère. Vous souffrez, mais beaucoup, — vous pâlissez. Oh! mon Dieu! mon Dieu! Aurais-je compris? Oui, j'ai compris.

Amaranthe courut saisir le cordon de la sonnette.

— Que faites-vous, ma fille?

Un domestique parut.

Amaranthe lui dit :

— Priez M. le duc de Roquefeuille de descendre au salon. Nous l'attendons.

Dès que le domestique se fut retiré, la marquise demanda à sa fille avec la terreur du doute :

— Qu'avez-vous fait?

— Laissez, laissez-moi faire, ma mère.

— Mais encore saurai-je?...

— Vous allez tout savoir.

On eût dit que toute la gravité et toute la raison qu'aurait dû avoir la mère étaient passées dans l'ame et la voix de la fille.

Le duc de Roquefeuille parut.

Amaranthe lui dit aussitôt :

— Monsieur le duc, j'ai atteint aujourd'hui ma majorité, je suis donc libre de mes actions, que M. Boiroger le veuille ou non. J'avais promis il y a cinq ans d'accepter votre main.

— Mademoiselle...

— Plus d'obstacle, entendez-vous? plus de retard, entendez-vous bien? de la part de qui que ce soit. Ma destinée est à ma disposition, j'en dispose irrévocablement pour vous épouser.

— Tout sera fait comme vous le désirez, répondit le duc : on ne marchande pas avec le bonheur.

— Mais, reprit Amaranthe, demain notre mariage, et après-demain, entendez-vous, notre départ pour l'Angleterre.

— Après-demain votre départ! s'écria la marquise, qui jusque-là n'avait pas eu le temps de placer l'expression de son étonnement. Après-demain votre départ?

— Oui, ma mère, oui, monsieur le duc, je le veux!

— Mais malheureuse! dit à sa fille la marquise d'une voix sourde et étouffée, malheureuse! tu aimes donc Constantin. Allons! ils s'aiment.

Il est impossible de calculer le temps que dura cette scène si mystérieuse pour le duc, si cruelle pour Amaranthe et sa mère, instruites l'une et l'autre maintenant de leur rivalité. Elles n'avaient plus rien à s'apprendre. Le duc, qui trouvait, au contraire, fort naturel et même plus que naturel qu'on lui annonçât son mariage avec Amaranthe, dont rien jusqu'alors n'avait éloigné la probabilité, paraissait singulièrement intrigué de la précocité de l'heure à laquelle cette nouvelle lui était confirmée, et il cherchait à deviner le motif pour lequel le départ devait suivre de si près le mariage.

L'embarras de chacun d'eux était loin de finir, quand, pour l'aug-

menter, Constantin, le fils du duc de Roquefeuille, fut annoncé.

— Faites venir M. de Châtillon et M. Boiroger, dit la marquise au domestique qui se retirait.

Constantin portait l'uniforme de colonel.

Sans lui donner le temps de s'informer de la cause du désordre profond écrit sur chaque visage, dans chaque attitude, et accusé, pour ainsi dire, par chaque molécule d'air du salon, la marquise dit à Constantin :

— Monsieur de Roquefeuille, vous êtes un homme d'honneur. Vous aviez promis de revenir pour constater la fidélité de votre parole et pour recevoir la main de celle que vous aimez : vous la méritez.

Après ces simples mots, dits avec l'apparente fermeté de ceux qui parlent sur l'échafaud, la marquise, dont les larmes tremblaient au bord des paupières, prit la jeune main d'Amaranthe et la mit dans celle de Constantin, laissant un instant la sienne posée par-dessus comme pour cimenter sa volonté, fixer son désespoir, éterniser son sacrifice.

Boiroger et Châtillon parurent en même temps, et ils comprirent parfaitement tous les deux le sens de cette attitude, dernière expression d'une dernière crise.

Boiroger prononça ce peu de paroles sensées en s'adressant à Constantin et à Amaranthe : N'avais-je pas raison de vous renvoyer à votre majorité? — Puis, se tournant vers la marquise : Voici, ma sœur, les titres de vingt-quatre millions de biens qui vous appartiennent.

— Voilà ce que c'est que d'attendre, dit Châtillon.

— Et nous? dit le duc en s'approchant de la marquise.

— Nous? répondit la marquise, nous?

— Oui, madame.

— Nous, monsieur le duc, nous avons trop attendu. Il est trop tard.

LÉON GOZLAN.

UNE ANNÉE EN RUSSIE.

A M. Saint-Marc Girardin.

II. — UN ÉTÉ A MOSCOU.[1]

Mon ami, vous avez souri sans doute en me voyant donner des regrets si tendres à l'hiver russe, et si j'ajoute que les premières haleines du printemps m'ont causé une certaine tristesse, vous aurez encore plus de peine à me croire; et pourtant rien n'est plus vrai. Je regrettais cette vie si animée qui allait s'éteindre, ces tableaux étranges qui allaient s'effacer, cette lutte contre le climat dont je sortais vainqueur; je regrettais ce voile de neige si éclatant, les forêts argentées, les traîneaux si doux et rapides, et jusqu'à la pelisse, magnifique et délicieux vêtement dans lequel on emporte la tiédeur de sa chambre, et qui vous enveloppe comme d'un bain onctueux. Puis le passage d'une saison à l'autre est extrêmement pénible. La Russie et l'hiver sont si bien l'une à l'autre qu'ils ne se séparent qu'après un long déchirement. Cette décoration, qui s'était dressée comme par miracle, se démonte avec une difficulté extrême. L'épaisse couche de glace amoncelée sur le sol cède lentement, ressaisie par l'air vif de la nuit, et, pendant une quinzaine de jours, les rues sont impraticables. L'atmosphère est déjà tiède et molle, et, par pru-

(1) Voyez la livraison du 24 mars.

dence, on sort encore écrasé de fourrures. Mais lorsqu'à la fin, le soleil et la hache aidant, la ville s'est dégagée, c'est un véritable enchantement. Ailleurs, et surtout dans les meilleurs climats, les premières joies du printemps sont capricieuses et troublées; ici je les ai goûtées sans mélange. Après de si longues rigueurs, la nature se détend et se fond en un sourire d'une entière franchise et d'une ineffable tendresse, véritable sourire de mère qui pardonne. La Néva délivrée reprend son cours, et la population vient en foule saluer son fleuve adoré. Bien que la terre se remontre nue et dépouillée, on la revoit avec bonheur, et il semble que ce soit pour se faire aimer davantage qu'elle s'était voilée si long-temps. A propos, je ne voyais pas trop pourquoi le calendrier russe reste en désaccord de douze jours avec le nôtre, comme si dans la correspondance des deux cabinets il n'y avait pas déjà assez de causes de malentendus, sans se quereller dès la date; à présent j'en sais la raison. Honteuse de n'avoir au mois de mai ni fleurs ni verdure, la Russie a ralenti l'année autant qu'elle a pu, comme ces gens qui, pour s'excuser d'être en retard, font reculer d'un quart d'heure l'aiguille de leur montre. Si, malgré sa nudité complète, la terre charmait déjà, jugez de ce qu'on éprouve quand enfin elle a repris sa parure. Ces paysages qui, à l'arrivée et sous l'influence de comparaisons récentes, vous semblaient si pâles, maintenant vous ravissent; rendu indulgent par une privation sévère, vous trouvez aux horizons de la grace, aux lignes de la grandeur, à la végétation certaine luxuriance. Par fois même, et c'est là l'hyperbole de l'illusion, vous prenez au sérieux leurs modestes montagnes qui sont d'un joli effet de lointain, quand un arbre ou une maison ne les masque pas. Alors on se met à jouir avec empressement et délices de la nature retrouvée. On va aux camps assister aux manœuvres, entendre les soldats chanter leurs prières avec un ensemble si parfait. On visite les résidences impériales, Péterhof, si pompeux, dominant fièrement le golfe de Finlande; Tsarskoié Selo, retraite chérie de la grande Catherine, et si vivant encore de ses souvenirs. Il y a parmi les ombrages du parc une petite salle de spectacle de style chinois, d'un mauvais goût adorable, à laquelle, depuis Catherine, rien n'a été changé. Il semble encore voir la souveraine dans sa loge, et derrière elle le comte de Ségur, qui, penché à son oreille, lui demande des nouvelles de ses armes en Grèce, à moins, ce qui est plus probable, qu'il ne lui donne un distique pour une fontaine, ou une épitaphe pour son chien favori. En parcourant les corridors, j'ai vu, tracé sur une porte, un nom qui est pour nous autres un gracieux souvenir : le nom de Mlle Sontag, aujourd'hui comtesse et ambassadrice, et qui, sur cet autre théâtre où elle n'est plus la première, a peut-être plus d'une fois regretté la petite loge où elle rentrait enivrée et triomphante.

Il est auprès de Saint-Pétersbourg un lieu qui, pour se faire admirer, n'a besoin ni d'illusion ni d'indulgence: ce sont les îles de la Néva, vastes parcs séparés par des bras de rivière plus larges que notre Seine et réunis par des

ponts élégans. D'innombrables maisonnettes, emballées à l'automne dans des nattes, comme des porcelaines précieuses, reparaissent au jour couvertes jusqu'au toit de fleurs tout épanouies que les serres ont rendues. Il y en a de toutes formes, depuis la terrasse italienne et la coupole orientale jusqu'au toit aigu du chalet; toutes portent au front le nom de leurs maîtres, et non ces tristes écriteaux qui font ressembler nos maisons de campagne à des hôtelleries auxquelles on n'a le temps d'attacher ni affections ni souvenirs. Les îles possèdent même un théâtre où parfois la comédie vient prendre le frais, et dont la colonnade grecque, demi-voilée par la verdure, rappelle le temple antique entouré de son bois sacré. Imaginez ce beau lieu animé d'équipages et de cavalcades, s'enfonçant sous les avenues ombreuses ou se reflétant au bord dans les eaux limpides. Nulle ville en Europe ne peut se vanter de telles promenades, si riches d'étendue et de fraîcheur. Les Russes se hâtent d'en jouir : ils y campent plutôt qu'ils ne s'y établissent; car l'été est bien court, et si par malheur il est pluvieux, ce paradis n'est bientôt plus qu'un marais malsain qu'il faut abandonner.

La première solennité dont on salue le printemps, c'est une revue, car ici pour une revue tout prétexte est bon, et l'on ne conçoit la joie que plumet en tête et tambour aux champs. Quand on a une garde de soixante mille hommes toute resplendissante d'or, comment se refuser le plaisir de tirer de l'écrin et de faire chatoyer au soleil de mai ce magnifique et coûteux joyau? Une revue à Saint-Pétersbourg est un spectacle monté avec un luxe inouï, une œuvre d'art que tout peintre admirerait. Cette plaine mouvante, si richement émaillée, au-dessus de laquelle s'agitent les flammes de tant de milliers de lances, semble un vaste parterre que le vent fait onduler, et à voir cette harmonie savante de formes et de couleurs, cette profusion raisonnée de rubans et de plumes, dans les moindres détails de toilette cette coquetterie un peu féminine, on soupçonne que, pour une si gracieuse fête, une modiste française a dû apporter au conseil suprême ses inspirations et ses dessins. Mais ce qui donne surtout à ces revues une singularité frappante, ce sont tous ces vassaux d'Asie, Tcherkesses, Lesghiens, Tartares, otages d'une soumission douteuse, auxquels on donne la place d'honneur, sans doute pour flatter des sujets d'hier impatiens du joug. Ces guerriers étranges, en cottes de mailles, armés de carquois et de flèches, maniant avec grace des chevaux arabes à la crinière peinte, au poitrail scintillant d'acier, reportent l'esprit en pleine *Jérusalem délivrée,* et je pourrais, montant avec vous au sommet d'une tour, essayer un dénombrement à la façon du Tasse. Mais, outre que je désespère de trouver ici tant de noms glorieux et poétiques, je n'oserais comme lui invoquer la muse des combats; ce serait conscience de la réveiller pour des amusemens si enfantins, et je serais réduit à toi, muse des parades, innocente idole des armées oisives et des rois ennuyés; toi qui aimes à te jouer dans le reflet des cuirasses polies et des sabres vierges, dans la soie immaculée des drapeaux neufs; toi que charment les

fanfares joyeuses et le salut des canons chargés à poudre, petite maîtresse musquée et nerveuse qu'une note fausse révolte, qu'une goutte de sang ferait évanouir!

Saint-Pétersbourg m'avait appris ce que j'en voulais connaître; je songeai à visiter Moscou. C'est un luxe à envier à la Russie que ces deux capitales, toutes deux vastes, riches, expressions vivantes de ses deux âges, se recommandant par des caractères et des mérites si opposés; l'une, le cœur, recueilli dans la religion des souvenirs; l'autre, la tête, fardée et souriant au présent; l'une racine tenant profondément au sol, l'autre tige efflorescente, penchée vers la lumière; l'une vieille et auguste épouse, se passant fièrement des czars qui l'ont délaissée, mais ne leur pardonnant pas, assise à l'écart sur les fondemens de son Kremlin, dans sa robe orientale, la main sur une cicatrice récente; l'autre, favorite d'hier, insolente et frivole, baptisée d'un nom germanique, vêtue à la française, se mirant coquettement dans le cristal azuré de son golfe, belle parlementaire envoyée vers l'Europe, lui faisant des avances, et disant : Admirez-moi.

La route de Saint-Pétersbourg à Moscou est renommée pour la perfection du travail; quant à l'intérêt pittoresque, on s'attend si bien à la trouver plate et monotone, qu'on saisit avec reconnaissance le moindre accident qu'elle présente : une ondulation de terrain, le mouvement d'un champ en pleine récolte ou le parfum d'une prairie en fanaison; un lac et sur une île un monastère dont l'eau répète les campanilles peints; un salut jeté, en courant, au Volga pour la mer Caspienne; un village traversé le dimanche, et devant l'église de jeunes paysans, en habits de fête et des fleurs au chapeau, qui vous regardent avec de calmes et bienveillantes figures comme on en voit dans les illustrations de ballades allemandes. Puis, au train dont on est emporté, on n'a pas le temps d'être sévère pour ces paysages si vite enfuis. Je me faisais un vif plaisir de voir Novogorod; trouver en ce pays de ces vénérables pierres noircies qui parlent du passé eût été une émotion si nouvelle! Mais vain espoir. La Russie a un tel orgueil de jeunesse, elle a si bien rompu avec ses anciens jours, que la plus légère teinte de ruines lui déplaît; ses villes mettent du blanc, et la vieille Novogorod elle-même replâtre et peint ses rides. Les murs d'enceinte sont recrépis avec soin, comme si l'on craignait que le mot *république* ne reparût quelque part sur leurs briques séculaires. Ce n'est pas sans effort que la mémoire retrouve dans un sol si bien dompté ce mot hardi et rebelle, dans une atmosphère si paisible l'écho long-temps endormi de ce cri de liberté. Un souvenir de république en Russie, cela n'étonne-t-il pas comme un de ces débris fossiles appartenant à des races disparues?

A un voyageur épris des hauts faits de l'empire, ce n'est point par ce chemin que je conseillerais d'arriver à Moscou. Il devrait suivre les traces de la grande armée, faire une pieuse halte sur chaque champ de bataille; puis, parvenu sur le mont du Salut, battre des mains, comme nos soldats,

en voyant se développer à ses pieds la ville féerique aux mille couleurs. La route de Saint-Pétersbourg n'offre ni souvenirs saisissans, ni perspectives lointaines. De ce côté Moscou ne s'annonce pas. Seulement le troisième jour, à travers les vapeurs du matin, j'aperçus une quantité de petites coupoles paraissant et disparaissant derrière de légers nuages comme les boules d'or d'un jongleur. C'était le Kremlin! Deux heures après, j'entrais dans la vieille forteresse des czars, et, du haut de sa plate-forme, je jouissais d'un tableau splendide. On dit qu'à la vue de Moscou Mme de Staël s'écria : « Rome tartare! » J'avoue que j'éprouvais quelque peine à voir égaré par ces pâles et froides latitudes ce beau nom de Rome, si chaud de gloire et de soleil, nom si auguste qu'en parer une ville, c'est lui mettre au front la plus royale des couronnes; mais si risqué que fût ce rapprochement, mon premier coup d'œil l'a pardonné. Oui! voilà bien un peu Rome avec ses collines onduleuses, ses innombrables églises, les steppes de ses faubourgs, son silence de cloître rompu par un chant de cloches sans repos. Voilà son contraste de luxe et de misère, ses palais somptueux et ses mendians, son capitole, saint dépôt de traditions vénérées, pierre fondamentale autour de laquelle se sont amassées les alluvions de l'histoire; voilà jusqu'à son fleuve étroit et limoneux. C'est également la pompe sacerdotale dominant l'appareil civil, et il ne manque pas même le carrosse doré du métropolitain pour rappeler les lourds équipages du Vatican; car, ainsi que Rome, Moscou, si long-temps siége d'empire, n'est plus qu'un sanctuaire et se console, avec les fêtes religieuses, de son pouvoir évanoui, de ses empereurs perdus. Certes, l'émotion produite par l'aspect de Rome est bien autrement profonde et respectueuse, mais celle qu'éveille Moscou est plus vive et imprévue. Les merveilles de l'Italie nous sont, par nos lectures, devenues si familières, qu'il nous semble les revoir. Le Kremlin, avec son architecture fantastique et son histoire mystérieuse, drame sanglant joué dans l'ombre, a l'attrait excitant de la nouveauté et de l'inconnu. Parmi les nombreux édifices contenus dans son enceinte, j'aime surtout le vieux palais des czars, bijou mauresque qui a été pour moi un souvenir exquis de l'Alhambra, et une église d'un style inouï, bariolée du haut en bas d'arabesques étranges et dont les coupoles ouvragées imitent divers fruits, ananas, grenades, pastèques; tout ce qu'on peut imaginer de plus capricieux et de plus extravagant, une colossale chinoiserie. Moscou a une physionomie tout orientale que relève encore cette quantité d'Arméniens et de Tartares en robes de soie; on sent que l'Asie n'est pas loin, qu'elle a passé par là, laissant son turban sur les églises, et sous la croix grecque son croissant oublié. On reconnaît la mosquée, basse et écrasée dans sa forme, dont la coupole mollement arrondie attend que les bénédictions du ciel descendent sur ses écailles d'or, au lieu d'aller, comme nos flèches hardies, crever la nue pour y porter la prière. Par une brillante journée d'hiver, Moscou, c'est Constantinople en pelisse, c'est l'Orient gelé.

Après ce que je vous ai dit de Saint-Pétersbourg, vous parler en détail

de la vie et de la société de Moscou serait vous soumettre à d'inévitables répétitions, et pourtant on observe entre ces deux capitales des différences tranchées : la nouvelle vit sous les yeux du maître, la cour donne à ses plaisirs de l'éclat, mais aussi de la gêne; l'ancienne, avec plus de liberté, possède à peu près les mêmes ressources, ses théâtres montés avec le même luxe, sa troupe française, son conservatoire de musique et de danse, son école d'écrivains, et le palais de son gouverneur, qui lui fait une cour au petit pied. Aussi il existe entre ces deux villes une rivalité qui n'est pas sans aigreur. A Pétersbourg tout le monde sert, tout le monde porte l'uniforme, militaire ou civil. Il faut bien occuper cette noblesse qui ne saurait pas encore, par les arts et l'étude, remplir décemment ses loisirs. Plutôt que de rester à ne rien faire, ce qui déplaît en haut lieu et compromettrait à la longue les priviléges, on voit les plus grands noms descendre à des emplois qui chez nous, malgré nos tendances démocratiques, paraîtraient incompatibles avec certains titres : un prince est directeur des postes ou conservateur des hypothèques. C'est qu'en effet, lorsque la noblesse est hautement reconnue et appuyée par les institutions, elle peut sans inconvénient se risquer à déroger, assurée qu'elle est de maintenir sa place et ses droits ; mais quand elle a cessé d'être une puissance officielle et n'a pour se faire respecter qu'à compter sur elle-même, elle devient, comme toute croyance attaquée, d'une réserve et d'une sévérité infinies. Il résulte de cette loi de service universel que Saint-Pétersbourg a le mouvement forcé, l'activité ennuyée d'un commis ou d'un lieutenant de garnison; Moscou, au contraire, est un vieux gentilhomme mangeant ses revenus loin de la cour, s'amusant comme il veut et comme il peut, trop heureux qu'un étranger vienne animer parfois le vide de sa riche oisiveté. L'hospitalité y a donc encore plus de largeur. C'est une vertu dont les Russes sont fiers et à juste titre; mais lorsqu'ils s'en vantent à nos dépens, et nous reprochent de ne pas la connaître, peut-être n'ont-ils pas assez réfléchi. Il est des qualités qui tiennent beaucoup moins au caractère d'un peuple qu'à l'âge de sa civilisation. L'hospitalité est une de ces vertus primitives qu'on ne trouve jamais si développées que près du berceau. La tente du cheik qui vous abrite et vous nourrit sans même s'informer de votre pays, est encore plus libéralement ouverte que le palais du boyard, à la porte duquel la lettre de recommandation ne nuit pas. Il faut bien en convenir, l'hospitalité est le plus souvent fille de la solitude et de l'ennui. Voyez les Anglais à Londres, ils vous sembleront égoïstes, rogues, méfians : qu'on les voie au contraire comme Jacquemont les a vus, se desséchant dans leur fastueux exil de l'Inde, ou, comme je les ai vus moi-même, à Gibraltar, attachés sur leur roc, avec l'ennui au flanc, on les trouve sociables et généreux. Éloignés des grands chemins de l'Europe, les Russes sont reconnaissans et empressés pour tout ce qui apporte à leur vie assez monotone un élément nouveau, à leur atmosphère un peu lourde quelque brise plus excitante, à leur société encore pâle un reflet plus chaud. A mesure que

les communications deviendront plus faciles, et les hôtes plus nombreux, que leur vie sera plus accidentée et remplie, ils doivent s'y attendre, cette vertu, dont ils s'enorgueillissent et à laquelle je rends hommage, ils la verront s'altérer; déjà Moscou reproche à Saint-Pétersbourg d'avoir subi cette influence; à Moscou même les traditions patriarcales commencent à s'affaiblir; ils en sont à regretter le temps, voisin encore, où à la table des seigneurs des inconnus même venaient s'asseoir. Que sera-ce quand le rail-way leur vomira des visiteurs par milliers? Alors sans doute l'expérience les rendra plus indulgens, et ils comprendront que, pour les nations aussi, les vertus peuvent être une affaire de temps et de position.

Au reste, si les Russes condamnent parfois un peu légèrement les autres peuples, il faut reconnaître qu'avec eux l'Europe a été, dans ses jugemens, bien inconséquente et inégale, passant d'une flatterie outrée à une dénigrante sévérité. Au siècle dernier, il se fit du côté du nord une vive lumière. Avant tous et plus haut que tous, la France étonnée battit des mains; les poètes s'écrièrent que le soleil avait changé sa course, et se détournèrent de l'orient déshérité. Puis, le premier éblouissement passé, nous regardâmes de plus près : à ces nouveaux venus qui se révélaient avec tant d'éclat, nous demandâmes leurs titres; nous en attendions des merveilles, ou, tout au moins, ces œuvres d'art hardies, ces épopées vigoureuses, produits d'une jeune sève; et comme ils ne purent nous montrer que les palais de nos architectes, les tableaux de nos peintres et le calque de nos écrivains, nous les déclarâmes pauvres et lents à produire. Parce qu'ils nous étaient apparus, tout d'abord, armés comme des hommes, nous oubliâmes qu'ils étaient nés de la veille, et qu'il était injuste de leur demander les richesses et le blason des sociétés vieillies. Leur premier pas avait été un pas de géant, et plus tard, voyant qu'à nous suivre dans la voie aventureuse des réformes ils témoignaient hésitation et répugnance, il se fit une réaction d'impatience et de mauvaise humeur. Nous dîmes nous être trompés, et qu'au lieu du grand jour, nous n'avions salué qu'une aurore boréale, vain mirage de la nuit. Et pourtant, non, c'était bien le jour, le jour qui devait durer et s'accroître, faible encore pour nos yeux exigeans, tel qu'il le faut peut-être pour les zônes de transition qu'il éclaire; jour qu'il faut bénir, quand on songe aux ténèbres qui s'épaississent au-delà. Mais, et là était l'illusion, cette lumière vers laquelle nous nous étions tournés avec enthousiasme venait de nous, c'était un reflet, et s'il nous avait paru si vif, c'est que Pierre l'avait recueilli au foyer de sa pensée puissante, si bien que le fruit, éclos à sa chaleur, avait pris aussitôt l'apparence de la maturité. Voilà surtout ce qui frappe dans ce pays : c'est le contraste entre la virilité des formes et la simplicité primitive du fond; c'est un enfant qui, sans initiation, a changé ses langes contre la robe prétexte, trop ample et trop sérieuse pour lui. La civilisation est un vêtement que chaque peuple doit se faire à sa taille, lentement, fil à fil. Nous autres actifs travailleurs, à l'œuvre dès

l'aube, nous savons ce qu'il en coûte de temps et de patience pour amener à bien ce précieux tissu de pourpre et d'or : parfois il s'en rompait une maille, et il nous fallait un demi-siècle pour en renouer la trame brisée. Voulant épargner aux Russes un labeur si difficile, Pierre leur apporta, toute prête, cette robe splendide, et, dans son ardente précipitation, la leur jeta aux épaules, sans leur laisser même le temps de quitter le caftan tartare; aussi, bien qu'ils la portent avec adresse, on sent au-dessous quelque chose qui en gêne la grace, et malgré le soin qu'ils prennent d'en rassembler les plis, elle s'ouvre parfois et laisse voir la grossière étoffe du caftan. C'est ce que Napoléon exprimait d'un mot si incisif. Chez eux, en effet, tout, jusqu'à leurs meilleures qualités, a l'âcre verdeur d'une venue trop hâtive. Par exemple, on est frappé tout d'abord de leur extrême politesse; leurs réunions publiques ont la tenue décente d'un salon, et, à les juger d'après cela, on les dirait nos maîtres. Mais si on les observe, on reconnaîtra bientôt que ce n'est là qu'une mise en scène récente, et non cette politesse entrée à fond dans les mœurs par la longue expérience d'une vie élégante; cette politesse toujours égale et soutenue, sachant parler aux femmes avec déférence, aux hommes avec tact, réservée dans ses prévenances, y attachant du sens et du prix; qualité si précieuse et si rare qu'il faut des siècles pour la produire, et, nous le savons déjà, un moment de négligence pour l'altérer. Pour les Russes, la politesse n'est encore qu'une affaire de discipline, une partie de l'uniforme qu'ils prennent le matin avec le hausse-col. Ils vous serrent la main à première vue et sans choix; si, au théâtre, ils vous touchent le coude, ce sont des excuses sans fin; mais à vous, étranger qu'ils voient pour la première fois, ils vous feront, sans s'en douter, des questions fort indiscrètes, ou bien, devant vous, critiqueront étourdiment votre pays. Si vous vous liez avec eux, vous trouverez à leur intimité de capricieux mouvemens et de brusques échappées. Entre eux, c'est bien autre chose : qu'une querelle survienne, et à travers ce vernis trop nouveau reparaît l'ancienne nature dans sa rudesse et sa violence. C'est alors que triomphe tristement, à toutes les zônes sociales, cette unité de la langue russe que je vous ai vantée; princes et moujiks sont au diapason. Ce qu'aux jours de colère les plus grands dignitaires s'entendent dire et supportent est quelque chose d'inoui qui ne peut s'écrire dans aucun idiome. Je vous l'ai dit, ils n'attachent pas assez de prix à la société des femmes, et où la politesse s'est-elle jamais formée sans leur influence et leurs leçons? Puis, dans ce pays, la chevalerie n'a pas eu son ère, et on ne peut y trouver ce qu'elle a laissé ailleurs : ce point d'honneur délicat, cette susceptibilité chatouilleuse et jalouse, toujours alerte et la main sur le pommeau de l'épée. La loi contre le duel est prise ici au sérieux, et cette loi, excellente en morale, n'a pas une aussi favorable influence sur l'aménité des relations sociales; on mesure moins sévèrement ses paroles quand on n'a pas à en répondre.

On peut dire de leur luxe qu'il ressemble à leur politesse : il manque d'éga-

ité et de tenue; ils se le sont imposé comme une mode, avant d'en avoir le besoin et l'intelligence. Ils s'entourent, par imitation, d'un comfort dont ils savent à peine se servir : tel seigneur qui s'est fait décorer un lit somptueux, aime tout autant dormir dans sa robe de chambre, sur un divan de cuir. La moindre de nos bourgeoises se trouverait fort à plaindre de voyager comme une princesse russe, couchant dans une sale chaumière, sur les coussins de sa voiture, vivant de pain noir et de thé. Celui de nos soldats le mieux brisé aux fatigues s'effraierait de voir un officier de la garde impériale allant au Caucase dans un chariot non suspendu, lancé au galop sur des chemins détestables. Si les riches entendent ainsi les douceurs de la vie, jugez de ce que ce doit être pour les pauvres. Par les nuits les plus rigoureuses il n'est pas rare de voir un moujik étendu sur le seuil d'un magasin pour le garder; presque toujours le *dvornik* (portier) dort sous la voûte glacée de l'hôtel, et vous marchez, en rentrant, sur la peau de mouton qui lui sert de lit. Ils sont durs dans leurs habitudes, et cette remarque n'est pas inutile pour s'élever à des considérations plus hautes, pour apprécier le gouvernement et la législation qui les régissent.

Parmi les touristes comme parmi les historiens, il y a deux écoles. L'une s'embarque dans l'étude d'un pays avec des systèmes arrêtés et des mesures absolues. Pénétrée d'un profond respect pour la race humaine, tout ce qui offense ses austères idées est condamné sans appel. Ne lui parlez pas de la gloire; son prestige n'absout rien, pas même le bonheur; à ses yeux, le bonheur n'est qu'une lâcheté, quand il s'endort avant de s'être assuré des garanties et des droits. A l'autre, artiste avant tout, il faut la grace des formes et l'animation des tableaux. N'invoquez pas devant elle la loi de renouvellement et de progrès; aux sociétés comme aux édifices, elle aime à voir la teinte sombre ou dorée des siècles. Pour cette décoration aux reliefs vigoureux, aux arêtes vives et fragiles, elle redoute les révolutions, toujours armées du niveau et de la hache; l'industrie, qui salit tout de son haleine enfumée, qui broie tout de sa main de fer. Peu raisonneuse et nullement utilitaire, elle préfère la tourelle du château qui découpe et pare le ciel au triste obélisque de l'usine qui l'obscurcit, le pas aventureux de la mule aux palpitations fébriles du rail-way. Elle aime mieux l'Espagne mollement endormie au soleil que l'Angleterre haletante à la lueur de ses fourneaux; peu sensible aux réformes sociales, elle se détourne du Turc en frac, écoutant proclamer des chartes qu'il ne comprend pas; peut-être même aimerait-elle mieux voir en Grèce le gracieux turban de ses anciens maîtres que le plat shako bavarois. Surtout, si elle rencontre une certaine somme de bien-être relatif, si elle n'est point affligée sur sa route par ces violences qui navrent l'ame et révoltent la chair, elle est, en fait de théories, pleine de concessions indulgentes et de faciles accommodemens. Elle a pour devise : peindre, et non prouver.

De ces deux écoles, la première a, certes, des tendances plus hautes et

sérieuses. A ses touristes, je dirai : N'allez pas en Russie, vos systèmes auraient trop à souffrir; allez ou retournez aux États-Unis. Là vous trouverez la dignité humaine glorifiée; aux derniers degrés de l'échelle, vous la verrez encore armée et vigilante, et si, à l'heure du thé, l'homme libre qui vous *aide* juge que vous le sonnez avec trop peu de façons, il vous demandera son compte, si même il ne vous demande raison : vous serez contens. Pour moi, j'avoue humblement que je suis de l'autre école. A bien des voyageurs, toute monarchie despotique donne des crispations. Je ne suis pas si nerveux, et ne me hâte pas de souffrir pour les gens de ce qu'ils prennent si bien en patience. Pour les masses aussi, le bonheur a plus d'une forme, et de toutes les tyrannies, la moindre n'est pas cet esprit de propagande qui, bon gré, mal gré, étend un peuple sur le chevalet de ses théories, puis le mutile et le tenaille jusqu'à sa mesure inflexible. Je dirai plus : j'ai toujours trouvé fort doux de vivre l'hôte d'un gouvernement absolu. C'est une machine qui fonctionne avec un silence digne, et vous jouissez de son calme sans en sentir la pression ni être solidaire de ses vices. Puis, d'ordinaire, en de tels pays, à certaines conditions et dans certaines limites, la vie privée a une grande aisance de mouvement, tandis que je me méfie de ceux qui inscrivent fastueusement sur leur porte le mot : liberté. On sait à combien de petites gênes on est soumis en Amérique et dans les villes libres d'Europe. Au lieu de cela, par exemple, quelle douce résidence que la Toscane, paisible pension bourgeoise dont le maître se charge de votre bien-être, à la seule loi d'observer le règlement! Là, point d'émeute qui vous heurte au passage et convertisse votre voiture en barricade; point de *facciosos* qui, sur les grandes routes, vous rançonnent ou fusillent; point de processions chartistes qui vous prennent dans leur flot, et vous mènent, vous qui n'avez pas fait de vœu, boire de l'eau à quelque club de tempérance; point de ces individualités orgueilleuses qui vous fatiguent de leurs querelles bruyantes; point de ces lieux communs irritans qui, chez nous, font du cercle le plus modeste un congrès ou un concile. On trouve en Russie, au suprême degré, ce calme de surface, et il s'y joint une étrangeté de formes qu'il ne faut plus chercher ailleurs en Europe. Au moment où, sur notre vieille palette effacée, toutes les couleurs menacent de se fondre, n'est-ce pas une bonne fortune de trouver encore quelques tons vifs et tranchés? Cet édifice féodal, oublié dans un coin, avec ses castes étagées, ses vives oppositions d'ombre et de lumière, m'intéresse comme une curiosité de musée, comme une cristallisation du passé, conservée avec soin. Si j'avais, à chaque pas, remarqué qu'on souffrît autour de moi, je me reprocherais ces frivoles plaisirs d'artiste, ces égoïstes jouissances d'antiquaire; mais non, les Russes me paraissent contens tels qu'ils sont, avec leur législation terrible et leur gouvernement de fer. Les peines qui suffisent chez nous, ici ne seraient pas même comprises; ils mépriseraient, faute de le sentir, le sceptre velouté de nos royautés si faciles. « Nous avons la peau dure, disent-ils eux-mêmes; il nous faut le

knout. » Je ne me reconnais pas le droit de les contredire, et les félicite d'avoir au moins le *knout ouaté*, ce dernier terme de leurs utopies gouvernementales.

Pourtant il est une classe qui me paraît fort à plaindre, et c'est la dernière sur laquelle on songe à s'apitoyer, car elle a tous les bonheurs de la vanité et du luxe : c'est l'aristocratie. On a dit d'elle : « fruit pourri avant d'être mûr; » mot qu'on est tenté de croire échappé à elle-même, tant il a l'effrayante vérité d'un cri de conscience; au moins le lui ai-je entendu répéter dans ses momens de franchise. Assez d'autres lui ont reproché d'avoir les vices de la décrépitude, avant de connaître la force de la virilité. Je ne l'attaque pas, je la plains; ce qui, si elle m'entendait, serait pour elle bien autrement nouveau et blessant. Les seigneurs russes ont presque tous passé quelques années à l'étranger; beaucoup ont reçu leur éducation en France, et, si cela était permis encore, ils y feraient élever leurs enfans. Ils sortent de nos écoles et de nos cercles sceptiques, révoltés dans l'ame, et reviennent vivre au milieu d'une population pieuse et soumise, dont ils seraient l'étonnement et le scandale, si elle pouvait lire dans leur cœur, hypocritement voilé. Ils reviennent profiter d'un état social qu'ils savent être aujourd'hui en Europe une énormité flagrante, user et abuser de droits monstrueux dont l'exercice n'a plus même l'excuse de la croyance; car ils doutent de leurs priviléges autant que de leurs devoirs : adorateurs sans foi du pouvoir qu'ils encensent, et pour les vassaux, à genoux devant eux, idoles qui rient d'elles-mêmes et se méprisent. Ils ont, à Paris et à Londres, aspiré l'air vif des clubs, parfois le souffle ardent des ventes italiennes. Il est de ces hommes qui ont pressé la main de Pellico et de Gonfalonieri, excité de leur haleine douteuse les rêves de ces nobles martyrs; puis ils sont revenus se faire maîtres et marchands d'esclaves, et, comme ils disent, ô blasphème! posséder des ames. Ils savent, et ils sont muets; ils ont la lumière, et la tiennent sous le boisseau; la vérité, et la portent en eux comme dans un tombeau scellé. Ils ont touché à l'arbre de science, et, comme l'enfant de Sparte, il leur faut, sans se plaindre, cacher sous la robe ce larcin qui leur dévore la poitrine. Ils ont goûté aux délicatesses d'une civilisation plus avancée, et ils dédaignent amèrement ce qui se fait chez eux, tout en dénigrant la France qu'ils regrettent, et qui veut bien leur jeter encore la pâture intellectuelle dont ils ne sauraient plus se passer. Ils aiment leur patrie, ils ont prouvé que nul sacrifice ne leur coûte pour son indépendance et sa gloire; eh bien! il semble que l'air qu'on y respire les étouffe; ils ont toujours l'œil tourné vers la frontière, et cette patrie dont ils parlent avec des formules si tendres, il faut des oukases qui les obligent à y revenir! Je vous le demande, est-il au monde une situation plus fausse et plus digne de pitié?

A côté de ce malheur que, du reste, je prends au sérieux bien plus que les victimes elles-mêmes; le plus souvent malheur sans dignité qui s'ignore

ou se console avec le jeu et le champagne, il est d'autres souffrances si intimes et si chastes, si noblement courageuses qu'on se reproche de les trahir, même pour leur rendre hommage. Il est en ce pays quelques hommes créés pour la vie libre et active de l'intelligence et ses luttes dévouées; là où la naissance est tout, ils n'ont compté pour s'élever que sur le talent et le travail. Ils se laissent nommer conseillers d'état, sénateurs, pendre au col des rubans et des ordres, et ils sourient tristement de ces dignités oisives ou impuissantes, de ces titres vides qui n'ont ni sens ni valeur. Des sphères élevées où ils planent, ils ont sur les destinées sociales de l'humanité de grandes et larges vues. Que le jour se lève, ils l'ont devancé; que le signal résonne, ils sont prêts et tout armés : pour s'élancer dans la lice, ils n'ont rien à dépouiller de ce harnais féodal qui, pour les autres, rend la marche impossible. Que la liberté se montre; eux et elle se connaissent; ils la portent en eux; ou plutôt non, ils n'ont au sein qu'une idole; c'est leur patrie, patrie rêvée, image voilée et bénie qu'ils parent et adorent, à laquelle ils offrent les saintes macérations du sacrifice, les glorieuses humiliations de la patience. Pourtant cette patrie attendue, implorée, ils savent qu'ils ne la verront pas et que le jour est loin encore. Ils vivent isolés entre une aristocratie frivole et servile, et le peuple dont l'épaisse nuit les décourage; ils marchent seuls, non pas en tête et bannière déployée, mais confondus dans les rangs de cette foule égoïste ou aveugle. Souvent ils m'ont rappelé le marquis de Posa à la cour de Philippe II : encore lui, du moins, avait le cœur d'un ami où verser sa pensée débordée, un confident royal qui promettait l'avenir à ses rêves, l'avenir qui bientôt devait être à lui; mais si Schiller, soufflant sur le passé l'esprit de son siècle, osa confier aux échos de l'Escurial ces illusions précoces, il n'est pas de poète assez hardi dans ses inventions pour risquer aujourd'hui de pareils élans entre les murs suspects du palais d'hiver. Les hommes dont je parle souffrent en silence; parfois, si quelque excès les révolte, si quelque vexation les blesse au vif; si par exemple leur parole, si prudente et contenue, est accusée, alors vous voyez un nuage passer sur leur front, leur regard s'animer d'un feu sombre, leur lèvre trembler comme pour une menace; mais c'est un éclair qu'ils étouffent. Vous attendez en vain qu'ils s'épanchent; en vain, sœur consolatrice, votre ame s'offre à leur ame meurtrie : ils se taisent, et ce n'est ni peur ni défiance; mais ils veulent, sans murmure, boire jusqu'à la lie cet amer calice : sur ce rude chemin du calvaire, ils se trouveraient lâches de permettre qu'une main amie essuyât leur front épuisé, arrachât les épines de leur pied saignant; ils croient, dans le lointain, à une transfiguration radieuse, et cette foi les soutient. D'avance ils ont étudié le jeu des sociétés nouvelles; ils ont assisté, chez nous, au choc lumineux des idées, écouté le libre retentissement de la tribune, admiré la marche digne et sereine de notre justice. Si parfois ils s'inquiètent de nos émotions populaires, du tumulte de nos comices, de la violence de nos débats, ils sont trop sensés pour ne pas reconnaître que ces abus sont justement le prix dont la liberté

s'achète, et qu'à la vie on ne saurait demander le calme et l'immobilité de la mort; et pourtant eux aussi nous critiquent avec amertume; ils disent tout ce qu'ils blâment, ils ne disent pas tout ce qu'ils envient; car ils craindraient que l'autorité de leurs éloges n'excitât trop tôt le désir de l'essai. Peut-être aussi s'exagèrent-ils le mal des réformes afin de s'exhorter à la patience du présent, de même que les enfans du cloître grossissent innocemment les dangers du monde, pour mieux supporter les austérités de leur cellule. Souvent je les ai entendus condamner la France; mais loin de m'offenser de l'âpreté de leurs censures, j'admirais l'héroïque effort de ces pieux mensonges. Ils sentent en eux la sève qui bouillonne, et cette pensée si vivante, ils semblent la dévouer au culte d'une chose morte; l'œil attaché sur l'avenir, ils veillent religieusement à côté de ce cadavre du passé qu'il n'est pas temps encore d'ensevelir, et à voir avec quelle tendresse ils le défendent et le réchauffent, on dirait qu'ils espèrent le ranimer. Cette parole qui instruirait le monde, ils la ravalent à des conversations frivoles; ce style puissant qui éclairerait les questions les plus hautes, ils s'en servent, ô dérision! pour décrire une fête de cour, pour célébrer le mariage d'une princesse ou le baptême d'un grand-duc; nobles esprits qui courbent la tête pour ne pas briser, en se dressant, la voûte de leur prison; purs rayons qui s'éteignent, rois de la pensée qui portent leur couronne en dedans! Savez-vous, dites-moi, un dévouement, si actif qu'il soit, plus coûteux que cette sublime inertie?

Mais à mesure qu'on descend de ces sommités de la noblesse et de l'intelligence, on trouve la vieille, la véritable Russie, qui n'a subi ni rêvé aucune altération. Là, au lieu d'avoir à plaindre, j'ai eu souvent à envier en me rappelant les profondes misères observées ailleurs. Certes, la vie du moujik est rude, mais où la vie du pauvre qui travaille ne l'est-elle pas? Son pain est bien noir, mais il ne craint pas d'en manquer; il a pour trésor l'ignorance absolue d'un état meilleur. Le seigneur auquel il appartient pourvoit à ses besoins; il vit et meurt avec l'insouciance d'un enfant. L'hiver, c'est plaisir de le voir chaudement enveloppé de son paletot fourré dont la coupe n'est pas sans grace, les pieds dans de hautes bottes, les mains dans des gants épais; l'été avec sa tunique rouge ou bleue, laissant le col découvert, ses longs cheveux divisés sur le front et retenus par un étroit bandeau de cuir à pointes d'acier. Le costume des femmes au village est charmant de forme et de couleur et, aux grands jours, d'un luxe d'étoffes et de broderies que nos plus riches fermières ne connaissent pas; dans les provinces méridionales, elles ajoutent à leur toilette une profusion de fleurs. Comme le moujik ne peut rien posséder, il ne connaît pas cette cupidité insatiable et envieuse qui fait de nos paysans des voisins si hargneux; sa figure respire la douceur et le calme; jamais on n'y lit les angoisses de l'inquiétude ou l'épuisement d'un travail excessif. L'avenir de la récolte le tourmente peu, le sien encore moins; c'est son maître qui en a le souci. Pour bonheur il a les joies

du ménage, dont un caprice ne peut le priver; la loi défend de le vendre seul et sans les siens. Pour plaisirs, il a sa guitare grossière dont il s'accompagne en chantant et en dansant, les fêtes de la religion et de la famille, le bain en commun, comfort si précieux que nos pauvres ignorent. En le voyant, sur la fin de sa vie, assis au seuil de sa chaumière, dans toute la majesté d'une vieillesse paisible et honorée, je défie qu'on puisse croire au malheur. Qu'on plaigne donc, si l'on veut, le seigneur pour lequel il est une richesse contestée; le gouvernement pour lequel il est un embarras sérieux, et devant l'Europe une rougeur au front; mais lui, pourquoi le plaindre? D'ordinaire, on le confond avec l'esclave, et jamais pourtant il n'a eu d'un esclave ni le nom ni le sort; le mot de serf n'a même pas ici d'équivalent, il est l'homme de la forteresse, du château. On l'appelle aussi *chrétien, ame,* noms saints et touchans qui proclament ses droits éternels et non sa dépendance d'un jour, comme pour rappeler à ses maîtres qu'ils n'ont pas en leur pouvoir une chose vile, livrée à leur merci, mais un frère de baptême dont ils doivent compte à Dieu, et que, si les chartes humaines l'ont oublié, l'Évangile a songé à lui avant tous. Ce n'est pas, comme l'esclave, un prisonnier de guerre vendu à des étrangers ou soumis à ses vainqueurs; c'est un homme de la même race, enfant de la même patrie et de la même foi, enchaîné au sol natal par ses affections et ses souvenirs bien plus que par ce lien factice qu'il ne sent pas : loin d'être à tout jamais attaché à la glèbe, il obtient facilement la permission d'aller à la ville exercer une industrie. C'est là que, grace à des rapports directs et continuels, l'étranger a occasion de l'observer, et il est impossible de ne pas s'intéresser à ces bonnes et simples natures. Comme les cochers ne sont pas soumis à un tarif, il faut, pour chaque course, faire un petit traité; mais la concurrence est si grande, et leur humeur si accommodante, que l'arrangement est bien vite conclu. Avec eux point d'impertinence à craindre; s'ils trouvent qu'on manque de justice ou qu'on tient mal sa promesse, ils réclament, tête découverte, dans les termes les plus respectueux; si on les refuse et rudoie, ils prennent un air de soumission souriante qui désarme, et on leur donne plus qu'ils ne demandaient. D'une patience à toute épreuve et d'une intelligence rapide, ils écoutent sérieusement, et comprennent presque toujours, le russe fantastique que vous leur parlez. Entre eux ils sont d'une gaieté expansive, et, comme tous les gens du peuple, d'une politesse cérémonieuse que j'ai vue seulement parmi les Arabes et sur les grandes routes d'Andalousie. Permis à qui voudra de trouver leur humilité bien servile; peut-être moi-même ai-je plus de sympathie pour le pauvre Castillan drapant dans son manteau troué sa nudité insolente; c'est que lui, dans la tiédeur de l'air, dans l'éternel sourire du ciel, dans l'aspect d'une terre féconde et parée, il trouve une assurance de bien-être facile, un conseil ou du moins une excuse d'oisive liberté. Mais dans ces rudes climats, où, pour lutter avec une nature hostile et d'implacables besoins, l'homme ne peut se passer de l'homme, enseigner l'orgueil à la misère, c'est lui jeter au dos

un lambeau de pourpre avec lequel elle se traînera fièrement, mourant de froid et de faim.

Comme domestique, le moujik a aussi d'excellentes qualités, et avec un peu de patience indulgente, on finit par aimer son service. A telle heure que vous rentriez, il est debout pour vous offrir le thé et vous aider à votre toilette de nuit; car ici, quoi qu'on en ait, il faut subir le luxe d'un valet de chambre, qui vous habille et déshabille comme un grand seigneur d'autrefois. Bien entendu qu'à ce valet de chambre il ne faut pas demander une rigoureuse correction; à tous vos ordres, il répond : J'entends; ce qui ne l'engage à rien. Mais ici, en tout et pour tout, on se contente de l'à peu près. Les Russes tiennent encore de l'Orient une sorte de fatalisme commode et de paresse philosophique. Que les choses se fassent, voilà tout ce qu'ils veulent; *kak-ni-boud*, n'importe comment! Ce *kak-ni-boud* est l'axe vacillant et solide, élastique et résistant, sur lequel tourne le monde russe. Qu'il s'agisse d'un meuble ou d'une maison à construire, d'un dîner à faire, d'un ministère à conduire, d'une province à gouverner, c'est la recette universelle. En diplomatie surtout, le *kak-ni-boud* est souverain, et j'imagine que les ambassadeurs, au départ, ne reçoivent pas d'autre instruction. Aussi, quand par hasard vous voudrez rappeler à la modestie un de ces gentilshommes à la parole assurée, blâmant tout dans cette France d'où ils ne peuvent s'arracher; ou quelqu'un de leurs diplomates en cornette, se croyant la vue si fine parce que nous avons la galanterie de nous laisser lorgner de si près, croyez-moi, murmurez à leur oreille cette formule cabalistique : ils pâliront, je vous en réponds, en vous sachant maître de ce grand arcane national.

Les marchands sont aussi restés fidèles à l'ancien type. Si riches qu'ils deviennent, ils conservent la barbe et le caftan; leurs femmes et leurs filles sont coiffées d'un simple fichu, et si l'on pénètre dans leur maison, on voit les images pieuses parées de diamans du plus grand prix. Ils peuvent s'élever dans leur corporation, mais non en dehors. Seulement, s'ils ont rendu des services, fait quelque fondation de charité, ils reçoivent une décoration, objet et terme de leurs désirs. Ce jour-là est une grande fête pour eux, et j'ai eu occasion d'admirer la dignité patriarcale et l'abondance homérique de leur hospitalité. Il faut voir surtout avec quelle profusion ils versent le champagne, celui de nos représentans le plus sûr d'être toujours parfaitement accueilli dans ce pays. L'amphitryon reste debout sans prendre part au repas, uniquement occupé de ses hôtes; sa femme ne paraît qu'un moment à la fin pour saluer les convives. Libre de toute préoccupation ambitieuse qui l'entraîne hors de sa sphère, n'ayant ni grandes lumières, ni vues hardies, mais doué d'un sens pratique très sûr; prudent et routinier dans ses opérations, prenant son temps pour faire fortune, car il n'est pas pressé de s'éloigner du comptoir qui l'aura enrichi, le marchand russe joint à la tranquillité d'esprit du moujik le bien-être de l'aisance ou même l'éclat du

luxe. Ce corps jouit d'une considération universelle : la Russie se souvient qu'aux jours du besoin le commerce a toujours ouvert ses trésors, et qu'il est prêt à répéter ses sacrifices.

Le clergé n'en a jamais fait de grands; aussi nul lien intime ne l'attache à la nation, qui le sépare complètement du culte dont il est le ministre. Il ne se recommande à la gratitude et au respect ni par son influence civilisatrice, ni par l'autorité de services éclatans, ni même par la dignité de sa tenue. Il y a plus, en voyant avec quelle pureté il a conservé le type gréco-slave, on reconnaît une race à part qui se reproduit sans se mêler. Dans sa physionomie heureuse, sereine et sensuelle, il est impossible de trouver la trace d'études sérieuses, de méditations ascétiques, de souffrances dévouées et de desseins profonds. Acceptant et trouvant commode son insignifiance disciplinée et soumise, il vit livré aux soins de la famille, sans nul souci de prosélytisme, en parfaite harmonie avec tous les cultes qui le touchent, et, ce qui est plus rare, avec les sectes nombreuses qui s'écartent de lui. Pour mieux comprendre la situation de l'église grecque en Russie, il faut, par un singulier rapprochement, remonter à Homère. Comme Calchas, dont il paraît descendre en droite ligne, le pope a sa place dans les pompes nationales pour les consacrer; on le traîne à la suite des armées pour les bénir; mais s'il a la moindre velléité d'indépendance, et que ses oracles déplaisent, Agamemnon lui crie encore, en levant le sceptre : Prophète de malheur! arrière! On dit même que parfois le sceptre se fait sentir.

Je ne vous dirai rien du monde administratif : sa vénalité, hautement accusée, est le seul trait que j'en connaisse; bien moins encore de l'ordre judiciaire; vous en auriez une triste idée d'après le mot qui sert ici à désigner la profession d'avocat, chez nous placée si haut; mot inouï que, par pudeur, je n'essaierai pas de traduire. J'ai vu bien des gens ici s'étonner de cette corruption universelle dans les emplois et y chercher naïvement un remède, sans réfléchir que tout se tient et s'enchaîne, que cette absence ou ce sommeil du sens moral dans la vie civile, est sans doute le secret de ce merveilleux calme politique si vanté; que du jour où le citoyen raisonnera sévèrement ses devoirs, le sujet pourra bien aussi raisonner son obéissance, et qu'enfin l'esprit de dignité personnelle touche de bien près à l'esprit de révolte. Je ne vous parle pas non plus de l'armée qui envahit tout, étend sur tout l'ombre de son panache altier, et dont le moindre officier semble porter sur sa tête droite, sans plier, les destins de ce vaste empire. Nous risquerions de trop perdre l'un et l'autre, à nous éloigner de cette vraie nationalité russe pour laquelle je désire vous inspirer un peu de mon affection. Mais, encore une fois, à toutes les hauteurs, ce qui manque ici n'est ni le bien-être, ni le contentement. On peut sourire et trouver les Russes faciles à satisfaire; mais ils ont ce qui convient à leur degré de culture sociale : croire qu'ils souffrent est une flatterie. Il n'est pas de peuple plus heureux d'être, pas un qui pousse aussi loin la fatuité de la jeunesse et du succès.

Il faut reconnaître que cet orgueil a bien quelque excuse. A une époque où déjà l'on savait ailleurs ce que c'est que civilisation et gloire, la Russie, humble, conquise, souffrait obscurément à l'écart, portant le joug et l'anneau d'esclave. A peine avons-nous eu le temps de la connaître, et la voilà devenue une haute et puissante souveraine. Les glaces du pôle lui font un étinceiant diadème, et les flots tièdes du sud lui baisent mollement les pieds. Elle tend une main assurée à ses sœurs d'Europe, elle porte l'autre armée et menaçante jusqu'aux frontières de Chine, et l'ombre de cette main, projetée sur des steppes sans limites, tient en respect leurs hordes frémissantes. Ses sujets sont si nombreux qu'elle ne saurait les embrasser tous de l'œil et du cœur, et qu'inégale en ses tendresses, elle a pour les uns de maternels sourires, pour d'autres d'implacables rigueurs. Sans doute sa gloire est nouvelle, sa noblesse est d'hier; dans l'auréole de cette belle parvenue on découvre plus d'une tache, dans sa parure plus d'un diamant douteux; mais comment ne serait-elle pas fière, se voyant tout d'un coup tant de force et de grandeur? Pendant que la plupart de ses aînés fouillent les annales du passé pour y chercher leurs titres, la Russie montre fièrement les siens; ils en sont au repos ou au découragement, elle en est à l'œuvre et aux illusions ardentes. Ils tournent en arrière un œil de regret vers leur grand siècle, elle accomplit le sien. Au lieu d'avoir, comme eux, à s'attrister de gloires évanouies, elle s'anime et s'exalte au souvenir de ses mauvais jours, si longs et si amers, heureuse de tenir à son tour sous le pied et d'étouffer lentement ceux qui l'ont tant fait souffrir; au lieu de se resserrer dans ses limites, elle voit les siennes démesurément s'étendre sans qu'on puisse prévoir où elles s'arrêteront. Je laisse aux habiles à apprécier la force réelle de cette agglomération d'états que n'unit entre eux aucun lien, aucune pensée commune; à décider quel édifice durable se peut bâtir de ces pierres sans ciment. Malgré les doutes de la science et les menaces de l'avenir, on conçoit que la Russie soit heureuse de cette fortune rapide, et il est impossible de ne pas admirer l'habileté persévérante avec laquelle elle poursuit ses plans. Jugeant qu'il lui convient de grandir à l'ombre et en silence, elle résiste au désir de faire parler d'elle; point d'éclat au dehors, point de fanfares qui annoncent ses conquêtes. Naguère encore la Suède laissait imprudemment une de ses provinces s'avancer, sans défense, jusqu'à la tête de l'empire : le colosse a entr'ouvert ses mâchoires puissantes, et la Finlande a été absorbée sans bruit. Pendant que les Anglais et nous donnons le spectacle de drames coûteux, pour la Russie, derrière le rideau, sans frais de mise en scène, il se joue des bénéfices anonymes, dont nul n'a le secret, tant qu'elle n'a pas touché la recette. Le moindre de nos mouvemens en Afrique et dans l'Inde est publié à son de trompe; elle se glisse inaperçue, et si on la surprend la main sur quelque proie convoitée, elle s'en défend et nie : le canon de Constantine et de Caboul trouble au loin les échos du monde; les sourdes fusillades du Caucase s'étouffent prudemment dans ses gorges discrètes. La Russie se

tait, et désire qu'on ne s'occupe pas d'elle; l'éloge même l'inquiète, car c'est de l'attention. Par un effort, difficile aussi pour un peuple, elle refoule son orgueil, et pour en avoir la révélation entière, il faut venir le lire au front de ses enfans. L'agrandissement de leur patrie les enivre, et ce qui leur manque en garanties d'indépendance les préoccupe peu. Pour d'autres, le patriotisme est une vertu; pour eux, c'est une religion qui a Moscou pour temple, le Kremlin pour tabernacle, dont l'empereur est le pontife, et peut-être trop près d'être le dieu. Pour ces objets de leur culte, ils ont des appellations pieuses; comme toute religion, celle-là a son fanatisme, ses abnégations, ses austérités. Nous ne l'entendons, nous autres, qu'avec certaines réserves; les Russes n'en font aucune; ils lui sacrifient tout, jusqu'à la raison et à la dignité humaines, et bien peu même ont l'intelligence de ce sacrifice. Nous voulons la liberté d'examen; ils en sont, eux, à la foi ardente et aveugle qu'aucun Luther n'a encore troublée. Qu'ils essaient un mouvement, une parole; ils se sentent enchaînés, muets; mais la patrie est forte, son bras redouté; l'Europe inquiète écoute sa voix ou plutôt son silence: c'est assez pour eux, et chacun s'humilie courageusement dans la grandeur commune pour s'en exalter devant l'étranger. Toutefois, même en s'expliquant, afin de le justifier, ce contentement de soi-même, il est difficile de ne pas en éprouver un peu d'impatience. Qu'ils se trouvent heureux, soit; mais qu'ils nous plaignent et nous blâment, en vérité, leur compassion est divertissante, et leurs censures ressemblent trop à de l'ingratitude. Ils ne devraient pas l'oublier : lorsque, ennuyée et honteuse de vivre à l'écart, perdue dans ses steppes, la Russie vint demander une place en Europe, timide et embarrassée comme une provinciale à la cour, ce fut la France qui lui tendit la main, corrigea sa toilette demi-sauvage, lui donna son langage, se fit sa marraine, et répondit d'elle au monde; et aujourd'hui, parce qu'elle marche seule, écolière irrévérente, c'est elle qui reprend et gourmande; et à la vue de ces convulsions qu'elle peut à peine comprendre, au lieu de détourner la face dans une filiale tristesse, elle raille et insulte; oubliant que, dans son sein aussi, de graves questions s'agitent pour éclore, et qu'à elle pas plus qu'à nous, il n'est donné d'enfanter sans douleur. Certes, les temps ne sont plus les mêmes : c'est au peuple de Louis XIV que Pierre avait confié le sien; il espérait que tous deux marcheraient côte à côte, la main dans la main : de terribles secousses les ont bien vite divisés, et quand ils se sont rejoints, ç'a été de rudes et sanglantes étreintes. Dans le plan du réformateur, son édifice regardait hardiment la France avec de larges vues pour aspirer l'air et la lumière à flots; mais quand la lumière est devenue flamme, craignant l'incendie, la Russie a muré sa façade, et s'est tournée du côté de l'Asie. Rien de plus naturel, et c'est là sans doute sa mission et son rôle, de transmettre, affaibli, à la barbarie qui la touche le reflet de notre civilisation. On ne peut que féliciter les Russes de leurs efforts pour retremper leur nationalité altérée. Qu'ils établissent une douane sévère contre nos idées, et diminuent

chez eux l'influence de notre langue; qu'entre la France révolutionnaire et leur céleste empire ils transportent, s'ils peuvent, la grande muraille de Chine : permis à eux; mais, pour Dieu, qu'ils jugent leurs premiers maîtres avec moins d'outrecuidance. Et d'ailleurs, que peuvent-ils nous dire que nous ne proclamions nous-mêmes hautement? Jamais peuple a-t-il reconnu ses fautes avec plus de bonne foi? Tandis que les autres se drapent adroitement pour cacher leurs plaies, la France découvre hardiment sa poitrine sillonnée, si bien que, dans cette franchise sans réserve et sans voiles, on a pu voir le cynisme de l'orgueil plus encore que l'humilité du repentir. La France sait que, si elle a causé de grands scandales, elle a donné aussi d'utiles et solennelles leçons; que, si elle s'accuse, les sympathies du monde ou ses hommages forcés la défendent, et que, surtout, l'histoire lui tiendra compte de ses courageuses expériences. Mais, pour nous juger, les Russes n'ont, eux, ni balance ni lumières. Il faut les voir, au moindre de nos ébranlemens, lever les yeux au ciel, et, comme le pharisien, rendre graces à Dieu de ne pas ressembler à ces pauvres fous. Les embarrasser à leur tour serait chose trop facile; mais outre qu'il est brutal de dire aux gens, chez eux, ce qui leur manque, discuter avec la Russie est peine perdue; elle s'est donné dans la société européenne une attitude de femme incomprise. Si on lui demande ses raisons, elle prend un air capable, et s'enferme en de hautaines réticences; si on la blâme, elle sourit de pitié. Patience! elle poursuit son grand œuvre; profanes, ne troublez pas ses mystères. Peut-être cependant devrait-elle réfléchir que presque toujours, dans le sort des génies méconnus, il y a beaucoup de leur faute, et que c'est au moins un malheur de vivre isolé dans un ordre d'idées étranger au monde civilisé.

Le plus spirituel de leurs touristes raconte que, se trouvant à Valençay, la nièce du prince tenta étourdiment de l'amener sur le terrain de la Pologne, et qu'il lui dit : « Madame, la langue dans laquelle mon pays peut s'expliquer avec l'Europe sur cette question n'est pas encore inventée. » Hélas! cette question n'est pas la seule; il en est bien d'autres sur lesquelles il est impossible de s'entendre. Par exemple, que vos publicistes s'avisent de toucher aux oukases sur le servage, ils seront bien reçus, ma foi! Pour moi, je laisse ces profondeurs aux hommes d'état de nos petits journaux, la seule autorité en matière de presse que les Russes ne traitent pas légèrement : l'esprit qui raille les inquiète plus que la raison qui argumente. Puis on s'habitue à prendre ici certains problèmes en un tel effroi, qu'avec vous-même, et rassuré par votre indulgence, je ne me risquerais pas à y porter la main. D'ailleurs ce n'est pas à l'homme politique que j'ai affaire; en m'adressant à l'écrivain ingénieux et élégant, au critique d'un goût sévère et pur, ma tâche est déjà assez difficile, ma hardiesse assez grande, sans affronter de nouvelles exigences et d'inutiles dangers. Je respecterai donc jusqu'au bout l'arche sainte; mais, sans attaquer personne et même sans me défendre, avec ces fanatiques d'obéissance quelquefois j'ai eu mon tour. Sous le triple

verrou d'une langue qui les cache si bien, j'ai surpris plus d'un secret de confession, j'ai vu plus d'un Russe auquel la patience échappait : car si la monarchie absolue est majestueuse dans sa marche, parfois aussi, comme les idoles indiennes, elle écrase ses adorateurs sous les roues de son char, et il arrive que la souffrance arrache une plainte aux victimes; dans ces momens-là ils voudraient à leur calme bienheureux joindre un peu de notre liberté. Alors, et c'était toute ma vengeance, je les exhortais à être dociles. Et en effet, messeigneurs, soyons conséquens et justes : on ne saurait tout avoir; méditez ce que Figaro dit aux femmes : Amour sans repos, ou repos sans amour. Au lieu d'amour, mettons : liberté, et ne sera-ce pas l'éternel dilemme du bonheur social? Nous avons fait notre choix, et quoi qu'il nous en coûte, nous nous y tenons. Tant mieux si vous êtes contens du vôtre; mais en conscience cela peut-il s'appeler un choix?

Malgré ces innocentes représailles, j'éprouve une sérieuse peine à voir ainsi divisés deux peuples que tant de sympathies devraient unir. Quand parfois on nous a dit que les Russes sont nos alliés naturels, beaucoup s'étonnaient qu'il fallût aller chercher ses amis si loin. En politique, je ne sais; mais il existe entre eux et nous des affinités bien frappantes, sinon bien intimes. Pour s'en convaincre mieux, il faut venir ici à travers l'Allemagne. Quand, après quelque séjour parmi ces honnêtes rêveurs, à la vie inégale, aux contrastes étranges, qu'on se lasse à suivre sans cesse des sphères éthérées de l'idéal aux grossières vapeurs de la vie réelle; qui, après avoir joué innocemment avec le pistolet de Werther et le poignard de Sand, les rejettent tout d'un coup pour tomber dans le calme plat d'un égoïsme sensuel et dans l'inertie d'une patience commode; logiciens impitoyables qui, pour nous étouffer à loisir, nous prennent dans l'inextricable réseau de leur prose enchevêtrée; qui donnent à l'esprit des allures si pesantes et à la raison des ailes si fantasques; qui ne savent rien conclure, pas même les pâles intrigues de leurs romans; qui ne songent à rien appliquer, car pour eux la liberté est un texte de chansons à boire, la vérité un nuage à faire tournoyer en fumant; — lorsque, dis-je, en sortant de ce milieu intellectuel si antipathique à notre nature, nous arrivons à la race slave, vive, légère, élégante, dont l'esprit net et pratique se reflète dans une langue aux formes claires et précises, qui nous donne le *welcome* en français et nous adopte avec tant de séduction et de bonne grace, — il nous semble retrouver des frères, et en dépit de malentendus sérieux, on aime à garder cette illusion. Il en coûterait trop de croire que nous ne nous rencontrerons jamais sur le terrain des idées, et au lieu d'un adieu éternel, on voudrait leur dire : Au revoir. Pour moi, en vous parlant d'eux, je désire n'avoir jamais imité l'âcreté irréfléchie qui trop souvent s'échange entre eux et nous. En cela je n'ai pas obéi seulement à une loi de justice et de convenance, mais encore à un intime devoir de cœur. J'ai trouvé en Russie une hospitalité si douce, j'en emporte des affections si vives, que toujours, je le prévois, mes souvenirs ressembleront au

mal du pays. Je n'ai pas voulu qu'on pût me reprocher un seul mot de sévérité malveillante, et j'ai soumis toutes mes appréciations à la plus rigoureuse des censures, aux scrupules de la reconnaissance et de l'amitié.

Après un second hiver passé dans le nord, je compte sortir de la Russie par Odessa, et aller me réchauffer au soleil de Grèce. Si, par quelque circonstance imprévue, il me fallait brusquer mon retour à travers les neiges, si je devais avoir mon modeste 1812, je me consolerais en songeant qu'il n'est pas donné à tous de venir jusqu'ici saluer les colonnes de cet autre Hercule, et essayer un pas de pygmée dans la grande et ineffaçable empreinte de ce pied de géant.

HENRI MÉRIMÉE.

Moscou, août 1840.

SALON DE 1844.

I.

LA PEINTURE RELIGIEUSE.

Il en est des fêtes des beaux arts comme de toutes nos grandes fêtes nationales, il ne faut peut-être pas qu'elles se renouvellent trop fréquemment ni qu'elles reviennent à heure fixe. La masse poussée par ce sentiment de curiosité qui caractérise toute nation intelligente et qui distingue entre tous le public parisien, la masse s'y porte avec empressement, mais sans enthousiasme. Quelques-uns admirent, le plus grand nombre s'étonne, tous veulent juger. Une fois l'étonnement passé, la fatigue ne tarde pas à venir. Il faut voir avec quel sentiment de lassitude et de curiosité désappointée toute cette foule se retire. Il faut entendre les critiques impitoyables qu'elle échange à haute voix, les jugemens peu équitables qu'elle prononce; c'est une condamnation en masse et qu'on pourrait croire sans appel. Que d'artistes, à la suite de cette terrible séance d'ouverture, ont brisé leurs pinceaux et jeté de côté toiles et palettes! Ils partageaient le dégoût du public tout en se révoltant contre son injustice. A notre avis, ce désespoir est puéril. Tout homme qui a la conscience de sa

force doit se mettre au-dessus des appréciations passagères de la foule et de ces vulgaires découragemens. S'il aime vraiment son art, il doit l'aimer malgré tout; il doit commander à l'admiration par des chefs-d'œuvre, et en appeler, s'il le faut, du public repu et blasé au public à jeun et reposé.

C'est là sans doute ce que se sont proposé les artistes éminens dont les ouvrages, cette fois, ne figurent pas à l'exposition; ils préparent dans la retraite et le silence ces œuvres sublimes qui domptent l'admiration rebelle. Il est tel d'entre eux, nous le savons, que les brutalités du public ont révolté et qui lui a voué un mépris trop sincère pour essayer de le ramener. Il fuit les salles du Louvre comme certaines natures délicates et supérieures fuient ces assemblées tumultueuses où dominent les gens grossiers et mal élevés. Nous ne serions pas surpris que cet exemple trouvât plus d'un imitateur. La république des arts comme celle des lettres a ses grands seigneurs et ses parvenus. On se condamnera peut-être à d'assez grands sacrifices d'amour-propre pour conquérir la popularité et se créer une position; mais du jour qu'on est arrivé, on s'impose volontiers une certaine réserve. Sans avoir le talent du maître, on s'isole comme lui; c'est une manière après tout de lui ressembler. Que risque-t-on, d'ailleurs, à se tenir à l'écart? n'est-on pas sûr, de cette façon, d'échapper aux perfidies des envieux et aux brutalités des méchans? c'est ainsi qu'on nomme les critiques. Avec le temps un caprice individuel devient mode. On a dit *un silence prudent;* on pourra dire aussi *des absences politiques*. Si la critique y aidait, en s'occupant trop des absens, nous verrions bientôt cette mode d'*absentéisme* se propager et devenir générale. Il est plus facile de se renfermer dans sa tente comme Achille que de soulever sa lance et de combattre comme lui.

Les absens, du reste, n'ont pas manqué de remplaçans, quant au nombre du moins. Pour un qui se retire il y a dix nouveaux venus. Deux mille trois cent treize ouvrages d'art sont inscrits au livret de cette année. Dans ce nombre ne sont pas comprises les lithographies et les gravures.

Les gens qui écrivent sur l'art se sont singulièrement préoccupés, dans ces dernières années, de ses tendances probables. Quand on parcourt les salles de l'exposition, il faut faire de grands efforts d'abstraction, et peut-être même d'imagination, pour démêler ces tendances. Les individualités dominent avant tout. En général, les productions vraiment distinguées échappent aux classifications arbitraires

de la critique, et par une raison bien simple, par cela seul que la distinction implique l'originalité.

Il est toutefois certaines grandes divisions sous lesquelles les écoles, les sectes, les subdivisions de sectes, les individualités même, viendront toujours se ranger, ces divisions reposant sur les deux grands principes qui ont été et qui seront de tous temps en présence : le spiritualisme et le matérialisme.

L'école spiritualiste, qui ne se compose peut-être que de maniéristes distingués, a fait dans ces dernières années d'importantes conquêtes sur les peintres matérialistes, ou *naturalistes*, dont elle a ou changé ou modifié la manière. Cette école tend à dominer, mais que de communions diverses dans cette petite église de l'art! Ceux-ci en sont encore à restaurer l'art antique, sous le point de vue purement mythologique, point de vue qui, à les en croire, aurait échappé à l'école de David, qui ne se serait arrêtée qu'à la surface. Ils s'inspirent des publications plus récentes des Ottfried Mueller, des Niebuhr, des Micali, des Letronne et de tant d'autres, comme l'école de l'empire s'inspirait des ouvrages de Caylus, de l'abbé Barthélemy, de Choiseul-Gouffier et de Winckelmann. Ceux-là, plus modestes, se sont plutôt attachés à continuer l'école historique que l'école mythologique; ils ont rouvert le volume des annales où David et son école l'avaient fermé, nous reportant, comme MM. Delacroix, Court et Alexandre Hesse, en pleine histoire romaine et même en plein bas-empire; ou, comme tant d'autres peintres soi-disant nationaux, épuisant les sujets de notre histoire, de Clovis à Louis XIII. Leurs chevaliers bardés de fer ont remplacé les hommes nus; les haches d'armes, les longues épées et les grandes lances, ont brisé le javelot des Grecs ou la courte épée des Romains. D'autres ont peint des visions et des fantômes, et, voulant remonter aux origines de l'art, se sont inspirés des rêveries de l'Orient. Une dernière secte enfin, non pas la plus nombreuse, mais la plus décidée, et dont l'influence tend chaque jour à s'accroître, a voulu restaurer l'art chrétien. A la suite des Seroux d'Agincourt, des Bottari, des Raoul Rochette et des Rickman, elle a pénétré dans les catacombes, exploré les basiliques grecques et latines, et fouillé les vieilles cathédrales. Les mosaïques byzantines, les verrières gothiques et les peintures des manuscrits des premières époques, ont été mises à contribution par ses adeptes les plus fervens; et cependant, jusqu'à ce jour, le résultat de tant d'efforts et d'études a plutôt piqué la curiosité que satisfait le goût.

Dans une ingénieuse étude sur le peintre le plus simple et peut-être le plus original qu'ait produit l'école française, un de nos écrivains les plus distingués, M. Vitet (1), tout en rendant justice à la laborieuse conscience de cette génération d'artistes qui a succédé à l'école de l'empire, et en s'identifiant en quelque sorte avec elle par un délicat retour sur lui-même; M. Vitet s'écriait naguère : « Que nous manque-t-il donc? Il nous manque d'être venus moins tard et surtout d'être moins savans... Quel danger que de si bien connaître les moyens qui furent jadis employés pour être vrai et original! Quelle tentation d'imiter au lieu de créer, et de tomber ainsi dans cette naïveté intentionnelle et systématique qui n'est, elle aussi, qu'une manière tout comme les formules académiques! »

Ces appréhensions ne sont pas imaginaires, et les œuvres ne tendent que trop à les justifier. Il suffit d'un coup d'œil jeté sur les productions les plus récentes des artistes engagés dans cette voie pour être assuré qu'à l'exception de quelques gens de goût qui ont su s'arrêter à propos, la plupart n'ont pu échapper à ces dangers qu'on leur signalait. Si le pédantisme et une intelligence étroite de l'art antique ont égaré l'école de David, l'érudition et une imitation peu discrète des œuvres des grands artistes de la renaissance et même des maîtres des époques antérieures, imitation qui va quelquefois jusqu'à la restauration des types traditionnels, jusqu'à la reproduction des symboles d'un dogme que le temps a nécessairement modifié, tels sont les défauts les plus saillans de l'école dite *néo-chrétienne*. La symétrie exagérée dans la disposition des lignes de l'ensemble de la composition, la raideur affectée des attitudes, la pauvreté des types, la sécheresse des contours, l'absence du modelé et l'uniformité d'un coloris plat et blafard découlent forcément de cette imitation et sont autant d'écueils contre lesquels les espérances que tant d'artistes distingués avaient fait concevoir peuvent tôt ou tard se ruiner.

Ab Jove principium; nous nous occuperons donc d'abord de ceux des artistes de l'école française qui ont pris le culte pour la base de leurs œuvres et qui veulent, ceux-ci restaurer l'art chrétien, comme ils disent avec un peu d'emphase, ceux-là faire tout simplement de la peinture religieuse ou qui puisse être regardée comme telle.

L'école néo-chrétienne ne figure guère au salon de cette année que pour mémoire. Ses adeptes, qui sont gens d'esprit, connaissant leur public et ses instincts, et qui, on doit leur rendre cette justice,

(1) *Eustache Lesueur.* — *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1841.

ont fait une étude approfondie des moyens de l'art et de l'application la plus convenable et la plus rationnelle de leurs principes, ses adeptes se sont réfugiés dans les cathédrales, les chapelles, et même sous le péristyle des églises. L'art chrétien, comme ils le comprennent, ne peut avoir de puissance réelle qu'en s'unissant à l'architecture. C'est surtout dans le temple qu'il peut être jugé avec ce recueillement qui manque à la foule sceptique et railleuse. Qu'elle aille, disent-ils, chercher au salon un amusement superficiel ou même un texte à ses moqueries, le véritable ami de l'art ou l'homme convaincu viendront, eux, nous trouver au fond des églises.

Les lignes grandes et simples, l'expression calme et mesurée, un dessin précis et rigoureux, et une certaine froideur de coloris qu'ailleurs on taxerait d'indigence, conviennent, sans nul doute, à la peinture monumentale. L'application habile de ces qualités, en quelque sorte négatives, a donné naissance à des beautés d'un ordre plus relevé que frappant et saisissable : les maîtres des époques primitives lui doivent leur indéfinissable puissance, et les grands peintres à fresque de l'école italienne, leur grace pénétrante et leur charme tout idéal.

Ne soyons donc pas surpris si nous trouvons, dans les productions de nos peintres religieux, de fréquentes réminiscences des œuvres de ces maîtres, depuis peu remis en honneur. Ces réminiscences, tout intelligentes qu'elles soient, donnent à certains ouvrages l'aspect de pastiches. MM. Amaury-Duval et Henry Lehmann sauront-ils suffisamment se défendre de cette tendance à l'imitation dans l'exécution des chapelles dont la décoration leur a été confiée? Nous le souhaitons. Nous faisons également des vœux pour que M. Mottez, dans ses grandes peintures du portique de Saint-Germain-l'Auxerrois, songe plutôt à être lui qu'à nous rappeler trop littéralement Cimabué, Orcagna ou Giotto.

Quoi qu'il en soit, les chefs de cette nouvelle école ont fait défaut au salon de cette année et ont laissé à des doublures le soin de la représenter. Nous ne pouvons prendre au sérieux les œuvres naïvement affectées de tels et tels artistes si volontairement maladroits. Dans ce parti pris de retourner à l'enfance de l'art nous ne pouvons voir autre chose qu'un calcul puéril. Ce sont de grands jeunes gens qui jouent à l'enfant et qui, sachant parfaitement lire, recommencent à épeler.

Tout à côté de ces enfans perdus de l'école *ultra naïve*, se groupent quelques gens de talent qui se sont voués comme eux à une

sorte de simplicité bizarre et calculée. Tels sont M. Burthe, l'auteur de la *Bethsabée*, et M. Froment-Delormel, auteur du *Nid* et de *l'Adieu*. On retrouve dans ces productions, et particulièrement dans la *Bethsabée* de M. Burthe, tous les défauts de l'école dite *résurrectioniste*. La maigreur de la forme, l'absence du modelé, l'insuffisance du coloris, disposé par grandes teintes pâles et crues, donnent à ce tableau l'aspect le plus singulier; et cependant, sous ce parti pris d'originalité coûte que coûte, on découvre quelques-unes de ces précieuses qualités qui permettent de ne pas désespérer d'un homme, si cet homme veut se modifier et rentrer dans le naturel. Nous ne pourrions en dire autant des auteurs de cette foule de tableaux, si fort au-dessous du médiocre, qui tapissent en grande partie les murs du salon. Il n'y a là rien à espérer : le néant ne peut se modifier.

L'homme partial est faible, et s'efforce de racheter ses injustices par d'inexplicables condescendances. C'est ce qui est arrivé cette année au jury d'exposition. Quelques exclusions systématiques ont amené les admissions en masse, et cela au grand préjudice des productions d'un mérite réel qui se trouvent perdues parmi cette multitude d'œuvres sans nom. Au salon, comme ailleurs, les sots sont en majorité.

Si nous nous occupons d'abord de M. Achille Deveria, c'est qu'il affecte depuis quelques années les allures des écoles néo-chrétiennes et primitives. *La Translation de la Santa Casa*, qu'il a exposée l'an dernier, et cette année son *Archange saint Michel ramenant à Dieu deux ames que le démon entraînait dans l'abîme*, sont conçus dans la manière de ces peintres allemands contemporains qui se sont mis à la suite des byzantins. M. Achille Deveria affectionne comme eux certains agencemens bizarres dans l'ensemble de la composition, dans la disposition des groupes, dans l'attitude même de chaque figure prise isolément. Il prodigue à leur exemple les grands fonds bleus unis qui remplacent, à moins de frais, le ciel d'or des peintres et des mosaïstes grecs. Les nuances vives et tranchées, jusqu'à devenir disparates, brillent dans les ajustemens de ses personnages, qu'il relèvera d'ornemens multipliés, et qu'à l'instar des maîtres primitifs il enrichirait volontiers de pierreries enchâssées dans sa toile. Il n'est pas jusqu'à ses encadremens variés, mais parfois un peu lourds, qui ne complètent la ressemblance. Il est évident que, comme les maîtres allemands contemporains, M. Achille Deveria a dû remonter aux peintres primitifs, et qu'il a consulté fréquemment les curieuses miniatures qui ornent ces magnifiques manuscrits grecs,

latins ou francs, seuls monumens de l'art de la peinture du IVe au Xe siècle. Il se mêle, toutefois, aux procédés rigoureux empruntés à ces vieilles écoles, un certain mélange de fantaisie facile et toute moderne, une violence dans le mouvement, un sans-gêne dans l'exécution, et un laisser-aller dans le dessin qui rappellent peut-être un peu trop ces productions légères que M. Achille Deveria a prodiguées par milliers. Quelque sévérité qu'il veuille affecter, quelque bannière qu'il adopte, M. Deveria sera toujours, et avant tout, un peintre ingénieux et facile, mais souvent facile jusqu'à la faiblesse et ingénieux jusqu'à la coquetterie.

Parmi les jeunes artistes qui s'occupent de l'art religieux et qui obéissent plutôt à leur impulsion personnelle qu'à des engagemens d'école ou de parti, nous devons placer M. Chassériau en première ligne. M. Chassériau ne comprend que le côté sérieux de l'art, aussi dédaigne-t-il les petites cabales et les petits succès de mode. Tout en se pliant aux rigoureuses exigences du dogme et à la sévérité de la discipline religieuse, il a su se préserver de l'imitation servile des œuvres typiques et consacrées, et rester lui. Dans les peintures dont il a décoré l'une des chapelles de l'église Saint-Méry, M. Chassériau nous avait retracé la vie de sainte Marie l'Égyptienne et nous avait montré comment il comprenait l'histoire sacrée et la légende. La foi qui vient d'en haut et qui touche une ame mondaine, la mort sainte, l'apothéose chrétienne et les commémorations traditionnelles de la vie cénobitique, nous avaient été révélées dans un petit nombre de compositions exécutées avec une rare distinction, mais dans un système de couleur un peu froid, et rappelant trop littéralement l'aspect des grandes fresques florentines. M. Chassériau sortait de l'école d'un maître réputé grand dessinateur, et que distinguent par-dessus tout la singulière rigueur du pinceau et la fermeté du contour. M. Chassériau, qui sait que dans les arts on n'acquiert de véritable valeur que par ces qualités personnelles qui constituent l'originalité, M. Chassériau aura voulu éviter avant tout de paraître continuer le maître, et à notre avis il a peut-être fait trop bon marché de ses précieuses qualités. Si les peintures de l'église Saint-Méry laissent quelque chose à désirer, c'est particulièrement sous le rapport de la correction et du fini : elles sentent quelque peu l'émancipation.

Dans le tableau de *Jésus-Christ au jardin des Oliviers* que M. Chassériau a exposé cette année, on retrouve le même sentiment fin et relevé qui distingue ses peintures murales, et cette même largeur

d'exécution pour laquelle nous n'aurions que des éloges si dans certaines parties elle n'accusait un peu trop la précipitation.

La pensée qui a présidé à la conception de ce tableau est facilement saisie. La tristesse sublime de l'Homme-Dieu, dont l'indifférente sécurité de ses amis a commencé l'agonie, est exprimée avec un rare bonheur. Il y a plus de résignation et de surprise que de mécontentement dans son geste. Il aime tant, qu'il a dû se croire plus aimé. Tout à l'heure il leur a dit : Mon ame est triste jusqu'à la mort, attendez ici et veillez ; et, au lieu de veiller, les voilà qui sommeillent, oublieux des peines et des terreurs du divin maître. La disposition de la scène est ingénieuse, et l'attitude du Christ naturelle et expressive ; celle des apôtres endormis est au-dessus de tout éloge. Nous regrettons toutefois que la tête de Jésus-Christ ne soit pas plus complètement belle. Tertullien a pu dire qu'en se manifestant aux hommes, l'Homme-Dieu a voulu se faire en quelque sorte outrage à lui-même, qu'il a pris des traits grossiers et vils, parce que, s'il eût été beau, les hommes eussent craint de lui infliger les ignominies de la passion (1). Saint Augustin a pu répéter également que, si le Christ était beau comme Dieu, il était laid comme homme (2). Le peintre ne doit tenir aucun compte de ces opinions qui, d'ailleurs, ont tout l'air de paradoxes. Il doit être convaincu avec saint Jérôme et saint Jean Chrysostôme de la suprême beauté du Sauveur des hommes : il doit croire avec eux que la splendeur divine et la majesté du Dieu caché qui brillaient sur sa face humaine suffisaient seules pour séduire au premier aspect ceux qui pouvaient la contempler (3).

Le coloris du tableau de M. Chassériau ne manque pas de puissance, et, comparé à celui des peintures de l'église Saint-Méry, il nous prouve que l'artiste a fait une sérieuse étude de cette partie de l'art et qu'il en connaît le secret le plus important et qui seul fait les vrais peintres : je veux parler de la parfaite *appropriation* du coloris au sujte.

M. Etex (Antoine), en se reposant des grands travaux de la sculpture avec la peinture à l'huile, — cet art qu'il fallait laisser aux femmes, disait Michel-Ange, à la fois grand sculpteur et grand

(1) Tertullien, *De Carne Christi*, c. IX.

(2) Saint Augustin, *in psalm.* 44, *in psalm.* 118.

(3) « Çerte fulgor ipse et majestatis divinitatis occultæ, quæ etiam in humana facie relucebat ex primo ad se videntes trahere poterat aspectu. » (Saint Jérôme, *in Matth.*, 9.)

peintre, et qu'animé par une noble ambition, l'auteur de *Caïn* et d'*Olympia* se sera sans doute proposé pour modèle, — M. Etex, chose singulière, s'est distingué par cette même entente du coloris heureusement approprié au sujet. Rien de plus lugubre que les teintes crépusculaires qu'il a jetées sur cette toile où il nous montre saint Sébastien mortellement frappé, que de saintes femmes vont secourir; rien de plus clair et de plus calme que le ciel et le paysage de son *Joseph* expliquant ses songes à ses frères. On retrouve dans la façon sauvage avec laquelle le corps du martyr est précipité sur le sol, la face contre terre, les cheveux sanglans et confusément épars, on retrouve tout l'énergique talent de l'auteur du *Caïn*. La science du sculpteur, maître dans son art, apparaît dans chacun des muscles de ces épaules et de ce torse si puissamment esquissé. Le demi-jour livide qui éclaire les formes indécises de la veuve et de sa servante, qui viennent pour secourir le martyr ou recueillir son corps, ajoute singulièrement à l'effet de la composition; mais pour obtenir cet effet, le peintre n'a-t-il pas trop systématiquement négligé ou sacrifié toute la partie supérieure de son tableau. Arbre, feuillage, ciel, tout est confondu. L'une des conditions de l'art est, ce me semble, d'arriver à ces mêmes effets d'un clair-obscur vigoureux en respectant un peu plus la forme et le ton local qui appartient à chaque objet. Malgré ces imperfections et la fougue un peu leste de l'exécution, le tableau de M. Etex est l'un des plus remarquables de l'exposition par la puissance du jet.

M. Bigand, dans son tableau de *saint Didyme et sainte Théodore*, et non saint Théodore, comme l'indique le livret, nous semble avoir atteint le but que nous indiquions tout à l'heure. Ce tableau, d'une grande puissance de coloris, est exécuté avec fermeté et précision. Cette manière vigoureuse et le grand parti tiré des ombres noires rappellent les procédés de certains maîtres de l'école espagnole, Alonzo Cano et Zurbaran, par exemple, sans qu'on puisse toutefois accuser M. Bigand de pastiche ni même de servile imitation.

Le sujet de ce tableau est bien connu. Lors de la grande persécution de l'an 304 de l'ère chrétienne, sous l'empereur Dioclétien, sainte Théodore, jeune fille issue d'une des plus nobles familles d'Alexandrie, n'ayant pas voulu abjurer le christianisme, fut conduite dans un lieu infame pour y être abandonnée à des soldats. « Quand elle se vit dans ce lieu, si nouveau pour elle, dit naïvement son biographe, elle leva les yeux au ciel : Mon Dieu, s'écria-t-elle,

père de Jésus-Christ, notre Seigneur, délivrez-moi de ces chiens, tirez-moi d'ici comme vous avez tiré saint Pierre de sa prison. » Comme elle achevait sa prière, elle vit entrer un homme en habit de soldat, ce qui ébranla singulièrement sa confiance. Ne pouvant fuir ou se cacher, elle s'apprêtait à faire à Dieu le sacrifice de sa chasteté quand elle reconnut dans ce prétendu soldat Didyme, l'un des plus fervens apôtres de la religion nouvelle. Il venait pour la tirer de ce grand péril et se vouer au martyre. Il changea donc ses vêtemens avec ceux de la jeune fille, qui prit ses armes, couvrit son visage du casque du soldat et put s'échapper. Didyme, ayant été trouvé à sa place, fut mis à mort.

Le peintre a choisi le moment de la séparation. Sainte Théodore, qui a revêtu la casaque du soldat, semble montrer le ciel à son compagnon à demi couvert par la robe et qui lui présente le casque. L'expression des deux figures est convenablement inspirée. Seulement le type de la sainte a quelque chose de par trop viril et ne décèle pas sa noble origine. Le bras droit qu'elle tient levé est extrêmement incorrect, et le bras gauche n'est qu'indiqué. On pourrait craindre, en outre, que certaines formes que le peintre s'est cru obligé de dessiner assez fortement sous la tunique du soldat, pour faciliter, sans doute, l'intelligence du sujet et bien accuser le sexe de la sainte, ne rendent sa fuite impossible pour peu que les gardes soient clairvoyans.

Nous ne nous proposons en aucune façon de faire connaître chacun des tableaux, soi-disant religieux, qui, cette année, tiennent tant de place au salon, ni de rechercher à quelles écoles leurs nombreux auteurs appartiennent. Faire la seule énumération de ces productions serait impossible; d'un autre côté, ne parler que de ceux de ces tableaux qui sortent de ligne serait par trop expéditif. Nous prendrons un terme moyen, nous occupant parfois plutôt de ce qui est suffisant que de ce qui est excellent. Les tableaux de MM. Appert, Alophe, Champmartin, Jourdy, Decaisne, Murat, Muller, Jules Richomme, Saint-Evre, Sturler et Long, sont du nombre de ces ouvrages suffisans, et il tient à fort peu de chose que quelques-uns d'entre eux ne soient classés dans une catégorie plus relevée.

La *Vision de saint Ovens,* de M. Eugène Appert, est évidemment l'ouvrage d'un jeune homme. La violence des attitudes et la furie du pinceau y sont sans doute poussées à l'excès. Le résultat est encore incomplet, mais du moins l'ensemble n'a rien de commun, et nous aimons mieux au début ces œuvres exécutées avec une sorte d'incor-

rection puissante et féconde que ces demi-chefs-d'œuvre dans lesquels, dès le premier jour, l'artiste médiocre dit son dernier mot. M. Appert a étudié, avec une prédilection marquée, les maîtres de l'école vénitienne; il s'est inspiré à la fois des œuvres du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret. Il y a, dans la façon résolue dont il précipite vers le saint ses anges aux grandes ailes, une imitation très marquée des énergiques peintures de la confrérie Saint-Roch, à Venise; et cependant, si nous nous arrêtons à ce premier ouvrage de M. Appert, c'est qu'il nous semble original avant tout, et que nous croyons devoir en prendre note comme d'une promesse que son auteur saura tenir.

M. Muller, qui, lors de ses débuts, il y a quelques années, avait, lui aussi, beaucoup promis, et sur la probité d'artiste duquel, l'an dernier, on eût pu concevoir quelques doutes, semble, cette fois, s'être rappelé ses engagemens. Son tableau de *l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, conçu plutôt dans l'esprit de la chronique qu'avec la mystique et abstraite sévérité qu'exigeait un semblable sujet, témoigne d'un effort sincère dans la disposition des groupes principaux, qui échappent cette fois à la confusion, mais non pas toujours au décousu, et d'une merveilleuse facilité d'exécution. M. Muller, par la nature de son talent, se place à la tête de ces artistes fougueux qui se pressent à la suite de M. Eugène Delacroix, pour qui l'énergie et le mouvement sont tout, et qui sacrifient volontiers la correction de la forme à la pompe un peu factice du coloris. M. Muller est certainement celui de ces artistes chez lequel on retrouve, au plus haut degré, l'intelligence du maître. S'il manque de sa finesse si puissante, si sa touche est parfois un peu lourde, surtout dans ses seconds plans et ses fonds d'un empâtement uniforme, il y a en revanche dans sa composition des parties entières d'une exécution toute magistrale, par exemple, les figures portant des rameaux, qui courent en avant du cortége sacré, et le groupe de gens du peuple occupés à enlever la porte de Jérusalem par laquelle le Christ doit entrer. M. Muller est vraiment peintre, il n'a qu'à se modérer et à se compléter.

MM. Sturler et Jules Richomme, auteurs, le premier de *l'Incrédulité de saint Thomas*, le second d'un *Saint Sébastien*, donnent des espérances chacun dans son genre. M. Sturler, disciple de la secte spiritualiste, a tous les défauts de l'école. Son coloris, bizarrement affecté, manque de solidité. Les dimensions de ses figures grêles et d'une nature chétive, sont exagérées quant à la longueur. Il y a néanmoins quelque chose de convenable et d'essentiellement reli-

gieux dans son œuvre; il faut que M. Sturler s'attache à peindre, qu'il consulte les coloristes, et qu'il étudie la nature.

M. Jules Richomme s'est livré avant tout à cette étude en exécutant son *Saint Sébastien*. Ses figures sont heureusement disposées, sa couleur ne manque ni de solidité ni d'éclat, mais peut-être son saint n'a-t-il pas toute la noblesse désirable, et retrouve-t-on trop complètement le soldat dans le martyr. La corde qui retient à l'arbre le corps du mourant, et qui pénètre dans les chairs au-dessous des pectoraux, dénature la forme avec laquelle elle se confond, et présente un effet peu agréable; mais ce n'est là qu'une incorrection de détail. Au total, M. Jules Richomme est entré dans la bonne voie; nous lui conseillerons seulement de songer un peu plus à l'idéal, tout en restant fidèle à la nature.

Dans son tableau des *Lamentations de Jérémie*, M. Murat, en mettant les dix-neuf vingtièmes de sa composition dans l'ombre pour reproduire l'aspect du soleil couchant éclairant les silhouettes de quelques-uns de ses personnages, nous semble avoir fait un sacrifice par trop grand à l'effet, et s'être condamné à une fâcheuse monotonie pour obtenir un résultat qui manque de nouveauté. Les attitudes de ses personnages sont d'ailleurs simples et expressives, et sa composition a bien cette grande et poétique tristesse que demandait le sujet. Que manque-t-il à M. Murat? Un peu plus de force, un peu moins d'uniformité.

Nous soupçonnons fort M. Jourdy, l'auteur du *Baptême du Christ* et d'une *Sainte Famille*, et M. Pilliard, le peintre de *Marthe et Marie*, d'être sortis de la même école. Tous deux se distinguent plutôt par les qualités du dessinateur que par celles du peintre. On retrouve d'assez belles études du nu dans le *Baptême du Christ;* toutefois on peut reprocher à M. Jourdy certaines inconvenances de composition qui résultent de la disposition du sujet. Le caleçon blanc du Christ nous semble surtout de l'effet le plus malheureux. L'exagération de la pruderie fait naître l'idée d'indécence.

Si M. Jourdy prodigue le nu, M. Pilliard, en revanche, revêt chacun de ses personnages des draperies les plus amples, dont il étudie et dispose chaque pli avec une précision toute magistrale. M. Pilliard s'inspire de Nicolas Poussin, qu'il rappelle dans certaines parties. L'attitude de ses personnages est convenable, le dessin correct, la couleur satisfaisante, mais l'ensemble de sa composition manque de cette rare distinction qui n'appartient qu'au maître.

La *Notre-Dame des Neiges* de M. Ziegler, et, dans un autre genre, sa *Rosée répandant des perles sur les fleurs* et sa *Vénitienne*, sont exécutées avec cette sorte de puissante coquetterie qu'un homme de sa force met à des œuvres qu'il regarde comme secondaires. La dureté du coloris est parfois excessive, surtout dans les fonds où les nuances les plus disparates sont prodiguées. Il n'y a rien de plus opposé aux procédés des grands coloristes que cet emploi des tons bleus, verts, ou roses, dans toute leur crudité primitive. L'art vit de combinaisons et de sacrifices. Nous ne voulons regarder les trois tableaux que M. Ziegler a exposés cette année que comme les délassemens sans conséquence d'un talent qui se repose.

MM. Alophe, Decaisne, Saint-Evre, Champmartin et Long, auteurs de *Bienfaisance et Résignation*, de l'*Education du Christ*, de *Jésus au milieu des docteurs de la loi*, du *Christ aux enfans* et de *la Charité de saint Exupère*, et Mme Calamatta, dans *le Martyre d'Eudore et de Cymodocée*, ont montré beaucoup de savoir-faire et se distinguent par de belles qualités. Pour se placer hors ligne, il ne leur manque qu'un peu plus de nerf et de cette sève d'originalité qui déborde chez les débutans. Chacun d'eux dans son genre semble vouloir, avant tout, faire preuve de sagesse et de réserve. Tels d'entre eux sacrifieront l'originalité à la grace, la vigueur à l'harmonie; tous, et même M. Champmartin, qui montra tant de fougue au début, la grandeur de l'idée au tour ingénieux et coquet. Chacun d'eux a son petit cercle d'admirateurs et peut charmer à son heure; aucun d'eux ne passionne son public et ne se l'attache à tout jamais. Les gens énergiques inspirent seuls de ces passions fortes et durables, et tous font trop bon marché de l'énergie.

F. DE LA FALOISE.

(*La suite au prochain n°.*)

BULLETIN.

Ne pourrait-on pas désirer dans les travaux de la chambre un peu plus de méthode? La chambre est saisie de lois importantes; le ministère a soumis à son examen plus de questions qu'elle n'en pourra vider pendant les trois derniers mois de sa session. Cependant les propositions se succèdent : dans chaque portion de la chambre, on voit des députés, en vertu de leur droit d'initiative, demander au parlement de s'occuper des matières les plus disparates et les plus compliquées. Si tout ce qui est ainsi individuellement proposé était pris en considération, la chambre se créerait elle-même un ordre de travaux tout-à-fait en dehors des prévisions gouvernementales.

Verrions-nous les propositions se multiplier à ce point, s'il y avait du côté du ministère une direction plus forte? Les assemblées ont besoin d'être conduites, tenues en haleine. Si dans l'action du pouvoir, elles sentent quelque chose d'indécis et, pour ainsi parler, de décousu, elles se permettent des digressions, elles ont des fantaisies. Or, le ministère ne se croit pas le tempérament assez fort pour essayer de faire sentir à la chambre une impulsion ferme; il la consulte, il la tâte plus qu'il ne la dirige, car elle lui inspire plus de crainte que de confiance.

En matière de législation générale et spéciale, il est rare de voir le ministère élever la prétention de faire triompher ses vues. Dans la loi de recrutement, le cabinet a laissé M. le maréchal Soult défendre seul les dispotions qui distinguaient le projet de la loi du 21 mars 1832, et M. le ministre

de la guerre a succombé dans ses efforts pour obtenir les huit années de durée de service qu'il avait si fort à cœur. Le projet a été adopté; mais comme les innovations qu'il contenait ont été écartées, il se trouve qu'on restera presque entièrement sous le régime de la loi de 1832. Les meilleurs esprits s'étonnaient à la chambre qu'on leur apportât à douze ans de distance une loi nouvelle à faire sur le recrutement. Il n'est pas bon de remanier sans cesse la législation. Si l'expérience avait démontré irrésistiblement la nécessité de quelques modifications de détails, ne pouvait-on faire face à cette nécessité par un ou deux articles qui eussent servi d'amendement à la loi de 1832? De cette manière, on eût eu l'avantage de conserver une loi en pleine exécution depuis douze ans, et qui est entrée dans les habitudes des populations et de l'armée. Pourquoi encombrer inutilement le Bulletin des lois, qui n'est déjà que trop volumineux?

Parmi les propositions qui prétendent à l'honneur d'attirer l'attention de la chambre comme urgentes, comme nécessaires, on a surtout remarqué celle qui tend à régler l'admission et l'avancement des fonctionnaires dans les diverses branches de l'administration publique. Les intentions des honorables auteurs de la proposition sont excellentes. Ils voudraient faire régner la règle là où l'arbitraire domine trop souvent. Ils ont pensé que de cette manière ils diminueraient le nombre effrayant d'apostilles dont tous les députés sont tributaires envers les solliciteurs. Vaine espérance! L'apostille est immortelle : il y aura toujours des gens assiégeant nos députés pour leur demander d'attester qu'ils ont pour l'emploi qu'ils sollicitent toutes les qualités imaginables. La proposition de MM. d'Haussonville et Saint-Marc Girardin changerait, si elle était adoptée, toutes les bases de notre organisation administrative. L'avancement dans les services publics, après la part faite à l'ancienneté, dépend surtout de l'appréciation individuelle que font les agens supérieurs du mérite de leurs subordonnés. Tel ministre, tel sous-secrétaire d'état, tel directeur général, ont connu à l'œuvre ce que valent leurs collaborateurs; ils les récompenseront, ils les placeront suivant le jugement qu'ils en ont porté. Voilà comment les choses se passent, ou, si l'on aime mieux, doivent se passer, quand un favoritisme sans intelligence ne trouble pas la marche des choses. C'est l'intérêt des agens supérieurs de s'entourer des collaborateurs les plus habiles. Ç'a toujours été l'esprit de l'administration française de juger les hommes par l'expérience et d'être éminemment pratique.

Ce que proposent aujourd'hui quelques honorables députés est empreint d'un autre caractere, d'un caractère tout-à-fait théorique, d'un caractère tant soit peu chinois et prussien. On veut établir le règne des examens et des diplomes. Nous doutons que nos mœurs administratives se plient à ce changement, et nous doutons aussi qu'il faille leur faire violence pour qu'elles l'acceptent. Gardons notre esprit pratique, que nous envient les autres peuples. La meilleure école pour les affaires, c'est l'administration même.

Laissons-la juge de la capacité de ses membres, et ne lui imposons pas les formes de décider qui prévalent dans les académies. Nous ne voyons pas l'avantage de confondre ainsi deux ordres d'idées fort distinctes.

Il n'y a qu'un remède vraiment efficace contre le favoritisme, c'est d'avoir aux affaires les meilleurs ministres possibles. Les hautes capacités, qui ont l'ambition de bien faire et de faire beaucoup, cherchent les hommes de mérite, elles en ont besoin; on peut juger par ses choix la valeur morale d'une administration. D'un autre côté, si vous êtes exigeant envers le pouvoir exécutif, il ne faut pas empiéter sur ses moyens d'action. Laissons au pouvoir ministériel, agent responsable de la puissance royale, toute la latitude dont il a besoin pour choisir les hommes les plus utiles aux services publics; ce sera aux chambres à veiller à ce que ce pouvoir ministériel soit confié aux plus dignes mains. Voilà comment elles peuvent exercer sur l'administration une influence vraiment légitime et salutaire.

Au surplus, puisque la chambre montre aujourd'hui une humeur assez facile envers les propositions de tout genre, elle a bien fait d'accueillir la lecture de la motion de MM. d'Haussonville et Saint-Marc Girardin. C'est un sujet de conversation qui en vaut bien un autre. Les ministres n'ont pas voulu combattre une proposition qui avait pour patrons des membres du parti conservateur; mais qu'elle soit prise ou non en considération, on peut penser qu'elle restera à peu près sans résultats. Nos habitudes et nos mœurs administratives seront plus fortes.

On causera aussi à la tribune de la conversion des rentes. Le ministère a déclaré qu'il s'opposerait à la prise en considération. Mais pourquoi dans les bureaux n'a-t-il pas combattu la lecture? Il a voulu éviter jusqu'à l'apparence d'un échec dans le cas où trois bureaux auraient, contre son avis, autorisé la lecture. Il est probable, néanmoins, que, si le cabinet eût avec franchise repoussé le projet de M. Garnier-Pagès dès le premier pas, il eût évité à la chambre une discussion inutile. D'ailleurs il y a là autre chose que l'inconvénient de perdre du temps. L'honorable M. Vivien a fort bien montré que c'était pour le gouvernement et pour la chambre un véritable devoir de voter contre la lecture d'un projet qui va, pendant plusieurs jours, donner une excitation funeste à l'esprit de spéculation et d'agiotage.

La discussion qui s'engagera sur la motion de l'honorable M. Garnier-Pagès aura probablement un caractère plus pratique que théorique. On sera sans doute assez sobre de dissertations sur le droit de conversion en lui-même. C'est en fait que la question sera traitée. Le ministère dira que la situation financière du pays ne lui permet pas de toucher au 5 pour 100 et de le convertir; il rappellera qu'il est au milieu d'un emprunt. Seulement les partisans de la conversion pourront, non sans quelque fondement, lui opposer la peinture si favorable qu'il a faite de nos prospérités au commencement de la session. Il n'est jamais utile, en affaires, de rien exagérer.

La proposition d'abolir la taxe du timbre, à laquelle est soumise la presse

quotidienne et périodique, a déjà été l'objet de quelques discussions préliminaires entre des hommes et des écrivains politiques. La taxe du timbre vaut environ trois millions au trésor, qui ne peut renoncer à ce bénéfice sans une compensation. Voilà ce qui s'oppose surtout à l'abolition immédiate de la taxe. Il faut donc aviser à trouver au trésor l'équivalent de ses trois millions. Un organe quotidien de la presse a proposé de faire ce qui se pratique en Angleterre, d'imposer l'annonce. De l'autre côté du détroit, ce n'est pas telle feuille politique ou littéraire qui paie tribut à la trésorerie : c'est l'annonce, c'est la partie mercantile. Vous êtes des marchands, vous êtes des industriels qui voulez faire annoncer vos produits, vos marchandises; puisque la publicité vous apporte de grands profits, il est juste que ces profits deviennent dans une certaine proportion matière imposable. Voilà ce que pratique le bon sens des Anglais. Mais, demande un journal, que gagneraient certains journaux à un droit particulier dont seraient frappées les annonces? On s'adresserait toujours pour les annonces aux journaux qui auraient le plus grand nombre d'abonnés, et les autres feuilles n'en seraient ruinées que plus vite. Il paraît d'abord que ces autres feuilles en jugent autrement, puisqu'on réclame en leur nom le transfert de l'impôt du journal à l'annonce. D'ailleurs, indépendamment de la presse quotidienne, il y a la presse périodique. Cette dernière ne spécule pas sur l'annonce, et elle n'en a pas les gros bénéfices. Étrangère à toute cette sphère de spéculations mercantiles, elle se consacre à l'étude approfondie des questions scientifiques, littéraires et politiques, et, pour livrer à la publicité des travaux qui soient à la hauteur des problèmes qu'elle agite, elle est obligée à de grands sacrifices. Il n'est donc pas juste de faire peser sur elle l'impôt qui frappe les entreprises où l'industrie domine. Écoutons un journal quotidien parlant de la presse quotidienne : « Il y a beaucoup de journaux où l'influence de l'homme d'argent domine exclusivement, mais très peu où cette influence appartienne à l'homme politique. Il y a des journaux sans abonnés dont l'existence est un mystère. Telle de ces feuilles a vécu de la question des sucres, telle autre de la question de l'esclavage, ou de celle des chemins de fer. » On est donc fondé à dire, après un tel langage, que l'industrie domine dans la presse quotidienne.

Pourquoi le gouvernement et les chambres ne s'inquiéteraient-ils pas de rendre aux intérêts moraux la supériorité sur les intérêts mercantiles pour tout ce qui concerne la presse ? On y parviendrait en distinguant ce qui doit être distingué. Les journaux qui font de gros bénéfices avec les annonces paieraient au fisc un droit proportionnel. Les recueils périodiques, qui sont étrangers à cette publicité industrielle, seraient allégés de l'impôt du timbre et pourraient alors mieux remplir encore tous les devoirs qu'ils s'imposent. La presse périodique, qui travaille sans cesse à éclairer les esprits, à les élever, qui combat le charlatanisme, les mauvais entraînemens, soit en littérature, soit en politique, peut demander avec justice qu'on ne la soumette

****

pas au même impôt, au même timbre que les feuilles d'annonces et les petites affiches.

Pendant qu'à la chambre des députés les propositions se succèdent, la chambre des pairs se livre avec persévérance, par l'organe de sa commission, à l'étude approfondie du projet de loi sur l'instruction secondaire. La commission a enfin arrêté les bases de son rapport, et on sait qu'elle en a confié la rédaction à M. le duc de Broglie. La question est en bonnes mains. Indépendamment de l'article 17, qui paraît avoir été beaucoup modifié par la commission, jalouse, dit-on, d'établir autant que possible l'égalité entre les établissemens laïcs et les établissemens ecclésiastiques, on parle d'un changement dont l'importance ne serait pas moindre. On se rappelle que l'art. 1er du projet, en énumérant les objets de l'instruction secondaire, y comprend la philosophie. Ce mot philosophie aurait paru trop général et trop ambitieux à la commission de la pairie. Est-ce bien vraiment la philosophie qu'il faut apprendre aux jeunes gens à la fin de leurs études de collége? Il paraît que la commission ne le penserait pas. Ce serait la logique, l'art de raisonner, qu'on substituerait à la philosophie. De cette manière, on aurait l'avantage d'éviter toutes les questions épineuses de morale et de religion dans lesquelles peut faire naufrage non-seulement la raison des élèves, mais quelquefois celle des professeurs. Dans les colléges, les professeurs de philosophie sont la plupart du temps fort jeunes. Voilà quelques-unes des considérations qui auraient, dit-on, déterminé la commission de la chambre des pairs à circonscrire d'une manière étroite et précise le champ des études philosophiques. Il ne serait plus question que de logique. Si telles sont en réalité les vues de la commission, elles donneront lieu à des débats qui nous permettront de revenir sur le fond même de la question.

En attendant, les évêques continuent d'écrire, soit au roi, soit à M. le garde des sceaux, soit même à la commission de la chambre des pairs. Ils sont unanimes pour jeter contre le projet de loi un cri de réprobation. Ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'un des articles qui a le plus indisposé l'épiscopat est un de ceux où M. le ministre de l'instruction publique s'est attaché à réunir le plus de conditions d'impartialité. L'art 5, après avoir statué qu'il sera formé au chef-lieu de chaque académie un jury chargé d'examiner les aspirans au brevet de capacité pour la direction d'un établissement secondaire, compose le jury du recteur de l'académie, du procureur-général ou du procureur du roi, du maire, d'un chef d'institution secondaire, de quatre membres choisis parmi les professeurs titulaires de l'académie, les magistrats du ressort et les citoyens honorables. Enfin, il y aura dans le jury un ecclésiastique catholique ou un ministre des cultes reconnu par l'état, suivant la religion du candidat examiné.

Cet article, où il serait injuste de méconnaître l'intention de concilier toutes les susceptibilités et tous les droits, a causé à l'épiscopat une véritable irritation. Il objecte que de cette façon le jury d'examen ne sera composé que

d'élèves de l'Université. Les magistrats des cours royales, les maires, les citoyens notables, n'ont-ils pas tous été élevés par l'Université, n'en auront-ils pas tous l'esprit? Quant à la disposition qui appelle au sein du jury un ecclésiastique catholique, si le candidat est catholique, un des membres les plus élevés de l'épiscopat, M. le cardinal de Bonald, a déclaré expressément qu'elle était une dérision. Que faire devant des préoccupations aussi ardentes?

C'est ce qu'on commence à se demander avec inquiétude dans certaines régions du gouvernement, malheureusement pas encore dans les plus hautes. Comment en sommes-nous venus là? Comment, dans une époque de tolérance générale, de mansuétude profonde pour toutes les opinions, pour tous les sentimens, est-ce l'église qui prend l'offensive contre les institutions de notre ordre politique? Le mal s'aggrave tous les jours; il deviendra si grand, qu'il ne sera plus permis à qui que ce soit de détourner la tête pour ne pas l'apercevoir.

Un des plus grands dangers de la situation, c'est que, dans tout ce qui pourra se faire pour contenter l'église, l'état paraîtra avoir la main forcée. Il est bien loin de nos sentimens de penser que l'état doive traiter l'église d'une manière sévère, hostile : nous le voulons au contraire animé envers elle d'une justice bienveillante, affectueuse; mais nous ne voulons pas non plus que l'état soit devant l'église dans un état de faiblesse et d'humiliation qui décourage les amis de l'ordre et donne aux brouillons de mauvaises espérances. Nous le répétons, il est temps d'y songer, il est temps que le ministère, par l'organe de son chef, M. Guizot, dise un jour aux chambres ce qu'il pense de la situation respective de l'église et de l'état; il est temps même que la royauté, dans sa haute sagesse, accorde à cette affaire difficile l'attention qu'elle mérite.

Dans les pays libres, dans les gouvernemens parlementaires, il n'est pas rare de voir parfois surgir une question qu'on ne prévoyait pas la veille. Tout à coup une majorité se trouve partagée, un cabinet mis en péril. C'est ce qui arrive en ce moment en Angleterre. Disons d'abord sur-le-champ que le ministre de l'intérieur, sir James Graham, a laissé tomber son premier bill sur le travail des manufactures, et qu'il vient d'en présenter un second, sur lequel la discussion doit s'ouvrir après Pâques. Revenons maintenant à ce qui s'est passé pour le premier bill. La motion du gouvernement, qui proposait de fixer à douze heures la durée du travail, a eu 186 voix contre et 183 pour. Immédiatement après, la chambre a voté sur la motion de lord Ashley, tendant à réduire à dix heures la durée du travail. Cette motion a été repoussée par 188 voix contre 181. De cette manière, la chambre des communes s'est trouvée n'avoir rien voté. Elle a repoussé la proposition du ministère, et elle a rejeté également la motion de lord Ashley.

Voilà toute l'Angleterre en émoi. Il était impossible que les intérêts matériels et les sentimens moraux fussent en collision d'une manière plus vive. Et ici les sentimens sont presque aussi puissans que les intérêts. Il y a en

Angleterre un parti philanthropique, religieux, qui a une véritable force; il la puise dans une sincérité dont les allures sont pédantesques, mais qui est intime et profonde. D'un autre côté, on n'est pas moins sincère quand, au nom des intérêts manufacturiers, on déclare qu'il est impossible, sous peine de périr, de rien changer à la situation actuelle. Les intérêts manufacturiers ont pris la devise des jésuites: *Sint ut sunt, aut non sint.* Le ministère a quinze jours à peu près devant lui pour rallier une majorité. Cette fois ce sera vraiment une question de cabinet. Ce qui sauvera sans doute M. Peel, c'est que personne ne serait prêt pour recueillir son héritage : par des raisons différentes, ni lord Ashley, ni lord John Russell ne sont en mesure de lui succéder.

O'Connell vient de déclarer solennellement qu'il changeait pour l'avenir de ligne de conduite vis-à-vis des Anglais. Dans une lettre à l'association de Dublin, il énumère les heureux résultats de sa réconciliation avec l'opposition britannique. Une grande partie de la nation anglaise est convaincue que la loi a été violée de la manière la plus coupable dans le procès intenté aux membres de l'association. Les Anglais pensent aujourd'hui en majorité qu'une saine politique et l'humanité veulent également qu'on rende justice à l'Irlande. « Il est désormais impossible pour nous, dit O'Connell, de confondre le peuple anglais avec le gouvernement anglais. Le premier s'est montré digne de notre confiance, de notre gratitude; le second mérite tout notre ressentiment. » O'Connell retourne à Dublin : bientôt sans doute la cour rendra son arrêt. Il y a des tories exaltés qui n'attendent que la condamnation du grand agitateur pour demander son expulsion du parlement. A coup sûr, ces tories d'un zèle si emporté n'ont pas consulté M. Peel avant de faire connaître ce beau projet.

Y a-t-il des troubles sérieux dans les états du pape, et dans les états du roi de Naples? Est-il vrai qu'une conspiration générale menace la tranquillité de l'Italie? Il importe d'être très circonspect sur les conjectures qu'on voudrait former, sur les bruits qu'on pourrait accueillir. Qu'il y ait toujours en Italie des regrets, des espérances, des ressentimens, qui peuvent s'égarer dans des complots inutiles et désastreux pour leurs auteurs, on ne peut guère se refuser à le croire. Toutefois il nous importe en France de ne croire ici à la révolte, à l'insurrection que sur des preuves bien positives. N'oublions pas que l'Autriche n'attend qu'un prétexte spécieux pour étendre sa protection et ses armées sur les territoires de Rome et de Naples. Toutes les fois que l'Autriche a cru qu'elle devait, par quelque démonstration, prouver sa puissance en Europe, elle s'est toujours tournée du côté de l'Italie. En Allemagne, elle est en face de la Prusse; dans les provinces danubiennes, elle rencontre l'influence de la Russie : en Italie, elle croit pouvoir à son gré imposer une occupation au pape et au roi de Naples. Seulement il ne faut pas qu'elle oublie qu'aux portes de l'Italie est la France. Encore une fois il importe que dans ces questions délicates l'opinion et le gouvernement gardent

une prudente réserve, afin d'avoir, si les circonstances devenaient graves, une attitude d'autant plus ferme.

La reine Marie-Christine est entrée à Madrid au milieu des démonstrations les plus affectueuses de la population. Elle ne pouvait recevoir une réparation plus complète de ses jours de disgrace et d'exil. Le gouvernement de sa fille Isabelle est triomphant. Comment usera-t-il de tous ces retours de prospérité? N'oublions pas que les cortès attendent leur convocation, que des députés sont sous le coup d'un procès criminel, qu'il reste à conclure le mariage de la reine. La reine Marie-Christine est à Madrid; qu'elle gouverne plus ou moins, elle aura toute la responsabilité morale de ce qui se fera. On ne persuadera à personne qu'avec l'influence si naturelle qu'elle exerce sur sa fille, avec la tendresse docile qu'Isabelle porte à sa mère, les principales décisions du gouvernement seront prises en dehors des inspirations ou du consentement de la reine-mère. Il y a beaucoup d'honneur à recueillir, si l'on envisage d'un œil ferme toute la responsabilité qu'impose une situation si haute et si grave. Puisqu'on a été la chercher, il faut y faire face. L'Europe désormais s'occupera beaucoup moins de la jeune Isabelle et du ministère de M. Gonzalès Bravo que de Marie-Christine.

Il est un aspect qu'on a trop négligé peut-être dans l'étude des questions orientales; on s'est placé, pour les résoudre, à un point de vue élevé, mais souvent trop général; on a trop dédaigné les intérêts particuliers, les détails; on oubliait que dans les plus graves débats les précautions les plus simples ont leur rôle, et qu'on ne les néglige pas impunément. C'est ce nouvel aspect des questions d'Orient qu'il serait opportun d'étudier aujourd'hui. Dans un ouvrage curieux, sur l'Inde et l'Égypte (1), M. V. Fontanier, vice-consul de France à Bassora, a donné un exemple que nous aimerions à voir suivre par nos voyageurs; il a sagement restreint le cercle de ses observations, il s'est placé surtout au point de vue pratique, et il a pu recueillir des renseignemens nombreux et variés sur les intérêts de la France en Orient. Nous ne pouvons ici ni analyser, ni apprécier en détail le livre de M. Fontanier; l'auteur n'a encore publié que la première partie de son voyage. Dans ce volume, consacré à l'Égypte, à la mer Rouge et au golfe Persique, M. Fontanier s'est attaché à éclairer beaucoup de questions commerciales et poli-

(1) *Voyage dans l'Inde et le golfe Persique par la mer Rouge*, 1 vol. in-8°, chez Paulin.

tiques, il fait connaître la situation de l'ambassade française à Constantinople, et les intrigues des agens anglais et russes en Asie. Il appuie son opinion par de curieux exemples. — On doit encourager, nous le répétons, chez nos voyageurs, cette tendance trop rare encore parmi nous, et qui porte les Anglais à réunir dans les pays étrangers tant de renseignemens précieux sur leurs intérêts nationaux. A ce titre, l'ouvrage de M. Fontanier mérite qu'on le distingue. C'est un utile recueil de faits et d'observations qui nous fait désirer vivement la publication des deux volumes exclusivement consacrés à l'Inde.

— On pensait généralement que le ministère avait renoncé à faire discuter cette année le projet de loi sur les prisons. On se trompait, le ministère persiste, ou plutôt le rapporteur du projet de loi, l'honorable M. de Tocqueville, tient à honneur de poursuivre son œuvre jusqu'au bout. Pour seconder cet empressement, on prépare dans les bureaux de l'intérieur une publication importante : ce sont les tables de la mortalité dans nos maisons centrales depuis vingt ans. Nous espérons que l'on mettra en regard du chiffre des décès celui de la population de chaque prison. Cela est indispensable pour expliquer l'accroissement vraiment prodigieux que la mortalité a subi. Quand le public verra que l'administration entasse jusqu'à deux mille détenus dans telle maison centrale qui ne devrait pas en renfermer plus de huit à neuf cents, il comprendra les ravages que la mort fait dans ces rangs pressés. Connaissant l'exactitude des documens officiels, nous pensons qu'il n'en sera pas de ces tables de mortalité comme de la traduction des rapports sur le pénitentiaire de Philadelphie, traduction que le gouvernement a laissé distribuer aux chambres et qui, par les retranchemens introduits dans le texte, s'est vue exposée au reproche d'infidélité qu'un membre de l'Institut infligeait samedi dernier à cette publication, en pleine Académie.

Au reste, l'opposition que le projet de loi avait rencontrée dans la chambre des députés va se fortifiant et se grossissant tous les jours. A l'appui du travail de M. Léon Faucher, inséré dans la *Revue des Deux Mondes,* de nombreuses publications ont été faites. Nous indiquerons une brochure de M. de Larochefoucault Liancourt, une lettre de M. Bégé, ancien préfet, et surtout un mémoire lu à l'Académie des sciences morales, par M. Ch. Lucas, inspecteur des prisons. Ce dernier travail a provoqué, dans le sein de l'Académie, une discussion pleine d'intérêt, qui n'a pas tourné à l'avantage du système pensylvanien. On peut consulter avec fruit le mémoire de M. Ch. Lucas, qui se vend au profit des jeunes libérés (1), sous ce titre : *De la Question pénitentiaire en Europe et aux États-Unis.*

(1) Chez Joubert, éditeur, rue des Grès.

— Parmi les travaux contemporains sur l'histoire de France, les études sur le passé de nos villes et de nos provinces ont jusqu'à ce jour été trop rares. Depuis quelques années seulement, l'attention se porte vers ces aspects peu connus de nos annales. De curieuses études ont eu lieu dans plusieurs localités; à côté de l'histoire générale, l'histoire particulière grandit et se développe; c'est à celle-ci de compléter, d'éclairer celle-là. On a vu paraître des livres intéressans, dont une province, une ville, souvent même une humble commune, étaient le sujet. Aujourd'hui encore, on publie une *Histoire des Villes de France* (1), qui résumera sous une forme attrayante et animée des recherches consciencieuses faites par M. Aristide Guilbert dans les bibliothèques et les archives locales. Plusieurs écrivains distingués prêtent à l'auteur le concours de leurs lumières et de leur talent. C'est une heureuse idée que d'avoir cherché à réunir dans un seul ouvrage ces épisodes si variés de notre histoire provinciale et communale, qu'on n'avait encore étudiés qu'isolément. La publication de M. Guilbert peut servir à l'étude des antiquités nationales, en la popularisant, et nous espérons qu'à ce titre elle sera favorablement accueillie. Les éditeurs n'ont rien épargné pour assurer par le luxe de la typographie et des gravures le succès d'un livre qui devait unir à l'intérêt historique beaucoup de l'intérêt du roman. Chaque province y doit retrouver en effet non-seulement ses souvenirs sévèrement choisis et classés, mais sa physionomie originale, ses traditions naïves, le tableau dramatique et vivant de tout son passé.

(1) Chez les éditeurs Furne, H. Fournier et Perrotin.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-SEPTIÈME VOLUME

(IVe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

Fernande. — Dixième partie, par M. ALEXANDRE DUMAS. 5
Études sur les Colonisations françaises. — Canada. — Acadie. — Terre-Neuve. — Baie d'Hudson. — Deuxième partie, par M. ÉMILE SOUVESTRE. 22
Otaïti et les Méthodistes. — *Otaïti, histoire et enquête,* de M. Henri Lutteroth, par M. A. BUSSIÈRE. 39
Les Critiques du *Cid,* par M. PAUL DE MUSSET. 51
BULLETIN. 65

Fernande. — Dernière partie, par M. ALEXANDRE DUMAS. . . . 73
Les Alpes françaises et la Haute-Italie. — Sixième article. — Verceil et Novarre, par M. F. DE LA FALOISE. 103
Critique. — *Essai sur la Philosophie de l'Histoire,* de M. Ferrari, par M. CH. LOUANDRE. 124
Revue dramatique, par M. A. M. 132
BULLETIN. 141

Un Voyage rétrospectif. — L'Espagne sous Charles II, par M. de L... 149
Les Cimetières de Paris. — Dernier article, par M. ALPHONSE ESQUIROS. 175
Les Revenans Littéraires. — II. — M. H. Delatouche, par M. HIPPOLYTE BABOU. 201
Poésies, par M. N. MARTIN. 211
BULLETIN. 213

Pour un Cheveu blond. — Première partie, par M. LÉON GOZLAN. . 221
Une Année en Russie. — Lettres à M. Saint-Marc Girardin. — I. — L'hiver à Saint-Pétersbourg, par M. HENRI MÉRIMÉE. 254
Les Mystères de Londres renouvelés, par le docteur J. MICROPHILE. 278
BULLETIN. 289

Pour un Cheveu blond. — Dernière partie, par M. LÉON GOZLAN. . 297
Une Année en Russie. — Lettres à M. Saint-Marc Girardin. — II. — Un été à Moscou, par M. HENRI MÉRIMÉE. 328
Salon de 1844. — Premier article. — La Peinture religieuse, par M. F. DE LA FALOISE. 349
BULLETIN. 362

REVUE

DE PARIS

XXVIII

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS

Nouvelle Série. — Année 1844

TOME VINGT-HUITIÈME

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS
QUAI MALAQUAIS, 17
1844

COURSE EN VOITURIN.

CAPOUE. — TERRACINE. — VELLETRI. — ROME.

Mon entrée à Naples au mois de février, au milieu d'un cortége de gamins exaltés, avait mérité le beau nom de marche triomphale. Quelle différence à la sortie! Figurez-vous un vieux coche encombré de bagages; sur le devant on avait bâti un demi-cabriolet, semblable par sa forme étique à ces petits chapeaux castors dont se coiffent les héroïnes des romans anglais. Sur quatre roues qu'il possédait, une arquée, une autre cagneuse. Et l'attelage, bon Dieu! trois grands fantômes de chevaux qui paraissaient morts depuis long-temps : deux au timon et le troisième en arbalète, à dix pas en avant des autres, attaché par de longues cordes qui n'étaient jamais tendues. C'est dans cette machine du temps de Charles-Quint que je montai, le cœur navré, tournant le couteau contre moi-même pour rompre tous les petits liens qui me retenaient dans ce Naples si charmant et si regrettable. J'aurais voulu que le coche fût plus horrible encore. Nous étions au 8 juin. La baie, le Vésuve et Capri ne m'avaient jamais semblé si azurés, et je sortais comme un fugitif par la porte

Romana. Avant d'arriver à cette porte, les chevaux-fantômes s'abattirent trois fois. L'arbalète donnait le signal en se jetant sur le flanc; les deux autres venaient se heurter dans ses jambes, et tombaient avec un accord admirable, embrouillant les traits, guides et cordages, au point qu'il fallait tout dételer. Dans ma douleur, je songeais à la chute des feuilles de Millevoye, et je répétais ces vers si mélancoliques :

Tombe, tombe, *rosse* éphémère;
Couvre, hélas! ce triste chemin.

Cependant, à la troisième chute, les voyageurs, pris de vertige, criaient comme des démons, et me tirèrent de ma torpeur. Je m'aperçus alors que les trois chevaux, couverts d'oripeaux, de plumes de paon et de petits miroirs, formaient un équipage bouffon digne de voiturer la dame Rodrigue de Cervantes. Mon voisin dans le cabriolet, jeune Sicilien basané, à barbe crépue, me rendit le service de me distraire par cent questions plus ou moins discrètes. Je le reconnus pour un Carthaginois et le baptisai don Asdrubal, surnom qu'il accepta de bonne grace et justifia complètement dans la suite, lorsque nous devînmes amis intimes. Par une ouverture, je distinguai dans l'intérieur un archiprêtre de bonne physionomie, un abbé de mine tout-à-fait égrillarde, et qui partait en habits râpés pour aller recueillir un héritage de cent mille ducats. Le fond de la voiture était occupé par un jeune médecin très loquace, et par une jolie demoiselle, lectrice d'une princesse allemande, et qui pleurait dans son mouchoir en retournant chez ses patrons.

Une fois qu'ils ont quitté la dalle glissante, les trois squelettes de chevaux prennent une espèce d'amble allongé. La machine roule sur un beau chemin bordé de vignes en arceaux. Nous traversons le village d'Averse, où est la maison des fous, et dont le nom proverbial à Naples répond à notre Charenton. Vers onze heures, la chaleur commençant à devenir excessive, nous arrivons à Capoue, premier lieu de repos désigné pour le *rinfresco* sur notre itinéraire. La nouvelle Capoue date du IXe siècle. Ce n'est pas elle qui séduisit Annibal, avec ses rues malpropres. L'antique Capoue se voit à un mille de distance. C'est aujourd'hui le village de Sainte-Marie-Majeure. Mes compagnons de voyage, étant du pays, et assurés d'avoir cent occasions de repasser par là, ne voulaient négliger aucun objet réputé curieux. Je les laisse aller à la ville ancienne par trente degrés Réaumur, et, à leur retour, ils me racontent qu'ils ont vu une pierre

du temple de Junon, trois bornes de celui de Bellone, et un tronçon de colonne pouvant provenir de celui d'Hercule. Pendant ce temps-là, je mangeais un saladier de fraises excellentes, et je résolvais le fameux problème des délices de Capoue. C'est évidemment pour régaler ses soldats de fraises à quatre baïocs le *rotolo* qu'Annibal abandonna les fruits de quatre victoires. Je n'admets aucune autre supposition, et je regarde Tite-Live comme mal informé lorsqu'il ose accuser de négligence et de mollesse le plus grand capitaine et l'un des génies les plus vastes de l'antiquité.

A cinq heures, le zéphir commençant à rafraîchir l'air, nous remontons en voiture; nous traversons le Vulturne, et nous allons chercher un gîte au village de Sant'-Agata, l'antique Minturne, où les insectes paraissent avoir juré de ne laisser dormir aucun étranger depuis que Marius y passa un si triste quart d'heure. Après avoir employé la nuit à lire et à fumer, je comptais sur mes compagnons de voyage pour accabler de reproches le voiturin, qui nous devait de bons lits et des chambres propres, aux termes du marché. Quelle est mon indignation en apprenant que tout le monde est satisfait! Le Carthaginois possède un sang africain dont les puces ne veulent point goûter. Les deux abbés ont la peau à l'épreuve de toute piqûre. Le médecin ouvre des yeux étonnés quand je parle d'insectes. Quant à la jolie lectrice, elle paraît fraîche comme une rose, ne se plaint de rien, et, comme elle ne parle que l'allemand, dont personne ne comprend un mot, il est impossible de savoir ce qu'elle pense. Mon concert de reproches, réduit à un solo, ne produirait plus aucun effet. Je pars sans rien dire, espérant que le gîte de Terracine sera meilleur.

En sortant de Sant'-Agata, mes quatre compagnons mâles passent leurs têtes par les portières d'un air agité, consultent précipitamment leurs livres et déploient des cartes géographiques. Tout à coup l'un d'eux s'écrie :

— C'est ici! arrêtez; nous voulons descendre.

— Qu'y a-t-il donc? demandé-je.

Pour toute réponse, on me met sous les yeux la page du Guide en Italie, où je lis cette phrase pompeuse : « On traverse le fleuve sur un nouveau et magnifique pont de fer suspendu. Ce pont et celui de Padoue sont les deux uniques constructions de ce genre qui existent en Italie. » Je cherche des yeux un fleuve, et j'aperçois un fossé où coule un ruisseau large de trois pieds. Le *magnifico ponte di ferro* a bien vingt-cinq pas de longueur. Les voyageurs étaient descendus

dans le fossé pour contempler à leur aise ce prodige de la civilisation moderne. Pendant ce temps-là, je me trouve tête-à-tête avec la blonde lectrice. Après avoir essayé de me faire comprendre en français et en italien, j'assemble les trois mots d'anglais dont se compose mon répertoire; la demoiselle me répond en allemand. Il ne reste plus que le langage par signes. C'est alors que je reconnais combien il est utile de voir des ballets pantomimes. A force de me démener comme les jeunes premiers du théâtre San-Carlo, je viens à bout de formuler ces questions importantes : « Vous avez du chagrin? Vous pleuriez hier en partant; vous regrettez donc Naples? » Elle me répond dans la même langue : « Je suis au désespoir d'aller par là, du côté de Rome. Mon cœur est déchiré. Ce que j'aime est par ici, déjà bien loin, du côté de Naples. Mes yeux ne le reverront plus; mes supérieurs, qui ont la couronne de prince sur le front, me rappellent. Je vais partir avec eux pour Vienne. » Je reprends : « Vous aimez donc beaucoup celui qui est resté par ici? » Elle rougit. Je poursuis : « Que fait-il? quel est son état? » Elle répond : « Il peint. C'est un jeune artiste allemand qui voyage en Italie. » — « Eh bien! tout n'est pas perdu. S'il vous aime, il saura bien aller vous chercher en Allemagne, et vous vous marierez ensemble. » Elle sourit.

— *Ah! che maraviglia!* s'écrie le Carthaginois sortant du fossé. *Che bel ponte!*

— Quoi! signor Français, disent les quatre voyageurs, vous n'avez pas bougé de la voiture! Cette indifférence est incroyable.

Ils se regardent entre eux d'un air moqueur. Comme ils allaient prendre mon indifférence pour de l'affectation, je me donne le plaisir de leur apprendre qu'en France nous avons plusieurs centaines de ponts en fer, et que sur le Rhône seulement on en voit quinze ou vingt, dont un, celui de Tarascon, a plus d'un demi-mille italien de longueur. Là-dessus on m'accable de questions; on bat des mains, on se récrie, on admire, on envie la France, et je vois des larmes d'enthousiasme dans tous les yeux, ce qui flatte mon orgueil patriotique, vu la distance où je suis de mon pays. Ces mêmes gens qui avaient fait une halte si longue pour un petit pont, n'ont garde de bouger pour les belles ruines de l'aqueduc de Minturne, situé à la frontière du Latium. Il y avait quelques marais au bord de la route, des touffes de roseaux. Le pauvre Marius s'était plongé dans cette vase comme un lion cerné par les chasseurs. Un prestige singulier s'attache toujours au héros malheureux. Marius ne valait pas mieux que Sylla. On le déteste maître de Rome; on sourit de pitié

en le voyant vieux et bouffi de vanité, les jambes gâtées par des varices, lutter aux jeux gymnastiques et faire rire la jeunesse à ses dépens. Mais dans les marais de Minturne, comme on l'aime! comme on tremble qu'il ne soit découvert! comme le cœur vous bat de joie lorsqu'il retrouve des partisans et qu'il rentre victorieux dans Rome.... pour s'y rendre plus odieux et plus méprisable qu'auparavant!

A midi nous nous reposons à Mola di Gaëta, sur la frontière du royaume de Naples. L'aubergiste prétend que Cicéron est mort précisément devant sa porte, et, si on l'excitait par la contradiction, il vous dirait qu'il l'a secouru lui-même, et appellerait la servante en témoignage. On est libre à Gaëte de se donner des impressions d'histoire à propos d'Alphonse d'Aragon, de Charles-Quint et du connétable de Bourbon, qui ont illustré cette place de guerre. Je fus séduit bien davantage par la vue de la pleine mer, les jardins de citronniers, et surtout par une bonne silhouette napolitaine, la dernière que je devais voir et que je considérai avec attendrissement; c'était un officier de la garnison, en grande tenue, l'épée au côté, le shako à torsades sur la tête, les épaulettes d'argent bien brillantes, partant pour la campagne sur un petit âne, et tenant à deux mains un large parasol qui le préservait de l'ardeur du soleil. Pour qu'on s'avisât de remarquer son naïf équipage, il fallait qu'il vînt à Gaëte un de ces Français prétentieux qui aimeraient mieux mourir d'un érésypèle que de braver un semblant de ridicule. Le Napolitain s'embarrasse peu de ce qu'on pensera de lui en le regardant; il se met à son aise, et fait tout simplement ce qui lui convient.

Nous laissons derrière nous Mola di Gaëta, le tombeau de Cicéron et le village d'Itri. Nous passons le bourg de Fondi, renommé pour la beauté de ses femmes, et deux fois saccagé par les Turcs. Le corsaire Barberousse, débarquant sur la plage voisine pendant une nuit, pilla la ville, massacra les habitans et enleva les jeunes filles, qu'il emmena en Afrique. Il n'avait pas tout pris, car on en voit encore de fort belles. C'est à Fondi qu'on s'aperçoit du changement de territoire. Le sang de la Campanie disparaît de village en village. La taille des femmes devient plus élancée, la démarche plus grave, les yeux s'agrandissent, les nez sont plus longs, plus fins, et la régularité classique règne sur les visages moins noirs et moins animés. La pétulance s'éteint peu à peu; elle est remplacée par la majesté romaine. Le son de la voix est plus harmonieux, la parole plus lente; il n'y a plus de dialecte, et vous êtes étonné d'entendre des paysans,

des filles d'auberge et des facchini se servir de termes choisis. Vous les prendriez volontiers pour des grands seigneurs rejetés dans le peuple par des revers de fortune.

On entre dans les états pontificaux par une route escarpée et pittoresque. Notre voiturin passa sans accident le détroit si périlleux, il y a dix ans, des rochers de Terracine. L'excellente raison pour laquelle le brigandage exerçait paisiblement ses droits, c'est que douaniers, postillons et habitans du pays, faisaient partie de la bande et touchaient leur part du butin. Le douanier visitait les bagages en conscience. S'il ne remarquait rien de précieux, on ne se dérangeait pas; mais lorsque l'examen des malles était satisfaisant, un courrier expédié par les chemins de traverse allait avertir les brigands; la voiture trouvait à qui parler en arrivant au défilé, puis on partageait en frères. Voilà comme il est agréable d'exercer l'état de voleur, à coup sûr et sans danger. Ne me parlez point de ces misérables écumeurs de grands chemins, échappés des galères, qui arrêtent une diligence au risque de n'y rien trouver de bon; obligés souvent, ne voulant que voler, de passer au rôle tragique d'assassins, embarrassés de leur butin, traqués par une police incommode, tremblans devant l'ombre d'un gendarme, et finissant, dégoûtés d'un métier ruiné, par aimer mieux retourner au bagne que de mener une vie de terreurs perpétuelles. Tout le monde d'ailleurs n'est pas disposé à perdre son ame et à se corrompre en mauvaise compagnie. Le brigand français, depuis le seigneur Mandrin, a toujours été dégénérant; tandis qu'en Italie cela n'empêche pas d'exercer quelque honnête profession, de mériter l'estime publique, de donner l'exemple des vertus de famille, de faire son salut et de mourir en bon chrétien. Cependant le métier paraît un peu gâté; les bandes sont désorganisées pour le moment présent. Des maladroits ont dévalisé des cardinaux, qui ont trouvé cela mauvais, et se sont étonnés à un second passage de voir leurs vêtemens sur les épaules du douanier, et le postillon regarder l'heure avec leur montre. Cette exagération et cette légèreté devaient nécessairement amener une décadence dans l'industrie. Des mesures rigoureuses ont été prises par le gouvernement pontifical, et Terracine a perdu ainsi le plus assuré de ses revenus. On n'y vole plus en grand comme autrefois; mais pour s'entretenir la main, on se borne, faute de mieux, à l'escroquerie. Les camerieri d'auberges ramassent volontiers ce que le voyageur laisse traîner dans sa chambre, comme mouchoirs de poche, pièces diverses du nécessaire de toilette, pantoufles, casquettes et autres

menus objets. Si l'étranger réclame, on paraît stupéfait de son audace; s'il insiste, on lui répond par un silence majestueux, en haussant les épaules avec un sourire de mépris qui dit clairement :

— Il ose se plaindre pour une bagatelle, sans penser que nous l'aurions dépouillé jusqu'à la chemise il y a dix ans! Dans quel temps vivons-nous! Allez, vous êtes tous des ingrats.

On ne manque jamais à Terracine de mettre dans les chambres d'auberge des cuvettes fêlées dont on porte le prix sur la carte en vous soutenant en face que vous les avez brisées. Tous les voyageurs de notre voiturin se plaignaient à la fois de la grossièreté du mensonge. Je les engageai à payer de bonne grace leurs cuvettes et à se donner le plaisir de les achever, ce qui produisit au départ un joli vacarme de pots cassés. Une indignation générale s'était soulevée à ce procédé inattendu, et notre conducteur, qui connaissait son monde, craignait une émeute contre nous.

Je ne sais pourquoi je m'étais construit dans l'imagination des Marais-Pontins d'un aspect sinistre, une voie artificielle représentant à l'œil la juste mesure du travail énorme qu'elle a dû coûter. Je cherchais un désert, des marques visibles de l'air pestilentiel. Au lieu de cela, je fus surpris de voir une route bordée d'acacias et de platanes, semblable à une avenue conduisant à quelque château de plaisance. D'un côté est un canal d'assainissement sur lequel descendent les bateaux chargés de joncs et de foin; de l'autre, des vaches qui paissent tranquillement. Partout une verdure fraîche relevée par le bleu foncé d'un ciel pur. Si le *vetturino* ne nous avertissait pas qu'il ne faut point s'endormir sous peine de gagner les fièvres, on ne se croirait jamais au milieu de la *malaria* et d'une nature perfide. On voit bien qu'il n'y a pas d'habitation dans ces marais; mais on attribuerait volontiers leur abandon au manque d'esprit spéculatif des gens du pays.

Vers onze heures, le soleil avait pris une force terrible. L'abbé ôtait son habit; le bon archiprêtre lisait son bréviaire avec des ruisseaux de sueur sur le visage, le médecin chassait les mouches avec son mouchoir, la jeune lectrice était devenue une rose pourpre, et je poussais des soupirs à fendre les montagnes. Le Carthaginois seul continuait à regarder le pays d'un air radieux. Peu à peu l'assoupissement s'emparait de la voiturée entière, et les têtes s'en allaient ballottant d'une épaule à l'autre. Don Giuseppe, le conducteur attentif, remarque le danger et entonne une chanson d'une voix de stentor; nous allions nous rendormir encore, lorsqu'il s'écrie :

— Que pensent vos seigneuries de ce *sonnetto d'amore?*

Et il nous récite un sonnet de Pétrarque, puis un autre sonnet, puis un fragment des poésies de Monti.

— Je pourrais, ajoute don Giuseppe, vous dire tout un chant de la *Gerusalemme liberata;* mais l'*Orlando furioso* me réussit mieux, et je vais vous en déclamer quelques morceaux.

Don Giuseppe avait une excellente prononciation, et récitait en homme intelligent. Une fois à la tour des Trois-Ponts, où finissent les marais, il s'interrompit :

— A présent, dit-il, vos seigneuries peuvent s'endormir, la malaria est passée.

Sans vouloir faire tort aux conducteurs des messageries royales, je crois pouvoir affirmer qu'on trouverait peu de gens parmi eux aussi lettrés que le vetturino don Giuseppe.

Velletri, l'ancienne capitale des Volsques, était devenue, sous les empereurs, un lieu de délices. Tibère, Caligula, Othon et d'autres encore l'avaient choisie pour y construire des maisons de campagne. Je n'ai pu découvrir ce qui a déterminé leur préférence. Le pays m'a paru aride et peu séduisant. Il est de plus infesté par une quantité de reptiles. La ville est laide, malpropre, irrégulière; mais les vignes des environs ont le mérite de produire un vin que les lèvres d'un Français peuvent accepter, chose rare en Italie, où l'on est voué aux potions noires et sucrées.

Les voyageurs ayant entendu la messe à Velletri, nous partons pour Albano, où nous arrivons comme les cloches sonnent les vêpres. La population se rendait en foule aux églises, non pas avec l'empressement des Napolitains, mais dans un ordre parfait. Nous étions au dimanche, et ce jour-là, on voit le peu de costumes nationaux qui restent encore en Italie. C'est surtout dans les environs de Rome que les habitans ont eu le bon esprit de garder leurs modes. Toutes les femmes d'Albano portent le corsage rouge, la chemise plissée, les manches justes et le jupon blanc. Le costume est pour beaucoup dans la grande réputation de leur beauté. Elles se prélassent en marchant, la tête haute, les épaules effacées, avec un air digne qui sied à leurs traits réguliers et sévères. En allant à l'église, le livre sous le bras, d'un pas grave et lent, elles semblent improviser un tableau de procession.

Depuis Velletri, deux chevaux étant boiteux, et le troisième attaqué du tetanos, nous nous cotisons pour prendre la poste. A la sortie d'Albano, la route tourne brusquement sous une avenue d'ar-

bres, on descend une côte rapide, et tout à coup nous découvrons la vaste plaine au bout de laquelle paraît le dôme de Saint-Pierre.

— Voilà Rome! s'écrie le Carthaginois.

Et la voiturée entière bat des mains. Le coup d'œil général de cette étrange campagne est celui d'un cimetière de géans. La terre, « trop fatiguée de gloire pour daigner produire, » comme l'a dit Mme de Staël, est d'une couleur cadavéreuse, et n'a point retrouvé cette vie nouvelle qu'elle reprend sur la lave même des volcans. Son rôle en ce monde est fini; elle attend que le reste du globe meure à son tour. On est entouré de débris. D'énormes fragmens d'aqueducs élèvent leurs arcades étroites et brisées. Des pans de murailles ont encore besoin d'un siècle ou deux avant de se laisser tomber, et demeurent suspendus en l'air dans une position problématique, ayant perdu leur appui. Quelques tombeaux, échappés à cent désastres, sont encore debout. C'est par Albano et la voie Appia qu'il faut arriver pour apprécier l'antique banlieue de Rome. La route du nord par le pont Molle n'offre plus le même spectacle.

Nous découvrons à l'horizon d'autres dômes auprès de celui de Saint-Pierre, le profil de Saint-Jean-de-Latran, nous montre des statues fantastiques et qui, de loin, ressemblent plus à des démons qu'à des saints. Auprès de cette église est une porte crénelée d'où partent les anciennes murailles de couleur sombre, comme si la pierre était calcinée par le soleil. Rome n'est plus un nom assez vieux pour de telles ruines; on croirait plutôt entrer à Jéricho.

Le douanier nous avait arrêtés à la porte, et parlementait avec le vetturino; nous étions descendus pour jouir à notre aise du caractère religieux des débris qui nous entouraient. Tout à coup la jolie lectrice pousse un cri perçant et se précipite dans les bras d'un jeune homme. C'est le peintre allemand, arrivé la veille par le bateau à vapeur, et qui attendait son amie à la barrière de Rome, tandis qu'elle le pleurait à petites journées. Pour rien au monde je ne me serais refusé le plaisir de lui rappeler que je lui avais prédit le retour de son amant, et tout Français eût fait de même, à cause de notre prétention nationale à deviner, expliquer, comprendre et démontrer. Si un de nos oracles se réalise, fût-ce la prédiction de notre ruine, la satisfaction de l'amour-propre efface à moitié le revers; mais ce n'était pas le cas ici, puisque je n'étais point amoureux de la jolie lectrice. La demoiselle, au comble de ses vœux, sourit naïvement, nous donne avec effusion la poignée de main de l'adieu, et le jeune couple s'en va bras dessus bras dessous.

— Où veulent descendre vos seigneuries? demande le conducteur.

Chacun avait son hôtel, excepté moi, qui ne savais où aller. Je consulte don Giuseppe.

— Si votre seigneurie demeure plus de huit jours à Rome, dit-il, elle peut loger dans une maison meublée, rue Borgognona, près la place d'Espagne.

Au bout d'une heure, j'étais installé dans une bonne chambre fraîche et bien close; à travers les persiennes, je remarque sous mes fenêtres un petit jardin, une fontaine d'eau vive, un gros figuier dont les feuilles velues sont à portée de la main; quelques plantes grimpantes s'étendent en zigzag sur la muraille. Il me semble que je connais cette maison, et pourtant je suis certain de ne l'avoir jamais vue, à moins que ce soit en rêve. A force de fouiller dans mes souvenirs, je me rappelle que Hoffmann, le charmant conteur allemand, dans son historiette de *Salvator Rosa*, fait descendre son héros rue Borgognona, qu'il décrit en peu de mots la maison, le vestibule obscur et frais, le jardinet avec son large figuier et ses plantes grimpantes. Évidemment Hoffmann, de retour à Berlin, mettant la scène d'un conte à Rome, s'est amusé à placer ses personnages dans l'endroit qu'il avait habité lui-même. Plus de doute, je suis dans la maison d'Hoffmann, peut-être dans sa chambre. La mémoire est chose bonne, et mon idée a d'autant plus de vraisemblance, que la rue Borgognona ne contient qu'une seule maison meublée, et si Hoffmann n'est point allé à Rome il a eu grand tort.

Mais voici l'heure du *riposo*. Un silence profond règne sur la ville. Faisons comme tout le monde. Je me mets au lit et je m'endors, bercé par le chant lointain d'un rossignol et le murmure de la fontaine, après avoir d'abord répété vingt fois :

— Tu es à Rome; ceci est Rome. A ton réveil, tu seras encore dans Rome.

Moquez-vous de moi si vous voulez; cela m'est bien indifférent.

II.

Le lendemain, à huit heures du matin, je déjeunais au Café Grec au milieu d'une bande d'artistes; car la ville des Césars est le rendez-vous de tout ce qui manie le pinceau en Europe. Les gouvernemens d'Allemagne et d'Angleterre envoient quelques pensionnaires; la France seule possède une académie organisée, dont le siége est au

palais Médicis. Des amateurs viennent encore s'installer à Rome pour y étudier. Que d'illusions dans ces jeunes têtes! comment ne pas se croire appelé à illustrer son nom parmi cette cohue de chefs-d'œuvre, si serrée qu'on en met jusque dans les antichambres? Le génie a jadis couru les rues à Rome, n'en reste-t-il donc plus? Pourquoi vous ou moi, nous tous, ne ferions-nous pas aussi des tableaux admirables? En vérité je n'en vois pas de raison. On dresse des échafaudages, on copie, on étudie, on essaie. Cette ardeur est noble et cette ambition respectable; mais hélas! un jour arrive où on comprend enfin que le don de la peinture ne se ramasse point, même sur les pavés de Rome. En attendant qu'ils deviennent des maîtres, les jeunes artistes se donnent le plaisir de porter des costumes en harmonie avec le genre auquel ils prétendent. A Paris ou à Londres, on n'oserait pas s'habiller comme un portrait du Titien ou de Rubens. En pays étranger, tout est permis. Vous voyez à chaque pas des justaucorps de velours, des chapeaux à larges bords, des manches ornées de crevés de satin blanc. Vous vous croisez avec Van-Dyck en personne; regardez Nicolas Poussin qui lit le journal; voici là-bas Velasquez qui s'avance; Guido Reni allume son cigare au vôtre. Ces rencontres vous flattent, et d'ailleurs cette variété dans les toilettes anime singulièrement les cafés et les promenades.

Un mouvement considérable règne de la porte du Peuple à l'extrémité du Corso, sur la place d'Espagne et dans la rue des Condotti; mais si vous parcourez les quartiers lointains, vous tombez dans de véritables déserts, des séries de ruines, des ronces, des arbustes poussés au milieu des murailles écroulées, des ruelles silencieuses où le bruit de vos pas éveille en vous un sentiment profond de solitude et de mélancolie. Cela n'a rien d'étonnant si on songe à la disproportion qui existe entre l'étendue de la ville et le nombre de ses habitans. Pendant les premiers jours, vous aurez de la peine à surmonter votre tristesse; mais pour de l'ennui, vous n'en éprouverez pas. Bientôt un certain charme répandu sur ces grands débris, un ordre entier de sensations inconnues jusqu'alors, vous font peu à peu une vie nouvelle, et vous ne pouvez prévoir à quel point ce monde nouveau vous captivera. Vous sentirez en vous deux hommes : celui de Rome et celui qui a vécu partout ailleurs. Cette impression s'augmentera de jour en jour, par le seul avantage du présent sur le passé. Défiez-vous de cette vénérable capitale. Ce n'est pas, comme Palerme, une odalisque voluptueuse qui vous enivre et s'empare de vos sens; ni, comme Naples, une coquette séduisante, tour à tour

gaie, langoureuse ou babillarde. C'est une beauté sur le retour, qui ne vous trouble pas, vous élève l'esprit, parle sans cesse à votre imagination, et vous fait insensiblement un besoin de sa compagnie, habitude impérieuse à laquelle vous ne pouvez plus vous soustraire. Quand on se prend de passion pour ces beautés-là, il n'y a plus de raison pour que le feu s'éteigne jamais. J'ai vu à Rome un Anglais, parti de Londres à l'âge de vingt ans avec l'intention de consacrer six mois au voyage obligé en Italie. Il a maintenant soixante ans, et il se promet encore d'achever sa tournée quand il sera rassasié du séjour de Rome. J'avais déjà vu souvent en France de jeunes artistes qui parlaient de Rome avec attendrissement comme d'une ancienne amie à laquelle on les avait arrachés par force. C'est ordinairement au bout de deux ou trois mois qu'en est subjugué. Passé cela, si la passion ne se déclare point, on ne court pas grand risque.

L'un des charmes les plus agréables des rues de Rome, c'est la quantité prodigieuse d'eau vive qui jaillit en cascades ou en gerbes au milieu des places, murmure sous les vestibules, et sort de toutes murailles. Les *acquajoli*, établissant leurs boutiques volantes autour des bassins et laissant leurs verres en permanence sous les chutes d'eau, vous offrent des rafraîchissemens d'une propreté et d'une limpidité fort engageantes. Les centimètres cubes ne sont pas comptés comme chez nous, et l'eau ne coule pas à heure fixe pour être ensuite arrêtée par économie. La fontaine Pauline fournit des nappes épaisses comme la chute d'une rivière et se subdivise dans les canaux qui vont de maison en maison. Celle de Trevi et beaucoup d'autres se répandent dans les ruisseaux avec une prodigalité fort utile à la salubrité de la ville. Trois aqueducs suffisent à cet énorme mouvement, et on peut se figurer ce qu'était l'ancienne Rome lorsque quatorze aqueducs pareils fonctionnaient à la fois.

S'il fallait passer en revue les monumens antiques de Rome, ceux du moyen-âge et de la renaissance, les musées et les galeries, la seule liste des noms formerait un gros volume. Pendant quarante jours j'ai visité chaque matin plusieurs monumens et au moins une galerie de tableaux, et je suis parti sans avoir tout vu; aussi le lecteur, dont je n'ai point envie de faire l'éducation, ne doit pas craindre que je l'embarque dans une tournée d'exploration au terme de laquelle nous n'arriverions jamais. Je lui demanderai seulement la permission de citer trois ou quatre morceaux qui m'ont particulièrement frappé pour des raisons qui ne sont pas dans les catalogues.

Si l'on veut se rendre compte de la grandeur de l'église de Saint-

Pierre, il faut monter au moins sur la plate-forme, dont la largeur est telle qu'on s'y croirait dans une immense place publique. Un mulet, destiné au service du nettoiement, existe là-haut avec sa charrette, et on lui a construit dans un coin une remise et une écurie. La pauvre bête mourra suspendue à quelques centaines de pieds au-dessus du sol, et, si elle comprend sa position, elle doit penser que les hommes sont de méchans et bizarres animaux. En admirant la forme de la coupole dont Michel-Ange a tracé le dessin sur les plans corrigés de Bramante et de Sangallo, je me rappelais une des plus jolies lettres de Diderot à Mlle Voland, où il est question de ce chef-d'œuvre d'architecture. Dans sa lettre, le grand encyclopédiste traite des instincts innés et de leur développement par l'effet de l'expérience, et il dépense autant de verve et de profondeur pour amuser un instant sa maîtresse que s'il s'agissait de démontrer un point de philosophie à tous les savans de la maison holbachique. Afin d'expliquer comment il entend l'exercice du génie et comment les instincts se manifestent, Diderot affirme que Michel-Ange, préoccupé par l'idée de donner à sa coupole la courbe la plus élégante possible, trouve en même temps, et comme malgré lui, la courbe de plus grande solidité. Là-dessus l'improvisateur, emporté par la fougue de son imagination, part au galop et construit tout un système. Rien n'est plus ingénieux que ses aperçus, que ce tableau qui nous montre Michel-Ange dominé par un instinct, obéissant du même coup à un autre instinct différent; on voit ces deux génies si opposés, celui de la fantaisie et celui des mathématiques se rencontrant dans la même cervelle et s'accordant ensemble sur le papier pour produire un chef-d'œuvre d'architecture qui soit en même temps le monument le plus durable. On ne peut rien trouver de plus séduisant, et assurément Mlle Voland, subjuguée comme le lecteur par l'éloquence de Diderot, n'a pas eu un moment de doute ni d'hésitation. Elle n'a pas même songé à dire comme le second médecin de Pourceaugnac : Et quand ce ne serait pas la ligne de plus grande solidité, il faudrait qu'elle le devînt pour la beauté du raisonnement. Cependant, après avoir tourné autour de la coupole, circulé dans les escaliers et monté jusque dans la boule de cuivre, j'aperçois des ouvriers, des instrumens de maçonnerie, et quelques pierres de taille gémissant sous la scie.

— Que vont donc bâtir ces bonnes gens? demandé-je au gardien.

— Ils vont faire des réparations, me répond-il, et dans quelques

années ce sera bien pis encore, car on dit que la coupole n'est pas solide.

Ainsi donc la courbe élégante n'est point celle de la solidité. Je me gratte l'oreille, un peu déconcerté par ce gros fait matériel qui renverse tout l'édifice de Diderot, et je songe qu'en effet les conditions d'élégance et celles de durée n'ont rien à démêler ensemble; que si un ouvrage de goût est durable, c'est par d'autres lois que celles de la beauté. Alors arrivent les exemples; je vois les pyramides d'Égypte rester debout après quatre mille ans, précisément parce qu'elles ne visent point à la grace, et je vois aussi Diderot amusant de bonne foi sa maîtresse par un caprice qui lui passe un beau matin dans l'esprit. Ajoutons qu'il n'est rien de plus dangereux qu'une langue dorée soutenant et répandant une erreur dans la chaleur de l'improvisation, avec l'accent d'une conviction profonde, créant des systèmes tous les matins, et obéissant à l'instinct inné du paradoxe, développé par l'expérience des applaudissemens.

Il me semble, sauf erreur (pour ne point me hasarder comme Diderot), que le nom de Michel-Ange est le plus grand de tous ceux qui sont gravés sur les monumens de Rome; il me semble que de tous les génies de la renaissance Michel-Ange est celui qui, par son caractère élevé, sévère et mystique, se trouve le plus naturellement identifié avec le caractère de la ville éternelle. On lui opposera toujours Raphaël; mais, à mon sens, Raphaël aurait pu vivre et produire à Florence ou à Naples sans y perdre beaucoup, tandis que la place de Michel-Ange est à Rome et non ailleurs. Lui seul est vraiment digne d'elle, et taillé sur un patron tout-à-fait romain. On ne le connaît pas bien si on ne l'a pas vu à la chapelle Sixtine et au tombeau de Jules II. Malheureusement une fatalité incroyable s'est attachée à ses ouvrages. Plusieurs ont disparu. La statue en bronze posée sur la place de Bologne, après la prise de cette ville, et qui représentait Jules II donnant cette bénédiction qui ressemblait à une menace, a subi les chances de la guerre. La ville fut reprise; on fit de la statue un canon braqué sur Bologne, et le duc de Ferrare crut avoir répondu très spirituellement en détruisant un chef-d'œuvre. En France même, nous possédions une Léda qui, sous le ministère du cardinal de Richelieu, fut sacrifiée à un fanatisme stupide, comme un ouvrage impie. La pâleur de la mort se répand déjà sur les peintures de la chapelle Sixtine; le *Jugement dernier* devient tous les jours plus confus. Mais il reste encore le tombeau de Jules II et le groupe

de la *Pietà*, qui heureusement sont en marbre. Pourvu qu'il n'arrive pas d'accident à la statue de Moïse, bon Dieu! Il ne manquerait plus que cela. Pourvu qu'un Anglais ne s'avise pas d'en casser un échantillon pour l'emporter à Londres et le mettre dans son secrétaire, à côté de ses notes de voyage et du mémoire de son tailleur! Ce que les aimables touristes d'Albion ont ainsi dégradé en Italie est incalculable. Le Moïse est, selon moi, le morceau capital de Michel-Ange. A ceux qui, par amour de l'antique, professent le culte seul de la forme, on pourra toujours citer victorieusement le Moïse comme le triomphe de l'art philosophique, en l'appuyant du mot sublime de l'auteur à son ouvrage : « *Adesso puoï parlare.* » Il y a de quoi s'inquiéter lorsqu'on pense que cette statue est à portée du bras, sans une grille qui la défende, que les curieux mettent sans cesse leurs mains imbéciles sur le genou de marbre du législateur, et qu'aucune surveillance n'est établie dans la petite église de San-Pietro-in-Vincoli.

Le Titien, dit-on, était le peintre de la matière; son génie réside dans sa main, et ne monte pas plus haut que l'épaule; ses Madeleines ressemblent à de grosses filles bien portantes, qui ne pleurent pas comme celles du Guerchin. Il est bon de citer un tableau de ce grand maître à l'appui du contraire. Au palais Doria, on pourra voir un *Sacrifice d'Abraham* d'une expression sublime. L'enfant ne paraît pas soumis et résigné, comme dans les autres tableaux sur le même sujet; il se débat et résiste au bras de son père; il crie et tend des mains suppliantes, en se tordant avec tous les signes de l'angoisse et de la terreur. La figure décrépite d'Abraham est animée par un désespoir voisin de l'égarement. Ses yeux brillent d'un feu sinistre. On devine qu'il a déjà trop tardé, que le sacrifice devrait être fait. Dieu a failli attendre! Il n'y a plus de père. Le bras droit, armé du couteau, va frapper de bas en haut par un geste terrible. On tremble que la main délicate de l'ange n'ait pas la force d'arrêter le coup. Ceux qui pourront regarder sans émotion ce tableau déchirant sauront ainsi qu'ils ont les nerfs solidement constitués. Dans la même galerie, on verra un magnifique portrait de Jeanne de Naples, par Léonard de Vinci, un *Saint Jean prêchant dans les Abruzzes*, par Salvator Rosa, et plusieurs tableaux de Nicolas Poussin.

Les bains de Caracalla n'étonnent pas moins que le célèbre Colisée par leurs énormes proportions. L'empereur et tous ses courtisans s'y baignaient à la fois. Ils s'étendaient ensuite sur des lits de repos, autour d'un vaste gymnase où des gladiateurs venaient s'égorger entre eux pour l'amusement des baigneurs. Il y avait aussi des salles

pour les danses et la musique. Aujourd'hui on marche sur les pierres déchaussées des mosaïques. La nature paraît avoir adopté ces ruines afin de cacher sous ses ornemens les traces des orgies césariennes. Des lierres épais grimpent le long des piliers. Les salles de bains sont devenues des champs de rosiers. Des troupes de martinets nichés dans les trous babillent et voltigent sous les voûtes sonores. J'y suis entré par hasard un jour de fête. Des gens du peuple, assis en cercle, dînaient gaiement à l'ombre des murailles, et parlaient cet italien pur et mélodieux qu'on croirait inventé dans un temps de mollesse par les dames romaines. Ce lieu, souillé par l'infame Caracalla, n'offrait plus que l'image d'un jardin de plaisance consacré au repos des bonnes gens et à la villégiature des oiseaux.

III.

Mon compagnon de voyage, don Asdrubal, venait tous les matins m'éveiller à sept heures, pour courir le pays avant le moment de la chaleur. Malgré son origine évidemment africaine, je l'aimais à cause de son caractère naïf et bon. Je lui savais gré d'ailleurs de son enthousiasme pour la France. Il ne me parlait qu'en français, dont il savait à peine quelques mots, et je lui répondais en italien, ce qui composait une conversation assez comique. Le seul défaut de cet excellent garçon était une indiscrétion imperturbable et un manque de tact qui en faisait une espèce d'*enfant terrible*. Il n'y avait sur ma table ni lettres, ni album de voyage, ni papiers dont il ne s'empressât de prendre connaissance, me demandant des explications et des commentaires sur les passages qu'il n'entendait pas, et avec tant de simplicité que je n'avais pas le courage de lui reprocher sa curiosité.

Un jour nous cheminions ensemble dans les rues; je suis abordé par un artiste chauve que j'avais vu la veille à l'académie de peinture. L'étranger ôte son chapeau, et don Asdrubal, apercevant un crâne privé de cheveux, saisit l'occasion de s'instruire en augmentant son vocabulaire français d'un mot nouveau. Il se penche vers l'inconnu en souriant, lui montre du doigt son front nu, et dit avec un air bienveillant :

— Monsieur, comment se dit *calvo* en français?

— *Chauve*, monsieur, répond l'artiste, et *goffo* se dit *lourdaud*.

Puis il remet son chapeau et s'en va, laissant Asdrubal étonné de cette brusquerie et moi fort mécontent. A quatre pas de là, nous

passons devant l'atelier de M. Thorwaldsen. Sans me demander la permission, le Carthaginois tire le cordon de la sonnette.

— Que faites-vous? lui dis-je. On n'entre pas ainsi chez un sculpteur sans le connaître. Il nous faudrait au moins une recommandation.

— Bah! s'écrie Asdrubal; je lui dirai que je viens du fond de la Sicile pour admirer ses ouvrages, et il n'osera pas me renvoyer.

— Eh bien! essayons; votre innocence nous servira peut-être.

Un praticien, le ciseau à la main, ouvre la porte et nous annonce que M. Thorwaldsen est en Danemark, mais qu'on peut visiter l'atelier. Je me rassure, et nous entrons. On nous montre une statue de lord Byron; un Christ destiné au fronton de la cathédrale de Copenhague, morceau important et d'un caractère poétique; un bas-relief de la *Nuit* entourée de douze figures groupées avec beaucoup de grace, mais qui rappellent une peinture du Corrège sur le même sujet. Nous admirons un autre bas-relief très beau représentant Priam aux pieds d'Achille. Enfin, nous nous arrêtons long-temps devant une charmante statuette d'enfant endormi, au bas de laquelle nous lisons le nom de Holbeck.

— Ceci n'est donc pas de M. Thorwaldsen? demande le Carthaginois.

A ces mots, un grand jeune homme d'une physionomie distinguée s'approche de nous.

— Messieurs, dit-il, cette statue est de moi. Je suis élève de Thorwaldsen.

Don Asdrubal n'écoute rien. Il se courbe, regarde le nom gravé sur le marbre, en étudie la prononciation difficile en faisant une grimace par excès d'application; puis il se tourne vers l'artiste et répète trois fois :

— Holbeck? Est-ce cela? Holbeck? L'auteur s'appelle Holbeck?

J'aurais voulu m'abîmer à cent pieds sous terre. Le jeune homme salue d'un air offensé, nous tourne le dos, et va se remettre au travail. Je prends la fuite, suivi de l'Africain.

— Malheureux, lui dis-je, vous aurez choqué ce jeune artiste en lui jetant ainsi son nom au visage. Il venait pour nous faire les honneurs de l'atelier en l'absence de M. Thorwaldsen, et vous l'accueillez avec une grossièreté inouie!

— Quelle grossiereté? répond mon sauvage. Je ne connais pas ce monsieur. Pouvais-je savoir qu'il était Holbeck? Est-ce une offense

que d'appeler un homme par son nom? Vous autres Français, vous imaginez mille puérilités qui n'existent pas.

Jamais il ne voulut comprendre sa sottise, et finalement je le laissai dans son obstination carthaginoise.

Tous les Guides en Italie étant d'accord pour vous recommander expressément d'aller à Rome voir les fêtes de Pâques, j'avais judicieusement choisi cette époque pour passer en Sicile. J'aurais désiré pourtant regarder le saint-père donnant au monde entier la quadruple bénédiction du haut de son balcon. J'aurais peut-être cédé aux conseils des Guides, si on ne m'eût averti qu'une foule innombrable d'Anglais prenaient le chemin de Rome, afin d'assister à cette cérémonie apostolique comme à une représentation de théâtre, et faire mettre en stalles d'orchestre et de galerie la place publique et les maisons voisines. Je n'aurais pas aimé à voir sur leurs visages impassibles le cynisme incrédule des gens qui paient et se demandent s'ils ont du plaisir pour leur argent. A Catane, un Sicilien me disait le jour de Pâques :

— Comment! vous êtes libre et vous voilà en Sicile! Vous ne verrez ni l'illumination du dôme de Saint-Pierre ni le feu de la girandole!

Le hasard, qui favorise les voyageurs indociles, me fit tomber à Rome au mois de juin, pour la Fête-Dieu et la Saint-Pierre, où il y a précisément illumination du dôme et girandole. Si la religion catholique est aimable à Naples, elle est plus magnifique et plus imposante à Rome. Le luxe éblouissant de ses pompes parle bien plus à l'imagination. En regardant ces longues processions de moines de tous les ordres, cette vaste litière qui porte le pape agenouillé devant le saint-sacrement et entouré de cardinaux, cette population couchée dans la poussière, le Français se croit transporté au siècle de Sixte-Quint. Il se frotte les yeux, et quand il s'est assuré qu'il ne rêve pas, étonné d'être seul debout au milieu de la foule prosternée, confus de ne point partager le sentiment général, il se demande s'il a sur le front le signe réprobateur de Caïn et s'il est plus méchant ou plus orgueilleux que les autres. En cherchant dans sa tête, il y reconnaît que sans une douzaine de livres destructeurs rangés en bataille sur les rayons de sa bibliothèque, il partagerait le bonheur et la confiance de tout le monde. La procession passe et l'étranger rentre chez lui triste et confus. C'est à Rome que les grands pécheurs doivent se convertir. — L'illumination de la coupole qu'on voit de tous les quartiers de Rome est d'un effet magique; quant à la girandole

du château Saint-Ange, elle ne soutiendra jamais la comparaison avec nos feux d'artifice, tant que la chambre des députés votera la poudre à canon annuelle et patriotique des fêtes de juillet.

Autant l'homme du peuple napolitain a d'aversion pour la moindre contrainte et le métier de modèle, autant le Romain est docile et complaisant. Il se drape, le dos appuyé contre le mur, les jambes croisées, et regarde, d'un air engageant, l'artiste qui se promène sur la place d'Espagne. Il adopte la pose la plus académique et se stéréotype volontiers pour deux heures. Avec son chapeau pointu roussi par le soleil, son manteau d'une couleur inexprimable, sa chaussure de buffle, ses jambes ornées de bandelettes rouges, son large cou découvert, son teint basané, son nez aquilin et les belles lignes de sa stature, il provoque à la fois le coloriste et le dessinateur. Cependant les plus beaux, qui sont les Transteverins, dédaigneraient de fréquenter les ateliers de peinture. Sur la rive droite du Tibre on prétend n'avoir jamais mêlé son sang à celui des barbares. Si on n'y a pas hérité de toutes les vertus antiques, on a du moins conservé la fierté. La gaieté, la grace, la politesse sont apparemment des inventions modernes abandonnées à la rive gauche. On n'entend que des paroles sèches et des malédictions : « *Accidente per te! per la tua familia! guaï à te!* » Les mères battent leurs enfans, qui au lieu de pleurer tâchent de leur rendre les coups. Les vengeances vont grand train. On se menace d'un pouce de lame dans le corps ou de la lame entière, selon la gravité de l'offense, et on tient parole. L'étranger fera prudemment de se considérer comme barbare et de rester sur la rive gauche.

Je m'imaginais connaître les grandes chaleurs pour avoir été un peu hâlé par le printemps de la Sicile et le voyage de Naples; mais vers la fin de juin je me vis obligé de convenir que, sous ce rapport, l'Italie ne s'était point encore révélée. Le ciel prit l'aspect de l'airain en fusion; une vapeur brûlante vint remplacer le zéphir du matin, et le soleil déchaîné mérita les épithètes qu'on ne donne ordinairement qu'à la tempête. Avant midi, tout le monde rentrait, fermait les persiennes, et s'étendait sur son lit jusqu'à cinq heures. La ville appartenait alors aux chiens et aux cigales. Le soir, on voyait les fenêtres s'ouvrir, les grisettes nonchalantes se montrer en peignoir, les marchands bâiller en rétablissant leur étalage, les cafés tirer les rideaux de leurs portes et les acquajoli remettre leurs verres dans le bassin des fontaines.

Pendant le temps consacré à la sieste, n'ayant pas la prétention

d'être un parfait Romain, il m'arrivait souvent de ne point dormir. L'homme du nord ne s'acclimate pas tout de suite. Il apporte en lui, des régions boréales, une fraîcheur que son sang garde long-temps, comme ces bouteilles qu'on tire de la cave et qui demeurent froides au milieu des chaleurs du festin. Un jour, à deux heures après midi, je descendis bravement pour aller voir un peintre français qui demeurait à Monte-Cavallo. Le silence le plus profond régnait dans les rues, comme si la ville eût été frappée par la baguette d'une fée. Arrivé près du Quirinal, je sonnai trois fois à une petite porte. Au bout de dix minutes, une vieille femme sortit sa tête par une lucarne et demanda :

— *Chi è?*

— Je viens, répondis-je, pour voir le signor ***.

La vieille me regarda d'un air hébété, puis elle referma la lucarne. Après dix autres minutes d'attente, elle appela *Luigia!* et n'obtint de réponse qu'au bout d'un long intervalle. Luigia dormait au fond du jardin. J'entendis enfin un cri languissant, et la petite fille arriva en se traînant le long d'un mur. Elle me fit, à travers la porte, la même question que la vieille, puis elle ouvrit. Mon jeune peintre ne dormait pas plus que moi; il se reposait seulement sur une terrasse. Luigia courut au café chercher de ces sorbets excellens qu'on appelle *granite*.

— Il faudrait pourtant, disais-je, finir par adopter les habitudes du pays.

— Essayons, si vous le voulez, répondit le jeune artiste; prenez un matelas de mon lit, et dormons jusqu'à cinq heures.

Je commençais à m'assoupir, lorsqu'au son aigu d'un fifre, mon compagnon s'éveilla en sursaut, et courut ouvrir une fenêtre :

— Levez-vous, me dit-il, et jetez comme moi un baïoc à ce mendiant.

— J'y consens, répondis-je; mais si vous m'éveillez à chaque mendiant qui passera, le sommeil ne nous sera pas d'un grand profit.

— Pour les autres je ne vous dérangerai pas. Celui-ci est le *Pifferaro*. Entendez-vous son fifre?

— Eh bien! quand il jouerait de la clarinette?

— Ne plaisantez pas. La rencontre de ce coquin porte infailliblement malheur à ceux qui ne lui donnent rien. C'est une chose connue dans le quartier. Regardez les voisins qui font pleuvoir les baïocs.

— Il paraît que le séjour de Rome vous a inoculé les superstitions populaires.

— J'aime mieux payer un faible tribut que de braver la mauvaise influence.

— Vous avez raison. Cela est prudent.

J'aperçus par la fenêtre un vieillard affublé de guenilles fort recherchées. Son chapeau, privé de fond, était orné d'une plume de faisan. A travers sa chemise en lambeaux, on voyait sur sa poitrine un collier de mosaïques. Une ardoise pendait à sa ceinture, à côté d'une fourchette de fer; c'était sa vaisselle portative. Il avait sur le dos une besace de toile, et une espèce d'épée rouillée lui battait les mollets, attachée par une ficelle rouge en manière de baudrier. Sa barbe, ses traits amaigris et une paire de sourcils longs et retroussés, lui faisaient une figure sauvage et comique digne du crayon de Callot. Il ramassa l'offrande de mon compagnon en souriant d'un air gracieux; mais mon baïoc n'eut pas l'avantage de lui plaire, car il me jeta un regard de travers avec des yeux jaunes comme des topazes.

— Est-ce que tu n'es pas content? lui demanda le peintre.

— *Basta per lei*, dit le mendiant, *ma per un ricco forestiere è poco.*

L'avidité plaisante des Napolitains m'avait habitué à ce « c'est trop peu » qu'on ne saurait jamais éviter, quand on donnerait une piastre au lieu d'un sou; je me mis à faire les gestes burlesques des mendians de Naples, et je répondis au *pifferaro* que j'étais un *poveretto* trop mal pourvu de *danaro* pour lui faire un *regalio* digne d'un gentilhomme si bien armé. Le drôle, voyant que je me moquais des superstitions et que je connaissais le pays des vrais et savans mendians, me jeta un regard plus jaune que le premier et reprit sa marche paisible en soufflant dans son fifre.

— Vous aurez du bonheur, me dit le jeune peintre, s'il ne vous arrive rien de fâcheux aujourd'hui.

— D'abord, répondis-je, il va m'arriver un bonheur, puisque vous allez me raconter pour m'endormir l'histoire de ce *birbo;* et puis nous verrons après.

J'allumai un cigarre et m'étendis sur le matelas, tandis que le jeune peintre commençait en ces termes l'histoire du *pifferaro.*

— L'année derniére, ce mendiant demeurait de l'autre côté du Tibre; au lieu d'errer dans les rues comme à présent, il se tenait auprès du pont Rotto, en face d'une petite *osteria* où il allait boire chaque soir les aumônes de la journée. Le cabaretier avait une très belle fille de quinze ans, qui ne se déridait jamais, répondait aux propos galans par un soufflet, mais se conduisait d'ailleurs honnêtement,

donnait aux pauvres et remplissait bien ses devoirs. Deux jeunes Transteverins faisaient la cour en même temps à la belle Giovannina. L'un d'eux, don Vespasiano, avait six pieds de haut, une figure agréable, et pour tout bien sa vigueur musculaire, dont il ne daignait pas se servir pour travailler. L'autre, don Ambrogio, moins bel homme que son rival, était plus robuste encore; il se posait comme un empereur romain devant le cabaret, se drapait dans un manteau troué qui ressemblait à une peau de lézard, et, n'ayant pas d'argent pour aller boire, il attendait que la Giovannina vînt causer avec lui sur le seuil de la porte. La jeune fille préférait Vespasien; quand elle sortait pour chercher de l'eau, elle s'arrêtait volontiers au bord de la fontaine où il dormait à l'ombre et causait avec lui, au grand déplaisir de don Ambroise, à qui elle répondait toujours qu'elle avait trop de besogne dans la maison pour s'amuser dans la rue. Le père ne voulait aucun des deux prétendans pour son gendre; il ouvrait de temps en temps la fenêtre et leur envoyait quelques malédictions énergiques en les priant d'aller rôder plus loin. On lui ripostait par tous les *accidente* et les *guaï!* du dictionnaire transteverin, et on s'éloignait pour revenir au bout d'une minute.

Un dimanche, les deux rivaux se trouvèrent avoir quelque monnaie dans leur poche, et ils entrèrent à la locanda. Une fiasque de vin leur ayant échauffé la tête, ils commençaient à se jeter des regards farouches, lorsque le *pifferaro* du Pont Rotto vint jouer de son fifre près de la fenêtre et leur demander l'aumône. Vespasien lui donna un baïoc; mais Ambroise lui jeta une feuille de salade au visage en lui disant d'aller au diable.

— Don Vespasien, s'écria le mendiant, sois béni; je te porterai bonheur. Tu réussiras dans tes projets.

Puis il tourna ses prunelles jaunes vers don Ambroise, et lui rit au nez en faisant une gamme sur sa flûte. Le lendemain, le père amena au logis le fils d'un tourneur, excellent ouvrier, et le présenta comme un homme dont il avait agréé la demande en mariage. Giovannina reçut le prétendant avec froideur, mais elle n'osa point parler de son amitié pour Vespasien. Don Ambroise, toujours à son poste, avait compris ce qui le menaçait. A la nuit, le tourneur, en sortant du cabaret, fut accosté par un passant enveloppé jusqu'aux yeux dans son manteau.

— Je te défends de revenir à cette locanda, lui dit l'inconnu.

Le jeune homme répondit qu'il y reviendrait tous les jours s'il lui plaisait. Alors Ambroise, qui tenait un couteau caché sous son man-

teau, en porta un coup dans la poitrine de ce pauvre garçon, puis il se jeta sur lui afin de l'achever. Vespasien et le pifferaro accoururent ensemble aux cris du blessé.

— Ne t'avise pas de le secourir, dit le mendiant. Songe à la loterie!

— Tu as raison, répondit don Vespasien. Le numéro 13 sortira.

Et ils laissèrent le meurtrier achever son homme. Le pifferaro possédait le livre de la *Smorfia*. Il composa un ambe sur les mots Meurtre et Jalousie. Don Vespasien emprunta quelques paoli à ses amis, et, soit hasard ou divination, l'ambe sortit au tirage suivant. Huit cents paoli que gagna Vespasien étaient presque une fortune pour lui; Ambroise fut arrêté par la police, et le tourneur étant mort don Vespasiano épousa la belle Giovannina. L'aventure fit du bruit. Le crédit du pifferaro s'établit aussitôt dans le peuple, et, depuis ce moment, tous ceux qu'il rencontre lui donnent des baïocs et lui demandent des numéros. Il demeure à présent à la porte de Bélisaire, dans une cabane percée de plusieurs trous et où vous auriez scrupule de loger une bête de somme. Cependant il recueille une moisson abondante chaque fois qu'il sort. On ne le voit jamais dans le beau quartier; il exploite de préférence les rues désertes comme celle que j'habite. Malheur à celui qui refuse le faible tribut d'un baïoc! L'*accidente* plane sur sa tête, et avant la fin du jour il se repent de son imprudence.

— Eh bien! *accidente per me*, répondis-je en fermant les yeux.

— Je vous citerai un exemple frappant de la jettature de cet homme.

Le jeune peintre me raconta sans doute une fort belle anecdote; mais je ne saurais la rapporter ici, parce que je m'étais endormi dès le premier mot. Le narrateur m'imita, et, quand nous nous éveillâmes, il faisait nuit noire; l'*Angelus* était sonné depuis une heure. Les traiteurs ne voulaient plus nous servir; le dîner en souffrit beaucoup. La villa Borghèse était fermée, et on avait joué la moitié du spectacle quand nous entrâmes au théâtre Valle. Tel fut le résultat de la malédiction du pifferaro.

Une mesure dont je n'ai pas saisi l'importance avait fait changer la *Norma* de Bellini en *Forêt d'Irminsul*, sans que du reste l'autorité eût rien supprimé ni corrigé dans la pièce. La cantatrice n'était autre que Mlle Olivier, de l'Opéra-Comique parisien. Étonnantes transformations de la vie d'artiste! Pendant un an, on porte le chapeau de bergère à la salle Favart, on gazouille des ariettes entre deux pavillons ornés de pots de fleurs, et on épouse un jeune officier à la der-

nière scène. L'année suivante, on est à Rome, coiffée de feuilles de chêne; on lève le poignard tragique sur des enfans blonds, et le tam-tam résonne dans la forêt d'Irminsul. Mlle Olivier a fait des progrès extraordinaires en vocalisation; elle manie fort habilement le trille et la cadence, aux dépens des muscles du visage, qui paraissent fâchés de l'exercice violent de son gosier; comme le public débonnaire l'applaudissait à outrance, et que j'avais l'honneur d'être son compatriote, il ne m'appartenait pas de faire le difficile. Don Asdrubal, à qui je demandais un soir ce qu'il lui semblait de la prima-donna française, me répondit, en rabaissant les coins de sa bouche par une contraction tout-à-fait carthaginoise :

— *Eh! a una vocetta.*

En songeant aux larynx puissans et sonores de la Sicile, je fus obligé d'avouer que pour lui la voix de la signora méritait le nom de *vocette.*

Au bout d'un mois de séjour à Rome, j'avais pris les habitudes italiennes. Je dormais dans la journée; on m'apportait du café à la glace. Je dînais le soir sous les arbres de Lepri. La nonchalance du pays commençait à me gagner. A Tivoli, j'avais eu besoin d'une journée entière pour considérer la grande cascade et le petit temple de Vesta. A Frascati, je consacrai six heures à un pin en forme de parasol qui me plaisait singulièrement. Dans les rues de Rome, une guitare, deux joueurs à la *murra*, un costume de la campagne suffisaient pour m'occuper. La nuit, après le spectacle, je fumais quatre cigares autour de la colonne Antonine. Lorsque enfin je me décidais à rentrer à la maison, des milliers de ces jolies mouches luisantes appelées *luciole* transformaient le figuier du jardin en buisson ardent, et j'étudiais leurs évolutions jusqu'à trois heures du matin. Je parcourais encore les galeries de tableaux, mais je sortais ensuite pour aller je ne sais où, faire je ne sais quoi, changeant de place sans regret, demeurant immobile avec plaisir, et me trouvant parfaitement satisfait partout.

Un jour, sur la place d'Espagne, j'étais assis au bord de la fontaine, et je regardais avec le plus vif intérêt deux enfans qui jouaient des citrons à la *poussette.* Un sculpteur français, sortant du palais Médicis, vint me frapper sur l'épaule.

— Vous flânez, me dit-il, vous êtes pris. Dans six mois, nous vous aurons encore à Rome.

— Non pas, s'il vous plaît, répondis-je. Avant trois jours, je pars.

— Tarare! vous ne partirez point.

Une semaine après cette rencontre, j'admirais, à la porte du Peuple, une charrette attelée de deux gros buffles sournois et dociles, dont la physionomie était fort originale. Le même sculpteur vint à passer.

— Croyez-moi, dit-il, ne vous en défendez plus; vous êtes séduit. Faites vos arrangemens, et restez avec nous jusqu'au pritemps prochain.

Je compris alors mon état, et je sentis en effet que la matrone enchanteresse me tenait en sa puissance. Résolu à ne point manquer pour elle le reste du voyage, je cherchai des compagnons, et je pris une place dans un voiturin pour Florence. Cependant trois fois je payai le dédit au conducteur afin de rester un jour de plus à Rome. Le Carthaginois me représenta que j'avais aussi regretté Naples, que probablement je regretterais Florence, et que d'ailleurs je m'exposais à voir Venise dans la mauvaise saison, si je tardais davantage. Son éloquence africaine m'entraîna, et je montai en voiture avec lui vers le milieu de juillet, par une matinée si belle qu'il n'y avait pas moyen d'éprouver la moindre tristesse.

PAUL DE MUSSET.

LA GLORIETTE.

I.

Il y a, dans le midi de la France, à deux ou trois lieues de la rivière de l'Aude, une charmante vallée de prairies et de jardins, où les chevaliers de Malte avaient autrefois une commanderie. Aujourd'hui, si l'on se détourne un peu de la vieille route de Narbonne, on trouve dans le même endroit, au bout d'une grande allée d'acacias, un village capricieux, dont les maisons, assez mal bâties, semblent se précipiter en désordre vers le fond du vallon. Ce village a son histoire, ses traditions, ses légendes, comme s'il appartenait à quelque comté de l'Écosse. Mais pour dégager toute cette poésie naïve du milieu assez prosaïque où elle flotte, il faut avoir recours à une famille patriarcale dont tous les membres vivent à l'écart, sans se mêler à la population bruyante et paresseuse qui les entoure. Cette famille, désignée, à la manière italienne, par le nom collectif des Richardis, se compose de quatre générations habitant en commun sous l'autorité de la personne la plus âgée, une vieille femme à la fois mère, grand'mère et bisaïeule. Anne Richardis, à qui, par un usage antique, tous les siens donnent le titre chrétien de marraine, n'est pas, comme on pourrait le croire, une de ces femmes fatidiques dont on redoute la parole et même le regard; espèce de pythonisses mal famées, invisibles pendant le jour, et vaguant la nuit dans les campagnes désertes ou dans les rues sans réverbères d'un pauvre village. Ce n'est pas non plus une de ces dévotes et solennelles personnes dont la vue glace le plaisir sur les pommettes réjouies de l'enfant, et dont la bouche, toujours ouverte, laisse tomber de graves et ennuyeuses sentences. Anne Richardis est une

petite femme pleine de cœur, de franchise, d'indulgence. Pliée en deux sur elle-même et présentant ainsi un curieux raccourci des proportions primitives, elle a conservé dans ses formes une sorte d'harmonie fortuite, comme il arrive à certains arbres grêles frappés par un coup de vent. On oublierait presque son âge, à voir ses petites jambes trotinantes et ses yeux percés à la vrille, brillans comme deux étincelles. Anne Richardis, d'une piété douce et presque instinctive, a toujours détesté, selon son expression, les caractères prêcheurs. Malgré les priviléges de sa vieillesse, il ne lui est arrivé qu'une seule fois de sermonner. Un enfant de la maison avait un jour manqué les vêpres. Son père lui donna d'abord deux soufflets, et le mena ensuite à la marraine, pour qu'elle le chapitrât vertement. Celle-ci, vraiment fâchée contre son petit-fils, se mit à le gronder tout de bon, en lui adressant quelques réminiscences du dernier prône sur l'observance du jour du Seigneur. Au milieu de la tirade, la bonne vieille s'arrête tout à coup, et l'enfant s'écrie naïvement : « Marraine, vous ne me grondez plus? » La marraine s'était endormie au bruit de sa harangue.

Avec cette bonhomie adorable, vous jugez comme Anne Richardis, ou plus simplement la Richardis, doit être aimée des enfans. A six ou sept ans, j'allais, comme les autres, écouter ses récits fantastiques de la veillée. Je n'ai jamais trouvé depuis ni acteur, ni orateur, ni poète, qui m'ait fait éprouver tour à tour la joie, la terreur, l'attendrissement, l'enthousiasme, tous les sentimens dramatiques ou comiques, avec cette puissance naïve, électrique, de la marraine. Le mois dernier, au moment où le Paris des salons essayait timidement les premiers pas de la Polka, cette danse mystérieuse si vite apprise et si vite adoptée, j'étais, j'en demande bien pardon au lecteur, auprès de cette bonne et simple Richardis, que Charles Nodier aurait divinisée, s'il l'avait connue, et je lui demandais instamment un de ces contes féeriques que l'auteur de *Trilby* ne pouvait plus nous donner.

Il avait neigé dans la nuit. En ouvrant la fenêtre, on pouvait voir les acacias de la grande allée parsemés de blanc, comme si les fleurs du printemps leur étaient déjà venues. Dans la rue, on entendait retentir sur le pavé le sabot des passans avec cette sonorité claire et perçante qui annonce la gelée. Les cloches saluaient le dimanche à toute volée, et tout le monde courait vers l'église avec une frileuse précipitation. C'était la messe de sept heures qu'on sonnait, et dans les villages, c'est la messe qu'on aime le mieux, parce qu'après l'avoir entendue, on se trouve libre jusqu'aux vêpres. Toute la maison Richardis s'était donc répandue au dehors, et j'étais demeuré seul avec la marraine, que son grand âge dispensait d'assister aux offices.

— Fermez la fenêtre, me dit-elle familièrement, si vous voulez que nous causions. Vous regardiez la belle gelée, n'est-ce pas? Nous aurons un jour superbe; mais, en attendant, il fait grand froid, et je sens ma tête tout abasourdie, comme si on avait fait un grand tapage autour de moi, N'éprouvez-vous pas la même chose?

Je répondis oui, pour ne pas la contrarier, et j'attendis qu'elle reprît la

parole. Je savais qu'avant de commencer son récit, elle se recueillait un peu en fermant les yeux, comme pour lire en elle-même une page oubliée. Cette préparation toute naturelle durait ordinairement cinq minutes. Au bout de ce temps, les yeux se rouvraient tout à coup, et semblaient avoir puisé à l'intérieur une lumière plus fine, plus pénétrante. Était-ce de sa part un mouvement naturel ou une ruse oratoire? Avait-elle réellement besoin de se préparer, ou voulait-elle tout simplement exciter l'impatience et prédisposer les esprits à des impressions surnaturelles? Je crois qu'elle agissait en toute franchise, sans arrière-pensée.

Cette fois, la préparation dura plus que de coutume, et je ne pus m'empêcher de dire tout bas ce que je disais jadis lorsque la même particularité se produisait : — Vous allez, marraine, me raconter une histoire bien longue et bien belle, puisque vous réfléchissez si long-temps! — Ramenée par ces paroles au ton maternel d'autrefois :

— Hé bien, non, me dit-elle, tu te trompes, mon cher enfant. Il fait si froid aujourd'hui! je sens qu'il n'y a rien, absolument rien dans ma pauvre tête. Je suis maintenant comme un vieux tronc d'arbre rongé par le temps...

— Et où les abeilles font leur miel, dis-je à tout hasard sans savoir si mon intention serait comprise.

— Encore une erreur! reprit tristement la bonne Richardis en me prouvant que sa finesse ne laissait rien échapper. Il y a des troncs si décrépits, que les abeilles elles-mêmes ne viennent plus s'y poser. Ainsi donc, ne me tourmente plus, laisse-moi jouir un peu de ce soleil qui va s'en aller. Ce gros nuage que je vois là-bas ne m'annonce rien de bon. Nous allons avoir la pluie; tu vas voir.

Anne avait encore la vue excellente. Elle se rapprocha du feu, comme pour se préserver de l'humidité qu'on sentait déjà dans l'air, et sa prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Un vent glacial souffla de la Montagne-Noire, et la fenêtre mal jointe s'ouvrit avec fracas.

— Ah! mon Dieu! qu'allons-nous devenir? s'écria la Richardis en croisant ses deux mains sur la tête par un geste particulier au pays.

— Ce n'est qu'une giboulée.

Je refermai la fenêtre, et je revins m'asseoir sous le manteau de la cheminée. J'avais à peine repris ma place, que j'entendis un petit cri sur ma tête, et presque en même temps un oiseau tomba dans les cendres à côté de moi.

— Une hirondelle au mois de février! m'écriai-je, voilà qui est bien extraordinaire; je croyais qu'elles partaient toutes à la fin de l'automne.

— Cela est vrai, me dit-elle en s'emparant vivement de l'oiseau, et le réchauffant dans ses mains, les hirondelles viennent au mois d'avril et s'en vont en septembre; mais celle-ci est habituée au village et ne le quitte jamais; elle passe l'hiver je ne sais où, peut-être dans quelque cheminée, peut-être sous les vieilles arches du pont. C'est une espèce de purgatoire pour cette pauvre ame.

Je regardai attentivement Anne Richardis pour m'assurer si elle avait la conscience de ses paroles. La bonne femme croyait-elle à l'ame des bêtes comme La Fontaine, ou quelque sens mystérieux était-il attaché aux derniers mots qu'elle venait de prononcer? Elle remarqua mon étonnement, et me dit avec un sourire :

— Vous croyez que je déraisonne en parlant ainsi de ce petit être; mais vous me jugeriez autrement si vous le connaissiez comme moi. Ce n'est pas une hirondelle comme les autres. Cette chère créature a une ame comme vous et moi, et si vous l'aviez connue lorsqu'elle était jeune fille, vous en seriez peut-être tombé amoureux comme la moitié du village.

— Décidément, dis-je en moi-même, la pauvre Anne a perdu le sens. Tout à l'heure elle me semblait philosophe à la manière de La Fontaine, et voici maintenant qu'elle parle de métempsycose comme si elle partageait les doctrines de Pythagore. — Tandis que je faisais ces réflexions, le ciel étant redevenu clair et bleu, un rayon de soleil vint éveiller dans la main d'Anne l'hirondelle engourdie. Anne desserra les doigts et lui donna la liberté. Avant de s'enfuir par la croisée que je venais d'ouvrir sur un signe de la bonne vieille, l'oiseau voltigea deux ou trois secondes autour de nous et fit entendre ce gazouillement léger et confus que les Grecs exprimaient par le joli mot de πσιθυρίζειν.

— Adieu, Gloriette, adieu! dit la marraine, et l'oiseau tressaillit des ailes comme pour la saluer.

II.

Il y a des médecins qui, en écoutant des fous raconter avec une calme et invincible conviction les phénomènes extraordinaires d'un monde idéal, se laissent peu à peu entraîner par la logique froide du narrateur, et finissent par devenir fous comme lui. Il n'y a rien de plus contagieux et de plus électrique que la foi. Après avoir lu une fable de La Fontaine, il est impossible de ne pas croire à l'existence du petit univers qu'il a créé. Plusieurs débauchés du dernier siècle se sont fait trappistes après une visite à la Trappe. Je connais un vieux voltairien qui ne voulait jamais entendre prêcher certain curé de campagne, de peur de se convertir. Il était capable, disait-il, de courir au confessionnal après le sermon.

L'histoire de la Gloriette, cette hirondelle qui avait été autrefois une jeune fille, simplement et consciencieusement racontée par Anne Richardis, m'a semblé réunir, au moment où je l'ai apprise, les conditions de la plus irrécusable crédibilité. Tout ce qui va suivre a donc pour moi le caractère sacré d'un article de foi. Quelques lecteurs riront peut-être de la naïveté de ce conte; mais si j'ai gagné une seule ame à cette consolante religion du fantastique, je ne regretterai pas d'avoir recueilli et mis en lumière une gracieuse et poétique tradition.

La maison des Richardis possède, de temps immémorial, un four où,

moyennant une dîme légère, chaque famille du bourg vient faire cuire son pain. Ce four est une espèce de majorat inaliénable qui passe de l'aîné à l'aîné avec l'*hostal*, vieux mot encore usité dans le midi pour désigner la maison paternelle, autrement dit la maison de l'hôte. Il y a trois jours dans la semaine où le four s'allume. Ces jours-là sont de véritables jours de fête. Le fournil est un terrain neutre où les femmes de toutes les classes se rencontrent sur le pied d'une égalité parfaite. La femme du peuple y vient, sous prétexte de surveiller sa fournée, passer une journée franche et babillarde, loin de son mari et des travaux d'intérieur. Les bras à demi nus, le sein à peine recouvert d'un fichu en sautoir, alertes, vives, bruyantes et cent fois plus jolies qu'avec leur parure du dimanche, toutes les ménagères arrivent avec leur boîte à farine sous le bras, et choisissent dans le fournil une table large et commode. Des disputes s'élèvent souvent, lorsqu'il y a foule, sur la place que chacune doit occuper. Quant aux riches bourgeoises, elles entrent, suivies de leur servante, et passent deux ou trois heures au milieu du bourdonnement de toutes les colères et de toutes les passions du village. Leur toilette n'est guère différente de celle des autres femmes : l'hiver, elles ont un manteau; l'été, un chapeau de paille, voilà tout. Ce qu'il y a de louable et d'utile dans cette confusion à jour fixe de toutes les classes, c'est que la riche mère de famille qui a du pain blanc sur la planche et un rang de chaises à l'église, connaît ainsi toutes les misères secrètes et est mise en demeure de les secourir. Une fournière charitable et bavarde vaut à elle seule tout un bureau de bienfaisance. Si elle a bon cœur et bonne langue (ce qui arrive presque toujours), elle joue réellement le rôle d'avocat des pauvres; et comme ses plaidoyers sont publics, il est rare qu'elle ne gagne pas ses causes. Plus d'une dame qui refuserait l'aumône chez elle est obligée de se montrer généreuse en face des commères du four. Une hésitation de sa part la déshonorerait, et le bruyant public de l'endroit ne se gênerait pas pour l'apostropher catégoriquement. Le four est un lieu de liberté et de franchise. C'est aussi à quelques égards un lieu d'asile. En hiver, celui qui n'a pas de feu vient en passant s'y réchauffer les doigts; mais il n'a pas le droit d'y séjourner long-temps. Après la *réjouissance* (1), il faut qu'il parte. La charité de l'endroit est courte et bonne. Les hommes ne peuvent ni s'asseoir ni causer dans cette assemblée, exclusivement composée de femmes. Si l'un d'eux, fût-il le mari de l'une d'elles, s'obstinait à rester malgré l'usage, on ferait arme de tout pour le chasser honteusement. Il peut arriver quelquefois qu'on se relâche de cette sévérité impérieuse, bien différente, on le voit, de celle du gynécée antique; mais c'est un cas extrêmement rare, et pour échapper au règlement il faut être unanimement reconnu pour un beau garçon. Peu de jeunes gens sont en état de profiter de l'exception. Les seuls enfans de l'hostal peuvent aller et venir dans le

(1) On appelle ainsi le temps que brûle une brassée de menu bois jetée dans le feu à l'arrivée des visiteurs.

fournil. Souvent même, si la mère les aperçoit, elle les pousse brusquement par les épaules : « Que fais-tu là, paresseux ? Ton travail n'est pas ici, va-t-en ; » et autres allocutions du même genre.

L'hostal des Richardis, situé dans la rue de la Fontaine, se compose d'un rez-de-chaussée entièrement occupé par le fournil, d'un premier étage consacré aux grands parens, et d'un second où les enfans couchent deux à deux, dans des lits sans rideaux : les rideaux sont réservés au lit du père et de la mère; c'est le seul qui reste voilé. — A côté du four il y a ordinairement une petite alcôve ou armoire de muraille fermée par une porte effacée, qui sert à faire sécher du linge ou à mettre, l'hiver, un lit de sangle pour un enfant : cet enfoncement, alcôve ou armoire, est connu dans le pays sous le nom de la *glorielte*.

Du temps de Gabrielle Richardis, la mère de cette Anne Richardis, avec laquelle le lecteur a déjà fait connaissance, la gloriette était inoccupée; le second étage suffisait aux enfans. Toute la famille de la Gabrielle se composait d'un garçon qui s'appelait Jean, et de cette bonne Anne, fille fraîche et rusée, qui se nommait alors Annette. Le garçon, butor respectueux et laborieux, était en apprentissage chez un tonnelier. Il ne paraissait guère que le matin ou à la fin de la journée, et on lui avait donné les deux sobriquets de *Bonjour*, *Bonsoir*, parce que les étrangers qui venaient au four, le voyant toujours au moment de sa sortie ou de sa rentrée, n'avaient jamais entendu de lui que ces deux seules paroles. Le matin, c'était *Bonjour;* dans l'après-midi, *Bonsoir*. Annette et la Gabrielle restaient donc seules maîtresses de la maison, et elles disposaient de tout à leur gré.

Un soir que Jean rentra plus tard que d'habitude, à cause d'un surcroît d'ouvrage, il trouva sa mère et sa sœur à table.

— Tant pis pour ceux qui arrivent tard! dit gaiement Annette. Les meilleurs morceaux sont partis.

Jean n'était pas scrupuleux sur l'étiquette; mais, comme tous les simples d'esprit, il aimait les bons morceaux. C'est ce qui fit que les dernières paroles de sa sœur ne passèrent pas inaperçues comme les premières.

— J'espère bien que tout n'est pas mangé, dit-il en cherchant une chaise.

— Ma foi si! dit la mère. Il ne reste presque plus rien. Nous avons eu quelqu'un que nous n'attendions pas. Si tu veux une omelette....

Le simple et respectueux *Bonsoir* n'avait pas un caractère très irritable; mais lorsqu'on lui parlait d'omelette, il éclatait en jurons et en malédictions. L'omelette était le seul plat pour lequel il eût de la répugnance; et comme il arrive à tous les hommes qui concentrent leur haine sur un seul objet, Bonsoir en était venu à détester l'omelette au point de ne pas vouloir seulement qu'on en prononçât le nom devant lui.

— Une omelette! vous m'offrez une omelette! s'écria-t-il en frappant du pied et tournant le dos à la table. Mais dites-moi donc d'aller me coucher sans souper ou de ne plus reparaître dans la maison, ce sera plus vite fait. Si je vous gêne, vous n'avez qu'à parler, vous serez bientôt débarrassées de

moi, allez. Donnez-moi seulement ma veste et mon pantalon du dimanche, je ne demande que ça pour vous laisser tranquilles. Au surplus, il y a longtemps que vous me voyez de mauvais œil. Jamais vous ne m'avez regardé comme Annette. Je suis comme une espèce de chien à qui vous donnez la pâtée et la litière. Du temps de mon pauvre père, ce n'était pas comme ça.

— Allons, allons! dit la mère, le voilà parti! Je vous demande un peu à quel propos il va parler de son père, pour nous faire pleurer toutes?

— Eh! pardi! moi aussi je pleure, et je suis plus à plaindre que vous, puisque je n'ai pas soupé.

— Tourne-toi donc, gros brutal, et regarde-nous un peu : tu ne vois pas que c'est une plaisanterie? Il y a dans ce plat de quoi te donner une indigestion.

— Vous savez que je n'aime pas à plaisanter là-dessus.

— Voyez-vous le grand mal! dit la sœur. Il nous empêchera bientôt de manger des omelettes, parce qu'il les déteste.

Jean ne répondit pas; il était occupé à fouiller tous les coins de la chambre, comme s'il eût cherché une chose introuvable.

— Eh bien! que fais-tu là? dit Gabrielle; tu ne viens pas encore t'asseoir?

— Il paraît, grommela Jean, que tout est sens dessus dessous aujourd'hui. Où diable peut-elle être? Oh! je ne la trouverai pas, certainement. Il est bien inutile de la chercher. Tonnerre de Dieu! il y a de quoi tout briser.

— Mais que cherches-tu? que désires-tu? que veux-tu? Voyons, explique-toi, dit la mère.

— Ma chaise, ma chaise, ma chaise! s'écria Jean en se retournant brusquement et en élevant la voix d'un ton chaque fois qu'il répétait ce mot unique. Ah! c'est donc ça, elle est occupée! reprit-il en remarquant tout à coup une petite fille inconnue assise à côté de sa mère.

— Ote-toi de là, mon enfant, dit Gabrielle. C'est la seule manière d'en finir avec ce butor.

La petite fille sauta lestement à terre, et l'inepte Bonsoir put s'installer à table devant un énorme plat de haricots.

— C'est donc celle-là que vous n'attendiez pas, et à qui vous avez donné la place de celui que vous attendiez?

Ce fut le dernier éclat de l'orage. A la première bouchée, toute la colère de ce rude garçon s'évanouit. Bonsoir était un excellent fils, un excellent frère, un excellent ouvrier, à condition qu'on ne lui parlât pas d'omelette. Les premiers torts appartenaient à sa mère; mais ce fut Bonsoir qui s'excusa le premier; remarquable preuve de son bon naturel.

— Si je vous ai fâchée, ma mère, ne m'en gardez pas rancune; je m'en voudrais à la mort. C'est que dans ces momens-là... voyez-vous... ça ne dépend pas de moi.

— Chut! parlons d'autre chose, dit Gabrielle. — Annette, si ton frère a fini, enlève la table.

Bonsoir mangea en trois coups de dents ce qui lui restait dans l'assiette, et faillit ainsi s'étrangler pour que les volontés de sa mère fussent plus vite accomplies; tel était ce caractère bizarre, extrême en toutes choses. Bonsoir était homme à se jeter dans le feu pour vous, ou à vous y jeter vous-même, selon qu'il était calme ou irrité.

La table enlevée, les chaises se retournèrent du côté de la cheminée, et Jean put considérer à l'aise la petite fille qui avait été la cause de sa querelle avec sa mère. Dans toute réconciliation il y a toujours une personne sacrifiée : c'est celle qui a été le prétexte de la brouillerie. Aux yeux de Jean, la petite étrangère qui s'était emparée de sa chaise et de sa place à table ne devait pas en rester là. Les têtes de cette trempe ont une logique presque prophétique. Sans savoir comment et à quel titre l'inconnue avait été introduite dans l'hostal, Bonsoir se dit tout bas : — Voici une étrangère qui va devenir un enfant de la maison. Ma mère n'avait pas assez d'une Annette, il lui en faut deux.

— Est-ce que cette petite va demeurer avec nous? dit-il sans transition à sa mère, après un moment de réflexion.

Gabrielle remarqua dans le ton de son fils une certaine aigreur qui lui déplut.

— Oui, dit-elle, c'est une affaire arrangée. Ta sœur avait trop d'ouvrage : il nous fallait une aide; autant celle-là qu'une autre.

— Quel parti pourrez-vous tirer d'une enfant de dix ans?

— Si elle devait m'être inutile, je ne l'aurais pas prise.

— Vous n'avez pas de chambre pour la loger. Où la mettrez-vous?

— Elle dormira sur un pliant, dans la gloriette.

— L'hiver, à la bonne heure; mais l'été?

— L'été, nous verrons.

Après un dialogue aussi sec et aussi décisif, il n'y avait rien à répliquer; Bonsoir prit une chandelle et alla se coucher. La petite étrangère se laissa conduire où on voulut. Le lendemain, en se levant, Jean vint tourner autour d'Annette qui se coiffait devant une moitié de miroir.

— Annette, sais-tu que tu deviens diablement jolie, et que notre cousin Richardis pourrait bien te demander en mariage un de ces jours?

— Mon cousin pense à moi? Il te l'a dit? s'écria Annette en rougissant.

— Est-ce que je ne sais pas tout? reprit Bonsoir, et par un récit, moitié vérité, moitié mensonge, il en vint lourdement à son but, qui était de questionner Annette sur la petite inconnue. Les détails qu'il apprit étaient de fort peu d'importance. Cette petite fille toute déguenillée était venue au four dans la journée avec deux ou trois autres mendiantes qui ne la connaissaient pas et auxquelles elle s'était mêlée. Annette la première, et une foule d'autres femmes après elle, lui avaient fait une multitude de questions, et comme la petite n'avait pas répondu, on l'avait d'abord crue muette. Gabrielle en avait eu pitié et l'avait recueillie dans sa maison. Le soir, après qu'on l'eut enfermée dans la gloriette, la curiosité fit qu'Annette appuya l'oreille sur la

porte, et elle entendit alors, selon son expression, une espèce de baragouin auquel elle ne comprit absolument rien. La petite était sans doute d'une contrée bien éloignée, puisqu'on ne comprenait pas son langage; ou peut-être avait-elle des relations avec le Drac, lutin familier du pays qui venait se chauffer l'hiver dans la gloriette et qui s'entretenait dans une langue inconnue avec les personnes qu'il y rencontrait.

— Au fait, s'écria Bonsoir à cette supposition, c'est peut-être la fille de ce vilain esprit. Le Drac est libertin, on le sait. Je connais plus d'une femme dans le village...

— Veux-tu te taire, malheureux! interrompit vivement Annette en mettant la main sur la bouche de son frère; as-tu envie que le Drac fasse manquer toutes nos fournées?

— Tu diras ce que tu voudras, reprit Bonsoir en revenant à son idée favorite, comme le fil à plomb revient, malgré tout, à sa ligne verticale; tu ne m'empêcheras pas de croire ce qui est certain. D'abord cette petite est noire comme la cheminée. Elle a l'air de n'avoir peur de rien. Ses cheveux lui tombent du front comme une crinière. Et puis elle a de grands yeux bêtes qui regardent toujours au même endroit, et qui m'ont presque effrayé. Tout cela, vois-tu, n'est pas naturel. Il y a quelque mauvaise histoire là-dessous, et, si ma mère ne la renvoie pas, je suis sûr qu'il nous arrivera malheur.

— Mon pauvre Jean, tu ferais mieux d'aller à ton travail que de déraisonner comme tu le fais. Si c'est la fille du Drac, il ne peut pas nous en vouloir de l'avoir retirée chez nous. Dans tous les cas, ma mère a fait une bonne œuvre en la prenant chez elle, et, comme dit le proverbe, un bienfait n'est jamais perdu.

— Annette! Annette! cria en ce moment la Gabrielle, que fais-tu donc là-haut? Est-ce que tu ne sais pas que c'est aujourd'hui jour de fournée? Et ton frère? Est-ce qu'il n'est pas déjà parti? Descendez donc, paresseux que vous êtes. Il y a une heure que votre mère est levée.

Désolés de se trouver en faute, Jean et sa sœur tremblaient comme deux enfans. Ils se disputaient, à la manière d'Alain et de Georgette dans *l'École des Femmes,* à qui se montrerait le premier. Annette, plus courageuse que son frère, prit enfin son parti et descendit les degrés quatre à quatre, rouge comme une grenade. Bonsoir se glissa sournoisement derrière elle, et quand il arriva à la dernière marche de l'escalier, il s'élança comme un trait dans la rue.

III.

Dans le midi de la France, où les lois contre la mendicité ne sont pas encore en vigueur, on voit errer loin des villes des tribus de vagabonds espagnols qui échappent à toutes les entraves de la société. La peur du gendarme est le seul frein qui réprime un peu l'avidité instinctive de ces demi-

sauvages, gens de sac et de corde, chez qui les affections de famille sont complètement inconnues. Lorsqu'un vol ou un crime se commettent dans les environs d'un chef-lieu de canton, on fait battre le pays par une brigade, et on finit par découvrir le repaire de ces brigands; mais on ne trouve plus personne dans la caverne ou le ravin qui les recélait. Aux approches de la force armée, toute la tribu s'envole, en abandonnant sur la route les enfans qui ne peuvent pas la suivre dans sa fuite. La petite fille recueillie par la Gabrielle était probablement un de ces enfans délaissés que leurs parens oublieux ne réclament jamais. Au bout de huit jours, la petite étrangère était connue dans tout le village sous le nom de la Gloriette, nom qu'elle avait tiré sans doute de la mystérieuse et chaude armoire où elle passait la nuit. Ses grands yeux noirs, que le stupide Jean avait trouvés bêtes, parce que leur éclat le troublait, étaient, au contraire, pleins d'une intelligence active et pénétrante. Assise dans un coin, les jambes nues et croisées l'une sur l'autre, elle écoutait avec ardeur un langage dont les mots n'avaient aucun sens pour elle. Lorsque dans une conversation on parlait d'un objet en le désignant, elle courait le toucher et prononçait en souriant les sons accentués qu'elle venait d'entendre. La Gabrielle s'intéressait à cette étude spontanée de l'enfant. Souvent elle la prenait sur les genoux et lui faisait continuer méthodiquement cette leçon que l'élève avait déjà commencée toute seule. Annette s'y prêtait aussi de fort bonne grace, et le farouche Jean lui-même consentit quelquefois à jouer, dans la veillée, le rôle d'instituteur. Au premier mot qu'il lui apprit, la Gloriette, reconnaissante, le remercia par un sourire. Depuis ce moment, Bonsoir ne fut plus hostile à la petite étrangère. Il s'amusait même assez volontiers de sa sauvagerie, tout en s'efforçant de la lui faire perdre.

— J'ai souvent apprivoisé des moineaux de muraille, disait-il parfois en la regardant; pourquoi n'apprivoiserais-je pas aussi cette petite fille!

Mais la petite fille se sauvait comme un oiseau dès que Jean ou tout autre voulaient la retenir trop long-temps. Son instituteur favori était le hasard, qui lui jetait dans l'oreille tantôt un mot, tantôt un autre. Un moyen infaillible d'exciter son émulation, c'était de lui dire qu'elle était muette. Furieuse de ce reproche et jalouse de prouver le contraire, elle se mettait alors à jaser avec une verve intarissable et une étourdissante volubilité, dans un jargon moitié espagnol, moitié languedocien, qu'il était impossible d'écouter sans rire. Ce qu'elle disait ressemblait plutôt aux petits bonds précipités d'une eau cristalline ou au gazouillement confus et charmant de l'hirondelle qu'à l'accentuation fixe, articulée, d'une langue. Lorsqu'elle ouvrait sa bouche fine et vermeille, elle semblait parler à la fois avec toutes ses dents. C'était un grand charme, qui lui est toujours resté, de lancer ses paroles avec une telle vitesse, qu'il était extrêmement difficile d'en saisir une seule au passage; on les devinait au mouvement de ses lèvres. Elle s'étonnait quelquefois elle-même de cette rapidité d'élocution. Souvent, au milieu d'une phrase brisée, à mille ricochets, elle s'interrompait tout à coup, et ne sachant

plus ni ce qu'elle disait, ni ce qu'elle voulait dire, elle rougissait jusqu'aux yeux et prenait la fuite.

On ne put jamais la faire consentir à couper ses cheveux ou à les couvrir d'un bonnet. Elle allait toujours tête nue et pieds nus; lorsqu'elle sut s'exprimer intelligiblement, on la questionna sur sa famille et sur ce qui l'avait amenée au village. C'était une histoire fort courte et qu'elle racontait en trois mots :

— Je suis née dans les montagnes, très loin d'ici. Mon père et ma mère marchaient toujours; ils ne s'arrêtaient que pour dormir ou pour manger. Tant qu'ils n'ont eu que moi, ils m'ont bien traitée; mais il m'est venu l'année dernière une petite sœur, et mon père a dit un soir qu'il ne pouvait pas nourrir deux enfans. J'étais assez grande pour aller mendier; on m'a renvoyée. Malgré ça, je suis revenue; alors on m'a battue, et je m'en suis allée tout de bon. Maintenant ils ne me reverront plus, tant pis pour eux!

Tant que l'hiver dura, la Gloriette ne quitta pas l'hostal; mais au printemps, dès que la première hirondelle parut, ses instincts voyageurs se réveillèrent. Elle partit un beau matin sans avertir personne; elle marcha devant elle sans savoir où elle allait. Si quelque tribu errante de mendians se fût trouvée sur sa route, peut-être la vie nomade l'aurait-elle encore entraînée; mais elle eut beau couper à travers champs, vignes et ruisseaux, elle ne rencontra aucune des figures basanées et mystérieuses qui avaient entouré son enfance. La nuit vint, et la Gloriette, accoutumée depuis six mois à coucher sous un toit, frissonna à l'idée qu'il fallait dormir en plein air comme autrefois. Les habitudes récentes avaient pris le pas sur les anciennes; cette marche forcée, qui avait duré tout un jour, avait satisfait pleinement les instincts primitifs de sa nature vagabonde; elle était sortie de l'hostal sans réfléchir, mais lorsqu'elle sentit la fatigue, sa petite tête raisonna. Il est vrai que ce ne fut pas le premier mouvement de son esprit. La Gloriette s'était amusée un moment à voir poindre sur le bleu du ciel ces étoiles calmes et brillantes qui réveillaient un à un tous ses souvenirs. Elle se rappelait qu'autrefois, attirée par l'éclat du firmament comme par un écrin de pierreries, il lui était souvent arrivé de s'endormir les yeux ouverts et les mains levées vers le ciel; mais tout cela passa comme un rêve devant elle. La réalité frappa bientôt sa jeune imagination; elle songea à la Gabrielle, à Annette, et même à ce bourru de Jean, qui commençait à l'aimer. — Comment les retrouver, maintenant? elle devait être si éloignée du village! Incertaine sur la route qu'elle devait prendre, elle n'osait se lever, lorsqu'elle entendit à peu de distance le bruit harmonieux d'une sonnette résonnant clairement dans la nuit. C'était un garçon meunier assis entre deux sacs de blé sur un gros cheval limousin, qui venait sans doute de faire sa tournée dans le canton. Il portait une veste grise tout enfarinée, un bonnet de coton affaissé sur la tête en trois ou quatre plis circulaires, et un pantalon large flottant sur de gros souliers. Le pesant galop du cheval contrastait avec les claquemens aigus du fouet du cavalier.

— Que fais-tu là, petite? dit le meunier en apercevant la Gloriette. Pourquoi n'es tu pas chez la Gabrielle à cette heure-ci?

La Gloriette murmura quelques mots confus au milieu desquels on ne pouvait saisir que ceux-ci : elle était sortie toute seule vers le soir pour aller faire une commission, et elle s'était perdue en route. Le garçon meunier n'eut pas l'air de remarquer l'invraisemblance de ce récit. Sans descendre de cheval, il prit Gloriette par la main et la plaça en croupe derrière lui, comme si elle n'eût pesé qu'une once.

— Il faut, dit-il, que je passe ce soir devant l'hostal des Richardis pour revenir au moulin; je te laisserai en passant à côté de la porte.

— Je ne demande pas mieux, répondit la Gloriette.

Elle passa son bras autour du garçon meunier, et serra instinctivement les flancs du cheval. Un vigoureux coup de fouet sangla le ventre du limousin, qui repartit au galop. Cette grosse bête avait déjà bien couru sans doute, car des flots de sueur ruisselaient de sa crinière, et cependant le garçon meunier redoublait de coups de fouet, comme s'il eût voulu aggraver encore les souffrances de ce pauvre cheval qui semblait près de s'abattre à chaque pas. Ce qu'il y avait d'étonnant et d'inexplicable, c'est que la Gloriette, sans savoir pourquoi, riait aux éclats toutes les fois que le limousin se plaignait bruyamment d'être surmené. Au reste, elle imitait en tout, sans s'en rendre compte, l'homme au bonnet de coton et à la veste enfarinée. Lorsque celui-ci levait le fouet, elle écartait ses petites jambes et frappait le cheval de ses talons élastiques. Le garçon meunier se mit à siffler un air que la Gloriette ne connaissait pas. Aussitôt la petite fille, qui n'avait jamais sifflé, répéta toutes les mesures de cet air mystérieux. Une chose qui étonnait et charmait à la fois la Gloriette, c'était de voir qu'elle dépassait de toute la tête son impitoyable compagnon de voyage. Jamais elle n'avait vu un aussi petit homme. La sonnette d'argent du cheval excitait aussi la curiosité de l'enfant. Enfin, dernier motif de surprise et de ravissement, le garçon meunier avait sur ses gros souliers de petites boucles si jolies et si brillantes que la Gloriette aurait consenti à ne plus aller pieds nus, si on lui en eût offert de pareilles.

Après une course de trois quarts d'heure, le cheval essoufflé s'arrêta rue de la Fontaine, devant la porte des Richardis.

— Nous voilà rendus, dit le petit homme.

— Déjà? s'écria la Gloriette, qui ne pouvait pas comprendre qu'elle fût revenue en si peu de temps à l'endroit d'où elle était partie au point du jour.

Le garçon meunier la remit sur ses pieds et lui dit : Tu n'as qu'à frapper, je vois de la lumière au premier étage. — Puis il se pencha à son oreille et lui parla encore; mais cette fois ce fut mystérieusement, comme s'il lui eût fait une confidence. — Puisque tu aimes à monter à cheval, petite sauvage, je viendrai te prendre quelquefois en cachette. — La Gloriette n'eut pas le temps de répondre; car le petit homme fouetta son cheval et disparut.

Au rebours de ce géant de la fable qui reprenait des forces en touchant la terre, notre fugitive perdit courage, dès qu'elle sentit le sol sous ses pieds.

Comment allait-elle s'excuser de son escapade? A la pensée qu'on allait peut-être lui adresser des reproches, elle était tentée de s'en retourner, quoique la nuit fût devenue sombre et froide; mais elle mourait de faim, et elle était si fatiguée qu'elle serait tombée sur le pavé au premier pas. Elle se décida donc à soulever timidement le heurtoir.

Aussitôt Annette parut à la fenêtre avec une lampe, et s'écria joyeusement: — C'est elle! c'est elle! — Au bout de deux secondes la porte s'ouvrait, et la Gloriette était reçue comme l'enfant prodigue de l'évangile. Annette alluma deux chandelles, Jean jeta une poignée de bois vert dans le feu, et la Gabrielle servit sur un coin de la table les restes du souper. La Gloriette se chauffa et mangea avidement, puis elle s'endormit. On fut obligé de remettre au lendemain les questions, les caresses et les reproches.

Lorsqu'elle s'éveilla, le pliant était entouré de toute la famille Richardis. Annette et Gabrielle l'embrassèrent à plusieurs reprises, et Bonjour-Bonsoir lui donna une petite tape sur la joue. Ce fut la Gabrielle qui parla la première.

— Vous allez me gronder, s'écria vivement la Gloriette en l'interrompant au premier mot. J'aime mieux que vous me battiez, comme faisait ma mère; prenez un bâton et frappez fort, je ne me plaindrai pas, mais je m'en irai.

Cette déclaration coupa la parole à la Gabrielle. Elle ne savait comment s'adresser à cette petite fille pour ne pas la blesser.

— Nous ne te ferons pas de reproches, dit-elle enfin. Mais dis-nous pourquoi tu nous as quittées, méchante enfant. Tu n'aimes donc personne ici?

A cette question, la Gloriette pleura et ne répondit pas.

— Nous t'avons cherchée comme une aiguille dans tout le village.

— J'étais bien loin d'ici.

— Et pourquoi étais-tu partie sans nous rien dire?

— Je n'en sais rien.

— Où étais-tu allée?

— Du côté de la montagne. A force de marcher, je m'étais perdue.

— Et comment as-tu retrouvé ton chemin?

— C'est un garçon meunier que j'ai rencontré par hasard, et qui m'a ramenée avec lui au village. Est-ce que vous n'avez pas entendu hier au soir la sonnette d'argent de son cheval?

— Son cheval avait une sonnette d'argent! s'écria Bonsoir avec épouvante. Mais alors c'était le Drac déguisé en garçon meunier.

— Qu'est-ce que c'est que le Drac? demanda curieusement la Gloriette.

Le lecteur s'est déjà sans doute adressé la même question; le chapitre suivant y répondra.

CAMILLE LORRAIN.

(*La suite au prochain numéro.*)

SALON DE 1844.

II.[1]

LA PEINTURE HISTORIQUE. — LA PEINTURE DE GENRE. — LES PORTRAITS.

Quand il s'agit de rendre compte d'une exposition où figurent deux mille et quelques tableaux, le péché d'omission est pardonnable; avant de passer à la peinture historique, réparons donc quelques oublis, que nos peintres religieux ne nous pardonneraient peut-être pas, tout religieux qu'ils sont. L'*Ave Maria*, de M. Cazes, les *Disciples d'Emmaüs*, de M. Leray, et la *Bénédiction des enfans*, de M. Girodon, sont trois ouvrages très estimables, conçus dans le sentiment des maîtres de l'école italienne qui succéda à la grande école du XVe siècle. La *Bénédiction des enfans* surtout est pleine d'une véritable onction évangélique; la tête du Christ a de la noblesse et du charme, les enfans sont bien groupés, et chacun de ces petits êtres a une expression de physionomie qui lui est particulière. M. Girodon a peut-être exagéré la rondeur des formes, d'où résulte une certaine mollesse de dessin; au total, cet ouvrage d'un jeune homme donne de belles espérances.

Le caractère religieux qui distingue cette composition manque es-

(1) Voyez la livraison du 31 mars.

sentiellement au *Christ et la Samaritaine*, de M. Loubon, ouvrage d'un coloriste à son début, et à *la Notre-Dame de la Pitié*, de M. Louis Boulanger, peintre qui se satisfait trop facilement. Les mêmes observations peuvent s'appliquer aux nombreux tableaux religieux de M. Latil, dont l'apostolat nous semble un peu profane, et aux deux *Saint Paul* de MM. Cottereau et Victor Robert. Le tapage et la couleur, la violence bizarre des attitudes et l'effet mélodramatique ne sont pas toujours de la force. M. Cottereau, cette fois, a été moins heureux que dans son tableau de *la Vision de saint Hubert* du dernier salon. M. Anatole de Beaulieu a également outré l'énergie dans la *Scène de l'Inquisition* qu'il a mise sous nos yeux. Le religieux qui procède à la *relaxation* et à la *réconciliation* des malheureux gitanos, possédés du démon, a lui-même l'air d'un mauvais esprit, et ses victimes sont trop misérables et trop désespérées. Il faut se garder, dans la pratique des arts, de confondre l'horrible avec le terrible. Toutefois ce tableau de l'exorcisme dénote quelques-unes des qualités d'un peintre. M. de Beaulieu nous paraît préférer l'école espagnole à toute autre : qu'il étudie donc Velasquez et Alonso Cano plutôt que Zurbaran et Ribeira, qu'il règle sa fougue, et nous lui garantirons un succès de terreur.—Si M. Anatole de Beaulieu trempe ses pinceaux dans le sang, le fiel et la sanie des plaies, M. Cibot semble, lui, délayer ses couleurs avec le lait et le miel. C'est de la douceur poussée quelquefois jusqu'à la fadeur. Il y a de l'analogie entre le talent de M. Cibot et celui de M. Lécurieux; les deux tableaux que ce dernier a exposés cette année, et qui ont pour sujet *les Préparatifs du martyre de saint Bénigne* et *Saint Bernard fondant l'abbaye de Clairvaux*, sont plutôt l'ouvrage d'un dessinateur raisonnable que celui d'un peintre. Le ton général est trop uniformément gris; en revanche le sujet est bien conçu et clairement exprimé. Que M. Lécurieux se rappelle qu'il tient un pinceau.

Si maintenant de la peinture religieuse nous passons à la peinture historique et à l'anecdote relevée, les ouvrages éminens, ou seulement suffisans, nous paraîtront moins nombreux encore. Il est vrai que cette année la plupart des maîtres ont fait défaut. MM. Delacroix, Scheffer, Delaroche, Léon Coignet et Gleyre sont absens; MM. Horace Vernet et Alexandre Hesse n'ont exposé que des portraits ou de petits tableaux de genre, tels que *le Traîneau russe*, *le Voyage dans le désert*, et *le Jeune Pêcheur*, où brillent l'exquise facilité du premier, le talent ferme et précis du second. M. Alexandre Hesse s'attache toutefois beaucoup trop à rappeler Léopold Robert. Le peintre du *Convoi du*

Titien, de *Léonard de Vinci* et de *Godefroy de Bouillon* doit songer avant tout à rester lui-même.

M. Couder, voulant nous représenter la grande scène de *la Fédération des gardes nationales et de l'armée au* 14 *juillet* 1789, a donné à son œuvre des dimensions colossales sans lui donner pour cela toute la grandeur que comportait le sujet. Cette sorte de contrat entre un peuple nouvellement affranchi et son roi, — contrat passé devant un demi-million d'hommes et qui n'en fut pas mieux observé par les deux parties, — devrait, ce me semble, figurer autre chose qu'une revue. Les acteurs principaux de ce grand drame, le roi Louis XVI, Lafayette et Charles Maurice de Talleyrand, sont rejetés sur des plans trop secondaires. L'œil s'égare dans ce champ immense, qui n'est pas suffisamment rempli, sans rien rencontrer qui soit digne d'un véritable intérêt. Si M. Couder eût voulu tirer tout le parti possible de l'état de ce ciel orageux instantanément déchiré par un rayon de soleil, s'il eût jeté dans l'ombre de grandes parties de sa composition, de manière à nous laisser vaguement entrevoir toute cette armée et cette innombrable multitude et à concentrer la lumière sur les acteurs principaux habilement groupés, s'il eût conçu toute cette scène à la manière de Turner ou de Martin, mais de Martin dépouillé de son aspect fantastique et devenu correct; au lieu d'un journal froid et compassé nous racontant le fait avec un style facile, clair, mais un peu prosaïque, au lieu de cette reproduction d'une des plus grandes scènes historiques des temps modernes réduite à une sorte d'étude topographique, nous aurions eu la représentation épique de cette merveilleuse et fatale solennité, où les présages du ciel furent moins trompeurs que les sermens des hommes.

MM. Gigoux, Martersteig, Court et Biard, en peignant, le premier un sujet tiré de notre histoire nationale, le *Baptême de Clovis*, le second *le Duc de Saxe-Weymar entrant à Vieux-Brissac en* 1638, les deux autres en retraçant des évènemens contemporains, nous paraissent s'être également trop préoccupés de la réalité et n'avoir fait que de la chronique en grand. Sans se jeter dans l'allégorie, la peinture historique, comme toute autre, exige une certaine intelligence poétique et idéale du sujet sans laquelle l'art n'existe plus. La représentation purement matérielle du fait nous paraîtra toujours insuffisante. L'un des plus grands peintres de l'école française, Gros, dans ses tableaux du *Combat d'Aboukir* et des *Pestiférés de Jaffa*, nous a montré comment on pouvait agrandir et poétiser l'histoire contemporaine, sans recourir aux abstractions insipides et aux symboles. Nos

peintres historiques et nos chroniqueurs ne peuvent que gagner à se bien pénétrer de son exemple.

Cette *idéalisation* du sujet est particulièrement obligatoire lorsqu'il s'agit de retracer quelqu'une des scènes des premières époques de nos annales, de ces époques presque fabuleuses où l'histoire prend la couleur et le grand caractère de l'épopée. Quand par exemple M. Gigoux, dans son tableau du *Baptême de Clovis*, se borne à la traduction littérale et en quelque sorte matérielle de ces paroles rapportées par Grégoire de Tours : « Courbe ta tête, fier Sicambre; adore ce que tu as brisé, et brise ce que tu as adoré, » et qu'il nous montre le roi franc courbant le front sous la main de l'évêque qui verse l'eau du baptême, avec ce sentiment d'appréhension humble et colère à la fois de l'esclave que le maître va châtier, croit-il nous avoir complètement fait comprendre un fait qui, dans son apparente simplicité, renferme toute une révolution sociale et religieuse? Les femmes qui assistent à cette solennité, dans des ajustemens que nous voulons croire historiques, ces guerriers barbares aux costumes plus ou moins étranges, ne suffisent pas pour établir la vérité historique. Cette vérité, c'est la physionomie de chacun des personnages qui doit l'exprimer. Pour notre part, nous sommes fermement convaincus que, lorsque le roi Clovis consentit au baptême, il fit autant acte de politique que de chrétien. S'il courba le front, ce fut de bonne grace et sans colère, et si l'évêque prononça les paroles que Grégoire de Tours a rapportées, ce fut sans doute d'accord avec ce prince rusé, qui sentait que pour gouverner plus aisément un peuple indomptable il fallait savoir lui donner un éclatant exemple d'humilité chrétienne et de soumission. Comme peinture, le tableau de M. Gigoux est l'un des plus vigoureusement exécutés du salon. L'expression de satisfaction contenue des femmes est bien exprimée. C'est la partie la mieux comprise et la plus finement sentie du tableau.

MM. Philippoteaux, Larivière et Auguste de Bay, se sont aussi attachés à la reproduction plus ou moins exacte du fait, tel qu'ils le comprenaient, dans leurs tableaux du *Retour des Sédanais*, de la *Bataille d'Ascalon*, et de la *Bataille de Dreux*, laissant aux costumes et à l'action, toujours vaguement écrite, mais par-dessus tout à la notice du livret, le soin de caractériser leur œuvre. Qu'est-il arrivé? C'est que ces batailles ressemblent à toutes celles que nous avons déjà vues, que l'attention se fatigue, et que l'habileté avec laquelle certains détails sont exécutés n'a pas même le pouvoir de la réveiller.

Parmi les peintres d'histoire contemporains il existe un groupe

d'artistes peu nombreux qui forment la coterie dite des *immobiles*. Cramponnés au procédé purement classique, ces peintres continuent avec une imperturbable constance David et l'école impériale, choisissant les sujets en faveur il y a trente ans, se servant du même crayon et de la même palette. Les années se sont succédé, le siècle a marché, leur façon de voir et d'exprimer est seule restée la même. La plupart de ces peintres stationnaires s'abstiennent sagement, et n'ont rien envoyé au salon de cette année. Quelques-uns, moins réservés, nous montrent *Brutus au Capitole*, *la Sibylle de Cumes*, *la Nymphe de la Seine* et *Saint Paul à Athènes*. M. Norblin, l'auteur de ce dernier tableau, eût obtenu un succès d'enthousiasme il y a trente ans. C'est une composition sage, plutôt historique et philosophique que religieuse, et qui manque essentiellement d'originalité. Nous ne porterons pas le même jugement de *la Sibylle de Cumes* de M. Goldschmidt : elle paraît fort embarrassée de ces beaux volumes reliés en veau, et je crois dorés sur tranche, que le roi Tarquin eut grand tort de refuser, car ils eussent merveilleusement figuré dans la belle bibliothèque qui ornait sans doute le cabinet d'un prince sous lequel l'art de la reliure était poussé si loin !

Quelques artistes moins arriérés ont voulu tenter dans la peinture historique la même révolution que l'école néo-chrétienne avait opérée dans la peinture religieuse et avec un sentiment analogue. Séduits par l'exemple que leur avaient donné les historiens contemporains, et, comme eux, se préoccupant tout à la fois de la vérité positive et de cette sorte de vérité naïve et poétique qui caractérise chaque époque, ils ont brusquement remonté le cours des siècles. Eux aussi ont reproduit la plupart des motifs que l'école de David avait traités de préférence, dans le but, il est vrai, de nous montrer de vrais Grecs et de vrais Romains.

Carstens chez les Allemands et M. Ingres, peintre de l'*Œdipe* et du *Sphinx*, avaient compris la fable dans un sentiment assez voisin de celui d'André Chénier. L'école de David s'était bornée à l'étude des peintures de Pompeï, des noces aldobrandines et des bas-reliefs des dernières époques de l'art grec : tous deux consultèrent de préférence les sculptures archaïques, les vases grecs et étrusques, et s'efforcèrent de reporter l'art à ses origines. Cette tentative, que le succès n'a couronnée qu'imparfaitement, est restée sans imitateurs, car nous ne pouvons regarder comme tels ces artistes qui, au moyen d'une érudition incomplète, ont donné à l'antiquité des allures toutes modernes.

On a pu lire, il y a quelques années un roman de M. Bulwer, *le*

Dernier jour de Pompeï, dans lequel cet écrivain, plus ingénieux que profond, a prétendu nous initier à la vie intime des Romains vers l'an 79 de l'ère chrétienne. Ce roman, où l'érudition la plus superficielle revêt à chaque page les formes de la fatuité, de l'amour et de toutes nos passions modernes, n'est qu'une sorte de contre-partie *fashionable* des Voyages d'Anacharsis et d'Anténor, ou des singulières restaurations de la vie antique de l'Allemand Bœttiger, qui en savait un peu plus long que M. Bulwer. Nous le croyons dans son genre tout aussi faux que ces ouvrages. Pour tout ce qui tient à la vie physique et aux objets matériels, ce roman offre une certaine exactitude, l'auteur ayant pu l'écrire sous un portique de Pompeï ou dans les salles du musée des Studj. Quant à la vie intellectuelle, aux habitudes morales, c'est autre chose. Ces Romains de Pompeï sont de petits maîtres du XIXe siècle, parlant le langage précieux du dandysme, et qui certainement ont lu Byron et Moore. Un des tableaux les plus bizarres de l'exposition, *Alexandre visitant le port de Corinthe*, par M. Bard, présente une extrême analogie avec le roman de M. Bulwer. Même luxe d'érudition quant aux objets matériels. Voici les temples, les vaisseaux, les vêtemens, les armes, les meubles des Grecs du temps d'Alexandre; mais ce prince et sa cour, ce peuple, ces esclaves, ces soldats qui se pressent sur cette place publique, sont-ce bien véritablement des Grecs? Nous ne le pensons pas; la physionomie de la plupart de ces personnages est moderne; leurs manières d'être, d'agir, de penser même sont modernes. Ce sentiment moderne qu'on a nommé la rêverie apparaît à l'exclusion de tout autre dans tous ces grands yeux noirs démesurément fendus et qui semblent tous découpés sur un même patron. Ce tableau, qui présente un intérêt de curiosité assez grand et qui a nécessité certaines études, pèche en outre par l'exécution, qui est d'une extrême faiblesse. Tout est peint dans un procédé uniforme, sans ombres et par conséquent sans lumière. Nous ne comprenons pas non plus comment l'auteur a pu, de gaieté de cœur, s'imposer la plus grande des difficultés, celle de peindre l'espace sans division de plans; nous avons horreur sans doute de ces coulisses qui découpent tels et tels tableaux, mais quand on veut représenter l'étendue et une grande réunion d'hommes, pourquoi renoncer aux ressources que présentent certaines combinaisons de perspective linéaire et certains artifices de perspective aérienne?

La *prise de Marrah* de M. Decaisne et le *Louis XI aux pieds de Saint François de Paule* de M. Gosse sont des tableaux intéressans auxquels leurs auteurs n'ont pas sans doute prétendu donner une

grande importance historique. Il y a du mouvement dans le tableau de M. Decaisne et même de la force. L'homme qu'une flèche frappe à la gorge et qui tombe à la renverse, et celui qui franchit la muraille, sortent du lieu commun. Le tableau de M. Gosse, quoique de petite dimension, dénote un grand effort d'exécution. Quelques expressions sont fort heureusement saisies. Anne de Beaujeu seule est bien calme, et peut-être M. Gosse, même en la personne de Louis XI, a-t-il bien profondément humilié l'homme et le roi. Au total, c'est un ouvrage réussi. Nous préférerions, toutefois, que son estimable auteur cherchât à nous rappeler certain tableau de *la Charité* qui figurait à l'une des dernières expositions, plutôt que ces petits tableaux anecdotiques qui ont pu faire la réputation de M. Paul Delaroche, mais qui sont loin d'être ses meilleurs ouvrages.

Le tableau de M. Longuet représentant *les réjouissances des Hongrois après une victoire remportée sur les Turcs* a un certain mérite de mouvement. On dirait la danse du *scalp* des Indiens Arriccaras ou Meunitarris. C'est de la peinture historique dont M. Biard semble avoir fourni les premiers éléments. M. Biard, lui, n'a pas été heureux dans son tableau du *Bivouac de la garde nationale, le soir du 5 juin* 1832. L'effet général de la composition ne manque pas de vérité, mais de cette vérité banale, nous dirons même officielle, que comportent de tels sujets. L'exécution de ce tableau a dû singulièrement coûter à M. Biard, ce peintre si raffiné du ridicule. Obliger l'auteur de *la revue de la garde nationale* à prendre la garde nationale au sérieux, c'est faire de M. de Balzac un grave moraliste et le condamner à ajouter un chapitre aux Pensées de Pascal.

A l'extrémité du côté droit de la grande galerie, tout à fait contre le pilier qui soutient l'arcade de la dernière travée, on voit un tableau représentant un petit cabriolet napolitain ou *corricolo*. C'est un de ces ouvrages mesquinement calqués sur la nature, sans accent, sans science de couleur, et grotesques à force d'être vrais.

Tout à côté du petit cabriolet, et sans doute pour établir un contraste bien frappant, on a placé une toile de moyenne grandeur, où un jeune peintre, M. Auguste Gendron, a représenté le *Dante commenté en place publique*. Là tout est simple, naturel, distingué : l'ensemble de la scène est parfaitement disposé; les attitudes de chacun des personnages sont vraies, conformes à leur âge, à leur sexe, à leur situation. Le docteur qui occupe la chaire florentine, ornée de mosaïques, véritable tribune de l'époque, et qui explique un passage du poète, a bien le caractère solennel et pénétré qui convient au com-

mentateur de la *Divine Comédie;* les vieillards placés au pied de la chaire, qui écoutent en réfléchissant, et dont l'un, le front dans la main, feuillette un livre, participent bien de cette même impression solennelle. A la gauche du spectateur, sur le devant du tableau, un homme encore jeune, tout en prêtant l'oreille aux paroles de l'orateur, se laisse aller aux pensées que les vers du poète ont éveillées dans son ame. Beau comme Paul de Malatesta, il rêve sans doute à quelque Francesca idéale. Un groupe de jeunes femmes est placé vis-à-vis de la tribune, dans de charmantes attitudes. Quelques-unes, poussées par un sentiment de curiosité naturelle à leur sexe, et ne voulant perdre aucun des gestes de l'orateur, l'écoutent la tête levée, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte. Il faut que ses discours soient bien attachans et qu'il parle en effet de Beatrice ou de Francesca, car leur attention est vivement excitée. Une jeune enfant, pour laquelle ces paroles n'ont pas encore de sens, s'est laissée glisser aux pieds de ses compagnes, et, des fleurs dans la main et des fleurs sur la tête, elle dort du sommeil de l'innocence. Sur un plan plus reculé, divers personnages écoutent chacun avec une expression différente, mais qui peut-être pourrait être un peu plus caractérisée. Quelques édifices florentins, très convenablement choisis et disposés de façon à ne pas encombrer la toile, ferment le champ du tableau, dont ils forment le fond. Dans ce paysage accessoire et dans les détails d'architecture des divers plans de son tableau, M. Auguste Gendron a su éviter toute banalité, tout remplissage de convention. On voit que chacun de ces détails comme chacun de ses personnages a été étudié sur place et dans ce sentiment de réalité poétique que nous réclamions tout à l'heure. Pour arriver à ce résultat, le jeune peintre a dû passer plus d'un jour dans les galeries de Florence et devant les belles fresques de ses églises, et cependant il n'y a là ni pastiche ni réminiscence trop directe. Ce qui nous charme dans ce tableau si calme, c'est sa parfaite distinction, c'est cet intérêt local que nous préférons singulièrement à toute cette prétendue couleur locale de ces copistes de meubles, d'armes et de costumes, qui s'inquiètent si peu de ce que font ou disent leurs personnages. Si, tout en se maintenant dans cette ligne sévère et en se gardant bien de rien sacrifier de ce sentiment fin et relevé qui caractérise son œuvre, M. Gendron veut monter sa gamme de couleur de quelques tons, s'il s'attache à lier un peu plus entre eux chacun de ses groupes, et qu'une autre fois il laisse moins de vide au centre de la composition dont il pourrait étendre le champ (il en sait assez pour cela), nous ne doutons pas qu'il arrive

à produire une de ces œuvres qui classent un homme. *Le Dante commenté en place publique* n'est à tout prendre que l'ouvrage d'un jeune homme qui essaie ses forces; cependant n'est-ce pas déjà l'un des morceaux les plus distingués de l'exposition actuelle?

Ce tableau, si rempli d'études sérieuses, de promesses et de qualités excellentes, est donc placé côte à côte avec le petit cabriolet napolitain dont nous parlions tout à l'heure. Hé bien, le public s'amasse devant le petit cabriolet, admirant comment dix personnes peuvent s'y placer soit dedans, soit à l'arrière, soit même dessous dans un filet, et s'extasiant sur le rare mérite de l'auteur qui a su produire une si belle chose. Quant au tableau de M. Auguste Gendron, il ne paraît pas exister pour lui; je me trompe; il prend trop de place, et il a l'horrible tort de rejeter le petit cabriolet dans un coin, de sorte qu'on ne peut en jouir comme on voudrait. Vraiment, ceux qui prennent l'art au sérieux sont des êtres bien admirables! Au début, la foule les dédaigne, la critique les méconnaît ou les décourage. Il est vrai qu'ils ont toujours en perspective une grande compensation : le succès. Tout ignorante qu'elle est, un jour vient où la foule voit et s'arrête. Ce jour-là, le grand artiste n'aura peut-être pas été tout-à-fait lui-même. S'il s'appelle Ingres, il aura produit *Henri IV et ses enfans;* s'il s'appelle Delaroche, *Cinq-Mars* ou *Jeanne Gray;* s'il s'appelle Delacroix, *Sardanapale* ou *le Prisonnier de Chillon*. N'importe, ce jour-là, le public, qui l'a compris à demi, a fait connaissance avec lui; il répète son nom, le proclame, et le voilà tout à coup à la mode. Mais si l'oubli a ses découragemens, la popularité a bien aussi ses écueils. Le jour que le grand artiste ou l'homme de talent sont acceptés par la foule, est souvent pour eux un jour très fatal. Voyez ce que sont devenus, à la suite de ces bruyantes ovations, MM. Eugène Devéria, Court et Winterhalter, non pas, si vous voulez, comme peintres de portraits, mais comme peintres d'histoire et de genre relevé. Chacun d'eux a eu son jour de popularité, et s'est comme abîmé dans son triomphe. Voyez sur quelle pente rapide et fatale sont aujourd'hui placés M. Gallait, le brillant peintre de batailles, et M. Papety. M. Papety surgit la veille de la foule par une œuvre, incomplète sans doute, mais honorable, pleine de rares qualités et qui promettait un peintre. Le voilà qui, dès le second jour, quitte le glorieux sentier pour ces chemins de fleurs où le talent se perd. Hier, il parlait à l'intelligence un langage obscur, mais élevé; il en est aujourd'hui à caresser les penchans libidineux du public, jaloux sans doute d'exercer vis-à-vis de lui, et en s'adressant

à ses sens, cette *attraction passionnelle*, mobile principal de l'action phalanstérienne. Nous sommes loin, certainement, de nier les qualités de coloriste et de dessinateur élégant qui distinguent la petite composition où M. Papety a retracé la *Tentation de saint Hilarion*. Le torse de la jeune fille, qui se détire avec une sorte de nonchalante volupté, de manière à développer tous ses charmes et à donner plus de saillie et de rondeur au contour, l'amoureuse et provoquante langueur dont son œil noir est rempli, la grace avec laquelle sa magnifique chevelure d'ébène a été rejetée en arrière, de façon à détacher merveilleusement les chairs blanches et roses de son beau corps; cette légère draperie constellée jetée sur ses autres charmes avec cette coquetterie si propre à irriter le désir, tant de talent prodigué prouve tout ce qu'on est en droit d'attendre de M. Papety redevenu lui-même, plus épris de la grace décente, de la beauté sublime, de la forme idéale que de la grace mignarde, de la beauté terrestre et de la forme matérielle; cherchant plutôt à parler à notre ame qu'à nos sens, et faisant de moins lascives avances aux instincts grossiers du public. Le public n'a peut-être pas pour les images érotiques toute la dévote horreur de son saint Hilarion; il faut se garder de caresser ses faiblesses.

M. Gallait obéit à d'autres tendances. Sa fougue l'entraîne; il outre l'énergie, et applique à de petites compositions les procédés de Ribeira et de Michel-Ange de Caravage. En retraçant la *Prise d'Antioche*, il a choisi le moment où un renégat vient de livrer aux croisés trois tours du rempart. Ceux-ci se précipitent dans la ville, au milieu de la nuit, au cri de *Dieu le veut*, et massacrent tout ce qu'ils rencontrent. On comprend, à la furie avec laquelle ils se ruent sur cette proie, qu'ils ne se reposeront qu'après avoir égorgé bien des milliers d'hommes. L'obligation de représenter un combat de nuit a peut-être seule entraîné M. Gallait dans un système d'ombres et de lumières si heurtées. L'effet toutefois est saisissant; mais c'est plutôt là une chaude esquisse qu'un tableau.

Il y a de l'analogie entre le talent de M. Gallait et celui de MM. Diaz et Adrien Guignet; *l'Orientale*, *le Maléfice* et *les Bohémiens* du premier sont aussi d'admirables esquisses. A l'aide d'une touche savamment heurtée et d'une brusque disposition de chaque teinte dans toute sa vivacité, sans modelé intermédiaire, sans fusion, rappelant la mosaïque, M. Diaz a obtenu des effets d'une puissance singulière. Ce sont là de merveilleux tours de force de coloriste, et si nous nous

laissons aller à y applaudir, c'est que M. Diaz ne nous a pas donné, comme M. Gallait, un beau tableau de bataille, le meilleur peut-être du musée de Versailles.

Ces observations peuvent s'appliquer à *la Mêlée* et au *Salvator Rosa chez des brigands*, de M. Adrien Guignet. Même touche brutale jusqu'à l'insolence, même dédain de la forme, même vigueur d'effet. Ces tableaux de M. Adrien Guignet sentent toutefois le pastiche. Un peu plus au fond de la grande galerie, dans la travée italienne, nous pourrions retrouver les origines des tableaux de M. Guignet. Qui ne connaît en effet les *Rochers* et la *Grande Bataille* de Salvator Rosa? Ce sont les mêmes chevaux monstrueux, les mêmes hommes, les mêmes armes; l'épée frappe de la même manière; des cris semblables sortent de la poitrine des combattans. Là aussi des plaies horribles, des monceaux d'hommes et d'animaux entrelacés, du sang partout. Ces rochers blancs aux ombres noires, ces arbres couleur de bistre, ces eaux brunes qui ont les reflets du fer, ce jour sinistre qui enveloppe le paysage plutôt qu'il ne l'éclaire, nous retrouvons tout cela, et avec un degré de puissance de plus, dans les deux tableaux de Salvator Rosa. Nous ne devons donc regarder ces compositions de M. Adrien Guignet que comme de vigoureuses fantaisies dans la manière de ce maître. Que désormais cet artiste songe à être lui-même.

Nous avons dit plus haut que l'énergie seule inspirait les passions durables; mais ces passions, la beauté de la forme les fait naître, et, en général, notre école énergique ne tient pas assez compte de cette beauté. M. Couture, dont le tableau de *l'Avare* ou *l'Amour de l'or* est certainement l'un des plus frappans du salon, nous semble complétement ignorer que cette beauté existe; nous ne sommes même pas bien convaincu qu'il croie à la forme. A l'exemple d'une école littéraire dont il a conquis les vives sympathies, il subordonne et sacrifie tout à la couleur. Elle ruisselle de son pinceau, comme de la plume de ces écrivains, formant sur sa toile de bizarres et splendides cristallisations qui affectent la forme humaine, mais qui ne sont pas l'homme. Les conditions les plus essentielles à la vie leur manquent. Les proportions de ces membres sont impossibles; ces muscles n'occupent pas leurs places respectives, les attaches ne se comprennent pas, le contour manque absolument. Nous savons bien que cette école nie le contour, qui n'est cependant que l'indication de la limite. Qu'on adoucisse ce contour, qu'on le noie même dans les fonds, comme ont fait les coloristes vénitiens et espagnols, comme l'a fait surtout Murillo; rien de mieux, pourvu toutefois que cette modifi-

cation de la limite ne détruise pas la forme et n'altère en rien les proportions relatives de chacune des parties.

Dans l'admirable tableau de *l'Enfant prodigue*, qui faisait partie de la galerie du maréchal Soult, Murillo avait jeté et modelé sa couleur sur la toile avec une inimaginable énergie. La lumière rayonnait des chairs vraiment palpitantes; les jambes nues de l'enfant prodigue agenouillé étaient surtout merveilleusement peintes. De près le contour s'effaçait; mais à une certaine distance la forme reparaissait dans toute sa netteté, aussi précise, aussi ferme, que dans un tableau d'Albert Durer ou d'Holbein, mais avec un modelé bien autrement puissant et une tout autre saillie.

Le manque de précision apparaît dans toute la composition de M. Couture, dans les détails comme dans l'ensemble. Tout est peint dans un procédé d'empâtement et de modelé uniforme, les étoffes comme les chairs. Les ombres du visage et particulièrement du front du personnage principal, si peu caractérisé que le sexe a paru douteux, et que certains critiques l'ont pris pour une femme; ces ombres sont noires, sans transparence, contrarient la forme et dessinent plutôt des cordes que des plis. Les femmes n'ont pas même cette beauté charnue des coloristes flamands; nous concevons parfaitement que l'avare leur refuse son or. Du reste le sujet est peu compréhensible, l'auteur, comme tous les coloristes exagérés, ayant moins de souci de ce qu'il veut exprimer que de ce qu'il peut montrer, et cherchant plutôt à parler à l'œil qu'à l'esprit.

M. Leleux, dans son tableau des *Cantonniers* si heureusement inspiré de la nature la plus simple et la plus vulgaire, a su, lui, parler à tous deux. Chacun de ces petits personnages si vrais d'attitude et d'expression, soit qu'ils mangent, se reposent ou dorment, sont bien complets, et la vie qui les anime n'est pas plus factice que la lumière qui les éclaire. Il y a là cette compréhension intelligente de la nature, sans laquelle la réalité elle-même perd tout prestige, et la reproduction exacte de l'objet tout intérêt; l'idéal, en un mot, de la vérité.

Cette même intelligence de la nature distingue, au plus haut point, les peintures de M. Saint-Jean. Il y a certainement dans le nombre des tableaux de fruits et de fleurs qui ont été exposés cette année, des copies de la nature plus littéralement vraies, où chaque pli et chaque nervure de la feuille, chaque aspérité de l'écorce des fruits, chaque grain de la grappe de raisin, pris isolément, sont plus exactement reproduits; voyez plutôt les *Fleurs et Fruits* et les *Raisins* de M. Pascal Maçon. C'est botaniquement vrai comme une description du

Bon Jardinier. Mais ce ton local de chaque objet habilement subordonné au ton d'ensemble, mais l'art avec lequel ces fruits sont groupés, mais l'air qui circule entre chacun de ces grains de raisins, qui pénètre sous ces feuilles, mais cette étonnante vérité de couleur, d'aspect et de forme, obtenue par une entente admirable du clair obscur, et plus vraie mille fois que la vérité mathématique, mais cette harmonie générale, l'art prodigieux, en un mot, avec lequel tout cela est conçu, et surtout exprimé, est-il quelqu'un de ces peintres qui le possède au même degré que M. Saint-Jean? En existe-t-il, même dans tout autre genre, qui sache donner comme lui à l'objet sa forme réelle et sa beauté idéale? C'est que M. Saint-Jean est un véritable poète doué de l'organe qui perçoit vivement et de l'instrument qui exécute : il sait lever un pan du voile et, à propos d'une fleur, d'un fruit, d'un grain de raisin, il montre aux hommes, sous des aspects encore ignorés, un coin du monde qu'ils habitent.

En peinture, comme en poésie, l'image n'est rien, le rhythme est tout. Que l'on calque l'objet, que l'on reproduise les dimensions même de la nature, on peut être exact, on n'est pas vrai. En voulez-vous une preuve? Voyez ces deux tableaux où M. Eugène Verboeckhoven nous a représenté des vaches et autres animaux de grandeur naturelle. Chacun de ces animaux, dans son ensemble et dans chacune de ses parties, a été calqué sur la nature. Ces gros yeux, ces grandes cornes, ces touffes de poils lisses ou hérissés, tout cela est très exactement imité; les pierres du chemin sont comptées; l'herbe que foulent ces vaches et ces moutons est reproduite brin à brin. Eh bien! je ne vois là que des vaches, des moutons, de l'herbe peinte. Rien ne s'empare de mon imagination, et ne me fait croire à la réalité. Le rhythme manque.

Comparez à ces tableaux de M. Verboeckhoven les études de chasse de M. Jadin, qui a le sentiment d'un certain idéal et que le rhythme touche. Tout incomplètes que sont ces compositions, toute heurtée qu'est la touche, toutes négligées que paraissent certaines parties, elles donnent plus à penser, elles sont peut-être même plus voisines de la nature que les prairies de M. Verboeckhoven. Elles sont loin toutefois de satisfaire à toutes les conditions de l'art et de s'emparer de nos sympathies comme les tableaux de M. Saint-Jean. M. Saint-Jean est un vrai poète, et M. Jadin un poète fantastique.

Nous ne pouvons parler de tout, ni même de tout ce qui est bon ou suffisant. C'est ainsi que nous sommes obligé de nous contenter de mentionner en passant l'*Esther* de M. Léon Benouville, la *Reine*

Élisabeth de Hongrie de M. Glaize, l'*Éducation de la Vierge* de M. Beaume, la *Prière du matin* de M. Édouard Dubuffe, *l'Idylle et l'Élégie* de M. Landelle, *le Tasse chez des bergers* de M. Lobin, la *Visite à la Nourrice* de M. Wilems, et de ne citer que pour mémoire les noms de MM. Schopin, Wattier et Colin, artistes faciles et féconds. M. Tony Johannot a également exposé cette année une série de petites compositions qui ne rappellent que les parties les moins sérieuses de son aimable talent. Nous devons encore signaler comme le chef-d'œuvre du genre *éblouissant* un tableau de M. Henri Baron, représentant *Giorgione Barbarelli faisant le portrait de Gaston de Foix, duc de Nemours*. M. Henri Baron procède directement de Bonington, l'admirable faiseur d'esquisses. C'est une des plus riches et des plus vives palettes que nous connaissions. Ses tons moirés, chatoyans et parfois d'une rare finesse, — voyez par exemple la robe de l'enfant dans ce tableau de Giorgione, — plaisent tout d'abord à l'œil, qu'ils finissent par éblouir. Quelques parties de son tableau sont excellentes. Gaston de Foix est posé avec un sans gêne et un naturel parfait. Giorgione Barbarelli, assis à son chevalet, armé de la palette et du pinceau, est tout entier à son œuvre. Ce col maigre et nerveux, ces cheveux noirs et hérissés, dénotent bien l'homme passionné, le grand artiste mort d'amour à trente-quatre ans. Toutefois, Giorgione peignant devait avoir quelque chose de plus calme et de plus contenu. Cette fougue et cet entraînement du peintre qui couve de l'œil son modèle, et qui semble prêt à dévorer sa toile, conviendraient mieux, ce me semble, au Tintoret qu'à l'auteur des peintures si admirablement terminées et *surglacées* de la galerie du palais Manfrini.

Diderot, dans ses notes sur le salon de peinture de 1767, s'écriait, à propos de quelques mauvais portraits : « Quelle fureur d'éterniser sa physionomie quand on a celle d'un sot! Il me semble que quand on a la fantaisie d'occuper de sa personne un art imitatif, il faudrait avoir d'abord la vanité d'examiner ce que cet art en pourra faire. » Il nous semble que cette *vanité* est aussi rare de nos jours que du temps de Diderot. Aussi que dirait ce philosophe enthousiaste, en parcourant nos galeries d'exposition actuelles, où ces portraits ridicules ne se comptent plus par douzaines, mais par centaines, tandis que les bons sont si rares?

M. Dedreux doit être rangé parmi les exceptions; comme portraitiste, il ne manque pas d'une certaine force. Son duc d'Orléans à cheval est un des meilleurs portraits qu'on ait faits de ce prince. On assure qu'il a produit une vive impression sur une noble veuve; nous le croyons

aisément, car voilà bien l'air si naturellement bon et si dignement cordial du prince royal. La pose est naturelle, mais extrêmement familière. Un écuyer trouverait peut-être quelque chose à reprendre à l'*assiette*, qui paraît singulière. Au total, c'est un portrait satisfaisant et vigoureusement peint.

Le portrait en pied du duc de Nemours de M. Winterhalter, exécuté dans la manière expéditive et brillante de ce peintre, rappelle trop le jeune capitaine qui prend de ses moustaches filiformes un soin vraiment exagéré. Les jambes paraissent énormes pour le buste, et la taille est démesurée. M. le duc de Nemours a près de six pieds de haut sur la toile de M. Winterhalter. Les vêtemens sont trop amples, trop plissés; on devine le corps, on ne le sent pas.

On retrouve dans le portrait en pied de M. Pasquier, chancelier de France, par M. Horace Vernet, toutes les qualités séduisantes du maître. On ne saurait mieux poser son modèle ni le mieux habiller. Ces vêtemens-là n'ont certes pas été *mannequinés*. Mais la physionomie, pourquoi est-elle si fade? Mais les chairs, pourquoi ne sont-elles pas plus vraies? Chacun des détails de l'ameublement et du costume, exécuté dans un procédé de coloration uniformément vive, prend trop d'importance; les ornemens de bronze doré de ces meubles d'acajou attirent trop l'œil et nuisent à l'effet d'ensemble; l'air, en un mot, ne circule pas dans ce tableau. Le même reproche peut être adressé aux portraits de M. Guignet, fièrement campés, parfois d'un grand style, mais exécutés dans un système de coloration tellement uniforme qu'ils semblent tous jetés dans un moule coloré d'avance qui se prêterait complaisamment à la forme. Le portrait de M. le comte de Jankowitz paraît toutefois sortir de ce moule; il est plus fin et plus vrai de couleur. Le portrait de M. le comte de Rambuteau, par M. Henry Scheffer, a un grand mérite de ressemblance. C'est la nature prise sur le fait, mais sans beaucoup de caractère.

M. Henry Lehmann, fidèle à certains types aristocratiques, a peint cette année Mme la princesse de Belgiojoso. Ce portrait a un grand air de famille avec celui de Mme la marquise de Bedmar, que nous avons vu au dernier salon. La peinture de M. Lehmann n'attire pas, ne se fait pas comprendre de tous,mais subjugue par de rares qualités, en tête desquelles nous placerons l'extrême distinction. Comme exécution, c'est le procédé de l'école néo-chrétienne appliqué au portrait; la ligne est grande et très nettement caractérisée; la fermeté du contour est extrême, et la modération du coloris poussée quelquefois jus-

qu'à la froideur. Quoi qu'il en soit, M. Lehmann fait tout à la fois penser son modèle et penser le spectateur.

M. Brémond, qui a fait de sérieuses études des *fresquistes* italiens, a gagné en précision, sans trop chercher toutefois à rappeler l'école d'où M. Lehmann est sorti Il voit la nature d'une façon plus positive, mais moins ferme et moins savante. Le portrait de femme qu'il a exposé, sous le n° 225, est l'un des meilleurs de l'exposition. M. Dubuffe est ce qu'il a toujours été, et M. Court a une tendance de plus en plus marquée à se rapprocher de sa manière : témoin ce portrait des *Deux Sœurs* en costume de bal masqué, et l'étude de *Rigolette pensant à Germain*, car les *Mystères de Paris* ont aussi fait invasion au salon; et cependant M. Court, s'il le voulait, serait un grand peintre !

La nomenclature des portraitistes de talent pourrait être longue. Bornons-nons à citer M. Pérignon, qui menace d'envahir les domaines de M. Court, tandis que M. Court fait des incursions dans ceux de M. Dubuffe; MM. Jeanron, Marzocchi et Delaval, et Mlle Élisa Blondel, dont nous avons remarqué, dans le grand salon, deux portraits de petite dimension, exécutés avec une grande finesse et une rare précision.

Dans un dernier article, nous nous occuperons des paysages, des dessins, et de la sculpture.

F. DE LA FALOISE.

(*La fin au prochain numéro*).

BULLETIN.

La chambre a témoigné qu'elle voulait examiner de près la constitution financière de la presse. Elle a pris en considération la proposition relative à l'impôt du timbre qui frappe les journaux. La presse, qui parle et s'occupe de toute chose, doit reconnaître aujourd'hui qu'on parle et qu'on s'occupe beaucoup d'elle. Elle contrôle tout; on la contrôle à son tour.

Nous ne sommes pas surpris que les hommes sincères et désintéressés de toutes les opinions pensent qu'il soit urgent de trouver les élémens, les moyens d'une réforme dans l'organisation matérielle de la presse. Depuis quelques années, les spéculations industrielles ont tellement envahi les journaux, que les plus inattentifs, les plus indifférens, sont aujourd'hui frappés de cet état de choses. Ouvrez un journal, vous y voyez trôner la réclame et l'annonce; devant ces deux représentans de l'intérêt mercantile, les considérations, les faits politiques perdent tous les jours du terrain. On leur sacrifie tout, l'étendue et la fidélité des comptes-rendus des deux chambres, des documens qu'il serait utile de porter à la connaissance du public, des faits d'un intérêt général, européen, qu'il serait avantageux d'emprunter à la presse étrangère. Pendant que la politique se trouve ainsi resserrée, il n'y a plus de grand espace que pour les romans-feuilletons. Si un tel état de choses continuait, les journaux finiraient par ne plus être que des affiches et des romans portés à domicile.

La chambre a pris en considération la proposition relative à la taxe du timbre, et elle a eu raison de retenir l'examen de cette question importante. Pour l'examiner, elle est dans les conditions d'une impartialité véritable. On ne saurait la soupçonner de nourrir contre la presse quelques mauvais des-

seins. Si elle n'a pas pour les journaux l'enthousiasme vraiment extraordinaire de M. de Lamartine, qui leur attribue la puissance de créer des idées et des hommes de génie, la chambre sait quels sont les droits, quelle est l'influence de la presse dans un pays libre, et si aujourd'hui elle examine les conditions de son existence, c'est pour la relever, pour l'affranchir, et non pour l'entraver.

Il est remarquable au reste que dans cette question les passions politiques n'ont pas paru : si l'auteur de la motion, M. Chapuys-Montlaville, appartient à l'extrême gauche, sa proposition a eu pour appui un grand nombre de députés conservateurs; voilà qui garantit un examen impartial; ce n'est au profit d'aucune opinion particulière qu'une réforme est sollicitée, mais au profit de tous les partis, au profit d'une publicité plus réelle et plus morale.

Dans cette circonstance, le ministère ne s'est pas trouvé d'accord avec des membres de la majorité; il voulait écarter la question; la chambre, malgré ses efforts, a persisté dans l'intention d'un examen approfondi. M. Lacave-Laplagne a dit à la chambre que le timbre sur les journaux rapportait au trésor 3 millions 600,000 francs par an, et il a déclaré qu'il ne pouvait consentir à la disparition d'un pareil impôt. Mais pourquoi M. le ministre des finances n'a-t-il rien dit de la compensation qui est offerte à l'état? nous voulons parler de l'impôt sur l'annonce. Que représentent les annonces? Représentent-elles un intérêt public ou un intérêt privé. Quand, dans un journal, dix écrivains politiques agitent des questions, racontent des faits, font connaître au pays des choses, des évènemens, qu'il a besoin de savoir, on peut dire avec raison qu'ils servent un intérêt public, et il ne serait ni équitable ni politique d'entraver ce service utile à tous. Maintenant, qu'un industriel vienne étaler dans un journal l'annonce de son commerce, de son industrie, à qui veut-il avant tout être utile, si ce n'est à lui-même? On peut dire avec raison qu'il ouvre boutique au milieu du journal qui l'annonce, et qu'il appelle les chalands. Nous sommes là dans la sphère mercantile, c'est-à-dire dans la sphère naturelle de l'impôt. C'est l'intérêt privé, l'intérêt qui ne songe qu'à ses propres affaires, que l'état a le droit et le devoir d'atteindre. M. le ministre des finances veut absolument ses 3 millions 600,000 francs. Nous les lui donnerons, et voici comment. Nous ne saurions, il est vrai, prendre pour base des chiffres officiels, mais on peut avec vraisemblance estimer environ à 5 millions le revenu des annonces des journaux en France. Si sur ces annonces l'état percevait un impôt de 40 pour 100, il trouverait à peu près 2 millions dans cette taxe. Ce dégrèvement amènerait nécessairement une plus grande publicité pour les journaux, et le produit de la poste s'accroîtrait. Enfin, avec ce système, il est probable que les frais administratifs de l'état diminueraient aussi sensiblement.

Au surplus, toutes ces questions d'application et de pratique seront examinées par la chambre. Il ne faut rien faire avec légèreté. Il importe, au contraire, que tout soit scrupuleusement approfondi. Retournez le problème

sous toutes ses faces, vous trouverez toujours qu'il est plus juste, plus conforme à la nature des choses, d'atteindre par l'impôt l'industrie, et non pas la politique ou la littérature, l'affiche, et non pas le journal. Ainsi, en transportant l'impôt du timbre du journal à l'annonce, vous ne vous attaquez plus au produit brut, mais vous percevez sur la production un tribut légitime.

La question est neuve et attend une solution. Il y a un intérêt vraiment social à réformer la presse dans sa constitution financière, de manière à ce que les intérêts moraux reprennent le dessus. Il y va de l'honneur de la politique et des lettres de ne pas trop laisser envahir leur domaine par les spéculations de l'industrie, et surtout de ne pas voir ces spéculations les dégrader en leur faisant la loi. La chambre méritera véritablement bien du pays et de la presse en faisant sortir de la proposition dont elle a retenu l'examen un projet équitable qui, en plaçant l'impôt là où il doit être, témoignera de la sympathie sincère du parlement pour la liberté raisonnable d'écrire et de penser.

Il s'en est fallu de très peu que la chambre n'ait pris aussi en considération la proposition de M. Garnier-Pagès de convertir le 5 pour 100. Comme nous l'avions pressenti, tout le débat a roulé sur l'opportunité. M. le ministre des finances ne s'est pas engagé dans la question de droit, ou plutôt il l'a tranchée en faveur des conversionistes. Il a reconnu que le droit de remboursement ne pouvait jamais être aliéné par l'état, mais il a contesté qu'il fût opportun aujourd'hui d'exercer ce droit. L'effet de la conversion serait de déclasser une certaine partie de la rente, la masse de la dette flottante se trouverait augmentée, et cette augmentation ferait obstacle à la réalisation de l'emprunt au milieu duquel nous sommes. Voilà la considération toute pratique qui a déterminé la chambre à écarter la proposition, et encore on a pu voir à quelle faible majorité le rejet de la prise en considération a été votée. Ici encore les opinions politiques n'ont exercé sur le débat aucune influence. Plusieurs membres de la majorité se sont déclarés pour la conversion, et des membres de la gauche ont montré par leur absence leur indifférence pour la question.

Ce n'est qu'un ajournement; telle a été l'impression générale. La question a paru, du côté des conversionistes, plutôt gagner que perdre du terrain. Un honorable député, M. Gouin, a remarqué avec beaucoup de raison que l'opération ne pourra jamais être bonne et réussir que si le gouvernement y apporte une volonté ferme, arrêtée. Si l'année prochaine la question est reproduite, comme on peut s'y attendre, il sera nécessaire que le gouvernement tienne un langage plus franc, plus décisif, quel que soit le parti qu'il adopte. On ne pourra pas toujours dire que la mesure n'est pas opportune; il faudra déclarer si on la trouve ou non bonne en soi. Mais le ministère aime peu les partis tranchés; il a un goût prononcé pour un langage et des mesures dilatoires.

Cependant, en l'absence d'une direction ferme, chacun songe un peu à ses affaires. Or, maintenant ce dont on s'occupe presque uniquement, ce sont les chemins de fer, les projets de loi qui s'y rattachent, et les actions créées pour les réaliser. La faveur est tout-à-fait revenue aux chemins de fer, et l'engouement recommence. Puissent de nouvelles catastrophes n'être pas la conséquence de cette recrudescence industrielle! Les gens sensés et calmes ne voient pas sans quelque peine des membres des deux chambres s'intéresser dans des entreprises, même avant que les lois qui doivent les autoriser aient été votées par le parlement. Cette précipitation a mille inconvéniens. Il est déjà regrettable que des députés apportent dans ces questions des préoccupations particulières en raison des localités qu'ils représentent. Que sera-ce si des intérêts plus personnels encore viennent les influencer? La chambre va nommer les deux commissions pour examiner les projets de chemins de fer de Paris à Lyon, et d'Orléans à Bordeaux. L'honneur, ou si l'on aime mieux, l'avantage d'être commissaire est fort recherché; on le sollicite, on le brigue ouvertement. Ajoutez à cela les combinaisons par lesquelles les députés se promettent un appui réciproque. Les représentans du nord ne contrediront pas ceux du midi dans ce qu'ils peuvent désirer; mais aussi c'est à charge de revanche. Telles sont maintenant les pensées, les soins qui occupent la chambre; les questions politiques ne sont plus que sur le second plan.

Les débats du parlement anglais vont reprendre leur intérêt; on se rappelle que c'est après Pâques qu'un nouveau bill sur le travail des manufactures doit être discuté. Le ministère tory est revenu de la surprise où l'avait jeté l'espèce d'avantage remporté par lord Ashley, et M. Peel paraît résolu à être plus ferme, plus fier que jamais. Si la chambre des communes ne votait pas le bill qui lui sera présenté, le ministère ne cèderait pas, et il pourrait songer à une dissolution. C'est déjà beaucoup que d'avoir laissé circuler un pareil bruit. Dans une courte discussion qui s'est élevée entre lord John Russell et M. Peel, le chef du ministère s'est exprimé avec beaucoup de hauteur. Lord John Russell se plaignait qu'il n'y eût pas assez de vaisseaux anglais dans la Méditerranée; M. Peel a presque refusé d'entrer en explication sur ce point; il a prié l'opposition de vouloir bien ne pas s'immiscer dans des détails qu'elle n'avait pas le droit d'examiner, et de se reposer du soin de défendre l'honneur de l'Angleterre sur les ministres investis de la confiance de la couronne. On reconnaît à ce langage un cabinet résolu à ne pas se laisser harceler par ses adversaires, et à les intimider par la fermeté de son langage et de son attitude.

O'Connell est de retour à Dublin, et il a reparu au sein de l'association du rappel. Ses premières paroles ont été preque joviales. « Mes amis, a-t-il dit, il n'est rien de tel que de bien commencer. Réservez, je vous prie, vos applaudissemens pour la bonne nouvelle que je vais donner à l'association. J'ai 600 livres sterling à vous remettre de New-York. Voilà, n'est-ce pas, une somme assez ronde qui mérite bien quelques applaudissemens? » Après

quelques autres communications faites par plusieurs membres à l'assemblée, O'Connell a repris la parole, et s'est mis à parler de l'Angleterre. « J'y croyais, a-t-il dit, l'oligarchie toute puissante, et j'y ai trouvé, au contraire, un peuple parfaitement disposé pour l'Irlande, et imbu des plus saines idées de justice. » Le grand agitateur a raconté la réception qui lui avait été faite à Covent-Garden, à Birmingham; il s'est attaché à prouver que la faveur dont il avait été l'objet n'était pas l'effet d'un mouvement whig, mais était plutôt l'élan spontané d'un peuple qui a bien la conscience du droit. Enfin, il a terminé en critiquant le bill de franchise électorale pour l'Irlande, présenté en ce moment par lord Elliot. Ce bill tend, en effet, à établir en Irlande ce qui existe en Angleterre, l'enregistrement annuel des électeurs, l'appel aux juges, et la durée du *poll* limitée à deux jours dans les comtés, et à un jour dans les bourgs. Toute cette régularité est peu compatible avec les mœurs de l'Irlande, et ce prétendu bill de franchise serait peu favorable à la liberté, dont O'Connell est le défenseur. Probablement il reviendra sur ce sujet dans le sein de l'association.

En Espagne, l'opinion commence à demander vivement une amnistie. En effet, le ministère espagnol ne saurait attendre un moment meilleur pour fermer les plaies de la guerre civile et reprendre la vie régulière d'un gouvernement constitutionnel. C'est ce qu'aura pu faire entendre au ministère la haute expérience de la reine Marie-Christine. S'il est vrai que la reine-mère non-seulement n'ait témoigné aucun ressentiment à M. Gonzalès Bravo, mais semble lui avoir tout-à-fait pardonné, et même l'avoir pris en une certaine faveur, il doit lui être bien facile de conseiller la clémence envers des hommes qui ne l'ont jamais personnellement offensée. C'est d'elle, c'est de son influence qu'on attend une amnistie. Au moment où l'époux qu'elle s'est donnée reçoit le titre de duc, il est dans l'intérêt le plus vrai de la reine-mère que sa présence à Madrid soit signalée par un acte sincère de royale clémence. Carthagène s'est rendue; la révolte est partout réprimée, vaincue: il serait impolitique et dangereux de tromper l'attente générale de l'opinion, que des rigueurs inutiles après la victoire révolteraient.

M. le comte Bresson a commencé à Madrid à s'occuper des intérêts de notre commerce. Il y a beaucoup à faire, car il faut réparer tout ce qui a été tenté contre nous d'hostile et de haineux par le gouvernement d'Espartero. Le cabinet a déclaré, par l'organe du ministre des finances, que le gouvernement s'occupait activement de la révision des lois et des tarifs de douane, et qu'il était disposé à accueillir toutes les réclamations de la France qui lui paraîtraient justes. Que les faits répondent à ces sentimens, nous n'en demandons pas davantage. La France ne prétend pas que l'Espagne se nuise à elle-même pour la favoriser; elle sera satisfaite si les deux pays établissent désormais leurs relations sur les bases de la justice et d'un intérêt réciproque.

C'est un fait qui n'est pas sans gravité que l'acceptation si franche, par le

roi Othon, de la constitution que vient de débattre et décréter l'assemblée nationale d'Athènes. On peut dire que la révolution de septembre a reçu la sanction royale. Voilà donc la liberté constitutionnelle importée dans un petit pays qui est en contact avec trois grands états absolus, la Turquie, la Russie et l'Autriche. Ni Vienne, ni Saint-Pétersbourg, ni Constantinople, n'ont pu s'opposer à ce qu'une tribune se relevât dans Athènes; c'est un événement que l'avenir se chargera de féconder. L'avenir apprendra aussi aux Grecs qu'ils ont fait une faute en refusant les droits politiques à tous les Hellènes qui ne sont pas nés sur le territoire du royaume d'Othon. Les Grecs auraient dû se rappeler ce que dit un jour l'Allemagne dans des temps d'épreuve et de lutte : *La patrie allemande est partout où se parle la langue allemande.* Voilà ce que devrait penser la Grèce. Il y a des Grecs partout où est la langue et la religion grecque. Heureusement la décision prise par un patriotisme trop exclusif n'est pas irrévocable. Les leçons de l'expérience ne manqueront pas aux Hellènes : ils auront le temps de reconnaître combien il leur importe de reconstituer avec tous ses élémens l'unité morale de la nation grecque.

A Constantinople, on dirait que le divan voudrait troubler le concert qui a régné jusqu'à présent entre les deux représentans de la France et de l'Angleterre. Il demande, dit-on, le rappel de sir Strafford Canning, et en même temps il ferait droit à quelques réclamations du ministre de France. Il faudra, de la part de la diplomatie européenne, une volonté bien ferme pour triompher des résistances calculées de la Porte, de son entêtement systématique. Les Turcs défendent à la fois les derniers restes de leur nationalité et de leur religion : leur demander de ne plus faire tomber sous le cimeterre la tête de ceux qui apostasient en reniant Mahomet, c'est leur demander en quelque sorte d'apostasier eux-mêmes. Au surplus, le christianisme a aussi ses déserteurs, on parle d'un prêtre grec qui aurait embrassé l'islamisme. On dit que les musulmans l'ont porté en triomphe; ils se vengeaient ainsi de certaines défections qui les ont profondément irrités. Les deux religions sont en lutte, et des collisions sanglantes sont à craindre.

Heureusement en Afrique nous n'avons pas de querelles sur la foi et sur le culte. Sachons maintenir cet état de choses. Ne nous immisçons jamais dans tout ce qui touche la religion et les mœurs des Arabes; ne nous abandonnons pas à la manie de réglementer, qui est un écueil quand on veut coloniser d'une manière durable. Vous ne pourriez, par exemple, toucher aux lois civiles des Arabes, aux principes qui régissent leurs propriétés, sans toucher à leur religion, qui est le fondement de toute leur organisation sociale. Le Coran est pour eux non-seulement un livre religieux, mais un code politique et civil. Ayons dans l'Algérie la sagesse que les Anglais ont, sur ce point, dans les Indes, et nous parviendrons comme eux à y affermir notre empire. Quant aux promenades et aux expéditions militaires, elles exercent sur l'imagination des Arabes une influence utile à notre ascen-

dant, et elles ont l'avantage de tenir nos soldats en haleine. La dernière expédition, commandée par M. le duc d'Aumale, a été brillante, et a fourni à M. le duc de Montpensier une occasion heureuse de faire ses premières armes avec un élan qui lui a valu les applaudissemens de nos soldats. Cette promenade militaire, mêlée de rencontres, a eu pour effet de ruiner de plus en plus la position d'Abd-el-Kader, de faciliter l'acquittement des impôts, et d'amener la soumission de nouvelles tribus kabyles. M. le maréchal Bugeaud doit quitter Alger en ce moment pour pousser une expédition du côté de l'est.

On s'occupe assez peu ici de l'élection du député du 9e arrondissement. Il n'y a de part ni d'autre une grande animation. M. Locquet a des amis qui voteront volontiers pour lui; mais il est absent, il voyage en Italie, il n'est pas là pour animer ses partisans, pour en augmenter le nombre, pour répondre à ses adversaires, pour tenir tête à ses concurrens. L'opposition semble se partager entre M. de Sivry et M. Goudchaux. L'un appartient au centre gauche. On se rappelle qu'aux dernières élections générales il a succombé devant M. de Larochejacquelein, grace au secours prêté à ce dernier par le ministère. On ne saurait s'étonner que cette disgrace imméritée soit un grand titre aux yeux de l'opposition. M. Goudchaux appartient à l'extrême gauche, c'est-à-dire à cette partie de l'extrême gauche qui n'a pas abandonné *le National* pour *la Réforme*. Quant à M. Considérant, que nous ne pouvons guère classer dans l'un des partis parlementaires, il a été nommé l'an passé membre du conseil municipal par le 8e arrondissement. C'est une position peu favorable pour demander au 9e de le faire député. En général, cette élection n'a suscité ni candidature éclatante ni passions bien vives. Le ministère n'a mis personne en avant, et se contente de recommander en termes généraux M. Locquet. C'est presque décliner la lutte, puisque M. Locquet est absent, et laisse ainsi le champ libre aux divers candidats de l'opposition.

Les arts ont fait une perte qu'on ne peut laisser passer inaperçue. Thorwaldsen vient de mourir subitement à Copenhague. La vigueur de sa constitution semblait lui promettre de jouir plus long-temps encore d'une célébrité laborieusement conquise. On sait que le sculpteur danois a vécu longues années à Rome; c'est en face des chefs-d'œuvre de la statuaire antique qu'il s'inspirait et travaillait. Dans un siècle qui peut se glorifier de Canova, Thorwaldsen ne saurait avoir la première place. Comme l'écrivait, en 1818, lord Byron à l'ami auquel il dédiait le IVe chant de *Childe-Harold*, l'Europe n'a qu'un Canova : suffrage glorieux, car on sait combien le grand poète avait d'enthousiasme et d'intelligence pour les beautés de la sculpture; mais sans être à la hauteur de l'artiste qu'admirait si fort Byron, Thorwaldsen laisse dans les arts un nom qui ne mourra pas. Il était à Rome comme le représentant du Nord et de la race scandinave, que la Baltique envoyait sur les bords du Tibre pour recueillir et importer les grandes traditions de l'art.

On se rappelle avec quel enthousiasme le Danemarck l'accueillit, il y a quelques années, quand il revint dans sa patrie.

Si l'on ne peut se défendre d'un regret douloureux en voyant disparaître les hommes dont la carrière a été longue et pleine, combien n'est-on pas plus vivement affecté par la disparition prématurée de talens jeunes, devant lesquelles s'ouvrait un bel et honorable avenir! Les lettres viennent de perdre un jeune écrivain dont les essais philosophiques et littéraires avaient été remarqués dans la *Revue des Deux-Mondes*. Il y avait dans le talent de M. Lébre quelque chose d'éclatant et de sobre à la fois. Ce qu'il a écrit sur Schelling est certainement une des meilleures appréciations qui aient été faites du philosophe allemand. Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* ont pu apprécier aussi le tableau tracé par M. Lébre des destinées de la race slave. En le lisant, on sentait qu'un enthousiasme poétique et religieux animait l'écrivain. En effet, dans ces derniers temps, la pensée de M. Lébre s'était tout-à-fait tournée du côté des études slaves, et les livres ne lui suffisaient plus; il voulait aller interroger les divers théâtres où cette grande race s'agite comme dans l'attente de destinées nouvelles. C'est au milieu de ces projets que la mort est venue saisir M. Adolphe Lébre, dont l'esprit était sérieux et le talent remarquable.

REVUE DRAMATIQUE.

C'est une opinion très accréditée que Paris est par excellence la ville du mouvement et du changement; que tout s'y transforme d'un jour à l'autre et s'y renouvelle incessamment; que les hommes, les idées et les choses s'y succèdent avec une rapidité foudroyante, apportés, emportés par d'invisibles courans; qu'il n'est pas de cité où la mode soit plus capricieuse, la vogue plus passagère, l'esprit plus ondoyant, l'imagination plus mobile, la vie plus accidentée, plus féconde en imprévu de toute espèce, et qu'il serait moins facile d'en fixer la physionomie que d'arrêter les nuages à la course : kaléidoscope aux effets toujours nouveaux, lanterne magique où ne passent jamais les mêmes ombres, théâtre fantastique où les acteurs d'aujourd'hui ne sont déjà plus ceux de la veille, et feront place à ceux du lendemain. C'est surtout à distance que Paris vous apparaît ainsi; c'est dans la solitude des champs où vous êtes venu pour le fuir, qu'il vous assiége et vous obsède. Si loin que vous soyez allé, vous l'entendez mugir comme la mer au prochain horizon. Une sourde inquiétude ne tarde pas à vous surprendre sous ces ombrages silencieux qui vous promettaient le repos. Il vous semble bientôt que chaque journée qui s'écoule, sans autre incident pour vous que l'oiseau qui chante

ou la nuée qui passe, voit là-bas éclore un chef-d'œuvre, éclater une idée, s'accomplir une révolution. Il vous semble que tout marche à grands pas, tandis que seul vous restez immobile : vous vous rappelez avec effroi ce philosophe de la Crète, qui, après avoir dormi cinquante ans sans désemparer, se réveilla étranger à tout, inconnu à tous, et ne connaissant plus personne. Cinquante alors, c'était moins qu'un an de nos jours. Ce n'est pas tout; votre retraite se peuple à la longue de rêves ridicules et de fantômes saugrenus. Vous vous figurez que votre logis brûle, que vos amis vous oublient, et qu'on profite de votre éloignement pour ourdir contre vous des trames abominables. Vous ne résistez pas long-temps à l'anxiété qui vous dévore. Vainement, pour vous retenir, le toit hospitalier a redoublé de séductions; vainement les bois que vous avez vus s'effeuiller sont près de reverdir au souffle du printemps : vous partez au trot modeste des chevaux. Il me serait doux d'affirmer que les chevaux volent; mais en fait de voitures publiques, je ne vois guère que les administrations vis-à-vis desquelles on puisse raisonnablement se permettre une si poétique licence. Quoi qu'il en soit, vous roulez vers ce Paris, qui, du moins, a cela de bon, qu'on ne s'en éloigne jamais sans un sentiment de joie, et que jamais on n'y retourne sans un sentiment de bonheur. Vous avez hâte de juger par vous-même des révolutions opérées durant votre absence : vous songez avec émoi à cet Épiménide dont je vous parlais tout à l'heure; vous vous préparez aux innovations les plus étranges, aux bouleversemens les plus inattendus; vous ne seriez nullement émerveillé de ne plus trouver Paris à la place où vous l'avez laissé. Vous arrivez, et vous n'êtes surpris que d'une chose, c'est de n'être étonné de rien. Rien n'a changé. Vous croyez revenir de Saint-Cloud et entrer dans Paris après l'avoir quitté la veille. Vous l'avez quitté par un jour de pluie; vous y rentrez par une pluie battante. Vous prenez un journal; c'est le même article que vous avez lu, voici près d'un an, le matin de votre départ. Vous allez au théâtre, c'est la même pièce nouvelle; vous retrouvez les mêmes acteurs sur la scène, dans la salle les mêmes figures et le même ennui. En politique, c'est le même train; aux chambres, la même discussion. En littérature, toujours les mêmes noms et la même industrie. Pas un pauvre petit dieu nouveau! pas un grand homme fraîchement éclos! La mode elle-même, ce Protée femelle, la mode n'a point varié, et de votre habit de l'an passé l'étoffe seule a quelque peu vieilli. D'une autre part, on n'a point conspiré contre vous; on ne s'est même pas soucié de savoir si vous existiez. Votre logis est sain et sauf; vous y retrouvez les mêmes meubles, les mêmes préoccupations, les mêmes habitudes. Enfin, vos amis ne vous ont point oublié : il en est même jusqu'à deux qui ont remarqué votre absence, et paraissent seulement surpris de vous voir revenu si tôt. C'est alors que, maudissant le démon qui vous en a chassé, vous soupirez après les champs que vous venez d'abandonner. Vous reconnaissez que l'esprit de l'homme tourne et s'agite dans le même cycle, et que la nature seule se renouvelle sans cesse dans son éternelle beauté.

Quoi de nouveau, en effet, ô Athéniens! depuis près d'un an? Qu'avez-vous imaginé d'un peu neuf et d'un peu réjouissant, vous le peuple le plus ingénieux, le plus inventif et le plus charmant de la terre? Quelle grande pensée vous a préoccupé? Métropole des idées, reine du monde intelligent, quelle nouvelle création est sortie de ton cerveau fécond? Patrie des arts, quel astre nouveau vient de surgir à ton horizon? O Athéniens! peuple ingénieux en vérité, peuple inventif si jamais il en fut, peuple charmant par-dessus tous les autres, vous n'avez ni dégénéré ni perdu, Dieu merci! votre temps, puisqu'en moins d'une année vous avez étudié et appris la polka. La polka manquait à votre gloire et à votre orgueil bien autrement que les rives du Rhin; vous l'avez conquise, vous l'avez naturalisée sur votre sol; la polka vous appartient, elle est à vous, c'est votre bien. Vous prenez une danse où vos pères prenaient des provinces; vos pères, seulement, se montraient moins fiers, moins enivrés et faisaient moins de bruit de leurs belliqueuses conquêtes que vous de vos pacifiques exploits. Vous avez un homme qui écrit votre histoire avec la patience et l'érudition d'un bénédiction : cet homme est pauvre, il mourra pauvre, et de lui vous ne vous souciez guère; c'est tout au plus si vous savez son nom. Mais un M. Cellarius gagne, dit-on, outre l'honneur, dix mille francs par mois à vous enseigner l'art de tricoter des jambes à la slave ou à la hongroise. Qu'un pauvre diable de génie, une partition à la main, frappe à la porte des théâtres lyriques, il y frappera vainement, et des années s'écouleront avant qu'il ait pu rassembler un violon faux, une basse éreintée et une clarinette criarde qui daignent consentir à exécuter sa musique. Il en viendra tôt ou tard à ses fins, parce que le génie brise tous les obstacles et qu'il arrive tôt ou tard; mais de combien d'amertume ne l'aura-t-on pas abreuvé! La polka, c'est une autre affaire! Il n'est pas de salons, il n'est pas de théâtres qui ne s'ouvrent pour la laisser sauter; le public s'empresse autour d'elle, les plus blanches mains l'attirent, les plus frais minois lui sourient, on la sollicite, on lui fait les doux yeux; heureux trois fois, trois fois béni le parquet sur lequel elle veut bien octroyer quelques pas! Qu'une œuvre sérieuse s'élève par hasard, c'est à peine si au bout d'un an une feuille inconnue s'avise d'y consacrer quelques lignes et de la signaler à la curiosité. Mais la polka! sonnez clairons, battez tambours! Il n'est pas un journal, si grave et si dévoué qu'il soit aux grands intérêts de la chose publique, qui n'ait, dans ses feuilletons, dansé au moins une fois la polka. La polka est, depuis plus d'un mois, l'idole du feuilleton, l'enfant gâté du *Courrier de Paris*. Le style n'a point assez de graces, la rhétorique assez de fleurs pour la parer des pieds à la tête. D'où vient-elle? D'où ne vient-elle pas? Les critiques les plus émérites se sont transformés tout d'un toup en desservans de Terpsichore; Vestris remplace Aristarque, Petipa supplee Aristote; Quintilien n'écrit plus que sous la dictée de Perrot. On discutera plus tard les hautes questions de l'art dramatique; mais aujourd'hui de quoi parler, sinon de la polka? Et nous-mêmes, que faisons-nous ici? S'il vous est jamais arrivé, en pas-

sant les ponts, de voir la foule se presser le long des parapets et des grappes de têtes curieuses se pencher avec avidité sur la Seine, vous avez fait comme la foule, et bientôt vous vous êtes retiré confus, car il ne s'agissait sans doute que d'un bâton flottant ou d'un caniche noyé. C'est, pour parler franc, ce qui nous est advenu à propos de la polka. Nous nous sommes mêlé, comme un badaud, à la foule attroupée autour d'elle, et nous nous sommes retiré honteux, désappointé, jurant, mais un peu tard, qu'on ne nous y prendrait plus. Voici bien, à coup sûr, la plus sotte danse qui se puisse imaginer, une danse sans ame et sans cœur, sans fougue et sans amour, sans passion et sans entraînement; et d'ailleurs, en fût-il autrement, ce serait encore à désespérer des destinées d'une nation qui, froide aux grandes choses, peut s'enflammer à ce point pour de pareilles fantaisies. Où allons-nous? Au bas-empire, et nous y marchons à grands pas, si nous n'y sommes arrivés déjà. Nous n'avons goût qu'aux arts frivoles, et les futilités seules ont le privilége de nous passionner. Nous fuyons les enseignemens de la poésie et ne recherchons que les spectacles qui s'adressent à nos sens blasés; nous décourageons nos poètes et nous couronnons nos ténors; les distractions vulgaires ont remplacé les délassemens de l'esprit, et nous nous éloignons des œuvres de l'intelligence pour courir applaudir des chanteurs et des baladins.

C'est donc un grand et inappréciable bonheur que de rencontrer, par la polka qui danse et par le temps qui court, un esprit sérieux et convaincu qui, loin de se laisser entraîner par le flot, remonte le courant et tend obstinément vers les sources de l'art, au risque de mourir, comme Léandre, avant d'avoir touché la rive. Quel que soit le succès qui les couronne, nous applaudissons à de si nobles efforts, et, quoi qu'il arrive, le lutteur est sûr de nos sympathies : vainqueur, il recueille l'admiration, et vaincu, le respect. Il tombe environné d'hommages, et sa chute glorieuse éclipse et humilie le triomphe des indignes rivaux.

M. Alexandre Soumet est un des rares esprits qui ont conservé, dans cette époque de prose et d'argent, le culte sincère et désintéressé de l'art. M. Soumet est, moins le génie, un poète des temps antiques. On sent qu'il croit à sa lyre et à son trépied; on devine que l'inspiration le visite à certaines heures, et qu'alors son poil se hérisse comme la barbe de Calchas. Il est évident que ce n'est point là un de ces poètes cavaliers et mondains qui plaisantent avec la Muse, lutinent d'un doigt profane le fichu qui lui voile le sein, et la renvoient le plus souvent avec son bonnet de travers. Non, ce n'est point ainsi que M. Soumet se comporte vis-à-vis de la Muse; il l'accueille avec solennité, se prosterne devant elle, le front dans la poussière, et la chaste fille ne se souvient pas que l'illustre académicien se soit jamais autorisé de son long commerce avec elle pour déranger un pli de sa tunique. Ce respect de la forme, cette foi primitive, cette sincérité du culte, sont de précieuses qualités sans doute; malheureusement de l'excès du bien il est

résulté chez M. Soumet des défauts auxquels le génie seul pouvait échapper. A force de s'exagérer son importance et de se pénétrer de la haute mission du poète, M. Alexandre Soumet est arrivé, sans s'en douter, à l'emphase et à la boursoufflure. A force de chercher les célestes sommets, il ne s'est point aperçu qu'il laissait trop souvent la vérité à mi-côte et la simplicité au pied de la colline. A force de respecter et d'honorer la Muse, il ne l'a jamais possédée, et nous ne jurerions pas que la déesse ne se soit pas ennuyée quelquefois d'un amour si pompeux et si vide, d'une adoration si creuse et si sonore. Toutefois, les qualités que nous venons de signaler sont si rares dans tous les temps et surtout aujourd'hui, ces efforts sont si louables, ces tendances si honnêtes et si littéraires dans la bonne acception du mot, qu'il est du devoir de la critique d'entourer l'auteur de *la Divine Epopée* de toute sorte de ménagement pieux et de dévote révérence. Nous doutons que M. Alexandre Soumet arrive jamais à Corinthe, mais les arts comptent aujourd'hui si peu de voyageurs qui se proposent ce poétique but, qu'il est juste de saluer presque avec admiration les deux ou trois pèlerins qui se rencontrent sur la route.

Jane Grey est l'héroïne de la nouvelle tragédie de M. Soumet. Nous ne savons pas de destinée plus touchante que celle-ci, ni de figure qui nous apparaisse sous un jour plus gracieux et plus pur. Elle était belle, elle avait seize ans; elle aimait la poésie, cette fleur de l'ame; elle aimait les fleurs, cette poésie de la terre. Dieu l'avait faite toute amour, l'ambition d'un parti la fit reine. Elle régna dix jours et porta sur le billot sa blonde tête, cette tête si jeune et si charmante que le bourreau pâlit et s'y prit à deux fois avant de la trancher. Il était presque impossible de traduire un pareil sujet à la scène sans rappeler Marie Stuart. Ce serait ici l'occasion d'établir un parallèle entre les deux victimes; mais ces jeux de l'esprit sont passés de mode, nous ne les rajeunirions pas. Dans la tragédie de M. Soumet comme dans la tragédie de M. Lebrun, l'amour et l'ambition sont aux prises, et quand l'ambition satisfaite absout, l'amour implacable condamne. Ce sont dans les deux pièces les mêmes procédés, les mêmes passions, les mêmes élémens. Toutefois, si Marie Tudor vaut Élisabeth, il est vrai d'ajouter que, dans l'œuvre nouvelle, la figure de Jane diffère de celle de Marie Stuart tout aussi bien que dans l'histoire : fleurs qui n'ont eu rien de commun que la faux qui les a moissonnées! Pour éviter toute idée de rapprochement entre les deux héroïnes, M. Soumet n'a eu qu'à reproduire traits pour traits son modèle; il y a réussi presque toujours avec bonheur. Seulement, en ne perdant rien de son charme, le personnage de Jane Grey est demeuré dans le poème ce qu'il fut dans la réalité, c'est-à-dire plus touchant que vraiment tragique, se prêtant moins au mouvement du drame qu'aux plaintes de l'élégie. Oui, sans doute, ô poète! Jane Grey revit dans votre œuvre; il semble que vous l'avez ranimée de votre souffle et qu'elle va mourir une deuxième fois; c'est bien la grace et la jeunesse, le calme et la sérénité; c'est

le printemps et c'est l'amour! Et voici précisément pourquoi nous souffrons de voir et d'entendre tout ce bruit et toutes ces passions déchaînées autour de ce lis virginal qui n'a qu'à se pencher pour mourir.

Après *Bajazet* et *Marie Stuart*, il est si aisé d'imaginer quelle peut être l'action d'un drame qui nous montre Jane Grey et Marie Tudor se disputant le même cœur et la même couronne; l'histoire s'étant chargée par avance de nous dire le dénouement, tout est si prévu, si facile à prévoir, qu'il suffira de quelques lignes pour indiquer la marche et le mouvement que M. Soumet a imprimés à son idée. C'est un labyrinthe dont les détours sont si connus qu'il n'est pas besoin du fil d'Ariane pour s'y diriger.

Au premier acte, Jane Grey aime Guilford, fils du duc de Northumberland. Ces deux jeunes gens s'aiment comme on s'aime à vingt ans. Soupirs de colombe et de ramier fidèle! Ces chastes tendresses ont heureusement inspiré le poète, qui les a traduites en harmonies souvent pleines de charme. Il y a çà et là, entre ces deux enfans, déjà pris, au sein même du bonheur, de cette mélancolie propre aux êtres destinés à mourir avant l'âge; il y a, disons-nous, quelques scènes qui nous ont rappelé la grace et la fraîcheur de la muse de M. Victor Hugo, toutes les fois que cette muse a chanté la jeunesse et l'amour. Cependant le duc de Northumberland possède un testament d'Édouard VI qui exclut du trône Élisabeth et Marie Tudor. A ce compte, c'est au front de Jane que revient de droit la couronne. Le duc n'a plus vingt ans; chez lui depuis long-temps l'ambition a remplacé l'amour. Il marie secrètement Jane et Guilford, se réservant de proclamer leur mariage en même temps que les droits de Jane. Pour un ambitieux, c'est bien joué, car ce sceptre, qui le tiendra? En apparence, la blanche main de la jeune reine, en réalité, la main de fer du duc qui gouvernera l'Angleterre.

Au deuxième acte, Marie Tudor aime Guilford, et c'est précisément Jane Grey qu'elle prend pour sa confidente. La situation est assez connue pour qu'on nous dispense de la développer. Lieux communs sur la destinée des rois, ennuis de la grandeur, fardeau du diadème, besoin d'aimer et d'être aimé, une chaumière et son cœur, la liberté au fond des bois, tout ce que vous savez, tout est là. Puis effroi de Jane Grey en apprenant que son époux tes l'amant que Marie convoite, puis jalousie de Marie Tudor en découvrant que l'époux que son cœur lui a désigné est l'amant de la perfide Jane. Marie Tudor, Élisabeth, Jane Grey, Atalide, Guilford, Bajazet, Leicester, tâchez de vous y reconnaître et tirez-vous de là, si vous pouvez. Cependant les personnages de M. Alexandre Soumet ont quelque chose de particulier qui les rend bientôt reconnaissables entre tous : c'est leur façon de s'exprimer, ne procédant que par l'image et par l'antithèse. Chez M. Soumet, l'image rayonne incessamment comme un soleil d'artifice, et l'antithèse fleurit et foisonne comme dans un champ d'épis le bleuet et le coquelicot. Ajoutez que la palette poétique de l'illustre académicien est chargée de couleurs éclatantes, mais peu variées, et qu'il en résulte nous ne savons quelle monotonie

de splendeur et de magnificence qui commence par fatiguer la vue et finit par ressembler fort à la pauvreté. Pour en finir, ce deuxième acte se termine par un coup d'éclat; Marie Tudor se retire terrible et menaçante, tandis que Jane éperdue se serre contre Guilford.

Au troisième acte, Jane est couronnée reine. Cette révolution à huis-clos, ce couronnement de famille ne manquent pas d'abord d'une certaine grandeur, ni même, chose plus rare dans les tragédies de M. Soumet, d'une majesté calme et simple. Jane est agenouillée : on a posé le diadème sur son front pâlissant et fléchissant déjà sous le faix : une voix grave l'entretient de ses droits et de ses devoirs; Jane pleure, elle prie et frissonne sous le pressentiment de sa prochaine destinée. Pourquoi reine? ne lui suffit-il pas de régner sur le cœur de Guilford, et à quoi bon le sceptre et la puissance lorsqu'on a la jeunesse, l'espérance et l'amour? Tout ceci, nous le répétons, ne manque ni de grandeur dans la pensée, ni de simplicité dans l'exécution. Mais sur ces entrefaites, survient Marie Tudor, et dès-lors le charme s'évanouit, c'en est fait aussitôt de cette bonne et fraîche brise qu'on sent courir trop rarement dans les œuvres de M. Soumet. Il est cruel de voir cette reine d'une heure, frêle roseau qu'un coup de vent suffirait à briser, en butte aux outrages et aux imprécations de sa rivale détronée. Marie Stuart est femme à tenir tête à la terrible Élisabeth, on le sait, on le sent; mais ici la lutte est trop inégale, et c'est une pitié, c'est un meurtre que d'exposer aux regards du spectateur la faiblesse de cette enfant écrasée sous le poids de son rôle, et pareille sur son trône à une biche que menace une louve.

Au quatrième acte, Marie Tudor reprend sa couronne; Jane Grey est jugée et condamnée à mort. Guilford, qui s'était échappé, s'affranchit, comme il le dit lui-même, de la liberté, — antithèse, que me veux-tu? — et vient réclamer sa place sur l'échafaud. Ce n'est point l'affaire de la reine, qui aime Guilford et veut le sauver à tout prix. En attendant, on entraîne les deux époux dans ce noir cachot où se sont terminés tant de drames et de tragédies.

Nous touchons au dénouement. Salut, cinquième acte obligé de toute pièce qui finit sur le billot et sous la hache! Voici Guilford assis sur un banc de pierre; Jane Grey dort paisiblement, la tête appuyée sur son sein. L'heure fatale approche; on entend le roulement lointain des tambours. Sans doute il ne reste plus à ces deux enfans qu'à se prendre par la main pour marcher au supplice? C'est ici que M. Soumet va déjouer toutes vos prévisions; c'est en face de la mort, c'est à l'heure suprême où tout est dit, excepté le dernier adieu, c'est au pied de l'échafaud que l'imprévu commence et que la curiosité s'éveille.

Ainsi M. Soumet, en général habile, avait réservé ses meilleures troupes pour charger au moment décisif et décider du gain de la bataille. Il avait, comme on dit communément, gardé le plus beau pour la fin. Malheureusement, nous ne saurions nous intéresser à cette lutte beaucoup trop prolongée en présence d'un dénouement prévu, que nous savons inévitable.

Quant au tableau final imité du tableau de M. Paul Delaroche, c'est une de ces fantasmagories que nous conseillons à la tragédie d'abandonner au mélodrame.

Tel est, en quelques lignes, ce drame de *Jane Grey*, où se retrouvent au même degré que dans *le Gladiateur* les défauts et les qualités de M. Alexandre Soumet. Est-ce un succès? Nous le souhaitons. Un chef-d'œuvre? Nous ne le pensons pas. Mais c'est l'œuvre consciencieuse d'un esprit élevé, où ne se révèlent que de purs et nobles instincts. A ce seul titre, il faudrait encore se découvrir devant elle et la saluer avec respect.

J. S.

THÉATRES LYRIQUES ET CONCERTS.

En France, il n'y a que les vieillards qui savent être jeunes. Il est une gaieté fine et franche, aimable et spirituelle à la fois, dont la manifestation exige tant de qualités délicates, un tact si exquis, une mesure si parfaite, qu'elle risquerait trop entre les mains de la jeunesse. « Celle-ci va vers le monde, nous en venons, » dit Montaigne; et c'est précisément à ce regard jeté en arrière, à cette douce souvenance d'un beau temps étourdiment traversé autrefois, et seulement compris plus tard, que nous devons tant d'œuvres charmantes. Ce sont de petites feuilles vertes poussées sous la neige, et dont la fraîcheur au dégel surpasse celles de toutes leurs sœurs. On remplirait des volumes s'il fallait énumérer toutes les gracieuses créations des cerveaux de soixante ans, de ces conteurs et poètes à têtes blanchies qui, pour citer encore le vieux Languedocien, « emploient l'ame à des pensemens folastres et jeunes où elle séjourne. » Parmi tous ceux de ce genre dont nous nous faisons gloire en France, hâtons-nous de mettre au premier rang M. Auber. Peu nous importe qu'il fasse des opéras ou des romans; c'est là l'esprit non-seulement le plus français, mais le plus jeune que nous connaissions. Avez-vous quelque part trouvé de pensionnaire plus mutine, d'écolier plus espiègle, de commère plus malicieuse, de causeur plus discret que l'auteur du *Domino noir*, de *l'Ambassadrice* et de *Gustave?* Tous les ans, un nouveau chef-d'œuvre de goût et d'élégance vient témoigner de cette veine intarissable, de cette éternelle jeunesse. Cette année, l'épreuve a même été plus décisive qu'à l'ordinaire, et le *renouveau* s'est fait sentir d'une manière plus marquée. *La Sirène* est un vrai printemps musical plein de verdure naissante, de fleurs empressées d'éclore, et de doux petits airs parfumés.

Quant à faire l'analyse de la pièce, c'est chose difficile lorsqu'on l'a vue et surtout lorsqu'on l'a entendue. Voici pourtant ce que nous avons cru comprendre. Un prince napolitain a contracté un mariage secret avec une *contadina* nommée Maria Vergani, qui, après la mort de son mari, meurt elle-même en donnant le jour à deux fils jumeaux. Les deux enfans, comme cela se pratique toujours en pareil cas, sont enlevés par on ne sait qui, au grand désespoir de leur nourrice. Plus tard, ils se rencontrent dans des circonstances qui rendent de toute nécessité l'égorgement de l'un par l'autre. Francesco est officier de marine, quelque peu douanier ou garde-côte, et Marco Tempesta chef de la troupe de contrebandiers qu'il lui est ordonné de poursuivre. On le voit, il est difficile à deux frères, quand même ils auraient été élevés ensemble sous le toit paternel, d'être mieux placés pour se détester cordialement; mais il n'en est rien pourtant, *la voix du sang* parle en eux, et ils se jurent une amitié à toute épreuve au premier acte, ce qui n'empêche pas Marco Tempesta de substituer le signalement de Francesco au sien, et de le faire saisir comme chef de brigands. Au beau milieu de cet *imbroglio*, intervient une femme, Zerlina, *la Sirène*, dont la mission est d'attirer les voyageurs et de fourvoyer les gendarmes par son chant mystérieux, et qui se déclare l'*innamorata* du vaillant marin. Tout finit le plus heureusement du monde. L'acte de mariage du prince, et l'extrait de naissance de ses fils, documens impérissables dans le moindre opéra-comique possible, se retrouvent; Zerlina épouse Francesco, tandis que le contrebandier s'échappe aux sons d'une cavatine chantée par la sirène pour distraire les sentinelles.

Il ne manque pas de matière à duos, à trios et à romances, surtout si l'on compte les deux personnages secondaires assez plaisans de la pièce : un duc suranné tant soit peu grand d'Espagne ou ministre, et un *impresario* à la recherche d'une prima donna. On ne peut rien se figurer de plus gracieux que le rôle de la sirène, et de plus coquet que ces bouts de mélodies, que ces roulades d'alouette qui lui échappent à tout instant et à tout propos. Lorsqu'on l'entend d'abord, sans la voir, dans le trio du premier acte, pendant l'orage, on dirait de quelque fée, *Lurley* ou *Kelpie*, qui chante au fond des eaux ou des abîmes, pour attirer le passant à sa perte. Je ne sais si je me trompe, mais il m'a semblé que, lorsqu'elle quittait son rôle invisible pour se montrer en simple jeune fille aux yeux de tout le monde, elle perdait quelque chose de son attrait. Ainsi, à son air de prima donna au second acte, et à son finale du troisième, on ne peut manquer de reconnaître une grande valeur musicale, et surtout un goût et une science en fait de fioritures à faire honte à Crescentini et à Bordogni eux-mêmes; mais on cherche vainement ce charme mystérieux, cette étrangeté ravissante, qui distinguent ses couplets du trio. Parmi les autres morceaux de la partition, nous remarquerons surtout le délicieux duo du second acte entre Marco Tempesta et Zerlina, le duo des deux ténors, et le chœur du troisième acte. Des gens pressés d'établir des comparaisons en toute chose ont

voulu voir une grande similitude entre la manière de M. Auber et celle de Rossini dans *le Comte Ory*. Il suffit d'un seul instant d'examen pour voir tout ce qu'une pareille opinion a d'erroné. La musique de M. Auber n'affecte jamais d'allure romantique; dans *le Comte Ory,* au contraire, on sent partout le moyen-âge et la chevalerie; le page lui-même aspire à gagner ses éperons d'or; chaque note de cette musique naïve, comme une ballade du XIIIe siècle, semble inspirée par le malvoisie et « le vin d'Espagne sucré, » dont le trop fréquent usage fait trébucher Falstaff sur les plaines de Shrewsbury, tandis que, chez l'auteur de *Lestocq*, on devine toujours l'homme qui a soupé la veille chez Mme la marquise de Pompadour, et à qui sa majesté le roi Louis XV a fait l'honneur de demander son avis sur le nouveau vin du maréchal de Richelieu. Ce que j'aime surtout chez M. Auber, c'est ce ton parfait, cette élégance naturelle, dont il sait si bien imprimer le cachet à tous ses personnages. Et rappelons-le bien, le plus grand des maîtres seul a osé livrer à la scène lyrique un homme comme il faut dans ses heures d'abandon. Don Juan est le seul grand seigneur que nous ait montré l'opéra italien le verre à la main. Cimarosa lui-même, bien qu'il possède à merveille toutes les ressources de la haute comédie, se garde de mêler trop ses amoureux à l'action divertissante de ses pièces. Tout opéra *buffa* italien se divise en deux parties : d'un côté, le *basso*, le baryton, la soubrette, parfois même aussi le soprano, conduisent l'intrigue, *l'imbroglio;* de l'autre, se tient le *primo tenore*, avec son manteau couleur de muraille, son chapeau à plumes, et sa sérénade obligée, prêt à escalader tous les balcons, et à enlever toutes les *prime donne*. L'opéra *buffa* (et son nom même l'indique) est le délassement d'une race conquise; elle nous fait rire aux dépens des *Bartholo* et des *Geronimo*, mais elle n'a rien à nous opposer à la fine gaieté de *Lestocq* ni aux façons galantes du roi Gustave de Suède. Je ne connais jusqu'ici aucun opéra de M. Auber mieux imaginé que *la Sirène* pour maintenir à son auteur sa réputation de bon goût et d'élégance spirituelle.

La saison des concerts s'est annoncée brillamment par trois solennités musicales qui méritent bien qu'on les distingue. Nous voulons parler du concert de Hallé, de la matinée de Doehler et de la magnifique soirée donnée par Mme Ronconi, lundi dernier, à la salle Herz? Jamais Ronconi n'a mieux chanté que ce soir-là; jamais il n'a été plus brillant d'intelligence, plus entraînant d'énergie. La manière dont il a dit la grande scène du *Torquato Tasso* nous a fait déplorer encore davantage que des difficultés, sans doute insurmontables, aient empêché l'administration du théâtre Ventadour de faire entendre cet hiver au public des Italiens un ouvrage où, au dire de la moitié de l'Europe, Ronconi surpasse tous les chanteurs de notre temps. Après le finale du *Tasso*, ce qui a produit le plus d'effet, c'était le duo du *Corrado d'Altamura* de Ricci, chanté par Ronconi et Salvi.

Quand on ajoute à cela que Salvi a dit de son style le plus admirable l'air de *Roberto Devereux*, que Piatti a exécuté, comme lui seul au monde peut le faire, sa fantaisie sur les motifs de la *Sonnambula*, et que Mme Ronconi a parfaitement chanté la cavatine de la *Beatrice di Tenda*, on comprendra que c'était là une fête dont l'éclat pouvait attirer même ceux qui avaient eu le privilége d'assister au concert donné peu de jours avant par Mme la comtesse Merlin dans son hôtel de la rue de Bondi.

Il n'est bruit en ce moment dans le monde que d'une troupe espagnole qui, dit-on, donnerait quelques représentations à la salle Ventadour. On parle, entre autres, d'un petit opéra charmant nommé *les Contrebandiers au port*, dont le compositeur, M. Basili, dirigerait la mise en scène, et nous croyons déjà savoir de fort bonne part que la prima donna, Mlle Catala, célèbre à Madrid, ne nous charmerait pas moins par sa beauté que par sa voix. Qui sait? le nouveau a un attrait si puissant! il se pourrait que là où Weber et Beethoven ont échoué, l'idée de voir de vrais *majos*, de véritables *manolas* en chair et en os, fît accourir la foule. Peut-être que depuis que Mlle Lola Montès s'est chargée de nous apprendre comment les Espagnoles ne dansent pas, serions-nous curieux d'apprendre de Mlle Catala comment elles chantent.

F. Bonnaire.

OTTAVIO RINUCCINI.

François de Médicis, grand-duc de Toscane, était un prince facile et débonnaire. Sa cour, dont il avait adouci l'étiquette, servait d'asile aux savans, aux artistes, aux hommes d'esprit de toute l'Italie; il mettait sa gloire à les apprécier, et faisait son étude de les rendre heureux. Héritier des goûts simples de son père Cosme, qui avait cultivé des fleurs avec prédilection, et planté les premiers arbres fruitiers nains que l'on ait vus en Toscane, François plantait des mûriers et élevait des vers à soie, industrie apportée à Florence par un de ses vieux compagnons d'armes, don Micaële Seppio, qu'il affectionnait tendrement et avec qui il se plaisait à jardiner. Seppio, que le duc Cosme avait également favorisé, était intendant du palais où il demeurait avec sa fille, belle enfant de quinze ans. Mais les travaux d'horticulture, dans lesquels excellait Micaële, l'absorbaient exclusivement.

Cette vie douce et familière du palais Pitti était partagée par le seigneur Ottavio Rinuccini, l'un des plus beaux esprits et des plus jolis cavaliers de son siècle. Le duc l'avait tenu sur les fonts baptismaux et le traitait comme un fils. Aimable et d'un naturel doux, Ottavio se rendait digne de cette faveur, et par l'agrément incomparable de sa personne, et par l'éclat d'un génie qui devançait les années. Poète, il rivalisait avec les Grecs du beau siècle d'Athènes; musicien exquis, il eût réduit sainte Cécile à briser sa contrebasse.

Aussi, le prince l'avait-il choisi pour donner des leçons de chant et de belles-lettres à sa fille Marie, qu'Ottavio chérissait comme une jeune sœur. Cette dernière et la fille de Seppio s'aimaient et ne se quittaient guère : toutes deux étaient fraîches, épanouies comme deux roses, innocentes et pures comme deux lis.

Un matin que Rinuccini errait dans les allées du jardin Pitti avec la fille de Seppio :

— Eh, eh! dit le grand-duc François en les montrant à son intendant qui émondait un arbre; eh, eh! maître Seppio, veille sur ta fille!

— Eh, eh! monseigneur, reprit Seppio sur le même ton; gardez bien la vôtre.

— Qu'est-ce à dire, bonhomme?

— Altesse, nous plaisantons l'un et l'autre, car notre jeune princesse est bien gardée, et, pour ma fille, je tiens le compte de ses actions; je les connais comme je connais les poiriers-nains que j'ai greffés pour feu monseigneur votre père, et je suis parfaitement en repos pour ce qui me concerne.

— Tu as la mine railleuse : explique-toi, je le permets; tu es mon fidèle serviteur et mon plus vieil ami, je ne l'oublie point.

— Voyez-vous, monseigneur, il arrive une heure où il est prudent de marier les filles : ce grand cavalier qui là-bas endoctrine ma Bettina m'inquiète.

— Je te disais bien...

— Je sais ce que vous entendez, monseigneur, mais je n'ai pas fini. Chaque matin elle cueille les plus belles fleurs du parterre et les lui remet.

— C'est donc elle qui...

— *Corpo di Cristo!* elle serait trop fière pour jouer le rôle du galant. Ces bouquets, je les revois chaque jour, en parcourant le palais, chez notre jeune maîtresse... après sa leçon de musique.

— Et tu oses penser?...

— A Dieu ne plaise que monseigneur m'accuse de penser! Maître Ottavio Rinuccini est un gentilhomme trop jaloux de sa naissance pour donner des leçons à ma fille, même des leçons de musique, et ses beaux vers ne sont pas herbes à brouter pour de simples intendans comme nous.

Le bon duc François se mit à rire; il était peu rigoureux sur l'étiquette et accordait beaucoup de liberté au vieux capitaine qui lui aidait à établir sur ses terres de si belles plantations.

— Tranquillise-toi, père, lui dit-il; je t'ai prévenu et je vais marier ma fille.

— Elle n'en sera pas fâchée, sauf votre honneur. Le galant est-il jeune, altesse?

— Les jeunes sont-ils donc les meilleurs? Il est riche et on le dit gaillard; la gaieté est un trésor.

— Dieu soit loué! s'écria l'intendant; me voilà hors de peine.

— Tu aurais eu l'audace d'élever des soupçons...

— Non, seigneur, non; mais je craignais qu'à force d'entendre un poète parler en confidence avec chaleur, avec admiration, de la princesse Marie (car il a besoin d'en parler sans cesse), ma fille ne conçût à la fin pour elle-même des idées... Par bonheur, je l'ai habituée à n'avoir aucun secret pour moi; mais, comme dit le proverbe...

— Chimères, mon ami : Marie n'eut jamais d'autre confident que son père.

Seppio soupira. Son incrédulité piqua le grand-duc : — Ta fille te trompe, vieillard, à la faveur d'un nom qu'elle devrait vénérer; je m'en doutais, mais je n'avais pas encore osé te l'apprendre.

Sans comprendre la leçon que ces derniers mots contenaient, Seppio se sentit troublé.

— La preuve, monseigneur! s'écria-t-il en laissant tomber sa serpe; la preuve! votre altesse me la doit.

— Elle te sera fournie.

— Jusqu'ici, j'ai pensé qu'innocentes toutes deux, elles cédaient l'une et l'autre, dans leur ignorance des passions, à l'attrait de la jeunesse et de l'esprit d'Ottavio tout aussi innocent qu'elles et préoccupé à son insu des graces de son élève; penchant naturel, dangereux peut-être... Mais votre altesse me croit abusé; il faut sortir d'incertitude. Sondons leur cœur tour à tour : qu'un billet du seigneur Rinuccini soit discrètement porté à la princesse Marie; il arrivera ou qu'elle vous le remettra dans sa candeur, ou qu'elle se refusera à accueillir dorénavant le coupable. Si cette épreuve a le succès que j'espère, j'en tenterai une autre sur ma fille.

Le duc fronça le sourcil : — Moyen assez pitoyable, mais que j'accepte. En vérité, poursuivit-il, tu en uses avec moi comme avec ton compère.

L'intendant lui baisa la main avec respect, en murmurant :

—Votre altesse ne doutera jamais de ma fidélité, de ma vénération et de l'amour que je lui porte.

En ce moment, Rinuccini et sa compagne se rapprochèrent. Après avoir salué le prince, ce dernier lui dit : — Monseigneur, je viens d'admirer avec cette enfant vos plantations magnifiques.

— Tel était le texte de votre entretien? reprit le vieillard en regardant sa fille, qui fit un signe de tête négatif et rougit en recevant un coup d'œil du duc.

François prit Ottavio à part, et lui dit : — Maître, une belle dame occupe mes pensées; vous êtes poète; trouvez-moi quelque galante épître, et allez sur-le-champ l'écrire, je la copierai. Gardez-moi le secret.

Quoiqu'il fût un peu surpris, maître Ottavio s'empressa de composer un sonnet fort tendre qu'il apporta au prince. Comme il s'éloignait, François ajouta :

— Je vous donne congé demain; j'emmène ce soir la princesse à une villa hors de Florence.

Une heure après, le duc plaça le sonnet en évidence, au milieu du bouquet de sa fille.

Le lendemain, François de Médicis ne descendit qu'après avoir vu Seppio se retirer; mais celui-ci guettait son maître au passage :

— Eh bien! altesse, demanda-t-il, le billet?

— On me l'a remis ce matin, répliqua le duc avec impatience.

— Ah! s'écria le vieux soldat en se frappant le front, voilà qui est bien! mais cette épreuve ne conclut rien contre ma fille. Cependant elle m'a dit qu'Ottavio ne s'entretenait avec elle que de la princesse. Ces bouquets de fleurs qu'il lui demande... Serais-je par hasard leur dupe? Je veux interroger adroitement ce jeune cœur, et s'il m'a trompé...

— Seppio, interrompit le grand-duc avec embarras, ne dis rien à la fille, je te le défends.

L'intendant allait répliquer; mais il examina les traits altérés de son maître, et tombant à ses pieds :

— Pardonnez, monseigneur, s'écria-t-il, à un vieux serviteur dont le zèle fut peut-être indiscret, mais qui aime mieux risquer de déplaire à votre altesse que de trahir son devoir.

Sans rien répondre, François s'éloigna brusquement. Fort de ce jugement téméraire qu'il lui avait fait porter, l'intendant ne dit rien à sa fille, mais en rentrant il l'embrassa plus tendrement que de coutume.

Le surlendemain, François fit l'honneur à Rinuccini d'assister à la leçon de musique, hommage dont le poète se montra excessivement

flatté, bien qu'il ne fût pas nouveau pour lui, car le grand-duc recherchait beaucoup la conversation fine et instructive du poète. Héritier d'une vieille famille patricienne et orphelin de bonne heure, Rinuccini avait partagé l'éducation des enfans du souverain. Dès l'âge de dix-huit ans, il composa avec Peri les deux plus anciens opéras dont on se souvienne. C'est à lui qu'on doit l'invention des drames chantés, et il eut, dit-on, grande part à la composition de la musique de ses pièces, paraphrasées d'après des drames antiques. Marie n'était plus assez près de l'enfance pour qu'un professeur jeune et d'une figure charmante fût un maître accompli pour elle.

Heureusement, l'esprit exalté du poète se trouvait tempéré par des mœurs chastes, et par une candeur d'enfant, caractères fréquens du génie. Son admiration irréfléchie pour son élève était trop fervente, *trop littéraire*, pour devenir tout d'abord dangereuse. Il l'aimait, en s'étonnant de l'aimer, comme on aime à la fois les enfans, les femmes et les anges du paradis. Quand il était auprès d'elle, il se sentait heureux, et son ame se mettant à l'unisson de celle de Marie, ce grand poète rentrait dans le jeune âge et n'avait plus que quinze ans.

En pénétrant dans la salle, le duc s'aperçut que Rinuccini rougissait en parlant, et que les dames d'atours de sa fille s'étaient toutes envolées : il se pinça la lèvre. Pendant que le maître et l'écolière grattaient la mandoline, on annonça au prince que les envoyés du roi de France venaient prendre jour pour leur départ, et le duc, contrarié, sortit.

Quand il se fut éloigné, Ottavio continua de jouer en ralentissant la mesure, les yeux fixés sur son élève; puis les notes devinrent plus rares et s'éteignirent.

— Voici mon maître qui retombe dans ses rêveries ordinaires, observa Marie d'un air dépité. Monsieur, faites-nous l'honneur de ne pas oublier que nous sommes là.

— Je ne m'en souviens que trop, murmura l'artiste en soupirant.

— Le compliment est gracieux; je voulais vous apprendre une bonne nouvelle. Eh bien! je me tairai. Votre mauvaise humeur en sera la cause.

— Parlez, madame; parlez-moi toujours! votre voix est si douce! Vous voir, c'est ma vie; vous écouter, c'est ma joie. Que ne suis-je une de ces fleurs qui naissent pour vous, qui s'épanouissent tout le jour sous vos yeux, et qui le soir meurent à votre côté! Je voudrais qu'elles eussent un langage entendu de vous seule, et qu'elles pus-

sent trahir un secret..... Hélas! elles sont muettes comme moi; comme votre esclave, elles se dessèchent en silence.

— Exactement de même. Savez-vous, Ottavio, que j'ai trouvé votre dernier bouquet fort éloquent? Vous l'aviez cueilli dans le jardin des muses, et il causait fort bien. Je n'en ai pas saisi toutes les subtilités, mais il m'a semblé fort galant.

Sans soupçonner le sens réel de cette phrase, suffisamment justifiée par le style métaphorique alors à la mode, Ottavio remercia la princesse en belles images de poésie.

— A propos, interrompit-elle en se regardant dans une petite glace de Venise, je vous ai promis une bonne nouvelle : que diriez-vous, maître Ottavio Rinuccini, si je devenais reine?

— Je ne sais; vous êtes déjà la reine de mon cœur et de toutes mes pensées.

— Mais si votre reine avait un manteau d'hermine, un diadème sur le front, ne vous semblerait-elle pas plus belle?

— Mon esprit ne vous voit jamais qu'avec une couronne, dont l'amour se plaît à tresser les fleurons.

— Eh bien! c'est un pressentiment. Ottavio, je me marie.

— Grand Dieu! s'écria l'artiste en pâlissant.

— Que vous recevez mal mes confidences! Rinuccini, vous ne m'aimez pas, puisque mon bonheur vous afflige.

— Votre bonheur... Malheureux que je suis!

— Ingrat! je n'ai trahi que pour vous ce projet mystérieux; je n'eus jamais, Ottavio, de secrets pour vous, et j'aurais dû, je le sens, garder mes pensées.

— Ange et enfant, qui ne daignez pas comprendre ce qui se passe en moi! Songez-vous qu'il faudra vous quitter, qu'un autre effacera de votre esprit le pauvre Ottavio; que cet autre, vous l'aimerez, que vous le lui direz....

— Point! Qu'il m'aime, lui, le roi, à la bonne heure; j'entends qu'il en soit ainsi; je consens en échange à lui plaire. Partant, nous voilà quittes.

— Vous raillez, et vous avez raison; je suis un fou.

— Qui songe à railler? Rinuccini, je vous connais, vous êtes un glorieux. Vous aimiez Marie de Médicis; vous l'oublierez pour la reine de France.

— Ah! jamais! heures fugitives de félicité et de paix, vous ne renaîtrez plus!

— Si vous continuez sur ce ton, Ottavio, je vous défendrai de me

voir entrer au Louvre avec mes beaux atours, mon manteau fleurdelisé et ma couronne de diamans.

— Vous me permettriez de vous suivre?

— Je vous le défends, au contraire... Vous verrez si votre écolière sait faire la reine. Mais si vous tenez à me plaire, plus de ces sombres exclamations. Je vais vous parler franchement : vous êtes l'homme que j'aime le mieux, parce que vous êtes le plus aimable... quelquefois; parce que les autres me semblent laids auprès de vous, parce que vous êtes brave et fier, et que nul cavalier ne tient mieux une épée. Je le disais hier à la fille de Seppio, qui pense comme moi, vous chérit de même, et avec qui je parle toujours de vous, de même qu'avec elle vous causez de moi sans cesse; elle me l'a conté. Maintenant que vous voilà satisfait, ne m'affligez plus.

— Mais, murmura Ottavio assez interdit par cette naïve profession de foi, mais la cour..., mais... le roi très chrétien, votre mari?

— Très chrétien... depuis peu, maître. Vous m'aiderez à polir un peu ces barbares du nord; j'emmène avec vous Giacomo Peri; je veux que nous leur fassions connaître la belle poésie, ce genre de pièces de théâtre que vous avez inventées, et dans lesquelles les vers sont accompagnés de chants et de sérénades. Composez ensemble pour mon mariage quelque chose d'analogue à *Ariane* ou à *Daphné*. Qu'ils s'instruisent en étudiant le goût et les arts de notre belle Florence. Chacun vous applaudira, maître, et Marie sera plus fière de vos lauriers que de ceux du Béarnais.

Ottavio tomba aux genoux de la princesse, qui lui abandonna sa main, sur laquelle il appuya dévotement ses lèvres.

— Ainsi, poursuivit-elle, un peu émue, sans qu'elle se rendît compte de ce qu'elle éprouvait, ainsi vous ne nous quitterez plus. Je n'ai pas d'autre ami que vous, et pour vous prouver toute mon affection, je veux vous présenter au roi et lui dire combien je vous aime.

Ces derniers mots firent retomber du ciel en terre maître Ottavio, qui déjà cédait au charme de se croire aimé comme il l'entendait; mais les yeux bleus de Marie, adoucis par le ton doré de ces cheveux blonds immortalisés depuis par Rubens, exprimaient une si tendre préoccupation, le sourire de ses lèvres vermeilles était si angélique, que Rinuccini demeura comme en extase au pied de cette enfant insouciante et bonne, capricieuse et volontaire autant qu'aimable et pure. Il y eut un instant où, les passions humaines s'effaçant devant les nobles sentimens du poète, il se sentit heureux et grand d'adorer

sans espoir une personne aussi divine, aussi supérieure aux faiblesses terrestres.

Cependant Marie, qui vit venir à eux son père, comprit qu'il serait malséant que son ami fût trouvé dans cette posture si convenable dans le tête-à-tête, et elle le prévint. Elle retira sa main tout doucement et se remit.

— La leçon s'est prolongée, dit sèchement le duc; vous tenez à devenir une grande musicienne, à ce qu'il paraît.... Rinuccini, je vous remercie de tous vos soins : Marie, préparez-vous à partir; j'ai congédié les ambassadeurs du roi Henri et signé l'acte de vos fiançailles. Vous êtes reine de France.

— Mon père est impatient de me faire reine, observa Marie de Médicis en se rasseyant. Seigneur Ottavio Rinuccini, soyez prêt à nous suivre, et surveillez les apprêts du voyage. Vous êtes grand-écuyer de la reine.

Le gentilhomme s'inclina profondément.

— C'est trop se hâter, interrompit le duc; les services d'Ottavio me sont nécessaires, et il n'obtiendra pas mon congé.

Marie ne supportait pas la contradiction. François gouvernait la Toscane, mais Marie gouvernait François II, qui jamais n'avait su lui résister. Elle menaça de rompre le traité si ses désirs étaient traversés, et le grand-duc se soumit.

— Après tout, pensa le prince, ma fille n'est plus sous ma garde; elle est au roi Henri, c'est à lui de préserver son honneur.

Le soir même, la jeune princesse fut complimentée, et épousée à minuit par le chef de l'ambassade, au nom de son maître. A l'issue de la cérémonie, le seigneur Rinuccini, envié déjà pour son titre et sa bonne mine, attira la malveillance des gentilshommes français pour avoir pris rang avant eux. Le grand-duc vit qu'il avait agi avec imprudence en lui permettant de suivre sa fille. Dans son inquiétude, il fit partir avant elle, sous un prétexte quelconque, Ottavio, qui rejoignit sa souveraine à Lyon.

Ce serait ici le lieu de narrer, de décrire les fêtes et les magnificences qui accompagnèrent cet illustre mariage. Il y a dix ans, un romancier n'eût pas négligé cette occasion de signaler son talent et son érudition; mais, outre qu'il y a un mérite contestable à copier, dans un vieux livre emprunté à la Bibliothèque royale, le menu d'un cérémonial assez froid, nous avons remarqué que le lecteur, en arrivant à ces pages fastueuses, loin d'en savourer la *couleur locale*,

les passe avec dédain et court à la suite du récit, n'aimant les décorations qu'au théâtre, où elles ne parlent pas, et ayant l'imagination meublée d'une mise en scène toute faite. L'on vit donc (pour sacrifier un peu aux us des confrères) beaucoup d'arcs de triomphe en feuillages; d'innombrables couples de colombes voltigèrent avec un ruban rose à la patte; plusieurs maires et divers échevins restèrent court dans leurs harangues; les routes furent émaillées de fleurs, les maisons pavoisées, et les cloches sonnèrent à triple carillon.

Le bon roi Henri se revêtit, pour recevoir la nouvelle épouse, d'une armure d'or; sa tête posa, comme celle de saint Jean sur le plat d'Hérodiade, au milieu d'une fraise en point d'Alençon, de près d'un pied de large, et toute la cour se présenta dans une attitude aussi imposante. Les vertugadins furent élargis de quatre doigts; les dames ressemblaient à des princesses enchantées qui se montrent jusqu'à la ceinture au-dessus d'une tour. Six pages étaient attelés à la queue du manteau violet de la reine.

Durant les premiers jours, et tandis qu'on se préparait à la grande cérémonie, ce ne furent que bals, que galas, que joûtes, que parties de chasse, que feux d'artifice. Quelques cerfs furent tués, et quelques coquins qui allaient être pendus ne le furent pas. Le populaire eut des fontaines de vin, les taxes furent un peu augmentées par le vertueux Sully; l'allégresse fut générale. Néanmoins Ottavio Rinuccini, tout grand-écuyer qu'il se sentait, ne la partagea pas de bon cœur. Isolé parmi ces seigneurs insolens, à qui les Italiens étaient odieux; sans cesse éloigné de la reine, qu'il ne voyait qu'en public et de loin, Ottavio s'attristait de jour en jour. Au milieu du fracas de la cour, il rêvait aux solitudes embaumées de Florence; la majesté de la reine l'intimidait. Il connut pourtant qu'elle ne l'avait pas oublié, car le roi le nomma gentilhomme de la chambre, ce qui indisposa les courtisans.

Parmi ceux qui dès l'arrivée de Marie de Médicis avaient jugé utile de paraître épris d'elle et de s'en constituer les champions, parade qui se renouvelle chaque fois qu'un roi se marie, le comte Philippe de Haber, homme à bonnes fortunes, querelleur et libertin, se montra des plus déclarés. Partout il circonvenait la princesse à la faveur de laquelle il aspirait, et, interceptant les regards qu'elle laissait tomber sur les gens de sa maison, il remarqua sa bienveillance pour Rinuccini et résolut de la débarrasser de cet importun. Le Florentin disposait alors une des salles du Louvre en salle de spectacle pour faire jouer la pièce de comédie qu'il avait promise à

Marie de Médicis, et dont la représentation devait embellir les fêtes célébrées à l'occasion du mariage de Henri IV. Obsédant sans cesse Ottavio de critiques, d'observations et de questions, Philippe de Haber cherchait l'occasion de se prendre avec lui de querelle et de l'humilier. Préoccupé de ses desseins et de son amour, et doué d'un naturel paisible, Rinuccini découvrit assez tard ce manége. Dès-lors il devint railleur à son tour, et le comte reconnut bientôt, à son air dédaigneux, le ton d'un homme sûr de la faveur, des préférences et de la protection d'un personnage auguste. Il crut même comprendre que, tant que ce Florentin serait entre la reine et lui, il ne devait espérer aucun succès dans ses projets ambitieux. Un jour que Rinuccini s'occupait de la mise en scène de l'ouvrage nouveau, et examinait des costumes préparés pour les acteurs qu'il avait convoqués, Philippe l'aborde avec un groupe de seigneurs, lui décoche plusieurs sarcasmes, et prenant une épée de bois peint qui se trouvait là :

— Voilà, dit-il en riant, les armes courtoises dont vous vous servez, vous autres bateleurs. Ce glaive vous sied à merveille, messer Apollo.

— Vos ennemis, monsieur, reprit Ottavio, pourraient se dispenser d'en porter une autre.

— Eh! le Florentin semble aspirer au rôle de héros de tragédie.

— Quant à vous, la muse comique me paraît votre unique lot.

— Ferme, comte; à la réplique! interrompirent quelques gentilshommes,

— Monsieur le *gracioso*, reprit Haber piqué, je vous couperais la gorge de bon cœur....

— Si j'y consentais; à merveille! mais je ne veux pas me battre avec vous.

— Vous avez peur?

— De vous tuer. Ce qui serait dommage; tant d'esprit! un gentilhomme si cher aux dames! La cour de France prendrait le deuil.

— Monsieur, répliqua Philippe en tirant son gant, vous êtes un...

— Un bateleur, vous l'avez dit, qui veut jouer avec vous une parade innocente; vous êtes né, je le répète, pour les rôles de comédie. — Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les seigneurs, ceci n'est qu'un jeu et doit finir gaiement. Monsieur de Haber est des vôtres; je serais désolé de lui faire de la peine.

Et s'emparant lestement du sabre de bois, Ottavio s'écria :

— Dégaînez, monsieur le comte, et ferraillons un peu.

Voyant que Philippe ne tirait pas son épée :

— Pour Dieu! lui dit-il, ne forcez pas un Italien de vous balafrer les joues avec un morceau de bois.

A ces mots, Haber met l'épée au poing pour parer les coups de ce mauvais plaisant, qui pousse à lui en s'écriant :

— *Macte animo!* Cela signifie : tiens mieux ton épée.

Les gentilshommes étaient assez interdits; mais, quand ils virent l'Italien déchirer le pourpoint de leur ami en dix endroits sans qu'il réussît à se préserver une seule fois, et trouver encore le temps de frapper son adversaire sur la hanche du plat de sa latte, ils éclatèrent de rire.

— Ma foi, comte, tu en tiens! s'écriaient-ils.

Emporté par la colère, Philippe se défendit bientôt en spadassin; mais Rinuccini, après avoir lacéré et mis tout en écailles le pourpoint du comte, se baissa tout à coup, et donna un si furieux coup de tranche sur les doigts de son ennemi, que l'épée lui tomba des mains.

— Voilà bien assez de sang répandu, observa Ottavio en essuyant le morceau de bois sur sa manche.

Et comme Philippe essoufflé était rouge de honte :

— Monsieur le comte, lui dit-il, vous m'avez appelé bateleur; vous êtes gentilhomme; mais moi, je sais mon métier. L'un de vos ancêtres était à Bovines, un des miens entra dans Rome avec Alaric. Donnez-moi votre main, et que ce joyeux combat fasse deux amis.

Philippe reçut ces avances avec grace, Rinuccini fut complimenté, et la querelle parut éteinte. Cependant le roi, qui eut vent de cette affaire, s'en montra joyeux; il fit venir maître Ottavio, lui frappa sur l'épaule et lui dit en riant :

— Ventre saint-gris! mon brave, il est prudent d'être de vos amis.

— Sire, répondit l'Italien, tout mon regret est de n'avoir pas été auprès de vous dans le temps qu'il était imprudent d'être des vôtres.

Il y avait là, parmi les courtisans, de vieux ligueurs qui trouvèrent ce compliment de mauvais goût. Le roi conduisit auprès de Marie de Médicis notre héros, dont il fit un bel éloge qui rendit la belle aussi rouge qu'une cerise. Cependant elle ne lui donna pas sa main à baiser, retenue dont il fut affligé; un moins candide s'en fût réjoui. Doué de cet instinct conjugal si favorable aux amans, Henri le prit en gré, lui fit don d'un beau cheval d'Espagne et l'invita pour le jour suivant à une grande partie de chasse dans la forêt de Saint-Germain, divertissement qu'il voulait donner à la reine.

Rinuccini suivit le cortége avec distraction, cherchant toujours

Marie à travers le feuillage, heureux quand il apercevait son voile flottant comme un nuage rose dans l'obscurité des bois, ou ses cheveux blonds balancés par la brise. Ils se virent plusieurs fois de loin, mais il ne put rien lui dire, contrainte pénible au milieu de ces déserts jusqu'au fond desquels l'étiquette pourchassait la liberté. Les forêts étaient alors, comme au temps des fées, sombres, froides, et voûtées d'arbres énormes qui croisaient leur ramée depuis les premiers âges de la monarchie. L'aspect de ces retraites agitait l'ame du poète, qui bientôt, laissant son cheval à l'aventure, se mit à rêver et oublia si bien la chasse, que les sons lointains du cor n'arrivaient plus jusqu'à lui. Comme il jouissait du bonheur d'être égaré, un cavalier déboucha brusquement en face de lui; il reconnut Philippe de Haber.

— Vous avez perdu le cortége, lui dit-il, et vous ne le retrouveriez pas, si le hasard n'eût envoyé un ami sur votre chemin.

— Peu m'importe, je vous l'assure, de m'égarer ou non.

— Vous ignorez que ces solitudes servent d'asile à des troupes de bandits fort dangereux, misérables débris de notre armée, qui ne vivent qu'aux dépens des voyageurs attardés. Craignons d'être surpris par la nuit; il est tard, venez, je connais un sentier qui abrège la distance, nous allons le suivre.

Bientôt ils parvinrent à un carrefour; Philippe s'enfonça avec son compagnon dans un chemin creux, inégal et tellement couvert, qu'ils étaient obligés de se baisser pour passer sous les branches. Cependant, malgré les charmes de la conversation du comte, le sentier de traverse paraissait éternel; le soleil était couché. — Je crains que nous ne soyons égarés de nouveau, observa Ottavio.

— Je le crains aussi; mais au prochain carrefour je me reconnaîtrai, et nous en serons quittes pour arriver tard au château.

Quand la nuit fut tombée, le vent commença à gémir dans les feuilles, et Rinuccini crut deux fois entrevoir des gens errans dans la broussaille. — Ce sont des animaux sauvages, dit le comte.

Ils se trouvaient alors au sommet d'une montée. — Je vais, reprit il, essayer de grimper sur cet arbre, afin de découvrir quelque lumière sur laquelle nous puissions nous dir iger.

Mais Philippe était lourd, il ne put escalader le tronc du châtaignier qu'il avait saisi.

— Peut-être serai-je plus heureux, murmura Ottovio qui, plaçant son cheval contre la souche, monta sur la selle et s'élança dans la feuillée. Du haut de l'arbre, il adressa la parole à Philippe qui ne

lui répondit pas, et il redescendit lentement. Près de toucher terre, il s'aperçut que son cheval s'était éloigné; il appela... le silence demeura profond. Enfin il sauta à terre et se sentit garrotté par des milliers de bras qui rendirent toute défense inutile. On le plaça debout, et une voix rude articula :

— Marchons.

Tout ébahi de son aventure, persuadé que Philippe avait été assassiné sans bruit et par derrière, il se laissa conduire machinalement, cherchant dans son esprit quelque moyen de se tirer d'affaire, et s'efforçant d'oublier Marie pour penser à Dieu. On chemina de la sorte près d'un quart d'heure, après quoi, en tournant l'angle d'un rocher, Ottavio se vit tout à coup en face de sept ou huit coquins de mauvaise mine, accroupis autour d'un grand feu qui lançait sur leurs sinistres visages des lueurs roussâtres. Ceux qui gardaient le prisonnier le couchèrent sur le sol et lui lièrent les pieds. Une fosse était creusée à quelques pas; il devina qu'on lui avait préparé son lit. Un de ces hommes s'approcha de lui une épée à la main, et l'abordant d'un air farouche : — Monseigneur, lui dit-il, préparez-vous à mourir.

Il n'obtint aucune réponse. Soudain, Philippe de Haber parut devant le patient.

— Mauvais Italien, s'écria-t-il, la reine va être délivrée de tes indiscrétions; c'est par son ordre que tu es puni de ta coupable témérité. Insensé qui, dans ta présomption, croyais mon cœur assez bas pour descendre à l'oubli d'une injure mortelle et à l'amitié d'un ennemi, sache que, si j'ai retardé l'heure du châtiment, c'est pour mieux assurer ma vengeance.

Sans daigner répliquer, Ottavio tourna la tête avec mépris.

— Comte de Haber, interrompit le chef de ces bandits, après avoir compté des pièces d'argent, vous n'êtes pas généreux : lors de votre dernière affaire, quand je blessai le soir dans la rue ce gentilhomme qui devait se battre avec vous, votre seigneurie m'avait promis cent pistoles, je n'en ai reçu que quatre-vingts. Je ne suis pas habitué à travailler au rabais.

— Sois sans inquiétude, brave Josué; je ne t'oublierai pas, et plus tard je doublerai cette somme. C'est pour le moment tout ce que je possède.

— Est-ce là ce que vous m'aviez promis? Les courtisans sont perfides; j'aime la loyauté, moi; vieux soldat d'Arques et d'Ivry, je ne connais que la foi jurée.

— Si la somme te paraît trop faible, annule le marché, je ferai moi-même la besogne.

— Oui, maintenant que le renard est pris et lié; mais...

— Mon garçon, ce baladin ne vaut pas davantage, et grace au rang de ceux qui te le recommandent, tu es sûr de n'être pas poursuivi.

— Pour un vieux soldat, pour un chef de bande, observa paisiblement Rinuccini, ce coquin est furieusement niais.

— Que nous chante le comédien?

— Tu te laisses voler comme un oison : d'abord, je ne suis pas un bateleur, mais un marquis riche et en faveur. J'ai l'honneur d'être gentilhomme de la chambre du roi Henri et grand-écuyer de la reine. Ma peau vaut plus de deux cents pistoles. Puis, comment veux-tu que la reine Marie de Médicis, qui m'a amené à Paris il y a quelques jours, s'avise aujourd'hui de m'envoyer à la boucherie? Tu es un étourdi, Josué, et si tu ignores ces détails, ainsi que les causes de la haine de ce misérable, tu prouves par là que tu vis en chétive compagnie. Agis à ta guise; mais si tu te hasardes à porter la main sur le plus ancien ami de la reine, fais-toi payer en conséquence.

— C'est un imposteur! s'écria Philippe; il ment pour racheter sa vie.

— Cependant, comte, s'il disait vrai...

— Tu n'oserais frapper?

— Si fait. Je n'ai jamais reculé : on sait que j'arrêterais à main armée le soleil même, c'est pourquoi l'on m'appelle Josué. Ma réputation est irréprochable; mais il faut payer la marchandise à sa valeur, et si ce sujet-là est ce qu'il prétend être...

— Il ment, te dis-je, c'est un baladin de foire.

— Les baladins, observa le prisonnier, ne vont pas à la chasse avec sa majesté; Josué le sait à merveille.

— Tu hésites, poltron; toi qui, dis-tu, ne connais que la foi jurée!

— C'est vous qui m'appelez poltron? Çà, monseigneur, je vous connais, pourtant; voilà plus d'un jour que nous faisons du commerce ensemble. Oui, je suis loyal; j'ai promis d'expédier monsieur que voilà pour une bonne somme. Observez d'abord nos conventions.

— Je t'ai remis tout ce que j'avais.

— Autre mensonge, dit Ottavio; ce soir, on doit jouer au château de Saint-Germain; Haber jouerait son ame, s'il en avait une; crois-tu qu'il se soit mis en route sans argent?

— J'aurais joué sur parole.

— Ta parole! tu n'oserais la mettre en avant; chacun la dédaigne,

et Josué même n'y croit plus. Cet homme est cousu d'or, je le répète.

Tous les voleurs, à ces mots, se rapprochèrent avec un œil avide.

— Eh bien, brave Josué, reprit Philippe qui, quoique habitué à ces hésitations intéressées de son compère, commençait à redouter l'adresse de son ennemi; lors même qu'il me resterait de l'argent, qu'importe? je te l'abandonne, les deux cents pistoles sont doublées, et je reste sans un sou parisis. Es-tu satisfait?

— Il n'y a plus rien à objecter, articula le bandit en se tournant avec une résignation comique du côté de Rinuccini, et en faisant ployer son épée fichée en terre, comme pour s'assurer de la finesse de la trempe. A la lueur du foyer sur lequel les voleurs venaient de jeter du bois, Josué s'aperçut que Rinuccini riait en silence : — De quoi ris-tu, bateleur? demanda-t-il, cherchant à provoquer une injure propre à l'irriter un peu, afin de ne pas tuer de sang-froid.

— De toi, Josué. Tu n'entends rien aux affaires, mon garçon; tu mourras pauvre et pendu.

— Ah! tu railles...

— Point; je voulais te donner un bon conseil; tu t'en passeras.

— Parle donc, et te hâte, répondit le coupe-jarret en arrêtant le comte empressé d'en finir.

— Pourquoi, demanda Ottavio, te contenter de quatre cents pistoles, quand tu peux en gagner le triple avec honneur? Ce traître t'a trompé, trompe-le à ton tour; tu tiens ses quatre cents pistoles, bien; mais il a un cheval, des habits dorés, une selle, un manteau... peut-être plus d'or qu'il ne le dit... Vous n'êtes que des écoliers.

Les larrons trouvèrent l'idée réjouissante; mais Josué leur imposa silence.

— Réfléchis un peu : la reine me protége, et vous serez traqués, après ma mort, comme des loups. Si vous me laissez la vie, vous pouvez tomber entre les mains des gens du roi sans danger; le bourreau ne vous touchera jamais, je le jure, et je puis tenir ma promesse.

— L'imposture est grossière, observa Philippe d'un ton ironique.

— Sais-tu, continua Ottavio, pourquoi je vais périr? parce que j'ai forcé le comte, armé d'une épée d'acier, à combattre en public contre moi qui n'avais qu'un sabre de bois, et que j'ai déchiqueté à barbe d'écrevisse tout son pourpoint, sans qu'il parvînt à me toucher. Couvert de ridicule et ruiné de fond en comble, il vise à se relever par la faveur de la reine, et je lui parais un obstacle

A ces mots, les bandits de rire. — Pardieu, s'écria Josué, qui avait été maître d'escrime, je voudrais voir une pareille bouffonnerie!

— Tu la verras si tu le veux, s'il te plaît de me délier et de nous donner à chacun une épée; je t'abandonne toute la défroque du comte, et... vois, il dresse le sourcil; je te préviens qu'il va s'enfuir, premier mouvement dont il n'est pas maître.

La sueur commença à ruisseler du front de Philippe, derrière qui se placèrent quatre drôles vigoureux.

— En outre, poursuivit-il, je donne à la troupe, et sur-le-champ, huit cents pistoles.

— Vain subterfuge, reprit le comte; tout ce qui t'appartenait est déjà dévolu à Josué.

— Non pas! si je meurs, il n'aura rien, et ne trouvera rien. J'ai eu l'adresse de cacher mon or dans le bois, quand on m'a arrêté; il sera perdu pour tout le monde.

— Quelle fade ruse! Dès qu'il sera libre, il se moquera de toi. Comment aurait-il sur lui une si grosse somme?

— Je n'aime pas le jeu, dit Ottavio, je m'en abstiens; on m'a cru parcimonieux, je le sais, et je me suis proposé de perdre huit cents pistoles cette nuit, dans l'intérêt de ma réputation. Josué, j'ai confiance en toi; détache-moi les mains et les pieds, je te remettrai cette somme sans conditions; tu es un vieux soldat; tu feras ensuite ce que l'honneur te dictera.

— Josué! s'écria le comte, trahirais-tu ton vieil ami pour le vil intérêt...

— Sang-Dieu, interrompit l'autre, crois-tu que je fasse ce métier-ci pour le plaisir?

— Dorénavant, tu seras à mon service, continua l'Italien, et chaque mois, que tu aies à travailler ou non pour mon compte, tu te ressentiras de ma protection.

Josué hésita; mais ses compagnons murmurèrent, et deux d'entre eux, à l'aide de leurs couteaux, coupèrent les liens du prisonnier. — Maintenant, dit-il à Philippe terrifié, en lui montrant la fosse béante, l'un de nous deux couchera là-dedans.

— Voyons d'abord l'argent, dit Josué.

Rinuccini courut à son cheval, souleva la selle, dévissa le pommeau qui était en métal, et du fond d'une cachette difficile à trouver, tira la somme en or, et la remit à Josué, en disant : — C'est une selle italienne, fort commode en voyage ou à la chasse; elle permet au cavalier de débarrasser ses poches. Maintenant, brave Josué, le ba-

teleur te doit la comédie; prête-moi ton épée, c'est celle d'un homme courageux, et rends la sienne à ce capitan qui fait si belle mine.

Les bandits se rangèrent en cercle, isolant les deux gentilshommes à côté du feu; quelques-uns élevèrent des tisons en guise de flambeaux; Josué se frottait les mains comme un véritable amateur. Autour d'eux, la nuit était sombre, le rocher seul était éclairé en rouge, et de grandes ombres s'accrochaient, sur leurs têtes, aux feuillages, dont les pointes inférieures trempaient çà et là dans cette zone de lumière. Ces bandits, déguenillés, enluminés par la flamme et par une hilarité fauve, environnant ces deux seigneurs prêts à combattre, en fraise, en justaucorps de velours et en chausses de satin, formaient un tableau bizarre et saisissant. — Rinuccini se dépouilla jusqu'à la ceinture, et contraignit le comte d'en faire autant. Après s'être placé de manière que Philippe fût entre la fosse et lui : — Messieurs, reprit-il, monsieur va rompre en recevant de légères piqûres, jusque là-bas, et je le coucherai tout raide dans cette sépulture qu'il a eu soin de faire préparer.

En présence de ce terrible adversaire, le comte retrouva ce courage suprême que le désespoir inspire; rejetant ses cheveux en arrière, l'œil rapide, le pied sûr, le bras agile, il tomba en garde, et les deux épées se choquèrent un moment sans aucun résultat. Bientôt Ottavio, qui se tenait fort droit, fit un pas; le comte rompit d'une semelle, et soudain sa poitrine parut constellée de petits trous saignans; il rompit, rompit, son buste s'étoilait sans cesse. Décrivant des quarts de cercle avec le pied gauche, le Florentin l'empêchait de s'écarter de la direction qu'il lui avait assignée. Cependant M. de Haber multipliait ses efforts et recourait à toutes les ruses; la prunelle allumée, les muscles du cou gonflés, le bras dur comme du fer, il se défendait d'une manière distinguée. Tout à coup Ottavio lui cria : — Prenez garde à vous!

Il était au pied de la fosse. En même temps, l'Italien lui plongea son épée dans le creux de l'estomac, fit un temps d'arrêt, le repoussa avec force pour qu'il ne vînt pas en avant, et les spectateurs ne virent plus qu'un combattant. L'autre venait de rouler dans la fosse, au fond de laquelle il avait disparu.

Ottavio, se penchant ensuite sur ce sépulcre ouvert, prêta l'oreille et n'entendit aucun bruit. Alors, il jeta son épée et se mit à la disposition des brigands.

— Monseigneur, dit Josué en s'inclinant avec respect, je suis à

vous pour la vie. De mes jours je n'ai rien vu d'aussi beau; Satan ou saint Georges ne tiendraient pas contre votre bras. Daignez nous pardonner, si nous n'avons pas eu pour vous toute la politesse qui vous est due.

Chacun des larrons vint saluer le vainqueur jusqu'à terre, avec une gravité comique. Après cette cérémonie, il se rajusta. Josué lui servit de valet de chambre, lui remit son épée, lui tint l'étrier, et montant sur le cheval du feu comte, se prépara à escorter Ottavio jusqu'à la sortie du bois. Il laissa à ces bonnes gens tout son or, et leur promit de ne pas les oublier. Près de quitter notre héros, Josué lui baisa la main, et tourna bride en lui renouvelant les protestations d'un dévouement éternel.

Cependant le seigneur Ottavio Rinuccini s'ennuyait mortellement à la cour de France, éloigné de sa douce patrie, de ses travaux, de ses amis, des artistes et des savans dont la société avait jusque-là peuplé son existence. Il essaya de se lier avec quelques docteurs de Sorbonne; mais la protection qu'ils lui accordèrent, la persuasion naïve où ils étaient que nulle contrée ne fournit des hommes dignes de les égaler, et qu'il n'y a de science qu'à Paris; la sécheresse et l'exiguité de leur pensée, lui déplurent et lui firent pitié. La pièce de théâtre qu'il préparait avec Giacomo Peri ne le distrayait pas d'un amour triste, solitaire et mal récompensé. Cette passion irréfléchie, folle, et sans autre excuse que son absurdité même, était incurable. Qu'espérait, que souhaitait Ottavio? sur quoi se fondait-il? Questions qu'il ne s'était jamais adressées. Il ne savait pas aimer avec la raison, et ne s'était pas demandé, avant que d'engager son cœur : Quelle sera l'issue de cette action? où me conduira-t-elle? Les convenances s'y rencontrent-elles? Un jeune homme bien élevé de notre siècle aurait eu beau jeu pour le sermonner et lui prouver...; mais alors on ne dissertait pas si bien qu'aujourd'hui sur les sentimens, on se bornait à les éprouver, à s'y livrer avec la démence de Pétrarque et du Tasse, sans souci de l'avenir.

Comme il s'agissait de plaire à Marie de Médicis, Rinuccini eut promptement terminé et monté sa pièce. Les décors étaient merveilleux, la troupe italienne convoquée pour la représentation fort habile : enfin le grand jour arriva. La reine prit place à côté du roi, au milieu de sa cour, et cette comédie en musique, la première qu'on ait vue à Paris, fut fort applaudie. L'auteur avait choisi le

sujet d'*Eurydice*, propre à exprimer sous une forme allégorique les regrets et les douleurs de l'Orphée florentin, que Marie put reconnaître sans peine à des allusions transparentes. Le roi Henri était représenté par Pluton, hommage dont il eût été peu flatté. Rinuccini joua lui-même le rôle d'Orphée, et quand il chantait aux pieds d'Eurydice, ses yeux errans dans l'assemblée ne cherchaient pas ceux de l'actrice à qui il s'adressait. Il mit d'autant plus de mélancolie dans sa déclamation, que la véritable Eurydice affectait une gaieté, une insouciance étrange, et se livrait à des distractions continuelles, babillant sans cesse avec le prince et avec le grave Sully, qui se déridait de son mieux, en bon courtisan qu'il était.

Après le spectacle, le monarque félicita Ottavio, qui tournait vers la reine de languissantes œillades; mais elle ne lui dit rien, n'exprima rien, et se borna à expliquer au roi qu'elle avait trouvé Mme Eurydice trop langoureuse et Pluton trop débonnaire. Rinuccini s'en retourna dans le plus profond désespoir; ses larmes, qu'il avait retenues, l'auraient trahi si la princesse ne se fût hâtée de se retirer.

Depuis son mariage, elle s'était livrée à des réflexions profondes, et avait compris la nature du sentiment dont Ottavio était dominé. L'enfant aimable et rieuse était devenue femme, et devinant avec plus d'expérience l'ame de son compatriote, elle avait senti naître en sa présence une gêne dont la reine de France fut humiliée. Ces premières méditations lui laissèrent de l'amertume et une tristesse qu'elle secouait avec ardeur dans le tourbillon des fêtes, où elle montrait une gaieté qu'assombrissait la vue de Rinuccini. Bientôt la raison se glissa dans cette ame et l'inonda de ses affligeantes clartés. La dignité royale, la voix impérieuse du devoir se firent entendre; Marie brisa une à une en quelques jours les fleurs de sa jeunesse; elle en arracha de son cœur jusqu'aux moindres racines, et rompant avec ses souvenirs, elle s'attacha à se fuir elle-même. Personne au monde ne soupçonna ce travail intérieur dans lequel elle s'endurcit sans pitié.

Quand elle s'expliqua l'amour dans toute sa brûlante réalité, le ressentit-elle? C'est ce qu'elle ne laissa point voir. Dès qu'elle sut lire dans le cœur d'Ottavio, elle ferma le livre et ne le rouvrit pas. Prompte, comme tous les Médicis, à faire l'apprentissage de la royauté, elle grandit soudainement, et ses regards ne s'abaissèrent plus jusqu'à la terre. Le roi ne lui inspira qu'une affection tranquille; il lui resta fidèle, cependant, plus de quinze jours, et quand elle sut qu'il la trahissait, elle en prit son parti avec assez d'insou-

ciance. Le peu qu'elle avait connu des réalités du mariage avait suffi pour la refroidir à jamais. Florentine, élevée parmi des poètes, elle eût aimé plus avec la tête qu'avec le cœur; l'ivresse des sens lui semblait méprisable : sous ce rapport, des comparaisons entre Ottavio et Henri IV ne devaient pas tourner à l'avantage de ce dernier.

Pour Rinuccini, consumé par l'ennui, par le chagrin, il confiait sa peine aux muses et écrivait des sonnets tout remplis de passion, pensant avec angoisse qu'elle ne les lirait jamais. La solitude accrut ses transports, la fièvre enfanta les illusions, les rêveries et les projets insensés. Aimant comme on doit aimer, comme un enfant, il ne sut ni raisonner, ni s'effrayer lui-même par l'aspect du but et de la fin des amours ordinaires. Sans s'aviser d'épeler le mot *impossible*, pareil à ces petits enfans qui veulent saisir le soleil ou les étoiles, ou l'image de la lune au milieu d'un lac, il tendait ses bras et ses pensées vers la reine, et cédant avec naïveté à la force d'un sentiment dont il vivait, il n'analysait rien. La voir lui était indispensable; lui parler était un besoin; l'entendre, une ineffable joie. Rien n'existait hors de cette intimité, qui avait remplacé pour lui toutes les autres affections. Le jour commençait pour Ottavio quand il la voyait, il finissait lorsqu'il s'éloignait d'elle. Exister loin de cette jeune fille était si fort impossible, que cette idée ne s'était jamais offerte à lui.

Aussi, quand la séparation et le silence eurent duré plusieurs semaines, Rinuccini sentit que son cœur débordant allait éclater. Que de choses il avait à lui dire, que de tortures à raconter, que de poésie à répandre! Partout il la suivait des yeux, cherchant les siens pour leur faire pressentir des confidences et deviner des ennuis doux à exprimer. Il restait le dernier auprès d'elle, il posait la main où elle avait appuyé la sienne, il eût baisé la trace de ses pas.

Imprudent et maladroit comme tous les amans véritables, Rinuccini alimentait à son insu la curiosité des courtisans. Son aventure avec le comte de Haber avait transpiré; ce dernier, on le savait, avait fait l'empressé autour de Marie de Médicis : futile galanterie autorisée par l'usage qui prescrivait aux amoureux des jeunes reines d'être à la fois rivaux et bons amis. Cet amour-là, comme tous les sentimens faux, n'admettait pas la jalousie; on adorait sa majesté, mais on ne se battait pas à son sujet; on l'adorait, mais on ne l'aimait pas.

Ce qui rendait Rinuccini et ses inclinations plus antipathiques aux courtisans, c'était son titre d'Italien, devenu odieux en France de-

puis les intrigues de la reine Catherine. Aussi, la malveillance qui n'osait s'attaquer directement à la personne royale, retombait-elle tout entière sur Ottavio, dont les chagrins s'accrurent par l'isolement où le plongeait la jalousie des gens de cour. Hors d'état d'en supporter les effets, il sentit ses forces s'abattre et chercha ardemment des consolations auprès de la seule amie qui pût lui en offrir; mais il lui était impossible d'arriver jusqu'à elle. Vingt fois il se mit sur son chemin sans qu'elle daignât lui adresser la parole; il lui dédia et lui fit parvenir un recueil de ses poésies, et ne reçut aucune réponse. Enfin, il l'attendit dans une allée de jardin par où elle devait passer. Il la vit venir, pensive, préoccupée, et dès qu'elle l'aperçut, elle se détourna. Dans son désespoir, ne pouvant endurer plus long-temps cette incertitude et cette froideur, il écrivit pour demander une audience, qui lui fut accordée.

Marie de Médicis le reçut le surlendemain dans une des galeries du Louvre, au sortir de la messe, dans toute la pompe de ses atours, et la couronne au front. Sa majesté était debout, marchant, et les yeux sur un livre, quand il parut devant elle. A son aspect il se sentit glacé, l'air imposant de Marie l'attéra, les paroles expirèrent sur ses lèvres, et il demeura pâle et silencieux, la paupière baissée ainsi qu'un coupable.

— Monsieur, dit la reine sans le regarder, nous nous sommes rendue à vos désirs. Exposez votre demande; je ne doute pas qu'elle ne soit digne d'être considérée.

Ce ton calme, presque sévère, mit le comble à la douleur de Rinuccini; le souvenir de sa naïve et confiante élève du palais Pitti lui apparut, il entrevit l'abîme qui le séparait du passé. Toutefois, luttant contre son cœur, il s'efforça de trouver un prétexte pour colorer sa démarche, et n'y parvenant pas, il s'écria :

— Madame, soyez clémente et bonne : je suis si malheureux!

Les pleurs qu'il renfermait le suffoquèrent; il se détourna et se tut.

— Malheureux, vous? repartit Marie de Médicis. Qui donc a pu vous affliger? Parlez, donnez-nous le moyen de vous tirer d'inquiétude. La protection de la reine est acquise à tous ceux qui ont bien voulu s'exiler avec elle.

— Hélas, je le sens, votre majesté n'adoucira jamais ma peine! Dans la misère qui le couvre, Ottavio n'est plus rien pour vous : cette vie qu'il vous a consacrée, vous ne la voulez plus, vous l'avez brisée sous vos pieds.

Le front de la reine se colora, elle respira avec force, se mordit la lèvre, et reprit avec dignité :

—Ne croyez pas, Rinuccini, que nous soyons indifférente au zèle, à l'attachement de nos fidèles sujets. Le vôtre m'est connu, je le récompenserai. Dans cette solennelle et redoutable situation où la Providence m'a appelée, je me dois à tous, les heures ne m'appartiennent pas, la vie privée n'existe plus pour moi, et sans cesse regardée, je dois servir à tous d'exemple et d'appui. Rinuccini, vous avez des loisirs pour vos pensées, pour vos souvenirs, pour vos rêves : la reine, à qui ils sont arrachés, saura en trouver encore pour s'occuper de la fortune et du bonheur de ceux qui lui sont chers. Expliquez-vous donc avec confiance et ne craignez rien.

— Autrefois, madame, ces tourmens que vous deviniez, vous les calmiez de votre parole divine; j'osais les dire à Florence, mais ici...

— A Florence..., répéta Marie; Ottavio, ce sont des choses d'un autre temps.

—Ah! je l'avais bien dit, madame, que ces heures-là ne renaîtraient pas !

—Nous avons fait durer nos enfances, mon cher maître, et durer trop tard. Toutefois la reine ne vous reproche rien, car Marie a tout oublié. Vous êtes isolé, sans parens, sans amis: puisque vous avez tout abandonné pour moi, je veux vous donner ce qui vous manque, une famille, une femme qui sera fière de vous...

— N'ajoutez pas, madame, interrompit avec exaltation le poète, n'ajoutez pas à vos cruelles raisons la mortelle injure de douter de ma constance! Jamais femme, fût-elle une reine, ne recueillera un mot d'amour sur les lèvres d'Ottavio. Il est des ames trop élevées pour déchoir; un cœur où pénétra une si pure, une si noble flamme doit être à jamais scellé. C'est un temple, madame, que je ne profanerai pas.

— Silence, Rinuccini, rentrez en vous-même!

— Qu'ai-je à perdre en ce monde? et pourquoi, dans ce moment suprême, contiendrais-je des sentimens qui s'exhalent peut-être pour la dernière fois! Ah! combien vous êtes changée, madame, puisque vous trouvez le plus dévoué de vos esclaves indigne de recevoir quelques mots d'amitié qui le feraient vivre! Vous êtes témoin de mon supplice, et vous ne daignez plus, par pitié, jeter sur le feu qui me dévore quelques gouttes d'eau, quelques-uns de ces regards qui consolent et raniment. Pourtant, madame, celui que vous repoussez,

de qui vous riez comme d'un fou, mourrait avec bonheur pour vous épargner un soupir : qu'il s'éloigne ou qu'il reste, que les ans l'accablent et l'effacent de votre mémoire, vous vivrez toujours dans la sienne, et il attisera fidèlement une douloureuse pensée qui fait son malheur et sa joie. Ah ! madame, je sens que ces aveux sont les derniers qu'il me sera donné de faire entendre, je sens que tout lien est à jamais rompu : laissez-moi succomber un instant en votre présence, et retenez, retenez un mot que je devine sans avoir la force de l'entendre !

La reine répondit avec effort, d'une voix basse et entrecoupée :

— L'indulgence, trop grande sans doute, que je mets à vous écouter, n'est-elle rien à vos yeux? Considérez cette marque d'intérêt que je vous donne, ou plutôt oubliez-la, ne me la rappelez jamais, de peur de m'en faire repentir. Adieu, Ottavio; celle qui vous occupa n'est plus; sa volonté dernière est que vous respectiez son rang, son caractère et son repos.

A ces mots, le noble poète tomba lentement et avec une pieuse vénération, à genoux devant la reine, et, retenant ses sanglots, il appuya long-temps ses lèvres sur cette main adorée qu'il ne devait plus presser désormais.

Comme il était là tout éperdu, dominé par le regard de Marie qui s'attachait sur lui avec compassion, une tapisserie fut soulevée, et le roi pénétra dans la galerie. Son premier mouvement était toujours railleur. Il fit un geste de surprise en s'écriant :

— Eh quoi ! déjà, madame?..

Sans retirer sa main, Marie de Médicis tourna lentement la tête, et montrant à Henri l'Italien, qui s'était relevé un peu trop vite :

— Venez, sire, lui dit-elle, m'aider à consoler ce pauvre serviteur.

— Si vous n'y réussissez pas, avec la peine que vous prenez, je n'ai que faire de l'entreprendre. Un autre que moi pouvait entrer, madame...

— Sire !... reprit la reine avec dignité.

Cette dignité n'imposa que médiocrement au mari divorcé de Marguerite de Navarre; il attendit une autre explication.

— Ce gentilhomme, poursuivit Marie, que mon père affectionne d'une manière particulière, et que j'aime beaucoup, ne réussit pas à s'habituer aux allures de notre cour; ses travaux, ses amis, sa patrie le recherchent; il est venu solliciter notre congé pour partir, et il nous faisait en ce moment ses adieux.

— Je conçois son affliction, je vois même qu'il a pleuré la patrie absente : votre majesté fait bien de se montrer charitable.

Durant cet entretien, Rinuccini passa de la stupeur au désespoir; mais, baissant les yeux et les fermant parfois, il garda une contenance convenable.

— Remerciez, dit-elle à son compatriote, remerciez sa majesté des bontés dont elle vous honora, et priez-la de consentir à votre retraite.

Pendant qu'il s'inclinait avec respect devant le monarque, ce dernier répondit avec grace :

— Certes, madame, nous n'avons rien à vous refuser.

— Quand comptez-vous partir, seigneur Rinuccini? demanda la reine d'une voix ferme à ce dernier qui murmura résigné :

— Demain !

La reine le salua du geste, s'appuya sur le bras de son mari, et tous deux s'éloignèrent, laissant Ottavio seul et consterné au milieu de la galerie.

Se séparer pour toujours de celle qu'on aime est une cruelle épreuve; mais cette heure d'angoisse est souvent adoucie par une vague espérance. Le moment le plus douloureux est celui où l'on abandonne le lieu qu'elle habite; car l'espoir qu'on gardait encore, on y renonce, et on ne l'emporte pas avec soi. Tant qu'on respire le même air qu'une personne chérie, tant qu'on la sent proche de soi, que l'on peut la voir, que l'on peut marcher où elle a marché, le cœur parvient à s'abuser : ce n'est qu'en s'éloignant et en regardant d'autres cieux que l'on a la conscience de son mal.

Rinuccini n'eut pas le courage de partir aussi tôt qu'il avait promis de le faire. Retiré dans un logis obscur, il y passa quelques jours à pleurer, à prier, à descendre en lui-même, à retourner le fer dans sa blessure. La nuit, il errait le long du Louvre, cherchant à voir se réfléchir sur les vitres des fenêtres l'image gravée dans son ame.

Trop sincère, trop humble pour se flatter, il crut comprendre, à la fin, que la reine n'avait pour lui qu'un peu de pitié, et cette première découverte l'amena à envisager d'un coup d'œil plus juste la folie de sa passion. Il reconnut qu'il n'avait eu jamais rien à espérer, rien à attendre, et que ses illusions l'avaient perdu.

Il est des gens à qui la conviction de l'inutilité de leur flamme sert de remède. Dès qu'ils savent que leurs soupirs sont en pure perte, ils cessent de soupirer. De cette manière, ils gardent le droit de se respecter infiniment eux-mêmes, à raison de leur jugement, et celui

de placer plus fructueusement leur cœur dans une meilleure occasion. Au lieu d'argumenter sur son amour avec cette incontestable logique, Ottavio, appréciant la profondeur de ses maux, les jugea incurables. On lui eût offert la guérison, l'oubli même, qu'il eût rejeté ces soulagemens. Il ne voulait pas être consolé. Après avoir perdu Marie, son existence lui parut terminée; la gloire qu'il avait rêvée lui sembla vaine et inutile; il se tourna vers la mort, et cette pensée le ramena à Dieu. Plongé dans une dévotion haletante, il s'enferma dans ce dernier refuge, et, renonçant à la terre, il songea à chercher la paix du cloître. Ce fut dans ces intentions qu'il revint à Florence. Ainsi, ce jeune poète, que sa destinée envoya à Paris pour s'illustrer par un duel et par une comédie, pour faire connaître à la France le premier opéra qu'elle ait vu, en rapporta une vocation religieuse irrésistible et durable. Il entra dans un couvent, où il se fit connaître par des chants sacrés qui édifièrent les fidèles; puis, trouvant dans ces lieux témoins de son bonheur passé trop de sujets de distractions et d'amertume, il les quitta pour aller s'ensevelir dans une communauté en Allemagne; et l'on perdit sa trace, et son nom tomba dans l'oubli.

La destinée de Marie de Médicis fut moins paisible. Abandonnée par son époux, elle souffrit dans son orgueil jusqu'à ce qu'il mourût. Après quoi, livrée au tumulte des affaires publiques, déchirée par les factions au sein desquelles elle se plongea pour remplir le vide de son ame, elle passa dans les angoisses les trente dernières années de sa vie. Trahie par ceux qu'elle avait élevés, chassée par son fils, la veuve de Henri-le-Grand traîna sa misère en Flandre et en Allemagne. Recueillie, en 1642, à Cologne, dans la maison d'un peintre illustre que jadis elle avait protégé, elle sentit avec joie la mort approcher, et, désabusée enfin de toutes les grandeurs, elle se souvint de Dieu.

Dans ses derniers momens, elle fit appeler un prêtre célèbre par sa piété et par son éloquence, le prieur des dominicains de Cologne.

Le saint homme fut admis auprès d'elle un soir : c'était un vieillard courbé par l'âge, amaigri par les austérités, par le travail de la pensée, et dont les traits conservaient cet air de douceur et de tristesse propre aux gens qui ont souffert. Sa voix harmonieuse et tendre disposait à la confiance. Il trouva la reine dans une salle d'un aspect sombre et solennel, vêtue de deuil, et affaissée dans un grand fauteuil rouge qui faisait paraître plus pâle encore son visage hâve et décomposé. Ces yeux bleus, si doux autrefois, étaient décolorés, gri-

sonnans, et avaient contracté une expression dure; les coins de sa bouche, minces et abaissés, lui donnaient une physionomie morbide et altière. Elle ne put soulever sa tête du carreau de velours contre lequel elle était collée, et sur lequel flottaient quelques mèches de cheveux argentés. Ses doigts effilés se joignirent; elle se recueillit.

Le saint homme l'exhorta d'une manière touchante. Emporté par le mouvement de sa pensée, à l'aspect de cette royale infortune, il s'émut; ses larmes pénétrèrent dans le cœur de la pénitente, qui, faisant asseoir le religieux, commença une confession longue et détaillée. A mesure qu'elle déroulait ses fautes, le moine devenait plus attentif; l'œil animé, les lèvres demi-closes, il semblait incessamment attendre quelque révélation prévue. Marie s'accusait de son ambition démesurée, du mauvais usage qu'elle avait fait des deniers de son peuple, en les employant au profit de son orgueil; elle déplorait l'emportement de son caractère, son goût pour de vains plaisirs, mais elle ne dévoilait aucune de ces passions où les sens et le cœur entraînent. Usant de la liberté de son ministère, le prieur lui adressa diverses questions qui n'amenèrent que des aveux puérils et insignifians. Alors, pour aider à sa mémoire, il la rappela aux jours de sa première jeunesse, il essaya de la replacer dans les circonstances où elle avait dû se trouver à cette lointaine époque; et le visage caché dans ses mains, comme un homme qui médite, il attendit les réponses de l'auguste pénitente. Elle interrogea tout haut des souvenirs qui demeurèrent stériles, et quand elle eut fini de parler, elle fut surprise d'entendre des sanglots s'échapper de la poitrine du confesseur.

— Oublié, murmurait-il, oublié! Ce nom, qui jamais ne fut rien pour elle, est effacé de sa mémoire.... Seigneur, ajouta-t-il en tombant à genoux, recevez ce dernier sacrifice!

— Relevez-vous, mon père, c'est pour moi qu'il faut prier, interrompit Marie de Médicis; j'ai révélé tout ce que je devais dire; ma conscience est en repos.

— Tout, ma fille; vous n'avez rien omis?... Hélas!

— S'il restait quelque aveu, reprit-elle d'une voix éteinte, je le ferais en présence de Dieu.

— Parlez, madame, il nous entend.

La reine garda un instant le silence, ferma les yeux, et articula d'une voix lente et solennelle :

— Rinuccini, vous entendrez ma réponse dans le ciel.

Rappelé par ces mots à l'austérité de sa mission, le vénérable poète

rentra en lui-même et pria avec ardeur. Se relevant ensuite plus calme, il reprit : — Je vous laisse, ma fille; le prêtre ne peut vous absoudre, car l'homme a faibli; son ame doit être retrempée au tribunal de la pénitence. Demain, le prêtre reviendra seul.

Ce fut la dernière fois qu'ils se rencontrèrent en ce monde; Marie, reine de France, expira dans la nuit.

Ses obsèques furent modestes comme sa fortune, et solitaires comme l'avaient été ses derniers jours. On exposa son corps dans la chapelle des dominicains, pendant cinq jours et cinq nuits que des moines passèrent en prières au pied du sarcophage.

Un matin, comme on relevait ceux qui avaient veillé la nuit précédente, l'un d'eux, au lieu de suivre ses frères, demeura prosterné sans mouvement sur les dalles. On s'approcha de lui, et l'on reconnut qu'il avait cessé de vivre. Son visage reposait sur son bréviaire humide, ouvert à cet endroit du psalmiste :

« Mon Dieu! je monterai vers vous, et les ténèbres de ma vie seront dissipées. »

FRANCIS WEY.

LA GLORIETTE.

IV.[1]

J'ai souvent regretté que Charles Nodier, ce voyageur infatigable du monde fantastique, ait toujours dirigé vers le Nord sa précieuse et brillante imagination. Le poétique auteur de *la Fée aux Miettes* s'est trompé en disant que nos hameaux étaient trop savans pour qu'il fût possible de profiter de leurs légendes. Si Nodier avait connu le bizarre et hardi lutin que tout le Midi de la France appelle le Drac, il en aurait fait certainement le sujet de quelque admirable fantaisie, ne fût-ce que pour doubler, par le contraste, le charme idéal de cette vaporeuse figure de Trilby.

Jamais, en effet, deux lutins ne se ressemblèrent moins que Trilby et le Drac. Trilby est l'expression d'une pensée toute spiritualiste. Aussi est-on étonné de le voir condamné si cruellement par la voix des cloîtres. A quoi bon fulminer l'anathème contre une nature aussi douce, aussi sympathique? L'esprit d'Argail est peut-être l'ange gardien qui, par sa naïve passion, préserve Jeannie de tout amour coupable. Jamais désirs furent-ils plus purs, jamais affection plus chaste que la sienne? La fidélité domestique n'a pas d'emblème plus touchant et plus complet. Trilby est la voix pieuse du foyer qui, par ses vagues enchantemens, berce les rêveries de la femme et l'empêche de prêter l'oreille aux bruits du dehors. Tant que cet hôte mystérieux habite la cabane de Dougal, il est plutôt l'ami que l'amant de Jeannie; ce

(1) Voyez la livraison du 7 avril.

n'est pas de sa présence que le mari doit s'inquiéter, car il distrait et captive par ses jeux inoffensifs les ardentes aspirations d'une ame inquiète : c'est lorsqu'il ne sera plus là que la pensée de Jeannie prendra une forme humaine et que le danger planera sur la cabane de Dougal. Admirable création du mysticisme! Le spirituel et délicat Nodier avait bien compris la nature intimement chrétienne de l'esprit du Nord, puisqu'il avait fait de son héros fantastique le frère de saint Colomban : si bien qu'on pourrait presque dire saint Trilby, lorsqu'on prononce le nom de cette créature aimante et résignée.

Le Drac, esprit intermédiaire comme Trilby, se rapproche plus de l'enfer que du ciel. Ce n'est pas le lutin d'une cabane : il déteste les vertus domestiques. Tout un village, tout un canton lui appartiennent; il en représente fidèlement tous les vices, tous les ridicules. C'est un homme-Protée qui reproduit, d'époque en époque, les divers changemens de caractère qui surviennent dans l'esprit des masses auxquelles il se mêle. Au temps où notre village était une commanderie, on l'a vu souvent apparaître avec la croix de Malte sur la poitrine; on l'appelait alors le *petit chevalier*. Avant la révolution, il aimait surtout l'habit enfariné du moulin; il représentait en ce temps-là le Jacques Bonhomme du Midi, prêt à faire claquer son fouet de meunier contre le seigneur et le prêtre. Sous la république, le bonnet bourgeois se transforme en bonnet phrygien : le Drac se mêle de propagande révolutionnaire, fait condamner comme suspects les maris des femmes qu'il aime, et est connu dans le pays sous le nom du *petit jacobin*. Sous la restauration, il traîne le sabre retentissant de l'empire, et il partage avec Napoléon le glorieux sobriquet de *petit caporal*. Enfin, vers 1830, il se montre un moment en garde national pour reprendre presque aussitôt son costume favori, celui de garçon meunier. Ce déguisement ne l'empêche pas d'en revêtir une multitude d'autres, selon ses besoins et ses désirs. Le Drac n'a aucune croyance, aucun respect. Il est tapageur, vantard, paresseux, perfide, cynique; défauts prononcés dont l'ensemble forme le fond du caractère languedocien. Au lieu d'accepter avec résignation comme Trilby une humble place auprès du foyer, il s'introduit, bon gré mal gré, dans l'hostal, tantôt comme un voleur, en brisant la serrure, tantôt comme un gamin, en cassant les vitres. Dans les maisons amies, il lui arrive souvent de garder l'incognito et de ne se révéler que par un petit bruit de pas ou un rire léger. Méchant par habitude, il est bon par hasard ou par caprice. Ainsi que certains bandits d'Écosse ou d'Italie, il impose des obligations, il lève des dîmes. — Malheur à celui qui se refuse à cet impôt sanctionné par l'usage! Le lutin se vengera cruellement. Chaque four lui doit un gâteau, qu'on appelle le gâteau du Drac. Dans les moulins, le cheval de tournée est forcé de rester un jour par semaine à l'écurie pour que le Drac s'en serve dans ses courses.

Le lendemain du jour où la Gloriette avait été ramenée par le lutin à l'hostal des Richardis, le four de la rue de la Fontaine était rempli de monde. C'était la veille d'une grande fête, et, selon l'usage, chaque famille, pauvre

ou riche, mêlait au pain ordinaire quelques pièces de pâtisserie. L'assemblée avait un air de joie et de tranquillité toutes particulières. On y remarquait aussi plus de propreté, plus de coquetterie que d'habitude. Ces différences provenaient sans doute de la présence des cinq ou six dames importantes du village. L'activité qui régnait nécessairement dans le four le faisait ressembler à une ruche. On allait, on venait, en bourdonnant, avec le calme et la régularité d'une société d'abeilles qui fait son miel. Les femmes les plus voisines de l'ouverture du four recevaient en plein visage les reflets ardens de la flamme, et allaient de temps en temps prendre l'air sur le seuil de la porte, où elles causaient avec les jeunes filles qui revenaient de la fontaine. Celles-ci posaient un moment sur le seuil leurs cruches pleines, et sans quitter de la main les anses ruisselantes, elles échangeaient rapidement quelques médisances, et s'enfuyaient ensuite en courant pour regagner le temps perdu. Agitées par la vitesse de la marche, les cruches laissaient échapper l'eau, qui arrosait les pieds et les mains des fugitives. Rougies par cette aspersion intermittente, les mains étaient d'une fraîcheur de coloris digne de Rubens; elles se détachaient admirablement sur le vernis éclatant des cruches.

L'intérieur du fournil aurait aussi présenté des effets charmans au premier peintre de l'école flamande. Sur de longues tables parallèles, la pâte brune ou blanche s'aplatissait sous des rouleaux et se creusait en rond par la seule pression d'un poing nerveux. Des œufs d'une belle couleur jaune, battus comme pour une omelette, tombaient dans ces creux préparés d'avance, à travers des doigts saupoudrés de fine fleur de farine. Les bagues nuptiales, un moment obscurcies, brillaient alors de tout leur éclat sur les doigts annulaires. Des flots d'huile remplaçaient quelquefois les œufs, et l'air était embaumé des parfums qu'on répandait sur les gâteaux des familles riches. Il n'était pas rare de voir une des cinq ou six dames dont nous avons parlé verser à la ronde sur les gâteaux de ses voisines les parfums qu'elle avait apportés pour les siens. Personne ne se plaignait de cette libéralité, excepté les servantes, que leurs maîtresses envoyaient aussitôt chercher d'autres flacons. Ce tableau de fraternité calme et d'activité gracieuse aurait fait le bonheur d'un fouriériste, si les idées phalanstériennes eussent été à cette époque aussi propagées que de nos jours. Malheureusement ou heureusement, comme on voudra, nul ne rêvait encore l'attraction passionnelle. Le ridicule attaché à certaines théories systématiques ne devait atteindre que plus tard ces poétiques réalités.

Annette et la Gabrielle étaient nécessairement les femmes les plus occupées du fournil; obligées d'avoir l'œil partout, de répondre presque en même temps à cent questions différentes, elles n'avaient guère le temps de songer à la Gloriette, qui, de son côté, ne songeait à personne. Debout à côté du four, la petite fille regardait curieusement rougir la voûte surbaissée, et jetait toutes les cinq minutes des poignées de buis vert dans les flammes. Ce

buis pétillait, se tordait, et la Gloriette s'amusait à voir les petites feuilles dentelées éclater et pâlir en une seconde. Au milieu du four, la lumière était blanche et douce comme celle qui entoure les anges.

Au moment où la Gabrielle et sa fille se préparaient à enfourner, un bruit venu du dehors commençait à se répandre dans la salle.

— Vous ne savez pas? vous ne savez pas? disait mystérieusement sur le seuil de la porte une jeune fille qui revenait de la fontaine. Un grand malheur vient d'arriver cette nuit au meunier du moulin d'Aval.

— Ah! mon Dieu! le pauvre garçon! une si nombreuse famille! On a bien raison de le dire, il pleut toujours sur les mouillés. Par bonheur, il y a dans le village des ames charitables qui s'intéressent aux braves gens. Pierre Simon est le meunier de toutes les bonnes maisons. A la première occasion, ses pratiques lui laisseront double mouture, le crieur public fera une collecte pour lui, M. le curé parlera de l'accident au prône de demain, et dans quelques jours Pierre Simon remerciera le bon Dieu de l'avoir maltraité. A quelque chose malheur est bon. Ma foi! tout bien considéré, il vaut mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais que lui est-il donc arrivé, à ce brave meunier? conte-nous donc cela, petite. Entre un peu dans le fournil, tu seras plus à ton aise pour défiler ton chapelet.

— Oh! je n'ai pas le temps, je suis pressée. D'ailleurs, qui garderait mes cruches, pendant que je m'amuserais à babiller là-dedans? Non, non, laissez-moi partir, la première venue vous dira cela mieux que moi. Adieu! adieu! allez, si vous voulez, à la fontaine. Tout le monde en parle; il y a foule.

La curiosité n'est jamais plus grande que lorsqu'il s'agit d'un malheur. Alléchées par les réticences d'une fille bavarde et peut-être menteuse, la plupart de ces femmes, si calmes il y a quelques minutes, quittent le fournil en désordre et se précipitent vers la fontaine. Il n'est rien de plus exagéré et de plus fugitif que les mouvemens des têtes méridionales. A la nouvelle du malheur survenu à Pierre Simon, toutes ces villageoises avaient témoigné une pitié verbeuse et bruyante qui, en roulant sur elle-même comme une pierre lancée du haut d'une montagne, avait fini par s'écarter complètement de son impulsion primitive. On avait d'abord plaint le malheureux, puis on l'avait consolé, puis enfin on l'avait presque félicité de son malheur, et tout cela dans la même tirade. Il n'était resté de cet étalage de grands sentimens qu'une seule chose : la curiosité. Beaucoup de bruit pour rien, comme dit Shakspeare.

Le malheur arrivé à Pierre Simon était loin, d'ailleurs, d'être aussi grave qu'on l'avait imaginé. On s'attendait à une catastrophe, ce n'était qu'un évènement fâcheux et de peu d'importance. Voici toute l'histoire en deux mots : le meunier, pressé par un surcroît de travail, avait envoyé son cheval en tournée le jour où le Drac avait l'habitude de s'en servir. Le lendemain, le cheval avait disparu avant l'aube et n'était revenu que le soir, brisé de fatigue et ruisselant de sueur. A peine rentré dans l'écurie, il s'était abattu

au pied de la crèche et ne s'était plus relevé. Un vol de corbeaux l'avait accompagné jusqu'au moulin. — Tout le monde, dans le fournil et hors du fournil, donna tort à Pierre Simon. La vengeance du Drac était toute naturelle. Chose convenue, chose due. Les seules personnes sur qui ce récit eut une influence marquée furent la Gabrielle, Annette et la Gloriette. — Les deux Richardis avaient oublié de faire le gâteau du Drac. Effrayées de leur négligence, elles s'empressèrent de la réparer. Prévenues que le Drac était de mauvaise humeur, elles choisirent la plus blanche farine, les œufs les plus frais, et la fleur d'oranger la mieux distillée. En un clin-d'œil la pâte parfumée fut arrondie, modelée, et mise au four dans l'endroit le plus favorable. De temps en temps la Gabrielle jetait un regard sur ce précieux gâteau. Lorsqu'il fut cuit à point, la croûte en était si dorée, la forme si gracieuse, le parfum si délicat, que plusieurs personnes en eurent envie et le demandèrent à la fournière. Celle-ci n'eut qu'à répondre :

— C'est le gâteau du Drac.

Ce mot seul fit tomber à l'instant toutes les convoitises. Le cri général fut : — N'en parlons plus; mettons que nous n'ayons rien dit. — Ce respect universel pour le Drac frappa l'imagination de la Gloriette. Elle se rappela avec une espèce de plaisir craintif toutes les circonstances du voyage qu'elle avait fait avec le lutin, à cheval sur ce pauvre limousin à qui cette course effrénée avait coûté la vie. — Chose étrange! elle ne regretta pas le moins du monde l'innocente victime. Les enfans sont orgueilleux, comme les hommes, de la protection amicale d'un être puissant, devant lequel tout tremble et s'humilie. Le Drac, esprit fantasque, tyrannique, toujours malicieux lorsqu'il n'est pas méchant, avait été bon pour la Gloriette; il lui avait parlé dans la langue de ces tribus vagabondes au sein desquelles s'était passée son enfance. La petite sauvage répétait avec joie dans son esprit les mots que le Drac avait prononcés dans cet idiome mystérieux que personne ne comprenait dans le village. Le Drac était pour elle un souvenir présent de la patrie errante. Aussi la Gloriette vit bientôt le lutin sous un aspect tout-à-fait rassurant. Les impressions de terreur s'effacèrent pour faire place à de douces émotions. La petite fille s'endormit ce soir-là au bruit harmonieux de la sonnette d'argent qu'elle avait entendue la veille pour la première fois. Elle oublia le fouet impitoyable du Drac et la prompte vengeance qu'il avait exercée sur Pierre Simon. La seule pensée qui s'offrit à elle, au milieu des souvenirs du jour précédent, fut celle-ci :

— Il avait de bien jolies boucles sur ses petits souliers !

V.

Si cette simple histoire était un roman, au lieu d'un récit mis en action, nous suivrions année par année l'existence singulière de notre chère Glo-

riette : pas une pensée ne s'élèverait dans ce jeune esprit, sans que notre plume la saisît au passage; nous écouterions, les mains croisées sur les genoux et le regard fixe, comme le faisait toute la famille Richardis, ce gracieux et incompréhensible babil d'hirondelle qui attendrissait de plus en plus la rude écorce dont l'ame de Bonsoir était entourée. Que d'épisodes charmans à détailler, que d'élans à décrire, que de vagues et mystérieux sentimens à surprendre avec des précautions infinies ! Quelques mois seulement suffirent à la famille Richardis pour comprendre que la Gloriette ne serait jamais un pilier de fournil. Attachée désormais au village par de solides affections, elle n'essaierait plus de retrouver par-delà les montagnes la tribu nomade dont elle avait partagé autrefois les fatigues et les dangers, mais ses instincts vagabonds devaient persister dans de certaines limites. La Gloriette erra dans le village et dans les environs, comme elle aurait erré par toute la terre si les circonstances n'étaient venues changer violemment sa destinée. On la trouvait tantôt sous l'ormeau de Sully, planté au milieu de la place où aboutit la grande allée d'acacias, tantôt sur le sable brûlant de la rivière, tantôt les pieds pendans dans le ruisseau des Mauves qui traverse presque furtivement le village, sous une multitude de pontils qui servent de perrons à toute une rangée de maisons. Sous l'ormeau, elle jouait aux billes avec les petits garçons; sur le sable de la rivière, elle s'amusait à tracer du bout du doigt une infinité de cercles capricieux qu'elle avait vu faire à sa mère pendant son enfance; enfin, au ruisseau des Mauves, elle se plaisait à troubler l'eau au-dessus des bestiaux qui venaient s'y abreuver. Quelquefois le valet d'écurie, s'apercevant de la manœuvre, s'élançait vers la Gloriette en faisant claquer son fouet. Celle-ci, insensible en apparence à ces menaces retentissantes, continuait à agiter ses pieds dans l'eau, en regardant le valet du coin de l'œil; elle le laissait s'avancer le plus près possible, puis tout à coup elle levait ses jupons comme deux ailes, et sautait lestement dans le ruisseau qu'elle traversait pour ainsi dire au vol. Elle échappait ainsi à la poursuite du rustre, qui s'écriait en laissant tomber son fouet :

— Cette petite Gloriette n'est pas une fille, c'est un oiseau.

Au reste, elle était considérée comme telle par tout le village. — Vous verrez, disait Bonsoir à sa mère, qu'un beau jour il lui poussera des plumes sous sa robe, et qu'elle s'envolera pour ne plus revenir.

— Imbécile ! répondait la Gabrielle, comment peux-tu supposer de pareilles sottises ?

— Ne riez pas, continuait Jean, ce que je dis là est sérieux. Autrefois, j'ai cru qu'elle était la fille du Drac; maintenant; je suis persuadé qu'elle est venue du pays des hirondelles et qu'elle y retournera tôt ou tard. Vous aurez beau dire et beau faire, vous ne me tirerez pas cela de la tête.

Annette riait beaucoup des suppositions de Jean : mais elle n'aurait pas mis la main au feu pour soutenir qu'elles étaient fausses; la vitesse de

jambes qu'on reconnaissait à la Gloriette faisait que de tous côtés on lui confiait toute sorte de commissions. Lorsqu'elle passait dans la rue, elle était appelée par huit ou dix voix à la fois.

— Gloriette, veux-tu aller me remplir cette cruche à la fontaine? je te donnerai deux sous pour ta peine.

— Gloriette, veux-tu aller porter le dîner à nos moissonneurs? Il y a dans le panier une demi-douzaine de biscuits pour toi.

— Gloriette, tu viendras ce soir à quatre heures; nous avons besoin de toi pour aller garder le linge à l'olivette (1).

— Gloriette, ne manque pas de passer à l'hostal demain matin, nos linottes manquent de chenevis, tu iras en chercher à la grande horte (2), chez l'Oreillard, tu sais? toujours au même endroit, ma fille!

C'est ainsi que vivait notre petite sauvage, faisant des commissions pour tout le monde, et payée tantôt en friandises, tantôt en monnaie de cuivre, quelquefois en robes d'indienne et en fichus rayés que les dames du village lui donnaient en cadeau. Ses habits et sa nourriture n'occasionnaient donc aucune dépense à la Gabrielle; elle ne demandait qu'une chose à sa mère adoptive, c'était de laisser le soir la fenêtre du rez-de-chaussée entr'ouverte; on ne s'inquiétait plus de l'heure de sa rentrée. Quelquefois Annette, que la pensée de son cousin Richardis empêchait de dormir, entendait grincer l'espagnolette de la croisée du fournil. Elle disait alors en se retournant sur son lit :

— Voilà la Gloriette qui se couche ou qui se lève!

Cette vie de hasard ne causait aucun tort à la santé de la petite fille; semblable à ces fourmis qui traînent quelquefois des masses plus grosses qu'elles-mêmes, la Gloriette se chargeait de transporter d'un endroit à un autre des fardeaux d'une grosseur prodigieuse. Pour expliquer pourquoi elle ne succombait pas à de pareils efforts, on supposait que le Drac portait lui-même les objets confiés à la Gloriette, et que celle-ci marchait légère, insouciante, devant le lutin courbé sous le faix. A force de courir par monts et par vaux, au service de tout le monde, la Gloriette avait amassé quelques sous qu'elle avait transformés en pièces blanches. Le premier usage qu'elle fit de son petit trésor fut d'acheter une paire de souliers fins avec de petites boucles d'argent, semblables en tout à celles du Drac. Le bruit courut que c'étaient les mêmes. Ce premier luxe, acquis par le travail, rendit la Gloriette plus paresseuse. Elle passait des journées entières au soleil, occupée à regarder ses fins souliers et les petites boucles d'argent, étincelantes comme deux étoiles. Lorsqu'on l'appelait pour l'envoyer quelque part, elle répondait

(1) C'est dans les champs d'oliviers qu'on fait ordinairement sécher le linge après la lessive.

(2) Jardin potager.

souvent : — Je n'ai pas le temps — ou bien : Je gâterais mes escarpins. — Il y avait des jours dans la semaine où il était impossible de la rencontrer. On prétendait qu'elle courait les champs avec le Drac, galopant en croupe derrière lui, ou poursuivant à sa suite les lièvres et les lapins du canton.

Cependant la Gloriette grandissait, et l'on commençait à dire dans le village : Cette petite fille tournera mal. — Quelques bonnes femmes reprochèrent à la Gabrielle de la laisser vivre de cette façon, en dehors de tout principe religieux. Que pouvait-on attendre d'une enfant qui n'allait ni à la messe, ni aux vêpres, et qui ne savait peut-être pas que Jésus-Christ était venu sur la terre pour sauver son ame ? — Les dévotes avaient raison, la Gloriette était complètement ignorante en matière de foi. Hormis une espèce de prière en langue inconnue qu'Annette lui avait entendue murmurer le jour de son entrée à l'hostal des Richardis, la Gloriette ne remplissait aucun des devoirs que la religion impose. Elle vivait tout simplement comme les oiseaux et les fleurs, qui ne chantent pas des hymnes à l'Éternel, quoi qu'en disent les poètes vaporeux du néo-christianisme. Si elle avait une adoration dans le monde, c'était au soleil qu'elle l'adressait à son insu. Dans les jours ardens de la canicule, elle se couchait le long des murailles blanches, dans les sentiers sans gazon qui serpentent à travers les vignes, et là, les épaules découvertes, les jambes presque nues, elle recevait le dieu par tous les pores, sans faire plus de mouvemens qu'une couleuvre repliée sur elle-même. Les personnes pieuses, jugeant la Gloriette d'après les articles du symbole des apôtres, trouvaient cette conduite horriblement scandaleuse, et nous devons convenir qu'à leur point de vue la Gloriette devait être un monstre d'iniquité. Rien de plus innocent pourtant et de plus spontané que les allures de cette jeune fille. Elle avait reçu de la nature méridionale, cette mère féconde et paresseuse, une organisation toute païenne. Néanmoins il fut décidé que la Gloriette serait baptisée, apprendrait le catéchisme, ferait sa première communion et se marierait ensuite d'une manière édifiante avec un brave garçon de l'endroit, le fils de Gabrielle Richardis, par exemple. A la seule idée de cette union qui ne pouvait avoir lieu, en tout cas, que dans deux ou trois ans, l'excellent et niais Bonsoir, de mieux en mieux disposé pour la Gloriette, ne pouvait se défendre de verser des larmes de joie.

— Ah! ce serait trop de bonheur pour moi, disait-il en secouant la tête. Jamais une pareille fortune ne m'arrivera.

— Qui sait? disait Annette. Il est possible que notre bon curé apprivoise notre petite folle, et alors...

— Oui, compte là-dessus, et bois de l'eau de roche. Notre curé y perdra son latin, et il s'attirera peut-être quelque méchante affaire avec le Drac.

Malgré les prédictions de Bonsoir, l'éducation religieuse de la Gloriette fut résolue par le conseil des dévotes. Il fut décidé qu'on la baptiserait solennellement. Comme elle n'avait pas de famille, Bonsoir et sa mère furent naturellement choisis pour lui servir de parrain et de marraine. On la revêti de la robe blanche des catéchumènes, et on la conduisit en grande pompe

la chapelle des fonts baptismaux. La cérémonie dura long-temps. Au moment où le prêtre prononçait les paroles sacramentelles, la Gloriette remarqua que tout le monde avait les yeux sur lui, et elle profita de cette préoccupation générale pour s'esquiver. Depuis cinq minutes elle étouffait dans le mur vivant qui l'entourait. Sa poitrine manquait d'air. Elle allait se trouver mal. Mince et flexible comme elle l'était, il ne lui fut pas difficile de se glisser subtilement jusqu'à la porte de l'église. Une fois arrivée là, elle s'élança au grand galop du côté des jardins, et deux jours se passèrent sans qu'elle remît le pied dans le village.

La confusion du curé et des assistans fut au comble lorsqu'ils s'aperçurent que la catéchumène avait disparu.

— Je vous l'avais bien dit! s'écria Bonsoir.

Un doute pénible s'éleva dans l'ame du curé. A quel moment la récalcitrante s'était-elle enfuie? Le sacrement avait-il été efficacement administré, ou les paroles de la sainte formule s'étaient-elles perdues dans l'air? Il eût été trop cruel pour ce bon pasteur de penser que, par inadvertance, il avait baptisé le vide. Il préféra croire que la Gloriette avait reçu les bienfaits du sacrement initiateur. La jeune fille fut donc inscrite sur les registres de la paroisse sous le nom de Jeanne-Gabrielle. Elle n'en conserva pas moins le nom de Gloriette.

Les dévotes mystifiées voulurent prendre leur revanche; elles cherchèrent à ramener au bercail la brebis égarée; mais Bonsoir, dont la Gloriette avait réclamé la protection, déclara brutalement que, si quelqu'un tentait d'emmener la petite à l'église malgré elle, il se faisait fort de lui casser bras et jambes. Cette menace effarouçha les dévotes, qui accusèrent alors le Drac de tout le mal qui était arrivé. Le curé répéta l'accusation au prône, et il fit défense à tous les bons chrétiens de donner asile chez eux à une malheureuse qui avait des relations avec un esprit de ténèbres. La Gabrielle, femme simple, mais bonne, refusa d'abord de chasser la Gloriette; mais les dévotes menacèrent de mettre le four en interdit; il n'y avait pas moyen de résister. Bonsoir insista cependant de toutes ses forces pour que sa mère tînt bon. Tout fut inutile. Annette elle-même ne put fléchir Gabrielle, caractère bon et faible qui ne savait pas se raidir contre une volonté entourée des prestiges de la religion.

— Ma mère, puisque vous chassez cette enfant, dit aigrement Bonsoir, je ne resterai pas une heure de plus chez vous. Adieu, portez-vous bien. J'ai fini mon apprentissage aujourd'hui, demain je quitte le village pour faire mon tour de France. Si la Gloriette veut venir avec moi, je l'emmène. Dans tous les cas, vous ne me reverrez que dans deux ans.

— Tu pars! tu m'abandonnes! s'écria la Gabrielle en pleurant. Tu préfères donc la Gloriette à ta famille?

— Je la préfère au monde entier, ma mère, répondit Bonsoir avec une emphase si vraie que personne n'aurait eu le droit de trouver le pauvre garçon ridicule.

— Eh bien! alors, bon voyage! Ne remets plus les pieds chez moi, dit crûment la Gabrielle; je te renie pour mon fils, entends-tu?

—Vous chassez ce pauvre Bonsoir, murmura alors une voix douce et triste. C'est peut-être à cause de moi?

La Gabrielle se retourna et vit la Gloriette en pleurs. Cachée derrière un fagot, près du foyer, elle n'avait rien perdu de la conversation de Jean et de sa mère.

— Pourquoi m'avez-vous recueillie? continua l'enfant sur le même ton douloureux. Il valait mieux me laisser mourir de froid sur le pavé, si vous deviez un jour me mettre à la porte de l'hostal.

Ce reproche bien mérité, adressé à la Gabrielle avec une touchante simplicité, produisit plus d'effet sur son cœur que les aigres supplications de Bonsoir et les vives instances d'Annette. Chez les personnes faibles, tous les mouvemens extrêmes se touchent. La Gabrielle était admirablement disposée aux tendres émotions, par cela même qu'elle venait d'atteindre au paroxisme de la colère.

— Ah! s'écria-t-elle tout à coup en ouvrant ses bras à la Gloriette, je n'aurai jamais la force de renvoyer mon enfant. — Quant à toi, mauvais sujet, ajouta-t-elle en s'adressant à Bonsoir et tâchant de ressaisir son ancienne colère, ne crois pas que je te pardonne. Je voudrais te voir à cent lieues d'ici.

— Vous ne dites pas ce que vous pensez, je reste, dit Bonsoir moitié sanglotant, moitié riant, et je sens là, voyez-vous, que je ne vous ai jamais aimée comme en ce moment.

Annette, qui épiait du haut de l'escalier le dernier mot de cette scène, descendit alors comme un tourbillon, et vint aussi se mêler à l'attendrissement général.

— Ma foi! dit la mère avec un geste de résolution trivial et sublime, advienne que pourra; maintenant, la chose est faite.

— Laissez donc! s'écria Jean avec une magnifique brutalité; ceux qui ne seront pas contens de vous n'ont qu'à se plaindre à moi; ils seront bien reçus, je vous en réponds.

Un petit rire saccadé retentit du côté des fagots.

— Le Drac! c'est le Drac! dit la Gabrielle.

— Que craignez-vous? dit la Gloriette; le Drac n'est pas méchant. Je suis sûre qu'il vient me prendre pour aller à la foire de Caunes; vous savez qu'elle commence aujourd'hui. Tenez, ajouta-t-elle en ouvrant la porte, voilà le cheval du Moulin du Roi qui m'attend.

La Gloriette sauta d'un bond sur une espèce de borne qui servait de montoir, et de là sur le cheval. On entendit dans la rue un grand coup de fouet, et la bête partit au galop.

— Adieu! à demain, dit la Gloriette.

VI.

Quelques jours après cette scène, les dévotes qui avaient exigé l'expulsion de la catéchumène révoltée venaient prier la Gabrielle de la reprendre, parce que, disaient-elles, il ne fallait pas désespérer de voir cette fille égarée revenir à de meilleurs sentimens. Dieu veut que le pécheur se convertisse, mais il veut aussi qu'il vive. Abandonner tout-à-fait la Gloriette, c'eût été peut-être la pousser jusqu'au fond de l'abîme. Il valait mieux lui donner asile malgré sa mauvaise conduite; on pouvait tout espérer du temps et de la grace d'en haut.

La Gabrielle se douta bien que la grace d'en haut n'était pas la seule considération qui eût tout à coup changé les dispositions de ces bonnes ames. Elle apprit en effet dans la soirée que les dévotes éprouvaient depuis une semaine ou deux toute sorte de contrariétés dans leur intérieur. Le Drac les tourmentait continuellement par des espiégleries damnables. Prenaient-elles leur livre de prières pour se recueillir dans une pieuse méditation, elles trouvaient sous le sinet, à la place des saintes images, des peintures frivoles qui les faisaient rougir jusqu'au cramoisi. Elles ne pouvaient faire un pas hors de la maison sans faire des chutes ridicules qui excitaient les rires des libertins. M. le curé n'était plus au confessionnal ce père indulgent et causeur à qui il est si doux de raconter ses scrupules de conscience : il était tout à coup devenu sévère, taciturne, presque menaçant; c'est que le digne pasteur avait eu aussi sa part de contrariétés et de tourmens. Le Drac poussait chaque matin l'aiguille de sa montre pour la faire avancer ou retarder, en sorte que le curé était traité de paresseux par les uns et d'indiscret par les autres. On se plaignait de ce que les offices n'avaient plus aucune régularité. La première messe se disait à quatre heures du matin, et les vêpres se chantaient à cinq heures du soir. Une grande partie des fidèles adressèrent à l'évêque du diocèse une pétition tendant à obtenir l'interdiction de M. le curé. Deux chantres donnèrent leur démission, et le conseil de fabrique s'abstint de siéger au banc d'œuvre. Le bedeau lui-même retira sa confiance au chef de la paroisse.

Tout ce désordre était causé par le Drac. Bonsoir ne s'y trompa pas. Il devina que plus la Gloriette grandissait, plus le Drac s'attachait à elle. Or, comme toutes les maîtresses du lutin périssaient misérablement, Jean restait quelquefois pétrifié de douleur en songeant à l'avenir de la Gloriette. Il devenait tous les jours plus amoureux et plus inquiet. Sa haine contre le Drac s'augmentait de tout son amour pour la Gloriette. Sur ces entrefaites, Annette se maria avec son cousin Richardis. Les invités dansèrent après le repas de noces. Dès ce moment la Gloriette devint folle de danse; le carnaval arriva, et le Drac entraîna la jeune fille dans le tourbillon des mascarades.

Bonsoir ne quittait plus la Gloriette; il se masqua pour la suivre. La Gloriette se faisait un jeu de lui échapper. Au moment où il la croyait à ses côtés, la danseuse frappait du pied et disparaissait au milieu de la foule. La raison du pauvre diable ne résista pas à ces épreuves. Bonsoir tomba dans une sorte de folie particulière, qui se rattachait par un côté aux croyances superstitieuses du pays.

Il y a dans le village, à l'état de tradition constante, une espèce de symbole de foi, relatif au Drac. Tout le monde croit, par exemple, que le Drac ne peut point abuser d'une jeune fille qui n'a pas seize ans. De plus, il ne peut s'en emparer qu'en se révélant à elle avec des attributs diaboliques. Si la jeune fille, effrayée de cette soudaine transformation, pousse un cri de détresse vers le ciel, elle est sauvée. On a aussi la conviction que le Drac souffre, comme un homme, si on le frappe pendant qu'il est revêtu de la forme humaine. Il y a plus : le Drac a, si je puis le dire, des morts temporaires. Lorsqu'on anéantit l'enveloppe matérielle dont il se couvre, il ne peut plus reparaître sous cette même enveloppe, et pendant huit jours il ne donne aucun signe d'existence. Au bout de ce temps, il lui est permis de se révéler de nouveau, mais sous une autre forme. Bonsoir tira, dans sa tête troublée, les conséquences de ce singulier principe. Il se figura que, s'il parvenait à détruire le Drac chaque fois que celui-ci prendrait une forme nouvelle, il finirait par se débarrasser définitivement de son rival. Il se mit donc à l'œuvre avec cette ténacité qui caractérise les fous. Une mouche volait en bourdonnant autour de la Gloriette; aussitôt Bonsoir attrapait l'insecte et l'écrasait sous le talon. Voyait-il un garçon meunier passer au galop devant l'hostal, le malheureux courait après l'homme enfariné et le rouait de coups, s'il parvenait à l'atteindre. Un jour il s'imagine que, pour se rapprocher de la Gloriette, le Drac s'est revêtu de sa propre forme. Alors il s'examine des pieds à la tête, se surveille, se soupçonne, et craint de remuer, de peur de perdre ses propres traces. Il lui arrive quelquefois de se serrer lui-même dans ses bras, en s'écriant comme l'avare de Molière : — Ah! coquin, je te tiens! Le Drac était si fin, et Bonsoir si dépourvu de ruse, que celui-ci ne devinait jamais le véritable déguisement de son rival.

Cependant la Gloriette approchait de sa seizième année. Sa taille s'était élevée, arrondie. Son regard avait un rayonnement inquiet et ardent. Sa bouche, plus vermeille, avait acquis des reliefs et des contours qui lui manquaient. Elle s'était pour ainsi dire dépliée comme ces feuilles d'avril qui se développent aux premiers rayons de mai. Le sang affluait plus vite au front et au cœur. Son teint, presque noir autrefois, s'était merveilleusement éclairci. Une belle nuance brune colorait sa peau fine, transparente, sous laquelle on voyait se dessiner les plus petites veines. Les épaules, encore imparfaites, avaient des ondulations charmantes qui s'accordaient avec le mouvement du sein. Enfin la Gloriette en était à ce moment délicieux où le voile tremble sur la statue, animée déjà par la vie intérieure. Quoique fou,

Bonsoir sentait que ce n'était pas là cette enfant aux brusques allures qu'il avait d'abord détestée. Lorsqu'elle marchait, ses mouvemens avaient quelque chose qui vous attirait, comme le flot attire le flot. On surprenait dans ses yeux d'éclatantes lueurs dont on était ébloui. Sa parole même, autrefois si aigüe, si perçante, réveillait dans le cœur de Jean une sorte d'écho douloureux.

— Gloriette, lui dit-il un soir en la regardant avec ces yeux de fou qui semblent flotter dans une autre atmosphère que la nôtre, il faut que je te dise quelque chose qui te fera en même temps du plaisir et de la peine. Je trouve que tu deviens trop belle. Ne ris pas, c'est un mauvais signe. Je sens que tu ne peux pas rester comme cela. Je devine que tu vas nous quitter. Annette, ma mère, vous ne remarquez pas que, lorsqu'elle marche, ses pieds ne touchent pas la terre?

— Pauvre fou! dirent Annette et Gabrielle en hochant la tête.

— Pour moi, continua Bonsoir, depuis ce matin, je vois le jour entre le plancher et ses pieds, toutes les fois qu'elle bouge.

La Gloriette se mit à rire et vint s'asseoir sur les genoux de Jean.

— Comme elle est légère, mon Dieu! Je suis sûr qu'elle ne pèse pas une livre.

Bonsoir se cacha les yeux avec ses mains; puis, repoussant la jeune fille :

— Va-t-en, va-t-en! dit-il; si tu restais encore une minute sur mes genoux, tu me tuerais. Il me semble que je vais me trouver mal, si je te regarde encore. Ça ne dépend pas de moi, vois-tu. Ma vie est attachée à la tienne.

Comme la Gloriette se levait, Bonsoir, oubliant déjà ses dernières paroles, la retint par un mouvement instinctif sur ses genoux.

— Tu me quittes déjà, ma fille? Où veux-tu aller? Reste encore un peu comme ça; j'ai mille choses à te dire. Attends, je cherche une idée qui me trotte tout ce soir dans la tête, et qui vient de m'échapper.

— Si c'était un papillon, dit la Gloriette, nous le poursuivrions ensemble; mais une idée...

— Tais-toi! je crois que je la retrouve. Oui, oui, la voilà, je la tiens. Tout à l'heure, en tisonnant le feu, je pensais que tu étais maintenant une grande fille. Tu devrais songer à te marier.

— Me marier! s'écria la Gloriette en éclatant de rire; et avec qui?

— C'est toi que cela regarde; tu peux choisir. Depuis le carnaval, tous les jeunes gens du village raffolent de toi.

— Et d'où tires-tu cela, mon pauvre Jean? Tous me font la cour, c'est vrai; mais aucun ne voudrait m'épouser. Qui suis-je? Une fille sans parens, sans fortune, sans état; une vagabonde sans feu ni lieu; une paresseuse qui passe sa vie à courir de côté et d'autre, qui fait toute espèce de choses, et qui ne sait rien faire. J'aime le grand air et le soleil; mon mari voudrait me tenir à l'ombre. J'aime le bal et les mascarades; mon mari m'enverrait à la messe et aux vêpres. J'aime enfin ma liberté tout entière, et mon mari vou-

drait être le maître chez lui. C'est ça qui ferait un beau ménage! Mon mari crierait; moi, je chanterais. Il prendrait la pelle, je prendrais les pincettes. Nous nous battrions comme des enragés, et un beau matin tout le village dirait que la Gloriette a fait mourir son mari à petit feu. Non, non, pas de mari, pas le plus petit mari! Je n'en veux pas, je n'en prendrai pas. Je le tuerais ou il me tuerait, et ce serait dommage, car il pourrait être un brave garçon comme je suis une bonne fille. Deux anges.... séparés; ensemble.... deux démons. Je préfère manger, dormir, courir, me divertir selon mon caprice et mon plaisir.

Étourdi par ce babil intarissable, sautillant, désordonné, véritable cascade d'eau vive tombant dans un abîme, Bonsoir avait perdu le fil de ses idées. Gabrielle reprit la conversation où son fils l'avait laissée.

— Comment! parmi tous nos garçons blonds ou bruns, petits ou grands, riches ou pauvres, tu n'en vois aucun qui te plaise?

— Aucun.

— Il faut avouer que tu es une singulière fille, dit Annette. Moi, je n'y ai pas mis tant de façons. Dès que j'ai vu mon cousin Richardis...

— Est-ce que j'ai des cousins, moi? s'écria la Gloriette.

— Prends garde! reprit Annette. Te voilà bonne à marier; ton heure est venue. Si tu la laisses passer, sais-tu ce qu'on dira? La Gloriette a de bonnes raisons pour n'aimer personne; elle est entretenue par le Drac.

— Le Drac, oui le Drac, c'est lui qui te menace, ma chère enfant! s'écria la Gabrielle; songe que tu es entrée aujourd'hui dans ta seizième année. Si tu savais, mon Dieu! tous les malheurs qui peuvent t'arriver. Mais non, il faut espérer que rien de tout cela n'arrivera. Promets-nous au moins de ne pas sortir de cette nuit. Nous ne serions pas tranquilles sans cela.

La Gloriette regarda Gabrielle et Annette avec un air de douce moquerie, puis elle haussa les épaules et leur dit: — Vous êtes des peureuses, je ne vous promets rien. Adieu! Bonne nuit! Je vais me coucher dans le fournil.

Elle se leva rapidement, et rejetant en arrière les plis de sa robe elle s'élança en trois bonds dans l'escalier.

— Jean, dis-lui de rester, retiens-la, cours après elle, s'écrièrent à la fois les deux femmes.

Mais Jean ne fit aucun mouvement. Le regard flottant, la bouche indolemment ouverte, il s'amusait à déplacer avec les pinces les charbons enflammés.

— Eh bien, tu ne bouges pas? Tu la laisses partir? Mais tu n'entends donc rien, malheureux?

— Je vous entends parfaitement, je ne suis pas sourd, répondit Bonsoir avec une quiétude admirable. Moi aussi, j'ai craint long-temps pour cette chère Gloriette : mais c'est que je n'avais pas réfléchi. Je ne sais pas pourquoi je lui demandais, tout à l'heure, si elle ne pensait pas à se marier. Elle n'est faite pour personne ici-bas, pas plus pour le Drac que pour moi. La

Gloriette a besoin, pour vivre, d'air et de liberté. Si le Drac veut la violenter, elle déploiera ses petites ailes, et, ma foi! plus de Gloriette! Le Drac aura à faire à un oiseau.

— Ton pauvre frère déraisonne ce soir plus que jamais, dit tout bas la Gabrielle à sa fille. Le plus sûr est de prier Dieu pour qu'il n'arrive pas de malheur à notre chère enfant.

Comme Annette et sa mère s'agenouillaient, un cri aigu, désespéré, retentit dans le fournil. Gabrielle, Annette et Bonsoir lui-même tressaillirent de frayeur. Un frisson glacial envahit tous leurs membres, et les frappa d'une paralysie momentanée. Lorsqu'ils furent revenus de leur torpeur, ils descendirent tous trois dans le fournil. A la lueur de la lampe, ils parcoururent d'un coup d'œil toute l'étendue de cette vaste salle. Un silence complet y régnait, comme si rien d'extraordinaire ne s'y était passé. Une seule chose troubla l'imagination des Richardis. En s'avançant vers le milieu du fournil, une bouffée d'air froid vint les frapper au visage et éteindre la lampe dans la main de Gabrielle. Ils crurent d'abord à quelque influence surnaturelle; mais ils s'aperçurent bientôt qu'à côté d'eux une large croisée était ouverte à deux battans.

— Mes enfans, dit la Gabrielle, allumons notre cierge de la Chandeleur, et prions pour l'ame de la Gloriette.

Avant de remonter au premier étage, Gabrielle voulut refermer la croisée.

— Gardez-vous-en bien, lui dit Jean. C'est par là qu'elle reviendra.

VII.

Les Richardis veillèrent et prièrent toute la nuit. Aux premières blancheurs de l'aube, comme le cierge pâlissait en mêlant sa flamme bleuâtre à une lumière plus puissante, les têtes fatiguées s'inclinèrent dans une sorte d'assoupissement douloureux. Une joyeuse explosion de petits cris rapides, perçans et remplis d'une bizarre harmonie, interrompit bientôt ce sommeil factice. Les Richardis ouvrirent les yeux et virent planer dans l'air une gracieuse hirondelle qui était entrée avec le premier rayon du soleil, et qui tournait autour d'eux en gazouillant et en battant des ailes avec une rapidité prodigieuse.

— C'est elle, c'est elle! s'écria Bonsoir avec l'accent d'une joie infinie. Ma mère, ma sœur, la voyez-vous? C'est elle, c'est la Gloriette! Ne la reconnaissez-vous pas à son langage?

Comme il parlait ainsi, l'hirondelle, un moment suspendue sur sa tête, partit tout-à-coup comme un trait, et se perdit dans les hauteurs azurées de l'atmosphère. Quelques secondes après, elle reparut sous les fenêtres des Richardis, et par un rapide mouvement de va-et-vient, elle rasa mille fois, en passant et repassant, les tuiles rouges de l'hostal. Bientôt après, fatigué

peut-être de ses évolutions précipitées qui semblaient prouver qu'il était poursuivi, le gracieux oiseau se mêla à un groupe d'hirondelles qui se mirent aussitôt à exécuter les mêmes mouvemens. C'est depuis ce temps, me disait la vieille Anne Richardis, que les hirondelles, différentes en cela des autres oiseaux, semblent dans leur vol capricieux, rapide et continu, éviter un invisible ennemi, acharné à les poursuivre. Cet ennemi, c'est le Drac.

Bonsoir resta tout le jour à la fenêtre, occupé à suivre du regard les arcs gracieux que décrivaient les hirondelles au-dessus des maisons du village. Lorsque la nuit tomba, il ferma tristement les volets et vint s'asseoir à table auprès de sa mère et de sa sœur; mais au lieu de manger, il croisa ses coudes au-dessus de son assiette et se mit à gazouiller pendant le souper. C'était une nouvelle folie qui succédait à l'ancienne. Le pauvre Bonjour-Bonsoir s'imaginait depuis quelques minutes qu'il était devenu hirondelle. Ainsi se justifiaient tant bien que mal les paroles qu'il avait dites la veille à la Gloriette : « Ma vie est attachée à la tienne. » Se croyant destiné à voler, il s'élança un soir par la croisée du premier étage et se brisa le crâne sur le pavé. La Gabrielle, déjà affaiblie par l'âge, ne résista pas à la douleur que lui causa cet accident. Elle alla bientôt rejoindre son fils au cimetière, sous les figuiers qui tapissent les murs de la chapelle de Notre-Dame. Le vieil hostal de la rue de la Fontaine devint ainsi l'héritage d'Annette. Son mari étant son cousin paternel, le fournil demeura encore dans la famille, qui le possède depuis des siècles.

L'hirondelle des Richardis existe toujours, et lorsque le Drac devient amoureux d'une jeune fille, l'oiseau vient, dit-on, murmurer de bons conseils à l'oreille de la pauvre enfant. C'est ainsi que cette ame charmante, exilée dans l'air, qui devient, selon le mot de la bonne marraine, un véritable purgatoire pendant la mauvaise saison, répare indirectement le scandale qu'elle a causé autrefois dans le village. A mesure que les années s'écoulent, les apparitions de la bienfaisante hirondelle deviennent de plus en plus rares. Lorsqu'on ne parlera plus du Drac, on se taira aussi sur la Gloriette. J'ai voulu raconter en peu de mots cette merveilleuse histoire avant que l'oubli en eût effacé les traits les plus curieux. Ce matin, comme je la terminais, une hirondelle, la première que j'ai vue cette année, est venue voltiger devant ma fenêtre ouverte, à deux doigts de ma plume. Pour un homme aussi superstitieux que moi, il y avait là de quoi écrire un nouveau chapitre à la suite de ce conte, je me suis contenté de le rêver. Le lecteur y gagnera.

CAMILLE LORRAIN.

Critique Littéraire.

—

Études d'Histoire et de Biographie,

PAR M. A. BAZIN.[1]

Aux approches de 1830, la toute-puissance de la mode opéra deux choses bien mémorables, aujourd'hui bien oubliées, je le crains. Dans les salons, elle introduisit la cravate noire, au mépris de l'étiquette antique et solennelle qui avait consacré la cravate blanche; dans la littérature, elle introduisit un autre ajustement, l'histoire. L'histoire jusque-là n'avait guère été de mise que dans la tragédie. Hormis ce canton concédé aux velléités cosmopolites de l'imagination, la poésie se montrait casanière, et la prose elle-même se faisait volontiers ermite dans la Chaussée d'Antin. Prose et poésie se confinaient dans leur pays, parlaient le langage et portaient le costume de leur temps. Tout à coup on les vit, l'une et l'autre, rejeter ce costume et ce langage. La poésie se mit à chanter des ballades et à s'empétrer dans de vieux rhythmes oubliés. Tous les vieux patois versèrent leur vocabulaire dans ses rimes. La prose se mit à jurer par des saints disparus du calendrier, à prendre des airs gothiques, et à rapetasser, pour s'en faire une parure, la défroque des siècles écoulés. On fit des livres nouveaux avec les vieux, on se fit des succès avec les rebuts de six ou sept générations. Les plus dédaignés furent les meilleurs, ils étaient les plus nouveaux. Dans les catacombes du bouquinisme s'était ouverte inopinément une fontaine de Jouvence, une source d'invention, de charme, de nouveauté pour une litté-

(1) Un vol. in-8°, chez Chamerot, quai des Augustins, 33.

rature exténuée, cacochyme, ennuyée d'elle-même. Elle se retrouva tout soudain pleine de sève et de mouvement, charmante, *jeune, traînant tous les cœurs après soi*. Auteurs et lecteurs en furent en même temps ranimés. L'amour a tant de saveur quand il s'exprime en langue d'oil! Quelle héroïne ne serait intéressante avec le nom d'Édith, d'Yseult ou d'Yolande? Un paysage sans machicoulis, est-ce un paysage? Où est le comble du pathétique et de la terreur, si ce n'est dans un mangonneau? Quand il fut bien reconnu que le halecret fait le héros, que rien n'égale le vin de Suresne ou d'Arbois bu dans un hanap, et que le goût public était là, il y eut foule autour de la fontaine magique qui opérait ces prodiges. Ce fut à qui y puiserait. Quelques-uns, d'une prévoyance trop longue, en remplirent leurs caves; d'autres, plus nombreux, une simple fiole, d'autres un dé à coudre : l'histoire déborda. Tout le monde se mit, je ne dis pas à apprendre l'histoire, mais à la savoir, ce qui était bien plus expéditif et d'un tout aussi grand profit; plusieurs même, dit-on, firent de l'histoire, sinon tout-à-fait sans le savoir, du moins sans la savoir, et ce fut là le sceau des vertus merveilleuses de la fontaine. Ainsi nagions-nous en pleine couleur locale, et il n'était pas un roman sachant son monde, pas une pauvre petite nouvelle cachée dans le pli d'un journal, qui consentît à se produire sans cet agrément. Il suffisait d'ajouter au titre ce mot sacramentel et irrésistible : historique. Le reste leur venait par surcroît.

De cet engouement passager il est pourtant resté quelque chose : d'abord des comités historiques, institution gouvernementale qui n'est pas sans utilité pour ceux qui en font partie; ensuite, et c'est là surtout que j'en veux venir, de solides recherches et de bons travaux. Il se rencontre toujours des gens qui prennent leur habit au sérieux, même lorsqu'il est à la mode, et qui veulent, avant tout, en être habillés. Tel homme qui signait dans cette *Revue* même une petite nouvelle historique aussi légère et aussi agréable que si l'auteur n'eût jamais ouvert un livre d'histoire, était peut-être un savant aux coudes blanchis par la poussière des bibliothèques, un écrivain qui portait dans sa tête un gros livre d'histoire fait, ô belles lectrices! non pour vous, mais pour l'Institut. Quinze ans plus tôt, on eût appelé cela sacrifier aux graces. Je me demande comment les femmes n'ont pas couvert de leur patronage cette locution passée de mode, et non remplacée. Parmi ces gens singuliers qui préfèrent l'*estre au parestre,* comme disait d'Aubigné, et qui ne firent de l'histoire amusante qu'avec une érudition laborieuse, il faut compter M. Bazin. M. Bazin est pourtant un homme d'esprit et assez pour autoriser toutes les jolies sottises dont il eût pu, comme tant d'autres, se passer la fantaisie. Au risque d'y perdre l'esprit qu'il avait, il a préféré s'interdire la ressource des sottises, et son esprit lui est resté, ce qui prouve combien il en avait. On a pu reconnaître dans les ouvrages d'histoire qu'il a publiés un érudit fort scrupuleux et un historien ingénieux, trop ingénieux peut-être, car la curiosité de son imagination l'entraîne parfois très avant dans des détails piquans, mais secondaires, et lui fait négliger quelque

peu des faits plus importans; — taches légères dans des livres d'ailleurs fort bien faits, et aujourd'hui justement recommandés. Quoi qu'il en soit, ce tempérament de l'esprit, si j'ose ainsi parler, le disposait merveilleusement à écrire des morceaux comme ceux dont se compose le dernier volume qu'il a livré à son éditeur. La biographie, de même que le portrait en peinture, est un cadre où tout ce qui est vrai est de mise, où les moindres particularités ont leur place, pour peu qu'elles soient caractéristiques, et où tout peut entrer, même le gilet de flanelle de Napoléon, qui serait assez mal venu dans un grand tableau historique, ainsi que M. Steuben lui-même en voudra bien convenir, je m'assure. M. Bazin cette fois a voulu faire tout simplement le portrait de Henri IV en gilet de flanelle, pour faire suite à tous les portraits gascons où le Béarnais, jovial, affable et débonnaire sous un harnais autrement significatif, n'était guère qu'un sourire à cheval. A vrai dire, la postérité n'en était pas à chercher s'il n'y avait point quelque autre chose dans la figure de Henri IV que ce sourire et le panache d'Ivry; la béatitude du bonhomme Péréfixe n'était pas, en cette matière, le dernier mot de l'histoire. Néanmoins il est tout aussi vrai qu'une sorte de convention tacite s'était établie pour fermer les yeux sur bien des choses aussi visibles et moins héroïques que le panache.

De nos jours, par exemple, où l'on déclame contre la corruption de façon à faire croire qu'elle est, ainsi que l'amour de l'argent, inventée d'hier et par les gens à qui l'on s'attaque, que dirait-on si on la voyait, en un temps déjà bien reculé, mais d'ailleurs si pareil au nôtre sous bien des aspects, pratiquée dans des proportions qui attesteront toujours, quelque bonne volonté que nous y puissions mettre, combien les fils ont dégénéré des pères? Le bon vieux temps est passé, même pour cette chose-là. Ce n'est pas seulement sur la lyre de quelque pauvre homme d'esprit en détresse ou sur la crécelle de quelque journaliste bruyant qu'Henri IV avait à mettre la sourdine d'or. Ce n'est pas seulement à l'innocence censitaire de quelque député nouvellement sorti des eaux du baptême électoral qu'il devait tendre des embûches pour l'induire en tentation monarchique et la faire mordre au fruit défendu de la boule blanche. La corruption de ce temps-là n'eût fait qu'un déjeuner de toute une chambre de députés d'aujourd'hui. C'était à des villes entières, à des forteresses imprenables, à des abbayes assez riches pour soudoyer des armées, à des évêques, à de hauts barons, à de simples curés, tous plus puissans que le roi, c'était à de tels ennemis que la corruption avait affaire. Le Béarnais, qui travaillait si bien de son épée et qui lui a dû la conquête de plus d'une ville, n'allait pas l'essayer sur toutes sortes de murailles. Les unes l'aiguisaient, et il ne manqua pas de le leur donner à comprendre; les autres l'eussent émoussée, et contre celles-ci il employait judicieusement une autre arme, le mulet de Philippe de Macédoine (1). C'est ce qui lui advint

(1) « Je ne connais, disait-il, pas de fort imprenable quand on y peut faire entrer un mulet chargé d'or. »

pour une moitié de ses conquêtes, à commencer par sa bonne ville de Paris, tant de fois assiégée, délivrée, pour être de nouveau assiégée et affamée, le tout en vain. Le tableau de l'*Entrée de Henri IV à Paris*, par M. Gérard, est certainement un fort bel ouvrage, mais il a le tort de faire croire à une sorte d'entrée triomphale, et rien n'y ressemble moins que l'entrée historique. Le mardi, 22 mars 1594, à trois heures du matin, c'est-à-dire environ trois heures avant le jour, le roi était attendu par M. de Brissac, par Lhuillier, prévôt des marchands, et quelques autres conjurés, à la Porte-Neuve, qui, les jours précédens, était terrassée, et que M. de Brissac avait fait déboucher sous prétexte de remplacer la terre et les gabions par une bonne maçonnerie. Langlois, échevin, avec d'autres conjurés armés, occupait la porte Saint-Denis. « Quatre heures étaient sonnées et le roi ne paraissoit, dit Lestoile, ni personne pour lui. Langlois, inquiet, sort la porte; et craignant qu'elle lui fût fermée, rentra dans la ville sans avoir rien veu ni aperceu. Enfin, impatient, il sort derechef, et voit M. de Vitry, accompagné de plusieurs seigneurs et gens d'armes, arrivans sans bruict, ausquels il livra la porte, et furent ensemble avec leurs gens et suite occuper les remparts à droite et à gauche, sur lesquels il y avoit plusieurs canons en batterie qu'ils tournèrent sur la ville pour s'en servir au besoin. Le roi arriva au même temps à la Porte-Neuve, dont le pont fut abaissé, et ses gens, sans attendre que la barrière fût ouverte, passèrent dessous à pied et se coulèrent à gauche le long des remparts, vers la porte Saint-Honoré, que l'échevin Néret devoit occuper... Le roy étoit à Paris à Notre-Dame, que l'on ne savoit encore que confusément, deçà de la rivière, qu'il y étoit entré. » A peine avait-il mis le pied dans la rue Saint-Honoré, que M. de Brissac, dont la trahison lui avait livré la ville, était fait maréchal de France, et peu de temps après chevalier du Saint-Esprit. Sans doute il ne se montra pas content pour si peu, car, au moment où Lhuillier, qui attendait le roi, comme nous avons vu, lui présenta les clés, Brissac dit : Il faut rendre à César ce qui est à César. « Il faut le lui rendre, répondit fièrement Lhuillier, et non pas le lui vendre, » ce qui fut entendu par le roi, qui n'en fit pas semblant. Villeroy, dont la défection avait précédé celle-ci, était déjà fait secrétaire d'état et ne tint pas non plus le roi quitte à si bon marché, s'il en faut croire un mot du roi lui-même. En effet, au mois d'octobre suivant, comme sa majesté se rendait à Fontainebleau, elle fit une pause à Villeroy. Le roi alla à la laiterie, où il fut reçu par une bonne femme qui l'appelait : sire, monsieur. Il lui demanda tout le lait de ses vaches, et se l'étant fait apporter à table où il se mit avec douze ou quinze personnages de sa suite : Mes amis, leur dit-il, nous sommes tous compagnons à table d'hôte; faisons bonne chère pour notre argent, car nous avons un hôte qui nous fera bien payer l'écot.

Après Villeroy et Brissac vint le tour de Villars, qui fit son traité particulier pour Rouen, le Havre, Harfleur, Montivilliers, Pont-Audemer et Verneuil. Il y gagna : d'abord le gouvernement de ces villes, en y ajoutant celui

de Fécamp, puis la charge d'amiral de France, puis cinq ou six des meilleures abbayes de Normandie dont il fallut dépouiller de fidèles serviteurs du roi qui n'en furent pas plus contens, puis douze cent mille francs d'argent pour payer ses dettes, puis soixante mille francs de pension annuelle « qu'il ne garda pas long-temps. » Le duc de Mercœur, qui se rendit ou se vendit (selon qu'on tiendra pour le mot de Brissac ou de Lhuillier) quatre ans plus tard, le 28 mars 1598, fut traité un peu moins splendidement, mais le temps lui avait profité d'ailleurs, et il eut l'art de mieux gazer son marché. Tout en faisant implorer par sa femme, Marie de Luxembourg, la clémence du roi, il se donna l'air de traiter de puissance à puissance, et se fit allouer, lui sujet rebelle, deux cent trente-six mille écus *pour les frais de la guerre;* plus, dix-sept mille écus de pension, et une compagnie de cent hommes d'armes. Il est vrai que du même coup le roi trouvait à établir un de ses bâtards, le petit César de Vendôme, âgé de quatre ans, qui le lendemain épousa, dans le château d'Angers, Françoise de Lorraine, fille du duc de Mercœur, âgée de six ans. Henri IV, vainqueur enfin de tous ses ennemis comme il l'était de toutes les belles, avait en ce moment plus de bâtards à placer que de provinces à reconquérir, et la sollicitude du père explique fort bien ici la condescendance du souverain. A quelques différences près, il en alla ainsi pour tous ceux qui avaient quelque chose à rendre ou à vendre. Je ne parle pas de tout le fretin qui se laissa prendre dans les lacs de la bourse ou de la faveur royale, d'un Benoît, curé de Saint-Eustache, fait évêque de Troyes, d'un Lincestre, autre prêtre, ligueur effréné, fait prédicateur du roi, à deux cents écus par an. Ces palinodies de *croquans* (le mot est du temps (1), ne sauraient se compter, bien qu'il ait fallu compter avec chacune d'elles. Tout ce qui ne fut pas pendu fut acheté, excepté l'Huillier, Langlois et du Vair, prévôt ou échevins de Paris, qui reçurent, néanmoins, le premier un office de président de la cour des comptes, les autres des offices de maîtres des requêtes créés exprès pour eux. Une exception plus honorable encore est celle de Dubourg, commandant de la Bastille, qui sortit de sa forteresse sous l'écharpe noire, et sans vouloir rien accepter en échange du beau joyau qu'il abandonnait au roi vainqueur et maître de Paris.

Voilà comment, et à quel prix, le 22 mars 1594, deux cent vingt-un ans moins deux jours avant le 20 mars 1815, fit son entrée dans Paris le chef de la branche légitime des Bourbons. Le jour de son arrivée, trois femmes moururent de la nouvelle.

(1) On appela *crocans* une sorte de petite ligue dont le noyau se forma, aussitôt après la réduction de Paris, dans un village du Limousin appelé Croc. Ils se répandirent un instant dans les provinces voisines. C'étaient des gens de rien, sans chef et sans ordre. Comme ils pillaient les receveurs de tailles, les villes et les châteaux, Henri IV, qui ne les redoutait pas, disait en riant que, s'il n'était ce qu'il était et s'il avait du loisir, il se ferait volontiers *crocan*. D'autres disent qu'on les appela ainsi parce qu'ils pillaient et dévoraient tout.

Quel fait de corruption avons-nous en notre temps que nous puissions sans impertinence opposer à ces capitulations magnifiques? Pour les régicides, même infériorité. Nous en comptons cinq ou six en dix ans. Alors, c'était cinq ou six par mois, et des pendaisons à l'avenant. Henri IV *envoyait tout bottés au gibet* huit garnemens suspectés d'être venus se promener à Saint-Germain dans l'intention de l'y rencontrer. Un homme qui voulait lui montrer un chat savant « donnoit opinion qu'il avoit du sort pour empoisonner ou faire quelque mal à sa majesté, dont elle s'en moqua; et toutesfois, M. le charlatant avec son basteleur de chat furent si bien serrés et esvanouis, qu'on n'en a oncques puis ouï parler. » Une malheureuse folle, femme d'un cuisinier, qui voulait faire du comte de Soissons le plus grand prince de la chrétienté en obtenant par lui que son mari entrât seulement dans les cuisines du roi, pendue. Un pauvre fou qui jouait le rôle de prétendant et était allé à Rheims pour s'y faire sacrer comme fils de Charles IX, pendu. Un pâtissier ivre qui parlait de se faire ériger une pyramide en marmottant le nom de Jean Châtel, pendu. Des prêtres, des moines qui avaient tenu propos ou porté couteaux réputés *clémentins* (du nom de Jacques Clément), pendus. Aujourd'hui, Jean Châtel lui-même est envoyé en Amérique avec plus d'argent qu'il n'en a jamais honnêtement gagné, et si Ravaillac n'obtenait pas sa grace, c'est qu'il aurait mis le roi hors d'état de la lui donner.

Aujourd'hui, nous avons bien un clergé impatient, remuant, arrogant, presque turbulent, invoquant la liberté pour que, une fois entre ses mains, elle soit « si bien serrée et esvanouie que oncques puis on n'en entende parler; » mais qu'est-ce que cela auprès des prédications furibondes et des emportemens d'énergumènes comme étaient un Commolet, un Lincestre, un curé Aubry et son vicaire, un cordelier Guarinus et autres évoquant en pleine chaire le couteau de saint Jacques Clément, gourmandant leur auditoire sur sa lâcheté; traitant le roi, toujours en pleine chaire, de b..., de fils de ..... et reportant jusque sur les docteurs de Sorbonne appelés auprès de lui pour sa couversion des qualifications dont on ne saurait écrire même l'initiale? Le père Duchesne est une vierge candide auprès de ces saints ministres, à qui la *poudre de catholicon* avait allumé le cerveau. Le fanatisme du père Duchesne épargnait et respectait du moins Marat; le fanatisme du curé Aubry s'attaqua un jour, dans son église de Saint-André-des-Arts, au pape lui-même.

Dans le manque de foi, nous ne sommes encore, comme dit le poète, que des nains à côté de nos pères. Nous venons de voir déjà comme Henri IV vainqueur prodiguait ses biens aux abbés qui avaient fait vœu d'être siens: c'était Gascon contre Normands, et le Gascon l'emporta. Ce fut bien autre chose quand il eut à tenir la gageure, non contre quelques individus seulement, mais contre des partis tout entiers. Avant sa conversion, il répondait aux reproches des ministres réformés qui la pressentaient : « Mes bons maîtres, si l'on vient vous conter que j'ai commis quelque péché d'incontinence,

croyez-le, car je suis sujet à faillir; mais si l'on vous dit que je veux quitter votre religion, soyez certains qu'on me fait tort, ma résolution étant d'y vivre et d'y mourir. » Les ministres ne s'y fiaient guère, et l'un d'eux s'étant échappé jusqu'à le lui dire tout net, en face et du haut de la chaire, il répondait aux seigneurs catholiques qui l'excitaient à punir : « Que voulez-vous? il m'a dit mes vérités. »

Après sa conversion, Harlay de Sancy, son maître-d'hôtel, s'étant aussi converti et versant des larmes abondantes pendant la cérémonie d'abjuration, l'officiant en prit texte pour édifier l'assistance; « il ne reste plus à Sancy, dit le roi, qu'à prendre le turban. » Mot précieux dans la bouche d'un homme qui, allant et venant du protestantisme au catholicisme, avait été quatre fois indifférent et trois fois renégat. Ce reflet de sa propre image dans les autres lui déplaisait sans doute, et Sancy ne fut pas le seul à qui il le témoigna. Trouvant à la messe un gentilhomme qui avait toujours fait profession de la religion réformée, il lui demande s'il ne l'avait pas vu au prêche.

— Oui, sire.

— Comment donc allez-vous aujourd'hui à la messe?

— Pour ce que vous y allez, sire.

— Ah! dit le roi, j'entends bien que c'est : vous avez volontiers quelque couronne à gangner.

Mot charmant et qui montre avec une naïveté rare jusqu'à quel point il était à la fois catholique et protestant. Cela ne l'empêchait pas de répondre à un réformé qui persistait dans la religion dont lui, roi, avait été : « Qu'entendez-vous? je n'ai jamais connu qu'une religion catholique; me prenez-vous pour un juif? » Et Victor Cayer, ministre de Madame, sa sœur, ayant passé à l'église romaine et à la prêtrise, le roi dit à Madame en l'engageant à mettre Cayer à la porte : « Il y a long-temps que je le connais, il ne m'a pas étonné d'avoir fait ce qu'il a fait. » Je n'ai pas besoin de ses autres grandes qualités pour respecter profondément le Scapin couronné (j'espère que je fais la part belle à la thèse de M. Bazin) qui a pu trente ans durant jouer victorieusement ce double personnage sans perdre son imperturbable aplomb et son air de bonhomie bouffonne. Je ne crois pas qu'il y en ait un autre exemple aussi accompli dans l'histoire. Qu'avons-nous à mettre en regard de cela? *L'escorne* (encore un mot du temps) faite à quelque prétendu programme dont l'existence même est problématique.

Ne cherchons donc pas à nous grandir, fût-ce dans nos vices, car voyez comme les vices mêmes d'autrefois grandissent et prennent des proportions écrasantes à côté de nous. Encore n'ai-je soulevé qu'un tout petit coin du tableau, un petit coin domestique et privé en quelque sorte, et emprunté au journal d'un homme sans passion autre que celle de la lecture de Montaigne, d'un homme ami du roi, de l'un des conjurés de la nuit du 22 mars, et qui fut des premiers à son poste au bout du pont Notre-Dame, en un mot de

Pierre de Lestoile, grand-audiencier en la chancellerie de France, parent ou allié des Molé, des Pasquier, des Séguier et des Montholon. Mais je m'aperçois qu'en suivant cet ami du roi, ce lecteur assidu de Montaigne, j'ai trahi le roi et fait voir, comme M. Bazin, le revers de la médaille béarnaise. L'auteur des *Études d'histoire et de biographie* s'était pourtant acquitté de cette tâche de manière à ce qu'elle ne fût plus à refaire. Sans doute M. Bazin et moi nous avons dit la vérité, mais quand nous aurions de ces vérités-là encore plein un sac, Henri IV n'en resterait pas moins une noble, aimable et imposante figure royale. Je ne sais ce qu'un autre eût fait au milieu des déchiremens et de l'anarchie profonde, au milieu des haines forcenées et des passions formidables qui avaient creusé à la France un gouffre d'où il l'a retirée. Quant à lui, il faut reconnaître que, placé entre deux partis dont l'un avait introduit l'étranger dans la France, dont l'autre tendait à la démembrer, seul il a réuni en lui ce qui manquait à l'un et à l'autre parti, seul il a eu au même degré le sentiment de l'unité et le sentiment de la nationalité. Il était trop Français et trop roi de France pour être un bien tenace huguenot ou un bien zélé catholique, et certes il lui a été bien permis de se servir de son indifférence religieuse pour arriver à ses fins royales et nationales, comme les autres se servaient du fanatisme pour arriver à leurs fins particulières. Que s'il n'a eu qu'une moitié de chacune des vertus qu'on lui a prêtées, si sa clémence a été prodigue de supplices, si sa générosité n'était qu'un savant calcul, si sa facile bonhomie recouvrait une fine politique, on ne saurait dire après tout qui, dans son siècle, a été moins cruel, plus généreux, et moins dissimulé que lui. Son humeur le servait en cela autant que sa finesse et la nature autant que l'artifice. Je croirais même volontiers qu'il n'a suivi que son humeur lorsqu'il s'est montré généreux, et qu'il n'a écouté la raison d'état que lorsqu'il s'est montré perfide ou rigide. Incontestablement il ne faut pas prendre au sérieux la bonne plaisanterie qu'il fit à une grande ville assiégée et affamée d'y laisser pénétrer quelques vivres sur la pointe des piques de ses soldats. Ce secours insuffisant accordé à quelques hommes n'était évidemment qu'un gluau pour prendre le reste, car s'il eût été mu par une commisération réelle et irrésistible pour les souffrances des Parisiens, il eût, tout en maintenant le siége, levé le blocus, au moins pour quelques jours et pour les objets de subsistances. Militairement parlant, c'eût été une folie, mais ce n'eût pas été une gasconnade. En ceci toutefois sa finesse fut déjouée; ce ne fut point par la finesse des Parisiens, ce fut par leur fureur.

Il est à remarquer que deux fois et dans des occasions capitales la sagacité si pénétrante d'ailleurs du Béarnais fut mise en défaut. Dans cette circonstance du siége, il fit les frais d'un stratagème qui ne devait pas réussir. Vingt ans auparavant, en épousant Marguerite de France, sœur de Charles IX et fille de Catherine de Médicis, il donna en plein dans le panneau qui lui était tendu. Ce mariage, en effet, n'était qu'un prétexte pour attirer à Paris les

principaux du parti protestant, qu'on immola six jours après la cérémonie, dans la nuit de la Saint-Barthélemy. Le roi Charles IX avait coutume de dire, dans une phrase difficile à citer textuellement, que sa grosse sœur Margot avait été une « trapusse ou ratière où les huguenots avaient été attrapés. » Ce mariage avait été si bien un prétexte, que, peu de temps après, Catherine de Médicis, ne se souciant plus de son gendre, bien que, par prudence, il fût en train de se faire catholique, demanda à Marguerite, sous la foi du serment, s'il n'y aurait pas dans le tempérament de son mari quelque moyen de nullité pour le mariage. « Je la suppliay, dit celle-ci dans ses Mémoires, de croire que je me connoissois pas en ce qu'elle me demandoit (aussi pouvois-je dire alors comme cette dame romaine à qui son mary, se courrouçant de ce qu'elle ne l'avoit adverty qu'il avait l'halaine mauvaise, luy respondit qu'elle croyoit que tous les hommes l'eussent semblable, ne s'estant jamais approchée d'autre homme que de luy), mais quoy que ce fust, puisqu'elle m'y avoit mise, j'y voulois demeurer; me doutant bien que ce qu'on vouloit m'en séparer, estoit pour luy faire un mauvais tour. » Le doute de la reine Catherine à propos d'Henri IV, dont nous connaissons le triple talent, est assez plaisant pour nous. Il eût été curieux que son mariage fût rompu sur ce grief. Quoi qu'il en soit, ce qui apparaît avec clarté, c'est que, en présence d'ennemis tels que ceux qui lui étaient opposés, Henri IV a pu pécher par excès de confiance ou de bonne foi, d'où l'on peut conclure que, quelques reproches que l'on adresse à son caractère et à sa politique, dans une situation comme celle qu'il avait à gouverner, même en fait de vices, il n'a rien eu de trop.

Je m'étonne qu'un esprit aussi judicieux que M. Bazin voie l'effet d'un préjugé dans la popularité dont jouit le nom de Henri IV. Henri IV avait bien réellement les qualités qui l'ont rendu populaire, et ces qualités sont celles qui séduisent les peuples. Il était brave, spirituel, bon compagnon, vert galant, bien tourné. Partout et en toute occasion, il était prêt à payer de sa personne comme le dernier de ses sujets, et n'eût jamais songé à se plaindre de sa grandeur qui l'attache au rivage. Il avait su être pauvre, sans linge, sans habits, mal en point, accoutré en un mot comme le plus simple valet d'armée, et ne dînant non plus que lui; il avait lié sa vie à celle du peuple par la fraternité d'une noble misère. Rétabli sur son trône, il conserva pour lui-même des goûts simples, il fut économe, avare même, bien que Lestoile ait vu chez le marchand un mouchoir brodé destiné à Mme de Liancourt (Gabrielle), et qu'elle paya comptant dix-neuf cents écus. En revanche, étant allé à la foire Saint-Germain, qu'il avait fait prolonger exprès pour donner à cette même Gabrielle devenue marquise de Monceaux, une bague de huit cents écus, il ne l'acheta pas, et ce dont les marchands lui demandaient vingt écus, il leur en offrait six. Assurément, ces façons bourgeoises pouvaient déplaire aux marchands qui « ne gangnèrent guères à sa veue, » mais, au fond de tout cela, il restait pour son peuple un roi qui, même avec

ses maîtresses, savait demeurer le roi de son peuple, et ne pas trop l'écraser de ses plaisirs. Enfin, sans porter en compte sa belle gasconnade de la poule au pot, il faut reconnaître qu'il se recommande par ce grand titre : il fut profondément national, et d'une France affaiblie, dévorée, épuisée, il fit en peu d'années une France unie, forte et redoutable à l'étranger, qu'il avait renvoyé par-delà ses frontières. Toutes les petites notes que nous pouvons, nous autres lettrés ou érudits, rassembler laborieusement à la lueur de nos lampes, ne sauraient prévaloir contre l'irradiation puissante de ces vérités qui se rattachent à la figure historique de Henri IV. Elles prouvent seulement ce qui est su de tout le monde, qu'il y a des taches dans le soleil. Et qu'importe si nos moissons mûrissent? Si j'ai rassemblé, moi aussi, quelques-unes de ces notes, c'est plutôt pour montrer combien c'est un facile et vain plaisir; mais une jouissance moins factice et bien plus grande est de sentir, en face de Henri IV, remuer en moi toutes les sympathies populaires, et de saluer dans le Scapin couronné un roi bien français et grand roi. Mes lectures ne contredisent en rien à ceci, et quand elles y contrediraient, je ne tiens pas assez à me défaire de ce qu'il y a d'humain en moi pour regimber à grand renfort de science contre cette opération de l'instinct et de la nature. Sans doute, il y a du préjugé dans la popularité de Henri IV, en ce sens que l'étude n'a pas précédé le jugement; mais, grace à l'école du XVIIIe siècle, nous savons déjà ce que c'est que de perdre ses préjugés, et quand nous en serons venus à n'en avoir plus qu'un, prions, prions Dieu pour qu'il nous le laisse.

Autour de Henri IV, M. Bazin a groupé quelques figures choisies entre ses plus familiers ou ses plus proches, comme Marguerite de France, sa première femme, Duplessis-Mornay, Sully. La reine Marguerite, qui eût pu laisser de si charmans mémoires en remplaçant tout ce qu'elle dit dans les siens par ce qu'elle ne dit pas, est certainement dans l'histoire une figure plus piquante et plus vivante que celle qu'elle a voulu dessiner elle-même. Les quelques pages que M. Bazin lui a consacrées suffiraient pour le lui apprendre, si elle n'a su le voir dans le miroir où elle s'est regardée pour se peindre. Le grand défaut de ces mémoires trop vantés, ce me semble, est en effet de ne rien montrer qu'une certaine prétention au bel esprit, au beau style, et souvent même au style précieux du temps. Le côté pédant et *bas bleu* se découvre avec assez de naïveté, mais il y avait d'autres choses à mettre en lumière, même en s'en tenant aux beaux côtés. Comme les bas bleus de nos jours, dont elle a déjà les instincts, mais qui n'ont plus sa grace, la reine Marguerite oublie trop et laisse trop oublier qu'elle est femme; elle ne s'en souvient que toutes les fois qu'elle a à mentir à propos. J'aimerais mieux un trait qui peignît le cœur à l'insu du cœur lui-même, qu'une citation d'Homère ou une belle phrase sur l'envieuse fortune. Le cœur, la vie de l'auteur ne sont évidemment point là où sa plume se promène. A défaut de l'intérêt politique qu'elle n'a pu donner à ses mémoires, mal informée

qu'elle était, et d'ailleurs plus appliquée d'instinct et de fait à d'autres besognes, elle eût pu y laisser échapper quelque chose de cette humeur originale qui au milieu d'une vie passablement dissolue, sentant quelque peu sa Messaline et parfois même quelque autre chose encore, a su lui conserver un charme qui n'est pas sans fraîcheur. Beauté, richesses, esprit, cœur et le reste, elle prodiguait volontiers tout ce que la nature lui avait prodigué; elle y mettait une facilité, un abandon, un laisser-aller qui écartent de l'esprit toute image fâcheuse et ne laissent apparaître qu'une grace pareille à celle de l'oiseau qui chante, de l'abeille qui butine, de la colombe qui becquète, d'une jolie chose enfin qui accomplit sa loi. Vase d'amour et de volupté, Marguerite de France laissait déborder avec insouciance ce qui abondait en elle comme en une source toujours vive. Complaisance inépuisable et désintéressée, elle se délassait volontiers de ses amours en travaillant aux amours d'autrui, et il n'est pas jusqu'à son mari au bien de qui elle ne sût faire tourner, en cette matière délicate, l'apprentissage que, jeune fille, elle avait fait auprès de ses frères. Le ciel lui-même ne perdait rien à cette surabondance de la vocation amoureuse en Marguerite. Si elle aimait la créature aussi tendrement qu'elle aimait le Créateur, elle aimait le Créateur aussi sincèrement que la créature. Après avoir péché tout le jour avec ses amans contre Dieu, le soir elle continuait avec Dieu son péché contre ses amans. Elle mit dans le double emploi de ses facultés une telle constance et un zèle si bien soutenu, que c'est un embarras de savoir si elle s'était fait de la religion un péché ou du péché une religion. Comme fervente catholique, elle resta, à la droite de Henri IV, le pendant de Catherine, sœur de ce prince, qui se montra à sa gauche huguenote inébranlable, et toutes deux lui donnèrent plus d'une fois du tracas avec leurs chapelles, l'une catholique romaine à Pau, l'autre protestante à Paris. Il se fût tracassé bien moins de maint petit fruit clandestin (1) qu'elle ajoutait loin de lui à l'arbre généalogique des d'Albret, honneur que ses flancs avaient refusé à la souche des Bourbons, si cette fécondité inattendue n'avait mis à bout la patience de son frère Henri III, qui la renvoya à son mari avec toutes sortes d'outrages et d'esclandres si publics que la guerre en faillit se rallumer entre la cour de Nérac et celle du Louvre. Elle a discrètement arrêté ses mémoires à quatre ou cinq années en avant de ce moment difficile sur lequel il n'y avait guère moyen de glisser, même à l'aide d'une phrase de prose poétique, et ce n'est pas sans doute sans un certain calcul d'habileté qu'elle quitte ses lecteurs à l'instant où elle vient charitablement elle-même de tirer de peine la Fosseux

(1) Esplandian, qui fut depuis le père Ange, capucin. On lui donnait pour père M. de Harlay, seigneur de Champvallon. Elle eut encore, dit-on, un autre enfant en Auvergne, après que son mari l'eut lui-même renvoyée. Selon Dupleix, auteur qui avait à la reine des obligations et lui gardait de la reconnaissance, le père de ce nouvel intrus était un nommé Aubiac.

et le roi de Navarre, bien empêchés d'un petit rejeton qui leur survenait au milieu de la nuit. Ce trait conjugal est d'une bonne ame, et tout-à-fait de ceux qu'on peut attendre d'elle, comme l'idée de s'adresser à sa femme pour avoir du secours dans ce cas pressant est tout-à-fait de Henri IV. Comment après avoir mis dans sa vie tant de naïveté et de bonhomie en a-t-elle eu si peu dans ses mémoires? Assurément je ne lui demande pas une sincérité qui, dans une situation comme la sienne, eût été du cynisme. C'était un droit pour elle et presque de la grace de mentir à bon escient sur les faits et les détails; mais le fonds d'humeur qui engendrait tous ces faits particuliers, mais le tempérament de l'esprit qui laissait aller à l'abandon cette vie si peu soucieuse du qu'en dira-t-on, voilà ce que je voudrais voir éclater dans les mémoires aussi librement que dans la vie même. Pourquoi mettre tant de soin à se cacher de la postérité, que dis-je? d'un ami (1) à qui l'on adresse quelques notes sur soi-même, lorsqu'on en a mis si peu à se cacher de son siècle tout entier? La reine Marguerite ne connaissait-elle donc pas les innombrables *pasquils* qui couraient sur elle, et dont le commérage de Lestoile, ce maître bavard, n'a su reproduire qu'une faible partie? N'avait-elle pas son poète Maynard qui chantait ses amours, comme il l'a dit lui-même plus tard :

L'âge affoiblit mon discours
Et cette fougue me quitte,
Dont je chantois les amours
De la reyne Marguerite (2).

N'avait-elle pas un autre poète, évêque, cardinal, ambassadeur, grand controversiste et convertisseur, Davy Du Perron enfin, à qui elle demanda des vers sur la mort de son amant La Mole, dont elle alla, la nuit, dérober la tête exposée sur l'échafaud, où il avait péri le 31 avril 1574, en compagnie de Coconas, dont la tête fut aussi dérobée par la duchesse de Nevers?

(1) Les deux livres de ces Mémoires sont comme une longue lettre où la reine parle à un ami qui avait pour tante Mme de Dampierre, pour cousine Mme de Rais (ou Retz), comme on le voit à la page 12, et pour frère M. de Hardelay, comme on le voit à la page 55 (édition de Paris, 1666, in-18, chez Jean Ribou). Les uns ont prétendu que c'était M. de Randan, d'autres Charles de Vivonne, baron de la Chataigneraie, seigneur de Hardelay, et chambellan du duc d'Alençon. L'auteur érudit des *Anecdotes des reines de France* prétend que ce n'est ni l'un ni l'autre, mais Brantôme, attendu qu'il a fait un éloge de cette princesse et qu'elle débute par dire : « Je louerois davantage votre œuvre, si elle ne me louoit tant. » Mais Brantôme était-il neveu de Mme de Dampierre, cousin de Mme de Retz? et la seigneurie de Hardelay était-elle dans sa maison ou dans celle de Vivonne? Voilà toute la question, et à côté d'indications si précises on ne comprend guère que tant de gens savans aient été la chercher si loin.

(2) *Ode à Flote*, p. 278; in-4°, Paris, 1646.

Henri III, de son côté, n'avait-il pas son poète Desportes qui, dans une élégie, avait mis en vers épiques l'aventure de la princesse de Condé, jeune femme de seize à dix-sept ans, mariée depuis quelques mois à peine, séduite, débauchée, presque enlevée par Marguerite, jeune fille de dix-neuf ans, au profit de son frère le duc d'Anjou, qui n'était encore ni Henri III ni roi de Pologne? Il faut lire dans Desportes cette pièce vraiment curieuse et monumentale, comme histoire de mœurs, où une princesse, fille, sœur ou femme de cinq rois de France, se voit chantée par un poète aux gages de la cour, et favori de l'un de ces cinq rois, pour un de ces exploits ténébreux qui n'obtiennent que des noms infames, même dans la poésie latine. Tout le détail de la scène y est. Bien que Desportes ait altéré quelques circonstances, pour laisser entièrement à la charge de la princesse de Condé la résolution d'aller au Louvre, où l'attend le duc d'Anjou (Eurylas), on y voit cependant au vif tout le manège de Fleur-de-Lys (Marguerite). Le duc d'Anjou, en compagnie du duc de Guise (Floridant), beau-frère de la jeune victime de ce guet-agens, plus un troisième personnage que le poème appelle le *gracieux Nirée, compagnon d'Eurylas*, et qui est probablement Charry, mestre de camp de la garde du roi (1), le duc d'Anjou donc, était posté, lui troisième, dans une salle du Louvre; pendant ce temps Marguerite, qui avait *en mille endroits la poitrine enferrée par les divins attraits du gracieux Nirée*, était allée avec Mme de Sauve, alors maîtresse du duc de Guise, prendre Olympe (la princesse de Condé) pour l'emmener innocemment au Louvre où ces trois messieurs attendaient.

Sitôt qu'au vieux palais sans bruit furent entrées,
Des trois jeunes amans elles sont rencontrées.

A cette vue Fleur-de-Lys, bien fine mouche pour son âge et pour son état de fille, *reste tout ébahie,*

S'enflamme de courroux, se plaint d'être trahie,
Parle haut, se tourmente, et d'un cœur dépité
Blasme la belle Olympe et sa témérité.

Le gracieux Nirée, qui savait aussi son métier, *d'un parler triste et passionné s'efforce d'amollir ce courage obstiné.* La pauvre Olympe elle-même en est réduite à intervenir pour calmer une colère si légitime en présence de trois hommes qu'on rencontre dans le Louvre, où l'un d'eux est chez lui. Elle supplie Fleur-de-Lys à mains jointes; elle l'appelle son

(1) Le *Divorce satirique* donne à Marguerite, avant son mariage avec Henri IV, plusieurs amans, entre lesquels un nommé Charins. Nous n'osons dire que parmi ces amans il met aussi le duc d'Anjou, et pourtant l'office qu'elle rend ici à son frère prête à cette accusation bien de la vraisemblance.

désir, sa lumière et sa vie, elle la serre étroitement, elle embrasse ses genoux; bref, quand c'était à elle de se fâcher et de *parler haut*, c'est elle qui, étourdie par le blâme de témérité qu'on lui jette et par ce fracas d'indignation qu'elle voit éclater, ne songe plus qu'à intercéder en faveur des coupables. Elle finit bien, pourtant, par se fâcher aussi, mais pour adresser à Fleur-de-Lys des reproches qui contiennent un aveu d'autant plus précieux que le poète a voulu garder plus de ménagemens envers la sœur de Henri III dans cette scène plus que délicate, où il avait à lui donner un rôle.

Eh quoy (lui disoit-elle), où est votre asseurance?
Où sont tous ces propos si pleins de véhémence
Que vous me souliez dire à fin de m'enflammer?
Quel charme ou quel démon maintenant vous travaille
Qu'au besoin laschement ce courage vous faille?...
Comme un soldat craintif qui, bien loing du danger,
Ne bruit que de combats, de forcer, d'assiéger,
Parle haut des coüars, leur lascheté reproche,
Puis fuit honteusement quand le danger s'approche.
Vous fuyez tout ainsi d'un cœur lasche et paoureux
Bien que votre ennemi ne soit pas rigoureux.

L'auteur prête ici à Marie de Clèves, princesse de Condé, une intrépidité qu'elle n'a pas eue, *bien que son ennemi ne fût pas rigoureux*. Cependant, fatiguée par la comédie trop prolongée que jouait devant elle Marguerite, et devinant ce qui en était, il se peut très bien qu'elle lui ait dit : « Eh! madame, est-ce à vous de montrer tant d'indignation quand depuis deux mois vous m'obsédez pour m'amener au point où me voici! » Selon le poète, Fleur-de-Lys, toujours irritée, tint seule rigueur au gracieux Nirée, qui ne put réduire ce *courage endurcy* à lui *donner mercy*. Pendant qu'il y perd son latin,

Les amans désireux et les deux jeunes dames
Entrent au paradis tant de fois souhaité,
Agréable séjour de leur félicité.

Ce paradis est une salle du Louvre décrite dans les vers précédens. Le tout se termine par une description d'un autre genre et toute charmante, quoique d'un style un peu précieux. Ainsi, en ne tenant compte de l'exception obligée que Desportes fait en faveur de la sœur de son souverain, il demeure établi, sur un document rédigé, selon toute apparence, par les ordres et sous la dictée en quelque sorte de ce souverain lui-même (1), que le duc d'Anjou,

(1) Desportes n'eût pas osé rimer cette aventure, s'il ne l'avait connue que par une indiscrétion du duc de Guise ou de Charry. Il faut que le duc d'Anjou lui-même

depuis Henri III, avec le duc de Guise et Charry d'une part, la princesse de Condé, Mme de Sauve et Marguerite de France de l'autre part, ont en commun, dans une chambre du Louvre *à nuaux argentés* où l'*on voit à main droite une figure sainte du paradis heureux des amans fortunez, de leurs longues douleurs à la fin guerdonnez,* savouré

les mignardes caresses,
Les soupirs, les regards, les doux ravissemens,
Et ces petits refus suivis d'embrassemens,
Ces propos enflammés, ces agréables plaintes,
Ces désirables morts, et ces colères feintes, etc.

que le poète Desportes décrit si bien. En vérité il a eu là une belle réserve, de ne faire de Marguerite que la portière de ce paradis. Les femmes qui ouvrent ces sortes de portes n'ont point l'habitude de ne les point franchir, et, dans tous les cas, elles valent moins encore que celles qui les franchissent. Quant à Marguerite, si des témoignages irrécusables attestent que dès la première fleur de sa jeunesse elle a su se plier à l'un de ces métiers, ils n'attestent pas moins qu'elle n'était ni fille ni femme à s'en contenter. Mais, avec une pareille possession d'état et une notoriété si bien établie en prose et en vers, elle eût pu, sans se nuire à elle-même, prendre dans ses Mémoires un rôle autre que celui d'une ingénue qui ne sait rien du monde, si ce n'est un beau trait d'histoire romaine.

M. Bazin me paraît avoir usé d'un peu de partialité en faveur de Marguerite et d'un peu de malice à l'encontre de Henri IV. Je ne suis pas fâché, je l'avoue, de lui renvoyer cette anecdocte, appuyée sur de bons documens, en échange de celle dont il a chargé la mémoire du roi de Navarre sur des renseignemens suspects et formellement démentis par une autorité incontestée. Je veux parler de ce certain bal de cour à Agen, où les jeunes gens, et le roi tout le premier, éteignirent les lumières, ce qui produisit tout à coup la nuit avec bien d'autres choses. Voici comment ce fait est démenti par le grave, par l'austère et inflexible Duplessis-Mornay, qui prend en outre pour garant la parole non moins grave de Catherine, sœur du roi, cette belle et rigide figure de huguenote dont nous avons déjà parlé.

« Ils ajoutent un excès prétendu à Agen en l'an 77, qu'ils publient par tout le monde, chandelles éteintes, l'ancienne calomnie (et pièçà surannée) contre les huguenots. Misérables! et qu'ils en enquièrent ceux d'Agen grands et petits, hommes et femmes, si jamais il en fut mention. Je parle confidemment et le dis de rechef, s'il y en a jamais eu feu ni fumée. Mme la maréchale de Monluc, qui est aujourd'hui Mme d'Escars, étoit présente. Le roi de Navarre et Mme sa sœur, princesse au-dessus de la corruption et de la

lui en ait fourni les détails et l'ait encouragé à les mettre en vers. Il a d'ailleurs rimé beaucoup sur les amours de ce prince.

médisance de ce siècle, devisoient avec elle : qu'elle soit ouïe en témoignage, s'il y eut scandale ou de parole ou de fait, s'il y eut chandelle éteinte, comme ils disent, s'il ne partit tout le soir d'avec elle, si elle en ouit un seul mot sur le lieu, si elle ne fut fort ébahie, quand, se trouvant de retour chez elle, on lui en vint parler. Et de fait, il me souvient qu'alors un gentilhomme s'en venant de France pour se donner au service de ce prince, entendant à Périgueux ce bruit, voulut en savoir la vérité par ses amis, premier que lui parler, résolu de retourner tout court s'il étoit véritable, et je fus présent qu'il s'adressa à feu M. de Foix, personnage de vertu et de vérité, qui lors étoit de la part du roi près du roi de Navarre, lequel l'assura sur son honneur qu'il n'en étoit rien ni en soupçon ni apparence; que c'étoit une méchante calomnie, et qu'il en avoit écrit au roi, pour le témoignage qu'il devoit rendre à la vérité et pour l'acquit de sa conscience. Qu'on s'enquière même à Agen, le roi de Navarre en sera très content, et encore qu'il y en ait de récusable, je m'assure qu'il seroit marri d'en récuser aucun pour ce regard. Mais c'est une calomnie héréditaire; car elle fut inventée par le feu amiral de Villars, beau-père de M. de Mayenne, pour dévoyer ceux de Bourdeaux et autres villes de recevoir le roi de Navarre, comme alors elles le décrièrent. Et je dirai plus, que si on demande à ceux d'Agen quel ils aiment mieux en conscience, ou vivre sous ce temps-là dont ils veulent se prévaloir, ou sous le régime de la ligue (qui toutefois devait être tempéré par la présence d'une reine) qu'ils aimeront mieux des mois entiers sous le roi de Navarre, que les plus courts jours sous les désordres de la ligue (1). »

M. Bazin, qui a fait une belle et consciencieuse étude sur Duplessis-Mornay, connaît sans aucun doute ce passage; mais il aura cédé à la tentation de l'oublier pour ajouter un petit péché de plus aux grivoiseries de Henri IV, et pour avoir un peu plus d'esprit qui ne lui coûtait qu'un peu moins de mémoire. Je veux aussi pendant que j'y suis laver Sully d'un petit reproche de rêverie et de vantarderie sénile que M. Bazin lui adresse à propos de ce qu'il a dit dans ses *OEconomies royales* sur « les hauts et magnifiques desseins de Henri-le-Grand » et ses projets de république européenne. L'auteur des *Études d'histoire et de biographie* dit que cette république est certainement née au château de Sully, que ce sont là les rêveries d'un vieux ministre écrivant ses mémoires vingt-cinq ans au moins après la mort de son roi, porté à blâmer le présent et à « magnifier » le passé, et reportant sur ces utopies le feu d'un esprit actif et remuant qui n'a plus à s'exercer sur des affaires réelles. « L'homme de génie appelé à les diriger, ajoute M. Bazin, sait trop bien l'incertitude du lendemain pour laisser sa pensée se perdre dans les calculs d'un avenir infini. » Toutes ces réflexions sont de bon sens et fort judicieuses. Mais il faut que cet avenir infini n'ait pas été au temps de Henri IV et, par rapport à sa personne, aussi éloigné

(1) *Mémoires de la Ligue*, I, 437; in-4°, 1758.

que nous le pourrions supposer, car il y a là-dessus dans la *Confession de Sancy,* qui n'a pas été faite à Sully, un passage formel et d'autant plus concluant, qu'il nous fournit à nous cette conclusion sans y tendre et en visant à autre chose.

« Je ne fis pas grand cas du feu roy depuis la fête des barricades, mais ayant promptement jugé les prospérités de cettui-ci, j'ai tourné mes dévotions aux rayons de ce beau soleil levant, lequel après avoir dissipé tous les nuages, mettoit entre ses mains toutes les forces du feu roy, à ses pieds celles de la ligue. Je revenois d'Auvergne et des confins d'Italie, où j'avois appris qu'à Rome les disputes publiques avoient pour thèse ordinaire la comparaison du roy d'Espagne et de celui de France. Les devineurs de là prouvoient par figure de géomance, par oracles, par le nom fatal de Bourbon, que ce prince doit convertir les hiérarchies à l'empire, la chaire en thrône, et les clefs en épée, qu'il doit mourir empereur des chrétiens. Les Vénitiens adoroient ce soleil levant avec telle dévotion, que quand il passoit par leur ville un gentilhomme françois, ils couroient après lui de même ferveur que les forcenés papimanes après le pape de Rabelais; crians l'avez-vous vu? sur l'aveu du gentilhomme les meilleurs de leurs peintres contrefaisoient son portrait; et sitôt qu'il se trouvoit un tableau reconnu pour semblable au roy, le passant étoit traité publiquement..... A la cour de l'empereur et en Pologne, on oyoit vœux publics, pour *mettre l'empire en ses heureuses mains*, avec dispute pour la réunion des religions, ou la tolérance de toutes. Force discours d'amener l'Italie à cette raison, et de rendre le titre de roy des Romains efficacieux, et non point titre vain, *par la réduction du pape à son évêché.* Le duc de Saxe faisoit faire en sa présence des homélies sur les similitudes de David et de son prince, honnoroit et guerdonnoit ceux qui trouvoient plus de grace au dernier qu'au premier, envoya jusqu'à Zurich une chaîne d'or de récompense à l'auteur du livre intitulé *Carolus magnus redivivus.* »

« Ce grand lustre de réputation secondé de tant d'exploits de guerre que promettoit-il de ce prince? Se servant des divisions déjà créées entre les Moscovites, Polonois et Suédois, les Transylvains et l'Empereur, et autres affaires de septentrion; connoissant les infirmités du roy d'Écosse, les desseins divers sur la vieillesse de la reine Élisabeth, les révoltes de l'Irlande, la vieillesse et mort certaine du roy d'Espagne, l'ambition et la subtilité de sa fille, la pauvre réputation pour lors de son fils, les machinations des princes d'Italie pour parvenir à leur liberté, sur la décadence des ans et affaires de leur tyran; la cour du grand-duc ouverte au roy; dom César de Ferrare cherchant appui en France pour la succession qu'il voyoit branler; le duc de Savoye en dispute pour l'accomplissement des points de son mariage; la Bresse perdue; le reste bien enfoncé par Lesdiguières, mal secouru par les siens. Sur toutes choses les appareils des Turcs faisoient une merveilleuse distraction des esprits et forces de la chrétienté. Toutes ces occur-

rences *désignoient le roy pour seul chef de la chrétienté*, lesquels estimans en leurs cœurs que cette personne étoit agréable à Dieu pour la pureté de sa religion, *tous se préparoient à la souffrir ou à la suivre* (1). »

En voilà, ce me semble, plus qu'il n'en faut pour prouver que ces projets, alors même qu'ils n'eussent jamais existé dans la pensée de Henri IV, ne sont du moins pas nés au château de Sully. C'est dans la bouche de Sancy que d'Aubigné met ces paroles, et dans la bouche de Sancy avant sa dernière conversion. Or cette dernière conversion suivit de près celle du roi. Ainsi cette pensée qui n'aurait pas existé dans l'esprit de Henri IV, se serait introduite d'elle-même dans la conscience de presque tous les peuples d'Europe, quinze ans au moins avant la mort de ce prince, et par conséquent quarante ans avant la rédaction des *OEconomies royales*. On peut ajouter : est-il probable que les peuples aient eu la vue plus longue que ne l'avait Henri IV sur ses propres intérêts, et qu'ils aient attendu de lui plus qu'il n'était disposé à faire ?

Je voudrais pouvoir parler encore des études de M. Bazin sur Richelieu, sur le poète Théophile, sur Balzac et surtout d'un morceau fort bien fait et très curieux sur Bussy Rabutin. Mais, puisque je m'en suis tenu principalement comme lui à l'époque de Henri IV, je veux terminer par un mot de ce prince qui est encore aujourd'hui de circonstance, comme adresse au clergé. Le cardinal de Gondi, évêque de Paris, accompagné de quelques-uns du clergé qui soutenait alors sa querelle contre la réforme, comme aujourd'hui contre l'Université, le cardinal de Gondi « se plaignant au roi des prêches que Madame, sa sœur, faisoit faire à Paris, et qu'on trouvoit estrange qu'elle le fît jusques dans le Louvre, le roi lui répond qu'il trouve encore bien plus estrange que ces messieurs soient si osés que de lui tenir ce langage en sa maison, et même de madame sa sœur. »

Il ne faut pas oublier que ces paroles sortaient de la bouche du roi que la puissance du clergé avait maintenu pendant cinq ans à la porte de sa capitale.

A. Bussière.

(1) *Conf. de Sancy*, l. II, cap. III.

POÉSIE.

LE SOLEIL ET LA LUNE.

Le Soleil dit à la Lune :
— Que fais-tu sur l'horizon ?
Il est bien tard à la brune
Pour sortir de sa maison !

L'honnête femme, à cette heure,
Défile son chapelet,
Couche son enfant qui pleure,
Et met la barre au volet.

Le follet court sur la dune;
Gitanas, chauves-souris,
Rôdent en cherchant fortune;
Noirs ou blancs, tous chats sont gris.

Des planètes équivoques,
De vieux astres libertins,
Croyant que tu les provoques,
Suivront tes pas clandestins.

La nuit, dehors, l'on s'enrhume;
Vas-tu prendre encor, ce soir,
Le brouillard pour lit de plume,
Et l'eau du lac pour miroir?

Réponds-moi. — J'ai cent retraites
Sur la terre ou dans les cieux,
Monsieur mon frère, et vous êtes
Un astre bien curieux!

THÉOPHILE GAUTIER.

BULLETIN.

La nomination de plusieurs commissions a été la principale affaire qui, cette semaine, ait occupé la chambre. Nous parlions dernièrement des vives préoccupations qui dominaient dans beaucoup d'esprits au sujet des chemins de fer. L'évènement n'a pas tardé à justifier nos paroles. On a été frappé, au sein de la chambre et pour l'honneur de la chambre, de l'extrême inconvénient qu'il y aurait à laisser primer et vaincre l'intérêt public par l'intérêt privé. Un membre de l'opposition, M. Havin, a proposé à la chambre de nommer elle-même en assemblée générale les deux commissions qui seraient chargées d'examiner les deux projets de chemins de fer de Lyon et de Bordeaux. L'intention qui dictait cette proposition était bonne; on voulait ainsi éviter dans ces commissions la domination exclusive des intérêts de localité. Il y a eu une assez forte majorité dans la chambre pour s'associer à un sentiment aussi louable.

Maintenant qu'est-il arrivé? Aux termes de la charte, la nomination des commissaires en assemblée générale ne pouvait empêcher une discussion préalable dans les bureaux. La discussion a eu lieu; mais aux yeux de tout le monde, elle avait perdu son intérêt. On discute avec vivacité dans les bureaux, quand la conclusion du débat doit être la nomination d'un commissaire. Ici on savait que tous les développemens qu'on pourrait donner à sa pensée seraient paroles perdues, puisque cette fois c'était la chambre en masse, et non pas chaque bureau, qui nommait les commissaires. Donc, après quelques conversations insignifiantes dans les bureaux, la chambre se forme en assemblée générale; on procède à l'élection, et tous les commissaires se trouvent nommés suivant les désirs et les calculs des intérêts privés en jeu dans la question. A qui faut-il surtout attribuer ce résultat? A M. Ful-

chiron. Par ses soins, dans son salon, les députés représentant les pays que traversent les deux lignes de Lyon et de Bordeaux s'étaient entendus; ils avaient arrêté d'avance les noms des commissaires, et ils ont, en assemblée générale, manœuvré avec un ensemble vraiment remarquable.

C'est un puissant personnage que M. Fulchiron. L'honorable député de Lyon est très intimement convaincu qu'il fait une chose très naturelle et très légitime en mettant au service de son département l'influence parlementaire dont il dispose au sein de la majorité. De cette façon, sans être ministre, il sait s'assurer une notable part dans le gouvernement. Il y a deux ans, M. Fulchiron a tenu chez lui, pendant l'intervalle des chambres, un petit parlement pour battre en brèche le projet d'une alliance commerciale avec la Belgique, et devant cette démonstration le ministère a reculé. Aujourd'hui il coalise les députés intéressés aux deux lignes de Lyon et de Bordeaux, et il impose à la chambre une double liste de commissaires. Il y a des députés que le cabinet aurait vivement désiré voir dans le sein des deux commissions; ils n'ont pu être élus parce qu'ils n'étaient pas sur les listes de M. Fulchiron. Ne serait-il pas plus simple de mettre l'honorable député de Lyon à la tête du département des travaux publics?

Cependant un assez grand nombre de députés ont pris l'alarme à la vue d'une pareille dictature. Ce sont les députés des départemens du centre. Eux aussi, ils se sont rassemblés, sinon coalisés, pour empêcher que les lignes des pays qu'ils représentent ne restent en oubli, en souffrance. Ainsi chacun songe à soi. Tous ces fractionnemens, toutes ces ligues particulières, auraient-ils lieu au sein de la chambre, si l'on sentait dans le pouvoir la fermeté, l'unité d'action nécessaires? Au reste, quand le débat s'ouvrira, on verra plus vivement que jamais en présence les deux systèmes d'exécution par l'état et d'exécution par les compagnies. Le premier aura d'énergiques interprètes qui s'attacheront à démontrer que les projets de loi présentés imposent à l'état d'énormes charges, sans lui laisser recueillir de vrais bénéfices. On sait que les deux systèmes ont été mis côte à côte dans la loi du 15 juin 1842. Aussi, à chaque application nouvelle, la chambre se trouve dans l'obligation de faire un choix.

C'est avec l'intention bien marquée d'approfondir les questions qui lui sont soumises, que la chambre a élu les commissaires qui doivent examiner les propositions de MM. Saint-Marc Girardin et Chapuys-Montlaville. Elle les a pris parmi les notabilités parlementaires. Les deux propositions touchent aux intérêts les plus réels et les plus divers, à ceux de l'administration, de la presse et du trésor. La chambre ne peut ignorer en ce moment, et elle reconnaîtra de plus en plus que l'idée qu'on pourra changer quelque chose aux lois fiscales qui régissent la presse glace d'effroi quelques journaux quotidiens. On fait la meilleure contenance possible, les uns se taisent, d'autres cherchent à donner le change. La chambre est placée assez haut pour ne voir que l'intérêt général. Elle examinera s'il n'est pas d'une saine économie po-

litique de mettre l'impôt là où est vraiment la chose mercantile, là où est l'annonce, si ce déplacement de l'impôt n'aurait pas les plus salutaires effets sur la moralité de la presse. Dans l'état actuel, la prospérité d'un journal dépend du nombre des annonces, ce qui, en dernière analyse, aboutit toujours à mettre la presse entre les mains des spéculateurs. Qui vous dit que dans un moment de crise politique, dans une élection générale, des spéculateurs ne monopoliseront pas la publicité au profit exclusif d'une opinion, d'un parti? Ce que le gouvernement, ce que les chambres doivent vouloir, dans l'intérêt le plus vrai de la stabilité sociale, c'est que la presse soit l fidèle image de l'état moral du pays. C'est à cette seule condition qu'elle est utile; les opinions de bonne foi, et qui croient à leur puissance, ne doivent pas craindre qu'on fasse rentrer la presse dans des conditions plus normales d'existence, et qu'on épure son atmosphère.

La proposition sur les conditions d'admission et d'avancement dans les fonctions publiques n'est pas de celles qu'une chambre et un gouvernement puissent refuser légèrement de prendre en considération. D'ailleurs, en en approuvant l'examen, M. le ministre des affaires étrangères avait l'avantage de faire acte de courtoisie envers des membres de la majorité; en consentant à l'examen d'un problème dont la solution lui cause peu d'inquiétudes, M. Guizot a fait remarquer qu'on avait pu voir une organisation hiérarchique complète là où la liberté n'existait pas, et que là où on jouissait de la liberté politique, l'organisation hiérarchique manquait. « Le monde romain, a dit M. Guizot, a offert le spectacle d'une grande organisation administrative après la liberté. En France, l'organisation a existé, mais dans d'autres temps que ceux de la liberté politique. En Allemagne, il y a une organisation administrative générale, complète. La liberté politique n'existe pas. » Ces généralités, qui ont dans une certaine mesure leur vérité historique, ont toutefois à nos yeux un inconvénient, c'est qu'on pourrait en conclure qu'en France il n'y a pas à l'heure qu'il est d'organisation administrative, parce que nous jouissons de la liberté politique. Ce serait une grave erreur qu'au surplus nous ne saurions attribuer à M. Guizot; seulement, les généralités l'ont emporté trop loin. Il y a en France une très forte hiérarchie administrative qui fait même l'admiration de l'Europe, et cette hiérarchie est surtout fondée sur le bon sens pratique. Écrirez-vous dans une loi qu'un sous-préfet, après tant d'années d'exercice, doit nécessairement être nommé préfet? Que deviendrait alors la responsabilité du ministre de l'intérieur, auquel vous imposeriez des agens incapables, ou qui du moins n'auraient pas sa confiance? Il y a des sous-préfets qui ne seront jamais préfets, comme il y a dans l'armée des capitaines qui n'auront jamais un autre grade. Cela est, cela sera toujours. Autrement il faut nier les inégalités de la nature, les différences du talent, la supériorité de l'esprit. Nous pouvons au contraire féliciter notre pays du concours puissant d'aptitudes distinguées qu'on peut remarquer dans les différens services publics de l'état.

Toutefois nous ne contestons pas que des améliorations de détail puissent être introduites dans le mécanisme administratif; mais nous maintenons qu'on ne parviendra pas à changer les principes et le génie politique de l'administration française. Nous ne saurions d'ailleurs prêter ce dessein aux auteurs de la proposition ni à ceux qui l'examineront. On s'abandonne volontiers au désir de trouver *à priori* des règles générales et inflexibles; mais, en face des faits, il faut bien reconnaître qu'elles sont ou inapplicables ou dangereuses. Il appartient à la sagesse de la commission nommée par la chambre de faire la part de ce qui est possible par voie de loi ou de réglement et de ce qui doit être abandonné à l'appréciation du pouvoir exécutif. Les vrais principes de la matière n'ont rien à redouter de l'examen de la commission; ils y trouveront, au contraire, nous en sommes convaincus, une confirmation nouvelle.

Les questions positives abondent. La chambre est en ce moment aux prises avec les brevets d'invention. La discussion générale a été fort courte. Nous n'en sommes plus maintenant à débrouiller péniblement, comme à l'époque de la constituante, les principes métaphysiques de la matière. Il ne s'agit plus, ni de sacrifier la société au droit individuel, ni le droit individuel à la société : on sait maintenant qu'une bonne législation doit et peut concilier ces deux termes. La chambre a passé sur-le-champ à l'application; elle a classé parmi les objets qui ne sont pas susceptibles d'être brevetés les compositions pharmaceutiques et les remèdes de toute espèce : disposition excellente qui protége la santé publique en décourageant les charlatans. On doit aussi à la sollicitude de la chambre une innovation qui, nous l'espérons, portera d'heureux fruits. Elle a décidé que le paiement de la taxe des brevets d'invention se ferait désormais par annuité de cent francs. On comprend combien un pareil mode de paiement vient en aide à l'inventeur pauvre. Cette disposition nécessite un remaniement de la loi, et la chambre a renvoyé le projet à la commission. Il est remarquable combien depuis quelque temps les lois spéciales, les lois touchant à des intérêts positifs, sortent modifiées, changées, quelquefois méconnaissables, des délibérations des chambres. Sous ce rapport, le pouvoir exécutif perd un terrain considérable : il a rarement la force et le bonheur de faire triompher les vues, les principes, qu'il avait adoptés dans telle matière spéciale, et le plus souvent il cède.

La loi des douanes présentée par le cabinet a son importance. Dans l'exposé des motifs qui l'accompagne, l'administration a énuméré les traités de commerce qui lient la France et qui impliquent des concessions réciproques de tarif et de navigation. Nous avons des traités de commerce avec quinze puissances, deux dans le Levant, sept en Amérique, et six en Europe. Les états avec lesquels nous sommes liés commercialement, et dont la population est de 105 millions, nous offrent pour 259 millions de leurs produits, et reçoivent pour 357 millions des nôtres. Le mouvement maritime avec eux dépasse 1,600,000 tonneaux. D'un autre côté, les pays auxquels ne nous attache

aucun traité commercial, et dont la population totale est de 531 millions d'habitans, ne nous offrent que pour 243 millions de leurs produits, et ne consomment des nôtres que pour 172 millions. Le mouvement maritime n'est que de 745,000 tonneaux. La conclusion naturelle que tire l'administration, c'est qu'il y a pour nous un grand intérêt à faire des traités de commerce. Qui en doute? Mais prenons conseil de l'expérience et tâchons de n'être dupes de personne.

Après les traités de commerce, les deux points les plus importans de la loi des douanes sont les machines et les graines oléagineuses. Le gouvernement s'est décidé à environner d'une protection nouvelle la construction des machines en France. Il veut défendre le marché intérieur contre l'invasion des machines étrangères. On ne peut se dissimuler qu'il y a là un aveu formel de notre infériorité, et cependant on nous parle sans cesse des progrès de notre industrie. Il faudrait s'entendre. La loi des douanes établit un nouveau tarif pour le sésame et le saindoux, produits exotiques que nous envoie l'Orient. Les départemens du Nord, de la Somme et du Pas-de-Calais se sont plaints de la concurrence que faisaient à leurs graines oléagineuses le saindoux et le sésame, et le ministère a voulu leur donner satisfaction par une élévation de tarif; mais n'y a-t-il pas là pour notre cabotage et notre commerce avec l'Orient une perte réelle?

Dans les deux chambres, on a parlé d'Otaïti à propos de l'arrivée de M. le capitaine Reine, qui nous apporte de nouvelles dépêches de M. Dupetit-Thouars. Aux interpellations qui lui ont été adressées, le ministère a répondu à la chambre des pairs qu'il n'avait rien à communiquer, parce que rien n'était nouveau dans ce qu'il avait reçu. Le lendemain, le ministère s'est ravisé, et M. le ministre des affaires étrangères a déposé sur le bureau de la chambre des députés un rapport de M. Dupetit-Thouars. L'opposition lui a demandé d'autres pièces; le ministère les a refusées. De là un débat assez court, mais fort vif. MM. Billault, Berryer, Odilon Barrot, ont été successivement entendus. Il était facile de prévoir cette conduite du cabinet; mais il est plus aisé d'opposer aux exigences de l'opposition une fin de non-recevoir que de réparer la faute commise par le désaveu précipité de nos officiers. Que faut-il penser des nouvelles publiées d'une manière si confuse par le *Journal du Havre?* Avons-nous à Otaïti donné aux Anglais le spectacle, si réjouissant pour eux, de nos divisions? En tout cas, ce n'est pas en se hâtant de désavouer ses agens que le ministère donnera au nom, au pavillon de la France, plus de puissance et d'autorité.

Enfin la chambre des pairs a entendu le rapport de M. le duc de Broglie sur le projet de loi de l'instruction secondaire. Nous n'avons pas assez d'une première et rapide lecture pour juger comme il le mérite cet important document. Au surplus, le rapport et le travail de la commission ont respecté les bases essentielles du projet de M. Villemain; ils en ont presque sur tous les points adopté l'esprit et les principes. S'il y a des différences, elles sont

plutôt, il faut le reconnaître, au préjudice de l'Université. Peut-être, sans s'en apercevoir, M. le duc de Broglie s'est-il un peu trop laissé entraîner à sermoner l'Université et ses membres. A force d'avoir voulu être impartial entre le clergé et l'Université, il lui est arrivé de donner souvent tort à cette dernière. Nous craignons bien que le travail du noble pair et de la commission ne satisfasse ni l'un ni l'autre parti; M. de Broglie l'a prévu, et dans ce résultat il voit une preuve de la supériorité du point de vue où il s'est placé.

Nous ne sommes point universitaires fanatiques, nous ne soutenons pas un corps par préjugé; dans la cause de l'Université, nous voyons un intérêt général, une véritable affaire politique. Nous croyons qu'il importe de maintenir ce principe reconnu dans tous les temps en France, que la direction de l'enseignement public appartient à l'état. « Si les établissemens privés, dit M. le duc de Broglie dans son rapport, doivent continuer à se modeler exactement sur les établissemens publics, à n'en être, pour ainsi parler, que la pâle contre-épreuve, à n'exister qu'à titre de succursales, ils sont tôt ou tard condamnés à périr. » Ainsi, le rapporteur de la chambre des pairs et la commission provoquent ouvertement les établissemens privés à faire autrement que les établissemens publics. Les institutions de l'état enseignent donc mal? Nullement, car dans le même rapport il est constaté que les élèves sortant des établissemens publics ont une supériorité incontestable sur les enfans élevés dans les institutions privées ou dans leur famille. Pourquoi donc alors ne pas reconnaître que les établissemens de l'état sont le meilleur modèle? pourquoi exciter contre eux à une espèce d'insurrection morale?

Nous n'étions pas mal informés, quand nous avons parlé dernièrement des objections qui s'étaient élevées au sein de la chambre des pairs contre l'enseignement philosophique donné dans les colléges. M. le duc de Broglie les a développés avec une insistance assez remarquable. Cependant, *malgré la force et l'a-propos de ces argumens*, ce sont les expressions du rapporteur, la commission n'a pas cru qu'il fût de son devoir de s'y arrêter. Elle a respecté le mot de *philosophie*. Seulement, par l'organe de son rapporteur, elle donne des instructions au gouvernement sur la manière dont il faudrait enseigner la philosophie dans les colléges. Elle recommande en première ligne l'étude de la logique, trop dédaignée de nos jours, c'est la commission qui parle, puis la morale didactique, la théorie des devoirs, enfin un peu de psychologie.

Il a été pendant un moment très sérieusement question de substituer dans le projet de loi le mot *logique* au mot *philosophie*. C'était un parti extrême; on s'est arrêté à une transaction. Le mot *philosophie* a été maintenu, mais la commission s'est réservé de faire connaître toute sa pensée, et l'administration a promis d'agir en conséquence. L'enseignement philosophique des colléges sera l'objet de règlemens généraux auxquels tous les professeurs seront obligés de se soumettre.

La commission de la chambre des pairs a voulu que la loi réglât les ma-

tières de l'examen pour les brevets de capacité; elle a maintenu les certificats d'étude, elle a supprimé le second paragraphe de l'article 17 concernant les petits séminaires; elle a sensiblement modifié la composition du jury chargé d'examiner les aspirans au brevet de capacité. Tous ces changemens ont leur importance et seront l'objet d'un débat approfondi. En général, la loi, telle qu'elle est sortie des délibérations de la commission de la pairie, affaiblit la position de l'Université plus encore que ne le faisait le projet primitif. Elle fait appel à une concurrence ardente; elle organise, pour ainsi parler, la lutte au sein de l'éducation publique : l'avenir nous dira si c'est avec sagesse.

Quelques paroles prononcées par M. le ministre de l'instruction publique donneraient à penser qu'il est dans les intentions et les désirs du cabinet de porter utilement la loi à la chambre des députés, de manière à ce que la session ne se terminât pas sans qu'il y eût sur l'instruction secondaire une loi votée par les trois pouvoirs. On espère ainsi couper court à l'effervescence de l'épiscopat et du clergé.

Au dehors, il n'y a pas d'incident important. Un organe du ministère a fait sonner très haut la concession qu'aurait faite le divan aux ambassadeurs européens au sujet des renégats. Quand un musulman sera convaincu d'avoir embrassé le christianisme, on ne lui tranchera plus la tête, on l'enverra aux galères à perpétuité, c'est-à-dire qu'il mourra lentement sous le bâton et dans les fers. Si la diplomatie européenne voit dans cette commutation de peine une satisfaction suffisante pour l'humanité, le divan pourra penser que les chrétiens sont d'étranges protecteurs pour ceux qui embrassent leur foi. En attendant, les Albanais font subir les plus affreux traitemens aux chrétiens de la Roumélie. Le patriarche grec s'est plaint au divan; la Russie appuie ouvertement le patriarche.

Il y a en ce moment entre le ministère espagnol et le nôtre un courtois échange de cordons. M. Gonzalez Bravo a reçu le grand cordon de la Légion-d'Honneur, et il a envoyé, dit-on, à M. Guizot la Toison d'Or. Le général Narvaez a reçu la même distinction que M. Gonzalez, et de son côté M. le comte Bresson a été décoré du grand cordon de Charles III. On s'occuperait peu de ces politesses de cour, si elles n'avaient pas une signification politique : elles veulent dire que la plus étroite intimité règne entre les deux gouvernemens. Nous approuvons donc tout ce qui se fait en Espagne? Nous sommes donc certains qu'il ne s'y fera rien que de bon et de louable? Cependant on attend encore l'amnistie, on attend encore la convocation des cortès. Nous eussions préféré que tous ces cordons ne fussent distribués qu'après de grandes affaires heureusement conduites. C'est surtout dans les choses de vanité qu'il importe de mettre du tact et du goût.

Ni dans l'élection de Villefranche, ni dans celle de Paris, il n'y a eu de lutte politique fort animée. A Villefranche, la majorité des suffrages s'est réunie sur M. Martin, président de chambre à la cour royale de Toulouse.

Son concurrent le plus sérieux était un des riches propriétaires du pays, M. le comte Gustave de Caraman. Quant à M. Pagès de l'Arriége, il est à croire que c'est sans son aveu qu'on a mis son nom en avant; l'ancien député de l'Arriége, dans cette dernière circonstance, n'a réuni que quarante-cinq voix. A Paris, les chances de M. Locquet se sont progressivement améliorées : ses amis ont au dernier moment déployé beaucoup d'activité, tandis que ses adversaires se divisaient. Il n'y avait pas du côté de l'opposition un candidat dont le nom eût assez d'autorité pour rallier à lui une majorité imposante. M. Locquet a été nommé.

Les disciples de Fourier ont célébré l'anniversaire de la naissance de leur maître. C'est fort bien. Il doit être permis à toute école, à tout parti, de donner des signes publics de sympathie et de gratitude à la mémoire des hommes qu'ils reconnaissent pour chefs. Seulement ne pourrait-on pas apprécier le mérite d'un théoricien, d'un philosophe, sans le comparer au Christ? L'orateur phalanstérien qui s'est permis ce rapprochement s'est trompé au moins de dix ans. Alors il n'y avait si étrange novateur qui ne fût un Christ; c'était chose convenue. Aujourd'hui cette folie est passée de mode, Dieu merci! et il ne sera utile à personne de vouloir la perpétuer. Que les théoriciens sérieux laissent le christianisme dans la sphère privilégiée où les croyances sociales l'ont placé et le maintiennent, et qu'ils mènent à bien les affaires de la science humaine avec bon sens et simplicité. Qu'ils fassent de la bonne politique, de la saine économie sociale sans jargon, sans emphase mystique. Autrement on pourrait penser qu'ils se défient eux-mêmes de la solidité de leur doctrine, puisqu'ils l'affublent de tant d'ornemens empruntés.

REVUE DRAMATIQUE.

Le Théâtre-Français vient de reprendre *le Misanthrope*, qu'il n'avait pas joué depuis près de deux ans. Ç'a été pour quelques esprits une occasion toute naturelle de rappeler avec complaisance ce que fut Mlle Mars dans le rôle de Célimène. Nul n'a plus que nous admiré Mlle Mars; nous doutons qu'on trouve de long-temps sa pareille; mais, s'il faut le dire, nous ne savons rien de plus haïssable que cette tactique, assez commune d'ailleurs, qui consiste à ne se servir de l'admiration pour les morts que comme d'un bâton qu'on jette entre les jambes des vivans : nous ne savons rien de plus funeste que cette manie qu'ont certaines gens de n'exalter ce qui fut qu'en vue d'abaisser ce qui est, de n'employer la louange que comme un moyen de dénigrement, et de n'élever des autels que pour y sacrifier des victimes. Non, ce n'est point ainsi que procède la critique sincèrement éprise des des-

tinées de l'art. Loin de décourager le talent qui s'essaie en lui opposant l'exemple des devanciers illustres, elle s'en sert au contraire pour le soutenir et pour le diriger; au lieu de l'arrêter au premier pas en lui criant que l'entreprise est insensée et le but désormais impossible à saisir, elle le pousse en avant et le conduit sur les traces glorieuses, lui enseignant de quelle façon s'y sont pris les maîtres pour arracher au travail le secret du génie. Ainsi faisant, la critique accomplit une tâche féconde, et quand même elle y perdrait le plus souvent son temps et sa peine, il serait de son devoir d'y persévérer, car mieux vaut cent fois regretter sa peine et son temps que d'avoir à se reprocher le découragement d'une ame; mieux vaut arroser un champ d'ivraie, quitte à l'abandonner plus tard, que de s'exposer seulement à étouffer le germe d'un bon grain.

Personne, à coup sûr, ne s'avisera de prétendre que Mlle Plessy nous a rendu Mlle Mars dans le rôle de Célimène; il est même permis d'affirmer que Mlle Plessy est moins heureusement douée que ne l'était Mlle Mars, et que la nature de son talent se prête difficilement à l'ampleur des grands rôles de l'ancien répertoire. Toutefois, il est vraisemblable que Mlle Mars elle-même ne s'y est point révélée tout d'un coup aussi parfaite que nous l'y avons vue au plus beau de sa gloire; d'une autre part, il serait injuste de ne pas reconnaître les progrès incontestables qu'a faits Mlle Plessy dans ce même rôle qu'elle aborda, voici près de deux ans, pour la première fois, sans succès, il faut bien le dire. Encore aujourd'hui, il y a loin de Mlle Plessy à Célimène. Pour nous en tenir au mot consacré, la jeune actrice manque d'ampleur dans la tenue et dans les manières; sa diction est parfois pénible, et l'étude s'y laisse trop sentir. Mlle Plessy n'a point encore rencontré cette distinction naturelle que Mlle Mars possédait à un si haut degré, et qui faisait douter, en la voyant, si ce n'était pas Célimène en effet. Ce salon, tel qu'on n'en voit plus de nos jours, où la grande dame, telle qu'il n'en est plus à cette heure, règne avec tant de grace, et renvoie d'une main si vive et si preste le volant de la conversation, Mlle Plessy l'a réduit aux proportions bourgeoises d'un salon de la Chaussée-d'Antin; la coquetterie y minaude, l'afféterie y prend ses ébats. Ce n'est point là Célimène ni la société du grand siècle; c'est une réunion de gens bien vêtus présidés par la femme d'un agent de change. Nous sommes, on le voit, dans l'appréciation des moyens de Mlle Plessy, aussi sévère, sinon plus, que personne. Loin de nous cependant l'idée de vouloir interdire à cette jeune et belle actrice un emploi dans lequel nous la croyons réservée à des succès réels. Ainsi, dans le rôle d'Elmire, Mlle Plessy nous a fait applaudir des qualités précieuses que nous ne lui soupçonnions pas; ainsi, dans *le Misanthrope*, il est des parties qu'elle rend avec bonheur, la scène d'Arsinoé, par exemple, et si ce n'est point encore la véritable Célimène, ce n'est déjà plus la Célimène d'il y a deux ans. Mlle Mars a dû passer par des épreuves à peu près semblables, et rien ne serait plus encourageant pour les jeunes artistes que de rechercher, dans les

journaux du temps, de quelle façon ont été jugés et appréciés, à leurs débuts, les grands artistes qu'à présent tout le monde admire; ils y verraient que le succès et le talent ne se conquièrent pas en un jour, et qu'il n'est rien que le travail pour arriver aux palmes désirées. M. Firmin joue le rôle d'Alceste avec une verve toujours jeune et toujours charmante; et bref, cette reprise du *Misanthrope,* quoiqu'elle laisse à désirer, n'aura manqué ni d'intérêt ni même de solennité, tant ces chefs-d'œuvre immortels, toutes les fois qu'ils lui sont rendus, ont le privilége toujours nouveau d'émouvoir et de passionner la foule.

Et puisque nous voici sur le chapitre des acteurs, nous demandons à réparer une omission que nous avons commise à propos de la tragédie de M. Soumet, pressés et limités que nous étions par le temps et par l'espace. *Jane Grey* a été jouée par la troupe de l'Odéon avec un ensemble satisfaisant. Nous ne dirons que quelques mots de Mlle George et de M. Ballande. Au temps d'arrêt, immobile et muette, Mlle George produit encore, à distance, un magnifique effet; il est impossible d'imaginer une attitude plus vraiment royale; mais aussitôt que Mlle George a le malheur de faire un pas et d'ouvrir la bouche, l'illusion s'évanouit, le charme disparaît, et ce n'est plus qu'une agonie. Quant à M. Ballande, on nous assure que M. Soumet, en le voyant jouer dans la reprise d'*Une Fête de Néron,* s'est écrié : Ballande est grand comme le monde! C'est mot pour mot ce que dit le général Kléber au général Bonaparte après la bataille d'Aboukir. — Général, s'écria-t-il en le pressant dans ses bras, vous êtes grand comme le monde! — D'où il appert que Kléber voyait le monde en grand et que M. Soumet le voit en petit. Mais ce n'est ni de Kléber, ni de M. Soumet, ni de Bonaparte, ni de M. Ballande, qu'il s'agit ici. Nous voulons parler seulement de la jeune actrice qui joue le rôle de Jane Grey.

Voici quelques années que Mlle Naptal débuta au Théâtre-Français sous le nom de Mlle Planat. Ses débuts ne furent point heureux. Comment en aurait-il pu être autrement? Au sortir d'un monde où il s'est formé de tout temps moins de talens qu'il ne s'y en est perdu, monde où la médiocrité jouit de tous les bénéfices de la gloire, Mlle Planat débuta tout simplement sur la scène de la Comédie-Française par le rôle de Célimène. Quelle amitié imprudente, quelle admiration maladroite, avait conseillé à cette enfant une audace si grande? Célimène! précisément à l'heure où ce rôle était encore tout vivant et tout palpitant du souvenir de Mlle Mars! Mais dans ce monde des beaux-esprits et des belles manières qui avait encouragé les premiers essais de Mlle Planat, c'est toujours ainsi que les choses se passent : les brevets de génie s'y décernent à huis-clos, en veux-tu en voilà; pour peu que vous ayez, je ne dirai pas quelque talent, mais quelque aptitude au talent, quelque disposition poétique, quelque faculté intelligente, on vous y caresse, on vous y choie, on vous y prône, on fait de vous une merveille; puis lorsqu'enfin, sur la foi de la louange banale, vous vous décidez à quitter cette

tiède atmosphère pour comparaître devant le vrai public, il se trouve que le vrai public vous regarde d'un air étonné et vous renvoie poliment à l'école. Il faut bien dire aussi que tous ces jeunes gens qui veulent aborder la scène, dans le choix qu'ils font de leur rôle de début, n'obéissent le plus souvent qu'aux suggestions de leur amour-propre. Il semble qu'on n'ait qu'à s'aventurer sur les planches pour être tout d'un coup Célimène ou Alceste, Chimène ou Rodrigue, Elmire ou Tartuffe, Agrippine ou Néron. Au rebours de tous les grands artistes qui ont commencé par le commencement et sont montés successivement, échelon par échelon, des rangs les plus infimes aux rangs les plus élevés, gagnant le terrain pied à pied et la gloire succès à succès, on trouve plus simple aujourd'hui de commencer par la fin, au risque de finir par le commencement; on préfère s'élancer du premier bond au sommet, quitte à se réveiller le lendemain tout meurtri au pied de la colline. Et combien en avons-nous vu en effet de ces grandeurs éphémères qui ont duré trois soirées à peine! Que d'Agrippine renvoyées sans honneur! que de Célimène reléguées à l'antichambre! que de Néron chassés du palais des Césars! que de Rodrigue réduits à recevoir les confidences de Pyrrhus ou d'Agamemnon! Voilà ce qui arrive aux étourdis qui croient pouvoir se permettre de supprimer sans façon l'étude, le travail et les leçons de l'expérience. A part quelques exceptions glorieuses, si peu communes qu'au lieu de la contrarier elles viennent confirmer la règle, il n'est pas de grande renommée qui ait éclaté sans préparation, comme une bombe, sur la scène. Nous le répétons, toute gloire est difficile à conquérir, et le génie, quel qu'il soit, n'est jamais l'affaire d'un jour.

Pour en revenir à Mlle Planat, nous l'avons retrouvée au théâtre de l'Odéon, profitant de sa défaite et refaisant modestement son éducation dramatique; si bien que, tout récemment, dans le rôle de Jane Grey, Mlle Naptal a su gagner toutes les sympathies. Mlle Naptal n'a point encore ce que nous appelons du talent dans la grande et belle acception du mot; mais elle a de la tenue et du naturel, de la distinction et du charme. Du monde où elle a fait applaudir ses premiers essais, elle a su garder la seule chose que nous en aimions, ce je ne sais quoi d'élégant et d'aristocratique trop rare aujourd'hui au théâtre. C'est en un mot un ensemble aimable et gracieux que ne dépare point la jeunesse. Ajoutez-y une poétique intelligence qui ne demande qu'à se développer, un sentiment naturel de l'art, enfin un vif amour de la scène qui se révèle en toutes choses, et ne sera pas, nous l'espérons, une passion malheureuse.

Si nous passons maintenant à ces mauvais lieux de l'art dramatique qu'on appelle les petits théâtres, nous retrouvons partout cette stupide polka. Au Palais-Royal, c'est la polka dansée par M. Levassor, ce faux Anglais qui a trouvé le moyen d'être plus maussade et plus ennuyeux qu'un Anglais véritable, M. Levassor déguisé en lady et dansant la polka! Je vous laisse à juger : c'est trop de plaisirs à la fois. Au Vaudeville, c'est la polka en pro-

vince. Plût à Dieu qu'elle y fût en province, et le théâtre du Vaudeville aussi, tous deux, tout entiers, et si bien qu'il n'en restât rien à Paris, pas même l'esprit de Mme Ancelot, qui est au véritable esprit ce que M. Levassor est à l'Angleterre! Au théâtre des Variétés, ce n'est pas seulement la polka, ce sont deux, trois polkas à la fois. Nous n'en aimons que la quatrième, celle que danse dans les couloirs le malheureux critique, quand sa tâche est finie et qu'il s'échappe en donnant au diable tous les vaudevillistes et toutes les polkas du monde. Voulez-vous pourtant savoir ce que c'est que *les Trois Polkas?* C'est l'histoire de ce grand nez qui s'appelle M. Hyacinthe et qui paie vingt francs le cachet des leçons de gavotte et de bourrée d'Auvergne, pensant apprendre la polka, jusqu'au jour où il la voit danser par la jeune et belle Aventurine en costume de vraie Bohême. Tout ceci n'est pas plus niais qu'autre chose, et le nez de M. Hyacinthe y projette çà et là de grandes ombres qui sont parfois d'un effet mystérieux, pittoresque et vraiment alpestre; mais, mon Dieu! l'esprit est-il devenu si rare qu'on n'ait pu en jeter là-dedans quelques grains? Quant à la petite pièce intitulée *une Séparation*, en bonne conscience, ç'a été pour nous une assez rude tâche de l'écouter d'un bout à l'autre, pour qu'il nous soit permis de ne point en parler; la critique n'a rien à voir en ces sortes de choses.

Nous ne savons guère que le théâtre du Gymnase qui n'ait point encore dansé la polka. O aimable Mlle Julienne, si vous viviez encore, il n'est pas douteux qu'on ne vous l'eût fait danser déjà, tant vous étiez bonne et charmante, tant vous vous prêtiez avec grace aux fantaisies les plus saugrenues! A défaut de polka, le théâtre du Gymnase vient de représenter une pièce en deux actes qui est, sous le rapport de l'agrément, une espèce de polka parlée. Il s'agit de Mlle Alberta Ire, petite princesse d'Allemagne, représentée par Mlle Rose Chéri, dont la naïveté menace de tourner à l'enfantillage, le naturel à la prétention, et la grace à l'afféterie. Nous supplions Mlle Rose Chéri d'y prendre garde et de ne point gâter, en les exagérant, tant d'aimables qualités que nous avons été des premiers à signaler et à encourager. Quant à la pièce, nous n'en dirons rien. Lorsque nous apprîmes, voici déjà long-temps, que le théâtre du Gymnase venait d'être frappé d'interdiction par la commission des auteurs dramatiques, nous battîmes des mains et nous nous écriâmes : Voici un théâtre sauvé, rajeuni, régénéré, renouvelé de fond en comble! nous allons sortir de l'ornière de la routine! nous allons avoir affaire à des esprits nouveaux, à des œuvres originales! Et, dans notre joie, nous regrettions seulement que l'interdiction n'eût point frappé du même coup tous les théâtres. Qu'est-il arrivé? Les pièces ont continué de se fabriquer par le même procédé; c'est toujours la même mécanique, fonctionnant comme par le passé; ce sont les mêmes tissus, la qualité en est la même, le prix n'est point varié. Enfin, rien n'a changé que le nom des fabricans.

On a joué au théâtre du Palais-Royal une pièce en deux actes intitulée *la Peau du Lion*. C'est l'histoire d'un mari qui ennuie sa femme; on le voit, le

sujet n'a rien de neuf. M. de Kervan est fort ennuyeux en effet. C'est un homme grave, studieux, épris de science et de philosophie, ne mêlant point sa jeunesse aux fêtes du monde et vivant dans la retraite comme le papillon dans sa chrysalide. A tout ceci nous ne voyons pas grand mal, et même tout serait pour le mieux, si M. de Kervan n'avait pas une épouse jeune, belle et frivole, à laquelle il a le tort de vouloir imposer ses instincts et ses goûts. Il en résulte que Mme de Kervan bâille aux corneilles, qu'elle écoute de doux propos pour se distraire, et qu'au bout de six mois de mariage M. de Kervan court grand risque de voir le dernier quartier de sa lune de miel se poser et briller sur son front comme l'emblème de sa destinée. Heureusement, chose rare chez un mari, M. de Kervan s'aperçoit assez tôt qu'il ennuie sa femme. Que fera-t-il? Rien n'est plus simple. Il jette le froc aux orties, s'abonne aux journaux de modes, lit *les Mystères de Paris,* fume, monte à cheval, danse la polka, hante les coulisses, si bien que lorsque Mme de Kervan le retrouve après six semaines d'absence, c'est l'homme élégant par excellence, un beau, un dandy, un lion, partant un sot. Rassurez-vous, il n'en a que la peau sous laquelle Mme de Kervan ne tarde pas à voir percer l'oreille d'un homme d'esprit. Ce sera, si vous voulez, le bout de l'oreille de M. Charles de Bernard, qui a fourni du même coup le titre et le sujet de la pièce. A ce compte, vous jureriez que c'est la comédie la plus charmante, la plus spirituelle, la plus fine qui se puisse voir. Il n'en est rien pourtant, et même, s'il est vrai qu'il passe un bout d'oreille sous cette peau de lion, nous craignons bien que ce ne soit l'oreille du roi Midas.

P. S. Une jeune et jolie danseuse nous revient de Londres, où elle a créé, sur la scène de Drury-Lane, le rôle de la jolie fille de Gand, aux grands applaudissemens de John Bull et de toute la presse anglaise. Nous voulons parler de Mlle Louise Fleury, dont la grace absente s'est fait remarquer dans le ballet de *Lady Henriette.* Mlle Fleury doit faire sa rentrée mercredi à l'Académie royale de Musique, par un pas nouveau qui a fait fureur à Londres et que tout Paris s'empressera d'aller applaudir. A la bonne heure! quand on s'en mêle, c'est ainsi qu'il faut savoir danser.

J. S.

F. Bonnaire.

JULIEN.

I.

Abritée par sa ceinture de collines et ne communiquant avec l'Océan que par une passe étroite, la rade de Brest forme un véritable lac que sillonnent incessamment une multitude de barques destinées à établir la communication entre la ville et les hameaux bâtis autour de la baie. Aussi, vers le milieu du jour, les cales de *la Rose* et de *Recouvrance*, placées à l'entrée du port, sont-elles encombrées d'embarcations de toutes grandeurs attendant les marchandises qu'elles doivent emporter ou les passagers qu'elles doivent reconduire. On trouve là réunis les barques de Plougastel avec leurs rameurs à capes de toile et à bonnets phrygiens, les gabarres de Lanvoc aux bordages élevés, les chaloupes de Camaret, noires et élancées, les canots de Roscanvel, toujours chargés de femmes, de paysans et de soldats.

Un de ces derniers venait précisément de lâcher son amarre pour déborder, quand un jeune garçon d'environ dix-huit ans, portant le large pantalon de toile blanche, la veste de drap bleu et la chemise rayée au collet rabattu, costume ordinaire des pilotins sur les vaisseaux de l'état, parut au haut de la cale et agita son chapeau de paille.

— Ohé! de l'embarcation! est-ce qu'on part sans moi, père Noirot? s'écria-t-il gaiement.

Le vieux patron, qui appuyait la gaffe contre le quai pour pousser au large, fit de la tête un signe amical.

— Quand les cancres ne descendent pas avec la marée, ils restent à sec, dit-il du ton bref et capable habituel aux vieux matelots.

Le pilotin, qui était arrivé vis-à-vis du canot, y sauta légèrement, passa à travers les femmes, les enfans et les paquets avec l'adresse d'un clown qui danse la sabottière au milieu d'une douzaine d'œufs, et gagna l'arrière de l'embarcation, où il déposa un grand panier soigneusement ficelé.

— C'est-y encore pour la fête de M. de La Roche ce que vous portez là, monsieur Julien? demanda près de lui une voix à l'accent doucereux et traînant.

Le jeune garçon se retourna.

— Tiens, c'est Jean Vollard, dit-il ; comment diable avez-vous quitté Kerninek? On chassera dans les bois de M. de Lescar pendant votre absence, vieux sauvage.

— Oh! que j'ai pas peur, répliqua le garde-champêtre d'un air méchamment rieur, j'ai laissé mon fusil au neveu Pierre.

— Le petit rouge?

— Oui.

— Encore un fier gueux, celui-là.

— Y se forme, monsieur Julien, y se forme! il a déjà surpris la veuve Péron qui ramassait des pommes de pin dans les bois de M. le comte, et si ça avait eu aussi bien quelque chose, je lui aurais déclaré procès-verbal, oui!.. mais avec la veuve, j'aurais seulement pas fait mes frais! Aussi, on dit toujours : les pauvres sont malheureux ; moi, je dis qu'ils sont heureux! ça leur sert de défense, leur misère; on n'a pas d'avantage à les chagriner.

Julien jeta un regard de travers à Jean Vollard.

— Ce n'est pas vous, toujours, qui ne les chagrinez pas, dit-il, car le mois dernier encore vous avez fait emprisonner le grand George pour avoir tué un lièvre dans vos taillis.

— Tiens, faut-il pas qu'on défende ses droits? On est propriétaire ou bien on ne l'est pas.

— M. de La Roche aussi est propriétaire, et jamais personne ne s'en est plaint.

Un nuage de mécontentement passa sur la figure blafarde de Jean Vollard.

— Ah! nous y voilà, répliqua-t-il en ricanant, vous ne parliez mal du comte que pour amener l'éloge de votre patron! Au fait, ils sont ennemis depuis qu'ils ont eu un procès....

— Que M. de La Roche a gagné, ou plutôt fait gagner à son pupille; car il s'agissait de M. Henri, dont le comte voulait écorner l'héritage en qualité d'oncle.

— Et que M. de La Roche a défendu en qualité de beau-père.

— Comment, de beau-père?

— Oui, oui, on sait bien que le mariage de M. Henri Kerval avec Mlle Blanche est arrangé.

— Quand cela serait?

— Tiens, c'est juste, M. Henri est le plus riche parti de tout le département.

— Après?

— Ça serait une bonne affaire pour M. de La Roche.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il pourrait prendre dans la bourse du gendre comme certains prétendent qu'il a pris dans la bourse du pupille.

Julien se leva d'un bond.

— Où sont-ils ceux qui disent cela? s'écria-t-il les yeux étincelans et les poings fermés; nommez-les, nommez-les donc! Mais c'est vous, vieille vipère, qui inventez ces mensonges.

— Par exemple!

— C'est vous, j'en suis sûr! Vous vous fiez à votre âge pour calomnier en sûreté; mais prenez-y garde pourtant, père Vollard; votre chapeau cache votre crinière grise, et quelque jour, voyez-vous, je pourrai l'oublier.

Nul doute que le garde forestier n'eût relevé cette menace s'il se fût trouvé à terre, et son fusil à la main; mais il était sur l'eau, ballotté par le roulis qui commençait à agiter la barque et lui permettait à peine de se maintenir assis, tandis que Julien se tenait debout devant lui, ferme et libre dans ses mouvemens. Sentant le lieu trop défavorable pour s'exposer à pousser plus loin le débat, Vollard se contenta de murmurer quelques-unes de ces phrases entrecoupées qui ont l'avantage de ne rien dire, en vous donnant l'air de répondre. Cependant le pilotin allait les relever et exiger des paroles plus claires, lorsqu'il fut interrompu par un passager qui avait jusqu'alors écouté la querelle avec une grande attention, bien qu'il y fût demeuré étranger.

C'était un homme d'environ cinquante ans, dont les traits, naturellement élégans, n'avaient été altérés par aucun signe de vieillesse : l'œil était clair, la bouche fermement dessinée, le front lisse, et les cheveux abondans. L'ensemble présentait cependant plus de force que de sérénité. On sentait dans ce visage, si merveilleusement conservé, quelque chose de dur, de froid, de rigide; on eût dit un masque d'airain. Quant au costume, il indiquait d'anciennes habitudes d'élégance,

que le dénuement visible du moment rendait presque grotesques. C'était d'abord un habit trop soigneusement fermé pour ne point faire deviner l'absence du linge, et sur lequel pendait un lorgnon à monture élégante; un pantalon reprisé aux genoux, mais que tendaient des dessous de pied neufs; des gants de premier choix souillés par l'usage, et une badine à tête précieusement ciselée, avec laquelle l'étranger caressait ses bottes éculées. Il se tenait à demi renversé sur le banc de l'arrière du canot, dans une attitude exprimant à la fois l'aisance du marin qui se trouve sur son élément, et la nonchalance impérieuse de l'homme accoutumé au commandement.

Ainsi que nous l'avons dit, il avait d'abord écouté avec un intérêt visible la querelle survenue entre Julien et le garde champêtre; mais voyant qu'elle menaçait de reprendre et de se prolonger, il finit par s'entremettre.

— Eh bien! il paraît que nous sommes à l'audience? dit-il d'un ton légèrement ironique; les iseurs de La Roche et de Lescar ont trouvé deux avocats qui recommencent à plaider leur procès.

— Ça gênerait-il monsieur? demanda Julien en se retournant brusquement.

L'étranger sourit.

— Vous voudriez que je répondisse? dit-il; mais, sur l'honneur, j'ai toujours aimé l'éloquence du barreau, sans compter que votre débat me paraît fort instructif. Je présume seulement que, pour prendre avec tant de chaleur la défense de M. de Laroche, vous devez être un de ses parens?

Julien, qui aux premiers mots de l'étranger avait tourné le dos avec un geste d'impatience, se redressa, et une subite animation éclaira tous ses traits.

— Mieux que cela, monsieur, dit-il avec une gravité expressive, mieux que cela; je suis un de ses obligés.

— Ah! je comprends, un protégé...

— Un orphelin qui peut-être sans lui serait maintenant à l'hospice.

— Bien sûr, murmura Jean Vollard qui, en appuyant sur l'ancienne misère du pilotin, pensait l'humilier; il n'a pas toujours été si fier. Je me rappelle encore le temps où sa mère demeurait dans la petite maison de la grève.

— Oui, continua Julien sans prendre garde à l'intention malveillante du garde-champêtre, une maison où personne n'a voulu aller demeurer depuis, parce qu'on dit qu'elle est trop malsaine; mais pour nous elle avait une commodité... On ne payait pas de loyer... en ar-

gent... on ne payait qu'en santé. Aussi nous restions, et c'est là que ma mère a pris le mal dont elle est morte.

— C'est bien plutôt faute de se ménager, objecta le garde-chasse; depuis le malheur qui était arrivé, sur l'eau, à son mari, elle travaillait comme pour se tuer.

— Fallait-il pas élever l'enfant? interrompit le patron Noirot; la pauvre femme a serré le vent tant qu'elle a pu, mais la meilleure barque ne dure que son temps.

— Oh! je me rappelle encore, comme si c'était hier, le jour où elle a été forcée de rester au lit, dit Julien avec émotion.

— C'est alors que la famine est entrée au logis, reprit le vieux marin; avec ça que ton oncle, le père Morand, se trouvait je ne sais où, dans les mers de l'Inde.

— Oui, il était trop loin, et moi j'étais trop petit...

— Qu'est-ce que tu avais bien, sept ans?

— A peine; aussi, tout ce que je pouvais faire, c'était de ne rien dire quand je sentais la faim, et de tâcher de dormir.

— Pour te distraire l'estomac? connu! On employait le même moyen sur les pontons.

— Et c'est alors que M. de La Roche est venu à votre secours? demanda l'étranger.

— Par hasard, répliqua Julien, car il arrivait dans le pays, et je ne le connaissais pas. Mais un soir, comme j'étais assis sur le seuil de la porte, je vis passer une petite demoiselle que je n'avais jamais aperçue auparavant, mais si fraîche et si jolie! un véritable ange du paradis! En m'apercevant, elle s'arrête et me demande pourquoi j'ai l'air triste. Moi, je lui réponds naturellement que ma mère est malade et qu'il n'y a pas de pain dans la maison. — Pas de pain! répète-t-elle avec une voix qui se mit à trembler; pas de pain, mon Dieu! Et elle court vers son père, M. de La Roche, qui était à quelques pas; elle le ramène, ils entrent tous deux, ils parlent à la mère, ils la consolent, puis ils s'en vont pour revenir bientôt avec tout ce qui nous manquait.

— Et ils ont continué ces bons offices à votre mère et à vous?

— A ma mère d'abord, monsieur. Pendant six mois leur générosité pour elle ne s'est pas ralentie : meubles, remèdes, médecins, M. de La Roche a tout fourni, tout payé. Malheureusement, c'était trop tard; ma mère avait souffert trop long-temps, voyez-vous. Le froid, la faim, le chagrin, tout cela fait une maladie dont on ne peut plus guérir. Aussi, un jour que M. de La Roche était là avec Mlle Blanche, la brave femme m'a appelé pour m'embrasser; elle m'a recommandé d'être un honnête garçon, puis ses yeux se sont fermés....

— Et ça a fait un orphelin de plus dans la paroisse, dit le patron ému.

— Non, continua Julien chaleureusement, pas un orphelin, père Noirot, car M. de La Roche et Mlle Blanche me restaient. Ah! c'est alors surtout que j'ai su combien ils étaient bons. D'ordinaire, quand il s'agit de pauvres gens comme nous, on prend les morts qu'ils ont aimés, on les jette dans un trou de terre... avec les autres.., et tout est fini. Mais moi, ma mère a sa place au cimetière de Roscanvel. Quand je reviens d'un voyage, je sais où me mettre à genoux; je puis lui dire : — Me voilà, mère, je ne t'ai point oubliée, et je suis toujours un brave garçon, comme tu voulais.

Ces derniers mots avaient été prononcés avec une plénitude d'exaltation et d'attendrissement qui remua le cœur de la plupart des passagers. Quelques femmes essuyèrent leurs yeux; le patron toussa deux ou trois fois en murmurant un jurement sympathique, et Jean Vollard lui-même ne trouva matière à aucune allusion malveillante. L'étranger seul demeura impassible et continua à épousseter son pantalon avec l'extrémité de sa badine.

Il y eut une assez longue pause. Le canot, qui avançait toujours, favorisé par la brise, venait de dépasser les derniers navires de la rade, et le clocher de Roscanvel apparaissait au milieu de son bouquet d'ormes et de frênes. L'homme au lorgnon, pensant que l'émotion de ses compagnons avait eu le temps de s'apaiser, reprit l'entretien interrompu, de l'accent demi-railleur qui lui semblait habituel.

— Je comprends qu'après de pareils services, le garde champêtre soit mal venu à attaquer M. de La Roche devant M. Julien, dit-il en souriant.

— D'autant que le pilotin n'est pas le seul à qui le bourgeois ait fait du bien, observa le patron; c'est un homme qui parle peu, mais qui agit, et il n'y aurait pas à se plaindre si tous les armateurs lui ressemblaient.

— N'a-t-il pas établi à Roscanvel des chantiers?

— Où il vient de faire construire *l'Armoricain*.

— Un trois-mâts destiné à la pêche de la baleine?

— Vous le voyez là, mouillé sous le vent.

L'étranger se leva pour regarder le navire, qui se balançait sur la lame à quelques encâblures du rivage. Il l'examina soigneusement, loua ses proportions et critiqua quelques détails, de manière à faire comprendre que sa science nautique dépassait les connaissances générales familières à tous les habitans d'un port de mer. Dans ce moment, le canot passait sous les bossoirs du trois-mâts. Les matelots,

occupés à dresser la tente pour le bal, reconnurent le pilotin et le saluèrent par un joyeux hourrah. Celui-ci y répondit en faisant voltiger son chapeau.

— C'est donc sur son navire que M. de La Roche donne une fête? demanda l'inconnu.

— Comme vous voyez, répliqua le pilotin, tout est déjà préparé.

L'étranger quitta son attitude nonchalante pour prendre l'air fat et jugeur d'un homme du monde, et approchant le lorgnon de son œil droit :

— Eh mais! pas mal! grasseya-t-il, pas mal du tout!... M. de La Roche a donc décidément de la fortune?

— Quelque chose comme trente mille livres de rentes.

— Ah! pas davantage? Je le croyais plus à son aise.

Julien n'eut point le temps de relever cette singulière observation, car le canot venait d'aborder, et les passagers commençaient à descendre. Il salua son compagnon, prit le panier déposé à ses pieds, s'élança légèrement sur la grève, et se dirigea vers la maison de l'armateur, que l'on apercevait au penchant du coteau.

II.

Recueilli par M. de La Roche et élevé près de Blanche, sa fille, Julien avait été l'élève de celle-ci, jusqu'au moment où son goût pour la marine le poussa à s'embarquer, comme novice, à bord d'un vaisseau de l'état. Il n'avait point cessé de naviguer depuis; mais, entre chaque campagne, il venait passer quelques semaines, souvent quelques mois, chez son bienfaiteur. Blanche reprenait alors ses leçons, et il acquit ainsi, grace à elle, la première instruction nécessaire pour entreprendre des études mathématiques. S'il devait un jour porter l'épaulette d'officier, comme tout le faisait espérer, c'était donc à Blanche qu'il le devait. Aussi sa reconnaissance pour la jeune fille était-elle sans limites. Il eût sacrifié sa vie à M. de La Roche, mais Mlle Blanche était sa pensée de tous les instans, son souci le plus cher. Il avait tour à tour pour elle le dévouement aveugle du chien et la tendresse intelligente de l'ange gardien.

Ayant découvert depuis quelque temps combien l'ancien pupille de M. de La Roche était nécessaire au bonheur de la jeune fille, il s'était fait le protecteur mystérieux de leur affection sans qu'ils le soupçonnassent eux-mêmes. Il trouvait mille prétextes pour multiplier leurs

entrevues; il en défendait les innocentes joies contre les curieux ou les importuns; il gardait enfin ce pur amour comme les dragons ailés des contes arabes gardaient les trésors des fées, sans distraction et sans sommeil.

Son premier soin, en arrivant, fut de chercher Mlle Blanche de La Roche, qui l'avait chargé de plusieurs commissions pour Brest. N'ayant pu la trouver dans la maison, il descendit au jardin, et en parcourut d'abord une partie sans la rencontrer. Enfin, comme il approchait des dernières charmilles, il reconnut la voix de la jeune fille et celle de Henri. Il se dirigea de leur côté; mais au moment d'entrer dans la salle de verdure où les deux jeunes gens se trouvaient, il s'arrêta court, étonné de la vivacité de leur entretien, et regarda à travers le feuillage.

La jeune fille était assise, les deux mains posées sur sa broderie, dans une attitude de découragement, tandis que Henri, qui portait l'uniforme d'officier de marine, se tenait debout devant elle, les bras croisés et la tête baissée.

— Et vous n'avez pu rien expliquer à mon père? continuait-elle.

— Rien, répondit le jeune homme; à peine lui ai-je parlé de quitter ma profession pour m'associer à la sienne, qu'il s'est récrié.

— Pourquoi cela?

— Pourquoi? ne le devinez-vous point? Parce que le comte de Lescar est mon oncle; parce que je dois porter la peine de ses calomnies contre votre père.

— Que dites-vous là, Henri?

— Oui, Blanche, oui. M. de La Roche s'est d'abord rejeté sur la nécessité de persister dans une profession commencée. Je lui ai alors rappelé que ma fortune, grace à sa tutelle, me laissait toute liberté de choisir, et il m'a enfin avoué que le véritable obstacle était cette fortune même.

— Se peut-il?

— Pauvre, il eût pu m'accepter pour associé; riche, il doit refuser. Il craindrait qu'on ne le soupçonnât d'employer à son profit l'héritage de son ancien pupille; il ne veut pas que M. de Lescar l'accuse de *continuer à me dépouiller*. Et en répétant ce lâche mensonge, votre père est devenu pâle d'indignation.

— Mon Dieu! mon Dieu!

— J'ai voulu insister, mais il m'a interrompu brusquement, en disant : — Assez, Henri; restons ce que nous sommes l'un à l'autre, amis, et *jamais autre chose*.

Blanche joignit les mains.

— Ainsi, continua le jeune homme douloureusement, ce projet d'association que je ne mettais en avant que pour préparer une demande plus importante et plus chère, aura rendu cette demande impossible, car comment la hasarder maintenant? Les raisons qui m'ont fait repousser pour associé me feraient repousser bien plus sûrement pour gendre. Vous connaissez l'inflexibilité de votre père dans ce qui paraît intéresser sa réputation. C'est chez lui une passion aveugle, fanatique, à laquelle il sacrifiera tout.

— Ah! ne dites pas cela, ne dites pas cela, Henri. Mon père est si bon, il nous aime tant! Quand il saura tout...

— Il nous séparera, acheva le jeune homme.

— Lui!

— Je le connais mieux que vous, Blanche : c'est le cœur le plus noble, mais le plus inébranlable. Il nous sacrifierait sa vie, il ne nous sacrifiera jamais sa conviction.

— Eh bien! nous la changerons à force de prières, de patience. Nous attendrons, Henri! Ne sommes-nous pas déjà bien heureux? Nous nous voyons presque tous les jours, nous pouvons échanger nos pensées, vivre l'un pour l'autre. Y a-t-il donc de quoi se désespérer comme vous le faites?

Le jeune homme secoua la tête d'un air sombre.

— Allons, reprit Blanche, voulez-vous m'affliger de votre tristesse? Je vous dis qu'il suffit de se montrer patient; je vous dis que j'ai bon espoir, moi. Il faut me croire. Voyez, malgré tout, je suis tranquille, je suis gaie.

Elle avait tendu les deux mains à Henri avec une grace de cœur inexprimable, mais tout chez elle démentait ses paroles. En disant : Je suis tranquille, sa voix tremblait; en disant : Je suis gaie, elle ne pouvait retenir les larmes qui gonflaient ses paupières. L'impuissance même de ses efforts les rendait plus visibles. Le jeune officier en fut touché jusqu'à l'ame; il prit les deux mains de Blanche, les pressa dans les siennes, et ses yeux se mouillèrent.

La jeune fille, qui avait maîtrisé sa propre émotion, ne put supporter la vue de celle de Henri; elle cacha son visage sur la poitrine du jeune homme et fondit en larmes.

Au même instant, Julien se précipita dans la salle de verdure, en criant :

— M. de La Roche!

Les deux amans n'eurent que le temps de s'élancer derrière la char-

mille, qui cacha leur fuite, et le pilotin se trouva seul en face de l'armateur.

Bien que celui-ci fût né à l'île Maurice, peu de chose en lui rappelait ce type créole si noble dans sa grace et si fort dans sa mollesse. Ce qui frappait d'abord, dans son extérieur, c'était je ne sais quoi de passionné et d'austère qui, en inspirant l'estime, la sympathie même, arrêtait l'épanchement. La timidité de Blanche n'avait jamais pu vaincre cette première impression; elle adorait son père, mais elle lui trouvait quelque chose de redoutable qui la tenait devant lui dans une sorte de terreur. Bien qu'elle le sût capable de tous les dévouemens, elle n'osait lui adresser aucune prière. Cet audacieux office avait toujours été laissé à Julien.

Lui aussi, pourtant, éprouvait le respect craintif que M. de La Roche inspirait à tout le monde; mais, nature courageuse, il trouvait une certaine joie à surmonter sa peur, à affronter cette gravité saisissante, à s'aguerrir enfin contre les apparences, chose souvent plus difficile que de s'aguerrir contre la réalité. M. de La Roche lui savait gré de cette hardiesse, qui abaissait la barrière d'acier derrière laquelle il vivait habituellement seul. Ses efforts aidaient à ceux de Julien, et il se montrait presque toujours, avec lui, plus encourageant et moins silencieux.

En le trouvant dans la salle de verdure, il le salua d'un geste amical, et exprima sa surprise de le voir déjà de retour. Julien, qui voulait l'occuper, lui rendit compte des différentes affaires dont il l'avait chargé, et lui remit plusieurs notes, en y ajoutant de longues explications. M. de La Roche écouta tout sans impatience, remercia le pilotin, puis le chargea de quelques nouveaux ordres relatifs à la fête du lendemain. Le jeune garçon partait pour les exécuter, lorsque l'armateur le rappela.

— A propos, dit-il en baissant légèrement la voix, vous avez navigué avec M. Chatenais, Julien?

— Le capitaine de vaisseau? Oui, monsieur, répondit le jeune garçon.

— Et... qu'en disait-on à bord?

— On le citait comme un des meilleurs officiers de la flotte.

— Je le sais; mais quelle est votre opinion... sur l'homme?

— A moi?

— Oui. Quelle que fût la distance qui vous séparât du commandant, vous avez pu faire des remarques, vous avez dû en entendre surtout, car un équipage ne laisse rien échapper, et juge généralement ses chefs avec équité.

— C'est vrai ; mais je ne sais trop ce que je dois dire.

— Tout ce qui peut me faire connaître M. Chatenais; j'ai le plus grand intérêt à savoir toute la vérité.

— Mon Dieu! elle ne peut être que favorable au commandant, dit le pilotin intrigué.

— Ainsi, son caractère?...

— Est honorable.

— Et ses habitudes?...

— Régulières.

M. de La Roche parut hésiter un instant.

— Tenez, reprit-il enfin, vous nous êtes dévoué, Julien, et l'on peut compter sur votre discrétion ; il vaut mieux tout vous dire, afin que vous sentiez la portée de mes questions : M. Chatenais demande ma fille en mariage.

Le pilotin recula.

— Vous avez refusé! s'écria-t-il.

— Ni refusé ni accepté.

— Et Mlle Blanche?

— Je veux m'être éclairé avant de lui faire connaître la demande du commandant.

— Mais... si elle ne pouvait l'agréer?

M. de La Roche fit un mouvement.

— Pourquoi cela? dit-il en regardant fixement Julien.

— C'est une supposition, balbutia le pilotin.

— Mais qui vous autorise à la faire? Ce que vous savez de M. Chatenais justifierait-il les répugnances de Blanche?

— Je ne dis point cela.

— Alors il y a autre chose. Vous connaissez à ma fille quelque préférence?

Le jeune garçon hésita.

— Parlez, Julien, reprit vivement M. de La Roche; je désire tout savoir, je le veux.

— Eh bien! dit le pilotin embarrassé, je pense..... je crois..... que Mlle Blanche peut avoir déjà fait un choix.

— Un choix! répéta l'armateur saisi; qui t'a dit cela?

— Je n'ai eu qu'à regarder.

— Quoi!... ce serait... Henri?

Julien fit un signe affirmatif.

— Henri et ma fille s'aimeraient! reprit M. de La Roche avec un étonnement douloureux. Es-tu bien sûr?

— Bien sûr.

— Depuis long-temps?

— Oui.

— Et je n'ai rien su!

— Oh! ce n'a pas été de leur faute, allez, reprit le pilotin; vingt fois ils ont voulu tout vous avouer; M. Henri l'a même essayé.

— Comment! ces propositions indirectes, ces demandes d'association qu'il m'a faites encore ce matin?...

— C'était une tentative préliminaire; mais vous avez toujours repoussé ses avances.

— Et je le devais, répliqua vivement M. de La Roche; je le dois encore, ajouta-t-il sourdement.

Julien leva sur lui un regard inquiet.

— Si vous saviez comme ils s'aiment! murmura-t-il à demi-voix.

L'armateur tressaillit; puis, semblant se raidir contre l'attendrissement :

— Cela ne peut être, dit-il en parcourant la salle de verdure à grands pas et comme s'il se parlait à lui-même; ce mariage justifierait tout ce qu'a répété la famille de Lescar; on dirait que j'ai abusé de mon influence de tuteur pour enrichir ma fille.... Mon honneur et le sien se trouveraient compromis.

— Oui, si vous ne pouviez pas aller partout tête levée, observa Julien; mais, grace à Dieu, on vous connaît! Vos ennemis n'ont qu'à fouiller tant qu'ils voudront dans votre présent et dans votre passé...

M. de La Roche pâlit.

— Non, dit-il précipitamment, je ne veux point qu'ils cherchent... Qui sait jusqu'où pourrait aller leur haine?... Vous ne connaissez pas le monde, Julien... Ce mariage est impossible! Je n'y consentirais jamais!

Le jeune garçon regarda l'armateur.

— Alors, reprit-il d'un accent ému, il faudra que Mlle Blanche et M. Henri renoncent à être heureux pour éviter d'être calomniés. Vous laisserez souffrir les bons par peur des méchans?

— Ne comprends-tu pas que j'y suis forcé, qu'il le faut? dit M. de La Roche d'un ton d'impatience et de douleur.

Le jeune garçon fit un geste de dépit.

— Eh bien! si c'est là le seul moyen de conserver sa réputation, dit-il, à la bonne heure! mais alors, que je sois damné si je ne perds pas la mienne à la première occasion où il faudra lui sacrifier ceux que j'aime!

— Et que feras-tu donc? demanda l'armateur, frappé malgré lui de l'accent profond et sincère du pilotin.

— Ce que je ferai! s'écria celui-ci, qui était trop troublé pour mesurer ses termes; si je ne puis les rendre heureux qu'à la condition d'être calomnié, eh bien! j'accepterai la condition...

— Mais ton honneur, malheureux!

— Je le mettrai à faire ce que je dois, reprit le jeune garçon en s'animant. Ah! vous ne savez pas comme j'ai une mauvaise tête, moi, monsieur de La Roche. Rien ne me ferait céder, voyez-vous. Pour ceux qui me tiennent au cœur, je me laisserais injurier, frapper, fouler aux pieds. S'ils étaient contens, je ne sentirais pas mon mal, je trouverais bon de souffrir, je serais seul plus fort que tout le monde!...

Et, s'apercevant que M. de La Roche s'était arrêté devant lui et le regardait fixement, il s'interrompit tout à coup, comme honteux de cet élan, et ajouta, en balbutiant et en tournant son chapeau :

— Après ça, ce sont des idées... à moi... Mais, comme vous disiez, je ne connais pas le monde.... et ce sont peut-être... des folies.

L'armateur ne répondit rien. Il avait recommencé à marcher et semblait réfléchir. Il est rare que la résolution la plus ferme ne soit point ébranlée lorsqu'on lui oppose, comme Julien venait de le faire, des argumens, pour ainsi dire, involontaires, et qui la combattent sans l'attaquer. M. de La Roche se fût sans doute tenu en garde contre les raisonnemens et les prières, mais cette leçon de dévouement qu'il venait de recevoir sans qu'on voulût la lui donner déconcerta toute sa logique. Il se demanda subitement s'il n'y avait pas trop d'égoïsme dans sa prudence, et, bien que cette prudence fût justifiée par des motifs particuliers que nous connaîtrons plus tard, il commença à croire qu'il pouvait l'exagérer, et il arrêta sa pensée avec moins d'effroi sur l'amour que Julien venait de lui révéler.

Celui-ci, qui n'était point dans le secret de cette hésitation, le suivait d'un œil inquiet sans oser interrompre sa méditation par de nouvelles prières. Il y eut ainsi un long silence et une longue attente. Enfin l'armateur s'arrêta devant le jeune garçon, posa les deux mains sur ses épaules, et le regardant :

— Je penserai à vos paroles de tout à l'heure, Julien, dit-il; je vous en remercie. Peut-être, oui, peut-être tout pourra-t-il s'arranger.

Le pilotin poussa un hourrah de joie.

— Mais avant, continua M. de La Roche, il faut que j'interroge ma fille et Henri.

Julien fit un mouvement pour courir les chercher; l'armateur le retint.

— Plus tard, dit-il; j'ai encore besoin de réfléchir.

L'arrivée d'un domestique empêcha Julien d'insister.

Il venait annoncer à M. de La Roche un visiteur étranger qui se présentait sous le nom de M. Achille. L'armateur quitta le jeune garçon en disant que dans quelques jours ils reprendraient leur entretien.

— Dans quelques jours! murmura Julien dès qu'il se trouva seul. Quand on a le vent bon, on ne doit pas attendre qu'il ait tourné. Je vais avertir M. Henri et Mlle Blanche. Il faut qu'avant ce soir tout soit terminé.

III.

Pendant les deux entretiens que nous venons de rapporter, les matelots de *l'Armoricain* achevaient les préparatifs pour la fête du lendemain. Le pont du navire, tenté dans toute sa longueur, avait été transformé en une immense salle de bal décorée de guirlandes de lierre et de pavillons aux mille couleurs. L'oncle de Julien, maître timonier de la frégate *l'Amphitrite*, alors en rade, et qui était venu passer quelques jours à Roscanvel pour voir son neveu, présidait à ces arrangemens dont il avait l'expérience.

Antoine Morand était un de ces vieux matelots de l'empire, nourri dans les principes de l'ancienne école, qui sifflent pour appeler le vent et apaisent l'orage en fouettant les mousses au pied du grand mât. Il avait conservé ses préjugés, ses superstitions et ses haines aussi fidèlement que les mèches de cheveux en tire-bouchon qui pendaient sur ses deux oreilles, et son langage avait cette fleur de rhétorique navale dont la tradition se perd chaque jour davantage dans notre marine moderne.

Les matelots employés sous ses ordres venaient de disposer une panoplie autour du grand mât lorsqu'il remonta de l'entrepont où il avait fait dresser des tables pour les rafraîchissemens.

— Allons! courage, mes lascars, dit-il en faisant voyager sa chique de droite à gauche, comme il en avait l'habitude dans ses momens de bonne humeur; arrangez-moi ça dans un goût ottoman qui puisse plaire à l'œil du sexe.

— Soyez calme, maître Morand, répondit un jeune matelot à chemise de laine rayée, je me flatte que ce sera un peu cossu! Et le pont! voyez-moi donc comme ça a été passé au grès; un vrai velours! S'il

y a des dames qui font des faux pas là-dessus, faudra que ce soit par habitude.

La chique de Morand s'arrêta.

— Ah! pas de calembourg sur l'article, Pierre, dit-il en fronçant le sourcil.

— C'est histoire de rire, père Morand! reprit le jeune marin.

— Oui, dit le contre-maître, mais comme demain je ne serai pas là pour veiller au grain, rappelez-vous que l'ordre du jour commande la grande tenue et la décence! Faut prendre l'air innocent du conscrit qui vient de naître.

— Vous retournez donc demain à bord de *l'Amphitrite*, maître Morand?

— Non, garçon, je vais à Rumengol pour mon pèlerinage.

— Un pèlerinage! s'écrièrent plusieurs des jeunes matelots en riant.

— Pourquoi pas? reprit Pierre, qui en sa qualité de savant d'entrepont avait des prétentions à la tolérance philosophique, maître Morand a de la religion, c'est de son temps; ça ne lui va pas plus mal que les cheveux gris.

— Et qu'est-ce qu'il va donc demander à Notre-Dame de Rumengol?

— Il ne lui demande rien, c'est un vœu qu'il remplit... rapport à *l'Ariel*.

— Le pirate qu'on a si long-temps poursuivi dans la mer du Sud?

— Oui.

— Tiens! c'est vrai, maître Morand était de l'expédition. Alors je veux qu'il me dise une chose...

— Ce que je puis te dire tout de suite, interrompit brusquement le contre-maître, qui, depuis que l'on avait prononcé le nom de *l'Ariel*, éprouvait une contrariété visible, c'est que j'aime pas les bavards; en conséquence de quoi je t'engage à lever l'ancre et à filer ton nœud.

Le matelot regarda Pierre.

— Pourquoi donc qu'il ne veut pas qu'on lui parle du pirate? demanda-t-il à demi-voix.

— Comment, tu ne sais pas? s'écria celui-ci, le père Morand en a peur.

— De *l'Ariel?*

— Il dit que c'est le *voltigeur hollandais*.

— Comment, ce vaisseau du diable qui a des damnés pour équipage?

— Juste!

Les matelots éclatèrent de rire. Le maître timonier haussa les épaules d'un air de supériorité dédaigneuse.

— Ça vous étonne, moussaillons, dit-il tranquillement. Parce que vous n'avez rien vu, vous doutez de tout. Mais c'est pas à des matelots de votre gabarit d'en remontrer aux anciens. Si vous aviez poursuivi comme moi pendant près d'une année cet infernal pirate!

— Une année!

— Pendant laquelle notre commandant se croyait toujours près de mettre la main sur *l'Ariel*. Mais quand on allait le rejoindre, bonsoir; il nous envoyait un grain, une saute de vent ou un brouillard qui nous exposait à devenir de la chair à requin.

— Vous avez pourtant fini par le joindre?

— C'est-à-dire qu'une nuit, par un gros temps, nous nous sommes trouvés tout à coup bord à bord du soi-disant pirate. Le capitaine était à la barre, éclairé par un fanal et fumant un cigare.

— Vous l'avez vu, père Morand?

— Comme je te vois; et quand je vivrais aussi long-temps que le port de Brest, je n'oublierai jamais cette figure de damné.

— Vous lui avez donné la chasse pourtant?

— On a essayé, et, selon l'habitude, l'orage a commencé, mais si bien dans le grand genre cette fois que j'ai cru tout fini. C'est alors que j'ai pensé à Notre-Dame de Rumengol.

— Et *l'Ariel?*

— Trois fois nous l'avons vu passer devant nous, emporté par la mer, avec le capitaine toujours à la barre. Il avait l'air de nous narguer! Enfin, la quatrième fois, le commandant lui a envoyé une bordée.

— Et il n'a plus reparu?

— Non.

— Vous l'aviez coulé.

Le contre-maître fit un mouvement d'épaules.

— C'est ce qu'ont dit les matelots de trois jours comme toi, mais les anciens, vois-tu, connaissent les traditions; ils savent que les navires de l'espèce de *l'Ariel* ne coulent pas, ils rentrent à volonté dans la mer....

— Où ils se changent en hippopotames, dit Julien qui venait de monter à bord et qui avait entendu les derniers mots prononcés par son oncle.

Il est probable que cette plaisanterie, venant de tout autre, eût été mal accueillie par maître Morand, mais le pilotin était son orgueil : il cultivait avec amour *cette graine d'officier*, comme il l'appelait lui-même, et le dernier terme de son ambition était de pouvoir un jour

être commandé par son neveu. Cependant il voulut garder sa dignité de maître timonier compromise par les rires des matelots.

— Que veut ce Parisien? demanda-t-il en regardant Julien d'un air sévère.

Le pilotin porta la main à son chapeau de paille.

— D'abord s'informer de l'état de votre santé, maître Morand, dit-il, puis vous prier de rendre un service au commandant du *Triton*.

— M. Ricard? tu l'as donc vu?

— A Brest : son navire part cette nuit, et il lui manque un nouveau contre-maître qui n'a pas rejoint; un nommé Claude Duroc.

— Claude Duroc! mais il est à Roscanvel.

— Le commandant l'a appris aujourd'hui et va l'envoyer chercher. Seulement, comme ceux qui viendront n'ont jamais vu Duroc, il compte sur vous pour le leur faire reconnaître.

— Ah! tonnerre, et moi qui allais partir pour Rumengol!

— Vous partirez demain.

— Demain, il sera trop tard, je n'ai plus que deux jours de permission.

La difficulté était sérieuse, car si d'un côté maître Morand tenait à rendre le service que lui demandait le commandant du *Triton*, de l'autre il ne pouvait manquer à son vœu sans déshonneur et sans danger. Ne trouvant aucun expédient qui lui permît de concilier ces deux obligations, il commençait à répéter entre ses dents toutes les malédictions maritimes que trente années de navigation avaient pu mettre à sa disposition, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, frappé d'un trait de lumière. Ce Claude Duroc, que l'on voulait arrêter, Julien l'avait vu; il le lui avait montré la veille au moulin de Kelern. Le pilotin déclara qu'il se le rappelait à merveille et qu'il reconnaîtrait le déserteur entre mille. Il s'engagea, en conséquence, à remplacer son oncle dans la recherche qui devait avoir lieu le soir même; et maître Morand, rassuré de ce côté, engagea les autres matelots à venir boire avec lui le coup du départ.

Julien les conduisit jusqu'à la porte du cabaret, y prit congé de son oncle, puis regagna l'habitation de M. de La Roche, mais en marchant à petits pas et comme quelqu'un qui craint d'arriver trop tôt. En quittant l'armateur, après l'entretien que nous avons rapporté plus haut, il avait couru tout raconter à Blanche et à Henri, et ce dernier, poussé par lui, s'était décidé à une démarche immédiate près de son tuteur. Le sort des deux jeunes gens se décidait donc dans ce

moment même, et quel que fût l'espoir du pilotin, il n'osait aller au-devant de la nouvelle qui l'attendait. Il hésitait à sortir de son incertitude, et s'avançait toujours plus lentement vers la maison, cherchant de loin s'il ne pourrait rien apercevoir qui lui servît d'indice et lui fît deviner le résultat de cette entrevue.

Il arriva ainsi jusqu'au salon du rez-de-chaussée; le salon était vide. Il allait le traverser pour se rendre à l'appartement de Henri, lorsque celui-ci ouvrit brusquement la porte opposée, et entra précipitamment avec Blanche. Tous deux étaient si émus et si pâles, que Julien comprit du premier coup d'œil ce qui s'était passé.

— Il a refusé? s'écria-t-il en courant à leur rencontre.

— Refusé! dit le jeune homme haletant.

— Refusé! répéta la jeune fille d'une voix étouffée.

— Et toujours pour la même raison? demanda Julien.

— Je ne sais, dit Henri; quand je suis arrivé, je l'ai trouvé tellement troublé, que j'ai hésité à parler; mais il fallait dire pourquoi j'étais venu; il semblait attendre; enfin je me suis décidé.

— Eh bien!

— Il a d'abord écouté avec une sorte de distraction, mais, quand il a compris, il s'est tout à coup écrié : — Il n'y faut plus penser, mon ami, c'est impossible.

— Dieu!

— Puis il m'a serré la main, et il s'est échappé.

— Mais cependant, lorsque je l'ai quitté, dit Julien, il m'avait fait espérer. Que s'est-il donc passé depuis?

— Ah! vous me rappelez! s'écria Blanche, un homme est venu le demander.

— Je sais, un M. Achille... avec lequel j'ai traversé la rade.

— J'étais à la fenêtre de ma chambre, lorsque mon père l'a rejoint; je les apercevais de loin, sans pouvoir rien entendre. Mon père n'a point paru d'abord reconnaître cet homme; mais, après quelques instans d'explication, je l'ai vu reculer en faisant un geste de saisissement, échanger avec lui quelques paroles rapides, puis l'emmener précipitamment dans son cabinet.

— Et il venait de le quitter lorsque je lui ai parlé, ajouta Henri.

— Plus de doute alors.

— Mais quelle influence cet étranger peut-il avoir sur les résolutions de mon père?

— Voilà ce que j'ignore, ce qu'il faudrait savoir.

— Et ce que je saurai, dit résolument Julien. En revenant, je l'ai vu entrer à l'auberge du père Noirot, je vais l'y rejoindre, et quoi qu'il fasse, il faudra bien que j'en tire quelque chose.

Blanche et Henri applaudirent au projet du pilotin. La première déclara qu'elle attendrait son retour au salon, tandis que le jeune officier, forcé de repartir pour Brest, où l'appelait son service, promit d'être de retour à Roscanvel le lendemain, à la marée du matin.

IV.

L'auberge du batelier Noirot n'était composée, comme toutes celles que l'on trouve dans nos villages, que d'une seule pièce servant à la fois de cuisine et de salle à manger. Quelques tables, des bancs, une pendule à coucou, un dressoir chargé de vaisselle commune à grandes fleurs, et un lit clos au-dessus duquel on avait suspendu une vieille voile de rechange, en formait tout le mobilier. Le large foyer était occupé par une demi-douzaine de chaudières rangées par ordre de taille, et faisant entendre une gamme de bouillonnemens graves, moyens ou aigus, qui en faisait un véritable jeu d'orgues culinaire.

L'étranger à la badine, ou M. Achille, comme il s'était fait appeler, se tenait assis près de l'unique fenêtre qui éclairât l'auberge, et inventoriait, avec son lorgnon, le rustique ameublement de celle-ci, tandis que le patron, transformé en servante, dressait un couvert.

Il avait déjà étalé sur la table voisine une grosse nappe rousse qui n'en couvrait que le tiers, une carafe ébréchée, deux salières dépareillées et quelques assiettes d'inégale grandeur, lorsque la voix du pilotin se fit entendre au dehors du seuil, criant :

— Eh! père Noirot! père Noirot!

— Présent! répondit le patron.

Julien entra.

— Tiens, il y a donc festin ici, mon vieux? dit-il en apercevant le couvert préparé.

— Il y a un voyageur, répliqua Noirot avec un orgueil qui prouvait la rareté de l'évènement.

Julien chercha des yeux, et aperçut M. Achille.

— Eh! c'est notre compagnon de traversée, dit-il en tirant son chapeau.

M. Achille salua de la tête.

— Je venais de la part de M. de La Roche, père Noirot, reprit le pilotin, pour vous rappeler qu'il compte demain sur votre barque.

— Je ne l'ai point oublié, garçon.

— Avec quatre *nageurs*.

— On les aura.

— Et un tapis à l'arrière.

— Le patron de Trébéron m'a promis le sien.

— C'est donc réellement une grande fête que donne M. de La Roche? demanda l'étranger d'un air d'indifférence.

— Une fête magnifique, répliqua Julien, qui ne cherchait qu'un prétexte pour lier conversation, vous verrez ça demain... si vous êtes ici!

— J'y serai.

— Il y aura un bal à bord de *l'Armoricain*, puis un souper de deux cents couverts.

— Et quel souper! observa maître Noirot avec admiration; voilà déjà trois canots qui arrivent chargés de vivres.

— Sans parler des vins que nous sommes allés chercher, ajouta Julien.

— Dieu me damne! vous donneriez envie de prendre part au banquet, interrompit M. Achille, qui avait écouté ces détails gastronomiques avec un intérêt sérieux; il ne faudrait rien moins pour me dédommager de l'horrible cuisine de l'*Ancre d'Or*... Vous connaissez l'*Ancre d'Or*, à Recouvrance?

— Chez le père Micou, un vieux coquin.

— Précisément, c'est un de mes bons amis... qui m'empoisonne deux fois par jour depuis une semaine que je loge chez lui. Nous verrons si votre vin, patron, ressemble au sien.

— Ah! pardon, dit Noirot; j'avais oublié d'avertir le bourgeois qu'il ne nous en restait plus.

— Comment, pas de vin dans une auberge!

— Non; mais si monsieur y tient, peut-être bien qu'on pourrait trouver à emprunter une bouteille chez M. de La Roche.

Julien saisit avec empressement l'occasion.

— Comment donc! deux bouteilles, dix bouteilles! s'écria-t-il; entre voisins, est-ce que ça se refuse? Je vais vous chercher ça, père Noirot; qu'est-ce qu'il vous faut?

— Dam! je ne sais pas, répliqua le batelier, demandez au bourgeois.

— Donnez tout ce que vous voudrez, dit M. Achille.

— Si monsieur aimait le lunel? demanda Julien.

— Beaucoup.

— Ou le château-lafitte?

— Soit.

— Selon ce qu'il préférera, j'apporterai l'un ou l'autre.

— Apportez l'un et l'autre, je me déciderai plus tard, dit l'étranger gravement.

Julien fit un geste d'assentiment et partit.

Il fut bientôt de retour avec un panier chargé de trois bouteilles cachetées, auxquelles il avait joint, par forme d'accessoire, une terrine de foies truffés. M. Achille accepta le tout à condition que le pilotin en prendrait sa part; c'était justement ce qu'il avait espéré. Il accepta donc sans hésiter, et se plaça à table, vis-à-vis de l'inconnu.

On eût dit, du reste, que tous deux tendaient au même but, car, après quelques préliminaires insignifians, la conversation tomba, d'un commun accord, sur M. de La Roche. L'étranger s'informa soigneusement de sa manière de vivre, de sa fortune, de la réputation dont il jouissait dans le pays. Les réponses de Julien le satisfirent sans doute, car la réserve derrière laquelle il s'était d'abord retranché disparut insensiblement. Il commença à boire et à parler sans contrainte. Le pilotin, qui désirait augmenter cette disposition expansive, déboucha la troisième bouteille.

— Que me versez-vous là, petit? demanda M. Achille en laissant remplir son verre.

— Buvez et jugez, répondit le pilotin; M. de La Roche appelle ceci le diamant de sa cave.

— Ce n'est pas du kirsch? J'aime beaucoup le kirsch, et il en avait d'excellent. Mais non, c'est son vieux vin du Rhin, je le reconnais.

— Vous en avez déjà bu?

— Pardieu! à Maurice, quand de La Roche nous donnait quelque fête, car il a toujours aimé la représentation....

— Vous le connaissez donc depuis long-temps?

M. Achille cligna des yeux.

— Avant que vous fussiez né, mon petit, dit-il.

— Vous êtes alors amis d'enfance...

— Et ennemis d'âge mûr.

— Ennemis!

— Irréconciliables!... Je prendrai encore un peu de pâté.

Julien le servit.

— Et serait-ce par hasard cette inimitié... qui vous amènerait à Roscanvel? demanda-t-il avec une hésitation inquiète.

— En partie; je viens me venger d'un tour que de La Roche m'a joué il y a dix-sept ans.

— Dix-sept ans! et vous n'avez pas oublié?

— Du tout, du tout; la vengeance, mon bon, ressemble à ce que vous me servez, ça se mange très bien froid.

— De sorte que vous êtes venu pour provoquer M. de La Roche?

— Moi? allons donc! je serais sûr de le tuer, et à quoi cela me servirait-il? je n'hérite pas.

— Mais que lui demandez-vous alors?

M. Achille vida son verre, le posa sur la table, et regarda Julien en face.

— Ah! voilà la grande question, n'est-ce pas? dit-il avec son sourire sardonique; mais, pour y répondre, il faudrait d'abord vous raconter mon histoire..., et ce serait trop long.

Julien voulut parler.

— Tout ce que je puis vous dire, interrompit l'étranger en élevant la voix, et remplissant de nouveau son verre, c'est que, tel que vous me voyez, j'ai été aussi entouré de considération, d'amis intimes, de femmes qui m'adoraient, enfin de tous les objets de luxe.

— Mais, pour avoir perdu tout cela, vous avez donc eu des malheurs?

— Fi donc, il n'y a que les imbéciles qui ont des malheurs.

— Et les honnêtes gens?

— C'est ce que je dis.

— Alors comment avez-vous été ruiné?

— J'ai été ruiné, mon cher, par le plaisir, le bon goût et le caprice, trois charmans compagnons qui vous laissent toujours infailliblement à la porte de l'hôpital. Je me suis pourtant quelque temps efforcé de rattraper la fortune, et j'y aurais réussi, sans une série d'aventures à la suite desquelles je me suis trouvé... ce que vous me voyez. C'est alors que le souvenir de ce cher de La Roche m'est revenu. Je le supposais riche, et j'avais heureusement en main de quoi le perdre.

— Vous! s'écria Julien saisi.

— Moi! répéta tranquillement M. Achille; vous comprenez que j'ai voulu user de mes avantages. J'ai pensé que la réputation d'un honnête homme valait bien au moins cent mille écus.

— Comment?

— Et je suis venu prier de La Roche de me les donner.

— Vous! ce ne peut être qu'une plaisanterie?

— Nullement, mon bon, je viens de lui proposer le marché.

— Et il a accepté?

— Oh! l'on ne tombe jamais d'accord de ces choses-là du premier coup; tout ce qui se vend se marchande. Je lui ai laissé jusqu'à demain pour se décider.

— Est-ce possible?

— Certain.

— Ah! je comprends maintenant le trouble de M. de La Roche, s'écria Julien, je m'explique son refus à M. Henri.

— Quel refus?

— Mais comment se trouverait-il ainsi placé entre sa ruine et son déshonneur? Non... cela ne se peut pas... La réputation de M. de La Roche n'est à la merci de personne. Que pourrait-il craindre, lui que tout le monde honore ici comme un modèle de loyauté?

— Qui dit le contraire? De La Roche est un véritable chevalier des temps antiques. Malheureusement, la loyauté peut avoir ses emportemens.

— Expliquez-vous.

L'étranger prit son chapeau.

— Inutile, mon petit, dit-il d'un ton railleur. Vous m'avez fait goûter d'excellent vin et des foies truffés, dans l'espérance que je parlerais. J'ai été bon enfant, comme vous le voyez; je vous ai dit franchement ce qui m'amenait.... Vous n'avez qu'à le répéter à de La Roche. Il comprendra que ce que je vous ai raconté pourrait être raconté à d'autres..., à M. de Lescar, par exemple; et la crainte de voir ébruiter ces débats le décidera, j'espère, à traiter sans retard. En attendant, comme le vin est bu et le pâté fini, je vous laisse réfléchir, et je vais fumer un cigare sur la grève.

M. Achille se leva à ces mots, remit ses gants, salua Julien d'un geste cavalier et sortit.

Le jeune garçon était resté attéré. Sans comprendre les rapports qui pouvaient exister entre l'armateur et l'étranger, une chose ressortait clairement de tout ce qu'il venait d'entendre : c'est que la présence de ce dernier était un danger pour le repos de M. de La Roche et un obstacle pour le bonheur de sa fille. Son esprit ne chercha pas à aller plus loin. Quelle que fût l'origine du pouvoir malfaisant exercé par cet aventurier sur ceux qu'il aimait, l'important était de les en délivrer au plus tôt et à tout prix. Ce fut de ce côté seulement que se tournèrent toutes ses méditations; mais il y fut bientôt arraché par la rentrée du patron Noirot, qui demandait maître Morand. Julien répondit avec distraction qu'il était parti pour Rumengol.

— Tiens, dit le patron, comment donc va faire le sergent qui voulait lui parler?

— Un sergent?

— Qui est là, avec des soldats de marine venus pour arrêter un nommé Claude Duroc.

Julien tressaillit à ce nom et se rappela la commission donnée par son oncle.

— Ils l'ont arrêté? demanda-t-il.

Noirot baissa la voix.

— C'est-à-dire que j'en ai peur, dit-il; tu sais bien ce M. Achille, avec qui tu viens de souper?

— Oui.

— Ils l'ont rencontré tout à l'heure sur la grève, et, quand il les a aperçus, il a voulu prendre chasse devant eux.

— Ah bah!

— Tu conçois que ça a donné des idées au sergent. Il s'est informé à Pierre et aux autres, qui étaient là, de ce que c'était que ce particulier à qui l'uniforme de la marine royale fatiguait la vue; on lui a répondu naturellement : — Inconnu! et alors il l'a hélé pour lui demander ses papiers.

— Et il a refusé de les montrer?

— Il n'en avait pas.

— Ah!

— Tu comprends que ça a donné encore plus de soupçons, si bien qu'on l'a arrêté provisoirement.

— Que dites-vous?

— Et maintenant on cherche ton oncle pour savoir si c'est bien réellement Claude Duroc.

Une tentation subite traversa l'esprit de Julien.

— Et si c'est lui? demanda-t-il.

— Le sergent l'embarquera tout de suite pour *le Triton*.

— Qui part cette nuit?

— Dans une heure.

— Et personne à bord n'a jamais vu Claude Duroc?

— Personne.

Julien se leva brusquement sans en entendre davantage, et il sortit de l'auberge en courant.

V.

Blanche était toujours au salon, attendant le retour du pilotin. Elle avait pris une broderie à laquelle elle travaillait machinalement et qu'elle abandonnait à chaque instant pour consulter la pendule, dont l'aiguille lui semblait immobile.

Les dernières lueurs du jour venaient de disparaître; l'air était étouffant. De lourds nuages, entrecoupés d'éclairs, s'avançaient, du côté du sud-ouest, avec de sourds grondemens, et la mer, qui semblait pressentir l'approche d'un orage, faisait entendre des murmures plus profonds.

Après avoir lutté quelques instans contre l'influence énervante du temps et de l'attente, Blanche venait de laisser retomber sa broderie, lorsque le bruit d'un pas rapide retentit dans le corridor. Elle se redressa palpitante. Julien ouvrit la porte et se précipita dans le salon.

— Eh bien? demanda-t-elle en courant à sa rencontre.

— Vive la joie! cria le pilotin, tout est arrangé.

— Est-ce vrai, mon Dieu!

— Vrai, mademoiselle Blanche.

— Vous avez vu cet étranger?

— Je l'ai vu.

— Et nous avions deviné juste?

— Trop juste.

— Alors il connaissait mon père?

— Il venait ici pour sa ruine.

La jeune fille poussa un cri.

— Oh! ne craignez rien, ajouta rapidement Julien, le danger est passé; ç'a été un vrai coup du ciel... que nous devons à un sergent de marine.

— Comment cela?

— Il était venu à terre pour chercher un contre-maître qui n'avait pas rejoint *le Triton;* il a cru le reconnaître dans M. Achille; j'ai appuyé le quiproquo.

— Et il l'a emmené? demanda M. de La Roche, qui venait d'entrer, et qui avait entendu ces derniers mots.

— Pour un voyage de trois ans dans l'Inde.

— Malheureux! tu m'as perdu.

A ce cri de l'armateur, Blanche et Julien demeurèrent foudroyés. Il y eut un moment d'inexprimable stupeur.

— Perdu! répéta enfin le pilotin; mais la présence de cet homme n'était-elle donc pas un danger?

— Moins grand que son absence.

— Lui parti, que pouvez-vous craindre?

— Tout, car ses précautions étaient prises; il m'en a averti.

— Quelles précautions?

— Craignant que je ne lui tendisse ici quelque piége, il a laissé une

dénonciation aux mains d'un ami qui en fera usage s'il n'est pas demain de retour à Brest.

Blanche ne put retenir un cri; quant à Julien, il demeura un instant comme étourdi. Lui, avoir perdu M. de La Roche!... Il n'y pouvait croire, il repoussait cette pensée comme un horrible rêve; il cherchait en lui-même s'il ne s'était pas mal expliqué, s'il n'avait pas mal compris, si ces mots, qui résonnaient encore à son oreille, n'étaient pas une folle illusion! Mais le sombre abattement du père et les larmes de la fille rendaient le doute impossible. Le pilotin porta les deux mains à son front avec un gémissement aigu, et, s'affaissant pour ainsi dire sur lui-même, il tomba à genoux devant son bienfaiteur.

Il y avait dans ce mouvement d'enfant un repentir si naïf, si suppliant, que M. de La Roche en fut touché malgré sa douleur.

— Relevez-vous, Julien, dit-il avec bonté; vous avez eu l'intention de me servir, et, quoi qu'il arrive, je ne puis vous en vouloir.

Mais Julien ne paraissait pas entendre.

— Moi, l'avoir compromis! répétait-il d'un accent presque égaré; moi... moi... moi...

Et à chacun de ces mots ses deux mains frappaient sa poitrine avec rage.

— Non, ce ne sera pas; non, il faudrait croire qu'il n'y a plus de Providence... Non, vous ne permettrez point cela, ma mère...

— Julien, revenez à vous, répétait M. de La Roche attendri; relevez-vous, je vous en prie, je le veux.

Il prit le jeune garçon par la main et le força à se remettre debout.

— Mais quel pouvoir, mon Dieu! cet homme exerce-t-il donc sur vous? cria celui-ci avec une explosion de désespoir; de quoi peut-il vous accuser?

M. de La Roche regarda le pilotin.

— Tu veux le savoir? dit-il sourdement; eh bien! cet homme m'accuse... d'assassinat.

— Et vous craignez un pareil mensonge? s'écria le jeune garçon.

L'armateur baissa la tête.

— Qui te dit que ce ne soit point la vérité? balbutia-t-il.

Blanche et Julien reculèrent.

— Oui, c'est la vérité, reprit M. de La Roche, dont tous les traits s'animèrent subitement; oui, j'ai frappé cet homme..., et si je me retrouvais en face de lui, dans les mêmes circonstances..., que Dieu me pardonne..., mais je crois... que je le frapperais encore!

— Ah! ne dites point cela, mon père! dit Blanche en se jetant dans ses bras.

M. de La Roche la retint pressée sur sa poitrine.

— Tu ne sais pas ce que nous avons tous souffert à cause de lui, dit-il les lèvres serrées. Cet homme était notre parent, le fils d'une tante, Mme de Blaville. Un projet de mariage entre ma sœur et lui avait été formé par la famille; on les laissa se voir et s'écrire librement jusqu'au jour où ma mère, avertie des désordres de son neveu, se décida à tout rompre. Il partit alors pour la France, d'où il ne revint que cinq ans après.

— Et il trouva votre sœur mariée?

— Oui; mais loin de respecter sa position nouvelle, il voulut invoquer près d'elle le passé, réveiller des souvenirs éteints. Elle le repoussa avec indignation. Alors, ne pouvant séduire, il tâcha d'effrayer.

— Comment!

— Il avait gardé les lettres autrefois écrites par ma sœur, et qui, malgré leur innocence, pouvaient être honteusement interprétées; il menaça de les publier.

— Misérable!

— Je fus heureusement averti. Un éclat pouvait nous déshonorer, et il fallait que tout se passât secrètement entre moi et cet homme. J'écrivis pour lui assigner un lieu où nous devions nous rendre, lui avec les lettres, moi avec des armes.

— Et il y vint?

— Pour me braver. J'employai en vain le raisonnement, les sollicitations, les prières. Oui, je le priai..: à mains jointes, presqu'à genoux!... Tout fut inutile. Enfin, à bout de patience, je lui criai de me rendre raison. Il refusa.

— Quoi! lâche aussi.

— Non; mais il voulait une provocation publique, des explications, des témoins, la honte de ma sœur, en un mot. Une indignation furieuse me saisit. Je lui jetai une arme en lui criant de se défendre; il sourit dédaigneusement et voulut se retirer. Alors, fou de colère, je courus à lui, je le frappai, et je pris la fuite.

Blanche cacha son visage sur l'épaule de son père avec un frémissement d'épouvante; Julien demeura muet de saisissement.

— Le lendemain, reprit M. de La Roche d'un accent entrecoupé, des colons qui passaient aperçurent les traces du meurtre et quelques vêtemens qui désignaient la victime. Celle-ci avait disparu; mais on connaissait notre inimitié; j'avais été vu la veille revenant du lieu du

rendez-vous. Les soupçons s'éveillèrent. Une instruction commencée contre moi ne fut abandonnée que faute de preuves suffisantes. Ce fut alors que je me décidai à quitter la colonie et à venir m'établir en France, où j'espérais mourir en repos, lorsque cet homme est arrivé.

— Mais comment avait-il échappé?

— Grace à des contrebandiers espagnols qui débarquaient à la côte leurs marchandises, et qui, le trouvant privé de sentiment, l'emmenèrent à bord de leur navire. Lui-même me l'a appris hier, sans s'expliquer davantage sur la manière dont il avait vécu depuis cette époque. Il a seulement ajouté à quelles conditions il mettait son silence.

— Je les connais, interrompit Julien; mais cette accusation dont il vous menace, elle a déjà été soulevée contre vous et écartée.

— Parce que la victime n'était point là pour l'appuyer, parce qu'une preuve manquait, et, outre sa déclaration, cet homme en apporte une irrécusable.

— Une preuve!

— La lettre dans laquelle je lui assigne le rendez-vous où il a été frappé.

— Dieu!

— Il l'a jointe sans doute à la dénonciation laissée à Brest; demain tout sera connu; demain, au milieu même de cette fête que je prépare, on peut venir m'arrêter comme assassin.

— Oh! non, s'écria Julien impétueusement; ne craignez rien, monsieur de La Roche; je jure que je l'empêcherai, moi.

— Et par quel moyen?

— Je le trouverai.

— Mais cette dénonciation, malheureux!

— Et bien! on ne la laissera pas remettre.

— Ah! si cela se pouvait, interrompit Blanche en joignant les mains.

— Ça se peut, reprit le pilotin; il faut que cela se puisse.

— Mais tu ne connais point le dépositaire.

— Il ne vous l'a point nommé?

— Il me l'a seulement désigné comme son hôte.

— A Brest? Je sais alors, s'écria Julien; il est descendu à l'*Ancre d'Or*.

— Tu es sûr?

— Sûr. Il m'a dit que le père Micou était une ancienne connaissance; c'est à lui qu'il aura remis les papiers.

— Mais comment les lui arracher?

— Je m'en charge.

— Toi?

— Oui, monsieur de La Roche, oui. Oh! soyez calme, maintenant; je connais l'hôtelier de l'*Ancre d'Or;* j'en sais sur son compte plus qu'il ne voudrait, et il ne me refusera pas, surtout si je lui offre quelques avantages.

— Promets ce qu'il voudra; je tiendrai tout ce que tu auras promis, ou plutôt je veux te suivre et te seconder.

— Non, dit vivement le pilotin; votre présence lui ferait sentir l'importance de ce qu'on lui demande, et le rendrait plus difficile. Ce serait d'ailleurs vous compromettre. Il faut que vous restiez étranger à tout, que vous demeuriez ici, que l'on vous trouve l'air aussi tranquille que d'habitude, et à vous aussi, mademoiselle Blanche. Essuyez vos yeux, tâchez de sourire. Les larmes qu'on garde dans le cœur font plus de mal, je le sais bien; mais on trouve du courage pour ceux qu'on aime. J'en ai, moi, allez, et de l'espoir aussi. Ne vous tourmentez pas trop avant mon retour. Dans une heure je serai à Brest.

— Va donc, dit M. de La Roche avec une effusion qui ne lui était pas habituelle; je m'abandonne à ta prudence et à ton dévouement.

Il tendit la main au jeune garçon, qui la prit dans les siennes et la porta à ses lèvres avec un attendrissement passionné.

— Comptez-y, comptez-y, dit-il d'une voix étouffée par les pleurs qu'il retenait. Seulement, faites des vœux pour moi; et vous, mademoiselle Blanche, allez au cimetière, priez près de la croix de la bonne femme; c'est une superstition peut-être; mais il me semble que ça nous portera bonheur.

— Ah! j'irai, s'écria la jeune fille.

— Merci! merci! dit Julien en regardant par la fenêtre le ciel qui s'assombrissait de plus en plus; avec le petit canot j'ai encore le temps d'être arrivé avant la fermeture du port, et demain je serai ici de bonne heure. En attendant, ayez confiance.

Il boutonna sa veste, enfonça son chapeau de paille, et s'élança hors du salon.

ÉMILE SOUVESTRE.

(*La fin au prochain numéro.*)

SION ET LE VALAIS

EN 1843.

Le voyageur qui vient de quitter les rives ombragées du Léman et qui traverse la gorge du Valais, est tristement frappé de la teinte sombre du paysage; les flots grisâtres des torrens, le vert jaunissant des savanes marécageuses, tout lui annonce les sévères aspects de la vallée du Rhône. Enfermé dans les chaînes des plus hautes Alpes, qui le séparent de l'Italie, de la Savoie, du Piémont, des cantons de Vaud, de Berne et d'Uri, le Valais est la patrie des mers de glace, des neiges éternelles, des orages, des inondations et des avalanches. De la Furka à la Dent de Morcles, du Simplon au Velan, c'est-à-dire dans une étendue de trente-sept lieues, un vallon très étroit aux extrémités, et présentant au milieu une largeur de neuf à dix lieues, se prolonge en seize vallées latérales dans les rentrans de la double chaîne de montagnes qui l'enclavent au nord, au midi, puis à l'est; et cette terre étroite, tour à tour dentelée par les proéminences des Alpes ou s'avançant dans leurs enfoncemens, c'est le Valais. Les saillies des deux chaînes sont si rapprochées à Saint-Maurice, que le pont d'une seule arche, entrée de la ville et seule entrée naturelle du canton, appuie au nord ses fondations romaines sur la Dent de Morcles, et de l'autre côté sur la Dent du Midi.

A la base de ces montagnes, on retrouve le Rhône, non point le Rhône bleu, pur et brillant, qu'on voit sortir du Léman, mais le Rhône marneux et limoneux que la puissance impériale entreprit de diguer, et qui est à peu près aujourd'hui ce qu'il était alors : un torrent grossi de mille torrens, les

uns impétueux et terribles, les autres petits et à peine connus, ruisseaux nés d'un rayon du soleil, qui s'est joué sur une glace nacrée, et dont les lits sont creusés par le hasard et comblés par un orage.

En traversant le pont de Saint-Maurice, qui appartient au Valais, on s'aperçoit déjà qu'on met le pied sur la terre du moyen-âge, des anciennes coutumes et des vieux souvenirs; car de ce pont, le voyageur découvre l'antique église de l'abbaye de Saint-Maurice, le plus ancien monastère des Alpes, fondé par saint Théodulus, premier évêque du Valais (351-91), pour y recueillir, assure-t-on, les restes de la légion thébaine. Ce monastère fut rétabli en 1136 par Amédée, comte de Savoie. L'église ayant échappé avec un corps de bâtiment à l'incendie de 1692, l'abbaye fut rebâtie au commencement du siècle dernier. Des moines de saint Augustin qui s'y sont établis en 1188 se partagent l'enseignement gratuit d'un collége dont ils sont les fondateurs, mais qui évidemment répond d'une manière bien insuffisante aux besoins du peuple. Leur abbé, crossé et mitré, portant les titres de comte et d'évêque *in partibus*, relève du saint-siége. L'abbaye est précieusement dotée de saintes reliques, parmi lesquelles figure l'épée de saint Maurice; on y remarque aussi bon nombre d'inscriptions romaines et de riches dons de Charlemagne.

Après avoir laissé derriere nous Saint-Maurice, nous traversâmes le Bois-Noir; ici la route n'est séparée de la double chaîne des Alpes que par la maigre végétation de ce bois, dont l'aspect nous affecta péniblement. Un éboulement de rochers a détruit, en 1835, une partie du Bois-Noir, et amoncelé sur le terrain une couche épaisse de cailloux et de sable grisâtres qu'on a dû niveler depuis. Non loin de là nous reçûmes au visage, en écume vaporisée, l'eau de la Sallanche, cascade bouillonnante, magnifique entre les chutes du Valais, mais qui perd de son éclat à se produire dans le cadre étroit que lui forme un paysage marécageux et sauvage. A Martigny, nous visitâmes les ruines du château de la Batia, résidence de l'évêque du Valais avant que la ville fût ruinée par les guerres. Ce château, souvent ruiné lui-même, avait été réparé plus d'une fois, mais il fut détruit, en 1518, par George Supersax, dont la lutte avec l'évêque-cardinal Mathieu Schinner a long-temps troublé le Valais. Nous remarquâmes à l'est un sombre morne qui semble regarder la colline de la Batia; puis non loin, et sur le versant d'une roche élevée, un pan de muraille, reste anguleux d'une antique forteresse dont on est d'abord tenté d'attribuer la forme douteuse à un caprice de la nature plutôt qu'au travail de l'homme.

En traversant Martigny, nous vîmes inscrite sur une muraille une date funeste et la hauteur où s'élevèrent les eaux de la Dranse, lorsque la rupture du glacier de Gétroz, en 1818, causa l'inondation de la vallée de Bagnes et de Martigny. Des mesures étaient prises pour amortir l'effet prévu de la rupture du glacier; mais les eaux jaillirent à cent pieds de hauteur, et parcoururent d'abord six lieues en quarante minutes, emportant cent trente chalets et une forêt entière. Près de Bagnes les eaux figuraient une montagne

haute de trois cents pieds, exhalant une vapeur noire très épaisse. En arrivant à Martigny, elles avaient entraîné, depuis Bagnes, trente-cinq maisons, huit moulins, quatre-vingt-cinq granges. La débâcle, divisée près du bourg, enleva quatre-vingts habitations; puis elle entra dans le Rhône, et courut se perdre dans le Léman, franchissant, en six heures, dix-huit lieues de Suisse. D'après l'invitation des ingénieurs valaisans, les habitans avaient fui, et néanmoins ce désastre fit de nombreuses victimes.

En quittant Martigny, nous laissâmes à droite la gorge bifurquée qui conduit à Chamouny et au grand Saint-Bernard, et nous continuâmes de suivre la vallée du Rhône au pied des grands monts qui, dégagés de brume et élevant devant nous leurs fronts sombres et gigantesques, nous pénétraient d'une vague terreur. La route, tournant brusquement à quelque distance du bourg, déroula à nos yeux une perspective inattendue. A l'extrémité de la ligne que nous suivions, c'est-à-dire à une distance de deux milles, nous vîmes une montagne blanche entre les montagnes noircies par le crépuscule. Nous venions de remarquer cette singularité, quand un nouveau développement de la route fit apparaître une autre mont neigeux à la suite du premier; puis un troisième, un quatrième, et d'autres encore se dessinèrent successivement comme autant de blancs spectres. Un air âpre, pénétrant, chargé d'une senteur de neige, qui s'éleva alors, nous apprit que la chaîne des Hautes-Alpes s'ouvrait à l'horizon. A mesure que la nuit remplaçait le crépuscule, la vallée prenait l'aspect d'une lande marécageuse, où des troncs d'arbres abattus revêtaient des formes bizarres. Il serait difficile de décrire l'effet mystérieux des premiers rayons de la lune, égarés sur les Alpes, quand le disque lumineux s'élève derrière les grands pics; il semble alors que des lueurs phosphorescentes s'exhalent des cimes sourcilleuses. La lune, en montant dans le ciel, dissipa ce prestige. En avançant toujours, nous finîmes par distinguer, sous un voile de vapeurs brillantes, les grandes Alpes qui enferment Sion, capitale de deux mille six cents ames et le siége du gouvernement du Valais, de l'administration épiscopale et de la diète de ce canton.

L'aspect de Sion est sévère et pittoresque : de grands rocs neigeux dominent la vallée au nord, des ruines couronnent la montagne au pied de laquelle la ville échelonne ses maisons. Cette montagne a deux sommets, dont le plus élevé et le plus isolé porte les débris du château du Tourbillon, bâti par l'évêque Challant en 1204, et détruit par un incendie en 1788. On assure que ce château, résidence d'été des évêques, renfermait une galerie de leurs portraits depuis saint Théodulus, premier évêque de Sion. Sur l'autre sommet s'élèvent l'antique forteresse et l'antique église de Valeria, dont la construction est attribuée à Valérius, général romain. La forteresse de Valeria, habitée autrefois par le chapitre, est provisoirement occupée par le séminaire. Sur les murs de l'église, on voit d'anciennes peintures à fresque et des inscriptions romaines. Dans la gorge qui sépare Tourbillon et Valeria, s'élève une chapelle assez bien conservée dont on fait remonter l'édification au

IVe siècle, et qui est placée sous l'invocation de tous les saints. Le château de la Majorie, bâti au pied des deux sommets, était une autre forteresse occupée anciennement par les majors ou maires du Valais, et qui fut ensuite la résidence des évêques. Ce château fut consumé par l'incendie qui détruisit avec Tourbillon deux cents autres bâtimens et les archives de la ville. Un quatrième château, étroit et triste, qui fait face aux ruines de la Majorie, devint alors la demeure épiscopale. Dans ces dernières années, l'évêque du Valais, monseigneur Fabien-Maurice Roten, a fait construire le nouvel évêché à l'entrée de la ville. La façade regarde à l'ouest les rochers de Seyon, et de l'autre côté la cathédrale. Ce prélat n'a pu jouir long-temps de cette moderne résidence; il est mort le 11 août 1843. On célébrait ses obsèques le lendemain de notre arrivée à Sion.

Nous n'étions pas peu curieux de voir le cérémonial usité en cette occasion pour un prince du saint-empire, autrefois comte et préfet du Valais, et qui, grace à la routine populaire et à l'esprit religieux dominant, est encore considéré comme le personnage le plus éminent du canton. Le jour fixé pour les funérailles de monseigneur Roten était un dimanche. Dès le matin, nous vîmes dans la ville un grand nombre de personnes vêtues de noir. L'enterrement devant avoir lieu avant la messe, le cortége traversa bientôt l'espace ménagé entre le palais et la cathédrale. Cette cérémonie, qui était pour les montagnards une sorte de spectacle, nous offrit un mélange bizarre du faste et de la simplicité, des usages du rite catholique et des coutumes païennes. Les différentes corporations religieuses, parmi lesquelles il faut nommer les pénitens blancs, parurent d'abord, puis venaient les capucins, le clergé, le chapitre et le conseil d'état. A la suite du cercueil marchaient les proches parens du mort en manteaux noirs; suivaient encore vingt-quatre pleureuses en robes de deuil et en chapeaux noirs à grands bords, choisies parmi les plus proches parentes de l'évêque. Les assistans témoignaient la curiosité bien plus que la dévotion. Après la messe, le clergé et le conseil d'état, ses huissiers en tête, sortirent comme ils étaient entrés, par la porte latérale qui regarde l'évêché, et se rangèrent sur deux lignes jusqu'au palais. A travers cette double haie, les hommes qui avaient mené le deuil et les vingt-quatre pleureuses rentrèrent au palais épiscopal pour s'asseoir à un repas des funérailles. Déjà, nous dit-on, l'intrigue s'évertuait pour faire un nouveau prélat (1). En même temps, *le Courrier du Valais,* le plus superficiel des journaux, prononçait sur le dernier évêque un jugement bref comme une épitaphe et sentencieux comme la parole de la postérité alors qu'elle résume la vie des grands.

La foule sortait de l'église, et nous cherchions avec assez peu de succès quelque trace de la beauté autrefois très vantée des Valaisanes. A défaut de beauté, nous nous fussions contentés de la grace; mais nous n'apercevions

(1) Comme autrefois, l'évêque est nommé par le suffrage du chapitre et le suffrage des députés des dizains ou départemens du Valais.

guère que le chapeau valaisan aplati sur des visages sans éclat et des figures informes enveloppées de cotonnade bleue ou rose. Nous vîmes néanmoins ce petit chapeau coquettement porté par de très jeunes filles et par quelques têtes gracieuses, en tout une dizaine d'exceptions. Pour plaire davantage, il ne manque peut-être à cet ajustement que d'être toujours façonné par le goût, dont ici l'on remarque encore l'absence dans l'arrangement des meubles et dans le service de la table. En raison de l'âpreté du climat, pendant sept à huit mois de l'année, les appartemens sont chauffés par d'énormes masses de pierre granitique qu'on nomme poêles; ces poêles ont au moins cinq pieds de haut et une largeur proportionelle. Ceux des maisons d'un ordre inférieur sont moins élevés et ont les formes et les proportions d'une marmite économique. Les mets, allemands pour la plupart, n'ont rien de délicat ni de succulent. On prend volontiers du café plusieurs fois le jour, à la manière italienne. L'usage du thé s'est introduit aussi; mais les dames valaisanes, peu soucieuses de la véritable manière de le servir, le font suivre d'une collation substantielle qu'on arrose préférablement de vins agréables, tels qu'un vin muscat plus flatteur encore pour l'odorat que pour le goût, l'eumagne généreux et sec, l'arvine liquoreux, et le malvoisie, qui nous parut exquis.

Le Valais n'est pas seulement productif en vins, que leur qualité place à côté de ceux des cantons de Vaud et de Neufchâtel; les terres des vallées, fertilisées par la marne que charrient les torrens, nourrissent les céréales et les grands végétaux qui portent des fruits savoureux, auxquels il faut ajouter la figue d'Inde, l'amande, la pistache et la grenade. Dans les régions inférieures et supérieures des montagnes, c'est-à-dire entre la région des vignes et celle où croissent le pin et le mélèze, nous avons vu la terre, en apparence pierreuse, maigre et poudreuse comme une route labourée, produire de magnifiques récoltes. Malheureusement cette fertilité surprenante n'est pour le Valais qu'une ressource et non point une richesse. Ce canton envoie des pelleteries à l'Italie et à l'Allemagne par le Saint-Bernard, mais ses communications escarpées, interceptées l'hiver par les neiges, se trouvant établies entre des cantons également pourvus des productions du sol, l'échange du superflu lui est impossible. De là provient la rareté du numéraire, qui paralyse toutes les tentatives du luxe, entraîne la lenteur dans les améliorations générales, et par suite diminue l'attrait des voyages. Aussi, loin de se proposer pour but le Valais comme un centre de distraction, loin d'y répandre l'or comme dans les cantons voisins, les touristes le traversent rapidement sans troubler sa solitude et sans y laisser des traces sensibles de leur passage. A Genève, à Lausanne, dans l'Oberland, nous pûmes remarquer non moins d'étrangers que d'indigènes; mais ici nos yeux ne rencontraient guère que le chapeau valaisan, et l'on nous cita comme un fait remarquable que des Anglais eussent laissé des monumens de leur bizarrerie dans la vallée de Viège et dans les *mayens* (1) de Sion. Nous attribuerons donc surtout

(1) Les habitans de Sion donnent le nom de *mayens* à leurs maisons de campagne;

à la rareté de l'argent la vie simple, retirée, monotone des Valaisans, et aussi la persistance de leurs mœurs patriarcales. C'est le développement de l'intelligence qui renouvelle les formes de la société, et le Valais, cloîtré dans ses Alpes et ayant trop peu de communications avec l'extérieur pour éprouver la curiosité et le désir de le connaître davantage, a vécu plus de dix siècles dans le cercle d'idées que lui avaient tracé les traditions religieuses et la politique intéressée.

Après les guerres de Bourgogne, les passages du Valais lui avaient donné une grande importance aux yeux des puissances étrangères, et l'administration religieuse s'était surtout appliquée à éloigner du canton les lumières que cette autorité ombrageuse jugeait préjudiciables à ses intérêts. Aucun genre d'industrie ne prospérait dans la vallée du Rhône. Les occupations étaient guerrières, pastorales ou agricoles. Pendant que les réformés créaient des écoles et étalaient un luxe né du travail, du commerce et de l'ordre, le Valaisan, toujours fier d'être libre et belliqueux, laissait inculte son héritage pour partager les dangers de la guerre avec l'étranger; puis, revenu dans ses montagnes après les traités de paix, il s'enveloppait dans son drap grossier et reprenait les travaux de la vie pastorale. Pendant que Bâle et Zurich réunissaient des savans qui reculaient les limites de toutes les sciences; pendant que, dans les grands cantons, l'ordre matériel, l'ordre moral et intellectuel, se retrempaient par l'impulsion que donnait la réforme, le Valaisan contemplait ses Alpes sans en pénétrer les mystères; le chapitre de Sion notait çà et là quelque fait ou quelque intrigue religieuse; le prêtre, si profondément ignorant qu'il savait à peine lire, n'avait garde d'expliquer les dogmes religieux, et se bornait à prêcher le culte pour les images. Pendant que, dès le XVe siècle, Berne faisait écrire ses traditions, l'aïeul centenaire restait muet durant les soirées neigeuses des grandes Alpes, et le secret des passions qui avaient lutté dans les hautes demeures était enseveli sous leurs ruines. C'est ainsi que le Valais, sans histoire comme sans légendes, avait regardé sans émulation le déploiement d'activité et l'accroissement de richesse et de bien-être des cantons voisins.

Aussi l'on peut encore, aujourd'hui comme autrefois, diviser la population laborieuse du canton en trois classes : le montagnard, qui s'occupe de la chasse de l'ours, du lynx, du chamois, ou qui recueille les plantes médicinales et transporte les marchandises dans les passages escarpés; puis l'artisan, qui s'occupe des besoins journaliers, laissant exécuter les travaux de construction aux Piémontais (1); enfin, le commerçant qui fait la commission des marchandises destinées à passer le Simplon et le Saint-Bernard, et l'agriculteur qui élève des bestiaux. Les charges, les emplois, sont le par-

une montagne voisine de la ville tire son nom du grand nombre de *mayens* qu'on y a construits.

(1) L'année dernière, les Valaisans ont travaillé pour la première fois au percement de leurs routes.

tage de la classe aisée et de l'aristocratie. Celle-ci prend encore parti dans la carrière militaire, et entre au service de la fédération, de la Sardaigne, de Naples ou du saint-siége. Après quelques années d'études superficielles que les jeunes gens vont faire assez souvent dans les villes françaises de la frontière, dont ils ne manquent pas de regarder le faste provincial comme l'idéal du luxe, ils entrent en possession d'une sinécure, et c'est pour eux l'instant d'épouser sans dot une jeune fille dont il est d'usage d'attendre la fortune jusqu'à ce qu'elle hérite de ses proches.

Dans ces mariages, tout est convention. Il arrive bien qu'on ait une tendre préférence, mais l'amour sans doute n'exalte point ce peuple comme les sentimens d'honneur, de religion, de patriotisme; la raison réprime aisément le penchant, pour peu qu'il soit contraire à l'obéissance ou aux convenances routinières, et rien n'est moins rare qu'un bonheur arrangé et relatif dans le mariage. A peine marié, le Valaisan abandonne la société des jeunes gens pour prendre rang parmi les hommes graves. Il s'occupe à la fois de l'emploi dont il est pourvu et de l'exploitation de ses propriétés; puis chaque soir, à neuf heures, l'obscurité et le silence règnent dans sa maison. Les jours fériés, il visite son mayen, habité par sa famille pendant l'été, et il s'exerce à paraître dignement au tir cantonal. Plus insouciant des choses d'art que n'étaient ses aïeux après les guerres de Bourgogne et d'Italie, il ne possède guère qu'une galerie de vénérables portraits de famille. En ce qui regarde la littérature, il lit volontiers les gazettes, parle un allemand corrompu, un français qui n'est rien moins que pur, mais qui domine généralement, et, quant à l'histoire et à la géographie de son pays, s'il arrive qu'elles ne restent pas pour lui à l'état de problèmes, elles sont dans sa mémoire à l'état de chaos. Lui demande-t-on le nom d'une ruine, d'une montagne de l'aspect le plus frappant : Ah! dit-il, messieurs les chanoines vous apprendaient cela plus sûrement que moi. De la sorte, les connaissances, dans le Valais, sont encore, aujourd'hui comme autrefois, le partage du chapitre.

Telle est la force des coutumes sur ce peuple qui a lutté pied à pied pour l'égalité, qu'il continue de se découvrir avec une craintive ferveur devant ses nobles, tandis que ceux-là même qui, en 1830, ont voté la constitution démocratique, répondent à cet humble salut avec une condescendance patricienne et sans plus se découvrir que des grands d'Espagne. Par une autre anomalie risible, le prolétaire, prenant à la lettre le titre de populaire donné à la magistrature qui l'administre, s'en va le lendemain consulter à cinq heures du matin le châtelain de son dizain, le même homme qu'il osait à peine envisager en le saluant, et si on lui répond que le magistrat n'est pas à la maison, il s'écrie, avec la simplicité fabuleuse qui le caractérise : J'étais pourtant venu d'assez bonne heure pour compter le trouver chez lui.

Mais si, comme le Valais, décoré de ses monastères, de ses ruines gothiques, de ses ermitages pittoresques, Sion représente le passé, elle n'en est pas moins, nous l'osons croire, la cité de l'avenir. Quelque stationnaire qu'ait été et que soit encore ce canton par le fait de ses localités et des plaies

intérieures qu'il a dû cicatriser depuis la révolution helvétique, la situation du Valais n'a pas laissé de s'améliorer quelque peu à chacune des grandes époques qui ont régénéré des peuples plus favorisés. Constitué en nation par les Romains, il reçut bientôt les lumières du christianisme, et de Charlemagne les premiers enseignemens de la civilisation et une sorte de charte. De la réforme, il tint son indépendance politique, et il doit à l'époque de la liberté moderne une constitution et un gouvernement qui suffisent aux besoins du peuple (1). Enfin, le temps est loin où une autorité religieuse opposait les exorcismes aux éboulemens destructifs d'une montagne, et une procession aux progrès d'un incendie qui dévorait deux cents habitations.

Le Valais, on le sait, dirige ses bois sur Genève par le canal du Rhône; les eaux thermales de Loëche sont connues aussi bien que les marbres de Saillon, la serpentine du Simplon, et une infinité d'autres matériaux, tels que le plomb, le cuivre, le fer, la pierre ollaire en blocs énormes, les grenats de la plus belle espèce, et enfin l'or et l'argent. Quant à la fabrication, elle compte des charbonneries, une clouterie, deux papeteries, une draperie, les fonderies d'Ardon et celle des Valettes, qui produit l'acier. Le Valais, d'ailleurs, élargit ses routes tracées, il en perce de nouvelles, et répare les passages dangereux. Une route à char, déjà commencée, va remplacer le sentier des mulets entre Loëche et les Bains; nous avons vu des jalons jusqu'au sommet de la Gemmi et au bord du sombre lac Dauben. Pareillement le chemin de Bourg-Saint-Pierre au grand Saint-Bernard sera transformé en route à char, et une seconde route s'ouvre dans la montagne du Sanetsch. Sion abat ses portes, ses murailles et ses antiques remparts pour assainir ses rues, elle crée les salles d'asile pour combattre le crétinisme, dont on a d'autant moins pénétré les causes, qu'il s'attaque même à la classe distinguée, que sa position de fortune éloigne des basses vallées. Près du palais épiscopal, enfin, vont s'élever un autre palais pour le conseil d'état et un édifice destiné au séminaire.

Ces améliorations diverses, annonçant que les capacités de ce peuple tendent désormais à l'industrie et au commerce, font prévoir pour l'état de nouvelles ressources qui traceront la route à d'autres perfectionnemens. Après une ère d'immobilité qui commence avec l'administration religieuse en 773 et finit en 1799 à l'abdication de cette autorité stationnaire, le Valais sans doute avait besoin d'une violente impulsion pour sortir de son engourdisse-

(1) Le Valais est toujours gouverné par une diète générale qui s'assemble deux fois l'an. Le conseil d'état est chargé de l'exécution des lois. Chaque commune a un juge de première instance; chaque dizain a un châtelain; la république entière a un grand-châtelain avec six assesseurs; puis un tribunal d'appel ou cour suprême. Le grand-bailli, chef suprême, est chargé de la sûreté intérieure et extérieure de la république, des relations avec les puissances étrangères et de l'administration militaire.

ment intellectuel. Il trouva cette impulsion dans la révolution helvétique, puis dans le spectacle des armées étrangères et des machines de guerre, franchissant les précipices et les glaciers du Saint-Bernard et du Simplon. Nos hôtes, que la pratique des affaires avait initiés aux besoins et aux tendances du pays, faisaient dater l'amélioration réelle de leur territoire du jour où il fut compté parmi les départemens de la France, et reconnaissaient d'ailleurs toute l'utilité du collége établi à Sion par les jésuites. Le révérend père Elaërtz, d'une origine belge distinguée et missionnaire affectueux, a prêché aux Sédunois la civilisation en même temps que la religion. Ils lui doivent la création d'un cabinet de physique et d'un musée d'histoire naturelle déjà riche en minéralogie et en oiseaux rares. Lorsque, se trouvant gêné, il y a quelques années, dans le développement de ses vues d'enseignement, il désira quitter l'ordre, les Sédunois lui offrirent les droits de franc patriote (1) et le titre de recteur de l'hôpital, qui, outre les malades, nourrit un grand nombre de crétins. Sous cette direction habile et humaine, l'hospice développe enfin les bienfaits qu'on avait dû attendre de son institution. Les édifices du collége et du musée, heureusement situés dans la partie haute de la ville, sont d'une architecture remarquable; puis, par une surprenante bizarrerie, on voit, non loin, une salle de spectacle qui accuse l'enfance de l'art.

Le couvent des capucins est à l'écart, humblement prosterné au pied des Alpes septentrionales et des rochers de Valère et de Tourbillon, disposition naturelle qui lui prête d'abord une apparence de recueillement. C'est une construction basse, très simple, enfermée dans un enclos potager, où le gazon et le feuillage ont quelquefois des effets obscurs et lumineux agréables à l'œil. L'entrée de l'église est ombragée par un tilleul séculaire dont le tronc a près de trois mètres de circonférence. Il nous fut permis de visiter l'enclos jusqu'en vue du couvent. L'ermitage d'Ensidelei ou de la Longe-Borgne transporte mieux encore l'esprit en plein moyen-âge. Cet ermitage, où l'on arrive en traversant de nombreuses stations, est entièrement taillé dans un rocher qui nous parut une base du glacier d'Evolena. L'église se compose de deux chapelles ornées de grossières peintures, ex-voto des pèlerins, dont bon nombre ont traversé les siècles et fournissent un trait à l'observation des mœurs. Devant l'église est une belle cour taillée dans le roc; au milieu s'élève une pompe jaillissante. L'ermite actuel, un Alsacien de trente ans, a une basse-cour, un jardin où il cultive des légumes, des fruits, de belles fleurs, une serre-chaude, des abeilles et des mûriers. Son habitation consiste en un parloir si ancien, que la boiserie a le noir lustré de l'ébène. Trois étages pratiqués dans le roc, et dont le dernier sert de galerie pour sécher les récoltes, sont superposés sur ce parloir. De l'ermitage, on a une vue du torrent gris de la Borgne et un aperçu de la ville et des montagnes qui l'enferment au nord. Nous vîmes, suspendu sur le pré-

(1) Ce peuple se distingue en patriotes et en habitans tolérés.

cipice où mugit le torrent, un sentier anguleux, frayé il y a quelques années sur l'Evolena par les agitateurs politiques, pour aller directement du Bas-Valais à Sierre, où ils avaient établi un gouvernement contre-révolutionnaire.

Le révérend père Elaërtz nous ayant engagés à visiter la montagne des Mayens, nous entreprîmes un matin cette curieuse ascension. Nous l'avons dit, les Mayens, c'est Sion pendant quatre ou cinq mois de l'année, alors que, le vent *fœhn*, espèce de sirocco, soufflant sur la ville, il devient urgent d'aller respirer dans les Alpes. Vu de la vallée, le Mayen présente des vergers, de riches moissons, des prairies entrecoupées de bois de mélèzes, et semées d'habitations. Mais de même que la surface nue des grands rocs ne laisse pas soupçonner les sublimes horreurs que les convulsions et les déchiremens de la nature ont amoncelées dans leur sein, de même l'aspect de la plus belle montagne ne donne qu'une idée bien imparfaite des espaces et des populations qui y sont accumulés sur une base peu étendue. Pour le voyageur inattentif, le Valais est resserré dans d'étroites limites; mais, pour l'observateur, l'espace qu'occupe ce canton se trouve décuplé. Des calculs géométriques ont établi d'ailleurs que les hauteurs gigantesques du Valais ajoutent un sixième à son étendue; d'autres calculs approximatifs ont estimé aussi que la plus grande largeur du canton, portée à huit ou dix lieues de route, se trouverait infiniment réduite en ligne directement tracée (1).

Nous étions engagés dans la route du Mayen, à travers les jardins, les champs, les prairies et les vergers, fermés quelquefois par de hautes bordures où s'épanouissaient l'épine-vinette, le sorbier, l'érable et le saule des Alpes; déjà nous avions examiné avec admiration la crête altière du Bietschorn (2), lorsque les cloches de la cathédrale retentirent dans les régions inférieures que nous venions de parcourir. Nous apprîmes que la cérémonie funèbre dont nous avions été témoins en arrivant de Sion allait se renouveler à peu près dans le même ordre que la première fois, et que cela s'appelait le septième de l'évêque. A l'angelus de midi, d'autres cloches s'ébranlèrent au loin, les notes du carillon s'élevèrent de la vallée et formèrent une harmonie aérienne à laquelle un carillon prochain se mêla soudain. Le lendemain de ce jour était une fête du rite catholique, et nous arrivions dans un beau village assis sur un plateau, dont la partie méridionale, que nous traversions alors, était couverte de vergers et de moissons. L'église, blanche et petite, était de forme gothique; son clocher blanc, en obélisque, se dressait tout auprès comme un monolithe égyptien. Un peu plus loin apparaissaient les chalets entre leurs *raccards* respectifs, sorte de granges de bois construites sur une base exhaussée. Les fenêtres des chalets, où le plomb enchâsse de nom-

(1) Le Valais est le troisième canton, pour l'étendue, dans l'ordre fédéral, et le onzième pour la population, évaluée à sept individus par lieue carrée de cinq kilomètres.

(2) Pic inaccessible, d'une élévation égale à celle de la Jungfrau, et qui semble fermer la vallée au-delà de Sion, bien qu'il soit enclavé dans le dizain de Rarogne.

breuses vitres en losanges, plaisent à l'œil. Quelquefois ces chalets présentent sur le pignon des reliefs ou rébus coloriés annonçant les diverses professions des propriétaires de ces habitations. Un de ces pignons offrait un essieu, une pinte, un ciseau, un fusil; notre cicerone nous dit que le propriétaire était à la fois charron, cabaretier, tailleur d'arbres fruitiers et chasseur d'ours, de sanglier ou de chamois. A cela près de ces étrangetés locales, chacun des groupes d'habitations placés sur notre route nous offrait des champs si beaux de leurs récoltes, des vergers si beaux de leur verdure, de leurs fruits, des eaux qui les arrosent et du mouvement qu'y répandait la présence des cultivateurs, qu'on avait peine à se croire dans un village de montagnes.

Ce ne fut néanmoins qu'après deux heures de marche ascensionnelle que nous arrivâmes au mayen de nos hôtes situé dans la région subalpine, c'est-à-dire au milieu des bois de mélèzes et des forêts de sapins, à mi-chemin de la cime de la montagne. Partout, sur la lisière des bois, s'élevaient les mayens. Ces habitations, qui ont ordinairement deux étages, sont d'autant plus simplement décorées et meublées, qu'à peine les longues soirées et la bise en ont-elles chassé les propriétaires, les montagnards habitant les villages et les hameaux du Mayen se donnent rendez-vous dans ces maisons de campagne pour s'y divertir et les dévaster. La maison où nous entrâmes est isolée entre un verger pratiqué dans une exposition méridionale et un bois, dépendance de ce mayen. On nous servit du chamois, des cerises à peine mûres au mois d'août, car la croissance et la maturité sont lentes dans les hautes régions des Alpes, même dans les expositions favorables; on ajouta à ces mets du café et de la crême épaisse, suave, exquise. Après ce délicieux repas, nous nous jetâmes à pied, et guidés par une jeune dame de la famille, à travers des bois en pente douce, entrecoupés d'allées spacieuses et sombres, à travers des prairies nouvellement fauchées pour la seconde fois et étalant aux yeux une verdure d'autant plus éclatante, que les eaux de la montagne et celles des glaciers voisins sont employées à y pratiquer des irrigations au moyen de conduits de bois de mélèze. Les eaux y arrivent des glaciers par des canaux ou aquéducs qui feraient beaucoup d'honneur à l'industrie valaisane, si l'exécution n'était due à des mains étrangères. Nous vîmes des labyrinthes en amphithéâtres, des forêts d'aspects variés, quoique toujours mystérieux et engageans, des prairies luxuriantes et perfides où nos pieds se baignèrent fréquemment et à l'improviste dans des eaux invisibles et froides. Nous vîmes aussi du versant oriental de la montagne le glacier d'Evolena, dont la cime principale, grêle et neigeuse, a la bizarre figure d'une massue. Si quelquefois nous nous reposions sur le tronc d'un mélèze abattu, notre aimable guide cueillait pour nous des embrunes, fruits veloutés du myrtile, et nous contait les merveilles du communisme antique établi entre les mayens, fraternité patriarcale dont les dernières dissensions politiques du canton ont un peu relâché les liens depuis trois ans. Nous arrivâmes ainsi à l'une des chapelles établies dans la montagne pour

y officier le dimanche. Celle-ci, de forme gothique, est blanche, fraîche, vernissée, élégante, et ornée d'un petit clocher d'une construction délicate. On aperçoit de là le mayen habité par les jésuites et construit sur un vaste plateau verdoyant. Il diffère des autres par sa forme basse, par sa tour dans le goût gothique, et par le méridien qui le décore. Un religieux encore jeune se promenait sur la pelouse. Il nous salua avec une rare élégance, en nous adressant un beau regard, mélange d'expression éthérée et mondaine. Il y avait sur son front sillonné, sur ses joues amaigries et couvertes d'une pâleur maladive, une révélation tellement douloureuse, que nous nous arrêtâmes saisis au cœur par le pressentiment qu'un drame silencieux s'accomplissait ici entre la terre et le ciel. Nos yeux ayant interrogé notre aimable guide, il répondit à notre pensée :

— Oui, il est malade et doit être étranger à ce pays : la maison de Fribourg envoie quelquefois ses convalescens revivre dans l'air doux et salutaire du Mayen.

Nous traversions une verte enceinte plantée de mélèzes majestueux dont les longues palmes torses se recourbaient sur le sol. Cette magnifique dépendance du mayen religieux est close par un labyrinthe que domine un calvaire ombragé sur la lisière d'une belle forêt. Il y avait là un autre révérend père qui lisait avec recueillement. Nous nous assîmes machinalement sur la lisière du bois, d'où nous pouvions embrasser d'un regard les trois aspects qu'offrent les Hautes-Alpes; le Mayen nous représentait la grace, le Bietschorn la majesté, et les Diablerets l'horreur. Le ciel était pur, la douce lumière des clairières, perçant obliquement l'obscurité des massifs aigus, produisait de toutes parts des tableaux naturels et variés. On entendait retentir le fléau dans les *raccards* lointains; on entendait la clochette rauque de la génisse domestique qui paît isolément sur la limite des prairies, pendant que les grands troupeaux se tiennent dans les pacages d'été sur les hautes cimes. Cette harmonie sauvage n'était pas sans charme; mais nous étions pleins de tristesse.

— Il ne faut pas s'étonner, disais-je à notre guide, s'il est des poitrines qui battent ici douloureusement; cette nature paraît morte. Votre ambitieux Tourbillon, qui est là-bas à nos pieds comme une taupinière, n'est réellement qu'une hideuse carcasse. La vie semble avoir abandonné aussi les rocs gris, couverts de mousse noirâtre, qui l'avoisinent. Vos sanglans rochers de Seyon n'ont pas même d'ici l'apparence d'un grain de sable, et il ne reste pas vestige du tragique évènement qu'ils virent s'accomplir : un évêque du Valais, représentant de l'empereur et du souverain pontife, précipité du faîte de son château dans la vallée (1)! Où est votre tour des Kalendes, destinée à parler de Charlemagne aux générations? Votre ville, blanche et noire comme

(1) Wischard de Tavelli, évêque de Valais, fut précipité du haut de ces rochers, à l'occasion d'un différend de peu d'importance, par son neveu Antoine de Thurn et de Gestelenbourg.

un amas de roches calcaires, n'est pas moins immobile que si la Sionne souterraine l'avait envahie comme autrefois (1) et qu'elle en eût englouti les habitans. Ces forêts aiguës n'ont pas plus de mouvement que le paysage d'une horloge alsacienne. Pas un frémissement n'anime cette végétation, et l'on cherche en vain le vol d'un oiseau.

— Que ne veniez-vous au printemps? répliqua naïvement notre Valaisane. Nous avons ici le chardonneret, le bouvreuil, le merle noir, la grive des montagnes et le merle d'or qui étincelle au soleil. On y voit quelquefois le coq de bruyère, et le faisan y fait des apparitions. Depuis les chaleurs, les oiseaux ont passé dans les zones supérieures, pour chercher au sommet de l'Alpe l'air pur, hors des limites de la nature animée; mais ils redescendront bientôt jusque dans ces forêts, pour y recommencer d'autres chants et d'autres amours.

Nous écoutions, charmés de cette poésie naturelle, quand un léger bruit attira nos yeux sur le calvaire. Un religieux venait de s'arrêter au point culminant, non pas le religieux que nous avions vu lire dans le labyrinthe, mais le même dont la pâleur et la tristesse nous avaient frappés. Sur ces hauteurs désertes, c'était bien le prêtre, dans le rôle surhumain qui lui est imposé; le prêtre isolé et s'offrant aux yeux comme un intermédiaire sanctifié entre Dieu et la terre. Ses joues avaient encore pâli, et, du fond de leur orbite, ses yeux fixes et ardens semblaient poursuivre dans le vague un souvenir ineffaçable. Nous faisions un mouvement pour nous diriger vers la colline, quand notre guide nous rappela que la règle de cette maison religieuse en interdit l'accès aux femmes. — Oui, dîmes-nous; et nonobstant le communisme affectueux que vous nous vantiez tout à l'heure, nous n'avons pas fini ici, comme vous le disiez, avec les exigences du monde, qui élèvent entre nous et ces ascétiques douleurs une infranchissable barrière. Vos mœurs ne sont plus, à proprement parler, ni primitives ni patriarcales. Elles sont arriérées, et vous y perdez sous le rapport des arts et du bien-être, sans trouver de dédommagement du côté de l'union et de la simplicité. Non, vous n'êtes plus ni réellement simples ni réellement hospitaliers. Depuis la révolution helvétique, vous avez dépouillé votre caractère en même temps que votre habillement national. Combien peu gardent encore parmi vous quelque chose du flegme suisse et de la rêverie allemande! Si vos améliorations ou la mode des voyages amènent ici l'étranger, que la peur de vos goîtres et l'idée exagérée du crétinisme a pu contribuer à éloigner, vous quitterez, par imitation, le reste de vos traits alpestres en même temps que le chapeau de vos mères, et votre originalité sera désormais effacée.

Le lendemain matin, à quatre heures, nous continuâmes notre route dans la vallée du Rhône. Une vapeur putride voilait le fleuve et ses marais, qu'on

(1) En 1778. La rivière ainsi nommée, qui descend du glacier Geltenhorn, est depuis lors emprisonnée par des digues sous la rue du Grand-Pont, principale rue de Sion.

s'occupe de dessécher, surtout dans les environs de Viége. Cette vapeur, s'élevant légèrement à gauche, semblait couvrir d'une gaze la montagne d'Ayent, si riche en vignobles et en cultures qu'elle est appelée *la noble contrée*. De l'autre côté commence, le long du Rhône, une suite de mamelons dont l'origine inconnue excite d'autant plus vivement la curiosité que la vallée et le bord de la Kander offrent à peu près les mêmes accidens. Les mamelons que nous avions alors sous les yeux sont couronnés de ruines, de tours gothiques, d'anciennes chartreuses et de sombres bois. Du pont de Sierre au bois de Finges nous vîmes les ruines de la forteresse de Beauregard et l'entrée de la vallée d'Annivicers, dont les montagnes sont fertiles et agréables, et dont les habitans descendent d'un parti de Huns qui se seraient réfugiés dans cette vallée au VIe siècle. Au moins est-il sûr qu'ils y vécurent inconnus jusqu'au XIe siècle. Ce petit peuple laborieux et aisé se distingue par son habillement, le volume de ses goîtres, son jargon inintelligible, des vins qui vieillissent soixante années en s'améliorant toujours, enfin par des mœurs et des coutumes singulières.

Au sortir du bois, nous eûmes une vue aussi curieuse que variée : d'abord le champ de bataille et la plaine fortifiée qui furent ensanglantés par les Français et les Valaisans en 1799; puis la profonde sinuosité de la ravine l'Illgraben, alors desséchée, et qui, dans les grandes pluies, devient le lit d'un torrent de boue qui cause chaque année de nombreux ravages; puis encore, sur une colline, Varogne aux toits rouges, village qui fut brûlé dans la guerre de 1799, et depuis reconstruit; Loëche, avec ses églises, son hôtel-de-ville gothique et ses châteaux ruinés. Enfin, au-dessus, sur une montagne couverte de moissons et de forêts, Albinen, célèbre par le passage des Échelles, agréable paysage qu'on regarde avec terreur si l'on a, comme nous, appris en bon lieu que la couche de sol qui porte la végétation de cette belle contrée est si mince, qu'on a tenté de la fixer sur le roc, de peur que les grandes pluies ou les humides dégels ne la fissent glisser du versant au pied de la montagne.

Nous fîmes un lugubre pèlerinage au défilé de Varogne, où les Valaisans vaincus, poursuivis par les Français et réfugiés sur d'étroites galeries, se défendirent encore en désespérés entre deux abîmes avec des troncs d'arbres et les éclats des rochers qui menaçaient leurs têtes. Ces galeries sont taillées au sein de roches coupées verticalement qui s'élèvent à une hauteur étourdissante et qui, hérissées de pins rabougris, forment au-dessous des galeries un sombre précipice; affreux tombeau où les convulsions sociales ont précipité quelques centaines de braves Français et de braves Valaisans. La fougueuse et sauvage Dala, qui s'élance de la montagne qui porte Albinen et retombe de gradin en gradin pour tourner ces effrayans rochers et remplir le fond de l'abîme de mugissemens et de lamentations, semble y prononcer une oraison funèbre éternelle.

Au sortir de ce lieu de désespoir et de mort, nous prîmes le sentier des Mulets. En nous élevant sur la montagne au pied d'Albinen, nous eûmes

une belle vue de la vallée du côté de Sion. Nous longeâmes des précipices, mais le regard s'y repose sur une si riche verdure, sur des plantes si magnifiques, que l'idée d'une chute mortelle n'a rien d'affreux. En sortant de ce chemin, qui bientôt sera une grande route, nous fûmes saisis par l'aspect sévère des bains de Loëche. Près du pont de la Dala, de noirs chalets se détachent sur une sombre verdure; au fond dominent les hôtels des bains, à droite des rocs gris et nus, et au-dessus du village se dresse l'architecture informe, droite, colossale et lugubre de la Gemmi, dont les saillies orientales portaient des flaques d'une neige fine comme le givre. Toutefois, une foule de paysans endimanchés et un soleil d'août donnaient aux bains un air de fête. Les meilleures mules, les guides les plus attentifs, nous attendaient, et le passage de la Gemmi devant durer cinq à six heures jusqu'à Kandersteg, nous ne fîmes guères que traverser Loëche.

Pour les amateurs d'émotions fortes, être emporté par l'esprit tentateur de la curiosité le long d'une haute paroi, par un chemin en spirale qu'on ne saurait ni voir, ni deviner devant soi, et qui semble s'effacer après votre passage, l'ascension de la Gemmi doit être un voyage aérien plein de charme. Mais nous, qui n'étions point trop exercés à nous élever à dos de mule à une hauteur verticale de huit à neuf cents mètres, ayant sous les yeux un abîme et dans la tête la prévision d'y être précipités à la moindre glissade un peu indiscrète de nos montures, nous sentîmes, après trois quarts d'heure de ce spectacle, certain embarras dans le cerveau, et dans la poitrine une brûlante ardeur. Les guides, ayant vainement cherché de l'eau, nous présentèrent de la neige dans sa blancheur immaculée. Dans ce moment nous aperçûmes une jolie Valaisane qui descendait l'étroit passage sur sa mule et face à face avec le précipice, sans que la sérénité de son visage en parût altérée. On se croisa, les mules s'effleurèrent, et nous suivîmes la voyageuse du regard en nous promettant de ne point descendre la Gemmi à dos de mule.

Cependant le rafraîchissement sauvage que nous avions pris, joint à quelque influence atmosphérique et locale, nous assoupit sur nos selles; à peine entendions-nous encore les cris gutturaux de nos guides, marquant pour les spectateurs de la vallée les progrès de notre ascension. Arrivés au sommet, à deux mille trois cents mètres au-dessus de la mer, nous vîmes, comme dans un rêve, les chaînes des Alpes piémontaises et valaisanes baignées dans leur atmosphère respective plus ou moins lumineuse. Un de nos guides, s'apercevant que nous dormions pendant que nos montures menaçaient de s'abattre sur les débris de rochers amassés à la pointe du lac Dauben, se mit à nous conter comment il avait, quelques jours auparavant, amené de la vallée de la Kander une femme appelée à Loëche par une affaire qui ne souffrait pas de retard. Quand ils arrivèrent au sommet de la Gemmi, le jour allait disparaître; la voyageuse crut mourir en mesurant dans le crépuscule cette hauteur droite, d'où elle se crut précipitée au premier pas que fit la mule pour descendre. Le guide engagea la voyageuse à marcher, mais ses articulations semblaient rompues par la peur, la pauvre femme tomba sur le

sol. Retourner au Schwarrbach ou franchir le passage lui était également impossible. Le guide ne voulut point laisser cette créature souffrante dans ces solitudes de neige et de glace; il chassa devant lui la mule, prit la femme, et l'emporta durant une heure et demie que dure le passage de la Gemmi. C'est ainsi que par l'humanité et le dévouement des guides on n'a pas d'accident à déplorer dans ces passages que la peur et le vertige rendent dangereux. Mais les travaux de l'année dernière ayant empiété sur le roc pour élargir le chemin et le garnir d'une sorte de parapet, le voyageur passera désormais la redoutable montagne avec sécurité.

En suivant le lac Dauben, dont le voisinage de la neige fait paraître les eaux noires, nous vîmes, dans les rares espaces restés à découvert, la violette sans odeur, de la plus riche nuance, et des myosotis d'un bleu éclatant. Après avoir passé les rochers gris, les eaux grises, le chalet gris du Schwarrbach et tous les lugubres débris de montagnes qui, dans ce site sans horizon, présentent l'image indescriptible d'un monde en ruine et arrachent à l'ame des exclamations de stupeur et d'effroi, nous arrivâmes au pied du Rinderhorn. Ici le pâturage est couvert de quartiers de rochers sur lesquels une pépinière de pins est en train de s'implanter. Ce fut pour nous un curieux et charmant spectacle que le développement de cette jeune forêt dans cette nature glacée et morte, sur des éclats de roches où l'œil n'aperçoit pas un atôme de terre végétale. Dans un certain nombre d'années, un sombre bois couvrira les débris détachés en 1782 du Rinderhorn.

Il était presque nuit lorsque après avoir gagné, tantôt sur des décombres, tantôt sur des touffes de *rhododendron ferrugineum*, la limite du canton de Berne, nous aperçûmes, en sortant de la gorge du Geltihorn, des espaces d'une surprenante profondeur et de l'aspect le plus riant; puis au fond la Kander, qui se dessinait dans l'obscurité comme une ligne de brume argentée. La lune ne devait pas sitôt se lever, et nous étions au sommet d'une montagne droite et couverte de forêts. Ayant perdu toute trace du chemin, nous entreprenions à l'aventure un trajet de deux heures, entendant sans cesse, dans notre voisinage, les chutes menaçantes d'un torrent que nous ne pouvions apercevoir. Mais la crainte de quelque danger ne nous occupait guère; notre pensée était demeurée dans le Valais, où les Alpes nous avaient offert leurs aspects les plus imposans. Ce noble peuple nous paraissait aussi le plus intéressant de la fédération. Nous le voyions tour à tour, gardien jaloux de sa liberté, dont l'origine se perd dans l'obscurité des époques lointaines, couvrir le sol de ruines féodales qui répandent dans le canton un intérêt de curiosité mélancolique; puis, défenseur belliqueux de ses frontières, rester de tout temps fidèle à cette devise : *La mort plutôt que la retraite, plutôt que la soumission*. Enfin, nous pensions aux efforts qu'il fait aujourd'hui pour se régénérer, et nous nous surprenions à regretter que des améliorations désirables ne pussent s'effectuer qu'en effaçant les derniers traits de cette vieille originalité qui, encore aujourd'hui, isole et distingue ce pays trop peu connu parmi les cantons de la Suisse. Mme M.

SALON DE 1844.

III.[1]

PAYSAGES, MINIATURES, PASTELS. — L'ARCHITECTURE ET LA SCULPTURE.

Les anciens poètes bucoliques sont les premiers peintres de paysage. Leurs tableaux esquissés à grands traits sont encore frappans de vérité, la nature leur ayant servi de modèle. La plupart de nos paysagistes, obéissant à des influences analogues à celles qui reportaient vers les premières époques de l'art les peintres d'histoire et de religion, sont retournés à l'école de ces vieux maîtres. Quelques essais dans ce genre furent heureux. Les auteurs de ces tentatives, tout en se pénétrant de l'esprit de ces grands peintres de la nature, avaient recouru au modèle éternel qui les avait inspirés, et avaient vécu comme eux au milieu des forêts ou sur le penchant des collines. Chacun se rappelle encore le *Petit Pâtre*, de M. Corot, page charmante inspirée de Théocrite, et l'un des meilleurs paysages dans le genre antique. *Le Bon Samaritain*, de M. Cabat, d'un style plus sérieux; quelques esquisses de MM. Flandrin et Marilhat, — ce dernier moins complet dans ce genre que comme peintre de la nature, — plusieurs tableaux de M. Aligny, artiste plein de force, mais d'un talent inégal, et divers

(1) Voyez les livraisons des 31 mars et 7 avril.

paysages de MM. Édouard Bertin et Desgoffe, composés sous la double inspiration de la poésie antique et de la nature, témoignent des sérieux efforts de cette école qui, cette année encore, est dignement représentée au salon. MM. Aligny et Marilhat semblent, toutefois, dans ces derniers temps, s'être quelque peu détachés du corps d'armée et avoir fait un quart de conversion vers la cohorte des *naturalistes*. Du reste, ce qu'ils perdent comme poètes, ils le regagnent et au-delà en force et en réalité. MM. Corot, Desgoffe, Flandrin, Gaspard Lacroix, Achille Benouville et Gourlier sont restés fidèles au drapeau.

Le paysage de M. Corot qui porte le n° 400 est une véritable idylle dans le goût antique qui rappelle le *Petit Joueur de flûte* avec plus d'étude et moins de charme. On reconnaît de la part de cet artiste, doué d'un sentiment si naïf et si fin, un parti pris, non pas de modifier ni de changer en rien sa manière quant au fond, il aurait grand tort, mais de l'améliorer et de donner à des œuvres excellentes sous tant de rapports cette consécration de la forme sans laquelle la pensée la plus ingénieuse reste obscure, et la poésie la plus délicate vague et décolorée. La forme, c'est le style; elle fait vivre un tableau comme le style fait vivre un livre. M. Corot a fait dans ce tableau un grand effort. La touche est plus ferme et plus nette; les profils de la végétation et les détails du feuillé, par lesquels il péchait, sont, en général, rendus avec précision, et néanmoins sans sécheresse, car la sécheresse est l'écueil du fini. Les personnages, si heureusement disséminés sur la pelouse printanière, laissent encore beaucoup de prise à la critique; la touche, parfois molle et baveuse, rend les formes indécises et altère la régularité des traits. Néanmoins, si M. Corot *veut* comme il *sent*, et qu'il fasse encore un effort, nous sommes assuré, quelques difficultés naturelles qu'il rencontre, de le trouver complet à l'un des prochains salons.

Son tableau de la *Destruction de Sodome*, conçu toujours dans un sentiment ingénieux et puissant, pèche surtout par l'absence du caractère biblique. La Sodome de M. Corot manque essentiellement de cet aspect oriental que l'Anglais Martin a peut-être exagéré dans son *Festin de Balthazar* et dans ses grandes illustrations de la Bible, mais qui devrait caractériser cette ville asiatique que le luxe avait conduite aux raffinemens les plus excessifs de la débauche. Toute rustique qu'elle paraît, la Sodome de M. Corot doit renfermer de grands pécheurs, car la vengeance du Seigneur la frappe d'une manière formidable. L'incendie qu'alimente le vent de sa colère s'attache à la mal-

heureuse ville, qu'il enveloppe comme un filet. Une seule porte est ouverte, c'est celle par laquelle Loth, sa femme et ses filles, viennent de s'échapper, mais déjà une barrière de flammes la ferme derrière eux. Le groupe des personnages qui fuient, sous la conduite de l'ange, est d'un jet assez heureux. Il y a tout à la fois du désordre et de la confiance dans l'empressement qu'ils mettent à se retirer. La femme de Loth est seule restée en arrière, et à son immobilité on comprend qu'elle ne doit jamais rejoindre ses compagnons. Les plans en avant de la ville, vers la gauche du tableau, tout vigoureusement exécutés qu'ils sont, sentent le repoussoir et la coulisse; le ton général est triste; tout semble laissé à l'état d'ébauche. La disposition des deux anges armés d'épées flamboyantes est trop symétrique, et leur intervention n'est peut-être pas assez importante. Du moment que l'auteur faisait entrer en scène ces êtres surnaturels, il aurait dû les montrer à l'œuvre, frappant la ville coupable de leurs glaives de feu comme de la foudre, et non planant comme des oiseaux à une si grande hauteur, qu'ils paraissent craindre la fumée de l'incendie.

M. Desgoffe, dans son tableau de *Narcisse à la Fontaine*, a été moins heureux que dans son *Cyclope* de l'an dernier. Les lignes du paysage sont grandes, mais tourmentées; le caractère antique est moins frappant; et si le *beau Narcisse* a pu devenir amoureux de lui-même, il a fallu que le cristal des fontaines lui présentât un miroir bien trompeur. Le geste de ce long et maigre personnage, qui exprime plutôt l'étonnement que l'admiration, témoigne sans doute de toute la surprise qu'il éprouve de se trouver changé tellement à son avantage. Placer Narcisse debout nous semble aussi un contre-sens; quand on s'admire, on aime à se voir de beaucoup plus près. Nous comprendrions mieux Narcisse couché sur la rive et effleurant de ses lèvres la surface des eaux.

M. Paul Flandrin a exposé, cette année, cinq paysages, dont l'aspect est toujours un peu nu et triste. L'affectation de la grandeur et de la simplicité tend quelquefois à réduire la forme à la silhouette, et à donner au coloris une fâcheuse uniformité. Il faut y prendre garde. La vue des *bords du Rhône*, et le paysage qui représente *une Fontaine* au milieu d'un bouquet d'arbres, sont de beaucoup supérieurs aux autres ouvrages de M. Flandrin; on rencontre dans ces compositions poétiques, mais surtout dans la vue de la fontaine, cet accent de la réalité, dont cet artiste fait souvent trop bon marché, et qui seul peut donner de la puissance au style et du charme à la poésie. Cet accent se retrouve à un très haut degré dans les paysages de M. Gas-

pard Lacroix, traducteur naïf et littéral de M. de Lamartine, devenu poète descriptif. Voilà bien les laboureurs de *Jocelyn* :

« Mais le milieu du jour au repos les rappelle;
Ils couchent sur le sol le fer; l'homme dételle
Du joug tiède et fumant les bœufs qui vont en paix
Se coucher loin du soc, sous un feuillage épais. »

La *Promenade sur l'eau* du même peintre, où le paysage n'est qu'accessoire, est un des bons tableaux de chevalet de l'exposition; c'est la nature et la lumière prises sur le fait.

Un jeune lauréat, M. Achille Benouville, a envoyé de Rome deux paysages d'assez grande dimension; l'un de ces tableaux représente un *Site de la vallée de Narni*, et c'est celui que nous préférons. Dans l'autre, l'artiste nous montre *Homère abandonné dans l'île de Sicos, et recueilli par des bergers*. M. Benouville, à l'exemple de MM. Corot, Desgoffe et Paul Flandrin, s'est préoccupé de poésie avant tout, et a voulu restaurer l'idylle antique, telle que l'avait comprise André Chénier. De prime abord, et sans hésiter, il s'est attaqué à ce magnifique poème de *l'Aveugle*, qu'on croirait inspiré par la muse antique. La tentative était bien téméraire et présentait des périls que le jeune artiste n'a pas su éviter. Entre tant de tableaux, d'un si grand style, que le poète fait passer sous nos yeux en moins de trois cents vers, M. Benouville a-t-il su, du moins, choisir le plus frappant? Nous ne le pensons pas. Au début, l'aveugle marche le long des bois en invoquant Apollon :

« Dieu dont l'arc est d'argent, Dieu de Claros, écoute;
O Sminthée Apollon, je périrai sans doute
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant! »
. . . . . .
. . . . . Trois pasteurs, enfans de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulens
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlans.
. . . . . .
Ils l'écoutaient de loin et s'approchant de lui :
— Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste?
Ses traits sont grands et fiers...

Cette rencontre du poète et des bergers est d'un style tout-à-fait héroïque. Le tableau suivant, plus familier, présente peut-être plus d'intérêt encore, et prête bien autrement à la restauration antique.

Le poète nous montre les enfans distribuant au vieillard les vivres dont ils sont munis :

« Prends, et puisse bientôt changer ta destinée ! »
Disent-ils. — Et tirant ce que pour leur journée
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisans,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesans,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses.

Puis les images se pressent plus vraies et plus frappantes encore. L'aveugle veut connaître les enfans :

Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.

C'est alors que le vieillard commence le récit de ses malheurs, morceau vraiment épique, et dont tant de traits sont si admirablement inspirés d'Homère.

Guidé par ce bâton sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
J'allais....

Le poète nous montre ensuite le pouvoir des chants du vieillard.

Il poursuit; et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages.
Et pâtres oubliant le troupeau délaissé,
Et voyageurs quittant le chemin commencé,
Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,
L'un sur l'autre appuyés, tendre une oreille avide;
Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer, etc.

Toute l'antiquité revit dans ce tableau si varié, qui résume en quelques traits l'admirable idylle, et que le poète semble avoir disposé pour le peintre. Voyez, en effet, comme le lieu de la scène est nettement caractérisé et comme la composition du paysage est heureuse. Sur un plan rapproché, voici ces antiques ombrages qui s'inclinent sur le vieillard; dans une éclaircie, derrière ces grands arbres, se dressent des collines où paissent ces troupeaux que les pâtres ont délaissés; la mer mugissante baigne le pied de ces coteaux, et à l'horizon, sur la ligne d'azur qu'elle forme, on aperçoit encore le navire de ces mar-

chands de Cimé qui ont jeté l'aveugle sur le rivage. Quelques pans de murs fortifiés, couronnant le tertre le plus rapproché et qui descendent vers la mer, laissent deviner la ville vers laquelle on conduit le vieillard. « Elle est toute voisine, » dit le poète. Un chemin s'allonge de la forêt vers ces murs; c'est celui que les voyageurs quittent pour accourir vers l'aveugle à mesure que ses chants viennent frapper leur oreille. Puis, sur le premier plan, voilà le grand vieillard chantant, et qu'entourent ces hommes de natures, d'âges et d'habitudes si diverses, qui l'écoutent, osant à peine respirer. Enfin, sur les seconds plans du tableau, les sylvains se glissent d'arbre en arbre, les nymphes se groupent derrière les myrtes du coteau ou bien élèvent leur tête du milieu des roseaux qui croissent au bord des sources pour mieux entendre les chants de l'aveugle.

M. Achille Benouville, qu'une si grande composition aura effrayé, s'est arrêté au premier tableau, à la rencontre du poète et des bergers. Le sujet plus simple ne manquait pas de grandeur. Nous eussions voulu que le peintre, dans sa traduction, recourût à des moyens plus neufs, et qu'il rejetât tous ces lieux communs du style académique : la fontaine au figuier, le terrain symétriquement découpé, les grandes plantes des devans aux feuilles si luisantes et si propres, les arbres d'un ton factice, aux masses si uniformément arrondies Quoi! ce vieillard sans caractère, c'est là le *grand Homère* du poète? Ces hommes nus et bruns, coiffés du bonnet classique, ce sont là ces beaux enfans qui ont secouru l'aveugle? Celui-ci cependant a deviné leur âge en entendant leur voix :

Enfans, car votre voix est enfantine et tendre,

leur a-t-il dit. Quant à ces chiens qui représentent des *molosses*, à ces *troupeaux bêlans* à peine indiqués, le peintre ne nous les a certainement montrés que par acquit de conscience, les regardant comme tout-à-fait accessoires. Le paysage, facilement exécuté, rappelle aussi dans son ensemble ces mêmes formules conventionnelles que je ne sais trop si je dois qualifier de classiques. Tout semble peint de pratique, et non dans ce sentiment de la nature qui inspirait M. Benouville au début. Il semble qu'au lieu de chercher, à la suite d'André Chénier, quelque veine fraîche et originale, il ait voulu reprendre le paysage, dit *historique*, au point où MM. Michalon, Jules Coignet et Remond l'avaient laissé. Pour notre part, nous ne concevons le paysage, soit historique, soit même mythologique, que dérivant beaucoup plus directement de la nature, dont il doit être comme le répertoire

harmonieux et poétique. C'est ainsi que Poussin l'a compris, c'est de cette façon que l'école du style doit le concevoir.

Qu'arrive-t-il en effet? Si vous outrez la manière de MM. Desgoffe, Benouville et Reinhart, qui nous montre *Apollon tuant le serpent Python*, vous tombez dans la fantaisie pure, et vous arrivez au *Diogène* et à l'*Alexandre* de M. Boisselier, ou, dans une tout autre manière, aux *Pèlerins d'Emmaüs*, de M. Alphonse Teitaud, et à l'*Enfance de Bacchus*, de M. Gourlier. Ce dernier tableau nous fait comprendre comment Fontenelle et Florian peuvent succéder à Théocrite.

MM. Aligny et Marilhat, déserteurs, ainsi que nous l'avons dit, de l'école exclusivement poétique, se sont placés sur les confins de l'école du style et de l'école naturaliste. Cet acte d'indépendance leur a porté bonheur. Sur les huit paysages que M. Marilhat a exposés cette année, nous pourrions aisément compter quatre chefs-d'œuvre. Le *Souvenir des bords du Nil*, la *Ville d'Égypte au crépuscule*, le *Café sur une route de Syrie*, suffiraient à eux seuls pour classer un peintre. M. Marilhat s'est sagement rendu aux conseils de la critique. Nous même l'avions instamment prié de se défier du lieu commun poétique et d'une fâcheuse affectation de style qui pouvait dégénérer en manière. M. Marilhat a su prendre son parti en homme de talent. Il est redevenu lui-même, et le résultat a pleinement justifié notre attente.

Nous voudrions faire connaître chacun de ces petits chefs-d'œuvre, et cependant, comme, à notre avis, un compte-rendu de l'exposition doit présenter plutôt un résumé d'opinions et un état de situation qu'une suite de descriptions, nous n'essaierons pas de refaire avec la plume les charmans tableaux de M. Marilhat; nous engagerons nos lecteurs à les revoir. Comme artiste, M. Aligny a identiquement suivi la même ligne de conduite que M. Marilhat : il a abandonné la poésie pure, le style toujours un peu conventionnel, et il est retourné à la nature. Une heureuse circonstance lui a permis de retremper son talent à la source même du grand et du beau. Dans le courant de l'été dernier, il a vu la Grèce, et il a rapporté de son voyage une suite de magnifiques dessins que nous regrettons fort qu'il n'ait pu exposer. La *Vue de l'acropole d'Athènes*, prise du Pnyx, si éclatante de lumière et dont le premier plan, dans la demi-teinte, est d'une si admirable transparence, n'offre qu'un spécimen bien incomplet de ces belles études où le sentiment poétique s'allie à la nature avec un si rare bonheur.

M. Thuillier, dans ses vues du *Puy en Velay* et de la *Vallée de Narni*, et M. Hostein, dans ses *Rives de l'Albarine*, ont procédé tous

deux en sens inverse de MM. Marilhat et Aligny. Ceux-ci avaient modifié un système de poétique trop absolue et s'étaient rapprochés de la nature. MM. Thuillier et Hostein, jusqu'à ce jour exclusivement naturalistes, indiquent une certaine tendance à se rapprocher de l'école du style, ce qui ne peut, du reste, qu'agrandir leur manière, qui offre plus d'intérêt que de puissance. Nous serions tenté de recommander au premier de donner un peu plus de force et de relief à ses devans, et au second d'adoucir ses lointains parfois un peu secs et où la touche sent trop le parti pris.

M. Auguste Borget, qui a rapporté de l'Amérique méridionale, de l'Inde et de la Chine, de si curieux dessins, a exposé cette année une vue de la *Mosquée d'Assam* et un grand paysage où l'étude de la nature et le style se combinent assez heureusement. Ce tableau représente la *Vallée de l'Acacongua dans le Chili;* des Gahutchos ont fait halte près de San-Felipe de Los-Andes, dans un patagnol au pied de la Cordillière, dont les neiges éternelles brillent au fond du paysage. De grands arbres des formes les plus étranges et aux racines monstrueuses meublent les premiers plans et toute la partie intermédiaire du tableau. Des condors aux ailes immenses et anguleuses, attirés sans doute par l'odeur du repas des Gahutchos, planent sur la cime des arbres et jusque sur la tête des voyageurs. Tout est ombre, grandeur et mystère dans ce paysage inspiré par la plus puissante nature qui soit au monde. L'éloignement des cimes neigeuses fait juger de la dimension colossale des montagnes, de même que les proportions gigantesques des arbres font juger de la hauteur du plateau intermédiaire qui les domine. L'effet général est grave, harmonieux et *cherché,* mais peut-être la touche est-elle un peu lourde et le ton local uniformément violet. Nous aurions voulu aussi que M. Borget modifiât la ligne arquée de la montagne, qui vers la gauche du tableau dessine une sorte de coulisse peu agréable. Ce sont de ces modifications permises même dans un paysage *portrait*, et qui n'eussent diminué en rien l'aspect de réalité du patagnol de la vallée de l'Acacongua.

Les paysagistes de talent abondent. Nous voudrions faire autre chose qu'aligner des noms, mais la place manque, et nous craignons de fatiguer la patience du lecteur. Citons, comme peintres de la nature orientale, MM. Dauzats, Chacaton, Sabatier, Girardet et Labouère, et comme portraitistes de l'Italie MM. J. Coignet, Remond, Lapito, Balfourier, Schirmer et Joyant, toujours fidèle à Venise. Quant aux artistes qui s'attachent à reproduire littéralement nos paysages et nos sites nationaux, et en tête desquels nous devons

placer MM. Troyon et Flers, dont l'un exprime si énergiquement et l'autre si finement la nature dans toute sa naïveté, la liste en serait bien nombreuse; contentons-nous de nommer après ces deux maîtres MM. Francesco, Alphonse Burette, Brune, Blanchard, Léon Fleury, Vander Burch et Watelet, gens de talent chacun dans son genre.

La plupart des peintres de marine semblent, cette année, s'être renfermés dans une certaine spécialité officielle qui ne leur a peut-être pas permis de développer tout leur talent. M. Eugène Isabey nous a montré la reine Victoria recevant le roi Louis-Philippe à bord de son yacht royal en rade du Tréport. Ce tableau est exécuté avec cette vigueur et cette facilité de pinceau dont M. Eugène Isabey nous a donné tant de preuves. Toutefois, les yachts et les canots nous semblent prendre beaucoup trop d'importance et donnent à la royale entrevue un intérêt tout-à-fait secondaire.

M. Gudin, de son côté, a retracé l'*Incendie de Péra, en août* 1839, la *Mort de saint Louis* et l'inauguration de la chapelle qui a été consacrée au pieux monarque sur le lieu même de sa mort, ainsi que divers autres sujets où, malgré toute la brillante facilité d'exécution du peintre, l'intérêt historique ou anecdotique l'emporte sur l'intérêt pittoresque. Exceptons toutefois de ce jugement la partie droite du tableau de l'*Incendie de Péra*, d'une grande vérité d'effet. MM. Mozin, Lepoittevin, Meyer, Morel Fatio, Durand-Brager et autres qui procèdent de MM. Gudin et Isabey, ont produit de nombreux ouvrages qui se distinguent surtout par une extrême facilité. MM. Noël et Barry, dont l'un a peint des vues de l'Océan, et l'autre des vues de la Méditerranée, nous paraissent avoir serré la nature de plus près et l'ont étudiée sous de nouveaux aspects; la *Rade de Brest*, de M. Noël, est peut-être le meilleur tableau de marine de l'exposition; impossible de donner plus de finesse et de transparence aux eaux, plus de légèreté au ciel et de profondeur à la toile. La vue de *Rio-Janeiro*, prise du mouillage des frégates, par M. Durand-Brager, est une vive et chaude esquisse qui nous fait mieux connaître la grande capitale brésilienne que tel panorama décoloré.

Cette année, la production légère a débordé de la grande galerie dans trois nouvelles salles, où pastels, miniatures, lavis et aquarelles sont assez confusément déposés. C'est dans cette branche accessoire de l'art, qui plus que toute autre peut être qualifiée de *facile*, qu'abondent ces gens de talent dont la spécialité est de faire de *jolies choses*.

A quelques rares exceptions près, chacun est resté fidèle au genre, et s'est contenté de faire du *joli;* aussi n'y a-t-il guère de chefs-

d'œuvre, ou seulement d'œuvres remarquables, dans ces trois nouveaux salons. Les écoles sont aussi beaucoup moins tranchées : la plupart de ces artistes procèdent dans une manière uniforme et qui rappelle presque exclusivement le XVIIIe siècle, cette grande époque de l'art facile, dont les Vanloo, les Boucher, les Fragonard et les Latour furent les héros. Nos faiseurs de pastels s'éloignent toutefois de la manière de Latour et de Perroneau. Ils veulent devenir peintres de dessinateurs qu'ils étaient, visent à l'importance, et, à l'exemple de MM. Maréchal, Guichard et Antonin Moine, ils ont singulièrement étendu leurs cadres. C'est ainsi que M. Glaize a représenté une Suzanne au bain de grandeur naturelle d'un assez bon dessin, mais d'un ton triste, surtout dans les ombres qui prennent des tons lourds et violacés.

M. Antonin Moine, qui se repose de la sculpture en maniant le crayon, recherche surtout l'effet coquet et séduisant. Son *Jouvenceau* et sa *Jouvencelle* sont deux jolies têtes d'étude d'une exécution soignée, mais manquant d'un grand caractère. Le portrait de Mme M... a du charme, mais touche à la manière. M. Tourneux, élève ou imitateur de M. Maréchal, a cherché à donner à ses ouvrages quelque chose de ce style si sévère et si vigoureux qui distinguait les œuvres du maître. Sa *Bohémienne* et ses rois mages, *Melchior et Balthazar*, exécutés dans cette manière, sentent extrêmement l'imitation. M. Maréchal, comme tous les artistes originaux, a dès à présent sa doublure.

M. Sewrin, dessinateur facile et plein de charme, n'a pas une si haute ambition que MM. Moine et Tourneux. Il se contente d'imiter assez finement la nature dans ses portraits faits à moins de frais et qui se rapprochent beaucoup plus de la manière dont on traitait le pastel dans le dernier siècle. Son *Jeune Pâtre qui tient un Épervier* n'est qu'une esquisse; mais comme toutes les esquisses réussies, c'est peu de chose et c'est beaucoup. C'est beaucoup en effet de rester sur la fraîcheur de l'idée, de savoir congédier son modèle, et de ne pas élever ses prétentions au-dessus du genre.

M. Vidal est encore un de ces hommes à qui les moyens les plus simples suffisent pour nous reporter devant la nature. Son esprit ne manque pas non plus d'un certain tour poétique, et je ne serais pas surpris que l'inspiration ne fût venue chez lui d'outre-mer. *Frasquita, Needjmé, Noëmi*, sont trois charmantes créatures, de poses un peu maniérées, d'expression parfois affectée. Voyez plutôt la façon dont Frasquita sourit, l'œil à demi fermé, laissant entrevoir ses dents si blanches. Il s'agit, il est vrai, d'agacer un autre pacha que celui auquel la provoquante odalisque appartient, un pacha tout-à-fait blasé, le

public; mais telle agacerie, qui n'est charmante que parce qu'elle est fugitive, dégénère en grimace si par hasard le crayon vient à la fixer. *Le Petit Tony* est une excellente figure d'enfant, pleine d'animation et de vie; et le portrait de M. Mélesville est l'un des meilleurs de l'exposition, soit comme pastel, soit même comme peinture. Il existe et pense.

L'aquarelle a encore perdu du terrain cette année; on le conçoit: c'est un genre que la mode a créé, et que la mode abandonne. Mais si les aquarellistes battent en retraite devant le pastel, les peintres de miniature tiennent bon, ralliés par Mmes de Mirbel et Jules Herbelin, toutes deux maîtresses du genre. A propos de ces deux dames, nous devons constater un mouvement assez singulier. Les femmes, que certains esprits chagrins, celles-ci disent jaloux, ont si largement dotées d'incapacité, et qu'à de rares exceptions près, ils ne veulent accepter dans les arts, les sciences et les lettres que comme propres tout au plus à établir des points de comparaison flatteurs pour l'amour-propre de l'homme dont ils font ressortir toute la supériorité; les femmes semblent décidément se révolter contre une injuste exclusion, et par cela même que l'on a voulu leur fermer la carrière de l'art, par une sorte de sentiment de contradiction que nous ne voulons pas croire naturel au sexe, elles s'y précipitent avec plus d'ardeur. Sachant que la fortune se range volontiers du côté des gros bataillons, elles ont soulevé le ban et l'arrière-ban, et c'est par centaines, cette fois, qu'elles se sont présentées aux portes du salon. On nous assure que le jury a tenu bon; cependant les cent quatre-vingt et quelques noms de dames et de demoiselles qui sont inscrits au livret nous feraient assez croire que les saint Pierre du Louvre ont eu des momens de faiblesse, et qu'ils ont tenu la porte largement entrebâillée. Nous ne nous plaindrions pas de leur indulgence, nous fermerions même les yeux sur l'intrusion d'un bon nombre de *margots*, si le nombre des femmes de talent était plus considérable et offrait un dédommagement suffisant. Il est bien quelques noms que nous pourrions citer, même après ceux de Mmes de Mirbel, Herbelin et Blondel. Mlle Boquet, comme peintre de porcelaine, mérite d'être distinguée; son portrait de Murillo d'après ce maître est largement traité. Mlle Anaïs Colin a fait preuve de talent comme peintre d'aquarelle. Telles et telles autres pourraient être mentionnées comme paysagistes ou portraitistes; mais le moyen de parler de tout? Avons-nous pu citer seulement les noms de M. Lemud, auteur du poème des *Hirondelles*, et de MM. Lafond, Caminade, Hédouin, Renoux et Joinville, qui, chacun dans leur genre, se distinguent par quelques qualités?

Les études d'architecture sont peu nombreuses cette année, mais sont en général très remarquables. M. Clerget a exposé ses belles restaurations du temple de Diane Leucophryné à Magnésie du Méandre, M. Victor Baltard ses grands dessins d'après les encadremens des loges de Raphaël au Vatican, et M. Alexandre Denuelle de curieuses études sur l'art décoratif en Italie. Cet art, que nos architectes et nos peintres ont peut-être regardé comme trop secondaire, est, de la part de M. Denuelle, l'objet d'études constantes et sérieuses, et c'est le résumé de ces études qu'il nous offre aujourd'hui. Son but a été de nous montrer comment, à toutes les époques où l'art a fleuri, la décoration a établi entre l'architecture, la sculpture et la peinture, une sorte d'indispensable liaison. Le champ était vaste. M. Denuelle a dû négliger nécessairement les époques intermédiaires et se borner à indiquer les principales évolutions de l'art. Il a donc choisi des spécimens de l'art décoratif qu'il a cru les plus propres à nous bien indiquer la marche que cet art a suivi. Des maisons d'Herculanum et de Pompeï il nous conduit dans les travées de Saint-François d'Assise, peintes par Cimabuë et Giotto, ou sous les voûtes ornées de mosaïques des églises de San-Miniato à Florence et de Saint-Marc à Venise, et de là sans transition dans les salles du Vatican, décorées par Raphaël et Pinturrichio. Les dessins de M. Denuelle sont exécutés avec soin, mais la division de son travail en quatre grandes époques arbitrairement choisies tend à le rendre incomplet. Des peintures de Pompeï aux peintures de Cimabuë et aux mosaïques de Saint-Marc et de San-Miniato la lacune est trop considérable, et nous eussions voulu que M. Denuelle nous présentât des modèles de l'art dans les douze siècles intermédiaires. Ces modèles, les catacombes romaines et les peintures des manuscrits eussent pu les lui offrir. Ces derniers monumens sont nombreux, et la singulière perfection de ceux que nous ont laissés les VIIIe et IXe siècles indiquerait vers cette époque une première et brillante renaissance de l'art, très curieuse à étudier. La richesse et le bon goût (c'est le mot) des ornemens et encadremens qui accompagnent les sujets peints et le texte des évangéliaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, et des Bibles et Évangiles de Charles-le-Chauve et de Lothaire, donnent lieu de croire que l'art décoratif jouissait alors d'une certaine faveur et tendait à acquérir l'importance qu'il prit trois siècles plus tard en s'unissant si étroitement à un nouveau système d'architecture et en subissant à son exemple une complète transformation.

La sculpture nous semble un art si grave et si élevé, dont la pratique sérieuse demande tant de force de volonté, une abnégation de

soi-même si complète, et un renoncement à toutes les petites jouissances de la vie et aux satisfactions quotidiennes de l'amour-propre, si rare aujourd'hui et partant si méritoire, que nous regrettons de ne pouvoir examiner que bien incomplètement les œuvres de ceux qui s'y livrent. Les *Fonts baptismaux* de M. Jouffroy, le *David* de M. Bonnassieux, la *Jeune femme* de M. Dumont et les bustes de M. Étex, sont les morceaux qui attirent d'abord notre attention. La composition du groupe de M. Jouffroy est des plus simples, et, à sa grace, on s'aperçoit qu'elle appartient à une femme. Trois jolis enfans, dans diverses attitudes, étendent leurs petits bras vers les branches d'une croix placée au milieu d'eux. M. Jouffroy a trouvé là un excellent motif à ces études d'une nature jeune et pleine qu'il comprend et rend si bien. Le sujet ou *l'invocation* n'est peut-être pas suffisamment déterminé; sont-ce les enfans qui invoquent? Je ne le pense pas. Je croirais plutôt que le premier de ces jolis espiègles, aux formes si potelées, qui pourra atteindre un des bras de la croix, va s'y jucher à cheval et narguer de là ses petits compagnons; c'est peut-être un contre-sens, mais j'aime mieux encore l'art compris de cette façon que cette fausse sensiblerie qui fait grimacer l'enfance d'un air si mélancolique.

Le *David* de M. Bonnassieux est mieux entendu comme sujet et révèle une sérieuse étude de l'art antique. Voilà bien l'audacieux enfant de la Bible. Il arme sa fronde; la pierre va partir; nous ne pouvons douter, à la fixité du regard, qu'elle ne frappe au but. Une fois le géant à terre, l'énergie ne fera pas défaut à son svelte et nerveux adversaire. Il lui suffira de quelques bonds pour se précipiter sur le colosse philistin, et d'un coup de cimeterre pour détacher l'effroyable tête. Cette figure de David est savamment étudiée. La tête a de la force et de la noblesse; il y a de très belles parties dans le torse et une vraie science de ciseau. On serait tenté d'accuser la jambe gauche de maigreur, et de trouver le deltoïde du bras qui tient la fronde un peu étranglé. Le buste de Mme la comtesse de C... est digne de l'auteur de *David;* le caractère de tête est singulier, mais bien saisi; il y a là une très heureuse application du style antique. C'est peut-être le meilleur morceau de l'exposition. Il existe une certaine analogie entre l'étude de *Jeune femme* de M. Auguste Dumont et le *Réveil de l'ame* de M. Legendre-Héral, non pas quant au sujet, mais quant à l'exécution et au modelé parfois un peu rond de certaines parties. Le mouvement de la jeune fille de M. Legendre-Héral exprime assez bien l'étonnement naïf que cause une sensation nouvelle; mais que signifie ce papillon qu'elle va saisir? Il y a plus de force et d'accent dans la

figure de M. Auguste Dumont, évidemment inspirée de la statuaire antique, et qui pourrait cependant s'appeler *l'éveil de la coquetterie.*

Des quatre bustes que M. Étex a exposés, les bustes de M. Sapey et de M. Odilon Barrot sont les plus remarquables. M. Étex, pour qui les difficultés d'exécution ne paraissent pas exister, s'attache avant tout à saisir l'expression intellectuelle du modèle et à nous montrer le caractère à l'aide de la physionomie. Les bustes de MM. Sapey et Odilon Barrot ne sont pas seulement très ressemblans, ils sont aussi parfaitement *existans*. Voilà bien la physionomie fine et réfléchie du tacticien politique, comme l'air de tête quelque peu olympien de l'orateur qui va lancer *les foudres* de sa parole. Le buste de Mme Adolphe Barrot, du même artiste, montre la souplesse de son talent. Nous aurions voulu peut-être un peu plus d'étude dans les bandeaux et en général dans toute la partie supérieure de la tête, qui nous semble traitée avec une simplicité par trop magistrale.

C'est par cette délicatesse de détails et par l'expression de certaines nuances fugitives et presque insaisissables de la physionomie, que se distingue le joli buste de la comtesse de Charlemont, par M. Moore, statuaire anglais, dont nous connaissons déjà quelques essais, et qui, cette fois, s'est surpassé. Il nous paraîtra toujours merveilleux qu'à l'aide d'une matière aussi rebelle que le marbre, on puisse exprimer, et cela sans raideur et sans grimace, un sourire qui va naître, et jusqu'à ce mouvement des lèvres qui précède la parole et qui n'est déjà plus le silence. Le buste de Mme la comtesse d'Argout, de M. Bartolini, que nous avions vu commencé dans l'atelier de ce maître à Florence, dénote un ciseau singulièrement habile. Les longs cheveux qui se déroulent des deux côtés du visage sont bien souples. Le buste de Mme A..., de M. Daniel, est l'un des meilleurs bustes de femmes du salon, et le buste de Mustapha Ben-Ismaël, de M. Jean de Bay, un des meilleurs bustes d'hommes.

La statue en marbre du *Duc d'Orléans*, par M. Jaley, dont la pose a de la dignité et où les accessoires sont généralement bien traités, pèche essentiellement par les proportions. Si une stature élevée et une tête moyenne annoncent la distinction, il ne faut cependant pas amincir et alonger la taille jusqu'à la rendre impossible, et diminuer les dimensions de la tête de façon à anéantir toutes facultés intellectuelles. Nous le disons à regret, mais nous ne pouvons regarder cette *longue* statue que comme une erreur d'un homme de talent.

Les statues officielles sont nombreuses cette année et ont toutes un air de famille, qui indique de la part des auteurs une trop grande

facilité à se satisfaire. C'est de *l'à-peu-près* médiocre. Nous préférons toutefois ces figures sans grand caractère, mais convenables, telles que le *Portalis*, de M. Ramus, le *Colbert*, de M. Debay, l'*Etienne Pasquier*, de M. Foyatier, le *Bessières*, de M. Molchneth, à ces personnages, si faux d'attitude, si violens de mouvement, dont on avait couvert le pont de la Concorde il y a vingt ans et qu'on a depuis relégués à Versailles. C'est déjà quelque chose d'être revenu au naturel et à la simplicité.

Le groupe en marbre de M. Bosio représentant l'*Histoire et les Arts consacrant les gloires de la France* rappelle, par une certaine disposition théâtrale, l'époque des statues du pont de la Concorde; mais la solennité du sujet y poussait, et dans l'allégorie, cette manière conventionnelle est en quelque sorte obligatoire. Le groupe de *Céphale et Procris*, que M. Rinaldi a envoyé de Rome, est de cette même école académique dont les sculpteurs italiens, qui veulent continuer Canova, suivent avant tout les traditions.

On a reproché aux artistes flamands et hollandais de n'avoir sacrifié qu'à une seule Vénus, à la Vénus *mammosa;* on ne pourrait, certes, adresser le même reproche à nos sculpteurs, la plupart si réservés, lorsqu'il s'agit d'accuser *certaines formes*, qu'on pourrait presque douter du sexe de leur modèle. Voyez par exemple l'*Eveil de l'ame*, de M. Legendre-Héral, la *Madeleine*, de M. Gechter, et la *Pomone*, de M. Gatteaux, chez laquelle une plus grande richesse de formes n'eût pas été déplacée, ne fût-ce que comme symbole. Un luxe extraordinaire dans ce genre distingue en revanche la *Cléopâtre*, de M. Daniel, et la *Velléda*, de M. Maindron, beaucoup trop dodue pour jouer le rôle de *jeune fille sauvage* dont elle a pris le costume, rôle auquel la Diane chasseresse eût été plus propre que la Vénus *genitrix*. L'auteur des *Martyrs* a pu dire que la fille des archidruides était une *espèce de sauvage*, mais fallait-il interpréter ces paroles d'une manière tout-à-fait *physique*, et donner pour tout vêtement, à la jeune Gauloise, une couronne de chêne et le pagne du Caraïbe ou le philabeg écossais? Les traits du visage sont lourds, l'expression est confuse et mignarde plutôt que mélancolique, et la couronne en forme de visière ôte tout caractère à la tête. Quelques parties de la figure prouvent que M. Maindron sait son métier de sculpteur; l'ensemble de sa composition annonce chez lui le besoin d'innover. Qu'à l'avenir il médite plus sérieusement son sujet, et qu'il s'occupe moins de ces petits effets de détail qui ôtent toute grandeur idéale à l'ensemble.

Plus d'une œuvre mériterait encore d'être signalée : l'*Oreste*, de

M. Chambard; les *Arts* et la *Bienfaisance*, de M. Ramus; le *Viala*, de M. Mathieu-Meusnier; l'*Adélaïde Kemble*, de M. Dantan jeune, et l'*Ecce Homo*, de M. Ottin, sont de ce nombre. Les modèles de *Bossuet*, de M. Feuchères, et de *saint François d'Assise*, de M. Rochet, et la statue couchée de *l'Évêque d'Hermopolis*, de M. Gayrard, annoncent également de sérieux efforts. Fermons cette liste, qui pourrait être plus longue, et qu'on nous permette une dernière observation qui s'applique moins à tel ouvrage en particulier qu'à une tendance générale de l'école sculpturale moderne, tendance qu'on ne saurait trop combattre.

Nous ne voudrions en aucune façon contrister des artistes de talent qui se sont voués au plus sérieux de tous les arts. — Il est si facile de formuler une condamnation tranchante, et il est si difficile d'être vraiment supérieur, en statuaire surtout. — Mais si leur situation nous intéresse, si nous aimons leur art, nous aimons encore plus la vérité, et cette vérité, nous la dirons, laissant à la conscience de chacun à s'en faire l'application. Si dans la peinture l'*à-peu-près énergique* peut se supporter, en statuaire il est intolérable. Imaginez en effet de la sculpture exécutée dans le procédé de M. Couture, sans souci du contour et des proportions, et voyez à quels monstrueux résultats vous arriverez. Figurez-vous maintenant de la sculpture *lâchée*, pour nous servir de l'expression en usage dans les ateliers, le marbre traité avec ce mépris de la précision, de la forme délicate et noble, avec cette complète absence d'études qu'on rencontre dans la plupart de ces grands tableaux religieux et historiques qui tapissent les murs du Musée, et voyez combien le résultat sera plus déplorable encore; car si le marbre est rebelle, c'est surtout entre les mains de l'homme sans conscience et de l'artiste médiocre de propos délibéré, c'est-à-dire médiocre par paresse et par une sorte de précipitation cupide plutôt encore que par impuissance. A l'exception de quelques rares individualités qu'on a eu le tort de ne pas laisser se produire, — (pourquoi, par exemple, fermer, cette fois encore, les portes du salon à M. Préault lorsqu'il tend à régler sa manière si vivement originale?) à ces exceptions près, l'école de sculpture moderne semble avoir renoncé à l'*à-peu-près énergique*. L'exposition de cette année pourrait nous faire craindre qu'elle n'eût pas une égale répugnance pour la sculpture *facile* et *lâchée*; car, il faut le dire, la médiocrité domine.

F. DE LA FALOISE.

BULLETIN.

La communication faite aux chambres du rapport de M. Dupetit-Thouars leur a livré l'examen de toute la question d'Otaïti. Les chambres peuvent maintenant, dans ce rapport et dans les autres pièces fournies quelques jours après, chercher la vérité, chercher les élémens du jugement qu'elles doivent porter sur la conduite du cabinet. Désormais la question n'est plus exclusivement diplomatique, elle est devenue parlementaire. On peut dire que plus que jamais c'est une affaire qui commence devant les chambres, et dont nécessairement elles devront poursuivre l'examen jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à se former sur ce grave incident une conviction claire et définitive.

Les deux discours que MM. Billault et Guizot viennent de prononcer peuvent être considérés comme une sorte d'introduction aux longs débats dont cette affaire sera l'objet. La semaine dernière, M. le ministre des affaires étrangères avait communiqué à la chambre un rapport de M. Dupetit-Thouars en date du 15 novembre 1843. Il y a deux jours, M. Billault, s'armant de ce rapport, s'est attaché à mettre en opposition les versions de l'amiral avec les assertions du cabinet. Comment éclaircir ces différences notables? Pour que les appréciations diverses du gouvernement et de l'amiral soient comparées en connaissance de cause, il faut que de nouveaux documens soient fournis.

Cette marche de l'opposition était facile à prévoir; c'est son jeu, c'est son droit. On lui communique un premier document, elle s'en sert pour établir le terrain de la discussion, pour constater des contradictions entre ce qu'a écrit M. Dupetit-Thouars et ce qu'ont dit les ministres à la tribune. Pour lui répondre, il faut nécessairement que le cabinet exhibe de nouvelles pièces. M. Billault a signalé l'importance que devait avoir, entre autres documens,

le rapport du capitaine Bruat. Il est même impossible que M. le capitaine Bruat n'ait pas fait deux rapports, l'un quand il se trouvait réuni à M. Dupetit-Thouars, l'autre quand l'amiral était à Valparaiso. « Par le passé, a dit M. Billault, par les difficultés qui ont entravé jusqu'ici la discussion de cette affaire, par les hésitations, pour ne pas employer un mot plus fort, par les hésitations perpétuelles du ministère, nous sommes en droit de n'avoir dans les paroles du cabinet qu'une confiance très limitée. » On ne saurait accuser M. Billault de violence dans le langage. Il a eu l'art de toucher les points les plus délicats avec une convenance qui n'a rien ôté à la force de ses argumens. Toutes les difficultés ont été indiquées, la question politique a été posée avec une netteté lumineuse.

M. le ministre des affaires étrangères a répondu en communiquant de nouvelles pièces. C'était ajourner le débat. Ces pièces, il faut les lire. L'opposition a besoin d'en constater le contenu avant de continuer sa conversation avec le ministère. Si le cabinet n'a pas communiqué plus tôt ces documens, c'est qu'il avait craint de faire obstacle, par une publication intempestive, au rappel du consul Pritchard, rappel que le gouvernement français désirait sans toutefois l'avoir demandé. Ici M. Guizot a rendu à M. Peel, à lord Alberdeen, les politesses que ces derniers lui ont faites il y a six semaines. Il a déclaré que ce rappel avait été de la part du cabinet anglais un acte entièrement spontané.

Quels sont, suivant M. Guizot, les principes de la matière en fait de communication aux chambres? Le gouvernement a le droit de ne pas publier toutes les pièces, de choisir celles dont il croit la communication utile; il a aussi le droit de retrancher dans celles qui sont publiées ce qu'il peut y avoir de dangereux pour le pays. En thèse générale, ces principes sont vrais; mais ici l'application suscite mille difficultés. Pour apprécier jusqu'à quel point M. Dupetit-Thouars a eu raison dans sa conduite et dans le parti qu'il a pris de changer le protectorat en souveraineté, il faut connaître tous les faits, il faut pouvoir suivre dans tous les détails les procédés que l'Angleterre a eus à notre égard. Comment arriver à cette appréciation équitable, si tout n'est pas publié, si l'on ne communique que des documens choisis dans lesquels encore on aura retranché les choses estimées dangereuses?

L'Angleterre et la chambre ont paru également redoutables à M. le ministre des affaires étrangères, et il a voulu les ménager, les satisfaire l'une et l'autre. Il a communiqué des pièces à la chambre pour lui complaire en l'initiant à l'examen d'une affaire importante, mais il ne les a pas communiquées toutes, de peur d'irriter le gouvernement anglais.

Le désaveu précipité de M. Dupetit-Thouars a été une faute grave; mais, une fois entré dans cette voie, n'aurait-il pas été plus conséquent et plus sage au point de vue de la politique adoptée par le cabinet de refuser en ce moment toute communication sur cette affaire? Le cabinet pouvait dire à la chambre : « Votre droit d'examen est entier, seulement il est utile d'en

ajourner l'exercice; vous n'avez pas approuvé ma conduite, vous avez résolu d'attendre; je vous demande d'attendre encore, quelques semaines n'ont pas changé la question. » En parlant ainsi, on montrait au moins le courage d'assumer sur soi la responsabilité entière de ce qui avait été fait, on n'alimentait pas une question irritante.

Car, enfin, à ne prendre que le rapport de M. Dupetit-Thouars, que penser de la conduite des Anglais à notre égard? Nous sommes en paix avec l'Angleterre, les deux gouvernemens parlent entre eux d'entente cordiale, et nous apprenons qu'à Otaïti des officiers anglais n'ont pas fait une action, une démarche qui n'ait eu une tendance hostile envers la France. Voilà des faits graves tout-à-fait indépendans du jugement qu'on peut porter sur les actes de M. l'amiral Dupetit-Thouars.

Si, par des communications incomplètes, le cabinet a résolu d'associer la chambre à sa politique et de l'en rendre solidaire, c'est une raison de plus pour la chambre de procéder avec la circonspection la plus extrême. Un cabinet peut se tromper, c'est fâcheux. Toutefois, à ses erreurs, il y a des remèdes; mais la représentation du pays ne saurait, sans les plus grands inconvéniens, engager sa responsabilité dans des questions où l'honneur du pavillon est en jeu. La chambre ne saurait donc apporter trop de prudence dans ses démonstrations sur un sujet aussi délicat. Elle a toujours montré une grande sollicitude pour la puissance de notre marine. Qu'elle n'oublie pas ces sentimens et ces pensées dans l'appréciation qu'elle va faire de ce qui s'est passé à Otaïti. D'ailleurs, comme l'a dit M. Guizot, c'est un fait qui commence. La plus simple prudence conseille donc d'attendre les évènemens avant de prononcer un jugement décisif. En admettant même que le consul Pritchard quitte bientôt Otaïti, il y restera toujours assez d'adversaires de la France, et les difficultés ne s'évanouiront pas comme par enchantement.

La chambre des pairs a eu aussi sa discussion sur Otaïti; elle en a pris l'initiative à l'occasion des fonds secrets. C'est à la tribune de la pairie que M. Guizot a fait un exposé des faits dont M. Billault a signalé les contradictions avec le rapport de M. Dupetit-Thouars. M. le comte Mathieu de La Redorte a très solidement prouvé que le protectorat devait, dans un temps donné, aboutir à la souveraineté, et que la refuser aujourd'hui, cette souveraineté, c'était une faiblesse funeste à notre politique, à nos missionnaires, à notre commerce. Mais le plus grand intérêt de la discussion des fonds secrets au Luxembourg n'a pas tant été dans les questions du dehors que dans les affaires intérieures, dans les affaires religieuses. Comme si la pairie avait voulu préluder aux grands débats qui vont s'ouvrir devant elle sur la liberté d'enseignement, elle a surtout accordé son attention à la question des rapports de l'église et de l'état.

M. le comte de Montalembert, que pendant près de deux ans des devoirs privés avaient tenu éloigné de Paris, a reparu à la tribune, et, comme s'il eût voulu réparer le temps perdu, il a parlé pendant deux heures et demie.

Quoique nous ne partagions aucune des opinions de M. de Montalembert, et quoiqu'il exprime souvent sa pensée avec une intolérance blessante, nous ne saurions en vérité éprouver aucune irritation contre ce jeune et brillant orateur. Il est si convaincu, il est tellement sous le charme de ses croyances, qu'il nous intéresse alors même qu'il nous persuade fort peu. Pour toute autre personne qui aurait son nom et son écusson dans une des salles des croisades de Versailles, il y aurait manque de goût à le rappeler à la tribune; mais quand M. de Montalembert s'écrie que les fils des croisés ne reculeront pas devant les fils de Voltaire, il est plutôt inspiré par la foi catholique que par la vanité du gentilhomme. L'originalité de M. le comte de Montalembert est d'être catholique comme personne ne l'est plus; ce n'est pas seulement chose rare, c'est chose unique. C'est en toute sincérité que le jeune pair oublie qu'il y a au monde autre chose que l'église, comme par exemple l'état, la science humaine. Non, l'église telle que l'avait conçue Grégoire VII, menant les peuples, dominant les rois, constituant à elle seule la pensée, la vie de l'homme et de l'humanité, cette église est pour M. de Montalembert l'*alpha* et l'*oméga* des choses. Aussi avec quel mépris il nous parle de tout ce qui n'appartient pas à l'église, des magistrats, des professeurs, des conseillers d'état! Et l'église gallicane avec ses libertés, quelle pauvreté! Voilà enfin une conviction robuste, une conviction vraie, que rien n'ébranle, que rien ne trouble. Du haut des traditions du moyen-âge, le jeune pair méprise et excommunie son siècle; c'est un contemporain de saint Bernard, dont nous espérons que bientôt il nous donnera la vie.

Peut-être M. le ministre de l'instruction publique a-t-il pris d'une manière trop sérieuse, trop passionnée, les excentricités de son enthousiaste adversaire. Plus calme, il l'eût mieux dominé. Il ne s'agissait pas tant de faire une réponse à M. de Montalembert que de lui donner une leçon. Avec le tact qui lui est familier, M. Villemain l'avait bien compris; mais l'irritation que lui avait causée le discours du jeune pair ne lui avait pas laissé tout le sang-froid nécessaire pour se servir de tous ses avantages. Le lendemain, M. de Montalembert a eu l'honneur d'être encore réfuté par deux orateurs, M. le garde-des-sceaux et M. Rossi. M. Martin du Nord a su bien remplir le devoir qui lui était plus particulièrement imposé de défendre les libertés de l'église gallicane, le concordat et les articles organiques. Quant à M. Rossi, il a saisi avec art l'occasion qui lui était offerte d'exprimer une pensée à la fois politique et religieuse. C'est avec une supériorité véritable qu'il a redressé toutes les erreurs de M. le comte de Montalembert. Le jeune pair avait prétendu que l'église n'avait jamais changé; M. Rossi lui a demandé où il avait appris l'histoire. On s'aperçoit que l'histoire de M. de Montalembert n'est pas celle de tout le monde, celle qu'enseigne l'Université. M. Rossi a fort bien remarqué que l'église n'avait pas commencé par vouloir s'immiscer dans le gouvernement des choses de ce monde, que plus tard elle l'a voulu, puis qu'enfin elle a cessé de le vouloir. « Dans le pays qui m'a

vu naître, a dit M. Rossi, l'église a appuyé le triomphe des libertés populaires; plus tard, et ailleurs, elle a appuyé les principes monarchiques, et dans tout ce qui regarde sa conduite à l'extérieur, l'église a toujours su tenir compte des faits. » M. Rossi a parlé de l'église en Italien spirituel et instruit qui en connaît le génie et l'histoire, il a satisfait tout le monde quand il a exprimé l'espoir que l'église saurait comprendre les nécessités d'un gouvernement libre, comme elle avait compris d'autres nécessités sociales. Après la poétique exubérance de M. de Montalembert, la chambre a écouté avec un plaisir véritable la parole ingénieuse et grave d'un homme politique rappelant son jeune collègue à la réalité, et replaçant la question sur ses véritables bases. M. Rossi a obtenu un grand et légitime succès.

Nous avons relu le rapport de M. le duc de Broglie sur le projet de loi de l'instruction secondaire. Ce morceau porte sans doute l'empreinte des qualités éminentes de l'esprit de son auteur; néanmoins il est plusieurs points où l'on désirerait soit encore plus de clarté, soit d'autres solutions. Nous croyons pouvoir attribuer ces imperfections à cette cause principale, que M. le duc de Broglie a surtout été frappé du principe de liberté, et qu'il lui a donné la priorité sur le droit de l'état. Contrairement aux anciennes maximes de la monarchie française, aux principes de la révolution sanctionnés sur ce point par Napoléon, M. de Broglie préfère l'enseignement de la famille à l'enseignement de l'état. Cette pensée se trahit dans tout son rapport. Rien n'est plus respectable que la famille, son foyer, ses influences, ses enseignemens; mais il ne serait ni sage ni politique d'abaisser l'état devant elle, et d'inspirer à la famille la prétention qu'elle doit être considérée comme plus compétente que l'état pour l'éducation des générations nouvelles.

Quand la charte a enregistré la liberté d'enseignement parmi ses promesses, elle n'a pas entendu faire déchoir l'état de la priorité qui lui appartient. Tout le monde a compris qu'il s'agissait d'associer à l'instruction publique l'instruction privée, mais non pas de faire de cette dernière le principal moyen d'éducation. Cependant la commission de la chambre des pairs et son honorable rapporteur se défient tellement des établissemens de l'état, qu'ils ont imaginé de donner aux familles un droit de surveillance sur ces établissemens. Dans les établissemens publics, l'instruction religieuse est donnée par des prêtres ou des ministres. La commission de la pairie ne s'est pas contentée de cet état de choses, elle a voulu que les pères de famille pussent, s'ils le jugent convenable, faire instruire leurs enfans dans ces établissemens par un ecclésiastique ou par un ministre de leur choix. Se figure-t-on les établissemens publics visités, envahis tous les jours par des prêtres, des ministres protestans, même par des rabbins? Toutes ces personnes, étrangères à ces établissemens, y auront cependant par le fait droit de surveillance et en quelque sorte d'inquisition, puisqu'ils interrogeront sans cesse la conscience des enfans.

La commission de la pairie pense aussi que le nombre d'heures consacré dans les colléges à l'instruction religieuse n'est pas suffisant. Elle exprime le désir qu'à l'avenir les aumôniers aient à cet égard le temps nécessaire. Si ce désir est satisfait, il arrivera que désormais les aumôniers feront dans les colléges un véritable cours de religion positive. Maintenant, rapprochons de l'expression de ce désir cet autre vœu de la commission que l'enseignement de la philosophie soit presque uniquement réduit à la logique, et nous reconnaîtrons clairement les tendances auxquelles ont obéi la commission de la pairie et son rapporteur.

On a voulu déplacer l'influence morale et la mettre tout entière du côté des familles et des différens cultes. L'état, ses établissemens, ses magistrats, son enseignement rationnel, sont tenus, pour ainsi parler, dans une sorte de suspicion. On croit devoir prendre à leur égard des précautions calculées avec soin.

Nous n'avons point d'inquiétude pour l'indépendance de l'esprit philosophique en France; cette indépendance saura toujours se faire respecter. Les grandes questions philosophiques, écartées avec raison peut-être de l'instruction secondaire, n'auront plus tard que plus d'attrait pour les esprits que leur vocation naturelle appellera à les traiter. Mais aussi il importe que nos législateurs sachent bien ce qu'ils vont faire. En donnant beaucoup plus d'extension à l'instruction religieuse, et beaucoup plus d'influence aux ministres des cultes, ils introduisent dans l'enseignement public un changement dont on ne peut calculer la portée. C'est un appel à l'enthousiasme, au prosélytisme religieux, et par une réaction inévitable à l'examen, aux luttes philosophiques. Si c'est là le but qu'on veut atteindre, c'est bien, mais du moins il ne faut pas qu'on y marche sans le savoir.

Il y a des personnes qui pensent que lorsque la loi sur laquelle délibère la pairie sera, votée tout sera terminé. Cette illusion est singulière. Il serait plus juste de dire que tout commencera. Nous entrerons dans la lutte. Tendances industrielles, tendances littéraires, tendances scientifiques, tendances religieuses, tous ces différens principes voudront se combattre, se supplanter. L'état, qui pouvait seul les coordonner et les faire vivre en bonne intelligence, se trouvera trop affaibli pour continuer d'exercer avec puissance cette influence salutaire. Nous allons vers un avenir inconnu. Les grands jours de l'Université de France sont passés.

Nous demandions dernièrement, au sujet des cordons qui ont été échangés entre les cabinets de Madrid et de Paris, nous demandions si le gouvernement français était bien certain de pouvoir toujours approuver les actes du ministère espagnol. La réponse ne s'est pas fait attendre. Voici un décret sur la liberté de la presse, émané purement et simplement de l'omnipotence ministérielle. Le cabinet présidé par M. Gonzalès Bravo déclare qu'il ne balance pas à entreprendre une grande réforme avec une entière conviction, bien qu'il se reconnaisse privé des pouvoirs nécessaires. Mais pourquoi ne

pas les demander aux cortès, pourquoi ne pas les chercher au sein de la représentation nationale, ces pouvoirs nécessaires? On ne se cache plus, on abandonne tout-à-fait les erremens constitutionnels pour la politique absolutiste. Isabelle exerce le pouvoir comme pourrait l'exercer don Carlos; le frère de Ferdinand est proscrit, mais on applique ses principes. Jusqu'à présent nous avions espéré mieux. Nous avions cru que les conseillers d'Isabelle étaient animés de sérieuses intentions constitutionnelles, et que pour mieux affermir le trône ils voudraient l'appuyer sur une liberté raisonnable. Au lieu de cela on gouverne en hommes de parti, on exploite la victoire, on perpétue la dictature.

Que chez un peuple neuf dans la pratique de la liberté, il faille une répression ferme des délits de la presse, nul n'en doute. Mais pour être vraiment efficace, cette répression doit émaner du pouvoir législatif; autrement elle a toute l'apparence d'une tyrannie arbitraire. Le nouveau décret, publié dans la *Gazette de Madrid*, exige de tout éditeur de journal qu'il remplisse des conditions pécuniaires très fortes; il énumère les différens délits de presse qui sont les écrits subversifs, séditieux, obscènes ou immoraux; il en punit les auteurs de grosses amendes et de la privation de leurs emplois et fonctions; il atteint des mêmes peines ceux qui auront copié ou traduit des papiers étrangers, des articles susceptibles d'être poursuivis en Espagne; il rétablit la censure préalable pour les ouvrages traitant des dogmes et de la morale de la religion chrétienne. On voit dans quelles étroites limites est aujourd'hui renfermé le droit de discussion. Voilà de quoi notablement exercer le patriotisme et le courage des publicistes et des écrivains de l'Espagne. Si la liberté de pensée est devenue pour les Espagnols un besoin véritable, ils lutteront pour la conquérir avec les armes d'une discussion grave et légale. Dans aucun pays une liberté réelle de la presse ne s'est établie sans d'énergiques et persévérans efforts. Les Espagnols pourront se rappeler les luttes que nous avons soutenues en France sous la restauration.

Il a peut-être paru piquant à Marie-Christine et au général Narvaez de voir un ancien journaliste, M. Gonzalès Bravo, figurer parmi les principaux promoteurs des mesures répressives contre la presse. La réaction est complète. Notre ambassadeur a-t-il été consulté? Ses conseils ont-ils été entendus? On ne peut se dissimuler qu'en raison des dernières politesses échangées entre les deux cours de Paris et de Madrid, notre gouvernement paraît acquiescer tout-à-fait à la politique du ministère espagnol. Point d'amnistie, point de cortès, la presse régie par ordonnance, voilà ce qu'approuve aujourd'hui le gouvernement français. Pourquoi donc don Carlos est-il à Bourges?

En Turquie, le gouvernement du sultan ne peut pas ou ne veut pas étendre sur les chrétiens de la Roumélie une main tutélaire. Les atrocités commises par les Albanais dépassent toute créance. Le pacha qui commande en Roumélie n'a pas de forces suffisantes pour avoir raison de ces brigands.

On a vu des villages peuplés de chrétiens embrasser l'islamisme pour échapper, si cela était possible, aux violences des Albanais, qui se vantent de propager par le glaive la foi du prophète. C'est véritablement une lutte entre les deux religions. On parle enfin de l'intervention positive de l'Autriche et de la Russie. Nous verrons ce que produira ce tardif accord des puissances chrétiennes.

DU PROJET DE LOI SUR LA RÉFORME DES PRISONS.

La chambre des députés doit entamer, dans quelques jours, la discussion du projet de loi sur les prisons. Cette mesure ne paraît pas être plus en faveur auprès des députés que dans la presse. On assure que M. Odilon Barrot, M. Billault, M. Dupin, et la plupart des membres de la gauche et du centre gauche, sont très prononcés contre le projet. Les brochures publiées par M. de La Rochefoucault-Liancourt, avec l'assentiment d'un grand nombre de ses amis, montrent que les députés du centre n'ont pas plus de goût que ceux de l'opposition pour les rigueurs très peu salutaires du système pensylvanien. On assure que le ministère, ébranlé par cette clameur à peu près universelle, et cédant aux suggestions de la prudence, désirait ajourner le débat; mais le rapporteur de la commission, M. de Tocqueville, avec un courage qui l'honore, a insisté pour une épreuve publique de ses opinions, au risque d'essuyer un échec désormais à peu près certain.

L'épreuve a déjà commencé dans une autre enceinte. M. Ch. Lucas ayant lu à l'Académie des Sciences morales, dans les séances du 10 et du 17 février, un mémoire remarquable sur l'état du système pénitentiaire en Europe et aux États-Unis (1), qui a conclu, comme le travail de M. Léon Faucher, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février, à la condamnation de l'emprisonnement solitaire; M. de Tocqueville a pris la parole pour défendre le système du projet de loi. Nous avons sous les yeux le compte-rendu de cette discussion préliminaire, imprimé dans *le Moniteur*, avec la sanction de l'Académie; tout ce que nous en pouvons dire, c'est qu'elle ne contribuera pas à réhabiliter le système pensylvanien. M. Lucas avait énuméré les déplorables conséquences de la détention cellulaire de jour et de nuit, pour la santé et pour la raison des détenus. Il avait rappelé que la Prusse et la Suisse, après avoir fait l'expérience de ce régime cruel, venaient d'y renoncer, et que l'Angleterre, en y persistant, avait cru devoir en limiter la durée à dix-huit mois. Qu'a répondu à cela M. Tocqueville? Il a persisté dans le paralogisme qui est la base de son rapport. Au lieu d'expliquer comment il se faisait qu'aux États-Unis, dans le même pays et avec la même population, la prison de

(1) Se vend au profit des jeunes libérés, chez Joubert, rue Dauphine, 29.

Philadelphie comptât, depuis plusieurs années, près de quatre décès sur cent détenus présens, tandis que, dans les prisons qui suivent le système d'Auburn, la mortalité était à peine de deux pour cent; l'honorable académicien a cherché à établir des rapprochemens contre nature, il a comparé la mortalité de nos maisons centrales à celle de Philadelphie. Quant aux exemples nombreux de démence que ce pénitencier a fournis, M. de Tocqueville allègue une *sorte d'épidémie*, une épidémie qui aurait duré cinq ans. « Mais, ajoute-t-il aussitôt, en 1842 il n'y en a plus de traces. » En effet les inspecteurs de Philadelphie ont fait disparaître ces traces, autant qu'il a dépendu d'eux. Ce n'est qu'en 1838 qu'ils mentionnent pour la première fois, dans leur rapport, les cas de folie qui s'étaient déclarés pourtant dès l'année 1835; et à partir de 1840, ils suppriment toute mention de ces faits, ce qui ne signifie pas que la démence ait cessé d'être le résultat de l'emprisonnement solitaire, mais ce qui donne bien plutôt le droit de supposer qu'elle y sévit avec un redoublement de fureur.

Ceci nous amène à signaler, après M. de La Rochefoucault, un incident au moins étrange de ce débat. L'administration a fait distribuer aux chambres, sous ce titre : *Documens sur le pénitencier de l'Est*, une prétendue traduction des rapports publiés par les inspecteurs de Philadelphie, dans laquelle on a supprimé plusieurs passages de ces rapports qui pouvaient jeter de la défaveur sur l'emprisonnement solitaire. Nous savons que l'administration est restée étrangère à ces mutilations, et l'on ne pourrait pas sans injustice lui en renvoyer la responsabilité; mais il est permis de déplorer ce qui arrive. Les publications administratives font autorité; on reçoit comme parole d'Évangile les renseignemens qui émanent de cette source; et si l'ivraie allait croître ainsi à côté du bon grain, la moralité du pouvoir finirait par être compromise aux yeux des populations.

L'administration imprime en ce moment un rapport sur la mortalité dans les prisons françaises. Ce tableau, quelque sombre qu'il puisse être, contiendra plus d'un genre d'enseignement. Toutefois nous verrions avec regret qu'on le fît servir d'argument à l'appui du projet de loi, et que l'on organisât une espèce de fantasmagorie pour emporter d'assaut l'adhésion de la chambre, à l'aide de l'effroi que l'on aurait jeté dans ses rangs. Depuis quelques années, la mortalité s'est accrue dans nos maisons centrales; jusqu'en 1839, on avait constaté un décès sur quinze détenus environ; depuis quatre ans, on compte un décès sur douze détenus. A quelle cause doit-on attribuer cet affligeant résultat? M. de Tocqueville en accuse la circulaire du 10 mai 1839, par laquelle M. de Gasparin, alors ministre de l'intérieur, modifia, dans l'intérêt de la discipline, le régime intérieur de nos prisons. « Vous avez cherché, dit-il, à introduire le système d'Auburn, c'est-à-dire le travail en commun et en silence; voilà les conséquences de votre innovation. »

Nous en demandons pardon à M. de Tocqueville; mais sans nous porter les champions de la règle d'Auburn avec la même chaleur qu'il met à dé-

fendre le système de Philadelphie, nous contestons que cette règle ait été appliquée en France. La discipline d'Auburn combine le travail en commun et en silence pendant le jour, avec l'isolement cellulaire pendant la nuit. Or, les maisons centrales ne renferment pas de cellules autres que les cellules ou cachots de punition, et les détenus couchent dans des dortoirs où ils sont parqués par deux ou trois cents sans aucune autre surveillance que l'inspection que l'on fait accidentellement du dehors. Quel régime moral serait possible au milieu de ces effroyables agglomérations?

L'arrêté du 10 mai 1839 a eu, sans doute, et il devait avoir des conséquences funestes pour la santé des détenus. Cette réforme a été entreprise en dehors des conditions vitales de toute réforme. Dans le système d'Auburn, les bâtimens ont de l'air et de l'espace; l'exercice que prennent les détenus fait diversion à la contrainte morale du silence, et une nourriture abondante et substantielle répare leurs forces après le travail. Dans le système de l'arrêté rendu en 1839, on a fait tout le contraire : on a supprimé la cantine, qui offrait aux détenus un supplément de nourriture, et cela au moment où l'on introduisait le travail du soir, qui s'ajoutait ainsi au travail de la journée; de plus, on a resserré tous les liens de la discipline, on a garrotté tous les mouvemens du détenu, sans considérer que le défaut d'air et d'espace dans nos maisons centrales rendait l'exercice pris à l'air libre et une certaine liberté d'esprit indispensables à la santé. Enfin, et voici la principale cause de la mortalité, la population des maisons centrales, population déjà surabondante, s'est accrue d'année en année. Il a fallu entasser les détenus dans les dortoirs ainsi que dans les ateliers; et si quelque chose a le droit de nous surprendre, c'est que le typhus ou toute autre épidémie n'ait pas emporté la moitié de ces malheureux. M. de Tocqueville et, après lui, M. de La Rochefoucault, font remarquer que la mortalité, qui n'était en 1837 que de 1 sur 19 4/5 dans la maison de Clermont (Oise), et de 1 sur 16 1/5 dans celle de Fontevrault, s'élevait en 1841 à 1 sur 12 à Clermont, et en 1843 à 1 sur 8 5/8 à Fontevrault. On comprendra cette funèbre progression, quand on saura que Clermont, qui ne renfermait en 1837 que 436 détenus, en comptait 785 en 1841, et que Fontevrault avait vu, de 1837 à 1843, le nombre de ses détenus s'accroître de 1620 à 1862. Au surplus, il existe à Fontevrault un quartier, celui des jeunes détenus, où l'encombrement est moindre et où la population travaille en partie dans les champs; en 1842, cette population a présenté 6 décès sur 145 détenus, et en 1843, 3 décès sur 191 détenus. Que l'on compare ce résultat à ceux du pénitencier de la Roquette, où, sous l'empire du régime pensylvanien, la mortalité est de 11 sur 100.

Un dernier mot. M. de Tocqueville a contesté, devant l'Académie des Sciences morales, l'exactitude des renseignemens fournis sur la maison de Pentonville par un journal très accrédité en Angleterre, *le Times*, qui avançait que quarante détenus malades avaient été transférés de cette prison à l'hôpital de Woolwich. Cette allégation paraissait confirmée par le silence du

gouvernement anglais ; et le rapport publié depuis par les inspecteurs, MM. Crawford et Russell (*home department*), ne faisant aucune mention des résultats de l'année à Pentonville, on avait dû prendre pour un aveu les réticences de cette publication. Aujourd'hui, tous les doutes sont dissipés. A la demande de M. Duncombe, la chambre des communes a ordonné, le 27 février, la production des documens qui constataient le nombre des morts, des cas d'aliénation et de maladies survenus en 1843 dans la nouvelle prison. Ils confirment, à quelques unités près, comme on va le voir, la déclaration du *Times* et les inductions que M. Léon Faucher en avait tirées.

Le nombre des prisonniers qui sont sortis de Pentonville en 1843 est, non pas de 40, mais de 34. Un seul a été gracié; 2 sont morts; 3 ont été transférés à l'hospice de Betlehem pour cause de folie, et leur démence continue; 4 ont été transférés à Milbank ou à Woolwich, parce que leur caractère résistait à la discipline de la maison; 3 autres, renvoyés à Milbank, comme étant d'un esprit faible, et sans doute de peur que l'emprisonnement solitaire ne les rendît complètement fous, sont maintenant dans un parfait état de santé; 5 détenus, parmi lesquels quatre jeunes gens de dix-huit ans, ont été recommandés à la clémence de la reine, comme atteints d'une incurable phthisie; 16 enfin ont été transférés à l'hôpital de Woolwich, sous prétexte de maladies qui les auraient atteints avant leur entrée dans la prison; mais ce qui prouve la futilité de cette assertion, c'est qu'à l'exception de deux dont l'état reste le même, tous les autres ont vu leur santé se rétablir une fois qu'ils ont eu franchi les murs de la prison.

Nous terminerons par une observation essentielle. La maison de Pentonville n'est habitée que depuis un an; les détenus qui la peuplent sont des prisonniers que l'on choisit en raison de leur vigueur et de leur jeunesse. Si l'emprisonnement cellulaire en abat néanmoins un aussi grand nombre, que sera-ce quand on aura soumis à ce régime tous les détenus sans distinction? Enfin, l'on avait affirmé que l'entretien des détenus à Pentonville ne coûterait pas plus que dans les autres prisons. Or, les documens officiels attestent qu'en 1843 chaque détenu du pénitentiaire-modèle a coûté à l'état 1,000 francs, si l'on ajoute aux dépenses de nourriture l'entretien des bâtimens, et 750 francs, si l'on déduit ces frais. 750 francs représentent le double de ce que coûte chez nous l'entretien d'un ouvrier libre. Si la réforme pensylvanienne doit entraîner partout d'aussi grandes dépenses, quel sera le gouvernement assez riche et assez imprudent pour en faire les frais?

F. Bonnaire.

VOYAGE

DE M. FITZ-GERALD

A LA RECHERCHE DES MYSTÈRES.

Les Adieux à sa Famille.

— Ne partez donc pas, mon ami! c'est votre chère Sophia qui vous en supplie, c'est votre fille adorée, votre Nel, qui se joint à moi pour vous engager à rester. Ne soyez pas insensible non plus à la prière du vénérable M. Crock, votre meilleur ami. Que vous manque-t-il ici? N'êtes-vous pas riche, heureux, estimé, adoré de tout le monde?

— Je sais, répondait avec un flegme qui ne manquait pas de tendresse M. Fitz-Gerald, que je suis très riche, que vous et votre fille serez très affligées de mon départ, que M. Crock me regrettera beaucoup; je sais aussi que je suis président de vingt-trois clubs de Londres, mais tous ces liens que je brise avec douleur ne sont pas assez puissans pour m'empêcher d'accomplir ma résolution, une résolution mûrie en silence, calculée avec sang-froid...

— Dites avec dureté.

— Milady!

— Oui, avec dureté; n'est-ce pas, monsieur Crock? Si vous alliez

recueillir un héritage, même en Californie, réclamer une créance, fût-ce à Pékin, sauver la vie à quelqu'un de vos semblables, je me tairais, j'accepterais le délai indéfini que vous prenez pour faire ce voyage, mais vous nous faites un mystère...

A ce mot de mystère, M. Fitz-Gerald pâlit, trembla et tressaillit. Sa femme reprit.

— Mais vous nous faites un mystère du motif, sans doute périlleusement exceptionnel, de votre départ pour un pays que vous ne nommez pas. N'est-ce pas nous dire que vous craignez de ne plus revenir au milieu de votre famille?

— Je n'ai pas nié ce péril, répliqua M. Fitz-Gerald, mais, en honnête homme, j'ai pris toutes mes précautions pour que vous ne veniez à manquer de rien, si le sort veut que je ne vous serre plus dans mes bras, vous, ainsi que ma chère et blonde Nel et mon honorable ami et associé M. Crock.

— Je n'approuve pas ce voyage, dit à son tour M. Crock, bien que la prudence de M. Fitz-Gerald me soit un garant de l'intérêt qu'il porte à sa famille. Le saint livre dit : « Si tu es sage, tu n'iras pas voir fumer le toit de l'étranger, et tu ne baigneras tes pieds que dans ton fleuve. »

— Je vous jure, mon cher monsieur Crock, s'écria M. Fitz-Gerald, que j'ai assez vu fumer les cheminées de Londres et couler l'eau de la Tamise pour ne pas me déranger afin de voir d'autre fumée et d'autre eau. Je cours après une satisfaction plus grande et plus réelle.

— En est-il d'autre plus grande et plus réelle que celle de vivre pour nous qui vivons pour vous?

— Mon cher monsieur Crock, reprit Fitz-Gerald sans s'arrêter aux lamentations répétées de sa femme et de sa fille, le spirituel et le temporel de ma maison vont désormais relever uniquement de vous. Ministre et négociant, vous répondez de l'ame et des intérêts des objets qui me sont chers. Quand je reviendrai, si jamais je reviens, je désire trouver mes richesses accrues et la paix de ma maison bien établie. Nous attendons, vous le savez, deux vaisseaux de la Jamaïque.

— Et notre filature de coton est en voie de prospérité, ajouta le ministre Crock.

— Tout est dit, reprit ensuite M. Fitz-Gerald en ramenant sur son cœur ému sa femme et sa fille, la blonde Nel, qui pleurait et ne cessait de murmurer : Oh! mon père, restez, nous vous aimerons toujours bien. De la main qui ne pressait pas contre lui ces deux

êtres chéris, il serrait la main de l'estimable M. Crock, attendri à deux titres comme associé et comme ami, mais ne versant aucune larme parce qu'il était aussi ministre de la sainte religion anglicane.

—Adieu! cria-t-on à M. Fitz-Gerald par le haut de l'escalier; adieu! lui cria-t-on en agitant des mouchoirs par la croisée; adieu! adieu! entendit-il jusqu'à ce qu'il fût au bout de la rue où il demeurait.

Comme il est toujours nuit à Londres, il était naturellement nuit quand M. Fitz-Gerald s'arrêta à quelque mille pas de sa maison et au milieu d'un carrefour assez désert.

—Commençons, se dit-il en tirant un portefeuille de sa poche et en sortant de ce portefeuille une vaste enveloppe de lettre.

Il ouvrit cette enveloppe immense, semblable aux plis ministériels, et il y glissa une foule de petits carrés d'un papier soyeux et d'un maniement très élastique. Pendant plusieurs minutes, il se livra à cet exercice, sans s'occuper si les gens qui passaient le remarquaient ou non. Sous ses doigts agités, l'enveloppe grossit à vue d'œil et atteignit des dimensions telles qu'il devenait douteux qu'elle pût jamais s'introduire par l'ouverture de la boîte aux lettres vers laquelle se dirigeait M. Fitz-Gerald. Notre personnage, jugeant en dépit de toutes les hypothèses qu'elle passerait par le trou de la boîte, abattit le coin volant sur les trois coins fixes, prit un petit pain à cacheter bleu dans la poche de son gilet, le mouilla à peine, et avec le pouce scella négligemment son pli. Puis il écrivit au crayon sur cette enveloppe monstre : *A M. Fitz-Gerald.* Rien que ces mots : *A M. Fitz-Gerald.*

La Maison Blonde.

Rien qu'à voir les trois têtes blondes laissées par M. Fitz-Gerald dans sa maison, on pouvait dire qu'il y avait laissé trois anges. On connaît la beauté des femmes anglaises aussi bien que leur laideur. Rien n'est si beau, rien n'est si laid. Mme Fitz-Gerald avait, quoique blonde, de fort beaux yeux noirs, et cette particularité empêchait que sa ressemblance avec sa fille Nel, qui les avait bleus, fût aussi complète qu'on l'aurait désiré. Réellement, on l'aurait désiré, car aussi douces, aussi blanches l'une que l'autre, si la première fût venue à mourir, celle qui serait restée aurait du moins empêché de croire à un tel malheur. La différence d'âge entre la mère, qui avait trente-trois ans, et sa fille, qui en avait dix-sept, était à l'avantage de toutes les deux, par une raison où les mathématiques n'ont rien à voir. On

n'aurait voulu ni la mère plus jeune ni la fille plus âgée. Dans ce qui est beau, rien ne se conçoit différemment, à moins d'être journaliste et critique de profession. Quel beau blond que le blond de leurs cheveux! Quel joli rose que le rose de leurs lèvres, du bord de leurs oreilles et du bord de leurs doigts! C'était charmant. On eût dit une lanterne faite de feuillages roses et éclairée par la flamme d'un petit génie. Winterhalter n'eût pas eu assez de ses plus douces teintes pour tant de charmes; j'aurais voulu que Diaz eût diapré le tapis où se posaient leurs pieds de reine.

Comprend-on qu'un honnête homme, riche comme un roi qui a tout sacrifié pour le bonheur de son peuple, abandonne une femme si belle et une fille aussi belle que sa mère?

Quant à M. Crock, le ministre anglican, l'associé et l'ami de M. Fitz-Gerald, c'était tout ce qu'est un ministre anglais : un homme se livrant au commerce des ames et du coton, ou bien du fer, du cuivre laminé, ou du bois de Campêche. A côté de la Bible il avait son grand livre et ses prix courans. Depuis neuf heures du matin jusqu'à sept heures du soir il écrivait à ses correspondans de la Jamaïque ou aux contre-maîtres de ses manufactures; à sept heures, après avoir dîné, il passait un habit noir et devenait ministre du Seigneur. Il adoptait alors un teint pâle, un air sobre et un caractère tempérant. Le matin il fermait les yeux sur la traite des noirs, le soir il l'anathématisait en se gorgeant de thé et en se maçonnant l'estomac de sandwichs. Comme négociant, on le disait rigide à l'excès: point ou peu de pitié pour les ouvriers; il exigeait d'eux dix-huit heures de travail par jour; mais ministre, il faisait de nombreux appels à la bourse d'autrui pour les soulager. M. Fitz-Gerald affectionnait M. Crock avec l'ardeur d'un ami et d'un néophyte, et on n'a pas d'idée de l'amour et du respect qu'il exigeait que sa famille eût pour lui. M. Crock n'avait guère plus de trente-deux ans. Sa figure longue, osseuse, mais enlevée au bout du pinceau, offrait une expression de haute intelligence et de finesse, eût-on osé dire en parlant de toute autre personne que d'un ministre de Dieu. L'ensemble de son visage présentait un incontestable caractère de beauté et de beauté choisie.

Étonnement de la Poste aux Lettres.

Quoiqu'on ne s'étonne guère dans les administrations anglaises, par l'habitude où l'on y est de vivre au milieu des excentricités les plus violentes, on s'arrêta cependant devant l'énorme lettre qu'avait

jetée quelques heures auparavant M. Fitz-Gerald, et qui ne portait pour toute suscription que son nom au crayon, M. Fitz-Gerald.

L'employé secondaire la soumit à son chef, aussi embarrassé de savoir où l'adresser dans ce vaste univers peuplé de Fitz-Gerald, et particulièrement Londres. Ce chef la porta à un autre chef de division qui, à son tour, ne devinant pas la destination de cette lettre énigmatique, la communiqua au directeur même des postes. Celui-ci était un homme de profonde perspicacité, comme le sont du reste tous les chefs d'emploi en Angleterre. Il posa la lettre dans le plateau d'une balance, après l'avoir examinée dans ses moindres dimensions; puis il dit avec la pénétration d'Archimède : Telle forme réunie à tel poids. — Ce sont des billets de banque français. Il ajouta, pour compléter l'admirable solution de son problème : Cette lettre renferme deux cent mille francs.

— Mais que faut-il en faire? demanda le chef de division au directeur.

— L'envoyer à son adresse.

— Mais votre seigneurie oublie que l'adresse n'en est pas une : elle ne porte ni la désignation d'une rue, ni celle d'un pays, ni celle d'une contrée.

— Évidemment, celui qui a mis cette lettre à la poste de Londres, reprit le directeur, a réalisé en monnaie française des valeurs anglaises. Son but est d'aller en France où cette monnaie a un cours régulier.

— Il convient donc, monsieur le directeur, de l'adresser en France?

— Sans doute.

— Mais quelle ville de France?

— Paris. Un Anglais qui emporte avec lui deux cent mille francs n'a pas le projet d'aller ailleurs qu'à Paris. Au surplus, je vais joindre à cette lettre un mot pour le directeur des postes de Paris. Au cas où ce M. Fitz-Gerald ne serait pas retrouvé dans cette ville au bout d'un an, la lettre me sera renvoyée, et alors on avisera. Allez, faites ainsi.

La lettre roula vers Paris, et probablement avec cinq ou six mille autres lettres portant la même adresse, — Fitz-Gerald, car il existe autant de Fitz-Gerald que de Lefèvre, de Martin, de Leblanc.

Pourquoi un Homme riait beaucoup à un bal de l'Ambassade anglaise.

Cet homme était adossé contre une des portes d'entrée des salons de l'ambassadeur anglais, et il écoutait; chaque fois qu'il entendait

proclamer certain nom, il détournait la tête pour sourire tout à son aise. Lui seul avait remarqué qu'on annonçait successivement :

Le duc et la duchesse de Fitz-Gerald;

Le comte et la comtesse de Fitz-Gerald;

Le baron et la baronne de Fitz-Gerald;

M. de Fitz-Gerald, attorney général;

M. de Fitz-Gerald, premier gentilhomme de la chambre;

M. de Fitz-Gerald, intendant des bâtimens.

Jusqu'à cent cinquante fois il entendit dans la soirée retentir ce nom qui le faisait sourire.

Huit jours après il riait encore de souvenir à sa croisée de l'hôtel de Parme, situé au fond du Gros-Caillou, en pensant à la voie lactée de Fitz-Gerald qui peuplait le ciel de Paris. Je défie bien les démons et leurs phalanges, disait-il, de distinguer un Fitz-Gerald logé au Gros-Caillou d'un autre Fitz-Gerald, au milieu de tant de Fitz-Gerald.

Il est temps de dire ce que M. Fitz-Gerald était venu faire à Paris.

Paris a toujours, et presque chaque mois, une bête curieuse à montrer aux autres nations : quand ce n'est pas un opéra, c'est un ballet; quand ce n'est pas une révolution, c'est un grand criminel; quand ce n'est pas Franklin, c'est Lacenaire. Nous sommes les grands montreurs de curiosités. Or, depuis quelque temps, M. Fitz-Gerald n'entendait parler que de mystères qui se passaient à Paris : ici hommes mystérieux, là femmes mystérieuses, partout intrigues mystérieuses. Paris prit à ses yeux la forme fantastique d'un gigantesque mystère rempli d'une foule d'autres mystères plus mystérieux les uns que les autres. Un hôtel garni était un mystère, un café un autre mystère, un marchand de vin un grand mystère, une table d'hôte un bien plus grand mystère. Ouvrait-il un journal? il n'y était question que d'un prodigieux mystère découvert par la police; jetait-il les yeux sur un feuilleton? il lisait *Mystères de la Bastille*, *Mystères de la Conciergerie*, *Mystères de ma Femme*. Voulait-il connaître le genre de pièces jouées à Paris? il ne trouvait qu'une seule pièce : la Gaieté, *Mystères;* les Variétés, *Mystères;* l'Ambigu, *Mystères*. Sur un cerveau naturellement excentrique, une telle répétition d'idées et d'images agit avec une force extraordinaire, et l'excellent M. Fitz-Gerald comprit qu'il n'y aurait pas de repos pour lui en ce monde tant qu'il ne serait pas allé à Paris prendre un bain entier de mystères. Cette envie n'était pas exempte d'une certaine terreur qui en aggravait la domi-

nation. M. Fitz-Gerald était convaincu qu'on ne sortait pas vivant de tant de mystères, car il voulait les connaître tous par lui-même; et ceux de la Cité, et ceux de l'arche Marion, et ceux de la Roquette, et ceux des bagnes, et ceux du cabanon de Bicêtre.

Il résolut donc le voyage de Paris sans faire part à sa femme, dont il connaissait la sensibilité, ni à M. Crock, son digne ami, du désir qu'il brûlait de contenter en osant se rendre dans cette ville.

Depuis son arrivée à Paris, depuis dix jours environ, il se préparait à descendre dans l'enfer des plus noirs mystères, et pour cela il relisait ses notes, courts, rapides, mais énergiques extraits de ses lectures. Tel fut, après les avoir lues, l'itinéraire qu'il dressa :

Voir le cabaret de *la Femme sans tête* et y souper;

Inviter à dîner le fameux *Avale-Poignard;*

Aller au bal des *demoiselles Vampire;*

Se rendre à minuit dans la forêt de Sénart, au carrefour des *Charbonniers Rouges;*

Coucher à l'hôtel dit de la *Guillotine,* place de l'Estrapade.

Etc., etc...

Nous avons dit que M. Fitz-Gerald était à sa croisée de l'hôtel de Parme, se démontrant avec jubilation l'impossibilité donnée à qui que ce fût de savoir ce qu'il était devenu dans les anfractuosités de ce volcan éteint qu'on appelle le monde.

Tout à coup une servante de l'hôtel de Parme l'appela par son nom :

— Monsieur Fitz-Gerald.

— Ce n'est pas moi, répond-il sur-le-champ.

— Comment, ce n'est pas vous! vous n'êtes pas...

— Je suis bien un Fitz-Gerald, mais il n'est pas vraisemblable que je sois celui que vous cherchez.

— Cependant le facteur a laissé ici cette grosse lettre pour vous. L'adresse est un peu effacée parce qu'elle est écrite au crayon.

— Ma lettre! s'écria avec amertume Fitz-Gerald. Donnez; laissez-moi.

La servante se retira toute confuse.

Comment! comment! comment! murmura trois fois Fitz-Gerald; je précipite un soir à Londres, dans un trou, cette lettre difforme, cette lettre qui pouvait être aussi bien portée en Chine ou au Canada, puisqu'elle est sans désignation de ville; je me loge au fond d'un hôtel italien, au bout du Gros-Caillou, à Paris, et cette lettre pleine de billets de banque, cette lettre qui ne tente l'avidité d'aucun employé, revient tomber dans mes mains ici! Quelle épouvantable

régularité! quel affreux début dans la voie des mystères. — Mais quel chemin a-t-elle donc suivi, cette lettre?

La réponse à la question de Fitz-Gerald se lisait sur les cent dix-sept indications à l'encre bleue, rouge et noire, tracées sur les deux faces de sa lettre. Elle était allée dans tous les grands établissemens d'eau thermale qui sont en France, endroits spéciaux où l'on présumait rencontrer un Anglais du nom de Fitz-Gerald, et elle avait été renvoyée à Paris tandis qu'on faisait à Paris même d'autres recherches. Enfin, il n'y avait que dix jours que celui qui portait ce nom résidait dans la capitale, que sa lettre allait le trouver aussi intacte qu'au moment où il l'avait si dérisoirement scellée avec un petit cachet bleu.

Une circonstance est à noter. Le directeur des postes de Paris, en s'excusant par un petit billet d'avoir apporté involontairement quelque retard dans la remise de la lettre, engageait M. Fitz-Gerald à mettre une autre fois un peu plus d'exactitude dans la rédaction de ses adresses.

— Fatalité! dit encore une fois Fitz-Gerald. Voilà une lettre qui a passé entre les mains de douze ou quinze cents employés anglais et français, et qui m'arrive sans qu'un seul des billets de banque que j'y avais mis soit perdu. Heureusement, dit-il, je suis dans la ville des mystères, et je prendrai bientôt ma revanche.

On ne trouvera pas étonnant qu'un homme décidé à se nourrir de mystères ne choisît pas pour le lieu de ses promenades le jardin des Tuileries ou celui du Luxembourg. Tous les soirs, et l'on était au milieu de l'hiver, Fitz-Gerald allait se promener sur le pont d'Iéna où, passé neuf heures, on ne vous demande pas la bourse ou la vie, mais où l'on vous prend l'une et l'autre sans vous laisser la liberté du choix.

Or, le soir du jour où Fitz-Gerald avait été si cruellement désappointé, il alla comme la veille, mais par un temps beaucoup plus sombre, se promener sur le pont d'Iéna, disposé enfin à commencer sa fameuse épreuve des mystères. Sa colère contre l'administration des postes avait hâté ce moment. Il avait emporté avec lui les deux cent mille francs de billets de banque si merveilleusement revenus.

Le Pont d'Iéna à onze heures, un soir d'hiver.

L'endroit n'est pas d'un abord très facile, surtout par la rive gauche. A partir de la chambre des députés cesse, la nuit, toute ren-

contre d'individus à face honnête; c'est à peine si l'on distingue quelquefois deux invalides, fantômes de la Bérésina, rentrant à leur hôtel ou allant aux Champs-Élysées pour figurer à la grande revue que passe l'empereur mort à l'heure de minuit, ainsi que l'a dit Sedlitz dans sa magnifique ballade. Vous tombez ensuite dans le domaine de l'inconnu. Les brouillards qui s'élèvent constamment de ce plateau sablonneux et de la Seine lui donnent la forme d'un chaos traversé par un pont; c'est celui d'Iéna. La vapeur en brise les arches, sous lesquelles il ne passe qu'un murmure triste et des bouffées grises. Au delà, rien; à droite, rien; à gauche, rien. Des soupçons de lumière, des apparences de bruit, des simulacres de choses, dansent et courent sous vos yeux comme les djins; horribles djins d'Occident, pâles, frileux, et qui vous dirigent vers un fossé où un assassin vous tue ignominieusement pour vingt sous avec un poignard rouillé et vous précipite ensuite dans la Seine afin de laver, non pas son crime, mais ses mains. Et ceci tandis qu'au fond de l'horizon opposé Paris en feu incendie la gaze du brouillard et se fait un dôme rougeâtre pour ciel-de-lit, le grand satrape. Ce roulement sourd et saccadé, qui vous fait croire un instant à la bonne rencontre de quelque charrette, est une illusion perfide. Cette charrette passe à deux lieues de là, si toutefois elle passe quelque part. Pour compléter le tableau, un coup de sifflet fend l'air près de vos oreilles, et un chien effaré glisse sans aboiement à vos côtés. Que dit ce sifflet? où va ce chien qui galope dans la brume?

Fitz-Gerald affrontait non sans émotion, mais c'est l'émotion qu'il cherchait, ces mille harmonies de la solitude, de la tristesse et de la peur, en se dirigeant vers le pont d'Iéna, à la tête duquel il était enfin arrivé. Une lueur brille à cinquante pas de là; il s'en approche. Cette lumière vacille à quelques pieds du sol, c'est celle qui rayonne de l'œil voilé d'un cabriolet de place. Un bouillonnement frémit dans les entrailles de Fitz-Gerald. Cet homme est un assassin ou un complice. Que fait-il là? pourquoi est-il venu? Je le saurai.

— Qu'attendez-vous là? dit-il en frappant sur la capote de cuir.

— Celui qui voudra me prendre, répond une voix avinée; le diable lui-même s'il veut monter dans mon escargot.

Les cheveux de ce cocher étaient rouges et son carrick café au lait. Il portait un carrick, mais un carrick mort depuis long-temps.

— Je comprends. Je saurai tout, pensa-t-il.

— Montez. Où allons-nous, mon bourgeois?

— Barrière d'Italie; vous suivrez les boulevards extérieurs.

— Rien que cela, mon bourgeois?

C'était bien en effet la plus hideuse course qu'à l'heure de minuit pût proposer un homme décidé à rentrer chez lui sans tête.

— Voyons, montez.

— Un instant, dit Fitz-Gerald qui, s'approchant de la lanterne du cabriolet, ouvrit son portefeuille et se mit à feuilleter un monceau de billets de banque.

Le cocher aux cheveux rouges ouvrait des yeux de crocodile.

Fitz-Gerald comptait ainsi à haute voix : quarante mille francs, soixante mille et vingt mille, quatre-vingt mille; plus vingt mille font cent mille. Cent dix mille, cent vingt mille, cent cinquante mille. — Je suis à vous. — Deux cent mille, c'est cela. Fouettez votre cheval.

Fitz-Gerald était monté dans le cabriolet après avoir fermé son portefeuille et l'avoir placé sur ses genoux.

— S'il vous était égal, mon bourgeois, nous enfilerions cette ruelle, dit le cocher après quelques minutes de course indécise entre la plaine de Grenelle et le Champ-de-Mars.

— Parfaitement égal. Mais pourquoi cela ne me serait-il pas égal?

— C'est que l'assassinat de l'infortuné Clapier a eu lieu dans cette ruelle il n'y a pas plus d'un mois.

— Ah! l'on a assassiné dans cette ruelle?

— Tenez, là, voyez-vous, dit le cocher en désignant une borne adossée contre un vieux mur; on l'a assommé pour lui voler cinquante-cinq sous. Ils étaient trois : deux charpentiers et un cocher comme moi... Tuer un homme pour cinquante-cinq sous!...

— En effet, c'est pour bien peu de chose, dit Fitz-Gerald, qui tenait toujours son portefeuille sur ses genoux; les gens de votre état, poursuivit-il, tuent donc quelquefois?...

— Mais oui... quand le travail ne va pas... Puis il y a des mauvais caractères dans toutes les professions.

— Un mauvais caractère, pensa Fitz-Gerald, qui pensa aussi : il ne tient qu'à lui en ce moment d'imiter son confrère et de me tuer. Voyons ce qu'il va faire.

Quoique le cabriolet ne roulât plus dans la ruelle, il ne cheminait pas pour cela sur un terrain plus sûr. Il cahotait sur les boulevards extérieurs, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt se cognant contre un arbre ou plongeant une de ses roues dans les fossés latéraux.

— Oui, il y a de mauvais caractères dans toutes les professions, reprit comme à plaisir le cocher aux cheveux rouges qui, en disant ces paroles, se tourna de manière à regarder de biais M. Fitz-Gerald,

posture sinistre. Au même instant, le cheval s'arrêta, une main s'était abattue sur les guides.

— Un guet-apens! dit mentalement M. Fitz-Gerald. Je suis perdu. Mon premier mystère sera le dernier. Que Dieu et le vénérable M. Crock veillent sur ma famille! Je ne regrette que de mourir sans avoir pu pénétrer le mystère du pont d'Iéna.

— Vos lanternes sont éteintes, dit l'homme qui avait arrêté le cabriolet. Je vous mets à l'amende.

— Faites excuse, répondit le cocher en répondant à l'homme de la police, car ce n'était que cela; mes lanternes sont toutes deux allumées; l'épaisseur du brouillard vous a fait croire qu'elles ne l'étaient pas.

— Elles le sont bien peu, si elles le sont.., murmura l'homme de la police en se retirant dans une contre-allée.

— Ce n'est pas encore là le mystère, pensa Fitz-Gerald, mais je ne l'échapperai pas cette nuit. — Au bout d'un temps de silence, le cocher lui demanda :

— Nous voici bientôt arrivés à la barrière d'Italie; où faudra-t-il vous descendre, mon bourgeois?

— Dans la campagne.

— Oui, mon bourgeois. Faudra-t-il vous attendre?

— Non.

— Vous ne rentrerez donc pas à Paris cette nuit?

Fitz-Gerald ne répondit pas.

De propos en propos interrompus, on atteignit l'endroit à peu près indiqué par la volonté fort mal formulée de Fitz-Gerald.

— Là, n'est-ce pas, mon bourgeois?

— Oui, là.

Fitz-Gerald donna cinq francs au cocher, sauta à terre, et disparut en laissant son portefeuille sur la banquette du cabriolet.

Il ne rentra qu'à trois heures du matin chez lui, à son hôtel de Parme, au Gros-Caillou, et en se disant : Ma nuit n'est pas perdue, quoiqu'elle eût pu être meilleure. Ce cocher va dépenser mon argent; il sera soupçonné de vol, d'assassinat. Il niera, on le mettra en prison; et j'apprendrai par le procès ce qu'il faisait sur le pont d'Iéna à onze heures du soir. On ne saurait payer trop cher un pareil mystère.

Le Thé et la Lettre anonyme.

Huit bonnes heures de sommeil remirent M. Fitz-Gerald des fatigues de la nuit, et raffermirent son intention héroïque de ne pas

quitter Paris sans avoir pris corps à corps les principaux mystères qui s'agitent dans son enceinte. — Au moyen-âge, disait-il en se versant du thé, j'aurais été curieux d'alchimie; au XIXe siècle, je suis friand de mystères. Jadis j'aurais dépensé mon or pour trouver le moyen de n'en pas faire; aujourd'hui, je risque quelques cent mille francs pour jouir de la pleine connaissance des mystères que je suis bien plus sûr de me procurer ici, à Paris, devenue la capitale des mystères, — Mystèreville.

M. Fitz-Gerald comptait donc beaucoup sur le portefeuille oublié dans le cabriolet pour apprendre l'histoire du cocher du pont d'Iéna; et il combinait, en attendant ce résultat certain, d'autres mystères plus noirs, plus terribles, lorsque la servante de l'hôtel de Parme déposa sur son service à thé une lettre de Londres.

— De Londres! et encore à M. Fitz-Gerald! Au fait, dit-il, puisqu'on m'a découvert une fois, on peut me découvrir une seconde... Mais qui donc m'écrit? Ce n'est là l'écriture de personne de ma famille.

La lettre de Londres fut décachetée. Il courut à la signature, point. Une lettre anonyme! Lisons-la.

« MONSIEUR,

« Les apparences sont souvent bien trompeuses. Banalité, mais vérité. Ceux en qui nous plaçons notre confiance n'attendent qu'une occasion pour nous trahir. Vous êtes un exemple, je suis douloureusement peiné de vous l'apprendre, de ces déplorables abus de loyauté qui font gémir l'humanité et la noble philosophie. Ce M. Crock, recueilli chez vous, devenu votre associé, le conseiller de votre famille, vous trompe indignement... »

— Cela n'est pas. Oh! cela n'est pas, s'écria M. Fitz-Gerald. Poursuivons.

« Abusant de votre absence et de son influence sur le caractère si bon et si doux de votre femme, il a osé, depuis votre départ, déshonorer votre nom... »

— M. Crock! lui! un ministre du Seigneur! Oh! l'infame calomnie.

« Vous crierez sans doute à la calomnie en parcourant ces lignes anonymes; elles n'en resteront pas moins comme une vérité. Au lieu de demeurer éloigné de Londres, vous feriez sagement, monsieur Fitz-Gerald, de revenir, de voir par vos yeux le tort qu'un pareil homme est en train de porter à votre sanctuaire domestique, et d'essayer de réparer un mal déjà peut-être irréparable. Vous savez, agissez. »

— Moi, croire à une pareille invention! non! je connais ma So-

phia, je connais mon noble ami M. Crock. Moi, partir! ce serait trop honorer la calomnie; je resterai. Ne pensons plus à cet odieux mensonge.

Il jeta avec indignation la lettre anonyme au feu. Il sonna ensuite pour qu'on desservît.

— Un homme désire vous parler.

— Moi?

— Une espèce de cocher.

— Un cocher?...

— Tenez, monsieur, le voilà.

— Grand Dieu! s'écria Fitz-Gerald, l'homme aux cheveux rouges, mon cocher de la nuit dernière. Vous ici!...

— Oui, mon aimable bourgeois. Je vous ai suivi et rattrapé après avoir diablement pataugé dans la boue des champs, allez!

— Que me voulez-vous? Pourquoi...

— Je dois d'abord vous apprendre, mon bourgeois, que je suis médaille de première classe depuis cinq ans pour avoir rapporté à domicile et à diverses fois trente-neuf parapluies, douze socques articulés et dix-sept sacs d'argent oubliés dans mon cabriolet. Ayant senti quelque chose sous la main cette nuit après que vous m'avez eu quitté, ayant vu que c'était un portefeuille, je me suis élancé à votre poursuite, et assez heureux pour vous rejoindre, j'ai pris le nom de votre rue et le numéro de votre hôtel. Je vous rapporte votre portefeuille. Ouvrez-le, voyez s'il n'y manque rien, mon bourgeois.

— Mon portefeuille!

— Ah! dam! c'est qu'Antoine Mouron est honnête. A telles enseignes qu'on m'a mis en enseigne. C'est moi qui suis le *Cocher fidèle* en carrick café au lait qu'on voit sur les enseignes des principaux marchands de vin de Paris et de la banlieue. Mais examinez, assurez-vous qu'il ne manque rien...

— Mais que faisiez-vous, malheureux, cette nuit sur le pont d'Iéna, à l'heure des mystères?

— Je tendais des lignes pour pêcher. Comme c'est défendu...

— Vous pêchiez!

— Oui, mon bourgeois, des ablettes et des poissons blancs.

— Moi qui voyais en lui l'instrument d'un mystère! Allons! que vous faut-il pour récompense?

— Rien, mon bourgeois.

— Rien!

— Rien. Mettez sur ce livret seulement que je vous ai rapporté votre portefeuille. Je montrerai votre attestation à la police, et dans un an elle me donnera six francs, si elle s'en souvient.

Malgré son profond découragement, Fitz-Gerald serra la main au trop honnête cocher, en lui disant : *Very well! my dear friend! my dear fellow! Very well!*

Antoine Mouron était déjà dans la rue.

Il fallut quinze jours à M. Fitz-Gerald pour se relever de l'étourdissement de cette première déception qui, du reste, on en conviendra, ne tirait pas à conséquence. Un mystère perdu, dix de retrouvés dans une ville comme Paris.

Le souper chez la Femme sans Tête.

Mais après ces quinze jours écoulés, notre voyageur s'asseyait, vers neuf heures du soir, car c'est le soir que les mystères préfèrent se produire, à une table du cabaret de *la Femme sans tête*, hors la barrière des Trois-Couronnes. Ses études, ses nombreuses recherches, les livres les plus renommés pour leur spécialité, quelques renseignemens d'un caractère précis, lui avaient recommandé ce rendez-vous extra-muros comme le plus mal famé du genre. Gens dégradés, repas épouvantables, jeux cyniques, tout, disait-on, s'y trouvait réuni pour l'édification des amateurs. La police plongeait de loin en loin sa fourche dans cette mare et en retirait des monstres du premier ordre qu'elle étalait ensuite sur les bancs des cours d'assises, au grand frémissement des deux sexes.

Déguisé en maçon, de peur d'être un trouble-fête, ou un sujet de distraction pour les habitués de l'antre, M. Fitz-Gerald avait pris place à un coin de la table où le souper allait être servi. La physionomie des convives ne démentait pas les belles prévisions de notre étranger avide de mystères. Ils avaient tous les bras nus, et sur leur chair accidentée de grappes de muscles, de nerfs gros comme des cordes et sillonnée de veines bleues, s'épanouissaient des tatouages étranges. Leurs mœurs et ces dessins faits avec leur sang à la pointe du poignard offraient de bizarres contrastes. Ces dessins représentaient des cœurs enflammés, des bouquets de fleurs, des corbeilles de fruits, des petits oiseaux, des chiens portant à la bouche ces mots : *Emblème de fidélité*, ou *A toi, mon amie*. C'est bien cela, pensait M. Fitz-Gerald, l'hommage involontaire rendu même par des scélérats à la nature, à l'amour et à l'amitié.

On apporta le souper. Quel souper! C'étaient des cervelles à la poulette, des cervelles frites et des cervelles au jus. Qui sait à qui elles ont appartenu? pensait l'héroïque Fitz-Gerald. Après les cervelles, on apporta du foie de veau piqué et encore du foie de veau à la milanaise. Ils sont bien gros, ces foies, pour n'appartenir qu'à des veaux, dit en lui-même l'étranger. Cependant il en mangea pour ne pas rester inoccupé et pour écouter sans affectation la conversation de ces bras nus,

Comme il écoutait!

Ils parlèrent du tremblement de terre de la Guadeloupe, du dernier discours de M. de Lamartine, de celui de M. Thiers, des élections académiques, et particulièrement de la dernière loi sur les sucres.

— Je ne suis pas dupe de ces ruses-là, pensa Fitz-Gerald; tout à l'heure, ils s'épancheront.

C'est au milieu de ces réflexions qu'il entendit, en portant son attention plus loin ou plutôt plus bas, car c'est sous ses pieds qu'était le bruit, qu'il entendit, disons-nous, verser comme un épais liquide et se faire un grand bruit de déchargement.

— Ah! ah! se dit-il; la besogne souterraine commence. Attention.

En effet, il vit bientôt s'esquiver, deux à deux, trois à trois, les convives du cabaret de *la Femme sans tête*, la chandelle décroître et l'aiguille du coucou approcher de minuit. Où allaient ces hommes? Se coucher? Se coucher! Il devint évident pour M. Fitz-Gerald qu'ils ne sortaient par la porte du fond que pour descendre secrètement dans ce caveau dont il avait une des entrées sous les pieds, et où il entendait toujours et de plus en plus murmurer un liquide et rouler quelque chose de sec. Autre conviction effrayante, une odeur nauséabonde, un gaz de boucherie, monta à son odorat. On égorgeait sous lui, on tuait! Ces hommes étaient des assassins. Et pas d'erreur, de confusion possible : ce n'étaient pas là des bouchers.

Enfin, resté seul avec la fille de cabaret, déjà sur le seuil de la porte pour la fermer, il alla à elle et lui dit :

— Voilà mille francs en or...

— Mille francs!

— Ne perdons pas notre temps. Ils sont à vous, si vous voulez me laisser passer la nuit ici.

— Ici?

— Voulez-vous?

— Je veux bien.

— Fermez donc votre porte doucement, laissez-moi la clé pour sortir quand je le jugerai à propos, et allez-vous-en ensuite.

La servante, après avoir fermé la porte du cabaret, se retira, en laissant Fitz-Gerald dans la pièce, qui se trouva plongée dans l'obscurité la plus complète.

La rumeur souterraine continuant, Fitz-Gerald éloigna sans bruit la table, dont les pieds posaient, et ce n'était pas sans intention, sur la porte du caveau; il glissa ses doigts dans l'anneau d'un des deux battans de cette porte, et, en tirant à lui, il produisit un entrebâillement qu'il maintint au moyen d'un bouchon de liége. Par cette ouverture, il vit, à la rouge lueur de deux ou trois chandelles, tous les hommes avec lesquels il avait soupé. Horrible occupation! ils remplissaient des cuves de sang et mettaient des os en monceaux réguliers. Chacun contribuait diversement à cette œuvre nocturne. Celui-ci apportait le sang dans un double baquet, celui-là le recevait et le versait dans une cuve; un autre le vidait dans une rigole de pierre, par où il s'écoulait sous la terre. De temps en temps, ils buvaient de grands verres de vin, assis sur ces tas d'ossemens.

— Si ce n'est pas là un mystère, réfléchit Fitz-Gerald, quel nom lui donner? Il y a donc à Paris des endroits où l'on assassine les gens et où l'on cache si bien le crime, que le sang est versé dans la terre et que les os sont détachés avec cette adresse de chacal.

Pendant cinq heures, Fitz-Gerald voulut repaître ses yeux de cet affreux spectacle; quand il le quitta, il était sans doute révolté, mais il n'était pas fâché au fond d'avoir pris sur le fait un de ces mystères qu'il était venu chercher de si loin et au prix de tant de sacrifices.

Il eut huit jours de bonheur, huit jours qu'il employa à réfléchir sur les évènemens de cette nuit passée au cabaret de *la Femme sans tête*, et à se préparer à l'initiation d'autres mystères non moins émouvans.

Il allait donner de nouveau carrière à ses projets, lorsqu'il reçut une lettre de Londres et toujours de la même main anonyme.

— Sans doute, pensa-t-il, c'est une rétractation de la personne qui a si déloyalement essayé de ternir la réputation de ma femme et de mon honorable ami M. Crock. Lisons.

« Monsieur,

« Il est regrettable que vous n'ayez pas tenu compte de l'avertissement que je vous donnai il y a un mois; vous n'auriez pas à pleurer maintenant sur un malheur plus grand encore. L'infame M. Crock,

non content d'avoir fait une tache indélébile à votre dignité conjugale, vient, — pleurez, malheureux père! — vient, dis-je, d'entraîner votre fille, votre chère Nel, dans l'abîme de la séduction. Votre fille a disparu. Les uns prétendent qu'elle est passée sur le continent; d'autres, qu'elle est cachée, ce qui est plus vraisemblable, dans une maison de campagne aux environs de Londres. Je sais la blessure que cette nouvelle ouvrira dans votre cœur déjà si douloureusement affecté; mais vous la cacher n'eût pas remédié au mal. Hâtez-vous donc de revenir à Londres, non pour sauver l'honneur de votre famille, mais pour empêcher sa honte de devenir publique. Cette fois du moins vous ne resterez pas sourd à la voix qui vous parle et qui vous appelle. »

— Pas plus cette fois que l'autre, dit Fitz-Gerald. Je n'ai pas cru il y a un mois, je ne croirai pas maintenant. Ce serait une faiblesse de changer d'avis sur ce point. Chère Sophia, chère petite Nel, excellent M. Crock, vous ne vous doutez pas de la trahison dont vous êtes les victimes. Heureusement, et Dieu en soit béni, que toutes ces mauvaises semences de calomnie tombent sur un roc. Il jeta le second écrit anonyme au feu.

Autre Mystère de l'hôtel de la Guillotine.

Persévérant, âpre dans ses infatigables recherches, ivre de son prodigieux succès à la barrière des Trois-Couronnes, M. Fitz-Gerald résolut de passer tout de suite aux plus hautes, aux plus épineuses difficultés de son nouveau genre de tourisme. Une raison non moins puissante, et que nous allons dire plus bas, le décida à prendre cette hardie détermination. Il remit donc à plus tard son entrevue avec le fameux *Avale-Poignard*, sa soirée dansante chez les *demoiselles Vampire*, et sa promenade dans la forêt de Sénart au carrefour des *Charbonniers-Rouges*, pour se consacrer tout entier à la terrible nuit qu'il s'était promis de passer dans l'hôtel de la *Guillotine*, place de l'Estrapade. C'était là le diamant des mystères. L'hôtel de la *Guillotine* n'ouvrait sa porte qu'à minuit, si l'on peut appeler porte une gueule de pierre percée dans un mur qui sue le meurtre. L'intérieur répond au visage : des marches tortues, noires, convulsives, édentées, conduisant çà et là à des pièces qui s'abîment dans d'autres pièces tantôt basses, tantôt longues comme des boyaux, partout obscures et pleines de recoins sinistres. Bâtie sur d'anciens terrains du

vieux Paris, la maison a trois caves, et la dernière communique avec les catacombes, c'est-à-dire avec une autre ville aussi vaste, aussi peuplée que Paris, mais une ville dont les rues sont faites de tibias, les carrefours de milliers de crânes, les maisons de fémurs et d'omoplates. Quand on colle l'oreille sur le plancher de la dernière cave, on entend craquer tous ces ossemens, qui semblent se retourner pour prendre une pose un peu moins fatigante. C'est par ces caves et ces souterrains funèbres que s'échappent les grands coupables traqués par la police. Vient-elle, on les suspend vite à une corde et on les descend. Puis ils marchent à tâtons pendant deux lieues jusqu'à ce qu'ils trouvent une issue dans les terrains à plâtre de Gentilly. Quelques-uns se perdent ou périssent sous des éboulemens produits par le déplacement de l'air. Ils meurent étouffés sous une montagne de squelettes. Dans cette maison que la police connaît et laisse debout parce qu'au besoin elle y déniche de temps en temps des oiseaux de proie, on se partage les butins et on médite les grands coups de filet, les belles pêches dans quelque bassin plein d'or. Il s'y trouve des femmes, beaucoup de jeunes femmes, quelques-unes fort belles, toutes marquées au cœur par le fer chaud du remords ou de la jalousie. Des passions sans nom les attirent vers cette caverne, où elles s'abandonnent à des joies inouies avec les Apollons du bagne et les Antinoüs de la guillotine. Là le plus doux baiser est une morsure. Les hyènes auraient peur et les lionnes rougiraient de ce qu'on fait dans ces ténèbres. J'ai vu cela, pourrait dire un nouveau marquis de Sade, et j'ai publié *Justine*. La lumière du jour y est inconnue, hommage rendu à la clarté de Dieu. D'affreux luminaires courent de main en main et s'accrochent où il est besoin. La hideuse chandelle écrit sur les murs son passage cynique par de monstrueux dessins qu'enfante l'ivresse de l'eau-de-vie. Ce sont les fresques de Sodome.

On loge à la nuit dans l'hôtel dit de la *Guillotine*, dont le véritable nom est l'hôtel des *Trois petits Amours*. Vous entrez, et l'on vous dit : « C'est deux sous pour les draps, un sou pour chaque matelas, deux liards pour la paillasse. Monsieur veut-il être seul? » Celle qui vous adresse ces questions est une femme grasse et réjouie, ayant une chaîne d'or au cou, six bagues aux doigts. Elle s'appelle ordinairement Mme Palamède ou Mlle Clovis. Les habitués la saluent sous le nom de la mère Grinchard.

Tels sont les renseignemens et telles sont les peintures dont M. Fitz-Gerald s'était enrichi l'esprit avant de descendre dans cet

enfer et d'y coucher une nuit, afin de connaître le mystère des mystères, le Jéhovah des mystères.

Il écrivit son testament, qu'il adressa sous pli à son ambassadeur, mit en ordre les affaires de son ame, et il partit un beau soir vers minuit pour se rendre à l'hôtel de *la Guillotine*. Il avait le déguisement qu'il portait le jour où il assista à l'affreuse scène de la barrière des Trois-Couronnes, un costume de maçon.

La demie de minuit sonnait à Saint-Étienne-du-Mont lorsqu'il passa sous la porte de l'antre de l'Estrapade, éprouvant, car il était brave, la crainte qu'il convient d'avoir et de vaincre pour prétendre au courage. La mère Grinchard, après lui avoir fait les questions d'usage, lui remit un flambeau oxidé, et le poussa dans un labyrinthe de cellules pavoisées de sales rideaux. — Cherchez votre vie, lui dit-elle, et dormez bien. Bonsoir!

Il est temps de dire le motif particulier qui conduisait dans cet hôtel un peu plus tôt qu'il ne l'avait arrêté dans sa tête, cet effréné amateur de mystères. Depuis deux mois, la police cherchait Poulmann, ce criminel d'une si belle eau, et elle savait sur des indices certains qu'il se cachait à Paris dans une de ces tanières qu'annonce à l'extérieur une lanterne rouge, enfin dans quelque bouge comme l'hôtel de *la Guillotine*.

Dans l'espoir qu'il se rencontrerait avec Poulmann, sous ce toit redoutable, Fitz-Gerald avait hâté sa résolution.

A une heure il était étendu dans le cercueil de sapin où les voleurs font semblant de dormir. Il entendit sonner deux heures et puis tout bruit mourir dans la rue Saint-Jacques. Quel prélude aux mystères! La nuit! les catacombes béant sous ses pieds! et sur sa tête des scélérats en méditation! Mais toutes ces choses se résolvaient en un silence épais et lourd.

Tout à coup et à peine deux heures et demie venaient de sonner, qu'il entendit ces mots : Nous sommes trahis. Voici la Rousse!

La Rousse est le nom que les voleurs donnent à la police.

Ce cri prit des notes sinistres et indescriptibles dans ses mille échos au milieu de la nuit.

Les mansardes hurlaient : *Voici la Rousse!* Le cinquième étage et les étages inférieurs murmuraient : Attention! la Rousse monte; et de la première des trois caves jusqu'aux entrailles des catacombes, courait comme les borborygmes d'un homme empoisonné ce cri : La Rousse! La Rousse!

Fitz-Gerald se pâmait de joie et de terreur. Quel mystère!

Puis tout cessa; la porte se referma avec bruit. Le coupable devait être arrêté.

C'est ce que pensait Fitz-Gerald quand il vit se détacher du fond de sa chambre une ombre armée d'un poignard. Cette ombre devint un homme, et le poignard resta un poignard menaçant, toujours plus près de son cœur.

Fitz-Gerald se dit : On a crié à la trahison; c'est moi qu'on croit sans doute être le traître : on vient m'assassiner. Que faire? Rien. Mourir. Je mourrai du moins avec mystère.

Quand le poignard ne fut plus qu'à quelques lignes de sa poitrine, une voix lui dit :

— Tu es Poulmann ; si tu bouges, tu es mort !

— On me prend pour Poulmann !

Aussitôt vingt hommes de la police entrèrent et lièrent Fitz-Gerald, obligé de souffrir en silence les suites de cette erreur épouvantable.

Conduit enchaîné à la Conciergerie, il fit passer son nom au préfet de police. En attendant le résultat de cette communication, il fut jeté au milieu d'une légion de bandits, écrémés pendant la nuit sur la surface de Paris.

Le lendemain à midi, un des chefs de la police le fit venir et lui demanda avec étonnement comment un étranger de son rang se trouvait dans un pareil endroit, la nuit.

— Je brûlais de connaître, répondit-il, les mystères dont votre capitale abonde, j'avais lu...

— Assez, monsieur, lui dit le chef de la police; vous n'êtes pas le premier fou, pardonnez-moi l'expression, et vous ne serez pas le dernier, qu'une crédulité puérile dans certaine fantasmagorie ridicule aura séduit et abusé.

— Comment, crédulité puérile! fantasmagorie ridicule! s'écria M. Fitz-Gerald, rien n'est plus réel. En voulez-vous la preuve?

Alors Fitz-Gerald raconta tout au long le mystère de la barrière des Trois-Couronnes, n'omettant ni les bras nus, ni les ossemens, ni les cuves de sang humain.

En l'écoutant, le chef de police souriait.

— Vous avez beau sourire...

— Écoutez-moi, monsieur, et désabusez-vous, dit le chef à M. Fitz-Gerald. Près de ce cabaret (vous n'y avez sans doute pas fait attention) s'élève une raffinerie de sucre. La raffinerie et le cabaret se lient par des travaux couverts, afin que les ouvriers ne

perdent pas leur temps à courir chez d'autres débitans de boissons.

— Mais les os? mais le sang? mais...

— Le sang et les os servent, tout le monde le sait, à clarifier le sucre : le sang que vous avez vu provient des bœufs tués à l'abattoir du faubourg Poissonnière; les os sont ramassés dans les rues de Paris par des gens qui vivent de cette industrie.

Fitz-Gerald, confondu, attéré, anéanti, baissa la tête. Le mystère du cocher du pont d'Iéna, sottise; le mystère du cabaret de la barrière des Trois-Couronnes, autre sottise; l'hôtel de *la Guillotine*, sottise encore, car le chef de la police ne tarda pas à lui apprendre que cette maison, quoique mal famée, n'était pas ce monument de crimes et d'abominations qu'il s'était imaginé.

Comme cet ancien disait en mourant : Vertu, tu n'es qu'un nom! il s'écria en prenant congé de la police : Mystère, tu n'es qu'un nom!

En rentrant chez lui honteux, fatigué, harassé, déçu, il tomba sur un journal anglais et il lut :

« La police de Londres a fait la nuit dernière une descente à la maison de MM. Crock et Fitz-Gerald, négocians associés. Ils sont accusés d'avoir mis eux-mêmes le feu à leur filature de coton, après l'avoir fait assurer dix fois sa valeur; crime puni par nos lois de la déportation à Botany-bay. Ce qui ne permet pas le doute sur leur culpabilité, c'est le départ long-temps prémédité de M. Fitz-Gerald et la fuite de M. Crock, lequel avait d'abord corrompu la femme et enlevé la jeune fille de son associé. »

— Abominable! mille fois abominable Crock, s'écria Fitz-Gerald. Puis, revenant tout à coup à la philosophie de son caractère, il dit : Oui, ah! oui, il y a des mystères, mais c'est chez nous qu'ils se passent et non chez les autres; et de tous les criminels, le plus grand, le plus affreux, le plus épouvantable, n'est pas celui qui vole sur la lisière d'un bois, qui égorge au milieu d'une forêt, ou qui fait son coup dans quelque misérable auberge : c'est celui qui, doux, mielleux, tranquille, vous trompe, vous déshonore les yeux baissés, qui vous vole en gants blancs votre femme et séduit votre fille en lui apprenant à psalmodier des cantiques. Tartuffe est encore le plus profond et le plus mystérieux scélérat de la terre. Molière n'est pas encore dépassé.

LÉON GOZLAN.

JULIEN.

VI.[1]

Tel était le trouble de M. de La Roche et de Blanche, qu'ils ne prirent d'abord point garde aux grondemens de l'orage. Uniquement préoccupés du danger dont ils étaient menacés, ils ne songèrent, pendant quelque temps, qu'à la démarche tentée par Julien. Ils cherchèrent à en prévoir les chances et en discutèrent les suites, jusqu'au moment où les rugissemens de la tempête interrompirent leur entretien.

Celle-ci avait grandi lentement et venait enfin de se déclarer dans toute sa violence. Ce n'était pas un de ces *grains* passagers qui s'élèvent subitement à la fin d'un beau jour d'été et cessent au bout de quelques instans; l'ouragan avait cette fois tous les caractères de la durée. Le vent, passé au nord-ouest, soufflait avec une fureur effrénée, mais soutenue; les nuages, qui fuyaient vers le sud, escortés d'éclairs et de bruits de foudre, laissaient à découvert un ciel immobile que l'on eût pris pour une plaque d'acier; les vagues amoncelées roulaient l'une sur l'autre, en traçant d'immenses sillons d'écume, et un long mugissement courait le long des côtes assombries.

M. de La Roche trembla à cet aspect menaçant. Julien avait-il pu atteindre Brest? et s'il n'y était pas arrivé, qu'allait-il devenir, seul, dans sa frêle embarcation, au milieu d'un pareil orage? L'armateur

(1) Voyez la livraison du 21 avril.

n'osa s'arrêter sur cette pensée. Il essaya même de rassurer Blanche, qu'épouvantaient les mugissemens du vent et de la mer contre les falaises; mais pour la persuader il était trop peu persuadé lui-même. Tous deux passèrent la nuit dans des angoisses d'autant plus douloureuses qu'ils s'efforçaient réciproquement de se les cacher. Enfin, au point du jour, M. de La Roche sortit.

La violence de l'orage était toujours la même. Aucune barque n'apparaissait sur la rade, et *le Triton*, qui avait vainement essayé d'appareiller, était revenu prendre son ancien mouillage, où il se balançait toutes les voiles carguées.

L'armateur rentra plus tourmenté que jamais. Il trouva au salon sa fille que la commune inquiétude y avait amenée et dont le regard l'interrogea : il secoua la tête.

— Rien encore? demanda-t-elle avec accablement.

— Rien, murmura M. de La Roche.

— La tempête continue?

— Tu le vois.

— Et aucun moyen d'avoir des nouvelles?

— Il ne nous reste ici que la grande chaloupe, et personne ne voudrait s'y embarquer avec moi pour essayer la traversée. Mon seul espoir est que la tempête aura forcé Julien à aborder un des vaisseaux mouillés en rade.

— Mais alors, mon père, ces papiers qu'il fallait ravoir...

L'armateur ne répondit pas. Cette objection de Blanche, il se l'était déjà faite à lui-même sans pouvoir y répondre. De tous les côtés il ne voyait que motifs de craintes, et le salut ou la perte de Julien lui étaient presqu'aussi sûrement funestes. L'arrivée du pilotin à Brest pouvait seule le sauver; mais comment espérer ce miracle? Il cherchait à en prouver l'impossibilité à Blanche, après avoir essayé la veille de lui en prouver la possibilité, (car ce sont là les contradictions habituelles de la douleur), lorsqu'il s'interrompit tout à coup. Un bruit de pas et de voix venait de retentir dans le corridor, le nom de Julien avait été prononcé. M. de La Roche courut à la porte, qu'il ouvrit vivement. Maître Morand et Pierre parurent sur le seuil.

— Je te dis que c'est lui! répétait le vieux marin avec colère.

— Qui?... lui?... s'écrièrent à la fois l'armateur et sa fille.

— Julien!

— Vous avez de ses nouvelles.

— Oui, que j'en ai!

Un double cri de joie partit.

— Et de fameuses nouvelles, continua Morand avec un redoublement de mauvaise humeur.

— Vous venez donc de le voir?

— Je viens de voir de ses œuvres, au moins, le triple gueux!

— Comment cela?

— Vous savez bien votre petit canot, monsieur La Roche, que vous aviez confié à sa garde?

— Sans doute.

— Eh bien, le brigand ne l'a pas amarré par ce gros temps, et un coup de mer l'a emporté.

— Qui vous a dit?

— Pardieu! J'étais parti pour Rumingol, hier; mais l'orage m'a pris en route, si bien qu'il m'a fallu m'arrêter à Lanvoc; et, ce matin, comme il me restait trop peu de temps, j'ai été obligé de virer de bord et de rallier Roscanvel. Je suivais la grève tranquillement, lorsqu'en arrivant ici, près de la pointe de Kelern, j'ai aperçu quelque chose d'échoué au bas des rochers; je me suis approché, et qu'est-ce que j'ai reconnu!... votre canot.

— Dieu!

— A moitié brisé par les rescifs.

— Brisé!.. et Julien?

— Ah! lui, je le cherche pour qu'il m'explique...

— Mais il montait cette barque, s'écria M. de La Roche.

— Qui, mon neveu?

— Il a voulu traverser la rade, hier, pendant la tempête.

— Dans le canot?

— Oui.

Le contre-maître se frappa le front.

— Mais alors il a péri! cria-t-il.

L'armateur se laissa tomber sur un fauteuil, et Blanche se couvrit le visage.

Morand les regarda l'un après l'autre.

— Est-ce bien possible? dit-il, Julien était sur le canot... Julien est mort!...

Et comme si ce mot devenait une révélation pour lui-même, il poussa un cri, leva les deux bras avec désespoir, puis reprit au bout d'un instant :

— Mais comment cela s'est-il fait? Qu'allait-il chercher à Brest? Qui l'avait envoyé? Pourquoi partir pendant l'orage? Mort! Julien mort! en êtes-vous bien sûr? A-t-on retrouvé son corps?... Je veux

le voir; dites-moi où il est, monsieur de La Roche; au nom de Dieu, dites-moi où il est?

— Hélas! je l'ignore! répondit celui-ci d'un accent étouffé.

— Ainsi, on ne l'a pas vu périr? s'écria Morand.

— Non.

— On ne l'a pas vu! répéta-t-il avec cette ardeur que mettent les malheureux à accueillir la moindre espérance; qui sait alors?... Je veux le chercher, moi.

— Que dites-vous, Morand?

— Laissez-moi, monsieur de La Roche; mort ou vivant, il faut que je retrouve Julien.

— Présent, mon oncle, dit une voix.

Tous se retournèrent. Le pilotin venait de paraître sur le seuil, ruisselant d'eau, les mains sanglantes, la chevelure souillée de sable et d'algues marines, mais la tête droite et le visage riant.

Morand laissa tomber son chapeau; il voulut crier, il voulut parler, il ne put qu'ouvrir ses bras où le jeune garçon vint se jeter. Après lui ce fut le tour de M. de La Roche, puis de Blanche, puis de Pierre que la contagion de l'attendrissement avait aussi gagné. Chacun exprimait sa joie à sa manière.

— Ah! gredin! quelle souleur tu m'as donnée! balbutiait Morand; en posant sa large main calleuse sur son cœur étouffé; mais enfin te voilà vivant, tout-à-fait vivant, n'est-ce pas?

— Dam! il me semble, mon oncle, répondit Julien gaiement.

— Eh bien, à la bonne heure, j'en suis pas fâché... mais tu peux te vanter de m'avoir fait passer un mauvais quart-d'heure...

— Vous avez donc été bien effrayés, ici?

— Le moyen de ne pas l'être! dit M. de La Roche, votre oncle venait de voir le canot échoué sur les brisans.

— Ah! oui, reprit Julien en riant; c'est de ma faute. Hier, quand je suis parti, je veillais au grain, parce qu'il fallait arriver sans accident; mais ce matin la commission *était faite*...

Il appuya sur ce mot qui fit tressaillir M. de La Roche et Blanche.

— Si bien, continua le pilotin, que je ne pensais qu'à arriver le plus tôt possible à Roscanvel. Il faisait une diable de brise carabinée; en approchant je n'ai pas pris garde, j'ai lofé au lieu d'arriver au vent, et le canot a chaviré.

Blanche fit un geste de terreur.

— J'ai d'abord coulé, reprit Julien, et quand je suis revenu sur l'eau, la barque était partie sans m'attendre, de sorte qu'il a fallu

regagner la terre en nageant; quelquefois dessus, plus souvent dessous... jusqu'à ce qu'une lame m'ait lancé, comme un cancre évanoui, sur la grève, où je suis resté pas mal de temps à me remettre le moral.

— Vous n'êtes point blessé?

— Non; le tout s'est borné à un bain de mer, ce que les médecins ordonnent souvent pour la santé!

Le contre-maître regarda son neveu avec une satisfaction orgueilleuse, tourna trois fois sa chique; puis, regardant vers M. de La Roche, en clignant de l'œil :

— Un matelot fini, murmura-t-il; ça a *de l'eau salée autour du cœur*, comme ils disent dans le pays!.... Mais faut pas s'amuser à la bagatelle... Le canot, qui est resté là bas, pourrait être emporté à la prochaine marée; je vais le mettre en sûreté, pendant que le garçon accrochera ses guenilles au sec, de peur des rhumes de cerveau.

L'armateur approuva la double précaution, et suivit Julien pour l'interroger pendant qu'il changerait de vêtement.

Le pilotin apportait, ainsi qu'il l'avait fait comprendre, le papier remis à l'aubergiste de *l'Ancre d'or*. M. de La Roche l'ouvrit précipitamment : c'était bien la dénonciation annoncée, mais elle ne renfermait point le billet dont le cousin Achille l'avait menacé.

— Alors, tous deux vont faire le tour du monde, observa Julien, car, comme je passais, *le Triton* levait l'ancre.

— Quoi! malgré le gros temps?

— Il paraît qu'on a envoyé des ordres.... et... tenez, il a quitté son mouillage.

M. de La Roche, qui s'était penché à la fenêtre, ne put réprimer un geste d'étonnement joyeux.

— Entendez-vous le canon? reprit le pilotin.

— En effet!

— C'est *le Triton* qui salue les forts du Goulet; il est parti.

— Parti!

— Avec M. Achille! s'écria Julien fou de bonheur; hourrah pour *le Triton*! Le cousin va voir l'archipel des Marquises et des îles Sandwich où l'on mange les Européens en guise de viandes blanches! C'est un petit voyage d'agrément qu'il fera, grace à moi, sans payer sa place.

— Mais à son retour!

— Dans trois ans! Songez donc, monsieur de La Roche, à toutes les bonnes chances que l'on peut espérer pendant un pareil voyage.

Le scorbut, la fièvre jaune, les coups de mer! Puis, ça nous donne le temps de respirer et de prendre nos précautions. Ah! il faut avertir Mlle Blanche!... Justement la voilà qui cause avec Pierre sur le perron.

— Elle a l'air bien agité.

— Allons lui annoncer cette bonne nouvelle, monsieur de La Roche.

Tous deux descendirent rapidement et rencontrèrent à la porte du salon la jeune fille qui accourait.

— Le cousin est parti! cria joyeusement Julien.

— Il est revenu! répondit la jeune fille.

— Revenu!

— Pierre lui a parlé.

— A lui? Comment a-t-il pu?

— M. Henri avait été envoyé, ce matin, pour porter les derniers ordres à bord du *Triton*.

— Il y a vu le cousin?

— Et il a déclaré que ce n'était point Claude Duroc.

— De sorte qu'on l'a débarqué?

— Il sera ici dans un instant!

Il est des coups si terribles et tellement inattendus que l'expression manque à notre douleur. Le retour du cousin était de ce nombre. Il ruinait toutes les espérances de M. de La Roche et le remettait de nouveau à sa merci. Il fallait désormais acheter son silence aux conditions qu'il voudrait imposer, si l'on ne préférait braver la honte d'une poursuite judiciaire. L'armateur le comprit et se résigna. Un remords secret avait toujours endolori ce cœur, et l'idée d'une expiation qui pût racheter la faute commise ne lui répugnait point. D'ailleurs, il voulait à tout prix sauver son honneur; non pas celui qui se garde au dedans, qui échauffe l'ame et la soutient, mais celui du dehors, cet honneur visible, qui est à la vertu ce que le luxe est à la richesse; car dans cette nature hautaine l'orgueil dominait tout le reste. Il déclara donc, en se retirant, qu'il renonçait à lutter plus long-temps et qu'il *paierait sa rançon*.

Restée seule avec Julien, Blanche demanda ce que c'était que cette rançon.

— Ce que c'est? répondit le jeune garçon qui se promenait avec agitation; cent mille écus, mademoiselle, rien que cela! Cent mille écus à un gueux qui ne vaut pas la corde avec laquelle il devrait être pendu! Et si ce n'était que l'argent encore! mais une fois ruiné, M. de La Roche ne voudra jamais consentir à votre mariage.

— Oh! jamais.

— Aussi, faut-il trouver quelque moyen de rendre le cousin plus raisonnable.

— Mais lequel? Comment l'attendrir?

— L'attendrir.... Tiens, c'est peut-être une idée, cela! On a beau être un enfant du diable, on conserve toujours un peu de cœur malgré soi, et, quand on ne se défie pas, on peut se laisser aller, par hasard, à un bon mouvement. Il faut que vous lui parliez, mademoiselle Blanche.

— Moi! Oh! je n'oserai jamais.

— Pourquoi donc? Je connais ces chenapans, allez! Ils ont la vanité d'être méchans, mais, quoiqu'ils fassent les endurcis, quand une femme s'adresse à eux, avec une voix douce, quand elle les prie, ils sont comme les autres; ça leur fond toujours un peu le cœur.

— Mais j'aurai trop peur, je ne saurai que lui dire!

— Faut pas chercher; ça vient tout seul, comme quand on pleure ou qu'on rit; vous n'aurez qu'à penser qu'il s'agit de sauver votre père.

Blanche tressaillit.

— Ah! vous avez raison, dit-elle vivement; pour mon père je dois surmonter la crainte; oui, je veux essayer...

— C'est cela! essayez.., le reste ira tout seul. Vous verrez que ce n'est pas difficile! Vous parlez si bien quand vous voulez! Vous n'oublierez pas qu'il se nomme Achille; vous l'appellerez le cousin Achille; ça le flattera...

— Et... tenez, ajouta-t-il en courant à la porte; je ne me trompe pas... c'est lui qui arrive.

Blanche devint tremblante; le pilotin lui prit les mains et les baisa.

— Allons, du courage, mademoiselle Blanche, dit-il avec une tendresse pleine de protection; il ne faut pas avoir peur, je serai là, voyons... du courage!.. Asseyez-vous sur votre chaise, prenez votre broderie; ayez l'air de travailler. Je lui parlerai le premier pour le préparer.

La jeune fille s'assit, prit la broderie, et Julien alla s'appuyer contre la console placée entre les deux fenêtres.

Dans ce moment on entendit distinctement la voix du cousin qui demandait M. de La Roche : la porte s'ouvrit et il entra.

Son costume, qui était le même que la veille, semblait avoir sérieusement souffert de sa visite forcée à bord du *Triton*. Plusieurs boutons de son habit étaient arrachés, un de ses dessous de pieds brisé laissait voir la tige rougie de ses bottines, et les bords de son cha-

peau mouillé d'eau de mer formaient une ligne encore plus cahotée que la veille.

En apercevant Julien il fit un mouvement, et un éclair de colère traversa ses traits.

— Ah! c'est toi, s'écria-t-il en serrant la badine qu'il tenait toujours à la main; pardieu! je suis bien aise de te rencontrer!

Julien salua du ton le plus naturel, et lui demanda des nouvelles de sa santé; mais, sans se donner le temps de répondre, M. Achille s'avança vers lui d'un air menaçant et avec l'intention évidente d'en venir à quelque voie de fait. Blanche effrayée se leva.

A la vue de la jeune fille, il s'arrêta court.

— Ah! pardon, dit-il étonné, je n'avais point aperçu mademoiselle.

— Comment, mademoiselle? reprit gaiement Julien, qui espérait détourner sa colère en affectant de ne point la remarquer; mais il ne faut donc plus croire à la *voix du sang*, vous ne reconnaissez pas une cousine?

— De La Roche a avoué la parenté? demanda M. Achille surpris.

— Il a bien fallu, quand il a appris que je vous avais fait arrêter.

— Ah! parlons de cela! s'écria le cousin, dont les traits se rembrunirent.

— N'en parlons pas, au contraire, interrompit vivement le pilotin. J'ai fait une sottise qu'il faut me pardonner, monsieur Achille, puisqu'elle est réparée. J'ai eu assez de regrets, allez, quand j'ai vu combien M. de La Roche était contrarié.

— Lui! dit le cousin soupçonneux; n'agissais-tu pas sur son ordre?

— Nous n'avons été instruits qu'après votre départ! observa Blanche timidement.

Les traits du cousin s'éclaircirent. Si le piége auquel il venait d'échapper lui avait été tendu à l'insu de l'armateur, il ne devait plus y voir une déclaration de guerre, mais seulement l'excès de zèle d'un enfant effrayé. M. de La Roche n'avait point cherché à lui échapper, il accepterait sans doute une transaction, et tout pourrait se terminer sans un éclat que lui-même avait quelque raison de redouter. Cette perspective adoucit son ressentiment. La vue de Blanche l'avait d'ailleurs dérangé de sa mauvaise humeur, et venait de donner un nouveau cours à ses idées. Frappé de la beauté de la jeune fille, il sentit se réveiller en lui cette galanterie qui, comme l'orgueil de Diogène, se faisait jour à travers les trous de son manteau. Il ajourna le compte qui lui restait à régler avec Julien, et s'approcha de sa cousine, en

l'engageant à reprendre l'occupation que son arrivée avait interrompue.

Le pilotin, voulant profiter de cette réaction pacifique, lui avança un fauteuil.

Le cousin s'assit, et commença à adresser à Blanche cette série de lieux communs galans qui, dans un certain monde, constituent l'homme aimable, comme la répétition du catéchisme constitue ailleurs le chrétien. Il admira sa broderie, vanta son adresse de fée, parla de ses charmantes mains qu'il baisa.

Blanche écoutait, toute tremblante et les yeux baissés; mais Julien renchérissait sur chaque éloge avec la persistance passionnée et la maladresse d'une mère de famille à la recherche d'un gendre. Il cita, à propos de broderie, la jolie voix de la jeune fille, et enveloppa dans le même panégyrique son goût pour la lecture et son talent pour les fausses fleurs en papier.

Le cousin, qui avait d'abord assez mal reçu les commentaires apologétiques du pilotin, ne put à la fin s'empêcher de sourire.

— Tu fais le chien couchant maintenant, drôle, dit-il en le frappant d'un débris de gant qu'il avait à la main; tu espères que le bien que tu dis de la cousine te fera pardonner le mal que tu as voulu faire au cousin; mais je t'avertis que je ne te tiens pas quitte.

— Quoi! monsieur Achille, dit le pilotin avec son sourire le plus caressant, pour une mauvaise plaisanterie?...

— Une plaisanterie, misérable! qui a failli me faire faire un voyage autour du monde, sans préparatifs, sans bagages.., sans cigares! car il ne m'en restait pas un seul, et je n'ai pas fumé depuis hier.

— Est-ce possible! s'écria Julien, hé bien, à la bonne heure! Mlle Blanche peut vous dédommager.

— En effet, dit la jeune fille, qui comprit l'intention du pilotin, mon père a toujours là sa boîte à cigarettes...

— Donnez, donnez, interrompit Julien, il faut que M. Achille nous dise son avis sur le tabac du Levant que j'ai apporté. Vous connaissez le tabac du Levant?

— Autrefois, je n'en fumais jamais d'autre.

— Voyez comme ça se trouve! je puis vous le garantir, celui-là; je l'ai acheté à Constantinople, dans la boutique d'un Turc qui était laid comme un juif... Du reste, vous allez juger.

Blanche alla chercher sur la cheminée un petit coffret en palissandre incrusté qui renfermait tout l'attirail nécessaire à un fumeur. M. Achille y prit délicatement une cigarette, la flaira, la passa sur

sa langue avec la sensualité réfléchie d'un connaisseur, puis fit de la tête un mouvement approbatif.

Pendant ce temps, Julien avait parlé bas à la jeune fille; elle alla au buffet et en revint avec un verre et un carafon posés sur un plateau d'argent. Elle plaça le tout devant le cousin.

Celui-ci, qui venait d'allumer la cigarette, et qui, la tête renversée et les yeux à demi fermés, en savourait le premier parfum, s'interrompit pourtant pour remercier.

Julien regarda le plateau.

— Dieu me pardonne! c'est du kirsch, s'écria-t-il; Mlle Blanche a deviné que vous aimiez le kirsch, monsieur Achille; voilà de la sympathie, par exemple!

— Je suis véritablement confus! reprit le cousin qui, malgré sa confusion, laissa remplir le petit verre jusqu'aux bords, et le vida à moitié. Cependant, au moment de replacer la cigarette entre ses lèvres, il parut se raviser, et témoigna la crainte d'incommoder sa cousine. Julien, qui voulait le retenir, appuya la faible dénégation de la jeune fille, en affirmant que le tabac du Levant pouvait être considéré comme un parfum. M. Achille ne demandait pas mieux que de se laisser persuader; il déclara que, dans ce cas, sa jolie cousine ne refuserait pas de s'asseoir près de lui, et il avança une chaise. Blanche, tremblante, hésitait, mais le pilotin lui fit observer tout bas qu'un homme n'était jamais plus facile à attendrir que lorsqu'il fumait des cigarettes et buvait du kirsch. Elle fit donc un effort et s'assit à la place indiquée.

— Sur mon honneur, reprit M. Achille, je ne m'attendais pas à un aussi aimable accueil; et j'en suis d'autant plus reconnaissant, que l'on a dû vous inspirer des préventions contre moi.

— Qui vous le fait penser? demanda timidement la jeune fille.

— C'était inévitable; la famille m'a toujours traité de mauvais sujet.

— Bah! les familles! observa Julien étourdiment, on n'a pas de plus grands ennemis!

— Puis, reprit M. Achille, j'arrive ici avec des prétentions... que vous connaissez sans doute?

— Il est vrai.

— Et cela ne vous a pas éloignée de moi?

— D'abord; mais, ensuite, j'ai repris courage; j'ai pensé que vous ne pouviez vouloir la perte de mon père.

— Sa perte? fi donc! je ne veux jamais de choses inutiles.

— C'est clair! s'écria Julien, ce serait inutile!

— Je me suis dit, continua Blanche, que si, de loin, vous aviez formé des projets de vengeance, de près vous hésiteriez peut-être, et que les torts du père pourraient être rachetés par les prières de la fille.

— Ils le seront, mademoiselle Blanche, ils le seront, dit Julien, qui ne quittait pas le cousin des yeux, quand M. Achille apprendra que votre avenir en dépend....

— L'avenir de ma charmante cousine!

— Et celui de mon père, reprit Blanche; il vivait si heureux avant votre arrivée. Entouré de notre affection, de la reconnaissance des malheureux, de l'estime de tous!

— Au fait, ce doit être une existence charmante, observa le cousin.

— Ne la lui enlevez pas, monsieur, continua la jeune fille; ne vous armez pas du passé contre le présent. Soyez généreux pour mon père; faites-lui des conditions qu'il puisse accepter, qui ne le forcent point à l'abandon de toutes ses habitudes et de toutes ses joies; je vous le demande à mains jointes, comme on demande à Dieu.

La jeune fille s'était enhardie à force d'émotion; elle avait levé la tête, et, le front couvert de rougeur, les lèvres tremblantes, le sein palpitant, elle tendait les mains à son cousin. Celui-ci ne put retenir un mouvement d'admiration.

— Il est attendri! s'écria le pilotin, qui, à travers ses larmes, croyait voir tous les yeux humides.

— Moi! reprit M. Achille.

— Oh! ne cherchez pas à le nier! il n'y a pas de honte! Est-ce que je ne suis pas près de pleurer moi-même?..... Et Mlle Blanche donc! regardez comme elle est tremblante.

Il s'approcha du cousin et lui prit la main :

— Voyons, ajouta-t-il plus bas, un bon mouvement, monsieur Achille; vous n'auriez pas le cœur de désespérer une si jolie cousine? Une cousine, ajouta-t-il en souriant au milieu de ses larmes, qui vous a donné du kirsch, des cigarettes de Constantinople, et qui vous aimerait tant si vous vouliez.

— Tu crois? demanda le créole pensif.

— Elle vous adorerait.

Le cousin regarda la jeune fille.

— Allons, c'est convenu, reprit le pilotin; vous serez bon enfant, vous ne placerez pas M. de La Roche entre sa ruine ou son déshonneur.

— Non, dit M. Achille en se levant, vous m'avez fait venir une autre idée. Je veux prouver à ma cousine combien je désire lui plaire.

— Que dites-vous?

— Tout s'arrangera à l'amiable.

— Il se pourrait!

— Je vais voir de La Roche pour cela.

Blanche poussa une exclamation de joie, voulut remercier, et ne put que pleurer. Julien saisit la main du cousin :

— J'ai dit que vous étiez un gueux, s'écria-t-il; je me rétracte, je me rétracte, entendez-vous?

— C'est bon, interrompit M. Achille; où est de La Roche?

La jeune fille dit qu'elle allait le conduire au cabinet de son père, et Julien, après les avoir vus sortir, descendit, en courant, vers la grève pour avertir M. Henri, qui devait arriver dans ce moment.

VII.

M. de La Roche était assis à son bureau et achevait des comptes sur un papier couvert de ratures. A la vue de l'étranger, que Blanche avait introduit, il pâlit légèrement et se leva.

— Pardon, mon père, balbutia la jeune fille, mais mon cousin désirait vous parler...

— J'allais faire demander monsieur, répliqua froidement l'armateur.

— Alors tout est pour le mieux, dit M. Achille en regardant autour de lui avec son air d'aisance habituelle.

Sur un signe de son père, Blanche se retira.

Les deux parens s'assirent vis-à-vis l'un de l'autre. M. de La Roche demeura quelques instans immobile et en silence, un bras appuyé sur son bureau; il semblait parcourir du regard le papier dont nous avons parlé. Il le prit enfin, et dit sans lever les yeux sur son interlocuteur :

— Je n'ai point à revenir sur le passé, monsieur. Vous savez ce qu'il a été et qui de nous a le plus droit de s'en plaindre; mais les faits accomplis doivent se subir, non se discuter. J'ai réfléchi à notre entretien d'hier et aux menaces que vous m'avez faites. Quel que puisse être le résultat d'un débat public entre nous, je désire l'éviter pour ma fille et pour moi-même. Si donc j'ai voulu vous parler, c'est pour tout terminer sans éclat.

— Vous allez au-devant de mon intention, dit le cousin en continuant à se balancer sur sa chaise; je venais également pour tout arranger.

M. de La Roche reprit :

— En arrivant ici hier, vous m'avez proposé un marché : l'échange d'une lettre qui pouvait me compromettre contre une partie de ce que je possède.

— En effet; mais vous avez trouvé que j'estimais vos autographes trop cher.

— J'ai changé d'avis. Voici le relevé exact de ma fortune, monsieur. Si vous y jetez les yeux, vous verrez qu'elle consiste principalement en marchandises, en créances et en fonds engagés dans des armemens, valeurs auxquelles je ne saurais toucher, et dont vous ne pourriez vous accommoder vous-même. Reste donc mon habitation de l'île Maurice, que vous connaissez.

— La *Petite-Guinée ?*

— Elle vaut à peu près la somme que vous réclamez de moi; je suis prêt à vous en signer l'abandon.

Le cousin dressa la tête d'un air étonné.

— Quoi! une plantation qui a toujours appartenu aux de La Roche de père en fils, dit-il, la livrer ainsi!

— Il le faut.

— Du tout, je ne le souffrirai pas. Cela dérangerait d'ailleurs mes projets.

— Ne m'avez-vous point dit que vous vouliez quitter la France?

— C'était mon intention hier; je songeais à reprendre ma vie aventureuse; mais depuis, j'ai fait comme vous, j'ai changé d'avis.

— Se peut-il?

— Oui, mon bon; la vue du bonheur dont vous jouissez ici m'a séduit, et je me sens tourner au Berquin.

M. de La Roche fit un geste d'impatience.

— Je ne raille pardieu! pas, reprit le cousin; ce que je vous dis est, la vérité. J'ignorais les charmes d'une existence tranquille, laborieuse, rangée. Parce que c'est honnête, on croit que c'est bête; mais j'ai reconnu que c'était un préjugé. Il faut essayer de la vertu, comme de tout le reste; c'est le seul moyen de savoir ce qui nous convient. Il arrive un âge d'ailleurs où l'on doit adopter les régimes adoucissans; c'est le moment de devenir père de famille, capitaine de la garde nationale, membre du conseil d'arrondissement. J'en suis arrivé là, et, par hygiène, je veux revenir à la morale.

— Enfin, monsieur? demanda l'armateur, impatienté de ce persiflage, dont il ne comprenait point le but.

— Enfin, mon cher, reprit M. Achille, je pense sérieusement à changer de manière de vivre, et pour cela je veux, entre nous, une réconciliation.

— Que dites-vous?

— Mais une réconciliation complète. Il faut que les souvenirs du passé s'éteignent dans la communauté des intérêts pour l'avenir. Je veux, en un mot, cesser d'être votre ennemi pour devenir...

Il s'arrêta.

— Achevez, dit M. de La Roche, qui craignait de comprendre.

— Pour devenir votre gendre.

L'armateur le regarda fixement.

— Ceci n'est point sérieux? demanda-t-il en s'efforçant de conserver du calme à sa voix.

— Très sérieux, au contraire, répondit le cousin; ce serait terminer la guerre à la manière des têtes couronnées.

— Et vous avez pensé que je pourrais consentir?

— Par la raison que vous ne pouvez refuser; c'est le seul moyen de m'imposer silence.

— Misérable! s'écria M. de La Roche en se levant.

— Allons, mon bon, vous vous emportez toujours, dit le cousin, qui resta assis.

L'armateur s'approcha, les yeux étincelans.

— Et vous n'avez pas peur de me pousser à bout? demanda-t-il d'une voix étranglée par la colère; vous ne craignez pas que le désespoir me porte à quelque violence?

— Encore? dit M. Achille d'un ton ironique.

Ce mot fut comme un coup frappé au cœur de M. de La Roche; il recula en poussant un cri sourd et se couvrit le visage de ses deux mains.

— Que diable! mon cher, ça peut se faire une fois, continua le cousin d'un accent railleur, mais on ne recommence point.

Le père de Blanche fit un effort suprême pour redevenir maître de lui.

— Écoutez-moi, monsieur, dit-il d'un ton entrecoupé, ce que vous demandiez hier, vous l'aurez. Je ne discuterai pas le prix que vous mettrez à cette lettre, je me dépouillerai s'il le faut; mais un pareil mariage.... vous comprenez que c'est impossible, impossible!

M. Achille se leva.

— Je le regarde, au contraire, comme indispensable, dit-il tranquillement.

Et comme il vit le geste de M. de La Roche, il ajouta :

— Vous réfléchirez, du reste, mon cher, et, à défaut d'autre raison, l'intérêt de votre fille vous décidera; car votre réputation est la sienne, l'éclat qui vous perdrait la perdrait également. Il n'y a aucun moyen de sortir de là.

L'armateur tressaillit et releva subitement la tête; une sombre résolution venait d'illuminer tous ses traits.

— Vous vous trompez, dit-il d'un accent bref; il est un moyen...

— Lequel?

— Moi seul je vous rends fort contre ma fille; vous espérez qu'elle se sacrifiera pour racheter mon passé?... Mais si je n'étais point là, elle serait à l'abri de vos poursuites, vous n'auriez de prise ni sur sa fortune ni sur son bonheur; car, n'ayant plus à me sauver, elle n'aurait plus à vous craindre?

— Sans doute; mais que signifie?...

— Vous l'apprendrez bientôt, dit M. de La Roche, qui s'avança vers la porte.

— Rappelez-vous que je ne puis vous donner que jusqu'à ce soir, observa le cousin en le suivant.

— Je ne vous demande que deux heures.

— Deux heures, soit. Réfléchissez comme vous l'avez fait hier, et vous reviendrez à ma proposition.

L'armateur ouvrit la porte sans répondre, et M. Achille sortit.

En arrivant au perron, il aperçut Blanche qui descendait la grande allée du jardin. Il prit la même direction et la rejoignit sous les charmilles.

La jeune fille s'informa avec empressement du résultat de l'entrevue. Il lui répondit que M. de La Roche avait demandé quelques heures pour se consulter, mais que tout s'arrangerait.

Lui-même le pensait sincèrement. Enhardi par la facilité qu'avait mise son cousin à accepter ses propositions de la veille, il ne doutait pas que la réflexion ne l'amenât à accepter également celle qu'il venait de lui faire. Il n'avait vu dans les paroles de ce dernier en le quittant que l'expression d'une colère qui menace afin de voiler son impuissance.

Son nouveau projet lui souriait trop, d'ailleurs, pour qu'il ne le crût pas facile; car cette nature vivace avait conservé, malgré tous ses excès, les désirs qui enflamment et fascinent. La beauté de

Blanche, sa timidité virginale, l'atmosphère d'ordre et de pureté qui l'entourait, avaient agi sur lui comme ces tièdes températures des soirs d'été qui, tout en accélérant chez nous les mouvemens de la vie, les rendent plus réguliers et plus faciles. La légèreté cynique de ses aveux à M. de La Roche n'ôtait rien à leur sincérité. En disant qu'il voulait *essayer la morale*, il avait traduit, sous la forme la plus nette et la plus vraie, ce désir de sensations nouvelles qui était l'inspiration de sa vie entière.

Blanche avait en outre, pour lui, ce charme particulier et bien connu des êtres qui touchent à l'adolescence pour les êtres déjà vieillis et blasés. Plus complète d'esprit et de beauté, elle l'eût moins ravi. Ce qu'il aimait en elle, c'était ce qui était le plus loin de lui, la jeunesse et la pureté.

Cependant les raisons qui rendaient Blanche aimable à ses yeux agissaient en sens contraire aux yeux de Blanche, qui éprouvait près de lui une instinctive répugnance. Mais il ne s'en aperçut pas; il mit cette réserve de la jeune fille sur le compte de son inexpérience, de sa timidité, et, loin d'en être abattu, il y trouva une sorte d'excitation. Encouragé par son propre enivrement, il devint même insensiblement plus expansif, et finit par avouer le projet d'arrangement qu'il venait de proposer à M. de La Roche.

La jeune fille se leva avec un cri de saisissement! Au même instant la voix de Julien se fit entendre appelant: Mademoiselle Blanche; et lui-même se précipita sous le berceau pâle et haletant.

— Que veux-tu? Qu'y a-t-il? demanda brusquement le cousin contrarié d'être interrompu.

— Je n'en sais rien, répliqua le pilotin agité; mais tout à l'heure, en revenant de la grève, j'ai voulu remettre à M. de La Roche des lettres qui venaient d'arriver; je suis entré, et je l'ai trouvé qui écrivait à son bureau d'un air égaré.

— Mon père?

— A ma vue il s'est levé vivement; je lui ai remis les lettres, et il est entré dans sa chambre à coucher, moins pour les lire, à ce qu'il m'a semblé, que pour me cacher son trouble.

— Et il ne vous a rien dit?

— Rien; mais j'ai aperçu sur son bureau, près du papier qu'il avait écrit, sa boîte de pistolets ouverte.

— Dieu!

— Ne craignez rien, je l'ai enlevée; la voici.

— Des armes! répéta M. Achille étonné; serait-ce l'explication de ses paroles de tout à l'heure?

— Quelles paroles?

— Quand je lui ai proposé de transiger en épousant ma charmante cousine...

— Vous! interrompit Julien stupéfait.

— Il m'a répondu, continua M. Achille, que lui seul rendait cette transaction nécessaire; que, s'il n'était plus là, sa fille se retrouverait libre.

— Ah! je devine, s'écria le pilotin; il a eu peur que Mlle Blanche ne consentît au sacrifice, et il a voulu le prévenir par le sien.

— Il est capable d'une pareille folie?

—Courez, mademoiselle, occupez-le, retenez-le, ne le quittez pas!...

La jeune fille n'entendait plus. Au premier mot du pilotin, elle s'était élancée vers la maison. Le cousin fit un mouvement pour la suivre, en déclarant qu'il voulait également parler à M. de La Roche. Julien l'arrêta.

— Un moment, dit-il vivement, nous avons d'abord à causer.

— Plus tard.

— Non, sur-le-champ. Vous venez de parler de mariage, et j'ai enfin compris ce que c'était que l'arrangement à l'amiable dont vous nous aviez flattés.

— Cela prouve en faveur de ton intelligence.

— Peut-être; mais cela prouve aussi que vous ignorez l'empêchement qui s'oppose à votre projet.

— Et quel est-il?

— L'inclination de Mlle Blanche pour M. Henri.

— Ce jeune officier que j'ai vu à bord du *Triton?*

— Lui-même.

Le cousin ne put se défendre d'un mouvement de dépit. La révélation de Julien venait se jeter à travers ses espérances, au moment même de leur exaltation, et lui opposait un obstacle complètement inattendu; cependant elle n'ébranla point sa résolution. Trop étranger aux délicatesses du cœur pour voir dans cet amour autre chose qu'une difficulté de réussite, il se sentit plutôt excité qu'abattu, et le coup qu'il venait de recevoir produisit sur lui l'effet de ces blessures qui animent au lieu d'arrêter. Il répondit en conséquence à Julien, avec une tranquillité apparente, que les prétentions d'un rival ne pouvaient rien changer à son projet.

Julien releva la tête.

— Mais vous n'avez donc pas compris qu'ils s'aiment? s'écria-t-il.

— Parfaitement, répondit le cousin.

— M. de La Roche avait presque consenti à leur mariage.

— Il consentira tout-à-fait au mien.

— Et vous croyez que M. Henri le souffrira?

— On souffre toujours ce qu'on ne peut empêcher.

— Ne l'espérez pas. Il vous en demandera raison; il se fera plutôt tuer....

— Qu'à cela ne tienne; je le tuerai.

Julien regarda M. Achille avec une expression d'étonnement indigné.

— C'est-à-dire, reprit-il, que vous ne faites aucun cas ni du bonheur ni de la vie des autres? Non, non, je ne veux pas vous croire!... Vous ne persisterez pas dans votre idée, vous ne voudrez pas nous pousser tous au désespoir.

— Pourquoi cela? demanda le cousin ironiquement.

— Parce que vous avez le cœur d'un homme, enfin, s'écria le pilotin avec une sorte de confiance généreuse et pleine d'effusion, parce qu'on ne peut pas trouver sa joie à faire souffrir! Je ne vous parle pas seulement pour M. de La Roche, mais pour vous-même. Si vous voulez vous venger de lui, voyez quelle belle occasion! Vous pouvez lui dire : — Je suis maître de ton sort et de celui de ta fille, eh bien! je ne veux pas vous faire de mal.

— Tu appelles cela se venger?

— Puisque vous lui ferez regretter ce qu'il a fait, n'est-ce pas là la plus dure punition qu'on puisse infliger à un homme, surtout quand il a la fierté de M. de La Roche?... Allons, un mouvement de cœur, là!... Vous avez dû aimer au moins une personne dans votre vie? Eh bien! pensez à elle! ça vous rendra meilleur, ça vous décidera! Si vous saviez comme le père et la fille méritent d'être heureux, comme on les aime ici, moi surtout, oh! moi!.... Songez donc; ils m'ont élevé, ils ont soigné ma mère, ils lui ont donné une tombe au cimetière... Vous comprenez bien qu'il faut qu'ils soient heureux. Oh! je ne sais pas comment vous prier, je ne sais point parler, et j'ai là cependant tant de choses!... Mais regardez, je vous prie, regardez, je n'ai pas honte de pleurer!

Et le jeune garçon pleurait en effet; il avait les mains jointes, il était hors de lui.

M. Achille le contempla un instant d'un regard ironique, puis murmura en ricanant :

— Il est fou.

Les traits de Julien changèrent subitement d'expression ; il se redressa.

— Fou! reprit-il d'un accent où l'émotion le cédait à la colère, fou parce que je vous demande de renoncer à un projet impossible.

— Eh! pardieu! pourquoi m'en avoir donné l'idée, alors? s'écria le cousin impatienté; c'est vous qui en êtes cause.

— Nous?

— Oui ; toi d'abord, en me faisant remarquer la beauté de ma cousine, puis elle-même, en se montrant aimable....

— Quoi! c'est alors que vous avez pensé à ce mariage?

— Pour la première fois; mais maintenant j'y tiens, et rien ne m'y fera renoncer.

Les mains de Julien se crispèrent, ses yeux lancèrent sur le cousin un regard de haine; il fit quelques pas vers lui et dit d'un ton bref et plus bas :

— Vous êtes décidé, monsieur, bien décidé à n'écouter aucune raison?

— Décidé, répondit le cousin.

— Vous n'accepterez aucun autre arrangement, quel qu'il soit?

— Aucun.

— Et vous persistez à vouloir que ce mariage se fasse?

— C'est comme s'il était fait.

— Pas encore! cria le pilotin avec explosion. Vous avez dit tout à l'heure que c'était à moi que vous deviez cette idée?

— Sans doute.

— Eh bien! vous en avez menti!

— Comment!

— Menti!... entendez-vous bien?

M. Achille fit un pas vers le pilotin.

— Tu veux donc décidément une correction, drôle! s'écria-t-il.

— Voici de quoi la donner et la recevoir, interrompit Julien en ouvrant la boîte de pistolets qu'il tenait toujours à la main.

M. Achille s'arrêta. Il regarda la boîte et le pilotin avec une sorte d'étonnement, puis un sourire railleur traversa ses traits.

— Comment, un duel! reprit-il. Ah! pardieu! l'idée est originale, un duel entre nous!...

— Il suffit de passer derrière la charmille, dit Julien, qui montra l'entrée du berceau.

Le cousin parut hésiter une seconde; mais prenant tout à coup son parti :

— Au fait, dit-il comme s'il se parlait à lui-même, le petit a besoin d'une leçon... Ces armes sont chargées?

— Vous pouvez vous en assurer.

Il prit un des pistolets, l'examina, en fit jouer la batterie; puis, se retournant vers Julien, il reprit :

— Vous comptez sur ce duel pour débarrasser de La Roche et sa fille de mes exigences, n'est-ce pas? C'est effectivement un moyen, mais, en toute chose, il est bon de considérer la fin.

— Eh bien! monsieur? demanda le pilotin avec impatience.

— Eh bien! mon bon, dit M. Achille, qui avait armé le pistolet, je vous prierai de me dire si vous voyez là-bas, au bout de l'allée, cette fleur de camélia?

— Je la vois.

Il avança la main et fit feu dans la direction indiquée.

— Allez la chercher, ajouta-t-il tranquillement; je dois l'avoir coupée avec sa tige.

— La fleur et la tige sont à leur place, répondit Julien.

M. Achille se baissa vivement pour voir au-dessous du nuage de fumée produit par l'explosion, et aperçut en effet le camélia, qui n'avait point été atteint.

Parmi tous les désappointemens auxquels le hasard peut nous exposer, il n'en est point d'aussi cuisant, d'aussi envenimé que celui qui nous donne un ridicule là où nous espérions un triomphe. La honte et la colère firent monter le sang au visage de M. Achille, qui rejeta le pistolet avec une malédiction. Julien le ramassa.

— C'est un effet manqué, dit-il froidement; mais monsieur doit peu le regretter, il est depuis long-temps connu au théâtre.

— Prends garde de me faire perdre patience! s'écria le cousin, à qui sa maladresse venait d'inspirer une rage furieuse.

— La fleur de camélia coupée n'eût prouvé que la difficulté de rendre les armes égales entre nous, reprit le pilotin.

— Et tu ne crois plus à cette difficulté? demanda M. Achille.

— Parce qu'il est un moyen tout simple d'égaliser les chances, répliqua Julien; un de ces pistolets est chargé, l'autre vide.

— Après?

Le jeune garçon posa les pistolets sur le banc de la tonnelle et les couvrit de son chapeau.

— Choisissez, dit-il.

M. Achille haussa les épaules.

— A d'autres! reprit-il avec un ricanement forcé; j'ai toujours été malheureux aux jeux de hasard, et j'y ai renoncé.

— Vous ne voulez pas! s'écria Julien, dont l'indignation jusqu'alors contenue éclata, vous ne voulez pas!... Mais j'ai le droit de vous demander raison...

— Toi?

— Rien que pour ce qui vient de se passer. Tout à l'heure, je vous ai prié, je me suis presque mis à vos genoux, j'ai serré votre main. Serrer votre main! est-ce que ce n'est pas un déshonneur?

M. Achille fit un pas vers le pilotin; le souvenir de sa position, qu'une violence pouvait compromettre, le retint.

— Tu voudrais me pousser à bout, dit-il; mais je te retrouverai plus tard, quand j'aurai fini avec de La Roche.

— Avec moi d'abord! cria Julien, avec moi, monsieur!

Le cousin ne daigna point répondre, et s'avança vers la porte de la tonnelle. Julien exaspéré lui barra le passage en présentant les pistolets armés; mais, au même instant, deux bras l'enveloppèrent, et une voix cria derrière lui :

— Qu'est-ce que tu fais là, malheureux?

— Mon oncle! dit le pilotin, qui avait reconnu la voix.

— A bas l'artillerie de poche! répéta le contre-maître.

— Laissez-moi! s'écria le jeune garçon en se débattant.

— Ces pistolets, je te dis!

— Non, je veux en finir!

— A bas, double gueux!

Il avait saisi les armes et réussit à les lui arracher. Julien se dégagea, en rugissant, et se jeta devant la porte.

— Cet homme ne sortira pas! s'écria-t-il, je veux qu'il me rende raison!

— Te rendre raison! répéta le contre-maître; qu'est-ce qui s'est donc passé? comment se fait-il que monsieur...

Il s'interrompit tout à coup; sa voix mourut sur ses lèvres, ses yeux, qui venaient de se fixer sur le cousin, demeurèrent grands ouverts, et il recula jusqu'au treillis qui formait la tonnelle avec une indicible expression d'étonnement, de doute et de frayeur.

— Qu'avez-vous, mon oncle? demanda Julien stupéfait.

— C'est lui! balbutia Morand, je le reconnais.

— Qui lui? demanda le pilotin.

— Seulement il fumait un cigare.... quand je l'ai rencontré.

— Vous l'avez rencontré?

— Dans le détroit de Malacca.

— Moi? s'écria M. Achille en tressaillant.

— Oh! j'en suis sûr! reprit Morand; c'était bien la même taille, la même figure.

— Vous vous trompez, maître.

— Non, non, je l'ai vu à la barre de *l'Ariel*.

Julien regarda M. Achille, qui pâlit.

— *L'Ariel!* reprit-il, vous avez vu monsieur à bord de *l'Ariel?*

— Oui, c'est lui! répéta le vieux marin, qui le regardait toujours d'un œil fixe, mais déjà moins effrayé; pirate ou diable, c'est bien lui.

— Cet homme est ivre, interrompit le cousin troublé.

— C'est ce que nous allons savoir, s'écria Julien, chez qui la révélation de son oncle venait de faire jaillir mille traits de lumière; hier, vous étiez pressé de repartir, vous vouliez éviter la rencontre des matelots du *Triton*, vous m'avez parlé de courses, de naufrages!... Il faut que tout s'éclaircisse.

— A la bonne heure!

— Et tout peut s'éclaircir à l'instant même, car voici M. de La Roche avec sa fille et son pupille.

— L'officier de marine! dit le cousin effrayé.

— Il pourra nous répondre d'autant mieux qu'il a instruit l'affaire de *l'Ariel*.

— Lui?

— Et qu'il a encore toutes les pièces, y compris le signalement du pirate...

— Ah!

— Du reste, nous allons savoir...

M. Achille saisit le jeune garçon par le bras :

— Pas un mot, sur ta tête! dit-il en baissant la voix.

— Ainsi, vous avouez! s'écria Julien.

— Tais-toi, malheureux!

— Alors vous vous tairez également?

— Oui.

— Vous accepterez les conditions de M. de La Roche?

— Oui, oui.

— Vous repartirez aujourd'hui même?

— Oui, oui, oui.

— Silence, les voici, et laissez-moi faire.

L'armateur s'avançait, en effet, entre Blanche et Henri, suspendus à ses deux bras, et semblait se débattre contre leurs prières.

— C'est une démarche inutile, répétait-il; cet homme a tout refusé il y a une heure.

— Il accepte tout maintenant, interrompit Julien en courant à leur rencontre.

Il y eut trois cris jetés en même temps.

— Tout est arrangé, convenu, reprit le pilotin; M. de La Roche réglera lui-même les conditions; le cousin en passera par tout ce qui pourra lui plaire, il me l'a promis.

On devine la surprise et la joie. L'armateur, Blanche et Henri interrogeaient à la fois Julien; tous voulaient savoir comment il avait pu accomplir un pareil miracle. Il répondit en souriant qu'il suffisait de savoir prendre M. Achille, et que, cette fois, *il était pris!* Le cousin se mordit les lèvres, mais ne répliqua rien, et suivit M. de La Roche afin de tout régler avec lui.

Une heure après, la barque du patron Noirot mettait à la voile pour Brest, emmenant l'ancien capitaine de *l'Ariel*, muni d'une forte somme, avec laquelle il devait gagner Nantes, et de là les colonies espagnoles. Déjà consolé de son désappointement et heureux de se retrouver riche pour quelque temps, il avait repris son audacieuse insouciance. Au moment où le canot allait déborder, il aperçut Julien qui traversait la grève, et qui lui jeta de loin un souhait de bon voyage. Le pirate secoua la tête.

— Va, va, drôle! murmura-t-il, tu triomphes de m'avoir joué; mais prends garde à toi-même. Tu as la prétention de rester bon, scrupuleux, dévoué!... Le monde me vengera.

ÉMILE SOUVESTRE.

CRITIQUE.

POÉSIES COMPLÈTES,

PAR Mme LOUISE COLET.[1]

De jour en jour, il semble, le public attentif aux productions poétiques va diminuant, bien que le nombre des recueils augmente. Que les poètes aient garde de s'y méprendre, le silence ou la mollesse de la critique à leur égard n'est pas une des moindres causes d'une si regrettable indifférence. Si la critique était sur ce point plus vigilante et plus active; si le bon grain, dans l'aire poétique, était vite séparé de l'ivraie; si le talent choisi était tout d'abord distingué par elle du talent commun, les esprits curieux des productions nouvelles, mis aussitôt sur la bonne trace, formeraient encore, autour des voix signalées, un auditoire imposant. Mais, en vérité, à de bien rares et bien honorables exceptions près, la critique courante n'existe pas en poésie. Les autres formes littéraires sont plus ou moins faciles à contrôler; et roman ou drame, plus d'un juge compétent prononce. La poésie, à des époques littéraires aussi raffinées que la nôtre, a des secrets et des exigences dont les adeptes seuls peuvent bien apprécier l'application ou signaler l'oubli.

En poésie, tout le monde ne saurait être novateur. Souvent, pour déguiser l'imitation, le masque de l'originalité s'applique sur bien des figures ambitieuses; mais il y a telle veine de pensées et de sentimens qui, étant celle du

(1) 1 vol. in-18, chez Gosselin.

temps où l'on vit, doit être forcément suivie et exploitée par un grand nombre. Or, la matière, en pareil cas, étant commune, le champ-clos se trouvant parcouru dans le même sens, c'est le faire de l'artiste, c'est l'adresse du cavalier qui décideront du mérite. Qu'on ne s'y trompe pas; ce faire et cette adresse ne sont pas toujours aisés à reconnaître. Là aussi le stras passe souvent pour une perle fine, et le charlatan a quelques chances d'être pris au sérieux par les badauds émerveillés.

Elle serait donc d'un utile secours à la poésie, la critique sévère qui, avec une intelligence éclairée et consciencieuse, évincerait de la lice tous les joûteurs maladroits, ceux-là qui portent haut et d'un air fanfaron le ceste ou la lance dont ils ne savent point frapper à coup sûr. Aujourd'hui la cohue est telle, que les survenans ne devraient se mêler au concert qu'avec une voix tout exercée, et quand leur instrument aurait acquis le niveau de perfection que chacun d'eux est relativement capable d'atteindre. A quoi bon des ébauches et des essais dans un temps où le talent à son apogée manque souvent de lecteurs?

Sur toute chose, ce qu'il faudrait, à notre avis, prêcher d'une voix infatigable, en cette confusion de tous les genres, de tous les tons et de tous les styles, ce serait l'aménagement des qualités réelles de plusieurs, une sage discrétion dans l'emploi de leurs richesses. La discrétion, voilà en effet une qualité littéraire qui devient de plus en plus rare et qui pourtant est éminente. C'est, à bien prendre, le cachet du vrai talent. Observez, à toutes les époques, les plus beaux styles, en prose comme en vers, et dites si par les maîtres les plus savans en l'art d'écrire, le tissu qui revêt la pensée n'est pas autour d'elle drapé et peint avec une économie qui fait sa durée et sa valeur. Quant à ce débordement de couleurs, à ce luxe d'images qui se voit aujourd'hui dans presque tous les recueils, je le tiens pour un signe de force moins que pour un indice d'impuissance. Le moindre rapin littéraire est habile maintenant à ce badigeonnage poétique. Quand il a prodigué le velours et la pourpre, il croit avoir fait merveille et s'admire complaisamment dans son œuvre; l'artiste soigneux et expérimenté agit d'autre manière. Les richesses naturelles qu'il est en son pouvoir d'employer, il en fait un usage discret qui n'éblouit pas le regard, mais ne le choque pas non plus, et qui seul témoigne de l'art véritable.

Mais un défaut qu'il faudrait poursuivre avec acharnement, et que nous voudrions surtout combattre en ces pages, c'est la déclamation poétique. Voilà un fléau pour lequel il faudrait se montrer d'autant plus impitoyable, qu'il est toujours un signe certain de médiocrité. — Lorsque tant de voix s'élèvent en poésie, il semblerait que nul ne doit ouvrir les lèvres que pour exprimer ce qu'on n'a point dit encore, ou du moins pour présenter d'une façon plus vive et plus saisissante des sentimens ou des idées qui ont déjà retenti sur d'autres lyres. Loin de là, le déclamateur est sur la trace de toutes les pensées rebattues, et il les représente avec un aplomb et une abon-

dance de paroles qui fait de ce procédé poétique le plus grand fléau littéraire. Ode ou poème, assigner des limites précises à un sujet, le composer avec justesse, en ménager les proportions, ce sont choses dont il s'inquiète peu, et le voilà lancé avec complaisance dans le déroulement sans rives d'idées communes et ressassées. Nous disions qu'il y a trop de coloristes inexpérimentés en poésie; les dessinateurs habiles, amoureux des contours précis, sont plus rares vraiment que les autres ne sont nombreux.

La déclamation, au reste, c'est, il nous semble, un défaut académique, à en juger du moins par les pièces qui ont su se concilier, à divers concours, les prédilections de l'Institut. La pièce de Mme Louise Colet, couronnée sous ce titre : *le Musée de Versailles,* vient naturellement à l'appui de nos assertions. L'auteur, voyez un peu comme il procède, nous apprend tout d'abord que les rois ont long-temps lutté contre la noblesse, comme le peuple lutte aujourd'hui contre les rois; qu'enfin, avec l'aide de Richelieu, Louis XIV parvint à dompter ses orgueilleux vassaux, et que, dans la sécurité superbe de son triomphe, il se bâtit Versailles. De là, description obligée et bien prévue de Versailles, avec frontons, glaces de Venise, bassins de porphyre, tout le magique Éden

Où les bois montent en arcades,
Où l'onde retombe en cascades.

Une fois intronisée dans son palais, la royauté brille de toute sa puissance, et nous avons, vous comprenez, le récit de ses grandeurs, la peinture de ses attributs :

Elle eut la palme du poète,
Elle eut la palme des guerriers.

Mais toute médaille a son revers. Les gloires de cet homme qui avait pris le soleil pour emblème, pâlissent au front de ses descendans; et le peuple, qui a enfin conscience de sa force, chasse brutalement la royauté de sa splendide demeure. Le rhythme change, et nous avons la peinture des salles désertes. Je l'avoue, à voir la marche du poème, j'ai pensé rencontrer en chemin l'empire et la restauration; heureusement nous arrivons, sans plus longs détours, à la révolution de juillet. Le roi Louis-Philippe, dit alors Mme Colet, voulut que le peuple pût voir face à face ces rois qu'il regarda long-temps d'en bas. Je ne sais si ce fut bien là l'inspiration du musée, mais enfin le musée s'ouvre, et une fois la belle lauréate entrée dans les galeries, vous devinez son enthousiasme officiel. — Je le demande, l'annaliste qui a pour mission d'enregistrer les faits dans un ordre chronologique, procède-t-il autrement, et peut-on reconnaître dans un tel plan l'imagination inventive du poète? Si encore le style rachetait, par des qualités d'un autre ordre, les défauts de la composition et le manque d'originalité! Mais

le plus souvent il est d'une mollesse traînante qui cherche à simuler le mouvement par l'imitation rhythmique des odes politiques de M. Hugo. Toutefois, le style du *Musée de Versailles* a encore un éclat et une sorte de fraîcheur qui n'est pas même dans ce récit biographique également couronné par l'Institut sous ce titre un peu vague : *le Monument de Molière*. Ici la phrase ne perd jamais les allures de la prose. Mme Colet semble parfois ignorer que la langue poétique a des tours particuliers qui impriment à la pensée une physionomie inattendue.

Ce n'est point d'ailleurs uniquement dans les poèmes académiques que Mme Colet déclame. Ce défaut bien évident, elle ne peut plus l'attribuer au cadre imposé, quand les sujets où sa fantaisie la porte seule sont traités trop souvent sur le même ton. Qu'on lise, par exemple, dans ses poésies complètes, *Michel-Ange et Raphaël*, trouvera-t-on autre chose qu'une déclamation diffuse dans le contraste si complaisamment tracé de ces deux génies dont les dissemblances ne sont pour personne un mystère ni un étonnement? Dans le genre purement rêveur, *les Illusions*, *le Désenchantement*, ne sont-ils pas des morceaux entachés du même vice littéraire? En principe, d'ailleurs, ces sujets de rêverie sur la destinée humaine, sur ses faiblesses et ses avortemens, sont parsemés d'écueils au milieu desquels les poètes originaux et de génie peuvent seuls louvoyer. Que Lamartine, dans celle de ses *Harmonies* intitulée *Novissima verba*, sonde le néant de la vie et du bonheur, on l'admire planant à l'aise dans un tel domaine, car on reconnaît à ses grands coups d'aile un aigle qui peut sans péril traverser l'abîme; mais qu'avec un talent secondaire on se risque à toutes voiles sur de telles ondes, c'est vouloir naufrager à deux pas du bord. Il y a cependant une sorte de déclamation qu'il ne faudrait pas envelopper, sans examen, dans ce rigoureux ostracisme, et dont une femme a, de nos jours, mais en prose il est vrai, donné de glorieux exemples. On sait à quel degré l'auteur de *Lélia* possède le talent de l'amplification. L'idée, dans plusieurs de ses ouvrages, n'était pas fille de sa propre intelligence. Elle lui était venue souvent d'alentour; elle l'empruntait de tel esprit dont elle épousait, au moment, les doctrines; mais comme l'idée, devenue sa chose, se déployait en larges plis sous sa main féconde! Ce n'est plus là déclamer, c'est faire jouer l'idée sous toutes ses faces, tirer d'un système tous les corollaires.

Mais tandis que nous allons, discourant en toute franchise sur le talent de Mme Colet, nous oublions les suites que pourrait encourir une pareille irrévérence. La belle muse, en effet, ne semble pas souffrir patiemment la discussion littéraire, si elle ne tourne à sa plus grande gloire; et, pour la moindre chiquenaude, la critique a souvent maille à partir avec elle. Déjà, dans un tout petit drame, joué au défunt théâtre de la Renaissance, elle tançait de verte façon ces critiques de métier qu'elle traite aujourd'hui de *meute agressive* dans la préface de ses *Poésies complètes*. Elle va plus loin encore. Dans une comparaison, toute féminine à son avis, elle représente

ses vers sous l'image de gracieux enfans, jouant avec insouciance autour de leur mère, et soudain effarouchés quand survient, armé de sa férule, *le pédagogue célibataire sans entrailles*. Voici, on l'avouera, de plaisantes injures, et il faudrait chez le critique une sensibilité bien irritable pour s'offenser de telles invectives. Pédagogue célibataire! Est-ce donc le célibat qui rend le critique impitoyable? Est-ce dit là par opposition au *critique marié?* Quoi qu'il en soit, de toutes ces épithètes, nous parlerons en toute liberté du livre de Mme Colet. Nous ne sommes pas « un critique de métier », mais nous avons de la poésie dont nous croyons ainsi défendre, en passant, les prérogatives, un amour si fervent, que pour elle nous subirions d'un front calme les reproches les plus amers, selon Mme Colet, ceux même de célibat.

Ce volume de *Poésies complètes* se compose de trois recueils dont le dernier seulement est inédit. Jeune fille, jeune femme, jeune mère, voici les trois phases de la vie qui correspondent aux trois recueils de Mme Louise Colet, et dont chacune doit empreindre de nuances relatives les vers nés sous son influence. Le volume s'ouvre par les *Fleurs du Midi*, inspirations de la jeune fille qui eurent pour berceau une solitude aride, mais éclairée par le beau ciel de la Provence, et toute proche de la poétique fontaine. En réimprimant ses premiers vers, Mme Colet a été saisie d'inquiétudes littéraires qu'elle ne dissimule pas. Elle a, un instant, eu la tentation de rejeter pour jamais dans l'ombre ces chants de jeune fille, « sonores, retentissans, d'une mélodie parfois un peu monotone, et exprimant des émotions de l'ame souvent ressenties et formulées par d'autres, avant et depuis leur publication. » C'est après avoir parcouru le livre tout entier qu'on approuve Mme Colet, puisqu'elle voulait réunir en faisceau ses poésies, d'avoir su résister à sa tentation, et de n'avoir pas supprimé son premier chapitre. Sa manière, en effet, dans les recueils suivans, s'est-elle modifiée de telle sorte qu'elle fasse un sensible contraste avec ces premiers vers? Il nous semble, au contraire, qu'au moment où, pour la première fois, Mme Colet a tracé des strophes, la forme poétique dont elle a revêtu sa pensée était identique à celle qu'elle emploie aujourd'hui. La rime déjà lui venait abondante et riche, ni tendue ni lâchée, presque toujours irréprochable. Sa période avait de l'éclat et du nombre, son style de l'élégance, et les métaphores suivaient d'ordinaire sous sa plume tout leur développement logique. Oui, les *Fleurs du Midi* valent pour l'exécution les deux autres recueils du même auteur. Est-ce à dire que l'exécution soit parfaite? Pour beaucoup de lecteurs, oui, peut-être; pour quelques-uns, assurément non. C'est avec un sens plein de justesse que Mme Colet, dans quelques lignes de préface, compte sur les suffrages de ces ames simples, de ces esprits illettrés qui goûtent profondément certaine poésie. Les vers des *Fleurs du Midi* ayant, le plus souvent, les qualités requises par la prosodie et la rhétorique, bien des esprits peuvent s'en tenir satisfait. D'autres sont plus exigans, et tiennent pour mince mérite l'observation rigoureuse de ces règles dont Mme Colet ne viole pas les pré-

ceptes. En poésie, les gourmets, les fins dégustateurs sont rares, mais à ceux-là il est aussi impossible de faire accepter de la poésie factice pour de la poésie vraie qu'il l'eût été de faire prendre à M. Brillat-Savarin, par exemple, du vin de Saintonge pour du Malvoisie. Les esprits illettrés dont les sympathies sont chères à Mme Colet ne sont pas, au reste, les seuls qui manquent de cette pierre de touche, moyen infaillible de reconnaître en poésie la nature du métal. Tous les genres d'érudition ne sont point en cela une garantie, et il nous sera bien permis de citer, en passant, un fait qui le prouve. On se rappelle l'enthousiasme mystérieux et les bruyantes réclames qui devancèrent l'apparition de *Lucrèce*. L'engouement a ses ridicules et surtout ses importunités. Un écrivain spirituel, dont le talent a une ingénieuse souplesse, hasarda une mystification qui, on va le voir, eut plein succès. Un beau matin, à l'improviste, on trouve au bas d'un journal une scène tirée d'une tragédie inédite de *Lucrèce*. Le journal circule, le feuilleton est dévoré; et le soir, dans un des cercles les plus lettrés de Paris, certain membre de l'Institut, qui en sa qualité d'écrivain autorisé a dans son goût une confiance qu'aucun doute n'alarme, se répandait sur ces vers en éloges intarissables, disant dans son enthousiasme malencontreux : que c'était bien là de la poésie comme il nous en fallait. Le lendemain, on sut que le fragment n'était point de M. Ponsard, mais bien d'un poète dont l'académicien n'admire sans doute pas les vers quand ils ne sont point des pastiches.

Comme l'auteur nous donne ces *Fleurs du Midi* pour des chants de jeune fille, on s'attend à ces molles rêveries, à ces plaintes délicates qui deviennent chaque jour sans doute d'une expression plus difficile, mais qui gagnent toujours à retentir sur des lèvres jeunes et belles. Mlle Colet déjoue une pareille attente, et toute jeune fille, elle chantait déjà sur un ton presque viril. Elle n'est pas assurément une sœur de Sapho; et, bien qu'elle ait écrit une sorte d'héroïde sur Abeilard et son amante, la sensibilité n'a jamais eu de cordes bien vibrantes sur sa lyre. Ses chants partent moins du cœur que de l'esprit : ses émotions sont toutes de tête. Dans ce premier recueil, il est quelques passages d'un lyrisme remarquable. Ainsi les strophes intitulées *Inspirations;* ainsi le portrait, alors ressemblant, de M. de Lamartine :

> Aimer! telle est ta vie, adorateur d'Elvire!
> Comme l'air à l'oiseau, comme l'onde au navire,
> A ton esprit divin l'amour sert d'élément;
> Tu proclames de Dieu la puissance en aimant.

On pourrait citer tout le morceau; il montrerait, par le contraste avec la physionomie présente, quelles figures diverses un homme peut faire dans la vie. Indiquons aussi maint sonnet dessiné avec une précision que les mains de femme n'ont pas toujours.

C'est le plus souvent à la peinture des objets extérieurs que sont consacrés les vers compris sous le titre de *Penserosa*. La vue d'un tableau ou

d'une statue inspire l'auteur, qui trouve là le thème de sa rêverie. La reproduction par le vers des sujets que le ciseau ou le crayon semblaient seuls avoir puissance de retracer exige un vocabulaire d'une richesse et un style d'une franchise que Mme Colet ne possède pas. Ces tentatives de plastique littéraire ont produit de nos jours des poèmes d'un tel éclat, que les descriptions, rappelant un peu le genre en faveur sous l'empire, sont pâles à côté. Les divers fragmens traduits de l'anglais nous semblent d'une réussite moins douteuse. Une charmante *Mélodie* de Moore conserve en partie dans les vers de Mme Colet les molles graces de l'original. Les fragmens de *la Tempête* sont aussi à remarquer avec la scène des sorcières de *Macbeth*. Mais pourquoi Mme Colet ne s'en tient-elle pas aux traductions étrangères, et a-t-elle la malencontreuse fantaisie de mettre en vers la prose de M. Lamennais? L'hymne sur *les Morts,* écrit en forme de verset avec refrain, a un mouvement, une mélopée qui dispense de la rime. Ces métamorphoses de prose en vers, après coup et par une autre main que celle de l'auteur, n'ont jamais été heureuses. C'était une manie sous l'empire. Delille, Chénedollé et autres ajustaient la césure et la rime aux plus belles pages de Rousseau, de Buffon et de M. de Châteaubriand. Ce sont là des exemples à éviter.

La plus jolie pièce de *Mezza vita* est sans contredit celle adressée à Mme Récamier. Ces quelques stances joignent aux graces naturelles de la pensée un charme d'expression dont Mme Colet devrait s'appliquer désormais à reproduire l'accent. Vingt vers de cette sorte valent mieux dans leur discrète simplicité que maint long poème qui ne rachète la vulgarité du fond que par la sonorité académique.

AUGUSTE DESPLACES.

UNE

DÉCOUVERTE LITTÉRAIRE.

On vient de faire à la bibliothèque de Lausanne une découverte littéraire assez curieuse, celle de vers inédits de Marot, oui de Marot lui-même, de maître Clément; et ce qui est plus piquant encore, mais ce qui reste plus incertain, il faut y joindre une épître, aussi en vers, de Catherine de Médicis. Que le lecteur veuille bien ne pas se récrier avant d'avoir entendu! La personne qui parle dans cette épître inédite est incontestablement la trop fameuse Catherine, non pas reine encore, mais dauphine après la mort prématurée du fils aîné de François Ier. Ces vers sans aucun doute ont été composés pour elle : par elle? c'est là seulement la question, et n'est-il pas déjà bien curieux que l'on puisse tout au moins se faire cette question? Mais occupons-nous d'abord du manuscrit d'où l'on a exhumé ces singulières reliques.

Il est du milieu du XVIe siècle, et il n'y a pas de soupçon possible quant à l'authenticité. C'est un petit in-folio de 282 pages et d'une assez belle écriture gothique. Il provient de la bibliothèque d'un savant suisse qui vivait à la fin du siècle passé, nommé le docteur Favre de Rolle, homme instruit et distingué, en relation avec plusieurs célébrités de l'époque, avec la famille Necker, avec Muller, qui trouva dans la riche collection du docteur d'indispensables secours pour ses grands travaux historiques. Quant à l'auteur même du manuscrit, on voit, par certains détails, qu'il a dû exercer la profession de maître d'école, et principalement de maître d'écriture, à Genève, au temps de Calvin. C'est là, c'est sous cet humble abri, comme

des perles dans leur écaille, que se sont trouvées nos deux pièces inédites, parmi d'autres morceaux connus. Notre maître d'école, resté copiste à la barbe de l'imprimerie triomphante, s'était plu à se former ainsi un recueil poétique selon ses goûts. Il puise essentiellement dans Marot, qui lui fournit du gibier de toutes sortes, épîtres, rondeaux, ballades, épigrammes surtout contre les moines et les prêtres, car notre Partridge génevois était bon protestant. Enfin, il copie par hasard, ou séduit peut-être par le caractère sérieux du sujet, un morceau intitulé : *Aultre espitre de Marot qui mandoit aux damoiselles*. En voici les premiers vers, avec l'orthographe et la prononciation modernes :

Très chères sœurs jointes par charité,
Le nom des vrais amans de vérité
Sonne tant mal aux oreilles de ceux
Qui de l'ouïr sont plus que paresseux,
Qu'en plusieurs lieux de ce fol monde ici
On ne les veut ouïr ni voir aussi.
Les uns souvent par poyne (*peine*) on persécute;
D'autres, hélas! par mort on exécute, etc., etc.

On sait que Marot eut une espèce de Fréron, comme aurait dit Voltaire, dans ce François Sagon qu'il a illustré tout en dédaignant de lui répondre autrement que sous le nom de son valet Fripelipes. Or, ce pauvre Sagon, qui avait plus de sottise encore qu'il n'en faut pour être envieux, engagea les hostilités par des épîtres en réponse à celles que Marot venait d'adresser de Ferrare, « l'une au roi très chrétien, l'autre *à deux damoiselles* sœurs. » Dans un petit prologue, il dédie son *Épître responsive* à « mesdames de France, deux vraies *sœurs* et parfaites amies, » et il leur dit entre autres :

Mais ce qui tant a poussé mon esprit
Contre Marot et son damnable écrit,
Transmis aux *sœurs* en forme d'une épître,
C'est que vous deux avez le premier titre
De sœurs qu'on sait *jointes par charité,*
Et qu'on ne dit sinon la vérité
En assurant qu'êtes mieux renommées
Que ces deux sœurs de Marot tant aimées, etc.

Puis ailleurs il lui reproche d'avoir

. . . . . Osé dire
Que pour la foi ont enduré martyre
Tous ceux qu'on a *par mort exécutés*
Et ses consors d'exil *persécutés*.

Évidemment l'épître à laquelle Sagon répond ici, c'est bien la nôtre, puis-

qu'il en reproduit textuellement quelques mots, quelques fragmens de vers. On la croyait perdue; l'édition de La Haye ne la donne pas, et celle de 1824 fait observer qu'elle n'est pas parvenue jusqu'à nous. La voilà retrouvée. Qu'elle se soit conservée dans la Suisse française, il n'y a peut-être rien là que d'assez naturel, si l'on se rappelle que Marot l'avait écrite pendant son exil, qu'elle blâme les persécutions, et qu'enfin ces deux *damoiselles sœurs* étaient de Savoie, comme Marot le dit lui-même à son adversaire, lorsque, dans son épître LVIe, il fait mention, en passant,

De ces deux sœurs savoisiennes
Que tu cuidois (*pensais*) parisiennes.

Cette épître si inopinément retrouvée n'est pas sans intérêt : elle complète le dossier d'un procès littéraire où tous les beaux-esprits du temps de François Ier furent mêlés; elle jette un jour assez piquant sur le caractère de Marot, sur ses relations avec la Savoie, où il finit par avoir beaucoup de connaissances et d'amis, témoin l'épître LXIe, où il dit à l'un d'eux :

Te jurant Dieu que pas je ne sçavoye
Que si grand fruit produisît la Savoie, etc.

Du reste, sans être indigne de ce poète et même avec un certain mérite de gravité que n'ont pas toujours ses poésies sérieuses, cette épître a surtout un intérêt historique et de bibliographie.

Il n'en est pas de même de celle de Catherine de Médicis : plus curieuse encore, elle est aussi plus poétique. Cette seconde pièce se trouve placée dans le manuscrit entre deux morceaux de Marot fort connus, le dizain *à la bouche de Diane* et le *Jeune Fils de la rue Saint Denys*. Elle est intitulée : *Espitre de Madame la Daulphine escripvant à Madame Marguerite*. La voici tout entière : je ne fais que changer l'orthographe et ajouter la ponctuation :

Vous vous pourrez émerveiller, madame,
Dont si soudain, sans avoir appris d'ame [*de personne*],
Je me suis mise à composer en vers,
Vu que dormi n'ai sous les ombres verts
De Parnasus, ni bu en la fontaine
Où puiser faut science si hautaine.
Peut-être aucuns n'en seront ébahis
Et vous diront que je suis du pays
Où de tout temps les neuf Muses habitent.
Elles, pour vrai, à rimer ne m'invitent.
Le grand désir d'envelopper et mettre
Mes durs regrets en moins fâcheuse lettre,
Et que je sais que de nature aimez

Le son plaisant des vers qui sont rimés,
C'est ce qui m'a, et si ne sais comment,
[*et pourtant je ne sais comment*]
Fait devenir poète en un moment :
Ce que l'amour qu'à vous j'ai indicible
M'a fait trouver bien aisé l'impossible.
Hélas! tous ceux qui à rimer se peinent
Les argumens de plaisir entreprennent;
Mais, pour montrer ce que faire je sai,
Me faut écrire, en ce mien coup d'essai,
L'ennui que j'ai d'être loin demeurée
De vous, madame et sœur très honorée,
Sans que (*sic*) esbats ne me semblent qu'ennuis
Et que les jours ne me semblent que nuits.

Aucunefois, avecques habit noir,
Je me promène en ce noble manoir,
Lequel plus grand qu'il ne soloit [*que de coutume*] me semble,
N'y voyant plus la compagnie ensemble.
Aucunefois, au jardin m'en allant,
Tout à part moi à lui je vais parlant;
Car vous diriez, tant il croit qu'il agrée,
Qu'il est marri qu'en lui ne me recrée.
Jardin royal, ce dis-je, ta verdure,
Tes fruits, tes fleurs, tout ce qu'art et nature
T'a pu donner, n'a ores la puissance
De me donner un peu d'éjouissance.
Si tu veux donc qu'autre chère te fasse,
Rends-moi la fleur qui les tiennes efface,
Rends-moi la noble et franche marguerite;
Rends-moi aussi de noblesse l'élite,
Mon cher époux, qu'elle et moi soulions voir
Sur grands chevaux, et faire son devoir
A les piquer sur tes allées grandes.
Lors me verras ainsi que me demandes.
En ce temps-là pour plaisir les piquait;
Et sans danger aux armes s'appliquait;
Mais maintenant, pour le bien de la France
Et pour honneur, prend armes à outrance.
Que Dieu lui doint [*donne*], après tout débattu,
Fortune égale à sa grande vertu!

Sur ce m'en vais à ma chambre ou ma salle;

Lieux désolés, on n'y chante ni balle [*danse*].
Là, devisant, à mes gens je m'adresse,
Aussi fâchée quasi que leur maîtresse.
Tandis, parfois, devers nous se transporte
Hôte ou laquais qui nouvelles apporte.
Mes lettres prends avec extrême joie;
Mais tout à coup j'ai si grand'peur que j'oye,
En les lisant, quelque mal advenu,
Qu'entre aise et poine est mon cœur détenu.
Quand j'ai tout lu et que rien je n'y treuve
De mal venu, advis m'est que j'épreuve
L'aise de ceux qui ont fait leur voyage
Dessus la mer, sans avoir eu orage.
O plus heureux que Mercure celui
Qui dès demain, ou plutôt aujourd'hui,
Me voudrait dire, en riant de vrai zèle :
Madame vient; ou : Allez devers elle.
Et plus heureux celui qui viendrait dire :
Henry vainqueur en France se retire.
Sous cet espoir, en grands dévotions (*sic*),
Journellement faisons processions.
Processions, regrets, deuil et souci
Sont les ébats que nous prenons ici,
En attendant la fortune prospère
Des fils aimés et de l'honoré père.

Il ne peut être question d'attribuer cette agréable lettre poétique à Marie Stuart écrivant à la troisième Marguerite, la fille de Henri II, l'épouse de Henri IV. Marie Stuart ne pouvait pas dire :

Je suis du pays
Où de tout temps les neuf muses habitent.

D'ailleurs, l'*Épître de la Dauphine* nous parle d'une guerre qui occupe le roi et ses fils; celle qui écrit, ou qui est censée écrire, ne souhaite rien tant que d'apprendre le retour en France d'*Henri vainqueur;* Henri, c'est-à-dire son époux, le dauphin, qui fut mis pour la première fois à la tête des armées lors de l'invasion de Provence, en 1536, et qui, l'année suivante, poursuivit le marquis du Guast jusque sur le Pô. Catherine, mariée depuis trois ou quatre années seulement, était très jeune alors (dix-sept à dix-huit ans); elle regrette son époux, elle décrit la solitude où elle vit pendant son absence; elle le redemande à ses salles vides, où ne retentit plus le bruit de la danse et des chants; au *noble manoir* et à ses *allées grandes*, où elle le voyait s'exercer aux armes. Dans sa tristesse, elle n'a aucun retour de consolation

maternelle; on sent que c'est l'épouse qui parle, que ce n'est point la jeune mère; et en effet, à cette époque, Catherine n'avait pas encore d'enfans. C'est en 1543 seulement, et quand s'ouvrait la dernière et la plus terrible guerre de François Ier, que la dauphine mit au jour François II, le premier-né de sa nombreuse et tragique lignée. Marot chanta la naissance de cet enfant. Si l'on veut que ce poète ait prêté sa plume à Catherine dans notre épître, comme il le fit à la jeune princesse de Navarre (Jeanne) pour écrire à cette même Madame Marguerite, il est aussi bien plus vraisemblable qu'il l'ait fait lors de la guerre de Provence et de Savoie que pendant celle des années 1543 et suivantes, puisqu'il n'y a ici aucune allusion à cette maternité inespérée, et que d'ailleurs, en 1544, Marot terminait sa vie errante en Piémont.

Mais pourquoi l'épître ne serait-elle pas de Catherine elle-même? Elle a des mérites et des défauts qui ne sont pas d'un poète, quelques négligences, quelques incorrections qui ne paraissent pas venir du copiste, mais aussi une fermeté de ton, un air de caractère et de tête, quelque chose enfin de trop personnel pour qu'ici l'auteur et le héros soient distincts. Qu'on relise le portrait que Brantôme a tracé de Catherine de Médicis; c'est un panégyrique sans doute, mais dans les conclusions seulement et non dans les détails. Il nous la montre belle, instruite, éloquente, passionnée de tous les exercices, de la musique, de la danse, de la chasse, de l'équitation surtout, où elle fit révolution dans la mode (elle fut la première, dit-il, qui mit la jambe sur l'arçon); et il est remarquable que l'épître insiste sur un détail qui rappelle ce goût de Catherine, goût si prononcé qu'elle le conserva jusque dans sa vieillesse. On voit qu'elle aime tout particulièrement à se représenter son époux :

Sur grands chevaux et faisant son devoir
A les piquer sur les allées grandes.
En ce temps-là, pour plaisir les piquait...

Suivant Brantôme encore, elle se faisait gloire de parler le français, même avec les gens de sa nation, et elle le parlait très-bien. Les lettres qu'on a d'elle en prose en font foi. Elle aimait la lecture, les représentations dramatiques, tragédies, comédies, arlequinades même; enfin, une vraie fille des Médicis, et qui, dit Brantôme, *voulait tout savoir*. Qu'y a-t-il de si étonnant à ce qu'une femme de ce caractère, une jeune femme, dans un moment de tristesse et de solitude, ait un jour imaginé de composer des vers, comme tant d'autres belles dames d'Italie et de France à cette époque, surtout puisqu'elle voulait faire part de ses pensées à sa belle-sœur, à la fille de François Ier, qui protégeait et aimait les lettres comme son père? Sans doute on peut contester encore et dans la longue vie, la longue domination de Catherine, ne voir que la plus triste période; mais l'*Epître de la dauphine* n'en

reste pas moins authentique, écrite au nom de Catherine, sinon par elle, et déjà très suffisamment curieuse comme cela.

Le manuscrit de Lausanne contient en outre plusieurs autres pièces inédites. L'une, que l'on croit de Théodore de Bèze, est intitulée : *la Monstre,* ou la revue *des archers tirant au papegay.* Ces archers, ce sont tous les réformateurs, depuis Wiclef et Jean Huss jusqu'à Calvin, qui viennent les uns après les autres décocher une flèche contre l'oiseau qui leur sert de but, et dont le nom facilite l'allégorie. L'un lui abat

L'aile dextre
Qui le faisait jusqu'au ciel élevé,
Et, comme un dieu, des humains approuvé.

L'autre

En un pied le blessa
Dont, un petit [*un peu*], à clocher commença.

Enfin,

Pour l'achever chacun fait son effort...
D'autant qu'en bref ils rendront ruiné
Le papegay, qui a tant dominé.

Il y a aussi plusieurs épigrammes, celle-ci entre autres, qui montre que la réputation des truites du lac Léman, déjà établie au temps de Grégoire de Tours, s'est soutenue sans interruption jusqu'à nous :

Un cardinal, en passant par Genève,
Craignait moult fort [*très fort*] d'être luthérien;
Dormir ne peut qu'incontinent ne rêve
Qu'il est perdu, qu'il est tourné en rien;
Ce néanmoins en lui y a un bien :
C'est qu'en mangeant de ces ombles et truites,
Perches, ferraux et bezolles bien cuites,
Dit à ses gens : Enfans, voici bons mets;
Vrai est qu'on a toutes messes détruites,
Mais les poissons de ce n'en peuvent mais.

J. O.

BULLETIN.

En ce moment, l'enceinte de la pairie est comme une espèce de champ-clos où luttent l'une contre l'autre l'Université et l'église. Le tournoi est brillant, et il y a de beaux coups de lance. La question de l'instruction secondaire et de la liberté de l'enseignement, déjà fort importante en elle-même, s'est encore singulièrement agrandie dans le débat. Les plus grands problèmes ont été abordés. L'état de la société des esprits et des ames, les rapports du pouvoir temporel avec le pouvoir spirituel, toutes ces idées, toutes ces questions qui passionnèrent si fort l'Europe du moyen-âge, ont reparu avec éclat et ont été l'objet d'appréciations profondes, de développemens éloquens. Cette discussion générale n'a pas tant été une conversation politique qu'une exhibition successive d'opinions opposées. Les orateurs se sont peu répondu les uns aux autres, et nous avons plutôt assisté à une série de monologues.

En écoutant toutes ces thèses contradictoires portées solennellement devant le pays, nous nous sommes demandé si l'église gagnerait autant qu'elle le croit à une discussion aussi publique, aussi éclatante de ses vues, de ses exigences, de ses passions. Il y a trois ans, l'église vaquait en silence aux devoirs de son saint ministère. Elle étendait paisiblement son influence, elle affermissait son empire; on ne la discutait pas, on l'acceptait. Aujourd'hui l'église a pris une attitude agressive; elle aspire ouvertement à dominer la société, elle refuse à l'état toute compétence morale pour élever les générations nouvelles, elle éclate en menaces, en anathèmes. Qu'est-il arrivé? C'est que les hommes les plus calmes, les plus modérés, ont passé, à l'égard de l'église, de la sympathie à la défiance. Il a bien fallu se rendre compte de

la situation, procéder, pour ainsi dire, à un arbitrage équitable entre l'église et l'état, faire la part légitime de chacun, et rappeler à l'église qu'il y a des ambitions qu'elle ne peut plus raisonnablement conserver, des devoirs sociaux qu'elle ne peut plus remplir.

Personne ne croira sans doute qu'il n'ait pas été dans la pensée de M. Guizot de traiter ces questions irritantes avec une extrême modération. M. le ministre des affaires étrangères, en se décidant à intervenir dans le débat, avait toutes sortes de raisons pour tenir un langage conciliateur. Toutefois, il n'a pu s'empêcher de faire sentir à l'église où commençait son impuissance. M. Guizot a reconnu la mission de l'église de donner à la masse des hommes une règle intérieure, un frein moral; il a proclamé que la religion satisfait, apaise, élève les ames; mais en même temps il a demandé au clergé s'il croyait pouvoir suffire aujourd'hui à l'éducation d'un grand peuple comme la France. Qui ne voit la nécessité que de nos jours un grand corps laïque, uni à l'état, tenant de l'état son pouvoir, élève la jeunesse tant sous le rapport moral que sous le rapport intellectuel?

Voilà qui nous conduit à la liberté de la pensée, principe souverain de notre constitution sociale. Nous rendrons cette justice à M. le ministre des affaires étrangères, qu'il a posé le principe avec la plus entière franchise, sans restriction, sans arrière-pensée; nous avons retrouvé à la tribune de la chambre des pairs les convictions du professeur célèbre qui traça à grands traits dans une chaire de la Sorbonne l'histoire de la civilisation moderne. M. Guizot a posé en fait, avec l'autorité qui lui appartient quand il traite ces matières, que la liberté de la pensée et de la conscience n'avait pas été conquise au profit du monde par les influences religieuses, mais bien par des influences civiles, par des idées civiles, des pouvoirs civils. C'est au nom de la société civile que la liberté de la pensée et de la conscience a été introduite dans le monde; elle seule peut la garder, comme elle seule a pu la conquérir. Il était impossible de mettre d'une main plus ferme l'église en dehors de tout mouvement, de toute autorité politique. L'indépendance de l'état est absolue, l'état n'est pas athée, mais il est laïque. C'est dire : l'état reconnaît que la morale, la philosophie, la législation, tout ce qui constitue enfin la vie intellectuelle d'un peuple, peut exister indépendamment de toute religion d'état, et par les seules forces de la raison humaine.

L'église doit-elle beaucoup se féliciter d'avoir provoqué une aussi solennelle profession de foi de rationalisme de la part du gouvernement s'exprimant par l'organe du ministre principal? Le clergé n'a pas eu cette haute prudence qui sait éviter les éclaircissemens, les révélations sur des points délicats. Il y a des influences, des autorités qui ne gagnent rien, dans des temps difficiles, à vouloir se définir, s'affirmer avec trop de rigueur. Menez les hommes si vous pouvez, tenez leurs ames dans vos mains, parlez à leur imagination, mais ne leur criez pas tous les jours que vous seuls avez le droit de les conduire et de les gouverner. Au bruit que fait le clergé, on

pourrait soupçonner qu'il n'a pas toute la puissance dont il se vante, et, d'un autre côté, tant de fracas provoque les résistances et des paroles sévères.

Mais, en vérité, c'est perdre sa peine que de prêcher la sagesse au parti ecclésiastique qui a pour organe M. le comte de Montalembert. Ce parti croit marcher sûrement à la victoire en poussant les choses à l'extrême. M. Guizot avait dit : L'état est laïque. M. de Montalembert reprend que non-seulement l'état est laïque, mais qu'il est sceptique. Si le jeune orateur entend que l'état ne fait pas de la foi à un dogme révélé une obligation légale, il peut dire qu'en ce sens l'état est sceptique; mais, encore une fois, que gagne la religion à poser les questions avec cette impitoyable clarté? M. de Montalembert veut encore que dans nos établissemens publics il n'y ait pas un chrétien sur dix élèves; il crie que la vie des jeunes Français qui sortent de l'Université, c'est le scepticisme. Il espère sans doute qu'en multipliant les établissemens ecclésiastiques, on détruira les sceptiques; nous craignons, nous, qu'on n'engendre des athées.

M. de Montalembert affirme que l'église n'a jamais refusé son concours au pouvoir politique, qu'elle n'y a jamais mis qu'une condition, c'est d'être indépendante; M. de Montalembert aurait dû dire souveraine. Voilà la vérité. Même aujourd'hui, l'église tient peut-être moins compte du gouvernement politique qu'elle ne l'a jamais fait à aucune époque de notre histoire. Plusieurs fois, dans l'ancienne monarchie, l'église a été en lutte avec le pouvoir temporel, elle voulait des choses que celui-ci ne croyait pas pouvoir lui concéder; toutefois, il y avait des attributions, des droits qu'elle ne s'avisa jamais de contester à ce pouvoir.

Aujourd'hui les exigences de l'église sont bien autres. Elle demande à l'état de l'honorer, de la protéger, de la doter richement : elle entend que l'état mette à sa disposition la force publique et l'autorité morale du gouvernement; mais, en retour, elle ne reconnaît à l'état aucun droit, elle calomnie ses écoles, son enseignement, ses doctrines. C'est, nous le croyons, la première fois que le clergé de France tient une conduite à la fois si injuste et si imprudente. Il pense sans doute qu'il ne risque rien, et qu'il peut compter sur une patience inaltérable de la part du gouvernement. Nous conviendrons que le langage tenu par M. le ministre des affaires étrangères peut l'affermir dans cet espoir; en effet, M. Guizot, après avoir caractérisé de la manière la plus judicieuse la lutte dont nous avons le spectacle, a déclaré qu'elle serait longue, qu'il ne fallait pas vouloir la terminer par des moyens prompts et décisifs. Il faut, a-t-il dit, que la société s'accoutume à l'influence de la religion, et que la religion s'accoutume aux mœurs de la société nouvelle. M. Guizot pense et dit que, dans cette lutte de l'esprit ecclésiastique contre le génie de la société civile, le gouvernement doit se croiser les bras, attendre et s'abstenir.

N'est-ce pas plutôt là le point de vue d'un observateur oisif que d'un gouvernant responsable? N'est-ce pas laisser le champ libre à une puissance

qui se vante déjà d'être seule capable et digne de mener la société? Nous pensons, au contraire, qu'il est plus urgent que jamais que le pouvoir et les chambres s'occupent avec activité des intérêts moraux, et n'abandonnent pas la solution des questions les plus capitales aux entreprises des partis. Si le gouvernement reste dans l'inaction, dans l'inertie, les passions seules auront la parole, et elles pourront agiter d'une manière dangereuse une société sans direction, sans boussole.

En général, on a pu remarquer dans tout ce débat un singulier contraste entre les jugemens portés par des hommes politiques éminens et leurs conclusions. Ils voient, mais n'osent pas agir. Il arrive qu'au moment de tirer les conséquences légitimes de leurs prémisses, ils s'arrêtent et restent en suspens. M. Rossi a su apprécier la situation avec la même netteté que M. Guizot : même manière de voir, mêmes idées. M. Rossi a signalé sans détour l'erreur du clergé, qui pense pouvoir être aujourd'hui l'instituteur unique et principal de la société, et qui croit encore que la qualité de prêtre suffit pour donner complètement la connaissance des choses humaines. L'article 17 du projet de loi a été également signalé par M. Rossi comme dérogeant au droit commun et comme blessant le principe d'égalité sur lequel est fondé notre ordre politique. Il était donc naturel que M. Rossi conclût à la suppression de l'article 17; toutefois, il n'en a rien fait, et il accepté l'article comme un essai de transaction, dans l'espoir de rétablir ainsi la bonne harmonie et la paix. Un jour peut-être le clergé renoncera spontanément aux priviléges qu'on lui accorde aujourd'hui. C'est avec ces espérances pour l'avenir, avec cet optimisme à distance, que M. Rossi cherche à se persuader qu'en ce moment il ne faut rien faire d'énergique et de décisif.

Sur ce point, les convictions de M. Cousin sont plus fermes, il ne veut pas de l'article 17, et il oppose au clergé ce dilemme qui lui paraît invincible : ou les petits séminaires sont des écoles ecclésiastiques spéciales, comme les grands séminaires, ou ce sont des écoles publiques et générales. Dans le premier cas, elles peuvent, elles doivent être exemptes des charges communes, puisqu'elles ne jouissent pas des avantages communs; dans le second cas, si elles veulent jouir des avantages communs, il faut qu'elles portent les charges communes. Ce n'est pas nous qui contredirons sur ce point M. Cousin, car, dès les premiers momens de la présentation de la loi, nous avons fait le même dilemme, et nous avons demandé si le clergé pouvait à la fois cumuler le droit commun et le privilége. L'autorité de M. Cousin vient heureusement nous confirmer dans notre manière de voir.

M. Cousin a porté à la tribune une apologie complète et comme une histoire de l'Université. Rien de plus brillant et de plus équitable que la peinture de l'église catholique au moyen-âge. M. Cousin l'appelle un arbre puissant dont la sève exubérante s'épanchait en nombreux rameaux couvrant la société tout entière. L'ordre de Saint-Dominique et celui de Saint-François

sont peints à grands traits. Dans ce tableau, les jésuites tiennent une notable place. Les pages qui leur sont consacrées sont pleines de couleur et de véhémence.

Dans son vaste discours, qui occupe quinze colonnes du *Moniteur*, M. Cousin a mis, à côté des développemens historiques, des démonstrations de principes. Il en est une, entre autres, qui est péremptoire. Combien de fois des champions du clergé n'ont-ils pas dit que le droit d'enseigner était un droit naturel dont on ne pouvait dépouiller personne sans une flagrante injustice! M. Cousin a montré clairement que ce prétendu droit était une chimère. Qu'est-ce, en effet, qu'un droit naturel? Celui dont un homme ne saurait être dépouillé sans cesser d'être un homme ou un citoyen. Or, pour être homme ou citoyen, faut-il nécessairement avoir le droit d'enseigner le grec et le latin, la physique ou les mathématiques, sans avoir prouvé qu'on sait soi-même ce qu'on veut enseigner? N'est-il pas évident que le droit d'enseigner n'est pas un droit naturel de l'individu, mais un pouvoir public? Le droit de la famille a été l'objet, de la part de M. Cousin, d'une appréciation non moins judicieuse. « Dès que le père de famille, a-t-il dit, échange l'école domestique pour l'école commune, il ne retient dans celle-ci qu'une partie de ses droits; il y rencontre la société, à laquelle il appartient d'intervenir dans tout ce qui est du domaine public. » Il convenait à l'un des premiers représentans de l'Université de maintenir avec fermeté le droit de l'état en face du père de famille, de reconnaître et de limiter le droit de ce dernier avec une égale justice.

L'enseignement philosophique a été défendu comme nécessaire par le célèbre traducteur de Platon. M. Cousin a déclaré sans détour que cet enseignement était tout-à-fait séculier et ne pouvait reposer sur les dogmes particuliers d'aucun des cultes reconnus : déclaration qui concorde avec les principes posés par MM. Guizot et Rossi. M. Cousin s'est attaché à identifier la cause de l'Université et de la philosophie avec celle de la société même, telle que l'ont faite la révolution et l'empire. Il a montré combien l'unité de l'éducation était nécessaire à l'unité morale du pays.

Ce point de vue est fécond et de nature à frapper les esprits politiques. Nous le retrouvons dans un discours remarquable prononcé par M. le comte de Saint-Priest, qui a montré combien l'Université fondée par Napoléon portait l'empreinte de l'unité nationale. Or n'y a-t-il pas une société fameuse, s'est demandé M. de Saint-Priest, qui, par son institution même, est incompatible avec les principes d'une éducation nationale? « Les jésuites, a dit l'orateur, ne peuvent pas enseigner le dévouement à l'état, surtout à la France; ce serait pousser trop loin l'abnégation et l'oubli, ce serait donner un trop violent démenti à leur histoire et à la nôtre. Ils ne peuvent pas enseigner l'amour de la France. C'est pour cela qu'ils y sont impossibles, c'est pour cela que la France n'en veut pas. » Quand M. de Saint-Priest parle des jésuites, c'est en connaissance de cause; il en parle en homme qui a pro-

fondément étudié toutes les raisons politiques, toutes les circonstances diplomatiques de leur chute au XVIIIe siècle, et qui a su, dans la *Revue des Deux Mondes*, tracer de cette singulière catastrophe le plus piquant tableau.

Les résultats statistiques portés à la tribune par M. Charles Dupin ne laissent pas que de jeter un triste jour sur l'état de l'instruction secondaire. En 1813, la France comptait 12 colléges communaux par million d'hommes : en 1844, elle n'en compte plus que 9. Il existe en France dix départemens dont chacun ne possède qu'un seul collége communal, et qui comptent 4,637 communes avec une population totale de 4 millions d'habitans. Il y a donc beaucoup à faire pour la propagation de l'enseignement secondaire. M. le baron Charles Dupin a pris dans la discussion un rôle utile en signalant avec chaleur les lacunes qui restaient à remplir. De cette façon, en effet, se trouve démontrée plus encore la nécessité d'une loi qui donne à l'état toute la force dont il a besoin pour faire le bien.

Cette loi est d'autant plus nécessaire que le pouvoir éprouve souvent plus d'hésitation à faire ce que cependant il reconnaît lui-même être juste et utile. Nous ne vivons pas dans un temps où la vigueur des caractères supplée à l'insuffisance des lois; il faut au contraire que des lois précises, claires et fermes, viennent en aide à l'indécision des esprits, à la mollesse des tempéramens. La discussion générale qui vient d'avoir lieu dans le sein de la chambre des pairs n'est pas sans quelques notables résultats. La partie ardente du clergé a, par l'organe de M. le comte de Montalembert, fait connaître sa pensée; elle veut la liberté démocratique. Nous sommes revenus aux doctrines de *l'Avenir*. Le ministère, par la voix de M. Guizot, a laissé voir combien il désapprouvait hautement l'esprit qui anime aujourd'hui le clergé; mais, en même temps, il a montré son indécision ordinaire pour trouver le remède qui conviendrait à une situation mauvaise. Enfin l'Université a été défendue avec fermeté à des points de vue différens, et son utilité sociale a été démontrée avec une irrésistible évidence. Il nous semble que tout cela a dû porter dans les esprits de bonne foi la conviction que, loin d'affaiblir la loi présentée par le gouvernement, il y aurait à la fortifier dans l'intérêt, non pas d'un corps particulier, mais de l'état et de la société. Il appartient à la sagesse de la chambre des pairs de ne pas fomenter les germes de cette anarchie qu'on prévoit devoir être si longue, et devant laquelle à l'avance on se déclare impuissant. C'est une belle occasion pour la pairie de se montrer pouvoir conservateur au profit des principes de la société nouvelle.

Comment se fait-il qu'un sujet aussi étranger aux passions politiques que la loi sur les prisons soulève tant de divergences et d'opinions contradictoires? Dans son résumé, l'honorable M. de Tocqueville s'est attaché à démontrer que cette loi était une nécessité; mais la loi pourrait être nécessaire et n'être pas encore possible. Il y a eu des études faites, il n'y en a pas eu assez; les esprits distingués qui se sont occupés de la matière ne l'ont pas encore assez approfondie, puisqu'ils n'ont pu créer cette évidence qui

rallie tous les esprits et dissipe tous les doutes. On ne fait pas de bonnes lois avec des théories incomplètes, des idées contestées et des élémens douteux. M. de Peyramont a été beaucoup trop loin dans ses idées de sévérité judiciaire, mais il a donné un sage conseil à la chambre, quand il l'a conjurée de ne pas adopter légèrement un projet qui changeait d'une manière détournée les bases de notre législation pénale. Il faut voir maintenant si la discussion des articles jettera plus de lumière sur le sujet que la discussion générale.

A Madrid, le ministère espagnol continue de gouverner par voie d'ordonnances. On parle d'un décret qui changera la circonscription territoriale du royaume. Le nombre des provinces sera augmenté, mais on réduira leur étendue et leurs proportions respectives. Chaque province sera administrée par des gouverneurs-généraux, des gouverneurs provinciaux et des subdélégués. Les provinces tireront leur nom des rivières et des montagnes. La province de Madrid s'intitulera province de Manzanarès, et celle de Tolède province du Tage. On voit que c'est une imitation de la circonscription territoriale créée par la révolution française. C'est un parti pris par le ministère Bravo de tout créer par ordonnance; hier c'était la presse, aujourd'hui c'est le territoire. Cependant dans le parlement anglais M. Peel a caractérisé avec une impitoyable sévérité la politique réactionnaire du gouvernement espagnol. « Je ne saurais, a-t-il dit, trop exprimer mon horreur et mon dégoût de la conduite sanguinaire des autorités constituées de l'Espagne. Je crois que des peuples barbares montreraient plus d'humanité dans la lutte que n'en montrent les Espagnols. » M. Peel, qui sait peser ses paroles, n'a pas sans motif choisi les expressions les plus véhémentes pour blâmer ce qui se passe en Espagne. Nous doutons que M. Guizot saisisse avec autant d'empressement que M. Peel une occasion de dire sa pensée sur la manière dont est gouvernée la Péninsule. Au surplus, il y a ici, soit dans la presse, soit dans les chambres, un singulier accord pour laisser l'Espagne en oubli.

Voici une nouvelle preuve qu'en Algerie nous ne saurions vivre sans une vigilance de tous les momens. Abd-el-Kader a reparu dans l'ouest. L'émir a fait une razzia sur une tribu amie de la France en passant entre deux colonnes. On est à sa poursuite.

L'affaire d'Otaïti ne marche en ce moment ni du côté de l'opposition, ni du côté du ministère. Le cabinet ne s'est pas encore décidé à faire partir le successeur de M. Dupetit-Thouars, M. Hamelin, qui aura bien de la peine à obtenir les instructions précises qu'il réclame. Les pièces déposées par M. le ministre des affaires étrangères n'ont rien appris de nouveau à ceux qui les ont lues. Les rapports du capitaine Bruat brillent par leur absence. L'opposition se réserve de reprendre le débat quand la chambre aura terminé les questions spéciales qui l'occupent en ce moment. On a le temps, car tout le monde est d'accord sur ce point, que c'est une question qui commence.

— Au nombre des bons tableaux de marine exposés cette année-ci au salon, on en remarque particulièrement un de M. Morel-Fatio, un des maîtres du genre, représentant un combat naval fort glorieux pour notre nation. C'est la *Prise du transport anglais les Deux-Jumeaux* par le sloop français *l'Heureuse Tonton*. La singularité de cette affaire n'est pas seulement dans la différence des forces, différence prodigieuse puisque le vaisseau anglais porte trois mâts, plusieurs pièces de canon et un nombreux équipage, et que le sloop français n'a qu'un petit bâton pour mât, pas de canon, et presque pas d'équipage; la singularité est en ceci, qu'un officier de cavalerie, un aide-de-camp du général Rapp, un chef d'escadron de hussards enfin, s'empara, le pistolet au poing et à l'abordage, d'un vaisseau voguant en pleine Baltique. Merveilleuse de courage et de hardiesse, cette action a immortalisé le nom du brave colonel Marnier, qui méritait bien, après les éloges sérieux de l'histoire, l'hommage de la peinture. La vue de ce trait de nationalité est presque une consolation dans nos temps de déceptions maritimes.

On a écrit des volumes sur la philosophie; que de gros tomes la morale n'a-t-elle pas inspirés! Mais plus on a écrit et moins on s'est entendu. Voici un livre dont les siècles se sont transmis les aphorismes, dont les premiers âges et les premiers peuples ont bégayé les premières maximes. La sagesse humaine y est tout entière; non pas celle de Socrate et de Platon, de Sénèque et de Lycurgue, de Malebranche et de Leibnitz, mais la sagesse des nations, celle qui tombe des lèvres des rois comme de la bouche des bergers. Les *Cent Proverbes* mettront la philosophie à la portée de tous, non pas cette lettre morte qui tue en discutant, mais l'esprit qui vivifie par l'image. Ce sera là vraiment un livre original et charmant, un livre inspiré par Sancho, illustré par Grandville. Les sages qui ont servi de secrétaires à la sagesse se sont enveloppés dans les voiles du symbole comme les dieux de l'Inde antique; quant au crayon, il avait trop de transparence pour pouvoir imiter cette réserve. Les *Cent Proverbes* illustrés donneront aux vieillards la vérité, aux hommes l'expérience, aux femmes un plaisir intelligent, aux enfans mille distractions. De la sagesse qui instruit et qui amuse! quel meilleur titre au succès (1)!

L'histoire de l'Académie française est peu connue; celle des successions académiques ne l'est pas du tout. Les travaux de Pélisson, de l'abbé d'Oli-

(1) H. Fournier, éditeur, 7 rue Saint-Benoît.

vet, de d'Alembert, l'un continuant l'autre, ne vont que jusqu'en 1770. Il n'était pas permis de reprendre l'œuvre au point où les trois académiciens l'avaient laissée; il y aurait eu trop de disparate entre le commencement et la fin, parce qu'il y a loin, sous tous les rapports, de 1844 à 1770, sans compter qu'on aurait donné la suite à un grand nombre de lecteurs qui n'auraient pas eu le début. Il fallait donc faire un ouvrage complet et entièrement nouveau. C'est ce que M. Tastet a essayé, sous ce titre : *Histoire des quarante fauteuils de l'Académie française.* Bien que l'auteur ait puisé dans les travaux de ses devanciers, son livre, par le plan, la forme, l'esprit, lui appartient tout entier. M. Tastet a apporté dans son œuvre conscience et talent, et il est vraiment heureux qu'en ce temps d'entreprises de librairie plus industrielles que littéraires, cette histoire de l'Académie ne soit pas tombée aux mains de quelque spéculateur qui l'eût livrée à dix, vingt ou trente faiseurs, écrivant chacun de son côté, sans direction commune, et apportant dans un même sujet le plus incroyable mélange de tous les styles et de toutes les opinions. La fantaisie aurait remplacé l'unité, et la littérature marchande aurait compté un mauvais livre de plus. M. Tastet n'a obéi qu'à des inspirations littéraires, et il a réussi à faire un ouvrage agréable et instructif, qui aura un légitime succès, s'il est terminé comme il commence, et si les trois volumes, qui sont annoncés, sont dignes de celui que nous avons sous les yeux.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-HUITIÈME VOLUME

(IVe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

Course en voiturin. — Capoue. — Terracine. — Velletri. — Rome, par M. P. DE MUSSET. 5
La Gloriette. — Première partie, par M. CAMILLE LORRAIN. . . . 30
Salon de 1844. — Deuxième article. — La Peinture historique. — La Peinture de genre. — Les Portraits, par M. F. DE LA FALOISE. . 43
BULLETIN. 59
Revue dramatique. 73
Ottavio Rinuccini, par M. FRANCIS WEY. 77
La Gloriette. — Dernière partie, par M. CAMILLE LORRAIN. . . . 104
Critique littéraire. — *Études d'Histoire et de Biographie,* de M. A. Bazin, par M. A. BUSSIÈRE. 120
Poésie. — Le Soleil et la Lune, par M. TH. GAUTIER. 138
BULLETIN. 140
Revue dramatique, par M. J. S. 147
Julien. — Première partie, par M. ÉMILE SOUVESTRE. 155
Sion et le Valais en 1843, par Mme M. 182
Salon de 1844. — Dernière partie. — Paysages. — Miniatures. — Pastels. — L'Architecture et la Sculpture, par M. F. DE LA FALOISE. 198
BULLETIN. 214
Du Projet de loi sur la Réforme des Prisons. 221
Voyage de M. Fitz-Gerald à la recherche des Mystères, par M. LÉON GOZLAN. 225
Julien. — Dernière partie, par M. ÉMILE SOUVESTRE. 246
Critique. — *Poésies complètes,* de Mme Louise Colet, par M. A. DESPLACES. 269
Une Découverte littéraire, par M. J. O. 275
BULLETIN. 282